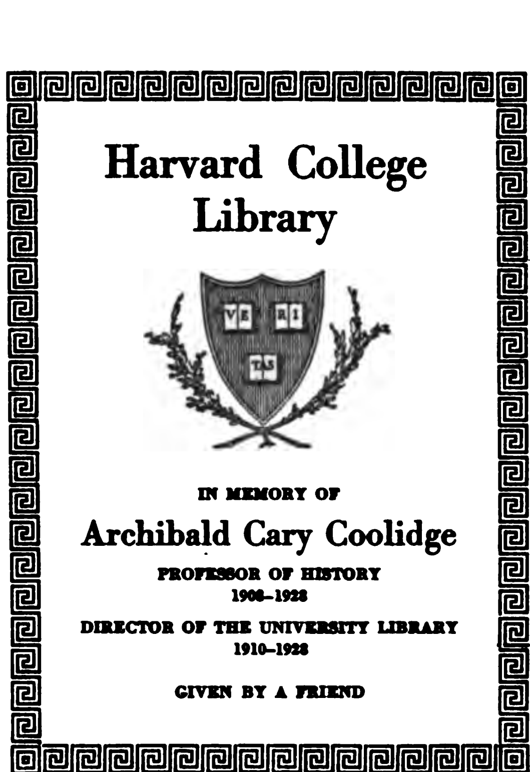


JOURNAL

DES

DEMOISELLES

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, 1, BOULEVARD DES ITALIENS
ET RUE RICHELIEU, 103

1870

TABLE

DU TRENTE-HUITIÈME VOLUME



AVRIL. Une imitation de peinture a l'huile : L'Enfant endormi, — l'un des chefs-d'œuvre d'imitation dus à M. Dupuy.

MAI. Une triple planche de confections & costumes.

JUIN. Tapisserie coloriée : Bouquets Pompadour au petit point, pour semé de chaise, fauteuil, etc. Planche de dentelle renaissance et crochet. *Au recto*, huit modèles variés de dentelle renaissance. *Au verso*, un écran bannière au crochet carré ou filet brodé.

JUILLET. Tapisserie coloriée : Bande pour ameublement; première partie d'un abat-jour.

AOUT. Planche de dentelle renaissance et crochet. *Au recto :* Filet en biais ou crochet égyptien pour rideau, dessus de lit, aube, etc.. *Au verso :* Dentelle renaissance, trois modèles. Deuxième partie de l'abat-jour.

SEPTEMBRE. Dernière partie de l'abat-jour. — Trois petits sujets coloriés, destinés à figurer sur l'abat-jour.

OCTOBRE. Planche de travaux en fil, en relief : 1° grande garniture en crochet & mignardise; 2° dentelle en crochet & mignardise; 3° dentelle basse, crochet & mignardise; 4° rosace dito; 5° entre-deux dito; 6° petite dentelle dito, 7° dentelle dito.

PLANCHES DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — Planche I. — *Une grande planche, recto et verso :* Paletot droit, corsage & tunique (1re toilette de la gravure du 1er janvier). — Corsage à revers pour jeune fille de quatorze à quinze ans. — Carrick pour petit garçon de six à huit ans.

FÉVRIER. — Pl. II. — *Une petite planche de patrons à pièces indépendantes pouvant se découper :* Corsage à basque (de la toilette de petite fille, gravure du 1er février) de trois grandeurs différentes, pour petite fille, jeune fille & jeune femme.

MARS. — Pl. III. — *Une petite planche, recto et verso :* Corsage pour la toilette de première communiante (de la gravure de lingerie du 1er mars). — Corsage de dessous, même toilette — Casaque (1re toilette de la gravure du 1er mars). — Veste pour petit garçon (de la même gravure).

AVRIL. — Pl. IV. — *Une petite planche patron à pièces indépendantes pouvant se découper :* Chemisette.

MAI. — Pl. V. — *Une grande planche de confections et costumes, recto et verso.* Basquine à revers & pèlerine. — Paletot droit. — Tunique à double pan. — Mantelet avec pèlerine formant capuchon. — Paletot pour dame âgée. — Basquine. — Casaque. — Tunique.

JUIN. — Pl. VI. — *Petite planche, recto et verso :* Casaque (2e toilette de la gravure no 3755 du 1er juin). — Corsage à basque (1re toilette, même gravure). — Corsage décolleté (toilette de petite fille, même gravure).

JUILLET. — Pl. VII. — *Petite planche à pièces indépendantes pouvant se découper :* Corsage décolleté.

AOUT. — Pl. VIII. — *Petite planche recto et verso :* Tunique princesse. — Blouse plissée pour enfant de trois à cinq ans, costume d'intérieur ou de jardin.

SEPTEMBRE. — Pl. IX. — *Petite planche à pièces indépendantes pouvant se découper :* Corsage (2e toilette de la gravure no 3769, 1er septembre) pouvant servir pour amazone.

NOVEMBRE. — Pl. X. — *Grande planche de confections et costumes, recto et verso :* Water proof. — Tunique-basquine. — Corsage ouvert. — Corsage à basque — Mantelet à manche.

DÉCEMBRE. — Pl. XI. — *Petite planche recto et verso :* Chemise. — Pèlerine à revers pour costume d'intérieur. — Chemise de nuit.

17 GRAVURES DE MODES.

IMITATIONS D'AQUARELLES ET DE PEINTURE, TAPISSERIES EN COULEURS, FILETS, CROCHETS, DENTELLE RENAISSANCE, FRIVOLITÉ, RÉPONSES, etc., etc.

JANVIER. Tapisserie coloriée : Dessin Louis XIII, pour chaise ou fauteuil. — 1er cahier : Broderies, petits travaux.

FÉVRIER. Tapisserie coloriée : Dessin mosaïque pour tabouret de piano. — Planche de travaux en fil et tapisserie par signes. 1er côté : Fond & dentelle, filet ou crochet égyptien. — Lambrequin filet guipure. — Bordure filet guipure. — Alphabet minuscule crochet carré, filet guipure ou point de marque. — Petit carré, crochet ou filet. — Cravate frivolité. — Entre-deux filet guipure. — Petite dentelle frivolité. — Tapisserie par signes. 2e côté : Bande Louis XIII. — Coin pour coussin. — Fond Pompadour. — Fond en point capitonné. — 2e cahier : Broderies, petits travaux.

MARS. Tapisserie coloriée : Bande pour ameublement. — 3e cahier : Broderies, petits travaux.

AVRIL. Imitation de peinture a l'huile : Enfant endormi. — 4e cahier : Broderies, petits travaux.

MAI. 5e cahier : Broderies, petits travaux.

JUIN. Tapisserie coloriée : Bouquet Pompadour au petit point. — Planche de dentelle renaissance et crochet. 1er côté : Dentelle renaissance, éventail. — Huitième partie d'une ombrelle. — Dentelles. — Dessus de pelote. — Motifs pour appliques. — 6e cahier : Broderies, petits travaux. — 2e côté : Écran bannière crochet ou filet.

JUILLET. Tapisserie coloriée : Bande pour ameublement. — Abat-jour, première partie. — 7e cahier : Broderies, petits travaux.

AOUT. Planche de dentelle renaissance et crochet. 1er côté : Rideau, dessus de lit, etc., filet en biais ou crochet égyptien. — 2e côté : Dessus de sachet. — Dentelles. — Dentelle renaissance. — Abat-jour, deuxième partie. — 8e cahier : Broderies, petits travaux.

SEPTEMBRE. Abat-jour, troisième partie & sujets. — 9e cahier : Broderies, petits travaux.

OCTOBRE. Planche de travaux en fil en relief, crochet et mignardise : Grande garniture. — Dentelle imitant trois rangs de feston. — Dentelles. — Rosace. — Entre-deux. — 10e cahier : Broderies, petits travaux.

NOVEMBRE. Tapisserie coloriée : Bande pour ameublement. — 11e cahier : Broderies, petits travaux.

DÉCEMBRE. Imitation d'aquarelle : Bouquet. — 12e cahier : Broderies, petits travaux.

MUSIQUE.

JANVIER. *Adagio de la sonate op. 13*, de Beethoven. — *Un Bal à Couatemas*, par J. Poncebare.

MARS. *Menuet de la sonate 2* de Mozart, pour piano & violon. — *Souvenir de bonheur*, polka-mazurka, par Paul Avy.

MAI. *Laide*, opérette, paroles de Mme A. Boisgontier, musique de M. Th. Semet.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

AUTEURS ÉTRANGERS

SHAKESPEARE

(PREMIER ARTICLE.)

SHAKESPEARE, ce bizarre génie, si sombre & si gai, si burlesque & si tragique, si philosophique & si fou, si passionné & si sage, ne rencontra sur sa route, chose étonnante, ni critique ni contradicteurs. Il n'en trouva point durant le cours de sa vie; il vit ses pièces jouées, applaudies, admirées par les courtisans & par le peuple; il osa beaucoup & ne fut jamais inquiété; les guerres civiles couvrirent sa gloire d'un nuage, comme ces armoiries & ces emblèmes que la noblesse française cachait, en 1790, sous un léger voile, mais dès que la paix refleurit en Angleterre, le nom de Shakespeare ressuscita avec les arts & les lettres, dédaignés par les orgueilleux puritains, Les éditions de ses œuvres se multipliaient à l'époque où Milton vendait le *Paradis perdu* au prix d'une guinée; chaque année ajoutait un fleuron à cette brillante couronne; les Anglais faisaient des pèlerinages à Avon, lieu de naissance de leur grand tragique; partout on voyait son portrait, Voltaire pouvait dire avec vérité en écrivant à lord Bolingbroke :

« Je compte traduire ce *Jules César*, qui, depuis cent cinquante ans fait les délices de votre nation. » Et la postérité ratifie de plus en plus le jugement favorable des contemporains. Shakespeare a toujours des admirateurs, il a même des fanatiques, puisque Victor Hugo, qui n'admire guère, écrivait à propos de lui : « J'admire tout, *comme une brute*; » fâcheuse expression qui ne fait honneur ni au thuriféraire ni à l'encensé; les pèlerins, les lecteurs, les traducteurs rendent toujours le même hommage à cette mémoire aimable & étrange; & Walter Scott, sans sortir des bornes de la vraisemblance, a pu représenter dans Woodstock un vieux gentilhomme qui faisait de Shakespeare son code & son bréviaire, le citant à tout propos, & y puisant tour à tour la gaieté ou la sagesse dont il avait besoin. Notre bon vieux Ducis avait subi cette contagion admirative; il célébrait la Saint-Guillaume en attachant une branche de houx au portrait du poète ; pourtant on ne voit pas sans étonnement le sage amiral Collingwood ne conseillant à ses filles que deux livres : *la Bible* & Shakespeare.

En dépit de cette popularité, les documents font défaut sur la vie de William Shakespeare; ce que l'on connaît de lui se borne à quelques dates, aux renseignements fournis par la tradition & aux suppositions que peut suggérer la lecture de ses œuvres. On sait qu'il naquit le 23 avril 1564, à Stradford, sur l'Avon, & qu'il mourut, dans la même ville, & le même jour, cinquante-deux ans après ; ce sont là les seuls points incontestés de sa biographie. La tradition assure que sa famille était

ancienne dans le comté de Warvick, & que le père de Shakespeare tomba dans la pauvreté à cause de son honorable fidélité à la foi catholique : les confiscations lui avaient enlevé les biens de ses ancêtres, & les amendes, dont la reine Élisabeth frappait ceux qui allaient à la messe, lui enlevèrent le fruit de son travail.

Shakespeare connut, dès son enfance, la pauvreté & les difficultés de la vie; rien n'indique qu'il ait persévéré dans la religion catholique; mais rien non plus ne démontre le contraire, & l'on peut remarquer que toujours il a parlé avec un respect extrême du dogme & des cérémonies catholiques, & que les personnages catholiques de ses drames sont traités avec une faveur particulière, & représentés sous de grands ou d'aimables traits. Je citerai le cardinal de Beaufort, Catherine d'Aragon, la religieuse Isabelle, dans *Mesure pour Mesure*, le frère Laurence dans *Roméo*, *Hamlet* lui-même & jusqu'à la pauvre ombre du roi assassiné. On voit qu'il tenait à l'ancienne foi par les souvenirs les plus intimes, & la tradition qui ajoute qu'il a ridiculisé sous les traits de Falstaff, le chef des Lollards, John Oldcastle ne dément pas ceux qui asssurent que Shakespeare demeura fidèle à la foi de ses pères.

Quelle fut l'éducation de Shakespeare ? A en juger par ses œuvres, elle fut incomplète ; il sut probablement un peu de latin; assez de français & d'italien pour déchiffrer Froissart & les nouvelles auxquelles il emprunta *Roméo* & *le Maure de Venise*, mais son érudition ne paraît pas avoir été poussée très-loin. Il fait de la Bohême un pays maritime, Hector invoque Aristote, & Hamlet les dieux du paganisme ; il semble prouver ainsi qu'il n'a point participé aux études classiques & complètes, si familières à son époque. Son enfance, au milieu d'une famille persécutée, ne fut pas heureuse; sa jeunesse fut agitée. En 1599, il était enrôlé dans une troupe de comédiens; la tradition assure qu'il assista aux pompeuses fêtes offertes par Leicester à la reine Élisabeth, & peut-être y puisa-t-il le goût du théâtre auquel il devait donner tant de développements nouveaux.

La carrière littéraire de Shakespeare commença en 1593, sous les auspices du comte de Southampton; il donna d'abord *les Deux Gentilshommes de Vérone* & *les Peines d'Amour perdues*, premiers essais du génie qui se débarrasse de ses langes. Il donna après une première esquisse de *Roméo et Juliette* & *d'Hamlet*, pièces qu'il remania à plusieurs reprises. Vers 1600 se placent les *Chroniques dramatiques*, où le peuple anglais puise la connaissance de ses annales & l'amour de ses libertés. Il fait paraître presque en même temps ses comédies : *le Marchand de Venise*, *Tout est bien qui finit bien*, *la Nuit des Rois*, *les joyeuses Commères de Windsor*, *la Tempête*, *le Songe d'été*; il signale la phase la plus brillante de son génie par ses quatre grandes tragédies : *le roi Lear*, *Macbeth*, *Otello* & le second *Hamlet* ; il publia ses pièces tirées de l'histoire romaine : *Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, puis enfin *Cymbeline* & *le Songe d'une Nuit d'hiver*, fruits de jeunesse, remaniés dans l'âge mûr. Ses travaux nombreux lui avaient acquis une certaine aisance, puisque, en 1603, il se retire dans sa ville natale, où il achète un manoir entouré d'un jardin. On montre encore un mûrier planté de ses mains. Ce fut dans cette maison paisible que la mort le surprit prématurément, le 23 avril 1616, après une carrière agitée au début & pleinement triomphante depuis l'âge mûr jusqu'à la mort. Voilà ce que l'histoire nous apprend de Shakespeare, que ses contemporains nommaient volontiers *l'aimable Will*, surnom que justifie l'expression noble & gaie de ses portraits. Il s'était marié, dès l'âge de dix-huit ans, à une femme plus âgée que lui; mais, à dire vrai, ni le mariage ni la paternité ne semblent avoir joué un grand rôle dans sa vie; on ne connaît pas ses descendants, comme Épaminondas, il a laissé des filles immortelles, mais peut-être lui-même ne croyait-il pas à sa gloire ; il se contenta du plaisir de l'esprit, sans ambitionner le long avenir promis au poète, & seul dans le groupe des génies, Homère, Dante, le Tasse, Camoëns, Milton, il vécut paisible, obscur, & probablement heureux.

Voici l'épitaphe qu'il avait composée pour lui-même & qu'on lisait encore au siècle dernier dans le cimetière d'Avon :

« Mon bon ami, au nom de Jésus, garde-toi de » soulever avec la pioche la poussière qui est ici » déposée; béni celui qui épargnera ces pierres, & » maudit celui qui remuera mes ossements. »

M. B.

(La suite à un prochain Numéro.)



BIBLIOGRAPHIE

NOUVELLES SCÈNES
DE
LA VIE CHRÉTIENNE
PAR M. EUGÈNE DE MARGERIE (1).

Monsieur de Margerie a un talent fin & sérieux, & une valeur littéraire qui donnent de l'agrément à ses moindres écrits. Les récits qu'il offre aujourd'hui au public, & surtout à son public préféré, la jeunesse, voilent derrière eux, derrière leurs incidents imprévus & leurs spirituels dialogues, la chose la plus grave qui soit ici-bas — la vie chrétienne, les pensées immortelles, à côté desquelles les grandes affaires qui occupent les hommes paraissent si futiles & si chétives.

Il adresse ces exemples & ces conseils à ceux qui, encore debout sur le seuil de la vie, pourraient hésiter sur la route à suivre, & il s'efforce de leur faire entrevoir dans la vie chrétienne le bonheur relatif qu'on peut goûter sur la terre. Cette morale si sage est enveloppée dans des récits, animés, les uns, par une pointe de gaieté, les autres attendris, par une sensibilité vraie. Nous recommandons à toutes nos lectrices ce bon livre, amusant & pur à la fois.

PROJETS DE JEUNES FILLES
ET
CLAIRE DUQUÉNOIS
OU
CHARME VAUT MIEUX QUE BEAUTÉ
PAR Mme NANINE GUILLON (2).

Encore une plume délicate & spirituelle qui n'écrit que pour les jeunes filles. Les deux nouvelles contenues dans ce volume ont un grand charme, & si (*Claire Duquénois* le prouve) on peut séduire sans beauté, l'auteur prouve qu'on peut attacher vivement sans grands éclats ni bruyantes aventures. L'étude des caractères forme le nœud de ces aimables *Nouvelles;* on se demande : Louise deviendra-t-elle plus douce, Fanny plus gracieuse ? Claire se résignera-t-elle à n'être pas jolie? & ce petit drame intérieur captive vivement le lecteur. On est heureux de signaler aux mères, aux institutrices, des livres où les écueils du monde, les épreuves du cœur, les défauts du caractère sont indiqués avec tant de tact, avec tant de grâce qu'on recherche la leçon au lieu de la craindre.

Nous avons mentionné tous les ouvrages de madame Guillon, & nous regrettons seulement que cette collection précieuse se compose d'un si petit nombre de volumes.



LE
SECRET D'UN DÉVOUEMENT
PAR MADAME KRAFFT BUCAILLE (1).

Ce livre est un début, & l'on s'en aperçoit : on voit tout ensemble les qualités heureuses de l'auteur, l'imagination, les sentiments élevés, unis à une grande inexpérience. Le style n'est pas toujours bon, le dialogue pèche par le manque de naturel, l'enfant de huit ans parle comme la jeune fille de vingt, & pourtant, le sujet choisi attache & l'on va avec plaisir jusqu'au bout du volume. Voici ce sujet : Emma Harvey est fille d'un riche négociant américain; à sa dernière heure, son père lui fait un aveu terrible; il avoue qu'il a commencé sa grande fortune par un faux, & qu'un malheureux commis, son ami & son collègue, a été traduit en cour d'assises pour ce crime, & eondamné aux travaux forcés. Emma promet de réparer la faute de son père, & elle dévoue sa vie entière à cette œuvre de sacrifice & de renoncement. Elle donne ses

(1) Chez Félix Girard, 30, rue Cassette. Un joli volume. Prix : Paris, 2 francs; par la poste, 2 fr. 25.

(2) Chez Didier, 35, quai des Augustins. Un beau volume. Prix : Paris, 3 francs; par la poste, 3 fr. 50.

(1) Chez Didier, 35, quai des Augustins. Prix : Paris, 3 francs; par la poste, 3 fr. 50.

biens, elle donne son temps, elle donne son âme, elle renonce à toutes les affections, elle se dépouille de tout, or & cœur, pour compléter l'expiation. L'auteur a tracé avec amour le noble portrait d'Emma, & si son travail laisse à désirer comme habileté, il réunit cependant assez de qualités, assez d'intérêt pour qu'on le lise avec plaisir.

LIVRES D'ÉTRENNES

La maison Hachette, dont le riche catalogue offre à tous les âges des livres de choix, distingués par le fond, charmants par la forme, présente, pour les étrennes en particulier, une collection où nous puiserons, à l'usage de nos abonnées, quelques indications, classées par ordre d'âge & d'intelligence. — A un enfant de dix ans, par exemple, je donnerais volontiers *les Enfants de la Ferme*, par madame Julie Gouraud; *la Maison roulante*, de madame Stoltz, ou *la Bible d'une Grand'Mère*, par madame de Ségur; à un adolescent, j'offrirais *le Nil et ses sources*, par monsieur de Lanoye, *les Chasseurs de Girafes*, par Mayen-Reid; à une jeune fille, les *Lettres choisies de madame de Sévigné*, ou *les Idylles du Roi*, traduites de Tennyson; à un jeune homme, le *Don Quichotte*, illustré par Doré, ou le *Shakespeare* complet, traduit par monsieur Montégut. — Tous ces beaux volumes n'ont pas seulement l'attrait du moment, le charme d'une belle édition, soignée, décorée, comme la maison Hachette sait soigner & décorer; les livres qu'elle édite, ce sont des livres à lire & à conserver, quand le moment des étrennes ne sera depuis longtemps qu'un souvenir.

M. B.



LE TRAIT-D'UNION

I

PROLOGUE

C'ÉTAIT dans une petite ville, peu importe laquelle & sous quelle latitude elle se trouve placée; que ce soit Maubeuge ou Roquemaure, Corbie ou Saverne, Montrichard ou Trévoux, toutes les petites villes se ressemblent par certains caractères moraux, certaines tendances, certaine routine, certains travers, certaines vertus.

La même monotonie y règne, &, pour les uns, elle est un état délicieux & contemplatif, un *Kief* où se reposent & l'esprit & l'âme; pour les autres, elle se transforme en une mortelle langueur, en un breuvage de somnolence & de mort. Tout dépend des dispositions intimes, & l'on se fait à soi-même, dès cette vie, son Éden ou son enfer.

C'était donc dans une petite ville, ancienne & située dans un joli pays; elle pouvait plaire à ceux qui ne trouvent pas que l'asphalte des boulevards & les hautes bâtisses parisiennes, enguirlandées de balcons, soient le beau idéal; elle était riante avec ses maisons basses & blanches, couvertes de vignes; ses petites boutiques qui, par leur simplicité, rappellent un autre âge; les belles demeures des grands personnages de l'endroit, entourées d'ombreux jardins; sa grande place régulière, pleine de soleil; son église, dédiée à saint Martin, qui compte tant d'églises dans les Gaules, & sa mairie, qui occupait l'ancien bailliage & revêtait encore, grâce à deux tourelles & à une porte voûtée, une certaine tournure féodale. Elle pouvait plaire, la petite ville, & on pouvait s'y plaire, avec les deux ou trois choses qui rendent toute vie supportable & aimable : la pensée de Dieu, une famille & des livres.

Une de ses plus jolies maisons s'élevait à un des bouts de la ville, là où la rue se fondait dans la campagne, & elle y produisait un effet d'autant meilleur, que le cadre qui l'entourait était plus simple & plus rustique. Deux étages, une façade de briques rouges, une cour d'honneur pleine de gé-

raniums & d'héliotropes, un grand jardin derrière la maison, deux paons, étalant leurs queues chatoyantes, un vol de colombes blanches, s'élevant de terre au moindre bruit, & allant rejoindre, sur le toit, les hirondelles inquiètes; de jeunes têtes apparaissant derrière les rideaux, tout lui donnait un aspect de vie élégante & tranquille, qui attirait & reposait les yeux. Elle faisait rêver les étrangers & les passants, mais, pour les bonnes gens du pays, c'était tout simplement la maison de madame veuve Clérembault; elle l'avait eue en héritage de sa mère, & elle y demeurait avec ses trois enfants, mais on craignait qu'elle ne l'habitât plus longtemps, car elle était bien languissante, & on ne la voyait guère que le dimanche à la messe de la paroisse.

Au moment où commence cette histoire, madame Clérembault était, comme de coutume, dans un petit salon qui précédait sa chambre à coucher, & qui lui servait de lieu de travail & de lieu de repos, mais elle n'était pas seule, une amie d'enfance & de jeunesse venait de la surprendre par une visite inattendue, & toutes deux émues, elles se serraient les mains & se regardaient, comme pour demander aux plis du visage le secret des chagrins ou des joies du cœur.

« Nathalie est peu changée, se disait madame Clérembault, elle n'a plus sa jolie taille, mais quelle fraîcheur, quelle vivacité dans les yeux, elle a été heureuse, plus heureuse que moi... tant mieux ! »

Madame de Solis faisait des réflexions, plus tristes à la vue du visage de son amie, si charmant autrefois, & qui portait maintenant les traces irrécusables du chagrin & d'une lente maladie. Tout souvenir de jeunesse, de beauté avait disparu; seulement, ces traits ravagés devaient au malheur & à la résignation une expression douce & grave, premiers reflets de l'immortalité, qu'on lit parfois au front des vieillards & des mourants. En ce moment la joie & l'affection l'animaient encore plus, & elle dit avec tendresse à madame de Solis :

« Non, chère Nathalie, je ne puis dire le bien que me fait votre visite. Quinze ans de séparation ! tant d'événements, tant de peines, & se retrouver enfin ! telles qu'on se connut & telles qu'on s'aima jadis, cela fait du bien. »

Madame de Solis l'embrassa & lui dit :

« Nous nous écrivions, mais une lettre est toujours incomplète; je parierais que les lettres de madame de Sévigné elle-même n'étaient pas complètes.

— Madame de Grignan s'en plaignait-elle ? demanda madame Clérembault avec un sourire mélancolique. Mais moi, chère Nathalie, je ne me plaignais pas trop des vôtres, je vous suivais dans votre vie de mère de famille, dans vos voyages...

— Et dans mes déménagements, ajouta madame de Solis, en riant. Avons-nous déménagé, avons-nous expérimenté ce que disent les sages & les vaudevillistes : *la vie est un voyage*.

— La carrière de monsieur de Solis l'exigeait.

— Oui, à chaque avancement, changement de résidence ! Mais nous voilà enfin fixés jusqu'à l'âge de la retraite.

— Oui, mais fixés fort loin de moi.

— On se retrouve, chère amie, & si les projets que j'ai à cœur se réalisent...

— Vous y tenez donc toujours, Nathalie ?

— Certainement, et quoique je n'aie entrevu votre Marguerite que comme une apparition, mon projet est plus ferme, & mon désir plus vif que jamais.

— Et votre fils ?

— Cette idée lui plaît; une jeune fille élevée comme Marguerite est son idéal; puis, il a vu son portrait, & vous avouerez qu'à quatorze ans votre fille peut faire des conquêtes. Ce bon & intelligent visage promet tant ! elle vous ressemble, ma bonne Clotilde, & jugez si je l'aimerai, cette chère fille !

— Que vos projets se réalisent, je ne demande pas mieux, je confierai avec joie mon enfant à votre amitié & à l'affection de votre René, j'ai entendu dire de lui tout le bien possible.

— Oui, il a du mérite & du cœur.

— Où est-il en ce moment?

— Hélas ! qui le sait ? il s'est embarqué en Janvier pour Taïti, & la campagne durera trois ans. Il reviendra, je l'espère, lieutenant de vaisseau.

— C'est une noble carrière, mais un peu triste.

— Cela vous arrêterait-il, chère Clotilde ?

— Non, mon amie, je serais trop heureuse de remettre ma fille en des mains amies, elle aura tant besoin d'appui après moi !

— Après vous, quelles paroles, Clotilde ! »

Madame Clérembault allait répondre, mais la porte s'ouvrit, & Marguerite, sa fille, entra. Elle salua l'amie de sa mère d'un air gracieux, & elle dit à demi-voix :

« Chère maman, voici votre tricot, & vos pastilles de Vichy que vous avez oubliées, il est temps de les prendre. Avez-vous quelque chose à me commander ?

— Oui, ma chérie, il faut veiller au dîner & donner le linge de table. Voici mes clefs, & tu surveilleras l'arrangement de la chambre d'ami.

— C'est fait, maman.

— Très-bien.

— Après, j'irai au jardin ? Étienne y est.

— Oui, mon enfant. »

Elle embrassa encore sa mère & se laissa embrasser par madame de Solis, qui s'écria, lorsqu'elle fut partie :

« Elle est charmante, que vous êtes donc heureuse d'avoir une fille, Clotilde ! Mes quatre garçons sont d'excellents enfants, ils aiment leur mère, & leur mère les adore, mais rien ne vaut une fille pour la douceur, la grâce, les prévenances. Je vois que déjà Marguerite est une petite femme, elle tient votre ménage.

— A peu près, répondit madame Clérembault,

& surtout elle est une garde-malade incomparable, j'ai trop souvent besoin de ses soins !

— Que mon pauvre mari l'aimerait, lui qui aime à être soigné & dorloté, lorsque la goutte le retient au coin du feu! Nos fils sont très-bons pour lui, mais enfin cela se résume en ceci : — Père, comment vas-tu? Père, as-tu lu la séance des chambres? Père, que penses-tu du dernier procès? Père, veux-tu faire un petit bésigue? C'est tout. Tandis qu'une fille est toujours là, vous soigne, vous aime & vous supporte. Mais vos fils, Clotilde, vous ne m'en parlez pas.

— Vous les verrez ce soir, chère amie.

— Ils sont grands?

— Albéric vient de passer son examen de sciences.

— Et Étienne, le gentil Étienne?

— Il est un peu retardé. »

Madame Clérembault ne paraissait pas avoir envie d'insister sur ce sujet, elle se leva, prit le bras de son amie, la conduisit au balcon, en disant :

« Marguerite est là. »

Ce balcon, où s'enlaçaient deux admirables clématites, violette & blanche, dominait tout le jardin; on voyait de là les beaux massifs d'arbres variés, passant par toute la gamme du vert, depuis le saule poudré d'argent jusqu'aux ifs presque noirs, les parterres éblouissants de toutes les richesses de l'été, les beaux gazons, délice & repos des yeux, que diapraient des corbeilles d'hortensias, & d'où l'herbe des Pampas élevait ses aigrettes dorées; au delà du jardin, par des échappées ménagées avec art, on distinguait la campagne, une colline noyée dans le lointain bleuâtre, un clocher rustique où sonnait une petite cloche, un moulin, grand travailleur, & des champs variés de couleur & de culture :

« Je ne sors pas beaucoup, dit madame Clérembault, je passe ma vie ici, près du balcon, & ce paysage m'intéresse, me distrait. D'ailleurs mes enfants aiment ce jardin, chacun à sa manière, je les y vois souvent.., &, tenez, voilà Marguerite...»

En effet, Marguerite était assise sous un grand catalpa, elle arrangeait avec beaucoup de soin & de goût, dans une corbeille de porcelaine, les beaux fruits qu'elle venait de cueillir. Le soleil, tamisé à travers le feuillage, l'éclairait favorablement; il jetait des paillettes d'or dans ses cheveux bruns, il illuminait & éclairait d'un rayon son front large & ses cils abaissés, & si l'on ne voyait pas ses yeux, madame de Solis se souvenait qu'ils étaient grands, noirs & doux. La douceur de ce joli visage n'excluait pas cependant d'autres qualités; Lavater aurait trouvé du courage & de la fermeté dans certains linéaments, quelque chose de réfléchi, qui, même à quatorze ans, Marguerite n'avait pas davantage, faisait bien augurer de l'avenir.

« C'est sa place favorite, dit encore madame Clérembault, chacun d'eux a son domaine : derrière cette charmille, est le fumoir d'Albéric, & là, au bas du balcon, le jardin de mon Étienne. »

Madame de Solis ne fut pas charmée de ce jardin, placé immédiatement sous les fenêtres de la maison; il avait un aspect singulier & faisait tache au milieu du parc ombreux & charmant auquel on l'avait dérobé : des rocailles, des statuettes placées sur des supports de pierre, un petit chalet qui servait d'abri à deux chevrettes du Thibet, des fleurs en petite quantité, éparses au milieu des lierres & des lianes, rampant sur la terre, donnaient à ce coin de terre une physionomie peu agréable.

« Manque de goût, se dit madame de Solis.

— Étienne, reprit madame Clérembault, n'aime que les fleurs & les animaux, ses dahlias, ses chevrettes & ses pigeons, ce qui fait, je l'avoue, bien du tort à ses études.

— Est-ce lui qui arrange le petit jardin ?

— Oui, lui seul, il est très-adroit... Peut-être manque-t-il un peu de grâce, son jardinet, ces rochers, ces images de plâtre, ne me plaisent guère, mais à quoi bon le contrarier! Pauvre enfant! »

Madame de Solis n'appuya point sur ce sujet, il lui semblait que le souvenir d'Étienne jetait quelque ombre sur les pensées de son amie; elle lui dit seulement avec gaieté :

« Et où donc est-il, ce charmant jardinier?

— Eh mais! le voilà. Étienne !. »

Madame Clérembault montra à son amie un jeune homme qui s'avançait dans l'allée, tout de blanc habillé & portant un arrosoir comme un vrai jardinier de keepsake; sous son chapeau de paille, on voyait flotter une abondante chevelure brune : à l'appel de sa mère, il leva la tête & laissa voir un visage fort régulier, & pourtant peu agréable. L'expression trop mobile, trop changeante de cette figure en détruisait l'harmonie; peut-être, les yeux écartés l'un de l'autre & d'un bleu singulièrement clair, la bouche entr'ouverte & indécise, lui donnaient-ils quelque chose d'étrange. Étienne avait dix-sept ans; il sourit en voyant sa mère; elle lui dit du plus haut de sa douce voix :

« Ne te fatigue pas, mon cher enfant; il fait si chaud! Repose-toi près de Marguerite. »

Il allait répondre, mais un coup de fusil, tiré assez près, lui coupa la parole, & soudain, un superbe pigeon d'une blancheur de neige, vint, en tournoyant, tomber à ses pieds. Des gouttes de sang vermeil inondaient son plumage éclatant; il fit un effort pour se relever & mourut. Marguerite avait poussé un cri de frayeur, & Étienne un cri de colère ; une voix s'écria d'un accent de triomphe :

« Est-ce visé, cela?

— Albéric ! qu'as-tu fait? s'écria Marguerite.

— Je devais m'en douter ! s'écria Étienne à son tour, en saisissant le bras de son frère & en le secouant avec fureur, toi ! toujours toi ! Tu es toujours le même, dur et méchant ! Ce pigeon, tu savais qu'il était à moi, que je l'aimais, tu l'as tué exprès! Va, je le sais bien ! & si tu n'étais pas mon frère !...

— Que ferais-tu ? demanda Albéric d'un ton railleur & en se dégageant de l'étreinte d'Étienne.

— Je te pulvériserais, vois-tu ! »

Il porta encore la main sur Albéric, & il l'aurait renversé si Marguerite, tout en pleurs, ne s'était jetée sur son bras & ne l'avait retenu. Étienne était effrayant : sa brune pâleur était devenue livide, ses dents grinçaient, & un tremblement nerveux secouait son corps & faisait trembler sa voix.

« O mes enfants ! s'écria madame Clérembault, finissez, vous me faites mourir. »

Albéric n'avait pas vu sa mère, il leva les yeux & parut sincèrement contristé.

« Pardon, dit-il, je m'en vais. »

Et il s'éloigna en emportant son fusil. Marguerite parlait à Étienne avec force, elle voulait le calmer, elle l'emmenait vers la maison; mais on entendait encore cette voix impatiente qui répétait :

« Mon frère ! oui, c'est mon frère, mais comment me traite-t-il ? Il n'existe que pour mon tourment. Je voudrais le voir... »

La main de Marguerite, se posant sur les lèvres d'Étienne, arrêta une imprécation, elle l'entraîna; madame Clérembault était retombée sur son fauteuil, & elle disait à son amie effrayée & affligée :

« Voilà ma croix ! oh ! elle est pesante ! Mon fils aîné a de l'intelligence & il en abuse; mon fils cadet a des passions violentes & on le surexcite. Ah ! quelle perte que celle de mon mari ! Il aurait mis à la raison ces esprits intraitables.

— Il est vrai que mes fils n'oseraient se disputer en présence de leur père, répondit madame de Solis avec ingénuité. Convenez, cependant, que le crime d'Albéric était un petit crime; tous les jeunes gens aiment à manier un fusil, & mon Eugène, qui n'a pas quinze ans, ne s'en prive pas.

— La faute est légère, sans doute; mais, n'est-ce pas l'intention qui fait l'essence du péché ? Si mon fils aîné savait que ce pauvre petit animal appartenait à son frère (& il ne pouvait pas l'ignorer); s'il se doutait que cet accident irriterait profondément un esprit irascible & faible (& il en était sûr), pouvons-nous l'innocenter complètement ?

— Non, certes, dit madame de Solis; mais pourquoi aussi son frère se fâche-t-il si vite ? »

Madame Clérembault soupira comme si on eût touché une blessure secrète & profonde.

« Il est ainsi, dit-elle; une enfance maladive ne l'a pas disposé aux luttes de la vie; il est nerveux, faible, agité.... Il a besoin qu'on le ménage, & un jour, après moi, qu'adviendra-t-il de lui ?...

— Chère amie, vous aurez le temps de le caser dans le monde; il deviendra plus fort & votre aîné plus tendre; ils se soutiendront; votre Marguerite &, puis-je ajouter, mon René les aideront & les aimeront. »

Madame Clérembault pressa affectueusement la main de son amie, & lui dit :

« Votre amitié est consolante, chère Nathalie... Je veux me reposer sur elle & sur Dieu qui me l'envoie... »

L'heure du dîner réunit la famille & l'étrangère, qui put alors, pour la première fois, observer Albéric Clérembault. Agé de dix-neuf ans, grand, robuste, blond, d'une tournure décidée, d'une figure mâle, il avait au plus haut degré ce type raide, dur & froid des jeunes hommes d'aujourd'hui, type américain impatronisé en France avec les mœurs, les idées & les hardies entreprises de la libre Union. Pourtant, si parfait que fût son aplomb, au commencement du repas, il parut quelque peu gêné; puis, les manières aimables & polies de madame de Solis le mettant à son aise, il entama avec elle un dialogue interminable; il la questionnait sur ses fils, leurs aptitudes, leurs carrières diverses, le sujet des examens qu'ils avaient subis, ou pour l'École navale, ou pour l'École centrale; il s'intéressait surtout à l'industrie que le second fils de madame de Solis, Jules, avait embrassée; il ne tarissait pas de demandes, toutes intelligentes, ayant un but défini & annonçant un esprit ouvert & cultivé; sa mère le laissait parler & l'écoutait même avec une certaine complaisance; Étienne mangeait d'un air sombre & ne prenait aucune part à l'entretien; Marguerite veillait au service, se rendait utile & avait sans cesse les yeux sur sa mère pour prévenir ses ordres & ses désirs.

Le dîner finit & le café fut servi sous le catalpa; Marguerite prit ses deux frères sous le bras & les emmena vers le jardin d'Étienne; Albéric la suivait le front riant, Étienne se laissait conduire de mauvaise grâce, & il ne levait pas les yeux sur son aîné. La rancune durait encore, mais quand Marguerite lui montra, sur un rocher, une jolie collection de plantes grasses, abritées par une petite serre portative, & qu'elle lui dit :

« Ceci t'appartient ! » l'humeur disparut, comme un noir nuage que chasse le soleil.

Il sourit.

Albéric lui dit :

« Je te prie d'accepter ces petites plantes en dédommagement de ton pigeon; je suis fâché, vrai, de l'avoir tué.

— Ah ! tu peux bien tuer tous les autres, s'écria Étienne; je ne m'en soucie plus, j'aime mieux mes fleurs !

— Si tu ne t'en soucies pas, interrompit Marguerite, je les prends pour moi, je les soignerai, & je prie Albéric de ne pas tirer sur ces pauvres bêtes.

— Sois tranquille, Marguerite; ainsi, Étienne, la paix est faite ? »

Ils se serrèrent la main, Albéric alluma un cigare en se promenant sous la charmille; Étienne, avec un plaisir enfantin, arrangea & dérangea ses plantes, & Marguerite fut serrer le dessert à l'office.

Sa mère & madame de Solis avaient suivi des

yeux cette petite scène, & quand la jeune fille eut disparu, madame Clérembault dit :

« C'est elle, j'en suis sûre, qui a sermonné Albéric & qui en a obtenu cette gracieuseté, bien due à mon pauvre Étienne. Sans elle, ces malheureux enfants ne s'entendraient jamais. Elle est le trait-d'union.

— Et Albéric le point d'interrogation, répondit madame de Solis en riant. Il m'a mise *à quia* par ses questions.

— Oui, dit madame Clérembault, & Étienne, toujours étonné, fâché ou transporté, est le point d'exclamation. Pourvu que leur sœur puisse constamment les réunir ! »

Mme M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

UNE DOUBLE ÉPREUVE

I

Quel étrange & curieux spectacle présente la gare d'un chemin de fer au moment qui précède un départ ! Quel bruit, quelle agitation parmi tout ce monde qu'on croirait atteint de la fièvre des voyages, l'une des maladies de notre époque. L'observateur attentif, celui qui aime à étudier, d'après le jeu de la physionomie, les diverses impressions de l'âme, trouve, en pareil cas, ample matière à se satisfaire :

Ce voyageur qui marche d'un pas saccadé, dont la mauvaise humeur est évidente, dont le regard se dirige fréquemment vers l'horloge comme s'il lui reprochait sa lenteur, a dû subir les ennuis d'une longue attente. Cet autre, au contraire, qui arrive, l'air effaré, bousculant sans pitié tout ce qui lui fait obstacle, s'exposant lui-même à être renversé par ces machines roulantes qui servent à transporter les bagages, craint évidemment de manquer le départ du train, & par son tardif empressement cherche à réparer le temps perdu. Tous ces gens, enfin, qui poursuivent un but opposé, qu'aucun lien n'attache les uns aux autres, qui appartiennent à tous les rangs de la hiérarchie sociale, vont s'exposer ensemble aux chances d'un voyage, sans songer que la plus légère inadvertance de la part de l'aiguilleur, le moindre déraillement peuvent entraîner une épouvantable catastrophe. Est-ce confiance en la divine Providence, mépris de la mort, légèreté d'esprit? Nous laisserons nos lecteurs résoudre ce problème.

Au moment où commence ce récit, la gare du chemin de fer de Lyon à Grenoble présentait l'aspect que nous avons essayé de décrire. Vingt minutes à peine devaient s'écouler avant le départ du train ; on se pressait pour prendre des billets; &, comme il arrive souvent en pareil cas, les plus faibles se trouvaient insensiblement relégués, en arrière, sans considération d'âge ou de sexe.

Une jeune femme dont le simple & élégant costume de voyage s'harmonisait parfaitement avec la grâce & la distinction de toute sa personne, attendait, à une petite distance du guichet, le retour d'un homme âgé dont la mise propre et soignée laissait deviner toutefois l'état de domesticité.

Pendant que les regards de la jeune voyageuse erraient un peu à l'aventure, elle aperçut à l'autre extrémité de la gare, & assise sur une caisse, faute sans doute d'un autre siége, une personne dont la vue la fit tressaillir, car il lui semblait reconnaître l'une de ses anciennes amies de pension, partie depuis trois ans pour la Russie, afin d'y remplir les fonctions d'institutrice. Ses yeux la trompaient-ils ? était-elle la dupe d'une de ces ressemblances qui amènent parfois les plus étranges méprises? Quoi qu'il en fût, la jeune voyageuse, à laquelle nous donnerons tout de suite les noms d'Hortense Vercelly, voulut éclaircir ses doutes, &, au risque de ne plus retrouver son vieux serviteur, elle se dirigea rapidement & le cœur fort ému, vers cette amie supposée. Une vingtaine de pas les séparaient, quand celle-ci, se levant brusquement de son siége improvisé, accourut vers madame Vercelly & se jeta dans ses bras. Au premier moment de surprise & de joie occasionné par cette rencontre succéda un échange de paroles incohérentes, de questions restées sans réponse. Hortense retrouva enfin un peu de calme.

« Chère Valentine ! dit-elle, toi que je croyais à des centaines de lieues de notre pays, auprès de cette jeune princesse russe dont le nom m'échappe, par quel miracle te retrouvé-je ici ?

— Pendant trois années, repartit Valentine en retenant la main de son amie, j'ai lutté contre la plus cruelle nostalgie, il me fallait revoir la France ou mourir.

— Pauvre enfant !... Et depuis quand es-tu de retour?

— Depuis un mois environ.

— Et je l'ignorais ! c'est mal, très-mal d'en agir ainsi avec une amie!

— Je ne savais où t'adresser ma lettre, & puis j'étais triste, découragée, je craignais d'être blâmée par toi aussi d'avoir abandonné ma position auprès de la princesse Tchermitoff; seule je pouvais savoir tout ce que j'avais souffert !

— C'était faire injure à mon affection.

— Une telle méfiançe devient naturelle quand on est malheureux. Déjà madame Dillois, cette ancienne amie de ma pauvre mère & jusqu'alors ma zélée protectrice m'avait mal accueillie à mon retour.

Madame Vercelly pressa tendrement la main de Valentine, qui, après un court silence, poursuivit :

« Interrogée par elle sur ce que je comptais faire, car le petit pécule que je rapportais de mon exil serait vite épuisé, je lui dis que mon dessein était de donner des leçons de musique. Madame Dillois haussa les épaules de la façon la plus décourageante. «N'ayant personne pour prôner votre talent, ajouta-t-elle, vous ne trouverez pas d'élèves, & vous végéterez toute votre vie dans un état voisin de la misère. Il faut vous faire des protecteurs, des amis, lutter vaillamment contre les difficultés de la vie. Si à votre âge vous manquez d'énergie, espérez-vous en trouver plus tard. Orpheline, sans fortune, mais douée de quelque talent, vous devez user de toute vos forces pour vous créer une position. » J'écoutais tristement; ma vieille amie poursuivit :

— Vous manquez d'initiative, de résolution, comme en manquait votre pauvre mère, qui a succombé à la peine. Et comme ce souvenir faisait couler mes larmes, madame Dillois ajouta d'un ton plus doux : Voulez-vous m'accepter pour guide, suivre en tout mes conseils? J'en fis la promesse. Ma protectrice, après avoir réfléchi un instant, me dit : J'ai pour le moment ce qu'il vous faut... Vous allez partir... Je fis un mouvement d'effroi.

— Oh! pour le Dauphiné seulement. Un riche maître de forges de ce pays, qui réunit chaque année, à cette époque, de nombreux visiteurs, désire trouver une artiste, bien élevée, dont les talents contribueraient à l'amusement de ses hôtes. On s'en rapporte à mon choix; il vous suffira, par conséquent, d'une lettre de recommandation pour être bien accueillie & recevoir la juste rémunération de vos services. »

Je me récriai d'abord contre un projet qui m'inspirait une forte répulsion; madame Dillois se fâcha, jura qu'elle ne s'occuperait plus de moi à l'avenir, que toutes nos relations cesseraient. Je fondis en larmes; elle s'apaisa.... Tu devines le reste. Mais c'est trop longtemps t'entretenir de ma triste personne. Parlons de toi, chère Hortense, de tes projets, aussi brillants sans doute que les miens sont incertains & sombres.

L'arrivée du vieux domestique de madame Vercelly, qui était enfin parvenu à retrouver sa maîtresse, interrompit l'entretien des deux amies; puis avec le laconisme qui lui était habituel & l'avait fait surnommer par ses camarades le Muet, il se borna à désigner de la main l'horloge en disant : « Madame.... »

Le vide commençait en effet à se faire dans la gare; il était temps de se rendre dans la salle d'attente; le train ne pouvait tarder à partir. Madame Vercelly & sa compagne eurent quelque peine à se placer dans une embrasure de fenêtre d'où l'on apercevait la longue file de wagons précédés de leur terrible moteur, qui lançait dans l'air des tourbillons de fumée & de vapeur, tout en faisant entendre ces sifflements aigus qui irritent le système nerveux le plus solide.

La conversation des deux amies, forcément interrompue, put donc se renouer.

« J'ai appris, dit Valentine, par suite de quel affreux accident de chasse, monsieur Vercelly avait perdu la vie.

Un nuage passa sur le front d'Hortense.

— Il y a près de trois ans, dit-elle, que ce malheur est arrivé, tu venais à peine de quitter la France.

— Et quel usage as-tu fait jusqu'ici de la liberté que te laisse ton veuvage?

— Liberté plus apparente que réelle, ma chère, car elle me rend le point de mire des intrigants, si communs, hélas ! au temps où nous sommes.

— Quand le poids t'en paraîtra trop pesant, ajouta en souriant Valentine, il te sera facile de t'en décharger sur un second époux. Belle, riche, aimable, tu n'auras que l'embarras du choix.

— Tu veux me flatter.

— Non, je t'aime trop sincèrement pour cela. Mais à mon tour, chère Hortense, j'attends tes confidences.

— Je n'ai rien à t'apprendre qui mérite réellement ce nom. Le temps de mon deuil s'est écoulé dans la retraite comme l'exigeaient les convenances. Si le souvenir des torts de M. Vercelly envers moi n'était pas complètement effacé, je donnai néanmoins de sincères regrets à cette mort si prématurée, si malheureuse. Ma seule distraction consistait dans la multitude d'affaires qui suivent toujours un semblable événement, Mon mari avait dissipé toute sa fortune, mais la mienne restait intacte, & malgré certains conseils, qui n'étaient peut-être pas très-désintéressés, je me refusai à vendre l'important établissement créé par mon excellent père, mal dirigé par M. Vercelly, mais qui n'aurait besoin que d'un esprit éclairé & pratique, d'une main ferme pour redevenir ce qu'il était autrefois. En attendant que je prenne un

parti & pour ne pas laisser chômer une centaine d'ouvriers, j'ai obtenu que l'ancien associé de mon père, le bon M. Levrault, consentît à aller en Touraine, exercer une surveillance indispensable.

— *Fortune oblige*, ajouta Hortense en souriant, & je t'assure que la mienne me cause parfois certains ennuis.

— Oh! ne médis pas de la fortune! Mais tu ne m'as pas dit encore par quel heureux hasard je te rencontre ici, ni quel est le but de ton voyage?

— Son but, Aix, en Savoie, dont les eaux m'ont été ordonnées par mon médecin.

— Tu serais malade?

— Un peu malade d'esprit seulement. Mais, avant d'aller m'installer à Aix, j'ai promis de m'arrêter pendant une quinzaine de [illegible]urs chez des parents qui ont leurs propriétés dans le Dauphiné, & qui se sont pris pour moi d'une affection aussi vive que soudaine, bien que notre parenté soit de celles qui se perdent un peu dans la nuit des temps [illegible]

— E[illegible] veuvage qui en a renoué ! [illegible]ns?

— [illegible]s instances si pressantes de ma cousine, repartit madame Vercelly en souriant, ne me laissaient aucune possibilité de refus. On prétend, du reste, que c'est une fort aimable femme, une maîtresse de maison accomplie que madame Préfontaine... »

Valentine tressaillit, & interrompant brusquement son amie.

« Préfontaine! dit-elle. Tel est le nom des parents que tu vas visiter?

— Oui. Les connaîtrais-tu?

— Oh! l'heureuse coïncidence! C'est précisément pour monsieur Préfontaine, maître de forges, à dix lieues de Grenoble, que madame Dillois m'a donné une lettre d'introduction. »

La satisfaction de la jeune veuve paraissait ne le céder en rien à celle de son amie.

« Moi qui souffrais d'avance, continua celle-ci, de la pensée de me trouver seule au milieu de personnes inconnues, peu bienveillantes peut-être!...

— Je pouvais avoir les mêmes craintes.

— O toi, quelle différence! Tu n'es pas une pauvre artiste qu'on paie pour amuser ses hôtes, Le prestige de la fortune est si puissant!

— Si je devais à elle seule la considération & les hommages, une telle assurance n'aurait rien de bien flatteur.

— Personne moins que moi, ma chère, ne voudrait rabaisser ton mérite; mais enfin, il serait moins encensé si tu n'étais indépendante & riche.

— Cette fois, je ne t'accuserai pas de vouloir me flatter, repartit Hortense avec un sourire un peu contraint.

— Depuis le premier jour où nous nous sommes rencontrées à la pension, poursuivit Valentine, moi pauvre orpheline, toi la fille d'un riche industriel, tu as toujours trouvé ces soins empressés, cette indulgence qui eussent gâté une nature moins heureusement douée que la tienne. La vie s'ouvrait devant l'opulente héritière, douce & facile, tu n'avais pas à te préoccuper de ta position, puisqu'elle était toute faite....

— Et tu crois que j'aurais été incapable de la faire moi-même?

— Peut-être?

— C'est-à-dire que, selon toi, je ne possède aucun talent?

— Je t'en reconnais de très-réels.

— Mais dont je ne saurais pas tirer parti, ce qui revient à peu près au même. Eh bien! ma chère, j'ai une tout autre opinion de mon caractère, de mes aptitudes, & puisque tu as commencé à établir entre nous un parallèle, je vais le continuer :

Il est vrai que la fortune m'a souri dès mon enfance, mais je n'avais pas, comme toi, cette humeur inquiète, un peu farouche, qui éloignait, il m'en souvient, celles de nos compagnes que la sensibilité, la bonté de ton cœur eussent séduites, si elles les avaient mieux connues. Les années ne t'ont pas changée, ma chère Valentine, tu as aujourd'hui les mêmes qualités & les mêmes défauts, & de là vient peut-être qu'avec des talents, de l'esprit & du cœur, tu es à vingt-trois ans, sans position, mécontente du passé, inquiète de l'avenir. »

Valentine se disposait sans doute à protester contre un tel jugement, mais le temps lui manqua. On venait d'ouvrir les portes de la salle, & le flot des voyageurs se précipita sur la voie, entraînant les deux amies, qui se tenaient toujours par le bras & que suivait, à une petite distance, le vieux domestique de madame Vercelly.

II

Nos trois voyageurs étaient à peine installés dans une bonne berline, qu'ils y furent, à leur vif regret, suivis par toute une tribu d'Anglais, ces nomades qu'il est presque impossible de ne pas rencontrer, quelle que soit la route que l'on suive.

Les enfants d'Albion, il faut en convenir, se laissent moins que nous arrêter par la crainte de quelques solécismes, quand il s'agit de s'instruire ou seulement de satisfaire leur curiosité. Le projet de ceux-ci était de s'arrêter à Grenoble & de visiter la Grande Chartreuse; aussi ne se faisaient-ils pas faute de questions auxquelles Pierre répondait avec un laconisme fait pour dérouter l'opinion que nos insulaires s'étaient peut-être faite de la loquacité française.

« On dit ces moines laisser nous mourir de faim, repartit un gros homme au teint fortement enluminé, qui devait avoir pour ce genre de mort une aversion toute particulière.

— Ils se passeraient bien, en tout cas, de votre visite, fit Pierre en haussant les épaules.

— Oh! *yes*, mais alors ne pouvoir dire *in England*, nous *avoir vu* le *covent* à eux.

« Il faut des *moulets*, n'est-ce pas? pour monter jusqu'à la *Chartrouse*, demanda encore le gros homme.

— Des mollets, répéta Pierre peu familiarisé avec la prononciation anglaise, vous voulez dire des jarrets apparemment.

— *No*, avoir bien dit, des *moulets.* »

Valentine ne put retenir un sourire; mais elle était bien décidée à ne pas intervenir dans la conversation.

Madame Vercelly, elle, n'avait accordé aucune attention à ses compagnons de route, & l'on pouvait supposer qu'elle était tout aussi indifférente aux beautés pittoresques du pays qu'ils traversaient, pour ainsi dire, à vol d'oiseau. Absorbée par ses réflexions, la tête appuyée sur la poitrine, il lui arrivait de laisser sans réponse les observations de Valentine ou de se borner à un monosyllabe. Aussi cette dernière finit-elle par devenir à son tour triste et songeuse.

Le temps se passait ainsi, les Anglais avaient fini par causer entre eux dans leur langue. Bientôt on atteignit Grenoble où ils s'arrêtèrent.

« Si tu savais, dit tout à coup la jeune veuve, le regard brillant, la voix un peu émue, quel projet bizarre mon esprit a caressé depuis quelques heures! & cependant je tiens fortement à sa réalisation. »

Et comme son ami attachait sur elle un regard interrogateur, Hortense poursuivit :

« Pour monsieur et madame Préfontaine nous sommes des inconnues; j'avais dix ans à peine l'unique fois qu'ils m'ont vue, c'était, je crois, à l'époque de leur mariage. Il n'existe pas de différence bien notable entre ta personne & la mienne, il serait même facile de nous prendre pour deux sœurs...

— Où veux-tu en venir? demanda la jeune artiste avec une certaine anxiété.

— A te proposer, ma chère, un changement provisoire de noms et de position. Tu seras la parente impatiemment attendue, dont on va fêter l'arrivée, moi la jeune artiste annoncée par madame Dillois.

— Mais ce projet est si insensé qu'il ne se discute même pas, repartit vivement Valentine.

— Je soutiens, au contraire, qu'il est très-sérieux & je l'ai longuement médité.

— Tu as pu croire que je consentirais...

— J'ai osé compter sur une complaisance, une amitié, mises souvent à l'épreuve autrefois.

— Cette complaisance n'avait pas à s'exercer dans des conditions aussi déraisonnables.

— Tu ne me crois donc pas assez de talent pour suppléer le tien ?

— Je m'incline, au contraire, devant ta supériorité.

— Tu connais mon passé beaucoup mieux que les Préfontaine, & il m'est très-aisé de te donner sur eux quelques détails indispensables.

— Non, non, Hortense, n'insiste pas; il serait même peu généreux de ta part d'user, dans une telle circonstance de l'ascendant que tu as toujours eu sur mon esprit. »

La jeune artiste, en laissant entrevoir que son opposition pourrait fléchir, donnait à madame Vercelly de nouvelles armes qui lui servirent en effet à battre en brèche toutes les objections. La dernière fut que madame Dillois ne lui pardonnerait peut-être jamais.

« Penses-tu, repartit vivement Hortense, que mon amitié ne vaille pas sa protection un peu despotique? D'ailleurs, ne serons-nous pas toujours maîtresses de limiter le temps de l'épreuve que je veux tenter, & dont je serai seule à supporter les chances, peut-être désagréables?

— M'apprendras-tu, du moins, ajouta Valentine, l'esprit troublé & à bout d'arguments, ce que tu espères de la réal[illegible] »

Hortense rougit légèrement [illegible] hésiter un instant avant de répondre :

« Je pourrai apprécier ma valeur réelle.

— Tu n'as pas d'autre mobile ?

— Peut-être; mais le moment n'est pas encore venu de te le faire connaître. Du reste, j'assume toute la responsabilité des événements qui peuvent surgir, & à l'affection qui nous lie déjà s'ajoutera de ma part, chère Valentine, une tendre reconnaissance. »

Il avait été convenu précédemment que Pierre poursuivrait sa route jusqu'à Aix, afin d'y arrêter un logement, précaution nécessaire à une époque de l'année où les principaux hôtels sont envahis par la foule des baigneurs.

Une autre circonstance contribuait encore à faciliter les projets de la jeune veuve sans qu'elle eût à s'assurer la complicité toujours fâcheuse de domestiques. Sa femme de chambre, étant tombée malade au moment de leur départ pour le Dauphiné, devait être momentanément remplacée par une jeune fille de ce pays.

Après un assez long débat entre les deux amies, Valentine, entraînée, sinon persuadée, céda enfin, et madame Vercelly, triomphante, l'en remercia dans les termes les plus chaleureux.

Elles arrivèrent bientôt à une station, qui était la plus rapprochée de la propriété du maître de forges, & où elles devaient quitter le chemin de fer.

A peine, en effet, descendaient-elles de wagon, qu'elles virent se diriger de leur côté une espèce de colosse, aux formes athlétiques, & dont les traits, quoique assez beaux, avaient cette expression de vulgarité qui ferait préférer la laideur.

Son négligé de campagne dépassait un peu les bornes de la convenance, quand il s'agit d'accompagner une femme. La seule concession qu'il jugea à propos de faire en s'approchant des deux jeunes

voyageuses, ce fut de soulever à demi son chapeau de paille à larges bords et de tenir à la main le cigare qu'il était en train de fumer.

Hortense pressa légèrement le bras de son amie, en disant à voix basse :

— Monsieur Préfontaine, à ton rôle.

— L'une de vous, *belles dames*, s'appelle-t-elle madame Vercelly? demanda le maître de forges d'un ton qui ne démentait pas son extérieur.

— C'est moi, monsieur, répondit Valentine en rougissant, & faisant quelques pas vers M. Préfontaine.

— Ah! vous êtes la bienvenue, ma cousine; mais je croyais que ce diable de train n'arriverait jamais. Voici plus d'une heure que je suis ici à me morfondre.

— Je regrette vivement que vous vous soyez dérangé, monsieur, repartit la jeune artiste.

— Oh! le dérangement passerait encore, mais je n'aime pas à attendre, surtout quand mon temps serait utilement employé ailleurs. J'ai donné des ordres à mon domestique, il va réclamer votre bagage, car je sais que les femmes ne voyagent jamais sans tout un attirail de caisses. Ainsi plus rien ne vous retient ici; ma voiture est à dix pas; partons!

—Pardon, monsieur, mais je ne suis pas seule.... dit Valentine en hésitant.

— Votre femme de chambre, sans doute. Pardié! elle montera dans le fourgon avec les malles.

— Je n'ai pas emmené de femme de chambre, mais j'ai eu pour compagne de voyage mademoiselle Valentine Darville, qui m'a appris qu'elle se rendait à Préfontaine.

— Mademoiselle Valentine Darville.... Je ne connais pas.

— C'est une artiste que madame Dillois a dû.... vous annoncer.

— Ah! oui; encore une idée saugrenue de ma femme, car je vous préviens qu'elle en a beaucoup. N'avons-nous pas assez de monde chez nous sans engager encore une *baladine?*

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Valentine, dont le visage était tout en feu.

— Eh! sans doute, une baladine, une chanteuse, que sais-je, moi! Enfin, puisque la sottise est faite.

— Si cette demoiselle se doutait que sa présence vous fût désagréable, elle repartirait sur-le-champ.

— Cela me serait bien égal, si ce n'était pour ma femme qui jetterait les hauts cris. Enfin, où est-elle cette belle demoiselle?

— La voici, repartit Valentine en désignant la jeune veuve qui commençait à trouver la conférence un peu longue.

— C'est qu'il n'y a place dans mon coupé que pour deux. Croyez-vous que la baladine consente à monter dans le fourgon?

— Je n'en sais rien, monsieur, ajouta la jeune artiste, indignée de tant de grossièreté & désireuse de voir comment Hortense supporterait cette première épreuve. »

Soit que l'air de distinction de la jeune veuve ne répondît pas à l'idée que s'était faite le maître de forges d'une baladine, soit qu'il appartînt à cette classe d'individus dont l'impertinence s'exhale surtout en l'absence de ceux qu'elle concerne, il n'osa proposer à Hortense de monter dans le fourgon, & s'excusa, quoique d'une façon maladroite, de devoir lui faire attendre le retour de la voiture. Elle supporta gaiement le contre-temps & répondit même par un petit signe d'indifférence au sourire doucement railleur de son amie. La distance à franchir n'étant que d'une lieue, cette attente ne pouvait être longue.

Madame Préfontaine était, au physique comme au moral, la vivante antithèse de son époux. Sa taille fluette, sa voix douce et caressante lui donnaient un aspect tout juvénile; la grâce de ses manières lui gagnait dès l'abord tous les cœurs. Cependant sa douceur était plutôt un calcul qu'une qualité native, & sous cette parole mielleuse on sentait parfois percer l'irritation. Mais c'étaient là de rares écarts; madame Préfontaine tenait trop à sa réputation de femme sensible & aimante, pour négliger les moyens de la maintenir. Elle accueillit sa charmante cousine avec de telles démonstrations de tendresse, de reconnaissance, que Valentine embarrassée, mécontente, fut sur le point de se trahir; la présence de nombreux témoins put seule retenir sur ses lèvres le secret prêt à s'en échapper. Puis, insensiblement, & sans qu'elle s'en aperçût, le charme de cet aimable accueil, de ces soins empressés, de ces compliments flatteurs agit sur son esprit, & elle oublia un peu qu'ils s'adressaient à une autre.

Madame Préfontaine lui présenta, un à un, tous ses hôtes, en commençant par celui qui était le plus cher à son cœur, monsieur Jules Dufournel, son frère, l'un des plus brillants avocats du barreau de Grenoble, & qui avait, disait-elle, sur son instante prière, consenti à s'arracher pour quelques jours à ses nombreuses occupations, afin de venir partager leurs plaisirs. Parmi les douze ou quinze personnes qui défilèrent successivement sous ses yeux, Valentine remarqua trois ou quatre types qui lui parurent curieux à étudier; mais monsieur Jules Dufournel ne lui en laissait guère le loisir, car il paraissait décidé à accaparer pour lui seul toute son attention. S'autorisant de leurs liens de parenté, il avait pris, dès l'abord, avec sa soi-disant cousine, un ton qui, sans dégénérer en une inconvenante familiarité, sortait un peu néanmoins des bornes de cette réserve qui est le premier hommage auquel toute femme doit prétendre. Mais il était si spirituel, si amusant; il esquissait les portraits des hôtes de sa sœur d'une manière si plaisante, que Valentine l'écoutait en souriant complaisamment, quand l'arrivée de madame Vercelly vint lui rappeler tout à coup sa véritable position & chasser toute sa gaieté.

Madame Préfontaine adressa à la nouvelle venue quelques phrases d'une politesse un peu froide, & qui étaient destinées à lui faire comprendre, dès le premier moment, que l'artiste payée pour venir amuser ses hôtes ne saurait être traitée sur le pied d'une parfaite égalité avec ceux-ci, ni avoir droit aux mêmes égards.

Hortense était douée de trop de tact, elle avait trop de finesse dans l'esprit pour ne pas saisir une telle nuance ; mais elle se promit d'imposer à sa cousine la politesse & les égards qu'elle semblait vouloir lui marchander. Ainsi, madame Préfontaine s'étant brièvement excusée de n'avoir pu lui donner qu'une toute petite chambre dans les combles de la maison, Hortense repartit que *provisoirement* elle s'en contenterait.

« Madame Dillois nous a beaucoup vanté votre talent comme pianiste & comme chanteuse, poursuivit madame Préfontaine, nous avons ici des connaisseurs fort habiles; l'un d'eux, monsieur Beauval, s'est fait à cet égard une réputation méritée. »

Pour toute réponse, Hortense s'inclina légèrement.

C'était l'heure à la quelle les hôtes de Préfontaine, qui jouissaient d'ailleurs d'une grande liberté, se dispersaient afin de choisir le genre de plaisirs qui leur convenait le mieux. Quelques dames consacraient une partie de ce temps à leur toilette, d'autres à la lecture ou à la promenade. Il ne resta bientôt dans le salon que madame Préfontaine, son frère & les deux amies, qui avaient à peine pu échanger quelques regards d'intelligence.

Madame Vercelly alla s'asseoir près d'une fenêtre, tenant en main une revue, que, par contenance, elle paraissait lire, tout en écoutant avec un malicieux sourire leur hôtesse qui disait à Valentine:

« Je vous proteste, ma chère cousine, que vos jolis traits étaient restés si bien gravés dans mon souvenir que je vous ai reconnue à l'instant. Ne sont-ce pas toujours les mêmes yeux bleus si doux, ce teint semblable à la fleur du pêcher, cette bouche faite pour le sourire? »

Valentine, rouge de confusion, se leva un peu brusquement en disant :

« Votre affection seule fait tous les frais d'un tel portrait, ma cousine. »

M. Dufournel avait eu assez de tact pour ne pas ajouter un mot à ces éloges exagérés qui blessent ordinairement la modestie bien plus qu'ils ne satisfont l'amour-propre.

« Si vous vouliez accepter mon bras, ma cousine, dit-il alors, je vous conduirais visiter les bâtiments de la forge; il y a là de curieux détails à observer, surtout quand le métal en fusion présente l'aspect d'une nappe de feu entourée de noirs cyclopes.

—Je vous remercie, je préfère remettre cette visite à un autre jour, repartit Valentine, le voyage m'a un peu fatiguée & je vais me retirer dans ma chambre jusqu'à l'heure du dîner.

— Liberté, liberté entière, ma chère cousine, se hâta d'ajouter madame Préfontaine, vous êtes ici chez vous, & vos moindres désirs seront satisfaits. »

Avant de sortir du salon, la jeune artiste regarda du côté de son amie, qu'elle voulait engager à la suivre, mais celle-ci paraissait absorbée par sa lecture & laissa ce regard sans réponse.

Madame Préfontaine se disposait également à quitter le salon, mais elle dit auparavant à Hortense :

« Vous voudrez sans doute, mademoiselle, utiliser votre solitude en essayant le piano avant de vous faire entendre ce soir. »

Cette manière de lui rappeler à quel titre elle était reçue à Préfontaine choqua la jeune veuve, qui releva brusquement la tête. Son premier mouvement fut de répondre avec hauteur, mais cette réflexion, qu'en la payant, on avait acquis le droit de disposer de son temps, la retint.

« Ah! qu'ils sont coupables, pensa Hortense, ceux qui s'autorisent de la supériorité de leur fortune pour blesser de légitimes susceptibilités! Si j'ai eu ce tort quelquefois dans ma vie, je veux du moins l'expier. »

Madame Préfontaine quitta le salon en emmenant son frère.

« Je ne sais si tu es de mon avis, dit-elle, mais il y a dans cette jeune artiste quelque chose qui me déplaît.

— Je lui trouve un air distingué & une certaine fierté dans le regard qui produisent sur moi l'effet opposé, repartit l'avocat.

— Fierté fort mal placée, ce me semble.

— Pourquoi, sensible et indulgente Clarisse?

— Une demoiselle qui trafique de son talent...

— Eh! ma chère, je trafique de mes paroles, ton mari du fer de ses forges; ainsi va le monde.

— Tu es insupportable. Ne va pas au moins t'occuper de cette artiste & négliger notre cousine.

— Où serait le mal?

— Tu cherches à m'irriter?

— Et à mélanger d'un peu de vinaigre le miel que tes lèvres distillent habituellement. »

Pendant que le frère & la sœur avaient ce petit colloque, qui menaçait de dégénérer en dispute, madame Vercelly s'était mise au piano, &, après avoir préludé quelques instants, elle chanta avec expression l'une des plus ravissantes mélodies de Schubert. Un léger bruit qu'elle entendit derrière elle lui ayant fait tourner la tête, elle aperçut une femme occupée à changer les fleurs d'une jardinière. La simplicité de sa mise aurait pu la faire prendre pour une femme de charge; mais la manière dont elle salua Hortense, les quelques paroles qu'elle lui adressa démentirent aussitôt cette supposition.

« Oh! continuez, mademoiselle, je vous en prie, dit-elle; il y a si longtemps que je n'avais entendu interpréter ainsi Schubert!

— Vous aimez la musique allemande, madame? dit Hortense en souriant.

— J'aime tout ce qui est beau, sans acception de pays ou d'école.

— Et vous êtes musicienne?

— Seulement par le goût, car il y a plus de vingt ans que mes doigts ne se sont posés sur le clavier d'un piano. Mais recommencez cette mélodie, je vous en supplie.

— Très-volontiers. »

Hortense se sentait un auditeur attentif, éclairé, bienveillant, l'un de ces auditeurs pour qui l'on exécute avec toute son âme.

— Merci, dit la dame, vous m'avez fait du bien & je m'oublierais facilement à vous écouter, si ce n'étaient mes nombreuses occupations. »

Ces paroles rappelèrent à madame Vercelly ses premiers doutes, mais elle les repoussa aussitôt.

« Votre nom, je vous prie, madame, dit-elle, car il me semble qu'il sera pour moi celui d'une amie.

— Madame d'Hauterive.

— Vous êtes donc la cousine germaine de madame Préfontaine? repartit étourdiment Hortense.

— En effet, mademoiselle; mais qui a pu vous dire?...

— Vous êtes aussi la parente de cette jeune veuve qui est arrivée ici ce matin, madame Vercelly?

Parenté si éloignée que je crois inutile de la rappeler. »

L'arrivée du maître de forges interrompit brusquement cet entretien. Il paraissait d'une humeur détestable, et la présence de ces deux personnes, salariées par lui, ne suffisait pas pour qu'il en modérât les effets.

« Francis en fait de belles en mon absence, dit-il, mais aussi voilà ce que c'est que de quitter sa maison pour aller courir sur les grandes routes! »

Madame d'Hauterive paraissait toute tremblante.

« Qu'est-il donc arrivé, monsieur, dit-elle?

— Parbleu! il est arrivé que votre fils va me faire manquer une affaire superbe.

— Non par sa faute, jen suis sûre.

— Est-ce que vous comprenez quelque chose à cela? Est-ce que les femmes savent s'occuper, si ce n'est de futilités? ajouta monsieur Préfontaine en désignant de la main la jardinière.

— Ma cousine tient à la conservation de ces fleurs &...

— Allez dire à Francis que je l'attends dans mon cabinet.

— Mais je ne saurais dans quelle partie des bâtiments de la forge le chercher à cette heure.

— C'est-à-dire qu'il faut que j'y aille moi-même. Eh bien, soit, je le trouverai.

— Non, monsieur, non, ne prenez pas cette peine, je demanderai, je m'informerai...

Et la pauvre mère se tourna vers la porte, l'esprit tellement troublé qu'elle ne s'apercevait pas qu'elle tenait un bouquet de chaque main. Hortense les lui reprit doucement en la regardant d'un air de si affectueuse pitié que madame d'Hauterive l'en remercia par un serrement de main, puis elle sortit aussitôt.

Cette petite scène muette ne passa point inaperçue pour le maître de forges, qui reprit d'un ton un peu plus doux :

« Vous vous connaissez donc avec la vieille cousine?

— Oui, monsieur.

— Depuis quand?

— Depuis vingt minutes.

— Voilà bien les femmes; quand il s'agit de se liguer contre nous, elles s'entendent toujours promptement.

— Il n'y a de ma part que profonde et respectueuse sympathie.

— Pour elle ou pour moi? ajouta le maître de forges d'un ton sarcastique.

— Pour qui la mérite, » dit Hortense en saluant légèrement monsieur Préfontaine.

Puis elle quitta le salon.

III

Plusieurs jours se sont écoulés. Les hôtes de Préfontaine continuent à jouir de tous les agréments de la vie de campagne dans un pays aussi richement partagé par la nature que le Dauphiné. Aux lointaines excursions succèdent les promenades sur une jolie rivière dont les gracieux méandres avaient été jugés dignes d'inspirer la verve poétique de monsieur Dufournel. Une indiscrétion de sa sœur mit Valentine à même de lire ces vers, dont les délicates allusions troublèrent un peu son cœur. Elle était d'ailleurs la reine de tous les plaisirs dont on jouissait à Préfontaine. Clarisse savait avec un art infini satisfaire tous ses goûts, l'enlacer dans les liens d'une douce flatterie, lui persuader enfin qu'elle l'aimait de l'une de ces tendresses qui, pour être nouvellement écloses, n'en sont pas moins profondes et vivaces. L'affection de madame Préfontaine pour le brillant avocat, cette affection que madame de Genlis voulait qu'on appelât *sisternelle*, devenait éloquente quand il s'agissait de prouver à leur chère parente que bien heureuse serait la femme qui saurait s'attacher un cœur que les plus belles, les plus riches, les plus spirituelles d'entre toutes les dames de Grenoble s'étaient jusqu'alors vainement disputé. Pour respirer tout cet encens sans en être enivrée, il eût fallu un degré de pénétration, une expérience du monde, que ne possédait pas la jeune artiste. Le poison de la flatterie s'inoculait avec d'autant plus de facilité dans son âme que, pauvre & délaissée, elle n'avait pas eu jusqu'alors besoin d'en combattre les effets. Comme madame Préfontaine était trop

adroite pour jamais faire la moindre allusion à la fortune de sa parente, & que cette subite affection paraissait être ausssi désintéressée que vive, Valentine oublia insensiblement qu'elle tenait la place d'une autre et que le dernier mot de toutes ces scènes dont, de part et d'autre, la vérité était absente, pourrait bien être : déception !

Madame Vercelly, de son côté, se pliait difficilement aux ennuis de la position qu'elle s'était faite & perdait un peu de cette confiance en elle-même qui l'avait engagée à se soumettre à une telle épreuve. Si elle se raidissait parfois contre de déraisonnables exigences, plus souvent encore elle était forcée de les subir. Son talent même qui lui avait valu jusqu'alors des éloges unanimes, était taxé de médiocrité par des juges ignorants, qui ne savaient pas même écouter en silence : or de tels juges finissent par paralyser les plus brillantes facultés. Plusieurs fois il lui était arrivé, quand elle était au piano, & que le bruit qu'on faisait autour d'elle était intolérable, de se lever brusquement, sans achever le morceau qu'elle exécutait. Le maître de la maison venait aussi parfois l'interrompre en lui disant :

« Est-ce que vous ne pourriez pas nous jouer quelque chose de plus gai ? je trouve, moi, cette musique-là endormante. »

Hortense, irritée, passait alors sans transition à quelque pont-neuf qui excitait les rires et les applaudissements d'une partie de son auditoire. Cependant madame Préfontaine, qui se piquait d'avoir en musique le goût délicat de toutes les âmes sensibles, protesta un jour d'une façon un peu aigre contre cet affront fait *à un art divin.*

— Vous moquez-vous de nous, mademoiselle ? dit-elle en pinçant ses lèvres minces et pâles.

— Non, madame, repartit Hortense avec un calme apparent, je cède au goût de monsieur Préfontaine, tout en regrettant qu'il diffère du vôtre.

— Cessez, je vous prie, une plaisanterie qui m'offense. »

Madame Vercelly se leva aussitôt, referma le piano et alla s'asseoir à la place qu'elle occupait auparavant.

« La *baladine* veut s'amuser, dit en riant le maître de forges.

— Oui, mais vous la payez, je crois, pour *nous* amuser, repartit une dame. »

A cette façon d'agir très-déplaisante pour la jeune veuve succédaient parfois les gracieusetés, les cajoleries un peu intéressées de la part des dames ou des jeunes filles, qui cherchaient à utiliser à leur profit un talent que souvent elles avaient dénigré.

Elles sollicitaient alors d'Hortense des leçons qui leur permissent, le soir, de larmoyer une romance ou d'estropier une polka. Peu leur importait, en semblable occurrence, de confisquer au profit de leur amour-propre les courts instants de loisir qui restaient à la jeune artiste. Mais aussi, en donnant ces leçons, madame Vercelly en prenait d'un autre genre; & elle se promettait de se tenir en garde désormais contre ces petites exigences, cette doucereuse tyrannie que la supériorité de fortune ne saurait autoriser.

De toutes les persécutions que subissait Hortense, la plus intolérable était celle du faux dilettantisme de monsieur Beauval. Il se tenait presque toujours derrière sa chaise, battait la mesure à contre-temps, voulait qu'elle ralentît ou précipitât le mouvement, sans tenir compte des indications de l'auteur, & au risque de dénaturer complètement son œuvre. Si Hortense, par lassitude, suivait ses conseils, il l'accablait de ridicules éloges ; quand, ce qui était beaucoup plus fréquent, elle résistait, il s'emportait, trépignait, l'accusait de mauvais goût, d'entêtement. Ces petites scènes, assez divertissantes pour la galerie, irritaient souvent Hortense jusqu'à l'exaspération. Mais la folie musicale de monsieur Beauval lui avait encore inspiré un autre genre de persécution dont la jeune veuve ne savait plus comment se défendre. Il prétendit que le seul moyen pour une artiste, d'arriver à la gloire & à la fortune était de se faire entendre sur l'une de nos grandes scènes lyriques ; & grâce à ses liaisons intimes avec les directeurs des principaux théâtres de Paris, il se tenait pour assuré d'y faire débuter une jeune personne patronnée par lui. Si mademoiselle Daryille voulait se laisser guider entièrement par ses conseils, une année ne s'écoulerait pas sans qu'elle obtînt un engagement très-avantageux.

Un jour qu'Hortense avait fait en sorte que son amie assistât à l'une de ces discussions devenues très-fréquentes :

« J'en appelle à madame Vercelly, dit-elle, après avoir épuisé ses arguments ordinaires.

— Madame n'a rien à faire dans notre débat, ajouta monsieur Beauval, elle n'est pas artiste ; elle peut avoir d'autres vues, d'autres aspirations.

— J'approuve en tous points mademoiselle Darville, dit Valentine.

— Vous n'êtes pas compétente en la matière, tandis que moi, son véritable ami, le guide de son inexpérience, j'écrirai, dès demain, à Bagier, à Perrin, mes intimes, pour solliciter d'eux une autorisation de début, & je ne doute pas du succès. »

Valentine, très-alarmée de voir son nom compromis par une telle demande, allait peut-être se trahir, si son amie ne l'eût devancée en déclarant de la façon la plus positive qu'elle déclinerait toute participation à un tel acte.

« Je ferai votre bonheur malgré vous, poursuivit l'entêté dilettante.

— Et vous édicterez en même temps une loi pour appuyer votre persécution ?

— Cette loi existe ; c'est celle du bon sens contre l'inconséquence et la folie.

— En ce cas, j'en réclame le bénéfice, repartit vivement Hortense; car assurément la folie est de votre côté.

— Ingrate ! fit monsieur Beauval ; si j'étais

moins dévoué à l'art, je crois que je vous abandonnerais! »

IV

Depuis le premier jour de son arrivée à Préfontaine, Hortense s'était prise d'un intérêt tout sympathique pour madame d'Hauterive, & avait désiré savoir, par suite de quels événements celle-ci avait dû accepter une si dure hospitalité. Cette histoire, pour être fort triste, peut néanmoins s'écrire brièvement.

Le mari de madame d'Hauterive, brave officier de notre armée, avait succombé à la suite d'une longue maladie provoquée par le séjour meurtrier de l'Afrique.

Il ne resta guère à la veuve pour vivre & élever son fils qu'une fort mince pension, obtenue encore à grand'peine. Entre la misère & elle s'établit alors une de ces luttes acharnées, dont sa figure, triste & pâle, portait les ineffaçables traces. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité, & quand l'instruction de son cher Francis exigea des sacrifices au-dessus de ses forces, qu'elle fit un appel à la générosité d'une proche parente. Monsieur & madame Préfontaine consentirent alors à lui avancer quelques sommes dont il fut tenu un compte exact. Capital & intérêts finirent par former une dette assez importante; c'était afin de s'acquitter que la mère & le fils s'étaient vus contraints d'accepter chez le maître de forges des fonctions assez mal rétribuées. Madame Préfontaine, sous son apparente douceur, faisait payer chèrement à sa parente d'anciens services, & traitait d'ingratitude la plus légère révolte.

Quatre ans devaient s'écouler encore avant qu'ils n'aient reconquis leur liberté; Francis en comptait les mois, les jours, presque les heures, & ce n'était que dans cet avenir si ardemment désiré qu'il entrevoyait un peu de bonheur, non pas celui qui résulte d'une complète indépendance, mais du moins, il se flattait de voir ses efforts plus justement appréciés, son travail rémunéré d'une façon plus équitable.

Tels furent les faits que révélèrent à Hortense, non-seulement les confidences qu'elle arracha en quelque sorte à madame d'Hauterive, mais ses propres observations.

Francis évitait le plus qu'il lui était possible toute participation aux plaisirs offerts par les Préfontaine à leurs hôtes. Il sentait alors doublement peser sur lui cette autorité despotique qui révoltait sa fierté. L'aimable & sensible Clarisse avait toujours à lui demander quelques-uns de ces services qui tiennent un peu de la domesticité, ou bien elle lui reprochait son peu de galanterie envers les dames qui manquaient de danseurs.

Peu de jours après son arrivée, madame Vercelly avait eu la preuve de ce despotisme, qu'on ne cherchait pas à déguiser devant une pauvre artiste, en entendant madame Préfontaine dire à sa cousine :

« Où donc est Francis? Pourquoi ne paraît-il pas au salon? Quelque nouveau caprice, sans doute.

— Les travaux de la forge ont exigé qu'il fût sur pied toute la nuit dernière, repartit avec douceur madame d'Hauterive, & se sentant très-fatigué le soir....

— Fatigué! Allons donc! A son âge! Vous voyez bien que nous allons manquer de danseurs; mon frère m'a déjà déclaré qu'il ne fallait pas compter sur lui. Allez dire à Francis que je l'attends.

— Peut-être est-il déjà couché...

— Je n'en crois rien, & d'ailleurs....... Allez toujours. »

Madame d'Hauterive & son fils arrivèrent une demi-heure plus tard. Sa mère avait les yeux rouges, Francis était fort pâle, & la contraction de ses traits annonçait une révolte intérieure qui avait peine à se contenir.

Valentine, avec une complaisance que chacun se plaisait à exalter, venait de remplacer momentanément son amie au piano, pour jouer une contredanse. Cette dernière, que ce genre de musique excédait, avait reconquis ainsi un instant de liberté. Elle en profita pour s'approcher de madame d'Hauterive, à qui elle adressa l'une de ces phrases de douce sympathie qui savent trouver le chemin du cœur, parce que c'est un autre cœur qui les inspire.

Les regards de Francis s'attachèrent pour la première fois avec une certaine attention sur celle qu'il supposait être une grande artiste, &, malgré la douleur & la colère dont son âme était alors agitée, il éprouva un certain charme dans cette contemplation.

« Serait-elle aussi aimable & bonne qu'elle est jolie? » se dit-il.

Dès ce jour, il n'essaya plus comme autrefois de se dispenser d'assister aux réunions du soir, bien qu'accablé souvent de fatigue, après toute une journée de pénibles labeurs.

Hortense ne se doutait guère de la muette admiration dont elle était l'objet; un autre sujet plus important pour elle occupait ses rares instants de loisir. Il s'agissait d'apprécier à sa juste valeur le caractère de monsieur Dufournel, de pénétrer au delà de cette couche brillante qui cache souvent un esprit vicié & un cœur sec. Rendue défiante par son premier mariage, elle était bien décidée à ne pas retomber à vingt-trois ans dans la faute qu'on lui avait fait commettre à dix-sept. Les rapports d'âge, de position, de fortune, semblaient rendre sortable un projet d'union auquel madame Préfontaine avait fait délicatement allusion dans sa correspondance avec sa cousine. Monsieur Jules Dufournel ne paraissait pas indigne des éloges dont sa sœur s'était montrée prodigue à son égard, & le cœur d'Hortense se trouvait assez disposé à les ratifier. Le désir un peu romanesque d'être

aimée pour elle-même, sans rien devoir au prestige de la fortune, était pour une large part dans le projet de se substituer à son amie.

Les attentions du jeune avocat pour Valentine ne semblaient point dépasser les bornes d'une galanterie assez naturelle envers une jeune femme, sa parente. Dans les rares occasions où elle avait pu interroger son amie à ce sujet, celle-ci s'était renfermée dans des réponses un peu évasives, sans faire connaître sa propre opinion sur monsieur Dufournel, peut-être parce qu'elle craignait aussi de se l'avouer à elle-même. Quoi qu'il en fût, cette indifférence apparente ou réelle contribua à faire taire les scrupules qui tourmentaient parfois l'esprit de la jeune veuve & l'engageaient à mettre fin, par un prochain départ, à cette dangereuse comédie.

V

Madame Préfontaine, toujours désireuse de varier les plaisirs de ses hôtes, & en particulier de plaire à sa charmante cousine, avait organisé une partie, dont le but devait être le lac du Bourget. La distance à franchir n'était guère que de cinq à six lieues; on se mit gaiement en route, par une belle matinée des premiers jours de juillet, les hommes à cheval, les dames dans une grande berline qui les réunissait toutes. C'était un dimanche, & le travail des forges étant interrompu, Francis figurait dans la cavalcade qui escortait la voiture. Quant à madame d'Hauterive, il n'y avait jamais pour elle de repos ni de fête, la douce & sensible Clarisse y avait mis bon ordre en multipliant sans cesse les occupations de sa pauvre parente.

Le lac du Bourget commande l'admiration non moins par la limpidité de ses eaux que par la beauté un peu sévère de ses rives, formées en partie de roches aiguës & qui surplombent presque à pic sur cette belle nappe d'eau, pendant un parcours de plusieurs lieues. Aussi, quand la petite société arriva, vers le milieu du jour, devant le lac reflétant alors les teintes azurées d'un beau ciel, & les noires échancrures de sa ceinture rocheuse, ce fut un ensemble d'acclamations enthousiastes. Madame Préfontaine, pour qui ce magnifique spectacle n'avait plus le mérite de la nouveauté, mais qui avait à soutenir sa réputation, répéta, pour la dixième fois peut-être, les mêmes phrases sur la beauté sublime des œuvres de la nature & l'influence qu'elles exercent sur les cœurs sensibles. Malheureusement, au moment même où Clarisse allait atteindre le lyrisme le plus éthéré, monsieur Préfontaine l'interrompit brusquement par ces mots d'un grossier réalisme :

« Si nous allions déjeuner. »

Proposition qui, nous sommes forcée d'en convenir, obtint un assentiment à peu près général.

Monsieur Préfontaine traita bientôt avec le patron de deux barquettes, afin de ne pas exposer ses hôtes à une sorte de supplice de Tantale, en les promenant seulement au bord de l'eau. Il se réservait de manœuvrer l'une de ces barques avec Francis, tandis que le marinier & son fils seraient chargés de l'autre, dans laquelle Clarisse prit place avec sept ou huit personnes qu'elle désigna, & parmi lesquelles elle omit, peut-être à dessin, de faire figurer Valentine. Monsieur Jules Dufournel suivit son beau-frère ; il offrit la main à Valentine, & à madame Vercelly, que le maître de forges avait engagée à se confier à ses connaissances nautiques. Il avait été convenu d'avance que les deux barques marcheraient de conserve & qu'on ne s'éloignerait guère que d'une lieue du petit port qui servait de point de départ.

Le temps était magnifique; c'était à peine si l'on apercevait au couchant un tout petit nuage noir faisant tache sur l'azur du ciel. Monsieur Préfontaine & Francis ramaient avec un ensemble qui eût fait honneur à des bateliers de profession. Quant à l'avocat, il avait eu soin de décliner toute coopération à ce fatigant exercice en s'accusant d'avance d'une invincible maladresse.

Désireux de faire un peu parade de son érudition, mais affectant en même temps un ton léger qui le mît à l'abri du pédantisme, il apprit aux dames que la montagne qui dominait tous ces pics rocheux, & appelée communément mont du Chat, était celle par laquelle d'antiques traditions font passer Annibal, quand il marcha contre Rome, en l'an 229 avant l'ère chrétienne. Mais des souvenirs, plus récents, plus précieux se rattachent au Bourget, qui inspira à l'un des plus grands poètes des temps modernes, à Lamartine, la belle Méditation connue sous le nom du *Lac*. Et monsieur Dufournel dit avec un goût parfait ces deux strophes.

O lac, l'année à peine a fini sa carrière
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde: je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence,
On n'entendait au loin, sur l'onde & sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Depuis quelques instants déjà, monsieur Préfontaine, fatigué de ramer, s'était fait aider par Francis pour hisser une voile qui avait été oubliée dans le fond de la barquette. Ce fut un nouveau plaisir pour nos voyageurs de voir la toile se gonfler sous l'action du vent, & imprimer ainsi à leur nacelle un mouvement plus rapide & qui augmenta encore la distance qui les séparait déjà de leurs compagnons de route ; monsieur Préfontaine & son jeune parent ayant ramé avec une ardeur que les mariniers ne s'étaient pas souciés d'imiter. Ils passèrent ainsi en vue d'une petite île

qui offrait l'aspect de roches superposées les unes sur les autres, & au sommet desquelles s'élevait un petit château féodal flanqué de tourelles. Des jardins, échelonnés en terrasses couvertes de petits arbustes & de belles fleurs, se reliaient les uns aux autres par des marches taillées dans le roc, & couvraient tout entière la surface de l'îlot.

Les dames exprimèrent leur vive admiration pour cette merveille de la nature & de l'art; M. Jules Dufournel dit qu'une telle vue faisait songer aux jardins suspendus de Sémiramis. Puis il ajouta à voix basse & de façon à n'être entendu que par Valentine :

« Habiter là avec une femme aimée, se faire une solitude à deux, loin des ennuis & des intrigues du monde, ce serait anticiper sur les joies du ciel ! »

La jeune artiste rougit, tandis que madame Vercelly, qui avait saisi quelques mots seulement de cette phrase romanesque, sentit naître, pour la première fois, la crainte d'avoir, par un stratagème toujours dangereux, compromis le repos de son amie. Aussi résolut-elle d'éclaircir ce doute le plus tôt possible & de chercher à remédier au mal, dont elle était involontairement la cause, en emmenant Valentine.

Cependant quelques nuages étaient venus assombrir l'azur du ciel, & le vent, qui augmentait, imprimait à la voile du petit esquif une tension assez forte pour doubler presque la rapidité de sa marche. Un pêcheur, dont le bateau se trouvait sur la ligne qu'il suivait, prononça quelques mots que Francis seul comprit.

« Cet homme nous conseille de carguer notre voile, dit-il. »

M. Préfontaine se contenta de hausser les épaules, de cet air de grossier dédain qui lui était habituel.

« Le temps est variable sur le lac, monsieur, ajouta le jeune homme, & peut-être ce pêcheur prévoit-il un grain.

— Je trouve charmant, moi, dit l'avocat, de raser ainsi l'eau comme la mouette qui l'effleure à peine de son aile.

— Et c'est le plaisir dont le prudent Francis voudrait nous priver, ajouta le maître de forges d'un ton qui fit rougir le jeune homme.

— Avez-vous peur, mesdames ? » demanda monsieur Dufournel.

La réponse fut négative.

« Ne trouvez-vous pas que notre gentil esquif a l'air de glisser sur l'eau comme une miniature de ce vaisseau fantôme, la terreur du marin ? »

Le sérieux de Francis contrastait avec la gaieté de ses deux cousins ; aussi lui attira-t-il quelques plaisanteries, fines & mordantes, en passant par les lèvres de l'avocat, grossièrement impertinentes de la part du maître de forges.

« Faites votre choix, mon cher d'Hauterive, dit le premier, on ne saurait avoir tout à la fois la prudence de la couleuvre & le courage du lion.

— Le vrai courage, repartit Francis, consiste à combattre le danger & non à s'y exposer témérairement, surtout quand il ne s'agit pas uniquement de sa sûreté personnelle.

— Croyez-vous donc, jeune fou, riposta monsieur Préfontaine, que je ne connaisse pas mieux que vous mon lac du Bourget? Mais, non, ces petits bonshommes ont à peine de la barbe au menton qu'ils veulent en remontrer à ceux qui ont le double de leur âge & de leur expérience. »

Cependant, l'espèce de brume qui voilait alors le ciel augmentait sensiblement, & le vent avait acquis assez de violence pour faire pencher par instant la barquette de manière à effrayer un peu les dames. Il y eut quelques petits cris arrachés par la peur ; mais l'esquif, se relevant aussitôt, on y répondait par des éclats de rire.

« Monsieur, dit Francis, après avoir gardé longtemps le silence, abaissez cette voile ; il y a danger, danger réel ! »

Mais en convenir alors eût été, de la part du maître de forges, l'aveu tacite que Francis avait eu raison dès l'abord, &, par amour-propre plus que par conviction, il persista à dire qu'il répondait de tout.

Quatre ou cinq minutes s'écoulèrent encore ; on ne riait plus, & même les étreintes de la peur serraient plus d'un cœur. Francis s'était levé ; il était très-pâle. Madame Vercelly qui surveillait tous ses mouvements, s'aperçut qu'il tenait à la main, tout ouvert, un couteau de poche. S'approchant rapidement de la petite corde qui soutenait la voile, il la coupa avant même que monsieur Préfontaine pût deviner son intention. Au même moment, il s'éleva une si violente rafale & la barque fut si fortement secouée, qu'il devint évident pour tout le monde qu'elle eût immanquablement chaviré sans le secours si opportun qui avait prévenu cette catastrophe.

« Prenez les avirons, dit le jeune d'Hauterive à son parent qui, surpris à l'improviste, ne savait qu'entasser jurements sur jurements ; prenez les avirons, & efforçons-nous de tenir le bateau à distance de ces roches contre lesquelles il se briserait. »

Monsieur Préfontaine obéit par une sorte de mouvement machinal. Francis seul conservait tout son sang-froid, parce qu'il avait prévu le danger que les autres niaient par ignorance ou par fanfaronnade. On pouvait justement apprécier alors sa présence d'esprit, son courage, ses efforts intelligents pour diminuer le péril. Monsieur Préfontaine lui-même, honteux de sa longue résistance qui aurait pu amener une terrible catastrophe, laissait la direction à son jeune parent, auquel il prêtait seulement le concours de sa force athlétique. Ce n'était pas qu'il eût peur, un tel sentiment était inconnu à cette énergique & robuste nature, mais la honte & le regret se partageaient son esprit. Quant à monsieur Jules Dufournel, sa brillante faconde avait subi une éclipse totale.

L'expression de ses regards trahissait une vive anxiété. Il ne lui venait pas même à la pensée de prêter à son beau-frère & à son jeune cousin l'aide de son bras non plus que d'adresser à leurs tremblantes compagnes quelques mots d'encouragement. Il s'isolait dans le sentiment d'une égoïste inquiétude, & si l'on avait pu lire dans son cœur, on y eût vu que l'unique palliatif de ses craintes consistait dans son talent éprouvé de nageur.

« Je saurai bien, se disait-il, gagner l'un de ces rochers; il s'agira seulement de devancer un peu l'immersion de notre bateau, parce qu'alors je pourrais rencontrer certains obstacles. »

Le sous-entendu était que quelque autre victime pourrait s'attacher à lui & paralyser ainsi ses mouvements.

Madame Vercelly & Valentine s'étaient appuyées l'une sur l'autre; le regard levé vers le ciel, elles imploraient, dans une ardente prière, celui qui seul pouvait rendre efficaces les efforts de leurs défenseurs. Le maître de forges & Francis, haletants tous les deux, paraissaient ne pouvoir soutenir plus longtemps cette lutte suprême.

Avec sa ceinture presque non interrompue de rochers, le lac du Bourget offre des points d'attérissement assez rares; or le but du jeune d'Hauterive était d'atteindre un petit îlot qu'il connaissait bien pour en avoir fait, dans son enfance, un rendez-vous de pêche avec ses camarades. Malheureusement, les vagues tendaient au contraire à les éloigner de ce port de salut, & s'il ne pouvait y aborder avant la nuit, qui arrivait à grands pas, les ténèbres allaient faire naître de nouveaux périls.

Monsieur Préfontaine eut un instant de complet découragement qu'il trahit en laissant tomber ses rames.

« Je n'en puis plus! dit-il, & il faudrait des muscles d'acier, pour persévérer plus longtemps. Mon pauvre Francis, nous ne sommes que deux hommes ici, ajouta-t-il, en jetant sur son beau-frère un regard de mépris. Il y a des gens qui ménagent prudemment leurs forces, afin de les utiliser uniquement à leur profit quand le moment en sera venu. »

Monsieur Jules Dufournel n'entendit pas ou ne voulut pas entendre.

Les yeux de la jeune veuve & ceux de Valentine s'attachèrent un instant sur le brillant avocat, le conteur spirituel, l'homme aimable qui savait si bien captiver tous les suffrages; puis elles se serrèrent les mains en silence : cet homme, elles l'avaient jugé. Monsieur Préfontaine lui-même, tout grossier qu'il était, le dominait à cette heure par le légitime ascendant du courage & du dévouement.

« Encore quelques efforts, monsieur, dit Francis, d'une voix à peine intelligible, & nous en serons amplement récompensés. J'entrevois dans la brume la petite île qui doit nous servir de refuge jusqu'à ce que le calme renaisse. Ces tempêtes, vous le savez comme moi, sont plus violentes que durables.

— Cet îlot n'existe que dans vos rêves, mon garçon.

— Non, non, je vous affirme qu'il est à peine à un kilomètre de nous; mais si vous refusez de me seconder, je ne puis, seul, manœuvrer cette barque; c'est désespérer quand on touche au port. Songez qu'il nous reste à peine une demi-heure de jour?

— Allons, fit le maître de forges en ressaisissant ses rames, nous pourrons nous rendre cette justice, nous, Francis, que tout ce qu'il était humainement possible de faire pour sauver ces pauvres femmes nous l'avons fait.

— Je voudrais pouvoir vous faire partager mon espoir, ajouta le jeune homme, car l'espoir double les forces.

Cette terrible lutte touchait en effet à son terme; bientôt la petite île devint visible à tous les regards, & ses bords ne présentaient aucune de ces aspérités qui pussent en faire redouter l'approche. Elle fut saluée avec transport par ceux que nous serions tentés d'appeler les naufragés, tant le péril avait été imminent.

Un pauvre pêcheur qui s'était construit une cabane dans ce lieu favorable à son industrie, avait observé avec intérêt les manœuvres de cette petite barque luttant contre la tempête. Aussitôt qu'elle fut à portée, il s'empressa de jeter une corde dont Francis se saisit, & qui devait permettre l'abordage. Il s'opéra, en effet, sans trop de difficultés, car le rivage de l'îlot présentait une pente douce & gazonnée qu'on foulait avec une joie indicible après avoir passé par toutes les angoisses de ces dernières heures.

Monsieur Jules Dufournel, le cœur rasséréné, la figure souriante, quoiqu'un peu pâle encore, fut le premier à sauter sur le rivage, dans le but courtois d'aider son aimable cousine à quitter cet infernal bateau. Il la félicita chaleureusement de ce salut presque inespéré, ajoutant d'un ton pénétré :

« J'ai eu bien peur pour vous! »

Valentine s'inclina d'une façon un peu ironique, &, sans prendre la main qui lui était offerte, elle se tourna vers Hortense, & s'appuyant l'une sur l'autre elles gagnèrent la hutte pour s'abriter contre la pluie qui commençait à tomber.

Francis était demeuré le dernier dans la barque, afin d'aider le pêcheur à l'amarrer solidement.

En arrivant à la porte de la cabane, il aperçut d'abord Hortense & s'arrêta un instant comme s'il voulait lui parler; mais, après une courte hésitation, il se contenta de s'incliner, & se disposait à entrer quand la jeune femme lui dit :

« Après Dieu, monsieur, c'est à vous que nous sommes redevables de notre salut; un tel souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

— Je vous remercie, mademoiselle, repartit Francis d'une voix émue, je ne saurais ambitionner une plus douce récompense. »

VI

Les hôtes de Préfontaine ont disparu successivement, soit pour répondre à d'autres invitations, soit pour se rendre dans quelque ville d'eaux, ou enfin pour retourner dans leurs foyers.

Trois jours seulement après cette excursion sur le lac, qui avait manqué d'être si fatale, monsieur Dufournel se vit rappelé à Grenoble par une affaire qui ne souffrait, disait-il, aucun délai.

Quelques personnes, il est vrai, madame Vercelly & son amie furent de ce nombre, pensèrent que l'avocat faisait retraite devant les amers sarcasmes de son beau-frère, qui ne pouvait lui pardonner la conduite qu'il avait tenue lors de leurs récents dangers.

Le départ de madame Vercelly & de Valentine suivit de près celui de monsieur Dufournel. Aux instances, d'ailleurs peu pressantes de sa soi-disant cousine pour la retenir, Valentine objecta la nécessité de ne plus différer de se rendre aux eaux d'Aix, but principal de son voyage. Hortense, de son côté, s'excusa de ne pouvoir prolonger son séjour à Préfontaine; & comme le maître de forges, tout en maugréant contre les caprices ordinaires des princesses de la roulade, lui demandait de quelle somme il lui était redevable, elle répondit, en souriant, qu'il était libre de fixer celle qu'il distribuerait aux pauvres.

Quand la jeune veuve se sépara de madame d'Hauterive qui lui offrait des vœux sincères pour ses succès d'artiste, elle pressa affectueusement sa main, en disant avec un singulier accent :

« Nous nous reverrons, madame, »

Et comme l'esclave de la sensible Clarisse secouait tristement la tête en signe de dénégation, madame Vercelly ajouta :

« Ne m'enlevez pas un espoir qui m'est précieux. »

Un incident assez désagréable vint abréger le séjour que madame Vercelly & son amie se proposaient de faire à Aix. Ce fut l'arrivée de monsieur Beauval. Il fallait, ou le prendre pour confident d'un subterfuge qu'Hortense se reprochait alors vivement, ou s'attendre à de nouvelles persécutions de la part de l'enragé mélomane. En effet, à peine eut-il rencontré les deux amies à la promenade, qu'il pressa vivement Hortense de se faire entendre dans un concert qui devait avoir lieu deux jours plus tard dans le salon de l'établissement. Il se faisait fort d'obtenir l'assentiment de l'*impresario* qui dirigeait à Aix les plaisirs de ce genre, offerts à la société des baigneurs. Ce début, s'il réussissait, en faciliterait un autre sur une plus vaste scène, il y aurait donc folie à laisser échapper une si favorable occasion.

On devine le refus positif de madame Vercelly; mais ce trop obligeant protecteur voulait, ainsi qu'il le disait, faire son bonheur malgré elle, & puis, quand ce ne serait que par amour pour l'art, il empêcherait toujours qu'un beau talent ne s'enfouît dans l'obscurité.

Hortense savait, par une récente expérience, qu'elle ne gagnerait rien à contester avec monsieur Beauval. Elle n'avait qu'un seul parti à prendre, aussi son hésitation ne fut pas longue.

Quand monsieur Beauval arriva quelques heures plus tard, accompagné de l'*impresario*, qu'il avait décidé à cette démarche en lui vantant outre mesure le mérite de la jeune artiste, ils ne trouvèrent plus que le vieux Pierre qui achevait les malles; il leur apprit que sa maîtresse venait de quitter Aix.

Tous les deux s'en retournèrent furieux.

Le calme qui régnait alors à Préfontaine ne contribuait pas à rendre la situation de madame d'Hauterive plus heureuse, quand elle vit un jour arriver Francis, l'air agité & tenant à la main une lettre ouverte qu'il s'empressa de lui remettre.

Le signataire était un monsieur Levrault, qui leur était totalement inconnu, et cependant il offrait au jeune homme une position tellement avantageuse que ses plus ambitieux désirs n'avaient jamais été aussi loin.

Il s'agissait de le remplacer, lui, monsieur Levrault, dans la direction d'une vaste usine, située en Touraine. Les honoraires du jeune homme seraient fixés à six mille francs par an. On lui assurait, en outre, la jouissance d'une jolie maison avec ses dépendances. Enfin, & cette circonstance n'était pas la moins étrange, on disait à Francis que si, une avance de fonds lui était nécessaire, il n'avait qu'à fixer lui-même la somme dont le remboursement s'effectuerait chaque année par dixième ou par vingtième, à sa convenance.

Francis avait cessé de lire depuis un instant, & ses regards restaient attachés sur sa mère avec une singulière expression de surprise, de joie & cependant de doute.

« Faut-il croire à un tel bonheur? dit-il, ou plutôt, n'est-ce pas une inexplicable & cruelle mystification? »

Dans le premier moment de trouble, il n'avait pas vu ce post-scriptum destiné à faire cesser tous les doutes :

« L'usine dont la gestion vous est offerte appartient à l'une de vos parentes, madame Vercelly. »

Comment expliquer que la jeune veuve qui, pendant son séjour à Préfontaine, ne leur avait jamais donné la plus légère marque de sympathie, se montrât alors si généreuse dans ses offres ? C'est ce que le temps expliquerait sans doute à madame d'Hauterive & à son fils, dont le cœur n'en était pas moins pénétré du sentiment d'une vive reconnaissance.

Francis ne perdit pas un instant pour se rendre auprès du maître de forges à qui il dit en lui présentant la précieuse missive :

« Veuillez lire ceci, monsieur, & vous comprendrez que, de ma part, nulle hésitation n'est possible. La fortune ne nous ouvre pas deux fois une aussi brillante perspective, & j'attendrai seulement, pour accepter ces propositions généreuses, que vous m'ayez remplacé. »

Les regrets, la colère de monsieur Préfontaine s'exhalèrent en plaintes amères sur l'ingratitude qui suit d'ordinaire les services rendus aux gens qui seraient morts de faim si on ne leur avait tendu une main secourable. Il oubliait qu'il s'était trop largement payé lui-même pour que madame d'Hauterive & son fils fussent encore ses débiteurs, au moins en ce qui concernait la dette de leur reconnaissance. La conclusion fut :

« On s'abuse sans doute sur votre capacité, mais je saurai facilement me passer de vous, & vous pouvez partir demain, aujourd'hui même ; peu m'importe !

— J'userai de cette permission, monsieur, repartit Francis en s'inclinant. »

Le mécontentement de madame Préfontaine ne s'exprima point en termes plus doux ; mais le joug qu'elle avait fait peser si lourdement sur sa parente venait d'être brisé par une main plus généreuse & c'était la dernière fois, du moins, que la pauvre veuve entendait retentir à son oreille les paroles qui lui rappelaient si durement sa dépendance.

Voici trois semaines que madame d'Hauterive & Francis sont arrivés en Touraine, installés dans une charmante habitation, à peu de distance de l'usine confiée à la direction du jeune homme. Les complaisantes informations de monsieur Levrault ont facilité sa tâche, & il espère être parfaitement au courant lors de l'arrivée de madame Vercelly, qui est anoncée pour la fin du mois.

Ceux qui verraient alors Francis ne le reconnaîtraient plus, tant le bonheur l'a transformé, non-seulement le bonheur présent, mais celui auquel il ose aspirer. Dans ses entretiens avec sa bonne mère, le nom de mademoiselle Darville revient alors fréquemment ; il ne craint plus de livrer le secret de son cœur à l'indulgence maternelle, & madame d'Hauterive encourage ses doux projets d'avenir.

L'arrivée de madame Vercelly est attendue par la mère & le fils avec une impatience mêlée cependant d'un peu d'appréhension. Comment les accueillera cette parente dont les intentions s'étaient dissimulées sous le voile d'une froide indifférence ? Chercherait-elle à faire naître entre eux des relations amicales ou à maintenir la distance qui sépare la fortune de la pauvreté, le bienfaiteur de l'obligé ? Aussitôt que madame Vercelly serait arrivée, Francis irait lui présenter ses devoirs, l'assurer de son dévouement, de sa profonde gratitude ainsi que de celle de sa mère, puis, selon que la jeune femme paraîtrait ou non le désirer, la visite de madame d'Hauterive s'effectuerait un peu plus tard.

La demeure de madame Vercelly était assez éloignée des bâtiments de l'usine pour qu'on n'eût à redouter aucun des inconvénients d'un tel voisinage. On y avait annexé un beau jardin anglais, pafaitement entretenu, car la jeune veuve avait passé en Touraine tout le temps de son deuil, & le jardin avait été l'unique but de ses promenades pendant une année.

Il fallait en traverser une partie pour arriver à la maison, abritée contre les rayons du soleil par un rideau d'ormes & de marronniers.

Un perron, élevé d'une dizaine de marches, conduisait dans une antichambre où Francis rencontra le vieux Pierre, à qui il demanda si madame Vercelly pouvait le recevoir.

« Entrez dans le salon, repartit celui-ci en désignant une porte entr'ouverte, je vais prévenir madame. »

Le jour commençait à décliner ; cependant le jeune homme aperçut une femme qui se leva aussitôt, & jetant le livre qu'elle tenait à la main, elle fit quelques pas vers lui.

« Mademoiselle Darville ! s'écria Francis avec une expression de bonheur qu'il serait impossible de peindre, vous ici ! Ah ! que j'étais loin de m'attendre à cette heureuse rencontre !

— Ce n'est pas mademoiselle Darville, mon cousin, dit la jeune femme avec un étrange sourire, mais une parente qui est heureuse de vous recevoir & de vous tendre la main. »

Francis pâlit ; cette déclaration bouleversait tellement ses idées, que, sans même prendre la main qui lui était offerte, il balbutia :

« Pardon... mais... je ne comprends pas...

— Votre surprise est bien naturelle, ajouta madame Vercelly; vous ne pouvez, en effet, comprendre par suite de quel caprice j'ai voulu, à Préfontaine, changer de nom & de position avec une jeune artiste, mon intime amie, tandis qu'elle-même y tenait ma place. »

Francis sentait qu'il devait parler, mais il était comme un homme qui aurait reçu tout à coup une violente commotion; ses idées étaient confuses, sa langue paralysée. Après un court silence qui ne laissait pas d'être embarrassant, la jeune veuve s'informa des nouvelles de madame d'Hauterive, ajoutant qu'elle serait heureuse d'apprendre qu'elle se trouvât bien dans sa petite maison, & que le séjour de la Touraine lui fût agréable.

« Ma mère, ainsi que moi, madame, reprit Francis en se faisant violence pour articuler ces mots, sommes comblés de vos bienfaits.

— Je ne puis, repartit vivement Hortense, vous laisser qualifier ainsi ce qui a été de ma part le désir très-naturel de vous confier la gestion d'un établissement créé par mon excellent père, & qui à

ce titre seul m'intéresserait. Le soin que vous preniez des affaires de monsieur Préfontaine m'était un sûr garant de l'excellence de mon choix.

— Mon dévouement vous est acquis à plus juste titre, madame; il sera entier, absolu!

— J'en suis certaine; & si ma bonne cousine consent à venir quelquefois partager ma solitude, je lui en saurai un gré infini. Mademoiselle Darville me quitte dans quelques jours pour aller faire l'éducation d'une jeune & riche orpheline, que sa mère, l'une de nos amies communes, lui a confiée en mourant. Ce serait œuvre de charité, de la part de madame d'Hauterive, de vouloir bien combler le vide que va me laisser ce départ, mais j'irai l'en prier moi-même dès demain. »

En vain Francis s'efforçait-il de répondre d'une manière convenable à de si gracieuses paroles; il était sous le coup récent d'une trop amère déception pour que son esprit pût recouvrer quelque liberté. Hortense fit donc tous les frais de la conversation, tant que dura une visite qu'il abrégea du reste le plus possible.

Madame d'Hauterive avait attendu le retour de son fils avec une impatience facile à comprendre. Dès le premier regard qu'elle jeta sur lui, elle pressentit quelque fâcheuse désillusion venant s'interposer entre elle & le bonheur rêvé. Francis, en effet, malgré le soin qu'il apportait d'ordinaire à ménager la sensibilité de sa mère, laissa déborder cette fois devant elle toute l'amertume de ses regrets; accusa sa destinée qui ne lui avait laissé entrevoir une félicité parfaite que pour rendre plus poignante la nécessité d'y renoncer.

Quand madame d'Hauterive put envisager avec plus de calme leur situation, elle comprit tout ce qu'elle allait exiger, de la part de Francis & de la sienne, de tact & de circonspection. Il fallait que madame Vercelly ne pût soupçonner ni un manque de reconnaissance, ni une présomption, plus coupable encore. Toute leur conduite devait être soumise aux règles de la plus stricte prudence; leurs moindres paroles pesées avec soin, afin qu'Hortense n'en pût être offensée; tâche difficile, surtout à l'âge de Francis, où l'on tombe si aisément dans les extrêmes, où la raison n'est pas le guide qu'on suit le plus volontiers.

C'était sa mère qui devait donc prendre sur elle les principales difficultés de cette situation, adoucir son chagrin, l'empêcher de se laisser aller au découragement ou de nourrir de folles espérances.

En ce qui concernait madame Vercelly, elle résolut, tout en lui témoignant une affectueuse reconnaissance, de ne pas faire naître des relations trop intimes, qui seraient pour Francis un piége dangereux. Il s'agissait, dès le premier moment, de bien poser leur situation respective, sans se laisser entraîner, par la gracieuse bonté d'Hortense, au delà des bornes de la stricte prudence.

Six mois s'étaient écoulés; le printemps avait succédé à l'hiver. Chaque année, à cette époque, la jeune veuve faisait un voyage dont le but était Paris, ou quelque établissement thermal en renom.

Madame d'Hauterive & Francis s'attendaient, de jour en jour, à apprendre un départ prochain que ce dernier désirait & redoutait tout à la fois.

Un soir qu'Hortense était venue visiter madame d'Hauterive, celle-ci ne lui trouva point la liberté, l'enjouement d'esprit qui lui étaient si habituels. Elle répondait machinalement; & parfois ses lèvres s'entr'ouvraient comme si elles allaient trahir le secret de cette évidente préoccupation; mais la parole y expirait avant de naître.

Depuis un quart d'heure environ, madame d'Hauterive faisait à peu près seule les frais de la conversation, quand la jeune femme dit enfin en hésitant entre chaque mot :

« Ma cousine... me conseilleriez-vous... de me remarier? »

La mère de Francis devint toute tremblante. Ce n'était pas la première fois, sans doute, qu'elle prévoyait que leur jeune parente, belle, riche, aimable, si heureusement douée enfin sous tous les rapports, contracterait de nouveaux liens, mais ce qui n'était qu'une crainte vague devenait tout à coup une triste réalité. Il fallait répondre néanmoins, & les regards que madame Vercelly attachait sur elle, témoignaient la surprise que lui causait cette tardive réponse.

« Il me semble, ma cousine, dit alors madame d'Hauterive, que le projet d'un second mariage n'aurait rien que de naturel dans votre position, & je ne saurais le blâmer.

— Vous comprenez, ajouta Hortense, que je n'ai pas à me préoccuper de la question de fortune, qui avait presque uniquement décidé mon mariage avec monsieur Vercelly; libre cette fois dans mon choix, je me suis attachée surtout aux qualités du cœur & de l'esprit, & sans rêver une perfection, un bonheur impossibles, je crois avoir été heureusement inspirée.

— Où veut-elle en venir? se disait madame d'Hauterive, dont le cœur battait si vite, qu'il lui eût été difficile de prononcer distinctement une parole.

— Mais vous ne m'encouragez pas à poursuivre, ajouta Hortense avec un singulier sourire, & je ne sais en vérité si je dois...

— Regardez-moi comme une amie, fit madame d'Hauterive avec effort, une amie sincère, dévouée, reconnaissante, qui désire avant tout votre bonheur....

— Pourquoi ne pas ajouter comme une mère? repartit la jeune femme en lui tendant la main. »

Madame d'Hauterive prit cette main, la tint pressée entre les siennes, tandis que son regard faisait la question que ses lèvres n'eussent osé articuler.

« Eh bien! oui, poursuivit Hortense, rougissant & souriant tout à la fois, il s'agit de mon cousin, de

ce Francis, si dévoué à mes intérêts, mais qui met une telle persistance à me fuir, que je ne sais s'il m'aime ou s'il me hait. »

Madame d'Hauterive fondit en larmes, mais il y a des larmes qui sont douces à répandre.

« N'aviez-vous pas deviné, dit-elle, qu'à Préfontaine il vous aimait déjà sous le nom de mademoiselle Darville ?

— Non, je ne m'en suis aperçue que lors de notre première entrevue ici; sa joie d'abord, puis le trouble, le chagrin violent que lui causa l'aveu que je dus lui faire, furent pour moi une révélation très-inattendue.

— Mon pauvre enfant voyait renverser ainsi tous ses riants projets d'avenir!

— Je ne vous dissimule pas, ma cousine, que sa conduite & la vôtre, depuis ce jour, ont redoublé l'estime que vous m'inspiriez; plus d'empressement, un désir ouvertement manifesté de me plaire, m'eussent moins touchée que cette réserve pleine de convenances & de fierté; elle m'oblige, il est vrai, à intervertir les rôles, mais l'aveu que je n'aurais pas fait à votre fils, je le fais à vous, ma chère cousine; dites-lui donc qu'il a déjà mon cœur & que je suis prête à y ajouter le don de ma main. »

—

Quand on reçut à Préfontaine la nouvelle de ce mariage, monsieur Jules Dufournel se trouvait précisément chez sa sœur.

« Tiens, lis, fit-elle en froissant la lettre par un mouvement plein de dépit. Qui se serait attendu à un tel événement ?

— Moi, peut-être, repartit l'avocat après avoir jeté un regard dédaigneux sur la missive. J'ai toujours trouvé que cette petite femme avait très-peu d'esprit.

— Vous ferez bien de réserver votre jugement, mon cher beau-frère, interrompit monsieur Préfontaine, jusqu'à ce que vous connaissiez mieux celle qui est aujourd'hui doublement notre cousine.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que vous ne l'avez vue jusqu'ici que sous le nom de mademoiselle Darville.

— Que signifie une telle plaisanterie ? demanda Césarine en pinçant les lèvres.

— Je ne plaisante pas, ma chère, c'est ce curieux de Beauval qui, paraît-il, a pénétré le secret en cherchant à retrouver son artiste. »

Madame Préfontaine & son frère se regardèrent un instant en silence; la même pensée avait traversé un instant leur esprit.

« C'était une épreuve, » se dirent-ils.

MARIE ÉMERY.

JEANNE D'ARC



O Jeanne, tu gardais les troupeaux de ton père
Quand Dieu te révéla ce qu'il voulait de toi.
— Va défendre, dit-il, & couronner ton roi ;
Mes saints t'enseigneront ce que tu devras faire.
    — Seigneur, ayez pitié de moi !
    Que peut une pauvre bergère ?
— Rien avec sa houlette, & tout avec sa foi !

    Il suffit, Seigneur, je suis prête :
    Que votre volonté soit faite !
    Loin de moi, tombez de ma tête,
    Couronnes & chapeaux de fleurs !
    Adieu, forêts, vallons, prairies !
    Adieu, troupeaux & bergeries !
    Adieu, mes compagnes chéries !
    L'Esprit m'appelle à Vaucouleurs !

Je vous quitte sans amertume;
Un feu céleste me consume;
Mon front enhardi s'accoutume
A braver un lâche agresseur;
Déjà mes pieds brûlent la terre;
Je ne respire que la guerre,
J'implore David comme un frère,
J'appelle Déborah ma sœur!

Vous avez mis en moi la force de l'orage,
Seigneur, mes actions en rendront témoignage;
La flamme jaillira des pieds de mon coursier;
Vos paroles sont toujours sûres,
Et pourvu que mon cœur soit exempt de souillures
Comme en été les moissons mûres,
Les Anglais tomberont sous les coups de l'acier!

Mais quel pressentiment funeste
Glace mon cœur & me dit : Reste!
Ah! dût la volonté céleste
Ne me garder que des douleurs,
Je pars, mes compagnes chéries!
Adieu, forêts, vallons, prairies!
Adieu, troupeaux et bergeries!
L'Esprit m'appelle à Vaucouleurs (1)!

LUDOVIC DE VAUZELLES,
Conseiller à la cour impériale d'Orléans.

REVUE MUSICALE

LE BALLO IN MASCHERA au Théâtre-Lyrique
LE FIDELIO, de Beethoven — NOUVELLES

Nous avions bien songé à servir à nos lectrices sur les tables où vont s'étaler les friandises gastronomiques & les gracieusetés traditionnelles du 1er janvier, un bon gros dithyrambe bourré de souhaits de bonheur. Mais voilà qu'au moment de rassembler nos hémistiches, les idées manquent à notre bon vouloir, comme manquent les truffes aux volailles des pauvres gens. Force nous est donc de faire passer, chose désolante, les chefs-d'œuvre des grands maîtres avant les hors-d'œuvres de nos élucubrations. Nous prions humblement nos indulgentes abonnées de ne pas nous en garder rancune.

Nous n'avons pas un goût très-prononcé pour les traductions d'opéras italiens, dont le Théâtre-Lyrique a souvent abusé. Cependant comme il ne faut pas de parti pris, nous nous hâtons de reconnaître que la dernière tentative faite dans ce genre n'a pas été malheureuse : *le Ballo in maschera*, de Verdi, a réussi à la salle de M. Pasdeloup. Il y a, en effet, de charmantes choses dans l'œuvre du compositeur italien; elles ont été exécutées au Théâtre-Lyrique avec beaucoup d'ensemble & de bonheur. L'introduction instrumentale, qui est une belle page, la jolie barcarolle du second tableau, l'allegro du finale, l'acte du champ des supplices

(1) Le poème tout entier se trouve chez Lahure, 9, rue de Fleurus, Paris.

tout entier, le cantabile du baryton au quatrième acte, la belle phrase pathétique du ténor & l'ensemble final ont mis l'auditoire en verve d'applaudissements.

***

On vient de reprendre, au Théâtre-Italien, le *Fidelio* de Beethoven; l'entreprise était hasardeuse.

Cette œuvre capitale n'avait pu jusqu'alors sortir triomphante de la représentation. Les concerts du conservatoire & les concerts populaires en avaient fait entendre les plus belles parties; mais les récitatifs, les mouvements scéniques, la charpente, tout ce détail indispensable au théâtre n'avaient pas été suffisamment compris par le grand compositeur. — Le Théâtre-Lyrique avait profité de la présence de madame Viardot, au sortir du succès d'*Orphée*, pour risquer cette grande aventure; on sait ce qu'il en est advenu. M. Pasdeloup rêvait une reprise de *Fidelio*; il lui fallait pour cela une *Léonore*, une artiste de grande âme & de grand style, pour porter la responsabilité de cette restauration. La représentation à laquelle nous avons assisté marque l'une des étapes les plus glorieuses d'une odyssée souvent pénible et ingrate. Les deux rôles principaux, négligés, ignorés même par des virtuoses à la mode, ont trouvé d'admirables interprètes dans les deux grands artistes : mademoiselle Krauss & Fraschini; assurément cela n'est pas une musique à la portée du vulgaire; les galantes cavatines y font défaut, le succès ne deviendra pas populaire; mais qu'importe au Théâtre-Italien, où accourent les vrais amis de l'art sérieux? & pour qu'on ne s'imagine plus qu'il n'y a eu fête que pour quelques connaisseurs clair-semés, nous devons dire que le duo de la prison a valu à mademoiselle Krauss & à Fraschini une très-belle ovation. Après l'immortel finale, le rideau s'est deux fois levé au milieu d'innombrables bravos.

Le *Fidelio*, de Beethoven, fut joué à Vienne, en 1805. L'époque était peu favorable aux émotions de l'art. Les troupes françaises venaient d'entrer en Autriche; l'œuvre fut mal jugée et retirée après trois représentations; les amis les plus intimes du grand maître furent unanimes à le rendre responsable de l'insuccès, & firent chorus pour chapitrer le pauvre compositeur. Il se défendit pied à pied, de scène en scène, tour à tour furieux et désolé, & finit par consentir à faire des coupures essentielles. L'ouvrage, après ce travail, eut un éclatant succès. Il y a dans *Fidelio* des nuances sombres où le mélancolique génie de Beethoven aimait à s'abîmer avec une persistance qui excède le commun des âmes humaines; ceci, on ne peut le nier, mais de là à conclure que *Fidelio* n'est qu'une symphonie chantée, il y a loin. Ce que chantent les personnages est large, passionné, parfaitement vocal. Que de choses admirables il y aurait à citer dans cette puissante partition! d'abord l'air de Marceline, la fille du geôlier, où la voix dialogue si gracieusement avec l'orchestre; le duo de Marceline et de son fiancé, la chanson du geôlier Rocco qu'on redemandait toujours à Bataille; puis un beau quatuor en canon. Et quel poème que ce grand air de *Léonore*, illustre entre tous, & sur le patron duquel, nous raconte M. Bertrand, dans son charmant article, Weber avouait avoir conçu celui d'*Agathe*, dans *Freyschütz*! Il y a quelque chose de terrible & de sauvage dans l'air du tyran, au second acte; mais ce qui domine est assurément le chœur des prisonniers qui sortent exténués des cachots & viennent respirer un moment l'air pur & le soleil. Les entrées successives des voix, les sourds grondements tirés des contre-basses, & cette prière qui module si doucement sur un chant de bassons, enfin la reprise du premier motif choral, tout cela est splendide, complet, incomparable; l'intérêt s'attiédit dans la dernière partie de ce tableau.

Le troisième acte se passe dans les ténèbres de la prison. La musique redouble ici de beauté, en se faisant plus lugubre encore. Il y a de sombres & humides frissons, des sanglots étouffés, des angoisses infinies dans l'introduction instrumentale & dans le récitatif du prisonnier; le beau cantabile plein d'élans fiévreux a été interrompu plusieurs fois par les applaudissements; cette scène fait le plus grand honneur à Fraschini, dont c'était le premier début dans la musique allemande. Tout a été dit sur le fameux duo du geôlier & de Fidelio occupés à creuser la fosse du prisonnier. C'est un dialogue pathétique; puis vient le trio avec le gouverneur, où l'on a rétabli le grand effet scénique du pistolet, qu'on avait supprimé, on ne sait pourquoi, au Théâtre-Lyrique.

La teinte générale de la partition est, comme nous l'avons dit, morne & funèbre; ce n'est qu'à la fin que le nuage se déchire, que la lumière éclate et rayonne, particulièrement dans le duo des deux époux.

***

Il vient d'être exécuté à Saint-Roch une messe de bout de l'an en l'honneur de Rossini. On y a entendu des fragments de la *Messe solennelle*, & les morceaux les plus saillants du *Stabat* & de *Moïse*. La Société de musique sacrée faisait les frais de la cérémonie. Son directeur, monsieur Charles Vervoitte, dirigeait l'orchestre, qui a fonctionné magistralement. Peu de jours auparavant, les restes du grand maître avaient été extraits de leur caveau provisoire, pour être définitivement déposés dans le tombeau érigé à cette fin. Le mausolée ne porte que ce seul nom : *Rossini*. Mais ce nom n'en dit-il pas plus que dix épitaphes?

***

L'idée de fonder à Paris de grands concerts vocaux, à l'instar de ceux qui ont lieu à Londres & à New-York, s'agite parmi quelques riches dilettanti. On voudrait établir une société au capital de

trois millions, dont un tiers serait employé à l'achat d'un terrain de deux mille mètres, situé dans un quartier central, un autre tiers à la construction d'une salle pouvant contenir dix mille spectateurs, & le reste comme fonds de roulement. Le prix d'entrée de ces concerts, essentiellement populaires, serait très-modique, &, pour la composition des programmes, on emploierait surtout de grandes masses chorales, seules capables de dominer, dans un aussi vaste vaisseau.

⁂

Nous lisons dans *le Moniteur des Pianistes* : « Il est question d'un nouveau piano; l'instrument serait sans table, sans cordes, sans pédales & même sans touches; il n'aurait rien enfin de ce qui constitue un piano, dont cependant il porterait le nom. A une tige de fer est suspendu, par des fils, un nombre de pierres suffisant pour former trois gammes chromatiques. Ces pierres seraient mises en vibration par une autre pierre qui les frapperait. Cela sent fortement l'invention américaine! Ne serait-ce pas le fameux piano *spirite* qui, par la seule imposition des mains, doit redire aux simples mortels les chants divins de l'infini ? »

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POTAGE AUX TROIS FILETS

Coupez en filets quelques truffes, un peu de blanc de volaille, un peu de langue à l'écarlate.

Placez-les dans la soupière & versez au-dessus du bouillon au tapioca.

COTELETTES DE VEAU EN MARINADE

Mettez dans une casserole gros comme la moitié d'un œuf de beurre, manié d'une pincée de farine, avec un oignon en tranches, trois clous de girofle, persil, thym, laurier, trois cuillerées de très-bon vinaigre, un verre d'eau, sel, poivre; laissez tiédir sur le feu, mettez-y des côtelettes de veau & laissez-les mariner dans cette préparation pendant deux heures (en la maintenant sur un feu très-doux), retirez-les & faites-les égoutter ; farinez-les & faites-les frire dans une friture neuve.

GELÉE AUX LIQUEURS.

Remplissez d'eau le moule qui doit servir à faire la gelée ; mettez cette eau au feu dans une casserole avec toute l'écorce d'un citron, &, pour un litre & demi d'eau, 250 grammes de sucre. Laissez bouillir, passez.

Ajoutez une feuille de gélatine bien blanche, fondue dans un peu d'eau, remuez bien. (Si la gelée doit être mangée le jour même, il faut deux feuilles de gélatine.)

Ajoutez un verre (verre pour l'eau & le vin) de kirsch, ou d'anisette, ou du rhum ; versez la préparation dans le moule très-légèrement huilé ; placez-le, la tête en bas, dans de l'eau très-froide & ne démoulez qu'au moment de servir.

On peut orner le moule avec des cerises ou de l'angélique, avant que la gelée n'y soit versée.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Mon Dieu, Florence, que j'ai passé une bonne nuit de Noël! Adrienne nous a donné une soirée à nulle autre pareille, une soirée où je me suis amusée comme je crois que je ne le fis jamais de ma vie, une soirée qui sera encore, j'en suis sûre, aussi présente à mon esprit dans vingt ans qu'aujourd'hui!

Je devine ta pensée à la lecture de cette phrase enthousiaste :

« Je n'aurais pas cru Jeanne aussi frivole, aussi portée vers les plaisirs, te dis-tu, avec ce léger désappointement qu'on éprouve lorsque le hasard vous fait découvrir, chez une amie, quelque faiblesse qu'on ne lui soupçonnait pas. »

Heureusement, je puis en appeler de ce jugement téméraire; car il ne s'agit ici ni de danse ni de violons; la soirée d'Adrienne était une soirée de charité, mais je puis l'affirmer, les fêtes de ce genre en valent bien d'autres. Au reste, je vais essayer de t'en faire juger par toi-même.

Quelques jours avant cette bienheureuse réunion, nous travaillions *aux étrennes de nos pauvres*, tout en causant du jour de l'an, des cadeaux qu'il nous apporterait, de ceux que nous aimerions recevoir, etc. On en vint à parler de cette coutume du Nord, qui tend de plus en plus à s'implanter chez nous : la coutume des arbres de Noël.

— J'aurai aussi le mien, cette année, s'écria joyeusement Pauline, notre fidèle petite aide, Thérèse, me l'a promis, & Thérèse ne ment jamais. — Oh! que je voudrais déjà être à ce soir-là, comme ce sera beau!

— Ce sera bien modeste, chérie, interrompit doucement sa sœur aînée afin d'éviter une déception à cette petite imagination en travail; modeste comme nos ressources, mais enfin cela vaudra toujours les branches de pin ornées de pommes et de noix des pauvres gens d'Angleterre & d'Allemagne, se hâta d'ajouter la bonne Thérèse, qui avait remarqué, tout en parlant, l'air désappointé de la chère petite.

— Tiens, dit Adrienne, tu me donnes une idée, Thérèse. Si au lieu de porter, comme d'ordinaire, à domicile, nos présents à nos protégés, nous les invitions à venir les cueillir eux-mêmes sur un bel arbre de Noël?

— Ce serait charmant, s'écria Marie.

— Mais où sera-t-il cet arbre? demanda la pratique Lucie.

— Chez moi, cela va sans dire, répliqua vivement Adrienne. En vérité, j'ai fort envie d'exécuter ce beau projet. — Voyons, qu'est-ce que vous en dites, mes amies. Me prêterez-vous votre concours?

— De tout notre cœur.

— Alors, c'est entendu, vous passerez toutes chez moi, avec l'autorisation de vos mères, la soirée de Noël. Vous verrez, nous ferons des merveilles d'éclairage & de décoration. Ces pauvres gens, quelle surprise & quelle joie pour eux! jamais ils ne se seront vus à pareille fête...

— Tu y convieras les parents et les grands parents aussi bien que les petits enfants, n'est-ce pas Adrienne?

— Sans nul doute, il faut que tout le monde soit heureux, cette belle nuit-là.

— Hélas! dit Pauline, moi seule ne le serai pas, madame Adrienne; car si Thérèse va chez vous, que deviendra mon arbre à moi!

— N'en ferais-tu pas volontiers le sacrifice pour des pauvres gens qui n'ont jamais aucune satisfaction, ma Paulinette? reprit Adrienne avec un fin sourire.

— Dame... si... madame Adrienne, répondit après une légère hésitation & en poussant un énorme soupir l'enfant, dont la voix tremblait un peu.

— C'est bien, très-bien, Pauline, le petit Jésus ne peut manquer de te récompenser de ce généreux sacrifice, ma fille.

— Le supposez-vous réellement, madame Adrienne? demanda la pauvre petite, dont la figure attristée s'illumina soudainement.

— Je ne le suppose pas, j'en suis sûre, répliqua Adrienne, avec un second sourire aussi gros de promesses que le précédent l'était de malice.

— Alors, vive l'arbre de Noël des pauvres! s'écria l'enfant consolée, je veux moi-même y attacher les faveurs roses & les petites bougies.

. . . .

Huit jours plus tard, dès neuf heures, nous étions réunies au grand complet dans le salon d'Adrienne; paré de fleurs & étincelant de lumière comme pour une nuit de bal. Dans la cheminée de marbre flamboyait une magnifique bûche de Noël; un jeune & beau sapin, planté dans une élégante caisse de bois sculpté, surmontait une table ronde, sur laquelle étaient posés des paquets de toutes tailles, soigneusement enveloppés, ficelés & rattachés à l'arbre par des faveurs de toutes nuances. Chacune des branches du sapin se terminait, en outre, par une bougie rose, blanche ou bleu de ciel, qui scintillait comme une petite étoile, & soutenait entre ses rameaux des oranges dorées, des jouets de toutes sortes, des grappes de dragées, de sucre d'orge et des fleurs de bonbons se détachant avec un effet magique sur le feuillage sombre de l'arbuste.

Quant aux paquets dont la table était encombrée, il y avait dans les uns, des vêtements, dans les autres de chaudes couvertures; dans celui-ci, un livre pieux destiné à remonter le moral d'une pauvre infirme; dans celui-là, une mignonne layette pour un enfant près de naître. Et puis c'était une bonne camisole de laine tricotée, de solides chaussures, de moelleuses mitaines, & puis encore un épais bonnet de laine pour un vieillard; une paire de lunettes, une chaufferette, pour une bonne grand maman; un alphabet ou un petit panier à provision pour une fillette devant entrer à l'école des sœurs; un hochet, un polichinelle pour le baby restant au logis... que sais-je encore, moi? mille & une choses que ces malheureux eussent regardées comme des objets de luxe tout à fait en dehors de leurs moyens & dont ils se fussent forcément privés.

Tu ne te figures pas, amie, l'ébahissement, la surprise, la joie de ces braves gens à la vue de toutes ces merveilles. Ils pleuraient, ils riaient, ils osaient à peine prendre ce que nous leur mettions entre les mains.

« Ah! madame, dit une pauvre vieille femme quand je vivrais cent ans, jamais je n'oublierai cette soirée, il me semble que je suis dans le paradis, servie par des anges du bon Dieu. — Ces anges-là, c'était nous, ne t'en déplaise, Florence! — vrai, ma chère dame, on ne doit pas être plus heureux que cela en paradis, & je ne crois pas, vraiment, que ce puisse être plus beau que chez vous, ajouta naïvement la chère femme en promenant des yeux ravis du plafond doré aux tapis brillant de mille couleurs, des meubles splendides aux candélabres étincelants. »

Mais j'oublie de te parler de la partie gastronomique de la fête, chère Florence. Après avoir dépouillé l'arbre de ses fruits, Adrienne, qui voulait que les estomacs s'en allassent aussi satisfaits que les yeux & le cœur, conduisit ses hôtes dans la salle à manger, où un souper substantiel & confortable les attendait. Bien entendu, elle ne s'était pas amusée à faire préparer, pour ces appétits non blasés, des terrines de foie gras, des aspics de volailles & de délicats blanc-manger; mais la table, élégamment mise, comme toujours, ployait sous de succulentes viandes froides, d'appétissantes volailles, de consommés savoureux, de fruits exquis, de consistantes patisseries & de vins généreux. Il y avait aussi des confitures & des bonbons pour les petits enfants dont Pauline s'était exclusivement chargée, & dans la poche desquels elle fourrait le plus de friandises possible, en vue du lendemain. — Nous faisions nous-mêmes les honneurs de cette table à nos chers pauvres, tout honteux d'être servis par *d'aussi belles dames*. Adrienne, avec sa délicatesse accoutumée, n'avait pas voulu exposer nos protégés à être toisés par d'insolents laquais, qui peut-être auraient cru se rabaisser en remplissant l'office que nous remplissions, nous, avec tant de bonheur.

— Ah! comme ils ont mangé, les pauvres gens! Pour quinze jours au moins, Florence!... Que dis-je, pour quinze jours? Pour toutes les fois où forcément ils avaient jeûné. C'était vraiment plaisir de voir disparaître les morceaux sur leur assiette; & comme ils étaient embarrassés, confus, & pourtant fiers & heureux, assis à cette table étincelante, devant laquelle ils ne savaient comment se tenir.

Ah! si tous ceux qui ont de la fortune comme Adrienne agissaient de cette manière, je crois bien qu'on parlerait moins souvent de la haine de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent!

Lorsque ces hôtes du bon Dieu furent partis, Adrienne, ouvrant une porte restée close, nous introduisit dans un petit salon où personne n'avait pénétré jusque-là.

Juge de notre surprise & surtout de la joie de Paulinette, à qui les émotions de la soirée avaient complètement fait oublier son sacrifice, en apercevant un nouvel arbre de Noël, non moins brillant que le premier, & couvert, pour chacune de nous, des plus charmants cadeaux.

La messe de minuit sonnait, & comme nos mères nous avaient donné la permission d'accompagner Adrienne à la petite église voisine de sa demeure, à la condition qu'elle nous ferait ensuite reconduire en voiture à nos logis respectifs, nous partîmes. Ai-je besoin de t'affirmer que jamais nous ne priâmes d'aussi bon cœur, & ne dormîmes aussi bien que cette nuit-là?

Puisse ton 1er Janvier valoir mon 25 Décembre, ma chère Florence!

Ta dévouée,

Jeanne.

P. S. Mais je pense, au moment de t'envoyer cette longue missive, que peut-être, tes jeunes cousines & toi, ne seriez pas fâchées de savoir en quoi consistaient les présents d'Adrienne, & je rouvre

ma lettre tout exprès pour vous en donner la description en post-scriptum.

C'étaient, pour Pauline, des jouets & des livres sans fin; pour nous, de charmants & artistiques bijoux — de la maison Gueyton (1), s'il vous plaît! — Adrienne, avec son goût si pur & ses finances si complaisantes, ne se fournit jamais que dans les magasins d'élite.

Aussi, savons-nous un double gré à notre amie de ses cadeaux; car les choisir là, c'était, pour des Parisiennes comme nous, en doubler la valeur.

Berthe & Thérèse eurent de magnifiques médaillons, différant tout à fait l'un de l'autre pour le style & pour l'époque; mais si jolis tous deux, que nous ne savions réellement auquel donner la préférence.

Marie & sa sœur, qui vont beaucoup dans le monde, reçurent chacune une délicieuse nouveauté : un porte-éventail.

Le porte-éventail Gueyton se compose d'une plaque avec chaînette, soutenant un grand mousqueton où l'on fait entrer & d où l'on sort facilement son éventail. La chaînette est naturellement en rapport avec l'agrafe. Ce bijou qui tient à la ceinture, dispense la danseuse de porter son éventail.

Pour moi, qui rêvais depuis longtemps le bijou en vogue, une châtelaine pour suspendre ma montre, j'en trouvai une, la plus jolie qui se puisse imaginer, sur le merveilleux arbre d'Adrienne, une si jolie, même, que sans mon grand âge, j'oserais à peine la porter.

Elle est de style égyptien : tête égyptienne sur jaspe rouge, & sur l'agrafe bleue turquoise ressort un dieu égyptien. Mais tu ne peux te figurer, d'après cette explication imparfaite et peu claire, l'originalité de ce charmant bijou. Le contraste du jaspe rouge & du bleu turquoise produit un effet tout particulier, indescriptible.

Quant à Adrienne qui s'imaginait avoir été seule à préparer des surprises, elle fut bien étonnée en trouvant au bout d'un des rameaux de son sapin de Noël un écrin portant son nom à côté de l'estampille de son fournisseur préféré.

C'était une parure du meilleur goût, en émail de Limoges, avec tête de Médicis & autres figures artistiques, une parure unique en son genre. — Elle n'eut pas de peine à reconnaître là la main de son mari, &, comme tu penses, elle fut profondément touchée de cette gracieuseté délicate.

---

(1) 8, Place de la Madeleine.

Modes

La question souvent agitée de savoir si l'on portera les toilettes courtes ou longues pour le bal est encore une fois résolue en faveur des robes longues.

Les grandes traînes sont cependant gênantes pour danser, mais elles donnent tant de grâce & d'élégance à la tournure, qu'on les adoptera décidément pour les réunions du soir.

Dans le jour, on ne voit absolument que des costumes courts, même pour les visites, à moins que celles-ci ne soient de grande cérémonie.

Avant de combiner aucune toilette de bal, je commence par te demander si tu as une jupe de dessous en soie.

C'est presque indispensable. Comme cela dure beaucoup & rend de grands services, je te conseille si tu n'en as pas une, de ne point reculer devant cette dépense. C'est une chose de fond, nécessaire sous les toilettes légères, toujours les plus jolies, surtout pour une jeune fille.

***

La tarlatane est ce qu'il y a de meilleur marché. Les petits volants simplement coupés, tuyautés ou plissés, font des garnitures jolies & distinguées.

On voit pour 7 francs de jolies robes de tarlatane à petits pois, étoiles ou fleurettes.

Le tulle est plus élégant & se chiffonne moins vite, mais il est beaucoup plus coûteux.

Les corsages décolletés se font à ceinture ou à pointes. Quelques-uns froncés à la grecque. D'autres garnis en bretelles, puis en draperies, ou en berthe. Les manches très-courtes. — Les petites chemisettes plissées, sortant des corsages, doivent être toujours fraîches & soignées. C'est à ces petits détails que l'on reconnaît la femme ordonnée & vraiment élégante.

Les jupes toujours bouffantes par derrière.

On porte des cages très-étroites & sans ressorts par devant, ou bien, pour les remplacer, des jupons en crinoline avec une quantité de petits volants de même étoffe, prenant à la taille, & descendant jusqu'en bas, — seulement sur le lé de derrière, bien entendu. Ceci n'exclut pas la tournure, qui est *indispensable*, avec les robes à longue traîne.

Les gants de bal, peau glacée, sont très-longs, à quatre ou six boutons. Ceux de Suède ou de Saxe se portent en petite soirée.

Les jeunes filles mettent fort peu de chose dans leurs cheveux; une simple fleur ou un petit bou-

quet qui se répétera au corsage ; les jeunes femmes des agrafes ou des étoiles de diamants, mélangées avec du velours. On fait de très-jolies coiffures pour les femmes plus âgées : ce sont des torsades ou diadèmes de velours, sur lesquels on peut piquer des bijoux.—Bouquet de plumes ou de fleurs sur le côté. — Voile ou fanchon de dentelle noire retombant sur les épaules. — Les bonnets de dentelle ou de blonde sont moins habillés, à moins que toute la toilette ne soit ornée de même.

Le velours de nuance claire s'emploie pour le soir en toilettes très-élégantes. Ces robes sont à grande queue, sans aucune garniture. Le corsage seul a de la dentelle blanche.

La faye, au contraire, doit être très-ornée, et presque toujours avec une seconde petite jupe ou camargo; le tout garni de dentelle noire ou blanche, mélangée de ruches, de plissés & de ruban.

Voici quelques toilettes que j'ai remarquées :

Jupe de dessous en taffetas bleu-de-ciel. Le devant est garni en tablier, de grosses ruches de tulle coupé, entremêlées de petites guirlandes de roses & de *ne-m'oubliez-pas*. — Seconde jupe ou grande traîne, se rattachant de chaque côté au tablier par une ruche de tulle. Cette grande traîne est entièrement garnie d'une quinzaine de volants de tulle coupé, tuyautés. — Un pouff de tulle, très-bouffant à la taille, est soutenu & serré par une guirlande des fleurs déjà indiquées. — Corsage de soie bleue, recouvert de tulle blanc. — Petites manches ; chemisette, draperie de tulle, bordée d'une guirlande semblable à celles de la jupe. — Ceinture de soie bleue avec un nœud large & court. — Souliers de satin bleu à larges bouffettes.

Dans les cheveux, petite couronne ronde de *ne-m'oubliez-pas*, fermée par une rose faisant aigrette.

Cette toilette est fort élégante. Le dessous peut être rose; alors on supprimerait les fleurs bleues. — Pour copier cette toilette en tarlatane & la rendre beaucoup plus simple, il faudrait mettre le dessous blanc & faire des guirlandes de petits nœuds de satin blanc.

Toilette pour jeune femme :

Elle est en tulle rose, le dessous en satin rose, le devant tout bouillonné en travers. Des biais de satin rose séparent chaque bouillon; une longue jupe ou traîne est composée de larges biais de satin & de bouillonnés de tulle en long, étroits à la taille & s'élargissant vers le bas. Corsage de satin rose, à basques découpées, ornées d'un biais de satin, posé sur une ruche de tulle.

Dans les cheveux, bandeau de velours noir avec étoiles brillantes, piquées dessus. Petite touffe de plumes roses très-élevée.

La même toilette toute blanche, avec feuillage vert dans les cheveux, est extrêmement distinguée.

Pour demi-toilette ou dîner, les robes se font toujours ouvertes avec des plis de tarlatane ou de tulle.

Je suppose que tu as une robe de soie noire, un peu défraîchie. Tu en ferais un jupon long & tu le couvrirais de cinq volants plissés à plat.

Pour mettre par-dessus : petite jupe de gaze noire, courte devant, très-bouffante, très-relevée, mais pendant un peu derrière, de façon à retomber sur le cinquième volant du jupon.

Cette jupe a, tout autour, deux petits volants tuyautés en rubans de taffetas noir, garnis d'une imitation de valencienne très-basse (1 fr. 10 c. la pièce de onze mètres). Ces volants sont surmontés d'un biais de satin noir, ayant une valencienne de chaque côté. Deux corsages, l'un montant & ouvert devant ; l'autre décolleté. Ils sont garnis des mêmes petits volants qu'à la jupe.

Quatre larges basques découpées, ornées de même façon, s'adaptent aux deux corsages. Ceinture de satin noir.

Pour égayer ce costume, on pose de côté, au corsage, une rose de couleur. On peut aussi mettre une ceinture rose, rouge ou écossaise.

Ce jupon à volants plissés peut rendre de fort grands services. Si tu as un costume court pour le jour, en velours de coton, par exemple, & que tu veuilles le mettre le soir, il sera très-facile de remplacer le jupon court du costume de velours par celui de soie noire, qui est long; puis, quand le volant du bas sera usé, on pourra très-bien en refaire un jupon court, pour mettre tous les jours.

Les chapeaux sont presque tous uniformément en velours noir. J'en ai vu cependant quelques-uns en velours gros vert & marron, assortis aux costumes. Ils étaient fort jolis, ornés de plumes & de gaze de même couleur.

On revoit quelques brides de velours, nouées sous le menton. La faye se mélange volontiers avec le velours. — Les chapeaux fermés ne sont, à vrai dire, composés que d'un diadème. Une nouveauté : un grand voile carré ou mantille posé sur le chapeau; une pointe tombe sur le devant du diadème, & l'autre sur le dos du vêtement. Les deux autres pointes croisent sous le menton & forment les brides du chapeau.

Quant aux chapeaux ronds, il y en a en feutre, en drap & en velours. Quelques-uns avec bord de fourrure, quand le costume en est garni.

Les formes sont à peu près les mêmes que l'été dernier, un peu hautes & étroites. Les chapeaux en velours sont composés d'un bord froncé, rebouffant un peu sur la calotte; un gros bouquet de plumes se place en arrière, plus ou moins de côté, selon la physionomie. Les plumes doivent être de même nuance que le velours.

On voit aussi une seule grande plume, retombant en arrière sur le chignon.

Les chapeaux tyroliens ne sont plus guère portés que par des enfants.



3732

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Imp. Moine et Falconer, r. des Fossés St. V.or 15 Paris

Janvier 1870 — 3731

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1.

Toilettes de Mme Brucard, 38, r. Richelieu — Corsets de Mlle De Vertus, r. de la Chée.

EXPLICATIONS



GRAVURE DE MODE

Première toilette. — Toilette de bal pour jeune fille. — Robe en gaze de soie ornée dans le bas d'une grosse ruche chicorée. — Seconde jupe tunique, même étoffe, avec revers en velours; la tunique est ornée tout autour d'une petite ruche en gaze lisérée d'un petit velours très-étroit; elle est relevée de chaque côté par un nœud en velours; deux larges velours partent de ce nœud & font transparent sous la tunique, qui est fendue derrière & ornée d'un revers & d'un nœud. — Corsage à pointe arrondie avec revers en velours devant & derrière; la draperie en gaze forme la manche. — Coiffure en laurier rose monté sur un petit pouff de coques de velours; une traîne tombe derrière avec deux longs velours n° 4.

Deuxième toilette. — Toilette de bal pour jeune femme. — Robe en satin à longue traîne. — Seconde jupe en dentelle; des bouquets & des traînes de fleurs de bruyère blanche tombent en cascade sur le pli de derrière; la jupe de dentelle est relevée en deux parties, sur les côtés sont posés des bouquets & une traîne dans chacun des plis. — Corsage à pointe arrondie; berthe & manche en dentelle retenues sur le corsage avec de petits bouquets de bruyère; la berthe est fendue devant & ornée d'un bouquet avec une petite traîne. — Coiffure en fleurs de bruyère formant la demi-guirlande; elle garnit tout le dessus de la tête, & est interrompue au milieu par une anémone en satin, puis retombe derrière en panache sur un chignon natté.

Toilette de petite fille. — Toilette de ville. — Robe en satin, garnie au bas des manches & autour du cou de fourrure. — Tunique & corselet en velours; la tunique est plus courte devant, elle est fendue sur les côtés, afin de faire une partie plus allongée que l'on relève par trois gros plis. — Le corselet est décolleté & sans manches, le tout est garni de fourrure. La ceinture est en fourrure avec trois petites queues qui ornent les plis du milieu de la tunique. — Chapeau tyrolien en feutre gris bordé de velours & biais de satin, & orné d'un nœud en velours avec un petit oiseau des îles.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

Magicienne. — Premier jupon, velours noir bordé de deux galons d'or. — Second jupon en pékin satiné, avec ornement d'or & frange mêlée or & soie. — Jupe en gaze satinée, relevée avec des étoiles d'or. — Tunique en velours noir, avec bordure & étoiles d'or, effilé or & soie, revers en pékin satiné. — Ceinture, collier, bracelets & diadème or avec pierreries. — Bottes en velours avec ornements d'or.

Berger. — Blouse cachemire soutaché. — Écharpe en soie retenant la peau de chèvre sur le côté. — Calotte en velours avec galon d'argent. — Sandales en peau avec cothurne.

Paysanne. — Jupon en pékin satiné. — Tunique en foulard Pompadour. — Corselet en satin. — Tablier en soie, avec poches ornées de nœuds. — Bonnet en dentelle avec couronne de roses.

Napolitaine. — Robe en satin vert, avec galons d'or. — Jupe relevée en satin rouge. — Tablier en taffetas, broché. — Chemisette & coiffure en cachemire avec effilé, ornée de velours rouge. — Bouts de manches en satin pareil à la robe. — Sandales en peau avec cothurne. — Collier & boucles d'oreilles en corail.

PREMIER CAHIER

M. T. enlacés — Entre-deux — Élisa — Dessus de sachet à mouchoirs avec S. R. — Dessin de tricot pour jupon — Écran bannière — Dentelle-grille au crochet — P. R. — Bonnet d'enfant — Mouchoir avec J. G. — H. R. — Garniture — Écusson avec G. R. — Parure — M. R. enlacés — H. V. — Martha — Caisse en papier, pour fruit confit — Agenda à effeuiller — Jardinière incrustation anglo-japonaise — Géranium, fleur en laine — Entre-deux — B. C. — Petite garniture — T. H. — Adeline — Parure — Constance.

PLANCHE I

GRANDE PLANCHE DE PATRONS

Premier côté.

Paletot droit.

Corsage & tunique (première toilette de la gravure du 1er janvier.

Deuxième côté.

Corsage à revers pour jeune fille de quatorze à quinze ans.

Carrick pour petit garçon de six à huit ans.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin Louis XIII pour chaise, coussin, fauteuil, etc. Les oiseaux sont faits au petit point.

Les abonnées à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Robe de petite fille.

Coin de feu pour dame âgée.

Costume court avec tunique à traîne à volonté.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER.

Blouse russe pour petit garçon de 6 à 8 ans.

Corsage montant de la gravure 3730.

MOSAÏQUE

L'AIR DU CLAN DES MAC-GRÉGOR.

L'infortuné prétendant, Charles-Édouard, essaya à diverses reprises de ressaisir la couronne d'Angleterre. Après l'expédition de 1746, dont la fin fut si tragique, il eut encore, sur la côte anglaise, une entrevue avec ses partisans. Mais le secret de cette entrevue avait été révélé à la cour du roi Georges ; un corps de troupes, sous le commandement de Colin Campbell, s'avança vers le lieu de la réunion ; un pauvre musicien errant avertit le prince & ses amis en jouant sur son violon l'air connu : *Voici les Campbell qui viennent!* Charles-Édouard ainsi averti, eut le temps de fuir.

Durant l'insurrection des Cipaies, la ville de Lacknow fut assiégée par les Indiens révoltés. La faim, la soif, la maladie décimaient les malheureux Anglais, resserrés dans la ville, & le secours attendu n'arrivait pas; l'assaut était imminent, & à la suite de l'assaut le meurtre & les supplices.

Les plus courageux désespéraient, quand, après bien des jours d'attente, on entendit dans le lointain, les cornemuses qui jouaient l'air : *Voici les Campbell qui viennent!* & bientôt on vit les soldats écossais qui venaient délivrer leurs malheureux compatriotes.

***

Le bien de la fortune est un bien périssable,
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des palais de nos rois que du toit des bergers.

RACAN.

***

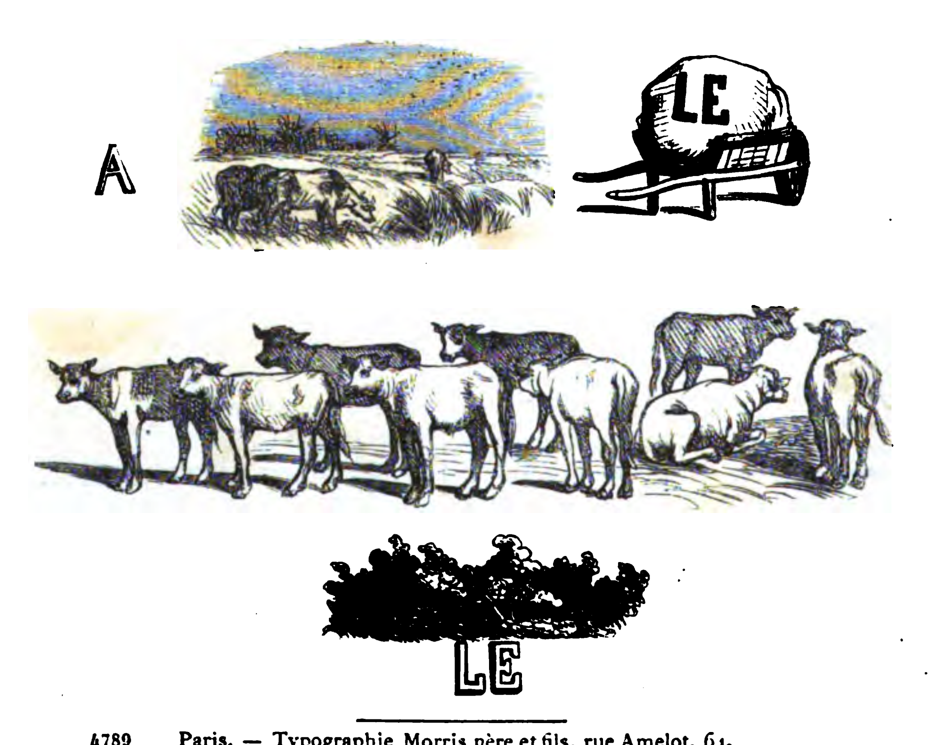
Ce furent les Phéniciens qui, les premiers d'entre les peuples, adoptèrent l'usage de daller les rues.

***

La poule ne se désaltère jamais par une goutte d'eau qu'elle n'élève ses regards vers le ciel.

Proverbe arabe.

RÉBUS



4789 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.



CLAUDE LORRAIN PINX — OUTHWAITE SC

UN PORT DE MER

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

CLAUDE GELLÉE, DIT LE LORRAIN



En 1628, le grand peintre français Nicolas Poussin, qui s'était fixé à Rome depuis trois ans, & qui ne voulait plus quitter le séjour de cette capitale du monde ancien & moderne, commençait à y être connu par les admirables tableaux qu'il avait exécutés pour le cardinal Barberini, neveu du pape régnant Urbain VIII, & pour quelques riches amateurs des arts. Mais sa réputation naissante trouvait de puissantes & injustes rivalités parmi les artistes italiens, & il était loin encore de l'immense renommée qu'il devait atteindre peu d'années après.

Souvent, par une de ces belles matinées qui font de la campagne de Rome un merveilleux panorama, que chaque accident de lumière & d'ombre change & transforme à l'infini, avec une inépuisable variété de couleurs & de nuances, Poussin sortait, seul, de la petite maison qu'il habitait sur les hauteurs du Pincio, &, transportant avec lui son bagage d'artiste, son carton à dessin, sa boîte à couleurs & son chevalet, il allait s'établir au bord du Tibre, pour y dessiner ou peindre d'après nature un point de vue, qu'il avait choisi comme sujet d'un paysage historique. Il travaillait, sans interruption, durant une heure ou deux, & rentrait ensuite dans son atelier, afin d'y continuer son travail avec une infatigable persévérance.

Mais, d'ordinaire, après une séance plus ou moins longue en plein air, il ramassait autour de lui des cailloux, des marbres, des plantes, des fleurs & des insectes, qui devaient lui servir de modèles pour ses études, & il retournait à sa demeure, chargé d'une quantité d'objets que son crayon ou son pinceau ne se lassait pas de reproduire avec leurs formes & leurs couleurs. Quand ses amis intimes, le sculpteur flamand François Duquesnoy & le sculpteur italien Algardi, le plaisantaient sur sa manie de faire de son atelier, disaient-ils, une carrière de pierres & un marché aux herbes, il leur répondait avec une noble simplicité :

« Rien n'est à négliger si on veut imiter la nature, & les œuvres de l'art ne sont pas autre chose que l'imitation fidèle des œuvres de la nature. »

Un jour, de grand matin, Poussin s'était rendu près du Tibre, au-dessous des ruines du palais des Césars, & là il esquissait, à la mine de plomb, le paysage qu'il avait sous les yeux & qui se composait d'un ensemble harmonieux de fabriques élégantes, à demi cachées dans la verdure & dominées par un horizon de collines superposées, que le soleil levant estompait de teintes d'or & de nacre. Le peintre, absorbé dans son œuvre, s'appliquait à exprimer, par une rapide esquisse, ce qu'il y avait à la fois de charme & de grandiose dans cette scène de la nature matinale, & il regrettait de n'avoir pas essayé de fixer sur la toile les couleurs fugitives de cet admirable paysage.

« Hélas! dit-il en soupirant, je reviendrai ici demain ou ce soir, & je n'y retrouverai plus ce prodigieux effet de lumière. Ce dessin offrira les mêmes lignes, mais il sera éclairé d'une manière toute différente. Le même paysage ne se montre jamais deux fois dans la nature. »

Un léger bruit lui fit tourner la tête, & il aperçut, à cent pas derrière lui, un homme assis sur une éminence. Le lieu était désert, &, quoique Poussin n'eût pas même de bourse à voler, quoique, simplement vêtu à la romaine, il ne payât pas de mine pour attirer les voleurs, il craignit bien d'avoir fait une mauvaise rencontre, car on dévalisait les gens dans la campagne de Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec autant d'audace & d'habileté que sous le gouvernement de ses successeurs qui ont illustré leurs règnes par de grandes choses, mais qui n'ont pas réussi à extirper le brigandage. Cependant il faut reconnaître que Nicolas Poussin n'avait pas encore été attaqué par des voleurs, depuis plus de trois ans qu'il habitait Rome.

L'homme qui se trouvait si près de lui, & qui ne paraissait pas avoir de méchantes intentions, pouvait bien être un brigand, à en juger d'après son costume, qui était celui d'un campagnard ou contadin ; mais il n'avait pas d'armes apparentes ; il ne regardait pas même du côté de Poussin : immobile, la tête dans ses mains & les coudes appuyés sur ses genoux, il restait plongé dans une muette contemplation, les yeux fixés vers un point éloigné, de telle sorte qu'il semblait ne pas soupçonner la présence du peintre, qui avait laissé son dessin inachevé & qui ne perdait pas de vue ce voisin plus inquiétant qu'incommode. Mais l'inconnu ne bougeait pas & ne détournait pas son regard.

Poussin, préoccupé de ce voisinage suspect, ne pensait plus à finir son dessin ; il rassembla, sans bruit & à la hâte tout ce qui composait son attirail d'artiste, & il s'empressa de s'éloigner à grands pas, tremblant d'être suivi & rejoint par cet individu qui n'avait pas fait un mouvement. Il ralentit sa marche à quelque distance & reporta ses regards en arrière, pour mieux apprécier le péril auquel il venait d'échapper. L'homme était toujours immobile, à la même place, dans la même position, les yeux fixés vers le même objectif. On aurait pu croire qu'il ne vivait pas, si ses yeux avaient été moins expressifs & moins brillants.

« C'est un poète ! » se dit Poussin, qui n'eut pas l'idée de le troubler dans sa rêverie.

Il rentra chez lui & se mit à peindre avec tant d'ardeur, qu'il eut bientôt oublié la rencontre importune qui avait abrégé sa séance de paysagiste. Dans la journée, son ami François Duquesnoy vint l'arracher à son chevalet & le mena en promenade le long des rives du Tibre. Ils arrivèrent par hasard, à l'endroit solitaire où Poussin avait, le matin même, commencé une esquisse qui était restée imparfaite. L'homme, dont la présence inattendue avait interrompu le travail de l'artiste, se trouvait encore assis à la même place, les yeux fixes, comme absorbé dans la même contemplation.

Poussin le montra de la main à son compagnon, auquel il raconta, en riant, la belle peur que ce personnage inoffensif lui avait faite. C'était un jeune homme, de vingt-cinq à trente ans, à l'air doux & honnête, mais dont la figure commune n'avait pas d'autre expression qu'un étonnement naïf & presque stupide, quoique ses yeux brillassent d'un éclat extraordinaire ; il ne portait pas de coiffure, & ses cheveux incultes, de couleur fauve, se dressaient en broussaille sur sa tête.

« C'est un amoureux ! s'écria Duquesnoy ; gardons-nous de le déranger, car il attend peut être sa fiancée. »

Dans la soirée, Poussin eut la curiosité de savoir si le pauvre amoureux avait été récompensé de sa patience ; il ne fut pas peu surpris de le voir encore à la même place, aussi immobile, aussi absorbé dans sa contemplation.

« C'est un fou ! » dit-il à son ami Algardi, qui avait jugé prudent de l'accompagner dans ce lieu dangereux & mal famé.

Ils eurent pitié de ce malheureux qu'ils croyaient en démence ou frappé d'idiotisme ; ils s'approchèrent de lui, sans que ce dernier changeât de contenance & fît mine de s'apercevoir de leur approche ; ils lui adressèrent plusieurs fois la parole, avant de pouvoir se faire entendre & d'obtenir une réponse.

« Allons, il est tard & l'endroit où vous êtes n'est pas sûr ! lui disait l'Algardi. Il faut rentrer dans Rome, & nous vous ramènerons à votre famille, qui doit être inquiète de vous depuis ce matin.

— Depuis le point du jour, reprit Poussin avec bonté ; que faites-vous là, mon ami ?

— Je peins ! répondit d'une voix sourde l'inconnu, qui semblait sortir d'un rêve & regardait d'un air hébété & hagard ses deux interlocuteurs. Oui, messieurs, j'ai peint toute la journée.

— Vous peignez ? vous avez peint ? s'écria Poussin, stupéfait & plus convaincu que jamais de la folie du pauvre garçon, qu'il forçait à se lever & à le suivre.

— C'est ainsi que je procède, ajouta le prétendu fou, & je m'en trouve bien. Je passe ainsi des journées entières & quelquefois des nuits dans la campagne de Rome, & je peins dans mon esprit tout ce que je vois, tout ce que j'observe. Les différents effets de la lumière & de l'ombre, à chaque instant de la nuit & du jour...

— Je le disais bien, interrompit Poussin avec sympathie ; vous êtes poète, monsieur, & vous devez être bon poète, si vous mettez votre théorie en pratique.

— Non, monsieur, je suis peintre, reprit le jeune homme en s'exaltant, ou plutôt je veux être peintre, peintre de la nature. C'est pourquoi je passe de longues heures à contempler & à admirer, avant de fixer sur la toile tout ce que la nature déploie devant mes yeux : ses aspects divers & multiples, ses innombrables variétés de teintes & de demi-teintes, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le soleil ! ah ! messieurs, tout est là en fait d'art ;

le soleil ou la lumière. Il n'y a pas autre chose dans la peinture!

— Vous avez raison jusqu'à un certain point, répliqua Poussin; sans la lumière, il n'y aurait pas de peinture; j'entends la lumière & l'ombre qui se combattent sans cesse & qui se font valoir mutuellement; mais la lumière seule, la pleine lumière, la grande lumière, ne saurait se rendre, puisqu'elle efface les lignes, & là où il n'y a pas de lignes, il n'y a pas de dessin...

— Vous l'avez dit, maître, s'écria le sculpteur Algardi, le dessin, c'est la ligne; peinture, sculpture, architecture, tous les arts enfin, ce n'est que la ligne.

— Oh! messieurs, il y a autre chose que la ligne! dit timidement le peintre contemplateur. Il y a aussi quelque chose de mieux, c'est la couleur, c'est la lumière. Sans lumière, pas de couleur; sans couleur, pas de peinture. La couleur & la lumière changent, selon l'heure du jour, selon le temps qu'il fait, selon la saison. Voilà pourquoi je viens, à toute heure & dans toutes les saisons, étudier la lumière & la couleur dans la campagne de Rome.

— Et vous ne peignez pas, vous ne dessinez pas d'après nature? objecta Poussin.

— A quoi bon, répondit le peintre inconnu, puisque je sais retenir tout ce qui a frappé ma vue & jusqu'aux moindres nuances dont la lumière colore les objets. Par la pluie, par le vent, par l'orage, par le brouillard, par le beau temps, j'observe, je consulte & je copie mon modèle, qui n'est autre que la nature avec ses mille reflets lumineux. J'emporte avec moi l'image qui s'est retracée fidèlement dans ma mémoire & je la fixe en quelque sorte, sur la toile, sans en perdre un trait, sans en omettre une nuance, car ma palette se fait par la vue, & les couleurs que j'y dépose sont prises naïvement & sincèrement telles que la nature les a préparées de sa main divine.

— En vérité, murmura Poussin, qui était devenu pensif, je n'avais jamais ouï parler de cette manière de peindre.

— Certes, ce n'est pas de la sorte qu'on nous enseigne les beaux-arts dans les académies! dit François Duquesnoy avec un sourire de dédain.

— Continuez, monsieur, je vous en prie! reprit Poussin, en s'adressant à cet artiste-poète, dont les idées neuves & ingénieuses contrastaient si singulièrement avec le caractère inerte & insignifiant de sa physionomie vulgaire.

— J'avais remarqué, dit l'inconnu en faisant asseoir à ses côtés les deux artistes, que chaque peintre se faisait un système pour représenter la nature, en la peignant non pas comme elle est, mais comme il voulait qu'elle fût. Les Flamands, quoique très-habiles dans leur art, Breughel le vieux & Paul Bril, par exemple, font toujours des arbres bleus & des lointains bleuâtres; les Italiens, non moins habiles, n'admettent que des arbres verts, trop verts, éternellement verts, avec des reflets verdis & des dégradations de couleurs verdissantes.

— C'est cela! dit à demi-voix Poussin en se parlant à lui-même. Il a touché juste le défaut de Guaspre, qui fait abus des verts foncés & des verts criards.

— Le vert est sans doute la livrée de la nature, continua l'artiste, mais ce vert a mille nuances qui font mille couleurs différentes, suivant les accidents de la lumière. Regardons la campagne au lever de l'aurore : le soleil n'est pas encore sorti des nuages de pourpre, d'or & d'argent, qui l'enferment, mais un reflet doré & bleuâtre chasse les dernières teintes de l'ombre nocturne & se répand, comme une brume lumineuse, sur tous les objets, sur les arbres, sur les terrains, sur les eaux : le vert est alors humide & chatoyant, jusqu'à ce que le soleil ait séché la rosée.

— Le tableau est fait! s'écria Poussin enthousiasmé : vous l'avez mis sous mes yeux, je le contemple & je l'admire avec vous. Le coucher du soleil maintenant?

— L'horizon éclate d'une splendeur rougeâtre, dit le peintre, qui s'anime en se représentant la scène qu'il décrit; un air plein de feu enveloppe toute la nature; la sécheresse a terni les gazons, bruni les feuillages, blanchi les terrains, rougi les montagnes; la végétation altérée attend, comme un bienfait, la rosée du soir. Tout est vert encore, mais d'un vert poudreux, pâli, noirci, avec des touches sombres & métalliques. Le ciel & la terre échangent leurs teintes & leurs reflets; tout est lumière, & l'on sent pourtant que le crépuscule vient & que la nuit est proche. Tenez, monsieur, j'ai vu cent beaux couchers de soleil, & je vous jure que pas un seul ne se ressemblait. On peut donc peindre cent fois le même paysage, à la même heure, & faire cent tableaux absolument différents.

— Bravo! bravo! s'écria Poussin électrisé, vous parlez comme je pense, & ce matin encore je faisais à part moi la même observation..

— Tout cela est très-bon quant au paysage, rétorqua le sculpteur François Duquesnoy; mais le paysage n'est que la plus minime partie de la peinture; car la plus haute expression de l'art, c'est la représentation de la figure humaine, de l'être animé, avec ses sentiments & ses passions qui en font un être multiple, au double point de vue de la forme & de la couleur.

— Ce n'est plus là mon affaire, répondit modestement l'inconnu, & j'avoue, à ma honte, que je n'entends rien à la peinture académique. Aussi, connaissant le peu que je vaux à cet égard, je ne me soucie guère de mettre des figures dans mes tableaux, & je ne l'ai fait quelquefois que pour céder au désir de l'acheteur. Dans ce cas-là, je me rends justice moi-même, en déclarant que je ne vends que mes paysages & que je donne les figures par-dessus le marché.

— Ah! monsieur, vous êtes le Lorrain! s'écria

Poussin, à qui cette boutade avait été rapportée & qui avait eu l'occasion de voir un des ouvrages de ce sublime interprète de la nature lumineuse. Permettez que je vous embrasse & que je me déclare votre ami comme je suis votre sincère admirateur.

— Quoi! s'exclama à son tour le sculpteur flamand en s'adressant à Poussin : monsieur est l'auteur de ce paysage, que François Lemaire vous apporta ces jours derniers en vous priant d'y jeter quelques figures?

— En effet, monsieur François Lemaire m'achète souvent des esquisses, repartit le Lorrain, & je ne savais pas trop ce qu'il en pouvait faire.

— Bon! Lemaire n'est pas en peine de les vendre ou de les faire vendre, dit François Duquesnoy, quand il les a un peu accommodées au goût du temps, en renforçant les premiers plans & en y ajoutant des personnages, surtout pour en faire des paysages historiques. Cela se vendrait comme du bon pain, si monsieur Poussin, que voilà, consentait à y peindre des figures...

— Quel honneur pour moi de faire connaissance avec monsieur Poussin! interrompit le Lorrain avec joie : en face d'un si grand maître, je ne suis qu'un pauvre élève de la nature, qui ne sait pas même les règles de la perspective linéaire & qui n'a jamais fait une académie d'après le modèle vivant.

— Qu'importe? reprit Poussin en lui serrant les mains : vous avez choisi la meilleure part en vous attachant à peindre la nature & la lumière. Voici votre maître! ajouta-t-il en désignant le soleil qui allait disparaître à l'horizon. Ce maître-là est plus sûr & plus vrai que tous les professeurs des écoles de dessin. L'élève de la nature est supérieur à l'élève de Quentin Varin, mon maître, qui n'était pourtant pas sans mérite, & que je bénis tous les jours de m'avoir fait peintre. »

La nuit venait & avec elle la bise glacée qui promène la fièvre sur la campagne de Rome. Nicolas Poussin proposa cordialement à son nouvel ami de l'emmener au logis de Jacques Dughet, chez lequel il vivait en famille, donnant des leçons de dessin & de peinture aux deux frères de la femme de son hôte, qui était aussi son compatriote. Le Lorrain, qui avait son atelier à peu de distance de la maison de Jacques Dughet, dans une *loggia* isolée du Pincio, accepta avec empressement la proposition de l'illustre maître français, qui s'était fait presque romain, & qu'on désignait déjà dans le monde des artistes de Rome sous la dénomina-d'*il Pussino*.

Pendant le trajet, le Lorrain ne se fit pas prier pour raconter à ses compagnons de route les particularités & les aventures de sa vie depuis sa naissance jusqu'au moment où il avait rencontré deux amis, auxquels il se sentait dès lors irrévocablement attaché par les liens de la sympathie, de l'estime & de l'art.

Il se nommait Claude Gellée ou Gillée; il était né, en 1600, au château de Charmagne, près du village de Charmes-sur-Moselle, en Lorraine. Ses père & mère, qui avaient un emploi domestique dans le château où il naquit, ne pouvaient lui donner une éducation au-dessus de leur état & de leurs moyens. Ils l'envoyèrent donc à l'école chez le curé du village de Charmes, & l'enfant, qui n'avait de goût que pour l'école buissionnière, s'enfuyait dans les bois & courait les champs, au lieu d'apprendre à lire & à écrire. Il n'apprit donc rien, si ce n'est à déchirer ses chausses en montant aux arbres & à user ses sabots en battant la plaine & la montagne.

Dès ce temps-là, il prenait un plaisir extrême à jouir du spectacle de la nature; il restait, étendu sur l'herbe, à regarder le lever ou le coucher du soleil, à observer les variations de la lumière céleste, à contempler le paysage & à étudier les différences infinies qui existent dans les formes & les couleurs des feuillages. Il était, du reste, d'une ignorance crasse, &, pour comble, le curé, qui n'avait pas réussi à lui inculquer les premières notions de la lecture & de l'écriture, le déclara incapable de recevoir l'instruction élémentaire. Là-dessus, les pauvres parents décidèrent que leur fils n'était bon qu'à exercer une profession manuelle. Ils le placèrent chez un pâtissier.

Le petit Claude, qui avait déjà l'instinct & peut-être la vocation de l'art, se sentit tout à fait impropre au métier qu'on voulait lui donner, malgré la belle couleur dorée des pâtisseries sortant du four. Il était le troisième fils de Jean Gellée, qui avait fait de l'aîné un graveur sur bois. Cet aîné, nommé Jean, comme son père, était allé s'établir à Fribourg, en Brisgau, où son talent de graveur sur bois lui avait créé une existence honorable. La mère, étant morte peu d'années après la naissance du cinquième enfant qu'elle avait mis au monde, le père vint à mourir à son tour, lorsque son fils Claude touchait à l'âge de douze ans.

Claude, devenu orphelin, se hâta de quitter sa boutique de pâtissier & partit à pied pour Fribourg en Brisgau, sans avoir une pièce de monnaie dans sa poche. Il vécut d'aumônes en chemin, & il arriva, couvert de haillons chez son frère aîné, qui ne lui fit pas l'accueil que l'enfant avait espéré. Cependant Jean Gellée avait des travaux lucratifs qui occupaient dans son atelier plusieurs *tailleurs en bois*. Il admit son jeune frère parmi ces ouvriers & ne refusa pas de lui donner quelques leçons de dessin, qui permirent à cet enfant, plus adroit & plus intelligent qu'on ne l'avait cru, de gagner sa nourriture en dessinant des arabesques & des ornements sur des planches de buis destinées à la gravure au canivet.

Mais Claude n'avait pas renoncé à son humeur vagabonde & à ses promenades dans la campagne. On le rencontrait moins à l'atelier, où sa place restait souvent vide, que dans les belles plaines qui environnent la capitale du pays de Brisgau. Il avait peu de goût pour les arabesques & les ornements que son frère lui faisait dessiner, & il ne cessait de

répéter qu'il était né peintre & non graveur en bois. Il nourrissait l'espoir de voir Rome, dont il avait entendu raconter des merveilles par des compagnons peintres qui en revenaient; il serait parti à pied, pour y aller, sans un sou vaillant, si une occasion ne s'était offerte de faire le voyage dans de meilleures conditions.

Un de ses parents, marchand & fabricant de dentelles, devait se rendre en Italie pour les besoins de son commerce. En ce moment-là, Jean Gellée se voyait dans la dure nécessité de renvoyer ses ouvriers & de restreindre le travail de son atelier, par suite des malheurs de la guerre. Il conseilla à son jeune frère de chercher fortune en changeant de résidence & d'état. Claude s'empressa alors de profiter des bonnes dispositions de son parent à son égard, & il accompagna le marchand de dentelles en Italie, sous prétexte de se consacrer à une industrie & à un commerce, qui devaient l'enrichir plus vite que le dessin d'ornements & la gravure sur bois.

A peine fut-il à Rome, qu'il ne pensa plus aux dentelles & ne reparut pas chez son parent, qui ne tarda pas à s'en retourner en Suisse. Claude, heureux de se trouver, de se sentir à Rome où ses rêves d'artiste l'appelaient depuis son enfance, avait le projet de s'y fixer pour toujours. Mais il n'y connaissait personne, il ne possédait aucune ressource pécuniaire, & il s'aperçut bientôt qu'on pouvait mourir de misère vis-à-vis des chefs-d'œuvre de l'art. Il avait repris, d'ailleurs, ses habitudes de vie errante & paresseuse; il parcourait sans cesse les rues de la ville éternelle, il en admirait les ruines & les monuments, il en contemplait les points de vue & les perspectives; c'en était assez pour lui faire oublier le boire, le manger & le dormir; il était tout yeux, suivant son expression, & il n'avait jamais trop vu ce qu'il prenait plaisir à voir. Dès qu'il avait mis le pied dans la campagne de Rome, qui, dans sa solitude & sa monotonie, offre au peintre, comme au poète, un éternel sujet de grandes & solennelles méditations, il avait compris que le sort lui rendait sa véritable patrie, & qu'il était né peintre romain.

Il n'avait pas encore touché un pinceau, lorsqu'il se vit obligé d'accepter une position aussi humble que précaire, après avoir partagé quelque temps avec les mendiants la sportule qui se distribuait tous les jours à la porte des couvents. Il entra chez un peintre, originaire de Pérouse, nommé Agostino Tassi; mais il n'y entra pas comme élève ou apprenti. Il ne fut d'abord que le domestique, pansant le cheval du maître & préparant la cuisine. C'était là une triste réminiscence de son premier métier; on peut supposer néanmoins qu'il dut à ce métier les bonnes grâces d'Agostino Tassi, qui l'admit bientôt dans l'atelier & lui confia le soin de broyer les couleurs, de nettoyer les palettes & les pinceaux, & de vernir les tableaux. Il n'avait plus de loisir pour visiter les antiquités & la campagne de Rome, mais, du moins, il avait sans cesse sous les yeux des paysages : c'étaient ceux que peignait Agostino Tassi.

Agostino l'avait pris en affection, à cause de son bon & bienveillant naturel, mais il le jugeait d'un esprit trop borné pour en faire un peintre; il lui conseillait seulement d'apprendre à lire & à écrire. Claude ne faisait pas grand cas des paysages de son maître, mais il eut l'occasion d'en voir un qui lui plut beaucoup & qui avait pour auteur un peintre de Cologne, Gottfried Wals, établi à Naples, où il jouissait d'une certaine réputation. Claude n'eut plus de cesse qu'il ne partît pour Naples; il avait amassé quelques écus, & il put entrer en qualité d'apprenti dans l'atelier du peintre allemand, avec lequel il fut bientôt dans la meilleure intelligence. Gottfried Wals lui apprit un peu de perspective, l'architecture, & les éléments de l'art de peindre. Claude n'avait plus à sa portée pour ses études mnémoniques de peintre de paysage, les superbes sites de la campagne de Rome; mais, en revanche, il avait la vue de la mer & du golfe de Naples, & ses premiers essais furent des tableaux de marine.

Il ne passa qu'une année à Naples, & il fut rappelé à Rome par l'impatience de revoir cette belle campagne romaine qui le poursuivait partout de souvenirs & de regrets pleins de charmes. Il retourna d'abord chez Agostino Tassi & lui montra ce qu'il savait faire. Il était déjà peintre assez exercé pour mettre la main aux tableaux de son maître, &, en effet, pendant huit ans, il travailla dans l'atelier d'Agostino, qui tira bon parti de son aide en l'employant à préparer des paysages, qu'il vendait fort cher, & en lui faisant exécuter des peintures décoratives, surtout des marines & des grotesques, dans les palais des cardinaux & des princes romains.

Agostino le traitait comme son propre fils, le faisait manger à sa table & ne le laissait pas manquer d'argent. Il ne l'empêchait pas de se livrer à ses études, c'est-à-dire de faire de fréquentes absences pour ruminer sa peinture au milieu de la campagne de Rome. Claude avait alors vingt-cinq ans; il s'était si bien accoutumé aux mœurs romaines, qu'il avait presque oublié sa langue maternelle : il ne parlait qu'italien; il portait le costume romain; on l'appelait *Claudio*, ou bien *il Loreno*, & on le supposait né en Italie, sans doute à Pérouse, comme son maître Agostino. C'était en 1625. Claude éprouva tout à coup un accès de nostalgie, & il eut le désir de retourner dans son pays natal, peut-être de s'y marier & d'y vivre honorablement de son art. Les peintres, comme tous les artistes, étaient en faveur à la cour de Lorraine, & la protection que leur accordait le duc régnant avait encouragé les progrès d'une école de peinture, qui appartenait essentiellement au duché, & surtout à la ville de Nancy.

Claude prit congé d'Agostino, en le remerciant de ses bons conseils & en promettant de le tenir au courant des travaux qu'il comptait entreprendre

pour son propre compte. Il avait formé le projet de visiter d'abord la haute Italie, afin de voir les ouvrages des anciens maîtres, avant de revenir à Nancy, en passant par l'Allemagne. Il commença son voyage d'exploration artistique par une sorte de pèlerinage à Lorette. Il fut émerveillé de tous les chefs-d'œuvre de la peinture qu'il trouva sur sa route; pendant son séjour à Venise, où il fit quelques études contemplatives devant les tableaux de Giorgione & de Titien, il perfectionna son coloris, comme il le déclarait avec une candide simplicité, en faisant honneur de ses progrès aux vieux maîtres de l'école vénitienne.

Il traversa le Tyrol pour se rendre à Munich, où il tomba gravement malade; il ne doutait pas qu'une pieuse invocation à la vierge de Lorette ne lui eût conservé la vie. Il se remit en route, dès qu'il fut en état de supporter la fatigue du voyage, car il voyait avec inquiétude diminuer sa bourse, en prolongeant son séjour en Bavière. L'argent qui lui restait de ses économies fut enlevé par des voleurs qui l'attaquèrent sur le grand chemin, & qui le maltraitèrent cruellement, après l'avoir dépouillé. Il dut encore une fois recourir à la charité publique, pour arriver à sa destination. Il ne s'arrêta pas longtemps au château de Chamagne, où il ne trouva plus personne de sa famille. Il ne lui restait, de ses quatre frères, que l'aîné, qui habitait encore Fribourg & qui avait deux fils. Un de ses parents, Charles Dervent, était peintre ordinaire du duc Henri de Lorraine. Ce fut auprès de ce cousin qu'il se rendit d'abord en arrivant à Nancy.

Charles Dervent l'accueillit amicalement, &, apprenant qu'il était peintre & qu'il avait étudié la peinture dans les ateliers de Gottfried Wals & d'Agostino Tassi, lui proposa de participer à l'exécution des travaux commandés par le duc de Lorraine. Il s'agissait de décorer de peintures à fresque la voûte de l'église des Carmes, à Nancy. Claude Gellée accepta & se mit à l'œuvre sur-le-champ. Pendant plus d'une année, il aida son parent dans cette œuvre colossale, & il se chargea de peindre seul toute l'architecture & tous les paysages dans les compositions que Charles Dervent exécutait avec ses élèves. Ce travail était aussi pénible que dangereux. Un échafaudage, qui avait été construit, pour l'usage des peintres & des doreurs, à 80 pieds au-dessus du pavement de l'église, se dérangea tout à coup, & un doreur, qui se trouvait à côté de Claude fut précipité de cette hauteur & se brisa les membres sur la pierre.

Claude Gelée éprouva une telle secousse, une telle émotion, qu'il abandonna brusquement des travaux périlleux qui ne donnaient pas satisfaction à ses goûts & à ses tendances de peintre de paysages. Il quitta Nancy en cachette & résolut de retourner à Rome. Sa bourse n'était pas trop bien garnie, lorsqu'il se joignit, en passant à Lyon, à une caravane de peintres & de statuaires français qui allaient en Italie. Il les accompagna seulement jusqu'à Marseille, car une fièvre violente le retint dans cette ville & le mit aux portes du tombeau. Sa convalescence fut assez longue pour épuiser ses dernières ressources. Il n'était pas encore rétabli, lorsqu'il trouva la force & l'énergie de peindre deux tableaux qu'il fit présenter à un riche marchand, qui non-seulement les acheta tous deux à un prix élevé, mais encore qui en commanda deux autres à l'artiste.

Claude Gellée, qui avait maintenant de quoi poursuivre son voyage, ne voulut pas séjourner davantage à Marseille, & monta sur un bâtiment qui mettait à la voile le soir même pour Civita Vecchia. Il se rencontra sur ce bâtiment avec Charles Érard, peintre du roi, qui se rendait à Rome, en compagnie de son père & de son frère. Ce fut là l'origine de son intimité avec Charles Érard, nommé directeur de l'Académie de France à Rome. Cette amitié commença sous de tristes auspices, car le navire qui portait les nouveaux amis eut à lutter contre une terrible tempête & faillit périr dans la traversée. Claude n'avait jamais été plus calme & plus attentif qu'en contemplant cette mer furieuse & menaçante. Les premières paroles qu'il prononca en débarquant furent celles-ci : « A présent je puis peindre une tempête. »

Claude & les Érard étaient arrivés à Rome le jour de la fête de saint Luc (18 octobre de l'année 1627); ces derniers s'installèrent aussitôt à l'Académie de France, & Claude loua, dans le quartier retiré du Pincio, une masure qu'il transforma en atelier. Il s'était mis au travail sans désemparer, & il avait achevé en peu de semaines plusieurs paysages, qu'un peintre français, nommé François Lèmaire, guettait pour les acheter, avant même que le Lorrain eût pris le temps de les finir. Celui-ci ne savait pas ce que Lemaire pouvait faire de ces tableaux inachevés, qu'il lui payait au comptant, & qu'on ne voyait jamais figurer dans les boutiques des marchands.

Ce fut Nicolas Poussin qui apprit au Lorrain le genre de trafic auquel donnait lieu sa peinture, que les connaisseurs commençaient à rechercher, sans savoir le nom du peintre, car François Lemaire avait soin de couvrir la signature, en faisant subir à ces tableaux quelques retouches de son fait, qui leur ôtaient leur caractère d'esquisses. Il les portait ensuite chez des peintres de genre ou d'histoire, qui animaient ces paysages au moyen des groupes & des figures qu'ils y jetaient avec plus ou moins d'adresse & d'originalité. La plupart des esquisses de Claude devenaient ainsi des paysages historiques, dans lesquels on introduisait des scènes & des personnages empruntés à la fable ou à l'histoire ancienne.

Poussin avait consenti à peindre les figures dans un de ces tableaux, pour rendre service à François Lemaire, qu'il avait cru l'auteur de la peinture; mais, sitôt qu'il avait su le nom de l'artiste, encore inconnu, à qui ces excellentes toiles étaient pour ainsi dire dérobées par des spéculateurs peu

délicats, il s'était refusé absolument à prêter la main à ce trafic malhonnête. Les peintres qu'on employait de la sorte à donner, par l'addition des personnages, un caractère mythologique ou historique aux paysages de Claude Gellée étaient Courtois, & son compatriote, Philippe de Laurier, italianisé sous le nom de Filippo Lauri, les Italiens Angeluccio & Francesco Allegrini, & le Hollandais Jean Miel. Il y avait, en outre, beaucoup de barbouilleurs qui copiaient les ouvrages du Lorrain & qui vendaient leurs copies comme des originaux.

A peu de temps de là, deux magnifiques paysages, que Claude avait vendus aux marchands qui s'enrichissaient à ses dépens, furent rachetés par le cardinal Bentivoglio. Le cardinal, enthousiasmé pour ces chefs-d'œuvres, en fit rechercher l'auteur, & voulut qu'il lui fût présenté. Il lui adressa les encouragements les plus flatteurs & le conduisit chez le pape Urbain VIII, à qui Nicolas Poussin avait déjà recommandé le grand paysagiste. Ce fut là le point de départ de la réputation & de la fortune de Claude. Dès ce moment, il refusa de vendre, aux trafiquants & aux faussaires qui exploitaient son talent les tableaux qu'il vendait lui-même aux riches amateurs de tous les pays. Dès ce moment aussi, il se montra bien plus sévère pour ses œuvres, & il ne laissa sortir de son atelier que des tableaux terminés.

Mais il dut se conformer au goût général, en prêtant à ses paysages les enjolivements des scènes de la fable & de l'histoire; seulement, il faisait exécuter lui-même à ses frais les figures par les peintres qui s'étaient distingués dans ce genre de travail, & qui avaient le privilége de compléter ainsi les tableaux de Claude le Lorrain. Celui-ci reprenait ensuite ces tableaux pour mettre les figures au ton général de l'œuvre, & pour les rehausser par des touches lumineuses. Courtois, Lauri, Miel, continuèrent à peindre les personnages dans les paysages de Claude. Celui-ci, d'après l'avis de Poussin, avait bien essayé de dessiner l'académie pour se mettre en état de faire des tableaux à personnages; mais son dessin était lourd & commun : il comprit son insuffisance, & ne persista pas, comme il le disait ingénument, « à faire de la mauvaise besogne. »

Lorsqu'il avait fait un paysage, ou une marine, il allait montrer son tableau à Poussin, & il lui demandait de désigner le sujet historique ou la scène de mœurs qui convenait le mieux à la composition. Poussin trouvait aussitôt dans son imagination, ou dans la mythologie, ou dans l'histoire grecque ou romaine, la meilleure manière de caractériser le tableau, qui devenait alors, soit *le Débarquement de Cléopâtre à Tarse*, soit *l'Abandon de Psyché*, soit *l'Enlèvement d'Europe*, soit *David sacré roi par Samuel*, soit *Ulysse remettant Chryséis à son père*, etc. Claude acceptait de confiance la dénomination affectée à son œuvre par le Poussin, & il faisait exécuter les figures d'après le programme qui lui avait été suggéré par son illustre ami, sans que l'inimitable paysagiste eût la moindre idée du sujet historique qui allait devenir la donnée principale du tableau.

On se disputait ses peintures, on les couvrait d'or, & Claude Gellée ne pouvait suffire aux commandes des souverains, des princes & des grands seigneurs ; il travaillait beaucoup, mais plus lentement, plus consciencieusement; son procédé était d'effacer & de refaire continuellement ; il glaçait tous ses fonds & couvrait de nouvelles touches l'ouvrage de la veille, pour obtenir un accord admirable dans les demi-teintes, & pour rendre les effets de la nature par la dégradation insensible des couleurs. Il employait quelquefois huit jours à remanier ce qu'il avait fait avec le plus de soin & de patience. Il n'était jamais content de son travail, & il aspirait toujours à faire mieux. Du reste, fidèle au procédé qui lui avait si bien réussi, il ne s'astreignait pas à peindre d'après nature & il passait une partie de ses journées à parcourir la ville & la campagne de Rome.

Un de ses plus beaux tableaux est celui qu'il acheva, en 1639, pour le pape Urbain VIII, & qui est aujourd'hui au musée du Louvre. Ce tableau, désigné sous ce titre dans le Catalogue du Musée : un *Port de mer au soleil couchant*, n'a pas moins d'un mètre de hauteur sur 1 mètre 37 cent. de largeur (1). Il est aussi remarquable par son état de conservation que par sa majestueuse beauté. Ce tableau a pourtant passé par bien des mains. Le célèbre amateur Gaignat l'avait acheté en Italie, au commencement du dix-septième siècle. On ne le vendit que 5,000 livres, à sa vente après décès en 1768; le duc de Praslin, qui l'avait fait entrer dans son cabinet, le posséda jusqu'en 1793 : il fut vendu alors au prix de 15,000 livres, & acquis pour la collection nationale, où figurait déjà son pendant qui avait fait partie de la collection de Louis XIV.

Une sèche description ne saurait donner une idée de cette magnifique peinture où le lointain lumineux & les reflets du soleil couchant sur la mer ont une magie & une vérité qui surpassent tout ce que l'art a produit en ce genre. Le port, rempli de vaisseaux & de barques est éclairé par ce soleil qui rayonne sur la toile. A gauche, au deuxième plan, sous un avant-corps soutenu par deux colonnes doriques, s'ouvre le porte d'un palais qui s'élève sur des gradins circulaires. Plus loin, un vaste édifice flanqué de tours carrées. L'entrée du port est défendue par une grosse tour ronde. Au milieu, & au premier plan, sur la place couverte de ballots, on distingue plusieurs figures qui sont dues peut-être au pinceau du Poussin. Ici deux matelots qui se battent; là un homme qui tire son épée pour venir au secours de celui qui est renversé; à gauche, un musicien qui joue de la guitare & deux femmes qui l'écoutent. On lit sur

(1) Nous donnons dans ce numéro la gravure de ce tableau.

des tonneaux cette inscription latine, renfermant le nom du peintre & la date de l'exécution du tableau : *Claudio inv. Romæ*, 1639.

Il faudrait un volume entier pour décrire ainsi tous les tableaux du maître, car ils sont nombreux & on en voit dans tous les musées du monde comme dans les grandes collections particulières. On en compte dix, & des plus beaux, dans les galeries du Louvre. On peut estimer à plus de quatre cents le nombre des compositions que Claude Gellée a faites seul ou à peu près seul, car on ne lui a connu qu'un élève, Giovanni Domenico Romano. Claude avait pris la peine de dresser lui-même la liste de ses principaux ouvrages & de les représenter par des croquis de sa main. Voici en quelles circonstances cette liste & cette suite de dessins à la plume, lavés au bistre & rehaussés de blanc, furent entreprises vers l'année 1640 & continuées exactement jusqu'à la mort du peintre.

Claude avait reçu du roi d'Espagne la commande de quatre grands tableaux; il en arrêta la composition & il en fit les ébauches; mais comme il eut l'imprudence de montrer ces ébauches à des personnes indiscrètes, on fit des pastiches qui furent vendus comme des originaux à la porte de l'atelier, où ces originaux étaient encore entre les mains de l'artiste. Celui-ci résolut alors de former un recueil de dessins, exacts, & même minutieux d'après ses tableaux, & grâce à cette ingénieuse précaution, lorsqu'on lui apportait une toile fausse pour lui demander s'il en était l'auteur, il n'avait qu'à feuilleter son recueil pour constater la fraude. Chaque dessin portait une note autographe qui établissait d'une manière certaine l'origine du tableau par le nom de son premier acquéreur.

Ce précieux recueil, intitulé : *Libro di Verita* (*Livre de Vérité*), & contenant 200 dessins, fut légué par le peintre à ses deux neveux, qui refusèrent de s'en dessaisir, malgré les offres brillantes que leur fit, au nom du roi Louis XIV, le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome. Mais, plus tard, il fut vendu pour 200 écus à un joaillier allemand, qui le revendit, moyennant une somme énorme, au duc de Devonshire; il se trouve encore aujourd'hui dans la possession des descendants de ce duc, qui en avait fait graver les dessins par les plus habiles graveurs de l'Angleterre. On lit cette note autographe au verso du premier dessin : *Au di d'Agouto 1677 ce presen livre Aupartien à moy que ici faict durant ma vie. Claudio Gillée dit le Lorane. A Roma ce 23 avril 1680.* Le style & l'orthographe du Lorrain ne sont malheureusement pas à la hauteur de sa peinture.

Claude, depuis la mort de son ami Nicolas Poussin, en 1665, se renferma dans la solitude de son atelier; il n'en sortait que pour se livrer à ses études de peintre en face de la nature, qu'il ne se lassait pas de contempler pour surprendre les secrets de la couleur & de la lumière. Mais la goutte, dont il souffrit quarante ans, interrompit souvent ses promenades solitaires & rêveuses. Il vivait avec la plus grande simplicité & n'avait pas d'autre récréation que son travail. Il était devenu fort riche & il avait fait venir de Fribourg les deux fils de son frère aîné, sans vouloir en faire des artistes. Il devait leur laisser une fortune considérable, dont il n'avait jamais fait usage, non par avarice, mais parce qu'il n'avait ni besoin ni désir.

Cette fortune se trouva un jour diminuée de moitié, par suite de la cupidité & de l'ingratitude d'un jeune homme, Giovanni Domenico, qui était entré chez lui en qualité de domestique & qui avait fini par être son élève. Ce jeune homme profita si bien des leçons de son maître, qu'il ne tarda pas à devenir un peintre assez adroit. Claude, qui l'aimait comme un fils & qui avait l'intention de partager son héritage entre ses neveux & son élève, eut l'imprudence de se servir du pinceau de ce dernier, pour préparer des tableaux qu'il terminait seul de sa propre main & qu'il vendait à ses admirateurs. Ces tableaux furent, par erreur ou par méchanceté, attribués à Giovanni Domenico, qui se vanta de les avoir faits. L'orgueil tourna la tête de ce malheureux, qui, s'imaginant être au moins l'égal de Claude, le quitta pour lui faire concurrence & lui réclama insolemment le prix des services qu'il prétendait lui avoir rendus dans son art. Claude avait en horreur toute espèce de contestation litigieuse; il invita son ingrat élève à l'accompagner à la Banque romaine où ses fonds étaient déposés, & il lui fit payer, sans la moindre observation, toutes les sommes auxquelles Domenico prétendait avoir droit : « Je ne veux plus avoir d'élève! dit-il en prenant congé de Domenico, qui ne survécut pas longtemps à sa mauvaise action; aussi bien, chacun peut faire comme moi, en ne demandant des leçons qu'au spectacle de la nature. »

Claude résidait à Rome depuis plus de cinquante-cinq ans, lorsqu'il mourut d'un accès de goutte, le 21 novembre 1682, dans la petite maison qu'il n'avait pas cessé d'occuper sur le Pincio pendant ce long intervalle de temps. La veille de sa mort, il achevait un splendide dessin à l'encre de Chine, qui appartient aujourd'hui à la reine d'Angleterre, & il le datait avec complaisance, en se rappelant qu'il approchait de sa quatre-vingt-deuxième année. Il fut inhumé, en présence de ses neveux & de quelques artistes, dans l'église de la Trinité-du-Mont, sa paroisse, où l'on voyait encore, au siècle dernier, son épitaphe gravée sur une plaque de marbre blanc.

P. L. Jacob, bibliophile.



BIBLIOGRAPHIE

LA MARQUISE DE BAROL

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR LE VICOMTE DE MELUN (1)

Petite-fille du grand Colbert, Juliette de Maulévrier, devenue, par son mariage avec un seigneur piémontais, marquise de Barol, a donné à notre siècle l'exemple des plus nobles vertus, & a fourni à son biographe le sujet d'une intéressante étude que nous analyserons en peu de mots.

Mariée en 1807, madame de Barol réunit aussitôt dans son salon de Turin l'élite de la société la plus brillante, & elle se distinguait, dans les joûtes de la conversation, par l'extrême vivacité de son esprit, la richesse de ses idées, dons naturels que cultivaient chaque jour davantage l'étude & la lecture. Au milieu de ses succès mondains les pauvres n'étaient pas oubliés; c'était par ces humbles amis qu'elle avait commencé ses visites de noces, & jamais elle ne suspendit ses relations intimes avec eux, mais ces actes de charité isolés ne purent longtemps suffire à l'immense besoin qu'elle éprouvait de se consacrer aux autres; une circonstance décida de sa vocation & la fit entrer dans la voie généreuse où elle devait marcher toute sa vie.

En passant un jour sous les fenêtres de la prison du Sénat, elle entendit sortir d'une des fenêtres un horrible blasphème, qui la troubla jusqu'au fond de l'âme. Aussitôt, avec la résolution de son caractère, elle entra dans la prison, & se fit introduire auprès du prisonnier dont la voix stridente avait proféré cette vilaine parole. Elle lui offrit des secours & s'efforça de le consoler & de l'exhorter. Elle voulut voir aussi la prison des femmes; elle y trouva misère, désordre & confusion, &, dès ce moment, le désir de se consacrer à la réhabilitation de ces malheureuses créatures devint dominant dans son cœur. Après de longues instances, elle en obtint l'autorisation de son mari, qui s'associa avec le cœur & la bourse à toutes ses œuvres.

Sa joie fut grande le jour où il lui fut permis de quitter son palais, le bien-être, le monde, qu'elle aimait & où elle était admirée, pour se faire prisonnière avec le rebut de la société, vivre dans l'intimité de ce qu'il y avait de plus corrompu, de plus méprisé; elle se sentait animée par l'espérance de faire luire un peu de lumière dans ces profondes ténèbres, d'aviver dans ces êtres dégradés quelque étincelle de foi, de réveiller ces consciences endormies ou plutôt paralysées par le vice, & cette espérance lui donna une force indomptable.

« L'apparition de la marquise fit une grande impression sur les prisonnières; c'était la première fois que la pitié descendait jusqu'à elles. Suivant l'habitude de toutes les condamnées, leur premier mot fut une justification de leur passé & une protestation d'innocence : chacune avait une histoire ou plutôt un roman à raconter, où elle se donnait le rôle d'une victime de l'injustice & de la calomnie. Madame de Barol refusa d'écouter leurs plaintes & d'entrer dans la discussion de leurs mérites. — « Je ne suis pas venue ici, leur dit-elle, pour examiner votre passé & reviser vos procès, mais pour partager vos tristesses & tâcher de les consoler. » Et comme elles insistaient pour avoir de l'argent : — « Je viendrai en aide, ajouta-t-elle, à celles qui m'écouteront & profiteront de mes paroles. »

Elle réussit dans cette œuvre difficile, au prix de quels travaux & de quels efforts? Son histoire le raconte, mais enfin elle réussit à établir dans ces prisons l'ordre, le silence, le travail, la prière, l'instruction religieuse; il y eut parmi ces pauvres femmes une rénovation complète, & comme les bonnes œuvres s'enchaînent les unes aux autres, la marquise de Barol sentit le besoin de créer des institutions nouvelles : les unes pour accueillir les prisonnières à leur sortie de prison, les autres pour recevoir les jeunes filles exposées & les préserver de ces dernières fautes que la loi humaine châtie. Un refuge, une maison de pénitentes, une maison de préservation furent fondés par ses dons, & le champ de la charité lui ouvrant de plus en plus ses vastes horizons, elle ajouta au soin de ces

(1) Chez Poussielgue, 29, rue Cassette. Un beau volume avec portrait. Paris, 6 fr.; par la poste, 6 fr. 60.

prisonnières, des libérées, des préservées, le soin des petits enfants.

Les asiles & les écoles de Turin lui doivent leur existence. Elle ne cessa de travailler à la multiplication des écoles primaires. Elle en fonda dans toutes ses terres & jusque dans son palais de Turin, & jamais personne ne l'a implorée inutilement lorsqu'il s'agissait de la fondation d'une école. Elle compléta l'œuvre de l'instruction par celle de l'apprentissage, se plaisant à réunir toutes les formes que la charité a pu inventer pour sauvegarder les années si exposées de la jeunesse pauvre. Trois institutions furent fondées par elle, qui poursuivent le même but à l'aide d'organisations différentes.

» Les Juliettes, appelées ainsi du nom de leur bienfaitrice, sont reçues gratuitement au couvent de Sainte-Anne & constituent un petit internat, où elles retrouvent la maison paternelle & l'atelier, la mère & la maîtresse.

» L'ouvroir de Saint-Joseph est un externat où les apprenties, gardées seulement pendant le jour, complètent leur instruction primaire, se livrent aux travaux de la vie domestique & apprennent un état. Elles retournent passer la soirée & la nuit chez leurs parents.

» Enfin, les Familles ouvrières réunissent chacune douze ou quinze jeunes filles sous la conduite d'une dame, qu'elles appellent leur mère; elles sont logées, nourries, entretenues dans la maison & vont faire au dehors leur apprentissage.

« A la vue de cet ensemble d'institutions destinées à la jeunesse, de cette échelle qui de l'asile passe par l'école, par l'orphelinat, par l'ouvroir, par la réunion des Juliettes, par la maison des Familles, qui, de plus, offre le Sacré-Cœur à la richesse, Sainte-Anne à l'industrie, Saint-Joseph au travail, Sainte-Philomène aux maladies incurables de l'enfance; ouvre le Refuge à la réconciliation, le couvent des Madeleines à la sainteté du repentir, la maison des Oblates aux expiations de la charité, & ne s'arrête qu'au dernier échelon, au centre même de la prison, pour y faire entrer l'école, le catéchisme et le travail, qui ne serait frappé d'admiration devant cette puissance, cette persévérance d'une femme parcourant seule, en le fécondant, cet immense domaine de la miséricorde? Dès qu'un besoin lui est révélé, dès qu'une misère la touche, elle en découvre toutes les profondeurs, elle poursuit le mal sur les hauteurs comme dans les plus bas fonds; oppose à chacune de ses nuances une œuvre, à chacun de ses degrés une institution, &, à force de créations & de sacrifices, parvient à ne pas laisser sans guérison une seule blessure, sans réparation une seule lacune : tel est, en effet, le caractère de la charité de madame de Barol; elle ne savait pas faire les choses à demi & se reposer en chemin, elle possédait cette universalité du génie catholique qui embrasse tout dans son affection & sa sollicitude. Elle était toute à tous, il fallait que le travail fût complet & l'ouvrage achevé, qu'entre ses mains l'âme fût nourrie comme le corps, le riche instruit comme le pauvre & qu'elle fît profiter de ses fondations la nation entière comme le plus humble & le plus abandonné de ses enfants. »

Et cette vie si occupée n'avait pas plus de lacunes que les œuvres qu'elle a fondées; jamais la marquise de Barol ne fit défaut à aucun de ses devoirs; épouse accomplie, parente dévouée, amie fidèle & charmante, elle donnait à tous la part du cœur & du temps qu'elle leur devait; le monde même avait ses heures, & son salon fut constamment le rendez-vous de tout ce que Turin avait de distingué par le nom & les talents.

Un soir, un ami y présenta Silvio Pellico, récemment sorti des prisons de l'Autriche; monsieur & madame de Barol lui témoignèrent un tendre intérêt, & ce fut dans leur maison, environné des soins les plus affectueux, que vingt ans plus tard le poète chrétien rendit à Dieu sa belle âme. Il a laissé sur les œuvres de la marquise des notes extrêmement précieuses.

La vie de madame de Barol se prolongea jusqu'en 1864; elle laissa, par un testament remarquable, sa fortune à ses fondations, & elle mourut dans les plus beaux sentiments de piété & de confiance en Dieu. Sa mémoire est en bénédiction, l'Italie la regarde comme une de ses gloires; mais la France a bien le droit de la revendiquer, car cette noble femme était Française par le sang, l'éducation, & les qualités brillantes de l'esprit & du cœur.

Monsieur de Melun a écrit cette biographie avec beaucoup de chaleur & de grâce; nous la recommandons à nos lectrices comme un fortifiant exemple, bien nécessaire au temps où nous vivons.

L'ENFANT VOLÉ

PAR M. ALFRED DES ESSARTS (1).

—o-o—

Étant donnée la fable de ce roman, étant acceptée son invraisemblance, on ne peut s'empêcher de le suivre avec un certain intérêt, & l'on trouve que l'auteur en a bien coordonné les événements, & qu'il en a déduit une excellente morale. Voici le sujet de ce livre : l'enfant volé est le fils d'un capitaine de vaisseau qui a péri dans un naufrage; ce capitaine Sennepont a été aimé dans sa jeunesse par une femme de grande naissance qui a l'étrange & criminelle idée de s'approprier, en souvenir du mort, l'enfant qu'il a laissé, & de dérober à la

(1) Deux volumes, chez Vaton, 75, boulevard Saint-Germain. Paris, 4 fr.; par la poste, 4 fr. 50.

pauvre veuve le seul bonheur qui lui reste. Ce projet s'exécute, l'enfant volé est élevé par sa ravisseuse, tandis que sa mère, éperdue de douleur, le cherche de toutes parts, & devient aveugle à force de le pleurer. Il est enfin rendu à sa mère, & les péripéties de ces longues recherches forment la trame du roman. La morale en est résumée dans ce mot de *l'Imitation* : *C'est en combattant ses passions que l'on trouve la paix*, *et non en s'en rendant esclave.* Nous critiquons le sujet qu'a choisi monsieur des Essarts, parce qu'il n'est pas dans la gamme vraie des passions et des caractères ; rien de plus faux, de plus impossible que cette femme qui commet un crime pour jouir de l'enfant d'une rivale; mais à part cette critique de fond, nous dirons que l'ouvrage est écrit avec pureté, & qu'il peut même offrir une lecture amusante.

M. B.



UNE HISTOIRE D'AUTREFOIS

Un soir du mois de juillet, le jour de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, la route que je suivais m'ayant obligée de traverser la petite commune de Margon, je fus frappée du mouvement singulier qui animait la population fort restreinte de ce village. Le soleil venait de disparaître derrière l'horizon, & à quelques centaines de pas de moi, sur la place du village, on voyait s'élever une épaisse fumée, au-dessus de laquelle un corps des plus fantastiques était suspendu. La foule qui l'entourait paraissait assez gaiement agitée, & les enfants poussaient des cris de joie en chantant des paroles que je ne pouvais distinguer.

« Si madame veut voir, me dit, en arrêtant sa voiture, le cocher qui me conduisait, nous avons plus de temps qu'il n'en faut pour arriver à Rotrou avant le départ du train. »

Je me trouvai bientôt mêlée à la foule, me demandant ce que pouvait représenter ce spectacle auquel je commençais à m'intéresser, lorsqu'une femme âgée m'expliqua en très-bons termes qu'un mannequin semblable était régulièrement brûlé tous les ans, à pareil jour, depuis six ou sept cents ans.

« A mort, la Bourbonnaise! à mort, la bourbonnaise! répétait la foule qui en ce moment couvrit la voix de la vieille dame. Je profitai de cette interruption pour la regarder plus attentivement, & je fus frappée de la singularité de son extérieur. C'était une personne fort âgée; la mode de ses vêtements paraissait remonter à quelque trente ans; elle avait des lunettes qui lui donnaient un petit air doctoral, ne messeyant point à son genre de physionomie, & elle me parlait avec cette bienveillance doucement empressée qui était si pleine de grâce chez nos grand'mères.

« C'est une histoire qui remonte au temps des croisades, reprit-elle, & pour peu qu'elle vous intéresse, madame, & que vous vouliez bien vous arrêter un moment chez moi, je vous la ferai connaître. »

Je m'excusai en lui disant que le temps me manquait, devant arriver à Nogent pour le train de dix heures. Et puis, le dirai-je? une appréhension ridicule m'était survenue; les modes étranges de cette dame, ses allures d'un autre temps, me firent redouter de me trouver en présence d'un cerveau quelque peu dérangé, je refusais donc avec circonspection, dans la crainte d'irriter mon inconnue; mais elle, regardant mon hésitation comme un consentement indirect, appela un gros aubergiste qui prenait gaiement part à l'autodafé, et lui dit :

« Maître Jean, ne pourrait-on pas faire reposer chez vous le cocher & les chevaux qui conduisent madame, pendant qu'elle va s'arrêter un moment chez moi?

— C'est très-facile, madame, reprit maître Jean en ôtant respectueusement son bonnet. » Et il donna aussitôt des ordres en conséquence.

Un peu rassurée par le geste de déférence de maître Jean, je suivis la dame, dont les vieilles jambes auraient certainement lassé les miennes à la course, & nous arrivâmes bientôt à l'extrémité du petit hameau de Margon.

La maison de cette dame était petite & de pauvre apparence, & elle y vivait seule. Une première pièce, ressemblant à celles qui servent ordinaire-

ment d'appartement commun aux gens de la campagne, précédait la chambre à coucher de la propriétaire, qui m'en fit les honneurs avec l'aisance d'une femme du monde. Le mobilier était peu en harmonie avec l'extérieur. C'étaient des objets d'un luxe ancien, mais élégants. Les tentures étaient fanées et passées de mode depuis longtemps, mais rien n'y était délabré. Il était difficile de croire que toutes ces choses eussent toujours meublé une aussi pauvre chambre. Il y avait là quelque histoire très-propre peut-être à servir de prologue à l'épisode du temps des croisades qu'on voulait me raconter.

« L'arrangement de mon petit réduit peut vous étonner, madame, me dit-elle; un brusque changement de fortune m'y a conduite & j'y ai trouvé la paix, retrouvant en même temps, dans les objets matériels qui m'entouraient, les souvenirs & presque les habitudes d'un autre temps. Mon mari, officier dans la garde royale, a péri à la prise d'Alger. Peu de jours après, mes amis ont été dispersés par les événements politiques; moi, je suis venue chercher ce petit abri non loin du château où j'avais passé les belles années de ma vie, & dont je puis encore apercevoir d'ici le faîte quand l'atmosphère est transparente. Mon installation dans ce village a bien causé un certain étonnement mêlé de curiosité; mais ces braves gens ont pris goût à moi, si je puis dire ainsi, en comprenant le motif de ma solitude, & chacun a paru s'étudier à me rendre service. En retour, je me suis faite le répétiteur du catéchisme de leurs petits enfants. »

Je fus touchée de trouver tant de simplicité & de résignation chez une femme à qui le souvenir de son existence passée aurait pu faire regretter, avec moins de mansuétude, la pauvreté de sa situation actuelle. J'avais une sorte de remords de l'opinion peu bienveillante que j'avais eue d'un être si doux dans son malheur. Je lui pris la main & lui dis :

« Aujourd'hui, madame, c'est moi qui serai votre auditoire, & je trouverai un véritable charme à vous enrendre.

— Peut-être ai-je cru trop facilement que cette vieille histoire pouvait intéresser une autre autant que moi, qui ne vis plus que de vieux souvenirs. »

Et la bonne dame, qui n'attendait que la permission de commencer son récit, me raconta l'histoire que voici :

Le comte de Perche venait de prendre la croix & appelait sous sa bannière tous les seigneurs dont il était le suzerain. Le seigneur de Courcelles était un noble & vaillant chevalier ; ce ne fut pas par simple obéissance qu'il suivit son suzerain, sa foi ardente l'entraînait, & le jour même où le comte de Perche avait convoqué ses vassaux, il avait placé la croix sur son manteau. Quand il entra dans la grande salle du château où la dame de Courcelles et sa fille Renée attendaient son retour, une vive alarme s'empara de l'épouse & de l'enfant; mais nul murmure ne se fit entendre. Les deux femmes affligées laissèrent échapper quelques larmes, et répétèrent d'une voix brisée l'acclamation des premiers croisés : « Dieu le veut ! »

— Oui, dit le nouveau croisé, Dieu le veut! & peu de jours s'écouleront avant le départ.

— En partant pour marcher à la défense du Saint-Sépulcre, ajouta le seigneur de Courcelles s'adressant à sa femme, je laisse ici des intérêts bien chers. Notre fille Renée a seize ans à peine; déjà deux jeunes seigneurs également honorables ont recherché sa main, mais la grande jeunesse de notre enfant bien-aimée me permet de différer ma décision sur ce sujet; attendez donc mon retour, autrement, je vous adjure de ne disposer de sa main qu'en faveur du chevalier qui sera porteur de mon anneau & de mon consentement scellé des armes de la maison de Courcelles. »

La mère de Renée jura à son époux qu'elle serait fidèle à ses recommandations, & sa fille lui promit de se soumettre avec la plus entière obéissance à ses volontés.

La tristesse des châtelaines de Courcelles, d'abord très-vive, s'adoucit peu à peu. Aujourd'hui nous courons impatiemment après la vie; alors on se laissait vivre sans trop se presser. Le travail manuel, de rares lectures, quelques promenades à travers les bois & les garennes du Perche, remplissaient toutes leurs journées. Les visites reçues et rendues étaient rares. Cependant, deux visiteurs plus assidus que les autres venaient parfois saluer les nobles dames de Courcelles ; c'étaient les deux jeunes chevaliers qui avaient recherché la main de Renée. D'abord le seigneur de Nogent, jeune homme au cœur noble, mais d'une fierté un peu trop délicate peut-être. Profondément épris de la douce Renée, la vivacité de ses sentiments ne lui aurait jamais fait oublier la réserve que lui imposait l'absence du seigneur de Courcelles, & le délai que celui-ci avait exigé pour l'établissement de sa fille. Le jeune chevalier saisissait avec bonheur les occasions qui lui permettaient de venir présenter ses hommages aux châtelaines de Courcelles, mais sa délicate contrainte le faisait peu avancer dans les bonnes grâces de ces dames.

Il n'en était pas de même de son rival, le jeune sire de la Manordière.

Dans ce temps, les manoirs étaient exposés à des attaques à main armée. Plus d'un petit seigneur jouait le rôle de flibustier, & le château de Courcelles, privé de son chef pendant la croisade, avait été l'objet de la convoitise d'un des seigneurs du voisinage. Le jeune de la Manordière était accouru au secours des nobles dames; il avait été assez heureux pour repousser l'ennemi, mais au prix d'une blessure qui l'avait forcé de rester au manoir, où les deux dames lui avaient donné des soins.

Cependant il avait déjà recherché l'alliance d'une noble dame du pays, Marguerite des Radrets, châtelaine de Margon, où l'on brûle si exactement chaque année le mannequin de la Bourbonnaise.

Le château des Radrets, demeure de cette dame, n'en est éloigné que de quelques lieues, & il a acquis depuis une célébrité par le séjour qu'y a fait notre Racine au dix-septième siècle. La beauté de Marguerite des Radrets était remarquable, mais son caractère répondait peu aux grâces extérieures de sa personne. Hautaine, impérieuse, remplie de caprices bizarres, elle avait plus d'une fois éloigné ceux que sa beauté avait d'abord attirés auprès d'elle, et, comme bien d'autres, le sire de la Manordière avait renoncé à son alliance. Peut-être ignorait-on, au château de Courcelles cet ancien engagement; ce qui est certain, c'est que la dame de Courcelles, de plus en plus touchée de l'empressement du jeune chevalier, se décida à envoyer un message à son mari, afin d'obtenir son consentement au mariage de Renée & de la Manordière.

Il y avait peu de temps que le message de la dame de Courcelles était parti, lorsqu'une lettre de son mari lui parvint; il lui apprenait qu'une grande victoire venait d'être remportée sur les infidèles, que les Saints Lieux demeuraient en notre possession, et il terminait sa lettre en lui annonçant son prompt retour.

Cependant deux années s'écoulèrent sans qu'on vît revenir ni le seigneur de Courcelles, ni l'envoyé qui avait été chargé de lui porter la lettre de la dame de Courcelles. Le jeune de la Manordière, impatient de tant de délais, prit héroïquement le parti d'aller trouver lui-même le seigneur de Courcelles, & de se joindre, sous ses auspices, à l'armée des Croisés, qui achevaient sans doute leur entreprise si bien commencée. Il se flattait d'obtenir par sa valeur les suffrages du père de Renée.

Cette nouvelle séparation ramena la tristesse au château de Courcelles; les dames y vécurent d'autant plus isolées; cependant l'espérance du retour si longtemps différé, mais qui ne pouvait plus tarder, pensaient-elles, rendait leur isolement moins sombre. Plusieurs mois s'écoulèrent dans cette attente. Le seigneur de Nogent vint parfois offrir ses hommages aux châtelaines, mais toujours avec le respect craintif qu'il apportait dans ses relations avec elles.

Un jour il arriva que la visite du seigneur de Nogent fut annoncée aux dames plus solennellement que de coutume. A peine descendu de cheval, il gravit les degrés du perron avec un empressement plein de trouble, & lorsqu'il se trouva en présence des dames, la joie brillait dans ses yeux, mais une larme de commisération y brillait aussi. Il fléchit le genou devant la mère de Renée & lui présenta une lettre qu'il venait de recevoir du seigneur de Courcelles. Ce message qui était scellé des armes de la maison de Courcelles, & accompagné de l'anneau paternel, lui avait été remis par un pèlerin arrivant de la Terre-Sainte, & qui avait poursuivi sa route sans vouloir s'arrêter au château de Nogent.

A la vue de ces insignes, la dame de Courcelles fut remplie de terreur; elle se rappela aussitôt les paroles de son époux au moment de son départ, quand il lui avait fait jurer de n'accorder la main de Renée qu'au chevalier porteur de ses dernières volontés, s'il ne venait lui-même pour en disposer selon son choix. Mais elle ne douta plus de son malheur après avoir lu ces lignes :

« Seigneur de Nogent, avant de quitter la vie,
» j'ai voulu donner un époux à ma fille, & c'est
» vous que j'ai choisi; allez annoncer cette nou-
» velle à ma famille, & que la volonté d'un père
» mourant pour le Christ soit fidèlement exécutée;
» le pèlerin chargé de porter cette lettre vous re-
» mettra aussi l'anneau que m'ont transmis mes
» aïeux, & que vous conserverez religieusement.»

Quelques semaines furent données à la douleur; le seigneur de Nogent conduisit Renée à l'autel, il y reçut sa foi, & sans doute aussi le loyal aveu de l'affection qu'elle avait eue pour le sire de la Manordière.

Renée, devenue châtelaine de Nogent, avait dû quitter le manoir paternel, où sa mère désolée allait pleurer plus amèrement encore la perte de son noble époux. Seule désormais, & tristement inactive, elle enviait le bonheur des recluses & songeait à chercher dans la paix du cloître un remède à sa douleur.

Un soir qu'elle était accoudée sur un balcon de pierre donnant sur une avenue du château, son attention fut soudainement réveillée par un bruit de chevaux lancés au galop. Son cœur tressaillit à ce bruit; ses yeux se dirigèrent vers le point le plus lointain qu'ils pussent apercevoir, & découvrirent bientôt deux cavaliers qui s'avançaient, vers le château, de toute la vitesse de leurs chevaux. Bien avant qu'ils fussent parvenus au pied du perron, la dame de Courcelles avait reconnu le sire de la Manordière & son écuyer. Le jeune chevalier, après avoir levé jusqu'à elle un regard rapide, franchit avec anxiété les degrés du manoir, & se trouva bientôt devant la dame de Courcelles.

« Renée! se hâta-t-il de dire d'une voix tremblante!

— Renée est pleine de vie, dit la dame de Courcelles, qui comprit l'erreur du jeune homme, mais ignorez-vous donc tous nos malheurs? Quoi! vous avez quitté les Saints-Lieux sans être instruit de la cause d'un tel deuil? N'avez-vous pu joindre mon cher seigneur avant que la mort l'eût frappé ?

— Il y a ici une horrible méprise, s'écria le jeune homme, votre noble seigneur est à quelques lieues d'ici; vous pleurez un époux vivant & victorieux!

— Vivant! s'écria la dame de Courcelles.

— Oui, vivant, reprit le jeune homme, grâce au bonheur que le ciel m'a accordé de lui sauver la vie. J'ai eu la gloire de partager ses dangers, & de combattre à ses côtés; il a loué lui-même mon zèle et ma conduite pendant cette guerre, & m'a nommé son fils; la main de Renée m'est accordée.

Les émotions si rapides et si diverses qui venaient d'assaillir la dame de Courcelles ne lui permirent guère de ménager la triste vérité au sire de la Manordière. Elle lui raconta en peu de mots comment un message mensonger les avait abusées, & comment Renée se trouvait être l'épouse du seigneur de Nogent.

Dès le lendemain, la dame de Courcelles avait quitté ses habits de deuil, & le seigneur de Courcelles rentrait dans son manoir salué par les acclamations de ses vassaux. Il éprouva un vif chagrin de ne pas pouvoir nommer son fils le sire de la Manordière, qu'il n'en aima pas moins, mais l'alliance du seigneur de Nogent était trop honorable, ce gendre était un trop vertueux chevalier pour que les regrets des parents de Renée fussent bien amers. Cependant le sire de la Manordière ne s'en tint pas à une stérile douleur. Ses trop justes soupçons s'étaient portés d'abord sur Marguerite des Radrets; mais l'anneau, les armes de la maison de Courcelles, comment pouvait-on s'en être rendu maître? Il fit des recherches actives, le faux pèlerin fut découvert & forcé d'avouer au nom de qui il avait agi. Cette première découverte amena celle de l'habile joaillier, qui, sur les indications & les dessins très-précis de la dame de Margon avait exécuté le faux anneau et les fausses armoiries de la maison de Courcelles. Avec une telle certitude, le sire de la Manordière devait-il s'abstenir de poursuivre une femme? Peut-être? Mais son ressentiment égalait sa douleur. Le faux était évident: la loi contre un tel délit était des plus sévères, & le sire de la Manordière fut sans pitié. Les preuves étaient accablantes, & les juges rendirent une sentence que la chronique a conservée. Elle portait que la dame de Margon, convaincue de faux devait être *d'abord pendue et étranglée, trainée ensuite sur une claie, son cadavre brûlé et son manoir livré aux flammes; que ses prés seraient desséchés, ses arbres arrachés et tous ses biens confisqués au profit du seigneur de Nogent*, qui fut pleinement justifié, car le noble jeune homme, dont on connaissait l'attachement pour Renée, avait d'abord été soupçonné de complicité, et la loi voulait que l'innocent fût dédommagé d'un soupçon injurieux. On alla plus loin : afin de perpétuer l'indignation qu'avait inspirée la perfidie de Marguerite des Radrets, on ordonna que chaque année, à pareil jour, on brûlerait l'effigie de la châtelaine de Margon; mais on ignore pourquoi le nom de *mannequin de la Bourbonnaise* fut donné à cette effigie.

Tel fut le récit de la vieille dame. Son âge, le caractère de son esprit, qui avait vivement percé dans ce récit, avaient aidé à me faire illusion sur le temps où elle m'avait reportée en pensée. Je la quittai à regret, comme on quitte un rêve agréable pour retourner à la réalité; je ne prévoyais aucune occasion de la revoir jamais.

En traversant la petite place de Margon pour reprendre la route que je devais suivre, je fus étonnée du silence qui avait succédé à la scène joyeusement tumultueuse qui l'animait peu d'heures auparavant; les habitants de Margon étaient paisiblement rentrés chez eux; quelques débris du bûcher où l'on avait brûlé le mannequin de l'ancienne châtelaine fumaient encore, & la lune qui se levait à l'horizon répandait une douce clarté sur le paysage, un peu monotone des alentours. Le mouvement de la petite gare où j'arrivai bientôt, quelque restreint qu'il fût, me ramena à six ou sept siècles de distance, et lorsque le train partit pour me replonger rapidement au milieu des fatigues & des luttes de notre existence moderne, je ne sais si je ne me pris pas à envier un peu le tranquille réduit de la bonne solitaire de Margon, passant sa vie à feuilleter de vieilles chroniques, & à enseigner avec sa douce & patiente intelligence le catéchisme aux petits enfants.

Mademoiselle de la Ponneraie.



LA PHOTOGRAPHIE DE LA MORTE

I

On va souvent chercher bien loin la poésie, alors que les événements les plus simples de la vie suffisent pour vous mettre tout d'un coup face à face avec elle. Je plains ceux qui ont besoin du trépied antique pour rencontrer l'inspiration. Ils ressemblent à des hommes qui demanderaient des lunettes pour admirer la splendeur des cieux.

Il arrive que les natures les moins cultivées, celles qu'on jugerait les plus vulgaires, portent en elles, suivant la comparaison tant de fois répétée, l'étincelle intérieure. Il suffit du moindre choc pour faire jaillir au dehors l'éclair de leurs sentiments.

II

C'était à Lyon, il y a aujourd'hui trois années.

Sur le quai de la Saône, au cœur de la ville, et précisément en face de la montagne de Fourvières, se trouve une photographie qui jouit de quelque réputation. Je ne sais comment l'artiste a pu conquérir cette clientèle spéciale, mais il n'en est pas moins certain que presque toute la banlieue de Lyon, dans un rayon de cinq ou six kilomètres, s'adresse infailliblement là pour tous les souvenirs & les portraits de famille.

Il m'était arrivé déjà d'y conduire, sur leur demande, plusieurs habitants de la campagne. J'avais fini par faire la connaissance du photographe. Malgré l'affluence des visiteurs & l'abondance de son travail, il n'a point avec lui d'autre aide que ses deux fils. Il n'est pas encore au niveau des industriels parisiens qui opèrent eux-mêmes par les mains anonymes de leurs employés.

J'étais venu ce jour-là réclamer le portrait d'un fermier des environs, brave homme s'il en fut, mais singulier mélange d'impatience & de flegme. Depuis cinquante-cinq années qu'il honorait de sa présence le monde d'ici-bas, il ne lui était jamais venu encore l'idée de conserver ses traits à la postérité; puis tout d'un coup il avait cédé à l'envie d'imiter son beau-frère & de se faire photographier. Depuis ce temps, il ne se passait guère de mois ni de semaine où il ne m'écrivît pour me demander quelque nouvelle douzaine de ses portraits.

III

J'errais au hasard dans les deux ou trois petits salons du cinquième étage, assez tristement orientés sur une cour intérieure. Cette cour présentait au regard je ne sais quel aspect monastique, avec son vaste développement, ses larges escaliers aux quatre angles & ses portiques intérieurs qui en faisaient le tour. Monsieur Bernadat avait établi son atelier & sa galerie d'opérations au sixième étage, du côté du grand jour.

On peut sans doute, dans le salon d'attente d'un photographe, éprouver des impressions fort diverses, mais je n'hésite pas à affirmer que la tristesse ne saurait manquer ici de dominer tous les autres sentiments.

Vous savez, en effet, qu'à moins d'une autorisation spéciale des familles, un photographe n'oserait point accrocher dans cette pièce, destinée à recevoir le public, le portrait d'une personne vivante & dont le premier venu pourrait dire tout haut le nom. A Paris, où abondent les personnages publics, hauts fonctionnaires, auteurs, journalistes, artistes dramatiques, il ne manque pas de têtes à pendre en tapisserie autour de l'atelier; mais la province est plus susceptible. A Lyon, en particulier, on veut bien se faire représenter pour sa famille & pour ses amis, mais tout ce qui ressemble de près ou de loin à une publicité quelconque ne manque pas d'inspirer une insurmontable répulsion.

Je me disais donc, non sans une certaine mélancolie, que la plupart de ces figures franches & souriantes, de ces physionomies bienveillantes & graves, de ces personnes à l'air plein de vie & de santé, avaient déjà quitté ce monde. Il me semblait, par une illusion singulière, seul comme je l'étais dans ce petit salon, me trouver dans un cimetière où, du fond de leurs tombes entr'ouvertes, les morts eux-mêmes m'auraient regardé.

IV

Je fus détourné de ces sombres pensées par l'introduction d'une nouvelle cliente.

La présentation était des plus simples.

A la porte de l'appartement, sur l'escalier, la prévoyance du photographe avait fait inscrire sur une plaque de cuivre ce double avertissement :

Tournez le bouton, S. V. P.
Entrez sans frapper.

Monsieur Bernardat passait la plus grande partie de son temps à l'étage supérieur, où s'accomplissaient les manipulations. Un petit escalier intérieur conduisait directement le visiteur, au moment voulu de l'opération, du salon situé au cinquième à la galerie ouverte du sixième étage.

Dès que le timbre mis en mouvement par l'impulsion de la porte d'entrée eut cessé de murmurer, je vis entrer une paysanne des bords de la Saône, dans ce costume tout à la fois simple & pittoresque qui paraît si merveilleusement approprié à ce genre de beauté :

Madame Récamier peut être prise à bon droit pour le véritable type de la femme lyonnaise. Ce n'est point là un de ces échantillons uniques de grâce & d'élégance factices, une de ces fleurs de serre chaude, nées dans l'atmosphère exceptionnelle des salons, & qui demandent à être vues à travers la magie d'une perspective habile.

Lyon, par un rare privilége, réunit dans la femme les traits fiers & un peu languissants de la jeune fille allemande, en même temps que l'ardeur contenue des natures italiennes. Il en résulte un mélange de contrastes qui donne à la physionomie une expression singulièrement mobile. Le regard a tantôt des douceurs infinies, tantôt des tristesses profondes, des éclairs de courroux ou des tempêtes d'indignation. Puis, tout d'un coup, le visage redevient muet & calme. Il reprend dans son immobilité sculpturale cette apparence du Sphinx égyptien, qui cachait, sous l'éternelle placidité du marbre, le secret dévorant des destinées.

V

La paysanne que j'avais devant les yeux était peut-être un des types où j'ai vu cette race composite des Lyonnais le plus fortement accusée.

Elle devait être, comme je le pense, du village de Collonges ou de Saint-Cyr au Mont-d'Or. Ces deux noms ne sont point inconnus en Angleterre. Avant les chemins de fer, du temps où les routes de terre conduisaient les chaises de poste, tout le long des rives fleuries qui séparent de la Saône les collines inclinées du Mâconnais, il n'était point rare de voir un noble lord faire arrêter sa berline & prolonger sa halte dans quelqu'un de ces villages gracieux. On vous citera les noms des filles de fermiers & de petits propriétaires qui ont porté, à la cour du Royaume-Uni, la couronne des maisons féodales & le manteau royal des pairesses.

La femme que j'avais devant moi avait passé l'âge de la jeunesse. Elle portait sur son front & sur toute sa personne cette sorte de majesté invisible qui atteste la mère dans la femme. Ses yeux avaient la douceur d'un regard qui a souri aux petits enfants. Elle gardait cette beauté calme de l'automne, alors que les feuilles ne sont point encore tombées, & qu'on devine déjà les approches de l'hiver sous les derniers restes de l'été.

La coiffure des paysannes lyonnaises se compose d'un large chapeau de paille, dont les ailes mouvantes se relèvent ou s'abaissent à chaque pas. Cette espèce de palpitation plonge tour à tour, dans l'ombre ou dans la lumière, la tête & les épaules elles-mêmes. Il en résulte un effet étrange & pour ainsi dire fantastique. La physionomie apparaît tout à coup inondée d'une lueur éclatante, &, l'instant d'après, elle se perd dans une profonde obscurité.

VI

Au retentissement du timbre, monsieur Bernadat était descendu.

« Qu'y a-t-il pour votre service, madame?

— Monsieur, reprit la paysanne d'une voix un peu émue, je m'appelle Marguerite Maximin, femme Sauveret. »

Le photographe s'inclina sans répondre.

« Je viens ici de la part d'une de vos plus anciennes pratiques, le père Charpentier, de la Croix des Rameaux, le fermier de monsieur le marquis d'Outrebon. Vous avez *tiré le portrait* de toute sa famille. Il m'a bien dit que je ne pouvais m'adresser mieux qu'à vous.

— Je ferai ce que je pourrai pour vous satisfaire.

— Monsieur, je viens pour le portrait de ma fille.

— Très-bien, madame; prenez la peine de me suivre à l'étage au-dessus. »

Je montai l'escalier en même temps que monsieur Bernadat & Marguerite Sauveret. On sait que j'étais un peu de la maison. Monsieur Bernadat m'avait souvent donné des conseils photographiques. Il avait, en ce moment même, à me remettre les deux dernières douzaines commandées par le brave homme dont j'ai parlé.

VII

Les touristes qui traversent Lyon devraient se faire photographier par monsieur Bernadat, seulement pour contempler le panorama dont on jouit de sa galerie.

Cette galerie ne comprend pas seulement la cage vitrée qui constitue le théâtre essentiel de la pose; on a eu l'adresse d'y annexer une sorte de balcon découvert, qui se prolonge, dans les meilleures conditions de solidité & d'élégance, tout le long du toit de la maison voisine. Un treillage doré, entrelacé de feuillage & de fleurs grimpantes, monte assez haut pour vous défendre de tout vertige, & la saillie des corniches, qui vous empêche d'abaisser perpendiculairement vos regards au pied de l'édifice, reporte, malgré vous, votre vue sur le spectacle magnifique qui se déploie de l'autre côté du fleuve.

La montagne de Fourvières présente des conditions de pittoresque, un effet de perspective artistique tellement merveilleux, que les Lyonnais, peuple éminemment sensible à l'impression du beau, ont ouvert une souscription pour garder à ces pentes leur aspect actuel & empêcher qu'aucune transformation les défigure ou qu'aucun bâtiment les surcharge.

Le pied de la montagne a pour marge & en quelque sorte pour encadrement, tout à fait au bas, cette onde paisible de la Saône à laquelle le poète latin demandait vainement dans quel sens elle dirigeait son cours. Les berges, revêtues de ces larges pierres qui viennent de Couzon, sont couronnées de maisons, de monuments, d'édifices, d'un palais de justice aux larges colonnes, de l'antique cathédrale où l'église grecque tenta sa dernière réunion avec l'église latine. C'est le vieux Lyon, la cité de Plancus, la ville des Césars, la citadelle du moyen âge, que la richesse & le commerce moderne ont depuis longtemps abandonné.

Au-dessus de ces toits aux couleurs sombres, qu'obscurcit encore un manteau de fumée, les vapeurs de la houille que Saint-Étienne fournit à la consommation lyonnaise, des pentes revêtues d'un vert éclatant, des massifs, de grands arbres, quelques édifices jetés comme pour le plaisir des yeux le long de ces vastes espaces vides, des con-

structions romaines qui élèvent çà & là leur masses imposantes, des voies transversales, habilement dissimulées, &, tout au sommet de la montagne, la chapelle fameuse du pèlerinage de Fourvières. La petite église, nouvellement rebâtie à la droite de l'ancien sanctuaire, & de façon à le faire rentrer lui-même comme une des deux ailes dans le plan du nouvel édifice, est surmontée, suivant l'usage italien, d'une image colossale de la Vierge. Cette statue, entièrement dorée & dont l'éclat est entretenu avec un soin particulier, semble recueillir & concentrer la lumière, alors que le jour flotte indécis dans les premières clartés de l'aurore ou les dernières brumes du couchant. On voit, comme au sommet d'un immense piédestal, se détacher sur les perspectives du ciel cette magnifique image, faite pour rappeler aux âmes la récompense ou le pardon.

En ce moment même, un soleil étincelant répandait sur l'eau calme et miroitante un reflet ardent et embrasé. On aurait dit qu'entre nous & la sainte montagne passait comme une haleine de feu. La chapelle lointaine ainsi que la statue paraissaient baignées dans une atmosphère de flammes. Les moindres détails du paysage apparaissaient aux regards avec cette netteté, cette transparence, cette fraîcheur de nuance & de coloris, qui semblent le privilége des horizons d'Espagne ou d'Italie.

VIII

Marguerite Sauveret s'était arrêtée sur le petit pont qui conduit de la galerie vitrée au balcon découvert. Elle demeurait immobile, les deux coudes appuyés sur la balustrade fleurie.

Elle regardait, non pas peut-être l'horizon lui-même, malgré la splendeur du spectacle, mais plus haut, je crois, du côté du ciel.

Monsieur Bernadat crut devoir respecter cette contemplation silencieuse.

Il se disait sans doute, comme moi, que, si, au lieu de procéder, comme on le fait, à la recherche d'une pose, de dissimuler le pied, d'avancer la main, de caler la tête au moyen d'une tige de fer, de maintenir la taille par un support en bois, & de commander ensuite l'immobilité & la raideur par le célèbre « ne bougeons plus, » on pouvait saisir au vol & à l'insu du modèle, les attitudes du corps qui se trouvent par moments traduire si bien les mouvements de la pensée; si l'âme pouvait être ainsi appréhendée au moyen de l'appareil photographique, dans quelques-uns de ces moments exceptionnels où elle éclate pour ainsi dire tout entière au dehors, cette femme ainsi penchée, le front voilé par l'ombre frémissante de son large chapeau, éclairée par une sorte de lumière errante, en dépit de l'abri sous lequel elle se réfugiait contre la lumière & contre la chaleur, offrirait une image à désespérer le talent des peintres & à faire pâlir, dans cet effet de clair-obscur, le génie même de Rembrandt.

Madame Sauveret parut se réveiller de sa contemplation; sa physionomie exprima quelque surprise, & du revers de sa main elle essuya une larme.

Monsieur Bernadat ouvrit la porte de la galerie, & Marguerite s'assit sur un fauteuil exposé en pleine lumière.

IX

Madame Sauveret mit son large chapeau sur ses genoux, & s'adressant à l'artiste qui, debout devant elle, s'appuyait sur la haute boîte de son appareil :

« Monsieur, dit-elle, je viens pour le portrait de ma fille.

Vous ne la connaissez-pas, monsieur, ma Madeleine?

Seize ans, plus grande que moi et plus belle que toutes les femmes!

Vous figurez-vous, monsieur, que, sans être jamais sortie de notre village, elle ait pu avoir cet air de reine & cette marche d'impératrice?

Son père, mon pauvre défunt mari, n'était qu'un cultivateur conduisant la charrue & bêchant la vigne; sa mère, vous la voyez, une femme des champs qui ne s'est jamais vue au miroir.

Les yeux de Madeleine sont si beaux & si doux, qu'on n'en saurait dire la couleur. On les regarde & ils laissent si bien apercevoir son cœur & son âme, qu'on ne se souvient plus de les avoir aperçus, parce qu'on s'abandonne à songer à elle.

Sa bouche laisse tomber tant de bonnes paroles qu'on en est tout surpris & tout enchanté; on oublie si elle est grande ou petite. On sent encore le sourire qu'elle vous laisse dans le cœur, mais on ne peut plus se la représenter.

Par exemple, on voit bien ses grands cheveux noirs qu'elle rejette en tresses derrière ses épaules. C'est ma belle-sœur, mariée à Genève, qui lui a enseigné cette habitude des Suissesses. Ce n'est peut-être pas tout à fait la mode d'à présent; mais je vous assure que ces cheveux, flottant en arrière, & ce front dégagé, donnent une idée d'innocence & de paix.

Puis, ce que je voudrais retrouver dans son portrait, ce sont ses mouvements si doux & si vifs. Madeleine ressemble aux hirondelles qui traversent l'espace sans battre de l'aile & qui paraissent emportées par le souffle lui-même du vent. On ne l'entend pas venir, on ne la voit pas s'en aller.

Je me figure ainsi les apparitions de la sainte Vierge & des saints.

MONSIEUR BERNARDAT. Sans doute, madame, tout cela ne peut se représenter au moyen de l'objectif; mais on tâchera de faire de son mieux.

MADAME SAUVERET. Ah! monsieur, ce que vous ne pourrez pas montrer non plus, c'est l'air de sa figure, à mesure qu'il accompagne ses paroles. Vous savez : une romance qu'on ne chante pas & qu'on se contente de réciter, il n'en reste presque plus rien, n'est-ce pas? Eh bien! quelque chose que dise Madeleine, telle bonté & tel cœur qu'il y ait dans ses discours, si vous les mettez par écrit pour les relire sans les voir sortir de cette bouche fraîche & rose, sans entendre cette musique dont sa voix les accompagne avec une espèce de chant, c'est se réduire à ne rien comprendre à tout ce qu'elle a dit. Vous savez bien qu'à l'église on ne s'explique pas les paroles du latin, mais la musique vous dit tout de même que ces hymnes prient pour vous; ainsi, voyez-vous, la voix de ma pauvre fille vous fait l'effet d'un concert qui vous laisserait pour longtemps de la mélodie & de la joie. »

X

J'écoutais, sans me cacher & sans intervenir, les paroles de Marguerite Sauveret. Emportée par cet élan de tendresse, elle avait, sans y prendre garde, élevé la voix. Je crois d'ailleurs qu'entendre n'était pas ici une indiscrétion. Quelle mère ne serait bien aise d'avoir un témoin de plus pour lui faire l'éloge de sa fille?

J'entends dire souvent que les biens de ce monde sont partagés d'une façon inégale, que les uns ont tout, & qu'aux autres il ne reste rien ou presque rien.

Les mères auxquelles il est donné de serrer leurs petits enfants dans leurs bras, & de les voir chaque année grandir auprès d'elles, savent bien que la meilleure, la plus pure, la plus vraie de toutes les joies, ne leur a point été refusée. Voilà les vrais biens de la terre, & ceux-là n'ont été réservés ni aux riches ni aux puissants de ce monde.

Marguerite Sauveret paraissait comme enivrée des paroles qu'elle prononçait. Elle y apportait tant d'exaltation, une ardeur si passionnée, que cette effusion de ses sentiments finissait par avoir quelque chose de maladif & de mélancolique. L'âme ne supporte point sans en pâtir une telle surexcitation. En pareil cas, la joie elle-même finit par tourner à la souffrance.

« Vous n'êtes pas venue à bout encore, avec vos inventions, de rendre les couleurs des vêtements & de la peau?

— Madame, reprit le photographe, des expériences récemment tentées à Paris, & dont les résultats ont été communiqués à l'Académie des sciences, permettent d'espérer... »

Madame Sauveret ne l'écoutait pas, elle continua poursuivant sa propre pensée :

«Après tout, il vaut peut-être mieux encore ne pas représenter le teint & la couleur du moment. Madeleine est tantôt rose & tantôt pâle, suivant qu'elle se laisse aller à une émotion ou cède à la fatigue. Lorsqu'elle entre dans ma chambre pour m'embrasser, pendant qu'elle regarde le soleil en ouvrant la fenêtre, le crucifix sur le prie-Dieu, la dernière lettre de la grand'mère, elle a déjà eu le temps de changer vingt fois de physionomie. Il en est ainsi des ciels de printemps, la lumière & les nuages ne cessent de s'y jouer & de s'y poursuivre. Madeleine n'a plus la même nuance de teint, lorsqu'elle vous écoute et lorsqu'elle vous répond, lorsqu'elle s'assied pour lire ou se lève pour marcher.

Je continuais à écouter sans proférer une parole. La clairvoyance de l'amour donne aux mères cette profondeur de réflexion & cette exactitude d'analyse, dont la philosophie s'est fait une prétention plus encore qu'une habitude.

XI

« Vous avez raison, monsieur, reprit Marguerite Sauveret en s'adressant à l'artiste, qui ne lui avait rien dit, mais elle répondait sans y songer à ses propres pensées, vous avez raison, il vaut encore mieux que votre photographie ne représente pas les couleurs. Pourvu qu'on reconnaisse les traits de ma fille, n'est-ce point assez? Et n'est-il pas bien plus doux pour ceux qui l'aiment d'y mettre par l'imagination, suivant l'impression du moment, l'expression ou la nuance de figure qui leur aura plu davantage & qui sera restée le mieux dans leur souvenir.

Le matin, en regardant son portrait, je me figurerai Madeleine se réveillant, les joues rosées & les yeux encore humides du sommeil de la nuit. Le soir, je me la représenterai plus pâle & un peu plus languissante de la fatigue de la journée. Lorsque je rentrerai de la promenade, il me semblera la retrouver enivrée par l'excitation de la marche, le regard joyeux & étincelant.

Décidément, je n'ai pas besoin qu'on aide mes souvenirs pour la voir; & pourvu que j'aie le dessin de sa personne, c'en est assez pour la sentir & le garder auprès de moi. »

A ce moment, madame Sauveret s'arrêta court et laissa échapper un soupir.

« Je suis bien de votre avis, madame, reprit monsieur Bernadat, un peu étonné, comme moi, de cette finesse & de cette puissance d'observation.

Je parle ici contre mon intérêt, ajouta-t-il encore, car les photographies coloriées nous sont d'un bien meilleur rapport, surtout pour moi, qui n'ai pas besoin de recourir à des aides, & qui les fais exécuter par l'aîné de mes fils. Mais la vérité est que, malgré tout le talent du peintre, c'est toujours une mauvaise besogne que cette enluminure.

La photographie, voyez-vous, madame, excelle surtout à rendre le modelé; plus vous la regardez de près & longtemps, plus vous sentez le relief, & vous finissez par éprouver une illusion de tous

points semblable à celle que produit instantanément le stéréoscope. Au contraire lorsque vous empâtez ces surfaces si heureusement espacées par le jeu naturel de la lumière, vous substituez un plan uniforme à cette perspective irréprochable. Il vous faut subir toutes les défaillances & toutes les imperfections que comporte le faire de l'artiste. »

Monsieur Bernadat se tournait de mon côté en même temps que vers madame Sauveret, & cette explication se trouvait adressée bien moins à elle qu'à moi.

Je répondis à cette remarque si vraie par un signe d'assentiment. Quant à madame Marguerite, à demi renversée sur le siége qu'elle occupait, le bras appuyé sur la pente du fauteuil, le front dans sa main, elle semblait se complaire & se perdre dans les chers souvenirs qui apparaissaient à sa tendresse.

XII

« Eh bien! madame, reprit d'un ton enjoué monsieur Bernadat, nous nous contenterons d'un simple médaillon à mi-corps, très-favorable à la jeunesse & à la beauté; les extrémités disparaissent en bas; les deux mains pendantes ferment en quelque sorte le tableau. Pas de meubles environnants qui détournent maladroitement l'attention de son objet principal, pas de ces bibelots prétendus artistiques, accessoire banal qui finit par ressembler à une marque de fabrique; pas de ces piédestaux dont vous semblez dégringolés; pas de ces tronçons de colonnes où vous paraissez au pilori! Une simple figure, bien simple, bien naturelle, sans affectation, sans recherche, se suffisant à elle-même par sa grâce & sa beauté. »

Marguerite Sauveret répondait à chacune de ces remarques par des inclinations de tête répétées. Elle partageait de tous points le bon goût de l'artiste.

« Enfin, madame, conclut monsieur Bernardat, il ne vous reste plus qu'à nous amener mademoiselle votre fille. »

A ces mots si simples, si prévus, nous fûmes témoins, monsieur Bernadat & moi, d'un spectacle navrant.

Marguerite Sauveret se dressa du fauteuil où elle était assise, &, pâle, d'un air tout à la fois de désespoir et de reproche, elle fit deux pas du côté du photographe.

« Ma fille, monsieur, ma fille! vous savez bien qu'elle est morte! »

XIII

Monsieur Bernadat & moi, nous demeurâmes consternés.

Nous n'avions point affaire, comme on pourrait peut-être le penser, à une folle ni à une femme à laquelle le paroxysme de la douleur n'aurait pas laissé l'usage de toute sa raison.

Je ne sais pas comment cela avait pu se faire. La vérité est que, malgré le voisinage de Lyon, malgré les notions si répandues aujourd'hui sur les procédés & les conditions de la photographie, Marguerite Sauveret, qui en avait vu cent fois les produits, n'avait jamais assisté à une opération de pose. Elle s'était figuré, non pas même un art analogue à la peinture ordinaire, mais je ne sais quelle puissance d'évocation presque magique. Comme elle y trouvait une ressemblance à défier l'imagination, elle attribuait, sans s'en rendre compte, une puissance capable de vaincre la nature à cette peinture inexplicable.

Marguerite Sauveret ne comprenait pas pourquoi sa fille devait être présente, & pourquoi monsieur Bernadat refusait de faire son portrait.

« Elle est morte, ma fille, elle est morte il y a un mois, & si je n'avais pas été malade jusqu'à en mourir & jusqu'à espérer de la rejoindre au ciel, c'est le premier jour où je me suis trouvée loin d'elle que je serais venue vous demander son portrait.

Je sais bien que ce portrait ne me la rendra pas. Hélas! monsieur, pour avoir entre mes mains cette pâle image, vous ne ferez jamais, malgré tout votre talent, que je la sente auprès de moi, que je la retrouve dans mes bras & que je puisse la serrer contre mon cœur. Vous ne ferez pas que je l'entende, que je lui parle, qu'elle me réponde, & que nous échangions nos âmes comme autrefois.

Mais voyez-vous, monsieur, les mères ont le don de comprendre & de sentir pour leur enfant.

Lorsqu'elle était toute petite, & que je la tenais dans ses langes, entre mes bras, sans doute elle ne pouvait pas non plus ni m'entendre ni me répondre. Cependant je ne me lassais point de lui parler; &, malgré l'enfance du premier âge, elle comprenait bien mes chansons puisqu'elle en était réjouie & consolée.

Je ferai de même avec ce portrait que je vous demande.

Je lui adresserai la parole, & je trouverai dans mon cœur ce que ma fille m'aurait répondu; je le couvrirai de baisers, & il me semblera qu'il tressaille sous mes lèvres. Pauvre chère Madeleine, faites, monsieur, faites que je la revoie! Ne refusez pas cette dernière consolation à une pauvre mère qui vous en prie! »

XIV

L'honnête monsieur Bernadat, qui aimait d'un amour si tendre ses deux fils, déjà un peu grands, se tenait debout devant madame Sauveret, sans rien répondre.

Il était ému, il sentait venir des larmes dans ses yeux, & ne trouvait plus que des pleurs au lieu de paroles.

Il parvint enfin à balbutier quelques mots.

« Vous savez bien, madame, qu'il nous faut absolument la personne même!... Je ne connais pas votre fille... Je ne peux pas sans la voir... Il n'est pas possible... »

Madame Sauveret ne comprenait pas.

« Oh! monsieur, reprit-elle avec impétuosité & en entremêlant ses phrases de sanglots, monsieur, je vous ai bien expliqué comment elle est. Je vous en parlerai encore tant que vous le voudrez.

Mais je la vois, monsieur, je la regarde dans mon âme de la même façon que je vous vois maintenant.

Tenez, le jour même de sa mort, elle n'avait jamais été plus souriante & plus belle.

Je la vois encore sur ce lit au pied duquel elle avait fait dresser, dès la veille, une petite chapelle dont elle avait voulu, deux heures avant qu'elle rendît le dernier soupir, qu'on renouvelât les cierges & les fleurs.

Jusque-là elle ne s'était point crue aussi malade. Mais lorsqu'elle vit entrer le prêtre dans sa chambre, son regard se voila; elle se recueillit un moment, & tournant les yeux vers moi, elle me dit, avec un mélange indicible d'anxiété & de résignation : « C'est donc déjà fini, j'étais trop heureuse en ce monde! »

A ce moment-là, monsieur, au moment où elle allait mourir, elle paraissait rayonnante de force & de santé! on eût dit que les couleurs revenaient sur ses joues pâlies : ses yeux semblaient renaître; on voyait son sein palpiter; & aussitôt après ce dernier éclat de vie, cette dernière palpitation de sa jeunesse, l'agonie de mon enfant commençait, pour s'éteindre dans le dernier sommeil.

Quelle que soit pour moi l'amertume de cette heure suprême, j'aime encore mieux me la rappeler faisant à Dieu le sacrifice de son âme innocente & tournant tout à la fois ses pensées et ses regards vers le ciel.

Je ne peux plus me la représenter, maintenant qu'elle a passé de ce monde à une vie meilleure, telle qu'il m'a été donné quelquefois de la voir dans les fêtes, dans les bals, lorsqu'elle s'abandonnait à sa gaieté de jeune fille, environnée de tant de regards dont elle ne se doutait pas.

Elle restait elle-même au milieu de la foule, ne songeant pas qu'on pût la regarder; & lorsque moi, sa mère, je lui donnais le bras, je me défendais de ma fierté en voyant tant de têtes se retourner sur notre passage & tant de regards suivre nos pas.

Je me souviendrai toujours, monsieur, du premier concert où je la conduisis.

Nous étions en retard, car il y a loin de Saint-Cyr du Mont-d'Or au grand théâtre de Lyon, où se jouait cette symphonie au profit des pauvres.

Heureusement pour nous & pour Madeleine, qui tenait absolument à ne rien perdre, les musiciens étaient en retard eux aussi. Malgré l'heure indiquée, il y avait encore bien des places vides à l'orchestre.

Lorsque Madeleine s'assit au devant de la loge que nous avait offerte le marquis d'Outrebon, tous les yeux se tournèrent vers nous. On entendit un murmure d'admiration du haut en bas de la salle.

Madeleine s'aperçut de cette émotion.

Elle se tourna vers moi : « Maman, me dit-elle, qu'est-ce donc qu'on regarde tant? »

Et se levant précipitamment, elle se pencha tout à fait en dehors de la loge pour chercher au-dessus de sa tête ce qui pouvait piquer la curiosité.

A cet instant, monsieur, j'ai vu sur les lèvres de bien des gens non pas seulement le sourire auquel prêtait cette naïveté, mais une véritable émotion dont on ne pouvait se défendre devant tant d'innocence & de candeur. »

Madame Sauveret se tut après ces dernières paroles.

Il lui arrivait ce qui arrive chaque jour aux esprits violemment préoccupés.

Elle oubliait complètement qu'elle avait devant elle des interlocuteurs & des témoins. Comme elle venait de parler pour elle seule, elle continua la conversation au-dedans d'elle-même avec ses propres pensées.

XV

Monsieur Bernadat était un homme profondément religieux.

Il comprit qu'il était inutile, dans un pareil moment, d'insister sur les opérations de son métier & d'entrer avec la pauvre mère dans des explications qui ne seraient point entendues.

Il poussa les deux battants de la large fenêtre.

Par la vaste ouverture on voyait apparaître, au sommet de l'horizon, plus resplendissante & plus lumineuse que jamais, la statue dorée de la Vierge.

Le ciel était si pur, l'air si doux, la paix si profonde malgré les bruits graves & confus de la grande ville, qu'on se serait cru dans une solitude, loin des hommes & sous le regard même de Dieu.

« Ne me demandez plus le portrait de votre enfant, madame, dit monsieur Bernadat d'une voix grave & pénétrée. Regardez plutôt le ciel; c'est là-haut seulement que vous la reverrez. »

Marguerite Sauveret se leva.

Je vis ses lèvres murmurer une prière.

Elle s'inclina pour répondre, & e mit à descendre lentement l'escalier.

Le mot de monsieur Bernadat m'avait ému.

Je m'approchai pour lui serrer la main avant de descendre à mon tour.

« Vous vous trompez, monsieur Bernadat, les mères n'attendent pas si longtemps que vous le pensez. Avant de retrouver leur enfant dans le ciel, elles ont passé toute leur vie à le contempler dans leur cœur. » ANTONIN RONDELET.

LE TRAIT-D'UNION

(SUITE)

II

LONGTEMPS APRÈS

Les dix années qui venaient de s'écouler n'avaient guère changé la petite ville; les arbres de son Cours étaient plus robustes, les petites maisons de la place semblaient plus rabougries; l'église, elle, paraissait revêtue d'une nouvelle jeunesse, ses murs de grès n'avaient pas subi l'outrage du temps, une croix dorée toute neuve couronnait le clocher; un saint Martin à cheval, et coupant son manteau, ornait la porte principale, & une école s'élevait à l'ombre du sanctuaire; quelques boutiques avaient suivi les progrès du siècle : on lisait : *Blanc & Nouveautés* sur l'une, *Denrées coloniales* sur l'autre; un nouveau café éclairait charitablement de ses becs de gaz la grande rue, obscure comme le bois de Bondy; mais à mesure qu'on descendait vers la campagne, toute trace de changement disparaissait. Là, on retrouvait les chaumières basses précédées d'un jardinet où picoraient des poules, les auberges à rouliers peu avenantes, les murs de quelques beaux jardins au-dessus desquels retombaient des festons de vigne vierge, & enfin, au bout d'une de ces rues moitié citadines, moitié champêtres, la maison des Clérembault.

Elle aussi était la même; aussi élégante, aussi aimable que jadis; des fleurs couronnaient toujours ses fenêtres, des pigeons & des tourterelles planaient au-dessus des toits, le parc avait toujours ses ramures, plus épaisses & plus sombres, la nature ne porte pas le deuil de ceux même qui l'ont aimée, & celle qui avait créé ce jardin, planté ces parterres, aimé ces ombrages, depuis quatre ans n'était plus sur la terre. Ses enfants, Albéric, Étienne & Marguerite, occupaient la maison maternelle; ils avaient appelé auprès d'eux, pour le décorum, une cousine de leur père, mademoiselle Mélanie Albans, qui accompagnait mademoiselle Clérembault dans ses courses, ses visites, &, aux yeux du monde, lui servait de mentor. La maison comptait donc le même nombre d'habitants qu'autrefois, l'aspect extérieur était le même, les habitudes de la vie n'étaient pas changées, & les dix années écoulées, respectant l'écorce des choses, ajoutant des grâces à la nature, perfectionnant les visages des trois jeunes gens, n'avaient marqué leur trace que dans le fond des cœurs.

Celui de Marguerite avait reçu la plus cruelle blessure. La perte de sa mère était une de ces peines que l'on porte toute la vie & sur laquelle on ne peut appuyer sans qu'une angoisse secrète fasse monter les larmes aux yeux. Elle ne portait plus de vêtements noirs, mais un coin de son âme restait en deuil & voilé, & là, près du souvenir de sa mère, une autre image trouvait aussi sa place. René de Solis était mort à Bomarsund un an avant madame Clérembault, & sa jeune fiancée n'avait pas oublié celui qu'elle n'avait entrevu que durant un voyage de huit jours, mais dont elle eût été heureuse de porter le nom. Rien ne le lui rappelait, sinon la mémoire fidèle; elle n'avait rien de lui, sinon quelques algues qu'il avait cueillies à Taïti & envoyées à sa mère, & que celle-ci avait partagées avec Marguerite. Elle gardait ces plantes séchées dans un coin de son secrétaire comme elle gardait ses espérances fanées dans son cœur; ce souvenir ne troublait pas sa vie, mais il avait donné à ses pensées une pente plus sérieuse; elle était sortie des limbes de l'adolescence; au seuil de la vie, elle en connaissait déjà les amertumes, &, se souvenant de sa mère, elle voulait, comme elle, vivre sous l'œil de Dieu & pour le devoir.

Pour elle, ce devoir se traduisait dans la personne de ses frères. Sa mère lui avait dit, quelques jours avant le dernier :

« Aime-les, réunis-les..... surtout remplace-moi près d'Étienne. »

Jamais ces dernières paroles, ce testament écrit dans son âme, n'en étaient sortis. C'était elle qui avait persuadé à ses frères de ne rien changer à leur mode de vie, de demeurer ensemble, en at-

tendant que leur avenir à tous se décidât. C'était elle qui tâchait de leur rendre la maison agréable, elle avait les attentions, les prévenances, les silencieuses délicatesses que les hommes goûtent & apprécient sans trop remonter à leur origine; elle adoucissait les angles, elle mettait l'harmonie entre deux caractères peu semblables & peu sympathiques; elle était, en un mot, la goutte d'huile qui fait tourner les rouages, ou, comme le dit madame Necker, le flocon de ouate qui empêche les objets précieux de se froisser, et quoi de plus précieux à ses yeux que la concorde & l'amitié entre ses frères?

Ils différaient beaucoup. Albéric, à vingt-neuf ans, était un homme utile, laborieux, positif, & qui ne donnait rien ou donnait peu de chose à l'imagination, à l'idéal, aux spéculations pures, à tout ce qui semble, ici-bas, inutile & sans but. A peine en possession de la fortune paternelle, il l'avait appliquée à l'industrie, & il avait fondé une vaste verrerie, qui prospérait sous sa direction hardie & intelligente. Cette usine était placée derrière le parc; le joli ruisseau qui parcourait les gazons, changeant sa vie oisive & calme en bruyant travail, s'en allait alimenter la machine à vapeur; la noire fumée montait derrière les arbres; on voyait, le soir, à travers les buissons, le feu rouge qui étincelait: la prose, sous sa forme la plus dure, était installée au sein de cette campagne riante, mais cette activité, ces bruits, ces tourbillons de vapeur & de fumée, ces ouvriers ruisselants de sueur, tout ce tableau d'énergique labeur faisait plaisir à Albéric; il se frottait les mains, en disant:

« Nous apportons la vie à notre pauvre petite ville; on n'y connaissait jusqu'ici que le commerce d'économie, mais voici le progrès & l'argent qui arrivent: nous ressuscitons! ou, pour mieux dire, nous naissons à la vie! »

Au contact des hommes, des affaires & de l'argent, Albéric, on le conçoit, ne s'était pas adouci, & les traits de bonté, de sensibilité qui apparaissaient autrefois chez lui, devenaient rares.

Étienne, lui, n'avait de profession ni en réalité ni en projet. On l'avait vu essayer de bien des choses; les mathématiques l'avaient séduit & les uniformes militaires aussi, mais au troisième problème l'ennui était arrivé; les formules austères & sèches du Droit l'épouvantaient & le firent reculer au seuil de l'école; les travaux préparatoires à la Médecine sont des plus répugnants, & quant aux chiffres, aux livres de commerce, au doit & avoir, la seule idée lui en parut désobligeante. Aucune étude ne le fixa, quoique toutes l'eussent tenté vivement; après les sciences, les arts eurent leur tour; il usa beaucoup de colophane, il épointa bien des crayons sans devenir ni musicien ni peintre; l'extrême mobilité de son esprit se rebutait aux premières difficultés, & après avoir désiré, tâtonné, essayé, il résolut de n'avoir plus d'autre vocation que de vivre de ses rentes & d'autres goûts que ceux qu'on satisfait avec un peu d'argent & des soins matériels. Il cultiva des fleurs, il éleva des animaux, il acheta des curiosités, il collectionna à tort & à travers, des vases, des urnes, des bois sculptés, des fragments d'armures, des vitraux, des faïences, des médailles même, & quand sa chambre fut pleine, quand son petit salon déborda, il se jeta dans une autre & plus dangereuse fantaisie. Le goût des romans le prit & ne le quitta point; il lut sans mesure & sans discernement, entassant George Sand sur Dumas, Eugène Sue sur Charles de Bernard. Comme un autre Don Quichotte, il vécut avec les ombres, avec les chimères; nul mieux que lui, en France, ne connaissait les prouesses de d'Artagnan, les sentiments de M. de Villemer, les crimes d'Ursule & le scepticisme de Gerfaut; il s'isolait dans ce monde imaginaire, qu'Albéric méprisait, que Marguerite abhorrait & redoutait, & qui prit sur lui une décisive influence.

A côté des deux frères & de la sœur, mademoiselle Mélanie, leur cousine, vivait pour deux choses: le wisth & la tapisserie; jamais ses pensées n'étaient sorties de cet horizon. Dès le matin, elle s'informait si on pourrait faire *un mort* le soir; elle remplissait la maison de pouffs, de tabourets, d'écrans & de coussins, ses idées ne s'éloignaient du petit chat qu'elle brodait que pour aller au coup douteux de la veille, & elle trouvait ainsi sa vie suffisamment employée.

III

UNE DIFFICULTÉ

Mademoiselle Albans tirait l'aiguille: elle faisait un chef-d'œuvre qui représentait un cygne voguant sur un lac & entouré de roseaux. A côté d'elle, dans ce petit salon où madame Clérembault avait passé sa vie, Marguerite travaillait aussi à un ouvrage de couture, délicat, soigné; elles s'appliquaient toutes deux; le col de ce cygne exigeait tant de nuances d'un gris doux! & Marguerite travaillait avec d'autant plus de soin que sa pensée travaillait également. Elle songeait à ses frères. Mademoiselle Mélanie, sans le savoir, répondit à cette inquiétude; elle dit:

« Qu'a donc Albéric? il semble préoccupé depuis quelques jours.

— Ses affaires, sans doute, c'est le moment des grandes commandes.

— Oui, il est si appliqué à ses affaires! quel homme! quelle activité! Ce n'est pas comme ce paresseux d'Étienne, qui ne pense qu'à fumer & à lire.

— Il ne se sentait pas propre aux spéculations & à l'industrie, ma cousine, il vit tranquillement & sans gêner personne.

— D'accord, mais on ne s'est jamais moins ressemblé entre frères. Parlons d'autre chose. Croyez-

vous, cousine Marguerite, que madame Deschamps & monsieur le maire viendront ce soir ?

— Je puis le leur demander, ma cousine, & s'il manque quelqu'un pour la partie, j'irai inviter la femme du percepteur.

— C'est une bonne idée. A propos, Marguerite, avez-vous vu qu'on remet à neuf, qu'on blanchit qu'on peint la maison à côté de la perception ?

— Je n'y ai pas pris garde.

— Vous pouvez le voir en sortant de l'église; moi, cela m'intriguait, & j'ai demandé à Philomène, la gouvernante de monsieur le curé, pour qui cette maison? Elle m'a dit que c'était pour la famille Delamer, qui revient se fixer ici. Connaissez-vous ces gens-là, Marguerite ?

— Oui, je crois me souvenir que c'étaient des amis de ma mère; monsieur Delamer, le général, était même allié de mon père; il prend sa retraite, sans doute.

— Ah ! je ne sais; je pourrai le demander à Philomène. Elle m'a dit aussi... »

Elle allait entamer une série d'historiettes sur la petite ville & ses habitants, quand Albéric entra. En voyant ces deux dames, il jeta son cigare, s'assit auprès du feu & regarda d'un œil assez maussade la braise ardente. Enfin, après un long silence il s'écria :

« Il faut convenir que notre frère est un singulier pistolet ! Tu sais, Marguerite, si la verrerie réussit, les commandes pleuvent, le verre à vitres surtout est demandé, & je ne crois pas qu'on puisse voir une affaire à son début qui offre autant d'avenir ! Eh bien ! j'engage Étienne, notre frère Étienne, à mettre quelque argent dans mes opérations, une bagatelle, cinquante mille francs, que je lui connais en petites coupures & qui lui rapportent trois pour cent, & le voilà qui prend un air inquiet, effaré, effarouché, & qui refuse net. Je ne suis pas digne de la confiance de ce grand capitaliste.

— Oh ! par exemple ! s'écria mademoiselle Mélanie.

— Il t'a refusé ! cela m'étonne vraiment, dit Marguerite, et avais-tu besoin de ces capitaux ?

— En affaires, on a toujours besoin d'argent. Si Étienne avait été plus raisonnable, je lui donnais toutes les sûretés possibles, un joli bénéfice, & j'agrandissais mon cercle d'opérations. Simple comme bonjour. Mais faites comprendre cela à ce têtu d'Étienne ! Il aura vu dans un roman quelque rouerie, quelque flibusterie d'argent; il croit que je veux le tromper, & lui qui ne sait pas ses quatre règles, il prétend juger mes affaires, les affaires en général, la finance, l'industrie, que sais-je ? cela fait pitié. Il sait si peu de chose, il est si incapable, qu'il mériterait, ma parole d'honneur, que je le fasse mettre en tutelle.

— Oh ! Albéric ! s'écria Marguerite avec une profonde tristesse, que dis-tu là ?

— Ce que j'ai souvent pensé; car, méfiant envers ses proches, il pourra bien être dupe du premier intrigant qui saura le prendre.

— Albéric, ne répète point ces mots, je t'en prie, tu m'as fait mal. Écoute plutôt : puisque l'affaire est si bonne, j'ai bien envie de m'y mettre ; j'ai un peu d'argent chez notre notaire. Veux-tu de moi pour ton bailleur de fonds ?

— Vraiment, oui, Marguerite. Tu as donc confiance, toi ?

— Complète ! »

Elle lui tendit la main.

« Quand tu te marieras, je te rendrai bon compte de ton argent. »

Elle secoua la tête & dit :

« Rien ne presse, Albéric, me marierai-je jamais ? »

Il l'embrassa avec amitié en disant :

« J'espère bien que oui. Maintenant, veux-tu écrire à Mathieu pour ces fonds ?

— Sur-le-champ ; je te porterai ma lettre au bureau. »

Le même jour, avant le souper, Marguerite fut trouver Étienne. Il était, comme d'habitude, dans son petit salon, bien chauffé, fort éclairé, & couché dans un grand fauteuil, il lisait les *Scènes et Proverbes*, tout nouveaux encore, d'Octave Feuillet. Cette chambre, à la fois serre, bazar & ménagerie, était remplie de plantes rares, encombrée de curiosités, & servait d'asile à une perruche sur son perchoir, à un grand levrier étalé devant le feu, à un écureuil dans sa cage & à une tortue traînant sur le parquet. Marguerite, gracieuse & prudente, ne heurta rien, ne dérangea aucun être animé & vint s'asseoir près d'Étienne, qui ferma son livre et sourit.

« D'où viens-tu, ma sœur ?

— Du bureau.

— Ah ! oui, du fameux bureau où se trament les grandes affaires.

— Trament ! quelle expresssion.

— Ma chère, tu la trouverais juste si tu connaissais mieux le monde.

— Et d'où le connais-tu, toi ? dit-elle en riant. Où as-tu vu le monde ? Dans tes affreux romans. Va, le monde réel, celui où nous vivons, n'est pas si noir que le peignent tes livres, & je viens, pour mon compte, de faire un petit placement qui m'inspire toute confiance.

— Lequel, Marguerite ?

— J'ai mis trente mille francs dans la verrerie d'Albéric.

— Ah ! il a su te prendre toi, répondit Étienne en fronçant le sourcil.

— Il en prendrait bien d'autres, s'il leur montrait ses livres.

Et Marguerite, profitant de sa bonne mémoire, citait des chiffres & des noms. Étienne l'écoutait avec attention, & l'on pouvait suivre sur sa physionomie mobile les changements de sa pensée.

« Mais c'est donc vraiment une bonne affaire ? dit-il enfin, j'en veux être aussi, moi ! pourquoi Albéric ne s'est-il pas expliqué ? j'y mettrai cin-

quante mille francs, puisque c'est si bon. Voudra-t-il encore de moi?

— Viens le lui demander, dit Marguerite, voici l'heure du souper. Allons, Cyrus, on va souper. »

Le lévrier s'étendit, bâilla & suivit ses jeunes maîtres. Un mot arrangea les parties; Albéric, radieux fit les honneurs du souper; Étienne parla beaucoup, fit des projets sur ses bénéfices futurs; Marguerite sourit, approuva, &, le soir, en faisant sa prière, elle dit :

« Encore une fois réunis! mon Dieu! gardez-les dans la paix, *il est doux, il est bon à des frères d'habiter ensemble.* »

IV

UNE VISITE

La maison *à côté du percepteur* était habitée; la famille Delamer, arrivée depuis un mois, fournissait un texte abondant aux innocents commérages de la petite ville; sa fortune, épluchée, commentée, venait d'être évaluée, par les bonnes têtes, à son chiffre exact; on avait beaucoup parlé du mobilier, & plus d'une voisine aurait pu dire combien, au juste, les voitures de déménagements avaient apporté de caisses, de secrétaires, de chaises & de commodes; la toilette parisienne des dames avait fourni son contingent à l'entretien; enfin, on annonça que le général, sa femme & leur fille Alice allaient faire leurs visites d'arrivée, & chacun se tint sous les armes.

Ils arrivèrent chez Marguerite par une belle soirée de printemps. Elle les reçut au salon, où Étienne se trouvait avec elle. Madame Delamer & sa fille la saluèrent avec beaucoup de grâce mondaine, mais le général vint vers elle, lui prit les mains, & sa face de vieux lion tout attendrie, il s'écria :

« Et vous êtes donc la fille de Charles Clérembault, mon camarade, mon ami d'enfance! que je suis heureux de vous voir, ma chère demoiselle! & vos frères? car vous avez des frères.

— Voici mon frère Étienne, dit-elle en souriant; Albéric, notre aîné, est en voyage; il regrettera vivement, monsieur...

— Nous sommes de revue, mademoiselle, me voici fixé au pays pour toujours; campagnes et voyages sont finis, je reviens au gîte, & j'espère que vous voudrez bien, en mémoire de la vieille amitié qui m'unissait à votre père, piloter un peu notre Alice dans ce monde tout nouveau pour elle. »

Madame Delamer prit la parole à son tour & appuya d'une manière aimable la motion de son mari. Alice saisit la main que lui tendait Marguerite & la serra, en disant avec une grâce coquette :

« Oh! oui, nous serons amies, n'est-ce pas? Je vois bien, mademoiselle, que vous n'êtes pas comme les naturels du pays, de vrais sauvages, qui n'ont rien vu, que tout étonne, ils sont nés, je crois, stupéfiés, pour ne pas dire stupides.

— Alice! dit son père d'un ton de reproche indulgent.

— Papa, ne gronde pas, tu sais, c'est convenu. Quand nous sommes arrivés ici, tu m'as promis que tu me gâterais un peu, un tout petit peu... pour me faire oublier notre cher Paris.

— Ai-je fait autre chose toute ma vie! » répondit-il en grommelant.

Madame Delamer intervint en disant :

« Vous avez une habitation charmante, mademoiselle, et quel ravissant jardin! Le nôtre n'est qu'en espérance...

— Ah! mademoiselle, interrompit Alice, connaissiez-vous le jardin paternel, ses carrés de choux, ses quenouilles, ses espaliers, & la merveille du pays, le labyrinthe en buis, orné de statues!

— Allons, petite! allons! un peu d'amitié pour le bon vieux temps que ce jardin représentait; j'y ai été bien heureux! j'ai tant couru dans ce labyrinthe! j'ai tant lu en me promenant au potager, & ma digne mère aimait tant ses espaliers!

— Tu seras heureux aussi, papa, sans choux, ni navets, ni figures de bergers et de bergères.

— Pouvons-nous voir votre jardin, mademoiselle?

— J'allais vous l'offrir, répondit Marguerite. »

On se promena dans les allées, on visita la pièce d'eau, le bois, la serre; Alice poussait des exclamations, avait des étonnements enfantins, des admirations gracieuses & occupait beaucoup de place dans la conversation. Ses parents la laissaient dire et faire; Marguerite l'écoutait avec patience, & Etienne la suivait des yeux avec admiration. Très-jolie, blonde aux yeux noirs étincelants, d'une taille délicate & accomplie, elle réalisait sans doute pour lui quelques-uns de ces types que les romans lui avaient offerts; à la séduction de son visage se joignait celle de sa toilette, où l'élégance devançait la mode, où le caprice & la recherche se confondaient; ses manières même, un peu brusques, un peu hardies, ingénues & cavalières, le ravissaient; il ne parlait pas; mais il ne perdait pas un mot ni un geste de cette apparition.

La visite fut longue & les adieux très-chauds; Alice se jeta au cou de Marguerite en disant :

« Je vous aime follement; venez donc me voir demain, tous les jours!

— Nous vous en prions, » ajouta madame Delamer.

Le vieux général serra la main d'Etienne, qui parut sensiblement honoré, & il dit à Marguerite :

« Merci pour mon Alice!

— Eh bien! qu'en dis-tu? s'écria Etienne, lorsque les visiteurs eurent dépassé la grille.

— Ce sont des gens très-bien, dit mademoiselle Mélanie.

Madame Delamer me plaît beaucoup, & j'aime le bon vieux général de tout mon cœur.

— Oui, oui, sans doute, ils sont excellents, mais elle, elle, mademoiselle Alice ?

— C'est une jolie personne.

— Jolie ! mais dis donc délicieuse !

— Un peu... excentrique, n'est-ce pas, cher Etienne ?

— Oui, si tu appelles excentrique la grâce, l'imprévu, la fantaisie...

— Est-ce un éloge pour une jeune fille ?

— En trouves-tu une dans notre ville qui puisse lui être comparée ? »

Marguerite réfléchit sérieusement, et dit :

« Non.

— Ah !

— Non, mais... mais j'aime mieux, pour moi, pour en faire ma société, Cécile ou Eugénie...

— Que tu es terre à terre ! s'écria Étienne ; mademoiselle Cécile, une petite niaise...

— Mais une si excellente fille, modeste, obligeante, sans prétention; & Eugénie ? elle n'est pas niaise, elle !

— Non, elle est même pédante.

— Sérieuse seulement, & si bonne pour les pauvres, si pieuse & si patiente au milieu d'une nombreuse famille & de tant de caractères différents !

— Tu ignores les bonnes qualités de mademoiselle Alice; il ne faut pas les nier parce qu'elle est charmante et gracieuse, qu'elle a l'air d'une petite fée.

— Tu as raison, dit-elle avec franchise, j'ai peut-être pensé & parlé avec des préjugés de provinciale. »

Le lendemain, un peu avant le déjeuner, Étienne entra au salon portant une brassée de fleurs qu'il arrangea avec soin dans un vase; Marguerite le surprit, & elle s'écria avec étonnement & inquiétude :

« Comment ! tu as coupé tes azalées ! toutes ! les blanches, les orangées, les roses !

— Il n'en reste pas une, répondit Étienne avec satisfaction.

— Et que vas-tu faire ?

— Je vais les porter à mademoiselle Alice ; elle les a admirées hier.

— Et ce vase ! mais c'est ton beau cornet du Japon.

— Il n'est pas trop beau pour elle.

— Tu es fou, mon pauvre cher Étienne ; cela ne se fait pas ! »

Étienne rougit, il eut l'air fâché, &, d'un ton qu'il prenait rarement avec sa sœur, il lui dit :

« T'ai-je priée de te mêler de mes affaires ? Les fleurs sont à moi, le vase est à moi, de quelle autorité viens-tu te mêler de ce qui ne te regarde pas ? Laisse-moi, je te prie !

— Je te laisse, dit-elle en s'asseyant près de la fenêtre & en baissant la tête sur son ouvrage.

Etienne acheva rapidement son bouquet, & sans tourner un regard vers sa sœur, il sortit de la chambre & de la maison.

Marguerite le suivit des yeux en secouant la tête, & des larmes roulèrent sous ses paupières :

« Mon pauvre frère, se dit-elle, où court-il ? vers quel danger ? vers quel malheur ? ô maman, que vous nous manquez, & que votre pauvre fille aura de la peine à vous remplacer !

Mme M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA PRIÈRE DE JEAN

Jean, accablé d'enfants & chargé de misère,
Ne se plaignait jamais; mais, d'un air humble & doux,
Il allait à l'église, &, pour toute prière,
Il disait au Seigneur : Voici Jean devant vous.
Le Seigneur ne semblait ni le voir ni l'entendre,
Et le poids de la vie en devenait plus lourd ;
Mais Jean, à chaque coup qui venait le surprendre,
Se faisait plus petit si Dieu semblait plus sourd.
Il mourut, & montant vers la cité céleste,
Au seuil du Paradis, il se mit à genoux,

Et de la même voix confiante & modeste,
Il répétait : — Seigneur, voici Jean devant vous.
Mais cette fois, il vit s'ouvrir la porte auguste,
Et les anges alors, venant à son secours,
Aux pieds de l'Éternel amenèrent le juste,
Et Dieu dit : Devant Jean me voici pour toujours.

***

REVUE MUSICALE

RÊVE D'AMOUR

Que c'est charmant & respectable, la vieillesse aimable ! la vieillesse qui sait sourire ! Certes, on ne peut espérer d'elle la verve étincelante & l'originalité prime-sautière de l'âge viril; mais ses œuvres, comme les souvenirs de jeunesse, sont empreintes d'une grâce indicible. Elles ressemblent à ces chansons naïves dont on berçait notre enfance & que nous écoutons parfois avec ivresse, sur un orgue, dans un village en quelque coin du monde où le hasard nous a poussés, alors toute une série de pensées riantes s'éveille en nous. Nous revoyons la maison rustique, le noyer séculaire, le ruisseau murmurant, les pigeons familiers ; nous retrouvons le tendre regard de notre mère & l'indulgence sereine de l'aïeule. Ainsi le *Rêve d'Amour* de monsieur Auber nous ramène aux impressions aimables, aux sentiments profonds, aux chauds enthousiasmes de ses premières créations. A notre tour, nous nous faisons indulgents & affectueux, pour accueillir cette fleur née dans l'ombre, au milieu des frimas, mais de frimas que dore un dernier rayon de soleil. Ce qu'on doit admirer sans réserves dans notre compositeur vénéré, c'est une élégance qui soutient, sans fléchir, le poids des années. Son inspiration n'a pas d'immenses ailes, mais elles voltigent autour de toute chose avec une étonnante activité; l'héroïsme n'est pas son fait; c'est un idéal plus saisissable, une rêverie passagère, un chant d'oiseau sous une charmille, c'est une souplesse infinie de style, quelque chose enfin qui fait vibrer les meilleures cordes de l'âme & de l'esprit. Ainsi que le dit monsieur Paul de Saint-Victor, les mélodies d'Auber sont des causeries cadencées.

Messieurs d'Ennery & Cormon ont fait le libretto de cette dernière partition du maître.

C'est une bergerie romanesque qui a de l'intérêt & du mouvement. Son imbroglio se mêle & se démêle adroitement; elle offre des situations musicales. Les larmes & le rire se partagent dans une très-juste mesure. M. Auber en a tiré bon parti.

La partition s'ouvre gaiement par un petit chœur de cinq prétendants rustiques, demandant à l'unisson la main de Denise. Le petit patois de cet essaim amoureux est d'un effet original. A cette demande d'accordailles, répondent les malicieux couplets de Denise. Puis vient la romance que Marcel soupire au vieux chêne, mélodie expressive & tendre, mais qui rappelle d'anciennes compositions du même genre. Il est bien permis à monsieur Auber d'avoir quelque heureuse réminiscence du passé. Ce villageois d'opéra comique pose un peu trop prétentieusement en troubadour plus ou moins espagnol. Mieux vaudrait la chanson franchement comique de Marion :

Quand un mouton saut' la rivière...

et surtout le duetto où le chevalier & Henriette s'extasient sur les splendeurs de la campagne, en vrais contemporains de Jean-Jacques. Rien de plus finement exprimé que cette bucolique minaudière, d'une grande dame & d'un petit maître du dix-huitième siècle, rendant visite à la nature, & la complimentant de ses charmes. La ronde d'Henriette

Ah ! croyez-moi, chères amies !

est d'un genre absolument rococo. Né sous l'ancien régime, notre compositeur en a gardé de fines & spirituelles traditions. Il y a des notes de clavecin sur le piano de l'illustre maître.

Le second acte de la partition est du même ton de trumeau que le décor qui l'encadre. Un berger de Boucher pourrait accompagner sur la musette la romance de la *tourterelle*, roucoulée par le chevalier. La valse du colin-maillard se déroule sur un joli rhythme. L'air belliqueux qui la termine fait trop grand bruit dans cette tendre idylle. Au troisième acte le public a redemandé un trio plein de gaieté & d'entrain scénique :

Dans un bon ménage
Qui doit commander :

Chaque mot porte, chaque note est un trait, c'est comme une scène de bonne comédie qui serait rhythmée au lieu d'être écrite. Les autres morceaux n'ont pas d'importance, quelques-uns des détails manquent de verve ; l'originalité ne brille pas dans la partition ; mais lorsqu'on considère l'âge avancé du compositeur, on se demande avec étonnement comment monsieur Auber a pu trouver dans son cerveau cette grâce mélodique & ce charme de bon goût qui se remarquent, presque à chaque phrase, dans *le Rêve d'Amour*.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

NETTOYAGE DU MARBRE

N° 1.

Mélangez, par parties égales, de l'eau & de l'eau-forte. Frottez le marbre avec ce mélange, frottez fort, & après, rincez à l'eau pure.

Quand le marbre sera séché, enduisez-le d'une légère couche d'huile de chènevis ; frottez encore très-fort avec un linge propre, jusqu'à ce que tout le corps gras soit enlevé.

N° 2.

Préparez un encaustique avec 30 grammes de cire blanche & 30 grammes d'essence de térébenthine ; frottez avec cette préparation la surface du marbre, servez-vous à cet effet d'un morceau de laine, & pour achever & donner au marbre un beau poli, prenez du tripoli d'Angleterre, humecté d'huile d'olives ; étendez un peu de cette pâte sur un autre morceau de laine, & frottez longtemps dans le même sens.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

VOTRE carnaval parisien est-il brillant cette année, chère Jeanne ? & tes amies & toi avez-vous beaucoup de bals, de fêtes ? vous amusez-vous bien ?

Dans notre petite ville, les plaisirs de ce genre sont assez rares, &, pour mon compte, je suis loin de m'en plaindre, car je n'aime rien que le coin de mon feu ; mais tout le monde n'est pas de cet avis &, pas plus tard qu'hier, ma pauvre cousine Juliette a eu un gros chagrin à propos d'un bal manqué.

C'était le premier de la saison chez nous, peut-être l'unique... il devait être nombreux & brillant. La ville & les environs y étaient conviés, on parlait de merveilles inédites pour le cotillon & presque toutes nos élégantes préparaient, en secret, des toilettes splendides.

Juliette n'avait pas été la dernière à se préoccuper de ce détail, plus intéressant pour elle que tous les autres ensemble ; &, grâce à la générosité de ses parents, à l'adresse de ses petits doigts de fée & à une excellente machine à coudre, elle avait

confectionné pour elle & pour sa sœur deux délicieuses robes de tulle blanc, deux souffles, deux vapeurs, deux nuages. Réellement, il y avait de quoi être fière de ces petits chefs-d'œuvre-là : une couturière en renom les eût signés !

Tu juges de la joie de ces demoiselles! Juliette surtout était radieuse : elle allait, elle venait, elle chantait, elle ne posait pas à terre.

Vingt fois par heure, elle montait dans sa chambrette pour contempler sa charmante toilette du lendemain; elle ouvrait, l'un après l'autre, tous les tiroirs, toutes les petites boîtes où elle rangeait ses trésors de jeune fille, tirait un médaillon qu'elle remettait pour prendre une croix, puis la délaissait pour prendre un collier de perles...

« Comment peux-tu perdre ainsi ton temps, lui criait en passant sa sœur Emma, qui vaquait à ses travaux habituels, tout comme s'il n'était nullement question de bal pour elle. Depuis ce matin, tu n'as pas fait œuvre de tes dix doigts!

— C'est que je voudrais tant être à demain, ma sœur!

— Va, ton impatience ne fera pas avancer d'une seconde les aiguilles de la pendule, ripostait philosophiquement Emma, tandis que le travail t'aiderait à oublier qu'elles marchent si lentement au gré de tes désirs. »

Cette tranquillité fâchait l'impétueuse Juliette. La journée se passa de la sorte. Quant à la nuit qui suivit, ce ne fut pour Juliette qu'un long bal anticipé, car elle rêva sans discontinuer polkas & contredanses, fleurs & parures, musique & cotillon.

Il faisait grand jour quand elle s'éveilla, heureuse, souriante & fredonnant, les yeux encore fermés, un air de valse, joyeux ressouvenir de son rêve; mais sa gaieté tomba subitement devant l'air consterné de sa sœur, qui, debout près de son lit, épiait son réveil.

« Tu ne sais pas, dit Emma, notre pauvre bal...

— Eh bien! interrompit Juliette avec une anxiété, n'aurait-il pas lieu?

— Par malheur, si, il a lieu, mais nous n'y pourrons aller, nous; car papa est absent, & notre pauvre mère, qui n'avait hier qu'un léger mal de dents, est tout enfluxionnée aujourd'hui.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria Juliette désolée.

— Rassure-toi, reprit Emma se trompant sur le sens de l'exclamation de sa sœur, une fluxion n'est pas chose grave, & maman en sera quitte pour garder la chambre quelques jours.

— Eh! je le sais bien, répliqua avec impatience la pauvre Juliette, que sa déception aigrissait; c'est là ce qui me fâche. Être privées, pour une indisposition de si peu d'importance, d'un si grand plaisir!

— Préférerais-tu que notre mère fût gravement malade? demanda Emma avec reproche.

— Non, certes! répliqua Juliette confuse. Mais enfin, Emma, voyons; crois-tu qu'en enveloppant bien maman, elle ne pourrait nous accompagner quand même, ce soir?

— Oh! impossible. Sa joue est énorme, & elle souffre tant, cette pauvre mère, qu'elle en a presque la fièvre.

— Quel malheur, mon Dieu!... Si encore Florence y allait à ce bal? mais en vraie sauvage qu'elle est, elle a refusé cette invitation, comme elle refuse toutes celles qu'on lui adresse.

Le soir, lorsque j'arrivai comme c'était convenu, pour admirer, au moment du départ, mes jeunes cousines dans tous leurs atours, je fus suprise de n'apercevoir en leur logis, rien de ce sens dessus dessous si ordinaire un jour de bal.

Tout était calme, tranquille, pas de lumières changeant à chaque instant de place, pas d'allées. de venues.

Je gravis rapidement les deux étages qui conduisaient à la chambre de Juliette. Elle était là, presque sans lumière, morne, abattue, les pieds sur les chenets, & regardant, sans les voir, les étincelles qui pailletaient les tisons près de s'éteindre. On l'eût crue en proie à une grande & réelle douleur.

La pauvre robe de bal, plus jolie, plus provocante que jamais gisait, abandonnée sur le lit; les souliers de satin se promenaient sur la commode en compagnie d'un éventail dont les feuilles s'étalaient éplorées, & d'un carnet sur les pages blanches duquel ne s'inscrivait aucun danseur.

J'essayai de consoler, de remonter Juliette; à tour de rôle, je la plaignis & je lui fis honte de prendre ainsi au tragique un événement de si mince importance.

Je lui dis qu'elle serait très-malheureuse plus tard, si elle s'exagérait aussi la portée de la moindre contrariété; que la vie a bien d'autres peines qu'un bal manqué, etc., etc.

Elle en convint avec moi & se reconnut tous les torts que je voulus, ce qui ne l'empêchait pas de tressaillir douloureusement & de pousser de gros soupirs chaque fois que quelque voiture ébranlant le pavé de la rue solitaire lui annonçait le passage d'un nouvel invité se rendant à la fête.

Lasse de prêcher sans résultat sérieux, je me dis qu'une distraction opportune ferait mieux peut-être que tous mes discours, & je proposai à ma déraisonnable, mais bien triste cousine, de m'accompagner chez madame R., où je devais passer le reste de la soirée.

Elle refusa d'abord, puis hésita, puis consentit, par condescendance pour moi. Sa mère dormait sous la garde de la vigilante Emma. Fanny étudiait bien sagement ses leçons du lendemain, pour la pension. Rien ne nous retenait donc à la maison, nous fûmes bien vite chez madame R.; les courses ne sont pas longues ici, & madame R., mise par moi au fait de la situation, s'ingénia avec sa grâce & sa charmante bonhomie accoutumées pour changer le cours des idées de la pauvre Juliette.

Son mari & le mien vinrent bientôt grossir

notre petite société, qui, jusqu'au moment de se coucher, ne s'occupa guère que du joli baby de madame R. Puis, tandis que l'aimable maman faisait la toilette de nuit du cher marmot, monsieur R., qui lit très-bien, nous offrit la primeur d'une touchante poésie, trouvée ce soir-là dans son journal.

Madame R. revint ensuite à nous, elle montra sa musique, ses partitions à Juliette, chanta avec elle un ou deux petits duos que nous applaudîmes avec l'enthousiasme de l'amitié. Puis on prit un thé modeste, en causant entre soi, en discutant sur le mérite plus ou moins sympathique de tel ou tel ouvrage, ancien ou moderne, en célébrant aussi avec une conviction communicative les charmes de l'intimité & du coin du feu.

Bref, quand vers dix heures & demie nous reconduisîmes notre jeune parente chez sa mère, elle était toute rassérénée, &, au moment des adieux, lorsqu'elle m'embrassa :

« Mon Dieu ! Florence, dit-elle bien bas, que vous devez avoir eu mauvaise opinion de moi, ce soir, & combien notre bonne Emma, si empressée à soigner notre pauvre mère, a dû vous sembler meilleure. Vous aviez raison, un bal manqué ne vaut pas tant de larmes, & il y a plus de bonheur vrai dans le charmant intérieur de madame R., que dans les bruyantes réunions que je regrettais si déraisonnablement tout à l'heure.

— Puissiez-vous toujours penser ainsi, chère Juliette. C'est tout simplement un des secrets du bonheur ici-bas que vous venez de trouver.

— Je ne l'oublierai jamais! Bonsoir, Florence.

— Bonsoir aussi, chère Jeanne. »

Ta dévouée,

FLORENCE.

MODES

Ta dernière lettre contenait quelques observations auxquelles je veux répondre d'abord : Les modèles de toilette que je donne sont quelquefois trop élégants, dis-tu, & par conséquent trop coûteux à copier; mais ne sais-tu pas qu'il est extrêmement facile de simplifier un costume? Par exemple, quand je l'indique en velours, en satin, etc., il est bien aisé de le copier en laine. En un mot, je te décris un costume très-orné & très-cher, c'est pour te renseigner sur les nouveautés du jour, que tu n'es nullement obligée de suivre à la lettre, mais ces descriptions peuvent te servir pour la composition de tes toilettes. La simplicité n'est jamais ridicule quand elle est de bon goût, elle est, au contraire, toujours approuvée par les gens raisonnables.

La véritable élégance ne consiste nullement dans les dépenses exagérées.

Le noir est toujours ce qu'il y a de moins coûteux & de plus comme il faut, surtout dans la saison où nous sommes.

On fait beaucoup de costumes de laine noire, ornés de bandes de velours. Quelques-uns garnis de plissés & de petits volants en étoffe pareille ou en soie noire.

Une casaque ancienne, en velours noir, peut parfaitement bien se porter sur n'importe quelle robe, en ayant bien soin, pour la rajeunir un peu, de la relever de chaque côté. Si elle est défraîchie, il faut mettre par derrière une petite échelle de nœuds, descendant jusqu'à la taille.

Outre les paletots courts & les petites vestes hongroises, on voit quelques grands vêtements, genre Watteau, mais ceci est très-habillé. Ils sont longs, très-peu relevés & à larges manches.

Toujours des chapeaux noirs, ronds ou fermés. L'ornement de couleur, assorti au costume. Beaucoup d'oiseaux, d'aigrettes ou de plumes.

Pour le soir, les robes sont ouvertes devant; mais comme le jour il est beaucoup plus commode d'avoir un corsage fermé, on fait souvent les robes à gilets, lesquels sont remplacés le soir par des plis de tarlatane ou de mousseline.

Quelquefois, sur une robe tout à fait montante, on met un fichu blanc, croisant par derrière avec de longs pans noués en ceinture. Ce fichu Marie-Antoinette est formé par des plis de mousseline claire ouvrant par devant. On a soin de rentrer un peu le haut de son corsage de robe en dessous. Ces fichus sont garnis d'une bande plissée avec petite valencienne au bord, ou seulement d'une haute valencienne.

En parlant de lingerie, disons que les bonnets du matin ont presque tous la forme de grands filets de mousseline ou de petites fanchons. Ils ont de très-larges brides; le tout garni d'entre-deux brodés & de valencienne. — Les ornements sont en velours noir ou de couleur.

On voit de jolis mouchoirs de poche pour jeunes filles avec trois ou quatre petits plis à jour, ou simplement piqués, & petite dentelle au bord.

Voici quelques modèles de costumes de petits garçons :

A partir de dix-huit mois, on commence à leur mettre des jupons à plis, jusqu'à six ou sept ans ; alors ils prennent la blouse ou la petite veste avec le pantalon bouffant.

Le costume russe se porte également, mais c'est d'une élégance un peu excentrique, juges-en : Le pantalon et le gilet à manches sont en soie cerise ou bleue. — Le pardessus est une grande polonaise sans manches & boutonnée de côté. Tout le costume est garni de fourrure, principalement d'astrakan. — Petit bonnet de fourrure.

Costume à plis, en velours de coton bleu, pour petit garçon de deux à quatre ans : (Il est encore très-élégant & se mettrait pour une matinée ou une réunion d'enfants.)

Petite jupe à gros plis. — Corsage décolleté en carré & à épaulettes, sans manches. Basques découpées, garnies de guipure blanche. (Les dentelles de filet brodé conviennent bien pour cet usage). — Guimpe & manches en nansouk. — Grand col mousquetaire & poignets en guipure. — Écharpe de soie bleue mise en sautoir & attachée sur une épaule par un gros nœud dont les bouts sont frangés & retombent derrière. — Chaussettes blanches et petits souliers à crochets en peau bleue. — Petit toquet de velours bleu.

Le même costume en velours noir est aussi fort joli. L'écharpe & les souliers sont rouges.

En voici un plus simple : Jupe à plis en tartan, à carreaux blancs & noirs, en biais. Veste en drap noir. — Petit bonnet d'astrakan. Bas de laine à carreaux noirs & blancs en biais. — Petite cravate & gants rouges.

Le même en tartan écossais de toutes les couleurs. On en fait aussi en imitation de tartan (c'est beaucoup moins cher, et presque aussi solide) puis tout en drap foncé, mais c'est bien salissant.

Les blouses et les petites vestes sont très-jolies en velours de coton, soit uni, soit à côtes. On les fait sans garnitures ou ornées de galons de laine & de petits bords d'astrakan. Le pantalon bouffant est en étoffe semblable. — Les bas sont généralement rouges. — Des guêtres boutonnées en chevreau noir.

Les enfants âgés de moins de dix-huit mois, ne peuvent être qu'en blanc. L'astrakan blanc fait de jolis vêtements avec le toquet & le manchon pareils.

On voit de jolis petits chapeaux de feutre blancs, forme fermée et forme ronde, ornés de plumes ou de choux de satin. Le cachemire blanc soutaché leur fait de charmantes petites douillettes à pèlerine. D'autres, de forme princesse, décorés sur les coutures d'une jolie broderie blanche ou de couleur. Les manches sont ajustées & brodées sur toute la hauteur.

Il y a, pour compléter la toilette, un très-grand collet qui descend plus bas que la taille & qui est brodé comme le reste. Le bord du collet est terminé par un effilé ou une garniture de cygne.

L'écossais habille fort bien les petites filles. On voit des tartans bon marché & très-solides. Les corsages se font à petites basques garnies d'une ruche de taffetas noir découpée, au milieu de laquelle se place une seconde ruche, aussi découpée, de la couleur dominante de l'écossais.

Voici un costume plus habillé : robe de dessous, à manches longues & à corsage montant, en taffetas ou en foulard uni, bleu, gris perle ou cerise.

Petite jupe & corsage bas à épaulettes, en velours de coton noir, garnie d'un petit bord d'astrakan. — Ceinture de la couleur de la jupe de dessous. — On emploie beaucoup le drap foncé pour robes de jeunes filles. Les paletots sont à revers & à parements de velours. Les jupes unies avec un petit volant plissé dans le bas, ou bien cinq ou six rangées de velours noir. Ceinture de velours noir.

Le petit mac-farlane est toujours très-bien porté soit en drap, soit en cachemire.

Les chapeaux ronds se font en feutre ou en velours. Ils ont la forme de toque un peu élevée. On y voit souvent de grandes barbes de tulle noir, s'enroulant autour du cou & préservant assez bien du froid.

*
* *

La machine à coudre est devenue le meuble indispensable dans toutes les familles; aussi ne nous lasserons-nous pas de signaler à nos lectrices tous les avantages du système Wilcox & Gibbs, dont le mécanisme si simple est d'un entretien des plus faciles. Bien moins bruyante que toutes les *silencieuses* possibles, la machine Wilcox peut être mise en mouvement, même dans une chambre de malade; elle n'occasionne aucune fatigue, & l'on peut avec elle confectionner les objets les plus divers : au moyen du changement d'aiguille, on travaille depuis le cuir le plus dur, jusqu'à la mousseline la plus légère, voire même la tarlatane ou la gaze. On acquiert donc avec ce précieux appareil une ouvrière habile pour tous les travaux à faire dans un ménage; la machine ordinaire est de 250 francs, avec six guides pour ourler, soutacher, ouater, etc. En ajoutant une somme proportionnée au luxe de l'entourage, on peut avoir un charmant petit meuble, qui ne sera déplacé nulle part; la machine ordinaire est déjà fort élégante pour la chambre d'une mère de famille ou d'une jeune fille. Monsieur E. Cornély, boulevard Sébastopol, 82, joint à ces machines une brochure explicative pour les personnes de province, qui ne peuvent faire leur apprentissage sous sa direction, apprentissage qui, du reste, est on ne peut plus facile.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODE

Toilette de jeune fille. — Robe en gaze de Chambéry ornée de hauts volants; tablier formé par deux groupes de volants, surmontés d'un bouillonné *crevé* par des marguerites à cœur diamanté; pouff orné de même, un bouillonné semblable couvre les coutures de côté. — Corsage plat terminé par des bouillonnés en long, surmontés du bouillonné avec marguerites, plus petit que celui de la jupe; bande en gaze blanche plissée avec en-



Imp. Dupuy, à Paris. 3737

Février 1870

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Étoffes du Grand Marché Parisien 3, r. Turbigo — Rubans et Passementeries de la Ville de Lyon.
6, Rue de la Chaussée d'Antin — Corsets de Mme Léoty, 8 Place de la Madeleine, 8.

grêlure & velours simulant chemisette; petit volant plissé en gaze blanche, figurant manche courte. — Touffe de marguerites formant nœud de ceinture. — Coiffure en couronne avec traîne retombant sur un large nœud en ruban. — Soulier en faye, nœud avec marguerites dans le milieu.

Toilette de jeune femme. — Robe en satin recouverte d'un voile en tulle bouillonné dans le bas; le haut de chaque bouillonné est maintenu par une touffe d'anémones, avec traîne de feuillage givré recouvrant le creux du bouillonné. — Corsage orné dans le haut de deux bouillonnés. — Tunique Louis XV en satin avec longue traîne, double pouff; la tunique est bordée d'une haute dentelle posée en lacet, & retenue sur le plissé marquant les pouffs par uue touffe de fleurs; une touffe plus petite est posée sur les épaules & sur le haut du corsage devant. — Nœud de ceinture en dentelle. — Diadème d'anémones avec feuilles givrées. — Soulier en satin avec nœud Pompadour.

Toilette de petite fille. — Robe en flanelle écossaise ornée d'un volant plissé, doublé en mousseline raide & fixé par un velours noir; seconde jupe relevée sur les coutures de côté. — Corsage décolleté en carré, bordé à l'encolure d'un plissé traversé par un velours; manche courte recouverte du même plissé. — Corsage de dessus à longue basque & à revers, formant col marin, orné du plissé avec velours. — Chemisette en batiste garnie de valenciennes. — Velours dans les cheveux. — Demi-bottes en satin de laine avec bouts vernis.

DEUXIÈME CAHIER

Mouchoir — Pelote indienne — Pliant de salon — M. N. pour drap — Berthe — Françoise — M. R. — Motif pour confection — Parure — N. A. enlacés — Cravate en frivolité — Entre-deux en frivolité — Panier à ouvrage — Porte-montre en bambou — Écusson avec Louise — Écusson avec T. R. — L. A. D. — Écusson avec A. L. — M. L. — Dessin soutaché — Garniture — T. S. — Dessin soutaché.

PLANCHE II

PETITE PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER.

Corsage à basque (de la toilette de petite fille, gravure du 1er Février) de trois grandeurs différentes, pour petite fille, jeune fille & jeune femme.

PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL

ET TAPISSERIE PAR SIGNES

Premier côté.

TRAVAUX EN FIL

1, Fond & dentelle pour rideau, dessus d'édredon, dessus de lit, voile de fauteuil, etc.

Ce dessin peut être fait au crochet égyptien ou en filet, en biais brodé en reprise.

2, Lambrequin filet-guipure.

La rosace du milieu est en *point de toile*, les quatre grandes feuilles des angles de la rosace sont encadrées d'un *point de reprise;* au centre de ces feuilles on fait une *petite roue;* toutes les petites feuilles sont en *point tissé;* le fond est en *point d'esprit;* l'encadrement est en *point de toile;* lorsque le lambrequin est terminé, on jette un fil autour des dents que l'on festonne. — Ce dessin peut servir pour nappe d'autel ou bas d'aube, en répétant au-dessus le dessin; il faudra alors supprimer le feuillage du bas & le remplacer par celui du haut.

3, Bordure filet guipure ou crochet carré.

Pour faire ce travail au crochet, il faut entre chaque bride faire trois mailles-chaînette pour les carrés clairs — 3 brides pour les carrés mats — & 1 maille-chaînette, 1 bride, 1 maille-chaînette pour les carrés traversés au milieu par un trait.

4, Alphabet minuscule, crochet, filet guipure ou point de marque.

5, Petit carré, crochet carré ou filet brodé en reprise.

6, Cravate en frivolité. (Voir, pour l'explication, p. 6, du 2e cahier de Février.)

7, Entre-deux filet guipure.

La croix est en *point de reprise;* les étoiles en point de cônes, avec *petites roues* au milieu; les deux carrés des bouts sont encadrés de *point de toile;* le motif est formé d'une petite roue avec quatre branches de feuilles en point tissé, le fond est en point d'esprit.

8, Petite dentelle en frivolité à un fil.

1er *anneau.* — 3 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le 3e picot du 8e anneau du dessin précédent, *au premier dessin vous le remplacez par un picot* — 2 fois : (3 nœuds doubles — 1 picot) — 3 nœuds doubles — fermez l'anneau, mais pas entièrement, il faut le laisser ouvert de 3 millimètres.

2e *anneau.* — 3 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — 2 fois : (3 nœuds doubles — 1 picot) — 3 nœuds doubles — retournez votre ouvrage.

3e *anneau.* — 8 nœuds doubles — arrêtez le fil entre le premier & le deuxième anneau — 8 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le picot du milieu du sixième anneau du dessin précédent, *au premier dessin vous le remplacez par un picot* — 2 fois : (8 nœuds doubles — 1 picot) — 8 nœuds doubles — fermez l'anneau.

4e *anneau.* — 8 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — 2 fois : (8 nœuds doubles — 1 picot) — 8 nœuds doubles — fermez l'anneau.

5e *anneau.* — Comme le 4e.

6e *anneau.* — Comme le 4e. — Arrêtez le fil dans la jonction du 2e & du 3e anneau. — Retournez votre ouvrage.

7e *anneau.* — Comme le 2e. — Arrêtez le fil dans le dernier picot du 6e anneau.

8e *anneau.* — Comme le 2e.

Deuxième côté.

TAPISSERIE PAR SIGNES

1, Bande Louis XIII.

2, Coin pour coussin. — Le dessin est, comme on le voit, un peu plus grand que le quart.

3, Fond Pompadour pour chaise, coussin, fauteuil, tablette de cheminée, etc., pour chambre de jeune fille.

4, Fond en point capitonné, pour coussin, chaise, coffre à bois, etc.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin mosaïque pour tabouret de piano, pouff ou coussin. On pourrait employer ce dessin, dont nous donnons un peu plus du quart, pour tapis de guéridon ovale, en répétant la partie donnée en plus de la moitié, en régularisant le raccord, puis reculant l'étoile pour la replacer au milieu, & ajoutant pour compléter un fond en laine, soit du marron le plus foncé du dessin, soit bleu, vert, violet, ponceau, etc. Dans le dessin, les nuances claires seront en soie d'Alger, & la teinte argentée en cordonnet.

Les abonnées à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Corsage décolleté avec plastron plissé pour jeune fille.
Robe pour baby de deux à trois ans.
Capeline à revers.
Corsage ouvert pour dame âgée.
Gilet fermé pour homme.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Casaque de la première toilette, gravure n° 3735.

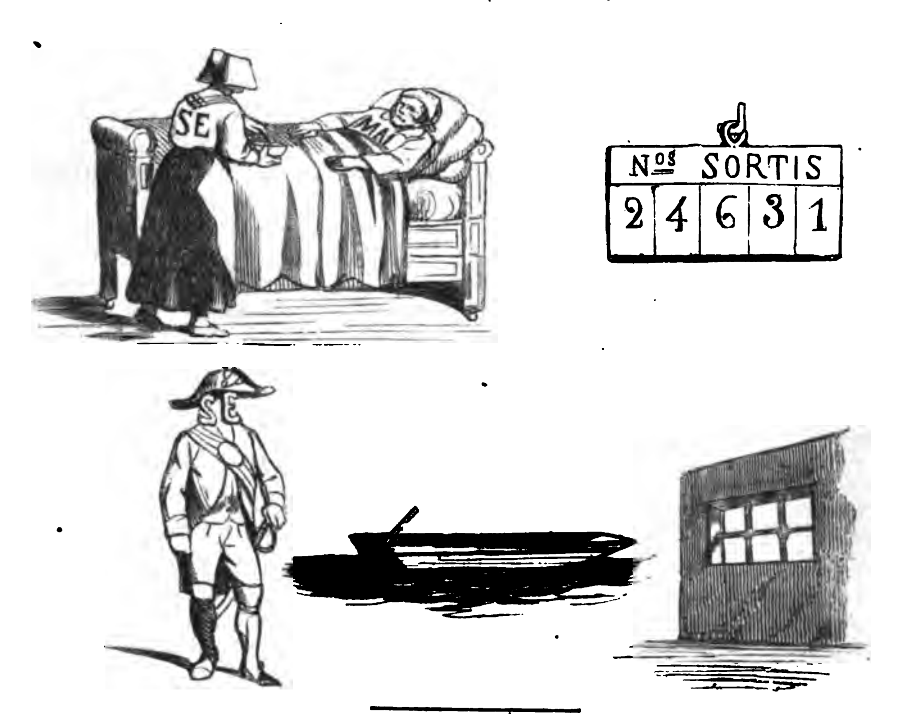


LOGOGRIPHE

Sur cinq pieds l'on m'a vue, illustre souveraine,
D'un empire croulant me montrer le soutien ;
Mais si l'on trouve en moi l'étoffe d'une reine,
En retranchant mon cœur on me réduit à rien.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : Après le fait ne vaut le souhait.

RÉBUS



201 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

AUTEURS ÉTRANGERS

SHAKESPEARE

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Il n'est ni probable, ni désirable, qu'une jeune fille lise tout Shakespeare; elle ne s'y plairaît pas, & si elle s'y plaisait, ce goût-là ne serait point sans danger; on n'était pas délicat du temps d'Élisabeth, & le génie lui-même s'imprime du temps où il vit, comme les eaux, si puissantes qu'elles soient, prennent la couleur du fond sur lequel elles coulent.

Nous analyserons les principales pièces du tragique Anglais, en citant quelques-uns de ces morceaux immortels où l'amour, la pitié, le crime, le remords vivent, comme vit l'argile sous le pouce de Michel-Ange, ou la toile sous le pinceau de Rubens.

Jetons un regard sur les premières pièces de ce vaste répertoire. *La Tempête* est une espèce de féerie qui, de nos jours, serait jouée à grands renforts de *trucs* & de décors superbes, & vraiment, les machinations du magicien Prospéro, l'enfantillage gracieux de Miranda, les complots ourdis par les naufragés auraient besoin, pour intéresser, du prestige de la scène. Ariel seul, ce charmant génie aux ordres de Prospéro, demeure le type de ces fantaisies que Shakespeare a aimées, & dont il a pris l'idée, peut-être, au foyer paternel, dans les contes de fées, dans les histoires d'ondines & de lutins que les pays du Nord ont toujours aimées.

Les souvenirs de la littérature italienne, galante, efféminée, amie des jeux de mots & des images forcées, se retrouve dans les *Deux gentilshommes de Vérone*, espèce d'imbroglio où le comique domine souvent. Certains monologues de Lance, le personnage sacrifié de la pièce, ont une gaieté de bon aloi; mais dans les personnages de Sylvie & de Julie, de Valentin & de Protée, on ne pressent encore ni Cordélie ni Macbeth. Cette pièce & *la Douzième nuit* qui la suit dans l'ordre chronologique, sont les premiers tâtonnements du talent qui essaye ses forces, qui imite encore ceux qui l'ont précédé dans la carrière, en attendant qu'il trouve le sillon où il dominera seul. Et le sillon de Shakespeare n'était pas celui de la comédie italienne, de ses amoureux & de ses bouffons, c'était dans les plus sombres tragédies, dans les luttes les plus déchirantes de l'âme, qu'il devait puiser ses accents incomparables. Eschyle & Sophocle n'ont pas chanté les jeux des bergers, ils les ont laissés à Théocrite.

Dans *Mesure pour mesure*, le caractère d'Isabelle a des traits purs & touchants; son frère Claudio est en prison, sous le coup d'une sentence capitale; elle pourrait le sauver par un acte contraire à la vertu; mais la religieuse & fière jeune fille ne s'y soumet pas, &, dans la situation la plus difficile, implorée par son frère qui veut vivre, elle

trouve, pour l'exhorter à mourir, des accents à la fois héroïques et tendres, qui contrastent avec le dialogue libre & grossier de cette pièce.

Enfin nous arrivons à *Othello*, première révélation du sombre génie dont nous traçons l'esquisse. Desdémone, la fille du sénateur Brabantio, s'est éprise du Maure Othello, que la république emploie au commandement de ses armées. La colère de Brabantio est douloureuse & terrible ; il accuse Othello devant le Sénat, il s'écrie :

BRABANTIO.

Une jeune fille modeste, d'un caractère si timide & si réservé qu'elle rougirait d'elle-même, comment supposer, qu'au mépris de ce qu'elle devait à son pays, à son rang, à sa réputation, elle ait pu aimer ce qu'elle craignait de regarder? Comment croire la perfection capable de faillir ainsi à l'encontre de toutes les lois de la nature? un pareil phénomène ne saurait s'expliquer que par les prestiges d'un art infernal. J'affirme donc que le Maure a agi sur ma fille au moyen de philtres qui égarent les sens, & à l'aide de breuvages préparés dans ce but.

La réponse d'Othello est pleine de noblesse :

OTHELLO.

Brabantio m'aimait, il m'invitait souvent ; il me demandait l'histoire de ma vie, année par année : les batailles, les siéges, les événements divers où j'ai figuré. Je lui racontai ma vie entière, depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment de ce récit. J'eus occasion de parler de grands désastres, de malheurs attendrissants, de la mort affrontée sur la brèche : je lui dis comment j'avais été fait prisonnier par l'ennemi insolent & vendu comme esclave, comment je fus racheté, & ce qui m'advint pendant mes voyages ; j'eus à parler fréquemment de cavernes, de sauvages déserts, d'âpres souterrains, de rocs escarpés... Desdémone prêtait une oreille attentive à ces récits ; de temps à autre, néanmoins, les soins de la maison l'obligeaient à s'éloigner; après les avoir expédiés à la hâte, elle revenait aussitôt prêter une oreille attentive à mes discours. Je vis plus d'une fois couler ses larmes au récit de quelque événement douloureux enduré par ma jeunesse. Ma narration terminée, elle me donna, pour ma peine, maint soupir; elle jura qu'en vérité cela était étrange, plus qu'étrange, que c'était attendrissant, singulièrement attendrissant, elle souhaita de n'avoir point entendu mon récit, & toutefois elle eût désiré que le ciel eût fait d'elle un pareil homme. Elle me remercia. Enfin, elle m'aima pour mes périls, je l'aimai pour sa pitié. Ce sont là les seuls sortiléges que j'aie employés.

Desdémone, interrogée à son tour, dit :

« C'est dans l'âme de mon Othello que j'ai vu son visage ; à sa gloire & à sa vaillance j'ai enchaîné mon cœur & ma destinée.

Elle va s'éloigner, mais son père lui jette un dernier & sinistre adieu :

« Maure, dit-il, aie l'œil sur elle, ne la perds pas de vue ; elle a trompé son père, elle pourra te tromper à ton tour. »

Dès ce moment, un invincible soupçon germa dans l'âme d'Othello ; cette âme tendre & sauvage est défiante des autres, parce qu'elle est défiante d'elle-même.

Auprès du Maure se trouve son mauvais génie, Yago, qui prend un plaisir infernal à allumer dans le cœur des autres les plus cruelles passions. Chacune de ses astucieuses paroles respire le dédain de la vertu, le mépris pour la femme, la haine de ceux qui l'entourent & le désir de les pousser au crime. Le mauvais esprit semble incarné dans cette création de Yago, plus effrayante peut-être que Méphistophélès. Par quel art empoisonné insinue-t-il dans l'âme du Maure les premières défiances ? comment le met-il en garde contre l'innocent Cassio ? comment profite-t-il des premières imprudences de Desdémone? comment rappelle-t-il qu'ayant trompé son père, elle pourrait tromper son mari ? comment, sous sa froide parole, fait-il bouillir comme une lave les pensées d'Othello, & change-t-il sa noble confiance en cruelle jalousie, & en fureur insensée son généreux amour ? c'est l'art du poète ; il laisse Othello touchant jusque dans sa colère, & Desdémone, à ses pieds, inspire une compassion profonde.

DESDÉMONE.

Je vous demande, à genoux ce que signifie ce langage. Je comprends la fureur qui est dans vos yeux; mais vos paroles elles-mêmes je ne les comprends pas.

OTHELLO.

Dites-moi, qui êtes-vous ?

DESDÉMONE.

Votre femme, seigneur, votre loyale & fidèle femme.

OTHELLO.

Allons, jure-le & damne-toi, car croyant voir en toi un habitant des cieux, les démons eux-mêmes n'oseraient te saisir, jure que tu m'es fidèle.

DESDÉMONE.

Le ciel m'en est témoin.

OTHELLO.

O Desdémone ! arrière ! arrière ! s'il avait plu au ciel de m'éprouver par le malheur, s'il avait fait pleuvoir sur ma tête toutes les souffrances, toutes les humiliations, s'il m'avait plongé dans la pauvreté jusqu'aux lèvres, s'il avait livré aux fers de la captivité moi & mes plus chères espérances,

j'aurais pu trouver dans mon âme une goutte de résignation, mais le trésor où mon cœur avait rassemblé toutes ses affections, l'asile où je dois vivre, sous peine de ne vivre plus; la source où s'alimente le cours de mon être, m'en voir repoussé! pâlis à cette idée, ô résignation! jeune enfant aux lèvres roses, & que ton front céleste se couvre des ombres de la mort.

DESDÉMONE.

Hélas! quel crime ai-je commis sans le savoir?

La jalousie d'Othello éclate en imprécations, & il termine par ce sanglant outrage :

« Pardon, madame, je vous prenais pour la rusée comédienne de Venise qui a épousé Othello. »

Il s'éloigne, & Desdémone, accablée de chagrin, est livrée à un redoutable pressentiment.

....

DESDÉMONE.

Ma mère avait à son service une femme nommée Barbara. Celui qu'elle aimait devint inconstant & l'abandonna; elle avait coutume de chanter la chanson du saule ; c'est une ballade bien vieille mais qui exprimait la situation, & elle mourut en la chantant; ce soir, cette chanson me revient continuellement à la pensée, & il me prend malgré moi envie de pencher ma tête de côté, comme la pauvre Barbara, & de chanter sa chanson comme elle la chantait elle-même.

Au pied d'un saule assise, en sa douleur,
Elle pleurait sa faute & son injure;
Tête penchée, une main sur son cœur :
Chantez le saule & sa pâle verdure.

Pendant qu'elle gémit, Othello arrive; Desdémone s'est assoupie en pleurant & en chantant; son mari se parle à lui-même.

OTHELLO.

Voilà la cause, voilà la cause, ô mon âme! mais je ne veux pas verser son sang, ni déchirer cette peau blanche comme la neige, lisse comme l'albâtre des tombeaux. Éteignons d'abord cette lumière *(il éteint la lampe)*, j'éteindrai après celle-ci. *(Montrant Desdémone.)* Si je t'éteins, ministre de flamme, & qu'après je me repente, je puis te rendre ta clarté première; mais la tienne une fois éteinte, ô exquis chef-d'œuvre de la nature, où est le Prométhée dont le feu céleste pourra te ranimer? Rose, quand je t'aurai cueillie, je ne pourrai te rendre la sève vitale & tu devras te flétrir. Que je respire encore une fois ton parfum! *(Il l'embrasse.)* O haleine embaumée qui persuaderait presqu'à la justice de briser son glaive. Sois ainsi quand tu seras morte, & je te tuerai, &, après cela, je t'aimerai. Jamais objet si doux ne fut si fatal.

DESDÉMONE, *s'éveillant.*

Qui est là? est-ce vous, Othello?

OTHELLO.

Oui, Desdémone... Avez-vous prié Dieu ce soir, Desdémone?

DESDÉMONE.

Oui, monseigneur.

OTHELLO.

Si vous vous rappelez quelque faute dont le ciel ne vous ait point encore accordé le pardon, hâtez-vous de le lui demander.

DESDÉMONE.

Hélas! monseigneur, que voulez-vous dire par là?

OTHELLO.

Faites & dépêchez-vous. Je ne veux pas vous tuer avant que vous ne soyez préparée; je ne veux pas tuer votre âme.

DESDÉMONE.

Vous parlez de tuer?

OTHELLO.

Oui, j'en parle.

DESDÉMONE.

Alors, ô ciel! ayez pitié de moi!

OTHELLO.

Je réponds *amen* de tout mon cœur.

DESDÉMONE.

J'espère que vous ne me tuerez pas, pourtant je vous redoute, car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi dans leur orbite; je ne sais pourquoi j'ai peur, puisque je ne me connais pas de crime, & je sens que je crains.

OTHELLO.

Pense à tes péchés!

DESDÉMONE.

Ils consistent dans l'amour que j'ai pour vous. C'est une mort contre nature que celle qui tue pour avoir aimé. Quelque passion sanglante agite votre être, ce sont de sinistres présages, & cependant j'espère, oh! j'espère que ce n'est pas moi qu'elles menacent.

OTHELLO.

Silence! ne fais pas de bruit.

DESDÉMONE.

J'obéis.

Il la presse de questions & d'injures; elle répond avec la même douceur, & enfin il l'étouffe. On l'entend soupirer encore :

« Oh! injustement, injustement assassinée! »

Othello est détrompé presque aussitôt, il se frappe d'un poignard. Yago est arrêté & envoyé devant la justice de Venise.

Telle est cette tragédie sur laquelle plane dès le début comme une sombre menace, la malédiction paternelle, nuage contenant la foudre. Elle a été traduite en français par La Harpe, par Ducis & par Alfred de Vigny.

Nous ne parlerons que pour mémoire du *Marchand de Venise*, quoique le caractère de Shylock, le juif défiant & avare, soit gravé de la manière la plus incisive & forme un de ces types indélébiles, qui sont la propriété de l'espèce humaine; *l'Avare* de Molière ne l'a pas dépassé. Nous arrivons à *Roméo & Juliette*. Cette pièce célèbre, fondée sur une légende véronaise, se ressent des défauts de la littérature italienne: les *concetti*, les jeux de mots, les comparaisons mythologiques, les images forcées abondent dans le dialogue. Mais il y a dans l'amour des deux amants, des deux époux, de tels traits de nature & de passion, qu'on oublie toute affectation du langage pour n'applaudir que ces accents partis des profondeurs du cœur. Comme *Othello*, cette pièce a quelque chose de sombre; l'amour des deux époux n'est pas approuvé par leurs familles qu'une haine héréditaire sépare; ils s'unissent à l'insu de leurs parents. Juliette, promise à un autre mari, prend une résolution désespérée; elle boit un somnifère qui lui donne l'apparence de la mort, &, dans le froid caveau des Capulets, Roméo averti doit la rejoindre, l'enlever & fuir avec elle. Roméo n'a pas reçu l'avertissement salutaire : il entre dans le tombeau des ennemis de sa famille, il voit Juliette pâle & glacée & boit un poison qui doit les réunir dans la mort. Sur leur tombeau, les Montaigus & les Capulets, si longtemps ennemis, se réconcilient & pleurent ensemble leurs enfants. Nous citerons la scène des adieux, quand Roméo, qui a tué en duel le cousin de sa femme, est forcé de fuir; elle le retient :

JULIETTE.

Eh quoi! déjà partir! le jour est loin encore: c'était le rossignol & non l'alouette, dont le chant a frappé ton oreille craintive. Il chante toutes les nuits sur ce grenadier en fleurs : crois-moi, mon ami, c'est le rossignol.

ROMÉO.

C'était l'alouette, la messagère de l'aurore, & non le rossignol. Vois-tu, ma bien-aimée, ces feux jaloux qui dorent à l'orient les bords des nuages : les flambeaux de la nuit s'éteignent, & le riant matin est debout sur la cime des monts... Il faut partir & vivre, ou rester & mourir.

JULIETTE.

Cette lumière n'est pas le jour, j'en suis certaine; c'est quelque météore que le soleil exhale pour te servir de guide sur la route de Mantoue. Oh! ne pars pas; tu peux rester encore!

ROMÉO.

Eh bien! qu'ils me prennent, qu'ils me mettent à mort, j'y consens. Tu as raison, cette lueur grisâtre, ce n'est pas le regard de l'aurore. C'est le pâle reflet du front de Cynthie; ce n'est pas l'alouette qui, là-haut, là-haut, au-dessus de nos têtes, frappe de ses notes vibrantes la voûte du ciel; je suis bien plus enclin à rester qu'à partir. Vienne la mort, je l'accueillerai avec joie; ainsi le veut Juliette. Qu'en dis-tu, ma bien-aimée? Causons, il n'est pas jour.

JULIETTE.

Il est jour, il est jour! Va-t'en! hâte-toi de fuir! c'est l'alouette, dont la voix perçante fait entendre ces sons discordants. Oh! comment ont-ils pu dire que son chant est plein d'harmonie? Quelle harmonie que celle qui nous sépare! Va-t'en! va-t'en! la lumière croît de plus en plus!

ROMÉO.

Et de plus en plus nos destinées s'assombrissent.

Citons encore quelques paroles des dernières scènes. Roméo est dans le caveau sépulcral; il se penche sur Juliette qu'il croit morte, & dit :

ROMÉO.

O ma bien-aimée! ô ma femme! la mort qui aspira ton souffle embaumé n'a pu prévaloir contre ta beauté; non, tu n'es pas vaincue : la beauté règne encore sur le corail de tes lèvres, sur les roses de tes joues; le drapeau noir de la mort ne s'est point avancé jusque-là... Oh! Juliette adorée! pourquoi es-tu si belle? Je ne veux plus te quitter, je ne sortirai plus de ce lugubre palais; ici, je resterai avec les vers de la tombe, ces serviteurs de la mort; ici, je veux établir ma demeure éternelle, déposer ce corps fragile, fatigué de vivre! ô mes yeux, jetez votre dernier regard! ô mes bras, étreignez-la encore une fois! (*Il boit le poison.*) Juliette, je bois à toi! ô droguiste, tu as dit vrai, ton poison agit vite. Un dernier embrassement. (*Il meurt.*)

Juliette se réveille lentement; le prêtre qui l'a mariée & qui lui a donné le funeste conseil, vient d'entrer dans le caveau.

JULIETTE.

O prêtre secourable, où est mon époux? Où est mon Roméo?

FRÈRE LAURENT.

Ma fille, venez, quittez cet antre de mort & de contagion; un pouvoir que nous ne pouvons contrôler a déconcerté nos projets; votre époux est ici gisant dans vos bras, il est mort; venez, je vous placerai parmi les sœurs d'un saint monastère. Suivez-moi, Juliette!

JULIETTE.

Partez, moi, je demeure. Que vois-je? une coupe qu'étreint encore la main de mon bien-aimé? c'est le poison. Méchant, tu as tout bu, tu n'as pas laissé à ta Juliette une goutte amie? (*On entend du bruit au dehors, elle prend le poignard de Roméo & se frappe.*) O fortuné poignard! prends ma poitrine pour fourreau. Restes-y plongé & que je meure! (*Elle expire.*)

Une dernière scène de douleur & de réconcilia-

tion termine la pièce. L'énergique amour de ces époux adolescents donne à cette œuvre une vie & un intérêt qui en font oublier les défauts, bien sensibles d'ailleurs; elle a été traduite dans toutes les langues; la musique s'en est emparée, & la poésie citera toujours la scène des adieux, au lever de l'aurore, comme une des plus délicieuses créations de l'esprit humain. Shakespeare a la grâce aussi bien que la force, de même que les montagnes portent des fleurs au milieu des rochers & sur le bord des torrents.

Dans un prochain article, nous parlerons des tragédies historiques de Shakespeare; nous dirons quelques mots des autres pièces de son théâtre empruntées aux sources étrangères, & nous terminerons par une courte étude de ses grandes tragédies : *Hamlet*, *le Roi Léar* & *Macbeth*.

M. B.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

CE PAUVRE VIEUX

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT (1)

Le talent de mademoiselle Fleuriot s'accentue de plus en plus; d'abord dans ses qualités charmantes, & puis peut-être aussi dans ses défauts. Son nouveau livre, un de ses meilleurs, en est la preuve. Écrit avec une vivacité, une facilité rares, il intéresse souvent, il n'attendrit jamais; mais l'esprit y puise une si agréable pâture, que nous le recommandons à nos lectrices, avec la certitude qu'elles y trouveront une lecture fort distrayante. *Ce pauvre Vieux* est un modeste savant, méconnu dans sa famille, dédaigné par son gendre, méprisé par une fille du gendre, & qui n'a d'autre consolation que sa petite-fille Marguerite & une digne servante dont le cœur a compris la valeur & les souffrances du vieillard. *Ce pauvre Vieux*, mis à l'écart, repoussé, moqué, a fait une découverte admirable, mais aussi méconnue que le sont ses rares vertus; il a deviné, par sa science de géologiste, que dans une lande qu'il possède se trouvent des gisements de métaux précieux; l'argent lui manque pour les exploiter, & il va vers la tombe, pauvre, sans ressources, appuyé sur cette pieuse Antigone, qu'il laissera aussi pauvre qu'il l'a été lui-même. Le hasard, toujours à la disposition des romanciers, lui amène enfin un homme qui a des capitaux & qui a de la foi; on exploite la lande. L'aimable Marguerite aura des millions; elle dote sa demi-sœur Polixène, & le pauvre vieux ne se venge de son gendre & de sa méchante fille qu'en les comblant de bienfaits.

Le caractère du vieillard est soutenu avec un rare bonheur; celui de Marguerite est un peu effacé; les traits avec lesquels l'auteur a dessiné le gendre sont vifs mais souvent exagérés; j'en dirai volontiers autant du portrait de Polixène; les règles du bon goût défendent d'appuyer autant sur les défauts physiques dont un auteur a cru devoir doter un personnage; on a dit que Polixène n'a qu'un œil, comme Polyphème, très-bien, mais pourquo y revenir sans cesse, à cet œil unique? J'ajouterai que, selon la poétique du roman, le trésor enfoui dans la lande étant le point essentiel du livre, on ne comprend pas trop que, lorsque Polixène a dérobé les papiers qui se rattachaient à cette découverte, l'aïeul & sa petite-fille ne se préoccupent pas davantage de cette perte, immense pour eux. Il ne faut pas que les détails absorbent le principal d'une œuvre. C'est une faute qu'on regrette, d'autant plus que le drame intéresse davantage.

(1) Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte. Paris, un beau volume, prix : 2 francs.

ALIX

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT



En ouvrant ce volume, on ne doit pas s'attendre à y trouver l'intérêt d'un roman : l'auteur n'a voulu tracer qu'un portrait entouré de figures épisodiques. C'est au souvenir d'une amie, d'une jeune fille distinguée par tous les dons de l'âme & du

corps, que mademoiselle Fleuriot a consacré ce livre : elle ne pouvait pas, elle ne devait pas faire une héroïne de roman d'une personnalité noble, touchante, & à laquelle la mort a donné plus de gravité. Elle a peint l'aimable enfance d'Alix, son adolescence pleine de promesses, son caractère dévoué, le charme exquis de sa personne & sa mort prématurée qui fait penser au mot des Anciens : Ils sont favorisés du ciel ceux qui meurent jeunes !

Autour de cette gracieuse figure & dans un beau paysage breton, bien senti & bien décrit, gravitent un grand nombre de figures secondaires, qui sont peut-être mieux touchées, mieux accusées qu'Alix, la perfection est si difficile à rendre visible !

C'est madame Crech'c, la rude Bretonne pleine de foi, d'honneur & de sauvage brusquerie; son brave mari, le plus débonnaire des hommes & le plus incompris des poètes ; madame de Guenharie & ses huit filles, ses huit béatitudes; c'est Paule, la sœur d'Alix, & son mari, personnage qui pourrait sembler un peu terne ; c'est Tugdual, le jeune homme riche & oisif de notre époque, qui ne sait comment dépenser sa fougue ; ce sont de bons serviteurs bretons, ayant tous un grain d'originalité; c'est Sigismond Crech'c, enfin, le fils prodigue & repentant, à qui je ne reproche qu'une chose, c'est d'avoir tué un homme & de s'en consoler trop aisément. Chacun de ces personnages est vivant, car mademoiselle Fleuriot a le don d'animer les créations de son esprit ; mais peut-être jugerait-on à bon droit que, dans *Alix*, il y a trop de noms propres, trop de figures & pas assez d'événements.

Dans les romans des maîtres, ceux de Fielding & de Walter Scott, le très-grand nombre de personnages est toujours expliqué ; pas un n'est inutile, tous concourent à la marche de l'action, & ce principe, nous semble-t-il, ne peut jamais être mis en oubli. Alix, Tugdual, son frère, madame Crech'c & les siens eussent suffi pour animer ces pages, & l'intérêt, moins éparpillé, se serait tout entier concentré sur cette blanche image, centre du groupe & objet principal du livre.

Nous soumettons cette réflexion à mademoiselle Fleuriot, tout en promettant à nos lectrices une bien agréable lecture, si elles parcourent *Alix* (1).

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES (2)

Le titre que les éditeurs ont donné à cette nouvelle série de livres instructifs est peut-être un peu présomptueux ; il s'agit de l'énumération des œuvres, des chefs-d'œuvre, si l'on veut, de la peinture, de l'architecture, de la sculpture, énumération longue & raisonnée, & qui comprend nécessairement autre chose que des *merveilles*. Les merveilles, en quelque ordre que ce soit, sont rares ; la *Transfiguration*, de Raphaël, le *Moïse* de Michel-Ange, l'*Acropole* d'Athènes, sont des merveilles ; mais on ne peut appliquer ce mot qu'aux choses vraiment exceptionnelles, dignes de cette admiration qui touche à l'extase, & que le génie humain, toujours faible par quelque côté, provoque trop rarement.

Parmi les nouveaux volumes de cette publication nous avons remarqué particulièrement *les Merveilles de la Céramique*, par monsieur Jacquemard; histoire concise, complète & claire des faïences & porcelaines de l'Europe, qui sont devenues de nos jours un objet de recherches & de curiosité. Ce volume, qui contient les marques de divers fabricants, sera très-utile aux collectionneurs, souvent exposés à être dupes des marchands d'antiquités, rusés entre tous les trafiquants.

Les Merveilles de la Gravure, par M. Georges Duplessis, méritent également une mention très-favorable. L'histoire de cet art si difficile est tracée avec goût & clarté, & l'on en suit les progrès depuis les nielles byzantines jusqu'aux admirables gravures d'Édelinck & des patients artistes, qui, de nos jours même, ont gardé le secret du burin.

(1) Chez Lecoffre, libraire, 90, rue Bonaparte. Paris, deux volumes, 4 fr.

(2) Maison Hachette, boulevard Saint-Germain, 77, chaque volume, 2 francs.



LE TRAIT-D'UNION

(SUITE)

IV

ALICE

Deux jours après cette visite, Marguerite travaillait paisiblement à une fenêtre du rez-de-chaussée; elle l'avait entr'ouverte, quoiqu'il y eût encore un grand feu dans l'âtre, mais le printemps avait frappé aux vitres, le soleil clair riait, le gazon des pelouses charmait les yeux; il y avait dans l'air un parfum de violettes, & les espaliers voyaient éclore sur leurs bras crucifiés ces fleurs blanches & roses qui n'ont qu'un jour. Elle travaillait avec un livre ouvert devant elle, cousait trente points, lisait dix lignes, & réfléchissait d'un air recueilli. C'étaient les meilleurs moments de sa journée, ceux qu'elle passait ainsi, dans la solitude, sous l'œil de Dieu, avec des souvenirs anciens & des pensées nouvelles. Il lui semblait alors que son âme prenait des ailes & montait en haut; elle ne lisait pas toujours en tirant son aiguille, elle priait souvent & elle puisait, dans ces heures tranquilles, de la sérénité pour les ennuis, de la patience pour les contrariétés, & une espérance immuable qui, au milieu des peines de la vie, brillait comme une étoile dans un ciel obscur.

Aussi, ce lui fut une sensation désagréable que d'entendre une voix claire & haute qui disait :

« Eh! bonjour, chère! me revoilà! je ne puis vivre sans vous voir! »

Et d'apercevoir dans l'embrasure de la fenêtre, entre les grappes de glycine, la tête blonde, crêpée & résolue d'Alice, toute rayonnante sous une toque que le plus mutin des pages n'eût pas dédaignée. Marguerite fit bonne contenance, se leva & reçut avec cordialité son amie de l'avant-veille. Celle-ci congédia d'un brusque « allez! » la vieille femme de chambre qui l'avait accompagnée, sauta au cou de Marguerite, la baisa sur les joues, se jeta dans une profonde bergère, se releva avec la prestesse d'un diablotin qui sort d'une boîte, & dit :

« Je parie que si je n'étais pas venue ce matin, vous ne m'auriez pas cherchée, vous!

— Je comptais aller vous voir demain, répondit Marguerite avec franchise; j'ai de la besogne aujourd'hui : je dois écrire à mon frère Albéric, & compter la grande lessive du printemps, régler tous les comptes du mois...

— Assez! assez! s'écria-t-elle, je suis fatiguée pour vous à l'avance.

— Petite sybarite! vous souffrez donc de la fatigue d'autrui?

— Oh! je ne crains pas la fatigue, tout dépend du genre d'exercice. L'an dernier, je suis allée aux Pyrénées, papa avait une vieille blessure qui le chagrinait, & maman n'avait pas encore essayé des Eaux-Bonnes : c'est là que je me suis fatiguée! ou pour mieux dire, c'est là qu'on m'a vue infatigable. Vrai, j'aurais rendu des points à un des aides de camp de papa. Je montais à cheval, je conduisais un break, je courais à pied, je tuais des palombes, je dansais une partie de la nuit, & le lendemain il n'y paraissait pas!

> J'allais faire à l'aurore ma cour,
> Parmi le thym & la rosée!

c'est vivre, ça!

— Puisque vous avez de si bonnes dispositions, vous trouverez à vous occuper ici : les environs sont jolis, boisés, un peu accidentés. Vous pourrez faire de charmantes promenades. Vous aimez les fleurs, vous jardinerez.

— Oh! fi donc! ce n'est pas comme cela que je l'entends. Pour soutenir la fatigue, il faut le plaisir, & le plaisir, le monde seul le donne. Maintenant que me voilà exilée du monde, je renonce aux agitations, aux fatigues, & je me vais donner de la paresse à cœur joie. C'est si bon de ne rien faire. »

En faisant cette belle profession de foi, Alice s'étendait dans son fauteuil, ôtait un gant, examinait ses ongles, tournait autour du doigt une jolie petite bague, & jetait vers la glace posée en face un doux regard. Marguerite l'écoutait avec une certaine curiosité, &, pour soutenir la conversation, elle lui dit :

« Et madame votre mère vous laisse tout à fait

libre, elle ne vous demande pas un peu d'aide pour le ménage? Vous n'avez pas d'heures réglées pour lire, étudier?

— Oh! par exemple, non! Vous saurez, chère, que rien ne m'est plus antipathique qu'un règlement, des heures fixes, le convenu & le décorum. Quant à maman, elle a bien autre chose à faire que de me gêner dans mes goûts : sa santé l'absorbe, elle passe sa vie à faire une étude comparée entre l'allopathie & l'homéopathie, & elle n'est pas fâchée de se voir ici, dans la petite ville, où elle pourra s'occuper à loisir de ses maux. Pour commencer elle s'est mise au lait d'ânesse, & nous allons, afin de nous distraire, établir un appareil pour l'hydrotérapie. »

Marguerite baissait la tête sur sa couture & serrait les lèvres; elle ne pouvait se figurer qu'on parlât si légèrement de sa mère, & un souvenir douloureux & consolant à la fois pénétra son cœur. Elle ne put tout à fait cacher sa pensée :

« Si madame Delamer est souffrante, vous devriez l'approuver de chercher à se guérir, ou tout au moins à se soulager. Quand ma mère essayait de quelque nouveau système, j'étais si joyeuse! il me semblait qu'elle allait guérir & qu'une ère nouvelle allait commencer pour nous.

— Oui, cela devait être ainsi, puisque votre mère était véritablement malade, si malade qu'elle en est morte, dit la voix sèche d'Alice ; mais maman, elle, se croit malade, & nous ennuie tous par sa maladie, les médecins & les médecines. Voilà la différence. »

Marguerite ne répondit pas, & au bout de quelques instants de silence, Alice s'apercevant qu'elle avait fait fausse route, s'écria :

« Oh! chère, je vois que vous avez terriblement mauvaise opinion de moi! j'aime bien ma petite mère, mais convenez que les maux de nerfs & les spasmes d'estomac sont un rabat-joie pour moi qui n'aime que ce qui amuse. Mais vous, vous si austère, vous avez toute sorte de jouissances! Vous ne vous refusez rien! D'abord vous avez des frères, c'est charmant, c'est gai, c'est vivant : ils sortent, ils reviennent, ils causent, ils ont lu les journaux, ils savent des anecdotes, & puis, ils fument! j'adore le cigare! puis, cette habitation, ces fleurs... tenez, je suis folle de tous ces petits arrangements de lierre & de plantes grimpantes... cela me rappelle nos squares parisiens... Qu'avez-vous encore? ah! mademoiselle votre cousine, ce n'est pas un plaisir : est-ce qu'elle fait toujours, toujours de la tapisserie au petit point?

— Toujours, dit Marguerite qui avait écouté avec un sourire mélancolique l'énumération de ses félicités.

— C'est beaucoup. Mais où sont donc ces messieurs?

— Albéric est encore en voyage, & Étienne se promène dans le parc.

— Vous avez vu les azalées qu'il m'a envoyées dans un délicieux vase du Japon? Vous le remercierez pour moi, ma chère. Figurez-vous que maman ne voulait pas que j'acceptasse le vase, mais j'ai fait avancer le général, & elle a dû céder. J'adore le Japon & les bibelots. »

Sur ce dernier mot, elle sauta sur ses pieds, embrassa Marguerite, vola en riant un petit paquet de violettes placé dans un verre, & s'en alla. Marguerite poussa un soupir de soulagement, en pensant à ses humbles connaissances de la petite ville, à Cécile, à Eugénie, aux simples filles des fermiers, aux vieilles filles dévotes, occupées des pauvres, elle se dit :

« Qu'elles sont donc aimables, & que j'aimerais mieux passer ma vie avec elles qu'avec mademoiselle Delamer. »

Il fallut cependant rendre la visite reçue; Étienne se joignit à sa sœur & à sa cousine, fort glorieux, en l'absence d'Albéric, de remplir ce rôle de chevalier & de protecteur qu'il enviait souvent à son aîné. L'accueil fut charmant, le vieux général y mettait beaucoup de cordialité, il avait une âme bonne & simple, ce vieux soldat; madame Delamer fut très-gracieuse, & Alice toute gentille. Elle remercia Étienne, qui avait dépouillé la serre de sa parure de printemps; Étienne rougit, & le général grommela encore sur cette prodigalité, qui n'était pas due à une enfant gâtée.

« Et toi, papa, tu n'allais pas au marché aux fleurs pour moi, dis?

— A qui donnerait-on des fleurs si ce n'est à la fleur! » murmura Étienne.

Madame Delamer sourit & dit :

« Ceci est une jolie citation, monsieur ; n'est-ce pas du Shakespeare tout pur? j'ai lu autrefois *Hamlet*. »

La conversation s'engagea; Étienne, encouragé, parla beaucoup plus que de coutume; il devait à ses lectures favorites, à ses romans historiques, à ses récits de voyage, une certaine couche superficielle de connaissances, qu'il plaçait assez avantageusement, alors que le regard moqueur d'Albéric ne le déroutait pas. Le général l'écoutait avec bonté, madame Delamer avec une sorte de faveur, Alice intervenait à travers tout, babillant, riant, singeant, & lorsque son père fronçait le sourcil, elle le prenait par une boucle de ses cheveux gris & l'embrassait, en disant :

« Plus un mot, papa! ou gare à toi, je ne t'embrasserai plus! »

Marguerite la regardait, l'écoutait & pensait au siége de Zaatcha, au Mamelon Vert, à la plaine de Solferino, où ce brave homme avait conquis les étoiles de ses épaulettes, son collier de commandeur, les belles balafres de son visage, & les familiarités de sa fille lui rappelaient ces lions qui se laissent tirer la crinière par un petit épagneul.

Madame Delamer, elle, avait été fort belle & ne l'était plus. C'était là ce qui avait marqué dans sa vie la cause de ses joies vives, de ses triomphes profonds, & maintenant d'un regret secret & incurable. Elle soignait sa santé comme jadis elle avait soigné

son teint & ses cheveux; elle se croyait de bonne foi malade, parce qu'elle était ennuyée, & goûtait encore un égoïste plaisir à s'occuper d'elle-même & à en occuper les autres. Elle recevait de son mari des soins tendres & assidus qu'elle payait en petites amabilités; elle accordait d'autant plus volontiers à sa fille le droit de faire tous ses caprices, qu'il lui en eût coûté beaucoup de la surveiller & de la maintenir.

On causa longtemps; les beaux albums de photographie, posés sur la table, fournirent à l'entretien; on examina l'album de l'armée, celui des amis, celui de la famille, & Étienne s'exclama à la vue d'un portrait d'Alice en robe de bal.

« Vous le trouvez bien? moi je le trouve horrible, dit-elle; il est si noir, si dur! On ne m'a jamais réussie.

— Si j'osais, dit Étienne d'un ton soumis, j'ai fait beaucoup de photographies, j'ai un appareil Dubroni, & je serais bien heureux, mademoiselle, si vous vouliez poser... nous réussirions peut-être.

— Oh! Étienne réussit toujours, s'écria mademoiselle Mélanie; son portrait de Marguerite est charmant, & moi, je suis assise... je fais ma tapisserie... c'est comme si on me voyait. »

La proposition fut acclamée: l'ardeur d'Étienne, la frivolité d'Alice, l'ennui de sa mère, trouvaient dans cette idée un aliment & une distraction; la bonhomie du général accédait, & il fut convenu que le lendemain Étienne viendrait déjeuner chez ses nouveaux amis, & installerait, dans un belvédère vitré qui couronnait la maison & dominait le pays, son appareil, sa chambre noire, ses plaques & ses réactifs.

La journée du lendemain se leva magnifique; Étienne partit, armé en guerre; il ne revint que vers l'heure du dîner, l'air radieux & absorbé.

« As-tu réussi? lui dit sa sœur.

— Je ne sais; les épreuves sont dans le bain... je doute pour une des poses, celle où mademoiselle Alice est debout, en habit de cheval; mais la troisième, où elle est assise avec Cyrus appuyé sur ses genoux, sera bien, je crois.

— Et la deuxième?

— Elle a voulu se faire faire en robe lilas, & tu sais, Marguerite, combien le lilas vient mal. »

Pendant tout le dîner, il ne fut question que de la photographie, des poses, des couleurs, du jour qui seyaient le mieux; il n'y avait plus au monde que l'invention de Niepce & Daguerre: un colporteur se présenta à la porte, il avait à vendre une faïence de Moutiers & un bénitier de cuivre travaillé au marteau; en d'autres temps, Étienne l'eût accueilli à bras ouverts; ce jour-là, il dit brièvement:

« Je n'ai besoin de rien, » & laissa s'éloigner le marchand surpris.

Le jardinier, en dépit d'un ordre formel, n'avait pas sorti les orangers, Étienne n'y prit pas garde & passa devant la serre sans y jeter un regard sur les arbustes en prison; il se promena longtemps, seul, rêveur, & dès la première heure du lendemain, il courut chez le général. Les épreuves n'étaient pas complètement réussies; il y passa encore la journée, & puis encore le lendemain. Était-ce le soleil, ce grand artiste, ce fidèle reproducteur, qui invitait toute la maison, maîtres, serviteurs & bêtes, à poser devant lui? On ne le sait, mais l'astre brillant eut fort à faire: il devait activer la sève, peindre les fleurs de blanc & de rose, déplisser la verdure, fondre du sommet des monts les dernières neiges, & reproduire, sous tous les costumes & dans toutes les poses, Alice, sa mère, le général lui-même, la cuisinière avec son hennin normand, le cocher tenant ses chevaux & les deux ou trois chiens de chasse seuls ou accouplés.

Cette besogne assidue n'effrayait pas l'indolent Etienne; il allait & venait, préparait le collodion, polissait les plaques, opérait des mixtures, & tout cela d'un air à la fois rêveur & triomphant. Une pensée souriante le dominait, il avait l'air heureux, il portait la tête haute comme un homme qui vit dans les nues; il aurait rappelé ces vers:

> ... Sa folie au front lui met une couronne,
> Sur l'épaule une pourpre, & devant son chemin
> La flûte & les flambeaux, comme au jeune Romain.

Il ne lisait plus d'autres romans que celui de son propre cœur. Cependant, Marguerite remarqua un jour, au moment où il allait se rendre chez madame Delamer, qu'il enveloppait avec soin deux volumes & les entourait d'une faveur rose.

« Pour qui ces livres? demanda-t-elle.

— Pour mademoiselle Alice, je lui en prête.

— Tu lui prêtes des romans? Oh! Étienne, que tu as tort! »

Il se mit à rire.

« Que tu es scrupuleuse, toi, dit-il, où est donc le mal? Je ne lui prête que de jolis romans que toute femme peut lire, ceux-ci sont même écrits par une femme, par madame Charles Reybaud.

— Si purs, si délicats qu'ils puissent être, ce sont des romans, des livres où tout est donné à l'imagination... Je suis surprise, Étienne, mais très-surprise, que mademoiselle Alice lise ces livres & les accepte de ta main. »

Il avait froncé le sourcil d'un air mécontent, & il répondit péremptoirement:

« Elle ne les accepterait pas de la main d'un autre. Adieu, Marguerite, & à l'avenir garde pour toi tes scrupules & tes observations. »

Quand il revint le soir, il avait l'air satisfait, il rapportait d'autres livres, qu'il jeta avec une apparente négligence sur la table. Marguerite en ouvrit un, lut quelques lignes & le referma en soupirant.

« Pauvre Alice! se dit-elle, & pauvre Étienne. »

Elle ne voulait pas se coucher avant de l'avoir embrassé; elle alla chez lui & le trouva avec son chien & son écureuil, assis devant une table où se

trouvaient, arrangées avec ordre, toutes les épreuves des portraits d'Alice, & parmi elles, un beau nœud de velours violet, un petit bouquet fané, & l'enveloppe d'un billet qu'Alice avait écrit à Marguerite.

Elle s'arrêta devant cette exposition de reliques, & mettant enfin la main sur l'épaule d'Étienne :

« Tout cela vient de chez mademoiselle Delamer; elle te préoccupe, cher ami, plus peut-être que notre mère ne l'eût voulu. »

Il se redressa & repoussa l'étreinte caressante de sa sœur.

« Ma mère voulait que je fusse heureux, répondit-il, & je le serai avec Alice.

— Tu l'aimes, mais elle?

— Elle ne l'a pas avoué, elle est si fière! mais on peut deviner.

— Mais quoi enfin? cher Étienne.

— Eh bien? tu vois ce nœud! je l'avais engagée à l'ôter, parce que le violet devient blanc sous l'action des réactifs; elle l'a jeté, je l'ai ramassé, je l'ai mis dans mon portefeuille; elle ne s'est pas fâchée, elle a rougi en disant seulement : quelle folie!

— C'est là ta preuve?

— J'en ai mille autres, mais on ne décrit pas un regard, un accent, le cœur les comprend, cela suffit.

— Et que comptes-tu faire?

— La demander en mariage dès qu'Albéric sera revenu; je lui dois comme à mon aîné cette marque d'égards.

— Et où vivras-tu? de quoi vivras-tu? Tu n'as pas d'état, de profession... »

Il rougit d'un air contrarié & répondit d'une voix brève :

« N'ai-je pas assez de fortune pour vivre ici, & très à l'aise encore? J'achèterai la maison du notaire, je l'embellirai; cela nous suffira à Alice & à moi. »

Marguerite secoua la tête, mais elle devinait tant de mécontentement dans la voix & l'attitude de son frère, qu'elle n'osa point pousser la conversation plus avant. Jamais il n'avait été possible de raisonner avec lui, la contradiction l'irritant & le jetant hors des gonds, & maintenant qu'il s'agissait d'une croyance & d'un sentiment si profondément enracinés dans son âme, elle craignait de le froisser sans succès & de lui faire beaucoup de mal sans dissiper son aveuglement : elle lui prit la main & lui dit simplement avec tendresse.

« Mon frère, tu sais combien je t'aime & combien je désire ton bonheur; je ne puis être heureuse que par vous deux, mes frères & mes amis; sois donc sûr que si je t'interroge, que si je te blâme sur certains points, c'est l'inquiétude & l'affection qui me font parler. Sois heureux avec Alice, & je l'aimerai comme une vraie sœur. »

Il s'émut à ces mots, il l'embrassa à plusieurs fois, en s'écriant :

« Oh! oui, je serai heureux & tu l'aimeras; tu ne la connais pas; elle est si charmante!

V

LE RETOUR.

Albéric revint peu de jours après cette explication, triomphant à sa manière, car il avait fait un long, excellent & fructueux voyage, & noué beaucoup de relations, qui devaient étendre ses affaires déjà si considérables. Au dîner d'arrivée, il ne parla que de cela, ne cachant pas l'ambition financière qui lui était venue à la vue de ces immenses & rapides fortunes qu'on voit naître & grandir dans les villes vouées à l'industrie. Étienne n'écoutait pas, son esprit errait ailleurs. Marguerite écoutait, répliquait avec intelligence, faisait de ces questions aimables qui encouragent l'orateur; la cousine Mélanie intervenait par des interjections admiratives; elle avait toujours éprouvé pour Albéric une préférence fondée sur l'admiration que lui inspiraient, à elle, pauvre fille ruinée par les spéculations d'un père, ses qualités pratiques & solides. Le dîner fini, on se promena au jardin. Étienne avait bien envie de s'échapper, quand la famille Delamer arriva pour rendre une visite de *prima sera*. Marguerite en fut quelque peu étonnée, mais elle devina qu'Alice, curieuse de voir le frère d'Étienne, avait entraîné ses parents. On rentra, car madame Delamer se plaignait du vent d'est.

« C'est affreux, le vent! les vents coulis & les courants d'air sont une des grandes croix de la vie! »

On l'installa donc au fond de la bergère & Marguerite s'assit à ses côtés, Alice auprès d'elle, paraissait distraite & ne caressait pas Cyrus qui essayait de glisser dans sa main son museau effilé. Étienne ne regardait qu'elle, & Marguerite soupirait en le voyant sous l'obsession de cette idée fixe. Le général s'était emparé d'Albéric, & celui-ci, fort en train de parler, gai, animé, n'étant dominé par aucune passion, fit les frais de la conversation. Paris & ses nouvelles, l'industrie, son avenir, ses promesses figurèrent dans l'entretien; Alice, qui, d'ordinaire n'écoutait jamais les choses sérieuses, écoutait cette fois-ci; elle regardait Albéric à la dérobée; plusieurs fois elle répondit prestement à une de ses remarques, & à mesure qu'elle suivait dans ses évolutions cet astre nouveau, Étienne, qui l'observait devenait pâle, & Marguerite observait que ses lèvres blanchissaient. Enfin Albéric dit :

« Et j'ai acheté à Caen deux jolis chevaux, dont l'un pour la selle; vous êtes connaisseur, général; voulez-vous les voir?

— Certes, dit monsieur Delamer.

— Vous avez donc une voiture? demanda Alice.

— Un cabriolet pour mes courses, mademoiselle, & un joli omnibus pour la famille.

— Oh! prenez plutôt un dog-car; c'est si bête, si vulgaire l'omnibus, on est assis de côté, la poste aux ânes, on se regarde comme des chiens de faïence, il n'y a rien de plus laid!

— Eh bien! mademoiselle, répondit Albéric en riant, vous serez obéie, à la condition que vous monterez la première dans le dog-car, & que nous ferons tous ensemble une partie de campagne.

— Oh! très-volontiers!

— Allons! allons! interrompit le général, avec un peu d'impatience, montrez-moi les chevaux.

— J'y vais aussi! s'écria Alice. »

Étienne vint vers elle & lui dit:

« Ne voulez-vous pas voir la dernière photographie, celle où vous êtes au piano? elle est tout à fait réussie.

— Oh! la paix, s'écria-t-elle, la paix avec l'univers & la photographie! nous n'entendons parler que de cela depuis trois semaines. Il y a des bornes à tout...

Et elle s'en alla en dansant, en ramassant sa longue jupe; Étienne demeurait immobile, & madame Delamer s'en aperçut & dit :

— Elle est un peu capricieuse, mon Alice! pardonnez-lui, cher monsieur Étienne! nous l'avons tous gâtée!

Étienne ne répondit rien & sortit de la chambre sans tourner du côté de l'écurie où l'on entendait la voix d'Alice qui répétait :

« Quel charmant bai-doré! peut-on lui donner du sucre? Il est doux; oh! que je l'aime! faites-le donc trotter, monsieur Albéric...

Personne ne revit Étienne ce soir-là, il s'était renfermé chez lui. Albéric dit à sa sœur :

« Un charmant lutin que mademoiselle Alice! Et y a-t-il là quelque fortune?

Mme BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)



LA FAUVETTE



I

Lorsqu'on entre dans le grand-duché de Bade, par l'ancienne route de Bâle, on aperçoit, sur la gauche, une vaste forêt au-dessus de laquelle s'élèvent les ruines d'un burg, qu'on appelait Wittelsdorf au temps de sa prospérité. Ce donjon domine une vallée ravissante, que le sombre rideau d'arbres dérobe aux regards des voyageurs.

Un torrent court au fond du vallon, agite les roues des moulins, ronge les arches d'un pont qui s'écroule, baigne les jardins & les prairies, & finit par disparaître dans l'épaisseur de la forêt.

De chaque côté du torrent s'étendent de longues chaînes de collines, couvertes de chalets, de villages pittoresquement groupés, de champs de labour, de bosquets d'arbres fruitiers, & plus haut tout à fait à l'horizon, de grands bois de mélèzes, des bancs de basalte, & des ruines cachées sous la mousse.

Sur la lisière de la forêt, à quelques centaines de mètres du torrent, on remarque une habitation rustique, entourée d'un enclos & d'un jardin. C'est la demeure du garde forestier Conrad Schulz, l'un des personnages les plus importants de la vallée de Wittelsdorf. Depuis vingt ans qu'il exerce ces fonctions délicates, il ne s'est fait que des amis. Les paysans l'appellent respectueusement monsieur Conrad, & ne le considèrent point comme un égal. Il est vrai que le forestier leur est supérieur par l'instruction & la naissance. Son père, qui était maître de chapelle dans une grande ville d'Allemagne, lui avait fait donner un commencement d'éducation. Malheureusement Conrad sortait à peine de l'enfance, lorsqu'il perdit à la fois ses parents & sa modeste fortune. Il fut obligé d'interrompre ses études pour venir chercher un refuge chez le garde forestier de Wittelsdorf, qu était son cousin éloigné. Cet excellent homme le reçut comme un fils, l'associa à ses travaux, &, plus tard, le maria à sa fille unique.

Cette union fut heureuse, mais de courte durée; la jeune femme mourut à la fleur de l'âge, & son vieux père ne lui survécut que peu de temps.

Conrad, demeuré seul au monde avec une petite fille qui bégayait à peine, n'eut pas un instant la pensée de quitter sa maison des bois; mais comme les fonctions de garde forestier, qu'il exerçait de-

puis l'époque de son mariage, ne lui permettaient point de donner à la petite Wilhelmine les soins qu'elle réclamait, il recueillit chez lui une vieille parente du forestier défunt, & lui confia la direction de son ménage.

Wilhelmine n'eut pas d'autres instituteurs que Conrad & la bonne tante Gretchen. Celle-ci lui apprit seulement, à devenir une excellente ménagère ; mais celui-là choisit parmi ses propres connaissances tout ce qui pouvait convenir à une jeune personne, & le lui enseigna sans ordre & sans méthode. L'enfant apprit ainsi beaucoup de musique, un peu d'histoire & la langue française que le forestier parlait correctement. C'était une singulière éducation que recevait cette petite paysanne; mais, comme elle était intelligente & laborieuse, elle ne s'étonnait de rien, & mettait à profit toutes les leçons qu'on lui donnait.

Le sentiment de la musique semblait inné dans cette famille. Le seul objet de luxe que renfermât la maison forestière était un piano qui avait appartenu au maître de chapelle; on le conservait avec un soin pieux. Ce fut le premier jouet de Wilhelmine, elle apprenait ses notes & tapotait de petits airs avant de savoir épeler.

L'étude, la musique & les soins du ménage occupaient tellement les journées de cette enfant, qu'elle n'eut jamais l'occasion de connaître l'ennui. Elle aimait son isolement, & savait trouver de continuelles distractions dans son existence monotone. Chaque saison, chaque jour, ramenait pour elle de nouveaux plaisirs. Ce jeune esprit, singulièrement impressionnable, subissait tous les charmes de la vie de campagne, & s'intéressait à tout ce qui se passait en plein air. Elle connaissait les mœurs, les habitudes des animaux sauvages qui peuplaient la forêt, & quelquefois elle oubliait ses jeux pour écouter le chant des oiseaux. On la rencontrait souvent dans les ruines du vieux château, occupée à soulever le manteau de lierre qui recouvrait les murs, & à considérer d'un air pensif les inscriptions romanes & les armoiries cachées sous la mousse. Ses jours de fête étaient ceux où Conrad lui permettait de l'accompagner dans la forêt. Deux ou trois fois elle avait parcouru dans sa largeur ce bois immense, mais il y avait bien longtemps, & l'impression qui lui restait de ces voyages était comme le souvenir d'un rêve. On l'avait mise dans une voiture, elle avait traversé de vastes clairières, des carrefours humides & sombres, des futaies sous lesquelles le soleil ne pénétrait point, ensuite le bois s'était éclairci, elle avait aperçu une habitation splendide, un vrai palais des fées, la voiture était allée s'arrêter au pied d'un perron, & Conrad avait dit à demi-voix :

« Nous sommes chez mon maître, monsieur Gérold, le propriétaire de la forêt, & voici sa fille, mademoiselle Bertha. »

Mademoiselle Bertha était une enfant de quelques mois, qui dormait sur des coussins de dentelle, dans les bras de sa nourrice. Avec ses joues roses & ses cils blonds qui frisaient, elle ressemblait à un petit Chérubin couché sur un nuage blanc ; la jeune paysanne l'eût embrassée volontiers, mais une vieille dame était venue, tenant un cornet de bonbons dans sa main sèche, & s'avançant d'une démarche si altière, que Wilhelmine avait eu peur & ne se souvenait plus de ce qui suivit.

La fille du forestier grandit ainsi, dans la solitude des bois, &, à dix-huit ans, c'était la plus charmante & la plus originale petite personne qu'on put rencontrer. Sa beauté exquise, son éducation, son intelligence remarquable, son talent de pianiste, son aptitude à se pénétrer des plus subtiles impressions, la rendaient si différente des paysannes de la vallée, qu'il était impossible de la confondre avec elles. Elle ressemblait encore moins aux jeunes filles d'une classe plus élevée. Timide, sauvage, fière en même temps, ignorante des usages les plus simples & de tout ce qui fait le lien des sociétés, elle n'était vraiment à sa place qu'au fond de sa paisible retraite de Wittelsdorf. Aussi bien, selon toute apparence, elle devait passer sa vie dans cette heureuse vallée, loin du monde & de ses joies orageuses. Son père avait promis sa main au fils de leur plus riche voisine. Ce jeune homme possédait quelque bien ; de plus, il avait de sérieuses qualités & un excellent caractère. Il cachait tout cela sous un extérieur peu séduisant ; mais sa laideur n'était point choquante, & Wilhelmine avait beaucoup de sympathie pour ce bon Franz Honeck, qu'elle connaissait depuis sa première enfance.

Elle ignorait qu'il devait être un jour son mari, Conrad s'était bien gardé de lui dire qu'on avait disposé de son avenir, car il voulait avant tout qu'elle se décidât librement.

Le forestier & son gendre futur avaient à peu près les mêmes habitudes & les mêmes goûts. Ils chassaient ensemble, & les deux familles se réunissaient souvent. Le soir, madame Honeck & Wilhelmine allaient à la rencontre des chasseurs ; ils revenaient tous les quatre à la maison forestière ; Conrad & sa fille faisaient de la musique, la bonne vieille mère applaudissait, Franz était ému, & Gretchen pleurait de joie & d'attendrissement. Dans tout le duché de Bade il n'y avait pas de gens plus heureux que ceux-ci, lorsqu'un jour — c'était au commencement de mai — un incident bien imprévu vint porter le trouble dans ces cœurs sans détour, & rompre la bonne harmonie qui, de ces deux familles, n'en faisait qu'une.

Ce jour-là, Conrad était allé au village de Wittelsdorf, Gretchen jardinait & Wilhelmine était seule au logis. Ceci se passait par une matinée charmante. Mille voix joyeuses s'échappaient de la forêt ; tous les petits chantres ailés répétaient leur hymne du matin, depuis le merle insouciant qui sifflait sur les pommiers sauvages, à l'orée des bois, jusqu'aux tourterelles grises qui roucoulaient cachées dans les arbres de haute futaie.

Wilhelmine, entraînée par ces rustiques mélodies, avait voulu se mêler à ce bruyant concert & s'était assise à son piano. Ce piano était placé entre deux fenêtres largement ouvertes, & tandis que les petites mains légères de la jeune fille glissaient sur les touches, elle pouvait tenir ses yeux fixés sur la campagne, pleine d'éclat, de bruit, de lumière, de mouvement & de vie. Une brise chaude, chargée des aromes pénétrants du chèvrefeuille & des lilas en fleurs, tordait les vrilles de la vigne qui grimpait au mur & roulait jusque sur le piano les gouttes de rosée qui brillaient au bout des spirales tremblantes.

Au bois, le feuillage s'épaississait, la mousse étendait sur la terre nue ses filets veloutés, les scarabées se traînaient dans l'herbe, l'abeille bourdonnait dans la corolle des narcisses, & la libellule bleue se balançait sur la tige élancée des roseaux verts.

Dans le lointain, les chars rustiques passaient avec bruit, les chevreaux, nés de la veille, parcouraient d'un pied léger la déclivité des collines, & les ruminants, couchés sur la berge du torrent, considéraient d'un œil pensif cette eau claire qui fuyait toujours sur le galet toujours humide.

Wilhelmine, qui examinait cette scène d'un regard charmé, essayait de faire passer dans son jeu ses impressions naïves. Elle possédait ce jour-là une véritable âme d'artiste; sa musique avait quelque chose de doux, de suave, d'ailé, que l'on n'eût pu entendre sans émotion. C'était un chant sorti du cœur & qui montait au cœur. Soudain la jeune fille s'interrompit, & ses joues se couvrirent d'une rougeur brûlante. Des bravos & des battements de mains enthousiastes retentissaient sous la hétrée, à deux pas de la musicienne. Elle se leva, s'approcha de la fenêtre, & aperçut huit ou dix personnes debout, sous le couvert sombre, qui applaudissaient à outrance. Par un mouvement brusque, elle se rejeta au fond de l'appartement, tandis qu'un homme d'un certain âge se détachait du groupe, s'avançait d'un pas grave & pénétrait sans façon dans la maison forestière.

Il salua poliment, mais d'un air de condescendance, & présenta les compliments & les excuses de sa société.

« Nous eussions dû nous contenter d'applaudir tout bas, mais ces jeunes étourdies n'ont pu s'empêcher d'exprimer bruyamment leur admiration, » dit-il en désignant du regard trois ou quatre dames qui s'approchaient à leur tour.

Wilhelmine, interdite, ne trouvait rien à répondre, lorsque l'étranger ajouta :

« Je regrette de vous avoir interrompue, mademoiselle, mais j'ai quelques ordres à donner à mon garde forestier. »

C'était monsieur Gérold; Wilhelmine, qui ne l'avait pas vu depuis bien des années, le reconnut enfin.

« Monsieur, balbutia-t-elle, mon père est à Wittelsdorf; je n'ose vous prier de vouloir bien prendre la peine de l'attendre, & pourtant il ne tardera point à rentrer.

— Mais nous nous reposerons tous avec plaisir, repartit monsieur Gérold. Nous avons laissé nos voitures dans la forêt, assez loin d'ici, & nous marchons depuis près d'une heure. Cette course a fatigué ma fille & ses amies. »

Ces dames entraient en ce moment. Mademoiselle Gérold s'avançait la première. C'était toujours la petite Bertha, aux joues roses de Chérubin, & aux longs cils blonds recourbés; mais à cette heure elle avait seize ans, & elle s'essayait à devenir raisonnable. A défaut de beauté régulière, elle avait une douce & franche figure d'enfant qui éveillait tout de suite la sympathie. Elle s'approcha de la jeune forestière & lui exprima très-gentiment le plaisir qu'elle avait éprouvé en écoutant sa musique.

Wilhelmine, de plus en plus embarrassée, se hâta d'offrir aux dames ses meilleures chaises & le fauteuil de Conrad, tandis que les messieurs s'accommodaient de quelques escabelles.

Il y eut un instant de silence, ce qui fit dire à monsieur Gérold :

« Vous voyez, mademoiselle, que nous sommes encore sous le charme, & point du tout revenus de notre étonnement. Nous avons été aussi surpris que si nous eussions entendu vocaliser une fauvette. »

Ces mots furent comme le signal de nouveaux applaudissements. Chacun voulut adresser quelques louanges à la jeune fille; on la pria de jouer encore, & elle y consentit de bonne grâce. Il lui semblait plus facile de promener ses doigts sur le clavier que d'entrer en conversation avec ces étrangers. Sa complaisance lui valut de nouveaux compliments. Bertha voulut ensuite chanter une romance française, & Wilhelmine l'écouta avec tant d'attention, qu'elle retint non-seulement la musique, mais encore les paroles de cette chansonnette. Elle la répéta, & fort bien, dès que mademoiselle Gérold eut quitté le piano, & son chant obtint plus de succès peut-être que son jeu, qui avait été si applaudi. Ces gens, disposés à l'indulgence, se persuadèrent qu'ils n'avaient jamais entendu voix plus flexible, plus expressive & plus harmonieuse.

« Vous savez donc le français ? demanda Bertha à Wilhelmine.

— Oui, mademoiselle ; mon père me l'a appris ; sa mère était Française. »

Bertha arrivait de Paris, où monsieur Gérold avait passé plusieurs années; elle fut ravie de trouver une interlocutrice qui connaissait la langue de Racine. Elle se mit à parler avec volubilité à la gentille forestière, & celle-ci répondit d'un ton si gracieux & si modeste, que toutes les personnes présentes en furent charmées.

La conversation devint générale ; elle roula d'abord sur la musique, il fallait bien se mettre à la portée de la sauvage petite fille des bois ; mais on

ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle savait parler d'autre chose que de son piano. Alors ces étrangers, qui n'avaient vu en elle qu'une ignorante paysanne, & qui l'avaient traitée en subalterne, changèrent peu à peu de manières & de langage.

Chose étrange, Wilhelmine n'en fut que plus troublée ; elle rougissait, des larmes lui montaient aux yeux, elle semblait être sur des charbons ardents. C'est que la pauvre fille avait l'esprit léger & frivole de son âge, & elle était désolée de se montrer à ces élégantes personnes dans son costume de paysanne. Elle n'y avait point songé d'abord ; tant que ces dames l'avaient considérée comme une inférieure, elle ne s'était pas inquiétée de sa toilette, mais à mesure qu'elles devenaient plus bienveillantes, elle avait senti le rouge de la confusion lui monter au front.

Heureusement pour cette orgueilleuse, Conrad arriva enfin, monsieur Gérold causa un instant avec lui, puis toute la société s'éloigna ; mais, avant de partir, l'aimable Bertha voulut embrasser Wilhelmine.

« A bientôt, lui dit-elle. J'espère que nous ne tarderons pas à nous revoir ; j'ai formé un grand projet tout à l'heure, & je suis convaincue qu'il se réalisera, car papa fait tout ce que je veux. »

Wilhelmine ne comprit pas très-bien le sens de ces paroles, mais un vague espoir lui dilata le cœur. Pour son malheur, elle ignorait que les projets de la petite Bertha n'étaient que des caprices qui se détruisaient l'un l'autre.

II

Le surlendemain, monsieur Gérold fit dire à son forestier de venir au château. Conrad s'y rendit sans délai & resta absent tout le jour. Lorsqu'il revint, il paraissait préoccupé & mécontent. Madame Honeck, Gretchen, Wilhelmine & Franz, qui étaient allés l'attendre sous le hêtre, remarquèrent tout d'abord le nuage qui assombrissait sa bonne figure, ordinairement si ouverte.

« Pas de mauvaises nouvelles, j'espère ? dit Franz en lui serrant la main.

— C'est selon, répliqua gravement Conrad.

— Ah ! tu m'effraies, dit Wilhelmine en se jetant à son cou. Qu'est-il donc arrivé?

— Rien encore, répondit-il du même ton soucieux, mais il arrivera peut-être ici un grand changement. »

Il s'interrompit, & ses interlocuteurs le regardèrent avec surprise.

« Je vais tout vous raconter, leur dit-il. Sachez d'abord que jamais je n'avais été aussi bien reçu au château. J'ai vu monsieur, mademoiselle, toute leur société, & c'était à qui me ferait fête, à qui m'adresserait les paroles les plus bienveillantes : « Voici le forestier, le père de la gentille musicienne, de cette charmante petite fauvette dont la voix... » Enfin, cent compliments à l'adresse de notre chère Mina. J'en étais confus, je perdais contenance, je souffrais comme un cerf qui tient les abois, lorsque monsieur Gérold me prit à part & m'expliqua pour quel motif il m'avait fait venir.

Ici le forestier s'arrêta, regarda sa fille & s'écria d'un ton amer :

« Vraiment, les riches & les grands devraient réfléchir avant de briser le cœur de leurs inférieurs par leurs caprices. Mais non, ils trouvent cela tout simple, & mon maître m'a demandé ce que j'ai de plus cher, du même ton dont il m'eût dit : Conrad, nous chasserons le chevreuil demain. »

Wilhelmine tressaillit.

« Cher père, dit-elle, que désire donc monsieur Gérold ?

— C'est mademoiselle Bertha qui désire... je me trompe, qui veut absolument que tu lui donnes des leçons de chant & de piano. Elle s'est prise d'une belle passion pour la musique, & elle prétend que nul ne possède cet art mieux que toi, qu'il est des maîtres plus habiles, mais que Fauvette les surpasse tous en fait de goût, d'expression & de sentiment. Fauvette, voilà le joli surnom qu'ils t'ont donné. On le répétait sans cesse autour de moi. Bref, mademoiselle Gérold entend que tu lui communiques une partie de ton talent, & comme il y a cinq lieues d'ici au château, & que tu ne pourrais faire chaque jour une semblable course, la petite demoiselle a décidé dans sa sagesse que tu habiteras chez elle jusqu'à ce qu'elle retourne à Paris, c'est-à-dire jusqu'à l'hiver. »

La figure de Wilhelmine s'épanouit, mais Franz s'écria tout troublé :

« Jusqu'à l'hiver ? c'est impossible !

— Il est encore plus impossible de mécontenter des personnes auxquelles nous devons tout, dit la jeune fille.

— Hélas ! c'est bien vrai, reprit Conrad. Mais comme tu parais gaie, mon enfant. Tu seras donc heureuse de nous quitter ?

— Heureuse non, dit-elle ; cependant je consentirai volontiers à passer quelques mois auprès de mademoiselle Bertha. Elle est charmante, & l'on assure que son château est une résidence très-agréable. On prétend que ce sont là-bas des fêtes continuelles.

— C'est ce qui m'effraie, dit Franz. Lorsque vous aurez vécu dans ce tourbillon de plaisirs, reviendrez-vous sans regret dans votre maison des bois?

— Si l'on raisonnait toujours ainsi, on se refuserait jusqu'à la plus légère distraction, répliqua sèchement Wilhelmine.

— Pour moi, chère enfant, dit madame Honeck, ce que je redoute le plus, ce sont ces louanges qu'on va vous prodiguer. Comment cette petite tête ne tournerait-elle pas, lorsque tant de grands personnages s'extasieront sur le beau talent de mademoiselle Fauvette ?

— Fauvette ! c'est là le pire de tout ! Quel nom

païen ! s'écria la tante Gretchen. Que saint Guillaume pardonne à ces malavisés d'avoir donné ce vilain surnom à notre chère enfant. »

Deux jours après, Conrad conduisit sa fille chez monsieur Gérold. Ils partirent un matin à pied. Le forestier avait les larmes aux yeux, mais Wilhelmine marchait gaiement dans la rosée de mai, sur la lisière des treilles humides, à l'ombre des merisiers en fleurs. La course était longue ; vers midi, les voyageurs se reposèrent ; ils déjeunèrent au milieu de la forêt, dans la cabane d'un bûcheron, puis ils se remirent en marche. Ils arrivèrent au château un peu avant l'heure du dîner, & Conrad voulut retourner immédiatement à la maison forestière, tandis qu'une femme de chambre conduisait chez mademoiselle la nouvelle maîtresse de piano. Dès qu'elle entra, Bertha toute joyeuse courut à elle.

« Vous voici donc enfin ! dit-elle. Que je suis contente ! Je vous garderai jusqu'à l'hiver, c'est convenu. Vous savez que je vous traiterai en amie. Oh ! tout à fait ; vous partagerez nos plaisirs, nos occupations, & je ne vous demande que de faire passer dans mon intelligence rebelle un peu de votre admirable talent. Vous verrez comme je serai studieuse ; j'étudierai de tout cœur, j'ai promis à papa de faire des progrès surprenants. Mais venez, il faut que je vous présente à ma grand'mère, nous nous occuperons ensuite de votre toilette. »

Elle la prit par la main & l'introduisit dans un petit salon, où une vieille dame sommeillait à demi sur un lit de repos qui semblait être son contemporain.

« Bonne maman, dit Bertha, voici mademoiselle Wilhelmine, ma nouvelle maîtresse de piano. »

L'aïeule — Bertha n'avait plus de mère — l'aïeule leva la tête, regarda attentivement la jeune paysanne & lui fit un accueil moitié figue, moitié raisin.

« Bonjour, petite, dit-elle. Vous ne me remettez pas ? Ce n'est point pourtant la première fois que nous nous voyons. Vous êtes venue au château déjà, mais il y a bien longtemps. La mère Schulz vous portait dans ses bras. C'était une femme de tête & de grand sens, que votre mère, ma chère amie. Elle avait coutume de dire que personne ne doit chercher à sortir de sa condition. Ce n'est pas elle, bien sûr, qui eût consenti à faire de vous une virtuose, car on prétend que vous touchez du piano comme si vous n'aviez fait que cela durant toute votre vie. Ouvrez donc la porte du grand salon, ici, à côté, & jouez-moi un air de danse. »

Wilhelmine obéit, & se mit au piano.

« Assez, assez, lui cria madame Gérold au bout d'un instant. C'est superbe, ma fille ; mais du train dont vous y allez, il n'y aurait pas de raison pour que cela finît. Qui donc vous a donné des leçons ?

— C'est mon père, madame.

— Voyez-vous cela ! Il est vrai que le brave homme eût mieux fait peut-être de vous apprendre à coudre.

— Oh ! grand'mère, un garde forestier ! dit Bertha en riant. — Ne vous troublez donc pas ainsi, ajouta-t-elle à l'oreille de Wilhelmine ; bonne maman aime à dire tout ce qu'elle pense, & parfois elle blesse un peu les gens, mais c'est une si excellente personne, qu'on ne saurait s'offenser de sa franchise. »

Là-dessus, les deux jeunes filles prirent congé de madame Gérold & s'enfuirent d'un pas léger. Bertha conduisit Wilhelmine dans un petit appartement contigu au sien.

« Voici votre chambre, lui dit-elle, & voilà notre salle d'études. Vous voyez qu'elle communique avec mon cabinet de toilette ; nous serons voisines, nous pourrons causer le soir, le matin, toujours, nous ne nous quitterons pas & nous nous aimerons bientôt à la folie.

— Pour moi, mademoiselle, je vous aime déjà, si vous voulez bien le permettre, » répliqua Wilhelmine.

Bertha l'embrassa bonnement & ouvrit une armoire.

« Voici quelques objets de toilette que j'ai rassemblés à votre intention, dit-elle. Nous sommes de même taille, & j'espère que mes robes vous serviront, en attendant que vous en ayez d'autres faites exprès pour vous. »

Wihelmine ne put s'empêcher de rougir.

« Est-ce que cela vous blesse ? lui demanda la petite Bertha. Vous ne sauriez cependant conserver votre costume villageois ; mais, si vous êtes si fière, nous ferons passer tous ces chiffons en compte, lorsqu'il s'agira de régler vos appointements. A présent, vite, mettez une robe, n'importe laquelle. On va sonner le dîner, & nous ne pouvons nous faire attendre ; car il y a des étrangers au château, deux jeunes filles du voisinage avec leurs parents, & une dame âgée & son fils. Mais pour celui-ci, vous le connaissez, monsieur Hermann de Rotherick ; il est entré à la maison forestière avec nous, il y a deux jours. Vous ne l'avez pas remarqué ? Il est grand, mince, très-blond ; il aime beaucoup la musique, il vous a applaudie bruyamment, & c'est lui qui, le premier, vous a surnommée Fauvette. Mais il a un grand défaut, il parle français aussi mal que le cocher de papa ; comme Fritz, il dit *montam*, pour madame.

Bertha éclata de rire, & une autre idée passa dans son imagination mobile.

« Ah ! dit-elle, vous avez choisi cette robe de mousseline bleue & blanche ? Elle vous va en perfection. Regardez un peu dans cette glace, n'êtes-vous pas trop jolie ? »

Wilhelmine leva timidement ses grands yeux bruns sur la glace & rougit de plaisir. Son costume léger & flottant faisait ressortir sa beauté délicate ; sa taille svelte, emprisonnée dans une large ceinture, avait une grâce incomparable ; elle était aussi distinguée que Bertha & cent fois plus jolie.

Douze ou quinze personnes se trouvaient réu-

nies dans le grand salon, lorsque les deux jeunes filles entrèrent. Tous les regards se portèrent sur Wilhelmine. Contente d'elle-même, elle les supporta avec une dignité modeste. Elle traversa l'appartement en saluant comme Bertha, en marchant comme elle, & en l'imitant de son mieux. Elles allèrent, du même pas discret & léger, s'asseoir auprès de la vieille madame Gérold.

« Quoi ! voici cette petite forestière ? s'écria la vénérable dame. Vit-on jamais pareil changement ? Elle est méconnaissable sous ce costume. On a bien raison de le dire, c'est la belle plume qui fait le bel oiseau. Chacun sourit, mais avec bienveillance & sans aucune intention moqueuse. Il était impossible de considérer ironiquement cette douce & charmante figure de Wilhelmine. Sa grâce modeste, ses manières simples & élégantes frappaient tout le monde. Elle allait & venait dans sa robe légère, sans s'inquiéter des longs plis qu'elle traînait derrière elle pour la première fois de sa vie ; on eût dit qu'elle marchait au milieu d'un nuage azuré.

Elle parla peu, mais ce qu'elle dit fut rempli d'à-propos. Elle s'observa beaucoup, commit peu de fautes contre l'étiquette, se montra simple & bonne, s'attendrit quand on fit allusion à son père & à sa forêt natale, & s'assit au piano dès qu'on l'en pria.

Son succès fut complet, & le lendemain, dans toutes les maisons de campagne du voisinage, on s'entretenait de la beauté, de la modestie & du talent musical de cette incomparable Fauvette.

Bertha était radieuse & se félicitait d'avoir découvert cette âme d'artiste dans une chaumière au milieu des bois.

« Nous ne nous quitterons plus, disait-elle à son amie, vous m'accompagnerez à Paris ; les maîtres les plus illustres vous donneront des leçons.

— Mais mon père ? répliquait Wilhelmine indécise.

— Vous le reverrez au printemps ; ne reviendrons-nous point passer ici la belle saison ?

— Et Franz ? » voulut dire une voix qui s'élevait au fond du cœur de la jeune fille.

Mais celle-ci l'entendit à peine, occupée qu'elle était à bâtir des châteaux en Espagne avec son amie Bertha.

III

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Wilhelmine avait quitté le logis paternel. L'été était venu, avec ses nuits claires & ses jours brûlants. Cette saison a moins de gaieté épanouie que la précédente ; les soirées sont plus silencieuses, & quand le soleil flamboie, dans la campagne déserte, à l'heure de midi, le calme est solennel presque mystérieux.

En cet instant de silence & de recueillement, Conrad & Franz étaient assis sous la tonnelle, au fond du jardin qui s'étendait au levant de la maison forestière. De grandes chopes étaient posées devant eux sur une table de pierre rongée par les pluies. La bière scintillait comme un rayon de soleil dans ces coupes rustiques, d'où la mousse blanche débordait.

Mais les deux hommes oubliaient que les verres étaient pleins ; ils laissaient même éteindre leurs pipes à longs tuyaux, dont le fourneau de porcelaine blanche avait presque la dimension d'un petit poêle. Ils inclinaient la tête & semblaient plongés en de tristes réflexions. Cependant Franz Honeck finit par lever les yeux ; il aperçut sa chope, la saisit avec précaution, l'approcha de celle du forestier, &, répondant sans doute à un souhait que celui-ci avait formulé un instant auparavant, il dit à demi-voix :

« A la vôtre, père Conrad.

— Merci, mon ami, mais dispense-moi de te faire raison, » répondit le garde sans changer d'attitude.

Franz le considéra d'un air pensif ; puis il jeta les yeux autour de lui, comme pour chercher un autre sujet d'entretien.

« Ah ! dit-il, vos œillets sont épanouis.

— Oui, répliqua sourdement Conrad, mais ils se flétriront avant que celle qui les a plantés puisse cueillir leurs fleurs odorantes qu'elle aimait tant. »

Franz fit un geste brusque.

« Mais vous pensez donc constamment à elle ? s'écria-t-il.

— Oui, mon enfant, & toi aussi, » repartit simplement Conrad.

Le jeune homme ne répondit point d'abord, mais au bout d'un instant :

« Père Schulz, dit-il, vous devriez être plus raisonnable. Wilhelmine n'était point destinée à passer sa vie dans cette maison, & lorsque nous serons mariés, vous vous trouverez séparé d'elle comme à présent.

— Oh ! non, pas comme à présent, repartit le forestier d'une voix expressive. Quand elle sera chez toi, je la verrai tous les jours si je le désire, & chaque fois que j'irai, je serai bien accueilli.

— Comment donc ! Est-ce qu'au château Wilhelmine...

— N'accuse pas Wilhelmine, elle a toujours le même cœur. Dès que j'arrive, elle est heureuse, elle accourt, elle m'embrasse en présence de ses brillantes amies, & me conduit dans son joli appartement en pleurant de joie.

— Ce sont donc vos maîtres qui vous font mauvais accueil ?

— Mauvais accueil ? non pas, ils sont si bons ! Mais naturellement ils me traitent comme un inférieur, & cela fait de la peine à ma chère enfant. Mademoiselle Bertha le comprend bien, son père aussi : « Donnez un verre au forestier, » a dit monsieur Gérold un jour que j'entrais quand ils étaient tous à table. Ma Wilhelmine s'est levée

aussitôt pour m'offrir sa place; mais pouvais-je la prendre? La vieille dame paraissait mécontente, les invités se faisaient des mines, il y avait une madame de Rotherick qui était rouge comme une écrevisse. Ces gens se seraient crus déshonorés si je m'étais assis à leur table. J'embrassai l'enfant, je m'enfuis bien vite, & je ne retournai plus au château.

— Et depuis, vous ne l'avez pas revue? demanda Franz.

— Oh! si, plusieurs fois. Je sais à quelle heure la famille Gérold se promène, à quelle heure elle descend dans le parc, & j'ai soin, pour ce moment-là, de me blottir en un petit coin bien caché. J'aperçois ainsi ma chère mignonne, & je m'assure qu'elle est toujours gaie, rieuse, bien portante.

— Trop gaie! s'écria Franz. On voit qu'elle ne regrette rien, elle! Sait-elle seulement combien cette maison est triste depuis qu'elle l'a quittée? »

Conrad lui posa une main sur le bras.

« Écoute, dit-il, j'entends le son du piano. »

Franz prêta l'oreille & s'élança vers la maison.

« C'est elle qui fait de la musique, s'écria-t-il. Elle est revenue; elle est ici, Wilhelmine!

— Franz! » répondit la voix de la jeune fille.

Elle était là en effet, assise au piano. Elle était arrivée sans bruit, par le petit sentier, & n'avait trouvé que la vieille Gretchen.

« Oh! la voici enfin! s'écria son père. A présent, n'est-ce pas, tu ne nous quitteras plus?

— Je resterai jusqu'à ce soir, » répondit-elle gaiement.

Tous les fronts se rembrunirent, tandis que Wilhelmine continuait de sa voix claire & rieuse :

« J'ai un grand jour de vacances; mademoiselle Bertha est en visite avec son père dans un château du voisinage. Ce sont eux qui m'ont amenée, leur voiture est passée tout près d'ici. Ils reviendront tard. A neuf heures, nous irons les attendre sur la route, & je partirai avec eux. Mais à présent, soyons gais, heureux, profitons de ces heures de liberté qui me sont accordées. »

Conrad secoua la tête comme pour chasser une idée pénible, & dit en essayant de prendre le même ton joyeux que Wilhelmine :

« Oui, soyons gais & passons une bonne journée tous ensemble. Il nous manque madame Honeck; mais la cousine Gretchen ne refusera pas d'aller lui dire que nous l'attendons & que notre chère enfant est ici. »

Wilhelmine réprima un geste de contrariété; elle eût préféré être seule avec le forestier; elle était venue pour lui faire de sérieuses confidences, & elle ne pouvait parler en présence de Franz & de sa mère. Quel besoin Conrad avait-il d'attirer constamment chez lui ces étrangers? En un jour comme celui-ci, n'eût-il pas dû désirer d'être tout à sa fille?

Mais comme elle avait appris à cacher ses impressions depuis qu'elle vivait au milieu du monde, elle continua à sourire & elle conserva sa gaieté charmante. Elle espérait d'ailleurs que madame Honeck & son fils auraient la discrétion de la laisser seule avec le forestier, au moins pendant quelques instants.

« Puisque tante Gretchen est obligée d'aller au village, c'est moi qui préparerai le déjeuner, » dit-elle de ce ton vif & souriant qui lui était habituel.

Et sur-le-champ elle se mit à jeter un fagot dans l'âtre & à courir au travers de la maison, avec ses bottines étroites dont les hauts talons résonnaient sur les dalles, tandis que sa petite jupe de taffetas produisait un bruissement léger & continu. Elle avait une toilette d'été fraîche & claire, une chemisette blanche ornée de rubans & de dentelle, & sur ses cheveux ébouriffés avec art, une grande plume noire que traînait après soi un petit toquet de paille.

Franz lui trouvait un air coquet, dégagé, quelque chose de vif, d'aisé, d'assuré qui lui déplaisait extrêmement; mais Conrad ne faisait aucune remarque de ce genre; il était tout au bonheur de la revoir.

« Es-tu toujours bien heureuse là-bas? lui demandait-il.

— Comme une reine, répondait Wilhelmine; je te l'ai déjà dit, il me semble que je fais un beau rêve.

— Tu n'as à te plaindre de personne?

— Non certes, au contraire.

— Mademoiselle Bertha est toujours aussi bonne pour toi?

— Bertha, la pauvre chère enfant! Mais c'est moi qui suis bonne pour elle, quand elle a été bien studieuse & bien soumise.

— Personne ne cherche à t'humilier, à te rappeler ton origine?

— Quelle origine? dit-elle en fronçant le sourcil. Je suis d'aussi bonne famille que Bertha.

— Pas tout à fait, répliqua le forestier en riant; puis il y a, au château, des personnes d'une condition plus élevée que celle de monsieur Gérold. J'ai ouï parler, entre autres, d'un certain monsieur de Rotherick. »

Wilhelmine devint subitement rouge comme braise; pour cacher son trouble, elle s'approcha de l'armoire qui renfermait le linge de table, & choisit cinq serviettes à liteaux bleus avec la nappe assortie.

« On prétend que la mère de ce monsieur de Rotherick est extrêmement fière, ajouta Franz Honeck.

— Elle ne l'est pas avec moi, dit Wilhelmine, je l'ai toujours trouvée affable & bonne. Il est vrai que je m'efforce de lui être agréable; je lui fais la lecture, je lui sers de secrétaire, je termine ses tapisseries & tous ses ouvrages à l'aiguille; je lui donne le bras à la promenade, & souvent le soir je refuse de danser & de faire danser pour jouer aux dames avec elle. Elle a un faible pour le jeu de dames, & sans moi elle aurait rarement le plaisir de faire sa partie.

— Vous devez porter une grande affection à cette noble dame pour être ainsi à ses ordres, » dit Franz un peu surpris.

Conrad se pencha à l'oreille du jeune homme & chuchota quelques mots en souriant.

« Mon père aurait-il deviné mon secret ? » pensa Wilhelmine qui rougit encore.

Le forestier n'avait rien deviné du tout, voici simplement ce qu'il disait à Franz :

« Si notre chère Mina honore ainsi la vieillesse, si elle est si bonne pour une étrangère, que ne fera-t-elle pas pour la mère de son mari ? »

Madame Honeck entrait en ce moment, & jusqu'au soir Wilhelmine chercha vainement l'occasion d'entretenir son père en particulier. Ses hôtes ne la quittèrent point, & quand elle vint attendre, sur la route, la voiture de monsieur Gérold, ils l'accompagnèrent tous, & il lui fut impossible de glisser un seul petit mot dans l'oreille de Conrad. Elle en fut désolée, elle avait des choses si importantes à lui communiquer, & elle ignorait quand elle pourrait revenir. — Au moment de le quitter, elle prit une résolution subite.

« Je t'écrirai, lui dit-elle à demi-voix.

— Oui, le plus tôt possible, n'est-ce pas ? » répliqua-t-il en l'embrassant.

Il attendit avec impatience la lettre promise, mais elle n'arriva point. Wilhelmine n'eut jamais le courage de l'envoyer.

Depuis que la jeune fille habitait le château de monsieur Gérold, sa position avait changé peu à peu. L'engouement avec lequel on l'avait accueillie faisait place à un sentiment de bienveillance plus raisonnable & plus raisonné. Son talent était jugé froidement à cette heure, & l'on s'apercevait qu'il avait été un peu surfait. C'était une agréable petite pianiste qui possédait une voix très-flexible & très-légère, voilà tout. — La grande musicienne qu'on avait cru découvrir d'abord n'existait que dans l'imagination de ces enthousiastes. Mais il n'est point étonnant qu'un jour de mai, en plein bois, quand le rossignol chante sur l'épine fleurie, on découvre dans les sons inattendus d'un piano des beautés inexprimables & presque célestes. Ce n'est pas de l'instrument que s'échappe cette mélodie, c'est du cœur de celui qui écoute.

Les admirateurs de Wilhelmine étaient donc complètement désabusés ; Bertha elle-même trouvait que son incomparable Fauvette n'était, après tout, qu'une bruyante petite mésange. Cette inconstante Bertha avait pris le chant & la musique en aversion ; elle étudiait sans goût, ne faisait aucun progrès, massacrait tous les morceaux qui lui tombaient sous les doigts, & s'apercevait, un peu tard, que la plus médiocre de ses anciennes maîtresses de musique en savait plus long que la fille du forestier. Elle regrettait presque d'avoir attiré celle-ci au château. A la vérité, elle l'aimait toujours, elle la trouvait douce & bonne, mais elle en était embarrassée. Ce qui l'inquiétait surtout, c'était cette promesse imprudente qu'elle avait faite d'emmener Wilhelmine à Paris. Elle ne voyait point la possibilité de conduire là-bas cette jeune villageoise. Comment? Pourquoi? En quelle qualité ? Sous quel prétexte ?

La forestière était vraiment trop naïve d'avoir pris au sérieux ce projet en l'air!

Cependant notre gentille Fauvette remarquait fort bien tout le changement qui se faisait autour d'elle ; mais elle ne s'en affectait pas autant qu'on pourrait le croire. Elle avait bien d'autres préoccupations ! Son cœur était tout rempli d'ambitieuses espérances, l'avenir lui apparaissait brillant & radieux, & elle allait en avant, bercée par les plus beaux rêves.

Voici sur quoi reposaient ces rêves, & quelle était la confidence qu'elle avait à faire au forestier.

Parmi les personnes qui venaient fréquemment au château, il y en avait une qui témoignait à Wilhelmine une bienveillance toute particulière. C'était cette fière madame de Rotherick, dont Franz Honeck avait parlé chez Conrad. Ce qu'il avait fallu à la jeune fille de douceur, de patience, d'abnégation, de prévenance & d'humilité, pour conquérir les bonnes grâces de l'orgueilleuse douairière, on ne saurait vraiment le dire. Je dois ajouter que dès qu'il s'agissait d'atteindre son but, rien ne lui coûtait. Il faut croire qu'elle attachait un prix inestimable à l'affection de madame de Rotherick; car, pour la mériter, elle supportait gaiement les plus pénibles épreuves. Ce dévouement si absolu avait touché le cœur de la noble dame. Un doux lien d'amitié l'unissait à Wilhelmine ; on les rencontrait souvent causant à demi-voix avec expansion, & en les voyant, l'une si affable, si pleine de condescendance, l'autre si respectueuse, si soumise, si attentive, on eût dit une mère & sa fille.

C'est qu'en effet Wilhelmine considérait madame de Rotherick comme sa mère, & lui donnait ce nom au fond de son cœur ingénu. Oui, vraiment, elle songeait sérieusement à épouser M. Hermann ; elle se figurait que celui-ci était prêt à demander sa main, & que madame de Rotherick secondait ce projet, si toutefois elle n'en avait pas pris l'initiative. Il serait trop long de raconter en détail comment la naïve jeune fille avait acquis peu à peu cette conviction ; mille petits incidents, qu'elle recueillait précieusement dans ses souvenirs, comme on réunit des fleurs pour en former un bouquet, lui avaient donné cette bienheureuse certitude. Je citerai quelques-uns de ces faits, puérils en eux-mêmes, mais que la pauvre Fauvette trouvait bien graves & bien significatifs.

Un matin, elle terminait une paire de pantoufles en tapisserie, qui avaient lassé la patience de madame de Rotherick ; cette noble dame était assise en face d'elle, Bertha entre les deux, & M. Hermann se tenait debout dans l'embrasure d'une fenêtre. Il n'y avait pas d'autres personnes au salon dans ce moment.

Je ne sais comment il se fit qu'on vint à parler des seize ans de mademoiselle Gérold, & que madame de Rotherick se tourna du côté de la jeune forestière pour lui dire :

« Et vous, ma chère, quel est votre âge?

— J'aurai dix-neuf ans dimanche prochain, madame, répondit Wilhelmine.

— Vraiment? répliqua la douairière. Eh bien! je m'applaudis de vous avoir adressé cette question, et je vous enverrai un bouquet pour le jour anniversaire de votre naissance. »

Ce que madame de Rotherick appelait un bouquet était une broche à camée, qu'elle avait portée durant un demi-siècle. Wilhelmine, qui ne possédait pas de bijoux, l'accepta avec grand plaisir, malgré sa forme surannée ; mais le samedi soir, en entrant chez elle pour s'habiller, elle aperçut sur sa table à ouvrage un véritable bouquet de fleurs rares & charmantes : des bruyères du Cap, des camélias, des orchidées à l'odeur de vanille & à la forme de papillon, & d'autres plus précieuses encore que la jeune fille ne connaissait point, car elles ne s'épanouissent que dans quelques serres privilégiées ou au fond des contrées les plus chaudes & les plus humides du nouveau monde.

Elle sonna la femme de chambre de Bertha.

« Christine, qui donc a apporté ce bouquet ?

— C'est un petit paysan qui me l'a donné pour mademoiselle; il s'est sauvé à toutes jambes après me l'avoir remis. »

La jeune fille, pensive, approchade ses lèvres les fleurs parfumées, & il lui tomba dans la main un lambeau de papier qu'on avait enroulé autour des tiges, pour que les doigts du petit rustre ne pussent froisser les pédoncules délicats. C'était une bande imprimée, qui avait entouré un journal. Elle portait le timbre de la poste & le nom de monsieur Hermann de Rotherick.

Il n'était pas besoin de cette preuve ; Wilhelmine avait pensé déjà que le bouquet lui était envoyé par sa noble amie. Elle attacha à sa ceinture une ravissante stanhopea blanche & pourpre qui embaumait & descendit au salon. Quand elle parut, madame de Rotherick fit un geste de surprise.

« Oh ! l'admirable fleur que vous avez là ! dit-elle. C'est un stanhopea caleeolata, je croyais être seule dans la vallée à en posséder de semblables. Désormais, je serai moins fière de mes serres. »

Wilhelmine rougit & se troubla. Si ce n'était point madame de Rotherick qui lui donnait ce bouquet, d'où lui venait-il ?

Lorsqu'elle avait parlé de son jour de naissance, il ne se trouvait auprès d'elle que la vieille dame, Hermann & Bertha.

Or, ce n'était point Bertha qui avait eu l'idée de lui faire ce cadeau.

Une autre fois, monsieur Gérold, sa fille & leurs amis se promenaient dans la forêt. Madame de Rotherick s'appuyait sur le bras de sa petite amie & Hermann s'entretenait avec elles, lorsque Bertha courut à eux la tête couronnée de fleurs d'églantier. Elle venait de les cueillir dans les halliers, & elle riait comme une enfant qui a fait quelque bouffonnerie plaisante.

« Mais vous êtes charmante ainsi, lui dit sérieusement madame de Rotherick. Ces roses sauvages sont la parure qui convient le mieux à vos seize ans.

— Vous trouvez, madame? reprit Bertha. Eh bien ! pour notre soirée de jeudi, je me coifferai avec des églantines cueillies au bois, & j'en mettrai une guirlande sur ma robe de tulle blanc.

— Ce sera fort joli, dit poliment monsieur Hermann.

— Joli, soit ; mais nullement original, repartit Wilhelmine. Si j'étais à votre place, Bertha, je suivrais cette mode si bizarre & si gracieuse, qui fait fureur dans tout le duché depuis quelques mois.

— Quelle mode & que voulez-vous dire, ma bonne amie ? demanda mademoiselle Gérold étonnée.

— Je veux dire que je garnirais ma robe de tulle avec deux guirlandes de plumes d'oiseaux. »

En ce temps, les dames posaient, en effet, sur leurs vêtements & dans leurs cheveux des ailes & même de petites têtes d'oiseaux, mode éphémère & cruelle qui révoltait la sensible Bertha.

« Oh ! dit-elle, jamais je n'aurai le courage de me parer de la dépouille de ces petits innocents, que j'aime tant à voir voler librement dans la campagne. Est-ce que vous pousseriez la cruauté jusqu'à ce point, vous, Vilhelmine?

— Eh bien ! oui, je l'avoue, répliqua celle-ci en riant. Que voulez-vous, j'ai été habituée, dès l'enfance, à voir donner la chasse à ces malheureuses petites bêtes, & cela m'a endurci le cœur. Je trouve qu'une garniture de robe, entièrement composée d'ailes de mésanges bleues, par exemple, serait si jolie, si jolie, que je me la procurerais pour jeudi prochain, si j'étais fée.

— Pourquoi ne pas choisir des plumes de fauvette, demanda Bertha d'un ton un peu moqueur.

— Elles sont moins brillantes, répliqua Vilhelmine; néanmoins, je m'en contenterais volontiers. »

IV

La veille du bal que devait donner monsieur Gérold, Vilhelmine était seule dans sa chambre & très-embarrassée de se procurer une toilette convenable. Bertha ne lui faisait plus autant de cadeaux, elle avait envoyé à Gretchen tout l'argent qu'elle avait gagné depuis qu'elle était chez monsieur Gérold, & il lui eût été impossible de s'acheter même un ruban. Elle examinait ses robes l'une après l'autre, & n'en trouvait aucune qui pût convenir ; celle de faye était trop lourde et trop foncée pour une soirée dansante, surtout l'été & à la campagne. Durant toute la saison, elle avait porté ses jupes

de mousseline imprimée, & l'une d'elles avait même un large accroc; il était bien impossible de les mettre dans une circonstance aussi solennelle. Sa robe de taffetas était étriquée, mal faite; lorsque Bertha la lui avait donnée, elle était déjà défraîchie. Restait une robe de tarlatane blanche. Toujours cette éternelle tarlatane qu'elle mettait chaque fois qu'on dansait au château. Vilhelmine la considérait d'un œil de dédain.

« Ce qui m'étonne, murmurait-elle, c'est qu'au lieu de me nommer Fauvette, ces moqueuses ne m'appellent point Tarlatane. »

En cet instant la femme de chambre entra, tenant un carton large & plat,

« Voici ce que le petit garçon de l'autre jour a encore apporté pour mademoiselle, dit-elle.

— Un bouquet, Christine?

— Je l'ignore, mademoiselle, c'est ficelé avec soin & très-léger. »

Vilhelmine coupa les cordons, enleva le couvercle & poussa un petit cri d'admiration.

Le carton était rempli d'ailes de mésanges bleues disposées en guirlandes légères & entremêlées de têtes de fauvettes, dont les petites huppes noires produisaient un effet charmant.

« Oh! que c'est joli! En fait de garnitures de robes de bal, je n'ai jamais rien vu de plus bizarre & de plus ravissant! s'écria la femme de chambre qui roulait & déroulait ces longues guirlandes brillantes & soyeuses. Vilhelmine souriait émue & rayonnante.

— Oui, c'est fort beau, dit-elle en essayant d'affermir sa voix, mais dans ma position je ne puis porter une parure aussi originale.

— Quel dommage! murmura Christine. »

C'est ce que la jeune fille répétait tout bas; mais eût-il été convenable d'accepter le cadeau envoyé par M. Hermann? car Vilhelmine était convaincue que lui seul avait pu lui faire cette surprise. Elle remettait les guirlandes dans le carton avec un soupir de regret, lorsque madame de Rotherick entra en disant de sa voix impérieuse :

» Ma chère, je ne vous dérange point?

— Oh! madame, pouvez-vous le demander?

— C'est que je viens vous prier de me rendre un service. Auriez-vous le temps de coudre une robe pour moi? On danse ici demain soir, & il faut absolument que je me prépare une toilette quelconque.

— Voici de belle besogne qui m'arrive, pensa la pauvre Vilhelmine, jusqu'à demain soir, je n'aurai pas une minute à moi. Mais elle ne laissa voir aucune contrariété; elle sourit gracieusement & répondit de son air le plus affable :

« Je suis entièrement à vos ordres, madame. »

Avec une bonne humeur inaltérable, une patience charmante & un zèle qui ne se démentaeint point, elle passa cette journée & la suivante à préparer un costume splendide pour sa vieille amie. Celle-ci abusa de sa complaisance au point de lui faire bâtir & découdre dix fois la même robe, mais chaque coup de ciseau, loin d'impatienter la jeune fille lui amenait un nouveau sourire sur ses lèvres. Madame de Rotherick en était vraiment touchée.

« Savez-vous bien, ma petite, lui dit-elle, que vous êtes trop gentille & que je raffole de vous.

Vilhelmine ne répondit point et ne put s'empêcher de rougir.

Oui, vraiment, vous me plaisez, et je crois qu'à présent il me serait impossible de me passer de vous.

Elle s'arrêta. Allait-elle donc s'en tenir là? Le cœur de Fauvette battait bien fort. La bonne dame parut réfléchir et reprit :

Dites-moi, chère enfant, connaissez-vous le château de Rotherick?

— Je ne l'ai jamais visité, madame, mais je l'ai aperçu d'assez près, & il m'a semblé fort beau.

— Et vous l'habiteriez volontiers, n'est-ce pas?

Vilhelmine tremblait.

— Madame... balbutia-t-elle, toute tremblante.

— Oh! pas toute l'année, reprit la vieille dame. Nous passerons l'hiver à Paris & l'été à Rotherick.

La jeune fille pâlit, rougit, posa une main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements, & se dit qu'elle était arrivée au comble de ses vœux.

Madame de Rotherick, considérant son silence comme une réponse affirmative, ajouta :

« J'espère que cela pourra s'arranger; mais nous en reparlerons, & je ferai prier votre père de passer chez moi. »

C'est après avoir eu cette conversation que Wilhelmine était allée à la maison forestière. Elle voulait prévenir Conrad, jouir de sa surprise, de son bonheur, mais la présence de Franz & de sa mère l'empêcha de s'expliquer.

Elle était revenue au château depuis près de trois semaines, lorsqu'un jour qu'elle se promenait seule dans le parc, il lui sembla entendre les aboiements des chiens de Conrad & la voix du forestier lui-même qui les appuyait.

Il y avait au fond du parc une petite construction rustique, placée sur une éminence qui dominait la vallée.

Wilhelmine entra dans ce pavillon, & s'approcha d'une fenêtre pour essayer d'apercevoir son père. Cela lui fut impossible; alors elle s'avisa de monter dans un grenier où l'on serrait le bois.

De là, elle vit distinctement Conrad & Franz dans une brande couverte de halliers & de buissons de genévriers. L'air était calme, les bruits portaient loin, on entendait les voix des chasseurs & les aboiements furieux de la meute. Wilhelmine les regarda longtemps, & sentit ses yeux se mouiller. Elle s'attendrit au souvenir des jours heureux que lui rappelait cette scène. Elle songeait à l'affection dévouée de ces deux hommes, aux soins dont ils avaient entouré son enfance & elle se disait qu'elle avait été ingrate. Elle éprouvait de vagues regrets, de tristes pressenti-

ments, elle eût voulu pouvoir courir à eux & ne plus les quitter.

Ces pensées l'absorbaient tellement, qu'elle n'entendit point ouvrir la porte du pavillon, & qu'elle tressaillit tout à coup, lorsque la voix de madame de Rotherick arriva jusqu'à elle, disant :

« Ainsi, ma chère Bertha, vous me céderez volontiers votre mélodieuse fauvette ?

— Avec bonheur, madame, répondit mademoiselle Gérold. Je commence à être embarrassée terriblement de cette pauvre fille. Je ne puis l'emmener à Paris, bonne maman ne me le permettrait point. »

Wilhelmine ne fut pas trop surprise d'entendre Bertha s'exprimer ainsi, & comme elle eût rougi d'écouter plus longtemps cette conversation, elle s'apprêta à descendre ; mais avant qu'elle n'eût ouvert la porte, une troisième voix, celle de monsieur Hermann, s'était fait entendre.

« Mesdames, disait le jeune homme, s'il m'était permis de vous donner un conseil, je vous engagerais fortement à renvoyer cette petite paysanne chez son père. Croyez-vous qu'elle sera bien heureuse, lorsqu'on lui aura inspiré des goûts, des idées, des sentiments qui ne peuvent convenir à une jeune fille de sa classe ? »

Si la foudre eût éclaté tout à coup dans le ciel pur et sans nuages, Wilhelmine eût été moins atterrée qu'elle ne le fut en écoutant ces paroles. Elle crut qu'elle allait s'évanouir, & elle se laissa glisser pâle & défaillante sur une pile de bois.

Elle n'osait descendre à présent, & d'ailleurs il lui était impossible de marcher. Elle dut rester là, immobile & sans voix, tandis que madame de Rotherick reprenait :

« Mais, mon fils, je n'ai point du tout l'intention d'agir comme Bertha & de traiter la petite forestière en amie & en égale. Si je la fais venir chez moi, elle sera ma lectrice, ma demoiselle de compagnie, ma femme de chambre au besoin, & je vous prie de croire que je ne lui inspirerai que des goûts simples & laborieux. Du reste, nous nous entendrons fort bien ensemble. Elle me plaît, cette enfant.

— Ma mère, dites, je vous prie, qu'elle vous flatte, car voilà la vérité, répliqua monsieur Hermann. Elle vous cache adroitement ses défauts, & elle en a plus d'un, je vous assure. Elle est ambitieuse d'abord, & je ne crois pas que l'humble rôle que vous lui destinez lui conviendra beaucoup. »

Wilhelmine appuya son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots, & elle pleura avec tant de violence & d'amertume qu'elle n'entendit plus rien.

Lorsque madame de Rotherick, Hermann & Bertha se furent éloignés, elle descendit à son tour, rentra précipitamment au château, & courut dans sa chambre, où elle fit à la hâte ses préparatifs de départ, car elle voulait retourner le jour même à la maison forestière.

Cette détermination subite étonna un peu la famille Gérold, qui l'engagea poliment à rester encore, & qui s'applaudit tout bas de la voir persister dans sa résolution.

Un domestique fut chargé de la conduire en voiture chez son père. Lorsqu'elle arriva, Conrad & Franz revenaient de la chasse, ils la virent & poussèrent un cri de joie.

« Cette fois, leur dit-elle, c'est pour ne plus vous quitter.

— Oh ! s'écria son père en la pressant dans ses bras, sois bénie pour cette bonne parole. Il y a si longtemps que nous t'attendions !

— Mais, reprit Franz, comment se fait-il que tout d'un coup, à l'improviste, vous arriviez ?...

— Ne l'interroge pas... pas ce soir du moins, interrompit Conrad. Comme l'enfant prodigue, elle était perdue, & elle est retrouvée. Avons-nous besoin de savoir autre chose ?

— Cher père, dit-elle, je vous remercie de m'épargner aujourd'hui des interrogations auxquelles je n'aurais pas la force de répondre ; bientôt, je vous raconterai tout. Mais il faut que vous me permettiez de vous faire une question, à vous qui ne m'en adressez aucune. Dites-moi, je vous prie, qui de vous deux a songé à m'envoyer un bouquet pour mon jour de naissance ? »

Franz devint très-rouge & baissa la tête.

« C'est lui, s'écria gaiement Conrad. Vois comme il se trahit. N'a-t-il pas toute la mine d'un coupable ?

— Mademoiselle, balbutia le jeune homme, j'espère que vous n'avez pas pris ça en mauvaise part. J'étais allé régler un compte avec le jardinier de monsieur de Rotherick, il m'a fait voir ses serres, & je me suis permis d'acheter un bouquet à votre intention... Ainsi vous avez deviné tout de suite qu'il vous était envoyé par votre père ou par moi ?

— Oh ! non, pas tout de suite, ingrate que j'étais ! s'écria Wilhelmine en s'essuyant les yeux. C'est seulement aujourd'hui que je vous ai devinés.

— Mieux vaut tard que jamais, dit joyeusement Conrad.

— Monsieur Franz, reprit la jeune fille, ce bouquet n'est pas le seul cadeau que vous m'ayez fait.

— Ah ! dit-il avec un sourire, je vois que vous savez tout. Eh bien ! oui ; un jour que je chassais sous bois, je vous ai entendue parler de garnir des robes avec des plumes de mésanges & de fauvettes. Je suis adroit chasseur, votre père m'a enseigné à empailler les oiseaux & à manier délicatement ces petites plumes ; j'ai cru pouvoir vous envoyer ce que vous désiriez, ne m'en veuillez pas. »

Wilhelmine le regarda & comprit tout. Une grande joie lui fit battre le cœur, elle compara ce bon jeune homme à monsieur Hermann; la douce madame Honeck à cette fière douairière, si difficile

à vivre, & elle se félicita du sort qui lui était réservé.

« Cher vieux logis, dit-elle en franchissant le seuil de la maison forestière, combien je suis heureuse de revenir t'habiter. Si j'étais riche, je voudrais inscrire en lettres d'or, au-dessus de la treille qui orne ta façade, cette simple devise : Ne frayons qu'avec nos égaux. »

MICHEL AUBRAY.

ANNE RADCLIFFE EN FRANCE

VERS le milieu de l'année 1795, peu de temps après la déplorable affaire de *Quiberon*, une dame anglaise fut arrêtée au moment où elle entrait en France par la frontière suisse. Ce qu'elle savait de français se bornait à quelques mots mal prononcés ; il fallut, pour l'interroger, recourir à un interprète. Sommée de faire connaître les motifs qui l'avaient portée à tenter une si périlleuse entreprise, la voyageuse répondit qu'elle en avait affronté les risques dans le seul but de visiter le château où le barbare sire de Fayel avait fait jadis manger, à Gabrielle de Vergy, le cœur d'un noble chevalier. Une déclaration ainsi formulée parut si ridicule à ceux qui l'entendaient, qu'ils furent conduits à mettre en doute, ou le bon sens, ou la véracité de l'excentrique Anglaise. Ils s'arrêtèrent à cette dernière idée, & envoyèrent l'étrangère sous bonne escorte à Paris, comme inculpée d'espionnage au profit de l'Angleterre. A son arrivée, elle fut déposée en lieu sûr & enfermée à la Conciergerie.

L'opinion publique était alors dans un état de violente exaspération contre les Anglais. La compatriote de Pitt se vit accablée d'outrages, & ses terreurs, exprimées dans un singulier jargon mêlé d'anglais & de français barbare, ne faisaient qu'exciter davantage la gaieté grossière de ses geôliers. Après avoir épuisé toute espèce de railleries & d'insultes envers la prisonnière, ils finirent par la jeter dans le cachot le plus humide & le plus incommode qu'ils purent trouver. La porte de cet antre n'avait pas plus de quatre pieds d'élévation. Le seul rayon de jour qui en éclairait obscurément les murs imprégnés de moiteur & le sol de terre nue, y descendait par une lucarne, haute de quatre pouces sur quinze de large. Un lit de sangle & un paravent composaient tout l'ameublement du lieu. Le lit servait en même temps de siége ; le paravent était destiné à établir une séparation partielle entre l'habitante du cachot & ses gardiens qui, postés dans une pièce contiguë, pouvaient à volonté épier, au travers d'une étroite ouverture, les moindres mouvements de la prisonnière.

L'étrangère, à la vue d'un pareil gîte, recula de dégoût, & demanda s'il n'était pas possible d'enfermer une femme dans quelque lieu moins terrible.

« Vous êtes bien difficile à contenter, madame, répondit le brutal geôlier, en contrefaisant son mauvais français, vous vous trouvez ici dans le palais de madame *Capet*.

Puis fermant derrière lui la porte massive, renforcée de plaques de fer & assurée au dehors par trois ou quatre verrous couverts de rouille, il la laissa pour aller répéter cette heureuse saillie à ses compagnons, & jouir avec eux de la consternation de madame *Rosbif*, nom qu'ils donnaient à la nouvelle captive.

Cependant cette dernière était tombée à genoux & regardait autour d'elle avec une sorte de pieuse émotion.

« De quel droit, s'écria-t-elle, me plaindrais-je d'être plongée dans le cachot naguère habité par la reine de France, par la belle, par la noble Marie-Antoinette ? Je cherchais un aliment aux rêves de mon imagination. J'avais entrepris un voyage en ce pays pour visiter les lieux illustrés par le séjour des plus fameux personnages ; la fortune est venue à mon aide, ceci vaut mieux que le château du sire de Fayel & la terrible histoire du cœur sanglant. Jamais une plus puissante inspiration ne s'empara de mon esprit. Je vais travailler. »

Elle tira de sa poche un rouleau de papier qui avait échappé à l'investigation des guichetiers, &, passant la main sur son front, elle s'approcha de la lucarne pour profiter d'un faible reste de jour. Alors, prenant un crayon, elle couvrit rapidement dix ou douze pages des lignes serrées d'une écriture microscopique. L'obscurité croissante la contraignit enfin de s'arrêter. Elle repliait le manuscrit pour le remettre dans sa poche, quand une main brusque le lui arracha.

« Ah ! ah ! madame *Rosbif*, s'écria le geôlier d'un

ton triomphateur, vous croyez qu'il vous sera loisible de griffonner ici tout à votre aise, de tramer des complots contre la République & d'entretenir des relations avec les ennemis de la Nation? Nous verrons cela! Ces papiers seront remis aujourd'hui, sans faute, au ministre, & l'on saura ce que signifie cette nouvelle machination contre la liberté. Entendez-vous, misérable agent de *Pitt et Cobourg?* »

Le soir même, le manuscrit de l'étrangère était entre les mains du ministre Tallien. Celui-ci, ne sachant pas l'anglais, sonna & fit demander son secrétaire; mais nulle part on ne put le trouver. Le ministre, embarrassé, se dirigea alors vers l'appartement de sa femme.

Madame Tallien, l'une des beautés célèbres du temps, était en ce moment occupée de faire sa toilette pour un bal costumé. Penchée en avant dans une attitude gracieuse, elle entrelaçait autour de sa mince cheville les rubans d'un cothurne de pourpre. Sa tunique à la grecque, simplement attachée sur son épaule par une agrafe en diamants; ses cheveux noués derrière la tête comme ceux de la Polymnie du Louvre, s'harmonisaient admirablement avec le dessin classique de ses traits. Le ministre, en la regardant, oublia presque l'affaire qui l'amenait auprès d'elle.

La dame jeta un léger cri de surprise.

« Pour quel grave motif, monsieur daigne-t-il m'honorer d'une visite à cette heure inaccoutumée? demanda-t-elle.

— J'ai ici quelques papiers, répondit le ministre, qui ont été saisis sur un espion féminin, & qui contiennent, m'assure-t-on, les preuves d'une dangereuse conspiration. Ils sont écrits en anglais; mon secrétaire est absent, cette langue vous étant familière, je viens vous prier de vouloir bien me les traduire. »

Madame Tallien prit le manuscrit & le parcourut.

« Faut-il lire tout haut, demanda-t-elle d'un air amusé. »

Son mari fit un signe affirmatif.

« Le vent gémit tristement à travers le feuillage;
» la pluie tombe par torrents. Les terreurs de ma
» prison deviennent de plus en plus formidables.
» Des fantômes se dressent de toutes parts & se-
» couent leurs linceuls d'une blancheur de neige.
» La froide & impitoyable main du malheur s'é-
» tend lourdement sur mon front si jeune encore.
» Ainsi parlait l'illustre prisonnière, tandis que
» dans l'ombre, elle tâtait de ses mains tremblantes
» les murs humides du cachot. »

— Voici véritablement une singulière conspiration, observa madame Tallien, après avoir lu les lignes précédentes. Voyons le titre : *Chapitre XII. La prison du château*? et le nom de l'auteur : *Anne Radcliffe*. Vite, citoyen! mettez cette femme en liberté & amenez-la-moi. Votre espion n'est autre que la célèbre Anglaise, auteur des *Mystères d'Udolphe*. »

Le ministre se souvint alors dans quelle intention romanesque l'étrangère, d'après sa propre déclaration, avait entrepris son aventureux voyage. Il rit de l'erreur où étaient tombés ses agents, &, sortant à la hâte, il donna des ordres pour que la prisonnière fût immédiatement conduite chez madame Tallien.

Cependant la belle Française, oubliant sa toilette & le bal qui l'attendait, se promenait dans son appartement avec un plaisir & une impatience d'enfant. Elle allait faire connaissance de la manière la plus piquante, la plus inattendue avec l'auteur de ces romans qui avaient si souvent occupé sa vive imagination d'idées d'apparitions ou de prisonniers mourant de faim dans d'horribles cachots. Elle consultait sa pendule à tout instant & comptait jusqu'aux secondes qui s'écoulaient. Enfin le bruit d'une voiture se fit entendre dans la cour de l'hôtel, madame Tallien courut à la porte, qui s'ouvrit, & les deux célébrités féminines se trouvèrent en présence l'une de l'autre.

La femme du ministre recula involontairement de surprise & presque de consternation à l'aspect de l'étrange figure arrêtée sur le seuil; car madame Radcliffe avait fait halte, éblouie & troublée par les lumières qui éclairaient le salon & blessaient ses yeux, accoutumés depuis plusieurs heures à l'humide obscurité d'une prison. L'Anglaise formait un contraste frappant avec la radieuse beauté placée devant elle. Sèche, froide, anguleuse, les vêtements en désordre par suite de son arrestation, de son voyage forcé & de son incarcération, elle offrait dans tout son extérieur quelque chose de bizarre & de fantasque qui ajoutait à son âge réel dix bonnes années de plus.

Madame Tallien, revenue de son premier étonnement, s'avança vers l'étrangère, lui souhaita cordialement la bienvenue en anglais, & lui dit combien elle s'estimait heureuse d'avoir contribué à la mise en liberté d'un auteur si renommé. Un remercîment répondit à ce compliment, & toutes deux vinrent s'asseoir près du foyer, dont la flamme claire & la chaleur vivifiante furent particulièrement agréables à la prisonnière délivrée, & réveillèrent en elle une activité d'esprit qui semblait avoir été engourdie par l'atmosphère glacée de son cachot. La conversation fut gaie, piquante, pleine de charme & d'abandon. Madame Tallien ne l'interrompit que pour donner à sa femme de chambre l'ordre de renvoyer la voiture & de fermer sa porte à toute espèce de visiteurs.

Madame Radcliffe avait beaucoup voyagé & narrait ses aventures avec autant de grâce que d'originalité. Les heures s'écoulaient sans être remarquées. L'Anglaise en était à une excursion hasardeuse, entreprise par elle durant son voyage en Suisse, quand la pendule sonna minuit. La conteuse pâlit, un frisson agita son corps d'une manière sensible. Elle suspendit son récit & promena autour d'elle un œil d'égarement & d'effroi, comme si son corps eût suivi les mouvements de

quelque être invisible. Madame Tallien, frappée d'une vague terreur, n'osait adresser un seul mot à sa visiteuse. Cette dernière finit par se lever brusquement, ouvrit la porte, &, avec un geste impératif, ordonna à quelqu'un du nom d'Henry de quitter la chambre. Cela fait, elle parut éprouver un soudain soulagement.

La gracieuse Française eut l'air de n'avoir pas remarqué cet incident. Bientôt après, les deux nouvelles amies se séparèrent. Madame Tallien conduisit elle-même la voyageuse à l'appartement qu'on lui avait préparé, & se retira en la saluant d'un affectueux *au revoir*.

Le lendemain, dans la soirée, madame Radcliffe se présenta chez son hôtesse, dès que celle-ci eut fait connaître qu'elle était prête à la recevoir. Calme, reposée dans son maintien & vêtue à la française, la femme auteur paraissait beaucoup plus jeune qu'on ne l'eût cru la veille, & n'était même pas dépourvue de toute beauté. Elle ne fit aucune allusion à la scène du soir précédent, se montra gaie, spirituelle, aimable, & prit une part animée à la conversation. Mais dès que l'aiguille des minutes eut indiqué onze heures & demie sur le cadran de la pendule, les couleurs de son teint s'effacèrent, une ombre de pensive tristesse remplaça son enjouement, &, peu de moments après, elle prit congé de la compagnie.

La même chose eut lieu le lendemain encore, & tous les jours suivants. Madame Tallien, malgré le sentiment de vive curiosité que lui inspirait ce mystère, avait trop de politesse pour questionner l'étrangère confiée à son hospitalité. Un mois s'écoula de cette manière. Au bout de ce temps, madame Radcliffe, seule un soir avec sa nouvelle amie, exprima quelque contrariété de se voir retenir prisonnière en France, sans pouvoir retourner dans son pays. Pour toute réponse, madame Tallien se leva, tira un papier de son secrétaire & le lui présenta ; c'était un passe-port daté du soir même, où madame Radcliffe avait été rendue à la liberté.

« Puisque vous voulez quitter vos amis de France, lui dit son hôtesse en souriant, partez, ingrate !

— Oh ! non, ne m'appelez pas ingrate, répliqua l'auteur en prenant la belle main de son amie & la portant à ses lèvres ; mais l'année décline rapidement, & un devoir solennel me rappelle vers ma terre natale. Dans le cimetière d'un pauvre village, près de Londres, il est deux tombes où, chaque année, le jour de Noël, je porte des fleurs & des prières. Si je ne rentre pas en Angleterre avant cette époque, ce sera la première fois qu'elles auront été négligées. Vous connaissez déjà mes autres secrets ; mon intention, continua-t-elle en baissant la voix, est de confier aussi celui-ci à votre oreille amie :

Passant la main sur son front, l'Anglaise entama le récit d'une étrange & tragique histoire, dont les détails ne sauraient entrer dans le cadre borné d'une simple anecdote. Il suffira de dire que cette circonstance de sa vie l'avait laissée sujette à une opiniâtre hallucination. Elle croyait fermement à la réalité du fantôme qui l'obsédait, n'ayant pas une notion assez exacte de la science pour l'attribuer à sa véritable cause, c'est-à-dire à un désordre partiel dans le système nerveux. Cette vision, qui revenait périodiquement chaque jour à minuit, expliquait en même temps la conduite singulière qui, de sa part, avait si vivement piqué la curiosité de la bienveillante Française.

Madame Radcliffe partit pour retourner à Londres. Peu de temps après, elle y publia *l'Italien* ou *le Confessionnal des Pénitents noirs*.

Nous ne saurions aujourd'hui nous représenter exactement l'impression produite par les romans d'Anne Radcliffe, à l'époque de leur apparition. Tous les critiques contemporains s'accordent à en attester l'immense succès inférieur seulement à celui que les œuvres de l'auteur de *Waverley* ont obtenu dans un temps plus rapproché du nôtre. Nous n'y voyons plus maintenant que les rêves émanés d'une imagination maladive, pleins de fantasmagorie, d'absurdités & de longueurs insupportables au goût moderne. Toutefois ces conceptions, dans leur décousu, ne manquent pas d'un certain intérêt; elles fourmillent de situations pittoresques & de surprises mélodramatiques. Les caractères mis en scène par l'auteur présentent quelques traits naturels, mais partout on y reconnaît les caprices d'une fantaisie déréglée, un sens & un goût pervertis.

Anne Radcliffe mourut près de Londres, le 7 février 1823, à l'âge de 63 ans. Le *Monthly magazine*, dans son numéro du mois de mai suivant, annonce son décès & affirme que sa fin fut accompagnée de visions singulières, qui, depuis un événement romanesque arrivé dans sa jeunesse, n'avaient cessé de la poursuivre.

A. de Bény.



RESTONS

Rentrer, lorsque dans le vallon
Tout mêlé de lumière & d'ombre,
L'arbre a ses pieds dans la nuit sombre
Et sa cime dans un rayon!

Quand des haleines parfumées
Vers nous s'exhalent du gazon,
Et quand le ciel à l'horizon
Roule des vagues enflammées!

Quand l'alouette sur les champs
Plane & vole, & gazouille en route
Un chant si doux à qui l'écoute,
Qu'il semble un rêve du printemps.

Quand bientôt, près des blancs nuages,
Luira l'étoile de Vénus,
Quand la cloche de l'Angelus
Va sonner à tous les villages!

Partir! oh! non. Restons encor.
Attends que l'astre qui s'incline
Sur le sommet de la colline
Ait épuisé sa coupe d'or.

Le ciel rougit, l'onde étincelle...
Ce grand tableau, qui le verrait?
Eh! si nous partions, qui pourrait
Dire à Dieu que son œuvre est belle?

Y penses-tu? quitter cela!
Admirer, c'est un bien céleste.
Avons-nous du bonheur de reste
Pour le laisser quand il est là?

MARIE JENNA.

REVUE MUSICALE

LA FÊTE DE PIEDIGROTTA — LA BOHÉMIENNE
ENCORE LA MUSIQUE DE L'AVENIR
MUSIQUE NOUVELLE

On dirait vraiment que tous les grands théâtres sont en grève. Aucune nouveauté musicale ne s'y fait voir à l'horizon, malgré de belles promesses & de longues attentes. Messieurs les directeurs s'en consolent avec des reprises, ce qu'en style commercial on appelle des *rossignols*, c'est-à-dire des articles défraîchis. Il est vrai que parmi ceux-là quelques-uns ont une valeur réelle & solide; mais une œuvre nouvelle, due à un bon compositeur,

ne serait pas à dédaigner dans ce temps de disette, & le pain sur la planche n'exclut pas une petite friandise, par hasard, pour le faire trouver meilleur. Il faut donc, pour causer musique, se jeter dans l'étroit sentier des opérettes, dont il est souvent interdit à une plume morale de raconter les libretti ; mais au milieu duquel, cependant, on rencontre quelques fleurs bonnes à cueillir.

Nous avons rarement vu un poème plus embrouillé que celui de *la Fête de Piedigrotta*, opéra des frères Ricci, représenté à l'Athénée. Peut-être était-il compréhensible en italien, mais la traduction est tout ce qu'on peut imaginer de plus confus. Il y a là une foule de couples qui s'entremêlent, se heurtent, babillent, chantent & crient, sans qu'il soit possible de rien saisir. Lassée de chercher le sens de cette intrigue, nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas là quelque allégorie trop compliquée pour notre faible entendement ; mais en voyant que l'auditoire ne comprenait pas plus que nous, nous avons pris le parti de nous en tenir à la musique, qui, heureusement, est beaucoup plus claire que le livret. On pourrait désirer des formules plus variées & une orchestration moins bruyante ; cependant, quelques morceaux ont obtenu un légitime succès.

Une introduction originale précède le lever du rideau. D'assez jolis couplets de deux jeunes filles, un air de basse très-bien fait & un finale trop mouvementé, sont tout ce qu'on a remarqué au premier acte.

L'air du deuxième acte est d'un excellent rhythme. Des couplets militaires avec chœurs ont été applaudis. Le quatuor qui suit, semble être une parodie de l'admirable ensemble de *Rigoletto*, dans le quatrième acte de cet opéra. Un autre morceau se rapproche étrangement d'un des airs du *Bal Masqué* de Verdi.

Tout cela, en somme, fait plus de bruit que de plaisir. Les cantilènes gracieuses, les phrases éloquentes dans leur simplicité, les mélodies pénétrantes brillent par leur absence dans l'ouvrage des frères Ricci.

Au troisième acte, on ne peut guère citer qu'un chœur d'introduction agréable, un septuor assez vif, mais trop bruyant, & la tarentelle de la fête, taillée sur le patron connu de toutes les tarentelles qui manquent d'originalité. On a beaucoup applaudi cet opéra, qui ne nous paraît pas de nature à valoir à ses auteurs les mêmes éloges sérieux qu'avait mérités leur précédent ouvrage.

***

Disons en passant que la *Bohémienne* du Théâtre-Lyrique, composée par messieurs Balfe & Saint-Georges, a été vivement applaudie, sans être vivement admirée. Le compositeur est Anglais, ce qui ne veut pas dire qu'il ne saurait être bon musicien, mais il faut une extrême bonne volonté pour s'étendre à perte de vue sur le mérite de son œuvre. *La Bohémienne* a été chantée un peu partout & n'a fait de bruit nulle part.

Une jeune fille noble a été enlevée par des bohémiens. Elle fuyait devant un cerf en fureur, quand elle fut sauvée par un jeune bohémien, qui en devint amoureux. La reine des Tziganes, poussée par la jalousie, s'arrange de façon à faire prendre la pauvre héroïne par les gens d'un seigneur du voisinage, sous l'inculpation d'un vol dont elle est innocente. C'est alors que le seigneur reconnaît en elle l'enfant qu'il avait perdue ; tout incontinent, il veut la marier à un chevalier de ses amis. Grand désespoir ! la bohémienne aime son bohémien. Par un miracle, qu'on voit au théâtre six fois sur six, il se trouve que le bohémien a du sang d'hospodar dans les veines, & qu'un charmant mariage termine les péripéties de ce libretto vulgaire.

L'ouverture, qui n'est pas sans valeur, est connue & a déjà été exécutée dans quelques concerts. Un duo de ténor & basse, au premier acte, un intermède de danse original & d'un effet très-pittoresque, un grand air de la reine Mab, une romance d'un goût parfait & très-mélodique, le duo qui suit le mariage ; un quartetto, qui a obtenu les honneurs du *bis*; un duo de femmes beaucoup trop chargé de fioritures pour la situation, enfin, au dernier acte, un air de ténor qui a déjà été chanté dans les concerts ; tel est le bagage de M. Balfe.

***

M. Ernouf écrivait, en terminant une très-belle étude sur Schumann, que les œuvres de ce maître seraient difficiles à populariser. Mais le talent de premier ordre a toujours son heure, & cette heure a sonné. M. Pasdeloup a fait jouer à son théâtre plusieurs ouvertures & des symphonies de ce maître éminent Le Conservatoire a fait de même, & la société Schumann, fondée sur l'initiative du jeune pianiste Delahaye, fait depuis quelque temps entendre ses œuvres dans une belle salle & devant un nombreux auditoire. Ceci ne veut pas dire qu'on n'y exhibe que les productions d'un compositeur unique. Les œuvres de Raff, de Brahins & de Volhann y ont été savamment interprétées. Mais le grand quintette de Schumann, d'une inspiration si élevée, le *Crescendo* superbe dont les érudits sont enthousiastes, a enlevé la salle & s'est terminé par un tonnerre d'applaudissements. Nous recommandons aux musiciens sérieux les séances de la *Société Schumann*.

***

Un grand tumulte s'est produit récemment aux concerts Pasdeloup, on se serait cru aux réunions publiques de Belleville. C'est l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, de Wagner, qui a occasionné tout ce tapage; la grande majorité du public après avoir fait preuve d'une grande longanimité, s'est levée en masse avec des vociférations & des sifflets, tandis que le petit clan des fidèles tenait tête à l'orage. Avouons que, tout en admirant certaines

parties du talent de Wagner, l'ouverture en question, malgré son début grandiose, est fort difficile à écouter. Les sujets & les contre-sujets s'y croisent d'une façon désespérante, & le bruit devient tellement infernal & incompréhensible, que les plus rudes oreilles en sont assourdies; bien évidemment le génie si prôné du compositeur de l'avenir ne prendra pas racine en France.

*
* *

Il est difficile de suivre une par une les nombreuses compositions musicales que chaque jour voit naître & souvent mourir. Cependant, il en est qui demeurent & qui méritent d'être appréciées par les musiciens sérieux; nous en citons quelques-unes :

Fête hongroise, morceau qui se distingue par les grâces de l'originalité & du style, chez E. Girodo. — Trois *caprices-valses*, de H. Littolf, très-recherchés : nº 1, *Légèreté*; nº 2, *Grâce*, nº 3, *Abandon*; au Ménestrel. — *La Vague et la Perle*, par J. O' Rellz; chez Cellerini. — *Noël*, d'Auguste Bertonnier, chez monsieur Colombier. — *Les frères Normands*, valse, par Ernest Ameline; chez Gauvin. — *Brillantine*, polka de salon; *Fleurs et papillons*, caprice, par A Trojetti. — *Jocalyne*, valse brillante, *Folies bachiques*, caprice brillant par A. Schmoll. — Un joli quadrille d'Arban, sur *le Petit Faust*, succès déjà consacré, & enfin le bel air suédois, chanté par mademoiselle Nilsson, *les Roses*, transcrit, & varié pour le piano, par Ch. Neustedt; tout cela au Ménestrel.

Comme musique de chant le choix n'est pas moins varié

— *Mia Nera*, mélodie chantée par Capoul, musique de H. Cellot, paroles de Paul Bocage, est une charmante composition où l'on trouve la distinction unie au sentiment, la science à l'inspiration.

— Mais nous recommandons surtout aux amateurs de belle & sérieuse musique les œuvres célèbres de Chopin, transcrites à une ou deux voix égales, par Luigi Bordèse. Le recueil où se trouvent réunies douze des plus belles compositions de ce grand maître, coûte 10 francs.— *L'Attente*; *l'Inondation*, mazurkas, op. 7. — *Les Brises*, mazurka, op. 30. — *Les nuages*, nocturne, op 32. — *La Fille de l'onde*, ballade, op. 38. — *Violetta*, mazurka, op. 50. Voilà quelques-uns des titres de ce volume où chaque page renferme des beautés de premier ordre.

Disons, pour clore cette nomenclature, que nous plaçons au même rang les deux collections de mélodies, de Gounod; chacune d'elles contient vingt pièces de choix : — *L'Hymne à la Nuit*, — *Solitude*, — *Tombez mes ailes*, — *Primavera*, — *Crépuscule*, — *A une jeune fille*. — *Noël*, renferment de grandes beautés.

*
* *

Nous rappelons à nos abonnées que l'*Édition Péters*, de musique classique, en vente chez E. Jung-Treuttel, 19, rue de Lille, Paris, enrichit chaque jour ses catalogues des chefs-d'œuvre des grands maîtres, & que la modicité du prix & l'élégance du format la doivent faire préférer à toutes celles publiées jusqu'à ce jour.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Accourez vite, chère madame R..., criai-je à mon aimable voisine, du plus loin que je l'aperçus, arrivant chez moi. Je vais peut-être avoir enfin la satisfaction de vous apprendre quelque chose de nouveau & d'utile à vous qui m'avez révélé tant d'excellents petits secrets de ménage.

« Me voici tout yeux & tout oreilles, ma bonne Florence; de quoi s'agit-il ?

Vous me voyez dans le ravissement; mon père, toujours en quête de ce qui peut m'être agréable, vient de m'envoyer de Paris un gros livre qui me paraît un vrai trésor. C'est le livre des conserves

publié tout récemment par la librairie Hachette (1). Il fait suite à ce bel ouvrage du même auteur, que vous admiriez tout dernièrement chez mes cousines : le *Livre de Cuisine*.

— Je me rappelle à merveille. Mais de quoi traite-t-il, ce livre ?

— Oh ! de tout ce qui concerne l'office : confection des sirops, des confitures, des liqueurs de famille, des bonbons, des fruits confits & glacés, des petits-fours, des boissons & préparations diverses pour les soirées, des...

— Je vois, petite friande, que vous commencez par la partie qui vous agrée le plus, interrompit en riant madame R..., — qui, tandis que je parlais, avait feuilleté le volume; — car, si je ne me trompe, l'auteur, lui, commence par traiter des conserves plus sérieuses, telles que viandes, charcuterie, gibier, légumes, fruits, œufs, laitage, etc.

— C'est vrai, je mettais la charrue avant les bœufs, mais qu'importe ? — La troisième partie est consacrée aux recettes des médicaments faciles à préparer chez soi, & des mets sains, toniques & légers pouvant entrer dans le régime alimentaire des malades, des convalescents...

— Voire même des petits enfants, pour faire la rime. Voici une manière de confectionner la bouillie des babys, de façon à ce qu'elle leur soit d'une digestion facile; elle m'eût été bien précieuse il y a un an ou deux.

— J'ai vu aussi, tout à l'heure, une excellente recette pour le vin de quinquina, si cher à acheter, & cependant si fortifiant pour les estomacs débiles comme le mien.

— Voyons cette recette : « Cassez en petits morceaux trente grammes de quinquina; mettez-les dans un bocal avec soixante grammes d'alcool; laissez infuser vingt-quatre heures; ajoutez un litre de vin de Bordeaux; laissez infuser douze jours; filtrez & mettez en bouteille. Les vins de quinquina au madère, au marsala, au malaga, au lunel & à l'alicante se préparent de la même manière, mais sans addition d'alcool. »

— En voici deux autres encore qui seront utiles pour bien des gens : celle de l'eau de goudron, très-ordonnée aux poitrines délicates, & celle de l'eau ferrée qui convient aux tempéraments lymphatiques & aux jeunes filles grandissant rapidement, comme ma jeune cousine Fanny, si pâlotte depuis quelque temps, par exemple.

« C'est vrai, on néglige souvent ces préservatifs efficaces, rien que parce qu'on ignore la manière de les préparer soi-même, & c'est pourtant la chose du monde la plus aisée & la moins coûteuse. Cette recette pour l'eau de goudron en est la preuve :

» Pour un litre & demi d'eau, cent grammes de goudron de Norvége; mettez le goudron dans une carafe ou dans un vase de porcelaine; remplissez avec de l'eau, remuez quatre fois en vingt-quatre heures, jetez cette première eau; remplissez de nouveau & laissez infuser douze heures ; à mesure que vous buvez, remplissez la carafe d'eau nouvelle. Le goudron ne se remplace que tous les mois. Cette eau peut se boire seule ou avec du vin, elle est regardée comme un bon dépuratif. »

— Celle de l'eau ferrée est encore plus simple : « Mettez dans une carafe ou dans un vase de terre, trois cents grammes de clous neufs avec huit décilitres d'eau ; huit jours après, remplissez avec un litre d'eau, & faites-en usage avec le vin pendant les repas. Il suffit de prendre un seul verre d'eau ferrée par repas. Remplissez d'eau la carafe, au fur & à mesure des besoins.

Nous en étions là de notre examen, lorsque ma cousine Juliette entra, suivie de sa petite sœur Fanny. Elle ne pleurait plus ce jour-là. Elle était radieuse, au contraire, car son père, pour la dédommager de ce bal manqué qui lui avait coûté tant de larmes, venait de lui permettre d'organiser une petite soirée dansante pour le lundi gras.

Quand elle nous eut mises au fait de sa joie & que, de notre côté, nous lui eûmes expliqué de quoi nous étions occupées à son arrivée :

« Oh ! mais, s'écria-t-elle, cela tombe à merveille : vous allez me trouver pour cette soirée quelques recettes qui nous sortiront des *éternels* sandwichs & de l'éternel punch que nous ne manquons jamais d'offrir à nos invités !

— Rien de plus facile. Nous avons les sorbets, les mousses, les glaces, les sombayons, les punchs, les bischoffs, les sirops...

— J'aimerais assez un bischoff, celui-ci, tenez : Bischoff au vin de Chablis, car papa en a d'excellent.

« Mettez, dans une terrine d'office, 250 grammes de sucre en morceaux, le zeste d'un citron ; faites infuser dans 4 décilitres d'eau ; passez au tamis de soie dans un saladier; pelez à vif deux citrons. Coupez-les en tranches et retirez-en les pepins ; mettez le vin dans le saladier : 3 bouteilles avec le liquide sucré & les tranches de citron. Servez de l'eau de seltz à part. »

— Et à mon intention, cousine Florence, ne découvrirez-vous pas la recette de quelque bonne petite friandise ? insinua Fanny, celle des oranges glacées que j'aime tant, par exemple ?

— Vous n'aurez qu'à la chercher dans le numéro de Février de *la Poupée modèle*, chère enfant. Pour aujourd'hui, vous arrangerez-vous de la manière de confectionner les gaufres hollandaises ?

— Je crois bien, c'est si bon les gaufres !

— Tâchez alors de retenir que pour faire celles-ci il vous faut : « 300 grammes de farine — 200 de sucre — 140 de beurre — l'écorce râpée d'un citron — une cuillerée à bouche de rhum — une petite pincée de sel — un œuf entier & un jaune en plus. Vous opérez ensuite de la manière suivante : Rassemblez sur la table beurre, sucre, œufs, farine, citron, sel & rhum ; travaillez la pâte

(1) Boulevard Saint-Germain, 77.

de manière qu'elle soit bien lisse; divisez-la en parties de la grosseur d'un petit œuf de poule; faites chauffer un gaufrier ordinaire & mettez-y un des morceaux. Fermez le gaufrier avec précaution pour que la gaufre prenne une forme ovale longue; retournez le gaufrier, & lorsque la gaufre est d'une couleur jaune-doré, démoulez & placez sur un tamis. Ces gaufres se servent froides. On peut remplacer le rhum par de l'eau-de-vie ou du kirsch. »

— Pour cette fois, fermez votre livre, Florence; voici bien assez longtemps que nous abusons de votre bonne volonté & des excellentes recettes de monsieur Gouffé. Ce serait de l'indiscrétion, à la longue.

— Rassurez vous, mesdames. Le *Livre des Conserves* est assez riche pour que de pauvres petites ménagères comme nous y puissent grapiller un peu sans l'appauvrir; car, outre tout ce que nous venons d'y emprunter, il contient encore plus de 500 recettes. C'est, d'ailleurs, selon moi, le meilleur moyen de faire apprécier cette utile primeur à nos amies du *Journal des Demoiselles*, à qui je vais envoyer le compte rendu de notre conversation; &, de plus, j'extrairai à leur intention deux ou trois recettes maigres qu'elles essayeront en carême.

SAUCISSON D'ANGUILLE AU MAIGRE.

Prenez une anguille de rivière, de préférence à celles d'étang, parce que ces dernières ont souvent un goût de vase. Retirez la première peau; échaudez dans l'eau bouillante pour retirer plus facilement la première peau. Coupez les arêtes qui se trouvent dessus & dessous l'anguille. Fendez-la sous le ventre dans toute sa longueur, sans la séparer; enlevez la grande arête du milieu; ciselez légèrement la chair; mettez-la dans une terrine avec du gros sel. Préparez une farce avec de la chair de brochet pilée & passée au tamis. Prenez 400 grammes de beurre pour un kilogramme de chair; mettez la chair & le beurre dans un mortier avec 25 grammes de sel épicé. Pilez & ajoutez trois œufs l'un après l'autre. Lorsque la farce est bien lisse, mettez-la dans une terrine avec 300 grammes de filets d'anchois bien dessalés, grattez la peau & retirez les arêtes. Égouttez l'anguille, essuyez-la avec une serviette de manière qu'il ne reste pas un grain de sel; étalez-la sur un linge, mettez la farce dessus, refermez l'anguille, roulez-la serrée dans la serviette dont vous ficellerez les bouts en ajoutant de la ficelle de distance en distance pour la maintenir. — Faites cuire une heure dans une poissonnière avec moitié vin blanc & moitié eau; ajoutez carottes & oignons coupés très-mince, bouquet de persil, thym, laurier, quatre clous de girofle, sel & poivre. Laissez refroidir à moitié de la cuisson; retirez l'anguille de la serviette que vous laverez, & emballez le saucisson dans la même serviette. Serrez fortement pour éviter le vide à l'intérieur du saucisson; suspendez-le dans un endroit frais & aéré pour qu'il refroidisse entièrement; ensuite retirez le saucisson de la serviette & servez. Ce saucisson étant maigre, on ne le renferme jamais dans des boyaux. La farce pour ces saucissons peut se préparer avec de la chair de carpe, de merlan, de congre, & généralement avec tous les poissons à chair ferme.

CANAPÉS D'ANCHOIS.

Coupez des lames de mie de pain de 7 centimètres de long sur 4 de large, & de 8 millimètres d'épaisseur; faites-les griller légèrement des deux côtés; étalez du beurre très-fin sur un côté de la tartine; masquez le beurre avec des filets d'anchois, des œufs durs & du persil hachés. On sert ces canapés comme hors-d'œuvre dans un dîner ou dans les soirées avec des sandwichs.

Sur ce, bon appétit, chère Jeanne!

Ta dévouée,

FLORENCE.

MODES

Les petites tuniques de couleur sont ce qu'il y a de plus joli, le soir, pour les jeunes filles.

Le rose & le vert sont les couleurs dominantes. Les jupes, en tarlatane, se font avec un grand volant dans le bas, ou avec beaucoup de petits, tuyautés ou plissés à plat. Ces derniers, plus jolis & plus solides, ont aussi l'avantage de se repasser très-facilement.

Les tuniques sont en soie ou en velours. On en voit de très-courtes & n'ayant des basques que devant. Par derrière, un gros pouff de tarlatane surmonté d'un nœud large & court, en étoffe pareille à la tunique. On les garnit d'un plissé de tarlatane blanche & d'un plissé de tarlatane de couleur. Une natte de même étoffe termine bien ces plissés.

Toilette simple & distinguée pour jeune fille:

Jupe de tarlatane blanche. Dans le bas, un volant haut de 25 centimètres, & bordé d'un biais de soie blanche; au-dessus de ce volant, cinq biais semblables, hauts de 5 centimètres, & séparés par le même espace. — Petite jupe de soie blanche, très-courte devant, relevée en pouff par derrière & garnie d'un effilé de soie blanche. — Corsage de soie blanche orné comme la jupe. — Cette même toilette est charmante avec les biais du jupon en satin; la petite jupe & le corsage en châlis blanc satiné.

Les jeunes filles mettent généralement peu de chose dans les cheveux: une rose, un petit nœud.

Presque toujours un petit bouquet de côté au corsage.

Pour les dames, on voit beaucoup de guirlandes rondes, dont le devant forme diadème. On en fait de ravissantes en roses de différentes couleurs.

On se coiffe très-haut sur le devant, & très-bas par derrière.

Beaucoup de nattes, souvent dans un filet. Des boucles très-tombantes.

Le velours noir s'emploie toujours beaucoup en ceinture, en nœud, pour relever des jupes blanches, & en ornements de corsage.

Les jupes de tulle sont très-souvent relevées par de gros bouquets de fleurs mélangés de nœuds de velours, & placés en arrière; mais c'est fort élégant, & peu de jeunes filles en mettent.

Les nuances fort à la mode; pour les jeunes femmes, sont *fleurs de pêcher et abricot*. Beaucoup de tuniques de soie ou de velours, très-foncées, sur des jupes très-claires.

Le tulle noir fait de délicieuses toilettes, avec des roses, des fleurs cerises, de la dentelle noire ou blanche, etc.

Pour les jeunes femmes, il est facile *d'organiser*, sur n'importe quelle robe unie, un pouff ou seconde jupe avec un châle de dentelle. Qu'il soit carré ou long, la fantaisie du moment permet, pour peu que l'on ait un peu de goût, de faire cela soi-même, en y ajoutant des nœuds de ruban, de velours & des fleurs.

Les jupes pour mettre sous les paniers de dentelle sont quelquefois en tarlatane de couleur cerise, bleu, vert ou jaune, & avec une masse de petits volants découpés, montant jusqu'à la taille. La tête de ces volants est traversée par un petit ruban ou un velours. Le corsage doit être orné de dentelle comme le panier.

Les jeunes filles peuvent se faire des robes ainsi couvertes de petits volants en mousseline de couleur unie, rose par exemple. Il faut ourler les volants. Sur ces jupons, on met une tunique ou petite jupe en gaze de Chambéry, châlis ou mousseline blanche. Cela fait des toilettes bon marché & assez élégantes.

Une façon très-jeune aussi & peu coûteuse : jupe entièrement couverte de petits volants alternés rose & blanc, en tarlatane ou en mousseline.

Une rose rose & une rose blanche dans les cheveux, & au corsage.

Sur des robes toutes blanches, on met de larges ceintures unies ou algériennes. Ces ceintures sont retroussées en fronçant un peu les pans qui viennent bouffer à la suite du corsage; lequel doit être de même étoffe que la ceinture & forme ainsi tunique.

Il est essentiel pour être bien habillée, & soutenir la queue des robes, d'avoir des jupons d'une bonne coupe. La grande maison de blanc du boulevard des Capucines t'offrira un assortiment complet des modèles les mieux réussis. Les uns ont un grand volant par derrière, très-diminué par devant; les autres, des broderies, des entre-deux, des valenciennes, guipure, dentelle de Bruges, etc.

Cette maison est du reste très-connue par son bon goût & fournit les plus belles corbeilles de mariage, trousseaux & layettes.

Il y a un choix considérable de parures de formes parfaites.

D'abord la parure Dubarry, se mettant sur une robe fermée ou ouverte, à volonté. Quand la robe est fermée, on rattache la parure par deux nœuds de ruban; quand elle est ouverte, on met, au milieu, une croix ou un médaillon pendus à un velours.

Puis le plastron carré, composé de petites ruches coquillées, formant jabot de dentelle, en valencienne, dentelle de Bruges, maline, etc.

J'ai encore remarqué de petites collerettes charmantes, faisant un peu la pointe par derrière, & se réunissant en jabot devant. Un petit velours ou ruban passe au travers & vient se nouer sous le cou.

Chaque parure a les manchettes analogues. Les unes se rabattent sur la main, les autres, au contraire, sont remontantes en gantelet.

Quelques-unes sont faites pour se mettre avec des manches ouvertes.

On fait aussi quelques parures mélangées de dentelle blanche & de dentelle noire.

Pour mettre habituellement, les cols & manchettes plates, en toile, sont toujours très-bien portés.

Dans cette maison, qui s'intitule avec raison Grande Maison de Blanc, tant elle est vaste & bien fournie, j'ai vu de charmants modèles de chemises de jour & de nuit, des camisole extrêmement bien confectionnées; le tout garni de petits plissés de broderies anglaises, de valencienne, d'entre-deux, etc.

Puis, des corsages de dessous, à petites basques, de formes excellentes; des corsages de mousseline montants, ouverts en carré, ouverts en cœur, en châles, etc.

D'autres croisant devant & admirablement bien brodés.

Cette maison a aussi une spécialité pour les robes de premières communiantes. Nous en parlerons dans ma prochaine causerie, ainsi que de très-confortables robes de chambre que j'y ai remarquées.





Imp. Dupuy, Paris.

3741

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

1. Modes de Mme Camille, 3, rue Rougemont.
2. Foulards de L'Union des Indes, 1, rue Auber.
3. Corsets de Mmes De Vertus Sœurs, 27, rue de la Chaussée d'Antin.



Imp. DUPUY. Paris.

3742

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens. 1.

Lingeries de la Grande Maison de Blanc. 6. Boulevᵈ des Capucines.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune femme. — Robe en popeline d'Irlande. — Jupe avec haut volant plissé, doublé en mousseline raide, tête formée par un plissé arrêté au milieu par un velours de même nuance que la popeline. — Tunique bordée du plissé double avec velours surmontant un effilé-glands; elle est doublée d'une mousseline plus courte de 15 à 20 centimètres, et arrêtée sur la doublure à 30 centimètres du bas; puis on pose à la même hauteur, à l'envers, un ruban de fil sur lequel on arrête les trois gros plis du milieu. — Corsage montant avec plissé double à l'encolure; au bas de la manche, volant plissé avec petite tête double, rappelant l'ornement du jupon. — Ceinture bordée de velours, pans garnis d'un effilé-glands. — Petit paletot fendu, orné de l'effilé-glands, surmonté d'un velours et d'un plissé double au bas de la manche. — Chapeau en tulle bouillonné avec plissé en velours, barbes en dentelle plissée sur un biais de velours, rose mousseuse avec boutons.

Toilette de dîner pour jeune fille. — Robe en taffetas glacé, ornée de petites ruches en taffetas, effilées des deux côtés. — Tunique relevée légèrement derrière; chaque lé, formant une large dent de feston, est entouré de la ruche. — Corsage plat fermé par une double rangée de boutons réunis par une agrafe en passementerie, manche plate avec jockey bouillonné, bordé d'une ruche; une petite ruche borde le bas de la manche. — Col Gabrielle, en batiste, garni d'une engrêlure et d'une valencienne, manchette assortie. — Velours bleu dans les cheveux.

Costume de petit garçon. — Jupe en cachemire bordée d'un biais en velours. La jupe est montée à la ceinture par un gros pli devant et quatre plis de chaque côté; sur le milieu du pli du devant, on pose de gros boutons en velours. — Veste longue fendue sur le côté et derrière; on pose un petit revers en velours à chaque fente de la basque. — Col, revers et parement en velours. — Chemisette en batiste avec col piqué en toile. — Cravate en foulard.

GRAVURE DE LINGERIE (1)

1, Bonnet du matin, draperie en mousseline garnie d'une valencienne avec médaillons brodés en applique, diadème coquillé avec nœud en ruban.

2, Bonnet-fanchon en tulle, garni d'une dentelle dont le pied est maintenu par un ruban passé dans une engrêlure; barbe formée par deux rangs de dentelle, séparés par le même ruban; touffe de primevères de Chine & nœud de large ruban.

3, Fichu drapé, biais double en mousseline, formant deux plis, bordé d'une valencienne fixée par un cordon d'appliques brodées, nœud en satin.

4, Toilette de première communiante. — Robe en mousseline suisse, ornée de deux volants tuyautés, garnis d'une valencienne très-basse; les volants sont séparés par deux plis. — Corsage, avec plastron droit, plissé en travers & bordé d'un volant pareil à ceux de la jupe, mais plus petit. — Ceinture plissée, bordée des deux côtés d'un tuyauté bas, garni de la petite valencienne. — Manche avec revers plissé, posé en biais, garni d'un petit volant. — Bonnet en tulle illusion, orné d'une ruche coquillée, nœud aigrette. — Voile en mousseline.

5 et 6, Parure Dubarry, en mousseline tuyautée, garnie d'une valencienne; le tuyauté est arrêté au milieu par un ruban; au n° 5, le nœud est fixé à l'encolure pour col montant; au n° 6, il est posé au bas des pattes & forme fichu ouvert.

7 & 8, Parure en dentelle pour robe décolletée en carré, col montant, plastron recouvert de deux dentelles tuyautées, retenues par une dentelle basse fixée par des appliques brodées. — Manche assortie.

TROISIÈME CAHIER

Serviette à thé — P. A. B. enlacés — C. N. — T. R. — Dentelle au crochet en travers — Dentelle en frivolité — Brioche au crochet — Célina — R. C. enlacés — T. Y. — A. C. pour taie d'oreiller — E. V. B. enlacés — Bavoir — Alphabet — Mouchoir avec M. T. — Plomb — Panier à ouvrage — Timbre de bureau — Estelle — Entre-deux — J. T. enlacés — Émilie — Parure — M. C. — Entre-deux — Mouchoir d'enfant — Écusson avec J. G.

PLANCHE III

Premier côté.

Corsage pour la toilette de première communiante (gravure de lingerie de ce mois).

Corsage de dessous, même toilette.

Deuxième côté.

Casaque, première toilette, gravure de ce mois.

Veste pour petit garçon, idem.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour ameublement.

Le maïs est en cordonnet ou en soie d'Alger.

Les abonnées à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Corsage à basque en carré, deuxième toilette, gravure n° 3739.

Pardessus pour dame âgée.

Printanier manteau à capuchon.

Vêtement pour petite fille de huit à dix ans.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage décolleté, première toilette, gravure 3740.

Corsage à revers et pèlerine.

(1) Tous ces modèles ont été pris *à la Grande Maison de Blanc*, boulevard des Capucines, 6.

MOSAÏQUE

AU DÉSERT

« ... Nous traversions les plateaux autrefois fertiles d'El-Arich, une ombre noire se leva derrière un pan de mur & se mit à courir après nous. La population arabe nous avait poursuivi de ses importunités tout le jour, & il nous en avait coûté un bon nombre de *bachis*. On cria à cette apparition : — Va-t'en, tu n'auras rien ! Elle persista & finit par nous rattraper. C'était une vieille femme, vêtue d'un sarrau bleu, pieds nus, tête voilée. Elle s'approcha de moi & me mit dans les mains une tomate & deux concombres. Puis, sans attendre un remercîment, elle se retira, en disant à notre chamelier : — Il a une mère, elle sera heureuse de savoir que j'ai donné à son fils de quoi se rafraîchir après les souffrances du désert.

» Pauvre femme inconnue, dont je n'ai pas même vu les traits, qui, dans ta misère, te dépouillais pour un étranger, ton souvenir restera toujours vivant au fond de mon cœur. Je n'avais plus de mère, je n'ai pu lui dire ta sainte action. Mais toi, certainement, tu avais un fils ! »

LÉON LAGRANGE.

* * *

La richesse est comme un serpent qu'un sage enchanteur peut prendre par la queue sans en être mordu, mais qui se replie & blesse mortellement celui qui ignore l'art de charmer.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

* * *

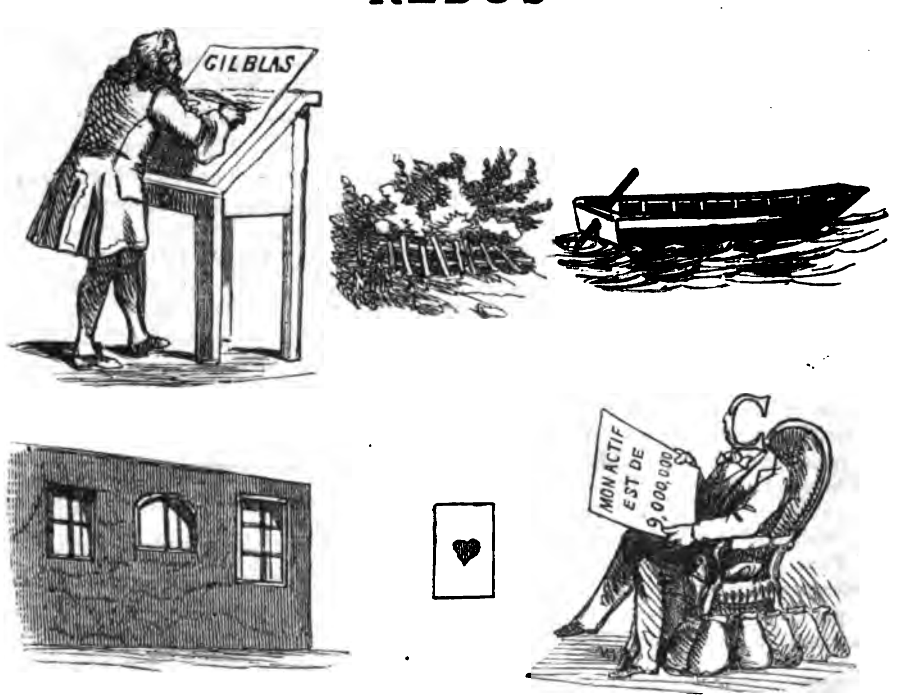
Il n'y a que les peines de cœur, c'est-à-dire la perte des amis, des parents & des gens de bien, & ses propres fautes, qu'il ne soit pas permis de traiter avec légèreté.

FONTANES.

Le mot du Logogriphe de Février est : IRÈNE, où l'on trouve : Reine, Rien.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : Se garde mal qui ne se garde toujours.

RÉBUS



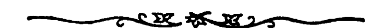
623 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

TÉLÉGRAPHIE A VOL D'OISEAU



N'ALLEZ pas croire, mesdemoiselles, qu'il s'agit d'un nouveau système de télégraphie, à l'aide de pigeons voyageurs ou d'oies sauvages. Nous ne marchons pas à reculons.

Si j'intitule ainsi ma causerie, c'est qu'avant de vous entretenir de la merveille de notre époque, qui annihile la distance pour la pensée, nous allons jeter ensemble un coup d'œil sur son origine; sur les diverses tentatives des peuples pour parvenir à la solution de ce grand problème : supprimer l'espace.

La voix traductrice naturelle de la pensée a été le premier élément de sa transmission à distance.

Diodore nous apprend que des sentinelles, échelonnées entre les principales villes de la Perse, se transmettaient, par la voix, les nouvelles & les ordres du roi; de même qu'aujourd'hui, nos soldats dans nos places de guerre, se transmettent le *Sentinelle, prenez garde à vous!* qui fait frissonner le jeune conscrit.

Pendant l'expédition des Perses dans la Grèce, les nouvelles, par ce moyen, parvenaient d'Athènes à Suse en quarante-huit heures.

Les Gaulois usaient du même moyen : c'est ainsi que la nouvelle de la prise d'Orléans par les Carnutes, qui avait eu lieu au soleil levant, fut connue en Auvergne, nous dit César, avant neuf heures du soir.

Ce mode de colportage des nouvelles n'est-il pas parvenu jusqu'à nous? Je le crois fort en usage encore dans certaines localités, & il est une fable du bon La Fontaine qui sera longtemps vraie. J'en ai vérifié l'exactitude tout récemment.

C'était dans une petite ville du centre, encore privée de chemin de fer; devant un indigène que je soupçonnais être une sentinelle vigilante de propagation, je dis en affectant le mystère :

« Un ambassadeur chinois, voyageant incognito, passe dans une heure par le courrier. »

La balle avait été saisie au bond. — Une demi-heure après, c'était toute la cour du Céleste Empire qui devait passer.

Deux cents curieux formaient la haie sur le passage de la diligence, dans le coupé de laquelle un bon bourgeois ébahi ne comprenait rien à l'ovation que lui faisait cette foule naïve.

Mais revenons à nos moutons.

Les premiers signaux employés nous rappellent les colonnes de feu ou de fumée qui guidaient les Hébreux dans le désert. C'est en effet le même moyen qui fut tout d'abord appliqué à la transmission des messages, & c'est en Asie qu'on retrouve les traces les plus anciennes de ces sortes de correspondance dont l'usage pénetra de là en Europe.

Eschyle, dans sa tragédie d'Agamemnon, nous révèle l'existence d'une ligne de postes à signaux de feu, établie du mont Ida à Argos, par Lemnos, afin d'annoncer immédiatement à Clytemnestre la bienheureuse nouvelle de la prise de Troie.

Un esclave, sur la tour du palais, est chargé de guetter les signaux; il s'acquitte vainement de cette pénible tâche pendant *dix ans*... enfin, les fanaux ont lui. La patience est une belle vertu!

Un siècle plus tard, Aristophane, l'illustre poète comique Grec, nous parle également du feu de Lemnos, dans Lysistrate.

La flamme, simple signal convenu à l'avance, ne pouvait annoncer qu'un événement attendu; aussi, tous les peuples songeaient-ils simultanément à découvrir un système moins imparfait.

En Asie, naquit l'idée d'utiliser la variété des couleurs. Les Chinois paraissent avoir été les premiers à faire usage de signaux de ce genre.

De l'Asie, ce nouveau mode se répandit en Europe, où il fut inauguré par les Grecs.

Les voiles blanches et noires de Thésée sont les jalons les plus reculés que nous trouvions dans l'histoire.

Tamerlan, dans ses guerres, déployait des pavillons parlementaires blancs, rouges & noirs pour faire ses sommations.

Le blanc, plus pur souvent que les intentions du célèbre conquérant, signifiait :

Rendez-vous! Tamerlan usera de clémence.

Le rouge : *Le commandant sera tué.*

Le noir semait la terreur, il était le sinistre avertissement que *tout serait détruit.*

Enée, contemporain d'Alexandre, multiplia le nombre des communications, en imaginant une espèce de flotteur qui offrait le précieux avantage de transmettre des phrases, mais des phrases écrites à l'avance & relatives à des événements prévus.

Enfin, on songea à employer l'alphabet, en indiquant les lettres par une combinaison de fanaux. On put dès lors former des mots & échanger toute espèce de message.

La télégraphie prit rapidement de l'extension chez les Grecs.

Les Romains restèrent en arrière; mais, reconnaissant cependant l'utilité des promptes communications, ils élevèrent sur de nombreux points de l'Empire des tours à signaux dont le temps nous a laissé des vestiges.

C'est à très-grands traits, vous le voyez, que je viens de tracer l'esquisse historique de la télégraphie à travers l'antiquité.

Malgré les immenses lacunes inévitables lorsqu'on franchit les siècles à *vol d'oiseau,* comme nous venons de le faire, ce léger aperçu suffit cependant à nous démontrer deux choses :

La première, que la transmission rapide de la pensée à de grandes distances est un besoin universel qui s'est manifesté dès les premiers âges du monde.

La seconde, l'impuissance de l'homme sans le secours de la science.

Ce mot science qui tombe sous ma plume va me servir de transition pour relater ici un incident assez singulier.

Nul ne possède la science infuse, votre humble serviteur moins que tout autre.

J'ai donc dû, pour écrire cette causerie, aller puiser dans les trésors de la pensée. Comme je consultais quelques documents à la bibliothèque impériale, le petit dialogue suivant, qui avait lieu entre un des conservateurs & un particulier parvenait à mes oreilles :

— Voulez-vous me faire donner un gros livre, s'il vous plaît ?

— Demandez un bulletin et indiquez le titre.

— Je ne tiens pas au titre pourvu que le livre soit gros.

— Mais enfin, monsieur, pour quel genre de travail demandez-vous ce livre?

— *C'est pour m'asseoir dessus!*

Sur ce, je me retourne, pour voir ce monsieur, qui ne tenait point à l'auteur, mais à la hauteur.

Qu'aperçois-je?... Une énigme : sur un corps d'enfant une tête vieillotte, des sourcils *noircis* sous une *perruque* châtain, & pour yeux de *petites* boutonnières neuves. Ce personnage avait-il vingt-cinq ans? en avait-il quarante?...

C'est en cherchant à résoudre ce problème que, par un bizarre enchaînement d'idées, je pense au *moyen âge*, dont j'allais oublier de vous parler.

Du fond d'un monastère, un moine nommé Trithème lança au milieu des ténèbres une étincelle de progrès, elle s'éteignit en tombant. Ce religieux proposait un système de télégraphie par le feu, à l'aide duquel on pouvait échanger toute espèce de nouvelles.

Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, même pauvreté de moyens, même insuffisance de résultats.

La France devait être le berceau de la vraie télégraphie, de la télégraphie pratique répondant aux inspirations & aux besoins d'une nation civilisée.

Amontons, un académicien français, combinant l'expérience acquise avec les nouveaux moyens que la science mettait à sa disposition, imagina d'appliquer les instruments d'optique aux communications à distance.

Voici en quels termes s'exprime Fontenelle sur cette idée, en faisant l'éloge du savant qui l'a conçue :

« Peut-être, dit-il, ne prendra-t-on que pour un jeu d'esprit, mais du moins très-ingénieux, un moyen qu'il inventa, de faire savoir tout ce qu'on voudrait à une très-grande distance, par exemple de Paris à Rouen, en très-peu de temps, comme en trois ou quatre heures, & même sans que la nouvelle fût sue dans tout l'espace d'entre deux. Cette proposition, si paradoxale & si chimérique en apparence, fut exécutée dans une petite étendue de pays, une fois, en présence de Monseigneur, une autre, en présence de Madame. Le secret consistait à disposer, dans plusieurs postes successifs des gens qui, par des lunettes de longue vue, ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les transmissent au suivant, & toujours ainsi de suite; & ces différents signaux étaient autant de lettres d'un alphabet dont on n'aurait le chiffre qu'à

Paris & à Rouen. La plus grande portée des lunettes faisait la distance des postes, dont le nombre des signaux devait être le moindre possible; & comme le second poste faisait les signaux au troisième à mesure qu'il les voyait faire au premier, le nombre se trouvait porté de Paris à Rouen presque en si peu de temps qu'il en fallait pour faire les signaux à Paris. »

Toute la théorie de la télégraphie aérienne était là, dans cette idée aussi praticable qu'ingénieuse, on l'a vu par la suite; pourquoi devait-elle rester un siècle dans l'oubli?

Enfin, en 1790, Claude Chappe, né à Brûlon en 1765, conçut également l'idée des communications à distance. Avait-il connaissance des travaux d'Amontons & des essais tentés jusque-là? Un de ses frères affirme que non; il ajoute que les premières expériences de Claude Chappe coûtèrent beaucoup à la famille; toutefois, elles furent couronnées de succès. Il perfectionna rapidement sa découverte, créa une combinaison de signaux formant un langage complet, dont son instrument devait être un prompt & fidèle interprète, & il présenta son œuvre à la Convention, qui lui alloua une somme de 6,000 francs, destinée à l'essai de ce système télégraphique.

Mais, avant d'en arriver à ce résultat, que d'études, que de tentatives, que de démarches & de déceptions avaient tour à tour versé l'espoir & le découragement dans l'âme du pauvre inventeur!

Vers la fin de 1791, après bien des difficultés, il était parvenu à obtenir l'autorisation d'ériger un de ses appareils sur le petit pavillon gauche de la barrière de l'Etoile, où, secondé de deux de ses frères, il se livrait à des expériences.

Une nuit, plusieurs hommes masqués envahirent le pavillon & enlevèrent le télégraphe. Cette mystérieuse disparition n'a jamais été bien expliquée.

Un peu plus tard, l'abbé Chappe obtint la permission d'établir une de ses machines dans le parc Saint-Fargeau, & recommença ses études avec une nouvelle ardeur, toujours en collaboration de ses frères. Qu'arriva-il?

Un beau matin, au moment où ils entraient dans le parc, ils virent accourir le jardinier tout épouvanté qui leur criait de s'enfuir. Le peuple, très-ombrageux à cette époque, s'était inquiété du jeu perpétuel de ces signaux; il avait vu là quelques machinations suspectes, & soupçonnait une correspondance secrète avec le roi & les autres prisonniers du Temple.

On avait mis le feu à la machine, & peu s'en fallut que les malheureux inventeurs ne passassent aussi par les flammes.

Enfin, le 30 novembre 1794, la télégraphie aérienne fut inaugurée en France & le fut par l'annonce d'une victoire : La prise de Condé sur les Autrichiens.

Les travaux de Chappe, leurs résultats immenses pour l'époque, produisirent dans toute l'Europe une vive sensation; tous les peuples étrangers s'empressèrent d'adopter ou d'imiter ce système de communication qui était en effet le plus complet, le plus parfait qu'on ait imaginé.

Cependant, il restait à combler une lacune considérable : l'impossibilité des correspondances nocturnes.

A peine le crépuscule était-il tombé que le télégraphe était frappé d'impuissance.

Se fût-il agi du salut de Paris, du salut de la France entière, vainement la tour du ministère eût agité ses grands bras dans l'espace, sa pantomime n'eût même point été répétée par sa sœur de Saint-Sulpice, qui nous montrait encore, il y a quelques années, les derniers vestiges de la télégraphie aérienne.

Les frères Chappe se préoccupaient sérieusement de ce vice capital, mais tandis qu'ils faisaient de constants efforts pour accomplir ce progrès, la science, dans le silence du cabinet, donnait naissance à une télégraphie nouvelle qui ne devait plus connaître d'obstacle. VICTOR BASTON.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR LUDOLPHE-LE-CHARTREUX

Traduction nouvelle du latin

(4e Édition.)

Le livre dont nous voulons parler à nos lectrices n'est pas nouveau, & tant mieux! puisque c'est un livre de piété : il porte avec lui la sanction des âges de foi qui l'ont aimé, qui l'ont goûté, la sanction des Saints qui l'ont apprécié, qui y ont puisé lumière & force, & qui l'ont étayé de toute leur autorité. L'auteur de ce livre, Ludolphe, de l'Ordre des Chartreux, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle; il était né en Saxe, il a beaucoup écrit; mais, de ses nombreux ouvrages, deux seulement ont survécu : un *Commentaire sur les Psaumes*

& *la Vie de Jésus-Christ*, qui fut, dès son apparition, fort recherchée par les gens pieux. L'imprimerie la reproduisit en 1474; cinq éditions étaient écoulées avant la fin du siècle, & on la traduisit presque aussitôt en langue française.

Saint François de Sales, qui en faisait sa lecture, la recommandait à madame de Chantal; le P. de Ligny, le comte de Stolberg, qui ont écrit également la vie du Sauveur, s'en sont inspirés, & aucun d'eux, il faut l'avouer, n'a égalé le charme pénétrant du vieil auteur Saxon, du solitaire qui, dans sa retraite, semble avoir connu Jésus-Christ, tant il le dépeint d'une manière vivante & touchante. La divine personne du Rédempteur apparaît dans ce livre simple & affectueux: c'est Jésus sous les charmes naïfs de l'enfance à Bethléem; c'est Jésus, le laborieux ouvrier de Nazareth; c'est Jésus évangélisant les pauvres, parlant à l'orgueil inquiet des docteurs d'Israël, réhabilitant la pécheresse, accueillant les enfants; c'est Jésus souffrant & aimant les siens jusqu'à la fin; c'est Jésus ressuscité, & si consolant & si fidèle pour les faibles apôtres ! rarement, la personne & les paroles de notre Sauveur furent mieux mises en lumière & rendues plus accessibles à tous. La douceur du langage prête un grand charme à ce livre; il se lit facilement, avec plaisir; il est pour tous les âges; car on l'a dégagé des questions abstraites; il éclaire, il nourrit, il console, & il faut avoir vécu dans l'intimité de Ludolphe-le-Chartreux, l'avoir pratiqué à toute heure & dans toutes les circonstances de la vie, pour en apprécier la juste valeur.

Nous voudrions voir cet excellent ouvrage entre les mains de toutes nos lectrices, car nous avons la conviction qu'elles le liraient avec fruit, & qu'il serait un ami pour toute leur vie (1).

(1) Deux jolis volumes in-12, prix : 5 fr. Chez Ernest Thorin, 7, rue de Médicis, Paris. Relié en toile anglaise, 2 fr. en plus.

RÉCITS DE M. JEAN-ANTOINE

PAR Mme MARIE-FÉLICIE TESTAS.

Ce sont des contes d'enfants, écrits avec infiniment d'esprit & de cœur par une personne qui aime & connaît les enfants; elle a le talent très-rare de leur faire goûter la raison & la morale, & de les leur présenter d'une façon tout aimable dans de petits drames à leur portée, dont les héros sont des enfants comme eux. Destinés particulièrement aux élèves des asiles, les récits de M. Antoine feront cependant un bien & un plaisir réels à toutes les classes de petits lecteurs; ce livre simple, sain, amusant, est de ceux qu'une mère peut livrer à ses enfants sans aucune arrière-pensée; l'auteur n'a pas cherché l'intérêt pour ses contes dans un monde imaginaire, pas plus qu'elle n'a puisé sa morale dans les aspirations plus ou moins pures du cœur humain. Tout est religieux & simple dans ce livre, & c'est surtout à ce titre que nous le recommandons aux mères de famille qui veulent bien nous lire (1).



LES OISEAUX CHANTEURS

IMITÉ DE L'ALLEMAND (2).

Au moment du renouveau, quand, dans les buissons d'aubépine, dans les lilas en fleurs, dans les forêts qui commencent à verdir, l'oiseau, fauvette ou rossignol, grive ou loriot, fait entendre ces cadences, ces gazouillements, ces chants variés, qui donnent à la nature du printemps un charme incomparable, il est bon de faire connaître un livre où les bardes de l'air & des buissons sont décrits avec amour. Cet ouvrage, édité avec un luxe de bon goût, est imité de l'allemand, des frères Müller, qui ont étudié l'oiseau chanteur en naturalistes, & l'ont célébré en poètes. Après quelques considérations fort intéressantes sur l'organisation & la structure de l'oiseau, le livre commence, à tout seigneur tout honneur, par le rossignol, ce type accompli de l'artiste chanteur, qui réunit au même degré l'agilité, la vigueur & l'expression. « Il prélude souvent par une note d'appel, plusieurs fois répétée, d'un ton analogue à celui des sons harmoniques du violon, mais plus suave encore & plus pénétrant. Parfois aussi, il fait intervenir, au milieu d'un passage éclatant, une série de gloussements rapides *mezza-voce*, semblables au murmure d'une source. Certains passages, attaqués dans les notes basses avec une énergie voisine de la dureté, font vivement ressortir la douceur des notes flûtées, qui se détachent çà & là comme des reflets. Il exécute avec une rapidité vertigineuse les répétitions en *staccato*, les trilles, les battements, les octaves... La nuit & à l'aube du jour, le chant du rossignol est généralement plus rhythmé, moins surchargé de fioritures, & c'est alors qu'il produit l'effet le plus sympathique. »

La grive chantante, trop souvent sacrifiée à nos plaisirs de gourmets, occupe un chapitre plein d'intérêt, ainsi que le loriot, dont la voix toute cham-

(1) Chez Blériot, 55, quai des Augustins, Paris. Un joli volume, prix : 2 fr.

(2) Très-beau volume sur papier teinté avec gravures. Chez Rotschild, éditeur, 42, rue Saint-André-des-Arts, Paris. Prix : 5 fr.



CHAMBORD

Journal des Demoiselles   1870 38me année

pêtre, produit cependant son effet dans le concert des chants & des bois. L'alouette, dans ses genres divers, est traitée avec partialité; elle le mérite bien, cette matinale chanteuse, que les Gaulois avaient prise pour emblème. « Le chant de cet humble oiseau est un des grands charmes de nos campagnes, les organisations les plus prosaïques en sont instinctivement émues. Récréation permanente du laboureur, sa mélodie ne ravit pas moins l'habitant des villes qui s'échappe pour venir respirer un peu d'air pur. A toute heure du jour, dans les vallées comme sur les montagnes, on est délicieusement bercé par cette symphonie des alouettes, dont les accents croisés montent à la fois des sillons, descendent du haut des airs & semblent les ondes sonores d'un orgue immense... Vaillant éclaireur du printemps, plus hâtif que la primevère, ce petit oiseau se fait déjà entendre en février, avant la fonte des dernières neiges, dans les bruyères qui couvrent les cimes du Hartz, du Taurus, les pentes inférieures de la Suisse & du Bugey. Dès cette époque, il chante non-seulement le jour, mais bien avant dans la nuit; c'est alors surtout que sa voix, assez semblable à celle du rossignol, produit l'impression la plus pénétrante... »

Les fauvettes ont leur chapitre, où leurs mœurs sont peintes avec charme, & le rouge-gorge a bien inspiré son historien.

Le roitelet, ce petit oiseau d'hiver, qui chante quand la nature entière se tait, fournit des révélations curieuses; le pinson & le chardonneret ne sont pas oubliés, & chacun de ces chapitres, écrits avec une verve poétique remarquable, attache le lecteur & lui fait dire ce que l'auteur ne dit pas : Que Dieu est bon & grand dans ses œuvres, & comme il se révèle dans la plus frêle de ses créatures! »

Ce beau volume, véritable spécimen de l'art typographique, serait un joli ornement pour la table d'un salon à la campagne; après avoir joui des concerts aériens, on ne sera pas fâché de faire connaissance avec les invisibles artistes qui ont charmé nos oreilles & réjoui nos cœurs.

M. B.

LE CHATEAU DE CHAMBORD (1)

En 1819, le château de Chambord, ce merveilleux palais des rois de France, fondé par François Ier, continué & embelli par Henri II, augmenté par Charles IX et Henri III, complété & terminé par Louis XIV, appartenait à la princesse de Wagram, veuve du maréchal Berthier, à qui Napoléon l'avait donné en apanage, par décret du 29 décembre 1809, à la charge expresse d'employer pendant cinq ans tous les revenus de cette immense dotation à restaurer le château, à le meubler, &, suivant les termes du décret, « à lui rendre son ancienne splendeur. » Mais Berthier était mort sans avoir eu le temps de remplir aucune des conditions qui lui étaient imposées par le donateur, & le château de Chambord, qu'on laissait tomber en ruines, avait été loué, avec toutes ses dépendances, moyennant une misérable somme de 4,000 francs, à un colonel anglais nommé Thornton, tandis que la princesse de Wagram sollicitait du roi Louis XVIII l'autorisation de vendre au profit de son fils le magnifique apanage qu'elle tenait de la munificence impériale!

A cette époque, un homme de cœur & d'esprit, auteur dramatique, littérateur instruit & journaliste distingué, J. T. Merle, qui est mort depuis peu d'années & que ses contemporains de la presse n'ont pas oublié, allait souvent chasser & pêcher sur le domaine de Chambord, avec un permis que le riche locataire de ce domaine lui avait gracieusement accordé. Merle n'était cependant pas un chasseur infatigable, encore moins un pêcheur fanatique; souvent il ne troublait même pas le poisson de la rivière & des étangs; il négligeait aussi le gibier qui foisonnait dans le parc, & consacrait de longues heures à parcourir, à examiner les innombrables salles du château, absolument vides & démeublées, mais pleines de souvenirs historiques qu'il aimait à évoquer. Il ne se lassait pas d'admirer les élégantes & délicates sculptures qui, à l'extérieur comme à l'intérieur, couvrent toutes les surfaces de la pierre vive; il déchiffrait, il interprétait les

(1) Voir la gravure qui accompagne ce numéro.

devises & les emblèmes représentés dans ces sculptures; il recherchait soigneusement les derniers vestiges des peintures murales qui avaient décoré les plafonds, les voûtes & les lambris; bien plus, sous le prestige de son imagination de poète, il reconstituait par la pensée cette splendide demeure royale, le Chambord de François Ier & de Henri II, le Chambord de Louis XIII & de Louis XIV.

Il était aidé, il est vrai, dans ces évocations, par des témoins, encore vivants, d'une époque disparue, qu'il aimait aussi à faire repasser sous ses yeux, par un vieux valet de chambre du maréchal de Saxe, par plusieurs gardes-chasse qui avaient servi sous les ordres du marquis de Polignac, gouverneur de Chambord. Ces gardes-chasse qu'il rencontrait dans les bois, le fusil sur l'épaule, le père Michou, le père Desfins, le père Falot, étaient presque octogénaires, & le père Moret, qui avait fait partie de la maison du maréchal en 1750, peu de mois avant sa mort, touchait à sa quatre-vingt-dixième année. Mais tous ces bons vieillards, malgré leur âge avancé, conservaient une mémoire qui leur venait du cœur; ils se plaisaient à parler de leurs anciens maîtres, ils racontaient volontiers ce qu'ils savaient, non-seulement ce qu'ils avaient vu, mais encore ce qu'ils avaient appris de leurs ancêtres. C'était l'histoire vivante de Chambord, que Merle retrouvait fidèlement gravée dans les souvenirs de ces braves gens, depuis leur enfance; ils n'avaient jamais perdu de vue la grande fleur de lys en fer doré, qu'on voit s'élever au-dessus de la tour centrale du château, & que l'orage révolutionnaire de 93 n'a pu ébranler ni renverser.

« Monsieur, disait Desfins qui avait la malice & la bonhomie du paysan blaisois, il était écrit que nos princes reviendraient de l'émigration, & que les Bourbons remonteraient sur leur trône, car notre fleur de lys de Chambord était restée debout. Imaginez que les sans-culottes des clubs de Blois & d'Orléans ont fait rage pour détruire cette belle fleur de lys. Lorsque Paris eut fait sa vilaine révolution, remplacé l'argent trébuchant par des assignats, saccagé le château des Tuileries & emprisonné notre bon roi Louis XVI & notre bonne reine Marie-Antoinette, que les buveurs de sang devaient bientôt mettre à mort comme deux martyrs (c'était, si ma mémoire n'est pas en défaut, au mois d'août 1793), notre digne seigneur le marquis de Polignac était toujours gouverneur de Chambord. Vous n'avez pas connu le marquis de Polignac? Oh! vous êtes trop jeune pour cela. C'était le meilleur, le plus juste, le plus humain, le plus libéral des seigneurs. Nous avions de sa part l'ordre de ne pas chagriner les pauvres fermiers, qui cherchaient à défendre leurs récoltes contre les dégâts du gibier & qui tuaient çà & là quelques lapins, quelques lièvres & même quelques chevreuils : « Si c'est par besoin qu'ils braconnent, nous disait M. le marquis, fermez les yeux, laissez-leur cette ressource: la chasse du roi n'en sera pas moins abondante; si ce sont des cultivateurs qui tuent des lapins dans leurs champs, tant mieux; il n'y en a que trop qui mangent les récoltes. Je suis bien aise que les paysans mangent du lapin en buvant à la santé du roi. » Aussi, je vous donne à penser comme M. le marquis était aimé dans le pays. Tout le monde se serait fait tuer pour lui, & de grand cœur. C'est alors qu'il fut avisé par le gouvernement des Jacobins, que le château de Chambord n'appartiendrait plus au roi, mais à la Nation. Il fit donc ses préparatifs de départ, & l'on sut que, dans le club révolutionnaire qui s'était établi à Blois, il avait été question de mettre le feu à Chambord. A cette nouvelle, chacun s'arma & nous allâmes, au nombre de deux à trois cents hommes, tenir garnison dans le château. Monsieur le marquis de Polignac, en costume de voyage, se disposait à monter à cheval, pour nous quitter. Il quittait aussi la France; c'était un ordre qu'il avait reçu du roi. Nous criâmes à tue-tête. « Vive monsieur le marquis de Polignac! » Il nous répondit: « Merci, mes amis! » D'aucuns d'entre nous s'efforçaient de le retenir & lui disaient : « Restez avec nous, monseigneur; vous serez gouverneur de Chambord au nom de la Nation, & nous vous ferons une garde d'honneur, qui ne vous coûtera rien. — Il faut que j'aille rejoindre les princes émigrés, répliquait-il; tel est l'ordre de Sa Majesté. Mais je reviendrai bientôt, je l'espère, & vos princes reviendront également. Adieu, mes enfants! Je vous recommande votre beau château de Chambord; empêchez, s'il se peut, qu'on le pille & qu'on le gâte, car c'est le séjour bien-aimé de vos rois. Tâchez aussi qu'on leur laisse un peu de gibier, pour le temps où ils reviendront chasser dans ce domaine le plus giboyeux qui soit en France. » Et, ce disant, il s'essuya les yeux, sauta en selle & partit avec un seul piqueur qui l'accompagna jusqu'à Orléans.

« Et la fleur de lys du château? reprit le père Falot qui avait été nommé gardien de Chambord pendant les plus sinistres années de la Révolution, & qui pouvait s'étonner d'avoir encore la tête sur les épaules. Elle a couru de gros risques, cette pauvre fleur de lys! ajouta-t-il en riant & la montrant de la main; mais il semble que les architectes avaient prévu le mauvais parti qu'on voudrait lui faire, car ils la scellèrent si profondément dans la pierre, qu'il eût fallu, pour l'en arracher, démolir la moitié du château. Vous n'ignorez pas qu'elle a six pieds de hauteur, & qu'elle pèse quatre mille livres; autant & plus qu'une bonne cloche de paroisse. Je me suis laissé dire qu'elle fut mise en place, pendant qu'on achevait de construire la grosse tour de l'escalier, qu'elle surmonte à cent vingt pieds au-dessus du sol; toujours est-il qu'elle est fixée avec des crampons de fer si solides, qu'elle a été frappée de la foudre une vingtaine de fois, sans en avoir souffert. Il faut croire que cette fleur de lys a été faite, en guise de paratonnerre. Quoi qu'il en soit, les jacobins de Blois & d'Orléans lui firent une rude guerre; ils vinrent en armes, dès que monsieur le marquis de Polignac

fut parti; ils étaient bien une centaine de sacripants, coiffés du bonnet rouge, qui juraient comme des maudits & qui se promettaient de partager le butin, après avoir pillé le château. Monsieur Marie, l'architecte de Chambord, un homme probe & courageux qui avait reçu ses instructions de la bouche de monsieur le marquis, avait fait fermer les portes & s'était préparé à soutenir un siége. Tous les gardes-chasse étaient là avec leurs armes; nous avions des munitions & des vivres. Chacun se trouvait à son poste, & il n'eût pas été facile, même avec de l'artillerie, de forcer le château. Il est bon de vous dire que le château était encore entouré de ses fossés remplis d'eau, qui n'ont été comblés que du temps de l'Empire, à l'époque à l'empereur Napoléon voulait y loger les orphelins de la Légion d'honneur. Revenons-en à la fleur de lys : Voilà nos jacobins qui, trouvant les portes du château fermées, se mettent à décharger leurs fusils en visant cette fleur de lys sur laquelle leurs balles venaient s'aplatir. C'était bien lâcher sa poudre aux moineaux. Ils sommèrent monsieur Marie de remettre le château entre leurs mains, sous peine d'être pendu à la fleur de lys, qui brillait aux rayons du soleil, comme pour servir de point de mire à leurs mousquets. Il y avait cependant parmi eux quelques bons tireurs qui l'atteignaient à tout coup, sans lui faire grand mal.

» Monsieur Marie répondit que personne n'entrerait au château, sans un ordre de l'autorité compétente, c'est-à-dire, du District de Blois, comme on disait alors. — Eh bien! hurlèrent les clubistes qui avaient épuisé leurs munitions, ôtez de là votre fleur de lys, sinon nous viendrons avec du canon pour l'abattre. » On leur répondit par un éclat de rire général.

« — Hélas! reprit le père Desfins, si la fleur de lys était à l'abri de leurs outrages le château ne l'était pas, & toutes les démarches, tous les efforts de monsieur Marie n'empêchèrent pas le District de Blois, composé des plus mauvais sujets de la ville, d'ordonner la vente du mobilier de Chambord, au profit de l'État, car Chambord était devenu domaine national, & la Nation n'avait plus besoin d'entretenir des architectes, des régisseurs & des gardes-chasse. Monsieur Marie avait aussi reçu l'ordre de faire enlever la fleur de lys en fer doré, à laquelle on avait attaché deux ou trois drapeaux tricolores, mais monsieur Marie eut l'esprit d'envoyer au District un mémoire dans lequel il prouvait par des chiffres que cette affaire coûterait bien quarante mille livres. On y renonça donc, ou plutôt on chargea les artilleurs de la garde nationale d'aller à Chambord avec leurs pièces canonner la fleur de lys. Messieurs les artilleurs en furent pour leurs boulets dont pas un ne toucha le but. On n'avait pas quarante mille livres à dépenser & il fallut bien laisser les choses dans le même état. Aussi, disait-on dans tout le Blaisois : « La fleur de lys de Chambord est toujours à sa place, c'est signe que nous aurons pour roi Louis XVIII. » Quant au petit Louis XVII, il avait été plus tard empoisonné dans la prison du Temple, à Paris.

« Cependant le mobilier du château avait été vendu à l'encan? demanda Merle.

— Ce fut un jour de joie pour les Jacobins, reprit tristement le père Falot, qui avait assisté à cette vente; ce fut un jour de deuil pour toute la contrée. Les fripiers, les marchands de ferraille, les revendeurs du département de Loir-&-Cher & des départements voisins accoururent les poches pleines d'assignats, & ils firent là des affaires d'or, car ils achetaient du bel & bon argent avec du papier. La vente dura vingt jours & tout s'y donnait pour rien; on cassait, on brûlait, on saccageait ce qui ne se vendait pas. On avait allumé de grands feux dans les cours & l'on y jetait par brassées les meubles qui portaient des armoiries. Vous n'avez aucune idée de la richesse, de la magnificence de ce mobilier royal, qui garnissait tous les appartements : partout de vieilles tapisseries de Flandre entremêlées de fils d'or & d'argent; des tapis de la manufacture des Gobelins & de la Savonnerie; des tables, des bahuts, des secrétaires, des coffres en bois de chêne & de châtaignier, ornés de figures & de bas-reliefs en bois de cèdre ou d'ébène incrusté de nacre & d'ivoire; partout des ameublements en brocart, en damas, en velours, en satin; partout des vases de Chine & du Japon, des pendules & des cartels, des bronzes italiens, qui devaient avoir bien de la valeur, des milliers de glaces & de miroirs, des tableaux, oh! des tableaux qui auraient couvert du haut en bas tous les murs d'une cathédrale; oh! quels tableaux!

— Mais où tout cela est-il allé? interrompit Merle, qui s'étonnait de n'avoir pas trouvé un seul tableau, excepté des peintures à fresque, dans les cinq cents chambres du château.

— Cela est allé sans doute à Paris & en Angleterre, répondit le père Falot, car ce n'est pas nous qui achetions des tableaux. Nous aurions bien acheté quelque portrait de nos rois, mais on ne les vendait pas, on les mettait en pièces. Il y avait, par exemple, dans le petit salon de monsieur le maréchal de Saxe, un superbe portrait de Louis XIV en pied, revêtu de son armure, tel qu'il était au siége de Namur, disait-on; ce portrait avait été peint d'après nature par Mignard; je l'aurais eu pour 20 sous en assignats, mais un serrurier de Bracieux, qui s'était fatigué à marteler notre fleur de lys en fer doré, se vengea de son impuissance, sur ce portrait où il coupa la tête de Louis XIV. C'est qu'il fallait voir ces horreurs sans broncher, car on aurait été signalé comme aristocrate & envoyé au tribunal révolutionnaire! On ne se contentait pas de faire une guerre à mort aux images des rois, on s'en prenait à tout ce qui leur ressemblait. Vous avez bien entendu parler de la galerie des savants grecs, que le roi François I[er] avait fait peindre par ses peintres ordinaires : Léonard de Vinci, Jean Cousin, André del Sarte & d'autres dont j'ai oublié les noms; eh bien! il paraît que plusieurs de ces sa-

vants portaient des couronnes & des sceptres, c'est là ce qui les fit condamner au feu, & pas un n'échappa.

» — C'est bien triste & bien honteux, ajouta le père Michou, mais ils épargnèrent le château, ou du moins ils furent forcés de le laisser à peu près intact. Il eût fallu dépenser plus de 100,000 livres pour le démolir, & la démolition eût employé deux ou trois cents ouvriers pendant une année. On y renonça, & l'on voulait se borner à faire disparaître tous les emblèmes de la royauté. Mais c'était encore trop de besogne ; on y aurait travaillé deux ans, sans en voir la fin. Après avoir gratté & martelé les sculptures dans deux ou trois salles, on se croisa les bras & l'on attendit que le château fût vendu révolutionnairement. Dix ou douze acquéreurs se présentèrent; ils comptaient payer la terre en vendant les arbres, ces vieux chênes plantés par François Ier, ces vieux ormes plantés par Louis XIV. La vente fut plus d'une fois annoncée & ajournée. Enfin, par bonheur, l'empereur Napoléon sauva Chambord, en le comprenant dans la dotation de la Légion d'honneur, & depuis, monsieur le prince de Wagram en devint propriétaire. Notre château est encore sur pied; mais on dit, dans la province, que la Bande Noire veut nous faire des siennes....

» — Oui, oui, la Bande Noire menace le pauvre Chambord, repartit le père Desfins. On voit tous les jours venir des gens de mauvaise mine qui ont des permissions pour visiter le château & le parc, & qui ne sont pas des artistes ni des curieux ; ils mesurent les chênes & les ormes, ils les marquent; puis, dans le château, ils toisent le bois, le plomb, le fer, la pierre. Voyez, toutes les murailles sont chargées de chiffres & de calculs, comme des tables de Pythagore. Oh! cela finira mal pour nous & pour le château : ces gens-là veulent acheter, & démolir, & vendre au détail... Mais, chut ! ne parlons pas de ça, voilà notre père Moret qui s'en vient par ici, appuyé sur sa grande canne, la canne du maréchal de Saxe; s'il nous entendait dire que le château peut être vendu d'un jour à l'autre & jeté par terre, il pourrait en mourir de chagrin, car le chagrin, à son âge, c'est une maladie sans remède... »

Le père Moret avait heureusement l'ouïe un peu dure : Il s'approcha du groupe, sans entendre ce que les vieux gardes-chasse pronostiquaient de la destruction de Chambord. C'était un petit-vieillard chauve, au visage pâle, à la physionomie douce & immobile, aux yeux fixes & inertes; il marchait à pas comptés, comme un spectre, en s'appuyant sur une grande canne de jonc à pomme d'or, presque aussi haute que lui. Tous les jours, depuis soixante & dix ans, il faisait sa visite au château & il allait s'asseoir dans la salle des gardes du rez-de-chaussée, où se trouvait encore une longue table de marbre, sur laquelle les chirurgiens avaient pratiqué l'embaumement du corps du maréchal de Saxe. Le bonhomme se souvenait d'avoir assisté à ce triste spectacle, qui lui revenait sans cesse à l'esprit.

« Mes enfants, dit-il d'une voix sourde & fêlée, je ne vous souhaite pas de voir comment on embaume un maréchal de France ! Les chirurgiens sont là, le bistouri à la main, le tablier devant eux comme des cuisiniers qui vont habiller un lapin...

— Monsieur Moret, interrompit le père Michou qui coupa court à une hideuse description que le nonagénaire ne se faisait pas faute de répéter à satiété, parlez-nous, s'il vous plait, du maréchal vivant & non du maréchal mort ?

» — Monsieur a-t-il connu son Excellence le maréchal de Saxe ? demanda Moret, en se tournant vers Merle qu'il ne voyait pas bien & qu'il aurait cru volontiers son contemporain. Oh le bon maître! il avait toujours la bourse & la main ouvertes; il était galant avec les dames; il aimait la table, la comédie & la plaisanterie, mais pas tous les jours, car il avait des moments difficiles à passer, & quand il prenait son air terrible, on aurait voulu être à cent pieds sous terre. Il envoyait chercher le capitaine Rabache, un grand diable de Dalmate, laid comme les sept péchés mortels, qui commandait sa compagnie de houlans, & il lui disait le plus tranquillement du monde : « Prends-moi ce freluquet qui m'a regardé en face & jette-le par la fenêtre, dans les fossés du château. » Rabache faisait mine d'obéir, & le malheureux qu'il devait appréhender au corps avait toujours le temps de s'enfuir, sans que mal lui arrivât. Et là-dessus le maréchal riait aux larmes & payait le vin à Rabache. Il se divertissait ainsi pour chasser sa mauvaise humeur, car il avait un très-bon cœur, & même parfois une douceur d'ange. Il n'était sévère que pour ses soldats : Malheur à celui qui avait commis une faute ! il était pendu, sans forme de procès. C'est la discipline qui l'exigeait ainsi. Vous avez vu le gros orme qui servait aux exécutions militaires sur la place d'armes du château ? Eh bien ! monsieur, cet arbre-là portait souvent cinq ou six hussards accrochés à ses branches. Les hussards, qui n'avaient pas encore été pendus n'en étaient que meilleurs soldats. Tous les matins, on sonnait la manœuvre du haut des terrasses du château & le maréchal ne manquait jamais d'y assister : Été comme hiver, par le froid & la neige, la pluie ou le vent, il était là le premier & le dernier, appuyé sur sa canne que voici & que je ne donnerais pas pour un royaume. La manœuvre était fort belle, & le maréchal la commandait lui-même. Je vous plains, monsieur, si vous n'avez pas eu l'honneur de voir ce grand capitaine, le vainqueur de Fontenoy...

— Je regrette beaucoup de ne l'avoir pas connu, reprit Merle en s'efforçant de ne pas rire; mais je n'avais pas encore la permission de venir chasser ici, lorsque le maréchal habitait Chambord.

»—Hélas! monsieur, il ne l'habita que deux ans, répliqua Moret dont la verve narrative n'avait jamais été plus animée. Il succédait au bon roi Sta-

nislas, qui avait laissé à Chambord les souvenirs ineffaçables de sa bonté & de sa bienfaisance. Ce fut en 1748 que le roi Louis XV lui donna ce domaine royal, avec onze mille arpents de terre & de bois, clos de murs, le château tout meublé tel qu'il était, lorsque le roi Stanislas l'occupait, &, de plus tous les droits seigneuriaux: justice basse & haute, chasse, pêche, etc. J'entrai donc au service de monsieur le maréchal & je puis dire avec orgueil que je n'ai jamais servi que lui. Le jour où monsieur le maréchal vint prendre possession du château, les grandes portes étaient ouvertes à deux battants; les cours, les salles, les escaliers, regorgeaient de monde. Le maréchal était seul dans son carrosse de gala, garni de glaces & de lanternes, & Moreau, le maître de poste, avait l'honneur de conduire lui-même l'attelage à six chevaux, les plus magnifiques chevaux qui fussent en France & qui n'avaient pas leurs pareils dans les écuries du roi. Que fit mon enragé de maître de poste? il lança ses chevaux à toute volée dans la première cour & il entra jusque dans le vestibule du château, en ne s'arêtant qu'au pied du grand escalier: « Où diantre me mènes-tu? lui cria le maréchal qui aurait pu avoir la tête brisée. — A vos appartements, monseigneur! répondit Moreau. — L'enragé! murmurait le maréchal en mettant pied à terre; peu s'en est fallu que je montasse l'escalier en voiture à six chevaux. » Il ne fut pas fâché néanmoins de l'audace de son cocher & il lui fit donner un joli pourboire. De ses six chevaux, deux étaient couronnés & un autre avait la jambe cassée.

« Monsieur Moret, lui dit le père Falot, racontez-nous quelque chose du théâtre de monsieur le maréchal de Saxe; vous ferez plaisir à monsieur Merle qui compose des comédies & qui sait ce que c'est que le théâtre.

— Oh! nous avions une bien bonne troupe! reprit l'ancien valet de chambre, qui se complaisait dans ces réminiscences. Monsieur Favart faisait les pièces, madame Favart chantait l'opéra comique & monsieur de Voisenon, leur ami, dirigeait les comédiens & les comédiennes. Il y avait spectacle tous les soirs, car le maréchal avait fait construire une salle au second étage du donjon & cette salle pouvait contenir deux cents personnes. On avait établi un rang de loges, au risque de gâter un peu le grand escalier, sur lequel on avait pris la place de ces loges toutes tapissées en velours d'Utrecht rouge: celle du maréchal faisait face à la scène, & au dessus on avait ménagé une petite loge grillée pour monseigneur l'évêque de Blois, qui n'y venait que pour faire plaisir au maréchal. Un soir, on représentait la *Chercheuse d'Esprit*, la plus jolie pièce du répertoire de madame Favart...

» — Ne faites-vous pas confusion? interrompit le père Michou, qui n'était pas le plus lettré de la compagnie. Vous voulez sans doute parler du *Bourgeois Gentilhomme*, une comédie de monsieur Molière, qui fut jouée à Chambord devant le roi Louis XIV & sa cour?

» — Quel malheur, messieurs! s'écria un jeune garde-chasse, fils du père Desfins, qui accourait tout essoufflé: on vient de placarder dans le village une affiche qui annonce la vente du domaine de Chambord, en vertu d'une ordonnance du roi, en date du 11 août 1819, & sur la mise à prix de 1,380,000 francs.

» — 1,380,000 francs, le château du maréchal de Saxe! répondit d'un air d'incrédulité le bonhomme Moret.

» — 1,380,000 francs, le château de Louis XIV, le château de François Ier! répéta le père Michou avec indignation. Les arbres seuls coupés & vendus à la corde vaudraient plus que cela!

» — 1,380,000 fr.! reprit Desfins en secouant la tête; c'est impossible, mon fils aura mal lu, ce ne serait pas la valeur du plomb qui se trouve dans les bâtiments! à ce prix-là, les gens de la Bande Noire feraient une fameuse affaire & deviendraient plus riches que le roi.

» — Messieurs, dit solennellement le père Moret, il n'est pas encore temps de se désoler. Tant que la fleur de lys en fer doré brillera sur la maîtresse tour du donjon, les beaux jours de Chambord peuvent revenir, & le roi de France rentrera tôt ou tard en possession de ce domaine royal, qui n'est fait que pour des rois ou pour un maréchal de Saxe. »

Merle repartit pour Paris, très-inquiet du sor réservé à Chambord, qu'il admirait, qu'il aimait davantage chaque fois qu'il y avait passé quelques jours au milieu de cette pittoresque évocation des souvenirs de l'ancien temps. Il s'était rencontré avec plusieurs associés de la Bande Noire, qui, depuis dix ans, avait rasé les plus beaux châteaux de France, & il ne pouvait se faire illusion sur le danger presque immédiat que courait le château de Chambord, Il avait vu les plans & les devis de la démolition; il savait que les six mille ormes qui restaient des plantations de Le Nôtre & les trois mille chênes séculaires, qui dataient du règne de François Ier, représentaient une somme de près d'un million, & que les tuyaux en plomb, encore enfouis dans le parc pour la conduite des eaux, suffisaient pour compléter le prix de la vente aux enchères. On devait donc prévoir que cette vente aurait lieu & qu'elle serait suivie assistôt de la destruction du château, qui avait coûté à bâtir au moins dix millions.

Merle était en proie à ces chagrines préoccupations dans le bureau de rédaction de *la Quotidienne*, lorsqu'un de ses amis, monsieur Adrien de Calonne, capitaine de cavalerie & fourrier des logis du roi, vint le surprendre au milieu d'une rêverie qui l'avait entraîné bien loin des broutilles de la politique journalière. Merle avait interrompu un article commencé, pour jeter sur le papier une armée de chiffres qui ne tendaient à rien moins, en apparence, qu'à conquérir le domaine de Chambord sous le feu des enchères d'une vente publique.

« Que fais-tu là ? lui demanda gaiement monsieur Adrien de Calonne ; tu ressembles au ministre des finances, à cet honnête baron Louis, égaré, perdu dans le labyrinthe du budget. Diable! je ne te savais pas la vocation des chiffres. Est-ce un vaudeville ou un mélodrame que tu composes là ?

— Je suis en train d'acheter Chambord, reprit Merle avec un sérieux imperturbable : cela ne coûte que 1,380,000 francs !

— Bon ! as-tu fait fortune en dormant ? as-tu gagné un quaterne à la loterie?

—Pas encore; je cherche seulement à compléter la somme, & il ne me manque guère que 1,380,000 francs. En vérité, il faut que notre roi légitime soit bien pauvre, pour laisser échapper une si belle occasion de faire rentrer Chambord dans le domaine de la Couronne. 1,380,000 francs, c'est à peine le produit de la ferme des tabacs. Est-il possible que, dans ce beau pays de France, il n'y ait pas un banquier millionnaire & royaliste qui achète Chambord pour le rendre à la royauté, ou du moins pour le sauver de la Bande Noire.

Alors, électrisé par le souvenir de son récent voyage, l'esprit encore plein des images charmantes qu'il en avait rapportées, passionné à la fois pour les arts, pour la belle nature & pour la monarchie des Valois & des Bourbons, Merle réunit dans un éloquent panégyrique toutes les impressions que le domaine de Chambord avait laissées dans son âme ; il se plut à décrire avec enthousiasme les merveilles de ce château, construit en douze années, de 1523 à 1535, d'après les plans du Primatice, grâce au concours permanent de deux mille ouvriers ou plutôt artistes, qui travaillèrent simultanément à réaliser cette admirable création de François Ier. Il représenta, comme eût pu le faire un habile architecte, ce château, de forme quadrangulaire, avec quatre grosses tours groupées autour d'une tour principale & environnées d'un bâtiment rectangulaire dont les quatre angles sont marquées par des tours moins hautes & moins grosses que celle du donjon central ; il s'extasia sur le caractère grandiose & à la fois élégant de cette architecture nouvelle & vraiment unique, où le style de la renaissance italienne se mêle à celui de la renaissance française; il n'oublia pas de signaler l'ingénieuse disposition du grand escalier à double rampe se croisant l'une sur l'autre & toutes deux communes à un même noyau, en sorte que plusieurs personnes peuvent monter ou descendre, sans se rencontrer & sans se voir ; il parcourut les salles, les galeries, les terrasses, en mentionnant à chaque pas les statues, les bas-reliefs, les devises, les emblèmes, les ornements qui se multiplient sur toutes les murailles, & qui ont conservé leur éclat, leur blancheur & leur poli, comme si elles sortaient de la main de l'artiste ; il ne s'arrêta qu'un moment devant les grands pilastres extérieurs surmontés chacun d'un entablement varié, qui forment la décoration extérieure du château. Il ne semble nullement fatigué de sa promenade contemplative à travers les innombrables salles du château : il en reprend la visite pour y attacher les traditions de la légende & les souvenirs de l'histoire. Voici l'appartement de François Ier ; remarquez ce passage secret qui s'ouvre dans la muraille & qui communiquait avec le fossé. Allons maintenant dans l'oratoire de la reine de Pologne, ce chef-d'œuvre de sculpture, dont la voûte est ouvragée comme une dentelle ; mais il y a eu des infiltrations d'eau, & l'on peut craindre pour la solidité de cette voute que le salpêtre couvre de brillantes efflorescences.

Cherchons à présent l'emplacement de la salle de spectacle de Louis XIV, dans laquelle fut représenté pour la première fois *le Bourgeois Gentilhomme*, de Molière.

M. Adrien de Calonne avait ramassé la plume que Merle laissait oisive, & il s'était mis à écrire sténographiquement sous la dictée du chaleureux admirateur de Chambord, sans que celui-ci s'en fût aperçu.

« Courage ! » lui criait-il de temps à autre, pour l'exciter à poursuivre son improvisation pittoresque & pathétique. Merle, qui avait écrit lui-même quelques pages sur sa dernière visite à Chambord, les prit machinalement & se mit à les lire à haute voix, fournissant ainsi à son ami la matière d'un nouveau travail sténographique.

« Bravo ! excellent ! lui criait monsieur Adrien de Calonne, en continuant de sténographier les pages lues par Merle.

— Mais Dieu me pardonne ! répliqua celui-ci, qui s'aperçut enfin du travail auquel son ami se livrait avec une ardeur incroyable, n'as-tu pas mis par écrit toutes les extravagances que j'ai pu débiter comme un voyageur qui vient de loin & qui raconte ses voyages?

— Sans doute ; mon Mémoire est fait, grâce à toi & à ton talent d'orateur. Mon Mémoire ira droit au but, & Chambord est sauvé !

— Chambord sauvé ! Que le ciel t'entende ! Mais de quel Mémoire, de quel but veux-tu parler?

— Il faut bien un Mémoire ou un rapport pour exposer une idée ; la mienne est de racheter Chambord par une souscription nationale. Pour faire une somme de 1,380,000 francs, il ne faut que 1,380,000 royalistes à un franc par tête.

— Voilà un beau projet, mais qui n'est pas né viable. Si les bonapartistes, si les libéraux avaient à faire une souscription politique, ils trouveraient bien vite un ou deux millions. Mais nos royalistes sont plus pauvres ou moins dévoués à leur cause. On ne lira pas même ton Mémoire, & tu en seras pour tes frais d'impression.

— Bah ! j'irai trouver le ministre des finances, j'irai trouver le roi, j'irai trouver le duc de Berry, qui a le cœur vraiment français & qui comprendra l'objet de ma souscription nationale.

— Le duc de Berry, en effet, c'est le seul qui

tienne à l'ancienne France, à l'ancienne dynastie. Mais ne compte pas sur le roi, ni sur les ministres, ni sur les journaux du gouvernement, ni sur le clergé, ni sur l'armée...

—Je compte sur la grandeur, sur la noblesse, sur l'honorabilité d'un projet qui est surtout le tien, & je vais m'acharner à le faire réussir avec un désintéressement & un dévouement dont je serai bien payé par le succès. »

Monsieur Adrien de Calonne se consacra dès lors généreusement à la grande œuvre qu'il avait entreprise dans l'intérêt des arts & des idées royalistes; mais d'abord les pressentiments défavorables de Merle ne furent que trop réalisés : le ministre des finances repoussa en principe toute espèce de souscription nationale pour racheter Chambord; Louis XVIII & le duc d'Angoulême firent la sourde oreille; la cour entière se prononça contre un projet qui aurait pour conséquence de créer un château royal à quarante lieues de Paris. D'ailleurs, ce n'était pas le tout que de rendre Chambord aux rois de France : il fallait que les rois de France prélevassent cinq ou six millions sur leur liste civile pour restaurer Chambord & pour le remettre en état de jouer son rôle de château royal.

Le projet semblait donc abandonné, & la Bande Noire allait triompher, lorsqu'un événement imprévu vint prêter à monsieur de Calonne l'appui des circonstances : le duc de Berry fut assassiné par Louvel, dans la soirée du 13 février 1820, & sept mois après cet assassinat, le 29 septembre, la Providence donnait un héritier posthume à la victime d'un odieux crime. Du haut du balcon des Tuileries, Louis XVIII annonça lui-même au peuple la naissance du duc de Bordeaux, en disant avec émotion : « Mes enfants, votre joie centuple la mienne; il nous est né un enfant à tous; cet enfant sera un jour votre père, il vous aimera comme je vous aime! » Monsieur Adrien Calonne, que ses tentatives infructueuses n'avaient pas découragé, eut la pensée de déposer sur le berceau du duc de Bordeaux, le contrat d'acquisition du château de Chambord, au nom de la France qui lui en ferait hommage. La souscription nationale fut reprise, & cette fois avec enthousiasme. En peu de semaines, elle s'éleva presque au taux du prix de vente, & monsieur de Calonne put acquérir, au nom des souscripteurs, le domaine de Chambord, qui devint la propriété particulière du duc de Bordeaux & qui est resté depuis le seul bien patronymique que ce prince possède aujourd'hui sur le sol de la France.

P. L. Jacob, *Bibliophile*.



LE
TRAIT-D'UNION

(Suite)

VI

LA FÊTE PATRONALE.

Il y avait dans les goûts & les habitudes d'Albéric, quelque chose qui n'était ni la raison, ni le devoir, & qui l'emportait cependant sur la sympathie la plus douce, l'attrait le plus vif, le sentiment le plus impérieux; c'était le soin de ses affaires. Les affaires étaient la note dominante de sa vie, tout convergeait vers elles, tout s'abaissait devant elles, & si Alice, qui se préoccupait peut-être de l'effet qu'elle avait produit, avait pu lire dans ce cœur absorbé, dans cet esprit occupé, elle y aurait vu son image, il est vrai, mais cette image, si bien mêlée aux questions d'argent, aux problèmes industriels, aux difficultés de la chimie & de la fabrication, au sable, à la magnésie, au souflage, au coulage, qu'on aurait dit un tout petit point clair & blanc noyé dans une brume immense. Albéric reprit ses habitudes laborieuses, il ne quitta donc ni ses ateliers le jour ni son bureau le soir, il ne fit chez le général qu'une courte apparition, au moment où il savait ne pas le trouver, & il retourna au plus vite à ses calculs & à sa correspondance.

Étienne profita de cet intermède; il oublia sa colère, quoiqu'elle eût été vive, il oublia le dédain dont ses petits talents avaient été l'objet; on oublie tout lorsque l'on aime, & il revint vers

Alice; il lui apporta des livres & des fleurs; il cultiva pour elle un petit parterre de roses qu'elle appelait son Trianon, & comme elle avait repris goût à la musique, il se remit à étudier le violon, afin de pouvoir l'accompagner; il ressaisit enfin toutes les illusions, caressa de nouveau ses chimères, & se disposa très-sérieusement à demander la main de mademoiselle Delamer & à lui parler à elle-même de ce dessein, à la fête patronale du Plessis, où toute la petite ville se rendait.

Albéric, au milieu de ses chiffres, s'était souvenu de la fête; la veille, le dog-car élégant, solide, léger, était arrivé, & le frère aîné, voyant Étienne prêt à faire sa visite quotidienne, lui dit négligemment :

« Veux-tu dire au général & à ces dames que la nouvelle voiture est arrivée, & que je réclame leur promesse? S'ils y consentent tous, nous l'étrennerons demain, pour la fête. »

Cette fête du Plessis, depuis un temps immémorial, réunissait la petite ville & ses environs, plébéiens & patriciens, tous y accouraient. Au début, il y a de longs siècles, une fête religieuse attirait tout ce peuple; on célébrait le matin, à l'église, la mémoire de saint Jean-Baptiste; le soir, on allumait sur les collines ces feux mystérieux dont l'origine remonte peut-être aux druides, &, autour des bûchers expirants, on dansait des rondes antiques; chacun rentrait chez soi en emportant un tison à moitié consumé qui devait préserver du tonnerre le toit sous lequel on le cachait. De nos jours, la fête avait perdu de son caractère, on oubliait saint Jean & les feux du solstice, pour la foire, les jeux, les bohêmes installés dans les baraques, les danses enfin, grande attraction pour le peuple, qui s'amuse si peu, attrait de curiosité pour les riches oisifs qui s'ennuient si souvent.

La journée du dimanche fut magnifique; à midi, le dog-car, légèrement enlevé par les jeunes chevaux qui secouaient leur crinière mêlée de rubans, s'arrêta devant la maison du général; il parut aussitôt, conduisant Alice, éblouissante et charmante, il la fit monter, & dit à Marguerite :

« Ma femme vous envoie ses excuses, elle ne nous accompagne pas; elle souffre d'une névralgie & elle craint les coups d'air; elle prie mademoiselle Alban de vouloir bien la remplacer auprès d'Alice. »

Mademoiselle Mélanie salua, promit ses bons offices; Marguerite dit quelques mots de politesse; le général monta, d'un pied encore leste, auprès d'Albéric & d'Étienne, assis sur le devant de la voiture, & les chevaux partirent rapidement.

Alice s'installa sans scrupule dans le fond de la voiture, que Marguerite lui avait cédé; elle jeta sur la mince personne de mademoiselle Mélanie, les immenses plis de sa jupe de taffetas blanc, rayé de rouge, elle ouvrit une charmante ombrelle, respira un petit flacon caché dans sa main, et dit :

« Enfin, nous voilà en route! j'ai cru que nous ne partirions jamais, tant maman nous retenait.

— Vous vous promettez beaucoup de plaisir, dit Marguerite en souriant.

— Je ne sais, mais cela nous changera un peu, c'est quelque chose. Il y aura beaucoup de monde?

— Probablement. On vient de tous côtés à la fête du Plessis.

— Alors, dit Alice, en la regardant des pieds jusqu'à la tête, je ne m'explique pas votre toilette, chère; une robe de foulard violet, un chapeau blanc, un mantelet noir, c'est une toilette de messe de deuil, & non de bal champêtre.

— C'est que je ne compte pas danser, ma chère Alice, & que je porte toujours le demi-deuil.

— Ah! oui, je sais, dit Alice d'un ton léger, pour votre mère, n'est-ce pas? & pour monsieur de Solis. »

Marguerite ne répondit pas, elle était froissée & peinée de voir les secrets de son cœur & de ses chagrins trahis par Étienne, sans doute, mis en l'air à propos d'une toilette, d'une robe & d'un chapeau, ces secrets dont elle ne parlait qu'à Dieu! Elle regarda de côté pour cacher ses yeux mouillés; Alice comprit sa faute, &, d'un air câlin, elle força Marguerite à la regarder & lui dit :

« Vous êtes fâchée? vous savez bien que je suis une étourdie, il ne faut pas faire plus d'attention à ce que je dis que je n'en fais moi-même. Ne boudez pas, vous m'empêcheriez d'avoir du plaisir à la fête, & ce serait dommage, j'ai mis tous mes beaux atours! »

Elle était fort séduisante en parlant ainsi, d'une voix adoucie & pleine de caresses. Étienne, qui entendait le ton sans comprendre les paroles, se tourna vers elle & lui jeta un long regard, elle rougit, fit quelques petites mines d'enfant, en disant :

« Arriverons-nous bientôt?

— Oui, répondit Étienne, je vois là-bas le clocher du Plessis.

— Il ne faut plus être fâchée, reprit-elle en s'adressant à Marguerite, il faut m'embrasser & ne pas faire une figure triste : est-ce que jamais personne se fâche de ce que je puis dire ou faire? Allons!

Elle avançait sa joue rose, Marguerite l'embrassa & la paix fut faite; Alice se remit à babiller.

« Irez-vous au bal, mademoiselle Mélanie? avez-vous aimé la danse? quelles sont les danses de votre temps? Le majestueux quadrille peut-être ou le menuet à la révérence? Papa chante très-bien l'air du menuet d'Exaudet. Moi, je n'aime que les tournantes, on a beau dire, il n'y a que cela d'amusant. Nous approchons, je crois; on sent dans l'air une délicieuse odeur de pommes de terre frites, & j'entends le tambour & la trompette. Si nous pouvions voir Guignol! ou entendre un joli boniment; j'adore cela. Ah! mon Dieu! est ce que nous allons verser? Papa! Monsieur Albéric! prenez donc garde!

— N'ayez pas peur, lui dit Marguerite; la côte est

un peu raide en descendant, mais il n'y a aucun danger, & Albéric a la main très-sûre.

— A la bonne heure! Ah! nous voilà dans la vallée. Et voilà le pays?

— N'est-ce pas joli? dit Marguerite en montrant le village, fraîchement assis dans la vallée, entouré de vieux arbres & de collines dont les pentes gazonnées portaient en équilibre des vaches tachetées & des chèvres agiles.

— Très-joli, mais c'est la fête que je voudrais voir. Ah! nous y voilà! des chevaux de bois, des baraques, des boutiques, des singes, des orgues de Barbarie, c'est parfait. Comme ces affreux paysans nous regardent! quelles boules il y a là-dedans; regardez donc ce vieux en bonnet de coton! et ce grand gars! quelle dégaîne! j'aime surtout la pastourelle pendue à son bras, & son bonnet pavoisé; c'est un chef-d'œuvre, ma chère. Je voudrais que Cham fût ici.

Et riant aux éclats, Alice descendit légèrement de voiture, prit le bras de son père, Marguerite prit celui d'Etienne, & ils se dirigèrent vers la salle du bal.

Les paysans dansaient sous les vieux ormes qui remontaient peut-être au temps de Sully; pour les dames & les messieurs de la ville, on avait érigé une tente, décorée de drapeaux & ornée de guirlandes de feuillages. Alice & Marguerite furent entourées par les jeunes filles qu'elles connaissaient, &, en attendant le signal de l'orchestre, elles allèrent se promener sur le champ de foire. Marguerite suivait par obligeance, mais ce bruit, ces gros rires, cette honnête population des champs, changée pour un jour en populace des villes, ces parades où se confondent la bêtise, l'avilissement & la misère, la remplissaient de tristesse. Plus Alice riait aux bouffonneries des paillasses, plus elle prolongeait les séances devant les baraques, les étalages de porcelaines, les diseuses de bonne aventure, plus elle faisait de folies enfantines & coquettes, plus Marguerite se sentait envahie par les idées mélancoliques, & cette promenade lui parut d'une longueur mortelle. Enfin le bal commença. Alice l'ouvrit avec Étienne, qui depuis une semaine avait sollicité cette faveur. Marguerite refusa les invitations, & quand tout le monde fut occupé, elle se glissa hors de la tente, prit à travers une prairie un sentier détourné, & s'en alla vers l'église comme l'oiseau qui vole vers son nid. L'église était ouverte & vide; le vieux curé disait son bréviaire dans sa stalle, une paysanne faisait le chemin de la croix. Un calme délicieux régnait dans cette nef basse & solitaire qu'éclairait un rayon de soleil, passant à travers quelques débris de vitraux autrefois magnifiques; il empruntait à la robe de saphir d'une Vierge, à la tunique de pourpre d'un martyr, des reflets d'une richesse inconnue, qui coloraient les vieilles tombes & les piliers trapus; une odeur d'encens errait encore dans le sanctuaire, & la statue du Précurseur attendait vainement les prières, les cierges & les fleurs qu'on lui apportait jadis. Marguerite ressentit au fond de l'âme le calme mélancolique & suave de cette heure; elle pria longtemps dans cette antique église où l'on avait tant prié & où l'on ne priait presque plus; elle pria pour ceux qu'elle aimait, vivants & morts; elle pria pour Alice qui lui avait fait de la peine, elle pria pour ces pauvres gens si oublieux de leur Dieu, elle pria, contempla, réfléchit longtemps avec délices, & déjà l'église était dans l'ombre, le soleil baissait à l'horizon, l'occident s'irradiait d'or & de rose, quand elle retourna vers le bal, laissant toujours le vieux curé prosterné & la paysanne disant son rosaire.

Alice dansait avec Albéric, ils valsaient, & je ne sais quoi dans leur physionomie & leur attitude frappa Marguerite. Cette fois elle chercha des yeux Étienne; il se tenait appuyé contre un des piliers de la tente, & il regardait, pâle & les yeux en feu, son frère & la danseuse qu'il enlaçait de son bras. Marguerite alla vers lui, & lui dit amicalement.

— Tu ne danses pas?

— Non.

— Pourquoi donc?

— Elle ne veut plus danser avec moi; elle me l'a signifié, & voilà la cinquième fois qu'elle danse avec lui. Ne me retiens pas, Marguerite, je retourne à la maison, je ne puis plus voir cela! »

VII

DEMANDE.

Albéric parut, les jours suivants, un peu plus préoccupé que de coutume; il fit deux ou trois visites à madame Delamer; Étienne, de son côté, s'abstint, & quelque effort que fît Marguerite pour maintenir entre ses deux frères une température douce & agréable, Étienne boudait, avait des reparties aigres comme le vent de bise, ou gardait un morne silence. Seulement Albéric, plus patient que de coutume, ne répliquait pas, laissant tomber, sans y prendre garde, les paroles agressives, & paraissait absorbé dans des réflexions dont il ne communiquait le secret à personne. Tous les jours, il attendait le courrier avec impatience, & paraissait y chercher une lettre qui n'arrivait pas. Le dixième jour après la fête, Marguerite revenait de la messe, elle rencontra Albéric qui venait au-devant d'elle & qui lui offrit le bras avec une physionomie ouverte, joyeuse, empressée, qui ne lui était pas familière.

« Ma sœur, dit-il, je reçois une lettre d'un notaire de Paris, un de mes anciens camarades de classe, Berthaud, tu sais? & il me dit que la fortune du général Delamer, en biens & en portefeuille est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit dans notre ville; il me fournit des preuves à l'appui, & me voilà décidé.

— A quoi ? dit-elle avec émotion & pressentant ce qui allait suivre.

— Parbleu! à demander mademoiselle Delamer en mariage. J'ai beaucoup d'inclination pour elle; seulement, avant d'agir, j'ai voulu consulter la raison. »

Elle lui prit vivement la main.

« Étienne l'aime! » dit-elle.

Albéric sourit avec dédain.

« Il l'aime, lui! & après?

— Eh bien! il espère l'épouser.

— Tu ne parles pas sérieusement; Étienne ne peut pas se marier; son esprit n'est pas assez solide pour cela; tu t'es toujours fait illusion sur son compte, & notre pauvre mère aussi. Mais sois sûre que dans toute autre famille, depuis longtemps on lui aurait nommé un curateur.

— Il n'est pas fou, dit-elle avec indignation.

— Ni sage non plus; l'extrême mobilité de son esprit touche à la folie, & il est si incapable d'entendre une affaire sérieuse, qu'on ne devrait pas lui laisser gérer sa fortune.

— Il ne s'agit pas de cela, dit-elle, il s'agit de son amour pour Alice, qui est très-sérieux.

— Mauvaise plaisanterie! est-ce que jamais le général & madame Delamer accepteraient ce lunatique pour leur fils?

— Je ne sais, mais j'ai peur, Albéric, que si vraiment son esprit est un peu faible, un peu chancelant, tu ne le pousses, toi, dans l'abîme. Renonce à Alice!

— Jamais! Quant à lui, il oubliera cette folle idée, comme il a oublié tant d'autres fantaisies, sa vache bretonne, son chien de Terre-Neuve, comme il a oublié la peinture dont il raffolait, comme il a oublié ses amis d'enfance & de jeunesse, Gustave, Léon & *tutti quanti*; tout s'empare de cette âme avec passion & rien n'y demeure.

— Prends garde de te tromper; plus tu le juges faible, plus tu dois le soutenir.

— Pas à mes propres dépens! je te dis que j'aime Alice, je crois ne pas lui déplaire; nos positions se conviennent, & nous irions sacrifier notre situation, notre avenir, aux visées de ce braque d'Étienne! Tiens, Marguerite, je ne reconnais pas là ton bon sens habituel. »

Elle insista, elle pria, mais elle parlait à un bloc de glace; Albéric s'était, de tout temps, raidi contre l'influence d'autrui, & quand à son obstination naturelle se joignait un certain degré de passion, il devenait inébranlable, & l'on sentait que sa volonté se retranchait dans une retraite intérieure, où rien ne pouvait l'atteindre. Marguerite le quitta désolée; il ne lui parla plus de son dessein, mais pendant deux jours il y eut un échange de visites & de lettres entre le général & lui; Étienne ne se doutait de rien; Alice même lui envoya un message pour demander un volume *des Entretiens* de Lamartine, il demeura calme & enchanté. Marguerite n'osa rien lui dire; quoiqu'elle ne partageât pas la fâcheuse opinion d'Albéric à l'égard de leur frère, elle redoutait ce qui pouvait le troubler, elle craignait, en touchant à une pierre de l'édifice, de l'ébranler jusqu'à sa base, elle se souvenait de sa mère qui avait ménagé toujours, & avec une si délicate tendresse, cet esprit inquiet, ce cœur mobile, & elle sentait avec douleur que si elle avait pour Étienne l'affection maternelle qui prévoit, elle n'avait pas l'autorité qui protége.

Ils avaient fini de dîner, le domestique s'était retiré, quand Albéric, qui avait paru à la fois distrait & content, leur dit :

« J'ai à vous annoncer à tous deux une nouvelle qui vous intéressera, je l'espère. J'épouse mademoiselle Delamer; elle m'a agréé, ses parents consentent & nous ferons la noce avant un mois. »

Marguerite regardait Étienne; il avait pâli & ses yeux un peu vagues avaient pris une expression de fureur qui la fit frémir. Il se leva, renversant de la main son verre, dans lequel Albéric voulait verser du vin, & il s'écria de sa voix creuse :

« Tu l'épouses! & moi?

— Eh bien! toi, tu auras une charmante sœur de plus, & nous ne nous quitterons pas.

— Une sœur! Alice ne sera jamais une sœur pour moi; je l'aime, elle m'aimait aussi.

— Allons donc! elle m'a accepté, & on ne l'y a pas contrainte.

— Je te reconnais, lui dit Étienne, en le prenant par le bras & en le secouant avec violence, c'est toi qui m'as toujours haï, que j'ai toujours trouvé en face de tous mes désirs! c'est toi, mauvais frère, mauvais cœur! tu as vu que je l'aimais, & tu es allé te vanter de ta fortune, te montrer avec tes chevaux, tu l'as éblouie, je te reconnais & je te hais! »

Marguerite s'élança vers lui avec angoisse, Albéric se dégagea de son étreinte, & lui dit dédaigneusement :

« Ah çà! à qui en as-tu? Tu crois que j'ai voulu te souffler Alice, que je m'étais aperçu que tu l'aimais? ma parole d'honneur, non, je ne te croyais guère susceptible d'amour, & je ne pensais pas que tu puisses songer au mariage.

— Je voudrais savoir pourquoi?

— Parce que, répondit Albéric d'une voix ferme & en attachant sur Étienne un regard déterminé. »

Il se troubla sous cet œil clair, qui ne se baissait pas, & Marguerite, en observant le visage indécis d'Étienne, sa frayeur, ses lèvres tremblantes, crut un instant voir un insensé terrassé, dompté par les yeux calmes de son gardien. Elle jeta les bras au cou d'Étienne & l'entraîna doucement vers une chaise, il s'y laissa tomber.

« Laisse-nous, Albéric, » dit-elle.

Il obéit. Étienne, soulagé par son absence, parut plus calme, & se tournant vers Marguerite, qui lui tenait la main, il murmura :

— Est-ce bien vrai?

— Je le pense, dit-elle. Ne t'afflige pas, cher ami, Alice ne te convenait pas.

— Je l'aime, & je pensais qu'elle m'aimait ! »

En disant ces mots, le pauvre Étienne fondit en larmes; Marguerite le caressait, le consolait par des paroles douces comme on en dit à un enfant; il pleura longtemps, mais avec moins de violence, & il dit enfin à sa sœur :

— Au moins, toi, tu ne me quitteras jamais?

— Je te le promets : tu sais bien que je ne me marierai pas, nous vieillirons ensemble.

— Ah ! je ne désire pas vieillir! je désirais vivre pour elle, avec elle, maintenant tout est fini... »

Les jours qui suivirent furent pénibles; Étienne fuyait son frère, demeurait seul, ou dans sa chambre ou dans le fond du parc, ne paraissait pas à table aux heures des repas & ne consentait pas toujours à voir Marguerite, quoique toujours il sortît de ses entretiens avec elle plus calme & plus résigné. Albéric paraissait indifférent, il passait beaucoup d'heures auprès de sa fiancée, & beaucoup de moments aussi avec un architecte qui devait arranger pour le jeune ménage l'aile droite de la maison.

Marguerite & mademoiselle Mélanie firent à la famille Delamer une visite de félicitation & d'amitié; les parents semblaient satisfaits, & la jeune fille se montra contente de tout, changement d'état, corbeille attendue, voyage projeté, & enfin, mari en perspective. Elle oubliait évidemment qu'Étienne existait & qu'Étienne avait pu se croire aimé d'elle. Marguerite aurait voulu chérir la femme d'Albéric, mais cette coquetterie oublieuse & dédaigneuse, cet enivrement des bagatelles, ces frivoles vanités répugnaient à son cœur sérieux & noble.

Le vieux général, tout heureux de marier sa fille dans une famille amie, lui inspirait beaucoup de respect & de sympathie, & madame Delamer, femme du monde, très-aimable à la surface & assez bonne au fond, savait trouver des mots si doux pour peindre ses sentiments légers, qu'on l'aimait malgré soi. Les parents répétaient qu'on ne ferait désormais qu'une famille, Marguerite ne disait pas non, mais elle se demandait où serait, dans cet intérieur, la place d'Étienne.

Pourtant, au bout de quelques jours, la prédiction d'Albéric sembla s'accomplir; Étienne reparut au salon & à table, avec une contenance tranquille, il évitait l'occasion d'adresser la parole à son frère, & ni l'un ni l'autre ne faisaient allusion à l'événement qui se préparait; l'entretien se traînait péniblement dans les vulgarités que chaque jour amène, & pourtant Marguerite, voyant qu'Étienne reprenait quelque plaisir à ses distractions d'autrefois, qu'il regardait ses fleurs, faisait courir son chien, parlait de la chronique de la petite ville, se prenait à espérer que cette impression qu'elle avait crue ineffaçable n'aurait que l'éphémère vie d'un caprice. Il lui parla dans ce sens :

« J'avoue, lui disait-il un soir qu'ils étaient seuls, qu'Alice ne me convenait pas, j'en suis convaincu & bien sot serais-je de penser à elle qui ne songe pas à moi.

— Tu as mille fois raison.

— Voici mes projets, Marguerite, vois s'ils te plaisent. Nous resterons ici, à nous deux, pendant qu'ils iront faire leur voyage de noce; puis à leur retour, nous voyagerons aussi, je te mènerai au bord de la mer, ou bien au bord du Rhin, comme tu voudras; nous passerons ainsi l'automne, puis nous séjournerons un peu à Paris... cela te convient-il ?

— A merveille, disait-elle, rassurée par ces projets paisibles.

— Et si tu es de mon avis, nous n'habiterons pas avec Albéric; nous aurons une maison à nous, ici ou ailleurs; nous prendrons la cousine Mélanie avec nous, car elle ne serait pas heureuse avec Alice telle que je la connais... Elle est si moqueuse & si légère, Alice... »

Il retomba dans ses rêveries; Marguerite, pour l'en faire sortir, reprit le plan de leur vie commune & d'une esquisse fit un tableau. Il l'écouta avec complaisance, et il répondit d'une voix un peu émue.

« Va, nous serons peut-être plus contents qu'eux.... Albéric est trop raide, trop altier pour elle & ne saura pas la ménager; a-t-il jamais ménagé personne?

— Nous serons heureux, j'en suis sûre, lui répondit Marguerite avec amitié; maintenant que je te vois si raisonnable, je vais te faire une confidence. Madame Delamer & sa fille vont à Paris pour des emplettes de trousseau, de ménage, Albéric désire que je les accompagne.

— Pour acheter la corbeille ? demanda Étienne avec calme; eh bien ! va, Marguerite, ne sois pas inquiète; tout restera en paix ici.

— Vrai? dit-elle, j'ai besoin de ta satisfaction pour m'en aller tranquille.

— Je suis satisfait d'avoir une si tendre sœur. Pars sans crainte; je te donnerai une liste de mes commissions pour Paris. Je veux me remettre à l'aquarelle, et il me faut un modèle et des couleurs. »

VIII

ALLER ET RETOUR

Depuis six jours, Marguerite était à Paris, affairée, accablée sous le poids des innombrables détails qui accompagnent un mariage, elle devait suivre les dames Delamer dans les magasins & y choisir le linge, les broderies, les meubles; elle devait, en se conformant aux instructions de son frère et aux goûts très-avoués d'Alice, acheter les bijoux, les dentelles, les châles de la corbeille, prendre chez Tahan l'éventail, le porte-monnaie, le flacon le plus à la mode, faire graver sur tous les écussons le chiffre de la fiancée, & ce déluge de petits

soins, de petites recherches, ces courses mutipliées, ces frivolités rendues graves par l'importance qu'Alice y attachait, la fatiguaient d'autant plus que son cœur, en dépit des promesses d'Étienne et des lettres rassurantes de mademoiselle Mélanie, n'était pas en repos. Elle activait ardemment le retour qui était fixé & prochain, lorsque madame Delamer, épuisée par tant de préoccupations, tomba malade & d'une manière inquiétante. Alice fut d'abord très-effrayée, de vagues bruits d'épidémie circulaient dans l'air; puis très-ennuyée, quand le médecin eut dit :

« Cela pourrait devenir sérieux, il faudra plusieurs jours de soins assidus : il est indispensable que la malade ne se lève point & il faut que le régime soit observé avec soin.

— Comment faire ? demanda Alice dès qu'il fut parti: voilà maman sur le flanc et nous avons tant de choses à faire! Ma robe de mariage qui n'est pas essayée! & ma robe de visites! & mes chapeaux! & le meuble de ma chambre que papa me donne! je n'ai pu encore me décider entre le velours & la soie... S'il faut rester clouée ici; avouez, chère, que c'est fait pour moi.

— Vous ne resterez pas, Alice, lui dit Marguerite; je demeurerai auprès de madame Delamer, & vous pourrez faire vos courses avec madame votre tante, si elle veut vous accompagner.

— Oh! quelle bonne idée! Sauvée, mon Dieu! ma tante ne demandera pas mieux, elle aime tant à courir les magasins, à battre les buissons, comme elle dit. Que je vous remercie, Marguerite! vrai, vous êtes charmante, & je vous aime!... Je n'aimerai jamais autant mon mari, je crois. A propos, vous m'avez parlé d'une montre; quelque chose de simple, le grand chiffre en or de deux couleurs seulement; je ne puis pas supporter le luxe dans un objet aussi ennuyeux qu'une montre. »

Elle alla dans la chambre voisine, embrassa sa mère qui sommeillait, & courut, suivie de sa femme de chambre, chez sa tante qui demeurait à deux pas. Marguerite resta seule, &, pendant quatre jours, elle soigna madame Delamer avec un entier dévouement; elle se faisait quelquefois illusion à elle-même; il lui semblait que derrière ce rideau baissé, c'était sa mère qui respirait, qui dormait, & qu'une voix qui avait toujours éveillé une tendre vibration dans son âme allait l'appeler. Madame Delamer, qui n'était gâtée que par son mari, fut touchée de ces soins assidus, & tout en excusant Alice, elle remerciait Marguerite avec âme. Le danger s'éloigna vite, la petite convalescence fut rapide, & les voyageuses purent prendre enfin le train exprès & puis la chaise de poste qui les ramenèrent dans la petite ville.

Marguerite arriva chez elle, le cœur palpitant, Albéric la reçut & l'embrassa avec amitié; elle lui demanda aussitôt, avec un pressentiment singulier qui la faisait trembler :

« Où est Étienne ? »

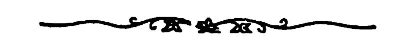
Il hésita un instant.

« Étienne, s'écria-t-elle, je t'en conjure, Étienne!

— Eh bien! répondit-il, Étienne a eu un violent accès de folie, & je l'ai fait enfermer.

Mme M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



LA PEUR

Cette histoire commencera comme un conte de fée, quoique le héros ne soit ni un roi ni même un prince.

Il y avait une fois un jeune homme beau comme le jour! Il portait un des plus antiques noms de sa province; il était fils unique de parents très-riches; son caractère était loyal, son cœur bon, & son esprit aimable; il avait fait des études remarquables, & son organisation artistique lui permettait de cultiver avec un égal succès la musique & la peinture.

En voyant ce portrait, qui n'est nullement flatté, chacun va envier les dons & l'heureuse étoile de notre héros; car au milieu de toutes ces qualités aucun point noir n'apparaît aux regards! Il ne manque rien, n'est-ce pas, à cet être charmant?

Hélas! une tache imperceptible, d'abord, s'est étendue lentement sur lui, comme l'huile s'étend sur la soie; puis un jour, il a été caché tout entier sous cette tache devenue gigantesque!

Il faut cependant faire connaître le malheur qui enveloppe la destinée de Philippe de Courson; mais, en face de cet aveu, la franchise hésite & la

plume cherche à s'échapper des doigts. Nous voyons les ombres des Courson, morts depuis des siècles, se dresser menaçantes, & nous voyons surtout le père de Philippe courbant la tête & demandant grâce pour son fils.

Le dernier descendant des preux chevaliers dont les figures altières se détachent sur des toiles enfumées, l'enfant élevé par un vieux soldat couvert de blessures, au milieu des plus glorieux souvenirs & des plus pures traditions d'honneur, cet enfant, devenu homme en apparence, n'est qu'un *poltron!*

Le voila dit ce mot si redouté, si redoutable & si incroyable.

Philippe a tremblé toute sa vie, non pas en face du danger, car il ne s'y est jamais exposé, mais devant l'apparence d'un péril de quelque nature qu'il fût. Il prévoyait, dès son enfance, tous les accidents possibles & impossibles, & se mettait à l'abri avec une prudence dont sa mère elle-même s'alarmait.

Jamais il n'eut de querelle avec aucun camarade, jamais il ne se livra à aucun exercice du corps, jamais il ne s'aventura seul la nuit sur un chemin isolé.

Au collége, on l'appelait mademoiselle de Courson, ou plus souvent encore Philippine. Il racontait naïvement ses terreurs, & n'était brave que pour avancer sa poltronnerie.

Plus tard, il chercha, mais en vain, à dérober sa honteuse faiblesse aux regards : en dépit de ses efforts, elle perçait à travers toutes ses actions. Ses amis se moquèrent de lui d'abord, puis lui tournèrent le dos, & les femmes furent à son égard plus impitoyables encore que les hommes.

Philippe avait vingt-cinq ans ; son père désirait ardemment le marier, espérant qu'un petit-fils relèverait sa race : il considérait la pusillanimité de Philippe comme une monomanie indépendante de sa volonté, comme une maladie morale accidentelle & non transmissible. Il se résignait donc, le pauvre vieillard, tout en souffrant à la fois dans son orgueil & dans ses sentiments paternels les plus intimes. Il comprenait bien que, dans toute la contrée, il ne trouverait pas une seule femme de bonne maison qui consentît à épouser son fils; aussi prit-il un jour la résolution de courir le monde pour chercher une belle-fille.

Il dirigea d'abord ses pas vers la Bretagne & alla, avec Philippe, passer quelques semaines chez une cousine, qui habitait le Finistère.

Dès son arrivée, l'objet de ses rêves apparut à ses yeux sous la forme d'une jeune fille, blonde comme un épi mûr, blanche comme un lys, fraîche comme une rose de mai.

Philippe, interrogé sur ses impressions, répondit à son père que mademoiselle Yolande la Hardinière de Kerkanvalarec-la-Hautois lui plaisait beaucoup : il trouvait seulement son nom assez difficile à prononcer, mais en devenant madame de Courson elle devait se dépouiller de cet unique inconvénient.

Le comte de Courson s'empressa donc de demander la main de la belle Yolande pour son fils le vicomte Philippe : elle fut immédiatement accordée; car, depuis son arrivée en Bretagne, Philippe avait de grands succès ! Son élégance, sa grâce naturelle, son esprit, en faisaient vraiment un cavalier remarquable, & jusque-là aucune circonstance n'avait amené la révélation de ce que son père appelait, en soupirant, *son infirmité!*

Philippe, très-satisfait de l'avenir qui s'ouvrait devant lui, se promenait un soir avec sa fiancée sur le bord de l'Océan. Yolande lui faisait admirer les falaises échancrées par les vagues, & il avait osé la suivre dans une des mystérieuses cavernes de la baie de Douarnenez.

« Ah ! dit-elle tout à coup, nous voici à la roche des *Trois-Jeudis.*

— Qu'est-ce donc que cette roche ? demanda Philippe.

— C'est une roche à laquelle est attachée une légende. »

A ce mot de légende, Philippe frissonna. Le soleil était couché; le bruit des flots & le cri des mouettes faisaient retentir de sons lugubres les échos de la plage déserte. Le vicomte de Courson aurait voulu, pour tout au monde, arrêter la légende sur les lèvres de la belle Yolande, mais il parvint à dissimuler la vague terreur qu'il ressentait.

« Il y a deux cents ans environ, reprit mademoiselle de Kerkanvalarec, un pêcheur, qui ne possédait que sa barque & ses filets, était fiancé à une pauvre fille, qui n'avait pour toute fortune qu'une cabane, bâtie sur cette roche; faute d'argent pour acheter les habits de noce, le mariage ne pouvait avoir lieu. Un soir, Yvon, le pêcheur, dit à sa fiancée Jeannick : « Demain je vais à la mer, la pêche sera bonne, & nous nous marierons la semaine prochaine. »

Il partit & resta en mer durant trois jours & trois nuits. Jeannick pleurait & attendait.

Yvon revint, sa barque était remplie de poissons d'or.

« Ah ! que nous serons riches ! » s'écria Jeannick.

Un éclat de rire strident fut la réponse d'Yvon, & il s'éloigna du rivage.

« Où vas-tu ? cria Jeannick.

— Je vais me promener, répondit-il, & je reviendrai t'épouser la semaine des *trois jeudis.* »

Jeannick se précipita du haut de la falaise & fut engloutie dans les flots. Depuis lors, disent les pêcheurs, on voit, pendant la nuit, son ombre sortir des cavernes & errer sur les rochers.

Philippe, plus pâle qu'un mort, était agité par un tremblement nerveux; il se rapprocha de Yolande, saisit son bras & la serra convulsivement.

« Vous ne feriez pas comme Yvon, » dit-elle en levant sur son fiancé ses beaux yeux bleus.

Elle s'imaginait que l'histoire de Jeannick la noyée avait attendri très-vivement Philippe, & cette supposition lui donnait une haute idée de la sensibilité du vicomte.

La nuit enveloppait déjà de ses ombres la terre & l'Océan : Philippe n'osait regarder ni à droite ni à gauche ; ses dents s'entre-choquaient & il ne pouvait parler ; il aurait voulu s'arrêter, retourner en arrière pour rejoindre tous les la Hardinière de Kerkanvalarec-la-Hautois, mais une force invincible le poussait en avant.

Ce fut Yolande qui s'arrêta.

« Qu'est-ce donc que cela ? » dit-elle.

Et sans aucune démonstration d'effroi, elle montra une forme blanche, indécise dans ses contours qui s'agitait & se tordait au pied de la falaise.

Philippe poussa un cri, se jeta derrière sa fiancée & tomba à genoux en s'accrochant à ses vêtements.

La jeune fille essaya d'abord de le relever, mais il avait les mains crispées, les bras roidis, & il semblait cloué sur le sable ; sa respiration était haletante, & à toutes les questions de Yolande, qui lui demandait la cause de ses souffrances, il ne répondait pas un mot.

L'idée qu'un homme pouvait avoir peur n'effleurait même pas l'esprit de la vaillante Bretonne ; pour secourir celui qu'elle croyait très-malade, elle appela au secours de toutes ses forces & n'attendit pas longtemps l'assistance qu'elle implorait.

« On y va ! » cria une voix mâle & rauque qui semblait sortir du fantôme blanc.

Et aussitôt un vigoureux matelot accourut auprès de Philippe & de sa fiancée.

L'ombre qui avait effrayé le vicomte de Courson n'était pas l'âme en peine de la noyée, mais une voile qu'un pêcheur attachait au mât de sa barque, jetée sur la côte.

« Qu'avez-vous donc ? dites-le-moi, je vous en supplie ? répétait Yolande.

— Ce monsieur-là a probablement mangé quelque chose qui lui a fait mal, » dit le pêcheur en relevant Philippe.

En ce moment, toute la dynastie de la Hardinière de Kerkanvalarec-la-Hautois, attirée par les cris de Yolande, arrivait aussi.

Le lendemain de cette fatale soirée, le père de la fiancée alla trouver le vieux comte de Courson & lui tint à peu près ce langage :

« Monsieur, entre gens d'honneur il faut s'expliquer franchement : votre fils a des attaques d'épilepsie, convenez-en ?

— Non, monsieur.

— Mais la crise d'hier ?

— La crise d'hier, reprit le vieillard en courbant la tête, est une crise de... »

Le courage lui manqua pour prononcer le mot.

« Monsieur, ajouta-t-il, je comprends que, après la scène d'hier, vous souhaitiez reprendre votre parole, & au nom de mon fils je vous la rends. »

La déception de Philippe fut grande, car déjà il s'était attaché à la jeune Bretonne. Monsieur de Courson, désespéré, quitta bien vite le Finistère, se demandant en quel lieu il pourrait conduire son fils.

« Allons dans les Pyrénées, dit Philippe ; il y a là beaucoup de voyageuses, & je puis en rencontrer une à mon gré.

— Oui, mais il y a aussi beaucoup de précipices, & à chaque pas que tu ferais dans la montagne, ta peur se révèlerait.

— Mais, mon père, les gens les plus courageux ont le vertige. »

Le vieillard ne se laissa pas séduire par ce raisonnement, & très-décidé à choisir pour champ de ses recherches matrimoniales un pays plat, il se rendit à Arcachon.

Là, pas de précipices, pas de légendes, pas de brigands ! Une plage riante, des gens cherchant du matin au soir à s'amuser, un soleil resplendissant, & une mer calme comme un lac.

Monsieur de Courson pensa qu'en un pareil lieu la peur ne pourrait exercer son funeste empire sur l'esprit de son malheureux fils.

Bientôt Philippe fut l'homme à la mode : on se l'arrachait au bal, il conduisait toujours le cotillon & chaque soir sa poitrine était couverte de mignonnes décorations de toutes nuances attachées par les mains de ses danseuses.

Il avait pu expliquer son refus de faire partie des cavalcades en vogue à Arcachon, en disant que ses matinées étaient consacrées à la peinture ; les vrais petits chefs-d'œuvre que chacun admirait plaidaient victorieusement sa cause, & pour ne pas se plonger sous les vagues, il prenait pour prétexte sa voix de ténor qu'il craignait d'exposer aux refroidissements !

Ainsi posé, tout allait bien, & une brune méridionale vint bientôt effacer du cœur de Philippe le souvenir de la blonde Yolande.

Jeanne de Puybrac était vraiment ravissante ! Vive & enjouée, elle effleurait à peine le sol en marchant, & ressemblait à un oiseau toujours prêt à s'envoler. Philippe, triomphant & radieux, obtint la main de la jeune fille. Les charmants fiancés faisaient à Arcachon la pluie & le beau temps, & il fut décidé qu'on y resterait jusqu'à la fin de la saison. Le mariage devait avoir lieu ensuite au château de Puybrac.

Au nom de ce château, les cheveux du comte de Courson se dressaient sur sa tête ; il pensait avec terreur que du haut des tours de cette vieille demeure un revenant pourrait bien apparaître, & de sa main décharnée, briser l'union de Philippe.

Nous ignorons si une ombre sort parfois de son tombeau pour intervenir dans les affaires des Puybrac; mais ce qui est certain, c'est qu'aucun esprit de l'autre monde n'eut la peine de rompre le mariage de Jeanne.

Un matin elle descendit toute joyeuse dans le salon où l'attendait son fiancé.

« Mon père nous a fait une charmante surprise, dit-elle ; il a fait venir ici ses chevaux. »

En entendant parler de bêtes aussi dangereuses, Philippe pâlit. Toute sa vie, il avait considéré le cheval comme étant un animal féroce, qui ne cherche qu'à faire du mal à ceux qui osent s'approcher de lui.

Une des choses qui avaient le plus charmé Philippe parmi les qualités de mademoiselle de Puybrac, c'est qu'il l'avait toujours vue se promener à pied, tandis que toutes les autres jeunes filles galopaient sans cesse sur la plage.

« Que voulez-vous donc faire de vos chevaux ? balbutia-t-il enfin.

— Mais les monter, reprit en riant Jeanne ; il y en a un pour vous.

— Je ne monte pas à cheval, dit Philippe.

— Vous ne montez pas à cheval ! s'écria la jeune fille.

— Non.

— Vous plaisantez !

Philippe garda le silence.

« Je vais faire seller les chevaux, dit-elle.

— Je vous donne ma parole, dit-il, que de ma vie je ne suis monté à cheval. »

Jeanne, qui était déjà près de la porte, revint sur ses pas, & resta en face de son fiancé, le considérant comme un objet très-extraordinaire.

« Par quel hasard, lui demanda-t-elle enfin, n'êtes-vous jamais monté à cheval ?

— Parce que je n'ai pas le goût de l'équitation.

— Vous le prendrez.

— Jamais.

— Vous ne refuserez cependant pas de me suivre?

— Je refuserai certainement, puisque je ne sais pas monter à cheval.

— Je vous donnerai des leçons.

— Je suis trop vieux pour commencer à faire une chose que je n'ai jamais faite.

— Non, vous n'êtes pas trop vieux, & dès aujourd'hui, nous commencerons : le cheval de mon petit frère est doux comme un agneau, vous allez le monter.

— Je suis désolé de vous contrarier, mais je vous déclare que je ne monterai pas à cheval.

— Et moi, je vous déclare que si vous n'y montez pas, je ne vous épouserai pas.

— Jeanne, dit Philippe, à mon tour je vais vous dire que vous plaisantez, car vous ne pouvez songer sérieusement à rompre nos projets d'avenir pour une bagatelle.

— Je ne considère pas cela comme une bagatelle : depuis mon enfance, je monte chaque jour à cheval avec mon père, & cet exercice est pour moi le plus grand de tous les plaisirs.

— Eh bien ! s'empressa de répondre Philippe, vous continuerez à monter à cheval avec votre père.

— Je ne resterai pas toute l'année près de mon père, & je veux que mon mari monte à cheval. Je sais qu'il faut, pour être heureux en ménage, se faire des concessions réciproques, & je vous en ferai, n'exigeant en échange que cette seule chose.

— Et c'est précisément celle-là que je ne puis vous accorder.

— Pourquoi ? faites-moi connaître le motif de votre refus ?

— Je viens de vous en dire la raison.

— Elle est mauvaise.

— Voyons, chère enfant, soyez raisonnable & convenez qu'on peut être un très-honnête homme & un bon mari sans monter à cheval ?

— J'en conviens, & certes je ne blâme pas ceux qui ne peuvent pas se donner le luxe de ce plaisir de savoir s'en abstenir, mais je trouve qu'un homme qui est assez riche pour avoir des chevaux doit, sous peine de ridicule, savoir s'en servir.

— J'ai l'antipathie des chevaux.

— Il faut vaincre cette antipathie qui n'est appuyée sur rien.

— Je vous demande pardon, les chevaux causent de nombreux accidents, dit étourdiment Philippe.

— En auriez-vous peur ? » reprit en riant Jeanne.

A ce mot de peur, Philippe rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Jeanne devina instantanément la cause inavouable de l'obstination de son fiancé.

« Monsieur, lui dit-elle, j'aime le bal & la danse, & pourtant si vous m'aviez exprimé votre aversion pour le monde, j'y aurais renoncé, en me disant qu'une si petite chose ne peut séparer deux êtres qui s'aiment véritablement ; mais ici, il ne s'agit plus pour moi d'un plaisir, il s'agit de savoir si je puis avoir pour vous la considération qu'une femme doit avoir pour son mari. Répondez-moi franchement, oui ou non, êtes-vous poltron ?

— Poltron ! mais pas plus qu'un autre.

— Les autres, à votre avis, sont donc poltrons aussi ?

— J'imagine que personne n'aime à s'exposer inutilement. »

Un éclat de rire roula entre les dents de Jeanne, mais ses yeux étaient remplis de larmes.

« Nous ne nous comprenons pas, reprit-elle, & cependant il est nécessaire de nous entendre à présent, pour ne pas avoir de déceptions plus tard.

— Avez-vous donc la prétention d'épouser un héros ?

— Non, mais je veux pour mari un homme qui, sans courir au-devant des aventures comme Don Quichotte, les voie de sang-froid venir à lui.

— Eh bien ! mademoiselle, c'est précisément là mon principe : je ne prends pas la fuite quand un cheval passe à côté de moi, mais je ne veux pas m'exposer à faire une chute, peut-être mortelle, en grimpant sur son dos.

— Ceci est votre profession de foi sincère ? Vous ne vous moquez pas de moi en me répondant ainsi ?

— Je ne me permettrais pas, mademoiselle, de me moquer de vous.

— Et en cela aussi vous agissez prudemment, car si vous vous moquiez de moi, mon petit frère, qui a douze ans, pourrait bien vous en demander raison. Au revoir, monsieur, je serai toujours charmée de vous rencontrer au bal, mais je ne vous entraînerai pas à Puybrac. Puybrac est un château isolé au milieu des bois ; on n'y est pas en sûreté, & d'ailleurs jamais poltron n'a dormi sous son vieux toit. »

Philippe, atterré, partit le soir même avec son malheureux père, qui n'eut pas le courage de lui adresser un reproche, car il voyait dans la faiblesse morale de ce jeune homme, si accompli du reste, une fatalité plus puissante que sa propre volonté. Il lui semblait qu'une malédiction était jetée sur ce dernier descendant d'une vaillante race ; car, par un étrange hasard, les aïeux de Philippe avaient tous porté l'épée depuis plusieurs siècles, & quelques-uns étaient parvenus aux plus hautes dignités de l'armée.

Philippe, qui s'entretenait souvent de son malheur avec son père, imagina de chercher une femme frêle & délicate, dont les goûts ne l'entraîneraient à aucune épreuve, & qui serait pour lui une sauvegarde continuelle, puisqu'il pourrait attribuer à sa tendresse pour elle toutes les précautions dont il entourerait leur existence commune.

« C'est une assez bonne idée, dit monsieur de Courson, » & le père & le fils délibérèrent ensemble sur le chemin qu'ils devaient suivre pour rencontrer la faible femme qu'ils désiraient trouver. Ils pensèrent qu'on amène à Nice beaucoup de jeunes filles pour les exposer au soleil & les faire vivre.

Huit jours après, ils s'installaient à Nice, dans une jolie villa ; le père & le fils furent promptement appréciés & recherchés. La tournure élégante & la figure distinguée de Philippe le faisaient tout d'abord remarquer, puis son charmant esprit captivait ensuite tous ceux qui le connaissaient.

Bientôt, il remarqua lui-même une jeune Anglaise, pâle comme un clair de lune ; ses yeux avaient la nuance azurée du ciel de l'Italie, & sa taille mince se ployait comme un roseau !

Miss Anna Campbridge n'était parvenue à l'âge de vingt ans qu'à force de soins ; on l'avait cultivée comme on cultive une plante de serre chaude ; sa vie paraissait un problème, & quand celui qu'on appelait à Nice le beau vicomte dirigea vers elle ses attentions, chacun se dit que, dans un an, il serait veuf.

Philippe comptait bien disputer sa femme à la mort, &, loin de s'affliger de l'existence de dévouement qu'il acceptait, il calculait tous les avantages que cette santé chancelante allait lui procurer. Pour l'amour d'elle, il serait en droit d'éviter tout danger, toute secousse, toute émotion ; l'état maladif de sa femme allait être désormais une justification perpétuelle de sa prudence, car la plus légère inquiétude pourrait tuer une aussi frêle créature, & la tendresse que la jeune fille inspirait à Philippe grandissait à la pensée de toutes les sécurités qu'elle lui apportait en dot.

Le mariage fut bientôt arrangé ; monsieur de Courson était satisfait ; lord Campbridge enchanté, & cette fois l'heureux fiancé avançait sans la crainte de faire naufrage au port.

Un soir, Philippe & Anna respiraient, sur une terrasse, l'air embaumé par les orangers en fleur. Le ciel étoilé éclairait la mer, & les flots argentés venaient mourir sur le rivage. La villa habitée par les Campbridge était entourée de bosquets, & les murs qui défendaient l'entrée du parc étaient peu élevés.

Tout à coup, un cri de douleur & d'effroi retentit à peu de distance ; ce cri partait d'un massif touffu. Quelques secondes de silence succédèrent à ce cri, puis il retentit une seconde fois, vibrant d'abord, & étouffé ensuite.

Miss Anna s'était levée.

« On assassine quelqu'un, » s'écria-t-elle.

Philippe, qui tremblait rivé au sol, ne répondit pas.

« Allez donc, dit miss Campbridge, n'entendez-vous pas le râle d'un mourant ? »

Philippe resta immobile à la même place.

Alors, la frêle enfant, qui pouvait à peine marcher, s'élança dans le jardin, & disparut dans l'ombre sous les arbres qui abritaient sans doute la victime & le meurtrier.

Philippe était toujours sur la terrasse.

Il sentit une main qui broyait son bras, & une voix, étranglée par la douleur, murmura à son oreille un seul mot :

« Misérable ! »

Puis le vieux comte de Courson s'élança sur les traces de la jeune fille. Deux coups de feu retentirent, & Philippe s'affaissa.

Quelques instants après, le jardin était envahi par les serviteurs de lord Campbridge. On chercha en vain l'assassin qui avait disparu, & qui, en se sauvant, avait tiré au hasard ses deux coups de pistolet. La victime était une femme frappée par un poignard ; elle aurait été tuée, sans doute, si, à la vue de miss Anna, le meurtrier n'avait abandonné sa proie.

« Milord, dit au comte de Campbridge monsieur de Courson en relevant Philippe, je ne vous ai jamais parlé de l'état de santé de mon fils, parce que je le croyais guéri ; je vois que je me suis trompé ; il a une maladie de cœur, & le sang se porte avec tant de violence à cet organe que, parfois, le malade perd connaissance.

— Je croyais, monsieur, répondit froidement lord Campbridge, que, en face du danger, les Français ne perdaient jamais connaissance. »

Philippe ne reparut pas chez miss Anna. On raconta à Nice qu'il s'était passé, dans le jardin de lord Campbridge, un drame mystérieux, à la suite duquel le mariage du vicomte de Courson & de

l'héritière anglaise avait été rompu, mais nul ne sut le triste mot de l'énigme.

Monsieur de Courson resta quelques mois encore à Nice, car à quoi bon courir le monde? Le vieillard, abattu par cette dernière humiliation, ne songeait plus à marier son fils.

Philippe aussi se sentait découragé; il maudissait sa faiblesse, & se demandait pourquoi il attachait tant de prix à une vie semée de difficultés & de revers.

Il cessa d'aller dans le monde, se contentant de voir quelques amis qui venaient chez son père; parmi eux, la personne qui lui inspirait le plus de sympathie, était une veuve qui, depuis plusieurs années, habitait Nice avec sa fille unique. Aucune idée matrimoniale ne se glissait pourtant dans l'esprit de Philippe, car la veuve était d'âge à être pour le moins, sa tante, & l'enfant chérie qu'elle avait amenée sous le soleil du Midi n'avait guère que treize à quatorze ans.

Un soir, cette délicate petite créature, qu'un souffle eût renversée, vint dire à sa mère que les domestiques avaient été très-effrayés par un bruit qu'ils avaient cru entendre dans la cave.

« J'y suis allée, ajouta-t-elle, & il n'y avait personne,

La marquise de Savenay embrassa sa fille, & l'enfant s'éloigna en chantant.

« Comment avez-vous fait, madame, dit Philippe, pour rendre votre petite fille courageuse?

— Elle est née ainsi, répondit la marquise.

— Et le courage naturel & instinctif est le seul courage vrai, n'est-ce pas?

— Vous vous trompez, reprit en souriant madame de Savenay, on corrige un enfant de la peur.

— Je ne le crois pas.

— Et moi je suis sûre que cette cure merveilleuse peut s'accomplir, j'ai même la prétention d'en être une preuve.

— Vous, madame, s'écria Philippe, vous avez été?...

— Excessivement poltronne!

— Il y a bien longtemps?

— Très-longtemps, dit en riant la marquise, car alors j'étais jeune! »

Pour se rendre compte de l'étonnement de Philippe, il faut savoir que madame de Savenay était le type le plus complet de la femme énergique; en 1848, elle avait traversé Paris, sautant par-dessus les barricades, & bravant les balles, pour aller chercher son frère parmi les blessés; elle montait à cheval comme un écuyer de profession, & toutes les craintes féminines lui étaient inconnues.

Philippe se rapprocha d'elle & lui dit d'une voix émue:

« Je vous en supplie, madame, racontez-moi comment vous êtes devenue brave?

— En plongeant dans mes plus lointains souve-, dit-elle, je me rappelle avoir vu des fantômes errer autour de mon berceau; plus tard, de hideuses figures m'apparaissaient dans les ténèbres. Elles semblaient illuminées par une lueur infernale, leurs yeux & leurs narines lançaient des flammes, & leurs formes variaient comme par enchantement; elles grandissaient, diminuaient, s'anéantissaient, pour reparaître ensuite plus terribles. Les impressions que je ressentais alors étaient si violentes, que je frissonne encore en y songeant. Je ne pouvais rester seule, un instant, dans la crainte d'être aussitôt entourée par les fantastiques figures que mon imagination créait.

» Bientôt mes terreurs s'étendirent à toutes choses; je redoutais les hommes, les animaux, le feu & l'eau! Partout je croyais voir des voleurs, des assassins, des cadavres & des revenants...

Je ne pouvais m'endormir qu'en tenant dans ma main la main de ma bonne, & quand, au milieu de la nuit, je me réveillais, je poussais des cris aigus, &, pour me calmer, il fallait illuminer l'appartement, & parfois même m'emporter chez ma mère.

» Nous habitions à l'extrémité d'un faubourg; notre maison était située près d'une église, abandonnée depuis la révolution, dont l'aspect triste me frappait vivement, & j'étais fermement convaincue qu'elle servait de pied-à-terre à Satan. La sombre tour dominait notre jardin, & dès que le soleil était couché, je n'osais plus porter mes regards du côté de ces murailles habitées par les oiseaux de nuit.

» Mon père comprit que cet état d'esprit ne pouvait durer sans danger pour ma santé & pour mon avenir. J'avais dix ans quand il résolut de me corriger à tout prix.

— Vous corriger, madame, interrompit Philippe, mais ces terreurs étaient involontaires, n'est-ce pas?

— Sans doute, elles étaient involontaires, répondit la marquise, & elles me faisaient horriblement souffrir; mais vous allez voir comment une volonté ferme triomphe d'une organisation maladive. Ma mère fit, à l'époque dont je vous parle, un petit voyage, & je restai avec mon père, qui me dit dès le premier jour:

— Tu es assez intelligente pour savoir que les morts ne reviennent pas en ce monde, & que les monstres fantastiques n'existent que dans les contes de fées, tu vas donc désormais chasser de ton imagination toutes ces absurdités, & dormir tranquillement, ainsi que dorment tous les enfants de ton âge.

» Ma bonne me coucha comme à l'ordinaire, puis mon père vint m'embrasser & me dit:

— Je vais rester au coin de ton feu jusqu'au moment où tu dormiras; la porte qui sépare ta chambre de la mienne sera ouverte toute la nuit; mais je te préviens que si tu cries, je la fermerai à l'instant.

» Je priai, je suppliai, mon père fut inflexible; je m'endormis de fatigue en pleurant.

» Je me réveillai au milieu de la nuit, dans une obscurité profonde. J'appelai mon père.

— Je suis là, me répondit-il; reste tranquille, ou sinon je ferme la porte. »

Je ne tins pas compte de cet avertissement : je me suis mise à crier de toutes mes forces, & la porte fut fermée.

La sensation que j'éprouvai d'abord, fut horrible : je vis mes spectres familiers s'avancer menaçants vers moi; un d'eux tenait à sa main une lampe infernale qui éclairait des ombres épouvantables; tout cela dansait devant moi, & des bras décharnés s'allongeaient pour me saisir. Je cachai ma tête sous mes couvertures & j'eus une espèce de convulsion; mes cris ressemblaient à des hurlements, & je me tordais comme une corde de violon se tord sur des charbons ardents. Puis, tout à coup, voyant que les fantômes hideux que je croyais apercevoir ne me faisaient aucun mal, je me calmai; je pensai que mon père était là près de moi, que chacun dormait dans la maison, sans s'inquiéter des esprits malfaisants, & que j'avais peut-être tort d'y songer si souvent; tandis que je réfléchissais ainsi, mes yeux se refermèrent & je m'endormis.

Quand je me réveillai, le soleil éclairait ma petite chambre, & ma bonne me regardait en riant.

« Quel tapage vous avez fait cette nuit, me dit-elle, mais par exemple il n'a pas duré longtemps. Monsieur avait raison, c'était un bon moyen pour vous guérir. Je ne pouvais pas venir à votre secours, monsieur me l'avait défendu &, pour être plus certain d'être obéi, il m'avait enfermée. »

Je me mis à rire aussi, trouvant cela très-drôle.

Depuis cette époque, jamais je n'ai ressenti l'influence de la peur. Les hasards de mon existence m'ont placée plus d'une fois, comme vous le savez, en face de dangers réels, & à peine les battements de mon cœur se sont-ils accélérés à la vue du péril.

Dès le soir qui suivit ma guérison, je restai seule au jardin, courant joyeuse & triomphante dans les allées sombres, & jetant un regard de défi à la tour que la veille encore je croyais hantée par le diable. »

Philippe prêtait à ce récit une attention haletante.

« A quoi attribuez-vous ce miracle, madame? dit-il.

— Je crois, reprit madame de Savenay, qu'il suffit d'affronter franchement la peur, de lui tenir tête pour la vaincre. On emploie ce moyen avec les chevaux; on les conduit de force près des objets qui les effrayent, & quand ils les ont flairés, ils se calment & finissent même par ne plus les regarder. »

Un mois après cette conversation, le comte de Courson faisait ses préparatifs de départ. On était au printemps de 1859, le Piémont se couvrait de troupes qui allaient combattre, & le père de Philippe ne se souciait pas de rester au milieu de ce conflit pour donner à tous le spectacle des terreurs de son fils.

Philippe se présenta un matin chez son père, sous l'uniforme de soldat français.

« Vous n'avez pas le droit, dit tristement le vieux gentilhomme, de revêtir, même pour un instant, cette livrée; vous n'êtes, hélas! pas digne de la porter. D'ailleurs, le temps du carnaval est passé & je ne comprends pas le but de cette plaisanterie.

— Ce n'est point une plaisanterie, mon père, répondit Philippe; j'ai le droit de porter cet uniforme, car, depuis hier, je suis soldat. »

Une heure plus tard, Philippe partait avec son régiment : il avait obtenu du colonel la faveur de ne pas aller au dépôt & de se battre avant de savoir faire l'exercice.

Il ne se battit qu'un jour, mais son nom fut cité à l'ordre de l'armée; & le soir de la bataille, au moment où sa vue commençait à s'obscurcir, il vit briller sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur. Il la détacha bien vite, car il sentait que les minutes qui lui restaient à vivre étaient comptées; il la remit à un de ses camarades, en lui disant :

« Vous porterez cela à mon père. »

Ce furent ses dernières paroles; il mourut le sourire sur les lèvres. Sans doute, à cette heure suprême, Dieu lui accordait le courage qu'il avait acheté si cher.

La douleur du comte de Courson est encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a dix ans. Philippe est sans cesse présent à sa pensée; il le pleure, il lui tend les bras, & appelle de tous ses vœux le jour de l'éternelle réunion.

Mais tous ceux qui, jadis, avaient connu le malheureux père ont remarqué que depuis la mort de Philippe, son attitude est bien changée. Son regard a repris une fière expression. Sa taille s'est redressée, & sa démarche est assurée; l'amour paternel a fait revivre en lui toutes les croyances & tous les cultes de sa jeunesse; il regarde l'avenir, & se dit avec désespoir que sa race est éteinte, mais il se dit aussi que Philippe est mort bravement comme ses pères avaient vécu.

Le vieillard, du reste, n'est pas seul sur terre; miss Anna Campbridge s'est attachée à lui, elle est devenue sa fille.

Celle qui avait été la dernière fiancée du pauvre Philippe a voulu se consacrer à sa mémoire : elle est restée à Nice & passe sa vie entre les deux vieillards, dont elle est la consolation; quand elle les quitte un instant, c'est pour s'agenouiller sur la tombe du brave soldat qui a racheté en un jour toutes les défaillances de sa jeunesse.

Comtesse de Mirabeau.



LES ALOUETTES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISES

Parmi les innocentes bêtes
Qu'il avait en douce pitié,
François portait aux alouettes
Une singulière amitié.

Il aimait leur couleur de cendre
Qui lui rappelait le tombeau,
Et que lui-même voulut prendre
Pour sa tunique et son manteau.

Les voyant d'une aile légère
S'élever en chantant gaîment,
Quand elles avaient sur la terre
Trouvé quelques grains seulement,

« O créatures innocentes,
Par votre vol & vos chansons,
Vous nous donnez, quoiqu'ignorantes,
Disait-il, de grandes leçons.

» Nous devrions, suivant vos traces,
Savoir nous contenter de peu,
Et par nos actions de grâces,
En tout temps rendre gloire à Dieu.

» Nous devrions, vers la lumière,
Tendant d'un essor immortel,
Comme vous, mépriser la terre,
Comme vous, aspirer au ciel. »

Comte A. DE SÉGUR.



REVUE MUSICALE

GUIDO ET GINEVRA — LES BRIGANDS — L'OURS ET LE PACHA
LA CRUCHE CASSÉE — LES DEUX BILLETS
STABAT DE Mme DE GRANVAL — LA MORT DE DIANE
AU CONSERVATOIRE — COMPOSITIONS NOUVELLES



Guido et Ginevra, opéra français d'Halévy, fut représenté pour la première fois à Paris le 5 mars 1838; aucun ouvrage, pas même *la Juive*, lors de ses difficiles débuts, n'éprouva plus de vicissitudes que cette large composition. Le rôle de Guido fut écrit pour Adolphe Nourrit & celui de Ginevra pour mademoiselle Falcon. Mais avant que la partition fût mise à l'étude, le grand chanteur, si justement aimé du public, prit la fatale détermination de quitter l'Opéra. Les triomphes de Duprez qu'on avait exaltés outre mesure, lui semblèrent la critique ingrate de son talent. — Mademoiselle Rachel éprouva un découragement de cette nature devant les ovations faites à madame Ristori, dont le talent dramatique & remuant ne personnifiait nullement la simplicité majestueuse de la tragédie antique. — Le rôle de Guido confié à son successeur, Nourrit s'en alla mourir en Italie; les répétitions commencèrent. Après la septième, mademoiselle Falcon se sentit prise du mal qui devait l'enlever à la scène & céda son emploi à madame Dorus-Gras. C'est ainsi que cette représentation se trouva reculée jusqu'en 1838. Le succès fut égale à celui de *la Juive*, & il n'est pas aujourd'hui de musicien qui n'ait sur son pupitre la grande & pathétique partition de *Guido et Ginevra.*

On s'est étonné que l'ouvrage, interprété en ce moment par un ténor & un baryton français, puis par une cantatrice allemande, eût été traduit en italien. Pourquoi, se demandait-on de toutes parts, n'avoir pas laissé subsister l'œuvre primive sans l'asservir aux exigences d'une scène nouvelle? Hélas! c'est que le Théâtre-Italien n'avait pas le droit de représenter des opéras français. On assure que monsieur Bagier vient d'obtenir du ministre le privilége de faire jouer, les jours où les Italiens font trêve, les compositions qu'il jugera de nature à plaire au public & à remplir son escarcelle.

Nous devions cette explication aux nombreuses personnes, qui, ainsi que plusieurs critiques de journaux, se sont exclamées contre les coupures forcées qu'on a dû faire subir à la pièce.

On a supprimé, ce qui est fort regrettable, le tableau de l'orgie qui commencait le quatrième acte & qui avait été très-admiré; l'*aria* de Ginevra à la fin du premier acte, & d'autres morceaux d'une importance capitale. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage a obtenu un grand succès : l'air de Forte-Braccio parfaitement rhythmé par Bonnehée, & la fameuse romance :

Pendant la fête une inconnue,

qui a valu deux salves de bravos à Nicolini, un quinquette d'une excellente facture, le duo demi-bouffe de Ricciardo & Forte-Braccio, un troisième acte qu'il faudrait citer en entier, tant il est magnifique, l'air de Médicis, la grande scène de Guido, celle de Ginevra, un chœur religieux d'une belle & poétique inspiration, le chœur des brigands dans la chapelle funéraire, & le finale, tels sont les principaux morceaux que le public a chaleureusement applaudis. Le dernier acte n'a ni l'intérêt ni l'ampleur des précédents; on n'y a guère admiré que le chœur.

Vive la peste!

& le cantabile de Guido, après qu'il a reconnu Ginevra évanouie devant le seuil du palais de son père.

Toujours est-il que l'opéra d'Halévy, tout italien qu'il soit devenu, est une bonne fortune pour Paris dans ce temps de pénurie musicale.

Mademoiselle Krauss a chanté en grande artiste. Nous l'avions entendue il y a deux ans, & dès lors nous avions compris qu'à travers quelques défauts d'inexpérience, il se trouvait en elle des qualités qui devaient un jour en faire une cantatrice remarquable. Plus encore que son style & son chant on doit admirer en elle la chaleur & la plastique de la tragédienne. Rien de plus saisissant que sa sortie du tombeau à travers les misérables que le miracle a prosternés.

Nicolini aussi a été chaleureusement applaudi. On prétend qu'il avait demandé des conseils à Duprez, le créateur du rôle.

⁂

Les Brigands, si longtemps attendus ont fait leur apparition sur la scène de l'Athénée. Tout le monde sait que le sujet est emprunté à Schiller, tout le monde savait que Verdi en avait composé la musique. Il ne fallait rien moins que le plus sombre des mélodrames pour tenter ce fougueux broyeur de noir, surnommé par l'éminent critique Bertrand : le Caravage de l'opéra italien. Cette partition fut écrite par lui avant *le Trovatore* & *Rigoletto*, après les *Lombardi* et *Ernani*.

A l'époque où il composa *les Brigands*, le maestro ne cherchait pas aussi consciencieusement qu'il l'a fait depuis à rendre l'expression du libretto. Aussi se contentait-il, le plus souvent, d'épancher sa nature exubérante en cavatines chaleureuses & en chœurs à grand tapage. Nous retrouvons dans l'ouvrage nouveau ces sonorités violentes ces roulements de triples croches, au milieu desquels on a quelque peine à saisir les morceaux. Toutefois nous devons signaler la première scène entre Carlo & ses compagnons; les deux *cabalettes* énergiques lancées coup sur coup par le traître François, le bel adagio de l'air d'Amélie, de très-belles phrases dans la scène tumultueuse qui suit l'incendie, le *racconto* pathétique du vieillard, & plusieurs chœurs d'une large facture.

Au quatrième acte, la scène des remords & des visions de Franz est un morceau d'ensemble dont la strette est d'un grand éclat. Cette partition, si bruyante & si violente, est à l'étroit dans un aussi petit théâtre que l'Athénée. Il eût fallu un vaste espace à la musique formidable de Verdi, dont le nom avait attiré la foule & dont le bruit ne l'a ravie que médiocrement.

***

Pour ceux qui connaissent le talent de François Bazin, il semble toujours étonnant de le voir chercher avec passion des livrets bouffons; fin, correct, & discret dans ses compositions, il s'aventure avec élan dans le monde de la charge & y réussit à merveille. Le succès de *Maître Pathelin* a donné raison à sa verve badine. L'accueil fait à cette pièce n'était certes pas uniquement dû au mérite du célèbre fabliau gaulois. La musique y était remarquable. *Le voyage en Chine* eut cent cinquante représentations; c'est assez dire que M. Bazin sait passer, avec infiniment de tact & de talent, du grave au doux, du plaisant au sévère.

La fameuse bouffonnerie *l'Ours et le Pacha*, livret de Scribe et Saintine, musique de François Bazin, vient d'être représentée à l'Opéra-Comique. Les plaisanteries proverbiales. immortalisées par Brunet, Odry, Vernet, Lepeintre & madame Vautrin, sont restées dans toutes les mémoires. Le nouveau livret en a conservé les meilleures. L'ouverture est très-fine; elle conviendrait mieux à une comédie doucement gaie qu'à un vaudeville burlesque. On a particulièrement applaudi le premier chœur; les couplets de Roxelane, le duo

Prenez mon ours,

et le duo des deux animaux.

En somme, c'est une composition bien faite, une musique allègre, dans laquelle on sent une sorte de coquetterie de bon aloi, qui donne du charme à la pièce. Mais ce sont là de ces succès éphémères dont monsieur Bazin ne doit pas se contenter.

***

La Cruche cassée sert de sujet à l'un des plus gracieux tableaux de Greuze. Messieurs Hippolyte Lucas & Emile Abraham l'ont choisi pour en faire un joli petit opéra comique, dont M. Pessard, grand prix de Rome, a composé la musique.

Il s'est inspiré du genre de Gounod, & a traité ce libretto naïf avec une grâce poétique légèrement teintée de mélancolie. La meilleure page de la partition est à coup sûr l'ouverture. On y remarque aussi une jolie romance de tenorino & un quatuor très-sérieusement étudié.

***

Ne quittons pas la pastorale, sans dire quelques mots de l'opérette de M. Poize, intitulée *les Deux Billets*, que vient de nous donner l'Athénée. La musique est souriante, aimable & légère. On doit citer de jolis couplets qui ont été redemandés, un duo plein de verve & un finale très-bien rhythmé; les autres morceaux n'ont qu'une médiocre valeur; en somme : petite *salle*, petite pièce, petit succès.

***

Madame de Granval vient de prouver une fois de plus qu'elle est un compositeur sérieux. Messieurs Auber & Ambroise Thomas l'ont proclamé derechef tout récemment à l'audition de son *Stabat*. C'est là une œuvre que l'on écoute avec toute l'attention qu'on apporte à la lecture d'un bon livre.

***

La seconde audition de l'œuvre symphonique & lyrique de M. de Vaucorbeil, *la Mort de Diane*, par la Société des concerts du Conservatoire, en est venue affirmer tous les mérites. C'est une œuvre de haut style que mademoiselle Krauss interprète en grande musicienne. Espérons que cette heureuse tentative encouragera le comité à nous réserver chaque année quelques surprises du même genre, le fin public du Conservatoire lui en saura gré, ainsi qu'il l'a prouvé par ses applaudissements enthousiastes,

***

— Au nombre des compositions distinguées en ce moment, il faut citer *l'Invitation à la Polka*, de Michel Bergson, qui est de plus en plus recherchée. On la trouve chez Cellerin, 11, faubourg Poissonnière.

— On trouve chez Brandus & Dufour une série de jolis arrangements pour piano, sur les motifs de *la Princesse de Trébizonde*, opéra d'Offenbach, & arrangés par les meilleurs compositeurs. Un des plus remarquable est intitulé: *Deux Bouquets de Mélodies*, *Mosaïques pour le piano*, par Cramer.

— Viennent de paraître, au *Ménestrel : Marietta*, la valse du comte Gabrielli; *le Souvenir du Moncel,* polka-mazurka; *les Premières Roses*, valse composée par Don Leylo; & *Mandarina-Polka.*

— Comme musique de chant, nous recommandons un charmant recueil de six nouvelles mélodies, par J. B. Wekerlin; une belle page de Louis Lacombe, *Au pied d'un Crucifix*; — *Ophélie*, chantée par mademoiselle Nilsson, & composée sur les motifs d'*Hamlet*, par L. Arditi; et enfin du même auteur : *Capricio-Mazurka*, chanté également par mademoiselle Nilsson, & se trouvant aussi au *Ménestrel.*

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BOUDIN NORMAND

Prendre un kilogramme de porc frais, autant que possible entrelardé, mais moins de gras que de maigre, hacher ce lard très-menu (comme chair à pâté). — Puis, dans une terrine, casser quatre œufs dont on garde les blancs que l'on met en neige. — Ajouter aux jaunes d'œufs une demi-livre (250 grammes) de mie de pain émietté; le hachis de porc, du sel, du poivre, de la poudre de quatre épices; un peu de poudre de cannelle; du persil haché bien fin, deux ou trois échalotes également hachées ; puis pétrir le tout en y ajoutant un litre 25 centilitres de lait — ajouter les blancs d'œufs en neige — empocher dans des boyaux au moyen d'un large entonnoir. — Il ne faut pas trop presser la pâte dans les boyaux, pour qu'ils ne se déchirent pas en les passant immédiatement à l'eau bouillante pendant cinq ou six minutes. — Les faire égoutter sur un linge blanc & les suspendre dans un lieu sec. — Ce boudin se conserve pendant huit ou dix jours, mais il est meilleur frais. — Il accepte fort bien la truffe ou le champignon.

SALMIS DE DINDON

Excellente manière de servir les restes d'un dindon. On coupe proprement les membres & les chairs; on les met dans une casserole avec un verre de vin blanc, persil, ciboules, champignons, & même un peu de truffes, le tout haché; sel, gros poivre, trois cuillerées de bouillon, ou mieux de jus; on laisse réduire à courte sauce, on ajoute au moment de servir un anchois dessalé & un bon jus de citron.

REMÈDE DE BONNE FEMME CONTRE LES POIREAUX

Ce remède est plutôt un remède de matelot contre un mal qui afflige & qui enlaidit. Il faut se procurer dans un port de mer des petits coquillages blanc & violet qu'on nomme *monnaie de Guinée;* on en fait dissoudre un ou deux dans du jus de citron pur; on touche le poireau avec cette dissolution, on touche légèrement & fréquemment, & l'excroissance disparaît.



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

J'ACHEVAIS de coller derrière un joli cadre doré l'imitation de peinture à l'huile que tu t ouveras dans ce numéro, & toute fière de mon œuvre, je me disposais à l'accrocher dans son jour le plus favorable contre une des murailles de ma chambre, quand Marie & sa sœur, bientôt suivies de Thérèse & d'Adrienne, entrèrent en petits ouragans.

« Bonjour, Jeanne, chère Jeanne ! comment vas-tu & que fais-tu, petite fée ?

— De la coquetterie à votre intention, mes amies.

— Comment cela ?

— Je pare de mon mieux, pour que vous l'appréciiez selon son mérite, quelque chose dont votre journal veut vous faire la surprise le premier du mois prochain,

— Un poisson d'avril !

— Non, ce joli bébé endormi & ce gros chat gourmand qui profite du sommeil de son petit maître pour lécher le dessus de sa tartine.

— Oh ! sont-ils gentils, tous les deux, on les embrasserait.

— Il est de fait que ce groupe est réussi au gré de mon désir, &, je l'espère, au gré des vôtres, mesdemoiselles.

— Je crois bien, on jurerait de la peinture ! C'est une petite œuvre d'art...

— Qui va grossir la liste de celles que nous devons depuis tant d'années à notre artiste ordinaire & extraordinaire, l'habile monsieur Dupuy, dont les procédés vont toujours se perfectionnant...

A propos de perfectionnement, je voudrais bien savoir, Jeannette, demanda Marie, si vous allez continuer à donner, chaque mois, dans les éditions bi-mensuelles, une feuille de travaux d'aiguille, avec leurs explications dans le texte, comme vous venez de le faire dans deux numéros consécutifs ?

— Oui, chère Marie; car nous tendons à ce que ces éditions deviennent chaque jour d'une plus grande & plus véritable utilité dans la famille.

— Mais vous ne sacrifierez pas, au moins, ces causeries que j'aime tant ?

— Rassure-toi, coquette, répliqua sa sœur. Si j'ai bien compris Jeanne, les deux éditions bi-mensuelles, sans perdre rien de ce qu'elles avaient jusqu'ici, donneront tous les 16 du mois une petite planche de travaux en plus, &, à mon humble avis, elles réuniront désormais l'utile & l'agréable, les travaux d'intérieur & les superfluités élégantes .

— C'est cela même.

— Et l'édition hebdomadaire, qu'est-ce qu'elle gagnera ? fit Adrienne ; — chacun prêche pour son Saint.

— Elle aura aussi quatre pages de travaux d'aiguille dans tous ses numéros autres que le premier samedi du mois...

— Parfait ! dit Adrienne, sans vouloir en entendre davantage. Maintenant je vais vous conter une grande nouvelle.

— Tiens, nous aussi, nous en avons une à vous apprendre, de grande nouvelle.

— Moi, c'est un mariage, reprit Adrienne. —

— Comme nous !

— Et lequel ? demanda Thérèse en même temps que moi.

— Celui de notre chère Berthe, fit Lucie.

— Celui de ma cousine, mademoiselle de V..., dit Adrienne.

Les exclamations se croisèrent.

— Ah! ah ! en vérité ? cette bonne Berthe! cette belle Valentine! & qui épousent-elles ?

— Berthe se marie avec un jeune homme, fils d'un vieil ami de sa famille & avocat depuis peu.

— Valentine épouse un richissime agent de change.

— Et pour quand, ces grands événements?

— Pour le premier samedi qui suivra Pâques, répondit Adrienne.

— Est-ce singulier, interrompit Marie, la noce de Berthe est fixée au même jour !

— La cérémonie aura lieu à Saint-Roch, continua Adrienne.

— Le mariage de Berthe aussi.

— Entre midi & une heure.

— Comme Berthe encore ! c'est vraiment un hasard tout particulier.

— Mesdemoiselles, déclara Marie qui avait subitement perdu son air enjoué, ce rapprochement

est très-fâcheux, car vous n'êtes pas sans avôir entendu dire que lorsque deux mariages se célèbrent en même temps, l'un des deux est infailliblement malheureux.

— Oh! la petite sotte, qui ajoute foi à ces contes de nourrices, à ces sornettes, s'écria Lucie en riant; alors, toi, quand tu te marieras, il ne faut pas demander si tu auras soin — selon la recommandation de notre vieille Nanette — de ne pas laisser ton mari te mettre l'anneau nuptial plus loin que jusqu'à la première phalange, autrement tu ne serais pas sûre de régner dans le ménage & je crois que tu tiendras quelque peu à cette souveraineté, petite sœur.

— Méchante! fit Marie confuse des railleries de Lucie & de nos rires. N'est-ce pas, mesdemoiselles reprit-elle, que ces superstitions existent un peu partout, & non-seulement en France, mais aussi à l'Étranger?

— C'est vrai, dit Adrienne, & pour ma part je fus témoin l'année dernière, au mariage de la jeune princesse de M..., d'une gracieuse & très-poétique coutume russe dont le point de départ est une superstition semblable à celle de la vieille Nanette. Après la cérémonie religieuse, alors que les mariés reprennent le chemin du logis, on étend sur leur passage un morceau de satin rose, qui est l'emblème des jours tissés de soie qu'on leur souhaite, & celui des époux qui pose, le premier, le pied sur le riant tapis, a toutes sortes de bonnes chances pour sa suprématie dans le ménage.

— Moi, dit Lucie, je n'aime pas du tout la pensée qui a donné naissance à ces superstitions, poétiques ou non! Il semble qu'on y pose l'homme & la femme, ces deux êtres destinés à s'appuyer l'un sur l'autre, comme des antagonistes ne cherchant qu'à s'enlever l'un à l'autre cette autorité qui, en somme, doit n'appartenir qu'au seul chef de la famille, puisque la femme, en se mariant, jure librement obéissance à celui qu'elle choisit.

— Puissamment raisonné, ma très-logique & très-loyale Lucie; mais, rassurez-vous, les superstitions de ce genre ne font de mal à personne, car on n'y ajoute pas foi; on les constate, on en plaisante comme nous en ce moment, & voilà tout.

—En attendant, vous êtes de noce tout du long, mesdames! bien certainement Lucie ou Marie sera demoiselle d'honneur de Berthe?

— C'est justement ce qui nous met dans un grand embarras, répondit gaiement Marie, tout à fait rassurée à l'endroit du bonheur de son amie. Laquelle de nous acceptera, puisque Berthe nous laisse le choix, & qu'il ne doit y avoir qu'une demoiselle d'honneur du côté de la mariée, & une du côté du marié? Je prétends à la chose, comme la plus jeune — on favorise toujours les enfants, vous savez! — Mais Lucie revendique son droit d'aînesse.....

— Eh bien! tirez au doigt mouillé, à la courte-paille; le hasard décidera.

— Il me vient une lumineuse idée, mettons dans cette corbeille à ouvrage deux bouts de *faveur*..... Bon, ce rose pour Lucie & ce vert, couleur d'espérance, pour moi: Mêlons, fermons les yeux & tirons. — Ce sera le vert qui gagnera.

— Tu es demoiselle d'honneur, Marie; j'ai amené le ruban rose.

— Quel bonheur! quel bonheur! tu n'en es pas trop fâchée, Lucie? Non?... Tant mieux!... Papa m'a promis, si je quêtais, de me donner une jolie robe de soie neuve, & maman, le chapeau assorti. Je demanderai que tu aies les pareils, pour te dédommager, ma sœur... Et puis, si mon quêteur est bien appris, peut-être m'offrira-t-il un beau bouquet de fleurs naturelles, le matin de la cérémonie, comme je l'ai vu faire je ne sais plus à quel mariage...

—Oh! ce n'est pas un usage général, cela, Marie.

— Dans tous les cas, ma chère, c'est un usage que je trouve charmant, surtout si le bouquet est de lilas blanc & de boutons de rose. — Je raffole du lilas blanc, moi! — Ça, mesdemoiselles, je n'ai jamais été demoiselle d'honneur, qu'est-ce que j'aurai à faire?

— Oh! presque rien! Le matin du mariage tu commenceras par te faire bien belle — nous nous en rapportons à toi pour ce soin. — Puis tu accompagneras tes parents et ta sœur à l'église, où devra avoir lieu la bénédiction nuptiale; & tu resteras auprès d'eux jusqu'au moment où le monsieur ganté de beurre frais, qui aura été désigné pour te servir de cavalier, viendra t'offrir la main, ainsi que la bourse de quêteuse. Alors, tu quitteras ta place, &, toujours guidée par ce monsieur, tu iras tendre gentiment la bourse à toutes les personnes devant lesquelles vous conduira le bedeau ou le suisse. A chaque offrande, un joli sourire, une inclination modeste, & voilà! Tu auras bien soin, dans tes diverses évolutions à travers les assistants, de ne pas laisser tomber ta bourse & tout ce qu'elle contient par terre, car c'est fort désagréable & encore plus intimidant. — Je le sais, moi, pour avoir eu un jour cette maladresse!... Enfin, le monsieur, toujours précédé du suisse, te reconduira près de ta mère, — où, après lui avoir fait une belle révérence de remerciement, tu n'auras plus qu'à prier jusqu'à la fin de la cérémonie pour le bonheur des époux.

Ton rôle se termine là; le reste de la journée, tu n'auras ni plus ni moins à faire que les autres jeunes filles. — L'usage est aussi que la mariée offre un petit souvenir — en général, un bijou — à sa demoiselle d'honneur, qui lui donne, en échange, un coquet ouvrage de ses mains, destiné à orner son nouveau ménage.

— Merci mille fois, Jeanne. — Grâce à tous ces détails, je crois que je sortirai d'affaire à merveille. A présent, causons un peu des autres cadeaux que la mariée doit faire ou recevoir; c'est si amusant!

— Non pas, non pas, se hâta de dire Lucie. — Le temps nous manque aujourd'hui, & il est plus

sage d'aller bien vite travailler aux bandes d'appliques de la chauffeuse de satin noir capitonnée que nous voulons donner à Berthe; car si nous ne nous dépêchons, jamais elle ne sera finie à temps! Au revoir donc, mesdemoiselles, nous reparlerons de tout cela une autre fois. »

Marie se laissa entraîner à regret par sa raisonnable sœur; mais ce fut à la condition expresse que nous ne dirions plus un mot de ces intéressants mariages, tant qu'elle ne serait pas des nôtres.

Je te quitte donc au plus vite, ma chère Florence, afin de n'être pas tentée, même avec toi, de violer ma promesse, & en remettant à notre prochaine correspondance le récit de ces deux fameuses noces.

Ton amie toujours,
JEANNE.

MODES

Déjà le moment arrive de s'occuper des toilettes du printemps, & pour te bien renseigner sur cet important sujet, je suis allée faire une tournée dans les principaux magasins de Paris.

Au *Grand Marché-Parisien* j'ai beaucoup admiré le *Taffetas Raphaël,* liséré aux couleurs italiennes, & fabriqué avec les meilleures soies d'Italie.

La solidité en est garantie, le prix commence à 6 francs 75 & va jusqu'à 12 francs 75.

On trouve aussi dans cette maison du Taffetas de Lyon souple & brillant, noir nouveau, de très-belle qualité à des prix fort raisonnables.

Des Poults de soie, Cachemires de soie, Draps de France, etc., etc.

Dans les soieries blanches, il y a également un grand choix, & elles sont toutes d'une fraîcheur irréprochable.

Un assortiment complet de Florence & de Marceline de bonne qualité pour doublure, du Satin de Chine, Serge & Levantine.

On m'a fait voir des Popelines du Yorkshire, tramées laines, nuances variées, à 40 centimes le mètre.

Des Grisailles à 95 centimes, de la Cretonne, Popeline Irlandaise, Épinglinés, Casimir Russe, Taffetas de Paris, Granité byzantin, Sergé de Hongrie, Sergé de Smyrne, Sablé du Nil, etc., etc.

Il me serait impossible d'énumérer ici l'énorme quantité de tissus que possède cette maison; je termine donc par le Cachemire uni, avec lequel se font les costumes de la saison.

On portera beaucoup de jupons plissés à plat, & repassés. — Les jupes & les vêtements peuvent être tout-unis sans garnitures, surtout pour les jeunes filles. Avec ce genre de jupons, on met extrêmement peu de crinoline; souvent pas du tout, Il faut un jupon de dessous en grosse mousseline, ayant par derrière seulement trois grands volants très-amples.

Quelquefois on fait les costumes de cachemire de deux teintes de même couleur, comme celui-ci, par exemple: Il est marron. Le jupon, en cachemire foncé, est plissé à plat. — La jupe courte devant & très-bouffante par derrière est garnie tout autour d'un biais de cachemire & d'un effilé de laine. Elle est en cachemire marron, d'une teinte plus claire, ainsi que la petite casaque ajustée, formant postillon par derrière & petites basques devant. Le tout, orné du même biais & du même effilé que la jupe. — Ceinture de soie marron foncé, comme le jupon; elle passe sur les basques par devant, & se noue derrière sous le postillon. Les coques du nœud de ruban doivent être assez longues pour dépasser le postillon. Bouts larges & courts — Chapeau de paille marron, bordé & orné de velours marron de même nuance. Plumes frisées des deux teintes. — Ce même costume peut être copié n'importe avec quelle étoffe. Il est fort joli en gris & en bleu.

Le foulard s'emploiera beaucoup pour les plus jolis costumes de printemps.

Je suis allée visiter les nouveautés du magasin de *l'Union des Indes*, rue Auber, 1, et j'ai été émerveillée de tout ce que l'on m'a fait voir.

J'ai remarqué, pour robes de chambre, de très-beaux dessins de cachemire, des rayures, des palmes, etc. — De jolis bouquets Pompadour sur fond gris perle, havane clair, saumon, mauve, blanc, etc., font de charmantes étoffes de toilettes de soirée, pour jeunes filles, & peuvent aussi être employées en costumes courts. Le jupon en foulard uni, ou à rayures. On m'a montré des semis de petits boutons de rose, des violettes, des pensées sur des fonds unis. Ensuite, de plus grands dessins enguirlandés. Puis, sur des fonds pointillés, de petits muguets, des petits boutons de rose, des rayures Florian, etc.

Il y a aussi des foulards croisés, des foulards Eugénie, de couleurs délicieuses.

Sur des fonds foncés bleu, noir, des petits cailloutés blancs.

Sur de l'écru, des petits dessins noirs, des losanges, des carrés, des vermicelles, des petits *ne m'oubliez pas*, des pastilles en toutes nuances, des petits pois, des mille pois.

De larges rayures, pour jupons, sur foulard croisé.

Des foulards lisses, à rayures moyennes & de toutes petites, pour chemisettes. — Du pékin, des mille raies, etc., etc.

J'ai beaucoup admiré la Laïntown, tissu très-fort, très-brillant, glacé ou non glacé. Les teintes en

sont très-douces & parfaitement bien réussies : blanc, rouge, rose, bleu, lilas, écru, etc., etc.

On fait de larges ceintures avec ce tissu, ainsi que des cravates longues, & aussi de petites tuniques pour robes de bal.

Il y a encore le foulard *sagalien*, tissu double & sans apprêt, de toutes les nuances possibles, mais surtout joli en écru, pour costumes ornés de velours noir ou de nœuds de ruban bleu.

Enfin, le foulard crépon de l'Inde, crépé comme le crêpe de Chine, très-solide, & ne se tachant pas à l'eau. On en fait des casaques Watteau, ornées de dentelle blanche & noire.

Cette étoffe, *en noir*, sera beaucoup employée, mélangée avec de la couleur. Cela ne peut se froisser, est d'une grande souplesse, & forme de jolis plis très-bouffants.

Mais ce qui aura une grande vogue, c'est le crêpe de Chine, dont la fabrication est tout à fait remarquable cette année.

Ce tissu est cher; mais il en faut très-peu pour un costume. La largeur est d'un mètre quarante centimètres. On trouve les plus jolies nuances, vert Isly, rose thé, caroubier, vin de Bordeaux, fleur de pêcher, etc.

On se sert du crêpe de Chine pour ceintures, cravates, & ornements de chapeaux, que l'on garnit également en gaze.

Le chef de cet établissement tient à cœur de n'avoir que d'excellentes étoffes, & toujours des nouveautés. Il se charge de faire nettoyer & remettre à neuf les robes qui ont été achetées chez lui ; mais si tu ne veux pas avoir recours à son ministère, tu peux te procurer, 31, rue du Dix-Décembre, à la parfumerie Ninon, un savon nommé *serico-sapo*, avec lequel tu pourras nettoyer tes étoffes de foulard sans en altérer les nuances.

Bientôt vont apparaître aussi les modes de la saison nouvelle, & quelques-unes de mes amies ont déjà vu dans les salons de madame Hamm, de ravissantes nouveautés ; ce sont des chapeaux intermédiaires entre les modes de l'hiver & les fantaisies du printemps ; c'est un charmant contraste de velours & de blondes, d'ornements légers & de vives nuances. Les formes de ces chapeaux sont gracieuses, élégantes, sans excentricité & surtout combinées pour plaire à tous les goûts, s'harmoniser avec tous les genres de toilettes & convenir à tous les âges.

Au milieu d'une telle variété, les drescriptions sont tout à fait impossibles; mais ce que l'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est qu'on ne saurait imaginer un choix de modèles plus jolis & de meilleur goût.

Pour les chapeaux fermés, que les barbes soient en crêpe de Chine ou en gaze, on y coud généralement un petit effilé au bord.

On voit aussi chez madame Hamm (rue Halévy, 8) quelques chapeaux de couleur, s'harmonisant avec le reste de la toilette. Ils sont en tulle ou en crêpe, avec ornements de même nuance, plumes ou fleurs. Mais les chapeaux noirs ne sont pas abandonnés. Pour une jeune fille on peut les orner avec un petit nœud ou pompon de couleur en ruban effilé, ce qui est très-léger, élégant & peu coûteux.

***

La machine à coudre Willcox & Gibbs, tout en étant très-bon marché, a l'avantage d'être universelle dans son application ; elle possède quarante guides brevetés qui l'approprient à tous les usages, pour toutes les branches possibles d'industrie, les manufactures, la famille, etc. Son mécanisme, qui est des plus simples, la rend d'un entretien facile, & permet à toute personne qui en fait l'acquisition d'être promptement familiarisée avec toutes les parties qui la composent. Elle ne se dérange pas pour des causes inexplicables, & reprend le travail même après plusieurs mois de repos. On peut, au moyen du presse-étoffe que l'on change, exécuter les plus jolis dessins de broderie sur drap ou cachemire, & même les broderies en appliques; ce presse-étoffe permet de suivre les contours des dessins les plus compliqués.

***

L'eau et la pommade vivifiques, en dépôt chez messieurs Philippe & Compagnie, 24, rue d'Enghien, sont employées avec beaucoup de succès depuis plusieurs années. — L'eau vivifique nettoie parfaitement la tête sans le secours du peigne fin, qui a l'inconvénient de casser les cheveux; deux ou trois lotions par semaine suffisent pour entretenir la chevelure en bon état & la préparer à recevoir la pommade, qui, grâce à cette préparation, ne graisse nullement les chapeaux & les coiffures. — La pommade vivifique arrête la chute des cheveux & leur donne de la souplesse & de l'éclat. — Le cold cream vivifique est aussi un excellent cosmétique pour l'entretien de la peau.

En nous bornant à ces quelques lignes, nous avons la conviction que les personnes qui emploieront ces divers produits trouveront qu'ils tiennent beaucoup plus qu'on a promis pour eux.



Modes de Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Modes de Mme Hamm, 8, r. Halévy _ Foulard de l'Union des Indes, 1, r. Auber.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODE

Toilette de mariée. — Robe en faye avec haut volant d'Angleterre maintenu par une grosse ruche, à plis doubles, en gaze; le point est recouvert par un cordon de fleurs d'oranger qui court sur toute la ruche. — Corsage ouvert, garni de la même ruche plus petite. — Traîne bordée de la grosse ruche. — Ceinture drapée, garnie d'une dentelle de 15 à 20 centimètres, surmontée d'une ruche très-basse; le drapé est fixé à la ceinture par un nœud bordé d'un rouleauté; la ceinture est fermée par une agrafe en fleurs d'oranger retombant en cascade. On peut remplacer l'angleterre par un volant en gaze ou en faye, et le cordon de fleurs d'oranger par un rouleauté en satin ou en velours royal. — Col Angleterre avec rabat en lacet sur lequel retombe une légère branche de fleurs; manchette assortie. — Voile en tulle illusion. — Coiffure en fleurs d'oranger avec traîne.

Toilette de jeune fille. — Robe en taffetas ornée de deux volants en biais légèrement froncés; la tête est formée par une *ruche-feuilles*, traversée par un velours noir ou de teinte un peu plus foncée que la robe. — La tunique avec corsage à revers est ornée de même, & forme derrière deux larges pointes comme devant, elle est très-froncée à la taille, derrière; le revers de la manche est simulé par la ruche. — Chemisette en mousseline avec col remontant & rabat en valencienne retenue par une applique brodée au plumetis. — Chapeau en tulle avec diadème plissé, touffe de roses de haie, barbes plissées.

Toilette de petite fille. — Robe en foulard rayé, avec revers en velours garnis d'une petite ruche traversée par un velours noir. — Corsage décolleté à basque & à revers garnis comme ceux de la jupe; les mêmes revers sont répétés dans le dos au corsage & à la basque. — Ceinture en velours bordée d'un velours noir. — Jupon en taffetas avec haut volant plissé, retenu par un large velours noir. — Chapeau en gros grain avec rouleauté en velours royal, nœud mélangé de coques en gros grain & en velours royal, panache retombant un peu sur le côté. — Chemisette en batiste avec col & poignets garnis d'une petite bande brodée & festonnée.

QUATRIÈME CAHIER

Parure — C. T. enlacés — Entre-deux — Mouchoir avec M. D. — Porte-allumettes — Entre-deux filet guipure — Bouillonné à tête double — Fleur en laine, œillet — Carré filet-guipure — Jeanne — L. M. F. — A. L. F. — Revers et parement soutachés — M. J. — Garniture — M. M. enlacés — Bonnet d'enfant — Alice — A P. enlacés — Corbeille de bureau — Bourse de quêteuse — Serviette à thé au crochet — — Garniture plissée pour robe — Deux alphabets cordon pour linge de table — Entre-deux — Garniture.

PLANCHE IV

PATRON

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Chemisette.

Les abonnées à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Corsage basquine.
Jupon tournure.
Costume de petit garçon de six à huit ans.
Basquine courte } pour petite fille de 4 à 5 ans.
Col matelot }

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Déshabillé avec pèlerine à pointes.

ÉNIGME

J'ai trois pieds et je sers tous les jours dans la vie,
On me divise en cinq et non plus par moitié,
Ni par quart : je vaux peu, j'excite peu l'envie,
Pourtant qui ne m'a plus est digne de pitié.

MOSAÏQUE

On demandait un jour au Poussin comment il était arrivé à ce rare degré de perfection dans son art :

— Je n'ai rien négligé, répondit-il.

***

Dans ses derniers jours, monsieur Ingres allait au Louvre & y copiait une tête, comme l'aurait fait un jeune élève. Quelqu'un lui demanda pourquoi il s'assujettissait à ce travail :

— Pour apprendre.

***

LE CHAMP DE BATAILLE D'AZINCOURT

Après la funeste journée du 22 octobre 1415, le bailli d'Aire & l'abbé de Ruisseauville firent creuser trois fosses profondes où l'on disposa cinq mille cadavres tombés sur le champ de bataille.

On entoura ce cimetière d'une haie d'épines & d'un fossé; on y planta des arbres, & pendant plus de quatre siècles, aucun pied ne foula ce sol respecté. En 1734, madame de Trumecourt y éleva une chapelle; elle fut démolie en 1793, & les pierres qu'on en retira furent employées aux plus vils usages.

En 1815, les officiers anglais fouillèrent une des fosses & en retirèrent des ossements, des armes rouillées, un *oliphant* en ivoire sculpté, des pièces d'or & d'argent aux effigies des rois Jean & Charles V.

On arrêta ces profanations; le marquis de Tramecourt racheta le terrain où trois de ses ancêtres reposent, & on vient, en 1869, d'y ériger un calvaire, double monument de la religion & du patriotisme.

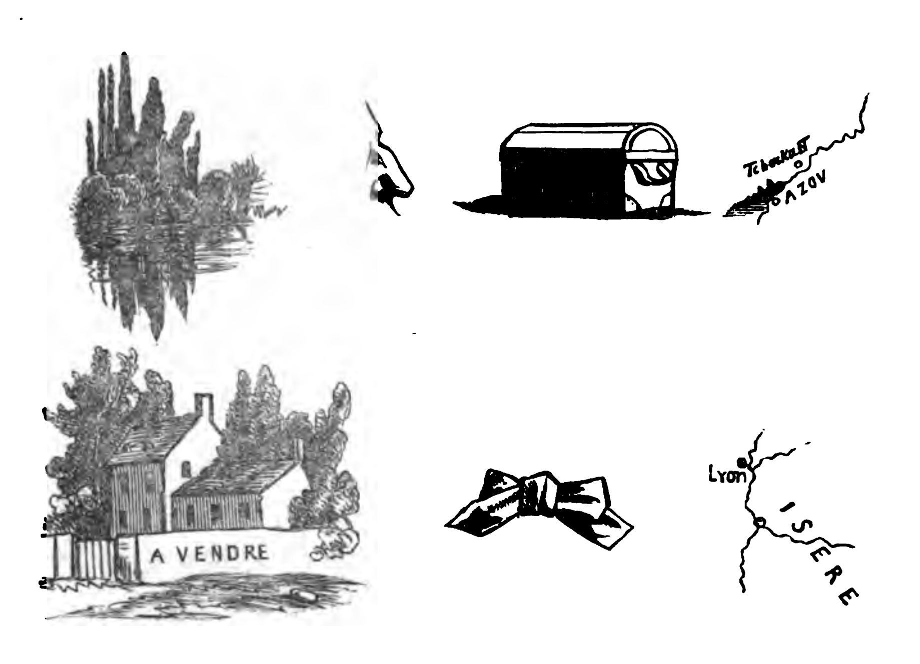
—

Ce qu'il y a de cruel dans les grandes douleurs causées par les grandes pertes, c'est de voir la profonde indifférence des autres.

CHÊNEDOLLÉ.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : Le sage est toujours assez riche.

RÉBUS



1757 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LA TÉLÉGRAPHIE

(DEUXIÈME ARTICLE.)

La télégraphie nouvelle ne devait point sortir d'un cerveau humain, comme Minerve de celui de Jupiter, tout armée; elle devait naître d'une puissance occulte, avec l'aide de la science & le concours de ses plus éminents disciples.

Cette puissance, aussi incontestable qu'invisible, aussi vieille que le monde, est l'électricité. Elle joue assurément un rôle immense dans l'univers, & malgré les recherches, les études assidues dont elle a été l'objet, son origine, sa nature propre nous sont encore inconnues.

Sa présence se manifeste par des attractions, des répulsions, des commotions violentes, des décompositions chimiques, des effets lumineux. Cherchez l'agent, il n'est nulle part.

Est-ce un fluide, est-ce un sylphe?...

Six cents ans avant l'ère chrétienne, un philosophe, nommé Thalès, fit la première remarque de la propriété qu'acquiert l'ambre jaune par le frottement, celle d'attirer les corps légers, tels que morceaux de papier, barbes de plume, etc., & le mot *électricité* rappelle cette substance dans laquelle le fluide électrique fut observé pour la première fois; il dérive du mot *électron*, qui signifie en grec ambre jaune.

Les connaissances des anciens sur l'électricité ne s'étendirent pas au delà de l'observation de Thalès.

A la fin du seizième siècle, l'attention des physiciens fut rappelée sur cette question par Gilbert, médecin de la reine Élisabeth à Londres. L'électricité devint, dès lors, l'objet de sérieuses études. Succesivement Otto de Guericke, Æpinus, Franklin, Volta, Davy, Œsted, Ampère, Faraday & surtout Becquerel découvrirent peu à peu les secrets de cet agent mystérieux & parvinrent à le dompter sans le connaître.

L'idée d'appliquer l'électricité aux communications à distance remonte à la fin du siècle dernier & a passé longtemps pour une énorme utopie scientifique.

Les hommes sont généralement portés à rejeter comme une folie les choses qui dépassent leur intelligence; de là tant de scepticisme dans l'ordre matériel & dans l'ordre moral.

Comme la télégraphie ancienne, la télégraphie électrique eut ses tâtonnements, ses tentatives infructueuses, ses temps d'arrêt, ses vives impulsions.

Les premiers essais sont faits à Genève par Lesage, physien français, en 1774.

Ce savant avait établi une espèce de correspondance au moyen de vingt-quatre fils métalliques & autant de balles de sureau, attirées & repoussées à volonté par le courant d'une machine électrique. La balle en mouvement représentait une lettre.

En 1797, un autre Français employa la bouteille de Leyde, mais aucun de ces moyens ne pouvait donner de résultats pratiques; il fallait encore arracher à la science de nouveaux secrets, & plusieurs savants distingués se disputèrent cet honneur.

Un Italien, Galvani, professeur d'anatomie à Bologne, étant parvenu, entre autres expériences, à faire faire de la gymnastique à une grenouille

décapitée, attribua ce phénomène à l'existence d'une électricité inhérente à l'animal.

Volta, un de ses compatriotes, professeur de physique à Pavie, dit :

« Non, ce phénomène est dû au contact de deux métaux.

— Mais non !

— Mais si !

— Je vous dis que non !

— Je vous dis que si !

Une lutte s'engagea entre les deux savants, & de même que du choc de deux épées, la lumière jaillit du choc de leurs idées.

Volta avait raison... Galvani n'avait pas tort ; il appuya son opinion sur des expériences péremptoires ; elle s'est confirmée depuis, & le jour n'est peut-être pas très-éloigné où il sera prouvé que notre corps n'est autre chose qu'une merveilleuse machine électrique.

Volta, de son côté, prouva la justesse de sa théorie par l'invention de la pile qui porte son nom, & qui ouvrit une ère nouvelle à la télégraphie. C'est, en effet, à dater de cette découverte seulement que la télégraphie électrique prend réellement son essor.

La découverte de la pile voltaïque fit grand bruit dans le monde scientifique. On rechercha avec intérêt quels étaient les phénomènes qu'on pouvait obtenir de cette source constante d'électricité, & un des premiers que l'on observa fut la décomposition de l'eau. De suite vint l'idée d'employer ce moyen à la correspondance. En 1811, le physicien Sœmmering adressa à ce sujet un mémoire à l'Académie de Munich.

Le système proposé consistait en trente-cinq vases pleins d'eau distillée, — vingt-cinq représentaient l'alphabet, & dix les dix chiffres. Chaque vase était en communication avec deux fils métalliques, ce qui faisait *soixante-dix* fils pour un seul poste. Il est très-heureux que cette proposition n'ait pas eu de suites, elles eussent été fâcheuses. Nous serions aujourd'hui sous une vraie tente métallique.

Les académiciens de Munich & d'autre part s'endormirent sur la question électrique, sans doute pour lui donner le temps de mûrir. Ce fut en 1820 seulement qu'ils furent réveillés en sursaut par Œrsted, qui leur apportait la découverte de *l'électro-magnétisme.*

Ce physicien remarqua qu'un courant voltaïque circulant autour d'une aiguille aimantée la détourne de sa position naturelle.

La possibilité d'appliquer ce nouveau fait à la télégraphie mit en travail bien des imaginations dont les efforts ne furent pas tous infructueux.

Schweiger découvrit le *galvanomètre*, multiplicateur de l'action magnétique.

En 1833, le baron Schilling, s'inspirant de cette découverte, fit, à Saint-Pétersbourg, plusieurs essais très-curieux devant l'empereur de Russie, mais la mort vint arrêter ce savant dans ses expériences.

Alexandre d'Edimbourg s'empara à son tour du principe découvert par Schweiger & imagina un genre de télégraphe composé de trente fils de cuivre, venant circuler, à la station extrême, autour de trente aiguilles aimantées qui correspondaient à autant de lettres.

Ce système, on le voit, était aussi impraticable que celui reposant sur la décomposition de l'eau.

Le nombre considérable de fils qu'il exigeait eût fait payer beaucoup trop cher les avantages d'une prompte correspondance, & à un moment donné le pays eût été enlacé d'une immense toile d'araignée.

Le principe fondamental d'une télégraphie pratique existait cependant; il était né, en 1820, d'une découverte faite par Monsieur Arago, & étudiée ensuite dans tous ses détails par Ampère : *l'aimantation temporaire.*

Ces savants observèrent que l'électricité, circulant autour d'une lame de fer doux, c'est-à-dire parfaitement pur, communique à ce métal, pendant le passage du courant seulement, la propriété de l'aimant.

Toute la télégraphie électrique repose sur ce phénomène.

A la nuit succède enfin le crépuscule, nous allons bientôt voir lever le jour.

Voici la science en possession d'une action mécanique : l'attraction à volonté & instantanée à travers l'espace.

Le grand problème est résolu. Patience.

Le jour se lève en effet... mais c'est au nouveau monde. La lumière rejaillit sur l'ancien continent, mais c'est en Angleterre.

Le berceau de la télégraphie nouvelle est à quatre mille lieues du pays qui la vit naître.

Tandis qu'au delà des océans la transmission de la pensée, ne connaissant plus d'obstacle, se joue des distances, en France elle rencontre des résistances obstinées.

M. Arago s'évertue vainement à énumérer les avantages précieux de la télégraphie électrique. De faux disciples de la science enveloppés dans la robe du scepticisme, coiffés du bonnet de la routine, qui leur descend sous le nez, mollement étendus dans le fauteuil de l'immuable, écoutent avec insouciance le savant, puis, hochant la tête, lui répondent en ricanant :

« Utopie, utopie. »

— Utopie ? mais levez donc votre bonnet, — les faits sont sous vos yeux, voyez les États-Unis, voyez...

— Voyez en Cocagne, les cailles tombent toutes rôties.

— De grâce, dépouillez ce scepticisme en face de l'évidence ; depuis longtemps l'Amérique...

— Exporte le canard scientifique.

— Mais, à notre porte, les Anglais...

— Ah ! oui, des excentriques.

Et là-dessus, la science officielle enfonce son bonnet jusqu'au menton pour ne pas voir la lumière, & s'enfonçant elle-même dans ses capitons, elle s'abandonne à une douce quiétude.

Dix ans s'écoulent, pendant lesquels toutes nos voisines, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique ont déjà mis à profit l'exemple du nouveau monde.

Mais dans ce beau pays qu'on appelle la France, la science doit être grave, une sage lenteur doit présider à ses actes, & on se décide difficilement à sortir de l'ornière.

Aussi, en hommage à ces traditions, une demande de crédit fut-elle adressée à la chambre des députés pour, — c'est incroyable, — pour perfectionner la télégraphie aérienne.

Mais monsieur Arago, redoublant d'initiative & de persévérance, parvint enfin à convaincre le monde scientifique & le gouvernement.

L'établissement de la télégraphie électrique en France fut résolu.

La première ligne française fut établie à la fin de 1844, entre Paris & Rouen.

L'appareil employé, construit d'après les idées de monsieur Foy, exécutait en petit les signaux ordinaires du télégraphe aérien. — La routine s'était glissée jusque-là. Néanmoins le premier pas était fait. Les réseaux des chemins de fer de la pensée s'étendirent & se multiplièrent rapidement, tous les grands centres furent reliés à la capitale, & aujourd'hui nous comptons en France environ 1,200 stations télégraphiques dont 48 dans Paris.

Grâce à ce précieux interprète de l'État, de l'industrie, du commerce, de la famille, le pays entier reçoit au même instant les mêmes sensations. On s'entretient en même temps de l'événement du jour sur le boulevard des Italiens & sur la Canebière. A peine le dernier mot d'un discours est-il tombé des lèvres du souverain qu'il a pénétré dans nos provinces les plus éloignées. Les affaires se traitent à cent lieues comme si l'on habitait la même localité, & la pauvre mère, sur le seuil de la tombe, peut encore appeler son filsa bsent pour lui donner un dernier baiser.

La vitesse de l'électricité est inappréciable, c'est l'instantanéité. Elle varie toutefois en raison de la résistance du corps conducteur.

Monsieur Wheatstone, un des physiciens les plus distingués de notre époque, expérimentant, avec un fil de laiton de 2 millimètres de diamètre, a constaté qu'elle se propageait avec une vitesse de 460,000 kilomètres par seconde, distance égale à onze fois & demie le tour de la terre, espace qu'un train express ne pourrait franchir en moins de quatre mois & demi de marche continuelle à toute vapeur.

Le mouvement de rotation du globe est de 416 lieues 2 kilomètres à l'heure.

L'électricité parcourt dans le même intervalle 428,500,000 lieues.

Enfin la distance de la terre au soleil est de 151,096,000 kilomètres. Un boulet de canon, traversant l'espace à raison de 26,664 kilomètres par minute, emploierait vingt-cinq ans pour aller de notre planète au soleil.

L'électricité mettrait 5 minutes 27 secondes à faire le même trajet.

A côté d'elle, le projectile est une tortue impotente, & la malle des Indes un limaçon perclus.

Après ce qui précède, on s'étonnera que les dépêches ne parviennent parfois à destination que deux ou trois heures après leur dépôt; cela tient au temps qu'elles passent dans les bureaux ou entre les mains du facteur lorsque la course est longue. Cependant il n'en est point toujours ainsi :

Une bonne femme se présente un jour au bureau de Roanne pour envoyer une dépêche à son fils, qui habitait Moulins, — elle demandait une prompte réponse. — A peine avait-elle, à travers le guichet promené un œil curieux dans le poste, qu'on lui remet un télégramme de son fils. — Tremblante, elle le prend & se sauve comme une voleuse.

Peu de temps après, l'employé entrant dans l'établissement où il prenait pension voit une femme fuir à son aspect, en s'écriant : — « Ah! voilà ce monsieur qui a fait pacte avec le diable! »

C'était son expéditrice.

Dès que le principe fondamental de la télégraphie fut répandu, les inventeurs ne manquèrent sur aucun point, pour en faire l'application mécanique; de nombreux & différents systèmes parurent tant en Europe qu'en Amérique, &, notre amour-propre national dût-il en souffrir, il faut bien avouer que c'est le nouveau monde qui nous a donné jusqu'à présent les appareils les plus pratiques.

Entreprendre de passer en revue les diverses inventions qui ont précédé celles définitivement adoptées aujourd'hui serait se livrer à une étude longue & monotone; nous nous bornerons donc à examiner sommairement les appareils actuellement en usage ; ils sont au nombre de quatre :

L'appareil à cadran ;
L'appareil Morse;
L'appareil Hughes;
L'appareil Caselli.

Monsieur Wheatstone, dont nous avons eu l'occasion de parler plus haut, conçut le premier l'idée du télégraphe à cadran, elle fut bientôt mise en application sur les principales lignes de l'Angleterre & de l'Écosse, comme étant alors le *nec plus ultra* de la télégraphie.

C'est ce système, plusieurs fois modifié depuis, qui fonctionne aujourd'hui dans toutes nos stations de chemins de fer.

Sur un cadran assez semblable à celui d'une pendule, portant les vingt-cinq lettres de l'alphabet, & sur un second rang les chiffres jusqu'à 25, se meut une aiguille à l'aide d'un mécanisme

d'horlogerie mis en mouvement par le courant électrique.

L'appareil de transmission est un cadran en cuivre portant les mêmes caractères, & sur lequel on les indique au moyen d'une manivelle, ce qui l'a fait surnommer, par les employés, « le jeu de macarons. »

La vitesse de cet appareil est en moyenne de dix mots par minute.

C'est le moins sûr & le moins prompt.

Les compagnies qui, dans l'intérêt général & dans le leur propre, devraient adopter le système offrant le plus de sécurité, s'en tiennent obstinément à celui qui en présente le moins.

Cependant, c'est le cas de dire, sans aucune métaphore que la vie de plusieurs milliers de personnes repose sur la pointe d'une aiguille.

En voici un exemple dont le souvenir seul me donne encore un froid :

Il est quatre heures du matin, nous sommes en wagon, un coup de cloche donne le signal du départ, le mastodonte lance son cri aigu, nous démarrons... Qu'apercevons-nous, la prosaïque coiffure du roi d'Yvetot, surmontant une immense robe de chambre à grands ramages, qui vole au-devant du train.

Un éclat de rire formidable accueille cette apparition ; tous les nez se mettent aux portières, & un feu roulant de lazzis part de chaque voiture.

Le gigantesque papillon vole toujours.

Le pompon flotte comme un pavillon.

L'être fantasque agite en l'air de grands bras...

Soudain le train s'arrête.

Le monstre dégonfle ses poumons d'acier & recule lentement.

Quel est donc le grotesque personnage qui vient de prendre ainsi sous *son bonnet* de nous faire revenir sur nos pas ?

Le voilà sur le quai, l'état-major de la gare l'entoure, le presse, le questionne, on semble le féliciter.

Serait-ce de son costume ?

Les plaisanteries continuent, les quolibets circulent de wagon en wagon.

Une voix nous crie : « Vous pouvez rire, vous avez de la chance! »

En effet, l'objet des rires & des saillies était l'employé du télégraphe ; il venait, ni plus ni moins, de nous sauver la vie.

Comme le sifflet de départ se faisait entendre, une dépêche annonçait qu'un convoi de marchandises avait déraillé à six kilomètres de là. — Elle se terminait par ces mots : « *Voie encombrée.* »

Si ce brave garçon, réveillé en sursaut par le son strident de sa sonnerie, s'était frotté les yeux pendant une demi-minute, ou si, à demi éveillé, il avait lu « *voie décombrée* » au lieu de « *encombrée*, » nous étions perdus, nous nous jetions à toute vapeur sur une barricade de fourgons.

Le danger que nous avons couru est d'autant plus grand que les employés, obligés de lire & d'écrire simultanément, doivent avoir les yeux sur le cadran & sur leur papier. La coureuse ne s'arrête pas, & souvent, tandis qu'on écrit un mot, les premières lettres du suivant passent inaperçues; l'intelligence remplit la lacune.

Le système à cadran exige donc une prodigieuse attention jointe à une grande habitude, & si l'on n'a pas à déplorer de malheurs, on le doit, non point à la sûreté de l'appareil, mais à l'habileté & à la vigilance des employés.

L'appareil Morse, du nom de son inventeur, professeur à l'université de New-York, est & sera longtemps encore l'appareil universel.

Il est à remarquer que les choses sont d'autant plus parfaites & durables qu'elles ont été longues à naître.

L'idée de ce télégraphe a été conçue, en 1832, à bord du paquebot *le Sully*. Les premières expériences furent faites aux États-Unis en 1837. Le système ne fut adopté qu'en 1843, en Amérique, & onze ans plus tard en France. Nous ne sommes jamais pressés.

Le Morse, ingénieusement perfectionné par monsieur Diguey, est un télégraphe écrivant.

Des signaux s'impriment en encre bleue sur un ruban de papier sans fin se déroulant à l'aide d'un mécanisme d'horlogerie.

Un petit levier mû par le courant appuie par intermittence le ruban contre une molette (petite roue), constamment humectée d'encre, au moyen d'un tampon superposé.

Selon la durée du contact, il se produit un point ou un trait.

L'alphabet complet, les chiffres, tous les signes de ponctuation, parenthèses, guillemets, etc., sont formés par une combinaison de points & de traits.

Voici, comme exemple, la physionomie du mot *Paris* :

. — — . . — . — . . . . .

La vitesse de cette transmission est en moyenne de vingt mots à la minute.

Donc, rapidité, sécurité, facilité de contrôle, simplicité de réglage, tels sont les avantages précieux auxquels le Morse doit son extension universelle.

Est-ce à dire que ce système est l'infaillibilité même ? évidemment non, mais les péchés qu'on a à lui reprocher doivent être, je crois, attribués en grande partie à l'inexpérience de jeunes employés dont l'œil peu exercé rencontre quelques difficultés dans la lecture des signaux & se laisse tromper par la similitude de deux mots.

De là des erreurs qui, si elles ont leur côté déplorable, ont aussi leur côté amusant.

Le comique se glisse partout.

Pendant l'expédition de Chine, notre armée était naturellement approvisionnée de vivres.

Une dépêche arrive à Marseille demandant d'urgence une cargaison de *beurre salé*.

On s'en étonne un peu, toutefois le chargement part.

Grande joie sur le rivage, quand nos soldats voient poindre à l'horizon le pavillon de ravitaillement, le buffet flottant où ils trouveront des rations.

Oh! cruelle ironie!... du beurre!... & les malheureux n'ont rien à frire!

C'était du *bœuf salé* qu'ils attendaient impatiemment.

Puisque nous sommes dans les révélations, ne nous arrêtons pas en si bonne voie.

Un magistrat est nommé membre de la Légion d'honneur; son fils annonce l'heureuse nouvelle à la famille, qui répond aussitôt :

« Quel malheur! nous arrivons.

—Quel malheur! dit le nouveau chevalier stupéfait, c'est violent. — Ils arrivent?... pourquoi faire?»

Intrigué au dernier point, il se rend au devant des voyageurs, afin d'avoir plus tôt le mot de l'énigme. Quelle n'est point sa surprise, à la gare, en voyant débarquer sa famille tout de noir habillée comme le page de Malborough, & des mines... des mines d'enterrement.

Jugez de la situation.

D'une part, une famille stupéfiée en présence d'un défunt plein de santé; des visages étranges traduisant à la fois la joie & l'effroi, grimaçant le rire & les larmes.

De l'autre, un homme qui n'est pas bien sûr d'exister, ou qui n'est pas éloigné de se croire ressuscité.

Vous voyez d'ici le tableau : stupéfaction, effusion de sentiments, félicitations, embrassement général.

Et tout cela pour deux lettres changées dans un mot.

La dépêche reçue portait *décédé* au lieu de *décoré*.

Oh! télégraphe, voilà de tes coups!

Ne quittons pas le Morse sans porter à son avoir une surprenante particularité qui lui est propre.

Avec la pratique, le bruit seul du petit levier devient pour l'employé un langage aussi intelligible que la parole.

D'une extrémité à l'autre de son bureau, d'une pièce voisine même, il saisit, sans aucun effort d'attention, tout ce que lui dit son correspondant.

C'est vraiment merveilleux.

Un Américain encore, monsieur Hughes a résolu un grand problème, celui d'imprimer à une distance quelconque les dépêches en caractère typographiques, avec une vitesse de cinquante pour cent supérieure à celle du Morse.

Trente mots à la minute, c'est magnifique; des caractères romains, c'est plus beau encore; mais cet appareil a deux inconvénients qui l'empêcheront de détrôner le Morse. Le premier, celui de coûter très-cher; le second, de se composer d'un mécanisme fort compliqué, sujet à de fréquents dérangements.

La transmission s'opère au moyen d'un clavier exactement semblable à celui d'un piano & dont chaque touche correspond à une lettre, un chiffre ou un signe de ponctuation.

La lecture est élémentaire, mais la manipulation est difficile, & ce système n'exlut point l'erreur.

Le Hughes se permet même souvent une orthographe des plus fantaisistes.

Sur ce piano réfractaire à l'harmonie, chaque dépêche est un morceau qu'il faut exécuter à première vue, aussi ne se montre-t-on pas trop sévère lorsqu'il donne quelques fausses notes.

Enfin le dernier mot de la télégraphie est l'appareil autographique inventé par l'abbé Caselli, & récemment perfectionné par un employé, monsieur Meyer.

Cet ingénieux système bannit complètement l'erreur, en permettant de reproduire fidèlement à travers l'espace l'écriture même de l'expéditeur, sa signature, la musique, les plans, les dessins, en un mot tout ce que la main peut tracer sur le papier.

Il a pour principe la décomposition du cyanure de potassium sous l'influence d'un courant électrique.

On sait, en effet, que cette substance se manifeste par une teinte bleue sous l'action de l'électricité.

Nous n'entreprendrons pas une description complète de cet appareil, mais il ne sera peut-être pas sans intérêt d'exposer en quelques mots la manière dont il fonctionne.

L'expéditeur écrit sa dépêche avec de l'encre ordinaire sur une feuille de papier d'étain que l'on place sur le *transmetteur*, en communication avec le sol.

Au poste correspondant, une feuille de papier chimique est placée sur le *récepteur*, également relié à la terre.

Dans les deux stations, une tige d'acier glisse sur le papier, en vertu d'un synchronisme parfait. Ces tiges opèrent simultanément un mouvement de va & vient d'une justesse mathématique, en avançant à chaque tour d'une ligne égale à leur épaisseur, de sorte qu'elles parcourent ainsi toute la surface du papier.

Le courant étant établi, qu'arrive-t-il?

Au départ, l'électricité passe de la pointe d'acier à travers le papier d'étain & va se perdre dans le sol.

Mais dès que la pointe rencontre un corps isolant, l'encre, par exemple, l'électricité, ne trouvant pas d'issue, s'élance sur la ligne, arrive à la pointe de l'autre appareil, traverse le papier chimique, & laisse en bleu la trace de son passage.

Deux surfaces de 120 centimètres carrés peuvent être parcourues par les pointes en 20 minutes.

Chaque surface peut contenir environ 200 mots, ce qui donne une moyenne de 20 mots par minute.

Bien que définitivement adopté par l'administration, l'appareil autographique ne fonctionne pourtant qu'entre Paris & Lyon & Paris & Bordeaux.

Il n'est, en réalité, pas sorti de la période d'essais ; c'est plutôt le télégraphe de l'avenir que le télégraphe du présent.

Le principe est plein de belles promesses, mais les résultats obtenus jusqu'à ce jour laissent à désirer sous le rapport de la netteté.

Il ne peut, comme ses aînés, faire mourir les gens par erreur, mais il se rattrape sur d'autres espiègleries. Il s'en acquitte bien, voyez :

Une alliance se mitonne entre un jeune lieutenant de vaisseau & une belle Américaine récemment arrivée à Paris.

Ils ne se sont point encore vus.

Le futur exprime le désir d'avoir le portrait de celle qui lui semble destinée.

Mademoiselle trouve piquant de le lui envoyer par le télégraphe.

Que reçoit le malheureux officier.

Une affreuse caricature grêlée de la petite vérole & une monstrueuse loupe sur le nez.

Deux heures après l'imprudente tombe en syncope à la lecture de ce télégramme :

« Je pars pour la Chine.

» Abandonné projet. »

Pourquoi aussi confier sa tête à la télégraphie?

VICTOR BASTON.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

SABINE DE SÉGUR

PAR LE COMTE ANATOLE DE SÉGUR (1)

Je le confesse : j'éprouvais contre ce livre un préjugé défavorable, dont ne triomphait pas le nom cher & respecté de l'auteur ; mais le *genre* lui-même n'est pas fait pour inspirer de la sympathie à ceux qui trouvent que la vie privée, que les mystères de l'âme ne doivent pas être étalés aux vitrines des libraires, & traîner sur les tables des salons; que les grandes vertus & les grands sacrifices ne demandent pas le jour vif, & se plaisent dans une ombre délicate, & qu'enfin ces biographies, dont on nous inonde, servent davantage l'orgueil de la famille que la gloire du mort. On les lit, on les dévore, mais est-ce l'édification ou la curiosité qui y trouvent leur compte? Ce n'est qu'en faisant des réserves sur le genre lui-même, sur l'inopportunité de la plupart de ces oraisons funèbres, que je dirai tout ce que le livre de M. de Ségur m'a fait éprouver de tendre & sympathique admiration.

C'est l'œuvre d'un frère consacrée à la mémoire d'une sœur bien-aimée; il l'a peinte telle qu'il l'a connue, bonne, spirituelle, naïve, généreuse, dévouée; & ce sentiment de religieuse affection qu'il éprouve pour elle, il le communique à tous ceux qui le lisent. L'histoire de Sabine de Ségur n'a rien d'extraordinaire; tout l'intérêt du livre est dans le développement de ce charmant caractère et dans l'accroissement de ces hautes vertus. Elle vécut, jusque vers trente ans, de la vie de famille, dans le monde, faisant les délices de son père & de sa mère, de ses frères & de ses sœurs, par sa tendresse, sa gaieté & sa sérénité; sa piété vive se montrait surtout par son amour pour l'Eucharistie & son zèle pour les pauvres. Elle a laissé dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connue à cette époque le souvenir d'un ange secourable; les pauvres vieillards, les malades, les enfants trouvaient en elle une amie qui ne se lassait jamais de les protéger, de les aimer & de leur sourire; vers trente ans, elle sentit le désir d'une vie de solitude et de prière et elle entra à la Visitation.

Cette grande résolution, ces vœux, ce voile noir ne la séparèrent pas de sa famille; elle continua, comme le divin Maître, à *aimer les siens jusqu'à la fin*, & pour sa nouvelle famille religieuse, elle fut un modèle & une joie. Cette partie du livre est ravissante : elle respire l'esprit de saint François de Sales. Voyez ce récit d'une journée passée au couvent par toute la famille de Ségur, dans une

(1) Chez Tolra & Hatton, 68, rue Bonaparte. Un volume, prix : 3 fr.

circonstance particulière qui avait permis aux personnes séculières l'entrée du cloître, & où l'on put se rendre compte de ce qu'est un monastère de la Visitation. « On peut le résumer, dit l'auteur, en trois mots : simplicité, pauvreté, propreté. Je ne parle pas du pensionnat, dont les bâtiments sont vastes, parfaitement clairs & aérés, qui comprend des dortoirs, des classes, des salles d'étude admirablement disposées pour le bien-être des élèves. Je ne parle que du cloître proprement dit, habité par les religieuses : là, tout est simple, aussi propre que pauvre. Pas d'apparences, je ne dis pas de luxe, mais de ce qu'on appelle *confortable*. Des chaises de paille, des bancs & des tables de bois, des rideaux blancs, c'est tout le mobilier. Les cellules sont pareilles, comme celles d'une ruche; ruche céleste, en effet, où ces abeilles du Paradis distillent incessamment le miel de la prière & des vertus angéliques.

« Le vœu de pauvreté fait & pratiqué par les religieuses est si rigoureux qu'elles n'ont absolument rien en propre, pas même leurs vêtements ni leurs chaussures. Tout est commun entre elles en ce sens, non pas que chacune possède tout ce que renferme la communauté, mais qu'aucune d'elles ne possède rien. Et cependant, tout en elles comme autour d'elles respire la paix, le contentement, la sérénité.

» L'accueil qu'elles firent à leurs hôtes fut aimable, simple et charmant. Comme elles ne formaient entre elles qu'un cœur, elles semblaient n'en faire qu'un avec nous. On aurait pu croire que la présence si extraordinaire pour leur toit de visages étrangers les aurait troublées ou du moins étonnées. Il n'en fut rien. Leur attitude témoignait une affection franche & naïve, sans empressement & sans pruderie, une joie vive & sereine de donner l'hospitalité pour quelques heures à des personnes amies. On se trouvait à l'aise au milieu d'elles comme au sein de sa famille. Rien de plus aimable que de voir de près l'intimité des sœurs entre elles, ce respect pour la supérieure joint à la plus cordiale fraternité, cette douceur dans le commandement, cette joie dans l'obéissance, cette égalité dans la hiérarchie. Il n'y a pas de mère plus obéie & plus aimée que la supérieure, il n'y a pas, dans le monde, de famille plus libre sous une plus entière autorité. Les sœurs les plus jeunes semblent avoir la maturité de la vieillesse, & les plus âgées gardent la joyeuse simplicité de la jeunesse. La vieille sœur cuisinière, âgée alors de plus de quatre-vingts ans, avait toute la vivacité, tout l'entrain d'une jeune fille de vingt ans & c'était une chose aussi touchante que singulière de l'entendre dire : « Ma mère » à la bonne supérieure, qui aurait bien pu être sa fille.

» Le repas, servi par les religieuses, respira la plus franche gaieté; ma sœur était bien heureuse. Elle allait de sa mère à ses frères, de ses belles-sœurs à ses neveux & à ses nièces, les embrassant, les caressant, mettant toute son âme dans chacun de ses mots & de ses mouvements. Hélas! c'était la dernière réunion de famille, & il semble que Dieu ait voulu lui donner cette consolation suprême avant de lui envoyer les épreuves du corps & de l'âme, qui devaient marquer la fin de son séjour en ce monde.

» Avant de quitter cette maison bénie, véritable maison du bon Dieu, nous allâmes avec Sabine nous prosterner devant le Saint-Sacrement, prier avec elle & pour elle, devant ce tabernacle, témoin, depuis plusieurs années, de ses entretiens célestes avec Jésus. Puis, il fallut se dire adieu. Elle nous accompagna jusqu'au seuil du monastère, ses sœurs nous pressèrent affectueusement la main, elle-même nous pressa encore une fois sur son cœur, &, soit mouvement de la nature, épanchement d'une émotion que son âme ne pouvait contenir, soit pressentiment de sa fin déjà prochaine, elle fondit en larmes. La porte s'ouvrit & se referma sur elle et sur ses saintes compagnes, et nous nous éloignâmes, emportant de cette journée du Paradis des émotions où la tristesse des adieux laissait subsister une douceur profonde et des souvenirs qui ne finiront jamais. »

C'étaient des adieux, en effet. Sabine de Ségur était d'une santé délicate, & un mal, qu'elle s'efforça longtemps de cacher, éclata enfin avec violence. Sa poitrine était profondément attaquée, et malgré les soins les plus tendres, le mal s'aggrava de jour en jour. Des peines morales se joignaient aux douleurs physiques & rendaient complète l'épreuve par laquelle le Seigneur voulait purifier & détacher cette âme. Sabine avait vécu dans la plus entière confiance avec Dieu; tout lui était facile, la prière, l'oraison, les austérités.

Mais, vers cette époque, sa crainte filiale devint une frayeur terrible; les jugements divins l'épouvantaient; elle ne trouvait plus que tristesse dans ces pieux exercices qui jusqu'alors avaient fait sa joie, & pourtant elle persévérait, & ses mérites grandissaient au milieu de son délaissement. Elle était toujours aussi tendre pour sa famille, aussi aimable pour ses sœurs, aussi zélée pour le soulagement & le salut des pauvres, aussi assidue à la prière qu'au temps où tout lui riait; cette situation dura près d'une année; ses forces étaient consumées par la toux & les insomnies, & elle entrevoyait le terme de son pèlerinage. Dieu, qui est fidèle, lui avait rendu ses consolations; elle mourait pleine d'espoir & de confiance, avec une paix céleste qui se reflétait sur son visage. Rien de plus touchant que le récit détaillé de cette longue agonie. En voyant mourir les saints, on se détache de la terre comme eux, & comme eux, on aspire au ciel. Sabine de Ségur mourut le 20 octobre 1868, à l'âge de 39 ans.

Tout est beau et bon dans ce livre, & il n'est pas besoin d'ajouter que le style de M. de Ségur, d'une simplicité si élégante, donne un nouveau prix à son pieux & charmant récit.

A L'AVENTURE

POÉSIES

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT (1).

C'est un talent nouveau & très-réel qui se ré-révèle chez mademoiselle Fleuriot. Elle fait des vers, non pas comme tous ceux qui tiennent une plume peuvent en faire, ne fût-ce que pour s'exercer, elle fait des vers en poète : elle chante, elle manie avec des doigts inspirés l'instrument divin; le vers lui obéit, la strophe naît d'elle-même, & si l'on aimait encore la poésie, elle trouverait sa place non loin de madame Desbordes et à côté de madame Tastu. La nature qu'elle aime & comprend l'inspire surtout ; je citerai volontiers ces charmants vers :

AU PRINTEMPS

La nature est debout ; à ses pieds elle foule
Son lugubre manteau glacé, doublé de noir,
De l'hiver expirant le sombre palais croule,
Tout sourit le matin & tout chante le soir.
L'air est plein de bruissements d'ailes,
Les prés, de fleurs qui vont s'ouvrir ;
La terre a des senteurs nouvelles
Et tout être croit rajeunir.
C'est une ivresse, une harmonie,
Un chant d'amour joyeux & doux,
Un cri d'allégresse infinie
Qui fait tomber à deux genoux.

Le cœur a ses réveils, & comme la nature,
Il palpite & revient à ses élans heureux ;
L'œil ébloui s'attache à la fraîche ramure,
Et l'oreille se rouvre aux sons mélodieux.
On revit, on perd la mémoire
Des jours sombres évanouis;
Le soleil dans sa vieille gloire
Paraît jeune aux regards ravis,
Et devant la nature en fête,
La folle de notre logis,
Exaltant le cœur & la tête,
Fait de la terre un paradis.

J'ai bien aimé l'azur transparent, sans nuage,
La feuille au tissu rose, aux replis délicats;
J'ai bien aimé la brise attiédie & sauvage,
Fille de l'ouragan, qui semble parler bas.
J'ai bien aimé, sur la colline,
Voir tracer le premier sillon,
J'ai bien aimé de l'aubépine
Le doux parfum, le blanc bouton.
J'aimais les pleurs de la rosée,
Le nid caché dans le buisson,
La fleur sur le vieux mur posée
Et s'ouvrant au premier rayon.

Maintenant, ces splendeurs doucement enivrantes
De mon cœur attristé ne passent plus le seuil ;
Une note gémit parmi ces voix chantantes ;
La nature jamais n'a su porter un deuil...
....

Que lui font nos douleurs ? dans son dédain superbe,
Elle étend sur nos morts amèrement pleurés
Des guirlandes de fleurs, de soyeux tissus d'herbe,
Qui parlent de printemps à nos cœurs déchirés.
Sur la jeune tombe, ô souffrance !
La fleur germera sur la fleur,
Sous ta croix, signe d'espérance,
Tu dors depuis longtemps, ma sœur !
....

Sous tes doigts s'effeuillaient les roses de la vie,
Mystérieux calice où tout être a puisé;
Ton breuvage était doux, sans mélange de lie;
Avant qu'elle eût jailli, le vase s'est brisé.
Et nous avons pleuré, sans doute,
Mais dans la foi, mais dans l'espoir;
Et te voilà sur notre route,
Blanche étoile dans le ciel noir.
Oui, ton bonheur me fait envie,
Ma sœur, & quand je vois souffrir,
Mon âme fidèle & meurtrie
Se recueille en ton souvenir.

De mon regret cuisant je ressens la morsure,
Mais je ne voudrais pas troubler ton saint repos;
Notre bonheur humain se pèse & se mesure.
Fleur d'été, de l'hiver tu n'as pas vu les maux.
Tu n'as pas vu sur ta jeunesse
Planer les soucis dévorants,
Tu n'auras pas de la vieillesse
L'abandon et les pas tremblants.
Non, de la maison paternelle
Où tout était bonheur encor,
Ton âme déployant son aile,
Rapide, a traversé la mort !

Tu peux parer sa tombe, ô nature puissante !
Tu peux dorer le lis qui tombe sur la croix ;
Oui, tu peux de ta main prodigue, indifférente,
La voiler sous tes fleurs, sous l'ombre de tes bois.
Tu n'es qu'un palais magnifique
Où l'homme erre comme un banni ;
Une tente, un brillant portique
Qui s'ouvrira sur l'infini.
Et sous ta splendeur éphémère
Sont des néants multipliés ;
Amas superbe de poussière,
Terre ! tu n'es qu'un marche-pieds !

Je voudrais citer davantage : *Barba la Fileuse*, *Un Couvent*, *la Fète-Dieu*, *Séparation*, *Mon pays*, sont des morceaux pleins de saveur, & qui, jusqu'à un certain point, nous rappellent, par leur mélancolie, Auguste Brizeux, par leur force calme Joseph Autran ; mais nous espérons que nos lectrices voudront connaître ce charmant recueil, & nous leur laissons le plaisir d'en découvrir les perles, d'en butiner les fleurs.

M. B.

(1) Chez Régis Buffet, 90, rue Bonaparte.

LAIDE

OPÉRETTE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

LE CAPITAINE BOUTEVILLE.
ÉLISA, sa nièce, 22 ans.
AUGUSTINE, sa fille, 20 ans.
FANCHETTE, femme de chambre.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon de travail; à droite, chevalet, papier à dessiner, pastels; à gauche, guéridon avec livres & corbeille à ouvrage. Fenêtre à gauche, porte au fond & porte à droite; siéges.

SCÈNE I

ÉLISA, FANCHETTE.

(Élisa dessine. — C'est le soir.)

FANCHETTE. Quoi! mademoiselle ne veut point aller à ce bal?

ÉLISA. Non, Fanchette!

FANCHETTE. Mais on dit que ce sera superbe, qu'il y aura des lustres partout, & beaucoup, beaucoup de diamants!

ÉLISA. Quand vous parlez de diamants, Fanchette, on dirait qu'il y en a dans vos yeux.

FANCHETTE. C'est si beau, les diamants!

COUPLETS

I

Les fleurs sont charmantes, oui!
Un rosier épanoui
Est une bien belle chose!
Mais un diamant qui luit,
Et scintille dans la nuit,
Vaut bien la plus belle rose!

II

Moi, si l'on m'offrait, soudain,
Toutes les fleurs d'un jardin,
Rose, lis & marguerite,
Ou bien un seul diamant,
Sans hésiter un moment,
Mon choix serait fait bien vite!

Est-ce que mademoiselle n'aimerait pas les diamants?

ÉLISA. Je ne me suis pas encore interrogée à cet égard.

FANCHETTE. Je suis sûre que de gros diamants aux oreilles iraient très-bien à mademoiselle.

ÉLISA. A moi? *(Elle secoue la tête en souriant faiblement et se remet au travail.)*

FANCHETTE. Ah! mademoiselle, si j'étais riche comme vous, car mademoiselle est très-riche, monsieur son oncle, le capitaine Bouteville & mademoiselle Augustine le disaient hier encore, à propos justement du bal de ce soir; eh bien! si j'étais riche comme mademoiselle, non-seulement j'aurais des diamants aux oreilles, mais encore au cou, aux bras, aux doigts...

ÉLISA, *l'interrompant et riant.* Et à la cheville!

FANCHETTE, *étourdiment.* Et à la cheville... c'est-à-dire... est-ce que c'est la mode d'en mettre à la cheville?

ÉLISA. Oui! à Tombouctou. — Mais, Fanchette, nous oublions que ma cousine a sans doute besoin de vos services.

FANCHETTE. J'ai commencé par mademoiselle Augustine; je n'avais plus que sa ceinture à lui agrafer.

SCÈNE II

LES MÊMES, AUGUSTINE, *sa ceinture à la main.*

AUGUSTINE, *vive et gaie.* Fanchette, ma ceinture! *(Fanchette la lui attache.)* Comment, cousine rien de préparé! rien de commencé! ce n'est pas l'heure de notre leçon de dessin, ma chérie, mais bien celle du bal.

FANCHETTE. Mademoiselle le croirait-elle? mademoiselle ne veut pas aller au bal!

AUGUSTINE. Plaît-il? que dit-elle? notre premier bal! impossible!

FANCHETTE. Mademoiselle voit bien que mademoiselle ne me dément pas!

AUGUSTINE. Cousine, tu es bien sauvage, cela est vrai; la promenade, les réunions, rien ne t'agrée;

tu es la plus aimable compagne qui soit au monde, pourvu que nous restions ici, entre nous, comme des ours ; mais, en vérité, je n'aurais jamais cru que cela pût aller à ce point qu'une fille de vingt-deux ans fût capable de refuser un bal ! Mon père va être furieux !

ÉLISA, *souriant.* Je compte sur toi pour l'apaiser.

FANCHETTE. Je l'entends! gare la bombe! Pour ma part, j'aime mieux ne pas être là ! (*Elle se sauve.*)

ÉLISA, *riant.* Poltronne!

SCÈNE III

ÉLISA, LE CAPITAINE, AUGUSTINE.

LE CAPITAINE, *gai et fredonnant.* Partons, la mer est belle! (*Changeant de ton.*) En négligé, ma nièce! à dix heures moins un quart! Babord & tribord! qu'est-ce que cela signifie? Attendrais-tu, pour manger, après le produit de ce barbouillage rose & bleu? Si tes pastels doivent te faire oublier le reste, je t'avertis que je supprimerai les leçons du vieux Albert!

ÉLISA, *debout et suppliante.* Mon oncle!

LE CAPITAINE. Il en a besoin, j'y consens; mais moi aussi, j'ai besoin que l'on fasse quelque cas de ma volonté. Pourquoi n'es tu pas prête?

ÉLISA. C'est que...

LE CAPITAINE. Tu as la migraine, pas vrai? ou une entorse? ou quoi encore? je t'avertis que je suis las de toutes ces mauvaises excuses que tu tiens en réserve pour les occasions où il s'agit de sortir; aujourd'hui, elles ne seront point de mise; ta cousine & toi, vous avez des toilettes charmantes, je prétends que vous les montriez! Est-ce que tu veux que l'on croie que je vous séquestre? Babord & tribord! tu es une singulière fille, vraiment! D'ordinaire, ce n'est point comme cela que vont les choses; vois Augustine, un bal, ni deux, ni dix ne lui feraient pas peur!

ÉLISA. Mon bon oncle!...

LE CAPITAINE. Pas un mot!

AIR

Au bal! au bal! de par ma loi,
Ou vous aurez affaire à moi!
Eh morbleu! de la contredanse
Pourquoi donc avoir si grand'peur?
Mal ou bien, chaque peuple danse,
C'est comme une soupape entr'ouverte au malheur!
Le nègre saute & cabriole;
Le jaune, au pied de quelque idole,
Se balance agréablement;
Celui-ci comme une toupie
Tourne, & l'assistance ravie
Pousse un guttural hurlement!
La mode est une girouette,
Autrefois, une pirouette
Jetant dans le ravissement;
Aujourd'hui, d'un air d'importance,
On procède à la contredanse,
Comme on fait à l'enterrement!
Marchons donc, marchons en cadence,
Allons au bal & de bon cœur!
Mal ou bien, chaque peuple danse;
C'est comme une soupape entr'ouverte au malheur!

AUGUSTINE. Mon père, elle pleure!

LE CAPITAINE. Autre chose! & moi qui n'ai jamais pu voir pleurer une femme! Ah ça! c'est donc une antipathie féroce que le bal t'inspire?

ÉLISA. Oui, mon oncle!

LE CAPITAINE. Allons nous coucher, alors.

ÉLISA. Oh! & la pauvre Augustine, pourquoi lui faire porter la peine de ma maussaderie? Soyez bon tout à fait, mon petit oncle; allez au bal tous les deux, prenez-y beaucoup de plaisir; demain, vous me raconterez tout cela; ce sera pour moi exactement comme si j'y étais allée, avec les ennuis de la toilette en moins.

LE CAPITAINE. J'ai fait deux fois le tour du monde; j'ai vu des filles de toutes les couleurs; mais de pareille à celle-ci, jamais! (*A Augustine.*) Allons, toi, viens! (*A Élisa.*) Et toi, ne va pas t'oublier devant ton chevalet, au moins; il est l'heure de danser ou de dormir. Bonsoir! (*Élisa sourit à Augustine qui lui envoie un baiser.*)

SCÈNE IV

ÉLISA, *seule.*

(*Après avoir suivi Augustine des yeux, Élisa redescend; sa physionomie exprime une douceur un peu mélancolique, mais sans amertume.*)

ROMANCE.

I

Allez, beau papillon, courez parmi les fleurs,
Comme elles vous brillez des plus vives couleurs;
Vous êtes de nos yeux le plaisir & le charme!
La nature au soleil empruntant ses rayons,
Un matin nous donna roses & papillons,
Et d'orgueil sur tous deux répandit une larme!

II

Avait-elle épuisé sa palette & ses dons,
Quand vous vîntes au jour, pauvres petits grillons,
Et vous, parfums cachés, modestes violettes?...
Ah! n'importe! là-bas, dans un jour radieux,
Courez, beaux papillons, volez jusques aux cieux!
Quelles voix devant vous pourraient rester muettes?

III

De toutes les beautés le rossignol épris,
S'éveille avant l'aurore, et les échos surpris
L'entendent exalter les splendeurs de la rose!
Sous son brin d'herbe aussi, l'humble petit grillon
Suit d'un œil enchanté le brillant papillon,
Et murmure son hymne au Dieu de toute chose!

(*Devant une glace.*) Ils s'étonnent de ma répugnance à sortir; elle est bien naturelle, pourtant! (*Elle retourne s'asseoir à son chevalet.*)

SCÈNE V

ÉLISA, FANCHETTE.

FANCHETTE, *accourant*. Ah ! mademoiselle, quelle triste nouvelle !

ÉLISA, *debout*. Quoi donc ?

FANCHETTE. Je venais de refermer la portière de la voiture, monsieur et mademoiselle partaient au grand trot, & j'allais remonter ici, lorsque le concierge m'a tout raconté.

ÉLISA. Expliquez-vous.

FANCHETTE. Le pauvre monsieur Albert !

ÉLISA, *avec empressement*. Que lui arrive-t-il ?

FANCHETTE. On vend chez lui demain matin.

ÉLISA. On vend chez lui ?

FANCHETTE. Il paraît que le concierge, ayant eu à lui monter une lettre, l'a surpris entouré de ses livres & de ses tableaux, & pleurant comme un père auquel on va arracher ses enfants.

ÉLISA. Mais, tantôt encore, à la leçon, il était calme & souriant selon sa coutume.

FANCHETTE. Étant très-fier, ainsi que dit le concierge, il ne voulait pas vous laisser deviner sa détresse !

ÉLISA. Sa détresse !

FANCHETTE. Oui ! le mot n'est pas trop fort ! Le concierge prétend qu'il n'a plus que vous d'élève, et que, depuis longtemps, il vit de deux sous de pain par jour & d'un sou de lait ; la concierge le sait bien, c'est elle qui fait ses commissions.

ÉLISA. Tout ce que vous m'apprenez là m'étonne & me serre le cœur ; mais qui le fait vendre, demain ?

FANCHETTE. Des gens auxquels il a souscrit un billet pour quelqu'un.

ÉLISA. Ce quelqu'un, où est-il ?

FANCHETTE. Je ne sais pas ; tout ce que je sais bien, c'est que monsieur Albert doit payer.

ÉLISA. Connaissez-vous le chiffre du billet ?

FANCHETTE. Non.

ÉLISA. Ne pourriez-vous pas le demander au concierge ?

FANCHETTE. Mademoiselle voudrait ?...

ÉLISA. Allez ! allez vite. (*Prêtant l'oreille.*) Non ! une voiture ! La voix de mon oncle ! Déjà ! suivez-moi dans ma chambre. (*Riant.*) Babord & tribord ! il ne faut pas que mon oncle me retrouve debout ; c'est pour le coup qu'il gronderait ! (*Elles rentrent toutes deux rapidement par la porte de droite.*)

ACTE II

—

Mêmes décors ; le lendemain midi.

SCÈNE I

AUGUSTINE, *en peignoir et assise*, ÉLISA, *debout et accoudée au fauteuil d'Augustine.)*

ÉLISA. Ainsi, le bal était charmant ?

AUGUSTINE, *se levant*. Enchanteur !

ÉLISA. Vous y êtes peu restés, il me semble ?

AUGUSTINE. A mon grand regret ! J'avais inscrit je ne sais combien de quadrilles & de mazurkas, & j'espérais que cela me mènerait jusqu'au jour ; il aurait été si amusant de se trouver encore au bal au lever du soleil ! mais il n'y a eu moyen de rien obtenir de mon père ; il était parti d'assez mauvaise humeur, comme tu sais.

ÉLISA. Je t'avoue que je regrette d'en être la cause, mais...

AUGUSTINE. Là-bas, cela a été bien autre chose ! « Où est donc mademoiselle votre nièce ? Vous allez nous présenter mademoiselle votre nièce ? Mademoiselle votre nièce serait-elle indisposée ? Mais non, si elle était malade sa cousine ne serait point ici. » C'était à qui tirerait à boulets rouges sur mon pauvre père ! cela a fini par l'exaspérer ; alors, sans pitié pour moi, sans écouter les supplications de mes danseurs, il m'a prise, enveloppée, roulée dans ma pelisse, jetée presque au fond de la voiture, & fouette cocher ! J'étais si taquinée & si chagrine, que j'ai eu toutes les peines du monde à m'endormir.

ÉLISA. Tu m'en veux ?

AUGUSTINE. Eh bien, oui ! un peu !

ÉLISA. Il faudra pourtant que les choses s'arrangent de sorte que tu ne souffres plus de mes bizarreries.

AUGUSTINE. Le moyen serait bien simple ; fais comme tout le monde ; ne te condamne pas à une solitude éternelle.

ÉLISA. J'ai mieux : jusqu'à ce que tu te maries, ce qui ne saurait tarder beaucoup, j'irai en Touraine, chez notre tante Mariette, aussi sauvage que moi pour le moins ; puis, ensuite, je reviendrai ici, auprès de mon oncle, qui n'ayant plus de fille à produire, s'accommodera très-bien de mes goûts de recluse.

AUGUSTINE. Méchante ! nous quitter !... c'est affreux ce que tu dis là ! Au lieu de me menacer si cruellement, ne serait-il pas plus gentil de m'expliquer la raison de ta conduite ?

ÉLISA. Raisonne-t-on ses penchants ?

AUGUSTINE. Tu es si bonne, si bonne, que s'il ne s'agissait que du plus ou du moins d'attrait que t'inspire le monde, tu aurais déjà cédé pour faire

plaisir à mon père & à moi; il y a, il doit y avoir autre chose!

ÉLISA, *embarrassée.* Non, ma chérie, non.

AUGUSTINE. Il y a autre chose, j'en suis sûre. Je suis ta cousine, ta sœur. Depuis six mois que tu es chez nous, une amitié solide & inaltérable s'est formée entre nous; j'ai droit à tes secrets, parle!

ÉLISA, *souriant faiblement.* Je n'ai point de secrets; la chose est assez évidente, il me semble.

AUGUSTINE. Quelle chose?

ÉLISA, *l'entraînant devant une glace.* Regarde-nous!

AUGUSTINE. Eh bien?

ÉLISA. Ah! laisse de côté tout ménagement.

AUGUSTINE. Par notre amitié même, je t'assure que je ne te comprends pas!

ÉLISA, *sans amertume.* Tu ne comprends pas que tu es charmante, c'est-à-dire très-bonne à voir, tandis que moi, je suis...

AUGUSTINE. Tu es?...

ÉLISA, *un peu émue.* Laide & bonne à me cacher; pourquoi me le faire dire?

AUGUSTINE, *au comble de la surprise et les yeux attachés sur sa cousine.* Laide! toi! jamais l'idée ne me serait venue de te trouver laide!

ÉLISA. Parce que tu m'aimes.

AUGUSTINE. Laide!

ÉLISA. Eh oui, ma chérie! laide! Toute enfant, dans la maison où l'on dut me placer à la mort de mes chers parents, on ne m'appelait que le petit monstre & le vilain laideron; plus tard si, par convenance, ces épithètes me furent ménagées, les regards n'en continuèrent pas moins de me faire entendre que la nature avait été loin de se montrer prodigue à mon égard.

AUGUSTINE. Mais ici? ici?

ÉLISA. Ici, je dois le reconnaître, il n'en a pas été de même; mais ou votre amitié vous a mis un bandeau sur les yeux, ou vous avez su me dissimuler vos impressions.

AUGUSTINE. Non, non, non! ni l'un ni l'autre! nous n'avons rien dissimulé & nous n'avons rien du tout sur les yeux!

ÉLISA. Fort bien! mais je me connais, ma mignonne, & dès lors je me suis tracé mon chemin dans la vie, chemin un peu isolé peut-être, mais non pourtant sans charme, crois-le.

AUGUSTINE. Tu me désoles!

DUO.

AUGUSTINE.

Ah! ton erreur me désespère!

ÉLISA.

Tu seras ma beauté, ma chère!

AUGUSTINE.

Comment te dessiller les yeux?

ÉLISA.

Glisse dans ton sillon joyeux!

AUGUSTINE.

Du plaisir la flamme
Ne peut, désormais,
M'apporter dans l'âme
Que d'amers regrets!
Le bal a des charmes,
Mais ton souvenir
M'y vaudra des larmes
Et plus d'un soupir!

ÉLISA.

Non! non! qu'en ton âme,
Et sans nuls regrets,
Du plaisir la flamme
Rayonne à jamais!
Au bal, point de larmes,
Jamais de soupir!
Ne mêle à ses charmes
Qu'un gai souvenir!

AUGUSTINE.

Ainsi, tu ne saurais te rendre?

ÉLISA.

Pardonne-moi de m'en défendre!

AUGUSTINE.

C'est un entêtement cruel!

ÉLISA.

Ce serait un chagrin mortel!

ENSEMBLE.

AUGUSTINE.

Du plaisir la flamme
Ne peut, désormais,
M'apporter dans l'âme
Que d'amers regrets!
Le bal a des charmes,
Mais ton souvenir
M'y vaudra des larmes
Et plus d'un soupir!

ÉLISA.

Non! non! qu'en ton âme,
Et sans nuls regrets,
Du plaisir la flamme
Rayonne à jamais!
Au bal, point de larmes,
Jamais de soupir!
Ne mêle à ses charmes
Qu'un gai souvenir!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

AUGUSTINE, *courant vers son père.* Sais-tu, sais-tu d'où vient que cette méchante Élisa...

ÉLISA, *essayant de la retenir.* Pourquoi tourmenter ton cher père de ces niaiseries?

AUGUSTINE, *se dégageant.* Laisse-moi! (*Au Capitaine.*) Sais-tu d'où vient que cette méchante Élisa...? Mais, tiens, père, regarde-la! je t'en prie, regarde-la!

ÉLISA, *souriant.* Folle!

LE CAPITAINE. Qu'y a-t-il?

AUGUSTINE. Examine-la.

LE CAPITAINE. Après?

AUGUSTINE. Elle s'imagine... jamais tu ne le pourrais deviner.

LE CAPITAINE. Quoi? quoi? que s'imagine-t-elle? que peut-elle s'imaginer?

AUGUSTINE. Ah! si tu te mets en colère!...

SCÈNE III

LES MÊMES, FANCHETTE, *essoufflée*.

FANCHETTE, *à Élisa*. Ah! mademoiselle, quelle joie! quelle joie! c'est à fendre le cœur! Il les embrasse, ses chers livres & ses chers tableaux!

ÉLISA. Chut!

FANCHETTE, *sans l'entendre*. Et il dit toutes sortes de choses qui n'ont pas le sens commun, & il vous bénit, & il remercie le bon Dieu, & il assure qu'il vous doit plus que la vie.

ÉLISA, *heureuse*. Pauvre & digne homme!

AUGUSTINE, *à elle-même et regardant Elisa*. Quelle angélique expression! (*Elle court au chevalet et y trace rapidement un croquis d'Elisa.*) Et elle dit qu'elle est laide. (*Elle continue son travail.*)

LE CAPITAINE. Voudrait-on avoir l'extrême bonté de m'expliquer toutes les balivernes que j'entends ici depuis une heure? L'une commence par me proposer des charades, l'autre accourt comme une écervelée nous raconter les faits & gestes d'un échappé de Charenton.

FANCHETTE. Un échappé de Charenton! monsieur Albert! par exemple!

LE CAPITAINE. C'est de monsieur Albert qu'il s'agit?

FANCHETTE. Eh oui! du vieux monsieur Albert, dont on allait vendre...

ÉLISA, *qui a pris une broderie*. Vous êtes bien bavarde, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE, *continuant*. Dont on allait vendre les livres & les tableaux pour trois cent cinquante francs que mademoiselle votre nièce m'a envoyée ce matin porter à l'huissier.

ÉLISA, *debout et caressante*. Mon argent de poche, mon oncle.

LE CAPITAINE, *l'embrassant*. Ne dirait-on pas qu'elle veut s'excuser!

AUGUSTINE, *montrant à Elisa le trait qu'elle vient de dessiner à la hâte*. Tiens, mauvaise, est-on laide avec ce sourire de bienheureuse sur les lèvres? Ose dire que tu ne te reconnais pas! (*A son père.*) Oui, elle se croyait un monstre, & c'est pour cela qu'elle se dissimulait à tous les regards!

LE CAPITAINE. Laide?

AUGUSTINE. Oui, mon père, laide! elle se croit laide.

LE CAPITAINE. Quelles sont ces nouvelles billevesées?

AUGUSTINE. Ce ne sont pas des billevesées, mais la vérité pure.

LE CAPITAINE. Et ce serait pour ce motif absurde qu'hier j'aurais avalé tant et de si désagréables couleuvres? Babord & tribord! ceci crie vengeance! Que l'on m'écoute, & surtout que l'on mette de côté toute idée de révolte; ce serait peine perdue. D'aujourd'hui en huit, vous entendez? d'aujourd'hui en huit, il sera céans donné un bal.

AUGUSTINE, *joyeuse*. Un bal?

LE CAPITAINE, *à Elisa*. Et c'est toi qui en feras les honneurs.

ÉLISA, *suppliante*. Mon oncle!

LE CAPITAINE. Pas un mot de plus; c'est sérieux!

AUGUSTINE. Eh bien! moi, je vais achever son portrait, je la poursuivrai avec, j'en ferai vingt copies que je mettrai partout, & il faudra bien à la fin qu'elle se persuade...

ÉLISA, *l'interrompant et riant à demi*. Qu'Hébé ou l'Aurore elle-même n'aurait rien été du tout auprès de ta cousine.

LE CAPITAINE. Non, mais qu'avec une belle âme il n'y a point de laideur possible. (*A part, à Elisa, et la faisant descendre de quelques pas.*) De plus, apprends une chose: quelque peu doué que l'on soit, & ce n'est point ton fait, ma chère, il y a peut-être encore plus d'humilité à se laisser voir qu'à se mettre sous le boisseau.

ÉLISA, *les yeux baissés*. Mon oncle, je me rends.

LE CAPITAINE, *criant*. Bravo!

AUGUSTINE. Le bal tient?

LE CAPITAINE. Parbleu!

ÉLISA, *souriant*. Et le programme de mon méchant oncle sera rempli; j'en ferai les honneurs.

FINALE.

TOUS.

Le cœur se peint dans les traits;
Quels visages seraient laids
Avec un cœur tout de flamme?
Les sentiments généreux,
A peine éveillés dans l'âme,
Font rayonner tous les yeux!

M[me] ADAM-BOISGONTIEF.

LE
TRAIT-D'UNION

(SUITE)

IX

LE RETOUR.

Cette cruelle parole : *Il est fou, je l'ai fait enfermer*, pénétra le cœur de Marguerite comme si un glaive l'eût traversé ; toujours elle avait redouté une collision entre ses frères ; les querelles de leur enfance, la différence radicale de leurs caractères ne pouvaient faire présager une longue paix ; elle entrevoyait des difficultés dans le vague de l'avenir, comme au matin un nuage noir fait peser une menace sur toute la journée ; la tempête prévue, redoutée, avait éclaté, mais sous quelle forme repoussante & terrible ! Étienne en démence, Albéric exerçant sur lui une autorité implacable, présentaient à son esprit une série d'idées affreuses, & ce ne fut qu'après un long silence & beaucoup de larmes qu'elle put demander à son frère :

« Où est-il ? qu'en avez-vous fait ? Oh ! Albéric, si notre mère vivait, que dirait-elle ? »

Il n'entendit pas cette parole sans une émotion pénible qui se peignait sur son visage ; mais, commandant à son trouble, il répondit :

« Ma chère Marguerite, s'il est possible, laissons de côté la question de sentiment & parlons raison. Notre mère, si nous avions le bonheur de la voir près de nous, ne me blâmerait pas d'avoir éloigné notre frère, très à plaindre, il est vrai, mais très-dangereux à coup sûr. Je l'ai remis, d'après l'avis du médecin, monsieur Morizet, en des mains sûres & habiles, dans une maison où tous les soins désirables lui seront prodigués. Si la guérison est possible, c'est dans de pareilles conditions.

— Mais où est-il ? je veux le voir ; je repartirai sur-le-champ s'il le faut.

— Voilà ce que je craignais, Marguerite, répondit Albéric en serrant les lèvres. Personne plus que moi ne rend justice à vos qualités, ma sœur ; mais l'affection, le dévouement peuvent aller trop loin quand l'enthousiasme les conduit.

— Il ne s'agit pas de cela, dit-elle avec impatience. Pas de compliments, Albéric, une réponse : où est-il ?

— Voilà, ma sœur, ce que je voudrais ne pas vous dire en ce moment. Écoutez-moi : mon mariage se fait dans deux jours, votre présence est nécessaire, car votre absence serait l'objet de tous les commentaires. Obligez-moi donc, car enfin je suis aussi votre frère, de laisser Étienne, de demeurer en paix sur lui, de vous fier à ma parole, & d'assister à mon mariage, tranquille, je n'ose dire contente, mais enfin avec une attitude qui ne permette pas au sot public de s'échapper sur notre famille. Y consentez-vous ?

— C'est beaucoup demander, Albéric. J'ai le cœur navré & vous voulez que je sois d'une fête !

— Je ne veux que les convenances, les plus simples convenances.

— Mais où est-il ? ne puis-je y aller, ne fût-ce que pour une heure ?

— Il est à l'asile départemental de R..., quarante lieues d'ici, pas de chemin de fer ; il est impossible d'abord que je vous laisse partir, brisée comme vous l'êtes, & puis que, partant à l'heure même, vous soyez de retour pour mercredi. Nous sommes lundi, & voilà le soir. Demain nous signons le contrat ; vous ne pouvez pas ne pas y être ; après demain, cérémonie à la mairie, à l'église, dîner chez les parents d'Alice, petit bal le soir. Vous partirez, si vous le voulez, jeudi, en même temps que nous. »

Les raisonnements & les prières d'Albéric avaient un fonds de vérité qui agit sur Marguerite ; elle ressentait pour Étienne une tendresse compatissante & protectrice qui n'atténuait pas cependant ce qu'elle devait de déférence & d'amitié à son frère aîné ; lorsqu'il insista pour avoir une réponse favorable, elle répondit :

« Je resterai, Albéric ; mais ne vous êtes-vous pas bien pressé d'éloigner ce malheureux ?

— Non, certes ! je jure qu'il y avait urgence, il n'était pas fou, mais furieux, & il y avait, à tous égards, impossibilité de le conserver près de nous, surtout en ce moment. Pensez-y donc, Marguerite ! »

Marguerite soupira & ne répondit rien. Albéric l'embrassa sur le front en disant :

« Je vous quitte pour aller voir ces dames. Couchez-vous, vous paraissez si fatiguée ! Je vais vous envoyer la cousine Mélanie. »

Il sortit ; Marguerite se traîna jusque dans sa chambre, où mademoiselle Mélanie vint la rejoindre, suivie d'une servante qui apportait un bouillon, du vin, des biscuits, toute une collation ordonnée par Albéric, que l'état d'accablement de sa sœur avait frappé. Elle essaya de porter un verre à ses lèvres, mais ce fut un effort inutile ; les larmes l'étouffaient, & elle pleura enfin avec une amertume que jamais elle n'avait ressentie. Étienne enfermé, enchaîné peut-être, livré à la dédaigneuse compassion d'étrangers salariés ; Étienne, ce fils chéri d'une mère si chérie elle-même, maintenant objet de risée, de rebut, Étienne, l'appelant en vain, s'étonnant de ne pas la voir, sentant vaciller dans sa faible tête les derniers souvenirs de ses affections, les dernières lueurs de sa raison ; Étienne, abandonné, fou, menaçant les autres & lui-même, se présentait sans cesse à sa pensée. Elle écoutait à peine les consolations que mademoiselle Mélanie lui présentait & ses conseils de garde-malade :

« Buvez donc un peu ! Si vous preniez une cuillerée de bouillon ? Vous n'en pouvez plus, ma pauvre enfant ; vous seriez mieux dans votre lit.

— Je me coucherai, je boirai, je vous obéirai, dit enfin Marguerite ; mais avant, au nom du ciel, dites-moi ce qui est arrivé !

— Cela vous fera de la peine, Marguerite.

— Peu importe, ma cousine ; il faut que je sache. Parlez, je vous en supplie. Rappelez vos souvenirs.

— Eh bien ! dit mademoiselle Mélanie, c'était six jours après votre départ ; nous étions bien tranquilles ; Étienne vous avait écrit le matin, & toute la journée il s'était amusé avec ses fleurs. Il se fit attendre à l'heure du dîner, & quand il entra, je remarquai qu'il avait le front très-rouge & les yeux très-brillants. Il rendit son potage sans y avoir touché & ne mangea pas davantage du second plat.

« Vous êtes malade, lui dis-je.

— Qui vous a permis de m'adresser la parole ? me répondit-il d'un ton étrange.

— Allons ! allons ! dit Albéric, dînons, je suis pressé, je dois sortir. A ce mot, votre frère se leva & il cria d'un ton furieux :

— Vous ne sortirez pas d'ici ! Je suis maître de la maison, je commande maintenant ; vous n'irez pas chez Alice, Alice n'est qu'à moi seul... Ah ! ah ! elle a un... deux fiancés, mais le dernier sera le premier.. Elle m'a donné son nœud de velours, c'est un signe inviolable, d'après la nouvelle loi... plus d'anneau, un nœud suffit... c'est un emblème... Ne venez pas vous jeter à la traverse, ou gare à vous ! je suis tout-puissant... Il dit ainsi beaucoup de choses extravagantes, répétant toujours le nom d'Alice, criant qu'Albéric ne sortirait plus de la maison. Celui-ci écoutait d'un air sombre, mais quand il vit Étienne qui tirait un chiffon de velours violet de sa poche, il se fâcha, & il dit d'un ton bref :

— Rentre chez toi, tu n'es pas en état de dîner avec nous.

Alors, Marguerite, cela devint effrayant. Étienne fit un bond, s'élança sur Albéric, le terrassa & leva sur lui un couteau qu'il avait pris sur la table ; il avait l'air d'un démon ; j'essayai de lui saisir le bras, un domestique vint au secours & réussit mieux que moi, car il lui enleva le couteau & le souleva de terre ; votre frère aîné se remit sur pied, ils maîtrisèrent ce malheureux & l'entraînèrent dans sa chambre. Il mêlait des cris à des éclats de rire, il injuriait Albéric, il appelait Alice. Le médecin passa la journée avec lui sans parvenir à le calmer ; la nuit fut terrible ; il mit en pièces les miroirs de sa chambre, les cristaux, les verres de Bohême qu'il aimait tant, & on fut obligé de le lier ; le lendemain, votre frère, accompagné de Thomas, le fils du fermier, s'empara de lui & le conduisit dans une maison d'aliénés, & ils m'ont dit que, durant toute la route, sa fureur ne s'était pas apaisée. Il faisait, en partant, des cris que je n'oublierai de ma vie. »

Marguerite ne fit pas de réflexions sur ce triste récit, qui lui faisait comprendre le ressentiment d'Albéric, vaincu & terrassé par un homme en délire. Elle ne pouvait songer à Alice & à sa légèreté sans qu'un mouvement de colère n'ulcérât son cœur ; elle se tut & sa cousine la quitta, après l'avoir vue disposée à se coucher, & l'avoir entourée de ces soins matériels auxquels elle était très-habile. Elle ne pouvait, du reste, offrir aucune consolation à Marguerite ; la consolation ne pouvait lui venir que du ciel & de sa propre énergie.

Elle dormit peu & d'un sommeil troublé par de mauvais songes ; l'aurore la trouva éveillée, & aussitôt que l'Angélus tinta, elle se leva, s'habilla rapidement & se rendit à l'église. Elle n'y oublia point ses peines, mais elle déposa au pied de l'autel les sentiments amers qui augmentent la pesanteur de nos croix en empêchant la céleste patience d'établir son trône au fond de l'âme, & plus tranquille, l'esprit calme & posé, elle se rendit chez le médecin qu'elle voulait interroger.

Il allait partir pour ses courses matinales ; sa jument blanche attendait dans la cour, & la servante introduisit Marguerite dans un cabinet tapissé de livres, de fossiles, de minéraux, de plantes médicinales & de paquets d'herbes séchées. Un squelette grimaçait dans un coin ; Marguerite le regarda sans frayeur, presque avec envie. — Heureux les morts, car ils reposent ! se dit-elle, & elle ajouta une prière pour l'âme qui avait animé jadis cette cage vide, cette maison inhabitée. Le vieux médecin entra presque aussitôt & il salua profondément mademoiselle Clérembault en disant :

« Rien de nouveau, j'espère ; rien qui réclame mon ministère ?

— Non, monsieur, dit-elle, rien qu'une simple question. Que pensez-vous de mon frère Étienne? A-t-il eu un accès de fièvre chaude, ou sa raison est-elle vraiment altérée pour longtemps... pour toujours?

— Un accès de fièvre chaude, mademoiselle! croyez bien que dans ce cas je ne me serais pas permis de donner un certificat tendant à faire enfermer le sujet! Non, non, il y avait folie bien caractérisée. On ne peut appeler cet état démence, car il raisonnait juste dans le sens de sa folie; ni idiotie, puisque les organes du sujet sont bien conformés; ni manie, puisque son délire ne s'étendait qu'à un seul objet : c'est une monomanie avec excitation & accompagnement de passions violentes & menaçantes. Ne vous y trompez pas; la cause de son mal est évidente : c'est la jalousie & l'amour, deux moteurs puissants des désordres du cerveau; il se pourrait que de la monomanie il tombât dans la manie & dans la mélancolie à laquelle le prédispose son tempérament bilioso-nerveux; c'est ce que les anciens nommaient lipémanie, ou folie triste; & l'imbécillité, forme fâcheuse de la déraison, termine assez souvent la série des dérangements intellectuels. »

Marguerite interrompit cette triste & stérile énumération & elle reprit :

« Vous croyez donc qu'il était nécessaire d'enfermer Etienne?

— Indispensable; le sujet était dangereux pour lui-même & pour les autres.

— Pensez vous qu'il guérisse?

— Qui le dira, mademoiselle? la folie est l'affaire de quelques jours ou de toute la vie. L'essentiel, c'est de mettre l'aliéné hors d'état de nuire. »

Marguerite savait, en entrant dans cette maison, qu'elle s'adressait à un homme honnête, mais endurci par le spectacle des misères humaines & par les déceptions d'une carrière ingrate; elle n'attendait pas grand'chose , mais ces cruels détails, cette insistance inutile sur les particularités de la folie lui fit mal. Elle sentait trop vivement sa peine particulière pour pouvoir entrer dans des considérations générales, & n'espérant pas de réponse plus consolante, elle se retira.

Albéric évita l'occasion de se trouver seul avec elle, & le soir, la signature du contrat les appela chez le général avec plusieurs personnes de leur famille qui devaient assister à la cérémonie.

L'accueil de madame Delamer fut chaleureux; elle embrassa plusieurs fois sa chère garde-malade & la remercia encore de ses bontés; le général vint lui serrer la main avec une expression toute sympathique, & Alice se jeta à son cou, lui serra les mains, & attirant Marguerite dans l'embrasure d'une fenêtre, elle lui dit :

« Et monsieur Etienne, amie! quel événement! Est-il bien renfermé, au moins? J'en ai une frayeur extrême; toute la nuit il me semblait qu'il errait comme un fantôme sous les arbres du jardin... S'il apparaissait ici, dites, comme l'Edgar de la Lucie?

— Soyez tranquille, Alice, lui répondit Marguerite, soyez bien tranquille; Étienne ne peut pas vous nuire, il ne viendra pas réclamer votre foi...

— Ce serait bien inutile, on ne peut pas réclamer ce qu'on n'a jamais reçu, repartit-elle avec hauteur.

— Vous avez raison, mais n'ayez pas peur de mon pauvre frère, Albéric vous gardera contre lui. »

Le ton de Marguerite exprimait tant de tristesse qu'Alice même en fut un peu touchée.

« Peut-être ai-je été étourdie, dit-elle, il me semblait sans conséquence. Ne m'en veuillez pas, Marguerite.

Marguerite lui serra fortement la main & dit :

« Soyez une bonne femme pour Albéric; je tâcherai, moi, de réparer le mal que vous avez fait à Étienne. »

Le notaire & son collègue entraient au moment où elle finissait ces mots; elle assista à la longue lecture du contrat, au long dîner qui la suivit, mais son esprit errait autour de la triste demeure où Étienne souffrait seul. La journée du lendemain, si gaie, si brillante, lui parut interminable; Albéric, heureux, en pleine possession des joies de la vie, n'avait pas besoin d'elle; elle pria ardemment pour lui & pour sa jeune femme, mais, durant le dîner, durant la soirée, durant le bal, elle souffrait d'une mortelle impatience.

Le jeudi se leva enfin; les jeunes époux, en costume de voyage, vinrent lui faire leurs adieux : ils partaient pour la haute Italie & le Tyrol; Marguerite dit tout bas à son frère :

« Je pars aussi. »

Il parut embarrassé, expression rare chez lui :

« Je ne vous y engage pas, dit-il enfin; j'ai reçu des nouvelles... il est furieux... personne ne peut le voir... Il n'est pas convenable, ma sœur, que vous alliez dans ce triste lieu... promettez-moi que vous n'irez pas.

— Impossible! dit-elle. Vous ne voulez pas que j'abandonne notre malheureux frère?

— Non, sans doute; dès que votre présence sera utile, je vous le dirai, je vous conduirai moi-même... Promettez-moi que vous n'irez pas.

— Je ne promets rien, Albéric, et vos instances, franchement, m'étonnent.

— Albéric! Albéric! dit la voix mutine d'Alice, dépêchez-vous donc, nous manquerons le train à N...; disons adieu. »

La pendule donnait raison à Alice. Albéric obéit, mais en montant en voiture, il dit encore à sa sœur :

« Attendez ma lettre, je vous écrirai... ne faites aucune démarche... »

La voiture partit, & Marguerite demeura surprise & indécise, sa ferme résolution était ébranlée par la ferme opposition de son frère, & mademoiselle Mélanie, à qui elle communiqua ce qui

venait de se passer, vint à la rescousse d'Albéric.

« Il a raison, dit-elle, il ne veut pas que vous voyiez ce pauvre Étienne dans ses accès; vous n'avez pas idée de ce que c'est, ma cousine, quels cris! quelles convulsions! quels extravagants éclats de rire... Cela, surtout, serrait le cœur!

— Vous croyez qu'il ne me reconnaîtrait pas?

— J'en suis convaincue. Il prenait Thomas pour votre frère, & il lui faisait des reproches sanglants; quand monsieur Morizet est entré, il a cru s'adresser au curé, & il lui a dit: Les bans sont pour demain, vous publierez bien tous nos noms de baptême, & il défila une litanie de noms imaginaires; & puis: Je veux une messe solennelle avec l'orgue... & il s'est mis à chanter une chanson à boire, puis il a pirouetté sur un air de valse. C'est un triste spectacle, & Albéric fait fort bien de vous l'épargner.»

Ces affligeants détails, donnés par une personne dont l'imagination ne colorait pas le récit, navrèrent Marguerite, & elle pensa que peut-être, pour un jour encore, elle ferait bien d'obéir à son frère aîné. Pourtant, une douloureuse inquiétude l'oppressait; sa pensée allait du malheureux Étienne à l'heureux Albéric; elle s'apitoyait sur l'un, elle n'était pas satisfaite de l'autre. Jusqu'alors elle avait remarqué dans le caractère de leur aîné autant de franchise que de roideur; vrai, positif, absolu, il allait à son but par la voie la plus courte, mais dans cette dernière et grave affaire, n'avait-il pas dévié? & les ambages, puis la souplesse, les prières même dont il avait usé, faisaient-ils honneur à sa tendresse ou pouvaient-ils faire plutôt soupçonner sa loyauté? Ce problème agitait l'esprit de Marguerite, & elle passa dans des soupçons pénibles & des inquiétudes trop fondées les trois jours qui suivirent le mariage.

Le samedi soir, la lettre attendue arriva, timbrée de Paris, où les mariés avaient dû s'arrêter pendant quarante-huit heures. Marguerite l'ouvrit d'une main tremblante & lut:

« Je vous ai trompée, Marguerite, & vous avez dû vous en douter; peut-être aurez-vous quelque peine à me pardonner, quoique je puisse invoquer ma sincère amitié pour vous & l'intégrité de mes intentions.

» Lorsque la folie de notre frère a éclaté (accident que je prévoyais, du reste, depuis longtemps), j'ai craint aussitôt l'excès de votre dévouement, l'exagération des sentiments du cœur qui est grande chez vous; j'ai prévu que vous voudriez vous consacrer à un malheureux qui, jamais, ne pourra apprécier vos soins; que vous iriez vous ensevelir vivante avec un homme dont les facultés sont mortes, & que vous vous donneriez tout entière à un aliéné qui, pour son bien & pour le repos des autres, doit être retranché de la société, tout en étant traité avec de grands égards. Je voyais à ces sacrifices inutiles de graves inconvénients pour vous, d'abord, pour le repos & l'union de la famille ensuite. Vous ne craignez pas, me direz-vous, les suites de votre abnégation; je dois vous prémunir contre vous-même, contre ce redoutable contact des aliénés, dangereux aux cerveaux les plus froids & les plus raisonnables. Je ne puis m'empêcher de prévoir aussi que, vous attachant à Étienne, vous vous séparerez de ma femme & de moi, vous ferez scission dans la famille, & vous nous livrerez à toutes les conjectures méchantes du monde, à tous les quolibets hargneux d'une petite ville.

» Tout ceci considéré, agissant comme chef de notre famille (le tribunal vient de me nommer curateur d'Étienne), j'ai placé notre frère non dans l'Asile départemental de R..., mais dans une maison de mon choix, dont je ne vous fais pas connaître le nom... Soyez sûre qu'il y reçoit les soins les plus éclairés, qu'il y est entouré de tout le bien-être que sa fortune doit lui assurer; soyez convaincue aussi que si un éclair de raison vient à luire dans son esprit, vous en serez informée, & que je vous conduirai alors moi-même auprès de lui. Mais cet espoir ne doit pas se réaliser de sitôt, si j'en crois les dernières lettres de l'excellent médecin aliéniste auquel je l'ai confié. Ne vous faites pas illusion à cet égard.

» Maintenant, ma sœur, examinez ma conduite sans préventions fâcheuses. J'ai voulu vous préserver des généreux entraînements auxquels vous êtes trop disposée; je désire que vous viviez près de nous, calme, heureuse, sans préoccupations & sans chimériques devoirs; pour Étienne, son sort sera assuré, ses besoins matériels amplement satisfaits; il vivra sans soucis & sans désirs, & il n'usurpera ni votre temps ni votre liberté, biens précieux que vous lui prodigueriez vainement.

» Je crois avoir bien agi; pourtant, il se peut que mon subterfuge vous ait blessée; en ce cas, chère Marguerite, je vous demande pardon, et je vous embrasse de cœur & d'amitié.

» Votre frère,

» A. Clérembault. »

» Alice est charmante, nous avons passé deux jours délicieux. Demain, nous partons par le chemin de fer de Lyon; je vous écrirai de Gênes. »

Marguerite jeta cette lettre sur la table avec un mécontentement indigné qu'elle ne put maîtriser; elle en dit en peu de mots le contenu à mademoiselle Mélanie qui l'interrogeait, et elle ajouta en terminant:

« Je suis décidée à chercher Étienne, en quelque lieu que ce soit. Je le chercherai jusqu'à ce que je l'aie trouvé.

— Mais c'est impossible, Marguerite! s'écria la vieille demoiselle avec effroi.

— Pourquoi donc?

— Et Albéric?

— Albéric a fait sa volonté, je ferai la mienne. L'antipathie qu'il ressent contre Étienne l'a guidé, je me laisserai guider par l'affection & les volontés de ma mère. Songez que c'est à moi qu'elle a confié ce malheureux enfant.

— Et comment ferez-vous?

— J'irai, je chercherai d'asile en asile, de maison en maison. »

Elle tira un dictionnaire de la bibliothèque et lut à demi-voix :

«Maréville... Lommelet... Charenton... Rhodez... Stéphanesfeld... Saint-Dizier... Blois... Saint-Albin.. Saint-Rémy... que de tristes demeures! quelle énumération! N'importe, je frapperai à toutes les portes, je le trouverai, je saurai s'il est mort ou vivant, fou ou raisonnable.

— Quoi! Marguerite, vous douteriez?

— Serait-ce sans exemple? Oui! je doute ; l'empressement d'Albéric à renfermer notre pauvre ami, le mystère dont il l'environne, remplissent mon esprit de doute... Albéric ne l'a jamais aimé, et depuis quelque temps il avait des motifs pour le haïr.

— Mais vous ne pouvez voyager seule?

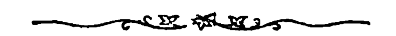
— Non, et je vous prierais, ma cousine, de m'accompagner si vous n'étiez pas aussi nécessaire à la maison, en notre absence à tous. Je n'irai pas seule cependant. Lemaire, mon fermier de la Haie verte, a deux filles déjà âgées; la cadette, Françoise, n'est pas très-occupée à la ferme, elle est bien élevée, modeste & très-bonne; je prierai ses parents de me la donner pour m'accompagner; j'ai vingt-six ans, ma demoiselle de compagnie en a trente-quatre, nous pourrons, sans inconvenance, voyager seules.

— Et vous partez?

— Demain.

Mme BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



MA FILLE OU MA NIÈCE

I

PAS POSSIBLE!

Toi?

— Moi.

— Il t'a dit cela?

— Oui.

— Et quand?

— Il y a quinze jours.

— Pas possible?

— Si fait!

— Allons donc?

— Réellement.

— Tu plaisantes?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— En vérité? mais tu es né coiffé, mon cher! Comment, tu n'as qu'à choisir?

— Je n'ai qu'à choisir, & c'est là le point difficile, surtout avec mon caractère.

— Ah! c'est vrai! tu es bien le garçon le plus indécis que j'aie jamais connu. Enfin, c'est égal, je mourrai content si je vois ton sort assuré, car tu sais bien, mon bon Gustave, que je t'aime comme mon fils, & que si j'avais eu une fille, je te l'aurais donnée.

— Vous avez eu la bonté de me le dire souvent, & cela m'a touché jusqu'au fond du cœur.

— D'autant plus touché que je n'en ai pas, & que tu n'as point de décision à prendre?

— Précisément.

— Drôle de garçon? Du reste, l'hésitation date en toi de l'enfance. Je me souviens que s'il m'arrivait de te faire choisir entre deux bonbons, tu allais de l'un à l'autre avec une anxiété qui m'amusait beaucoup.

— Et pour finir?

— Tu prenais les deux.

— A la bonne heure, mais maintenant la situation est tout autre... Ah! j'en suis malade.

— Tu n'en dors pas?

— J'en dors encore un peu, mais j'en rêve, & chaque matin je me retrouve choisissant! quel sort! je suis tourmenté, je ne pense qu'à cela, je maigris, & si cela dure, je vais blanchir.

— Aïe! ce n'est pas le cas!

— Que je suis donc malheureux!

— Plains-toi; ah! je te le conseille. Comment, il t'arrive ce qui, je crois, n'est jamais arrivé à personne. Un beau soir, pas trop beau, un bandit arrête un honnête homme, cela s'était vu déjà : il le terrasse, l'honnête homme crie au secours! Tu passes par là, tu t'élances, tu casses la tête à qui de droit, l'honnête homme se relève, il te doit la vie, & ta bonne étoile veut qu'il se trouve être un homme à part, au cœur chaud, enthousiaste, un original achevé, possédant toutes sortes de quali-

tés; il est bon, il est père, il est oncle, il est millionnaire. Il fait connaissance avec toi, il t'étudie, & de fil en aiguille, poussé par la reconnaissance, appréciant d'ailleurs ta conduite exemplaire, il t'offre sa fille ou sa nièce. Plains-toi, plains-toi!

— Je sais bien que j'ai tort, mais...

— Mais, mais, mais tu n'as pas le sens commun! Ah! si j'avais trouvé dans mon jeune temps quelqu'un à qui caser la tête dans ces conditions-là, je te réponds que tu ne me verrais pas ici tout seul, au coin du feu, tisonnant pour mon compte, sans que jamais personne ne me dispute mes pincettes! Non, non, j'aurais bien vite choisi la fille, ou bien la nièce, & si la belle eût consenti, je l'eusse faite, en trois jours, la reine de ce royaume intime, à la fois si petit & si grand, que l'homme appelle son foyer.

— En trois jours? que vous êtes heureux de pouvoir aller vite! vous n'êtes pas indécis.

— Ma foi, non. Je dis ceci est noir & ceci est blanc. Et si, pour telle ou telle raison, je prends le noir, le blanc n'existe plus pour moi, je ne le vois plus, voilà mon caractère.

— Tout le contraire du mien, c'est en choisissant le noir que je regrette le blanc... Ah qu'il fait chaud ici, j'étouffe.

— Moi, je gèle. Comment donc fais-tu pour étouffer.

— Je n'en sais rien.

— C'est apparemment parce que tu choisis, car j'entends dire à ceux qui ont le bonheur de traverser les champs parce qu'ils n'ont pas mon catarrhe qu'il fait un froid de loup.

— De loup, si vous voulez, quand on ne choisit pas; mais moi j'étouffais ce matin à Paris en plein Carrousel.

— Alors, c'est la fièvre?

— Non, c'est le choix.

— Toujours le fameux dilemme, ou la brune ou la blonde?

— Hélas! oui, jusqu'à ce détail, il faut que tout en elles diffère, tout absolument!

— La nièce est grande, m'as-tu dit?

— Grande, svelte, régulièrement belle.

— Et la fille?

— Petite, rondelette, gentille à croquer.

— Croque donc.

— Oh! s'il n'y avait pas l'autre...

— Tu prendrais l'une; drôle de garçon! La nièce aime Paris.

— Et la fille, la campagne.

— C'est assez singulier, effectivement.

— C'est plus que singulier, c'est désolant; & le pire c'est qu'elles me plaisent toutes deux.

— Ce qui te paraît le comble du malheur?

— Évidemment; si je préférais la blonde...

— Ah çà! je me figure, mon cher enfant, que ceci n'est qu'une indication, une manière de distinguer entre deux arguments; car, enfin, on ne prend pas une femme pour sa perruque; il y aurait danger, surtout à notre époque.

— Non, je dis la blonde au lieu de dire mademoiselle Edma.

— Mademoiselle Edma, c'est la citadine, autrement dit la nièce?

— Oui.

— L'autre se nomme?

— Mademoiselle Laure.

— Bon; celle-ci est la campagnarde, j'y suis; mais tu sais je n'ai pas la mémoire des noms, je m'embrouillerai, il faut t'y attendre. Donc, quand j'aurai oublié le nom de la Parisienne, je dirai *l'une*, & pour la villageoise, ce sera *l'autre*, tu entends?

— Très-bien. Tout dépend des conventions.

— Eh bien, veux-tu savoir ce que je ferais si j'étais Gustave, & que tu eusses mes soixante-quinze ans & mon catarrhe?

— Ciel!

— Ah! tu trouves ta position meilleure encore que la mienne? tu es dans le vrai.

— Voyons, que feriez-vous?

— Je suspendrais mon jugement.

— Eh! il n'est que trop suspendu mon jugement, puisque je crains de ne pouvoir jamais me décider.

— Non, non, ce n'est pas cela; tu te fatigues à chercher la solution d'un problème, sans être à même de le résoudre. Crois-moi, reste-s-en là.

— Quoi! monsieur Linières veut bien me permettre de songer à sa fille ou à sa nièce, & vous me conseillez d'en rester là?

— Attends donc! attends donc! tu ne me laisses pas achever ma pensée. Je voulais dire : reste-s-en là jusqu'à ce que tu aies pu faire de mûres réflexions, fondées sur un examen approfondi du caractère, du genre d'esprit, & des goûts de tes fiancées. Je dis tes fiancées, puisque tu en as deux, ce qui n'arrive pas à d'autres.

— Tant mieux pour les autres... Mais le moyen d'approfondir?

— Très-simple! dis humblement à monsieur Linières que tu désires, avant de te marier, te faire recevoir...

— Oh! pour ça non! non, non, non, non! je vous vois venir, mon cher voisin; non, je ne désire pas le moins du monde me faire recevoir...

— Docteur en droit? si fait. Tu en as toujours eu le désir, du moins à l'état latent.

— Ah! c'est donc ça, car je ne m'en suis pas rendu compte.

— Crois-moi, fais cela, & tout en piochant...

— Encore piocher!

— Oui, oui, c'est excellent; &, tout en piochant, tu profiteras de la permission qui t'est donnée, tu verras mademoiselle... mademoiselle... comment donc? enfin tu verras *l'une* chez madame sa mère, tu la retrouveras souvent, le soir, dans les plus élégants salons de Paris; & l'été, acceptant avec empressement l'aimable invitation qui t'est faite, tu passeras quelques semaines à la campagne, en face de mademoiselle... de mademoiselle, enfin en face

de *l'autre*, & sans perdre de vue sa cousine, puisque tout le monde se réunit chez monsieur Linières pendant la belle saison.

— C'est une idée; oui... mais ce droit? Comment, moi docteur, & pourquoi faire?

— C'est bon à tout.

— Si je plante mes choux avec mademoiselle Laure?

— Cela pourra t'être utile.

— Pour nos choux?

— Pour vos choux. Plus un homme sait, plus il a de valeur morale, même aux yeux de sa femme.

— Les femmes s'occupent-elles du doctorat?

— Elles s'occupent de tout.

— Cette petite Laure?...

— Comme les autres.

— Sait-elle seulement ce que c'est qu'un docteur en droit?

— Non.

— Eh bien! alors?

— Raison de plus. Ah! tu ne les connais pas; moins elles comprennent, plus fières elles sont quand leur mari a sur elles une grande supériorité en toutes choses. Au fait, c'est naturel, on aime à se soumettre à qui mérite de conduire.

— Je saurais bien la conduire, celle-ci ou une autre, sans être docteur en droit. Ah! quel coup! docteur! Non, je ne m'attendais pas à cette extrémité.

— Alors choisis. On te dit: ma fille ou ma nièce, & de plus les caractères sont tranchés, c'est bien facile.

— Facile?

— Mais oui, décide-toi.

— Voilà ce qui m'embarrasse. L'une m'irait assez mais il y a des choses qui...

— Eh bien! prends l'autre.

— L'autre... je crains... docteur en droit; oui, vons avez raison, cela me donnera le temps de réfléchir, mais...

— Encore un mais? Entasse montagnes sur montagnes, malheureux Titan! Voyons, cherche bien : quel obstacle pourrais-tu mettre encore entre le bonheur & toi?

— Si elles allaient se marier pendant que je les regarderai?

— Non, elles sont encore jeunes, & puisque monsieur Linières t'a fait cette ouverture, il attendra bien un peu pour leur proposer des maris. Fais ce que je te dis, & viens me voir, ou écris-moi du moins pour me communiquer tes impressions. Tu me rajeunis, il me semble que c'est moi qui me marie.

— Et qui passe docteur, plût au ciel!

— Paresseux. Allons, malgré tes étouffements, il faut que je mette une bûche, toujours au point de vue de cet affreux catarrhe... Paix! regarde comme elle se place d'elle-même, comme elle a l'air de vouloir brûler! Ah! ne pas trouver de résistance, c'est le mal des célibataires. Vois ce petit feu doux, tranquille, comme je les aime? Ma femme eût soufflé, bien sûr! Pauvre femme, comme je l'eusse aimée, précisément à cause de ces innocentes taquineries qui, du matin au soir, vous prouvent que vous n'êtes pas tout seul!

— Mais avec une vocation si prononcée, pourquoi donc ne vous êtes-vous pas marié?

— Ah! pourquoi, pourquoi? on ferait un beau livre de tous les parce que! Marie-toi, marie-toi, mon enfant, ne reste pas, comme moi, vieux garçon, c'est le pire de tout.

— Le célibat vaut pourtant mieux qu'un mauvais ménage?

— Un mauvais ménage, c'est bon pour les imprudents qui se marient comme des fous, par un bel enthousiasme, ou seulement pour les écus sans se soucier d'autre chose. Un mauvais ménage, c'est encore bon pour ceux qui ne se font aucune concession; mais il est si facile à un brave homme & à une brave femme de faire bon ménage! ils ressemblent à deux instruments que la main de Dieu a préparés pour mêler leurs harmonies, il ne s'agit plus que de les mettre d'accord. Va, mon enfant, chacun sent son mal. Mon vieux ménage de garçon, je le trouve mauvais, moi. La pauvre Catherine range toute la journée, c'est vrai, mais personne ne dérange! Ma femme eût rompu cette monotonie, nos enfants eussent un peu remué, un peu cassé; on gronde par principe, mais au fond on sent de la vie autour de soi. Moi je me dis de chaque objet qui m'entoure : Cette coupe, il y a dix ans qu'elle est là; ce vase, il y en a quinze, & personne ne les a jamais soulevés, si ce n'est Catherine pour les nettoyer, comme elle essuie autre chose. Misère! tiens, mon enfant, la morale c'est qu'il faut prendre femme.

— Prendre femme, c'est effrayant, quand on y pense.

— Effrayant? non, quand on épouse une fille bien élevée, de parents honorables. Les commencements sont épineux, par exemple.

— Épineux? & la lune de miel, qu'en faites-vous?

— Pas grand' chose. Sans doute, l'urbanité, la bon vouloir, & parfois un peu d'enthousiasme, jettent sur les premiers temps quelque poésie; mais crois-moi, Gustave, la meilleure de toutes les lunes est celle qui ne tourne plus, qui éclaire de son reflet tranquille une profonde & sereine amitié. On a vécu sous le même toit, on a mangé ensemble quelques boisseaux de sel, chose nécessaire, dit-on, pour se connaître; on s'aime bien, tout bonnement; on a comparé ses tendances, ses aptitudes, ses goûts, & fondu le tout ensemble, il en est résulté, non un bonheur romanesque, mais un bien-être réel & durable, ce que j'appellerai une bonne assiette d'esprit & de cœur.

— Fort bien; mais si, en mêlant le tout ensemble, on s'aperçoit que cela ne fond pas? que

devenir? il y a de quoi se casser la tête contre les murs.

— Bah! bah! entre gens bien élevés, on ne se prend pas aux cheveux; on finit toujours par s'entendre, c'est une affaire de temps. Tu crois peut-être que pour être heureux dans le mariage, il faut être absolument pareils? Erreur. Par les ressemblances, vois-tu, la sympathie se forme, & par les différences on évite la monotonie, qui est à nos sentiments ce qu'une fine poussière serait à ces cristaux si Catherine ne les essuyait pas.

— Oui, mais les caractères?

— Ah! c'est là le chapitre des concessions. Il faut à un mari deux choses : être bon & ferme. La bonté, vois-tu, mon ami, prévient toute aigreur, & la fermeté sage & tempérée s'oppose à ce que l'imagination de la femme á de mobile & de léger.

— Mais qu'on doit être malheureux quand les nuances sont trop fortes.

— Ah! c'est certain. J'ai connu un bon paysan, assez mal embarqué, le pauvre homme! il me disait avec plus de profondeur qu'il ne croyait :

« Voyez-vous, monsieur, le pire de tout dans le mariage, c'est d'être deux. »

— Pauvre diable! Au fait, ne pas pouvoir s'en aller, quel supplice!

— Allons donc! tu auras une bonne petite femme, & tu serais bien fâché de t'en aller. Je te prédis des jours heureux sous le toit conjugal.

— Vous êtes encourageant, cher voisin, & je voudrais être déjà dans cette assiette dont vous parliez tout à l'heure. Hélas! je suis à côté; ah! qu'on est mal... Ainsi je vais me remettre à travailler?... vous croyez?

— C'est positif.

— Passer docteur! que c'est singulier! Je n'aurais jamais trouvé ça tout seul; non, jamais. Il s'agit de deux filles charmantes, & sous ces gracieux prétextes, je vais feuilleter, griffonner, apprendre des formules, & quelles formules! Est-ce que je vais réellement faire tout cela?

— Tu as déjà commencé, mets-toi cela dans la tête.

— Allons!

— Et que surtout ni le plaisir ni l'étude ne te fassent oublier que le train part toutes les heures, & qu'en cinquante-trois minutes on vient de Paris chez moi, on y dîne, on y couche au besoin, & l'on cause à cœur ouvert.

— Que vous êtes bon! toujours le même.

— Par une raison fort simple, c'est que je t'aimais avant que tu fusses au monde, à cause du lien qui existait entre tes parents & moi. Nous étions voisins de campagne & nous nous convenions, ce qui passait pour merveille. Quand on est voisins, il faut se saluer ou déménager; mais si l'on peut s'aimer, & que du salut de politesse on en vienne à se serrer la main pour de bon, alors le voisinage constitue un petit paradis terrestre. On se prend, on se quitte, on choisit ou solitude ou compagnie; la société de l'un devient la société de l'autre ; & il se forme un cercle aimable, dont émanent journellement mille jouissances. C'était ainsi entre tes parents & moi; voilà pourquoi le sentiment qui m'unit à toi est si profond. Tout a passé, il a fallu quitter ces bonheurs paisibles. Hélas! en ce temps, je ne sentais pas mon isolement sur la terre; aujourd'hui cet isolement m'accable. Mes bons amis ne sont plus, il a fallu transporter mes pénates au loin; rien ne m'est resté que ton amitié, mon cher Gustave, qui se fonde elle-même sur tes souvenirs d'enfance.

— Et sur un vrai besoin de cœur, croyez-le, mon cher voisin.

— Mon cher voisin, que ce nom me plaît! c'est celui que me donnaient ton père & ta mère, donne-le-moi toujours, fussions-nous à mille lieues de distance. Ce qui fait le voisinage, entends-le bien, c'est beaucoup moins le rapprochement réel que le rapprochement toujours désiré. Allons, va, il est tard, prends ton chapeau, tu manquerais le train, va! va!

— Adieu voisin, à bientôt. »

Une poignée de main fut échangée avec ce regard vrai de l'amitié, qui va tout au fond; le jeune homme en trois grands pas franchit le seuil de son vieil ami.

Il s'élance vers la gare, vite, vite, il n'a qu'une minute & demie; on fait tout en poste depuis les chemins de fer... Il est parti.

« Apportez une bûche, Catherine.

— Oui, monsieur, tout de suite... voilà.

— Ah! elle est bien grosse!

— Attendez, monsieur, je vais en chercher une autre.

— Cette autre est bien petite.

— Alors, je m'en vais prendre entre les deux... Celle-là est-elle d'une bonne grosseur?

— Très-bien, prenez donc les pincettes & arrangez-moi mon feu à ma fantaisie.

— Comme monsieur voudra.

— Un peu plus à gauche.

— Bien, monsieur.

— Rapprochez la bûche de derrière.

— Bien, monsieur; voilà.

— Donnez de l'air.

— Bien, monsieur... Na! le voilà parti.

— Il faudrait peut-être ôter un peu de cendre demain matin, qu'en pensez-vous?

— Comme monsieur voudra.

— C'est bon; allez, ma fille. »

Elle s'en alla, & le célibataire s'enfonça dans son grand fauteuil... Comme monsieur voudra! je n'entendrai donc jamais autre chose! Ah! que j'achète cher cette soumission de tous les instants dont j'ai si peu besoin!

Nos bons voisins de Saintonge, comme ils étaient heureux! Les mêmes idées au fond, & puis des nuances à la surface, toujours des nuances, c'est cela qui fait vivre.

Monsieur voulait ceci & madame cela; on avait

du moins le plaisir de se céder quelque chose, on se faisait de petites querelles pour rire. Comment donc? Il m'arrivait d'être pris pour arbitre, on me portait plainte, à moi, neutre par position & par caractère, j'avais une oreille pour l'un, une oreille pour l'autre, & pendant que j'instruisais le procès, voilà que les plaignants se raccommodaient sans moi; ah! le bon temps!... Moi, au soir de ma vie, je n'entendrai jamais qu'un mot, toujours l'expression d'une seule idée, idée monotone, ennuyeuse... Comme monsieur voudra! Ah! Gustave, prends l'une ou l'autre; mais, de grâce, ne fais pas comme moi!

II

CE QU'IL ME FAUDRAIT.

Il y a des châteaux en Normandie, en Champagne, en Dauphiné, en Périgord, les plus jolis sont en Espagne. Il ne faut, pour les construire ni pierres de taille, ni ciment, ni charpente, un rien suffit; un souffle qui vous caresse dans un chemin où vous marchez solitaire; une heure d'insomnie sans fatigue, dans une nuit bien calme; le coin du feu, oh! le coin du feu surtout! entre chien & loup, pendant que vous écoutez ce doux murmure de la flamme qui semble dire quelque chose pour vous tout seul. Ce feu, ce chien, ce loup, voilà ce qui fait rêver, ce qui jette l'esprit, à son insu, dans un labyrinthe d'idées qui s'enchaînent avec une telle vraisemblance, que vous vous trouvez pris dans vos propres filets, évitant de remuer, de tousser, de peur de faire tomber ce château sitôt bâti, mais fragile comme un château de cartes. Nous donnons un sourire à l'enfant qui, à grand'peine, élève bien sérieusement un édifice destiné à crouler tout à l'heure. Bien plus enfant est l'homme! l'homme qui se laisse égarer par son imagination, en dehors des réalités de son existence, & vit un moment comme il lui semble qu'il faudrait vivre toujours. Il sait que cela va finir, il aurait honte, devant son ami, de cette faiblesse; cependant il ne remue pas, de peur que la vision ne s'en aille. Il a tort, dira-t-on, à quoi cela le mène-t-il? à rien... Vous avez raison, esprit positif, mille fois raison; passez, je vous prie, allez à vos affaires, à vos ennuis; moi je reste, moi Gustave, les pieds sur mes chenets, caché sous les plis moelleux de ma robe de chambre, comme Xavier de Maistre sous les plis de la sienne; si je ne voyage pas autour de ma chambre, c'est qu'apparemment cela ne me plaît pas. En ce moment, j'entends vivre loin des importuns, à l'abri des mille gênes que m'imposent nos usages, le code, la mode, etc... Chantez, mon feu, chantez pour moi tout seul, laissons la nuit descendre pas à pas, comme elle fait pour ne pas nous surprendre. Quel silence dans cette chambre, & quel bruit tout autour, dans ce Paris où la vie déborde, où le temps semble ne pas suffire à l'homme pour sa tâche de chaque jour, ou pour ses oublis & ses fautes!

Il y en a qui trouvent triste ce passage de la lumière à l'ombre, moi, je l'aime, & la preuve, c'est que je n'allumerai pas ces deux bougies qui me regardent comme si elles se croyaient indispensables. Où sont mes allumettes? à six pas derrière moi; ces six pas, je ne les ferai point, je resterai là, sans bouger, à écouter... Écouter quoi! le bruit ou le silence? Non, pas le bruit, ce grondement de la ville, c'est le réel, le certain; tout le monde l'entend & tout le monde en est ennuyé, si j'en juge par la plupart des figures quand elles sont de bonne foi. Ce que j'écoute, c'est le silence, le silence à qui l'on dit tout & qui répond tout bas...

Oh! le bon petit feu, feu d'orme mêlé de chêne, à la fois discret, ardent sous sa cendre, & fidèle comme un vieil ami. La jolie flamme, modeste, bleuâtre, agitée comme un être sensible; elle monte, elle disparaît, elle revient, elle parle à mon esprit... Que dis-tu, génie familier?

LA FLAMME. Te crois-tu réellement heureux? Tu n'as, il est vrai, nuls soucis accablants; mais seul, seul au foyer!

L'ESPRIT. Ah! laisse-moi jouir de mon indépendance! je vais, je viens, sans que personne ne s'en occupe, je suis libre! Oh! ma liberté! c'est mon bonheur!

LA FLAMME. Quel triste bonheur que celui qu'on n'a pas partagé!

L'ESPRIT. C'est vrai. Au fait, si j'avais une bonne petite femme, là dans ce fauteuil, au coin de ma cheminée, il y aurait un bon côté; mais le chapitre des inconvénients? il est long! C'est gênant, une femme, très-gênant dans une foule de circonstances : migraines, voyages, déménagement, incendie, révolution, & pour ne parler que de la migraine, qui fait moins d'embarras que tout le reste, quel fléau! tombant toujous à point nommé sur un projet de fête, comme au vieux temps les harpies tombaient, dit-on, sur les festins. Non, tout n'est pas roses!

D'abord, on n'a jamais les mêmes goûts, donc il faut que l'un des deux s'abonne aux concessions. Si l'abonnée est toujours ma femme, je suis un barbare, & si c'est moi, j'en deviens fou. Et puis, que de difficultés! Il me plaît d'aller en Allemagne, en Russie, au bout du monde; c'est toute une affaire, une dépense! un temps perdu! des ennuis! Les femmes en voyage ont le génie des obstacles; elles sont fatiguées toutes les demi-heures, elles ont faim, elles ont soif, elles ont peur, peur surtout. Ah! vive le départ en compagnie de ma canne & d'un bagage gros comme le poing! Je passe partout, je vois tout, je n'ai ni méthode, ni heure fixe, ni itinéraire; je vais devant moi tant que le cœur me dit, &, quand l'ennui me prend, je reviens mettre ma canne derrière la porte, & te revoir,

flamme gentille, qui, sur un signe de ma volonté rentres dans l'âtre & causes avec moi.

LA FLAMME. Si l'indépendance est le premier bien dont l'homme au début de sa vie soit jaloux, lui suffit-elle? lui donne-t-elle, jour par jour, ce que demandent & son esprit qui se développe, & son cœur qui se révèle? Connais-tu la souffrance qui se rattache à l'être isolé? auras-tu toujours besoin de mouvement, d'émotions diverses? Non. Un temps viendra où vivre de toi-même, & pour toi-même, te fatiguera, où tu souhaiteras un devoir, un but. Ce temps, il est venu déjà, & c'est pourquoi tu t'étourdis.

L'ESPRIT. Je m'étourdis, c'est vrai; j'ai assez de ma vie inutile. Je dépense sans remords, mais sans profit, de belles heures dont il ne me reste absolument rien. Je suis censé m'occuper; non, je suis trop libre de mon temps pour chercher à l'employer sérieusement sans que la nécessité m'y pousse. Ce serait l'œuvre d'un sage de la Grèce, ou mieux encore l'œuvre d'un saint; or, je ne suis ni grec ni saint. Allons! il faut pourtant être bon à quelque chose, au lieu de ne faire que se reposer ou se distraire. Se reposer de quoi? se distraire de quoi?... Je me marie; oui il le faut... c'est cependant bien effrayant. Ce *toujours*, cette persévérance, dans une voie toute tracée! quelle chaîne! quel esclavage!

Ici, la flamme bleue cessa de chanter comme si elle eût été triste, puis elle disparut. Gustave ne se croyait pas seul, il fut tout étonné, &, pour faire revivre le tête-à-tête, il sauta sur ses pincettes, souleva adroitement le sommet de l'édifice & se mit à évoquer la petite enchanteresse. Elle revint de par-delà les ombres, plus guillerette que jamais, & se remit à voltiger.

Tout ayant été bouleversé par la savante manœuvre de Gustave, un nouveau personnage entra, ce fut le cœur, qui lui aussi se glissa dans le grand fauteuil, en face du génie du foyer, & l'on causa.

LA FLAMME. Enfant que tu es, tu m'appelles, tu as besoin de moi, & tu hésites à faire entrer sous ta tente une compagne qui vivra de ta vie, qui attendra ton retour & qui ne me laissera pas mourir.

LE CŒUR. Je l'avoue, c'est folie. Quel charme, après une journée passée au dehors, quel charme de se sentir attendu! On marche plus vite aux abords de sa maison; on y trouve un visage ami, un sourire, quelque chose de pareil à ce qu'on apporte, de meilleur même, car la femme vaut mieux que nous: elle est plus dévouée. Ma pauvre femme! j'arrive, je l'embrasse; elle me gronde un peu parce que je suis en retard. Être grondé, c'est charmant, on est si sûr de recommencer le lendemain!

Néanmoins, on se repent, on s'avoue coupable, &, après le plaisir d'avoir été grondé, on a celui d'être pardonné. On dîne à deux, & non plus seul avec cent personnes, dans un de ces ennuyeux restaurants où l'on épice tant la sauce pour faire passer la fadeur de l'existence. Un ménage, c'est gentil, c'est rangé; point de folies, point d'excès, & pourtant des surprises, des petits *extra* pour faire sourire le maître, car, pour trouver de fines attentions, il n'est pas besoin d'être aux Visitandines. Parfois des amis rompent le tête-à-tête; on cause, on rit. Le lendemain, on va dans le monde.

Dans le monde, ce mot de convention a trois sens, selon la date. A vingt ans, il dit illusion; un peu plus tard, devoir; encore plus tard, corvée. Mais ce qui ne signifie rien pour l'homme seul reprend vie & intérêt quand il s'agit de présenter sa femme, une jeune femme élégante, aimable; on est flatté. La sympathie qui l'environne fait honneur au choix du mari. On voit cette jeune épouse occuper sa place dans une couronne de fleurs, comme une fleur de plus. Qui donc lui reprocherait ces innocents succès? Sa gloire n'est-elle pas la nôtre? On passe agréablement quelques heures, ne demandant au monde que ce qu'il donne: pas grand'chose. Il ne faut pas être par trop philosophe. Les petites filles qui jouent avec leur poupée savent bien qu'elle est en carton, & s'amusent tout de même.

Quant à l'amitié, à la bienveillance, à la sûreté de rapports, ce sont les charmes du foyer. C'est pourquoi, au sortir d'un salon brillant, on revient avec plaisir chez soi, avec *sa femme;* on est bien, on est content; on se distrait pour ainsi dire de la distraction... Je me marie.

LA FLAMME. Sois béni pour cette pensée. Si de bonne foi tu acceptes le joug, Dieu le fera léger.

L'ESPRIT. Je l'espère, car vraiment... il doit y avoir des pesanteurs étranges dans ce qui pèse toute la vie! Toute la vie!... non, ce n'est pas fait, je ne suis pas décidé, mais pas du tout. Le fond de l'homme, n'est-ce pas l'inconstance? Je suppose, bien entendu, qu'on a fait choix d'une femme excellente, car, entre une mauvaise & une pierre au cou pour aller plus vite au fond de l'eau mieux vaut la pierre. Cependant, cette femme excellente a ses petites idées qui ne sont pas toujours les nôtres; elle nous contrarie sans s'en douter, peut-être même en s'en doutant, le hasard est si grand, & la femme si mobile. Et puis il y en a qui sont futiles à l'excès, d'autres qui deviennent capricieuses... Enfin, est-ce un non-sens que ce mot écrit, dit-on, par une main royale sur une vitre du château de Chambord?...

LA FLAMME. Cherche dans ta compagne le sérieux de la pensée sous les grâces de la jeunesse. Qu'elle ait connu d'abord le bien; que ses premières joies aient été les jeux de l'innocence, sous des ombrages écartés, loin des corruptions élégantes d'un monde qui rit de tout. Qu'elle te soit donnée par une main amie qui ait compté toutes les pulsations de son cœur; que le devoir ait été sa règle, la vérité l'aliment quotidien de son esprit; que sa voix ait chanté les hymnes sacrées du saint lieu; qu'elle soit simple et naturelle comme une fleur trouvée dans un champ de blé; alors, tu asseoiras

ta maison sur un roc, et tu pourras dormir aux bruits de la tempête.

LE CŒUR. Puisse le ciel t'entendre, ô mon doux génie! Que si je perds cette indépendance absolue dont je suis si jaloux, on me donne en échange le bonheur domestique...

LA FLAMME. Je n'ai pas tout dit : un temps viendra où, assis à tes pieds, un bel enfant te sourira. Tu n'as aucune idée des joies qu'apportera ton fils sous le toit conjugal. En lui tu aimeras sa mère. Le nouvel être, à toi confié par la bonté de Dieu, résumera le passé de ta famille, son présent, son avenir. Tu seras pour lui le représentant de la force; mais ta force assouplie par un amour de tous les instants ne lui pèsera point; lui aussi t'aimera, & pour ton enfant, tu deviendras capable de tous les sacrifices, de tous les dévouements.

LE CŒUR. L'homme doit être heureux, oui, bien heureux par son enfant. Cette continuation de lui-même, cet être qui passe par le chemin battu & s'en va, libre de se faire un chemin à lui! De ses parents dépend en partie la sûreté de son choix. Quelle attention! quel soin, quelle protection constante... Pauvre enfant! Ah! oui, je t'aimerai, toi & tes sœurs, car enfin ma maison sera pleine, animée, bruyante. Les tapageurs! comme je les ferai taire! & comme je serai content de voir qu'ils ne se taisent jamais, que rien n'éteint en eux cette surabondance de vie qui déborde en cris, en mouvements, en rires.

Je me vois à table, ma femme en face, &, tout autour, des enfants grands & petits, tous enchantés d'être au monde. Que leur manque-t-il? Leur mère est si bonne! moi je ne suis pas méchant. Notre position nous permet de leur donner mille jouissances; ils jouent, ils s'amusent. Ah! mes pauvres enfants, si vous ressemblez à votre père, quels bons diables vous ferez! On vous mettra au pas, de peur que vous ne nous rendiez fous, ma femme & moi... Ma femme! Ah! que ce mot est doux! C'est toujours là le point préoccupant; car, au bout du compte, on fait à peu près ce qu'on veut des enfants, mais la femme, on la prend toute faite.

Voyons, qu'est-ce qu'il me faudrait à moi? Il me faudrait une femme... bonne. Oh! c'est la première condition! Jolie... enfin qui me plût. Une femme gaie, spirituelle, sensée, avec qui je puisse échanger mes pensées, sérieuses ou joyeuses, comme elles me viendraient. Une femme assez instruite pour me répondre, & pas assez pour se lancer elle même dans des questions scientifiques. Une femme assez poétique d'esprit pour voir autre chose que la matière sous toutes les formes; assez prosaïque pour ne jamais négliger l'ordonnance de ma table & mes boutons de chemise, deux choses sacrées pour un ménage! Une femme aimable avec tout le monde quand je suis là, & avec moi quand tout le monde est parti; qui sache me distraire, & aussi me consoler, car j'aurai *mes noirs*, j'en ai déjà à certains jours; si ma femme prend les mêmes jours que moi, je n'ai plus qu'à passer par la fenêtre.

Il faudrait aussi qu'elle se portât bien, oh! très-bien, je n'aime la tisane ni pour moi ni pour les autres. Donc, c'est entendu, une santé de fer, bonne mine, de l'embonpoint, de l'activité, de l'entrain. Je voudrais qu'elle fût musicienne, non pas seulement pour briller, mais pour me charmer, moi; c'est si doux un concert *pour un!* pendant qu'une bouillotte chante au feu, que les enfants dorment & que deux tasses sont là sur un plateau... Délicieux!

Je la voudrais aussi bon peintre; elle ferait mon portrait & celui de nos enfants. Ma femme aurait mes goûts, nous serions bons camarades. Pas de nuages, un ciel bleu. Je souhaiterais qu'elle n'eût aucun défaut; un défaut, même léger, c'est une laideur, & je veux son âme si belle! si belle! Enfin... une femme parfaite, c'est cela, oui c'est bien cela qu'il me faudrait.

LA FLAMME devint toute pâle, puis tremblante; elle jeta un dernier éclat qui ressemblait à un soupir & s'en alla.

L'obscurité était profonde. Un violent coup de sonnette arracha Gustave à sa rêverie.

— Ah! diable! qui vient là? Où suis-je? quelle heure est-il? fait-il noir!... mes allumettes?

Un second coup de sonnette! Il n'y va pas de main morte, celui-là... Eh bien? pas de soufre! Enfin! j'ouvre.

« Monsieur Gustave H...

— C'est moi.

— Vos livres de droit, monsieur.

— Mes li... Ah! c'est juste. Posez-les sur ma table, & donnez-moi l'acquit, voilà votre argent.

— Merci, monsieur. Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir... Le monstre! Il a tout dérangé; j'avais ce qu'il me faudrait, il m'apporte ce qu'il me faut! »

Mme DE STOLZ.

(*La suite au prochain numéro.*)



Revue Musicale

ALINA, REGINA DI GOLCONDA
FESTIVAL COMMÉMORATIF D'HECTOR BERLIOZ
COMPOSITIONS NOUVELLES

Golconde, la ville aux trésors, a fait grand bruit dans le monde. Il y a près de cinquante ans qu'Aline, sa bien aimée reine, fut chantée à l'Opéra-Comique par le compositeur Berton, qui puisa dans son escarcelle d'assez nombreux billets de mille francs. Le libretto de cet ouvrage est d'une simplicité antique : un chevalier français, bel homme & bien tourné, s'éprend d'une jeune & naïve paysanne de la Provence, & lui promet de l'épouser; hélas! les paroles s'envolent & le chevalier en fait autant. Le voilà abandonnant sa belle & le pays des orangers. Où va-t-il? Là-bas, hors de France, dans de lointaines contrées, au delà des mers. Aline l'apprend, & se désespère; puis, décidée à tenter les aventures pour rejoindre l'inconstant, elle s'arme de courage & s'embarque à son tour. Mais elle a compté sans les pirates qui attaquent le vaisseau, s'emparent de la pauvre voyageuse & l'amènent comme esclave dans le royaume de Golconde. Là, elle est remarquée par le roi, qui l'épouse. Peu de temps après cette union étrange, le monarque meurt par accident; par conséquent Aline devient veuve. La loi commande à la jeune reine de faire choix d'un autre époux. Tous les grands seigneurs de Golconde briguent la faveur de remplacer le défunt. C'est en ce moment que le chevalier français arrive dans la ville, se fait présenter à la reine & reconnaît en elle la paysanne de Provence. Après mille embûches & traverses, les deux jeunes gens sont mariés à la grande satisfaction du bon public.

Ce petit poème servit à Donizetti pour écrire un opéra qui fit son apparition hors de France, il y a vingt-cinq ans. A cette époque, plusieurs morceaux en furent même édités à Paris. L'un d'eux, le duo du premier acte :

> Bel pace, cel ridente,
> Sesso amabile e vivace
> Cavalier, sia guerra e pace
> Non mi movo più di quà,

qui est écrit avec une verve remarquable, fut chanté par Lablache & Tamburini, qui y obtinrent un grand succès dans les concerts. Mais ce petit événement musical est déjà bien loin de nous.

C'est cet opéra de Gaëtan Donizetti que monsieur Bagier vient de rendre à la scène des Italiens.

La partition d'*Alina, regina di Golconda*, a été accueillie du public avec une faveur très-marquée. Le premier acte, l'air d'Alina, qui raconte les souvenirs & les joies de son enfance, dans son poétique pays :

> Che vol richezza e trono
> Quando sospira il cor!

est empreint d'une grâce indicible.

Le quatuor qui termine cet acte :

> E un sogno, un delirio...

que rappelle d'une façon très-sensible l'air de la crèpe dans *Crsipino e la Comare*, a été vivement applaudi.

Au troisième acte, où Alina & Wolmar sont, par une fantaisie du livret, retournés en France, sans sortir de Golconde, on a fort remarqué un duo où ils évoquent le souvenir de leurs premiers serments :

> Restiamo, e mio bell' idole
> Uniti ognor, restamio.

Un air chanté par Belfiore, à la fin du même acte, a été bissé par acclamation.

Enfin le rideau s'est baissé au milieu d'applaudissements unanimes.

Ce n'est certainement pas un chef-d'œuvre qu'*Alina, regina de Golconda* de Donizetti, mais il s'y trouve de charmantes pages.

* * *

Nous avons fait, l'été dernier, une biographie de Berlioz. Nous y avons dit, & nous le répétons, que ce compositeur, trop peu apprécié, avait toute la valeur d'un homme de génie.

« La vie, a dit Shakespeare dans *Macbeth*, n'est qu'une ombre qui passe; un pauvre comédien qui, pendant son heure, se pavane & s'agite sur le théâtre & qu'après on n'entend plus. C'est un conte récité par un idiot qui, après sa mort, ne

laisse pas le moindre souvenir. » Ainsi en est-il de beaucoup d'écrivains, de poètes, de compositeurs, dont les œuvres, écoutées légèrement ou peu comprises par les masses, ne sont restées que dans la mémoire des érudits.

Berlioz fut de ce nombre. C'était pourtant une intelligence & un caractère. C'était un musicien penseur. On a eu tort, selon nous, de le comparer à Wagner, plus grand quelquefois, plus obscur, plus impossible presque toujours. Les œuvres de Berlioz sont appréciables, celles de Wagner sont hors de l'humaine portée. Touche-t-il le ciel pour cela? Non, certes; mais il parle une autre langue que la nôtre, une langue de bronze, une langue bruyante & convulsive qui nous assourdit & nous écrase. Jusqu'à ce que le musicien de l'avenir produise dans notre pays une œuvre belle & saisissable, nous ne changerons pas d'opinion.

On reproche justement à Berlioz d'avoir fait trop peu de cas de la mélodie. C'est peut-être la raison qui l'a fait comparer à Wagner; & cette raison est insuffisante, dès qu'on passe en revue le nombre infini de ses compositions. Si les fioritures mélodiques de l'école italienne ne s'y remarquent pas, on est pénétré de l'ampleur de certains thèmes où le sentiment vrai domine, & de la multitude d'éclairs qui illuminent ses inspirations.

La pensée, chez Berlioz, s'échappe librement d'un cerveau qui n'admet guère la convention; il s'élance & plane dans le domaine de l'idéal. On le suit jusqu'à certaine hauteur, puis elle se perd dans l'espace, où l'on essaie en vain de la saisir.

Tel est le secret de l'impopularité de Berlioz. Mais tant qu'il est dans notre sphère, il est grand, poétique & lumineux. Il n'imite pas ce qu'il voit, il exprime ce qu'il sent. Il ne suit pas un chemin tracé; il écarte les ronces & il s'en fraie un. Ce n'est pas comme Wagner un prophète dans son nuage; c'est un navigateur téméraire à la recherche de pays inconnus. En un mot, il est humain. Nous sommes heureux de trouver ici l'occasion de formuler notre opinion sur les différences qui existent entre les deux compositeurs. Lorsque l'auteur du *Tannhauser* nous donnera une œuvre à la hauteur de celles de Meyerbeer, nous nous inclinerons devant son génie & nous saurons lui rendre une éclatante justice.

Au grand Festival de l'Opéra, l'individualité de Berlioz a conquis ses titres à la postérité. *Le Caprice*, qu'a chanté madame Gueymard, a des formes un peu vagues, il est vrai, mais quelle mélancolie profonde se remarque dans le début :

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,
Et cette mer plaintive
Et ces champs de maïs.

Et quel charme dans les accents pittoresques des dernières mesures.

Le duo de l'*Enfance du Christ*, chanté par Faure & madame Carvalho, est remarquable par les accompagnements vifs & colorés de l'orchestre. Il y a là certains accents qui rappellent des passages du *Désert* de Félicien David.

Vient ensuite la *Marche d'Harold en Italie*, une belle inspiration de l'auteur, qu'on assure être une improvisation ex abrupto. On sait que la partie d'alto, si importante dans cette symphonie, fut écrite par Paganini, qui devint malade avant de la pouvoir jouer. Cette partie d'alto a été exécutée au Festival de l'Opéra par Vieuxtemps, qui l'a admirablement comprise & rendue.

Les Troyens sont encore trop dans la mémoire des dilettanti parisiens pour que nous ayons besoin de faire ici l'analyse de l'admirable septuor, qui y a été exécuté avec un bel ensemble.

Le duo de *Beatrix et Benedict* est ravissant. Quoique mademoiselle Nilsson fût encore sous l'empire d'une grippe obstinée, elle s'y est montrée infiniment remarquable; cette suave inspiration a été moins chantée par elle que sentie & soupirée.

L'ouverture du *Carnaval romain* a été enlevée.

Nous voici au serment des Capulets et des Montaigus, qui sert de final à la symphonie de *Roméo et Juliette*. Cette œuvre, conçue sur un plan neuf & inspirée dans un accès d'enthousiasme, qui dura sept mois, est la plus belle page de Berlioz. Elle fut composée en reconnaissance d'un don de vingt mille francs fait par Paganini au compositeur, afin qu'il pût vivre pendant quelque temps exclusivement pour son art.

Toutefois les honneurs du Festival ont été pour des fragments de *la Damnation de Faust*. L'air de Méphistophélès :

Voici des roses!

a été chanté par Faure avec une ampleur de style & une sûreté de méthode qui ont soulevé d'admiration la salle tout entière.

***

L'auteur de *la Balancelle*, Ch.-B. Lysberg, vient de publier une charmante pièce, *le Sphinx*, sorte d'étude de légèreté, qui demande un travail soutenu et d'où la mélodie semble éclore au milieu d'une gerbe de notes capricieuses et rapides.

L'*Étude de genre*, op. 110, d'Albert Sowinski, sera surtout appréciée des personnes d'un goût plus grave. C'est un succès d'autant mieux consacré que l'éminent pianiste-compositeur l'a fait entendre au concert qu'il a donné à la salle Herz. Un public d'élite a applaudi à la fois les œuvres & le maître. Monsieur Girod est l'éditeur de ces deux morceaux.

Madelinette la Faneuse, piquante bleuette dont la morale est le travail & la charité, est due à la verve poétique de monsieur R. de Lacroix, pour les paroles, et à celle de M. L. de Miramont, pour la musique.

En vente, chez Gauvin, une jolie berceuse : *Quand les Enfants dorment*, par madame Antonio Spinelli.

Signalons encore, en vente chez Ch. Gambogi, une de ces compositions où l'auteur des paroles peut revendiquer une légitime part de succès. Monsieur Raoul Lafagette a extrait de son recueil *Chants du Montagnard*, une pièce de vers d'une extrême distinction & intitulée *la Demoiselle*. L'auteur de la musique, monsieur R. Mattiozzi, a su y adapter une mélodie élégante autant que simple, qui traduit admirablement la pensée du poète.

***

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnées que nous espérons publier bientôt une des œuvres de mademoiselle H. Wild, compositeur de musique religieuse pour orgue, piano & chant. — Nous reparlerons de cette artiste dont le talent, puisé aux sources des grandes traditions de l'art, a déjà reçu l'approbation des célébrités de notre époque, & nous semble devoir éveiller l'attention de tout musicien sérieux. Sa *Marche funèbre* est une page énergique, d'un souffle puissant, où la richesse des harmonies se joint à une grande élévation de pensée & de style. — Ce morceau se trouve chez l'éditeur Flaxland.

Nous lisons dans le journal *la Réforme musicale* : « Sous le titre *Prière de douleur et d'espérance*, il vient de paraître un motet composé par monsieur J.-J. de Solène ; sur des paroles pleines d'onction du R. P. Lefebvre, de la compagnie de Jésus. Ce morceau offre tous les caractères de la véritable musique religieuse. »

Puisque nous avons nommé *la Réforme musicale*, disons en terminant que cette feuille, rédigée avec esprit & indépendance, nous semble une des meilleures qui se publient en ce genre.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Les voilà accomplis, Florence, ces deux mariages, objets de tant de préoccupations; l'un brillant autant que possible, l'autre plus humble, mais plus sympathique aussi... Puissent-ils être heureux l'un & l'autre! pourtant, je ne te l'avoue pas sans une secrète honte, c'est bien plus le bonheur de notre chère & modeste Berthe qui nous préoccupe que celui de la belle Valentine.

Elle était superbe, cette belle Valentine, avec sa robe de faye à traîne qui n'en finissait pas, ses précieuses dentelles arrangées par les couturières en renom, d'une façon plus excentrique que jolie, & cette coiffure aussi nouvelle que compliquée, seyant cependant à merveille à sa physionomie mobile & fringante, à peine redevenue posée pour cette circonstance solennelle.

Mais combien notre Berthe, dans son exquise simplicité, paraissait plus gracieuse, plus digne & plus charmante! Comme les fleurs d'oranger, le long voile virginal, la blanche toilette de mariée s'harmonisaient avec sa fraîche & candide beauté. Toute ma vie, je la reverrai, en imagination, parée de son costume.

Tandis que la belle Valentine conduite, ou plutôt *escortée* par un monsieur constellé de décorations, traversait d'un pas assuré, l'air altier, la tête haute, la foule qui se pressait pour admirer sa belle robe, dont elle dirigeait les ondulations avec la majesté d'une reine & la science d'une personne habituée de longue date à *produire son effet*, Berthe appuyée au bras du vieil ami qui représentait son père, franchissait le seuil de l'église avec cette contenance sérieuse, réservée, modeste, qui ne la quitte jamais, mais à laquelle les vives émotions du jour donnaient une animation inaccoutumée & une grâce touchante.

« La jolie mariée! disait-on en la voyant, comme elle paraît douce & bonne!... Elle doit mériter d'être heureuse.

Et chacun des curieux & des curieuses la suivait d'un regard souriant & sympathique.

Sur le passage de Valentine, au contraire, sais-tu ce que l'on murmurait.

« Oh! la belle robe! les superbes dentelles, c'est au moins une duchesse, cette mariée-là! »

Mais c'était tout; personne ne songeait à former un souhait bienveillant pour un bonheur qui s'af-

firmait à si grand fracas, comme si c'étaient ces brillants dehors qui donnent le bonheur.

Marie, gentille à croquer dans sa robe de soie neuve, coquettement retroussée, a quêté avec son aisance ordinaire. On eût dit une bergeronnette qui voltigeait de chaise en chaise; son cavalier avait peine à la suivre, & c'est tout juste si elle ne devançait pas le suisse qui les conduisait l'un & l'autre. Je tremblais bien un peu de voir la bellle bourse brodée d'or, qu'elle tendait avec une si gracieuse vivacité, s'échapper de ses petites mains gantées un peu plus juste qu'il ne fallait, & rouler avec tout son contenu par terre, mais heureusement il n'en fut rien, & elle put regagner sa place sans encombre, ce qui ne la sauva cependant pas d'une petite remontrance de sa sœur aînée sur l'étourderie de ses allures.

Mais peut-être aurais-tu préféré, chère Florence, à tous ces détails donnés un peu pêle-mêle, un compte rendu plus méthodique des deux mariages en question.

Cela, en effet, eût pu renseigner au besoin sur les usages usités en pareils cas dans notre bonne ville de Paris, celles d'entre nos amies qui, tôt ou tard, suivront l'exemple de Berthe et de mademoiselle de V... Heureusement il est encore possible de réparer le mal, et c'est ce que je vais faire en reprenant mon récit par le commencement.

Chez Berthe comme chez Valentine, après que les prétendus eurent été agréés & les clauses du contrat discutées, on fixa le jour de la signature de ce premier acte officiel du mariage.

Il y eut, à cette occasion, à l'hôtel des parents de mademoiselle de V... un brillant raout suivi d'un petit concert où chantèrent quelques artistes en vogue : mesdemoiselles Krauss, Nilsson ; messieurs Faure, Nicolini, Capoul.

Chez Berthe, au contraire, les choses se passèrent simplement & entre intimes.

Nous signâmes toutes au contrat de notre amie, qui le voulut absolument, après quoi l'on prit le thé comme un autre jour; puis, la fiancée nous exhiba, ravie, les modestes cadeaux que son prétendu lui avait offerts, le matin même, dans un joli meuble, ornement de leur futur salon. Cette chère petite avait exigé de lui la promesse de ne pas faire ce qu'elle appelait « *des folies*, » & elle ne lui avait permis, comme objet de luxe, qu'un gros bouquet de violettes doubles, ses fleurs de prédilection, pour embaumer le tout.

Les parents, les vieux amis avaient aussi choisi ce jour-là pour lui faire quelques présents qu'elle reçut avec une reconnaissance expansive & une joie d'enfant. Nous, ses compagnes de travail, nous lui donnâmes des ouvrages de nos mains, très-fières de penser qu'ils contribueraient à l'embellissement de son gentil ménage. — En échange, elle nous offrit à chacune un petit souvenir.

Pendant que nous passions la soirée de cette agréable manière, Adrienne, en grands atours, étouffait des bâillements de fatigue & d'ennui chez la belle Valentine. Le matin aussi de cet imposant contrat un domestique, de la plus aristocratique tournure, avait apporté à mademoiselle de V... les fastueux présents de son fiancé.

Tu sais qu'il est maintenant de mode que le mariage civil ait lieu un ou plusieurs jours avant le mariage religieux & que la mariée se rende à la mairie sans pompe aucune, vêtue de couleur & escortée de ses seuls parents, de ceux de son mari & de leurs témoins respectifs. Comme cette cérémonie du mariage civil n'entraîne à payer aucun droit, il est de bon goût de mettre une petite offrande dans le tronc pour les pauvres qui se trouvent dans beancoup de mairies.

Une huitaine environ, après les deux contrats dont je viens de t'entretenir, Berthe & mademoiselle de V... agirent donc suivant cet usage, puis le lendemain, par une suite très-singulière de coïncidences, on bénit leur union en même temps à Saint-Roch.

Faut-il, Florence, te rappeler le cérémonial usité pour l'arrivée & le départ des mariés à l'église?

La mariée, en quittant la maison paternelle, se place au fond de la première voiture, à droite, près de sa mère ou de l'amie qui lui en tient lieu. En face est assis son père & son plus proche parent.

Dans la seconde voiture est le marié avec sa famille.

Dans les suivantes, rangés comme ils le trouvent bon, les témoins & les invités ou parents, qui ne se sont pas rendus directement à l'église; il est convenable, autant que possible, d'arriver avant les mariés.

Ceux des invités qui ont été priés par la famille du marié se placent à droite, derrière les membres de cette famille ; les parents les plus proches occupent des places réservées à côté de l'époux.

Les invités de la mariée se rangent de même, à gauche.

Les invitations, très-étendues d'ordinaire, ont été envoyées huit ou dix jours avant la célébration du mariage. Elles obligent ceux qui les ont reçues à une visite dans la quinzaine suivant la cérémonie ou simplement à une carte, s'ils ne sont pas en relations suivies avec la famille qui leur a fait cette politesse, ou ne souhaitent pas la fréquenter. S'ils ne peuvent se rendre à l'invitation, lettre d'excuse.

Pour entrer dans l'église & pour aller à la sacristie, où l'on signe l'acte de mariage & où les époux reçoivent les félicitations des amis de leur deux familles, la mariée donne le bras à son père, le marié à sa mère, & la mère de la mariée au père du marié.

Lorsqu'on regagne les voitures qui doivent reconduire au logis, l'ordre de cortége est interverti : c'est sur le bras du père du marié ou de celui qui le représente que la nouvelle épouse s'appuie. Le marié conduit sa belle-mère & le père de la mariée ou le cavalier de la mère de son gendre.

A la suite de la cérémonie religieuse, la famille de la mariée offre, en général, un déjeuner ou un

dîner d'apparat aux témoins, aux parents & à un nombre plus ou moins grand d'invités au mariage, à moins que les époux ne partent immédiatement pour un voyage de noces. A ces repas, la mariée occupe la place d'honneur, entre son père et son beau-père. Vis-à-vis est le marié, entre sa mère & sa belle-mère.

Voyons, Florence, crois-tu que je t'aie bien tout dit? Tu dois commencer à avoir assez de mon bavardage, aussi je te quitte au plus vite en me disant comme toujours

Ton affectionnée, JEANNE.

P. S. — On s'est jeté *avec rage* sur notre numéro d'avril, dont nous avions oublié d'augmenter le prix. Ajourd'hui, presque tous les numéros dont nous pouvoins disposer étant épuises, je préviens nos amies que nous ne pouvons plus vendre le numéro d'avril que 4 fr., et *l'Enfant endormi*, sans le texte du journal, 3 fr. par exemplaire.

VISITE AUX MAGASINS

Le *Grand Marché Parisien* (1) envoie, au commencement de chaque saison, le catalogue de ses nouveautés à toute personne lui en faisant la demande.

Quand on n'habite pas Paris, il est facile, d'après cet album, d'adresser ses commandes à cette maison, qui expédie de suite & *franco* tout achat dépassant 25 francs.

En attendant que tu sois en possession de ce catalogue, je vais te citer quelques-unes des choses qui m'ont le plus frappée : Une étoffe soie extra, nui-ti-tien (filles du ciel) unie ou à disposition, à 3 fr. 90 le mètre, et faisant des costumes charmants.

L'alcyonne, foulard tout soie, à 2 fr. 95.

Le drap de soie, tissu de très-belles nuances, &, dans les étoffes ordinaires, la toile japonaise, le valencias, le gros de Limerick, etc. Jamais on n'a fabriqué autant de jolies étoffes & à des prix aussi modérés. Tu trouveras rue de Turbigo, pour faire des robes du matin, des tissus très-solides aux prix de 45 & 50 c.

Une véritable occasion aussi, ce sont des jupons tout faits en toile de coton, volant gaufré, 4 fr. 90 & 8 fr. 95.

En fait de gants, cravates, nœuds de rubans, corsets, etc., il y a tout ce qu'il est possible de réunir & d'imaginer.

A cette époque de l'année, au moment où l'on songe à partir pour la campagne, il est important de s'occuper des étoffes d'ameublement, soit que l'on veuille changer ou seulement rafraîchir les tentures & les rideaux des habitations dans lesquelles on va s'installer pour la saison.

La cretonne est généralement l'étoffe préférée. J'en ai vu là d'extrêmement jolies. L'assortiment complet des échantillons est immédiatement envoyé aux personnes qui en font la demande. Il y en a depuis 95 centimes. Pour avoir une bonne qualité, bon teint, il faut mettre de 1 franc 75 à 3 fr. 75.

Les dispositions sont très-belles & très-variées. Il y a des fonds rouges superbes avec dessins de style ancien; des fleurs Pompadour, des fleurs orientales, des rayures cachemire, de larges rayures mauresques. Des dessins gris sur fond rose de Chine, des dessins bleus sur fond gris, de petits dessins cachemire sur fonds gros bleu, ponceau écru, etc.

La cretonne est assez forte pour recouvrir les meubles.

Le *Grand Marché Parisien* a des coutils rayés, très-solides, avec lesquels on peut faire des rideaux, des stores & des housses pour des meubles défraîchis que l'on ne veut pas encore faire recouvrir. Ces coutils sont très-frais & fort bon teint.

La perse est un peu passée de mode; il y en a néanmoins de jolies, & garanties bon teint à 1 fr. 25 centimes.

J'ai remarqué, dans les étoffes de laine, le tombouctou, rayures algériennes en travers, depuis 1 fr. 45 jusqu'à 3 fr. 25.

De la pékinade, étoffe brochée, rayures algériennes également, mais en long, de 3 fr. 75 à 12 fr. De la bourre de soie avec dessins orientaux, des reps unis, etc. Il y a un grand choix de bordures de rideaux en petites bandes étroites, ayant les plus jolies broderies de soie.

***

La *Grande Maison de Blanc*, boulevard des Capucines possède un très-grand nombre de modèles de robes de chambre & de peignoirs du matin.

Les robes de chambre se font à plaques & à très-gros plis par derrière, en forme Princesse, avec ou sans pèlerine, à ceinture & à basque, ou tout bonnement en jupe & long paletot.

L'étoffe la plus employée pour cette saison est le piqué blanc, uni ou à petits dessins. On la garnit de valencienne ou de guipure, d'entre-deux de broderies, de festons, etc., etc.

On voit des robes de chambre plus solides & moins salissantes : en cachemire à dessin de l'Inde, en cachemire uni brodé, en flanelle, en popeline unie ou écossaise. Tout cela très-bien fait.

Les peignoirs en jaconas ou en batiste ont aussi une forme excellente & sont admirablement bien confectionnés.

Je te recommanderai encore des filets blancs, commodes pour le matin, quand on n'a pas le temps de se coiffer entièrement.

(1) Rue de Turbigo, 3, & rue Française, 1.

Ils sont très-joliment arrangés sur le devant, avec une double ruche de guipure ou de valencienne, traversée d'un petit nœud de ruban ou de velours, assorti à la robe de chambre.

*
* *

Les toilettes printanières sont quasi orientales. Le crêpe de Chine est à l'ordre du jour & du soir. On en fait des costumes de promenade, aussi bien que des tuniques de toilettes de bal Le véritable crêpe de Chine est très-souple, très-épais & inchiffonnable. L'*Union des Indes*, soumit la première pièce de crêpe de Chine à l'Impératrice. Sa Majesté jugea d'un seul coup d'œil le parti qu'elle pouvait en tirer. Le succès du crêpe de Chine était donc assuré.

Après avoir eu la priorité de ce magnifique tissu, cette maison a fait fabriquer exclusivement pour son comptoir franco-indoustan, un crêpe de Chine unique, tellement épais qu'on dirait en le comparant à celui de l'année dernière, que deux tissus sont réunis ensemble.

Signalons encore deux tissus de provenance indienne, le Sagalien & le crêpon de l'Inde.

Le sagalien est un foulard dépassant comme force & comme souplesse tous les autres foulards. Ce sera le tissu privilégié des costumes de promenade, de villes, d'eaux & de bains de mer. Il en sera de même du crépon de l'Inde, ayant le crêpé & le grenu du crêpe de Chine, tout en étant plus épais & ayant plus de consistance. Il ne faut donc pas confondre le crêpe de Chine & le crépon de l'Inde car ce sont deux tissus différents.

On revient aux rayures, aux petits pois & aux mille raies. Les foulards écrus, garnis de velours & de valencienne produisent encore des robes d'une grande distinction.

Pour les robes de chambre printanières, *l'Union des Indes* a *édité* deux nouveaux foulards cachemire, dont le coloris & les dessins sont le nec plus ultra de la fabrication indienne.

Vous en pouvez juger vous-mêmes en demandant des échantillons à monsieur Le Haussel, propriétaire de *l'Union des Indes* (1), qui vous enverra *franco* une magnifique collection de plus de six cents dessins.

Trois médailles décernées à M. Le Haussel : la première à Paris, 1867, par la société des Sciences industrielles ; la seconde au Havre, 1868 ; & la troisième, Paris, 1869, nous semblent la sanction des éloges que nous venons de donner aux produits de cette maison.

---

1) Rue Auber, 1.

Modes

COSTUMES ET CONFECTIONS de la maison DESCHAMPS, 2, rue de Sèvres, faubourg Saint-Germain.

Cette maison, déjà si anciennement connue dans le faubourg Saint-Germain, vient d'agrandir considérablement ses magasins, & peut offrir à sa clientèle, depuis les plus simples linos, mohair, etc., jusqu'aux plus belles étoffes pour grandes toilettes. Elle a une grande variété de costumes & confections des plus riches modèles, parmi lesquels nous avons fait notre choix pour notre planche du printemps, choix bien difficile au milieu d'une si belle collection ; aussi n'avons-nous pu sortir de notre indécision qu'en faisant prendre huit modèles au lieu de cinq, que nous publiions tous les ans.

Nous avons choisi, pour notre planche, de très-beaux modèles avec garnitures riches pour grandes toilettes ; mais on trouve aussi chez M. Deschamps de charmants costumes pour jeunes filles & pour toilette d'été, depuis 60 fr., garnis & ornés dans le meilleur goût. — Les personnes de la province peuvent demander à cette maison des échantillons, & quelques détails sur le genre de costumes & de garnitures ; tous les renseignements leur seront fournis avec la plus grande complaisance. On expédie franco les échantillons & les achats de 60 francs & au-dessus.

Marguerite. — Ce paletot est en cachemire, il est orné d'une ruche à la vieille à plis contrariés. — Cette ruche est bordée des deux côtés d'un liséré en satin, & garni dans le bas d'une frange torse ; la manche est large ainsi que l'emmanchure, qui est entièrement couverte par la ruche ; ce vêtement simple & distingué peut être porté avec toutes les toilettes, soit avec une robe en foulard avec haut volant à larges tuyaux, soit avec une robe de laine. il ferait également un charmant costume en étoffe unie linos, bengaline, etc., pareille à la robe.

Henriette. — Basquine avec revers & pèlerine ; la basquine est en faye noire, ornée de Chantilly; elle est ouverte devant ; les revers sont garnis d'une dentelle surmontée de deux biais en satin ; sur la pèlerine pointue retombe un flot de dentelle, à la pointe un motif de passementerie la fixe à la taille ; la manche est plissée dans le bas ; les plis sont retenus par une agrafe en passementerie ; la ceinture est fixée devant par deux motifs en passementerie ; en remplaçant la dentelle par un tuyauté bas ou un effilé, on transformera facilement cette basquine pour toilette de jeune fille, en la faisant en étoffe pareille à la robe, & remplaçant les biais en satin par des biais en taffetas de la nuance de la robe. Celle qui accompagne la basquine dans notre dessin est en faye avec haut volant arrêté par un double biais en satin ; la tunique est à revers.

Alice. — Costume en poils de chèvre. Ce charmant costume mais est orné d'un volant remontant sur le de-

:lle noire; diadème
·lu mes noires avec

crêpe de Chine,
ule un petit ba-
· effilé, aigrette en
mêlée de feuilles

s grain, avec dra-
le dentelle.

n ruban formant
uffe de fleurs des

lentelle, avec ca-
elle, petite touffe

ER

— Applique —
Carré, crochet &
n Bristol — Porte-
Émentine — Pa-
· B. V. avec cou-
ur robe de mail-
s — Étoile, bro-
sance — Cravate
e pour jupon —
son avec G. C. —

CONFECTIONS

lerine.

vec pèlerine for-

le.

re & à l'édition
ons suivants :

à 14 ans.
ans.
gravure 3749.
14 ans.

SE DÉCOUPER

Ils sont très
avec une dout
cienne, travers
velours, assort

Les toilettes
Le crêpe de Cl
On en fait d
bien que des t
table crêpe de
inchiffonnable
mière pièce de
Majesté jugea
pouvait en ti
était donc ass

Après avoir
tissu, cette
ment pour s
crêpe de Chin
rait en le con
que deux tiss

Signalons e
dienne, le Sa

Le sagalier
force & comm
Ce sera le tiss
nade, de villes
de même du c
grenu du crêp
& ayant plus
confondre le
car ce sont de

On revient
mille raies. L
& de valencie
grande distin

Pour les rol
des Indes a *é*
mire, dont le
ultra de la fab

Vous en p
dant des écha
priétaire de
verra *franco*
de six cents

Trois méda
première à P
industrielles
troisième, Pa
des éloges q
duits de cette

1) Rue Aub



: la jupe; la tête du volant est formée par un
maintenu par un velours marron; le même
, avec velours, est répété deux fois au-dessus du
en suivant les mêmes contours; les pans de la
e sont garnis du même volant; le petit paletot
endu à manche large est orné de même.

bit. — Casaque en faye garnie d'une frange torse
ntée d'une ruche effilée des deux côtés; les pans
uverts sur un large nœud avec pans garnis comme
; la manche, large du bas, est froncée sur un re-
uvert bordé de la ruche plus petite; la robe est
etas à rayure pékin.

nde. — Ce modèle, riche & élégant, habille par-
ent les personnes minces; devant, le pan est garni
ffilé gland tors; le double pan, qui retombe en
, est orné d'une guipure surmontée d'une passe-
ie au crochet à jours; trois flots de rubans avec
enterie sont posés dans le dos & entourés d'une
e; au bas de la manche, la guipure, surmontée
assementerie, simule revers. Ce vêtement, très-
, doit être porté avec une robe en étoffe de soie
-belle qualité.

te à la paysanne. — Mantelet en cachemire orné
aut volant en cachemire liséré de satin, garni
guipure; devant, le bas des pans seul est garni
aut volant avec guipure basse; la pèlerine plissée
ule le capuchon est garnie d'une guipure basse
e celle des pans; les plis sont retenus par un
en passementerie; l'encolure est bordée d'une
en cachemire liséré. Ce pardessus peut être porté
ette ou demi-toilette, selon la robe & le chapeau
ccompagneront.

neur. — Costume en sultane, robe ornée d'un
volant en biais, surmonté de trois biais en taffetas
isérés de blanc, retenus sur les côtés par des nœuds
avec le biais liséré; la casaque avec pans retournés
arnie d'un effilé surmonté du même biais; la pèle-
est garnie de l'effilé avec biais; deux nœuds dans
os rappellent ceux de la jupe; la manche est fendue
le bas sur les deux coutures, & retenue par des
ds réunissant les biais. Cette casaque en faye noire
ort élégante, soit avec une robe foncée, soit avec la
en faye noire.

rou-Frou. — Tunique en faye formant pouff, ornée
e dentelle surmontée d'un plissé; un plissé plus
bordé d'une dentelle basse forme tête; dans le dos,
de dentelle avec chou de ruban à la pointe; manche
e, avec parement ouvert dans le bas, garnie du
plissé avec tête; robe en faye avec haut volant sur-
té d'une tête formée par des rouleautés en faye. —
vêtement, en étoffe de soie unie, avec robe pareille
ée d'un volant de dentelle surmonté du même plissé,
une toilette très-élégante & très-habillée.

CHAPEAUX DE LA GRAVURE

Madame Laure, 1, boulevard des Capucines, nous a
urni les charmants & élégants modèles qui accompa-
ent les toilettes de notre gravure.

Première toilette. — Chapeau en crêpe plissé garni
Chantilly, touffe de pavots avec aigrette.

Deuxième toilette.— Chapeau printanier paille beige,
ordé d'un velours sur le côté, plissé en velours, pana-
he fixé sur le devant par une agrafe à pointes d'acier.

Troisième toilette. — Chapeau en crêpe avec bouil-
lonné, bordé des deux côtés d'un velours, calotte rele-
vée, terminée par un plissé fixé par un velours, le plissé
est bordé d'une dentelle.

Quatrième toilette.— Chapeau dentelle noire; diadème plissé garni d'une dentelle; touffe de plumes noires avec boutons de roses sur le côté.

Cinquième toilette. — Chapeau en crêpe de Chine, calotte plissée; le plissé prolongé simule un petit bavolet, draperie en crêpe de Chine avec effilé, aigrette en velours entourée d'une dentelle, entremêlée de feuilles brûlées.

Sixième toilette. — Chapeau en gros grain, avec draperie en ruban liséré de satin, garnie de dentelle.

Septième toilette. — Double plissé en ruban formant diadème, avec nœud à longs pans, touffe de fleurs des champs.

Huitième toilette. — Chapeau en dentelle, avec calotte garnie d'un double rang de dentelle, petite touffe de plumes.

CINQUIÈME CAHIER

Entre-deux — Écusson avec M. P. — Applique — M. T. — Bavoir — Fanny — Irène — Carré, crochet & mignardise — Corbeille baguier, carton Bristol — Porte-montre pelote — Ruche-feuilles — Clémentine — Parure — Écusson avec R. M. — Marie — B. V. avec couronne de comte — C. M. — Corsage pour robe de maillot — L. R. avec couronne de marquis — Étoile, broderie russe — R. V. — Dentelle renaissance — Cravate frivolité — Coussin en lampas — Bande pour jupon — Nathalie — Écusson avec L. C. — Écusson avec G. C. — Clotilde — Mouchoir feston.

PLANCHE V

GRANDE PLANCHE DE PATRONS, CONFECTIONS ET COSTUMES

Premier côté.

Henriette. — Basquine à revers & pèlerine.
Alice. — Paletot droit.
Joconde. — Tunique à double pan.
Mante à la paysanne. — Mantelet avec pèlerine formant capuchon.

Deuxième côté.

Marguerite. — Paletot pour dame âgée.
L'habit. — Basquine.
Glaneur. — Casaque.
Frou-Frou. — Tunique.

Les abonnées à l'édition hebdomadaire & à l'édition verte recevront pendant ce mois les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Robe du matin pour jeune fille de 12 à 14 ans.
Jaquette d'été pour garçon de 12 à 13 ans.
Corsage de la première toilette de la gravure 3749.
Paletot droit pour jeune fille de 12 à 14 ans.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Tunique avec basque simulant paletot.

LOGOGRIPHE

Je suis le maître du tonnerre
Lançant & la foudre & l'éclair;
Je règne au ciel & sur la terre
Et je suis craint jusqu'au fond de l'enfer.
Pourtant, ma puissance divine
Souffre des échecs quelquefois :
L'aveugle Destin me domine,
De la nécessité je dois subir les lois.

Malgré mon air terrible & ma barbe superbe,
Je porte jupe, &, croiriez-vous ?
J'ai peur; peur de ma femme au caractère acerbe !
J'inquiète, il est vrai, souvent son œil jaloux.
Mon exemple est fatal à mon céleste empire.
En moi cherchez le mieux, vous trouverez le pire;
Si je promets beaucoup, je ne donne que peu ;
Et, pour finir, ne puis vous offrir rien qu'un jeu.

Le mot de l'Énigme d'Avril est : SOU.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : Il n'est mal dont bien ne vienne.

RÉBUS

1869





1409 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LA TÉLÉGRAPHIE

(DERNIER ARTICLE.)

MAINTENANT que nous avons passé en revue les divers appareils actuellement en usage & que nous avons commis pas mal d'indiscrétions, nous ne nous compromettrons pas beaucoup plus en pénétrant, malgré les règlements, dans un poste télégraphique; mais, avant, jetons un rapide coup d'œil sur la ligne.

Voilà le chemin de fer de la pensée... C'est sur ce fil qu'invisible elle circule avec la rapidité de l'éclair, & ce n'est point sans précautions qu'on maintient dans son itinéraire le mystérieux messager qui la transporte.

Ces petites cloches de porcelaine placées au haut des poteaux, & qui ressemblent assez à des tasses à café renversées, sont des isolateurs. C'est autant de sentinelles dont la consigne est de retenir le captif dans la voie qui lui est tracée; sans elles, l'espiègle ne manquerait pas l'occasion de glisser le long du poteau pour disparaître dans le sol, comme les fées de nos légendes. Il est si subtil, si prompt à s'échapper qu'on ne saurait trop lui faire bonne garde pour lui enlever les moyens d'évasion; une feuille d'arbre à sa portée, un fil de la vierge humecté de la rosée du matin lui suffisent pour s'esquiver; aussi a-t-on souvent à constater des pertes de courant, & quelquefois les recherches les plus minutieuses restent sans résultat, le dérangement disparaît accidentellement comme il s'est formé.

Ce genre de dérangement n'est pas le seul qu'on ait à prévoir : des tendeurs sont rendus nécessaires de distance en distance par les lois de dilatation des métaux sous l'influence de la température.

L'hiver, en effet, la tension des fils occasionnerait leur rupture; l'été, au contraire, leur dilatation leur ferait former une flèche considérable, & les vents balançant alors les conducteurs d'une même ligne les *entortilleraient* ensemble. De là, mélange des courants de divers postes, et confusion de signaux.

A ce propos, je dois mentionner ici un fait assez simple et qui paraît cependant extraordinaire.

Un employé peut, sans sortir de son bureau, déterminer, à un kilomètre près, l'endroit où les fils sont mêlés.

Plusieurs tentatives ont été faites pour parvenir à l'isolement des fils aériens, aucune n'a réussi. On ne se débarrassera des mélanges et des influences atmosphériques qu'en établissant partout des lignes souterraines, comme on le fait aujourd'hui dans l'intérieur de nos principales villes.

Avant de quitter le réseau, je crois devoir détruire une fausse idée assez répandue.

On croit généralement que les petits oiseaux venant se percher sur les fils télégraphiques sont foudroyés par le fluide électrique. Il n'en est rien. la Providence avait sans doute prévu le cas.

Ces frêles créatures sont préservées de toute commotion par l'espèce de corne dont leurs pattes sont revêtues.

L'erreur que je signale provient de ce que, en effet, l'on trouve parfois, sous les lignes, une victime: mais c'est un pierrot étourdi ou une hiron-

delle trop impétueuse qui, dans son vol, est venue se heurter la tête contre un des conducteurs.

Je prends la responsabilité de violer la consigne pour entrer avec vous & visiter un bureau télégraphique.

Une table, ordinairement peinte en noir, sur laquelle sont disposés symétriquement de petits bijoux d'acajou, reliés ensemble par des fils de cuivre, voilà le poste.

Toute installation exige une pile et sept appareils, soit : deux paratonnerres, — un galvanomètre, — un commutateur, — un manipulateur, — un récepteur, — une sonnerie.

C'est dans cet ordre que ces appareils sont placés sur le passage du courant électrique.

La nature de notre causerie n'exige point que nous entrions ici dans des descriptions techniques et détaillées. Je me bornerai donc simplement à indiquer le rôle de chacun de ces instruments.

Comme les fils extérieurs sont exposés à l'influence de l'électricité atmosphérique, il importait de mettre les employés & le matériel à l'abri de la foudre. A cet effet, chaque station est munie de deux appareils préservateurs. Le premier, traversé par le courant, est basé sur le pouvoir des pointes, c'est-à-dire sur la propriété qu'elles possèdent de laisser écouler l'électricité; découverte due à Franklin.

Ce paratonnerre se compose de deux plaques de cuivre placées vis-à-vis l'une de l'autre & armées chacune de pointes aiguës. Une de ces plaques représente la ligne, l'autre la terre : la première se décharge sur la seconde d'une partie de l'électricité en excès qui s'écoule alors dans le sol.

Cette arme défensive n'empêche pas toutefois de recevoir la gênante visite de la tapageuse, qui se permet des entrées assez souvent brusques : Pif, paf, pouf, brrriun ; elle fait grincer le récepteur, carillonner la sonnerie, lance des chandelles romaines & des pétards. C'est un véritable enfant terrible !

Au beau milieu d'une transmission, pan, pan, voilà les signaux embrouillés, le correspondant y perd son latin, vous répétez : Pan, pan, pan, elle répète aussi, le correspondant s'impatiente; vous voulez continuer, les attaques de l'importune deviennent plus violentes, &, si vous persistiez, un pétard pourrait bien vous partir sur le nez; il y aurait témérité à vouloir lutter avec cette taquine, car, en vérité, mademoiselle bouleverserait tout si l'on ne possédait le moyen de la mettre à la raison.

A cet effet, on a recours au second paratonnerre : celui-ci est pourvu d'un commutateur, c'est-à-dire d'une tige métallique mobile, établissant habituellement la communication entre la ligne et l'appareil; mais, en cas d'orage, entre la ligne et la terre.

A la première apparition de l'invisible turbulente, on touche un petit bouton isolant, et elle est expulsée.

Il peut arriver cependant d'être surpris par une première attaque sérieuse ; j'ai été témoin, un jour, d'un phénomène de ce genre : deux ou trois dét[onations], chacune de la force d'une capsule, par[urent] subitement pendant qu'on me taxait une d[é]pêche, & des languettes de feu aussi volumine[uses] que la flamme d'une bougie sillonnèrent le bure[au]. — C'était un orage en chambre.

La directrice, une jeune élève de Saint-De[nis], affolée de terreur, se cache le visage en s'écria[nt] : Ah ! monsieur, le bureau saute !!!

Afin d'éviter qu'une surprise ait des cons[é]quences graves, la disposition du paratonner[re] permet au fluide de se frayer lui-même une vo[ie] pour se rendre dans le réservoir commun, la ter[re], en brûlant un petit fil de platine.

Toute crainte, on le voit, doit disparaître, [&] s'il y a des exemples d'accidents, ils sont ra[res] d'abord, & doivent être attribués à l'imprévoyan[ce] des employés.

Revenons à la marche normale du coura[nt]. Après avoir traversé ces deux paratonnerres, [il] passe dans le galvanomètre ou boussole. Cet ap[pa]reil, imaginé par Schweiger, en Allemagne, peu [de] temps après la découverte d'Œrsted, sert à co[n]stater le passage du courant & son intensité. A[u]cune autre application n'en a été faite encore [en] télégraphie.

Nous avons vu la fonction du commutate[ur] : c'est l'aiguille de bifurcation des voies ferrées; [il] en existe un sur chaque poste, afin de dirige[r à] volonté le courant sur la sonnerie ou le ré[cep]teur.

Le moteur de ces deux instruments, comme tout appareil télégraphique, est un *électro-aima[nt]*; il se compose de deux bobines sur lesquelles [est] enroulé, un grand nombre de fois, un fil méta[lli]que extrêmement fin & recouvert de soie; d[ans] chacune de ces bobines est une branche de [fer] doux qui, ainsi que nous l'avons dit, s'aima[nte] instantanément pendant le passage du cour[ant].

Voilà, nous le répétons, le principe sur le[quel] repose toute la télégraphie moderne. Il nous [reste] à voir les appareils de transmission, soit : la p[ile] et le manipulateur.

La pile ou générateur d'électricité n'est, sous [di]verses formes, que l'application de la découverte [de] Volta, c'est-à-dire une modification de la pile v[ol]taïque.

La plus constante, & celle généralement e[m]ployée, est due au chimiste anglais Daniell. C'[est] une série d'éléments dont chacun est formé [de] trois pièces : un vase de verre rempli d'eau, — un cylindre de zinc baigné dans ce liquide, &, au centre de ce cylindre, un vase poreux contenant en dissolution des cristaux de sulfate de cuivre.

Le zinc de chaque couple est muni d'une tige de cuivre trempant dans le vase poreux de l'élément suivant, de façon que tous soient ainsi reliés ensemble. Enfin, le zinc du dernier élément, qui constitue le pôle négatif, communique à la terre, & la lame de cuivre, plongée dans le premier vase

poreux représentant le pôle positif, communique au manipulateur.

On sait que, pour établir un courant, il suffit de réunir les deux pôles d'une pile; c'est là le rôle du manipulateur ou *transmetteur*, qui, par des émissions et des interruptions, fait mouvoir le levier de l'appareil correspondant.

Dans le principe, deux conducteurs étaient nécessaires, il fallait, en effet, que le fil, après avoir traversé le récepteur du poste correspondant, vînt rejoindre au bureau de départ le pôle zinc de la pile. L'expérience a appris que la terre se charge de cette fonction.

Ouf!... Je m'aperçois. chère lectrice, que je viens de vous faire là un véritable cours de télégraphie, & vous voilà à même d'être reçue d'emblée directrice d'un bureau.

Que dirai-je de cette nouvelle carrière ouverte aux dames?

Ce que j'aurais à dire de toutes les positions accessibles à la femme... mes pensées je ne peux les exprimer; car toucher cette question serait m'exposer à marcher sur les plates-bandes de l'économie sociale, qui n'est point notre domaine.

Mais suis-je condamnée à retenir sur mes lèvres un aveu? Je ne le crois pas, et je le risque.

C'est l'économie qui a ouvert les portes de la télégraphie aux filles & aux veuves d'anciens militaires ou fonctionnaires.

A la suite d'un examen, les aspirantes sont admises à un surnumérariat qui varie entre six & huit mois; la gestion d'un bureau leur est alors confiée après justification des connaissances spéciales nécessaires.

Voici les avantages attachés à cette position:

Ces dames débutent au traitement de quatre cents francs, — pas tout à fait assez pour acheter un château sur ses économies; mais qu'importe? on est logé.

Le traitement est susceptible d'être élevé successivement jusqu'au chiffre de huit cents francs, un beau denier. Mais il faut de brillants états de services pour atteindre cette opulence.

A ces appointements fabuleux viennent se joindre deux allocations supplémentaires.

Il est alloué une somme annuelle de cent cinquante francs à titre de frais de bureau, *seulement* cette somme est absorbée par le chauffage, l'éclairage & les fournitures de papier, encre, plumes, etc.

Est, en outre, allouée une indemnité de dix centimes par dépêche,—*seulement* elle est destinée à la rétribution du port des télégrammes à domicile.

Il me paraît assez difficile de réaliser de gros bénéfices sur ces allocations, mais les dames sont si économes!

Ce n'est pas chose facile que de contenter tout le monde & cet être collectif qu'on nomme administration; appliquer à la lettre des règlements & satisfaire ce particulier exigeant, original & grincheux, le public.

Jugez-en par le croquis suivant pris sur nature.

Un paletot noisette, grand, sec, lèvres pincées air rébarbatif, tend sa dépêche sans proférer une seule parole.

« Monsieur, fait observer gracieusement l'employé, votre dépêche a vingt & un mots, ce mot en plus l'augmente de cinquante centimes.

— Que vous importe? elle coûtera ce qu'elle coûtera; on est bon pour payer.

— Très-bien, monsieur.

— Voilà un franc cinquante! J'ai plus de pièces de cinq francs que vous n'avez de sous, allez... J'achèterais toute votre boutique... Sont-ils impolis dans ces administrations!

— Soyez donc complaisant! pense le pauvre employé; il fera beau quand je leur ferai une observation dans leur intérêt pour en être remercié de la sorte. »

Survient un second expéditeur — l'envers du paletot noisette. — Le hasard est parfois si taquin.

En deux secondes, le télégramme est taxé.

« Un franc cinquante, monsieur.

— Comment! un franc cinquante? Les dépêches sont à un franc.

— Oui, monsieur, quand elles n'ont que vingt mots, la vôtre en a vingt & un.

— Ah! mais alors, donnez, je vais en effacer un.

— Impossible, monsieur, elle est enregistrée, & je ne puis faire ni surcharge ni rature.

— On prévient les gens au moins. C'est les prendre de surprise, ça... C'est voler l'argent du public. »

Sont-elles voleuses, ces administrations!

S'étonnera-t-on, après cela, de ne pas toujours trouver dans les bureaux des visages gracieux, des humeurs charmantes?

Dans les rapports quotidiens avec le bon public, les meilleures natures se travestissent, elles prennent forcément un aspect froid & sec.

Je connais divers employés d'administration & de ministères, excellents garçons, ils ont deux figures, deux caractères: une figure & un caractère de ville, une figure & un caractère de service.

Depuis que la télégraphie a pris une nouvelle extension, par suite de l'abaissement du tarif, il a été établi à l'extérieur de chaque bureau des boîtes destinées à recevoir les télégrammes. Je ne vois guère d'autres avantages à cette innovation, que ceux d'éviter à l'expéditeur l'aspect d'une tête de service, & à l'employé la vue d'une tête effarée.

Je crois que l'usage de ces boîtes n'est pas tout à fait sans inconvénients pour la majorité du public.

En mettant ce moyen à sa disposition afin de lui épargner quelques minutes d'attente au guichet, on a supposé à l'expéditeur en général, une expérience qu'il ne possède pas en réalité.

C'est à ses risques & périls qu'il confie son télégramme à un auxiliaire muet, & des intérêts sérieux, qui seraient sauvegardés par l'avis officieux d'un homme compétent, peuvent être compromis

par une distraction ou la faute la plus légère en apparence.

En effet, une adresse insuffisante, la dépêche ne parvient pas.

Un texte équivoque, — la dépêche n'atteint pas son but.

Une erreur dans le nombre de mots, & le *destinataire* supporte un complément de taxe augmenté d'une amende de cinquante centimes. C'est l'innocent qui paye pour le coupable.

L'usage du télégraphe entre chaque jour davantage dans nos mœurs; c'est une chose de luxe devenue une nécessité, & il importe de nous familiariser avec tout progrès afin de profiter des ressources qu'il nous offre sans nous exposer aux dangers de l'inexpérience.

Or, permettez-moi de faire entrer dans notre entretien une petite leçon sur ce genre de correspondance qui s'applique aujourd'hui à toutes les relations de la vie.

Il y aurait à ce sujet un traité tout entier à écrire, — une sorte de grammaire avec ses règles, ses exemples, ses exercices, mais, rassurez-vous, je n'ai pas la moindre velléité d'entreprendre ce travail; notre étude sera des plus sommaires.

Débutons par la manière de compter les mots, — c'est bien simple dira-t-on. — Eh! pas autant qu'on le pense. La perception est une douane qui ne laisse rien passer, pas même la plus petite virgule se cachant entre des chiffres.

Ne sont comptés que pour un mot :

Les mots composés formant un article spécial du dictionnaire de l'Académie. Ex. : « aujourd'hui, contre-ordre, etc. »

Les noms de rues, places, boulevards, ceux de départements, de villes, communes, etc.

Mais les noms propres de personnes, & généralement toutes les autres expressions réunies par un trait d'union ou séparées par une apostrophe sont comptées pour le nombre de mots qui servent à les exprimer. Ex., *c'est-à-dire*, 4 mots : « *Duchesse d'Audiffret-Pasquier*, 4 mots.

Le souligné est compté pour un mot.

Enfin, les nombres représentent autant de mots qu'il y a de fois cinq chiffres, et la virgule, comme la barre de division, sont assimilées à un chiffre lorsqu'elles entrent dans la formation des nombres.

Voilà, certes, plus de notices qu'il n'en faut pour mettre mes charmantes élèves à même de rendre des points sur ce chapitre aux télégraphistes eux-mêmes.

Mais il ne saurait en être de même de tout le monde, le traité dont je parlais tout à l'heure fût-il répandu à dix millions d'exemplaires.

Il existe & il existera toujours un public n'ayant rien de commun avec l'Académie, pas même l'orthographe, & qui écrit en toute confiance :

« Envoyez au *plutôt* un saumon de vingt livres ou *audessus*, pas *audessous*. Besoin *dessuite*. »

Passons maintenant à la rédaction.

Le tarif assez élevé qui fut mis en vigueur dès les débuts fit éprouver le besoin de restreindre le plus possible le nombre des mots dans les dépêches. On se préoccupa beaucoup plus de la concision que de la clarté des phrases; de là des constructions impossibles, des amphigouris désopilants.

Le tarif s'est considérablement abaissé, l'habitude est restée la même, bien qu'elle n'ait guère plus aujourd'hui sa raison d'être.

Cependant lorsqu'on tient à rester dans les limites de la dépêche simple, il est facile de résumer en vingt mots cinquante mots de texte ordinaire. Le meilleur moyen d'y parvenir est de traduire tout naturellement sa pensée sans se préoccuper de l'étendue, & de dépouiller ensuite ses phrases de toute superfluité. J'entends par là tout mot qui n'est pas indispensable au sens ou à la clarté.

En procédant à cet élagage, il est essentiel de tenir compte du degré d'intelligence & d'instruction de la personne à laquelle on s'adresse.

Si le destinataire est illettré ou d'une intelligence bornée, il ne faut rien lui laisser à compléter.

Si, au contraire, il a reçu une certaine instruction, sur un mot, il complétera votre pensée.

Mais en aucun cas il ne faut laisser place à deux interprétations. C'est un danger qu'on n'aperçoit pas toujours.

Si ces fausses interprétations ont souvent des conséquences regrettables, elles en ont aussi de très-drôles.

Récemment, un monsieur entre tout empressé dans un bureau télégraphique & présente la dépêche suivante :

« Monsieur X..., sous officier au..., à Melun, J'accepte. — Le jour? — votre heure? — les armes? »

« Je ne puis transmettre votre dépêche, dit l'employé, le duel est contraire à la morale, aux lois & aux bonnes mœurs.

— Mais il est dans les meilleures mœurs de manger & aucune loi ne s'y oppose.

— Prétendriez-vous me faire croire qu'on mange des lames de sabres?

— Je vous assure, monsieur, qu'il s'agit d'un repas.

— Vous ne me le ferez pas avaler.

— Je le crois certes bien! c'est un repas de cinquante couverts. Voyez la lettre à laquelle je réponds.

Il s'agissait effectivement d'une réception de sous-officiers, & les armes en question étaient destinées à décorer la salle de trophées.

Néanmoins le facétieux expéditeur dut donner une autre tournure à sa dépêche & garder son esprit pour une nouvelle occasion.

Reprenons notre cours.

Il faut donc éviter avec soin toute phrase amphibologique, & l'amphibologie ne naît pas seulement d'une mauvaise construction, mais souvent d'un accent, d'une virgule. Les virgules n'étant pas toujours transmises, il est prudent de mettre

chaque membre de phrase à la ligne, ou mieux de rendre le sens indépendant de la ponctuation.

Voici une construction mauvaise :

« *Arriverai ce soir neuf heures si possible venez à gare.* »

Faut-il comprendre :

« *Arriverai ce soir neuf heures si possible — Venez à gare*,

Dans ce cas l'arrivée n'est pas certaine.

Doit-on lire au contraire :

« *Arriverai ce soir neuf heures. — Si possible venez à gare.* »

Devant une telle dépêche il y a hésitation, elle disparaît en modifiant la construction sans changer un seul mot & sans le secours de la ponctuation.

« *Arriverai ce soir neuf heures. Venez gare si possible.* »

Le pronom personnel est supprimé ici devant le verbe *arriverai* mais il ne peut dans ce cas exister d'équivoque; il n'en est pas toujours de même lorsque les verbes sont à l'indicatif, & cela a déjà causé bien des malentendus; en effet, sans le pronom je, rien ne distingue la première personne de l'indicatif de celle de l'impératif & dans les relations de famille, où généralement on se, tutoie cette distinction est souvent indispensable.

Ainsi :

Pars ce soir pour arriver demain matin de bonne heure.

Est-ce là l'assurance d'un départ ou une invitation à partir.

On le voit, il y aurait à éplucher toute la grammaire française si l'on voulait faire une étude sérieuse du langage télégraphique.

Que Dieu nous en garde!

En attendant qu'un homme courageux entreprenne ce travail récréatif, si nous usons du télégraphe, hâtons-nous lentement, suivant le précepte de Boileau; fuyons les contorsions de style; que nos dépêches ne soient ni des énigmes ni des rébus, mais surtout évitons, pour vaincre les difficultés, de parler en petit nègre. Moi pas trouver gracieux du tout jargon à petit nègre.

J'ai eu un correspondant qui ne savait pas rédiger ses depêches autrement. Je regardais toujours si elles venaient d'Amérique, & malgré moi, mon imagination voyait leur auteur noir; à notre première entrevue je fus tout surpris de le trouver blanc.

La correspondance télégraphique, appelée à pénétrer profondément dans les coutumes, apportera des modifications aux langues usuelles de toutes nations & ce sera là le moindre des résultats de ce que l'on peut appeler à juste titre la merveille de notre époque.

Victor Baston.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

LEÇONS PRATIQUES

POUR CONDUIRE UN MÉNAGE

ET POUR EN TENIR LA COMPTABILITÉ

PAR M. A. CHAILLOT (1).

La tenue du ménage est la science propre des femmes; aucune fortune, aucune dignité ne les dispensent de la connaître; le bien-être dans le présent, la sécurité dans l'avenir dépendent très-souvent de la prévoyance & de la capacité de la mère de famille. La comptabilité, si nécessaire par beaucoup de raisons que tout le monde sait, a une autre utilité; nous vivons à une époque où le luxe, la puérile vanité exercent de grands ravages; à chaque instant, à Paris & dans les grandes villes, on entend parler de jeunes femmes qui dépassent, par leurs folles dépenses, les bornes de leur fortune; les ménages obérés ne sont pas longtemps unis; les époux se querellent, se détestent, se séparent; le foyer est renversé, les enfants abandonnés, le nom terni, l'honneur détruit, une série de malheurs irréparables fond sur cette famille à qui Dieu avait beaucoup donné; & souvent, trop souvent, c'est la femme, autrefois si aimable & si chérie, qui en est la première cause. Si elle avait voulu compter avec elle-même, elle aurait

(1) A Paris, chez Victor Sarlit. A Avignon, chez Amédée Chaillot. Chaque volume : 1 fr.

vu que ses goûts de toilette dépassaient la mesure; que son goût du monde laissait la maison bien froide & bien abandonnée, & que, poursuivre cette voie, c'était aller à l'abîme droit & vite. D'une addition peut naître la réflexion, & qui réfléchit est sauvé. Voilà un grave exposé à propos d'un léger opuscule, mais tout ce qui tend à enseigner aux femmes leurs devoirs nous est précieux, & c'est à ce titre que nous recommandons ce petit volume. L'auteur a écrit également, en vue des pensions de demoiselles, un *Traité de Rhétorique*, des leçons *sur l'Hygiène*, des *Leçons de Cosmographie*, des *Leçons de Littérature*, des *Leçons de Physique*, écrits courts, substantiels & recommandables.



LAQUELLE ?

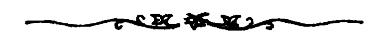
PAR Mme ÉTIENNE MARCEL (1).

Il y a un choix à faire : le héros de cette nouvelle hésite entre deux jeunes filles : Claire, modeste, douce, ignorante du monde; Clotilde, brillante, aimable, séduisante. Claire perd sa fortune, & le jeune homme du siècle se détourne d'elle & l'abandonne lâchement. Elle se console & se recueille dans sa fierté & dans son innocence; elle apprend que Clotilde & son ancien fiancé, mariés ensemble, ne sont pas heureux, elle les plaint & les recommande à Dieu. Elle rencontre sur son chemin leur enfant, qui est, à son tour, délaissée & malheureuse. Clotilde est morte, son mari est ruiné, & leur fille trouve en Claire un appui consolateur; elle est une mère pour cette pauvre orpheline, mais elle ne veut pas devenir la seconde épouse de celui qui l'a rejetée jadis, & qui, ayant reconquis la fortune, voudrait reconquérir aussi celle dont il fut aimé; elle le refuse avec une douceur inflexible & se consacre à Dieu. Après quelques années, écoulées, l'enfant la suit & se fait, comme elle, religieuse. Le père reste seul & puni, — punition juste quoique rigoureuse.

Le caractère de Claire, où beaucoup de force s'unit à beaucoup de bonté, est bien tracé, & le roman, conduit à merveille, intéresse toujours. Nous l'indiquons & le recommandons à nos jeunes lectrices, ainsi qu'un autre livre du même auteur, *Juliette*, où la même idée apparaît sous une forme très-différente (1).

(1) Chez Lethielleux, 23, rue Cassette. Prix : 2 fr.

(1) Chez Bray, 82, rue Bonaparte, prix : 2 fr.



LE TRAIT-D'UNION

(SUITE)

X

RECHERCHES.

Une admirable & limpide soirée succédait à une journée brûlante du mois d'août; les moissonneurs, la sueur au front, continuaient courageusement leur travail & le soleil couchant se reflétait dans les faux brillantes. Une voiture montait lentement la pente qui conduit à l'asile de R... ; au bout d'une longue avenue d'ormes & de tilleuls, on voyait de grands bâtiments en pierre blanche, d'un aspect noble & entourés de vastes jardins qui leur formaient un cadre sombre & calme; on eût dit une résidence princière; ce n'était pourtant qu'un hospice ouvert aux vaincus de la vie, à ceux que l'ambition, l'amour, l'orgueil, l'espoir déçu ont blessés dans les facultés immortelles de l'homme, l'âme & la raison; ce n'était qu'un tombeau couvert de fleurs, un sépulcre orné, un cachot, beau au dehors, rempli au dedans de pleurs, de cris, de gémissements.

La voiture s'arrêta devant la grille; deux femmes descendirent & demandèrent le directeur de la maison. On les introduisit dans un salon élégant dont les grandes fenêtres ouvraient sur un parterre éclatant de roses.

« Oh! mademoiselle, qu'il fait donc beau ici! je n'aurais jamais cru qu'une maison... une maison comme celle-ci pût être si gaie.

— Il est vrai, Françoise, répondit tristement mademoiselle Clérembault, mais regardez, ma chère, regardez avec attention; voyez derrière ces belles fenêtres ce grillage si fin & si fort; voyez ces glaces, ce n'est qu'une plaque de fer blanc dans un cadre d'or; voyez les meubles, ils sont rivés au parquet...

— C'est vrai, tout de même! s'écria Françoise avec une certaine admiration. Jésus! que les gens de notre temps sont donc malins! il n'y a pas de danger qu'un pauvre malade se fasse du mal ici. »

Marguerite soupira. Cette première épreuve de son dévouement lui était pénible; jusqu'alors elle n'avait entrevu la maison des fous que dans son imagination, à peu près comme les palais d'Ossian dans les nuages; elle touchait la triste réalité, & une splendeur apparente ne lui voilait pas ce monde de précautions défiantes derrière lesquelles se dressaient le délire, l'insanité d'esprit, la violence & le suicide. L'établissement de R..., dans sa province natale, était le premier qu'elle visitait, quoique Albéric lui eût formellement affirmé qu'Étienne ne s'y trouvait pas; elle avait appris à douter de la parole d'Albéric, & entre tant de peines, celle-là n'était pas la moindre. En perdant ceux qu'elle aimait, elle avait appris la douleur; en perdant ses illusions sur ceux qui lui restaient, elle avait appris la vie.

Le directeur vint après une longue attente; il salua mademoiselle Clérembault & attendit en silence qu'elle se fût expliquée. Elle hésitait, une timidité extrême liait sa langue, elle dut faire un effort sur elle-même pour prendre la parole.

« Je désirerais savoir, monsieur, si vous avez parmi vos pensionnaires un jeune homme du nom d'Étienne-Alexandre Clérembault?

— Étienne Clérembault?

Il hésita & parut réfléchir.

« Monsieur, poursuivit-elle, j'ai le droit de m'informer de lui, je suis sa sœur. Mon malheureux frère, en mon absence, a eu un accès de délire, il est enfermé... mais un parent commun, par amitié pour moi, par excès de précaution, de zèle mal entendu peut-être, n'a pas voulu me désigner le lieu de son séjour... je le cherche... »

Elle ne put retenir ses larmes en achevant cette pénible explication. Le directeur la regarda avec compassion, & lui répondit :

« Je ne crois pas, madame, que l'objet de vos recherches soit ici. Je vais m'en assurer, d'ailleurs.

Il sonna & se fit apporter un registre qu'il ouvrit à la lettre C.

Il parcourut attentivement la longue liste & dit :

« Non, il n'y est pas... je n'ai, du reste, depuis peu de temps reçu que six malades : un malheureux officier que l'absinthe a mené ici; un homme avancé en âge, idiotie sénile; un jeune étudiant ecclésiastique fatigué par de trop fortes études; deux laboureurs, congestion cérébrale, suite d'insolation, & un pauvre domestique, fou par orgueil. Monsieur votre frère n'est pas dans ces diverses catégories. »

Elle se leva triste de ce premier insuccès. Le directeur continuait à parler :

« Peut-être réussirez-vous en visitant les établissements de la charité privée, maison de frères de Saint-Jean-de-Dieu, maisons ouvertes par quelques médecins aliénistes, je vous engage à les parcourir.

— Oui, dit-elle, j'irai... je vous remercie, monsieur, j'irai... »

Elle ne savait pas trop ce qu'elle disait, ses regards demeuraient fixés sur le parterre; quelques hommes s'y promenaient isolément, & ses yeux étaient attirés par l'un d'eux, dont la silhouette élancée se dessinait sur le fond embrasé du ciel à l'occident.

« Françoise! s'écria-t-elle, Françoise, n'est-ce pas lui? Monsieur le directeur, pardonnez, cet homme ressemble à mon pauvre frère!

— Madame, il ne se nomme pas Clérembault, il est ici depuis deux ans, atteint d'une manie raisonnante.

— Mon Dieu! il lui ressemble tant! dit elle.

— Venez, dit le directeur, venez, madame, vous le verrez de plus près, car vous vous en iriez avec un doute si vous ne vérifiiez cette erreur par vos propres yeux. »

Il lui offrit le bras, & suivis de Françoise, ils s'avancèrent vers le parterre, & en firent lentement le tour. Deux aliénés, fort paisibles, arrosaient les fleurs; un autre se promenait très-vite en faisant des gestes; celui qui avait en effet la ressemblance d'Étienne attendit le directeur & l'apostropha d'un ton doctoral :

« Je vais vous expliquer, mon cher, dit-il, pourquoi la Charente ne saurait rouler des parcelles aurifères, l'état du fond sur lequel roulent ses eaux s'y oppose : 1° Parce que... »

Le directeur lui prit doucement le bras en disant :

« Nous raisonnerons demain, mon cher ami, vous voyez qu'il y a des dames; cette matière est trop sérieuse pour elles...

— Vous avez raison, répondit le fou, il ne faut aux dames que des fleurs... »

Il cueillit une rose mousseuse & l'offrit à Marguerite. Elle la prit avec bonté & salua le pauvre homme.

« Vous voyez, lui dit le directeur.

— Vous avez raison, monsieur, je continuerai mes recherches.

— Et je vous souhaite, madame, un plein succès, en osant insister sur le conseil de visiter surtout les établissements non-officiels. Il en existe un à J..., dans le département voisin.»

Marguerite remercia & quitta cette triste demeure avec le sentiment qu'elle devait inspirer à ceux qui la visitaient, avec le trouble profond que cause un malheur sans remède. Six jours après, elle écrivait à mademoiselle Mélanie :

« Je ne puis encore, ma chère cousine, vous annoncer la nouvelle qui doit mettre un terme aux inquiétudes que vous m'exprimez si obligeamment. J'ai déjà fait un long voyage; j'ai visité cinq maisons où mon malheureux Étienne aurait pu se trouver, & partout la même réponse me cause le même chagrin : *Il n'est pas ici.* Hélas! où est-il ? En quelque lieu qu'il soit, si un éclair de raison, si l'ombre d'un souvenir vivent encore en lui, il m'appelle, il me réclame, j'en suis sûre, & il se croit peut-être abandonné! Qui sait ce que cette idée navrante produit sur un esprit ébranlé, & dans quel gouffre de douleur & de désespoir elle peut le jeter? Albéric... je ne veux pas l'accuser, mais combien on se trompe dans les actions humaines en ne faisant pas entrer le cœur en ligne de compte! je crains que, plus tard, Albéric, si dur pour un être infortuné & faible, ne soit frappé lui-même dans un endroit vulnérable; Dieu, qui sait de quelle argile il nous a faits, sait aussi où sa flèche peut nous atteindre.

» J'ai trouvé partout un accueil convenable, sauf dans un établissement dirigé par un étranger, hongrois, valaque ou polonais, je ne saurais dire. Il traite, assure-t-on, ses malades par le magnétisme, & lui-même passe pour un spirite éminent dans sa secte. Vous savez, ma chère cousine, mon peu de goût pour les voies extraordinaires, & la méfiance avec laquelle j'ai fui jusqu'ici les tourneurs de table & les médiums. J'entrai dans cette maison avec un sentiment d'inquiétude & d'indéfinissable malaise, la considérant comme un repaire d'artifice & de mensonge. On nous introduisit (la bonne Françoise m'accompagne toujours) dans un salon magnifique; sur la table se trouvaient des journaux spirites, les Révélations, de Home, les ouvrages d'Allan Kardec, que je n'eus pas la moindre envie de feuilleter. Françoise serrait son chapelet dans ses doigts, & moi, qui m'étais aussi bien recommandée à Dieu & à sa sainte Mère, je me demandais quelle impression pouvaient produire sur des aliénés des pratiques propres à rendre fous les gens sages, & la pensée d'Étienne, toujours prédominante, m'attristait.

» Le directeur arriva. C'est un homme de haute taille, avec des cheveux blancs & une grande barbe grisonnante, un costume un peu étrange & des airs de physionomie qui voudraient être d'un prophète, & qui, ne sont que d'un charlatan. Il vint rapidement vers moi, en me regardant fixement, comme s'il eût voulu me fasciner & me dompter; peine perdue.

« Que demandez-vous, madame?

» (On m'appelle madame en voyage; mes vingt-six ans & mon costume noir me donnent de la maturité.)

» Je dis ce qui m'amenait; il m'arrêta avant que j'eusse fini, avant que j'eusse prononcé le nom de mon frère, &, le sourcil froncé, il me demanda péremptoirement :

« Et si ce jeune homme était ici, qu'en feriez-vous?

— Je voudrais le voir, &, s'il m'était possible, le reprendre & m'occuper de lui; j'avais quelque empire sur son esprit. »

» A cette déclaration, trop franche sans doute, le directeur quitta son air de voyant & d'illuminé: ses yeux mécontents, sa lèvre en avant lui donnaient une figure peu avenante.

« Je regrette, madame, me répondit-il, de ne pouvoir vous satisfaire, mais les noms de mes malades ne peuvent pas être livrés à la première personne qui les demande; vous n'avez pas de titre pour venir m'interroger, & je refuse de répondre. Le silence est un devoir d'état.

» Je compris bien le motif tout vénal qui dictait cette réponse : sous l'aliéniste, sous le magnétiseur, sous le spirite, il y avait, passez-moi le mot, un marchand de soupe. Pourtant, quoique je fusse froissée au fond du cœur par cette dureté, je priai, je suppliai, je m'humiliai, mais ce fut inutilement. Il se retrancha dans son devoir de profession & demeura inexorable. Françoise me tirait par la robe, & elle finit par me dire tout bas :

« Partons, mademoiselle, il me fait peur. »

» Je conviens qu'il n'a pas l'air débonnaire, & le mécontentement que lui causaient mes instances faisaient briller ses yeux & trembler sa voix. Je le quittai, & en franchissant le seuil de cette vilaine maison, je me dis avec douleur :

« Et peut-être Étienne est-il là !

Je résolus de chercher ailleurs, en me réservant toutefois, si mes démarches demeurent vaines, de fouiller cette maison & ses mystères, dussé-je invoquer l'appui de la justice & de la police. Je ne reculerai pas; si ma mère vivait, abandonnerait-elle son pauvre enfant?

»Adieu, chère cousine, vos lettres me font grand plaisir, et je vous suis bien reconnaissante de ne pas me laisser sans nouvelles. Si vous savez quelque chose d'Albéric & d'Alice, je l'apprendrai volontiers. Je vous embrasse de cœur & d'amitié.

» MARGUERITE CLÉREMBAULT. »

Trois jours après, Marguerite frappait à la porte d'un autre asile, situé auprès d'une grande ville & dirigé par les frères de Saint-Jean-de-Dieu. L'établissement semblait modeste & paisible; il occupait les bâtiments claustraux d'un ancien monastère, dont la Bande Noire avait démoli l'église: un frère fit passer, Marguerite & sa compagne sous les arceaux voûtés d'une antique galerie, toute peuplée des statues de l'ordre Bénédictin.

Les fils de Saint-Jean-de-Dieu avaient placé l'image de leur père au milieu des austères figures de ces vieux moines, qui ont évangélisé, défriché & instruit la Gaule & l'Europe; Marguerite les salua avec joie, reconnaissant en eux de vieux amis, & une impression bienfaisante se répandit en elle, comme si les bons anges avaient voulu la dédommager de ce qu'elle avait souffert dans l'antre d'un thaumaturge moderne où semblaient régner les esprits de l'abîme.

Elle se trouva bientôt en présence du supérieur de la maison, homme âgé, d'une physionomie ascétique, mais tempérée par la miséricorde & la bonté, apprises à l'école du Christ. Il écouta mademoiselle Clérembault avec attention, & lorsqu'elle ajouta :

« Est-il ici ? »

Il secoua la tête & dit :

« Je crois pouvoir répondre négativement. Je vais m'informer.

Il sonna & se fit apporter les livres, qu'il parcourut avec beaucoup de soin.

« Non, mademoiselle, dit-il, votre frère ne nous a point été confié.

Quoique cette réponse fût presque attendue, elle serra le cœur de Marguerite, qui ne s'exprima que par des larmes. Le vieux religieux parut touché; la vieillesse, la pénitence, la vue des souffrances d'autrui n'avaient pu détruire cette fleur de sensibilité que les âmes pures conservent jusque sous les cheveux blancs; il s'émut, son visage sévère s'adoucit & il dit avec bonté :

« Pourquoi vous décourager ainsi, mademoiselle ? Dieu éprouve ses enfants, mais c'est un père, & cette croix qu'il nous donne, il nous aide à la porter.

— Il est vrai, répondit Marguerite, & s'il ne s'agissait que de moi, je saurais attendre, mais mon frère, arraché dans un moment de délire à sa maison, à ses habitudes, à sa famille, mon frère, qui est peut être revenu à la raison; je me le figure redevenu lui-même, mesurant l'étendue de sa misère, captif, se croyant délaissé de tous; puis-je temporiser & l'abandonner ?

— Non, mademoiselle, dit le religieux, il y a là pour vous un devoir impérieux, & je voudrais vous venir en aide. Vous avez commencé une entreprise généreuse, mais difficile, vous rencontrerez des oppositions, des fins de non-recevoir.

— Je le sais, je l'ai expérimenté, dit-elle.

— Eh bien ! permettez-moi de vous offrir mes faibles services. Je vais écrire & faire écrire, dès aujourd'hui, à tous les supérieurs des maisons de notre ordre, & je saurai si monsieur votre frère se trouve dans un de nos asiles; j'écrirai même à quelques chefs d'établissements départementaux avec lesquels je suis en bons rapports... dans une huitaine de jours, vous serez renseignée, & vous saurez au moins par exclusion à quelles portes vous devrez vous adresser.

— Que je vous suis obligée, mon Père ! je vois que Dieu ne m'a pas abandonnée. Je resterai dans la ville voisine, à l'hôtel de..., j'y attendrai de vos nouvelles, &, quoi qu'il arrive, je vous demeurerai profondément reconnaissante. »

Marguerite quitta la maison de Saint-Jean-de-Dieu avec un sentiment nouveau d'espérance; elle se sentait secondée dans son entreprise, qui pouvait sembler téméraire, aussi longtemps que le succès ne l'aurait pas couronnée; elle y prenait foi & son courage se ranimait. Il n'eût fallu qu'un mot, mais une parole dictée par la charité est si puissante!

Elle attendit, & durant ces jours de solitude imposés à sa patience, elle reçut une seule lettre; elle était de mademoiselle Melanie.

« Chère Marguerite,

» Je voudrais avoir une plume plus exercée pour vous dire combien je pense à vous & combien je suis préoccupée de votre démarche. Est-ce réfléchi & prudent ce que vous faites là ? n'auriez-vous pas mieux fait d'attendre le retour d'Albéric? Enfin, je suis sûre toutefois, chère amie, que vous ave agi pour le mieux selon vos lumières.

» Tout va bien ici; le pavillon d'Albéric est tout à fait arrangé. La chambre de sa femme, bleue, avec des meubles du temps de Louis XVI, est très-belle. Je viens de finir le cadeau de noces que je leur destine; c'est un écran au petit point, représentant Médée sur un char traîné par des dragons; Médée est en robe rose & les dragons sont couleur feu; le fond est en pékin bleu. Je l'ai copié sur un vieux fauteuil, Louis XVI aussi, qui est dans le grenier, & je pense qu'il fera son effet.

» La famille Delamer se porte bien, cependant madame a eu une névralgie & le général un accès de goutte. Monsieur le curé va bien & dira lundi la messe à votre intention. Le père de Françoise est venu savoir de ses nouvelles.

» Adieu, ma chère Marguerite, j'espère que vous reviendrez bientôt. Je ne suis pas tranquille vous sachant si loin. Je suis, bien affectueusement,

» Votre dévouée cousine,

» Mélanie Albans. »

» Albéric a écrit samedi; son retour est fixé à la fin du mois. Il ne dit rien de vous dans sa lettre. »

Marguerite replia la lettre & se dit à elle-même :

« Retournerai-je jamais ? »

Dix jours s'écoulèrent avec une cruelle lenteur; enfin, Marguerite reçut un court billet qui renfermait ces mots :

« Mademoiselle,

« Monsieur Étienne Clérembault se trouve chez nos Frères, à l'asile de L..., près Paris. Le supérieur m'en informe. Je joins à mon billet un mot d'introduction pour le frère Athanase, dont la

charité vous guidera dans cette difficile affaire, &, en vous recommandant du fond de l'âme au Seigneur, je suis avec respect, mademoiselle,

« Votre très-humble serviteur,

» Frère ALEXIS. »

» Françoise! s'écria Marguerite, nous partons! mon frère est retrouvé. »

Et elle pleura comme Joseph lorsqu'il eut retrouvé Benjamin.

XI

LE FOU.

Au fond d'un jardin dont les hautes murailles sont dissimulées sous le lierre & la vigne-vierge, & dont le lac en miniature est recouvert d'un léger treillis, s'élève un pavillon à un seul étage, & qui, entouré de fleurs, voilé par d'élégantes jalousies, bâti avec élégance, a une physionomie attrayante & presque poétique. Le pauvre Étienne l'eût aimé au temps de sa raison, alors que la nature, les plantes, le beau ciel, les oiseaux gazouillants, avaient pour lui un langage; mais amené de force, retenu avec autorité dans cette demeure, elle n'avait eu pour lui ni attraits ni illusions; les fleurs ne lui cachaient pas les grilles, & le bon Frère qui le veillait constamment n'était qu'un geôlier à ses yeux irrités & méfiants.

Il était, comme de coutume, dans sa chambre à coucher, qu'il ne quittait pas volontiers; assis dans un coin, les coudes appuyés sur la table & la tête dans ses mains. Par son ordre, les jalousies restaient toujours baissées, le bienfaisant soleil lui déplaisait, il n'aimait que l'obscurité & la nuit; sa folie, au début, violente, furieuse, s'était changée en une noire & incurable mélancolie. Jamais il ne parlait; il fallait user d'autorité pour qu'il s'habillât, mangeât & se décidât à faire quelques pas sous les ombrages; un silence farouche répondait seul aux instances du médecin, aux prévenances des Frères gardiens, & l'on ne pouvait deviner si le passé était complètement effacé de sa mémoire, ou si des souvenirs cuisants répandaient dans son âme une continuelle & sombre douleur. Cette âme était murée, &, sous cette forme, la folie paraissait plus effrayante que lorsqu'elle éclatait en menaces furieuses & en cris impuissants. Comment pénétrer dans cet esprit qui refusait tout accès à la science, à la charité, à l'amitié?

Le Frère venait de servir le déjeuner; les œufs brouillés, les côtelettes, les fruits attendaient, Étienne ne bougeait pas :

« Monsieur, disait le Frère, si vous vouliez manger, tout se refroidit. »

Étienne détourna la tête, le patient gardien avança l'assiette & les œufs, le verre & le flacon; Étienne, d'un geste, renversa la bouteille sur le tapis; le Frère se mit à genoux, ramassa les tessons, épongea le vin, & dit avec supplication :

« Cher monsieur, il faut déjeuner cependant. »

Étienne remit ses coudes sur la table & son front dans ses doigts.

« Voulez-vous autre chose? du bouillon? du pâté? dites, je vous en prie, monsieur. »

Étienne ne répondit pas, seulement il prit un morceau de pain & le garda à la main, &, après vingt minutes de nouvelles instances, il mangea ce pain, un peu de fruit, & consentit à boire de l'eau rougie.

Le Frère, content de ce mince succès, enleva le couvert & mit sur la table des livres illustrés, un herbier, un cahier de musique, un violon & son archet, tentative qu'il renouvelait chaque jour, dans l'espoir qu'Étienne consentirait enfin à sortir de sa tristesse & à s'intéresser à quelques objets nouveaux. Mais le fou demeura dans la même attitude, le Frère s'assit auprès de lui, un livre à la main, les yeux attentifs, & toujours disposé à le prévenir & à le servir.

La porte du petit salon qui précédait la chambre à coucher s'ouvrit; Étienne ne leva pas la tête, & le frère Edme crut que le médecin faisait une seconde visite; un pas léger effleura le tapis, & une femme passa devant lui comme une ombre & se laissa tomber à genoux auprès du pauvre malade, dont elle saisit la main.

« O mon frère! ô Étienne! dit-elle, me reconnais-tu? »

Étienne tourna vers elle un œil atone & retira sa main. Elle jeta ses bras autour de lui, le baisa au front, & appuyant la tête sur son épaule, elle pleura. Étienne fit un mouvement & s'éloigna d'elle.

« Mon frère! mon ami! répéta-t-elle, c'est moi, c'est Marguerite! »

Il la regarda, mais aucun sentiment n'animait ses yeux, tristes comme l'eau profonde d'un lac où le soleil ne se mire pas. Elle lui saisit les deux mains & les baisa, en disant encore :

« Étienne, parle-moi! »

Le frère Edme & le supérieur qui avait accompagné Marguerite regardaient avec inquiétude : ils doutaient. Pourtant Étienne ne retira plus ses mains; il les laissa entre celles de sa sœur qu'il regardait en silence.

Ils demeurèrent longtemps ainsi; enfin, Marguerite voulut essayer d'évoquer sa mémoire & son cœur; elle prit le portrait en miniature de sa mère, qui ne la quittait jamais, & le mit sous les yeux d'Étienne, en disant d'une voix lente & douce :

« C'est maman, Étienne, tu la reconnais bien! »

Il ne la reconnut pas, & il détourna les yeux. Marguerite, désolée, se releva, & elle passa dans le salon avec le supérieur.

« Puis-je espérer encore? dit-elle; tout semble effacé, anéanti chez lui!

— Non, mademoiselle, il faut espérer, au con-

traire ; il ne vous a pas fuie, il s'est laissé regarder, il a enduré vos caresses, je vous assure qu'il y a un progrès.

— Si je pouvais l'espérer ! Mon Père, pardonnez-moi une question : lorsque vous l'avez reçu dans cette maison, était-il absolument fou ?

— Il était au moins dans un état de délire très dangereux pour lui & pour les autres, mais je n'oserais affirmer que des soins intelligents n'eussent pu arrêter le délire & prévenir la folie, avant que les facultés ne fussent plus profondément atteintes. »

Il y avait dans ce mot : *délire dangereux*, une excuse pour Albéric que le cœur de Marguerite accueillit volontiers. Le frère Edme vint au seuil de la chambre, leur fit signe & il dit à voix basse :

« Monsieur Étienne paraît inquiet depuis que mademoiselle l'a quitté. »

Elle courut à lui, il la regarda, se laissa prendre la main : ce fut le seul progrès sensible de cette première journée, la seule marque que le malheureux cherchât à secouer cette pesante léthargie sous laquelle il était courbé.

Les jours suivants, il devint évident que la présence de Marguerite lui faisait plaisir, & qu'il cédait instinctivement à son empire ; il ne lui parlait pas; mais il lui obéissait; elle le faisait manger, elle obtint qu'il se promenât avec elle, & il paraissait plus sombre quand elle s'éloignait. La règle de la maison ne lui permettait qu'une visite limitée ; elle ne pouvait pas venir le matin, elle devait s'éloigner avant le soir, & Marguerite exprima ardemment au médecin & au supérieur le désir qu'elle éprouvait de se dévouer à son frère, de vivre avec lui & pour lui & de ne plus s'en séparer.

« Je ne crois pas qu'il y ait du danger, répondit le médecin; seulement, mademoiselle, ne vous dissimulez pas la difficulté de l'œuvre & l'étendue du sacrifice. »

Le Père supérieur semblait approuver.

« Selon moi, dit-il, s'il existe pour monsieur Étienne un moyen de salut, c'est là qu'il se trouvera. L'affection pourra le ressusciter.

— Vous m'approuvez donc ! je suis décidée, &, pour rester à portée de vos conseils, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant au médecin, je louerai une maison avec un jardin dans cette commune, j'aurai le domestique que vous jugerez nécessaire, & j'estimerai ma vie bien employée, si nous parvenons à rendre mon pauvre frère raisonnable & heureux.

— Vous savez, mademoiselle, reprit le supérieur, que, pour faire sortir d'ici monsieur Étienne, il faudra une autorisation de son curateur.

— Je l'ignorais. dit-elle, j'irai & je la demanderai. Je partirai aujourd'hui, & je serai de retour dans trois jours. Il faut agir promptement, car je crois, je pense, monsieur le supérieur, que, malgré les bontés dont il est l'objet, Étienne souffre de se voir dans cette maison. Qui sait ? une lueur de raison veille peut-être en lui, & se voir fou, captif, n'y a-t-il pas là de quoi nourrir ses idées noires, de quoi le rendre incurable ?... »

XII

PENDANT LA FÊTE.

Lorsque la chaise de poste qui amenait Marguerite dans sa ville natale s'arrêta devant la grille de sa maison, il était huit heures du soir, ce qui, au mois de septembre, équivaut à la nuit close ; elle s'attendait à trouver son frère & sa sœur en tête à tête, terminant le repas, ou faisant, à la clarté des étoiles, une promenade d'amoureux sous les grands arbres du parc. Elle fut surprise en voyant le rez-de-chaussée illuminé, & à travers les fenêtres ouvertes, on voyait passer des groupes de danseurs qui valsaient au son du piano, secondé par un violon.

« Que se passe-t-il, Pierre ? demanda-t-elle au domestique qui vint au-devant d'elle.

— Mademoiselle, c'est un petit bal de noces que monsieur & madame offrent à leurs amis. Toute la ville est là : il y a monsieur le maire & sa demoiselle, le percepteur et ses filles, l'officier de gendarmerie & sa dame... Mademoiselle veut-elle entrer ?

— Non, Pierre, éclairez-moi jusqu'à ma chambre; faites-moi apporter du thé, & priez, dans une demi-heure, monsieur Albéric de vouloir bien venir me parler. »

Elle était accoudée à son balcon, regardant le parc sombre & silencieux & écoutant la musique qui montait vers elle, & qui, comme toute musique sans paroles, avait une tristesse extrême & pénétrante. Elle pensait, en revoyant cette maison & ces ombrages, à sa mère, à sa première jeunesse, à René de Solis, au bonheur promis & si rapidement envolé, à l'avenir, l'avenir sévère, où l'éternel veuvage de son cœur n'aurait d'autres distractions que des sacrifices répétés & des dévouements peut-être stériles ; ses larmes coulèrent, mais elle se raidit contre la mélancolie énervante qui la gagnait, &, au moment où elle fermait sa fenêtre pour ne plus voir ce ciel où palpitaient les étoiles, ces bois pleins d'images du passé, pour ne plus entendre ces mélodies tendres & tristes, Albéric entra.

Il l'embrassa avec amitié & l'interrogea aussitôt par un :

« Eh bien !

— Eh bien ! dit-elle, j'ai retrouvé Étienne.

— Je m'en doutais : ce que femme veut... du reste, en vous faisant un mystère de sa résidence, Marguerite, je croyais agir selon mon droit & pour votre bien.

— Ne discutons pas là-dessus, mon cher Albéric, il m'est impossible, tout à fait impossible d'être de votre avis. Écoutez-moi plutôt : je ne

veux plus quitter le pauvre Étienne; de l'avis des médecins, de celui des supérieurs de l'asile, rien ne peut être plus salutaire à notre frère que d'être tiré de cette maison & d'avoir une apparence de liberté, jusqu'à ce qu'on puisse lui rendre une liberté entière. Je suis résolue de vivre avec lui & de le soigner, mais il faut que, comme curateur, vous l'autorisiez à sortir de l'asile.

— Voilà ce que je redoutais, répondit Albéric avec plus de tristesse que de colère, voilà votre soif d'abnégation qui fait des siennes! vous allez donc vous immoler à un insensé, prodiguer votre vie qui pourrait être si utile, si douce, la jeter aux pieds d'un fou!

— Vous m'avez créé ce devoir, répondit-elle gravement, ne vous opposez pas à ce que je le remplisse.

— Vous êtes dure, vous êtes sévère!

— Je ne voudrais pas l'être, surtout envers vous, mon frère, mais convenez au moins que vous avez la bonne part dans la vie : vous êtes riche, honoré, marié à une femme que vous aimez & qui vous aime. Étienne est seul, sans amis, sans avenir; si je dois choisir entre vous deux, je choisis le plus malheureux.

— Faites-lui du bien, mais par d'autres mains; faites-le soigner magnifiquement, comme un roi, si vous voulez, surveillez sa santé, surveillez ses surveillants, mais ne vous sacrifiez pas tout entière.

— Tenez, Albéric, n'insistez pas, nous nous froisserions mutuellement dans cette lutte; donnez-moi cette autorisation que je désire, & soyez sûr que mon amitié pour vous est toujours la même, que vous me trouverez toujours le même cœur, & que si je préfère Étienne, c'est qu'il a besoin de moi. »

Albéric ne résista pas plus longtemps.

« Demain, dit-il, vous trouverez l'autorisation écrite & légalisée. Vous déjeunerez, vous dînerez avec nous.

— Je déjeunerai, répondit-elle, & j'aurai grand plaisir à revoir Alice.

Ils se quittèrent. Le lendemain, dès que le jour fut levé pour elle, Alice accourut, charmante dans son peignoir & ses cheveux blonds sortant rebelles de son petit bonnet garni de velours cerise. Elle embrassa Marguerite avec de grandes démonstrations, en lui disant :

— Eh quoi! vous partez encore! méchante! je croyais que vous alliez nous rester! Vous allez vous sacrifier pour Étienne? Mon Dieu, ma chère, c'est une grande résolution! est-ce qu'il est, là, bien nécessaire de se sacrifier?

— Je ne me sacrifie pas, Alice, je fais tout bonnement mon devoir.

— Votre servante! si on m'imposait un devoir pareil, je refuserais net. Mais c'est épouvantable! vous enfermer avec un fou, & s'il vous tuait?

— Alice!

— Pardon, chère, cela se voit tous les jours dans les livres & les journaux. Et vous pourriez être si heureuse si vous vouliez! je vous assure que c'est très-amusant d'être mariée.

— Je le crois, dit Marguerite en souriant, mais si j'aime mieux ma liberté?

— Ah! la liberté, bonne chose aussi, mais un mari qui vous laisse faire, c'est la liberté, revue & corrigée. Allons! restez!

— C'est impossible.

— Mais Étienne n'appréciera jamais ce que vous faites pour lui. C'est Albéric qui l'assure.

— Si Étienne ne l'apprécie pas, Dieu le saura.

— Dieu, dit Alice en faisant une moue, il est si loin.

— Il est partout, répondit Marguerite saisie d'un profond sentiment d'amour divin devant cette incrédulité joueuse & enfantine.

— Êtes-vous bien sûre au moins qu'Étienne ne se sauvera pas pour revenir ici? j'en mourrais d'effroi!

— Nous le garderons bien, répondit Marguerite avec un sourire mélancolique.

La cloche du déjeuner sonna & mit fin à la discussion. Albéric témoigna à sa sœur une vive amitié, Alice la câlina; mademoiselle Mélanie poussait des exclamations sans fin; la bonne vieille fille ne se lassait pas de regarder Marguerite, qui revenait d'un si grand voyage & qui allait repartir de nouveau, & elle profita d'un moment où elles restaient seules, pour lui dire tout bas :

« Cousine Marguerite, si vous aviez besoin de moi, je serais à votre disposition. Je serais bien contente d'aller avec vous, car madame Albéric n'est pas commode tous les jours, entre nous soit dit.

— Je vous écrirai, ma cousine, répondit Marguerite en lui serrant la main. »

Midi sonna; la chaise de poste arriva au trot de ses deux chevaux; Marguerite embrassa sa famille, &, le cœur un peu serré, elle repartit pour la Terre-sainte du dévouement.

Le lendemain, vers le soir, elle arriva à l'asile, & aussitôt elle fut admise auprès d'Étienne. Il était assis, aussi absorbé que de coutume; il la regarda & se laissa embrasser; mais, tout à coup, ses lèvres silencieuses s'ouvrirent, il lui dit tout bas :

« Ne vous en allez plus. »

Marguerite se trouva amplement récompensée.

Mme M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)



MA FILLE OU MA NIÈCE

(Suite et Fin.)

III

L'UNE

Après avoir jauni, les feuilles étaient tombées ; ceci se voyait tous les ans. Ce qui ne s'était pas enrore vu, c'était l'empressement du bon voisin à l'endroit du facteur. Le guetter, lui ouvrir, & puis recommencer à l'attendre, telle était sa constante occupation.

L'hiver avait ramené à la ville les campagnards par occasion, ceux qui voudraient toujours des fleurs & point de neige. Madame X... avait ouvert ses salons, & la belle Edma reparaissait comme une resplendissante étoile.

Par une fatalité qui devait aller jusqu'au bout, Gustave avait ouvert le même jour ses livres de droit, & les deux études marchaient de front.

Madame X... recevait sans cérémonie tous les soirs. Sa maison était de celles où l'on est invité une fois pour toutes, où les jeunes gens bien élevés sont appréciés ; de celles où, sans qu'il y ait foule, les éléments sont assez nombreux pour qu'on n'imagine pas nécessairement une noce dès qu'on a dansé trois fois ensemble. Gustave se plaisait dans cette maison, où l'excellent monsieur Linières avait eu soin de l'introduire à titre de sauveur, & non à titre de prétendant.

Madame X... était une de ces personnes bonnes & larges (deux choses souvent réunies) qui, dans la solide carrure des épaules & dans les heureux plis d'un double menton, semblent exhaler une bienfaisance inépuisable. Son œil était franc, son sourire gai, son assurance en donnait aux autres, & quand, d'un pas bien lourd, elle traversait son salon, les regards la suivaient avec un intérêt réel; on l'aimait. Elle avait l'extrême bonhomie de son frère. Sa démarche, sa parole, son geste, tout en elle était d'une rondeur parfaite, & l'on se demandait comment & pourquoi cette belle rêveuse, blonde & diaphane, se trouvait être sa fille.

Mademoiselle Edma c'était une âme, &, pour ainsi dire, rien qu'une âme. A la séduction de la forme, frêle, souple, distinguée jusque dans les détails, elle joignait une réelle supériorité d'esprit, une continuelle tendance vers le beau. Son éducation très-soignée ne laissait rien à désirer, sinon aux gens faits de chair & d'os qui ne se nourrissent pas de rosée. Il n'aurait pas fallu lui demander ces soins quotidiens, fond de la vie féminine; elle n'y entendait rien & méprisait positivement ce qu'elle appelait le côté trivial de notre existence. Sur ce point, tout était pour elle l'objet d'ennuyeuses concessions. Elle se passait si facilement du bien-être physique quand son esprit & son cœur étaient satisfaits que, involontairement, elle devait arriver un jour à mettre les autres à son pas. Même dans l'ordonnance de sa toilette, perçait une somptueuse négligence qui, dans une position moins brillante de fortune, fût promptement devenue du désordre. Sa chambre, sa table de travail, sa boîte à ouvrage, tout ce qui l'entourait portait l'empreinte du mépris exagéré du matériel. Pourvu qu'elle eût dérobé à la littérature & aux arts les pures jouissances qui la faisaient vivre, peu lui importait le reste.

Les soins incessants de la femme de chambre ne voilaient qu'imparfaitement le décousu de cette vie plus idéale que réelle. Edma eût volontiers supprimé tout ce qui n'était pas intellectuel. Quant au dommage qui en serait résulté, elle aurait pu ne pas s'en apercevoir; sa bonne mère était là. toujours prévoyant, ordonnant, réparant, faisant de son mieux pour que tout le monde fût content.

Cependant, ces deux extrêmes se touchaient, comme le veut le dicton.

Mère & fille étaient instinctivement unies, & n'imaginaient pas la vie sinon sous le même toit. Aussi, lorsque, en famille, madame X..., bonne jusqu'à la faiblesse, parlait, comme d'un gros inconvénient, de son gendre futur, elle disait avec ce bon rire qui s'entendait de partout :

— Le pauvre homme! Je le plains s'il est comme tout le monde! Avec une femme comme Edma, la vie morale est complète, mais on risque de ne pas dîner & de mourir à l'hôpital; il faut une belle-mère!

En attendant, ces deux femmes jouissaient ensemble, chacune à sa manière. On s'aimait trop pour ne pas s'accorder cette indépendance intime qu'on revendique si aigrement quand on vous la dispute, & qu'on aliène si facilement quand on vous l'abandonne.

Gustave, une fois admis dans cet intérieur, où l'attirait un intérêt puissant, commença par être fasciné par l'organisation exceptionnelle de mademoiselle Edma. Il la plaça un peu au-dessus des terrestres phalanges, & dès lors la trouva fort bien. Penser à autre chose lui devint très-difficile ; le droit s'en ressentit. Les formules l'accablaient sous leur sèche raison ; il sentait le besoin d'oublier les nécessités d'une société vieillie, & de se jeter dans une atmosphère tout autre. Autour d'Edma, rien ne lui rappelait le prévu, le ponctuel, l'inévitable, il respirait.

Madame X., qui ne savait pas ce que c'était qu'une arrière-pensée, distingua bientôt Gustave ; il lui allait, elle le lui dit tout simplement, l'engageant à venir quand bon lui semblerait. La tête du futur docteur était si bien montée que bon lui sembla deux ou trois fois par semaine.

Quand on va sans cesse dans une maison, on finit par en connaître le fort & le faible ; c'est pourquoi le printemps mit le malheureux Gustave dans un état affreux d'indécision. Il pouvait maintenant juger la nièce de monsieur Linières, il l'admirait ; elle lui était infiniment sympathique ; mais dès qu'il venait à penser sérieusement qu'il pourrait, si elle y consentait, devenir son mari, il la trouvait à l'instant d'une nullité complète, ne sachant rien, n'ayant aucune idée de la vie pratique, & promettant d'être la plus triste maîtresse de maison.

Alors il se fâchait contre lui-même & contre la poétique Edma. Au plus fort de sa colère, il écrivit un jour à ce respectable ami qui attendait incessamment le facteur :

« Cher voisin,

» Je suis furieux ! elle est charmante... je n'en voudrais pas pour un empire. Avec des femmes de ce genre, il faut passer à l'état de vapeur, & ce n'est pas dans mes moyens.

» La mère est d'une bonté parfaite. Sans doute, vivant avec nous, elle comblerait les lacunes que son amour trop faible a malheureusement laissées dans la tête de sa fille ; mais supposez l'absence de ma belle-mère, une perte de fortune, un changement de situation. Me voyez-vous en face d'une femme qui ne s'entend à rien, qui souffre de tout ce qui l'arrache à l'étude ou aux rêveries d'un esprit contemplatif ! Non, qui dit une femme, dit un composé des plus aimables dons ; rien d'exclusif en quoi que ce soit.

» Oh ! qu'il y a loin de la romantique nièce de monsieur Linières à cette forte & tendre Eugénie de Guérin, rêvant du ciel, parlant aux fleurs, aux oiseaux, à la nuée, tout en se multipliant dans d'obscurs labeurs ! Soit au village, soit dans la salle basse du vieux manoir de ses aïeux, le nid, comme elle l'appelle on la voit allant, venant, se fatiguant, aidant ses serviteurs, servant elle-même son père, préparant volontiers de ses mains patriciennes le souper d'un ami qu'on arrête au passage. Cette femme était pieuse, elle était pauvre, de cette pauvreté relative qui laisse l'âme libre ; & son doux génie, couvrant au loin Maurice comme un bouclier, savait se plier à tout. Tour à tour fille dévouée, mère des villageois, maîtresse de maison attentive & laborieuse, elle faisait ce qu'il y avait à faire, puis remontant à la *chambrette*, elle y retrouvait ses infinies tristesses & ses doux chants de bengali. Le cœur toujours en haut, elle vivait terre à terre & ne s'en trouvait point humiliée. Eugénie, que vous avez été grande, & comme vous saviez bien aimer !

» Mademoiselle Edma est incomplète, & ce qui lui manque est peut-être *l'indispensable*. Ne me grondez pas, mon bon voisin, si j'hésite ; plaignez-moi plutôt, car mademoiselle X. est charmante. Mais je veux une vraie femme ; celle-ci me fait l'effet d'une de ces belles ombres qu'Homère nous laisse entrevoir dans les lointains des Champs-Élysées. Je n'en veux point !

» Adieu, & ne m'en veuillez pas, cher voisin, car plus que jamais j'ai besoin de votre amitié.

» GUSTAVE. »

IV

L'AUTRE.

Le futur docteur se préparait à s'éloigner pour quelques semaines. Il allait, par le plus fortuné des hasards, habiter sous le toit de ses fiancées, qui, ne se doutant de rien, le prenaient pour un simple chasseur, chassant le lièvre ou la perdrix. Innocentes bêtes ! il s'agissait bien de vous ! Gustave n'avait d'ailleurs aucun goût pour la chasse, un fusil dans ses mains, c'était un prétexte. Monsieur Linières réunissait tous les ans ses neveux, on faisait une brillante ouverture, à laquelle on invitait quelques amis à battre les bois & la plaine ; c'était un temps fort gai, faisant trêve d'une part à l'agitation malsaine de la ville, de l'autre à l'uniformité de la campagne.

Gustave avait fait connaissance, pendant l'hiver, non-seulement avec la tante & la nièce, mais avec tous les hommes de la famille. Le secret lui avait été gardé fidèlement. L'excellent monsieur Linières, dont la chaleureuse reconnaissance semblait augmenter tous les jours, lui laissait une indépendance totale, & commençait d'ailleurs à le prendre pour un Caton, à cause de ce fameux doctorat dont il était question avant toute autre chose.

On chassa, on tua on se couvrit de gloire. Gustave réussit à se faire une belle position de maladroit, & le fait étant par trop palpable, il prit la chose en riant, ce qui désarma les rieurs.

Le malheureux, encore sous l'impression de ses études d'hiver, avait gardé pour mademoiselle

Edma ce penchant chevaleresque qui aurait été plus que suffisant pour faire d'elle ce qu'au moyen âge nos aïeux appelaient la dame de leurs pensées; mais en plein dix-neuvième siècle, notre chasseur manqué ne savait que faire de mademoiselle Edma, ne pouvant ressusciter les vieux siècles & la proclamer reine d'un tournoi.

Ah! comme il eût été fier d'entrer en lice en portant ses couleurs, de la saluer au milieu de la pléiade de beautés dont elle eût fait partie! Parfois, comme il avait, lui aussi, le goût du beau & l'imagination vive, il se représentait une de ces scènes émouvantes. Elle était là, magnifiquement parée, à la fois souriante & majestueuse. Elle regardait les chevaliers, un entre autres... Le héraut d'armes donnait le signal; les combattants s'élançaient, se rencontraient, se choquaient. Gustave frappait d'estoc & de taille, désarçonnant son adversaire, le terrassant, il n'en coûtait pas plus. Enfin, sans que ses armes courtoises eussent versé le sang, il entendait mille voix proclamer le nom du vainqueur. Il frémissait d'un noble orgueil; le vainqueur, c'était lui! Tous les yeux s'attachaient à sa brillante armure, &, relevant sa visière, il cherchait le regard de celle qu'on appelait la reine de beauté. Edma laissait tomber sur lui un regard plein de poétique admiration. Le jeune chevalier, si fier devant les hommes, venait à elle en suppliant, un genou en terre; il semblait demander grâce; une douce symphonie remplissait l'air; tous se tournaient vers le trône d'où, environnée de riches matrones, la reine du tournoi présidait. Il était là, lui Gustave, ruisselant de sueur, accablé de fatigue, & pourtant si heureux sous sa gloire. Alors, la dame de ses pensées, plus pure que l'onde, & plus belle que le saphir, lui donnait à baiser une main d'albâtre, & lui présentait avec un radieux sourire une écharpe qu'elle avait brodée d'or fin, en rêvant au vainqueur, sous les ombrages de son manoir antique. Le nom d'Edma s'y lisait tout entier; il le touchait respectueusement de ses lèvres, & jurait dans sa conscience de chevalier de ne point mettre en oubli les vieilles traditions, d'être fidèle à son Dieu, à son roi, à sa dame, & de protéger le faible par sa bonne épée, & sous la garde de Notre-Dame-Sainte-Marie... Et les *vivat* remplissaient l'enceinte, & Gustave, du milieu de cet innocent triomphe, savourait une émotion mâle & guerrière, mêlée d'une inénarrable douceur... Tout à coup, son beau rêve finissait brusquement par quelque actualité, qui le relançait entre les usines, les chemins de fer & le gaz.

C'était ordinairement un des neveux de monsieur Linières qui l'interrompait, lui proposant, tout en fumant, une partie de billard qu'il acceptait, tout en fumant aussi; puis, on causait des choses modernes : bourse, théâtres, les actrices en renom, le roman nouveau, les photographies, les vélocipèdes... Du tournoi, pas question le moins du monde. Au contraire, il fallait souvent entendre parler de la belle cousine comme de la plus simple mortelle; on la trouvait jolie, on le disait; mais de poésie, pas une étincelle; notre siècle est positif. Et Gustave, se gardant bien de mettre au jour son triomphe & son écharpe, souriait tout bas, fumait tant qu'il pouvait & fermait les yeux de temps en temps pour revoir, en dedans, son tournoi.

Ceci, c'était la fiction; mais dès qu'il se plaçait sur son terrain, à lui, et non plus sur les sables mouvants de l'imagination, il renonçait à épouser la superbe Edma. Tout en colère, il faisait *in petto* une seconde édition de sa lettre au voisin. Alors, par un mouvement de bascule, il tombait toujours *in petto*, aux pieds de la rondelette & gentille Laure.

Il faut dire que, dès son arrivée à la campagne, il l'avait trouvée on ne peut plus agréable. Elle était si bien dans son cadre! Sa fraîcheur un peu villageoise, jointe à l'excessive simplicité de ses manières, allait avec ce milieu champêtre. L'élégance lui manquait, il est vrai, complètement; elle n'en avait ni dans le port, ni dans la voix, ni dans l'arrangement de sa toilette; mais l'élégance n'était-elle pas compensée par cette rondeur de langage, cette franchise de cœur, ce naturel parfait?

Gustave le pensa trois jours de suite, &, avec la mobilité toute française de son caractère, il fut au moment d'écrire à son vieil ami en style césarien : « Je suis venu, j'ai vu, j'épouse. » Toutefois, le voisin avait tant recommandé de réfléchir, de comparer, de peser, que notre Caton, pour ne pas faillir à son mandat, résolut de garder le silence jusqu'à plus ample information.

Il est en nous de désirer autre chose que ce qui est entre nos mains. C'est pourquoi, fidèle à ce principe quelque incommode qu'il puisse être, le futur docteur en droit eut bien soin d'envisager Laure sous un certain point de vue. Il commença par se la figurer hors de cette belle campagne, dont elle s'était fait, comme cela nous arrive souvent, une petite patrie dans la grande. Dès lors, il la trouva sans distinction, sans grâce, sans esprit de conversation, & bien au-dessous de la plupart des femmes qu'il voyait dans le monde. Son amour-propre fut blessé; or, de cela, l'homme ne revient guère.

C'était pourtant un joli séjour, que cette terre grasse & fertile, ce château moderne si coquet, si frais, souriant au voyageur du haut de sa colline boisée. C'était bien un nid de colombe, et Laure était bien la colombe, à l'œil simple, au cœur tranquille, demeurant où il se donne. Il y avait dans ce beau lieu tout ce qu'on peut réunir d'agréments, en dehors de ce qu'on ne trouve qu'à la ville. On y pouvait monter à cheval, se promener librement à pied ou en voiture, chasser, pêcher, s'isoler, voisiner, fumer, oh! fumer partout et toujours! Le brave Gustave, à l'idée de jouir inévitablement de tous ces petits bonheurs, n'en vou-

lait plus, & se hâtait d'emmener Laure bien loin, d'en faire une citadine, de la présenter dans le monde, à la cour s'il se pouvait. Et pourtant c'était une de ces plantes qui ne se plaisent que dans certain terroir; les en arracher, c'est leur ôter tout le charme. Comment donc faire?

Accepter la position de gendre & vivre sur cette belle terre, c'eût été doux. Un beau-père modèle, une résidence admirable, une fortune superbe, s'ajoutant à celle de Gustave; une femme toute bonne, incapable de malice... Justement, ce malheureux jeune homme aurait voulu quelque chose de plus, ce qu'il appelait un peu de montant. Or, la jeune fille n'entendait rien à tout ce qui n'a pas forme & couleur. Son éducation s'était faite sous le toit de la famille & sous les yeux d'un père qui poussait à l'excès le respect de la liberté d'autrui. Sa fille avait dit sur tous les tons, & dès le plus jeune âge, qu'elle préférait la promenade à l'étude. Va pour la promenade! Qu'elle aimait bien son aiguille & point la lecture. Va pour ton aiguille! Qu'elle n'avait de goût que pour les soins du ménage & point pour les arts. Va pour le ménage!

Cette méthode, qui avait fait jeter les hauts cris à Edma dix ans de suite, satisfaisait à un haut degré la gentille Laure, &, en dépit des longs soupirs d'une demi-douzaine d'institutrices qui étaient parties l'une après l'autre, désespérant de leur élève, celle-ci jouissait de la vie largement, ne demandant pas autre chose que le bleu du ciel & le murmure de l'eau.

Avait-elle jamais regardé le bleu du ciel & écouté le murmure de l'eau? N'en croyez rien. La poésie & Laure n'étaient point synonymes. Elle aimait le ciel bleu parce qu'elle partait sans parapluie pour faire deux lieues d'un bon pas; le murmure de l'eau, parce que ce murmure était pour elle le symbole de la fertilisation des terres; donc on aurait de l'herbe plus verte et des légumes plus beaux. La jeune campagnarde allait droit au but. Elle faisait grand cas des poules en vue de l'omelette, des chevaux selon leur force et leur vitesse, des chiens quand ils étaient de bonne garde, des chats quand ils prenaient des souris, & ainsi du reste. Pas de dépense inutile de sentiments. Des soins généraux, exacts bien entendus, mais pas l'ombre d'un retour de la pensée sur tel ou tel animal préféré. Pourquoi? S'il est utile, bon. S'il ne l'est pas, il faut le tuer ou le vendre.

Laure, avec sa bonne mine et sa taille carrée, était d'un positivisme achevé, voyait les choses comme elles sont, usant de son droit & en usant jusqu'au bout; c'était la raison même, quant au côté pratique de la vie. Les jardiniers & journaliers s'entendaient bien avec elle parce qu'elle était juste & se rendait parfaitement compte de la besogne. Elle était vraiment intéressante à voir dans ses rapports avec les inférieurs. En outre, c'était une fille ponctuelle, prévoyant & prévenant les obstacles matériels afin de les surmonter s'il se pouvait. En elle, on pressentait une parfaite maîtresse de maison; on devinait ce qu'elle serait comme on devine la rose en regardant le bouton... Gustave n'aurait point admis cette comparaison tirée de la Flore. Il ne trouvait, en cherchant bien, aucune rose qui figurât cette ménagère prudente, économe, raisonnable, mais *uniquement ménagère*, sans que jamais une idée traversât son esprit, à moins qu'elle ne vînt en droite ligne du potager, du fruitier, de la cuisine ou de la lingerie.

Comment, s'écriait le malheureux chassseur, quand il s'enfonçait sous l'épaisseur du bois, évitant hommes & lièvres, comment avec ma fortune doublée, triplée même par celle de ma femme, je ne pourrai viser à autre chose qu'au rangement prolongé de mon éternel ménage! J'aime mieux ne pas me marier. Vieux garçon, c'est un avenir comme un autre; & du moins on fait ce qu'on veut. Vieux garçon, c'est mon affaire!

Quand Gustave avait ainsi formulé sa pensée pour les chênes & les bouleaux, il doublait le pas, & rentrant précipitamment, il s'installait à son secrétaire pour écrire au bon voisin quelque lettre dans le genre de celle-ci :

« Mon cher voisin,

» Vous avez beau dire, le mariage est une grosse affaire. Je ressemble à ce malheureux soldat qui, du haut d'une tour, prenait son élan sous les yeux & par l'ordre du terrible baron des Adrets, pour aller se briser la tête en tombant sur le sol. Il hésitait, s'élançait, s'arrêtait court. L'homme de sang lui reprocha son hésitation; le condamné lui dit : « Je vous le donne en dix! » Ce mot lui valut sa grâce, car le baron avait ri.

» Il n'y a, il est vrai, & j'en rends grâce à Dieu, il n'y a ici ni farouche baron, ni tour, ni tête à rompre, mais simplement un pauvre diable choisissant! Et vous, la bonté même, qui, à vingt lieues de là, lui reprochez d'hésiter. Et bien, moi aussi, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent! Ah! je voudrais vous y voir, non pas avec votre philosophie, fruit d'une douzaine de lustres consacrés au perfectionnement de vous même, non pas avec ce pauvre catarrhe dont vous dites tant de mal, & moi aussi, mais avec mes vingt-huit ans & mon caractère. Oui, je suis indécis par nature, mais si je ne l'avais pas été, je le serais devenu.

» Je vous ai dit le charme que j'ai trouvé dans mademoiselle Edma : beauté, esprit, talents, elle a tout pour elle. Nature d'artiste, c'est une sensitive. Si j'étais un nuage, ou la brise, ou l'éclair, j'entrerais en ménage demain. Mais je suis, en attendant mieux, un composé d'élements divers, & je veux que ma maison soit tenue par une vraie femme, une femme de la race forte & active dont l'Écriture nous a fait le portrait.

» Que faire d'un pur esprit? Je n'y vais pas par quatre chemins. Je ressemble à ce monsieur ha-

rassé, mourant de faim, & tombant au milieu de certains personnages qui, par genre, affectaient de toucher à peine aux mets solides; on lui demande ce qu'il désire : crème, sorbet, nougat? Il répond de sa plus grosse voix : « Du pain, du vin, des côtelettes. »

« Ce monsieur, c'est tout à fait moi, en présence de l'organisation éthérée d'Edma. Permettez cette abréviation. Quand je parle des deux cousines, je dis, bien entendu, mademoiselle gros comme le bras; mais, entre vous & moi, c'est sans cérémonie. Donc, en présence d'Edma, il me faut du positif. La métaphysique c'est beau, mais... mes boutons de chemise avant tout! Je vous entends d'ici, vous dites : Eh bien, qu'il prenne l'autre... Or, sachez-le, je ne prendrai point l'autre, & si vous en voulez la raison, c'est que je ne puis souffrir le matériel tout seul. Avec l'une, il me faut être nuage; avec l'autre, terrestre au point de prendre racine. Non, vous dis-je, pas de bonheur pour moi dans ces extrêmes. Edma ne me va pas, & Laure pas davantage. Je ne sais comment est fait son cerveau; rien d'immatériel n'y peut laisser d'empreinte. Elle a un souverain dégoût pour l'étude de quoi que ce soit, si l'intelligence seule est en jeu. Ne lui parlez pas d'histoire, le peu qu'elle a su, elle l'a oublié ; le reste, elle ne l'a pas appris. En géographie, elle prend, comme dit le poète, un nom de ville pour un nom d'homme. En littérature, elle connaît *le Chat botté*, qu'elle suppose de Racine tout aussi bien que de Perrault. Cet esprit est une terre inculte. Et pourtant, Laure a bonne tête; elle est capable en son genre, soigneuse, entendue, pleine de bonnes idées; mais c'est un de ces êtres incomplets, instruments d'ensemble qui ne rendent qu'un son, pendant que mon oreille attend une harmonie. Non, cette prose m'écraserait; je deviendrais avoine, je deviendrais légume, je deviendrais lessive!... Cette petite Laure, elle me met en colère, tant elle est bonne & gentille; & cependant je ne puis la souhaiter pour femme. Choisir! Ah! quel guet-a-pens! Bon monsieur Linières, il ne voit pas que je perds la tête. On me parle, je ne réponds pas; je suis affreusement distrait; hier, je suis entré au salon avec mes grosses bottes de chasse bien crottées! Elles ont ri toutes deux; sur ce point, elles s'entendent, c'est le seul.

» Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, écrivait au milieu d'inextricables difficultés : « Je ne puis manquer d'être bientôt fou, ou de devenir un habile homme. » Le bon Henri? Il n'avait qu'un royaume à soumettre, & c'est pourquoi il s'est montré un brave & habile homme; s'il eût eu à choisir entre deux femmes, il devenait fou! C'est ce que je suis en train de faire, faute de mieux. Comment me tirer de là, ma tête en craque. Quant au cœur, mon indécision fait son indépendance, il est tout à vous.

» GUSTAVE. »

A cette lettre ou à toute autre du même goût, le voisin, fort étonné, répondait quelques lignes dont le sens était inévitablement : « A ta place, je me marierais. » C'était sa marotte. Le célibat & lui c'étaient deux adversaires qui, pour combattre corps à corps depuis si longtemps, n'avaient rien perdu de leur fureur.

Fort de son inépuisable indulgence, & s'arrangeant si facilement de tout ce qui n'était pas la solitude, il pensait qu'il aurait pu être très-heureux avec une femme comme Edma; il aurait travaillé doucement, à petit bruit, jetant dans cette belle intelligence ce qui lui manquait pour être vraiment femme; la mettant en contact avec de sages maîtresses de maison, qui lui eussent fait délicatement toucher du doigt les réalités de la vie ; obtenant d'elle ces soins vulgaires que l'homme a droit de demander à sa compagne, puisque Dieu lui-même la lui donna pour aide & pour amie.

Quoi de plus beau, se disait-il avec raison, que de mêler aux idées élevées, aux grandeurs de l'art, aux mouvements d'une âme facilement émue, ces bonnes pensées de la terre qui reposent, & répandent au logis conjugal l'abondance, le bien-être & la sûreté? Une femme qui dédaigne les humbles labeurs, soit comme directrice, soit comme ménagère si la situation l'exige, cette femme dédaigne sa propre mission, son *devoir principal*.

Un jeune écolier à qui sa mère reprochait de n'avoir pu interrompre sa version, pour mettre en ordre quelques vêtements qu'elle lui avait demandé de réunir, répondait avec mépris : « Quitter un auteur pour un paquet!... »

On passe cela à l'écolier, mais à la femme, non. Elle doit faire la chose principale. D'abord, le paquet, puis l'auteur s'il reste du temps. Voilà la vérité! une jeune fille sage & sensée comme mademoiselle X. doit le comprendre; il n'appartient qu'aux esprits étroits de ne pas se rendre à l'évidence... Je l'aurais bien épousée. C'était par ces petits monologues que le bon voisin charmait ses ennuis.

S'il s'agissait de Laure, il souriait avec complaisance & pensait : Bonne petite, j'aurais pu être très-heureux avec elle. Elle n'a point l'esprit cultivé, c'est vrai, mais se marie-t-on pour philosopher avec sa femme? N'a-t-on pas ses amis, ses livres, ses journaux? Bah! quand on rentre chez soi fatigué, ennuyé, & qu'on trouve un appartement bien tenu, une comptabilité bien en règle, un bon dîner, son café, beau feu, belle lumière, des armoires en ordre, une femme d'humeur égale, a-t-on vraiment le courage de se croire bien malheureux? D'ailleurs, on doit pouvoir ajouter quelque chose à ce fonds excellent? On cause avec sa femme, on la forme, on lui fait faire des lectures qui ornent son esprit sans le fatiguer ; on essaye, on tâtonne. Quand on réussit, c'est un bien doux triomphe. Quand on ne réussit pas, eh bien! on se console en mangeant sa soupe; si elle est bonne, c'est déjà beaucoup... Cette bonne petite, je l'aurais bien épousée.

V

COMMENT CELA FINIT.

Rien n'est plus long que de ne pas choisir; Gustave y mit autant de temps qu'à devenir docteur. Le voisin n'en revenait pas. Mais quand son jeune ami eut été reçu, il crut que nécessairement la noce allait suivre.

Un matin, dès sept heures, Catherine aperçut, par une fenêtre donnant sur la station du chemin de fer, un jeune voyageur leste & dispos, & reconnut en lui Gustave.

La bonne fille courut l'annoncer à son maître; elle avait de ces attentions du cœur.

« Monsieur Gustave à l'air bien mieux portant, dit-elle, avec un véritable intérêt.

— Vraiment, Catherine? Est-ce que vous le trouviez malade?

— Oh! oui, monsieur; il y a longtemps qu'il était tout chose.

— Ah! c'est que, voyez-vous Catherine, les études qu'il faut faire pour devenir docteur en droit sont très-fatigantes. Les jeunes gens sont obligés de pâlir sur de gros livres, de se livrer à un travail ingrat, desséchant, de passer quelquefois des nuits.

— Des nuits! s'écria douloureusement Catherine, qui se couchait à huit heures. C'est grand dommage! Pauvres messieurs, ça fait pitié! Si je lui faisais une tasse de café au lait, avec des grillades? j'ai de bon beurre.

— Faites donc cela, Catherine, bien vite. Si vous ajoutiez une omelette?

— Comme monsieur voudra.

— Ou bien une côtelette.

— Comme monsieur voudra.

— Les deux, cria le bon maître, toujours un peu irrité, malgre lui, de cette terrible phrase.

Catherine répondit: Bien, monsieur, alla ouvrir la porte au visiteur matinal, & se précipita sur son fourneau.

Gustave avait un air tellement dégagé que le vieil ami se dit du premier coup coup d'œil.

— Bon! il n'est plus indécis.

— Eh bien, mon garçon, dit-il avec assurance, tu es donc enfin decidé?

— Comme vous voyez.

— Tu n'as toujours pas agi à la légère.

— Je m'en flatte.

— Je savais bien que tu rendrais les armes, mais je m'inquiétais du moment. On ne peut pas vivre si longtemps en face d'une idée, cela vous tue.

— Je ne suis pas tué.

— Mais non, depuis nos derniers succès, monsieur le docteur, & ta décision, mon cher enfant, je te trouve une tout autre mine.

— N'est-ce pas? je dors si bien!

— Tu dors bien?

— Huit heures... sans dételer.

— Alors, j'ai ouï dire que bien dormir est presque une vertu.

— Je suis très-vertueux.

— Et le beau père?

— Ah! l'excellent homme! c'est un ami pour toujours. Non, il n'est pas possible de pousser plus loin la bonté, la délitatesse. Rien n'est changé entre nous; c'est la même intimité.

— Cela ne m'étonne pas. Il sait que tu es un bon sujet, il a confiance en toi.

— Oh! je ne suis pas meilleur qu'un autre.

— Ça dépend de l'autre.

— Et ta belle Parisienne, que dit-elle?

— Rien.

— Comment, rien! ce n'est donc pas d'elle qu'il s'agit?

— Mais non, vous le savez bien... Pourquoi revenir là-dessus? C'est fait, parlons d'autre chose. J'en ai assez, j'en ai trop.

— Tu ne veux pas que je te parle de...

— Non.

— Ni de...

— Non. Ah! Vous allez me rendre mes insomnies!

— Tu ne penses donc plus qu'à dormir, décidément? Original! Ton père, avait, du reste, un grain d'originalité. Bon chien chasse de race... Je ne peux pas même te demander le jour?...

— Si, si. C'est le 11.

— Le 11? Déjà? Tu as donc tes papiers?

— Oh! d'un jour à l'autre... »

Catherine interrompit la conversation en apportant sur un plateau un déjeuner à faire envie: Côtelette brune, omelette blonde, & tout le joli matériel d'une tasse de café au lait.

Gustave, charmé sans être surpris, car rien dans l'amitié n'étonne, avoua qu'il mourait de faim; & peu après, de toutes ces excellentes choses apportées par Catherine, il ne resta guère que le plateau.

Tout en déjeunant, il causait. Le voisin avait beau faire, il lui était impossible de ne pas parler indirectement de la grande affaire du 11.

Toutefois, par prudence, il se tenait dans les généralités.

« Allons, j'espère que tu auras beau temps.

— Ah! c'est la première condition.

— Si pourtant le 11 t'apportait la tempête? que ferais-tu?

— Je ne m'embarquerais pas.

— Bah! es-tu donc fataliste? Et, dis-moi, pour suivre ta metaphore, ce beau navire dont les voiles s'enflent au vent de l'espérance te laisse-t-il réellement toute ta liberté? Ton cœur est-il donc si solidement attaché au rivage?

— Mon cœur? Le rivage? Ah! parlez sans figures, cher voisin; je vis plus que jamais terre à terre. Ce droit, ces examens & même ce bon déjeuner, tout cela m'a fortement rejeté dans le positif.

— Ton choix le prouve.

— Quel choix ?

— Je veux dire ta décision en faveur de... au lieu de... Ah! je suis toujours brouillé avec les noms! Enfin, c'est égal, tu sais ce que je veux dire.

— Tout au plus.

— Mais si, mais si. Voyons, tu veux me faire enrager? Tu as raison, je ne me plains que de n'être jamais contredit... Ah! c'est le 11 ? A quelle heure?

— Cela dépend du capitaine et du vent.

— Du vent?

— Oui.

— Du vent... du capitaine... je n'y suis pas. Enfin, tu t'embarques le 11, m'as-tu dit?

— Eh oui, pour ce fameux voyage.

— Tu vois, malgré le droit & la côtelette, tu retombes dans la rhétorique. Il y a longtemps, en effet, que l'on chante :

La vie est un voyage,
Égayons le passage
Par d'innocents plaisirs...

La vie à deux, c'est charmant, je te l'ai toujours dit. Veux-tu me permettre une question?

— Quatre si vous voulez, pourvu que ça ne soit pas des questions de droit, ni certaines autres que vous devinez.

— Non. Il s'agit de ce joli voyage que tu entreprends le 11.

— Ah! bon.

— Une fois embarqué, puisque barque il y a, que comptes-tu faire?

— Eh bien, on regarde le ciel & l'eau, comme les autres. On descend, on s'installe, on prend un livre, on le laisse, on remonte sur le pont, on fait les cent pas d'un bout à l'autre du navire.

— Nous n'en sortirons pas. Au diable ton navire. Parlons net : que comptes-tu faire le 12, le lendemain de ton mariage?

— Mon mariage?... Et qui vous parle de mon mariage? Je ne me marierai jamais! jamais! jamais!

— Quoi! tu veux rester...

— Vieux garçon!

Ici, le voisin abasourdi se voila comme César, pour ne pas voir Brutus qui le perçait.

— Oui, vieux garçon, reprit Gustave d'un ton qui n'indiquait que trop la perpétuité d'une résolution. Cela vous étonne?... Mais vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

— Non.

— Je vous ai écrit la semaine dernière, je vous racontais tout dans le plus grand détail. Je vous disais en quatre pages ce que je vais vous redire en trois mots. Voilà : j'étais aux trois quarts fou! Monsieur Linières s'en est aperçu. Il m'a conseillé de me reposer la tête, de bannir pour un temps toute étude, & même toute pensée d'avenir. Moi, touché, ému, j'allais lui avouer mon tourment, cette affreuse indécision. Les paroles me manquaient, c'est lui qui les a trouvées. Il m'a tout dit, analysant mon cœur mieux que je ne l'eusse fait moi-même, me serrant les mains, m'assurant que son profond silence me laissait toute ma liberté, me remerciant encore de lui avoir, dit-il, sauvé la vie, pauvre homme! & me conseillant de faire, comme hygiène... le tour du monde. Et je le fais, & je pars le 11.

Le voisin fut saisi d'une triple émotion. Il eut une surprise, un regret, mais l'envie de rire l'emportant, il partit d'un éclat auquel Gustave mêla sa voix de basse, & l'on rit si bien que Catherine au fond de sa cuisine se mit à rire sans savoir pourquoi.

Ce tour du monde, Gustave le fit effectivement, du moins il s'embarqua le 11; mais qu'arriva-t-il? le capitaine ne s'en fût jamais douté.

Un jour, l'aimable vieillard reçut la lettre que voici :

« Cher voisin,

» Vous avez ri de mon brusque départ, & vous avez bien fait.

» Le tour du monde, c'est un peu long, aussi, bien je n'ai pas le pied marin, & mes émotions de voyage se bornent à d'effroyables nausées. Qui donc a changé mes plans ? c'est vous, vous dont l'amitié veille sur moi, même en jouant... L'avez-vous fait exprès ? vous en êtes capable.

» Pendant que vous me croyiez par je ne sais quel degré de latitude, occupé de geler ou de fondre, je suis tout bonnement sur les côtes de France, en vue de la Méditerranée, &, comme vous disiez, « amarré au rivage ».

» Oui, c'est fini, j'ai jeté l'ancre. Vous m'avez recommandé d'aller voir de bons amis que vous avez à L., si nous relâchions; vous m'avez même donné une lettre d'introduction, nous avons relâché.

» Or, il y a dans cette famille une fille de vingt ans, plutôt agréable que belle, d'une fortune médiocre, mais suffisante, d'une simplicité admirable, d'un caractère ouvert. Elle a cette franche gaieté de la jeunesse, unie au sérieux que donne toujours la culture intelligente de l'esprit.

» Quand je l'ai vue pour la première fois, elle était assise près de sa mère; je la vois encore... je la verrai toujours ainsi, elle était assise près de sa mère, & tenait en main, non une broderie, mais un ouvrage utile qu'elle maniait avec une adresse toute gracieuse; c'était une robe pour sa gentille sœur, qui a six ans, qui rit toujours & qui répète tout ce qu'elle entend... tout! heureusement! Chère petite! Que les enfants ont d'esprit!

« Comme je vous le disais, — laissez-moi radoter — elle était assise, & cousait tout bonnement. Son piano était ouvert. Il y avait sur une table un dessin presque achevé, quelques livres... cette fille, c'est un ensemble, elle est multiple. Son extrême naturel fait qu'on la connaît facilement. La cordialité de ses parents m'a mis à l'aise; ils m'ont accueilli à cause de vous, & retenu pour

parler de vous. Mon hôtel était là tout près; on s'est vu, on a causé, on a ri, on a fait de la musique... Que vous dirais-je? Vous avez déjà tout compris.

» Mademoiselle Amélie sait un peu de tout; de plus, elle sait répondre, écouter & se taire. Elle est bonne, point moqueuse, chose inappréciable! Elle conduit la maison sous la surveillance de sa mère, & commence l'éducation de sa sœur. Je l'ai entendue jouer du piano, elle sent ce qu'elle joue. Je lui ai fait lire des vers, elle en a compris les beautés. Cette jeune fille me fait l'effet d'une lyre, silencieuse quand on ne la touche pas, mais prête à résonner sous le doigt qui presse ses cordes. Ah! voilà une femme!... Et le capitaine? Parti! parti sans moi? Et le tour du monde?... Il est fait. Le monde entier, c'est ce que nous aimons. Ah! voisin, cher voisin, qu'avez-vous fait là? Le saviez-vous? Je suis tenté de le croire, car en me donnant cette lettre d'introduction, vous avez ri.

« Eh! bien oui, je veux me marier, je ne suis plus indécis. Pourquoi? parce que j'ai trouvé dans une seule femme ce que je trouvais séparément dans les deux cousines. La fille de vos bons voisins allie la prose à la poésie; non à ce haut degré qui comporte nécessairement l'exclusion, mais à ce degré précis qui ne nuit à rien, & fait que chaque chose vient à son heure : le ménage, la couture, les visites, les plaisirs de l'esprit, il y a temps pour tout dans la vie de mademoiselle Amélie; elle n'a sacrifié ni le fond ni la forme; elle a su mettre l'intelligence & le côté matériel en équilibre. Ce n'est ni un bas bleu, (le ciel m'en garde!) ni Sapho, ni Cendrillon; c'est une aimable femme, élevée dans les idées chrétiennes de soumission à son mari, connaissant les devoirs d'une maîtresse de maison; mais ne se laissant absorber ni par la vie intellectuelle ni par la vie matérielle.

Bonne, bonne Amélie! Heureux sera l'ami que lui donneront ses parents! Qui sera cet ami? Moi, oui, moi, votre enfant d'adoption. Qui donc fera la demande? Vous. Je vais m'absenter, & vous allez écrire, & l'on vous répondra un beau *oui* enchâssé dans de douces paroles.

» Est-il présomptueux, ce garçon-là, quand il n'est pas indécis! » Voilà ce que je vous entends dire.

Non, ce n'est pas présomption. Les petites sœurs de six ans sont des anges! La jolie Gabrielle m'a dit hier en jouant avec moi :

« Il ne faut pas vous en aller, je ne le veux pas.

» — Pourquoi?

» — Parce que papa vous aime bien & maman aussi, & moi aussi & Amélie aussi... Ce matin au déjeuner, quand Baptiste a emporté les assiettes, maman a dit tout bas à ma sœur : « Voilà comme il te faudrait un mari. »

» — Ah! & qu'a-t-elle répondu?

» — Elle n'a pas entendu, mais elle est devenue rouge, rouge, rouge, rouge!... »

» Donc, écrivez, mon bon voisin. Ah! que je serai fier de ma femme! Elle lit, elle étudie, elle pense! Vous comprenez, vous, la force de ce mot : elle pense!... Et malgré cela, elle range & elle coud... Ecrivez vite!

» La véritable vie de famille est ici, sous ce toit Y revenir souvent, y demeurer longtemps sera mon bonheur! Une belle & saine morale fondée tout bonnement sur l'Evangile, & non sur je ne sais quelle religiosité; une piété vraie, un aimable enjouement, des talents ordinaires, mais qu'on se propose de faire progresser, une instruction solide plutôt que brillante, & qu'on a la sagesse de ne pas croire *terminée*, la bonne habitude des fortes lectures, tout est là, & de plus on y fait de fort bonnes soupes, je sais que cela vous importe. c'est pourquoi je vous le dis. Mademoiselle Amélie invente des sauces; elle fait des pâtés, des terrines. des conserves... C'est une femme charmante... point parfaite, non, je l'ai étudiée de très-près : elle a deux ou trois petits défauts, juste assez pour que j'ose penser à elle, moi qui en ai deux douzaines. Quand je voulais une femme parfaite. je ne savais ce que je disais; la perfection est au ciel; avec cette bonne Amélie, j'y irai, car une femme, pour nous, c'est un ange gardien.

» Adieu cher voisin.

» Votre bien dévoué

» GUSTAVE. »

Trois mois plus tard, deux jeunes époux entraient inopinément chez leur vieil ami. Celui-ci relevait la tête au bruit des pas de Gustave, & la simple Amélie, belle de sa jeunesse & de ce regard intelligent & bon, rayonnement d'une âme élevée, se jetait dans les bras du vieillard, qui s'était si finement opposé à ce que l'on fît le tour du monde.

Madame DE STOLZ.



IDYLLE

Connais-tu le flot qui s'enfuit
Et le rivage où reverdit
  La fleur qui dit : Je t'aime ?
Connais-tu le chêne où l'oiseau,
En chantant, suspend ce berceau
  Que Dieu garde lui-même ?

Connais-tu le sol incliné,
Le rocher sombre couronné
  D'un pampre qui serpente ?
Et les chevreaux dans le vallon,
Poursuivant sur l'épais gazon
  Leur course bondissante ?

As-tu vu l'horizon lointain,
Sous les premiers feux du matin,
  Baigné dans la lumière ?
Et, quand l'ombre succède au jour,
Sais-tu quel cantique d'amour
  L'airain jette à la terre ?

En passant dans l'étroit sentier,
As-tu vu du rose églantier
  Renaître les étoiles?
Et, dans la barque du pêcheur,
Au loin sur le fleuve en fureur,
  Courir les blanches voiles ?

Viens, crois moi, retournons encor
Vers ces coteaux où les blés d'or
  Sont penchés sur leur tige,
Où, près du saule aux rameaux verts,
Les nénuphars sont entr'ouverts
  Et l'abeille voltige !

Là, du soleil quand les rayons,
En pénétrant dans les sillons,
  Fécondent la nature,
Quand du ciel, de l'onde & des bois,
S'échappent ces milliers de voix
  Qui forment un murmure,

Nous irons encor nous asseoir
Et rêver près du hêtre noir
  Où la brise soupire,
Nous irons, la main dans la main,
Nous disant, le long du chemin,
  Ce que le cœur sait dire !

CAMILLE DE GÉRANS.



Revue Musicale

LETTRES DE GLUCK ET DE WEBER
NÉCROLOGIE
COMPOSITIONS NOUVELLES

Jamais hiver ne fut plus stérile que celui qui vient de s'écouler, en compositions musicales d'un ordre élevé. Aussi, renonçant à l'analyse de quelques ouvrages sans consistance qui se sont produits depuis un mois, nous empruntons au livre que vient de publier l'éditeur Plon sous le titre : *Lettres de Gluck et de Weber*, une correspondance dont la lecture sera un véritable régal pour les dilettanti. Ces autographes, collectionnés par monsieur Noll, le savant professeur de l'Université de Munich, ont été traduits en français par monsieur Guy de Charnacé. — Les voici :

AU GRAND-DUC LÉOPOLD DE TOSCANE.

« Altesse Royale,

» Lorsque j'entrepris d'écrire la musique de l'*Alceste*, je me proposai de la dépouiller entièrement de tous les abus qui, introduits soit par la vanité mal entendue des chanteurs, soit par une complaisance exagérée des maîtres, défigurent depuis longtemps l'opéra italien & font du plus pompeux & du plus beau de tous les spectacles une chose ridicule & ennuyeuse. Je voulus réduire la musique à son véritable but qui est de fortifier la poésie par une expression nouvelle, de rendre plus saisissantes les situations de la fable, sans interrompre l'action, sans même la refroidir avec des ornements inutiles. Je pensai que la musique devait être au poème ce que sont, à un dessin correct & bien agencé, la vivacité des couleurs, le contraste des lumières & des ombres qui servent à animer les figures sans en altérer les contours.

» Je n'ai pas voulu arrêter l'acteur dans la chaleur du dialogue, pour attendre une insipide ritournelle, ni couper un mot pour le retenir sur une voyelle favorable à faire valoir, dans un long passage, l'agilité de sa belle voix. Je n'ai pas compris non plus que l'orchestre, par une cadence, donnât le temps au chanteur de reprendre haleine. Je n'ai pas cru devoir glisser rapidement sur la seconde partie d'un air, peut-être la plus passionnée & la plus importante, répéter quatre fois les paroles de la première partie, & terminer l'air, bien que le sens ne soit pas complet, afin de permettre au chanteur de le varier capricieusement de plusieurs manières. En somme, j'ai cherché à bannir de la musique tous ces abus contre lesquels protestent, en vain, le bon sens & la raison.

» J'ai pensé que l'ouverture devait éclairer les spectateurs sur l'action & en être pour ainsi dire l'argument, la préface; que la partie instrumentale devait se mesurer à l'intérêt & à la passion des situations; qu'il ne fallait pas permettre qu'une coupure disparate entre l'air & le récitatif vînt tronquer à contre-sens la période, & enlever à l'action sa force & sa chaleur.

» J'ai cru, en outre, que tout mon travail devait tendre à la recherche d'une noble simplicité, évitant de faire ostentation de difficultés, au préjudice de la clarté. La découverte de quelque nouveauté ne m'a semblé précieuse qu'autant qu'elle était d'accord avec la situation; enfin, il n'y a pas de règle que je n'aie cru devoir sacrifier de plein gré en faveur de l'effet.

» Tels sont mes principes. Par un sort heureux, le libretto se prêtait à merveille à mes desseins; le célèbre auteur, imaginant un plan de drame tout nouveau, avait substitué aux descriptions fleuries, aux comparaisons superflues, aux sentencieuses & froides moralités, le langage du cœur, les passions fortes, les situations intéressantes & un spectacle toujours varié. Le succès a justifié mes principes, & l'approbation générale que j'ai recueillie dans une ville aussi éclairée (Vienne) m'a fait voir sûrement que la simplicité, la vérité & le naturel sont les seules règles du beau dans toutes les productions artistiques.

» Toutefois, malgré les instances répétées des personnes les plus honorables, pour m'engager à publier cet opéra, j'ai senti tout le risque que l'on court en combattant des préjugés fortement & profondément enracinés. Aussi, me suis-je vu dans la nécessité de me placer sous le tout-puissant patronage de Votre Altesse Royale, implorant la faveur d'inscrire en tête de mon œuvre son auguste nom, qui réunit à juste titre les suffrages de l'Europe éclairée.

» Le grand protecteur des beaux-arts, souverain d'une nation dont l'une des gloires est de les avoir tirés d'une oppression universelle & de produire les plus grands modèles dans une cité toujours la première à secouer le joug des vulgaires préjugés, pour marcher vers la perfection; ce prince, dis-je, peut seul entreprendre la réforme du noble spectacle auquel tous les beaux-arts prennent une large part. Le succès venu, il me restera la gloire d'avoir posé la première pierre du monument, ainsi que le témoignage public de votre haute protection à laquelle je dois l'honneur de me dire avec le plus profond respect,

» De votre Altesse Royale le très-humble, très-dévoué & très-obéissant serviteur,

» CHRISTOPHE GLUCK. »

Voici, d'autre part, d'intéressants détails sur Gluck & son époque, extraits d'une lettre de la princesse de Lamballe.

Au temps de son bonheur & de sa puissance, Marie-Antoinette avait fait venir le fameux Gluck d'Allemagne à Paris. Sa présence ne coûta rien au trésor public; la reine paya toutes ses dépenses de sa propre bourse, lui abandonnant d'ailleurs le produit de ses opéras qui rapportèrent d'immenses sommes au théâtre.

« Marie-Antoinette fit les frais de l'instruction musicale du chanteur français Garat, qu'elle pensionna ensuite pour ses concerts particuliers.

» Sa Majesté accorda aussi beaucoup de protection au célèbre Viotti, qui lui-même faisait partie de sa musique privée. Quand Viotti allait exécuter un concerto, la reine faisait ordinairement le tour du salon & disait, avec l'accent de la plus aimable bonté : « Mesdames & messieurs, je vous prie de faire silence, de prêter toute votre attention, de ne pas causer pendant que Viotti jouera; cela pourrait l'interrompre & nuire à sa brillante exécution. »

» Gluck composa son *Armide* pour faire une allusion flatteuse à la beauté de Marie-Antoinette. Je n'ai jamais vu Sa Majesté manifester plus d'intérêt à quoi que ce fût qu'à la réussite de cette pièce qu'il était venu soumettre à l'approbation de Sa Majesté; je le suivais en le félicitant du succès toujours croissant d'*Armide* à chaque représentation.

» — O ma chère princesse, s'écria-t-il, il ne lui manque plus rien, pour être applaudie jusqu'au septième ciel, que deux têtes aussi parfaites que celles de Sa Majesté & la vôtre.

» — S'il ne faut que cela pour votre bonheur, répondis-je en souriant, nous nous ferons peindre pour vous, monsieur Gluck.

» — Non, non, vous ne me comprenez pas, reprit-il, ce sont des têtes réelles qu'il me faudrait. Mes actrices sont très-laides, & Armide aussi bien que sa confidente devraient être de charmantes femmes.

» La première actrice qui entreprit de jouer le rôle d'Armide fut madame de Saint-Huberti. La reine aimait beaucoup son talent; elle était, quoique Allemande, la première chanteuse de l'Opéra français. Gluck donnait de grands éloges aux qualités naturelles de sa voix. A l'invitation de Marie-Antoinette, le compositeur se chargea d'apprendre lui-même le rôle d'Armide à madame de Saint-Huberti. Sacchini la forma au style noble de l'école italienne; mademoiselle Bertin, couturière de la reine, eut ordre de lui fournir le costume complet du personnage.

» Marie-Antoinette fut plus libérale envers cette actrice qu'à l'égard de beaucoup d'autres. Elle paya plusieurs fois ses dettes qui étaient considérables, attendu que madame Saint-Huberti ne représentait jamais une reine, sans en avoir l'opulence vraiment royale.

» Gluck avait le sentiment intime du mérite & de la dignité de ses ouvrages. Cette conviction faillit entraver la mise en scène de l'opéra d'*Armide*, en excitant la jalousie du grand Vestris, à qui le compositeur laissait peu de moyens de déployer les grâces de son art. Plusieurs démêlés sérieux eurent lieu entre les deux rivaux, également en possession l'un & l'autre de l'enthousiasme des Parisiens. On craignit un moment que le succès d'*Armide* ne fût compromis, si les danseurs n'entraient en partage égal dans l'exécution. Mais Gluck, dont l'opiniâtreté germanique n'aurait pas cédé une seule note, dit à Vestris qu'il pouvait composer un ballet, & que la scène lui serait, dans ce cas, entièrement abandonnée; mais qu'un artiste, qui portait toute sa science dans ses talons n'avait pas le droit de donner ainsi des coups de pied dans un opéra tel que celui d'*Armide*. Mon sujet, ajouta Gluck, est tiré de l'immortel auteur de la *Jérusalem*, j'en ai composé la musique selon les règles de l'art & d'après les inspirations de ma pensée; il doit donc s'y trouver fort peu de place pour les gambades. Si le Tasse eût voulu faire un danseur de Renaud, il ne l'eût point montré sous les traits d'un guerrier.

» Renaud était le rôle que Vestris désirait pour son fils; malgré tout, & grâce à l'intervention de la reine, Vestris consentit prudemment à jouer le rôle tel qu'il avait été composé par Gluck.

» La reine admirait & protégeait Auguste Vestris, le Dieu de la danse, comme on l'appelait alors. Il ne perdit jamais la faveur de Marie-Antoinette, encore bien qu'il manquât souvent de respect envers le public, qu'il se donnât des airs déplacés & refusât quelquefois de danser.

» Un jour, entre autres, que Sa Majesté se trouvait à l'Opéra, il prétexta une excuse frivole & ne voulut point paraître. En conséquence, il fut arrêté sur-le-champ. Alarmé sur les suites de l'imprudence de son fils, le père accourut vers moi & me supplia, dans les termes les plus pressants, de faire tous mes efforts auprès de la reine pour que Sa Majesté pardonnât. Mon fils, assurait-il, ignorait que Sa Majesté se trouvât à l'Opéra, autre-

ment eût-il refusé de danser devant sa généreuse bienfaitrice? Je suis désolé au delà de ce que je puis dire de ce malentendu entre les deux maisons de Vestris & de Bourbon, qui ont toujours vécu en si bonne intelligence. depuis notre arrivée de Florence à Paris. Mon fils est au désespoir & dansera comme un ange, Si Sa Majesté daigne ordonner qu'il soit mis en liberté.

» Je rapportai cette conversation *verbatim* à la reine, qui s'amusa beaucoup de cette arrogance florentine & envoya aussitôt un page pour faire sortir de prison Auguste Vestris.

» Il parut, & déploya toute la perfection de son talent. La reine l'applaudit beaucoup. Au moment où Sa Majesté allait sortir de sa loge, le vieux Vestris lui présenta son fils qui venait pour la remercier.

» — Oh! monsieur, dit la reine au père, vous n'avez jamais aussi bien dansé que votre fils l'a fait ce soir!

» — Cela est tout naturel, madame, répondit le vieux Vestris, car, n'en déplaise à Votre Majesté, je n'ai jamais eu de Vestris pour maître.

» — Le plus grand mérite est donc à vous, reprit la reine. Je me souviendrai toujours de vous avoir vu danser le menuet de la cour avec mademoiselle Guimard. »

» Et le vieux Vestris de relever la tête, avec cette grâce qui n'appartenait qu'à lui. Tout rempli qu'il était d'un amour-propre ridicule, ce vieillard avait beaucoup de noblesse dans les manières. Son père était un peintre assez distingué de Florence, originaire de je ne sais quelle ville de la Toscane. »

Princesse de Lamballe.

(*La suite au prochain Numéro.*)

***

— Une mort prématurée est venue douloureusement surprendre le monde musical. Camille Stamaty, le professeur aimé, l'auteur de cette belle collection d'études devenues populaires dans l'enseignement du piano, a été enlevé à sa famille au moment où il s'installait dans sa propriété de Maison-Lafitte, pour y remettre sa santé ébranlée par les fatigues de cet hiver.

***

Les œuvres de charité ont toujours le privilége de réunir sur leurs programmes les noms des premiers artistes. C'est ainsi qu'on a vu mademoiselle Nilsson refuser de chanter aux Tuileries pour tenir la promesse qu'elle avait faite de se faire entendre à l'Orphelinat des *Saints-Anges*. A côté de mademoiselle Nilsson, se pressaient des artistes aimés du public, madame Montigny-Remaury, messieurs Delle-Sedie, Vieuxtemps, etc, etc. La Société chorale d'Amateurs, sous les ordres de son chef, M. Sainbris, a prêté son concours à cette bonne œuvre. On est heureux de constater que si, dans nos sociétés modernes, beaucoup de travers se mêlent à beaucoup d'impiété, le malheur, l'abandon & la souffrance trouvent de solides appuis dans le dévouement des grands artistes.

***

En fait de nouveautés musicales, ont paru ce mois-ci plusieurs morceaux pour le piano, qui sont tout à fait remarquables. Sur un air ancien & en apparence vulgaire, *J'ai du bon tabac*, M. Alfred Mutul a écrit les plus spirituelles variations que l'on puisse imaginer. Cette fantaisie est d'un tour fort ingénieux; chaque variation a son idée propre, & pourtant, jusqu'à la fin, le thème persiste. Cette œuvre est presque facile.

— La belle valse de Henri Litolff, *Imperia*, est un très-beau morceau de salon que nous recommandons tout spécialement. Le grand pianiste, le symphoniste distingué, le maître classique par excellence, a voulu écrire une valse de bal. Elle possède certainement une valeur artistique que rarement on rencontre dans les compositions de ce genre.

— *Hop! hop!* galop brillant de Ch. B. Lysberg, sera très-goûté des amateurs, dont l'exécution saura être vigoureuse en même temps que gracieuse & rapide.

— Une courte romance sans paroles, *Paola*, poème sentimental en deux pages, par A. Gilbert, est on ne peut plus convenable pour les personnes qui n'ont pas encore acquis la légèreté, & qui en sont au début de leurs études.

— Les transcriptions de Charles Delioux sur Beethoven, Haydn & Weber. sont aussi des œuvres de premier mér que l'on doit connaître.

***

La mélodie de Henri Cellot, *Mia Nera!* a été transcrite & variée pour le piano par E. Ketterer, de la manière la plus attrayante.

Autres transcriptions par Ch. Neustedt : 1° *Jeunesse*; 2° *Les Roses*; 3° *Le Bal*; airs suédois arrangés avec beaucoup de talent.

Au Ménestrel, on trouve bon nombre de danses des bals de l'hiver dernier. Nous choisirions parmi elles *Champagne-Patti*, grande valse; *Tout Paris*, polka, par Strauss; — *Avant-Garde*, polka, par l'auteur de *Mandarine-polka*, Ed. Dumas; — *Esméralda*, grande valse, par L. Diémer.

Rose et Colas, quadrille d'Arban, sur les gracieux motifs de l'opéra de Monsigny, & une très-belle valse, *Brise des Nuits*, de Georges Lamothe, dont on connaît la vogue méritée, sont édités par Girod.

C'est aussi dans cette maison que nous avons vu des nouveautés pour le chant, réunissant à la grâce du texte l'érudition musicale. Citons, entre autres, *le Saule*, air pour mezzo-soprano, par madame A Gougelet. Un bel andante & un allegro quelque peu nuancé de mélancolie en font une œuvre fort appréciable.

Marie LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

C'ÉTAIT dans les premiers jours du mois qui vient de finir. Lucie et Marie, que leur père devait conduire à l'exposition de peinture ouverte le 1er mai, eurent l'heureuse pensée de proposer à Thérèse, à Adrienne & à moi d'être des leurs... si bien que nous prîmes rendez-vous pour un beau matin, afin d'éviter la foule qui se presse toutes les après-midi dans les salles de l'exposition, beaucoup plus nombreuses & plus occupées cette année que les précédentes ; car le salon de 1870 ne contient pas moins de 2,991 peintures à l'huile, sans compter les aquarels, gravures, sculptures, dessins, etc., lesquelles font monter ce nombre à 5,000 & je ne sais plus combien de cents. Aussi ne te flatte pas, chère Florence, de trouver un compte rendu détaillé de ce que nous avons vu ; c'est tout simplement une promenade à vol d'oiseau que je vais essayer de te faire faire à travers ce trop riche salon...

Mais, avant de commencer, il faut que je t'apprenne l'importante amélioration que nous avons introduite dans *l'édition hebdomadaire* du JOURNAL DES DEMOISELLES.

Nous avons ajouté au texte de cette édition, qui se composait de huit pages, quatre pages illustrées de gravures représentant les travaux d'aiguille & de fantaisie expliqués dans le texte. De cette façon, cette édition hebdomadaire devient aussi utile qu'agréable.

Les abonnées à notre édition mensuelle qui désireraient recevoir ces différents travaux, en trouveront le sommaire à la fin du numéro de chaque mois, & n'auront qu'à nous adresser la somme de *un franc* pour recevoir le numéro contenant les travaux indiqués par elles.

Maintenant revenons à notre exposition de peinture.

Comme nous n'avions pas, devant nous, d'assez longues heures pour errer au hasard, à travers les salles du palais de l'Industrie, monsieur C..., qui est un juge très-compétent en choses d'art, avait pris la peine de faire, par avance, à notre intention une revue des ouvrages exposés. Il avait en quelque sorte *écrémé* pour nous le salon de 1870. De cette façon, il ne nous conduisit qu'aux bons endroits, ce qui ne nous empêcha pas d'entrevoir çà & là de remarquables *croûtes aux épinards* (selon l'expression de notre joyeuse Marie), & certains portraits qui excitèrent notre hilarité.

En revanche, je te dirai qu'il y a de très-beaux portraits, à commencer par ceux de mademoiselle Jacquemart : le portrait de madame la baronne de M..., & surtout celui du maréchal Canrobert, qui est assurément une des œuvres les plus remarquables du Salon & se place au premier rang avec le portrait de la duchesse de V..., par monsieur Cabanel, et celui de monsieur Lefuel, par monsieur Dubufe. Que te citerai je encore ? le portrait de la grande-duchesse Marie de Russie, en robe blanche & bleu-ciel avec guipure de Venise & rangs de perles fines, par monsieur Jalabert ; — puis encore monseigneur Baüer, par madame de Chatillon, &, comme, curiosité, je ne sais quel prince de l'extrême Orient, tout scintillant de broderies, d'étoffes d'or & d'argent constellées de pierreries.

Pour revenir maintenant au paysage, non plus, Dieu merci, aux *croûtes aux épinards*, mais aux artistes qui donnent tant d'éclat à notre école française je te conduirai devant cette *Forêt* de M. Appian, devant cette *Fontaine des environs de Rome*, de monsieur Anastasi ; devant ce brillant paysage oriental de monsieur Brest ; puis le bois de *Ville-d'Avray*, par monsieur Corot; puis encore la *Falaise d'Étretat*, par monsieur Courbet. Tout cela n'est-il pas de bonne, de belle, d'excellente peinture ?

Préférerais-tu, par hasard, cette *Vue de Jérusalem* tout imprégnée de pittoresque couleur locale? Je vais te montrer plus loin une remarquable *Femme fellah et son enfant*, du même artiste, monsieur Bonnat.

Non, tes yeux s'arrêtent sur cette marine de

monsieur Fréret, — *le Cap de la Hague*, — & ne peuvent plus s'en détacher. Rien qu'une pointe de terre grise, cependant; le ciel terne, sinistre & des vagues houleuses que quelques mouettes viennent effleurer du bout de leurs ailes. — Mais quelle vérité, quelle simplicité grandiose, terrible! c'est bien la mer, alors qu'elle commence sourdement à s'agiter dans ses profondeurs.

Viens voir à présent ce pré normand si vert, & ce sentier ombreux de monsieur Daubigny. N'est-ce pas qu'on y voit, qu'on y sent, qu'on y respire le mois de mai & le printemps? Ce pré charmant & cet admirable sentier me rappellent une anecdote assez gaie que je lisais, il y a peu de temps, à propos de monsieur Daubigny lui-même.

Notre paysagiste voyageait en touriste, *croquant* ici un mouton, là un groupe d'arbres, plus loin une vieille masure ensoleillée... Or, il advint qu'un jour il peignit la vache d'un brave homme de paysan & qu'il abandonna le croquis de cette vache à son propriétaire enchanté.

A quelque temps de là, repassant par le même village, il prit fantaisie à l'artiste d'aller revoir son œuvre; juge de sa stupéfaction en retrouvant sa belle vache ornée d'une tête de pourceau grossièrement tracée au cambouis. Il interroge le paysan.

« J' vas vous dire, m'sieu l'artisse, répond le bonhomme, l' charron d' not' village, qu'est *dessineux* comme vous, y a r'touché un brin... mais à présent, pas vrai, qu'elle est tout à fait ressemblante. »

C'est le cas de dire — pas vrai aussi, Florence? — que le jour où monsieur Daubigny fit largesse de cette malencontreuse vache à ce bonhomme, il avait jeté des perles aux... animaux dont le *dessineux* du pays reproduisait si savamment la tête.

Je racontais cette anecdote à Adrienne & à Thérèse, quand une exclamation admirative de Lucie nous fit retourner précipitamment.

« Oh! le joli bouquet de lilas, s'écriait notre amie, comme il est bien groupé, frais de coloris; on jurerait qu'on vient de le cueillir. De qui est-il donc?

— De madame Bohly, réplique monsieur C..., une artiste qui n'en est plus à faire ses preuves de talent. — Voici d'elle encore un bien beau groupe de raisin.

— Moi, déclara Lucie, fidèle à ses amours, si je dessinais ou peignais, je ne voudrais, comme cette dame, reproduire que des fruits ou des fleurs.

— Puisque vous appréciez tant ce genre, je vais vous mener voir *Premières prunes et dernières cerises*, *Fontaine fleurie*, & deux superbes études, de monsieur Philippe Rousseau; puis, nous chercherons une petite toile de monsieur Desgoffe, qui, dans son genre, n'a pas un moindre mérite.

Quelques minutes après, en effet, nous nous extasiions à qui mieux mieux devant le merveilleux *trompe-l'œil*, pour me servir de l'expression des artistes.

Pour mon compte, je ne me lassais pas de regarder *la Fontaine fleurie*. Figure-toi, Florence, une petite fontaine de cuivre attachée à une muraille & sur laquelle on a déposé des branches de roses fraîchement coupées; un papillon voltige au-dessus des fleurs; plus bas, quelques tiges de myosotis s'épanouissent dans un pot de faïence bleuâtre; à côté, est pendue une draperie blanche. C'est un adorable mélange de prose & de poésie, au milieu duquel l'air semble circuler, au point d'agiter le feuillage des roses & les tiges délicates des myosotis.

Adrienne, elle, préférait le tableau de monsieur Desgoffe, un fouillis chatoyant d'objets conservés au Louvre : le livre d'heures de Marie Stuart, l'éventail de Marie-Antoinette, l'agate de Benvenuto Cellini, le dizain de Louis XVI, & une foule d'autres choses aussi consciencieusement étudiées qu'habilement rendues.

La plus importante, ou pour mieux dire la plus vaste de toutes les toiles de l'Exposition est un immense tableau de monsieur Yvon, commandé par un Américain, & payé, dit-on, 150,000 francs à l'artiste. Rien que le cadre de ce tableau coûte 14,000 francs. Cette vaste *machine* — toujours pour employer le vocabulaire des peintres — représente les *États-Unis d'Amérique*, une composition allégorique trop compliquée pour que j'essaye même de t'en donner le détail.

Vient ensuite *le Dernier jour de Corinthe*, par monsieur Robert-Fleury fils. C'est la reproduction d'un dramatique épisode du récit de Tite-Live :

« Le troisième jour après la bataille de Leucopétra, le consul Mummius entra dans Corinthe, évacuée & privée de ses défenseurs... Les femmes & les enfants furent vendus comme esclaves. Plusieurs des habitants périrent dans les flammes, pendant que la ville, après avoir subi un horrible pillage, était détruite au son de la trompette. Le feu ayant été mis aux édifices, tout l'espace compris entre les murs s'embrasa. »

Cette scène de désolation me remet en mémoire un petit tableau de monsieur Protais, *la Nuit de Solferino*. Cette nuit de Solferino fait froid au cœur; quelle horrible chose que la guerre!

On voit le champ de bataille abandonné, tout jonché de cadavres, le ciel est sombre; beaucoup de corps sont déjà dépouillés à demi par de lugubres maraudeurs, mais il en est cependant qui respirent encore, témoin ce pauvre zouave qui se traîne sur ses mains & se soulève avec de suprêmes efforts ne revenant à la vie, hélas! que pour constater avec horreur qu'il va lui falloir mourir, lui aussi, loin de tout secours humain!

Monsieur C..., pour faire diversion à l'impression pénible sous laquelle il nous voyait, nous conduisit devant deux toiles militaires très-remarquées : *les Clairons*, de monsieur de Neu-

ville, dont le talent aussi souple que brillant se prête à tous les genres avec le même succès ; le *Journal des Demoiselles* lui devra bientôt un fort beau portrait de *Shakespeare*. Puis il nous montra un petit tableau fort admiré, de monsieur Detaille. Ce tableau représente une scène de 1814 : des pillards cosaques chargés de leur butin, fuient, entre les grands arbres dénudés d'une forêt ; nos gardes d'honneur les poursuivent. Cette peinture est d'une délicatesse de tons, d'un fini, d'un mouvement, d'un pittoresque qui en font une des toiles à succès du Salon.

A propos de scènes militaires, nous ne pouvons passer sans nous arrêter devant la mort héroïque de Bisson, par monsieur Biard, qui entend si bien ces drames terribles de la mer. Et quel sujet plus fait pour inspirer un peintre que le dévouement de ce jeune officier, qui, surpris par les pirates grecs, sauve son équipage, puis reste seul sur son bâtiment pour le faire sauter & s'engloutir avec lui !

Je te parlerais bien encore d'une grande peinture assez bizarre, de monsieur Giraud, *le Charmeur*, une scène grecque, romaine ou égyptienne... il est assez difficile de le reconnaître, mais j'aime mieux m'attaquer à la kyrielle des tableaux de genre.

Voici, pour commencer, deux *aumônes* fort différentes l'une de l'autre : la première, — une élégante dame espagnole faisant la charité à des mendiants groupés à la porte d'un édifice quelconque, — ne me plaît qu'à demi, bien qu'elle soit signée de monsieur Gustave Doré. La seconde, au contraire, m'a ravie par sa simplicité naïve : c'est une jeune femme entrant dans une église avec sa petite fille; celle-ci prend une pièce d'argent dans le porte-monnaie de sa mère & se prépare à la donner à un vieux pauvre accroupi contre la muraille. Cette scène, toute charmante d'expression & de naturel, est de monsieur Caraud, qui expose plus loin un tableau, non moins réussi, d'une autre époque, mais d'un genre analogue. — Une autre mère, la reine Marie-Antoinette, embrasse sa fille, Madame Royale, qui, accompagnée de sa gouvernante, se dirige vers les grands arbres du parc de Versailles.

Mentionnons, en passant, une petite toile, toute pimpante, toute chatoyante, toute coquette, de monsieur Baron : *les Patineurs;* & aussi un excellent tableau de monsieur Brion, l'un des meilleurs de l'Exposition : *un Enterrement à Venise*, — œuvre de style vraiment magistrale & d'un grand caractère dans sa petite dimension.

Un tableau qui, dans un autre ordre d'idées, a non moins de couleur locale, c'est l'*Ave Maria*, de monsieur Bonvin. Un intérieur de couvent, tout le monde l'a vu, ce couvent ! tout le monde a connu les religieuses qui en peuplent les cours, tout le monde reconnaît les arcades, égayées çà & là d'un peu de verdure. Monsieur Bouvin excelle, du reste, dans ces sortes de sujets.

N'oublions pas de regarder cette belle tête de vieux reitre, de monsieur Louis Bauderon ; ni, pour faire contraste, cette délicieuse petite soubrette, bleu de ciel & rose pâle, de monsieur Chaplin, une vraie fleur printanière sous un ciel de mai.

Arrêtons-nous maintenant devant cette toile de monsieur Bouguereau : *le Vœu à sainte Anne*. Ne sont-elles pas rayonnantes de foi & de beauté candide ces deux jeunes Bretonnes qui, le cierge en main, implorent dévotement sainte Anne pour la santé, sans doute, de la vieille mère qu'on aperçoit au fond de la chapelle. Si monsieur Bouguereau réussit à merveille les types italiens, il n'est pas moins heureux, en voici la preuve, avec les fillettes bretonnes.

A propos d'Italiennes, il y a, comme de coutume, au salon de cette année, quantité de sujets napolitains, vénitiens, romains, etc., de figures d'étude; mais, chose plus originale que ces toiles, — un peu monotones, à la longue, par l'abus qu'on en fait — c'était le jour de l'ouverture de l'Exposition, l'invasion dans les salles, des petits modèles dont les artistes s'étaient servis pour ces divers tableaux. Elles étaient là, ces enfants, dans leur costume national, courant, jouant dans le jardin & à travers les galeries du palais, & se reconnaissant avec de longs éclats de rire sur les toiles appendues aux murailles; c'était charmant!

Voilà que ces petits modèles italiens m'ont fait sortir de mon sujet au moment où j'allais te parler d'un remarquable tableau de monsieur Jules Breton, un artiste bien connu, & dont tu pourras prochainement apprécier de nouveau le mérite car nous préparons pour le *Journal des Demoiselles* une reproduction de son beau tableau du musée du Luxembourg, la *Bénédiction des blés ;* mais pour l'instant, c'est de ses *Lavandières des côtes de la Bretagne* qu'il s'agit. Ces lavandières, dans leur simplicité & le naturel même de leurs mouvements, ont une désinvolture de grand style, & en même temps une physionomie & une couleur locale qu'admirent tous ceux qui ont visité la Bretagne.

Tu as entendu vanter depuis longtemps aussi le talent vraiment magistral de madame Henriette Browne. Outre un portrait très-remarqué, elle expose cette année un tableau portant pour toute désignation sur le livret : *les Oranges* (Haute Égypte), & n'ayant d'autre mise en scène qu'une corbeille d'oranges & deux enfants qui en jettent les pelures & les mangent; mais quelle exécution ! quel caractère dans les têtes & quelle touche puissante!

Passons de là à un délicieux tableau de M. Jundt dont les qualités sont toutes différentes : *le Retour de la fête*. C'est à l'heure de la brume, la lune se lève, on aperçoit encore, comme à travers un voile de gaze rose. le village éclairé & son joyeux mai. Une jeune paysanne, — Alsacienne, je crois, — parée de ses beaux atours & le visage souriant à la pensée du plaisir qu'elle vient d'avoir, regagne le logis, marchant avec précaution à travers les

hautes herbes, les pierres & les flaques d'eau qui lui barrent le chemin. — C'est vaporeux, transparent, ravissant de fraîcheur.

Une petite peinture, très-bien touchée du reste, & signée d'un nom hollandais, Kaemmerer, a, non loin de là, un succès de curiosité historique & de gaieté, ce sont les *Merveilleuses sous le Directoire*.

Nous arrivons au tableau qui, au point de vue purement artistique, sera sinon l'événement, du moins l'œuvre à sensation du Salon de 1870 : *Salomé, la danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de saint Jean-Baptiste*. L'auteur de cette toile étonnante est monsieur Regnault, dont on a remarqué, l'année dernière, le grand portrait équestre du général Prim. La nouvelle œuvre de monsieur Regnault, éblouissante, excentrique, est un véritable tour de force, un prodige d'habileté & de hardiesse : une seule figure en pleine lumière, avec de transparentes étoffes d'or, des bijoux & des accessoires de toutes sortes, s'enlevant sur un fond d'un jaune éclatant, métallique!... ce que les peintres appellent des *feux d'artifice*. Certes, il n'y a pas là les conditions d'une œuvre complète, séduisante au premier aspect, mais on y reconnaît, outre l'originalité, plus ou moins discutable de la composition, — des qualités exceptionnelles de savoir & d'audace, un chef-d'œuvre d'exécution qui révèle un peintre possédant toutes les ressources de son art.

Mais laissons à d'autres les questions d'esthétique, regardons cette belle Italienne au costume national & couronnée de laurier rose, que nous devons au directeur de l'Académie de France à Rome, monsieur Hébert : la *Muse populaire italienne*. C'est un admirable type, une tête raphaélesque, une peinture idéale & réaliste tout à la fois, quelque chose qui charme & qui fait rêver.

Si tu aimes les sujets émouvants, arrête-toi devant la belle toile de cet artiste hongrois dont on lit plus volontiers le nom qu'on ne le prononce, monsieur Mihaly Munkacsy. Elle représente, — bonne peinture, d'un coloris énergique & sobre tout à fait en rapport avec le sujet, — *le Dernier jour d'un condamné*, en Hongrie. C'est la mise en scène d'un usage cruel & touchant à la fois. Trois jours avant l'exécution, le public est admis à venir voir librement dans sa prison, le malheureux condamné qui va expier son crime. Une sébile dans laquelle les visiteurs jettent des pièces de monnaie destinées à faire dire des messes pour le repos de son âme, après son supplice, est placée près de lui ; cette sébile s'emplit lentement.

Si tu préfères à ces lugubres scènes les tableaux finement spirituels, suis la foule & arrête-toi devant l'*Éducation d'un prince*, de monsieur Zamacoïs.

Dans les fastueux appartements d'un palais espagnol, un joli bébé habillé de blanc & de bleu-ciel s'amuse à abattre avec des oranges des petits soldats rangés en bataille au bout du tapis sur lequel il prend ses ébats. Sa nourrice, une belle Espagnole, debout près de lui, le surveille des yeux, & un groupe de seigneurs de tous rangs, suit avec des regards admiratifs le jeu ingénieux de leur futur souverain. « Quel fameux général ce sera par la suite, ont-ils l'air de se dire. » Et même un vieux courtisan, pour mieux faire sa cour, se baisse à grand'peine et cherche à ramasser les soldats qui tombent!...

Deux dernières toiles à citer — j'en passe, & des meilleures! — pour leur physionomie originale : *les adversaires politiques* de monsieur Carl Schlœsser, & *la Révélation*, scène de Dalécarlie, par monsieur Salmson.

Comme il nous restait peu de temps, c'est assez rapidement que nous avons parcouru la galerie des dessins, aquarelles, etc., où se retrouvent les noms d'une foule d'artistes déjà remarqués dans les grandes salles. — Parmi ces noms, figurent avec honneur ceux de messieurs Worms & Vibert qui exposent des scènes espagnoles très-vraies & très-réussies.

A vol d'oiseau, toujours, je te signalerai deux dessins de monsieur Bida : une *Prédication de saint Paul à Athènes*, composition magistrale d'une grande élévation de style, & une fort belle *Cène*. Puis, dans les gravures & eaux-fortes, un *Port de mer*, d'après Claude Lorrain, par monsieur John Outhwaite, — gravure qui a paru dans le *Journal des Demoiselles*.

Tu regarderais, chère Florence, ce compte rendu comme incomplet, si je ne te disais quelques mots des sculptures groupées avec un art qui en fait à merveille ressortir les beautés entre les pelouses & les parterres, & les corbeilles fleuries du jardin du bas.

Les amateurs s'arrêtent beaucoup devant deux *Pythies* d'un style grandiose; l'une en marbre, de monsieur Bourgeois, fort belle sibylle classique; l'autre en bronze vert, beaucoup plus énergique, plus mouvementée, de cette grande dame artiste qui signe ses œuvres : Marcello. Un peu plus loin son buste, marbre & bronze, d'un *Chef Abyssin*.

Si ce mélange de bronze, de marbre, de dorure & d'onyx te plaît, regarde bien vite la *Fellah lampadaire* de monsieur Cordier, & le charmant groupe polychrome où s'embrassent deux enfants: un joli négrillon en marbre noir, & un non moins joli petit enfant en marbre blanc : c'est *la Fraternité*.

Quelque chose de ravissant encore, c'est *le Gardien fidèle* — un enfant endormi sur son chien — de monsieur Maillet; c'est la *Fillette aux Fleurs* (un portrait), de monsieur Aimé Millet, le sculpteur chargé des grands travaux du nouvel Opéra; c'est encore *il primo amico*, de monsieur Barzaghi.

Parmi les terres cuites, je me bornerai, faute d'espace, à te citer la statue de *Jacques Callot* de monsieur Eugène Dubois.

Voici encore une statuette pleine d'élégance & de fini dans les détails, représentant un officier de zouaves, je crois... enfin, le buste très-réussi &

d'une remarquable finesse de modelé, d'un auteur dramatique connu, monsieur H. T... Ces deux derniers ouvrages sont d'un jeune sculpteur Vosgien, plein d'avenir, monsieur Cadé, qu'une plume autorisée a qualifié, lors du Salon dernier, de Giotto des Vosges; car, ainsi que Giotto, il commença par sculpter des branches d'arbres avec son petit couteau de pâtre.

Mais je m'arrête, honteuse de t'envoyer un si long bavardage. T'a-t-il amusée, au moins? j'en doute... Il t'aura prouvé, dans tous les cas, mon désir consciencieux de te tenir au courant de tout ce qui me paraît devoir t'intéresser dans notre bonne ville de Paris.

Ta dévouée,

FLORENCE.

MODES

Les costumes à volants plissés & repassés sont décidément tout à fait en vogue; on en met plusieurs ou seulement un grand, faisant à lui seul tout le jupon. Ce genre de volants n'a qu'un inconvénient : c'est qu'il emploie énormément d'étoffe. Aussi, pour cet usage, emploie-t-on généralement des tissus peu épais & bon marché, comme il s'en fabrique quantité cette année. Pour que les plis des volants restent bien marqués, il est indispensable de les repasser & même de les mouiller auparavant, si cela ne gâte pas l'étoffe. Il ne faut pas reprendre du tout les plis en dessous.

Si par une raison quelconque ces volants se déplissent un peu, on les reforme bien facilement en les repassant de nouveau.

Comme ampleur, il faut mettre au volant quatre fois celle du jupon.

Je viens de voir un costume fait dans ces conditions en orléans uni gris-fer; il est charmant. La jeune fille qui le porte l'a fait elle-même & a dû employer 28 mètres d'étoffe.

Le châlis fait de jolies toilettes. On en voit de toutes les nuances, claires ou foncées. Ce tissu a l'avantage, tout en étant très-léger, de n'être pas transparent, ce qui dispense des dessous de soie ou autres. — On ne plisse pas les volants au châlis, on les met généralement en biais, ce qui fait bien ressortir les raies satinées. Des bouillonnés ou des ruches surmontent ces volants.

La grenadine noire ou de couleur se porte beaucoup. On fait cette année de la grenadine canevas à raies de satin, ce qui est fort-joli. — Voici, par exemple, une toilette élégante & du meilleur goût:

Le jupon de dessous, tout bonnement en alpaga, marron doré, couleur hanneton, nuance charmante.

La première jupe garnie de deux volants étagés en biais, surmontés chacun d'une ruche ourlée en étoffe pareille, coupée droit fil à la raie satinée de chaque côté.

Deuxième jupe garnie d'un volant & d'une ruche semblable. Elle est très-courte devant, & extrêmement bouffante derrière. — Corsage plat & ouvert sur un gilet de satin marron ou sur une chemisette blanche. Deux grandes basques garnies comme le reste, ouvrent par derrière, en laissant la place à un nœud de satin marron. Tour de taille de même.

Avec cette toilette, chapeau de paille marron, forme empire, bordé de velours, garni de plumes & de gaze marron. Sur le sommet, un bouquet de boutons d'or ou de roses de haies. — Bottines de peau mordorée. — Gants de Saxe.

Les robes de grenadine unie se font à volants plissés, ainsi que celles de barége & de toile. On porte beaucoup d'écru & de nankin en toile ou en batiste.

On emploie pour les garnir, en dehors de volants d'étoffe pareille, de la guipure blanche ou de même couleur, de petits ou de grands effilés de fil, de la valencienne & des plissés de mousseline blanche.

On voit toujours de jolis costumes de percale à dispositions. J'ai surtout remarqué ceux dont la jupe est en percale unie, avec le jupon à rayures. On fait aussi de charmants costumes avec de la percale satinée.

J'en citerai deux qui ont un grand cachet d'élégance & de nouveauté à la fois. Le premier est en percale satinée fond blanc avec petits bouquets Pompadour. — Le jupon a dans le bas un assez haut volant bordé d'une bande unie de percale satinée vert-clair, & ayant à la tête une grosse ruche de percale verte, découpée à l'emporte-pièce. Deuxième jupe avec volant plus petit, bordé & surmonté de même. Corsage à basques découpées & garnies de ruches vertes. — Manches larges avec volant & ruche. — Dans ces manches & dans l'intérieur du corsage, qui est ouvert, un plissé de mousseline blanche garni de valencienne. Les ruches, au lieu d'être découpées, peuvent être ourlées, ce qui serait plus facile à blanchir. Il faut, bien entendu, découdre ces ruches pour les faire laver & repasser.

Le second costume est en percale fine & glacée blanche. La jupe est ornée de sept volants étagés en pareil, & garnis d'une bande de deux doigts en madras écossais. — Petite casaque demi-ajustée formant tunique devant & pouff derrière. Le tout garni d'un volant comme la jupe. — Ceinture nouée derrière en madras. — Toque noire avec roses assorties à la garniture du costume.

Pour se reposer des volants & des garnitures, je conseille, surtout aux jeunes filles, de faire au moins un costume uni. — La seconde jupe relevée avec des nœuds.

En voici un charmant, destiné à une jeune femme très-élégante : étoffe anglaise imitant la popeline, bleu de ciel glacé de blanc. La première jupe unie avec larges velours noirs en long, séparés par un espace de deux fois leur largeur. Deuxième jupe unie, relevée de côté par de larges nœuds de velours noir. — Corsage ouvert sur un gilet de velours noir. — Petites basques devant & postillon par derrière, garni de velours noir en long. — Manches étroites dont le bas est garni en gantelet de velours noir en long. — Chapeau rond, forme un peu pointue, en paille noire & bordé de velours. Plumes noires & plumes bleues.

Pour toilettes habillées, on emploie beaucoup le foulard blanc & le foulard écru ornés d'effilés de soie, de plissés & de velours. Souvent les ornements marron ou bleu de ciel avec l'écru & la paille. On fait aussi des costumes de deux teintes lilas & violet, gris clair & gris foncé, etc. Toujours le chapeau assorti à la toilette ou tout noir.

La plupart des corsages se font à basques ; il y en a de courtes, d'autres très-longues, carrées ou pointues, avec ceinture ou sans ceinture. — Cette mode permet selon la température de ne pas remettre de vêtement sur son corsage pour sortir.

Les paletots sacs ou cintrés se portent toujours. Ils sont souvent à grandes manches. — Pour les dames âgées, on les garnit beaucoup de dentelle. On en fait pour le soir ou les bains de mer, en drap blanc ou de couleur, brodés de galons noirs ou d'ornements d'or. D'autres en faye noire brodés de soie blanche, de soie jaune ou de toutes les couleurs, garnis d'effilés de soie, à tête, à boucles & à glands.

On fait également des casaques moitié ajustées, longues & très-relevées. — Elles sont ornées de passementeries de dentelle & de guipure. Quelques mantelets à capuchon avec plissés à la vieille & dentelle, soit en faye, soit en étoffe semblable à la robe. Toujours des vêtements Metternich.

Quant aux costumes des dames âgées, ils sont semblables à ceux des jeunes femmes, seulement un peu plus longs & surtout plus étoffés.

Leurs chapeaux sont un peu grands. Pour les dames qui ne veulent pas laisser voir leurs chignons, on met par derrière de grandes dentelles qui retombent jusque sur le col. Le chapeau, faisant fichu Marie-Antoinette, leur sied très-bien.

Les coiffures se garnissent beaucoup en diadème. Celles tout en dentelle noire avec ornement de couleur sont les plus faciles à mettre, & vont généralement bien, surtout avec les cheveux blancs.

Les rabats de mousseline blanche plissée, ainsi que les manchettes pareilles, conviennent spécialement aux femmes âgées. Cela donne l'air très-habillé à une robe fermée, que la crainte du froid empêche d'ouvrir. Ces rabats peuvent également se faire en dentelle, avec les plis en tulle ou en crêpe lisse.

La coiffure doit être en dentelle semblable.

Pour en revenir aux chapeaux, voici quelques modèles que j'ai remarqués dans les salons de madame Maria Hamm (1). Ils ont ce cachet de bon goût, d'élégance sans exagération qui caractérise toutes les modes de cette maison. C'est d'abord pour jeune femme le chapeau *Trianon*, en paille anglaise, avec torsade en velours noir, orné d'un bouquet de prunes & marguerites voilées de dentelle noire ; un nœud de velours noir fait tour de tête ; les brides sont en dentelle noire. — Puis le chapeau *princesse*, en tulle de Bruxelles & dentelle de Bruges, sur lequel sont artistement posées une plume blanche & une plume couleur de chair avec touffes de feuilles coladium ; les brides en tulle Bruxelles & Bruges, retenues par une plume couleur de chair complètent cette coiffure.

Pour jeune fille, un petit chapeau Marie-Antoinette, paille de riz, orné d'une torsade en faye noire, une torsade en faye blanche, avec troène blanc dans une touffe de feuillage, est posée sur le côté ; les brides en faye blanche & noire ; deux roses effeuillées dans du velours noir forment tour de tête. — Citons encore un chapeau rond en paille anglaise, charmant dans son élégante simplicité : il est bordé de velours avec branche d'acacia & pans en velours noir retombant sur les cheveux.

(1) 8, rue Halévy.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODE

Première toilette. — Robe en taffetas rayé, avec haut volant. — On pose un haut volant en biais, surmonté d'un biais à petites pattes rondes, fixées par un bouton. — Corsage à longue basque, ouvert devant, avec le même ornement plus petit ; manches à sabot ornées de même. — Ceinture en faye noire. — Chemisette avec entre-deux brodés, garnie de valencienne. — Chapeau en dentelle, diadème plissé, branche de roses fixée sur un nœud-aigrette, barbes en tulle.

Deuxième toilette. — Robe en poils de chèvre, ornée d'effilés glands, surmontés d'une tête plissée maintenue par un velours ; corsage à basques découpées en longs



3755

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Modes de Mme Hamm, 24, r. Halévy – Lingeries de la Grande Mon de Blanc, 6, Boulevd des Capucines – Passementeries de la Ville de Lyon, four.r de S. M. l'Impératrice, et de la Chaussée



Imp. DUPUY. Paris.

Modes de Paris

J. ..nal des Demoiselles

pans; chaque patte est repliée de manière à former deux revers, le bas est garni d'un effilé pareil à celui de la jupe, mais plus bas. Le devant du corsage est ouvert et orné de deux pattes rappelant celles de la basque. — Une patte semblable forme revers au bas de la manche. — Ceinture avec deux coques remontant dans le dos. — La tunique est découpée comme la basque. — Col en batiste à revers, cravate Lamballe. — Chapeau de paille de riz, avec passe plissée, guirlande de marguerites, draperie en crêpe de Chine.

Toilette de petite fille. — Jupon en taffetas rayé, orné dans le bas d'un plissé remontant, à plis interrompus, retenu par un biais. — Tunique en foulard, à semé de fleurettes, relevée par deux nœuds — Corsage à basque, décolleté en carré, orné comme le jupon; les épaulettes sont arrêtées par deux nœuds. — Chemisette en mousseline, entre-deux brodés posés en biais; col et revers de la manche garnis d'une petite valencienne.

SIXIÈME CAHIER

Garniture — Entre-deux — Écusson avec T. G. — M. T. enlacés—Entre-deux—C. V.—R. L.—Entre-deux — Motif en passementerie, pour confection — Agrafe en passementerie — Écusson avec H. B. — Dentelle serpentine et crochet — Entre-deux serpentine et crochet — Voile de fauteuil serpentine — Bibliothèque portative, incrustation anglo-japonaise — Feuille applique frivolité — Col impératrice — G. A. — Lambrequin pour aube ou nappe d'autel. — Adèle — Détail, dentelle Renaissance — Porte-bouquet — Porte-aiguilles carton Bristol — Parure — Garniture — Écusson avec M. F. — Pauline — L. R. — Carré en toile — Herminie.

PLANCHE VI

Premier côté.

Patron de casaque, deuxième toilette de la gravure n° 3755 du 1er juin.

Deuxième côté.

Corsage à basque, première toilette, gravure n° 3755 du 1er juin.

Corsage décolleté, toilette de petite fille, id.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bouquets Pompadour au petit point, pour semé de chaise, fauteuil, coussin, pouff, etc., sur fond vert d'eau, blanc ou gris-feutre très-clair, presque blanc; on répète le grand bouquet, ou bien on place le plus petit au milieu, et on groupe autour quatre bouquets comme le plus grand.

PLANCHE DE DENTELLE RENAISSANCE ET CROCHET

Nous nous empressons de publier en juin la grande planche de dessin que nous donnons habituellement en août, afin d'offrir à nos abonnées quelques modèles de la magnifique collection de dentelle Renaissance, que nous avons trouvée chez Mlles Delalande (*aux Armoiries*, 7, rue de Londres.)

Premier côté.

Dentelle Renaissance (Voir, pour le détail des points, les cahiers de mai et de juin) :

1. É entail, le jour des dents du bord est une demi-roue;
2. Huitième partie d'une ombrelle;
3. et 4. Dentelles;
5. Dessus de pelote;
6. et 7. Motifs pour appliques.
8. Dentelle.

Deuxième côté.

CROCHET CARRÉ OU FILET BRODÉ

Écran-bannière. Lorsque le travail au crochet est terminé, on le pose sur un transparent de couleur, puis on le monte sur un pied doré pour le placer devant une cheminée; on pose un gland à chaque creux.

Les abonnées à l'édition hebdomadaire & à l'édition bi-mensuelle (couverture verte) recevront pendant ce mois les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Deuxième toilette de la gravure n° 3752.

Tunique de grenadine de la deuxième toilette — gravure n° 3754.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Costume de voyage de la gravure 3756.

Les abonnées à l'édition hebdomadaire (couverture orange) ont reçu pendant le mois de mai les planches suivantes de travaux d'aiguille et de fantaisie :

N° du 14 MAI.

Plateau monté en bambou pour cartes de visite. — Trois entre-deux à broder en laine de couleur sur ruban de fil écru, pour garniture de robe. — Col montant avec pattes croisées en dentelle guipure, genre Renaissance. — Col pour robe ouverte, même dentelle. — Rosette en galon ondulé avec jours pour aube, garniture de robe d'enfant.

N° du 21 MAI.

CROCHET. Grande et petite étoiles au crochet avec mignardise sur application de toile. — Vide-poches baguier en bronze doré, avec plateaux au crochet simple. — Panier à bonnet en drap et satin. — Panier à ouvrage en canevas brodé en soie de couleur.

N° du 28 MAI.

Ouvrage en lacet ondulé avec crochet formant rosace, pour nappe d'autel, dessus de fauteuil. — Écran de feu en coutil brodé monté en bambou. — Cordon de sonnette en coutil brodé. — Dentelle au crochet avec mignardise, même genre que les étoiles données dans le numéro du 21 mai.

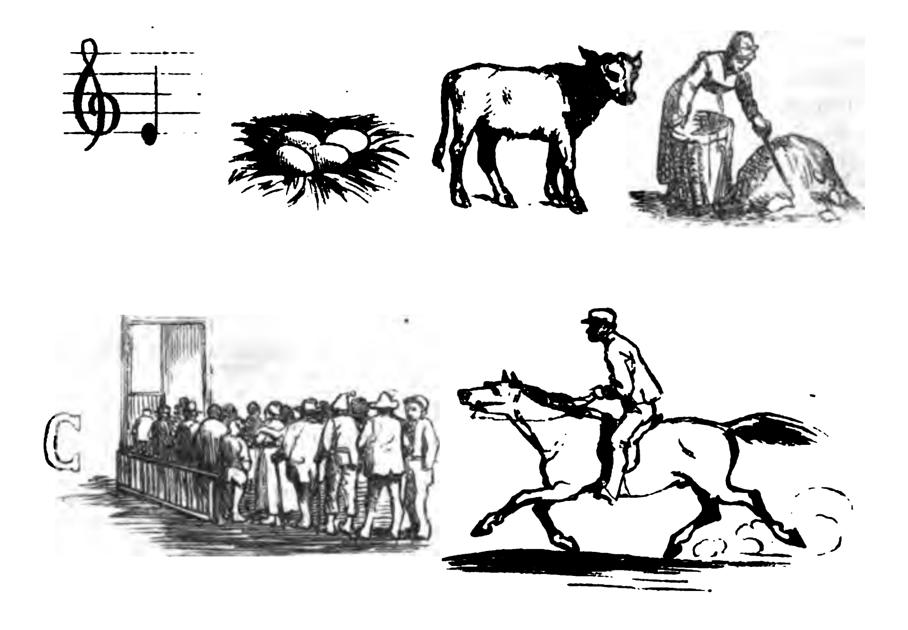
LOGOGRIPHE

Victor Hugo nous a dit que des fanges
En lui luttaient avec des firmaments :
Plus heureuse, je suis ce dont sont faits les anges;
— Bien qu'on trouve chez moi toutes sortes de gens :
— On y compte un de ceux que l'on appelle sages;
Je supporte le poids des ans,
— Que dis-je? j'enfante les âges.
— Mon nom est honoré d'un baptême de sang;
Et, pour vous parler sans ombrage,
Il offre un type saint, pur, doux & ravissant,
Qui du ciel de bonne heure a conquis l'héritage.

Le mot du Logogriphe de Mai est : JUPITER

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : En faisant on apprend.

RÉBUS



1671 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.



Imp. Falconer et Maine. Paris

William Shakspere

JOURNAL

DES

DÉMOISELLES

SHAKESPEARE

(SUITE)

Un auteur contemporain a dit avec beaucoup d'élégance et de raison : « Si la noblesse anglaise perdait ses titres, elle pourrait les retrouver dans les drames historiques du poète, qui sont tout un cycle d'histoire nationale où les grands noms de l'Angleterre ont leur livre d'or (1). » L'Angleterre, comme la Grèce antique, possède ce qui manque à la France, un théâtre national, où l'histoire de la patrie retracée en traits brillants, les noms glorieux, encadrés dans la poésie, se gravent à jamais dans la mémoire des spectateurs. Que Racine & Corneille seraient plus intéressants pour nous, s ils avaient mis sur la scène les chroniques de leur pays! Combien Godefroy de Bouillon, saint Louis, Charles V, Duguesclin, Jeanne d'Arc auraient mieux ému le cœur qu'Agamemnon, que Rodogune que Titus & Cinna! Les noms, les souvenirs français, Lusignan, Montmorency,

De Nesles, Châtillon et ce fameux Coucy,

ne prêtent-ils pas à la froide Zaïre de Voltaire un charme inexprimable, ce charme que madame de Staël trouvait à entendre ce vers d'un poète tragique depuis longtemps oublié :

Votre nom ?—Moncassin.—Votre pays ?—La France!

Ce plaisir provient des meilleurs sentiments de notre nature; les Anglais le goûtent chaque fois qu'ils lisent ou qu'ils entendent une des tragédies historiques de Shakespeare; il n'y a pas un nom, pas un lieu célèbre en Angleterre, qui ne soit cité dans les vers du grand poète. La série de ses tragédies commence au roi Jean & se termine au divorce de Henri VIII; elles renferment par conséquent un intervalle de deux siècles, enserrant une des périodes les plus agitées, les plus sanglantes, que les annales humaines aient enregistrées.

Le roi Jean, dont la présence, selon l'expression d'un chroniqueur, aurait souillé l'enfer même, est représenté par Shakespeare sous des traits odieux: faux, cruel, subtil, sans crainte de Dieu, sans conscience ni cœur, il appartient par tous les titres à cette race criminelle des Plantagenets, dont les querelles domestiques, les haines, les meurtres forment un lamentable tableau. Le petit prince Arthur, captif, menacé par ce terrible ennemi, touche à force de naïveté & de bonté. Son geôlier Hubert a reçu l'ordre de lui brûler les yeux, supplice du Bas-Empire que le roi Jean fit endurer à son neveu. Quels accents que ceux de l'enfant opprimé qui supplie!

ARTHUR.

Quoi! il faut que vous me brûliez les yeux avec un fer rouge!

HUBERT.

Jeune enfant, il le faut.

ARTHUR.

Et le ferez-vous ?

HUBERT.

Je le ferai.

ARTHUR.

En aurez-vous le cœur? Un jour, vous aviez

(1) Le Contemporain, article de M. Edmond Lafond.

mal à la tête, je vous ceignis le front avec mon mouchoir; une princesse en avait brodé le tissu, & je ne vous l'ai jamais redemandé. Pendant la nuit, je soutins votre tête dans mes deux mains, je tâchai de vous alléger le poids du temps, en vous disant : Avez-vous besoin de quelque chose? où avez-vous mal? Pour vous servir pendant votre maladie, vous avez eu un prince. Vous direz peut-être que mon affection était simulée, vous l'appellerez artificielle; comme il vous plaira! si c'est la volonté du ciel que vous me traitiez si cruellement, que sa volonté soit faite! Voulez-vous donc m'arracher les yeux, ces yeux qui n'ont jamais tourné, qui ne tourneront vers vous que des regards souriants?

HUBERT.

Je l'ai juré.

ARTHUR.

Oh! êtes-vous plus dur que le fer? Si un ange venant à moi m'eût dit qu'Hubert m'arracherait les yeux, je n'y aurais point ajouté foi; pour me le faire croire, il eût fallu qu'Hubert lui-même me l'affirmât.

HUBERT.

Donnez-moi ce fer & tenez-le bien.

ARTHUR.

Hélas! qu'est-il besoin d'employer la violence? Je ne résisterai pas, je demeurerai immobile. Hubert! que je ne sois pas lié! Écoutez-moi, Hubert, renvoyez ces hommes. Je vais m'asseoir tranquille comme un agneau; je n'articulerai pas une parole, je ne regarderai même pas le fer avec colère. Et je vous pardonnerai, quels que soient les tourments que vous m'infligiez.

HUBERT.

Il faut que vous perdiez vos yeux.

ARTHUR.

O ciel! que n'avez-vous dans les vôtres un atome, un grain de poussière, un moucheron! car il suffit d'un rien pour endolorir cet organe précieux. Alors, sentant combien il faut peu de chose pour causer en cet endroit une cuisante douleur, votre dessein vous paraîtrait horrible.

Hubert se laisse fléchir, mais l'enfant meurt en essayant de s'évader, ce qui est contraire à la vérité historique, puisque le roi Jean tua de sa main le royal orphelin. La pièce finit par la mort du roi & par ce cri national : L'Angleterre n'a pas à craindre d'ennemis tant qu'elle sera fidèle à elle-même!

Le règne orageux de Richard II a fourni le sujet de la seconde pièce. Richard, dépossédé de la couronne au profit de Henri Bolingbroke, son cousin, trouve de nobles accents pour déplorer sa propre chute.

RICHARD.

Je décharge ma tête de ce lourd diadème, & ma main de ce sceptre pesant; j'étouffe dans mon cœur l'orgueil du rang suprême, j'efface avec mes larmes l'onction sainte; j'abjure de ma bouche ma grandeur sacrée; je délie mes sujets de leurs serments, je renonce à mes domaines, j'annule mes lois. Dieu pardonne à ceux qui violèrent la foi jurée! Dieu maintienne inviolables les serments qu'ils prêteront à mon successeur! Puisses-tu vivre longtemps assis sur le trône de Richard, & puisse Richard dormir bientôt dans sa fosse! Dieu, sauve le roi Henri! c'est le vœu de Richard détrôné!

Cette scène de la déposition, trop longue pour être transcrite en entier, est saisissante. Shakespeare sait remuer dans le cœur toutes les fibres de compassion humaine.

Bolingbroke (1), devenu roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV, continue la série de ces scènes historiques. Des remords tardifs dévorent le cœur de l'ambitieux; il craint pour son fils les trames & les intrigues qui ôtent la puissance aux rois, la trahison qui se glisse parmi leurs plus intimes conseils, & il semble que le crime commis envers Richard menace sa propre race. La rébellion des Northumberland, soutenue par les Écossais, forme le sujet du drame. C'est de l'histoire toute pure, sans nœud ni complications imaginaires; les caractères seuls forment l'intérêt de la pièce; on a remarqué celui du prince de Galles, fils oublieux & léger aux jours de bonheur; fils dévoué, sujet fidèle à l'heure du danger, & celui de lord Percy (Hotspur), si valeureux & si chevaleresque.

Dans la seconde partie de cette pièce, on a cité, & non sans raison, le monologue du roi Henri, poursuivi jusque sur sa couche par les inquiétudes du pouvoir :

HENRI IV.

Combien de milliers de mes plus pauvres sujets dorment en ce moment! O sommeil! aimable sommeil! doux réparateur des forces de la nature, qu'ai-je donc fait pour t'effrayer, que tu ne veux plus fermer mes paupières & plonger mes sens dans l'oubli? Pourquoi, sommeil, vas-tu dormir dans des huttes enfumées, sur d'incommodes grabats, au bourdonnement des insectes nocturnes, plutôt que dans les chambres parfumées des grands, sous des dais somptueux, bercé par les accords d'une délicieuse mélodie? Eh quoi! sur la cime périlleuse d'un mât, tu fermes les yeux du mousse & tu le berces dans la tempête, au milieu des vents qui mugissent, qui soulèvent les vagues irritées, & les saisissant par l'humide crinière de leur tête monstrueuse, les suspendent au milieu des nuages, avec un bruit si effroyable qu'il réveillerait la mort même! Peux-tu, ô sommeil, donner le repos au mousse trempé des flots, & le refuser au roi dans le calme de la nuit la plus paisible?... Plus de repos pour le front qui porte une couronne!

(1) Bolingbroke était fils du duc de Lancastre, troisième fils d'Édouard Ier; il était cousin-germain de Richard II, à qui il enleva la couronne.

Le règne de Henri V, ce prince funeste à la France, fournit les nouvelles scènes historiques ; notre pays n'est pas bien traité par la verve patriotique de Shakespeare ; il peint la France malheureuse sous des traits grossiers qui, après tant de siècles écoulés, irritent encore : on voudrait que le génie fût plus juste & sût être noblement équitable envers un noble ennemi. La guerre des deux Roses vengea la France, & elle fournit à Shakespeare les scènes tragiques, les infortunes royales si bien appropriées à ce profond & sombre talent. Il ne sut ou ne voulut pas dépeindre en Jeanne d'Arc le caractère candide & sublime que la vaillante fille des champs montra depuis Vaucouleurs jusqu'à Rouen, depuis son premier combat jusqu'à son martyre; mais de quelles couleurs il a revêtu les douleurs de Marguerite d'Anjou ! combien la résignation de Henri VI, découronné, est touchante! combien le jeune Talbot, expirant sur le sein de son père, a de grandeur! La chute de la maison de Lancastre, l'avénement de la Rose blanche d'York, les combats, les trames, les trahisons de ce temps de forfaits & de guerres civiles, se déroulent dans Shakespeare avec une lucidité incomparable, & l'on se prend parfois à regretter que ce puissant esprit, que cette âme généreuse, qui comprenait si bien le beau, n'ait pas trouvé de plus glorieux exploits dans les annales de sa nation. Par une singulière faveur, les querelles des Atrides & les meurtres des deux Roses ont trouvé des poëtes, & les plus nobles personnages de l'histoire, les vengeurs, les libérateurs, Pélage, Jeanne d'Arc, Sobieski, attendent encore le leur.

Les scènes dramatiques se succèdent dans *Henri VI* & dans *Richard III*; on peut citer la mort de Warwick, celle du jeune prince Édouard, fils de Marguerite d'Anjou, la scène si étrange de séduction, où Richard, difforme, bossu, *avorton prédestiné au crime*, comme l'appelle la reine Marguerite, fait oublier, par la douceur & la grâce de son langage, tant de meurtres qui l'ont mise en deuil, à la jeune veuve d'Édouard : scène historique, puisque l'affreux Richard épousa Anne de Warwick, & que Shakespeare a rendue vivante à force de subtilité & de charmes : on voit Richard fascinant celle qu'il a faite orpheline & veuve; elle se débat en vain, elle deviendra sa femme en pleurant, ainsi qu'elle le répète, l'ange qui fut son premier époux.

La mort des enfants d'Édouard arrache des larmes; elle ne se passe pas sur la scène, le meurtrier Tyrrel, ému jusqu'aux entrailles, raconte ce forfait :

TYRREL.

Voilà comment étaient couchés ces pauvres petits. Voilà comment ils se tenaient mutuellement enlacés dans leurs bras innocents & blancs comme l'albâtre A voir leurs lèvres, on eût cru voir sur une même tige quatre roses vermeilles dans tout l'éclat de leur beauté, & se baisant l'une l'autre. Sur leur chevet était posé un livre de prières, & cette vue a failli changer ma résolution, mais le démon... le démon... Nous avons étouffé le plus parfait ouvrage que, depuis la création, la nature ait jamais formé.

LE ROI RICHARD *entre.*

Mon bon Tyrrel, la nouvelle que tu m'apportes va-t-elle me rendre heureux?

TYRREL.

Si la certitude que l'ordre donné par vous a été exécuté peut vous procurer le bonheur, soyez heureux !

RICHARD.

Mais les as-tu vus morts ?

TYRREL.

Oui, sire.

RICHARD.

Et enterrés, mon bon Tyrrel ?

TYRREL.

Le chapelain de la Tour les a enterrés.

Les malheureuses princesses, aïeule & mère de ces princes enfants, se rencontrent & confondent leurs douleurs ; Marguerite d'Anjou se joint à elles & les surpasse en imprécations, leur reprochant leurs prospérités passées, les crimes commis par leur maison & s'unissant à leurs voix pour maudire le détestable Richard.

LA REINE ÉLISABETH (1).

As-tu pu, grand Dieu! abandonner ces innocents agneaux & les jeter dans la gueule du loup ? Pourquoi fermais-tu les yeux quand s'accomplissait un tel crime ?

LA REINE MARGUERITE.

Et quand on égorgeait le pieux Henri & mon fils bien-aimé !

LA REINE ÉLISABETH.

O terre ! que ne peux-tu m'offrir un tombeau aussi promptement que tu m'offres un siége de douleur ! Alors, tu recouvrirais mes os au lieu de les reposer ! Ah ! qui plus que nous a sujet de gémir ? (*Elle s'assied par terre.*)

LA REINE MARGUERITE.

Si la plus ancienne douleur est la plus digne de respect, cédez à la mienne le droit d'aînesse, & que mes chagrins aient la prééminence sur les vôtres. J'avais un Édouard, un Richard l'a tué; j'avais un Henri, un Richard l'a tué ! (*A la reine Élisabeth.*) Tu avais un Édouard, un Richard l'a tué; tu avais un Richard, un Richard l'a tué.

LA DUCHESSE D'YORK (2)

Et moi aussi, j'avais un Richard, & tu l'as tué ; j'avais un Rutland, & tu as aidé à le tuer.

---

(1) Femme d'Édouard d'York, quatrième du nom, & mère des jeunes princes.

(2) La duchesse d'York était mère d'Édouard IV, de Richard III & du duc de Clarence, qui périt par ordre de Richard.

LA REINE MARGUERITE.

Tu avais aussi un Clarence, & Richard l'a tué; de tes flancs malheureux est sorti un limier infernal qui nous donne la chasse à tous jusqu'à ce que mort s'ensuive... O Dieu juste! équitable dispensateur! combien je bénis ta justice, qui a permis que ce dogue sanguinaire exerçât sa fureur sur les fils de sa propre mère, & la forçât de joindre sa douleur à celle des autres!

LA DUCHESSE D'YORK.

Épouse de Henri, ne triomphe pas de mes malheurs. Dieu m'est témoin que mes larmes ont coulé pour les tiens.

LA REINE MARGUERITE.

Pardonnez-moi, je suis affamée de vengeance & j'en repais mes regards!... Où est ton époux, maintenant, épouse d'Édouard? où sont tes frères? où sont tes fils? où sont tes joies? qui t'implore? qui s'agenouille & dit: Dieu sauve la reine! où sont les grands respectueux qui te flattaient! où est la foule qui suivait tes pas? vois ce que tu es! L'épouse heureuse est devenue une veuve désolée; mère pleine de joie, tu pleures ce titre! toi que l'on suppliait, tu n'es plus qu'une humble suppliante; de reine que tu étais, tu es devenue une malheureuse couronnée de douleurs; tu me méprisais, maintenant je te méprise! tous te craignaient, aujourd'hui tu redoutes un homme! celle qui commandait à tous n'a plus personne qui lui obéisse!... Adieu, épouse d'York, reine de malheur. Ces maux de l'Angleterre seront mes délices en France.

LA REINE D'ANGLETERRE.

O toi, qui excelles à maudire, reste encore, apprends-moi à maudire mes ennemis!

LA REINE MARGUERITE.

Ne dors pas la nuit, jeûne le jour, compare ta félicité morte avec tes douleurs vivantes; représente-toi tes fils plus beaux qu'ils n'etaient, & leur meurtrier plus hideux qu'il n'est... que ce soient là les pensées qui t'occupent, & tu apprendras à maudire!

Le châtiment de Richard arrive enfin; le duc de Richmond marche contre lui à la tête de la noblesse anglaise, & rencontre l'armée de l'usurpateur dans la plaine de Bosworth. Le théâtre représente la tente de Richard & celle de Richemond, la veille du combat; Richard est endormi; il voit l'ombre du prince Édouard, fils de Henri VI:

L'OMBRE.

Que demain mon souvenir pèse sur ton âme! Souviens-toi que tu m'as assassiné à Tewksbury, c'est pourquoi désespère & meurs! (*L'ombre se tourne vers Richmond*). Les âmes des princes assassinées combattent pour toi; courage, c'est le fils du roi Henri qui vient te rassurer.

L'OMBRE DU ROI HENRI, *à Richard.*

Mon corps, que l'huile sainte avait consacré, fut criblé par toi de mortelles blessures; souviens-toi de la Tour & de moi; désespère & meurs! (*A Richemond.*) Vertueux & saint, à toi la victoire!

L'OMBRE DE CLARENCE.

Que demain mon souvenir pèse sur ton âme! moi, Clarence, que tu fis noyer dans les flots d'un malvoisie impur. Demain, dans la bataille, pense à moi! & que ton glaive retombe émoussé de ta main! (*A Richemond.*) Rejeton de la Rose de Lancastre, les héritiers d'York, injustement immolés, prient pour toi. Que les bons anges veillent sur toi! vis & prospère!

L'OMBRE DE RIVERS, *à Richard.*

Je suis Rivers, que tu fis mourir à Pomfret. Désespère & meurs!

L'OMBRE DE GREY, *à Richard.*

Souviens-toi de Grey, & que ton âme désespère!

L'OMBRE DE VAUGHAN, *à Richard.*

Souviens-toi de Vaughan!

L'OMBRE D'HASTINGS, *à Richard.*

Homme de sang, termine tes jours dans une bataille sanglante! souviens-toi de lord Hastings; désespère & meurs.

LES OMBRES DES ENFANTS D'ÉDOUARD, *à Richard.*

Souviens-toi de tes neveux étouffés dans la Tour! les âmes de tes neveux t'ordonnent de désespérer & de mourir...

LE ROI RICHARD, *s'éveillant.*

Donnez-moi un autre cheval! pansez mes plaies!

Le plus grand acteur de l'Angleterre, Garrick, était admirable à cet instant du réveil; toute la terreur du crime se peignait sur son visage. La pièce se termine sur le champ de bataille, où Richard succombe, après avoir jeté ce cri fameux, transmis par la légende:

RICHARD.

Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

Henri VIII achève la série des tragédies historiques, & prouve le courage de Shakespare qui osa représenter sous des traits nobles & touchants Catherine d'Aragon, devant la fille altière d'Anne Boleyn. L'esprit religieux, l'esprit catholique que le grand poète avait reçu de ses ancêtres, respire dans le beau rôle de la première épouse d'Henri VIII & dans la scène de son agonie, que nous reproduirions si elle ne rappelait la vision de Richemond citée plus haut.

Dans un dernier article, nous parlerons des autres tragédies de Shakespare, en regrettant de n'avoir pu consacrer à ce nom illustre plus de temps, de science & de talent.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

ÉLISA DE MONTFORT

Roman traduit de l'italien

PAR J. M. DE VILLEFRANCHE (1).

Nous avons parlé à nos lectrices des premiers ouvrages de monsieur Villefranche, *les Deux Orphelines*, récit touchant plein d'âme & de foi; & *Cinéas*, belle & chrétienne histoire d'une famille au temps de Néron. *Élisa de Montfort*, œuvre d'un bon écrivain italien, plaira à tous ceux qui aiment les grands caractères & les tragiques aventures. Le génie italien n'est pas aussi propre que le génie anglais à l'analyse délicate des sentiments & des caractères; il trouvera des traits grandioses, mais les nuances délicates n'abondent pas sur cette palette aux chaudes couleurs; Élisa de Monfort a les qualités & les défauts de son origine. Cette histoire d'une jeune fille qu'un mauvais mariage a jetée dans un abîme de malheur, qui passe par la misère, par la prison, par le tribunal, & qui, pure, innocente, courageuse, sort enfin de ces terribles épreuves & se dévoue au service du véritable Consolateur, cette histoire dramatique plaira à beaucoup d'imaginations, &, comme la morale en est élevée & chrétienne, le plaisir qu'elle offrira n'aura nul danger. En Italie, cet ouvrage a obtenu un très-grand succès, il est fondé sur des événements réels, ce qui, aux yeux de grand nombre de lecteurs, prête au récit un plus vif intérêt. La traduction de monsieur Villefranche est élégante, animée, & laisse un désir, c'est que l'habile traducteur, ne suivant plus une inspiration étrangère, fasse un nouveau Cinéas qui mérite d'être traduit à son tour.

Monsieur Villefranche a publié également un excellent & spirituel ouvrage sur *la Télégraphie française*. Nous en aurions rendu un compte détaillé si le *Journal des Demoiselles* n'avait récemment publié une série d'articles sur le même objet. Nous ne pouvons revenir sur ce sujet, mais nous promettons à ceux de nos lecteurs qui parcourront ce charmant volume une lecture amusante, instructive, & offrant le tableau le plus complet de la télégraphie comme science, comme avenir & comme administration (2).

---

(1) Un volume, prix : 2 fr. Chez Lethielleux, 23, rue Cassette, Paris.

(2) Chez Victor Palmé, rue Saint-Sulpice. Paris, un fort volume avec gravures, prix : 3 fr.

DÉLASSEMENT AVEC MES JEUNES LECTRICES

PAR MADEMOISELLE MONNIOT

Sous ce titre, l'aimable auteur du *Journal de Marguerite* & de *Madame Rosély* a réuni quatre récits fort distincts, tous les quatre pleins d'intérêt, de sensibilité, de connaissance du monde, deux qualités rarement réunies, car souvent elles se détruisent l'une l'autre. Mademoiselle Monniot analyse à fond le cœur humain, elle connaît la société, ses petitesses, ses intrigues, ses faiblesses & ses passions, & avec un esprit très-fin, elle a conservé une fraîcheur d'âme rare & touchante ; elle éclaire & elle attendrit. Les quatre nouvelles, *le But de la Vie*, *Caméléona*, *la Négresse Flavie*, les *Amitiés de Gertrude*, renferment, sous la forme la plus aimable, de précieux renseignements; elles sont mélancoliques, mais la vie n'est pas toujours riante, & qui veut instruire la jeunesse doit la préparer à ce chemin de la croix qui mène du berceau à la tombe, & que tous gravissent, rois & paysans, jeunes filles élégantes & pauvres ouvrières vouées aux durs labeurs. Le premier de ces récits, *le But de la Vie*, pourrait se résumer en cette parole que saint Philippe de Néri disait à un ambitieux : *Après*? après cet emploi, après cet accroissement de fortune, après ces dignités, après la vieillesse ? Cet éloquent *après* est bien dramatisé dans la nouvelle de mademoiselle Monniot La faiblesse de caractère & les graves inconvénients qu'elle entraîne sont le sujet de la seconde nouvelle; le vide des affections humaines, la nécessité pour les cœurs avides d'attachement de chercher Dieu surtout & avant tout est le fond du plus attrayant de ces récits, *Gertrude*. *La Négresse Flavie* nous offre un vif tableau de la vie créole, animé par l'amour maternel.

Ce charmant volume sera bientôt entre les mains de toutes les amies de *Marguerite* (leur nombre est légion), & d'avance nous applaudissons à son succès.

M. B.

---

(1) Chez Régis Ruffet, 38, rue Saint-Sulpice. Un beau volume, prix : 2 fr. 50.

LE TRAIT-D'UNION

(Suite)

XIII

SOLITUDE.

Dans le cœur humain, l'espérance est une petite fleur qui naît vite, donne beaucoup de parfums & succombe promptement; un rien la fait naître, un rien l'anéantit. En entendant cette parole de son frère: *Ne vous en allez plus!* Marguerite avait cru voir luire, non un éclair de raison ou plutôt de sentiment, mais sa raison tout entière revenant comme une reine exilée & reprenant possession du domaine un moment déserté. Il lui semblait que son frère lui était rendu, que l'épreuve était passée, que le sentier allait redevenir doux & facile sous ses pas, que désormais les soins attentifs de l'amitié suffiraient à Étienne, & qu'ils vivraient ensemble, dans une paisible union, loin du monde qui fait trop de bruit, loin des passions qui sont aussi une folie, ensemble & heureux, lui d'être aimé, elle de se dévouer. Elle pensait qu'il l'avait reconnue, & que, s'il ne l'avait pas nommée, c'est qu'il voulait être seul avec elle & n'avoir pas d'étrangers pour témoins de leur tendresse & de leur bonheur. Elle exposa cette pensée au Père supérieur; il secoua la tête & dit :

— Nous pourrons essayer demain, mais je doute.

— Mais, mon Père, il m'a reconnue, il m'a parlé avec amitié!

— Je conviens, mademoiselle, qu'il vous a parlé & d'un ton affectueux, mais s'ensuit-il que la chaîne des idées soit renouée chez lui? Vous lui êtes agréable, cela est certain; votre voix, vos soins, vos services lui font grand plaisir, mais, de ce sentiment instinctif à la possession de ses facultés il y a loin, malheureusement... »

Elle revint le lendemain, & entra seule dans le pavillon où Étienne se trouvait seul. Il leva la tête en la voyant, mais aucune expression de joie & d'amitié n'anima ce visage de pierre, ni ces yeux errants, dont le regard ne pouvait se fixer. Sa sœur déposa sur la table un petit panier de raisin, fruit qu'il aimait, & elle lui dit d'un ton amical :

« Ce sera pour ton déjeuner, Étienne. »

Il ne répondit pas. Elle s'assit près de lui, en passant un bras autour de son cou, & elle lui dit d'une voix émue :

« Tu me reconnais, mon bon frère, tu sais que je suis ta sœur Marguerite? regarde-moi! souviens-toi! je t'ai appris à lire & à chanter; ne te rappelles-tu pas les nocturnes que nous chantions ensemble & ce joli air du *Muletier d'Andalousie* que tu aimais tant? »

Elle essaya, l'âme attristée, la voix tremblante, de fredonner cet air vif & d'une cadence marquée; il parut écouter, mais au bout d'un instant il détourna la tête; elle cessa... il saisit alors le violon demeuré sur la table & joua le motif que Marguerite avait chanté; mais tout, en son attitude, en son regard, disait que c'était l'imitation machinale & non le souvenir qui s'éveillait en lui.

« C'est très-bien, dit-elle avec douceur, c'est ainsi que tu jouais autrefois. Ne te souviens-tu pas de nos petits concerts dans la serre, les soirs de printemps, quand tes fleurs étaient si belles? Tu ne te souviens pas combien notre mère aimait à t'entendre chanter? rappelle-toi, je suis Marguerite, ta sœur! »

Il paraissait entendre avec un certain plaisir ces mots dont l'accent caressant flattait son oreille, mais il n'y répondait pas, il souriait vaguement, & ce sourire étrange impressionna tellement Marguerite, qu'elle fondit en larmes; alors Étienne, qui n'avait pas encore parlé, dit à voix basse:

« Assez! vous me fatiguez! »

Ce fut tout, Marguerite ne put rien obtenir de plus ce jour-là.

Le lendemain, un violent orage, adieu de l'été à l'hiver, éclata & bouleversa le pauvre Étienne. Jusqu'alors il n'avait pas craint les agitations de l'air, le roulement de la foudre, le feu de l'éclair, il disait comme le pauvre roi Lear :

« Tonnerre! gronde à ton aise! vents! gonflez vos joues jusqu'à ce qu'elles éclatent! »

Mais ce jour là, la lutte des éléments, le sombre désordre des cieux l'atterra; une frayeur extrême se peignit dans ses yeux, il frémissait au bruit strident de la foudre, & des raies de feu perçant à travers les persiennes & les rideaux, il appuya sa tête sur l'épaule de Marguerite, assise près de lui:

elle le caressa tendrement & chercha à le calmer par de douces paroles... ainsi elle eût parlé à un enfant au berceau, ainsi elle eût caressé un lévrier tremblant, &, pas plus que le nouveau-né, pas plus que l'animal inconscient, Étienne ne semblait comprendre la maternelle tendresse dont sa sœur l'entourait.

Cette impression de frayeur dura plus que l'orage ; la folie du pauvre Étienne, jusqu'alors triste & taciturne, venait d'entrer dans une nouvelle phase, il craignait tout, un pas, un bruit, le son d'une voix le faisaient tressaillir; il parlait peu, mais ses regards timides, ses gestes suppliants pénétrèrent l'âme de Marguerite d'une impression nouvelle de tendre pitié. Plus il paraissait faible & malheureux, plus elle s'attachait à lui, plus elle l'enlaçait des liens indestructibles de son affection. Quoi de plus puissant sur l'âme d'une femme que la compassion ?

Elle ne s'occupait que de lui & disposait tout son avenir en vue de son dévouement. On arrangeait sous ses ordres une jolie maison : la chambre d'Étienne, le jardin, une petite serre étaient l'objet de ses soins particuliers; elle ne voulait pas qu'il vînt habiter avec elle avant que tout fût préparé & qu'un ordre harmonieux régnât dans sa demeure. Il lui semblait que de chaque nouvelle sensation pouvait résulter le choc heureux qui rétablirait l'équilibre dans sa raison; elle hâtait l'instant de la réunion, mais aucun travail ne pouvait lui faire négliger sa visite quotidienne à l'asile, cette visite dont Étienne ne parlait jamais, mais qu'il attendait toujours. Les autres pensionnaires de la maison, pauvres fous, innocents, idiots, qui, sous la surveillance discrète des Frères, erraient dans les jardins & les galeries, attendaient, eux aussi, le passage de Marguerite comme un événement. Elle s'en apercevait; ils la regardaient, ainsi que le prisonnier regarde l'hirondelle qui passe & fuit; ces regards, les uns tristes & désespérés, les autres ardents & curieux, l'affligeaient & la gênaient; elle allait à son but, les yeux baissés, modeste & sérieuse, enveloppée dans son voile & dans son manteau, mais elle appelait de ses vœux le jour où elle pourrait abriter entre quatre murs bien clos le malheur de son frère & ses propres sacrifices.

Un jour qu'elle passait ainsi, un jeune homme l'arrêta en lui présentant un papier plié. Elle le prit machinalement; il lui dit d'une voix rapide & oppressée :

« Je vous aime! voulez-vous être reine? je serai roi pour vous couronner! »

Elle s'éloigna avec frayeur ; le pauvre insensé la suivit en répétant :

« Je vous aime! vous êtes belle! un diadème pour un si beau front! »

Mais un Frère survint & lui prit doucement le bras, en disant :

« Venez, cher ami, venez! »

Et l'emmena loin de Marguerite, dont le cœur battait de surprise & d'effroi.

Le Père supérieur venait au devant d'elle ; elle lui raconta ce qui venait d'arriver :

« Le pauvre jeune homme, dit-il, est fils d'un tonnelier & il se croit le comte de Chambord. Il a l'habitude d'offrir le royaume de France aux gens qui lui plaisent. L'amour-propre lui a tourné la tête. Hélas! mademoiselle, c'est le vieil ennemi du genre humain, l'orgueil, qui peuple les maisons de fous ; la folie n'est-elle pas née dans le paradis le jour où la femme d'Adam écouta le serpent ?

Marguerite sourit, & dit en montrant le papier qu'elle avait gardé :

« Que m'a t-il écrit ?

— C'est sa généalogie en règle. Pauvre garçon! elle est un peu de pure fantaisie, sa généalogie! il se croit petit-fils de Louis XVI, qu'il croit fils de Louis XV! puis voilà quatre vers dans lesquels il vous offre le trône.

— Mon Père, il me fait peur!

— J'aurai soin, mademoiselle, que désormais on l'amuse dans la maison à l'heure où vous traversez le jardin.

En dépit de cette promesse, Marguerite hâta le travail de ses ouvriers ; la vue des fous lui causait une insurmontable tristesse & elle s'étonnait que la raison pût rester entière en présence de ces intelligences déviées. Elle n'osait plus lever les yeux en parcourant les corridors de la maison, dans la crainte de rencontrer encore ce regard égaré qui s'était attaché sur elle, & elle se croyait sauvée, lorsque, assise dans le pavillon, auprès du pauvre Étienne, elle passait de longues heures à le rassurer contre des frayeurs imaginaires & à répéter en réponse à son perpétuel :

« J'ai peur!

— Ne crains rien, je suis là! »

Enfin, par une belle matinée d'automne, elle amena Étienne dans leur maison, parée & brillante comme un nid de jeunes mariés. Marguerite se mariait en effet, ce jour-là, avec le sacrifice. Étienne parut surpris & même charmé en entrant dans sa chambre, arrangée comme celle qu'il occupait dans la maison maternelle. Marguerite avait demandé & obtenu les meubles, les bahuts, les livres, les raretés qui remplissaient cette chambre, & c'était mademoiselle Mélanie qui les avait amenés. En revoyant cette figure amie & connue, Étienne ne parut pas se souvenir; les objets inanimés avaient eu seuls le pouvoir de l'intéresser. Il montra un plaisir enfantin en retrouvant une table vénitienne, incrustée d'ivoire, qu'il aimait beaucoup autrefois, & en revoyant un beau violon qu'il attribuait à Stradivarius. Cyrus, que Marguerite n'avait pas oublié, sauta sur lui, mais il le repoussa : la pauvre bête se retira confuse, elle se souvenait, elle! La vue des fleurs, arrangées dans la serre comme il les disposait lui-même, parut l'étonner; il regarda autour de lui; il cher-

chait peut-être le vaste horizon, le bois & les collines de la petite ville, & au lieu de ces champs bornés seulement par le ciel, il ne vit qu'un charmant jardin rougi par l'automne & enfermé entre des murs couverts de treilles. Oh! si Marguerite, d'un coup de baguette, avait pu transformer ce paysage & faire jaillir la raison & la vérité au fond de cette pauvre âme hésitante! Étienne parut désappointé & sa sœur soupira.

La journée fut toutefois bonne & calme. Le vieux docteur Vigne, devenu l'ami dévoué de la famille, en fut satisfait, &, le soir venu, il rassura Marguerite & lui dit :

« J'ai foi dans votre dévouement, il me semble que vous ferez un miracle!

— J'ai foi en Dieu, dit-elle, & c'est de lui, docteur, que j'attends le miracle. »

Dès ce premier jour elle arrangea sa vie. Mademoiselle Mélanie ne devait plus la quitter; elle n'en attendait pas grand secours, mais sa présence était une protection respectable, & elle se chargeait volontiers d'une certaine surveillance intérieure. Marguerite avait pris à son service une cuisinière & un domestique d'un âge mûr, homme éprouvé & fidèle, qui serait dévolu au service personnel d'Étienne. La bonne Françoise retourna chez elle, non sans larmes, & comblée d'amitié & de présents; elle promit de revenir chaque année auprès de Marguerite, à qui elle s'était tendrement attachée.

Le monde & ses relations n'entraient point dans le cadre que Marguerite s'était tracé; elle devait vivre seule, pour son frère, n'ayant d'autre distraction que le travail, la lecture, avec le vieux docteur & quelques bons pauvres pour tous amis. Elle sentit à l'avance, elle sentit souvent ce que cette existence cloîtrée a de sévère, mais Dieu est ami, époux, consolateur des âmes isolées & courageuses, & elle trouva à l'autel assez de lumière, assez de paix pour ne pas regretter d'autres biens.

Mademoiselle Mélanie prit vite ses habitudes en reprenant son aiguille à tapisserie, et se consola en commençant une série de chaises à dessin smyrniote, pour le petit salon de Marguerite. Elle regrettait Albéric, pour qui elle avait eu un culte secret, tel que grand nombre de vieilles demoiselles en conservent pour un certain homme, être idéal, être indifférent qui jamais ne songea à elles, mais elle n'était nullement fâchée & ne s'en cachait pas, de ne plus vivre en la compagnie d'Alice.

« Elle est très-séduisante, j'en conviens, disait-elle en causant avec Marguerite, les jours où elle veut être aimable, où ses jolis yeux rient, où sa voix n'est, comme vous dites, qu'une caresse, on ne peut pas lui résister; mais tous les jours ne sont pas dimanche. Vous savez le proverbe; il faut manger un minot de sel avec les gens avant de les connaître; mais, voyez-vous, Marguerite, quand on vit sous le même toit, plein une salière suffit. Alice, avec toute sa gentillesse, a le fond dur; elle rit des maladies de sa mère, elle fait aller comme un toutou son bonhomme de père, tout vieux soldat qu'il soit; elle est exigeante avec les domestiques, & elle, qui dépense tant d'argent pour de belles robes & des plats fins, n'a jamais un écu de cinq francs au service des pauvres. Pauvre Albéric!

— Elle l'aime, répondit Marguerite.

— Elle l'aime! elle l'aime! je ne dis pas le contraire; tout beau, tout nouveau; mais ce qu'elle aime avant tout, c'est sa chère personne. Aimerait-elle Albéric pauvre, Albéric malade? je me le demande. Entre nous, elle est ambitieuse, cette petite, & elle aime dans Albéric son argent & sa situation dans le monde.

— Pauvre Albéric! dit à son tour Marguerite.

— Il méritait mieux, un homme si intelligent, si remarquable! Ah! le mariage est un sac où il y a dix serpents sur une anguille, & j'ai grand'peur qu'il n'ait pas tiré l'anguille. »

Ces conversations intimes n'étaient pas fréquentes, car Marguerite consacrait tout son temps à Étienne, & jamais mère ne surveilla avec une plus tendre vigilance les premiers bégaiements, les premiers pas d'un enfant bien-aimé. Mais ce progrès journalier de la raison qui s'éveille, de la langue qui se débrouille, des pieds qui s'affermissent, récompense des mères, ne couronnait pas les soins de la sœur attentive; l'âme d'Étienne semblait à jamais endormie, à jamais plongée dans ces limbes où dormait pour lui l'oubli du passé. Il était doux, craintif & triste; il suivait Marguerite, il lui obéissait, il marchait, mangeait, buvait; la vie animale était régulière & complète; l'intelligence, paralysée, semblait absente pour jamais, il parlait très-peu & n'exprimait que des désirs matériels ou des craintes enfantines lorsque venaient les ténèbres du soir, ou lorsqu'un temps couvert répandait de la tristesse dans la maison.

« Ne vous en allez pas, j'ai peur, » disait-il alors à Marguerite.

Elle ne s'en allait pas, elle passait ses longues journées auprès de ce pauvre être dont la vue, les rares paroles, la soumission craintive la remplissaient de mélancolie. Le temps pesait, la tristesse envahissait souvent son âme; quelquefois, en levant au ciel ses yeux mouillés, elle se demandait pourquoi sa destinée était si sombre, pourquoi si différente de la destinée de ses jeunes amies d'autrefois, heureuses épouses, jeunes mères, mais la réponse intérieure : *C'est la volonté de Dieu*, apaisait son âme & dissipait ces révoltes si naturelles au pauvre cœur humain. Alors elle adorait cette main divine qui donne la croix terrestre et prépare la couronne immortelle, & elle pensait à ces pauvres paysans qui, au retour du printemps, plantent dans leurs champs des croix d'aubépine, afin que la moisson soit belle L'âme où la croix est plantée ne produit-elle pas de plus abondantes gerbes?

La prière la soutenait, le travail la distrayait; elle travaillait sans cesse : les vêtements d'indigents, les aubes & les chasubles pour les Missions

naissaient entre ses doigts agiles; elle offrit à Alice une layette charmante, cousue & brodée dans ses longues heures & destinée au premier né des jeunes époux. Elle s'occupait beaucoup des pauvres, & dans cette vie solitaire, sérieuse, occupée, deux ans se passèrent.

XIV

LA VISITE.

Les lettres qu'échangeaient Albéric & Marguerite se trouvaient très-rares; du côté de la sœur, elles étaient affectueuses, même confiantes; du côté du frère, courtes, réservées, mais plutôt tristes que froides, & Marguerite se demandait si, avec toutes les apparences du bonheur, il était heureux. Depuis quelque temps il gardait le silence & elle s'en inquiétait, quand elle reçut un télégramme, daté de Paris, avec ces mots :

« Chère sœur,

« Pouvez-vous me recevoir pendant une heure ? Je suis Hôtel du Louvre.

» Albéric. »

La réponse affirmative vola sur les fils, & le soir même, à l'heure qu'avait indiquée Marguerite, Albéric entra chez elle & la trouva dans le petit salon où elle passait sa vie. Ils s'embrassèrent tendrement; Albéric laissait voir un trouble & une émotion qui ne lui étaient pas ordinaires. Il tournait les yeux vers la porte de la serre & répondait avec distraction aux questions pressantes & amicales de sa sœur, qui lui disait :

« Et Alice ? & mon neveu, ce cher petit Raoul ?

— Ils vont bien, très-bien; mais Étienne?

— Étienne est couché, le pauvre enfant se couche à huit heures; son domestique est auprès de lui, nous ne serons pas dérangés. La cousine Mélanie viendra vous embrasser tout à l'heure, j'ai voulu vous voir un moment en tête à tête. »

Cette assurance calma l'agitation d'Albéric, il s'assit, &, regardant autour de lui, il lui dit :

« La maison paraît jolie, j'en suis charmé, je me représenterai maintenant votre intérieur, Marguerite. Et ce malheureux Étienne?

— Je vous ai dit dans mes lettres comment il se trouvait; c'est un enfant doux, docile, timide, rien de plus.

— Il vous aime, il reconnaît vos bontés?

— Je ne sais, il ne parle presque pas.

— C'est affreux! quelle vie, Marguerite!

— Mais vous, dit-elle pour détourner une conversation pénible, vous êtes content; vos affaires prospèrent?

— Plus que je n'aurais osé l'espérer.

— Et Alice, elle doit être bien contente d'avoir un petit enfant?

— Contente! ce n'est pas dans les sentiments qu'Alice met son bonheur, oh! non! elle est plus positive que vous, Marguerite! Savez-vous quelle est maintenant son ambition?

— Je ne m'en doute même pas.

— C'est de me voir député au Corps législatif. La vie de Paris l'attire, une grande position ne lui déplairait pas, & elle est en train de remuer ciel & terre pour me faire arriver là.

— Cela vous arrange aussi, Albéric?

— Sans doute, c'est un mandat assez flatteur; mais, occupé comme je le suis, si Alice ne s'en mêlait, ma candidature irait à vau-l'eau. Elle est très-ambitieuse, Alice, & ne néglige rien. Maires, fermiers, juges de paix, gros propriétaires, gens influents à quelque titre que ce soit, elle sait le fort & le faible de chacun & trouve moyen de l'amener à son but. Je la laisse faire. Elle multiplie les dîners, les visites, les démarches; les petits billets s'échangent entre elle & les mairesses, les notaresses, elle prend beaucoup de peine pour moi, à ce qu'elle assure, pour elle, à ce que je crois... »

Il avait parlé d'un ton sec & dégagé, mais tout à coup il s'interrompit, passa la main sur son front, & dit à voix basse :

« Quelle chimère que le bonheur! qu'on est absurde de préparer toujours sa vie & de ne vivre jamais!

— Vous n'êtes pas heureux, Albéric?

— Très-heureux pour ceux qui ne voient que la face extérieure des choses, mais depuis que j'ai un enfant je voudrais vivre un peu en famille, &, c'est bête, je ne puis voir une paysanne, son enfant sur ses genoux, son mari fumant sa pipe dans le coin de l'âtre, sans avoir le cœur serré. Une femme qui veut faire son mari député n'a pas le temps d'être mère; mon pauvre Raoul est élevé par la nourrice, les bonnes, les *nurses*; de là il passera aux mains des gouvernantes, des précepteurs, des professeurs; & pendant que je ferai des lois & que je gagnerai de l'argent, mon fils grandira sans me connaître ni m'aimer.

— Faites ces représentations à Alice.

— Vous ne la connaissez pas, elle est aussi arrêtée dans ses idées qu'ardente dans ses volontés. Jeune fille, elle était tout caprice; femme, elle est toute ambition. »

Marguerite l'écoutait avec une surprise profonde; quoi! il était dompté, mâté, cet homme opiniâtre & dur, dompté par la petite main de sa jeune femme? quoi! il était attendri, cet homme positif, pour qui les chiffres seuls avaient de l'attrait jadis, attendri par un enfant au berceau il se trouvait un cœur alors qu'il était trop tard pour le bien placer! Étienne ne serait que trop vengé!

Ils restaient en silence : lui, plongé dans les tristes pensées auxquelles sa parole venait de prêter un corps; elle, ne sachant que dire pour con-

soler Albéric sans accuser Alice; elle dit enfin pour détourner l'entretien :

« Et le général?

— Il va bien, la chasse & la pêche le remontent, & il passe sa vie à admirer Alice, son entrain, son activité. « Excellent officier d'avant-garde, dit-il. » J'aimerais mieux... »

Il fut interrompu, Étienne entrait au salon. Un faible bruit de voix avait troublé son premier sommeil, & il était venu chercher sa sœur, comme il le faisait toujours lorsque quelque chose l'inquiétait. Il s'arrêta immobile, les yeux fixés sur Albéric, dont un faisceau de bougies éclairait fortement le visage & qui le regardait aussi avec une sorte de frayeur. Marguerite s'était levée, mais sans avancer; l'expression de la figure d'Étienne la frappait trop vivement. Il se passait un drame en lui : l'intelligence éclairait de nouveau ses yeux, vagues & mornes d'ordinaire, & avec l'intelligence, la colère s'y rallumait. il reprenait sa vie où il l'avait laissée, dans un sentiment de haine contre son frère & son rival. Il reconnaissait Albéric, il se reconnaissait lui-même : la mémoire lui revenait, la folie n'était plus.

Celui-ci voulut aller vers lui, la main tendue; mais Étienne, sortant de son redoutable silence, lui dit d'une voix creuse :

« Va-t'en! sors d'ici! ne me dérobe pas Marguerite comme tu m'as volé Alice! »

Albéric subit l'ascendant de l'insensé rendu à la raison, il sortit de la chambre sans rien dire, monta en voiture & retourna à Paris. Étienne le regarda sortir avec un regard chargé de rancune & de colère, mais tout à coup ses fibres se détendirent, il tendit les bras à Marguerite & la serra en sanglotant sur sa poitrine.

Il était vraiment guéri! la secousse morale qu'il venait de ressentir avait rétabli l'équilibre dans son cerveau; un obscur rideau s'était levé, & sa mémoire reprenait possession du passé. Il reconnaissait sa sœur, mademoiselle Melanie, il se rappelait la dernière circonstance où il avait eu conscience de lui-même, & il disait à Marguerite :

« Je me souviens d'une scène avec Albéric, j'avais la fièvre, mon sang bouillait dans mes veines, je disais tout haut ce que je pensais tout bas... j'ai frappé Albéric... Oui, je le sais, mais lui m'a fait saisir, lier, & l'on m'a emmené... dans une maison de fous, sans doute... où j'ai perdu tout à fait la raison... Combien de temps ai-je été enfermé, en quel mois, en quelle année sommes-nous?

Mademoiselle Melanie le lui dit; il en fut consterné.

« Près de trois ans, dit-il, trois ans! trois ans supprimés de ma vie! Et depuis longtemps tu ne m'as pas quitté, toi, ma sœur!

— Je ne te quitterai jamais, & nous serons heureux maintenant que Dieu t'a guéri. Mais il faut te reposer, tu as besoin de sommeil, viens!

— Oui, je t'obeirai, tu es mon ange gardien! pourtant, j'ai du plaisir à renaître, à te revoir, à t'entendre.

Elle obtint qu'il se couchât, & bientôt elle le vit s'endormir d'un profond sommeil. Il s'éveilla aux premières lueurs de l'aube; sa sœur était assise auprès du lit, elle disait son chapelet; il lui tendit la main, &, avec un accent de tendresse infinie, il dit :

« Merci, Marguerite. »

Il se rendormit. Elle leva les mains au ciel dans un transport de reconnaissante allégresse que jamais elle n'avait éprouvée, & qui pénétrait son âme : elle voyait, comme Moïse, passer l'ombre miséricordieuse du Dieu tout-puissant.

Tous ces premiers jours furent donnés à la joie; le docteur Vigne, le Père Athanase, les serviteurs, les pauvres s'y associaient, & les aumônes de Marguerite dirent aux veuves & aux orphelins combien elle désirait qu'on ne souffrît plus. Étienne se montrait joyeux, tendre, confiant, tel qu'il ne l'avait jamais été; il ne cessait de remercier sa sœur, de former des projets pour l'avenir, où elle avait toujours la belle & bonne part; il était aimable pour mademoiselle Mélanie, reconnaissant avec le docteur, les Frères, les domestiques; il avait pour tous d'affectueuses paroles; sa guérison était complète; seulement il restait au fond de cette âme un point noir que rien n'effaçait. Il haïssait Albéric, & Marguerite, qui ne parlait de son frère aîné qu'avec une extrême prudence, voyait avec douleur qu'Étienne n'avait rien oublié ni pardonné.

« Il est seul cause de ce que j'ai souffert, il n'a respecté ni mes sentiments ni mes droits, & quand ses mauvais procédés m'ont amené à un état de delire, il m'a fait enfermer, il m'a rendu fou.

— Franchement, répondit-elle, Alice, avec sa coquetterie & sa légèreté! est bien plus coupable que lui.

— Quelle erreur! dit-il d'une voix émue; Alice! pauvre enfant! est-ce qu'elle savait?...

Marguerite n'insista point; elle traitait Étienne comme un convalescent à qui on épargne les rumeurs, les secousses, les sensations fortes, & elle sentait que dans ces seuls noms d'Albéric & d'Alice il y avait assez d'émotions, assez de souvenirs pour ébranler de nouveau ces facultés ressuscitées à peine.

Elle se tut, elle multiplia autour d'Étienne les distractions paisibles, les fleurs, les promenades, les petits voyages à Paris, les lectures, la musique même, quoiqu'elle aussi évoquât le passé, & elle attendit beaucoup du temps, & beaucoup plus encore de la prière.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis la guérison d'Étienne, lorsqu'elle reçut une lettre d'Albéric, conçue en ces termes :

« Ma chère Marguerite,

» Je croyais notre frère rendu à la raison, vous m'en assuriez, il ne le prouve guère puisqu'il a

l'étrange & méchante pensée de me faire un procès pour cause de séquestration arbitraire. Cette accusation ne saurait résister à un examen sérieux. Étienne était fou & bien fou lorsque je l'ai fait enfermer; mais ce procès néanmoins entacherait l'honneur de notre famille & me ferait un tort immense. Il ferait tout d'abord échouer ma candidature, & j'y dois tenir, puisqu'on y tient autour de moi.

» J'espère qu'Étienne renoncera à cette idée saugrenue, & que, me rendant plus de justice, il consentira à ce que nous vivions ensemble, sinon comme de tendres frères, au moins comme des gens bien élevés.

» Je laisse l'affaire entre vos mains, chère Marguerite, & je suis

» Votre très-affectionné frère,

« A. Clérembault.

» Alice, très-contrariée de tout ceci, vous dit mille amitiés. Raoul est charmant; quand donc viendrez-vous le voir? »

Marguerite soupira profondément en achevant cette lettre.

« Jamais de repos! se dit-elle. »

Elle résolut de ne pas perdre de temps, & aussitôt elle fut trouver Étienne. Il était au jardin, occupé à tailler des rosiers, mais sur un banc on voyait un gros livre que sa tranche multicolore faisait reconnaître, & sur le dos duquel on lisait d'ailleurs : *les cinq Codes*.

« Étienne, lui dit-elle résolûment, j'apprends une nouvelle qui m'afflige au fond de l'âme. Tu intentes un procès à Albéric?

— Oui.

— Y as-tu bien songé?

— Je ne pense qu'à cela. Je ne serai content, guéri, sauvé que lorsque je serai vengé. Tu ne sais pas ce que j'ai enduré dans ce cauchemar de trois ans.

— J'ai souffert avec toi.

— Eh bien! j'ai tes souffrances de plus à venger.

— Quelle vengeance, Étienne, que celle qui nous atteindra tous, Albéric dans son honneur, moi dans mon cœur, toi-même...?

— Oui, on dira que j'ai été fou, mais on ajoutera que c'est la méchanceté de mon frère aîné qui m'a fait perdre la raison.

— Peut-être sera-ce difficile à prouver, & le mal que tu as voulu faire à autrui retombera sur ta tête.

— N'importe!

— Ta résolution est prise malgré moi, malgré mes prières? Tu sais que si je t'aime de tout mon cœur, j'aime aussi Albéric, & tu te doutes qu'en le traînant devant un tribunal, tu me causes un mortel chagrin. »

Étienne regarda devant lui d'un air sombre; elle lui prit la main.

« Je t'en prie, ajouta-t-elle, renonce. »

Il ne répondit pas, ses sourcils restaient froncés & son front couvert de nuages.

« Écoute, dit-elle, si tu persistes, si tu laisses ta plainte suivre son cours, notre existence sera changée, je te quitterai.

— Toi, Marguerite!

— Oui, je ne veux pas prendre parti entre vous. J'irai dans un couvent & je n'en sortirai plus. Je saurai aussi avoir ma résolution. »

Elle lui dit ces mots avec un ton si ferme & si arrêté, qu'il en fut effrayé, & la docilité instinctive qu'il témoignait à sa sœur assouplit soudain son esprit.

— Marguerite, dit-il, je pense que je mourrais si tu t'éloignais, je céderai donc; je te dois trop de reconnaissance, ma sœur, pour ne pas t'obéir.

— Oh! s'écria-t-elle en l'embrassant, que parles-tu de reconnaissance, ton cœur m'a depuis longtemps payée! Si notre mère vivait, elle applaudirait à ce que tu fais aujourd'hui, elle qui désirait tant l'union entre ses trois enfants... je t'aime, Étienne, pour elle & pour moi.

— Je vais écrire, dit-il, écrire & me désister. Mais qu'Albéric sache bien que c'est à toi qu'il doit ce ménagement, à toi seule. »

Mme BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)



UNE FEMME BIEN MALHEUREUSE

I

LE LENDEMAIN DE LEURS NOCES.

Lorsqu'au lendemain de leurs noces ils sortirent pour la première fois ensemble, ils avaient, comme on le pense, bien des choses à se dire.

Pour le public indifférent & préoccupé, la vie d'un homme ne se compose guère que d'un petit nombre d'événements principaux; le reste se perd dans l'ombre & ne paraît pas valoir qu'on s'y intéresse. Il en va tout autrement dans le mariage. Cette existence à deux renouvelle pour des époux qui s'aiment la face entière de l'univers.

Au point de vue de cette tendresse sainte, il n'y a plus rien dans la vie de celui que Dieu a mis auprès de vous à quoi on veuille rester indifférent. Après tout, n'est-ce pas là la façon la plus saine & la plus solide d'envisager les choses ?

Les individus ne ressemblent point aux nations dont la destinée se réduit à un petit nombre de crises politiques ou sociales. Tout le monde ne s'élève pas à cette région des héros dont la vie se concentre dans quelques traits sublimes, pendant que tout le reste de leurs jours demeure effacé. Le tissu quotidien de l'existence réelle se compose, au fond, de mille & mille résolutions de peu d'importance, d'impressions fugitives, de sentiments inachevés que la soudaineté de leur apparition & la promptitude de leur fuite empêchent de se développer & de grandir. Cependant, c'est cet ensemble de phénomènes, insignifiants en apparence, qui trahissent le fond de l'âme & constituent la tournure du caractère. C'est dans cet ordre de faits si mobiles & la plupart du temps si profondément ignorés que se révèle la nature propre de chacun. C'est dans ces régions obscures & inexplorées que se décide le problème toujours pendant de notre bonheur. Chaque goutte d'eau n'est rien dans ces flots qui passent, et cependant, réunies, elles décident le courant, creusent le lit & emportent le rivage. Il en va de même de la plupart de nos actions & de nos pensées. Ces infiniment petits n'en constituent pas moins notre personnalité la plus essentielle. Pour nous connaître véritablement & nous juger ce que nous sommes, il faut moins regarder à quelques résolutions d'apparat, à quelques élans passagers, qu'à ce courant continu de notre vie morale.

Je comprends qu'au lendemain du jour où, devant Dieu, une femme dont il ne doit plus se séparer a mis sa main dans la sienne, le nouvel époux soit impatient de remonter avec elle les souvenirs de sa jeune existence. Il lui est ainsi donné, en l'écoutant, de revivre son passé.

Ils n'étaient point sortis à pied. Les grandes courses, les longues promenades ne sont point favorables à l'échange de certaines idées.

Indépendamment de la fatigue de la marche qui absorbe toujours une partie de notre activité, le spectacle des objets extérieurs n'est-il pas fait pour distraire l'âme d'elle-même ? La contemplation matérielle que procure un voyage rapide dans des lieux inexplorés est à la fois le triomphe et la ressource des esprits médiocres & des âmes faibles. C'est pour cela même que, chaque année, vous rencontrez tant de monde sur les grands chemins.

Monsieur de Sugères avait fait atteler un petit coupé bas. Il avait donné l'ordre de les conduire là où il n'y avait, ni pour lui ni pour sa jeune épouse, rien à voir qu'ils ne connussent depuis longtemps.

La voiture roulait donc indifféremment sur le sable des allées silencieuses. Chacun sait que le bois de Boulogne est presque désert à certaines heures du matin. On se croirait dans son propre parc Rien n'y vient troubler les méditations de l'homme d'État, pas plus que les confidences des nouveaux mariés.

II

LE PASSÉ DE JULIE.

Lorsque Abel de Sugères vint chercher au foyer paternel mademoiselle Julie d'Alvaize, il lui avait semblé qu'il n'aurait jamais assez de bonheur à lui promettre & à lui donner, pour remplacer les joies

qu'elle laissait après elle dans la maison de son père & de sa mère.

Julie avait passé sa jeunesse tout entière auprès de ses parents.

Monsieur d'Alvaize avait trouvé, dans ses courts loisirs de magistrat, le temps de s'occuper de sa fille. L'éducation de Julie avait précisément coïncidé avec l'époque où son père avait passé de la magistrature debout dans la magistrature assise. Des fonctions plus sédentaires, un plus fréquent travail de cabinet l'avaient mis à même de faire pour Julie ce qu'il n'avait pu faire pour le fils & pour la fille qui l'avaient précédée.

Abel de Sugères n'avait pu voir sans en être touché ce dévouement paternel, cette infatigable tendresse de monsieur d'Alvaize qui, au sortir d'une longue audience, à la veille de quelque fastidieux & interminable rapport, avec des témoins à entendre, une enquête à poursuivre, tant de pièces à vérifier & à faire entrer dans son travail, n'en trouvait pas moins le loisir de donner chaque jour à Julie de longues heures d'attention & de conseils. Monsieur d'Alvaize aurait pu, avec le temps qu'il consacrait à la jeune fille, écrire des livres qui eussent attesté ses hautes capacités & immortalisé sa gloire de jurisconsulte.

Le frère aîné de Julie, Maurice d'Alvaize, avait aidé son père dans cette douce tâche. Il avait dix ans de plus que Julie. Bien que la santé de madame d'Alvaize & les nécessités de sa carrière à venir l'eussent éloigné de la maison paternelle, il n'en était pas moins revenu de bonne heure auprès de ses sœurs & de ses parents. Il avait fait son droit avec un véritable luxe de travail & d'érudition, considérant moins la nécessité de contenter les juges à un examen que le devoir supérieur de se satisfaire lui-même.

Maurice d'Alvaize, avec cette élévation & cette prodigalité de son propre esprit, avait regardé comme une heureuse fortune la permission de travailler aussi à l'éducation de sa plus jeune sœur.

L'aînée, Marie, n'avait qu'un an de moins que lui, & elle était, comme lui, revenue de pension tout élevée.

Il n'est pas facile de se figurer la peine que Julie avait donnée à son frère, depuis sa sixième jusqu'à sa vingt & unième année. Elle ne voulait pas, comme il arrive toujours en pareille occasion, reconnaître la supériorité de Maurice. Au lieu d'admettre ses enseignements avec la docilité d'une élève véritable, au lieu de faire effort pour se plier à sa pensée & pour entrer dans ses explications, elle se raidissait à plaisir contre cette influence dont elle se sentait gagnée, contre cette érudition qu'elle ne pouvait réussir à prendre au dépourvu. Ce défaut de tout intervalle & de tout prestige entre celui qui parle & celui qui écoute, rend l'esprit plus rebelle chez l'écolier, en même temps que la tâche plus rude du côté du maître.

Maurice ne cessa pas de témoigner, pendant ces longues séances où il en était réduit à discuter au lieu d'instruire, l'inaltérable patience d'une tendresse que rien ne pouvait démentir. Abel de Sugères en était à se demander parfois, dans ses heures d'humilité & de justice, si, au lendemain de son mariage, il saurait obtenir de son propre caractère cette même douceur & ce même calme, vis-à-vis de la femme qu'il allait épouser.

J'ai gardé pour la fin la mère de Julie. C'est par elle, en effet, qu'il convient de terminer ces renseignements sur la famille de la jeune madame de Sugères.

Durant les longs jours des fiançailles, alors qu'une maladie & qu'un deuil solennel, la mort du propre grand-père de Julie, avait retardé le mariage de plusieurs mois, Abel de Sugères, admis sur un pied plus intime, favorisé par madame d'Alvaize de conversations plus longues & de confidences plus abandonnées, avait pu voir de près l'intimité vraiment incroyable de cette mère & de cette fille.

Un accident avait failli compromettre à tout jamais la vue de Julie : il lui avait fallu, pendant de longs jours, presque toute une année, tenir les yeux rigoureusement fermés. C'est à ce prix seulement qu'il lui fut possible de se guérir, & d'échapper complètement aux suites d'une imprudence qui aurait pu la laisser aveugle. Ceux qui ont eu l'occasion de voir arriver sur eux, comme un rayon de vive lumière, ce regard limpide & étincelant, conviendront avec moi que c'eût été vraiment dommage.

Aussitôt que Julie fut malade & qu'il lui fallut porter ce triste bandeau, on peut dire que madame d'Alvaize ne s'éloigna pas de son enfant durant l'intervalle d'une minute. Elle était devenue sa seconde vue. Elle n'attendait point que Julie l'interrogeât sur ce qui pouvait l'environner ou se présenter devant elle. Avec une délicatesse & une prévenance dont le cœur des mères a seul le secret, elle allait en quelque sorte au-devant de cette jeune imagination. Elle lui décrivait le monde, non pas avec l'impression un peu lasse & un peu fatiguée d'une femme de quarante ans, mais avec cette fraîcheur, cette vivacité, cette poésie de sentiment, que Julie elle-même avait trouvée dans son âme, & que l'amour de madame d'Alvaize avait tout à la fois l'instinct de deviner & la puissance de reproduire.

Une des plus belles scènes du vieux Sophocle m'a toujours paru celle où le grand tragique grec fait apparaître devant nous Œdipe aveugle, rentrant à Colone, sa patrie, sous la conduite de sa fille Antigone. Privé de la lumière, le vieillard cherche dans ses souvenirs les frais ombrages, le vallon discret, les buissons de myrtes & de lauriers où se réfugiaient les rossignols, & Antigone, prêtant l'épaule à la main fatiguée de son père, promène ses regards sur les splendides horizons de l'Attique. Elle fait apparaître devant Œdipe, dans la plus merveilleuse description & avec les couleurs les plus vives, le pays même auquel le

monarque vient demander l'asile & le repos de sa tombe.

Cette scène qui nous émeut si vivement dans le grand poète athénien, s'était reproduite tous les jours, pendant une année, entre madame d'Alvaize & sa fille ; seulement ici, Antigone c'était la mère. Il s'était consommé ainsi entre l'une & l'autre, une de ces unions qu'on voit rarement s'accomplir à ce degré. Ces deux âmes s'étaient pour ainsi dire fondues l'une dans l'autre. Madame d'Alvaize s'était tellement répandue & prodiguée, elle avait apporté dans ce doux commerce d'intimité une telle abnégation, un tel esprit de sacrifices, qu'Abel ne pouvait songer sans émotion à la tendresse qu'il lui faudrait montrer pour combler, au lendemain de la séparation, ce vide soudain produit dans le cœur de Julie.

III

LE MALHEUR DE JULIE.

Abel prit la main de sa femme.

Il lui semblait, à ce moment-là, qu'il lui adressait la parole pour la première fois.

Pour la première fois, en effet, ils se trouvaient l'un & l'autre en dehors de toute présence, sans un regard pour les suivre ou une oreille pour les écouter, séparés du reste de l'univers, emportés par cette voiture rapide, qui ne permettait pas même au passant d'entendre le bruit de leur parole ou d'entrevoir l'aspect de leur physionomie.

Abel était grave & recueilli. Il éprouvait une de ces émotions violentes & concentrées qui marquent chez tous les hommes sérieux l'heure solennelle des grands événements de la vie. N'était-ce pas, en effet, une heure solennelle pour lui que ce premier moment où, débarrassé des soucis & des pompes de la veille, de l'habit noir & de la toilette du mariage, des compliments des amis, de l'appareil de l'église, du bal & du festin, il allait enfin pouvoir causer avec Julie & remonter avec elle les souvenirs de la vie.

« Me sera-t-il jamais possible, lui dit-il avec tendresse, de remplacer auprès de vous tout ce que vous avez quitté pour moi ? »

Julie se retourna vivement vers lui. Elle n'avait pas bien compris le sens de ces paroles. Elle le regarda avec des yeux pleins de calme, de confiance & d'abandon.

« Ah ! lui dit-elle, sans songer même à lui répondre & avec l'élan d'un cœur qui sait où se confier pour la première fois, ah ! mon pauvre Abel, j'ai été bien malheureuse ! »

Monsieur de Sugères tressaillit, son regard s'enflamma. Il jeta sur Julie un coup d'œil plein tout à la fois de fierté & de défi. Il étendit vivement la main pour soutenir Julie : le malheur dont elle avait souffert n'oserait pas la poursuivre jusque dans le refuge de ses bras.

Julie reprit avec lenteur & d'une voix pénétrée :

« Je ne crois pas, mon pauvre ami, qu'il y ait eu jamais, en ce monde, de jeune fille aussi malheureuse que moi. »

Cet étrange aveu, comme on le voit, ne lui échappait point dans un de ces élans d'impatience ou de dépit qui nous font perdre la possession ou le commandement de nous-mêmes. Il ne s'agissait pas d'une de ces boutades où la vivacité de l'expression dépasse & trahit notre pensée à ce point que notre véritable manière de voir n'a, pour ainsi dire, rien de commun avec les entraînements de notre mauvaise humeur.

La jeune madame de Sugères était là, tranquille, épanouie, confortablement installée sur les coussins en cuir de Russie du large coupé, la main droite passée dans une brassière de satin blanc passementé. Elle avait laissé tomber sur ses genoux son éventail de bois blanc & son petit bouquet de violettes : ses joues étaient roses & blanches, son sourire frais, sa physionomie pleine de calme, ses yeux bleus transparents & reposés ; & cependant elle répétait avec les apparences du plus singulier désespoir & avec le ton de la conviction la plus décidée.

« Crois-moi, j'ai été bien malheureuse ! »

Abel de Sugères était une de ces natures à la fois aimantes & dévouées qui ne veulent pas mettre de bornes à leurs devoirs, pas plus qu'à leurs sacrifices. Lorsqu'il entendit cette première plainte de sa Julie, il sentit comme un regret & comme un remords de n'avoir pu préserver du malheur cette première jeunesse qu'il n'avait pourtant pas connue.

A quelle mystérieuse souffrance madame de Sugères faisait-elle donc allusion ? Comment la tristesse avait-elle pu atteindre & envahir cette existence protégée par tant d'amour & défendue avec tant de sollicitude ?

Abel se tourna du côté de sa femme. Il était trop discret pour hâter une confidence par une question, même la plus attendue & la plus légitime.

Julie se sentit plus encouragée & plus soutenue par la discrétion de ce silence que par l'empressement d'aucune parole. Elle se laissa aller, non pas au récit, mais aux impressions de sa vie.

IV

LES IMPRESSIONS DE JULIE.

Il convient, avant de rapporter ici les confidences de madame de Sugères, de rappeler au lecteur que cette histoire est entièrement vraie.

Nous sommes tellement habitués à regarder le monde par sa surface extérieure, à l'estimer sur

ses apparences superficielles, que nous finissons par nous faire sur toutes choses des jugements convenus & sans aucun rapport avec la réalité.

Nous nous laissons aller à augurer de la félicité des personnes par l'éclat de leur carrosse. Nous oublions ainsi que le bonheur & le malheur sont, dans toute la force du terme, des impressions intérieures de notre âme; que là seulement, dans ce sanctuaire fermé, au fond de cet asile impénétrable, vient se refléter, comme dans une chambre obscure, l'image entière de notre vie C'est là qu'elle se teint, sans pouvoir y échapper, des nuances propres de notre caractère. La destinée ne peut agir que sur les événements matériels de notre existence; mais ce pouvoir de les tourner au beau ou au laid demeure inaccessible & inviolable. Chacun se fait, sans que personne s'en doute, une félicité inconnue ou un malheur ignoré.

Je peindrai d'un mot mademoiselle d'Alvaize, en disant que le fond de son caractère était la mélancolie. Lorsque la mélancolie se heurte dans les rapports quotidiens à des natures alertes & vaillantes qui ne se doutent point de cette maladie, elle devient, suivant les cas, ou une aigreur dont les autres souffrent, ou une tristesse amère qui suffit pour assombrir, quelquefois pour désespérer la vie.

« J'ai mené, mon cher Abel, une existence exceptionnelle.

» Je me souviens encore des désespoirs où me jetait le peu d'égards qu'on avait pour moi. Lorsqu'il venait chez nous quelque visite, lorsqu'une veillée se prolongeait un peu plus tard, lorsqu'un spectacle curieux appelait au dehors mon frère & ma sœur, sous prétexte que je n'étais point assez grande, parce qu'on me trouvait *trop petite*, on ne se gênait point pour baisser la voix & pour se dire ainsi ce qu'on ne voulait pas me laisser entendre. On m'envoyait coucher sans plus de cérémonie qu'un bébé au maillot, pour qui les paroles n'auraient eu aucun sens & les procédés aucune valeur. Alors, mon pauvre Abel, lorsque je me voyais de retour dans ma chambre où je rentrais sans mot dire avec un implacable sang-froid, je refermais soigneusement la porte, & avant de me déshabiller, je me jetais sur mon lit, pleurant d'une véritable rage durant des heures entières. »

Je ne suis vraiment pas sûr qu'à ces dernières paroles la voix de madame de Sugères ne se soit pas mise à trembler & qu'il ne lui soit pas venu des larmes dans les yeux. Elle subissait cette loi commune à laquelle vous ne verrez personne échapper, parce qu'elle forme en quelque sorte le fond de notre nature. Nous ne saurions, à moins d'un art consommé, parler de nous-mêmes sur le ton du désintéressement & de l'abandon. Dès qu'il s'agit dans l'entretien de ce qui nous touche personnellement & nous met en quelque sorte en question, il n'y a rien d'inutile ni d'indifférent: le moindre detail nous passionne, & pour peu que notre émotion ne gagne pas celui auquel nous nous adressons, sa froideur nous révolte, nous l'accuserions volontiers de manquer tout à la fois d'intelligence & de cœur.

Madame de Sugères regardait Abel qui lui prêtait avec une bonne grâce parfaite l'attention la plus complaisante & la plus soutenue.

Toutefois les femmes ont tant de finesse & un tact si délicat pour saisir les impressions avec lesquelles elles sont accueillies, qu'Abel ne put dérober tout à fait à Julie le fond de sa pensée.

Celle-ci reprit avec une vivacité, qui n'était point exempte d'aigreur, ou tout au moins d'impatience :

« Vous allez me dire, comme le répétaient alors à l'envi & la vieille femme de chambre de ma grand'mère & ma respectable tante de Mentadon, qu'on n'agit point d'autre façon envers les enfants; que j'avais tous les torts du monde de voir dans cette conduite de mes parents une marque d'indifférence ou de mépris; que tous les enfants, sans exception, sont destinés à se coucher de bonne heure, à ignorer les confidences que leur âge ne comporte pas, à attendre l'heure voulue pour entrer dans la vie des grandes personnes & marcher de pair avec elles. Vous me direz que ces cachotteries n'avaient, vis-à-vis de moi, aucune intention offensante, & qu'on ne mène point les petites filles ni au spectacle ni au bal. »

Monsieur de Sugères, malgré tout l'empire qu'il avait sur lui-même, & en dépit de son gracieux talent d'auditeur, fit un léger mouvement, comme s'il allait répondre, & par conséquent interrompre sa femme.

« Ne répondez pas, s'écria vivement Julie, ne me répliquez pas. Je sais d'avance tout ce que vous pourriez me dire. Toutes ces mauvaises raisons m'ont déjà été données vingt fois. »

Abel s'inclina & reprit son attitude silencieuse.

« Mon cher ami, le grand malheur des gens sérieux, c'est qu'ils veulent tout apprécier par les jugements généraux qu'ils portent sur le monde. Un enfant est un enfant; c'est convenu, il n'y a pas à discuter là-dessus. Un enfant, c'est-à-dire un être léger, frivole, capricieux, insouciant, qui n'apporte aucune attention à ce qu'on peut dire ou faire devant lui. Très-bien; j'accorde qu'il en soit ainsi de la plupart des petites filles. Mais s'il s'en trouve par hasard, dans le nombre, dont l'esprit est plus précoce, le cœur plus tendre, qui ne se laisse point aller, comme une girouette, à tous les vents du ciel, ou prendre, comme un oiseau, à toutes les paillettes des miroirs ou à toutes les fleurs des buissons; s'il se trouve, par un hasard, singulier j'en conviens, mais possible, vous me l'accorderez, une enfant rêveuse, sensible, que la moindre rudesse offense, que le plus léger manque de procédé blesse cruellement, qui se replie continuellement sur elle-même pour méditer les blessures & les froissements qu'elle a reçus, croyez-vous que celle-là au moins n'est pas malheureuse? Ne voyez-vous pas que, privée des insouciances joyeuses de la jeu-

nesse, elle trouve d'avance en elle-même toutes les amertumes & tous les dégoûts d'un autre âge, sans en avoir encore les dédommagements & les consolations? Et lorsque la pauvre enfant, victime de cet épanouissement précoce de son âme, sollicitait, pour ainsi dire, de tous ceux qui se mouvaient autour d'elle, un peu d'égards, un peu de pitié, on se faisait un jeu de la renvoyer avec un sourire d'incrédulité, & peut-être de mépris, à ses joujoux qu'elle passait son temps à arroser de ses larmes.

»Tenez. Abel, je ne vous connais pas encore autant que je vous aime, mais je vous crois bon, & c'est pour cela que je vous ai donné mon cœur. Ne me dites point que j'avais tort & ne repoussez pas la confidence de mes chagrins. Je ne vous ai point fini l'histoire de mon malheur. »

Je n'ai point encore eu l'occasion de vous dire que monsieur de Sugères est mon intime ami Voici pourquoi j'en parle, comme on a pu le remarquer, avec autant d'abandon en même temps que de certitude. Il n'est pas possible d'inventer la nature humaine lorsqu'on reproduit quelque histoire; le seul talent de l'auteur consiste à la raconter.

Il se fit en ce moment-là, dans le cœur d'Abel, une lueur sombre. Il entrevit, avec cette promptitude de pensée qui est une de ses grandes supériorités, tout l'horizon de son avenir & les perspectives les plus lointaines de sa vie. Il comprit du premier coup, dans le rapide intervalle de ces quelques minutes, les premières où l'âme de sa femme se fût en effet ouverte à lui, qu'il avait fait fausse route, & qu'il s'était trompé dans tous ses calculs. Il avait cru lui, nature bonne & épanouie, cœur plein d'expansion & de joie, rencontrer une âme semblable à la sienne, disposée, comme lui, à considérer tous les jours de la vie comme autant d'heures consacrées à chanter à Dieu l'hymne de la reconnaissance. Julie lui était apparue comme l'oiseau favorisé que nulle épreuve n'a pu atteindre & nul découragement effleurer, au milieu de cette famille vraiment unique, dans l'abri inviolable & parfumé de son lit de mousse. Il se trouvait, au contraire, par une de ces rencontres dont la Providence ménage parfois aux plus clairvoyants l'amère déception, que cette jeune fille était, sans le savoir, une des révoltées de ce monde, une de ces femmes qui passent leur existence tout entière à se chercher, & qui, faute de savoir se saisir & se gouverner, se plaignent d'être méconnues & incomprises, une de ces natures découragées & lasses avant le combat, qui ferment les yeux aux félicités les plus réelles pour ne plus apercevoir que la tristesse dont leur âme deborde.

Abel de Sugères était, avant tout, l'homme maître de lui-même. Bien que paraissant se livrer tout entier à son interlocuteur, il savait faire un retour sur lui-même & suivre, sans que personne s'en doutât, une série de pensées parallèles. Quand on croyait le tenir, il errait au gré de sa fantaisie dans le monde intérieur de ses propres jugements.

Il se retourna du côté de Julie avec l'air captivé & soumis de l'auditeur le plus docile & le plus saisi. La vérité est qu'il contemplait avec une curiosité indicible celle à laquelle il avait lié pour jamais sa destinée. Il essayait, en présence de ces révélations si poignantes & si inattendues, de se construire un avenir dans sa pensée. Dans le silence de son cœur, il portait sur cette éducation échouée dans le scepticisme & l'ingratitude, un jugement sévère dont il ne laissait rien apercevoir.

V

SUITE DES IMPRESSIONS DE JULIE.

Madame de Sugères se laissait aller, comme tous les interlocuteurs d'Abel, à cette confiante impression de le conduire & de le dominer.

Elle reprit donc avec plus d'assurance que jamais, persuadée qu'elle l'avait en effet convaincu.

« Je n'ai pas eu, comme mon frère Maurice & Marie ma sœur aînée, l'heureuse chance d'aller en pension. Je ne veux pas croire qu'il y ait eu, de la part de mon père & de ma mère, quelque raison mesquine d'économie, bien que je les aie entendus, dans plus d'une occasion, se plaindre très-haut de l'argent que leur avait coûté Maurice. Je ne pense pas que ce motif ait suffi pour les décider à me garder auprès d'eux. La position de mon père était déjà trop grande & sa fortune trop au-dessus de la nécessité d'épargner, pour qu'une somme d'aussi peu d'importance devînt l'unique mobile d'une telle décision. Non, je crois plutôt que mes parents ont cédé comme tant d'autres, au désir de me conserver auprès d'eux. Ils ont éprouvé pour moi, la dernière venue, & même à un assez long intervalle après les autres, ce que l'Écriture raconte de Jacob à l'égard de Benjamin. J'étais la joie de leurs yeux & le sourire de leur vieillesse. Ils ont manqué de force pour méloigner. »

J'ai toujours pensé qu'en présence de pareils aveux, il avait vraiment fallu à mon ami de Sugères autant de force que de raison, pour ne point porter sur sa jeune femme un jugement sans appel. Que d'autres, à sa place, auraient pris ces confidences dans toute leur rigueur & en auraient tiré une impitoyable condamnation. Convenez, à tout le moins, que madame de Sugères montrait là beaucoup d'imprudence, en même temps qu'une singulière hardiesse. C'était, en définitive, jouer gros jeu. Il fallait à Abel une bien rare expérience & une remarquable fermeté pour faire, dans cette évocation passionnée & injuste du passé, la part d'emportement qui exagérait la véritable pensée de Julie.

« On ne m'a donc pas mise en pension, continua

madame de Sugères. Il ne faut pas croire cependant que la pension n'ait pas son bon côté ; qu'il ne soit pas tout à la fois agréable & salutaire de perdre de vue de temps en temps le toit domestique.

» Je ne manquais pas alors de petites amies qui venaient me voir pendant leurs jours de congé. Pour peu que ces vacances allassent jusqu'au bout de la semaine, dès le quatrième ou le cinquième jour, je les voyais compter sur leurs doigts & songer avec bonheur au moment où elles iraient retrouver leurs jeunes compagnes.

» Cet empressement à se voir de nouveau emmenées & renfermées loin des leurs me jetait dans toutes sortes de pensées. Je me disais souvent qu'il y avait donc là un attrait bien puissant, des joies inconnues, une ivresse de plaisirs, une variété de distractions que la monotonie pesante de la maison paternelle me laisserait éternellement ignorer. Alors je versais des larmes comme si j'avais été, en effet, exilée de quelque paradis terrestre, comme si les joies dues à l'enfance m'avaient été refusées. Tout ce qu'on pouvait faire pour me divertir n'avait plus ni charme ni attrait pour moi. Il me semblait que j'étais seule en ce monde, & qu'on m'isolait à dessein de la société & des joies de mon âge.

» Ne croyez-vous pas, Abel, que je n'avais peut-être pas tous les torts ?

» Vivant du matin au soir comme je le faisais, en présence de mon père & de ma mère, en contact avec mon frère & ma sœur, il ne m'était guère possible de m'appartenir ou de me dérober. Je ne pouvais avoir ni un moment de mauvaise humeur ni une tentation de caprice, sans rencontrer aussitôt un conseil pour m'arrêter & un avertissement pour me reprendre. Je trouvais sans cesse dans le cœur, dans la tendresse, dans l'intérêt de ceux que j'avais autour de moi, autant de témoins de ma vie. Je ne pouvais m'écarter, même pour un instant, de la ligne inflexible du devoir. »

Ici, j'admire beaucoup mon vieux camarade Abel. S'il faut faire l'aveu public de mon impatience, je reconnais que ni moi ni bien d'autres, nous n'aurions eu assez d'empire sur nous-mêmes pour demeurer ainsi impassibles.

VI

LE JUGEMENT DE JULIE SUR SON FRÈRE MAURICE.

« Du reste, mon cher ami, poursuivit madame de Sugères, vous jugerez mieux encore les inconvénients de cette espèce de persécution domestique, le poids de cette présence continue sans qu'il soit possible de se quitter à aucun moment de la journée, lorsque je vous aurai fait connaître les douleurs & les souffrances qu'a répandues dans ma vie la tendresse inopportune de mon frère & de ma sœur. On dirait vraiment lorsqu'on se prend à réfléchir sur ma longue & morose jeunesse, qu'ils se sont concertés tous deux pour faire mon malheur.

» Maurice ne s'était-il pas mis dans la tête de me rendre, non pas seulement instruite, ce que j'aurais pu admettre, mais distinguée & savante, ce qui m'a toujours paru intolérable.

» Ma sœur Marie n'a-t-elle pas toujours prétendu me rendre aussi aimable, disait-elle, que j'étais bonne.

» Vous ne vous figurerez jamais, Abel, l'acharnement de Maurice. Mon frère est un des hommes les plus distingués & les plus instruits de ce temps. Je le dis d'autant plus aisément, que ce n'est pas, après tout, un bien grand mérite. Il faut avoir vu, comme moi, combien de temps il a travaillé & quels efforts il a faits pour n'avoir plus à s'étonner des connaissances qu'il possède.

» Comprenez-vous l'obstination & l'entêtement de Maurice qui, absorbé par les études les plus diverses, avec des doctorats à passer, des thèses à écrire, des rapports & des mémoires à envoyer à toutes les compagnies savantes, n'avait plus rien à faire, disait-il, lorsqu'il s'agissait de mon instruction. Il mettait avant ses plaidoiries & ses examens, la préparation des leçons qu'il voulait me faire & la correction des devoirs qu'il m'avait donnés.

» Passe encore pour m'apprendre ce qu'une jeune fille ou une jeune femme de notre condition ne peut absolument pas ignorer. Passe même si l'on veut pour une culture un peu plus relevée & un peu plus complète. Il n'est jamais désagréable d'en savoir plus que les autres, & de sortir ainsi des programmes que tout le monde suit.

» Mais ce n'était point là l'affaire de Maurice ; il avait résolu plus que cela. Il voulait, non point étendre mes connaissances de façon à me mettre à même de parler sur toutes choses avec plus d agrément que les autres. Il s'était mis en tête de me redresser l'esprit, de donner à mon jugement plus de rectitude, à mon imagination plus d'essor, à mon goût plus de sûreté, à mon raisonnement plus de force.

» Je ne dis pas, remarquez-le bien, qu'il m'ait fait perdre mon temps & que je n'aie retiré aucun fruit de cette persécution intellectuelle.

» Bien au contraire, il m'arrive tous les jours dans un discours que j'entends, une conversation que je suis, un livre que je parcours, d'apercevoir du premier coup d'œil & grâce aux bonnes habitudes de réflexion qu'il m'a données, la solution de continuité ou le défaut de la cuirasse. Je distingue très-bien comment l'orateur a pris le chemin de traverse, & par quelle faiblesse ou quelle méprise de sa pensée, il s'est arrêté dans son élan vers la vérité.

» Toutefois, lorsque je me rappelle ces longues veilles passées sur un devoir fastidieux, un sujet

inextricable, une composition que je ne pouvais ni débrouiller, ni traduire dans un français supportable, je me demande s'il n'était pas plus simple de laisser mon esprit tel qu'il pouvait être, avec ses défauts sans doute mais aussi avec ses qualités natives. A moins qu'on ne prétende avec Maurice que ce rude système d'études réussit à supprimer les imperfections de votre intelligence & tout à la fois à en développer la puissance sans en compromettre l'originalité. »

Abel de Sugères était lui-même trop connaisseur & trop capable d'apprécier à leur véritable valeur l'esprit & les connaissances de Julie pour n'avoir pas été frappé, comme vous l'avez été sans doute, de l'aisance avec laquelle elle s'exprimait.

« Vous auriez tort, ma chère amie, reprit galamment le jeune mari, de trop vous plaindre de votre frère Maurice. Vous me permettrez, puisque vous vous dites son élève, de lui adresser mes félicitations avec mes remercîments.»

Madame de Sugères ne put se défendre d'un sourire.

Mais à peine cet éclair de grâce & d'abandon avait-il traversé sa physionomie habituellement sévère jusqu'à la tristesse, que tous les muscles du visage reprirent à la fois leur expression de rigidité habituelle. On eût dit que Julie s'était oubliée & qu'elle se reprochait jusqu'à ce soupçon de gaieté, jusqu'à cette apparence de joie.

VII

LE JUGEMENT DE JULIE SUR SA SŒUR MARIE.

Madame de Sugères reprit le récit de ses infortunes :

« Ma sœur Marie avait fait sur moi une autre entreprise. Elle voulait m'apprendre le bonheur.

» Marie est une de ces natures fortunées qui voient le monde en beau. De même que la fleur emporte avec elle son parfum & qu'elle ne cesse pas de le répandre, de même ces âmes privilégiées trouvent en elles une source inépuisable de gaieté, de paix & de bonheur. Elles sont, pour emprunter une comparaison à l'astronomie, de la nature des soleils. Elles recèlent un tel foyer de clarté, une si grande puissance de rayonnement, que les ténèbres elles-mêmes s'enfuient devant elles. De même que l'astre du jour ne connaît pas la nuit & la dissipe par le seul avénement de sa présence, de même ces natures étincelantes & radieuses ont le don de tansformer les personnes aussi bien que les événements. Leur sourire se communique, leur gaieté se gagne. Le monde lui-même, qui oppose à notre meilleure volonté la brutalité des faits, à nos plus chères espérances l'amertume des déceptions, semble se prêter avec plus de complaisance à leurs entreprises comme à leurs vœux. Ils ont la main heureuse aussi bien que le caractère.

» Je crois cependant que Marie a complètement échoué avec moi. Quand vous aurez avec elle des conversations plus intimes, quand elle vous livrera, avec l'abandon dont elle s'est fait une loi, le fond même de sa pensée, elle vous dira très-sincèrement qu'elle a réussi. C'est une illusion de plus à ajouter, à toutes ses autres illusions. Elle croit, en effet être venue à bout de mon caractère. Elle s'imagine avoir triomphé de mon assombrissement.

Elle a toujours pris ma résistance à la joie & au bonheur pour une simple force d'inertie; elle n'a pas su comprendre que mon mal est plus profond. Elle a agi avec moi comme avec ces tempéraments nerveux & maladifs qu'un maladroit chatouillerait pour provoquer le sourire, sans prendre garde que ce rire a quelque chose de contraint & finit par devenir convulsif. Lorsqu'il se termine par des larmes, l'illusion de la gaieté est complète; le spectateur ne saurait dire si les pleurs qui inondent les joues témoignent d'un excès de joie ou d'un paroxysme de désespoir.

» Il y a dans la douleur respectée, dans la mélancolie laissée à l'abandon & à l'abattement où elle se complaît, une sorte de satisfaction amère. Lorsque le caractère est porté de ce côté-là & qu'il ne lui est point défendu de se complaire dans le penchant qui l'entraîne, on éprouve une certaine douceur à être triste & à souffrir.

» Voilà ce que ma sœur Marie n'a jamais voulu comprendre. Elle regardait cette disposition incessante à m'assombrir, comme une faiblesse dont j'étais la première victime, peut-être même comme une faute dont j'encourais la responsabilité vis-à-vis de la Providence.

» Alors sa passion de s'emparer de moi, de relever mon âme par quelque vigoureux coup d'aile, de me remettre un peu de courage dans le cœur, & comme elle ne craignait pas de le dire, un peu de justice dans la conscience, lui donnait toutes les allures & aussi tout le fanatisme de la prévention. Elle devenait sans pitié & presque sans cœur. Cette intervention au milieu de la quiétude de ma tristesse produisait sur mon âme endolorie & résignée, le même effet qu'une secousse violente imprimée à des organes affaiblis. Au lieu de me rendre quelque initiative & quelque confiance, cette importunité m'ôtait jusqu'à la pensée de réagir.

» Marie se donnait vis-à-vis de moi tous les priviléges d'une mère; elle ne craignait pas de me reprendre comme une enfant, & même âgée comme je l'étais déjà, de m'adresser de véritables réprimandes.

» La tristesse qui vous rend malheureuse en dedans a aussi pour effet de vous rendre maussade au dehors.

» Au point de vue de la sociabilité, c'est peut-être un des arguments les plus décisifs qu'on puisse invoquer contre la mélancolie, que de montrer jusqu'à quel point elle ressemble à la mauvaise

humeur. C'était par là surtout que je donnais prise aux observations de Marie. Je ne voulais pas absolument prendre sur moi de paraître différente de ce que je me sentais. Comme mon âme était constamment à rouler des idées noires, je me présentais à toute heure du jour avec une physionomie sombre & chagrine.

» Lorsque j'étais toute petite, ma sœur avait un moyen de me rendre gaie & d'appeler le sourire sur mes lèvres : elle me montrait quelque friandise & ne manquait jamais d'ajouter : — Ris un peu & je te donnerai le bonbon. Je riais alors, mais je riais avec le même sentiment qu'on apporte à quelque pénible corvée.

» Ma sœur manquait son but. Au lieu de m'ouvrir à la gaieté, cette perpétuelle injonction d'avoir à sourire, cet appel incessant à une joie de commande, ont peut-être fini par me faire considérer ma chère tristesse comme une véritable indépendance & une véritable liberté.

» Je ne suis pas allée souvent au théâtre, une fois seulement, au grand Opéra, un jour que la représentation était donnée au bénéfice des pauvres. C'est là que j'ai vu pour la première fois un ballet. Avez-vous remarqué, Abel, ce sourire qui reste immobile sur les lèvres des danseuses ? Elles offrent ainsi au public qui les regarde un visage calme & gracieux, mais je suis sûre qu'au fond de leur cœur, elles n'en conservent pas moins pour elles leurs chagrins & leurs inquiétudes. Justement comme je communiquais ces réflexions à mon père, il me montra, dans son journal du soir, que l'une d'elles, plus connue que les autres, avait perdu sa mère l'avant-veille du jour où elle paraissait ainsi devant nous.

» Est-il donc bien nécessaire, comme le veut ma chère Marie, qu'on imite dans la vie ces femmes de théâtre ? Faut-il nous considérer comme perpétuellement en scène, toutes les fois que nous nous trouvons en rapport avec le premier venu ? Devons-nous, comme l'actrice, laisser derrière le rideau notre visage véritable pour apparaître, nous aussi, avec les dehors agréables de sentiments que nous n'éprouvons pas ? »

Comme madame de Sugères achevait ces dernières paroles, il se trouva que le coupé était arrêté devant le perron au fond de la cour de l'hôtel.

Abel avait pour le conduire un vieux domestique, familier depuis longtemps avec ses habitudes.

Ce que monsieur de Sugères appréciait avant tout dans la vie d'un homme, comme le signe & le moyen d'une grande supériorité de conduite, c'était l'extrême régularité. Abel détestait cet imprévu qui, sous prétexte de fantaisie, n'est, le plus souvent, qu'un aimable passe-port du désordre ou tout au moins de l'oisiveté.

Voilà pourquoi, quelle que fût l'heure de la sortie, Abel ne manquait point d'être reconduit chez lui à dix heures & demie précises. Il avait encore le temps de parcourir ses journaux & de prendre connaissance de ses lettres avant l'heure de son déjeuner.

Monsieur de Sugères accompagna Julie jusqu'à la porte de sa chambre & passa dans son cabinet pour attendre qu'elle le fît avertir.

VIII

LES RÉFLEXIONS DE MONSIEUR DE SUGÈRES.

Lorsqu'un entretien sérieux & décisif prend, comme il était arrivé pour le jeune ménage, cette tournure particulière que l'un des deux interlocuteurs garde la parole sans songer à se taire, pendant que le second l'écoute sans éprouver le besoin de lui répondre, il ne faudrait pas croire pour cela que la conversation se réduise à un simple monologue, dans lequel le silence du plus discret attesterait son impuissance à répliquer.

Croyez bien, au contraire, que le plus intéressant à entendre n'est pas celui qui, emporté par sa vivacité & cédant à l'entraînement, passe sans désemparer & sans se donner le temps de réfléchir, d'une pensée à une autre pensée, à mesure que les mots de son discours s'enchaînent les uns aux autres; à mesure que les phrases se suivent & s'appellent.

Le second, celui qui ne dit rien, ne laisse pas de soutenir la conversation au dedans de lui-même. Sans doute, il garde le silence & n'intervient pas dans l'entretien; mais s'il vous était donné de lire dans sa pensée, vous verriez que, le plus souvent, la complaisance qu'il met à écouter & la réserve dans laquelle il se retranche, ne sont pour lui qu'un moyen plus sûr & plus commode de réfuter, à mesure, tous les arguments dont on s'arme contre lui.

Monsieur de Sugères suivait avec une vive inquiétude, avec une poignante anxiété, les paroles de Julie. Il attendait avec un véritable battement de cœur chacun des développements où il la voyait entrer. Il faut le dire, il avait besoin, sous cette première impression si défavorable & si choquante, de lutter pour elle dans son propre cœur. Heureusement la Providence n'a point manqué de ménager dans l'âme d'un jeune époux un grand fonds de tendresse, ce trésor d'un nouvel amour qui vous aide à soutenir le premier aspect de défauts dont il faut faire la connaissance & supporter les inconvénients.

Monsieur de Sugères éprouvait pour Julie le sentiment de l'affection la plus vive & de l'estime la plus profonde. Il l'avait vue, suivant la remarque de Julie à propos de sa sœur aînée, il l'avait vue en beau. Il l'avait vue en beau, non pas en ce sens que mademoiselle d'Alvaize offrait aux regards ce front pur & arqué, ces sourcils peints avec tant de

délicatesse & de netteté, cette bouche sévère & correcte, cet ensemble de traits à la fois majestueux & fiers, mélancoliques & tendres dont les médailles grecques de la meilleur époque semblent avoir gardé le privilége & le secret. Il l'avait vue en beau, parce qu'Abel avait, comme mademoiselle d'Alvaize l'aînée, une de ces âmes épanouies qui regardent la joie comme un devoir vis-à-vis de nos proches, comme un acte de reconnaissance envers Dieu.

Abel ne pouvait donc laisser passer sans une protestation intérieure, rien de ce que Julie lui disait avec tant de conviction. De quoi se plaignait-elle au fond, l'ingrate enfant, sinon d'avoir été trop heureuse & trop chérie? Il lui semblait dur, osait-elle dire, de n'avoir point quitté le foyer domestique & d'y avoir vécu sous l'œil de ses parents.

Abel se rappelait sa longue enfance écoulée tout entière loin du pays natal & en compagnie de personnes étrangères. Son père, qui vivait au fond de l'Auvergne, dans un petit village où l'on avait de la peine à maintenir un instituteur, n'avait pu le garder auprès de lui. Il avait redouté pour lui, s'il se fût déterminé à faire venir au château un précepteur, la mollesse toujours dangereuse d'une éducation particulière. Monsieur de Sugères le père pouvait d'autant moins prendre ce parti qu'Abel n'avait point de mère La sienne était morte alors qu'il était à peine âgé de six ans. C'était à ce moment qu'Abel avait été envoyé en pension. Non-seulement il n'avait plus de mère, mais le bon Dieu ne lui avait pas laissé non plus ni de frères ni de sœurs pour les chérir.

Lorsque Abel revenait passer en Auvergne les deux mois de ses vacances, il retrouvait son père seul, habitant au rez-de-chaussée la moindre pièce de ses appartements. Le châtelain de Sugères recevait son fils avec une sorte de tendresse sombre & concentrée. Il jetait sur cette tête jeune & souriante des regards irrités. Cette image vivante de la femme qu'il avait perdue ravivait en lui tous ses regrets.

Cependant, malgré l'isolement de cette triste demeure, perdue sur le flanc des montagnes désertes, isolée de tout voisinage & destinée à être ensevelie chaque hiver sous les grandes neiges, il semblait au jeune pensionnaire que le suprême bonheur aurait été de s'isoler dans cette retraite ignorée. Lorsqu'il voyait son père s'asseoir, silencieux & taciturne, à l'extrémité de cette longue table au bas bout de laquelle se tenaient respectueusement les serviteurs, lorsqu'il se le figurait, pendant son absence, demeurant des semaines entières sans échanger une parole avec âme qui vive, si ce n'est pour les nécessités de l'exploitation, il se serait trouvé heureux de disparaître, lui aussi du monde, de renoncer à tout avenir, & de consacrer obscurément sa vie à distraire l'ennui & à peupler la solitude du vieux gentilhomme.

Julie se plaignait d'avoir vécu fatiguée & accablée en quelque sorte par la tendresse de ses proches. Pourquoi ne lui avait-il pas été donné, au lieu d'habiter pendant toute sa jeunesse l'atmosphère froide & égoïste de Paris, de voir, comme il avait pu le faire lui-même, l'existence si dure, si méconnue, si monotone, que mènent patiemment les habitants de la vraie campagne? Ce n'est pas là sans doute que les enfants pourraient se plaindre, comme mademoiselle d'Alvaize, d'être lassés de la présence & excédés des soins de leurs parents.

Quand Abel rencontrait sur son chemin quelqu'un de ces pauvres petits qu'on envoyait au loin conduire & garder leurs troupeaux. lorsqu'il les apercevait debout à l'entrée des vallons, appuyés comme des statues sur leurs bâtons recourbés, leur chien immobile à leurs pieds, il se sentait pris d'une pitié profonde pour ces créatures de Dieu, pour ces âmes immortelles, condamnées par un arrêt impénétrable de la Providence à vivre dans cet abandon.

Aussi, au retour d'une de ces excursions qu'il renouvelait par tous les temps, pendant chacun des jours de ses vacances, quand il se sentait solidement défendu contre le vent d'automne par ces bonnes murailles massives, quand il voyait fumer sur la table de chêne, à la lueur d'un vieux candélabre doré, cette soupe rustique dont on livrait ensuite les restes aux serviteurs, il se regardait à bon droit comme un des privilégiés de la fortune. Il tirait de son immense amour pour les petits, pour les pauvres, pour les déshérités, une joie, toujours renaissante, de la situation que le bon Dieu lui avait faite à lui-même & des dons qu'il lui avait prodigués.

Julie ne pouvait se consoler de n'avoir point été envoyée en pension. Elle regrettait cette liberté intérieure qui jouit d'elle-même au dedans de soi & s'échappe, en quelque sorte, à travers les mailles impuissantes de la discipline matérielle. Elle se figurait cette intimité avec des compagnes comme une fête perpétuelle. Il lui semblait avoir manqué tout à la fois d'amitiés & de bonheur, parce qu'elle n'avait eu auprès d'elle que sa sœur Marie & que son frère Maurice.

Pauvre Julie! S'il lui avait été imposé, comme à Abel, de passer au milieu de compagnons indifférents ou hostiles, envieux, ironiques, rancuniers, ces belles années de la vie qui ne se retrouvent jamais; si, au lieu de s'abandonner à toutes les tendresses dont elle était prévenue, & de trouver, à toute heure du jour, où reposer sa tête sur un cœur ami, il lui avait fallu, comme le demande cette vie commune, rester toujours sur la défensive & user son temps à dérober ses sentiments & ses pensées aux remarques aiguës de la malveillance, elle ne serait plus tentée de voir, dans la douce intimité de sa jeunesse, je ne sais quelle oppression dont elle a souffert.

Pourtant Abel avait eu à regretter ce temps si dur du collége. Là, au moins, s'il vivait séparé de son père, s'il lui fallait s'endurcir aux relations un

peu rudes & un peu sauvages de ses camarades, subir de la part des maîtres les avertissements parfois médiocrement équitables d'une justice & d'une discipline un peu sommaires, il avait du moins cette consolation d'apercevoir autour de lui des visages humains, d'entendre des paroles, de répondre à une question. A table, si les exigences d'une tradition surannée lui interdisaient d'échanger une réflexion avec son voisin, il le sentait du coude : les regards, à défaut de paroles, leur permettaient de se communiquer leurs pensées.

Au sortir du lycée, Abel avait dû faire son droit, c'est-à dire mener, au milieu de Paris, cette vie de pleine & entière liberté, qui paraissait être le rêve & l'idéal de Julie. Il trouvait la jeune femme bien injuste dans ses murmures. N'aurait-elle pas regretté la douce servitude & la joyeuse tyrannie du foyer domestique, s'il lui avait fallu habiter la froide chambre de l'étudiant, dormir dans ce lit banal, voir autour de soi des meubles indifférents, fatigués, sans souvenirs, s'il lui avait fallu le matin, le soir, à toute heure de la journée, se trouver constamment en face d'elle-même, sans un visage ami à contempler, sans pouvoir, à cet âge de l'expansion & des confidences, raconter à personne le secret qui vous oppresse, l'espérance qui vous soutient, le chagrin qui vous dévore, sans pouvoir demander un encouragement à la veille d'entreprendre, une critique au lendemain de son essai, un sourire à l'heure du triomphe.

Abel n'était pas de ces natures lâches & inférieures qui, dans leur impuissance à supporter cette froideur de la solitude, se précipitent à corps perdu dans les liaisons les plus hasardées & les plus compromettantes. Il avait souffert courageusement. Il avait traversé cette longue période, comme un temps destiné à le mûrir & à le préparer aux devoirs de la vie. Avec autant de courage que de raison, il s'était dit que cette saison de l'adolescence est le moment unique & irréparable où tout homme est mis en demeure de fonder sa propre supériorité.

La résolution avec laquelle Abel de Sugères avait abordé cette crise lui avait donné des forces pour la traverser. Rien ne réussit comme la lutte. Il n'avait pas tardé, dans cet effort suprême qu'il accomplissait au nom de son devoir & de son avenir, au nom du père qui lui avait donné son nom, au nom de la femme encore inconnue dont il devait faire sa compagne, il n'avait pas tardé à recueillir cette jouissance tout à la fois austère & délicate qui naît d'une obligation accomplie & qui augmente si rapidement avec la persévérance dans le bien. Abel, qui passait tant d'heures dans cette chambre étroite où il travaillait chaque jour au coin du feu, avait fini par la quitter pour prendre son appartement d'avocat, sans pouvoir dire ce que représentaient les deux petites gravures suspendues au-dessus de sa commode. Il est vrai qu'il avait la vue basse.

Abel n'avait point perdu à Paris cette disposition d'esprit qui le rendait si pitoyable aux pauvres gens de la campagne & aux petits enfants qui menaient dans les bois une existence si différente de la sienne. Il n'était pas de ces natures indifférentes dont il est difficile d'attirer le regard en dehors d'elles-mêmes, race impitoyable d'égoïstes à la fois mécontents & satisfaits, auxquels rien ne manque & rien ne suffit, aveugles volontaires qui nieraient l'existence des pauvres, qui ne veulent rien voir de tout ce qui pourrait créer un devoir à leur loisir, & ne connaissent en ce monde d'autres infortunes que leurs propres contrariétés.

Il ne pénétrait jamais dans ce cabinet disgracieux & incommode, sans songer à ces jeunes gens faméliques pour qui les études & les inscriptions constituent le luxe du travail. Il les voyait, durant une leçon trop prolongée à la Faculté, tirer avec inquiétude leur vieille montre d'argent & calculer la minute de la répétition qu'ils devaient eux-mêmes donner au sortir du cours. Quelques-uns d'entre eux en étaient réduits à tenir des livres, à faire des copies, à gagner enfin en dehors de leur droit le pain que chaque jour les obligeait à manger. Cette commisération à laquelle si peu d'étudiants s'avisent de songer, se tournait tout entière au profit d'Abel. Au lieu de trouver longues & fastidieuses les recherches de ses études, au lieu de se fatiguer des heures qui se trouvaient ainsi lui appartenir, il avait l'heureux esprit de comprendre l'exception que la Providence avait constituée en sa faveur.

Il faut avouer que les âmes sont bien pénétrées d'elles-mêmes, & qu'elles se laissent aller à de bien étranges illusions. Au moment où mademoiselle Julie d'Alvaize & Albert de Sugères se rencontraient dans le mariage, cette jeune fille à qui tout avait souri, qui avait abusé de tous les privilèges & méconnu toutes les tendresses, osait bien se plaindre la première.

L'idée ne lui venait même pas que, dans les années austères du jeune homme, il lui avait fallu combattre son découragement, son ennui, les difficultés d'une carrière à vaincre, d'injustices à subir, d'épreuves à supporter.

IX

SUITE DES RÉFLEXIONS DE MONSIEUR DE SUGÈRES.

L'ingratitude de Julie envers les siens inspirait à Abel les préoccupations les plus tristes en même temps que les plus légitimes. Il faut toujours, dans le mariage plus qu'ailleurs, en revenir au vieux & terrible raisonnement d'Othello accusant Desdémone sur les suggestions perfides d'Iago, & lui jetant à la face cette parole terrible :

« Tu as bien trompé ton père! »

Il ne faut pas que le jeune époux se fasse là-des-

sns aucune illusion: il peut mesurer d'avance son propre bonheur au bonheur que la jeune fille aura su répandre autour d'elle sous le toit domestique. Il y avait, dans cette amertume qu'éprouvait Julie pour les meilleurs sentiments & les douces conditions de son enfance & de sa jeunesse, plus que de l'injustice; c'était l'égoïsme profond de ce que le langage vulgaire appelle, avec tant de raison, *une enfant gâtée.* Une enfant gâtée, c'est-à-dire une jeune personne incapable de reconnaître les services qu'on lui a rendus parce qu'elle est incapable de les comprendre; habituée à recevoir les hommages & les dévouements avec l'indifférence d'une reine, & ne prenant pas même, comme les souverains, la peine de payer par les dehors d'un sourire les sacrifices de ses serviteurs.

Beaucoup d'autres, à la place de monsieur de Sugères, auraient éprouvé un découragement proportionné à leur déception. N'est-ce pas une perspective étrange pour un époux de la veille, si animé qu'on le suppose en faveur de la paix & de la joie du lendemain, que de se trouver ainsi face à face avec l'expérience fausse & dangereuse d'une première vie. Julie n'avait tiré d'autre conclusion de tout cet amour, de tout ce dévouement qu'on lui avait prodigués, sinon qu'elle était tout à la fois dispensée d'en remercier & autorisée à s'en plaindre.

Que devait faire monsieur de Sugères? Allait-il imiter mademoiselle Marie d'Alvaize, &, comme elle, fatiguer Julie de sa tendresse? Lui aussi, cependant, à l'exemple de sa nouvelle belle-sœur, il tenait pour un devoir étroit d'accepter l'existence comme un bienfait & d'en user comme d'une joie. S'il n'avait pas eu de sœur pour habiter avec lui le vieux château de la petite commune de Sugères & pour lui donner la main à son entrée dans la vie, il n'avait pas laissé de rencontrer dans Paris assez de jeunes filles dans l'intimité d'une famille nombreuse & répandue, pour ne pas ignorer tout à fait la tournure & l'attitude des jeunes personnes de ce temps. Ses souvenirs rendirent à Abel quelque force pour réhabiliter Julie. Elle lui paraissait, malgré les erreurs morales auxquelles elle s'abandonnait pour justifier sa tristesse, bien supérieure encore à tant d'autres jeunes filles qu'il avait vues.

Abel n'avait pu manquer d'être frappé, comme il arrive aujourd'hui à tous les hommes sans exception, de l'attitude maussade & renfrognée avec laquelle la plupart d'entre elles acceptent chacun des jours que la vie leur apporte. C'est à peine si elles daignent les accueillir comme une nécessité & les vivre comme un ennui. Si la poésie ne nous avait pas été livrée toute faite par le passé, si les faiseurs de vers n'étaient dispensés par la tradition de demander leurs inspirations à la nature & à la réalité, personne ne s'aviserait, dans notre siècle, de parler du sourire & de la gaieté des jeunes filles. J'imagine que si nos poètes continuent à répéter ces phrases charmantes, ils s'en servent, comme du vieux bagage mythologique, pour rappeler un temps qui n'est plus, ou évoquer un monde idéal d'autant plus attachant pour les rêves de notre imagination, qu'il est plus en dehors des exemples de la réalité.

Abel de Sugères s'était demandé bien des fois si ces jeunes filles étaient vraiment assez en dehors de la nature & de la jeunesse, pour ne s'animer d'aucune émotion, ou si elles jouaient avec un art inimitable la difficile comédie de l'immobilité & du dédain.

Pour dire ici en un mot ce qu'il aurait probablement expliqué avec beaucoup plus de paroles, cette indifférence de la jeunesse pour toute admiration, cette impuissance à ressentir les mouvements les plus naturels de son âge, cette résistance invincible à l'impétuosité des premières émotions, cette paralysie qui empêche de les éprouver sans que la réflexion ait même besoin de les retenir, n'étaient pas autre chose pour Abel que la forme sous laquelle le scepticisme de notre génération arrive à atteindre les femmes.

Le doute véritable ne consiste pas seulement, comme on pourrait le penser, à méconnaître par des dénégations hardies les vérités essentielles de la loi religieuse ou du sens commun populaire. Considéré sous ce point de vue, le scepticisme effraie. Il apparaît, non plus sous l'aspect séduisant d'une indépendance qui s'affirme, mais avec l'apparence compromettante d'une révolte qui s'affiche.

Les femmes ne se risquent guère dans ces voies. Elles redoutent avec raison ces pointes aventureuses dans le domaine de la témérité. Elles résistent donc, à ce qu'il semble, aux tentations dont les hommes ne savent point se défendre avec le même succès. Malheureusement, ce doute, dogmatique comme une thèse, & provocateur comme une controverse, n'est pas la seule forme par laquelle se manifestent la faiblesse & le découragement des esprits. Combien de femmes seraient étonnées si, à l'heure même où elles protestent contre l'incroyance des hommes & leur infidélité aux grands principes, on venait leur dire qu'au fond de leur âme, elles aussi, sont atteintes du même mal & cèdent à ce même entraînement.

Les grandes vérités morales dont s'éclaire la vie sont faites pour être tout à la fois saisies par l'intelligence & goûtées par le cœur. Le mal dont souffre l'esprit de l'homme, c'est une diminution visible dans la puissance d'affirmer. Les femmes ont, jusqu'à présent, assez bien résisté à cet amoindrissement de l'esprit. En revanche, on peut se demander, comme le faisait Abel de Sugères, si le don exquis de goûter & de sentir les hautes vérités morales ne s'est pas un peu affaibli chez les jeunes femmes, & surtout chez les jeunes filles.

L'éducation à laquelle on les soumet & les livres qu'on leur donne ne sont peut-être pas étran

gers à ce résultat. Sous prétexte de leur assurer des idées plus justes & de rectifier au point de vue de nos connaissances actuelles certains jugements erronés qu'avaient accrédités parmi nous les traditions de l'ancienne littérature, il ne manque pas d'ouvrages ni de cours, même estimés, même répandus, même destinés spécialement à élever le niveau de leur éducation, qui semblent prendre à tâche de rabattre sur les enthousiasmes consacrés, de revenir sur tous les grands hommes, & de provoquer ainsi, contrairement aux vieux usages de la littérature classique, plutôt le découragement que l'admiration.

Abel pensait que, sous la froideur de ce dédain & l'immobilité de ce silence, se cache malheureusement, chez la plupart des jeunes filles, un besoin à la fois impérieux & amer de sévérité & de dénigrement. Ce qui contribuait plus que tout le reste à l'affermir dans cette prévention, c'était leur attitude vis-à-vis des vieilles gens.

On comprend & l'on admet, comme il était le premier à le faire, la réserve que, dans un dîner ou dans un bal, les bienséances les plus vulgaires imposent à une jeune fille vis-à-vis de son jeune voisin ou de son jeune cavalier. Cette habitude & ce soin de maintenir les distances n'ont rien à démêler avec le véritable fond du caractère. C'est précisément pour cela que le monde, avec cette précision de langage qui donne tant de valeur aux moindres nuances de la parole, appelle cette attitude commandée, de la *réserve*. En effet, la jeune fille est tenue de se retrancher en elle-même, de ne point se livrer &, pour tout dire, de se garder jusqu'au moment où il lui sera permis de s'épanouir dans toute la liberté de la femme. La vieillesse dispense les jeunes filles de cette retenue. N'est-ce pas un des plus gracieux spectacles que puissent offrir les relations sociales, que cet abandon & ce laisser aller des jeunes filles, dès que leur interlocuteur se trouve protégé par la majesté de l'âge & paré de sa couronne de cheveux blancs? Les traditions d'abandon & de grâce étaient jadis poussées si loin qu'on se demandait parfois, dans les salons de nos grand'mères, si cette coquetterie, permise à l'égard des vieilles gens, ce luxe de conversations & de sourires n'allaient pas quelquefois à l'adresse de regards plus jeunes & plus intéressés.

Abel qui savait par cœur sa littérature française, se demandait souvent pourquoi ces bons usages avaient disparu. Il voyait les jeunes filles plus maussades encore auprès des grand'mères & des grands oncles que partout ailleurs. C'est déjà une faute que de s'ennuyer auprès de ces vieux parents qui représentent pour nous les ancêtres, & que nous devrions rechercher comme les maîtres & les guides de notre vie. C'est plus qu'une faute, c'est presque un crime de lèse-majesté, que de leur laisser entrevoir l'impertinence de notre ennui ou la fatuité de notre indifférence.

Il résultait de toutes ces observations, que monsieur de Sugères n'avait point été, durant son austère jeunesse, l'ami ni le défenseur des jeunes filles. Il était trop bien élevé pour laisser soupçonner à personne les jugements qu'elles lui suggéraient; mais peu à peu la défaveur avec laquelle il les regardait s'était changée en une espèce d'antipathie & de haine. Elles lui faisaient l'effet du sphinx antique. Belles & muettes comme lui, elles laissaient deviner dans leur regard, dans leur sourire, & jusque dans leur geste & leur démarche, un dédain mal dissimulé, capable d'intimider les plus hardis & de faire réfléchir les plus déterminés.

Mademoiselle Julie d'Alvaize avait paru à Abel ne point rentrer dans ces natures cruelles & tyranniques. Elle portait, dans le monde où il lui avait été permis de la rencontrer assez souvent, une attitude pensive & pleine de mélancolie. On voyait de temps en temps errer sur sa pâle figure un sourire un peu triste, aussi éloigné du dédain que de la gaieté. Tandis que ses compagnes s'abandonnaient autour d'elles à une joie nerveuse dont la malignité de leurs remarques provoquait l'explosion & dont le prochain faisait visiblement les frais, mademoiselle d'Alvaize prenait l'attitude d'un témoin qui se réserve, & non point d'un complice qui s'associe à une méchante action.

« Du moins, se disait monsieur de Sugères, si mademoiselle d'Alvaize n'a pas plus que les autres, les enthousiasmes aujourd'hui perdus, si son âme en est reduite, comme les nécessités du temps paraissent l'imposer aux natures les mieux douées & les plus originales, à se mouvoir dans les horizons effacés de l'indécision & du doute, elle ne laisse pas de conserver cette heureuse supériorité de souffrir au lieu de s'irriter. Cette nostalgie du beau, cette impuissance à s'émouvoir & à sourire, ne se tournent point chez elle en colère ni en sarcasmes contre ses contemporains. Elle fait comme la sensitive suivant l'image tant employée: elle se retourne du côté d'elle-même, se replie sur son propre cœur. Peut-être n'a-t-elle point perdu ce ressort de la vie morale que l'ironie & la malveillance brisent pour jamais. Peut-être cet abattement de Julie n'était-il, au lieu d'un regret sans espérance, qu'un désir sans mesure du bonheur. »

C'est ainsi qu'Abel avait rêvé sa femme. Il s'était fait, comme on le voit, pour se convaincre de l'épouser & pour donner raison à l'entraînement de son propre cœur, une série de raisonnements aussi spécieux dans l'ordre des probabilités qu'erronés au point de vue de la vie réelle. Ceux qui prétendent connaître le cœur humain, & en particulier le cœur des femmes, si difficile à connaître & plus encore à expliquer, devraient bien n'oublier jamais, pour ne point compromettre leurs conjectures, que ces phénomènes moraux, semblables aux faits que la science physique observe, peuvent bien être saisis par l'analyse, mais non point devinés par l'imagination, ou déduits par le raisonnement.

X

PLAN D'AVENIR DANS LE MARIAGE.

Ceux de mes lecteurs qui ont l'habitude des romans ne manquent point de se demander ici, comme ils le font peut-être depuis quelques pages, si les événements enfin ne sont pas sur le point d'apparaître & si l'intrigue ne va pas bientôt commencer. Mais les personnes qui tiendront en mains cette nouvelle ne sont point de celles que les péripéties d'une intrigue, les surprises d'un dénoûment, le mystère d'une équivoque, intéressent plus que cette contemplation directe & immédiate du genre humain. Les événements de la vie diffèrent d'un homme à un autre homme, mais les débats, les tentations, les drames de la pensée demeurent éternellement les mêmes dans toute âme qui a vécu.

Quel intérêt pourraient avoir, pour un esprit sérieux, les entretiens de monsieur & de madame de Sugères? Il peut y avoir sans doute quelque piquant & quelque verve dans les répliques qu'ils sont conduits à échanger; quelque émotion peut résulter de ce choc entre le désenchantement du mari & l'obstination de la femme; mais le côté vraiment instructif & vraiment profond que présente le spectacle de cette union mal assortie n'est il pas tout entier dans la question de savoir avec quelles résolutions & dans quel esprit chacun d'eux s'était proposé d avance d'accepter l'autre?

Ici, Abel de Sugères reprenait tous les avantages que donne à un esprit sérieux & puissant l'habitude de réfléchir & de ne point se laisser surprendre à l'improviste par la vie. Le problème qui se posait devant lui est celui-là même auquel se heurte la paix de tant de jeunes ménages, celui où vient faire naufrage le bonheur de leur commune destinée. Quelle ligne de conduite devait-il tenir avec Julie? Fallait-il s'adresser à son cœur ou à sa raison? Fallait-il parler à son esprit ou à sa sensibilité? Devait-il compter, pour la rallier à sa propre vie, sur la conquête de ses sentiments par la tendresse, ou sur la persuasion de son intelligence par le raisonnement?

Évidemment, mademoiselle Julie d'Alvaize n'avait jamais rien compris à la vie. Elle ressemblait, sans s'en douter le moins du monde, à ces utopistes étranges, à ces révolutionnaires d'autant plus acharnés qu'ils se sentent moins raisonnables, & auxquels aucune forme de la société ne paraît acceptable, aucun acte d'aucun gouvernement excusable.

Le propre de la mélancolie, dès qu'on s'en laisse envahir, c'est de nous ôter, avant toute chose, ce sentiment net & précis qui, à défaut d'autres avantages, nous permet à tout le moins de donner un corps & de fixer un but à nos désirs. Nous savons d'ordinaire ce qui nous manque & ce que nous souhaitons. Quelque élevée que soit notre ambition ou insatiable notre avidité, nous ne laissons pas de pouvoir indiquer le terme au-delà duquel nous consentirons à nous déclarer satisfaits.

Le malheur de mademoiselle d'Alvaize, le côté incurable de son mal, c'était précisément cet état de rêve & d'indécision dans lequel la perdait perpétuellement sa tristesse. Elle était la première à ne pas savoir ce qu'il lui aurait fallu pour être heureuse. Si quelqu'un de ces bons génies qui figurent dans les contes de fées, l'avait interpellée & lui avait promis de combler à la fois tous ses vœux pour la délivrer de tout chagrin, je crois bien qu'elle se serait prise en flagrant délit de bonheur & qu'il ne lui aurait pas été facile de trouver un souhait raisonnable à exprimer. C'est là ce qui rendait tout raisonnement si difficile avec Julie. Le tort de sa sœur aînée avait été précisément de vouloir, non pas seulement la convertir mais la convaincre. Mademoiselle Marie d'Alvaize, esprit logique & partant trop absolu, ne regardait pas comme suffisant de ramener le sourire sur les lèvres de Julie, de lui rendre un peu d'ardeur & d'animation: elle prétendait encore lui faire désavouer sa langueur & sa mélancolie. Elle voulait l'amener à prononcer une condamnation solennelle contre sa tristesse. C'est ainsi qu'à son insu, elle avait elle-même empêché Julie de s'en détacher insensiblement & sans bruit.

J'avertis les hommes entre les mains desquels tomberont ces lignes de faire ici leurs réflexions les plus sérieuses. Les jeunes maris pourront trouver dans ce qui va suivre la clef de plus d'une erreur & la raison de plus d'une fausse démarche vis-à-vis de leur nouvelle épousée. Les mères, à leur tour, en tireront une règle de conduite vis-à-vis de leurs jeunes filles.

Il ne faut pas, dans les âmes qu'on veut former ou reprendre, combattre les méprises du sentiment avec les mêmes armes ni par la même méthode qu'on opposerait aux erreurs de la pensée. Vos raisonnements ont beau être clairs & décisifs, ils n'arrivent pas jusqu'à cette intelligence prévenue. Elle n'y prête pas assez d'attention pour en pénétrer le sens, peut-être même pour en suivre la série. Elle échappe à leur force & à leur portée. Elle se dérobe dans la préoccupation qui l'assiège, dans la passion qui l'anime. Il n'y a plus place, dans cette nature envahie, pour autre chose que pour l'impression dans laquelle elle se plonge & se complaît.

La méprise qui nous fait opposer des idées à des sentiments n'est pas rare dans les premiers temps d'un jeune ménage. Le nouvel époux a, jusque-là, passé sa vie entière avec des hommes. Il les a trouvés, comme il est en effet inévitable avec notre éducation, portés par-dessus tout à prouver ce qu'ils avancent, comme à discuter ce qu'on leur oppose, professant, malgré les résistances de leur

obstination & les entêtements de leur orgueil, un parti pris sérieux de se rendre à toute démonstration solide.

Il n'est pas étonnant qu'avec de telles habitudes, le jeune mari applique au présent les souvenirs du passé, & qu'il se laisse aller à la tentation de convaincre sa femme pour la déterminer. De là, le plus souvent, l'origine de ces discussions aigres ou ironiques dans lesquelles l'effort même par lequel on se contient de part et d'autre contribue à l'irritation que cet effort veut dissimuler. Le mari ne peut concevoir que, pour la première fois, ses arguments les plus sérieux & ses développements les plus clairs, non-seulement demeurent inefficaces mais ne paraissent pas même suivis. Il accuse la bonne foi de sa femme. Il est tout prêt à lui attribuer bien peu de complaisance à l'écouter, ou bien peu de disposition à le comprendre.

La vérité est que toute cette argumentation porte à faux. Elle n'atteint point le sentiment. La sensibilité se replie Le cœur demeure inaccessible & fermé à toutes les ressources de la logique.

Abel de Sugères prit son parti sur-le-champ. Il résolut de ne point tomber dans ce défaut si commun de consumer une partie de sa lune de miel à plaider contre sa propre femme, au risque de se faire regarder tout à la fois comme intolérant & ennuyeux. Il s'arma contre Julie du silence le plus discret & en même temps le plus impénétrable.

Toutes les fois qu'elle recommençait, avec la verve incessante d'une personne qui abonde dans son sens, l'infatigable litanie de ses infortunes & de ses déboires, monsieur de Sugères se gardait de témoigner par aucune marque d'approbation ou de désapprobation son acquiescement ou sa résistance. Il écoutait avec le plus imperturbable sang-froid, avec une politesse bienveillante & tendre, ces récits qu'il avait déjà entendus si souvent. Lorsqu'il s'était mis en demeure de faire une réponse inévitable à une question directe, il se contentait de ces termes d'approbation générale, si spirituellement imaginés dans le monde, pour nous dispenser tout à la fois de mentir, comme de faire connaître notre véritable pensée.

Au lieu de parler, il avait pris le parti d'agir. Il opposait aux lamentations de Julie, & sans jamais refuser d'y compatir par son attitude, son invincible ardeur & sa courageuse animation dans les devoirs de la vie.

Toutes les fois qu'elle insistait sur ses récriminations, ses appréhensions ou ses peines, Abel ne manquait pas, sous prétexte de confirmer son dire de multiplier les exemples analogues, à ce point qu'un jour, madame de Sugères en vint à soupçonner qu'elle n'était peut être pas la seule malheureuse & la seule à plaindre en ce monde. Jusqu'à ce moment, il lui avait presque semblé que le reste de l'univers n'existait pas.

Mais la tristesse d'autrui est loin de suffire à nous rendre notre gaieté. Elle peut, suivant l'aspect où on la considère, ou nous confirmer dans notre mélancolie, ou nous amener à un retour sur la faveur de notre destinée. Madame de Sugères, à partir de ce moment, entra dans ce que je pourrais appeler sa seconde phase.

Elle s'était crue jusqu'alors opprimée par la tyrannie de la tendresse. Comme il faut à la passion qui persiste des motifs nouveaux dans un changement aussi complet de situation, elle se crut, depuis le jour où Abel se permit d'être ainsi heureux à côté d'elle, la déplorable victime de l'indifférence ou du dédain.

Antonin RONDELET.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

REVUE MUSICALE

LETTRES DE GLUCK ET DE WEBER, suite.

Reprise de FREYSCHUTZ

Il se fit sur l'opéra d'*Armide* de rudes & injustes critiques dont l'auteur, tout en voulant paraître les dédaigner, ressentit un vif chagrin. La Harpe publia les couplets suivants, qui furent répandus dans tous les salons de Paris:

Je fais, monsieur, beaucoup de cas
De cette science infinie
Que, malgré votre modestie,
Vous étalez avec fracas
Sur le genre de l'harmonie
Qui convient à nos opéras.
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre Armide ne m'ennuie.

Armé d'une plume hardie,
Quand vous traitez du haut en bas
Le vengeur de la mélodie,
Vous avez l'air d'un fier-à-bras,
Et je trouve que vos débats
Passent, ma foi, la raillerie ;
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre Armide ne m'ennuie.

Le fameux Gluck, qui dans vos bras,
Humblement se jette & vous prie
Avec des tours si délicats
De faire valoir son génie,
Mérite sans doute le pas
Sur les Amphion d'Ausonie;
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre Armide ne m'ennuie.

Suard, admirateur passionné de Gluck, qui, sous le nom de l'Anonyme de Vaugirard, le vengeait de toutes les critiques des piccinistes, décocha à La Harpe & à Marmontel, ses détracteurs, la réponse rimée que voici :

J'ai toujours fait assez de cas
D'une savante symphonie
D'où résultait une harmonie
Sans effort & sans embarras.
De ces instruments hauts & bas,
Quand chacun fait bien sa partie,
L'ensemble ne me déplaît pas ;
Mais, ma foi ! la harpe m'ennuie.

Chacun a son goût ici-bas ;
J'aime Gluck & son beau génie,
Et la céleste mélodie
Qu'on entend à ses opéras.
La période & son fatras,
Les cantilènes d'*Ausonie*,
Pour mon oreille ont peu d'appas ;
Mais surtout la harpe m'ennuie.

Ce Marmontel si long, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle
Et la musique comme un sourd.
Ce pédant à la triste mine,
Et de ridicules bardé,
Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine,
Jamais secret ne fut si bien gardé.

Les aides arrivaient de toutes parts à Gluck, qui ne comptait d'ennemis dans la littérature que Marmontel, La Harpe, Ginguenée & jusqu'au froid d'Alembert. Une lettre adressée à La Harpe, dans le style d'un chantre de village, fut assurément la plus spirituelle & la plus ingénieuse dans la forme de toutes les épigrammes de cette petite guerre.

Plus tard, dans son *Cours de Littérature*, La Harpe, malgré quelques réserves, rendit toute justice à Gluck. Il est le premier à blâmer les excès de langage dans lesquels la polémique s'était laissé entraîner. « Gluck, dit-il, avait compris en homme de génie que si la musique manquait trop souvent d'expression dans l'opéra français, celle qu'elle avait dans l'opéra italien consistait tout entière dans quelques airs & restait indépendante de l'ensemble du drame. » C'est aussi là le jugement de la postérité.

Voici maintenant quelques impressions mélancoliques de Charles-Marie de Weber :

Le 18 janvier 1811, onze heures du soir.

« Sorti des cercles mondains, j'entre dans ma chambre paisible & solitaire. Cette solitude bienfaisante me permet au moins de répudier toute contrainte. Le repos succède aux luttes & aux tempêtes ; sous cette quiétude extérieure, combien peu sauraient voir la douleur qui me ronge en anéantissant mon esprit & mon corps !

» Ce n'est que sous la pression que l'onde se soulève, que le ressort se détend. Ce ne sont que les situations difficiles & périlleuses qui révèlent les grands caractères. S'il en est ainsi, le génie doit se trouver en moi, de même qu'une belle destinée, car jamais mortel ne traversa des circonstances plus défavorables & plus oppressives. Dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances de ma vie, le sort a jeté mille traverses sur ma route ; & si jamais j'ai réussi en quelque chose, les obstacles, les difficultés incroyables qu'il m'avait fallu vaincre, en ont attristé la jouissance. Une insensibilité presque complète contre les coups du destin est le seul avantage que je porte encore en moi. La sensation d'un brisement absolu est si forte, que le plaisir même ne peut plus produire dans mon âme une impression sans mélange. La joie ne m'apparaît plus que comme un fantôme qui me rend toute jouissance amère.

» Dès ma naissance, le chemin de la vie s'ouvrit devant moi autrement que pour tout autre homme. Jamais je ne connus les tendres liens de l'amour entre frère & sœur. Ma mère, la mort me l'a enlevée de bonne heure. Mon père m'aimait avec exaltation, & cependant, faut-il le dire ? malgré le respect & l'affection que je lui garderai éternellement, sa faiblesse pour moi nuisait à ma confiance en lui. Je croyais aussi avoir trouvé des amis ; mais l'habitude de me voir les avait seuls attachés à moi. A peine étions-nous séparés, que déjà j'étais oublié. Je me réfugiai alors dans l'art ; j'adorais en idolâtre les grands artistes, & dans l'intimité, je les trouvais, avec la divinité que je leur avais prêtée, aussi abaissés que je me trouvais bas moi-même. Si les maîtres se compromettent, que peut faire l'élève ? Si je n'eusse trouvé en toi, art divin, les règles pour me maîtriser moi-même, j'eusse été perdu. Et toi, mon unique soulagement, mon tout, peux-tu donc te trouver en ennemi sur ma route ? Dans l'ardeur de mon embrassement, je rencontre le sentiment de mon néant & je le renverse à terre. Force de l'humanité, piéges qui nous environnez, pourquoi venir vous placer entre l'art mon seul ami & Dieu ? En me soumettant à vous, ennemis tout-puissants, je m'anéantis, je me perds, je prononce mon arrêt de mort ! Bref, misère est

le mot de l'homme, en rien il ne peut approcher de la perfection. Toujours mécontent, en désaccord avec lui-même, il personnifie le mouvement perpétuel, continuellement ballotté, sans force, sans volonté, sans repos. »

Mais il faut savoir se borner; n'abusons pas de la permission qu'on nous laisse de puiser dans ce charmant petit volume, dont il nous a paru intéressant de donner à nos abonnés quelques fragments épars, puisqu'ils concernent deux de nos grandes illustrations musicales : Gluck & Weber.

* * *

Le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de l'art musical, *Freyschütz*, a été représenté ces jours-ci à l'Opéra. Mais cette lutte sublime du bien & du mal avait besoin d'une interprétation de premier ordre, & malgré le talent des acteurs, chanteurs ou cantatrices, l'exécution ne s'est pas élevée à la hauteur de l'œuvre. Cependant l'orchestre s'est bien conduit, & mademoiselle Hisson s'est tirée honorablement de l'adagio du grand air. Mais le sextuor & le dernier finale ont été déplorables; un ouvrage de l'importance du *Freyschutz*, de Weber, dont les perfections ont besoin d'être mises en lumière par des artistes savants, n'admet pas la médiocrité des interprètes.

Marie Lassaveur.

Correspondance

FLORENCE A JEANNE

Tu n'ignores pas, ma petite Jeanne, de quelle importance est, pour une ménagère, la confection des confitures, des sirops et des conserves.

Cette époque de l'année — en province surtout, car à Paris le manque d'espace pour serrer les conserves, fait qu'on est obligé de les acheter, au jour le jour, dans un grand nombre de ménages — cette époque, dis-je, est le moment du *grand coup de feu* : les fraises, les cerises, les groseilles, les framboises, le cassis, tout est mûr à point et n'a qu'à se transformer, selon le plus ou moins de talent de la maîtresse de logis ou de sa cuisinière, en une foule de choses exquises.

Moi, qui confectionne mes confitures sans l'aide de personne, je les ai terminées depuis une quinzaine de jours déjà ; mais la mère de mes jeunes cousines pouvant récolter elle-même, dans un immense jardin qu'elle possède hors la ville, les fruits qui lui sont nécessaires, ne s'est pas autant pressée. Il lui fallait d'ailleurs choisir un jour à la convenance de tout le monde, car on va faire la cueillette en famille, & je te laisse à penser si c'est une partie de plaisir longtemps préméditée à l'avance !

Le lendemain, non pas dès l'aube, mais dès une heure assez matinale, ma cousine & ses filles, aidées de leur grosse servante belge, se mettent à la confection des confitures, sirops, conserves, etc., etc. Ah! dame, c'est une grande besogne & une grave préoccupation.

Pour mes jeunes cousines, elles se prêtent à la circonstance, suivant leurs divers caractères : — Emma profite de l'occasion pour demeurer dans cet affreux négligé, sans goût, ni grâce, qui lui plaît tant & qui lui attire sans cesse les remontrances de sa mère & de sa sœur. Juliette, au contraire, se travestit, sous prétexte de confitures, en pimpante cuisinière d'opéra comique, & a bien soin de regarder dans chaque miroir devant lequel elle passe, si ce costume inusité lui sied. — Fanny seule, la petite Fanny, qui commence cependant à devenir grandelette, s'occupe de la besogne du jour sans arrière-pensée... c'est-à-dire sans arrière-pensée... je m'avance un peu trop peut-être... car si elle n'est pas désordonnée ou coquette, ma jeune cousine est légèrement friande.

c'est encore de son âge... elle trouve fort agréable de manger des cerises, & en retirant les noyaux; de goûter à ce jus vermeil que la fermentation va transformer en sirop; de s'assurer que les gelées sont prises à point & les marmelades suffisamment cuites; d'*utiliser* enfin à son profit l'écume mousseuse & sucrée que l'on retire de la bassine & que ses sœurs dédaignent.

C'est au milieu de ce tohu bohu, que moi, Florence, j'eus la maladresse de tomber hier. Je compris bien vite que la présence d'une étrangère, si intime qu'elle puisse être, est plus embarrassante qu'utile en pareil cas, et j'allais prendre congé de ces ménagères, après leur avoir souhaité bonne réussite dans leurs multiples entreprises, quand Fanny s'accrocha à moi.

— Cousine Florence, vous m'avez parlé une fois, en hiver, d'un délicieux bonbon aux fraises fraîches que vous saviez faire. Voici des fraises, du sucre — Fanny m'en présentait un pain tout entier; — tandis que maman & mes sœurs sont occupées d'un autre côté, montrez-moi, je vous en prie, comment vous l'exécutez.

— Mais il nous faut du feu, petite Fanny, & nous gênerions ces dames. Ce sera pour une autre fois.

— C'est cela, une autre fois !... se récria l'enfant d'un ton boudeur, pour qu'il n'y ait plus du tout de fraises & que vous me remettiez encore à l'année prochaine !... Non, non, soyez complaisante, cousine, & je vous donnerai, pour vous remercier, la recette d'une soupe aux cerises très-bonne, que je vois faire quelquefois à maman & que votre mari aimera beaucoup, j'en suis sûre.

Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant la rusée petite fille essayer de me prendre par mon faible : il n'y a plus d'enfants, vraiment!

— Allons, je me rends, dis-je gaiement, mais à la condition que nous aurons la permission de votre mère & que nous nous fourrerons dans un petit coin où nous ne dérangerons personne.

— Non, personne absolument, se hâta de répondre Fanny. Tenez, voici justement un fourneau inoccupé...

Sans plus résister, je pris une cuillerée à bouche de grosses fraises de jardin bien mûres & bien parfumées, soigneusement épluchées, cela va sans dire. Je les écrasai & les délayai dans une soucoupe, à l'aide d'une petite cuiller; puis, lorsqu'elles furent réduites en purée, je les passai dans une mousseline claire — il n'y avait pas là de tamis. — A la rigueur, j aurais pu ne pas les passer du tout, mais le grain du bonbon eût été, dans ce cas, moins régulier.

Je pris ensuite 250 grammes de sucre cassé en morceaux & les trois quarts d'un verre d'eau. Je mis eau & sucre dans un poêlon que je plaçai sur le feu. — Le sucre est cuit à point lorsque, trempant la cuiller dedans & en l'en retirant, il tombe de cette cuiller en formant une perle.

On ôte alors le poêlon du feu, on verse rapidement dans le sucre cuit la fraise écrasée, & l'on tourne le mélange le plus vite possible, jusqu'à ce qu'il épaississe un peu, mais pas assez pour ne plus pouvoir couler.

Alors on se hâte d'en former des pastilles, en le déposant par petites cuillerées sur un papier, sur une tole ou sur un marbre. On peut aussi le mettre dans de petites caisses de papier préparées à l'avance, où on les laisse ensuite se raffermir pendant quelques heures. Plus on va vite dans ces diverses opérations, plus on est sûre de réussir ce bonbon, qui a un goût de fraise exquis.

On peut, paraît-il, le faire avec tous les fruits possibles, framboises, cerises, groseilles, oranges, citrons, etc., voire même avec des pétales de fleurs d'oranger qu'on hache très-fin & que l'on mêle, en tournant comme pour les fraises, avec le sucre cuit.

En outre, j'ai entendu dire que plus le fruit qu'on emploie est acide, moins il faut mettre de jus pour parfumer, & plus il est nécessaire de tourner longtemps avant de verser les pastilles & d'avoir du sucre bien cuit.

Fanny, enchantée de ces renseignements, & encore plus du bonbon aux fraises, voulut tout de suite s'acquitter envers moi, en me disant comment se fait la fameuse soupe aux cerises de sa maman. Ces détails qu'elle me donne à ce sujet ne sont pas aussi complets que je l'aurais voulu, j'hésite un peu à te les envoyer... pourtant, comme cette recette est peu compliquée, il me semble qu'il te sera facile de suppléer, si tu l'essaies, à tout ce que ma petite cuisinière en herbe a omis.

Cette soupe se compose simplement de cerises noires cuites dans un plat ou terrine de terre, avec du sucre — comme des cerises en compote, j'imagine — & auxquelles on ajoute des tranches de pain faites à l'avance dans une casserole, avec du beurre frais.

Comme tu vois, chère Jeannette, cela n'est pas bien difficile & ne peut être non plus bien mauvais, en cas de non réussite.

Une chose que l'on prétend exquise, c'est la liqueur de cassis, dont tu vas trouver plus bas la recette. Celle-ci, je la tiens, pour plus de sûreté, de la maman de Fanny elle-même. Ma cousine a, dans notre petite ville, une réputation véritable pour la confection de ce cassis.

Elle met, pour une bouteille de bonne eau-de-vie, 500 grammes de grains de cassis & 125 de framboises qu'elle laisse macérer pendant six semaines, puis qu'elle filtre & sucre avec 500 grammes de sucre. Alors la liqueur est faite. Ce n'est pas plus malin que cela!

On peut boire ce cassis tout de suite; mais si on le laisse vieillir pendant six mois, il est délicieux. Fais-en l'expérience, & si cette expérience est heureuse, bois un peu du nectar que tu me devras, à la continuation de notre bonne & déjà si vieille amitié. A l'instar du cassis de ma

cousine, cette amitié ne fait que gagner avec le temps... de mon côté, du moins. Puisse-t-il en être de même du tien!

Ta dévouée

FLORENCE.



MODES

Les cages sont généralement supprimées avec les costumes courts, ou au moins très-amoindries & les tournures beaucoup moins volumineuses que précédemment.

Il faut que les étoffes bouffent elles-mêmes en se drapant.

On met assez d'ampleur dans les jupons, & il ne faut biaiser que les lés du devant.

Les secondes jupes se taillent assez longues pour pouvoir, en se relevant, former beaucoup de plis de côté, & de bouffants par derrière; elles ont l'aspect très-court devant.

Il faut que les lés de derrière soient beaucoup plus longs que ceux de côté. On fronce le surplus en long, à la couture, dans le haut de la jupe, ce qui forme naturellement une tournure bouffante.

Je t'engage beaucoup à relever ces jupes en dessous avec des boutons posés à la ceinture & des cordons venant s'y boutonner, parce que tout cela peut se défaire, & la jupe par conséquent se déchiffonner & conserver sa fraîcheur. Quand, au contraire, les bouffants de la robe sont assujettis, il est impossible de la plier, ce qui est cependant nécessaire, surtout quand on doit voyager.

On porte beaucoup de grandes casaques ou tuniques, ouvertes devant & retroussées sur les jupons de dessous. — Puis, de grandes vestes françaises, à revers, comme celle-ci, par exemple.

Le costume est en popeline de laine gris perle. Le jupon a trois volants en biais, bordés en bas & en haut de 5 centimètres de châlis satiné de même teinte. — Grand gilet de châlis. — Veste boutonnant au cou; elle va en s'ouvrant, et laisse voir entièrement le gilet dans le bas. Les pans de cette veste, qui est ajustée, sont doublés de châlis. Ils se retournent en revers de chaque côté.

Par derrière, la veste est également ouverte, en formant revers doublés. Le tout est assez long & un peu relevé de côté, en arrière, près de la taille. Les manches ont un grand revers en gantelet.

Ce costume peut aussi être doublé en soie de couleur.

La grenadine noire a beaucoup de vogue par ces jours de chaleur. On en fait de charmantes toilettes de différentes façons. Les dessous sont noirs ou de couleur.

Voici deux jolis modèles, faciles à copier.

Jupon en soie mauve avec quatre volants alternés : deux de grenadine noire ourlée, deux de soie mauve découpée. — Seconde jupe en grenadine noire avec volant pareil ourlé. — Corsage décolleté en soie mauve. — Corsage montant en grenadine noire. — Manches larges avec volant. — Ceinture de soie mauve à large nœud derrière.

Autre modèle.

Jupon de foulard vert émeraude, avec trois volants de grenadine noire, ayant au bord un plissé de mousseline blanche garni de petite valencienne & recouvert à moitié d'une dentelle noire.—Petite jupe bouffante ornée de même. Le volant de cette jupe fait suite à ceux du jupon, ce qui ne laisse pas voir d'intervalle sur le jupon vert. — Le corsage est à basques, montant, doublé de soie verte, & ouvert devant sur un gilet vert, ou sur une chemisette blanche. — Les manches, moitié larges, garnies, ainsi que les basques & le tour du corsage, comme les jupes.

Ce même costume est fort joli sur noir, gris perle, cerise & violet. On peut aussi n'avoir que le corsage & la petite jupe sur un jupon uni.

Les dentelles noires se portent beaucoup pour les toilettes habillées du soir, aux eaux ou aux bains de mer.

On met des volants de dentelle plus ou moins hauts sur jupons de couleur. Corsage, petite jupe ou tunique composée souvent avec un ancien châle de dentelle de Chantilly, de guipure, ou même de dentelle espagnole.

Ces dentelles font très-bien sur du foulard, de la sultane ou même du linos blanc — Ceinture & nœuds cerise relevant la jupe de dentelle noire.

Les dentelles de Bruges sont fort à la mode. On en fait de jolies imitations pour garnitures.

La toilette suivante était destinée à une jeune fille dont la mère va donner une soirée dansante à la campagne :

Corsage de dessous décolleté en sultane rose (ou en foulard). Jupe de même étoffe, longue, à queue, avec un grand volant en biais, surmonté de trois bouillonnés. — Petite jupe de mousseline blanche très-claire.

Cette jupe est ouverte par derrière, & formée par deux grands & larges pans noués qui retombent très-bas sur la jupe rose. Le tout est garni d'un entre-deux & d'une dentelle d'imitation de Bruges. — Deux corsages : un décolleté, froncé à la vierge, avec petites manches courtes & bouffantes. — l'autre montant, ouvert devant & retenu par des nœuds de rubans roses. — Larges manches avec entre-deux & dentelle. On peut remplacer l'imitation de Bruges par de la fausse valencienne.

Les anciennes guipures blanches & le filet brodé s'emploient aussi beaucoup pour garnitures &

ressortent très-bien sur le noir ou les couleurs unies.

Le blanc est toujours très-élégant, surtout à la campagne. En piqué, en basin, jaconas, mousseline, grenadine, châlis, etc.

On orne beaucoup les robes de couleur unie de plissés plats en mousseline blanche.

Moins de vêtements à ceintures ; elles se mettent souvent sous les basques des corsages, & se font courtes & larges.

Les chapeaux ronds l'emportent beaucoup sur les chapeaux fermés, pour le moment. Ils sont étroits & un peu élevés. On les orne de plumes, de gaze, de crêpe de Chine, de nœuds de faye.

Il les faut assortis aux toilettes ou tout noirs avec petite plume de couleur, que l'on change à volonté. J'en ai vu de fort bon goût chez madame Camille, 3, rue Rougemont.

J'en ai remarqué un charmant pour mettre avec une robe noire, bleue ou blanche.

Il est en paille noire, avec bord retourné par derrière, & doublé en velours noir. — Tour de plumes noires. Plume bleue sur le dessus, avec nœud de faye noire. Quatre grands bouts doubles, dont deux en faye bleue & deux en faye noire, retombent sur les cheveux.

Les chapeaux en paille marron avec ornements de même nuance sont très-distingués.

J'ai encore remarqué dans cette maison, pour mettre avec un costume de percale rayée violet & blanc, un petit chapeau délicieux de fraîcheur.

Il est en paille de riz, bordé d'un large velours violet. — Écharpe de gaze violette tournant autour du chapeau, avec bouts tombant derrière. Sur le sommet de ce chapeau, étaient placés trois petits bouquets de violettes des bois avec leurs feuilles.

On pose beaucoup de grandes branches de fleurs tombantes sur les chapeaux fermés, telles que l'acacia, les passe-roses, la glycine, les clochettes, etc.

Tu trouveras, du reste, chez madame Camille, une collection des plus choisis de tous les modèles, où tu n'auras absolument que l'embarras du choix.

⁂

La machine à coudre est aujourd'hui dans toutes les familles. On a compris de quelle utilité pouvait être cette merveilleuse ouvrière, faisant 1500 points à la minute, & qu'on dirige à son gré.

Dans les familles, le travail à la machine est un plaisir & un amusement ; on se réjouit à la vue d'un ouvrage terminé en deux heures & qui jadis eût demandé deux journées entières. L'habitude des travaux chez soi va devenir générale, & quelle économie dans l'intérieur d'un ménage !

La machine Willcox & Gibbs (1) réunit toutes les perfections dans sa construction aussi simple qu'ingénieuse — elle a encore ce précieux avantage de ne faire aucun bruit & de présenter l'aspect d'un meuble que l'on peut rendre aussi élégant qu'on le désire. On en a de fort jolies de 250 à 300 fr.

(1) 82, boulevard Sébastopol.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODE

Première toilette. — Robe en batiste de l'Inde, ornée de volants plissés, surmontés d'un biais fixé par des nœuds posés de distance en distance ; tunique garnie de même, boutonnée devant. — Petit paletot droit demi-ajusté, avec ornement rappelant celui de la jupe. — Chemisette en batiste avec col et bas de manche garnis d'un petit tuyauté bordé d'une valencienne.

Deuxième toilette. — Robe en crêpe de Chine avec haut volant en biais, et ruche double formant tête. Tunique pouff, à corsage décolleté et manche ouverte, garnie de la ruche double ; on peut, avec cette toilette, mettre la chemisette en étoffe pareille à la robe, ou une chemisette blanche, ou pour grande toilette un fichu ouvert et des manches à sabots en mousseline ou tulle. — Chapeau orné d'une draperie en crêpe de Chine, touffe de roses de haies.

Costume de petit garçon de quatre à cinq ans. — Jupe plissée en piqué blanc brodé de soutache noire. — Veste droite à revers ornée de la même broderie. — Chemisette en toile fine.

GRAVURE D'ENFANTS

Costume de petite fille de neuf à onze ans. — Robe en foulard japonais, ornée de trois petits volants en biais surmontés d'une ruche. La tunique relevée est bordée



Imp. Mourot et Falconer r. Cte Lemaire 51

3765

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1

de la même ruche surmontant un seul volant. — Corsage à basque fendue avec ruche plus basse. — Chapeau en paille anglaise avec biais de velours et touffe de fleurs.

Toilette de baby de deux à quatre ans. — Robe en piqué avec large revers en piqué de couleur, maintenus par des boutons. — Corsage décolleté à longue basque orné des même revers plus petits. — Ceinture baby en taffetas. — Chemisette décolletée, en nansouk, avec petite garniture brodée.

Toilette de petite fille de six à sept ans. — Robe en foulard avec ruche coquillée et lisérée en taffetas; sur la jupe deux papillons en taffetas. — Corsage ouvert orné d'une ruche plus petite. — Manche fermée par la ruche. — Chemisette garnie d'une valencienne basse.

Toilette de petite fille de dix à douze ans. — Robe en linos, avec biais en taffetas formant tablier — Tunique double ornée d'un volant plissé surmonté de deux biais; emmanchure garnie d'un plissé simulant la manche courte. — Chemisette en mousseline avec entre-deux brodés. — Chapeau en paille orné d'une draperie en gaze; traine de petites roses de haies.

Costume de petit garçon de sept à huit ans. — Jupe en coutil à larges plis devant, cordes retenues par des nœuds; poche aumônière. — Veste pareille, à revers bordés d'une corde plus fine. — Chapeau en paille avec galon uni.

SEPTIÈME CAHIER

Pelote — M. D. enlacés — C. B. — Petite guirlande pour chemise d'homme — L. M. enlacés — Parure et entre-deux pour chemisette d'enfant — Rosalie — ornement pour robe — Effilé noué — Disposition des bouquets Pompadour, tapisserie coloriée donnée en juin — Porte-visites — Entre-deux — Louise — E. H. B. — Col Impératrice, dentelle renaissance — Thérèse — Bonnet d'enfant dentelle renaissance — Coin de cravate — F. G. — Petite bande applique — Éva — Serviette à thé au crochet — Panier à bonnet — Étoile gothique au crochet — Parure col à revers — Mouchoir — M. L. assortis — E. Z. — A. P.

PLANCHE VII

PATRON

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage décolleté, deuxième toilette, gravure de ce mois. (3759.)

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour ameublement.

ABAT-JOUR

Première partie de l'abat-jour.



Les abonnées à l'édition hebdomadaire & à l'édition bi-mensuelle (couverture verte) recevront pendant ce mois les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Corsage à revers.
Tunique boutonnée.
Corsage décolleté, à basques, pour baby de deux à quatre ans.
Corsage, petite fille de neuf à onze ans.
Corsage décolleté, petite fille de six à sept ans.
Tunique, petite fille de dix à douze ans.

} gravure d'enfant n° 3760 1er juillet.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Paletot, première toilette (gravure n° 3759, 1er juillet).
Robe brodée, baby de deux ans.

Les abonnées à l'édition hebdomadaire (couverture orange) ont reçu pendant le mois de mai les planches suivantes de travaux d'aiguille et de fantaisie :

N° du 11 JUIN.

Carré dentelle Renaissance. — Bonnet grec en drap ou velours, soutaché. — Boîte à timbres. — Ruban en toile brodé. — Housse en coutil brodé pour fauteuil de jardin.

N° du 18 JUIN.

Pelote pour toilette, drap satin et broderie modèle nouveau. — Blague à tabac en drap. — Corbeille de toilette pour Baby, en jonc avec application de cachemire brodé.

N° du 25 JUIN.

Ouvrage en perles : Bourse pour dame. — Lingerie. — Deux bas de jupon, percale, feston jours et dentelle. Modèle des jupons montés. — Deux tabliers en Nanzouk pour enfant. — Alphabet : Anglaise, Plumetis.



MOSAÏQUE

CURIOSITÉS HISTORIQUES.

Philippe Strozzi, en 1569, répartit les vieilles bandes françaises en quatre régiments nommés Gardes-Françaises — Picardie — Champagne — Piémont. Lors de l'avénement de Henri IV, son régiment de Gardes protestants prit le nom de Navarre, & son rang, après Picardie, à la droite de l'armée française. A Jemmapes, Navarre devint le 5e de ligne, chargea en répétant son vieux cri de guerre : *En avant! Navarre sans peur!* En entendant ce cri, Auvergne, devenu le 17e de ligne, répondit immédiatement : *Toujours Auvergne sans tache!* (*Histoire des Condés.*)

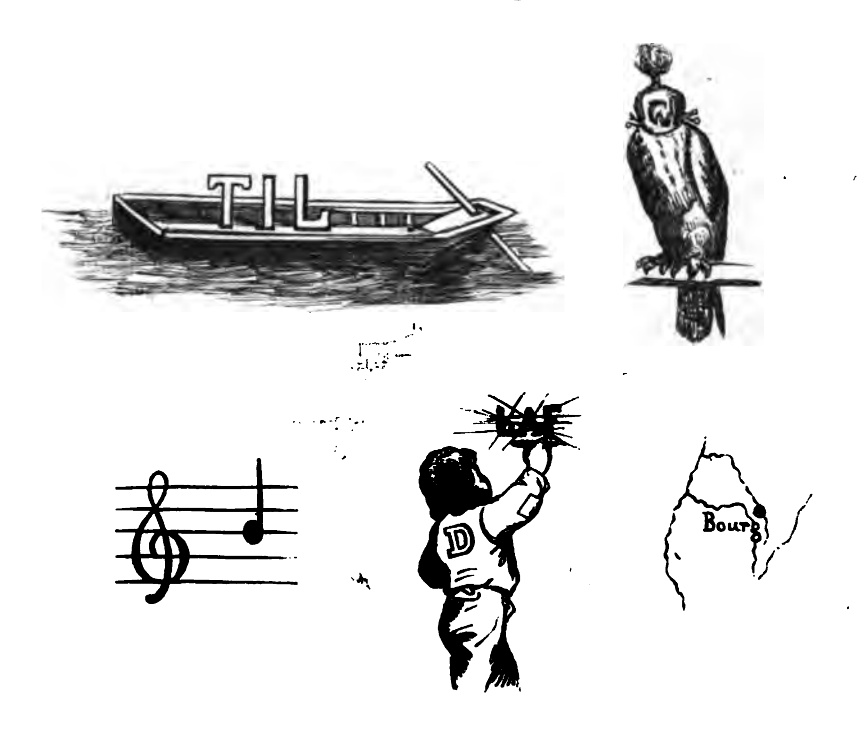
PETITE LÉGENDE.

Anne de Bretagne, la jeune duchesse, voulait faire paver en or la salle d'un de ses manoirs. Elle présidait aux travaux, lorsqu'on trouva sur le sol une taupe immobile. Anne s'étonnait qu'on ne pût tirer ce petit animal de son profond sommeil. Un maçon lui dit : Noble dame, la taupe est morte! Ce fut ainsi que la petite duchesse apprit ce que c'était que la mort, car ses courtisans avaient pris soin de ne pas lui faire connaître la fin de toutes choses. Alors, elle prit l'or dont elle voulait parer son manoir, et elle le donna aux pauvres, afin de s'assurer, après sa mort, une place dans les tabernacles éternels.

Le mot du Logogriphe de Juin est : AGNÈS

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Mieux vaut assez que trop.

RÉBUS



2019 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

SHAKESPEARE

(DERNIER ARTICLE.)

Il nous reste à parler des trois grandes œuvres de Shakespeare, chefs-d'œuvre terribles dont le remords ou le désespoir sont les héros ; ils montrent dans son vrai jour ce grand génie, qui n'est pas *lui* quand il est enjoué, qui n'est pas même *lui* quand il est ardent & passionné. Son caractère fut, au témoignage de ses contemporains, doux & agréable, mais son imagination s'éveillait surtout au contact de ces images sombres que le crime enfante ; la légende de *Macbeth*, meurtrier de son roi & de son hôte, celle d'*Hamlet*, qui veut venger son père assassiné, celle du *Roi Lear*, devenu fou quand ses filles sont devenues ingrates, ces trois légendes qui, aussi bien que celle de Faust, sont encore populaires dans le nord de l'Europe, offraient à l'âme de Shakespeare les cordes tragiques, pleines de douleur & d'épouvante, que, mieux que tout autre, il sut faire vibrer.

Voici le sujet d'*Hamlet* :

Le roi de Danemark vient de mourir d'une manière inopinée & mystérieuse; sa veuve, la reine Gertrude, après quelques jours de deuil, a donné sa main au frère de son mari défunt. La pièce s'ouvre par les réjouissances de ces noces & les expressions du sombre chagrin d'Hamlet, qui pleure à la fois la mort de son père & la légèreté de sa mère. Il ne soupçonne pas le crime, il voit seulement la faiblesse du cœur, & il s'afflige.

« O Dieu! ô Dieu! combien insipides, fastidieuses & vaines me semblent toutes les jouissances de ce monde! Quelle pitié! c'est un jardin en friche qui ne renferme que des plantes grossières & malfaisantes; se peut-il que les choses en soient venues là? Mort depuis deux mois, à peine deux mois, un roi si excellent, si plein de tendresse pour ma mère, qu'il ne pouvait endurer que le vent soufflât trop rudement sur son visage! Ciel & terre! faut-il que je me le rappelle!... & cependant, un mois à peine écoulé... Je n'y veux plus penser! Fragilité! ton nom! c'est la femme! Un mois seulement, avant d'avoir usé la chaussure avec laquelle elle avait suivi le convoi de mon pauvre père, elle-même, cette femme! — O ciel! un animal privé de la raison eût prolongé davantage son deuil. Elle s'est remariée avec mon oncle, le frère de mon père; au bout d'un mois, avant que ses larmes hypocrites fussent séchées dans ses yeux rougis, elle s'est mariée! O coupable précipitation! ce n'est pas bien, il est impossible que cela tourne à bien ; mais brise-toi, mon cœur, car il faut que je me taise. »

L'ombre de son père lui apparaît & lui dit :

« Venge ma mort causée par un meurtre infâme! Écoute-moi, Hamlet! On a fait courir le bruit que tandis que je dormais dans mon jardin une vipère m'avait piqué ; mais connais la vérité, noble jeune homme. Le serpent dont le dard a tué ton père porte aujourd'hui la couronne.. Je perdis par la main d'un frère la vie, ma couronne & mon

épouse. La mort me surprit en état flagrant de péché, sans préparation, sans avoir reçu les derniers sacrements, sans avoir eu le temps de régler les comptes de ma conscience, & obligé de paraître devant mon juge, chargé de tout le poids de mes iniquités. Oh! horrible! horrible! comble de l'horrible!

La raison d'Hamlet chancelle à cette funeste révélation; il semble que la pureté de son âme n'ait pu soutenir le spectacle du crime & que son intelligence l'abandonne dès qu'elle se voit aux prises avec la plus sombre réalité. Il repousse ses amis, ses compagnons d'armes; il repousse Ophélie, sa fiancée.

« Allez vous enfermer dans un cloître, lui dit-il. Pourquoi vouloir donner le jour à une race de pécheurs! où est l'utilité que des êtres tels que moi rampent sur la terre? Allez dans un cloître. »

OPHÉLIE, *seule.*

Oh! quelle noble intelligence est ici détrônée! le coup d'œil de l'homme de cœur, l'épée du guerrier, la parole du savant, l'espérance & la fleur de ce royaume, tout cela est détruit, détruit sans retour, & moi, des femmes la plus affligée & la plus malheureuse, je suis condamnée à voir cette haute raison, pareille à une cloche fêlée, ne plus rendre que des sons faux & discordants, & tant de beauté & de jeunesse flétrie dans sa fleur par le vent de la démence. Oh! malheureuse d'avoir vu ce que j'ai vu, de voir ce que je vois!

Raisonnable au milieu de sa folie, il veut exhorter sa mère au repentir; il lui parle avec une violence mêlée de tendresse & de douleur qui rendent cette scène fort belle, quelle que soit la liberté du langage & la force des invectives. Chez Hamlet, l'indignation se mesure à la pureté de son âme & aux sublimes idées qu'il avait de la vertu; malheureux à l'excès, il frappe en aveugle autour de lui. Ophélie devient folle sous les sarcasmes amers dont il l'accable; la reine Gertrude sent le remords s'éveiller dans son âme frivole, & le roi lui-même frémit à la pensée de son crime. La pauvre Ophélie se noie en errant au bord d'un ruisseau.

« Elle cherchait à suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés d'un saule; la branche sur laquelle elle posait le pied s'est rompue, & tous ses trophées sont tombés avec elle dans l'onde éplorée. Ses vêtements, se déployant autour d'elle, l'ont quelque temps soutenue sur les flots comme une sirène, & alors elle s'est mise à chanter des fragments de vieux airs, comme si elle n'avait pas eu le sentiment du danger qu'elle courait, ou comme si elle fût née dans cet élement: mais cette situation ne pouvait longtemps durer, ses vêtements chargés d'eau ont interrompu le chant mélodieux & entraîné l'infortunée au fond des flots. »

Hamlet assiste aux funérailles de celle qu'il a aimée, mais il ne la pleure pas, il s'écrie simplement :

« Quoi! la belle Ophélie! »

Laërte, le frère de la jeune fille, le provoque en combat singulier; ils se tuent l'un l'autre, & Horatio, son ami, s'écrie :

« Maintenant se brise un noble cœur! Adieu, aimable prince, puissent les anges bercer votre sommeil! »

Quoiqu'il y ait dans cette pièce grand nombre d'incidents: la mort de Polonius, le père d'Ophélie, la représentation dramatique où des acteurs jouent devant le roi & la reine de Danemark une tragédie qui est leur propre histoire, la folie d'Hamlet est le véritable sujet de ce poëme, & c'est vraiment une idée digne du génie de Shakespeare que d'attacher plus de prix au naufrage d'une âme qu'aux périls que courent les corps. Dans le célèbre monologue, *Être ou n'être pas*, la raison d'Hamlet est en proie à une hallucination causée par la douleur; il se demande s'il existe, si la vie éternelle existe, quoiqu'il ait de bonnes raisons pour n'en pas douter, lui qui a vu l'ombre, *la pauvre ombre;* mais tout chancelle en lui, autour de lui; il ne veut aucune consolation, & il flétrit, il arrache en quelque sorte de ses propres mains tout ce qui rend la vie consolante, tout ce qui ôte de ses terreurs à la mort. Ah! ce n'est ni l'ombre apparue, ni le sang versé ni le poison coulant dans les veines du meurtrier, ni Ophélie noyée au milieu de ses guirlandes qui rendent cette tragédie sinistre! la tempête élevée dans l'âme d'Hamlet suffit.

Macbeth s'ouvre par une scène au milieu des bruyères de l'Écosse; trois sorcières font bouillir le chaudron magique, en dévouant à la maladie, à la mort ceux qu'elles haïssent. Macbeth paraît devant elles, elles tournent vers lui leur visage hideux & le saluent.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut à toi, Macbeth! salut, thane de Glamis!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth, salut! thane de Cawdor!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! un jour tu seras roi!

BANQUO, *à Macbeth* (1).

Seigneur, pourquoi vous vois-je tressaillir?... Pourquoi paraissez-vous redouter des paroles qui sonnent si agréablement à l'oreille? *(Aux Sorcières.)* Au nom de la vérité, n'êtes-vous qu'un produit de l'imagination, ou êtes-vous ce que vous semblez être? vous saluez mon noble compagnon de titres flatteurs, de magnifiques prédictions & de royales espérances, au point de jeter son esprit dans l'extase, mais moi vous ne me parlez pas. Si l'avenir se découvre à vos regards, si vous pouvez

(1) Macbeth & Banquo étaient vassaux de Duncan, roi d'Écosse.

dire quel grain croîtra ou ne croîtra pas, parlez-moi donc, moi qui ne vous implore ni ne vous redoute !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Inférieur à Macbeth, & néanmoins plus grand que lui !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Moins heureux, & cependant beaucoup plus heureux !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Tu donneras le jour à des rois sans être roi toi-même. Salut donc, Macbeth & Banquo !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Banquo & Macbeth, salut !

La prédiction s'accomplit presque aussitôt, du moins en partie. Macbeth devient, par la mort de son père, thane de Glamis, & par un bienfait de Duncan, thane de Cawdor. La troisième partie de la prophétie le poursuit, & déjà l'ambition insinue dans son sein une vague pensée de meurtre. Il existe entre lui & le trône un obstacle ; cet obstacle, c'est Duncan, son roi, son bienfaiteur, celui qui l'embrasse comme un fils, qui se confie à son hospitalité, n'importe ! l'obstacle disparaîtra, la prédiction infernale aura dit vrai : les sorcières ne connaissaient pas l'avenir, mais elles savaient qu'un appel aux cruelles passions du cœur humain ne resterait pas sans réponse. Lady Macbeth, plus emportée que son mari, le pousse, & avec une adresse de démon, elle souffle sur ses craintes & sur ses remords. L'œuvre de sang s'accomplit durant la nuit que le roi Duncan passe à Inverness, dans le château de Macbeth ; les deux époux se retrouvent seuls après le meurtre :

MACBETH.

L'affaire est faite. N'as-tu pas entendu un bruit ?

LADY MACBETH.

J'ai entendu le cri de la chouette & le cri du grillon. N'as-tu pas parlé ?

MACBETH.

Quand ?

LADY MACBETH.

A l'instant même.

MACBETH.

Au moment où je descendais ?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Écoute ! — Qui couche dans la seconde chambre ?

LADY BACBETH.

Donalbain.

MACBETH, *regardant ses mains.*

Voilà quelque chose d'horrible à voir.

LADY MACBETH.

Quelle folie d'appeler cela horrible !

MACBETH.

Il m'a semblé entendre une voix me crier : Tu ne dormiras plus ! Macbeth a tué le sommeil, le sommeil innocent qui arrête par un nœud le fil de la douleur, le sommeil, mort quotidienne, bain qui rafraîchit nos sens fatigués, baume versé sur les blessures du cœur, principal aliment du banquet de la vie...

LADY MACBETH.

Que veux-tu dire ?

MACBETH.

Sa voix retentissant dans toute la maison a crié : Macbeth ne dormira plus !

Macbeth voit réussir son crime, il devient roi ; mais deux vautours lui déchirent le cœur : l'ambition insatiable & le remords dévorant. Le souvenir de la prédiction adressée à Banquo le poursuit.

« Ce n'est rien, se dit-il, d'être ce que je suis, si on ne l'est avec sécurité. Banquo m'inspire des craintes. Il porte un cachet de noblesse qui le rend redoutable... il est le seul dont l'existence soit pour moi un sujet d'effroi. Il a brusquement interpellé les trois sœurs quand elles m'ont salué du nom de roi, & leur a ordonné de parler ; alors leur voix prophétique l'a proclamé père d'une lignée de rois ! Elles ont mis sur ma tête une couronne stérile, & dans ma main un sceptre impuissant. Une main étrangère doit me l'arracher, & nul fils ne me succédera. C'est pour les enfants de Banquo que j'aurai souillé mon âme pour eux ; j'ai assassiné le vertueux Duncan ; pour eux se ls j'ai empoisonné la coupe de mon repos, & je n'aurai livré à l'ennemi du genre humain le trésor de mon âme immortelle que pour les faire rois ! Les fils de Banquo rois ! Plutôt qu'il en soit ainsi, Destin, entre en lice contre moi, & viens me combattre à outrance ! »

Macbeth prépare le meurtre de Banquo, & l'on voit par quels degrés rapides il descend de plus en plus bas dans l'abîme Le mal engendre le mal, il a tué Duncan. il faut qu'il tue ses fils, puis Banquo : l'hydre du crime renaît toujours. Les remords ne le troublent plus, quoique ses victimes hantent sa couche ; mais celle dont la main cruelle l'a poussé à ces actions sanglantes. ne connaît plus le repos nous citerons la fameuse scène où la femme de Macbeth trahit, dans un accès de somnambulisme, son inquietude & son inutile repentir :

LADY MACBETH, *entre, tenant à la main un flambeau qu'elle dépose sur une table.*

LA FEMME DE CHAMBRE.

Tenez ! la voilà qui vient ! c'est bien là sa manière, &, sur ma parole, elle est profondément endormie.

LE MÉDECIN.

Comment s'est-elle procuré ce flambeau?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle l'avait près d'elle; elle a toujours de la lumière; elle le veut ainsi.

LE MÉDECIN.

Ses yeux sont ouverts.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui; mais le feu de la vie n'y est pas.

LE MÉDECIN.

Que fait-elle maintenant? Voyez comme elle se frotte les mains.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est une habitude qu'elle a d'imiter une personne qui se lave les mains; je le lui ai vu faire pendant un quart d'heure de suite.

LADY MACBETH.

Quoi! toujours cette tache?

LE MÉDECIN.

Écoutez! elle parle; je vais écrire ce qu'elle dit pour mieux fixer mes souvenirs.

LADY MACBETH.

Va-t'en, tache maudite, va-t'en, te dis-je! Une, deux, il en est temps. Il fait noir en enfer. Fi donc, mon époux, fi donc! Un guerrier avoir peur? Que nous importe qu'on le sache quand nous serons tout-puissants & que personne ne pourra nous demander de comptes? — Mais qui eût pu croire qu'il y avait tant de sang dans ce vieillard?

LE MÉDECIN.

Entendez-vous cela?

LADY MACBETH.

Ne pourrai-je donc jamais nettoyer ces mains? — En voilà assez, seigneur, en voilà assez; vous gâtez tout avec vos terreurs!

LE MÉDECIN.

Allons, allons! vous en savez plus que vous n'en devriez savoir.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle a dit ce qu'elle n'aurait pas dû dire, j'en suis sûre; quant à ce qu'elle sait, c'est le secret du ciel.

LADY MACBETH.

Toujours l'odeur du sang! toute petite qu'est cette main, tous les parfums de l'Arabie ne pourront pas la désinfecter. Oh!

LE MÉDECIN.

Quel soupir! un poids cruel pèse sur ce cœur.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je ne voudrais pas, pour toutes les grandeurs de sa royale personne, avoir dans mon sein un cœur comme celui-là.

LADY MACBETH.

Lave tes mains, mets ta robe de chambre; ne sois point si pâle; je te le répète, Banquo est enterré; il ne peut sortir de sa tombe.

LE MÉDECIN.

Eh quoi?

LADY MACBETH.

Au lit! au lit! on frappe à la porte. Viens, viens, viens, viens! donne-moi ta main, ce qui est fait ne peut être défait! au lit! au lit!

L'Écosse en armes se lève contre Macbeth; il succombe, & sa mort est le seul instant consolant de ce double drame, puisqu'elle témoigne enfin de la justice céleste.

Le Roi Lear est, aux yeux de beaucoup de connaisseurs, le chef-d'œuvre de Shakespeare; l'horrible n'y règne pas, & la folie du vieux roi dépouillé de son royaume pour deux filles ingrates, a un caractère touchant & respectable, qui attendrit mieux que la folie philosophique d'Hamlet ou les remords sans expiation de Macbeth. Le noble caractère de Cordélie, sa vertu, sa sincérité, son dévouement, ajoutent au charme moral de cette tragédie. Dans *Macbeth*, le démon seul fait l'œuvre; dans *le Roi Lear*, une vision angélique éclaire les ténèbres.

On connaît le sujet du drame : le vieux roi veut partager son royal domaine entre ses filles; mais avant il interroge leur affection. L'aînée, Goneril, lui dit :

GONERIL.

Sire, je vous aime plus que la parole ne peut l'exprimer, plus que la vue, l'espace & la liberté, plus que tout ce qu'il y a de précieux & de rare, non moins que la vie, la vertu, la santé, la beauté & l'honneur. Jamais enfant n'aima plus que moi; jamais père ne fut plus adoré; mon affection pour vous, toute parole est impuissante à la peindre, & rien ne saurait lui être comparé.

Le crédule Lear paie ces paroles flatteuses par de vastes domaines; il interroge sa seconde fille, Régane; elle aussi entasse les expressions hyperboliques; elle aussi reçoit son salaire. Cordélie, à son tour interrogée, répond :

CORDÉLIE.

J'aime votre Majesté comme c'est mon devoir, ni plus ni moins.

Le vieillard, qu'offense cette réponse sincère & fière, la déshérite; elle s'éloigne avec son époux, & le vieux roi va habiter avec l'aînée de ses filles. Il éprouve bientôt qu'elle ne l'aime pas *comme elle le doit;* négligé, offensé, abandonné, il se réfugie chez Régane. Elle est plus dure que sa sœur; elle repousse, elle raille le père qui lui a tant donné, & elle finit par le chasser de son palais, par une affreuse tempête.

Alors la raison du roi s'égare; seul avec son pauvre fou, errant sur la bruyère sous la pluie & l'orage, il s'écrie :

LEAR.

Tonnerre, gronde à ton aise! feux, vomissez vos flammes! torrents, jaillissez! pluie, vent, tonnerre, feux, vous n'êtes point mes filles. je ne vous accuse point d'ingratitude; je ne vous ai point donné

un royaume, je ne vous ai point appelés mes enfants, exercez donc sur moi vos rigueurs, je m'offre à vos coups sans défense, pauvre, infirme, debile vieillard, vil objet de mépris, — & néanmoins j'ai le droit de vous qualifier de ministres serviles, vous, ligués avec mes deux filles perverses, pour concentrer vos fureurs sur une tête couverte de cheveux blancs! oh! c'est une lâcheté!

Un mendiant s'approche de lui.

LEAR.

Tu as donc aussi tout donné à tes filles? & voilà où tu en es réduit! — Par une nuit semblable me mettre dehors! — Par une nuit comme celle-ci! ô Régane! ô Goneril! votre bon & vieux père! dont le cœur sans réserve vous a tout donné!... ô pauvres créatures, en quelque lieu que vous soyez, vous tous qui, seuls & sans défense, êtes maintenant exposés aux fureurs de cet orage, comment vos têtes sans abri, votre estomac sans nourriture se défendront-ils contre un temps pareil? Oh! ce sont là des choses dont, jusqu'à présent, j'ai pris trop peu de souci!

Jamais Shakespeare ne fut aussi naturel, aussi pathétique que dans ces scènes de folie; il montre avec Lear la raison égarée, mais le cœur resté noble, sensible, ouvert à la compassion & s'attendrissant sur les maux des autres à mesure qu'il est lui-même plus amèrement éprouvé.

Cordélie apprend les excès de ses sœurs criminelles; elle arrive avec une armée au secours de son père: elle le voit tout à fait privé de sa raison, bizarrement couronné de fleurs, & à genoux devant lui elle essaie de rappeler son âme errante.

CORDÉLIE.

Seigneur, me reconnaissez-vous!

LEAR.

Tu es une âme, je le sais; quand es-tu décédée? Où ai-je été? où suis-je? Je ne pourrais, sans mourir de pitié! voir un autre homme dans la situation où je suis, je ne sais que dire.

CORDÉLIE.

Oh! regardez-moi, seigneur; étendez sur moi vos mains pour me bénir.

LEAR.

Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi, je suis un pauvre & débile vieillard qui a passé quatre-vingts ans, &, à parler franchement, je crains n'avoir plus toute ma raison. J'ai beau interroger ma mémoire, je ne me rappelle pas avoir porté ces vêtements; je ne sais où j'ai passé la nuit dernière. Vous allez rire de moi; mais aussi vrai que je suis homme, je crois reconnaître dans cette femme ma fille Cordélie.

CORDÉLIE.

Et je la suis aussi, je la suis.

LEAR.

Tes larmes mouillent-elles? oui, en vérité!... il faut avoir de l'indulgence pour moi; je t'en prie, oublie & pardonne, je suis vieux & ma raison est affaiblie.

La fortune ne seconde pas les efforts de Cordélie; elle est vaincue, elle meurt, & son vieux père, désespéré, la suit au tombeau; fin mélancolique qui semble remettre à l'éternelle justice les récompenses de la vertu & la punition du crime.

Telles sont les principales tragédies de Shakespeare, de ce génie singulier qui doit à la nature, à l'observation du cœur humain ses plus belles pensées, ses mouvements pathétiques & dont les bizarreries, les plaisanteries vulgaires sont dues au mouvement de son siècle & à l'humeur particulière de son peuple. Chateaubriand a dit à ce sujet: « Si nous autres Français, nous avons de la peine à comprendre le *vis comica de Falstaff*, tandis que nous comprenons la douleur de Desdémone, c'est que les peuples ont différentes manières de rire, et qu'ils n'en ont qu'une de pleurer. »

Shakespeare, dans ses défauts & dans ses mérites, n'a rien dû à ses prédécesseurs, il ne procède ni d'Eschyle, ni de Térence, ni de Plaute, ni des dramaturges du moyen âge; tout vient de lui, il tire de sa propre substance idées, sentiments, créations; l'instruction & l'étude ne lui ont presque rien fourni, de là ce caractère unique, qui assure à Shakespeare une place à part dans l'ordre des poètes & des écrivains. On peut, & souvent avec justice, le critiquer, mais on ne peut l'empêcher d'être *lui*: seulement ce *lui* n'est pas parfait, & ce qui lui manque le plus peut-être, c'est le sentiment humain; il a la force, l'esprit, la terreur, la grâce, l'amour, mais il n'a pas la bonté ni la sympathie pour autrui; on la sent chez le vieux Corneille, elle est absente chez l'*aimable Will*. Il n'a pas dans son œuvre un honnête homme comme Sévère, un saint comme Polyeucte, une femme héroïque comme Pauline. Il est vrai que l'époque où il a vécu ne faisait pas rayonner la bonté autour d'elle.

Nous parlerons plus tard des tragédies de Gœthe & de Schiller, afin que nos lectrices puissent se former une idée des grands écrivains que le nord de l'Europe oppose aux gloires de la France. Chateaubriand préférait celles-ci, &, après examen, on pense qu'il avait raison.

Nos lectrices remarqueront la gravure qui accompagne cet article, où le portrait de Shakespeare apparaît encadré dans des scènes tirées de ses principales compositions. Cette œuvre pleine de goût, due au crayon de M. de Neuville, & si finement rendue par le burin de M. Outhwaite, aide bien à comprendre nos faibles appréciations.

M. B.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

CHARLES DICKENS

L'Angleterre vient de perdre l'homme éminent & spirituel qui, depuis trente ans, l'éclairait, la distrayait et conduisait l'opinion publique. Charles Dickens n'est plus de ce monde. Un travail assidu, joint aux plaisirs agités, aux voyages fatigants, l'ont épuisé avant le temps; il est mort à l'âge de cinquante-huit ans, le 9 juin 1870.

Successeur de Walter Scott, héritier d'une partie de sa renommée, il n'avait pas la palette brillante de l'Arioste écossais, ni ce don magique d'entrer corps & âme dans les siècles passés & de les faire vivre & palpiter, ni ce contour net avec lequel l'auteur de *Waverley* esquissait son drame & traçait ses portraits; il y a toujours dans le récit de Dickens quelque chose d'un peu confus, d'un peu nuageux qui ne se dégage pas assez pour la satisfaction du lecteur, mais en revanche un esprit charmant, une gaieté sérieuse, une moquerie grave & profonde, une sensibilité discrète ne permettent pas d'oublier certaines de ses œuvres ni certains de ses personnages.

Je citerai, parmi les scènes les plus touchantes écrites par sa plume, la mort de la petite Dora, dans *David Copperfield;* Rachel soignant une pauvre femme avilie, dans *les Temps difficiles*, & dans ce même livre, la mort du malheureux Étienne, si joyeux de sortir *du gâchis* de ce monde; & ces contes de Noël : *le Grillon du foyer*, *la Bataille de la Vie*, *les Carillons*, où les pauvres, les abandonnés occupent le premier plan. Il connaissait, il aimait les pauvres, & animé de la vive charité de son cœur, comme il détestait les philanthropes & tous ceux qui font des réformes sociales un objet de lucre & de spéculation! & quel fouet il avait au service des hypocrites & des menteurs!

Dickens a dû à sa plume & à ses lectures publiques (il lisait admirablement) une très-grande fortune; nous avons nommé quelques-uns de ses ouvrages, citons aussi *Nicolas Nickleby*, que les Anglais considèrent comme son chef d'œuvre; *Dombey père et fils*, *Bleak House*, piquantes satires des mœurs processives et judiciaires en Angleterre, *la Petite Dorrit*, *les Mésaventures de Martin Chuzzlewit* & enfin *l'Histoire de Deux Cités*, un de ses derniers & de ses plus remarquables écrits. Bientôt l'aile de l'oubli, qui emporte si vite les choses & les renommées, aura dispersé ces feuilles légères, ces feuilles de romans, il restera pourtant de l'œuvre de Dickens quelques portraits tracés par le burin d'un maître, & quelques pages éloquentes & tristes sur l'indigence, telle que l'a faite notre siècle, telle qu'on la voit dans les grandes villes industrielles de l'Angleterre, & ce sera l'éternel honneur de Dickens d'avoir protesté au nom de l'humanité en faveur des petits, des faibles & des abandonnés.

LE MONDE DES FLEURS

BOTANIQUE PITTORESQUE

PAR M. LE COQ (1).

Mélange de science & de poésie, qui rappelle fréquemment *les Harmonies de la nature*, de Bernardin de Saint-Pierre, ce beau volume, si élégamment édité, mérite de ne pas passer inaperçu. Il appelle l'attention sur cette parure magnifique de la terre, si variée dans ses aspects, si admirable dans ses buts divers, ce qui pénètre d'un religieux respect le poète qui la contemple & le botaniste qui l'analyse. Quoi de plus beau que la végétation, depuis les graminées & les prêles de nos prairies, depuis nos fleurs printanières, depuis nos fruits délicieux jusqu'à ces géants végétaux qui doivent au soleil tropical leur développement, leur parfum & leur couleur? nous les foulons, ces merveilles, sans trop nous en inquiéter; il est certain, cependant, qu'un peu de science, par laquelle nous apprenons leur origine, leur vie, leurs voyages, donnera de l'intérêt à une promenade, fera naître des idées à la vue de deux ou trois fleurs réunies dans une jardinière. Un fraisier n'a-t-il pas apparu comme un monde aux yeux de l'auteur que nous citions tout à l'heure? Chaque plante est à elle.

Un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau.

(1) Très-beau volume grand in-8°, chez J. Rotschild, 41, rue Saint-André-des-Arts, Paris.

Mais pour lire dans ce beau livre de la nature, il faut en avoir au moins appris l'alphabet. L'ouvrage dont nous parlons renferme un grand nombre de notions, des descriptions charmantes, des tableaux pleins de vie & de fraîcheur; de magnifiques gravures l'animent, & à part un chapitre qu'une mère prudente ne laissera pas glisser sous de jeunes yeux, ce solide & superbe ouvrage, auquel est jointe une table très bien faite, sera consulté avec fruit, lu avec plaisir & ne peut laisser qu'une impression toujours nouvelle de gratitude envers le Dieu créateur.

TRAITÉ PRATIQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

PAR M. L'ABBÉ PICHENOT (1).

Ce livre excellent est dédié aux mères chrétiennes; il est le code de leurs devoirs envers le dépôt sacré que Dieu leur a mis entre les mains : l'éducation, dit l'auteur, est l'art des arts; c'est chose importante & difficile : il faut développer, diriger ce qu'il y a de bon dans l'âme d'un enfant, combler les lacunes qui existent dans les êtres les mieux doués, épier le réveil des sens, de la raison, du cœur; distinguer les différents caractères; stimuler, encourager l'un, comprimer, retenir l'autre; la douceur est bonne avec certaines natures d'élite, certaines âmes pleines de sensibilité & de délicatesse; la fermeté est nécessaire avec le plus grand nombre. On a besoin de commencer de bonne heure, de continuer longtemps, de ne finir jamais. Ce livre est vraiment un cours pratique d'éducation; ce n'est pas la culture de l'esprit qu'il entreprend, mais celle du cœur & comme la vertu est le fruit désirable de l'éducation, il cherche à faire connaître aux mères la manière d'implanter dans l'âme de leurs enfants ces nobles qualités, cet amour du devoir, cette foi religieuse qui font plus tard de l'écolier joueur un homme d'honneur & de mérite, de la petite fille étourdie une femme distinguée & modeste. Les mères ne liront pas sans une émotion douce le chapitre sur la mort des petits enfants. Nous leur recommandons ce livre solide & d'une lecture aimable; le prêtre, aujourd'hui évêque, qui l'a écrit, connaissait les enfants & les mères.

M. B.

(1) Chez Rétaux & Bray, 82, rue Bonaparte, Paris.— Un volume, prix : 2 fr.



LE TRAIT-D'UNION

(SUITE)

XV

VIA CRUCIS

Une seule pensée, un seul sentiment avaient soutenu Étienne depuis le moment où sa raison s'était réveillée : le feu de la colère l'avait eclairé et rendu à lui-même, & depuis cet instant, dans le secret de son cœur, avec cette précaution méfiante que les fous connaissent si bien, il avait couvé son projet de vengeance contre Albéric. Il voulait le frapper dans sa réputation, seul point vulnérable que son frère offrît à ses coups. Ce projet écroulé sous les tendres efforts de Marguerite, la force, l'activité, l'énergie d'Étienne tombèrent : il devint taciturne, il s'enferma seul; seul, ou suivi de son domestique, dont il endurait la présence d'un air impatient, il fit d'interminables promenades dans les champs, & au retour, accablé de lassitude, il ne parlait pas & ne supportait pas volontiers les questions. Son irritabilité d'autrefois reparaissait & n'exceptait personne, pas même Marguerite; il semblait qu'en cédant à sa prière il eût payé toutes ses dettes envers elle, et que, désormais, libre d'obligations & d'entraves, il pût traiter avec sa sœur d'égal à égal.

Elle subissait ces ennuis avec une calme & inal-

térable patience, comme une mère subit les caprices, les révoltes, les cris d'un enfant malade; pourtant, une mauvaise réponse, une brusquerie l'affligeaient & tiraient des larmes de ces yeux qui avaient déjà tant pleuré : le corps s'endurcit par la fatigue, mais l'âme ne s'endurcit point par la souffrance; plus facilement attendrie, plus accessible aux blessures, elle frémit à chaque coup, elle saigne à chaque épine. Quand Marguerite faisait à son frère quelque recommandation attentive, qu'elle le priait de se vêtir plus chaudement, de ne pas s'exposer au vent ou à la pluie, de ne pas veiller outre mesure & contre l'ordre des médecins, & qu'il lui répondait par un brusque :

« Laisse-moi tranquille! je ne suis plus un enfant peut-être! quand elle lui demandait avec douceur : — Où vas-tu? ne reste pas longtemps absent! & qu'il levait les épaules avec colère, en disant : — Je veux être maître de mes actions! est-ce que je dois compte de mes plus petites démarches? il fallait m'en avertir alors! » quand il tombait dans de longs & sombres silences, quand à la plus légère occasion, il éclatait contre son valet de chambre, contre la cuisinière, ou même contre l'innocente mademoiselle Mélanie, sa sœur éprouvait une peine sensible, & tout ce dont elle se souvenait, tout ce qu'elle prévoyait encore déchirait son cœur.

—Vous êtes trop bonne, lui disait parfois la vieille cousine, vous vous affligez des paroles ou des gestes de ce pauvre Étienne. Mais il n'est pas dans son bon sens, ma chère!

— Il n'est plus fou.

— Plus fou! plus fou! Monsieur Vigne dit cela, moi je dis qu'il a une humeur méchante, pire que de la folie, c'est presque de la fureur : il n'est jamais content de rien : il rabâche, il grogne, il jette les portes, il a des regards noirs comme l'encre, & il vous parle à vous, dont il devrait baiser les pas, comme à son chien.

— Et je suis assez sotte pour m'en affliger, répondait Marguerite avec un sourire triste. Que voulez-vous, cousine! je n'ai pas de grandes provisions de bonheur & de gaieté, & je sens fort la moindre peine.

— Ma pauvre enfant, il faut se faire une raison cependant! la mort de votre mère, celle de monsieur de Solis ont été de grands malheurs; mais enfin, si vous aviez voulu, un autre mariage, des enfants, une famille, vous auraient consolée...

— Ma cousine, Dieu sait ce qu'il fait : il me gardait pour Étienne.

— Qui vous en récompense bien!

— Il est malheureux.

— Il est gâté : vous faites toutes ses volontés, vous le serviriez à genoux, s'il voulait.

— Il a tant besoin d'affections & de dévouement!

— Je crois que vous avez plus besoin d'en donner qu'il n'a besoin d'en recevoir : avec une sœur égoïste, une Alice par exemple, il serait plus traitable, soyez en sûre. »

Les raisonnements d'un bon sens vulgaire ne transforment pas les âmes délicates, ils ne les effleurent même pas, & vivant l'un à côté de l'autre, Mlle Mélanie demeurait dans une paisible & apathique indifférence, Marguerite, dans les angoisses d'une sensibilité souvent surexcitée. Étienne ne lui épargnait aucune inquiétude ni aucun souci. Il avait secoué la timidité sauvage qui, au sortir de l'Asile, le tenait éloigné de toute relation étrangère; la société du vieux curé, celle du docteur Vigne, de quelques dames avec lesquelles Marguerite avait lié connaissance, ne lui plaisaient pas, & il cherchait dans les rangs inférieurs un entourage où il pût dominer & ne pas subir d'entraves. L'orgueil, germe de toute folie, existait toujours en lui; il aimait à primer, à parler & à se voir écouté, à se montrer mieux vêtu, plus riche, plus instruit des us & coutumes du monde que ceux parmi lesquels il se trouvait; il cherchait l'approbation, la louange, la flatterie, & pour les recueillir, il fallait qu'il sortît de sa sphère & qu'il s'abaissât. Ses égaux le traitaient avec politesse, avec condescendance, avec la pitié voilée qu'inspire aux gens bien nés toute faiblesse & toute infortune; cela ne lui suffisait pas; son oreille discernait la compassion dans les paroles les plus douces, son œil croyait voir le dédain dans les regards les plus indulgents. La méfiance naturelle de son caractère s'accrut : il observait toujours, il observait *vrai*, mais il concluait mal, & il ne voyait pas que la sincère amitié, le réel dévouement existaient sous ces formes modérées & un peu contraintes que les amis de sa sœur gardaient avec lui.

Il chercha ailleurs, & il trouva. Des petits commis, des courtauds de boutique, des ouvriers délurés, flâneurs & gouailleurs, tels que Paris en répand dans sa banlieue, lui formèrent une petite cour : il les rencontra d'abord dans la rue, à la promenade, puis il les suivit au café, lieu où celui qui paye sans conteste règne aussi sans partage. Le bon docteur, qui avait les droits d'un ami & l'autorité de la science, tenta un effort pour détourner Étienne de ces plaisirs dangereux :

« Prenez garde, mon cher, lui dit-il; vous jouez gros jeu; je vous ai vu hier aux prises avec une certaine liqueur verte, qui n'est inoffensive pour personne; n'essayez pas de ces stimulants, croyez-moi!

— J'ai besoin d'oublier, répondit Étienne d'un air sombre; j'étais plus heureux quand j'étais fou!

Marguerite essaya une douce & timide opposition, sans aucun succès; ou il la rudoyait ou il lui échappait; elle perdait chaque jour de cette autorité pleine de tendresse qu'elle avait exercée sur lui, & elle sentait avec amertume une des peines les plus vives qu'il y ait sur cette terre : — le dévouement méprisé, le dévouement inutile. Elle se connaissait au fond du cœur assez d'affection & de ressources d'amitié pour rendre Étienne heureux, & il n'en voulait pas; les jours, les mois s'écoulaient sans qu'il demandât autre chose à Margue-

rite que des soins matériels, sans qu'il eût avec elle ni conversation ni confiance; elle en venait presque à regretter ce temps où le pauvre fou l'accueillait comme une Providence visible; à quoi lui servait sa raison, puisqu'elle n'échauffait pas son cœur? Ailleurs, elle n'était pas plus heureuse, elle recevait d'Albéric des lettres fréquentes & brèves; dans cette brièveté, dans la raideur des expressions se trahissait une certaine tristesse. Il était devenu père une seconde fois, mais il avait échoué dans sa candidature; un siége au Conseil général l'en avait consolé; Alice seule tenait encore la campagne, & la mort d'un des députés de l'arrondissement vint stimuler son zèle. Il fallait que Paris eût bien de l'attrait pour qu'elle triomphât ainsi de son indolence, qu'elle fit des visites, qu'elle écrivît des lettres, qu'elle eût des attentions, elle, à qui, par devoir, on n'avait jamais pu imposer ni une démarche ni un simple billet' Elle atteignit le but, Albéric fut élu, & un télégramme l'annonça à sa sœur.

Elle reçut ce message à table & le passa aussitôt à Étienne. Il lut d'un regard, froissa le papier dans ses mains & dit avec amertume :

« Si vous ne m'aviez pas empêché de le dévoiler, je réponds que ses électeurs l'auraient mis à la porte de leur maison, au lieu de le faire entrer à la Chambre.

— C'est un grand honneur pour la famille, dit mademoiselle Melanie, qui gardait fidèlement un coin de son cœur à Albéric.

— Un honneur cet intrigant-là ne peut faire honneur à personne!

Il se leva brusquement en disant ces mots & sortit. La porte de la maison se ferma avec violence :

» Voilà encore une de ses lubies! dit mademoiselle Mélanie. En vérité, je l'aimais mieux quand il était fou d'une folie bien constatée. »

La soirée se passa sans le ramener; onze heures avaient sonné, tout dormait, excepté Marguerite & le vieux valet de chambre. Celui-ci sommeillait sur un journal, & Marguerite, tremblante d'inquiétude, hors d'état de travailler, attendait auprès de sa fenêtre entr'ouverte. Elle éprouvait une de ces angoisses qui usent la vie, qui payeraient des années de bonheur & qui font désirer, à l'âme la plus résignée, le repos entre quatre planches. Minuit sonna, une heure sonna, qu'était-il devenu? S'était-il enfui? était-il blessé, mort?... le reverrait-elle jamais?... Elle se mit à genoux, étreignant la médaille qu'elle portait au cou & en invoquant instinctivement ses deux mères.

— Maman! priez pour lui! ô Marie, défendez-le de tout mal! Souvenez-vous, souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie!...

Les paroles saintes expiraient sur ses lèvres; à chaque bruit qui se faisait dans la rue, son cœur palpitait, elle se penchait, & voyait quelque ouvrier attardé, chauffeur ou conducteur de train, qui regagnait sa maison, ou la charrette d'un maraîcher qui portait au carreau des Halles ses légumes & ses fruits; ils passaient, elle soupirait & recommençait à prier. Vers deux heures, elle entendit dans la rue voisine des voix qui chantaient; deux ou trois hommes tournèrent l'angle, on entendit des : — Bonsoir! bonsoir! allons! à demain! Un coup de sonnette retentit, elle descendit précipitamment; le domestique venait d'ouvrir, & elle se trouva en présence d'Étienne : il était fort rouge, ses cheveux tombaient en désordre, & il avait un regard vague qui soudain rappela à Marguerite les plus mauvais jours.

» Que tu m'as inquiétée! lui dit-elle; d'où viens-tu?

— Je viens d'avec des amis, je me suis amusé, dit-il d'une voix épaisse; bonsoir, allons! bonsoir!

Il chancela, le domestique le soutint; le pauvre Étienne, un peu raffermi, entonna d'une voix plus nette la chanson de Victor Hugo, que les orgues ambulants jouaient souvent dans la rue :

Le vent qui vient à travers la montagne
M'a rendu fou!

M'a rendu fou! répéta-t-il avec force.

— Mon Dieu! qu'a-t-il? demanda Marguerite.

— Mademoiselle, ne vous inquiétez pas, je vais le coucher, ce pauvre monsieur, dit le domestique avec un sentiment de pitié; il en a pris plus qu'il ne peut en porter...

— Comment?

— Il est ivre, mademoiselle, ne le voyez-vous pas? ses camarades de café l'ont fait boire...»

Marguerite se retira, navrée de chagrin :

« La folie, le malheur, soit! se disait-elle, mais l'abaissement!... »

XVI

BIENHEUREUX LES MISÉRICORDIEUX

Le lendemain de cet excès, Étienne eut une affreuse migraine, il demeura au lit & répondit à peine à sa sœur, qui ne le quitta point. Le jour d'après, à son réveil, elle était près de lui, assise dans un grand fauteuil, leurs regards se rencontrèrent : celui de Marguerite exprimait une tendresse si vraie & si douce, que pour la première fois depuis longtemps, ce cœur aigri s'ouvrit à l'affection, cette âme fermée s'épancha.

« Ma sœur! dit-il, pardon! je t'ai fait de la peine! je n'irai plus au café, je ne verrai plus ces jeunes gens qui m'ont entraîné...

— Vrai? demanda-t-elle en l'embrassant.

— Je t'en donne ma parole. J'avais besoin de me distraire, mes idées ne sont pas toujours couleur de rose, Marguerite, tu le comprends?

— Oui, mais si tu voulais, il y aurait des distractions aimables & tout à fait à notre portée.

Veux-tu faire un voyage? nous voici au printemps: nous pourrions aller en Allemagne & revenir, au mois d'août, au bord de la mer : cela te ferait du bien...

— Je le voudrais, mais, tiens, Marguerite, je ne crois pas que je me trouverais assez de santé pour faire de longues caravanes.

— Tu souffres? demanda-t-elle avec une profonde inquiétude.

— Oui, & je me sens très-faible; tu vois? il est temps d'enrayer.

Le docteur Vigne vint dans la journée; il étudia Étienne, il l'ausculta, & après l'avoir rassuré avec des paroles cordiales & gaies, il revint auprès de Marguerite & lui dit :

« Il est battu de l'oiseau, le pauvre enfant, & chose étrange, il a très-bien compris sa position.

— Mon Dieu! vous le croiriez en danger?

— Non pas imméd at, mais certain! Monsieur Étienne n'est pas né robuste; les peines qu'il s'est faites, les agitations de son esprit l'ont usé plus que ne l'eussent fait quarante ans de travail assidu; il est vieux à trente ans, & pour comble il ne s'est pas modéré : il a usé, pour se remonter, de ces affreux poisons dont un gouvernement sage devrait interdire la vente : absinthe, eau-de-vie; autant débiter de l'arsenic en pralines ou de la strychnine en bonbons!

— Vous le croyez donc bien malade? reprit Marguerite en interrompant le docteur, qui venait de monter sur son *dada* favori; en danger peut-être?...

— Chère demoiselle, il faut se tenir prêt à tout; l'auscultation ne m'a rien appris de bon du côté de la poitrine, l'estomac est malade, & il a en ce moment même un petit train de fièvre qui le fatigue énormement.

Marguerite baissa la tête sous cet arrêt; une longue observation, un sûr diagnostic l'avaient dicté, & les efforts de la science & de l'affection la plus constante ne purent arrêter des ravages qui ne s'étaient trahis qu'au moment où ils étaient incurables. Pendant tout l'eté, Étienne languit, il se traîna jusqu'aux eaux d'Enghien, qui demeurèrent très-insuffisantes, & lorsque, après trois semaines d'absence, il revint chez lui, l'amaigrissement, la pâleur de son visage frappèrent jusqu aux plus indifferents. Marguerite ne l'avait pas quitté un seul instant; elle était la compagne de ses jours de langueurs, la consolatrice de ses peines, la garde-malade assidue, l'amie de toutes les heures; à ce prix elle avait reconquis son empire, Étienne l'écoutait, la consultait, s'appuyait sur elle, sur son esprit comme sur son bras, & doucement, suavement, elle se servait de cette influence renaissante pour conduire Étienne vers Dieu. Il avait gardé la foi, mais la faiblesse & la légèreté d'esprit de ses premières années, sa maladie mentale, l'état d'irritabilité où il avait vécu depuis, les plaisirs vulgaires qu'il avait recherchés, l'avaient éloigné de Dieu, de ces pensées consolantes & graves qui sont accessibles à tous, à l'intelligence bornée comme au plus puissant génie; elles l'avaient éloigné aussi de ces bonnes œuvres, chaîne d'or qui relie le cœur de l'homme au ciel. Il était un serviteur de la dernière heure, son talent était demeuré stérile, & quand Marguerite lui parlait de Dieu, devant qui elle le voyait près de paraître :

« Je n'ai jamais rien fait pour Dieu? disait-il avec effroi.

— Ah! lui dit-elle un jour, si tu voulais cependant, tu pourrais si facilement acheter le ciel!

— Comment?

— En pardonnant. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit : *Bienheureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde?* »

Il detourna la tête sans répondre, & pendant longtemps elle ne revint plus sur ce sujet. L'année s'avançait, un automne froid & pluvieux avait succédé aux beaux jours, & le pauvre Étienne descendait rapidement la pente qui mène de la vie à la mort. Il le comprenait, &, après une crise d'étouffement terrible, il pria Marguerite de lui amener son confesseur; puis, après un instant de silence, il ajouta avec une expression qui arracha des larmes à sa sœur :

« Écris à Alberic & dis-lui que je me trouve bien mal. »

Le pardon l'emportait! Marguerite écrivit à genoux cette courte lettre, en suppliant Albéric, qui était à Paris, de venir sur-le-champ. Pendant ce temps, le pauvre malade ouvrait son âme à ce dernier ami des affliges & des mourants, au prêtre qui, du seuil du tombeau, montre les horizons de l'éternelle vie. Leur entretien fut long, & ils en sortirent, Étienne raffermi, & le prêtre consolé. Le bon pasteur allait mettre à sa droite une brebis de plus. Le lendemain matin, le curé apporta la sainte Communion, grâce qu'Étienne avait sollicitée, quoiqu'il ne fût pas encore assez mal pour la recevoir en viatique; Marguerite, agenouillée près du fauteuil de son frère, adorait & remerciait le Dieu present & caché, quand Étienne lui mit doucement la main sur la tête en disant :

« Si je ne revoyais pas Albéric, dis-lui que je lui ai bien pardonné toutes les peines qu'il m'a faites, & que je lui demande pardon de ne pas l'avoir aimé en frère. »

Il reçut la sainte Hostie dans ces dispositions heureuses, accomplissant la parole de l'Évangile : « Si au moment où vous vous approchez de l'autel vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, déposez là votre don & allez vous réconcilier avec votre frère. »

Albéric arriva quelques heures après, il paraissait très inquiet & plus affligé que Marguerite ne l'aurait pensé; elle le conduisit près d'Étienne, qui, en le voyant, sourit & lui tendit ses faibles bras.

« Pardon! s'écria le frère aîné en se penchant sur lui, pardon mille fois! mon pauvre cher Étienne!

— Je te pardonne de tout mon cœur, Albéric, embrasse Marguerite aussi, c'est elle qui m'a tant parlé de Dieu & qui m'a ramené vers toi. »

XVII

UNE DERNIÈRE FAIBLESSE

Albéric passa la journée avec son frère & sa sœur, & ils retrouvèrent, dans ce trio fraternel, quelque chose de la joie de leur première jeunesse. Albéric laissait de côté ses soucis; Étienne, qui ne désirait plus vivre & qui ne craignait pas de mourir, jouissait d'une pleine sérénité, & Marguerite, en les voyant ensemble, oubliait les mauvais jours passés, les prévisions prochaines, & se disait que même sur la terre, il est des instants qui semblent le portique de la cité de la Paix.

Le lendemain & les jours suivants Étienne parut un peu mieux; Albéric écrivait tous les jours, il leur envoyait de Paris ce qui pouvait être agréable au malade & à ses deux gardes; on l'attendait lui-même, quand le sixième jour Alice se présenta avec ses deux enfants. Elle sauta au cou de Marguerite & lui dit :

« J'ai voulu aussi voir Étienne & lui amener ses neveux, ainsi qu'à vous, chère. Sans reproche, vous nous avez cruellement négligés; vous ne connaissez pas ces délicieuses petites créatures. Je vous les présente, les voilà : Raoul & Madeleine. »

Marguerite les embrassa de grand cœur, & toute troublée de cette apparition :

« Et Albéric, demanda-t-elle?

— Albéric ne sait pas même où je suis; il est à la Chambre, dans les horreurs d'une Commission pour le budget. Je me suis sauvée à la hâte, & il sera enchanté ce soir quand je lui raconterai notre voyage. Mais allons voir Étienne. »

Marguerite hésitait. Quelle impression, quels souvenirs éveillerait dans l'âme d'Étienne, même au bord du cercueil, cette apparition! Alice était plus séduisante que jamais; les années avaient donné à ses traits plus de finesse; ses manières, adoucies & moins excentriques qu'autrefois, devaient à l'habitude du monde une distinction véritable; une toilette bien entendue ajoutait à l'élégance de sa personne; ses beaux enfants lui servaient aussi de parure : Raoul, vêtu de velours bleu & de fourrures, ressemblait à un petit prince moscovite, & Madeleine, qu'une nourrice bourguignonne portait encore dans ses bras, avait, sous ses rubans bleus & ses broderies, une de ces figures rares, suaves comme des fleurs, veloutées comme des fruits. Que de vie & d'éclat pour aller vers un lit de mort!

« Allons voir Étienne, répéta Alice; s'il devait mourir, ma chère, je ne voudrais pas qu'il emportât une idée méchante contre moi dans l'autre monde.

— C'est un triste spectacle, ma chère Alice!

— Oh! je le sais, je me l'imagine bien, mais ne vous semble-t-il pas que je lui doive cela à ce pauvre cher? »

Il y avait dans le ton d'Alice une douceur si inusitée que les doutes de Marguerite furent presque vaincus.

« Je vais aller lui annoncer votre visite, dit-elle.

— Quoi! pauvre Alice! dit la voix faible d'Étienne, elle est venue pour me voir, & avec ses enfants! Cela me fait plaisir... Faites-la monter de suite, ma bonne Marguerite.

— Ne t'agite pas, dit-elle en passant la main sur son front moite.

— Non, non, mais va. »

Quand Alice entra dans la chambre & s'approcha du lit, les yeux d'Étienne, ces yeux creusés par la fièvre, eurent un rayon de joie; il lui tendit la main; elle la serra d'un air si affligé & si amical que l'émotion du malade augmenta, & quand le petit Raoul, sur un geste de sa mère, fut grimpé sur le lit, que la belle nourrice y eut déposé l'enfant toute souriante, Étienne ne put retenir ses larmes.

« Ma bonne, ma chère Alice! dit-il, vous avez pensé à moi!

— J'y pensais toujours, cher frère, & je parlais de vous à mon fils, car me voilà une vraie matrone; Raoul vous connaît très-bien, n'est-ce pas, mon chéri?

— Oh! oui, je connais mon oncle Étienne & tante Marguerite.

— Veux-tu m'embrasser? demanda Étienne. »

L'enfant interrogea des yeux sa mère, elle fit un léger signe, &, sans hésiter, il passa son bras rond au cou de son oncle, & appuya ses lèvres pourpres sur sa joue pâle & maigre; Alice approcha elle-même sa petite fille, & Étienne dit en l'embrassant :

« C'est la mort qui embrasse la vie!

— Fi! fi! voilà de méchantes idées qu'il faut chasser! je ne vous trouve pas mauvais visage, je vous jure, vous souffrez un peu de la poitrine, à cause de la mauvaise saison, mais qu'est-ce qui ne souffre pas? Voyez ma mère, elle passe sur une chaise longue les trois quarts de son existence, mais elle vit enfin. Vous êtes plus fort qu'elle, vous triompherez de ce mal.

— Je ne le crois pas, Alice... »

Il s'arrêta épuisé de fatigue & d'émotion. Marguerite le regardait avec inquiétude; les enfants s'agitaient, & le petit Raoul se laissa glisser à bas du lit.

« Chère, dit tout bas Alice, ne voudriez-vous pas lui faire servir un petit lunch? c'est son heure, & la nourrice aussi; ça mange toujours, les nourrices. Pardon, pardon & merci.

Marguerite fit prendre à Étienne quelques

gouttes cordiales, & elle sortit avec les enfants. Son absence se prolongea. Mademoiselle Mélanie prenait un peu de repos que la veillée de la nuit précédente rendait nécessaire, & Marguerite dut s'occuper seule du petit garçon qui s'était attaché à elle, & de la petite fille, qui pleurait pendant que la nourrice réparait ses forces; Raoul lui faisait beaucoup de petites caresses, de câlineries charmantes. & il lui dit enfin :

« Ma tante, ai-je été sage avec mon oncle?

— Oui, mon enfant, très-sage, très-gentil.

— Ah! tant mieux; c'est que maman m'a promis un beau jouet de chez Giroux si j'étais très-sage & si je n'avais pas peur. Je crois que je choisirai la vache que l'on peut traire ou bien le chameau qui marche tout seul, qu'en pensez-vous? »

Et il mit son doigt d'un air réfléchi sur son front.

Au bout d'une demi heure, elle revint près d'Étienne; Alice parlait vivement quoique d'un ton fort doux; à la vue de Marguerite elle s'interrompit disant :

« Je vous fatigue, cher frère, avec ce babil. Que ne me renvoyez-vous? ce ne serait jamais une longue absence, car je compte revenir souvent pour jaser un peu avec vous. Adieu, au revoir maintenant. »

Elle lui tendit la main.

« Adieu, ma sœur, adieu! » dit-il.

Marguerite le veilla durant la nuit qui suivit la visite d'Alice; il fut extrêmement agité, la fièvre, qui l'avait quitté, reparut, une toux affreuse lui déchirait la poitrine, & ce ne fut que vers le matin qu'il s'assoupit enfin. Le docteur Vigne le jugea en danger & toute la journée fut pleine d'angoisses, d'autant plus qu'à la paix, à la sérénité avec lesquelles il accueillait la maladie & la mort, avait succédé un trouble qui se peignait dans ses regards & dans son sommeil même. Combien Marguerite regrettait la visite inopportune qui avait réveillé en Étienne des souvenirs pénibles & agité peut-être & sa conscience & son cœur! Elle redoubla de soins, d'affection pour lui, & sans vouloir pénétrer le secret de ses inquiétudes, elle tenta de le consoler. Dans la matinée du second jour, après une crise de suffocation, il avait la tête appuyée sur l'épaule de sa sœur, elle lui disait :

« Offre tes souffrances à Notre-Seigneur, regarde le crucifix, cher ami. »

Il dit d'une voix basse :

« Je n'ose plus! Oh! Marguerite, j'ai mal agi! j'ai été bien ingrat! »

Elle le baisa au front sans rien dire; il levait sur elle des yeux suppliants.

« Alice! reprit-il avec peine, Alice! ne la laisse plus entrer ici! elle me domine, elle me fait faire des actes que je regrette, que je déplore...

— Ne te fatigue pas ainsi, Alice ne viendra plus, si tu ne veux pas la voir.

— Écoute, laisse-moi te parler; je ne serai tranquille qu'à ce prix. Écoute, ma sœur. J'avais fait, il y a quatre mois déjà, un petit testament dans lequel je te laissais tout mon bien; ce n'est que justice, toi qui as été si bonne pour moi, & qui feras prier pour mon âme quand je serai devant Dieu! Alice est venue, elle avait son projet; elle m'a interrogé adroitement sur mes affaires d'argent. J'ai tout dit... Alors, je ne sais comment elle s'y est prise... elle m'a dit de douces paroles, elle m'a parlé de ses enfants, de leur avenir... enfin je lui ai donné mon testament, elle l'a jeté au feu... N'est-ce pas que j'ai été bien lâche? Ses yeux me fascinent, je ne puis leur résister. Je ne veux plus les voir; non, jamais! »

Des larmes coulèrent sur ses joues maigres & brûlantes; Marguerite ne put les voir sans émotion :

« Ne t'afflige pas, je t'en supplie, lui dit-elle, j'approuve ce que tu as fait, & si je dois avoir le malheur de te perdre, mon frère, ta fortune, va, ne me consolerait pas. Ai-je besoin de tant de bien? ce que j'ai ne me suffit-il pas? Albéric saura mieux en faire usage que moi. »

Il secouait la tête. On voyait que ces paroles persuasives ne le persuadaient pas. Il semblait qu'au seuil du tombeau son esprit & sa conscience eussent acquis des lumières qui leur avaient été refusées jadis.

« Tu es trop bonne, dit-il enfin, tu m'absous & je ne puis m'absoudre moi-même. Fais appeler le prêtre, Marguerite, je veux me confesser encore une fois. »

Elle obéit; la situation d'Étienne devenait chaque jour de plus en plus grave; les dernières secousses avaient fait couler le sable du sablier, sa vie ne comptait plus que par heure. Il se confessa & reçut avec une piété profonde les derniers secours de l'Église, & vers le matin d'un jour d'hiver il mourut, les lèvres sur le crucifix & sa main dans la main de Marguerite.

Mme M. BOURDON.

(La fin au prochain Numéro.)



UNE FEMME BIEN MALHEUREUSE

DEUXIÈME PARTIE

I

LES NOUVELLES SOUFFRANCES DE MADAME DE SUGÈRES

Si madame de Sugères était une de ces femmes qui laissent aller leur vie sans en comprendre la valeur & sans en méditer l'emploi, je n'éprouverais aucun intérêt à la suivre dans son ménage, pas plus que je ne serais revenu avec vous sur ses années de jeune fille.

Mais Julie était profondément convaincue du devoir, elle en portait la religion & le scrupule jusque dans ses moindres actions. Elle avait de la vertu & du courage moral, une douceur d'abnégation & une puissance de sacrifice, à rendre trois fois heureuse une personne moins prévenue qu'elle, s'il est vrai, comme le disait une femme d esprit, qu'en ce monde on n'est jamais heureux que de ses vertus & malheureux que de ses fautes.

Julie démentait singulièrement cette maxime par sa façon d'entendre la vie. Tandis que, pour le reste des hommes, le devoir accompli semble entraîner nécessairement après lui, comme la plus vive & la plus légitime des récompenses, les douceurs de la satisfaction morale, Julie avait désenchanté sa destinée au point de ne plus trouver dans toute sa vertu que la tristesse de l'effort sans la jouissance du bien.

Dès qu'on prend ainsi pour une peine de plus chacune de nos obligations, même les plus habituelles & les plus douces, notre cœur se trouve conduit de méprise en méprise jusqu'aux illusions les plus étranges & aux révoltes les plus injustes.

Monsieur de Sugères n'apportait peut-être pas à mademoiselle d'Alvaize ce qu'on est convenu dans le monde d'appeler une grande position, c'est-à-dire une de ces charges ou de ces fortunes qui vous imposent assez de préoccupations pour rompre à peu près complètement les liens moraux du mariage. Il faut reconnaître, à l'honneur de notre siècle. que la situation véritable d'un homme ne se mesure pas toujours au compte de ses écus ou au grade exact qu'il occupe dans une hiérarchie. Il y a partout des individualités qui portent en elles la justification de l'estime qu'on en fait. Cette considération absolument personnelle est peut-être une des situations les plus flatteuses dont un jeune mari puisse partager le triomphe avec sa femme.

Madame de Sugères n'apprit point sans étonnement qu'Abel se trouvait ainsi en rapports directs avec des hommes & des personnages dont l'intimité seule est un honneur. Cette haute estime qu'on faisait de monsieur de Sugères, Abel n'avait rien fait durant le temps de ses fiançailles pour la laisser pressentir. Il avait voulu ménager à mademoiselle d'Alvaize la joie de cette découverte. C'était comme une revanche de la modestie avec laquelle il s'était présenté à sa nouvelle famille.

On a beau être en mesure d'apprécier soi-même la distinction de l'esprit & la supériorité de l'intelligence, on n'en éprouve pas moins une bien vive satisfaction, en pareil cas, à sentir que son propre jugement se rencontre avec celui des maîtres de la littérature & de la science.

Il faut ici considérer une fois de plus la puissance avec laquelle les préjugés nous préviennent & l'emportent sur les situations les moins contestables. Madame de Sugères, au lieu de jouir pleinement de cette supériorité si hautement attestée dans son mari, ne put se défendre d'un mouvement d'effroi. Son incurable abattement trouva moyen de tourner en tristesse ce qui aurait fait la joie & l'orgueil d'une autre femme. Elle se dit que les grandes intelligences sont faites pour avoir, plus que les autres, leurs exigences & leurs sévérités ; qu'elles ne sauraient se contenter, dans le détail de la vie, de ce courant ordinaire d'idées qui suffit amplement à tout le reste du genre humain ; que ces esprits-là sont faits pour étendre sur leurs proches, jusque dans les moindres de leurs actions, cette influence tyrannique qui est un des privilèges de la supériorité ; que son esprit à elle paraîtrait bien pâle & son intelligence bien ordinaire, dès que le moindre échange de paroles la mettrait en contact & peut-être en lutte avec ces puissantes facultés · enfin que son mari la rangerait au nombre de ces infiniment petits qui, vus des hauteurs, s'amoindrissent jusqu'à disparaître.

Je ne sais comment madame de Sugères, avec sa réserve & sa discrétion bien connues, en vint, non pas seulement jusqu'à laisser transparaître ses ap-

préhensions, mais à faire la confidence de ses craintes. Il faut blâmer cet abandon de Julie. Pour une femme, c'est plus qu'une étourderie de céder au désir d'ouvrir son cœur. Lorsqu'elle s'abandonne ainsi à la douceur de gémir & au soulagement de voir écouter ses plaintes, ne devait-elle pas se dire que le secret de ses agitations & de ses ennuis ne lui appartient pas à elle seule? Son mari n'est-il pas de moitié dans sa vie, & ne livre-t-elle pas, sans son consentement, cette portion de son cœur avec le sien?

Ce qui peut excuser jusqu'à un certain point madame de Sugères dans cet abandon si rapide, c'est l'art infini avec lequel ces aveux furent sollicités & obtenus par une de ces rares personnes dont notre dissipation moderne ne nous permet plus guère de continuer & de renouveler aujourd'hui la race. Tous ceux qui ont vécu dans l'ancien grand monde de Paris ont connu madame la comtesse de Silvicolant. Bien qu'elle ne sortît plus guère de chez elle, & que son salon se bornât à un assez petit nombre de privilégiés, son autorité & son influence la rendaient l'oracle & l'exemple de la bonne société.

La comtesse écouta Julie avec une sorte d'incrédulité placide. Quand madame de Sugères s'arrêta enfin dans ce débordement de plaintes & de terreurs, navrée, comme il arrive en pareil cas, de ses propres paroles, elle se sentit, pour ainsi dire, réfutée d'avance par le sourire paisible & par la fermeté de madame de Silvicolant.

« Chère petite, lui dit la comtesse en s'arrangeant dans son fauteuil pour parler à son aise & longtemps, chère petite, vous vous adressez bien pour vous plaindre à moi de l'esprit d'Abel. Vous n'avez pas besoin, pour être comprise, de m'initier à la supériorité de Sugères. Je le connais, Dieu merci! & depuis longtemps! C'est pour cela, ma bonne amie, que je l'ai adressé, lorsqu'il a voulu se marier, à la propre maison de monsieur votre père. Vous imaginez-vous par hasard, ma bonne petite, qu'il ne fallait pas une rude supériorité à l'homme qui serait assez osé pour épouser Julie d'Alvaize? »

Madame de Sugères rougit jusqu'aux oreilles de ce compliment à brûle-pourpoint. Elle se sentait pénétrée.

« Oui, ma mignonne, rougissez tant qu'il vous plaira. Nous savons de vos nouvelles. Prenez-vous-en à votre frère Maurice, qui, depuis quelques années, a choisi précisément mon salon pour chanter vos louanges. Il prétend que s'il résiste à la tentation d'écrire & de publier, c'est que sa sœur Julie suffit à sa gloire. »

Madame de Sugères était fort mal à l'aise. La comtesse de Silvicolant poussait, comme on le voit, avec une certaine vivacité, les avantages que lui donnaient sur sa jeune interlocutrice son âge, son expérience & son autorité.

« Enfin, ma chère petite, vous soupirez après quelque sot, & il vous semble que le bonheur de votre ménage aurait beaucoup gagné à l'imbécillité... »

Madame de Sugères fit un mouvement.

« Non, reprit madame de Silvicolant, le mot est trop fort & votre ambition ne va pas si loin. Vous n'aspirez pas à la sottise; vous seriez satisfaite de la simple médiocrité. Tout, en un mot, vous aurait paru préférable à cette distinction & cette supériorité dans votre époux. »

Madame de Sugères gardait le silence; elle sentait percer de plus en plus, dans l'enjouement de la comtesse, la pointe de l'ironie & dominer le ton du reproche.

« Vrai Dieu! ma chère Julie, vous pouvez vous vanter d'être au nombre de ces femmes qui donnent bien des embarras au bon Dieu. Je ne doute pas que, dans sa sagesse éternelle, il n'ait prévu vos répugnances & vos reproches, & il a eu sans doute ses raisons pour vous prodiguer, quand même, des faveurs si outrageusement méconnues. Pour moi, en dépit de la finesse qu'on veut bien me reconnaître, en dépit d'une expérience dont nulle bonne volonté ne saurait hélas! abréger le passé, je n'aurais jamais, je vous le certifie, rien deviné de pareil! »

Ici madame de Silvicolant s'inclina sur le bras de son fauteuil du côté de Julie. Elle fit signe à la jeune femme d'amener tout à fait jusqu'à elle la petite causeuse de satin bleu sur laquelle madame de Sugères était assise. Madame de Silvicolant trouvait ainsi le moyen d'introduire, dans ce dialogue à deux personnages au milieu d'un petit salon soigneusement fermé, un entretien plus intime encore & plus confidentiel.

Elle baissa la voix, lorsqu'elle vit Julie tout auprès d'elle; & tirant de son manchon de velours un petit éventail en gaze noire, pailleté d'argent & bordé d'or, elle s'en servit pour accentuer la conversation, couvrant par une pantomime expressive, tantôt ses yeux pour en dérober l'éclat, & tantôt ses lèvres pour en dérober jusqu'au murmure.

« Il y a vingt-trois ans aujourd'hui que monsieur de Silvicolant est défunt. Nous avions vécu près de deux lustres ensemble. Vous voyez, ma chère petite, que je ne cherche pas avec vous à me faire plus jeune que je ne le suis. Je me sens en train aujourd'hui de ne pas vous marchander les confidences.

« Je vous avouerai donc franchement, entre nous, que monsieur de Silvicolant, malgré sa renommée de sémillant gentilhomme, était le plus fieffé maître sot qu'il m'ait été donné, avant comme après mon mariage, de rencontrer en ce bas monde, où cependant la race des sots n'est pas près de faire défaut. »

La comtesse déploya la sombre envergure de son éventail, & elle s'en couvrit comme d'un masque vénitien. Elle dissimulait ainsi la rougeur qu'avait pu lui causer cet aveu.

« Bah! dit-elle comme se parlant à elle-même;

il y a si longtemps que mon mari est mort. Je suppose qu'il y a prescription. »

Elle replia brusquement les ailes de l'éventail; & s'en servant comme d'une baguette pour appuyer ses demonstrations, elle en posa l'extremité sur le bras de Julie.

« Vous êtes trop jeune, ma mignonne, pour avoir pu saisir dans toutes ses dimensions l'infinitude de la sottise humaine. C'est à peine s'il vous a été donné encore d'en ressentir vaguement l'ennui.

» Mais ce que vous ne connaissez pas, ma chère enfant, ce que vous ne connaîtrez jamais, du moins je l'espère pour vous, c'est la bêtise à domicile, c'est la présence permanente d'un personnage qui n'est pas assez nul pour être traité en idiot, & qui se trouve en même temps assez satisfait de lui-même pour trancher de l'homme d esprit.

» Tenez, ma chère Julie, je vous ennuierais tout le reste de cette après-midi, que je n'arriverais pas à vous faire comprendre dans tout son accablement la pesanteur des esprits médiocres & le supplice d'en être perpétuellement écrasé. Ah! ma chère enfant, vous avez peur des intelligences elevées & vous craignez que des hauteurs où elles habitent, elles ne laissent tomber le dedain sur votre tête! Detrompez-vous, madame; & avant de calomnier votre part de la vie, hâtez-vous de mettre à profit l expérience des autres.

» Vous craignez, chère Julie, que votre mari ne plane au-dessus de vous dans des régions inaccessibles & qu'il ne finisse par vous perdre de vue. Et quand il en serait ainsi, il n'y aurait encore que demi-mal. Aimeriez-vous mieux, par hasard, sentir auprès de vous une de ces intelligences vides qui retombent perpétuellement sur elles-mêmes? Aimeriez-vous mieux quelqu'une de ces prétendues raisons passées à l'etat fossile, dont la solidité se trouve compromise par la moindre hardiesse, & qui frémissent d'une métaphore comme d'une exagération? Vous croyez-vous de force à occuper ce désœuvrement éternel d'une âme qui s'ennuie, parce qu'elle se sent tout à la fois sans aspirations pour la verité & sans force pour l'atteindre? Voulez-vous demeurer votre vie durant en face de deux grands yeux qui s'étonneront de toutes vos démarches, de deux longues oreilles qui frémiront à toutes vos paroles, & d'un gros esprit épais, incapable de donner jour à votre âme ou de sortir de lui-même pour arriver jusqu'à vous? »

Il y eut un moment de silence.

Madame de Sugères leva timidement les yeux & répondit à demi-voix :

« Du moins, madame, les esprits que vous dites, sont-ils indulgents & disposés à traiter les autres avec miséricorde? »

Madame de Silvicolant partit d'un éclat de rire; mais cette gaieté était amère. Il y avait plus de regret encore que d'ironie dans son expression.

« Indulgents, ma chère mignonne, indulgents! — De grâce, où prenez-vous je ne dirai pas votre expérience, mais votre pressentiment ou votre instinct de la vie? Indulgents les esprits médiocres! Mais vous oubliez, ma toute belle, que la fatuité est l'attribut le plus essentiel & comme la nature même de la sottise. Règle générale, l'estime qu'on fait de soi-même & la rigueur avec laquelle on s'impose à autrui, sont précisément en raison inverse de la valeur à laquelle on peut être convenablement prise.

» Voyons, ma bonne amie, pourquoi discuter dans le vide, comme si nous avions, vous & moi, je ne sais quelle thèse abstraite, l'une à attaquer & l'autre à defendre? La question est beaucoup plus simple dans le fond. Il ne s'agit pas ici de comparer la sottise & la superiorité, comme on pourrait le faire dans une étude morale, destinée à quelque chaire de la Sorbonne.

» La bêtise existe, ou plutôt elle n'a que trop existe dans la personne de feu mon mari, Jean-Dominique-Gaspard de Silvicolant, haut & puissant seigneur d'Albigny & d'autres lieux que je passe. La supériorité, elle est auprès de vous pour vous épouvanter & vous jeter dans la crainte d'en devenir la victime. Le prevenu n'est rien moins que mon digne ami, votre gracieux époux, le charmant Abel de Sugères, dont mademoiselle Julie d'Alvaize pressent qu'elle va être opprimée.

» Il faut être votre amie au point où je le suis, pour évoquer à plaisir ces souvenirs désagréables.

» Je ne suis pas & je n'ai jamais été ce qui s'appelle un esprit ni profond ni étincelant. La contradiction qui m'attire & me révolte tout à la fois m'a souvent communiqué un certain bonheur de reparties; mais pour le reste, si l'on a pu parfois citer mes mots, on n'est jamais venu à bout de faire le même honneur à mes pensees. Je suis de ces intelligences ordinaires qui se contentent du regime commun & mettent tout au plus leur honneur à assaisonner par quelque haut goût qui le relève, l'aliment qui est à la portée de tous.

» C'est donc vous dire assez, ma chère amie, que mon mari n'a jamais eu à supporter de moi rien qui ressemble à une théorie nouvelle ou même une vue originale. Pour l'instruction, je n'en avais pas reçu; on ne se donnait pas la peine de nous elever dans ce temps-là; & quelque ignare que fût resté monsieur de Silvicolant avec son précepteur & ses voyages, il aurait encore, en érudition, rendu des points à son épouse. Cependant, ma chère, malgré tant de raisons pour demeurer inférieure & pour être supportée comme telle, s'il m'arrivait, surtout dans les premiers temps, d'émettre quatre paroles qui eussent l'apparence lointaine d'un jugement quelconque ou même d'une simple opinion, je voyais tout d'un coup s'écarquiller & grossir démesurément les yeux de mon mari; il poussait un énorme souffle, passait à deux ou trois reprises sa large main sur son front étroit; puis, lorsqu'il ne lui avait pas été donné de comprendre, ce qui lui arrivait bien, en moyenne, dix-neuf fois sur vingt, il haussait les épaules & laissait tomber tout haut, avec l'aplomb d'un homme qui

n'a jamais compris la valeur des mots, sa formule bien aimée : « *C'est stupide!* »

» On ne reçoit pas d'abord de pareils coups de tête dans l'estomac sans s'en apercevoir un peu & sans élever quelques réclamations. J'étais assez naïve, à l'origine, pour vouloir lui expliquer la raison de mes jugements & la signification de mes paroles. Il était bon malgré sa rudesse, il feignait de prêter la plus grande attention à mon discours; puis, comme tout son travail n'aboutissait qu'à lui rendre mes explications plus obscures, il ne conservait plus le moindre doute sur ce qu'il appelait, sans se gêner, mon incapacité & mon obstination. »

Ici madame de Silvicolant déploya son éventail derrière lequel elle s abrita jusqu'à disparaître. En même temps, elle baissa de nouveau le ton de sa voix qu'elle avait peu à peu relevé, & je crois bien que, derrière ce brillant rideau de paillettes & de dentelles, de vieilles larmes revinrent encore une fois dans ses yeux.

« Vous croyez, Julie, qu'il est facile de supporter à toutes les heures de la journée ce perpétuel aplatissement, cette moquerie incessante qui nous fait douter de notre meilleur esprit & dissèque sous nos yeux, avec la cruauté d'un anatomiste, nos pensées les plus vives & les plus ailées?

» Un jour, je dis à monsieur de Silvicolant : — Mon ami, vous me laissez seule bien longtemps; il est venu plus de trente personnes pour me voir. Là dessus, je l'aperçois qui tire devant lui le plateau de laque & qui se met à compter gravement les cartes de visite; car, pendant son absence, je n'avais pas jugé à propos de recevoir. — Vingt-trois, madame, vingt-trois, reprend-il avec le ton d'un maître d'école qui découvrirait une erreur de calcul dans une addition. C'est ainsi que vous exagérez tout & que vous ne demeurez jamais dans la vérité. »

Julie de Sugères, en dépit du chagrin qui gagnait la comtesse & de l'affliction qu'elle laissait apercevoir, ne put réprimer assez tôt un sourire.

Madame de Silvicolant s'en aperçut. Elle n'en fut point choquée. Elle reprit d'une voix profonde :

« Oui, ma jeune amie, à distance & dans un salon, au bout de vingt-cinq années de veuvage & lorsque le miroir vous montre vos cheveux gris & blancs, de pareils souvenirs prennent une teinte comique. Il y a là un ridicule qui provoque le sourire, & le temps accompli éteint l'odieux qui faisait couler les larmes. J'en ai bien versé, ma chère enfant, cette espèce de supériorité grotesque tirée du chiffre pesamment compulsé, cette raideur d'exactitude, ce pédantisme d'une intelligence sans imagination, commence par sembler ridicule, mais on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on a lié son sort à une intelligence morte, à un esprit éteint. Ces rectifications perpétuelles, ces espèces de communiqués me donnaient parfois des attaques de nerfs. Lorsque je fis ma première quête à Saint-Thomas d'Aquin, il fallut m'emporter du salon de madame de Port-Royal, où mon mari me tira au nez, pour la trentième fois de la semaine, son portefeuille de notes. J'avais eu le malheur de répéter étourdiment que ma bourse avait produit dix-sept cents francs, & la vérité était qu'il s'en manquait de soixante-quinze centimes.

« Je vous étonnerai peut-être en vous apprenant que j'ai fini par m'accoutumer à cet étrange travail de peser & de mesurer tout ce que je pouvais avoir à dire, d'éteindre en moi l'imagination de façon à revêtir d'un aspect sombre, inanimé & incolore, non pas seulement tout ce que je pouvais dire, mais encore tout ce que je pouvais penser. C'est là que j'ai reconnu la toute-puissance de l'habitude. On a bien raison de l'appeler une seconde nature. Il m'a fallu beaucoup de temps, après la mort de mon mari, pour me remettre en possession de mon véritable caractère, celui-là même que vous me connaissez aujourd'hui. Mais si l'on peut, au moyen d'un effort désespéré, accomplir sur soi-même cette espèce de suicide, ne croyez point qu'il soit aussi facile, même au prix de cet héroïsme, de contenter les exigences de ces natures inférieures. Il ne leur suffit pas qu'on les supporte; il faut absolument qu'on les admire.

» Vous avez beau jeu de vous plaindre, ma chère Julie. Il vous semble qu'il soit pénible de se sentir non pas seulement comprise mais devinée. Vous regardez comme peu de chose de pouvoir lire dans le clair & limpide langage de votre Abel toutes les impressions de sa pensée & tous les sentiments de son cœur. Vous ne vous doutez même pas, ma chère amie, de ce que peut inventer la prétention de l'orgueil humain & de ce que contient en soi la redoutable fécondité de la sottise.

» Une des manies de monsieur de Silvicolant, c'était, entre autres, de viser au trait, à la concision, à l'économie des paroles. Il avait comme le pressentiment du style télégraphique par lequel on a remplacé si désavantageusement l'abondance de madame de Sévigné. Il affectait ainsi sinon de dire beaucoup de choses en peu de mots, au moins de traduire sa pensée avec le moins de phrases possible. Il paraît que ce laconisme était depuis un temps immémorial dans les habitudes des Silvicolant, & que mon mari tenait cette infirmité de famille: mais le besoin de me reprendre par son exemple & d'opposer cette haute taciturnité à la vivacité de mes saillies, avait fini par le réduire à ne plus s'exprimer que par des monosyllabes, ou par des phrases ayant tout au plus les trois parties essentielles, le verbe, le sujet & l'attribut.

» Cette singulière façon de s'expliquer avait pour résultat le plus habituel de me mettre, malgré toute mon attention, dans une impossibilité absolue de démêler ce qu'il pouvait bien avoir eu l'intention de me dire. C'étaient alors de la part de M. de Silvicolant des colères & malheureusement aussi des injures que je ne saurais redire. Il ne se gênait point pour répéter tout haut, & au besoin en face des interlocuteurs les plus qualifiés, qu'il avait

rarement rencontré dans le monde une intelligence plus lourde & plus obtuse que la mienne.

» Il m'a fallu, ma chère Julie, pendant tout le temps qu'a duré notre mariage, vivre ainsi dans une perpétuelle admiration de ce médiocre génie, &, qui plus est, lui faire humblement amende honorable toutes les fois que je ne pouvais venir à bout de saisir ses idées mal définies ou ses impressions ébauchées. Il prenait son obscurité pour de la profondeur & son ambiguïté pour de la concision.»

Madame de Silvicolant fit une pause.

Julie de Sugères ne répondit pas.

Elle se débattait sans rien dire contre les mille suggestions dont elle se sentait obsédée. Pour la première fois, peut-être, il lui venait à l'esprit cette pensée qu'elle pouvait bien avoir tort de regarder comme un malheur irréparable la distinction & la supériorité d'Abel.

La comtesse reprit de nouveau. Cette fois elle était visiblement affectée, sa voix perdait peu à à peu le ton amer & sarcastique du persiflage, le parti pris fâcheux de récrimination & de dénigrement vis-à-vis d un mort qui avait été son mari & dont elle portait encore le nom.

Cette espèce d'irritation qui nous rend si peu charitables & nous jette parfois loin de toute mesure & de toute convenance, n'est souvent qu'un chagrin profond dont nous n'avons pas le courage d'avouer la douleur. Nous nous montrons alors provocants ou impitoyables, lorsqu'il suffirait souvent d'une parole un peu attendrie ou d'une sympathie un peu avouée, pour nous rendre à nos larmes ainsi qu'à notre naturel.

Madame de Silvicolant perdait l'allure composite & convenue de la grande dame, pour redevenir, en présence de son passé, ce qu'elle était en effet, une femme qui avait beaucoup souffert & qui mettait l'expérience de ses déceptions au service de sa jeune amie.

« Je ne vous ai pas dit, ma chère Julie, la dernière & la plus cruelle épreuve qu'imposent à leurs proches les esprits médiocres & impuissants dont vous auriez voulu vous ménager la bonne fortune.

» Il y a, dans la vie, des moments solennels où l'avenir se décide.

» Alors, Julie, une femme va trouver son mari. Sans doute, il lui est impossible dans une union semblable à la mienne, de compter sur quelque fermeté de caractère & quelque décision d esprit, ou même sur une intelligence suffisante des situations. A défaut d'un secours extérieur auquel il ne faut pas s'attendre, on espère au moins ne pas rencontrer d'obstacle & ne pas trouver de barrière en travers des résolutions les plus visiblement dictées.

» Hélas ! ma chère amie, quelle déception & quel supplice ! Vous venez à votre mari les mains pleines des motifs les plus péremptoires, des informations les plus précises, des raisons les plus authentiques & les plus pressantes. Votre avenir est là, le péril est imminent, la question instante, la démarche nécessaire. Vous avez rassemblé toute votre énergie pour faire un suprême appel, non pas même à son cœur ou à son esprit, mais seulement à ce gros bon sens dont il semble que personne ne puisse invoquer en vain le témoignage & le secours.

» Ah ! ma chère enfant, que le bon Dieu vous préserve toute votre vie de ce que j'ai éprouvé lorsque je me suis aperçue, pour la première fois, dans une circonstance que je ne saurais rappeler, pas même par l'allusion la plus lointaine, que j'avais devant moi non pas un homme, une intelligence vivante & pensante, quelque médiocre qu'on veuille la supposer, mais une muraille, un néant, une résistance inébranlable, ce qu'on appelle si bien la force d'inertie. . . . . .

» Il ne reste plus à une femme, lorsqu'elle se trouve en face d'une pareille situation, qu'à se résigner sans se débattre, de la même façon qu'on se courbe sous la tempête ou qu'on subit sur les grands chemins les chaleurs de l'été ou les rigueurs de l'hiver. Lorsqu'il devient absolument nécessaire dans le ménage de prendre quelque résolution décisive, il n'y a pas beaucoup plus d'espoir de voir adopter le parti de la raison que d'amener le double six en jetant les dés sur la table dans une partie de tric-trac. »

En vain la comtesse de Silvicolant essayait-elle par ce dernier trait, si conforme à sa manière habituelle, de rendre à l'entretien son allure piquante & dégagée; l'émotion avait décidément pris le dessus & sa voix était pleine de larmes. Il n'est pas possible de remuer impunément tant de souvenirs. Chacune des paroles de la comtesse remettait devant ses yeux quelqu'une des circonstances les plus cruelles de sa vie; chacune de ses réflexions était une expérience.

Julie, qui s'était crue sincèrement malheureuse, se demandait tout bas s'il lui serait bien possible de trouver dans sa propre vie autant de sujets de douleur.

Elle s'étonna en effet, au premier entretien qu'elle eut avec monsieur de Sugères, de n'avoir pas mieux apprécié jusque là cette élégance exquise, cette heureuse flexibilité de l'esprit & de la parole qui lui permettait de tout saisir et de tout rendre, cette ouverture si ample d'un esprit supérieur, auquel il n'en coûte jamais ni de renoncer à ses idees ni de s'approprier celles des autres.

Avertie par cette première remarque, Julie, par une exception bien rare & bien honorable, fut assez intelligente pour s'apercevoir que, depuis son mariage, elle avait pris pour son propre esprit & pour un essor de sa pensée l'impulsion qu'elle avait reçue d'Abel. Elle comprit, suivant la remarque de madame de Silvicolant, que les esprits supérieurs communiquent leur distinction à ceux qu'ils aiment, de la même façon que la médiocrité répand autour d'elle sa contagion.

II

LA CHARGE DES PETITS DEVOIRS

La plupart des jeunes filles attendent du mariage non-seulement l'indépendance, mais encore l'exercice de l'autorité.

Je ne sais s'il est bien prudent à elles, malgré nos tolérances toutes modernes & cette espèce de relâchement qui s'est fait de nos jours dans l'exercice du pouvoir, de trop se complaire dans cet ideal de liberté. Il ne serait pas mauvais, même à l'heure présente, de se rappeler un peu plus le mot inscrit par Fénelon, au début de son beau livre sur *l'Éducation des Filles :* « La femme est faite pour obeir. »

Il vaut encore mieux se préserver des illusions avant l'heure que d'avoir à en faire le sacrifice plus tard.

Si la femme n'est pas faite pour exercer dans le ménage ce commandement souverain, elle n'en demeure pas moins toute-puissante par son empire absolu sur la direction des détails.

La jeune fille devenue jeune femme a des ordres plus directs à donner. Il faut que l'impulsion domestique vienne d'elle. Elle est appelée à mettre la main dans tous ces petits événements cachés qui, pour se dérober aux regards du public, ne laissent pas d'avoir leur importance.

Il semble que ce ne soit rien de gouverner les domestiques, de tenir un livre de dépenses, de surveiller l'achat ou la préparation du repas quotidien, de ne point perdre de vue le renouvellement ou l'entretien du trousseau. C'est tout un monde où la maîtresse de maison est obligée de jouer le rôle de la Providence. Il faut que tout se mette en mouvement par l'initiative qu'elle donne, & que tout marche régulièrement par la surveillance qu'elle conserve.

Il ne manque pas de jeunes filles que la prévoyance attentive d'une mère a façonnées d'avance à ces details. Leur jeune activité se trouve ainsi occupée dès la maison paternelle. Il ne leur arrive point, comme à d'autres de leurs compagnes, de sentir se retourner contre elles-mêmes, contre leur paix, contre leur bonheur, cette exubérance de volonté, cette ardeur, cette impatience de la vie pratique.

Ces dernières ont beau chercher dans la toilette, les amusements, les lectures frivoles ou mêmes sérieuses, une distraction qui leur tienne lieu de devoirs, elles ne peuvent se défendre de songer au moment où leur initiative se déploiera enfin dans ce royaume nouveau dont elles seront les souveraines.

Mademoiselle Julie d'Alvaize était trop triste & trop abattue pour imiter cet exemple, & attendre d'un avenir qu'on embellit dans son imagination le dédommagement du présent dont on souffre dans la réalité. Elle n'était pas femme à laisser passer dans son existence de jeune fille aucune contrariété sans la ressentir & sans en faire, par la bonne volonté qu'elle mettait à en souffrir, un véritable chagrin. Ses journées lui paraissaient vides. Elle perdait le goût de la vie. Puisqu'il ne lui était pas donné d'en savoir goûter les plaisirs, elle aurait voulu au moins en pratiquer les devoirs Elle se disait que des occupations constantes & réglées, une responsabilité permanente, auraient introduit quelque intérêt dans son existence &, dans tous les cas, procuré un but certain à ses actions.

Il semble donc que mademoiselle d'Alvaize, en devenant madame de Sugere, avait dû, sur ce point au moins, obtenir satisfaction pleine & entière. La maison d'Abel avait beaucoup de dehors & beaucoup de tenue. Elle ne sentait point du tout le laisser aller du célibataire qui passe presque tout son temps hors de chez lui. Monsieur de Sugères avait perdu sa mère depuis peu de temps. Vivant avec elle, il avait eu le double avantage d'avoir un ménage à lui & de n'avoir pas à s'en occuper. Il était habitué à la responsabilité d'une direction générale, sans avoir jamais eu la charge des minuties.

Aussi, quand mademoiselle d'Alvaize entra chez lui, Abel lui remit-il un pouvoir parfaitement en règle & un royaume admirablement ordonné. Il avait auprès de lui, pour continuer les traditions de sa mère, une domestique qui l'avait elevé & qui, entrée à quatorze ans au service de la famille de Sugères, était encore assez loin de la vieillesse pour elever à leur tour les enfants de monsieur & de madame Abel.

Madame de Sugères ne put que rendre justice à cette organisation intérieure si parfaitement reglée, à ces arrangements domestiques qui fonctionnaient avec la précision d'un mécanisme en même temps qu'avec le scrupule du devoir. Elle n'avait qu'à continuer ces traditions & à maintenir cet ordre.

Ceux de mes lecteurs qui ont bien compris le véritable caractère de madame de Sugères ne s'étonneront pas trop d'apprendre qu'au bout d'un petit nombre de semaines, ce rôle de maîtresse de maison avait abouti à rendre Julie la plus malheureuse des femmes.

Il entre, en effet, dans la nature de la mélancolie qu'elle ne se contente point des véritables malheurs & des véritables chagrins pour les exploiter contre nous. elle possède l'art funeste de s'emparer tour à tour des événements de notre vie, même les plus heureux & les plus souhaités, pour y répandre cet esprit de désenchantement & d'amertume qui en retourne l'aspect & en dérobe le prix.

Lorsqu'il lui fallait, chaque matin, donner des ordres pour la journée, régler les dépenses de la veille & pourvoir aux acquisitions du lendemain, lorsqu'on venait prendre ses instructions pour l'ordre & la composition du repas, elle se résignait à sa tâche comme une martyre. Au lieu d'y avoir pensé d'avance, de façon à ne devoir plus y pour-

voir qu'au moyen d'un ordre prêt & médité, elle tenait debout devant elle, pendant de longs instants, la domestique attentive & presque mal menée.

Les petites choses ne méritent point dans la vie ni le dédain qu'on en fait ni le ridicule qu'on leur prête. Les faiseurs de romans, qui ne connaissent point l'intérieur des existences & qui les prennent par le dehors, dans le bruit des bals & sous l'éblouissement des lustres, croiraient descendre & déroger s'ils faisaient intervenir dans la peinture de leurs caractères ce tissu d'actions simples & vulgaires dont le fond de notre destinée se trouve formé.

Il n'en va pas de même d'une étude destinée, comme celle-ci, à nous donner la représentation directe de la réalité.

C'était donc, j'ose le dire parce qu'il en était ainsi, c'était un spectacle navrant que celui de Julie éloignant de son esprit, par une négligence calculée, la pensée des arrangements intérieurs ou des ordres quotidiens que réclamait l'administration domestique. Elle se retournait avec une sympathie incompréhensible vers cette oisiveté & cette nonchalance de jeune fille, dont elle gémissait encore une année plus tôt. Puis, lorsque la nécessité, le train naturel des choses, le besoin impérieux d'un commandement indispensable, amenaient devant elle ses serviteurs, elle se trouvait prise à l'improviste. Il lui fallait faire un effort, se secouer pour ainsi dire, & elle osait répéter sa phrase favorite, « qu'elle n'avait donc pas un moment de tranquillité. »

Presque tout le personnel de sa maison était attaché de longue main à son mari. Ce n'était point cette tourbe mobile de valets dont les maîtres n'ont point le temps d'apprendre le nom ou de retenir la figure. Les Sugères avaient gardé des temps anciens cette maxime aujourd'hui perdue dans la pratique, que les serviteurs font partie intégrante de la famille. Il était bien rare que personne sortît de chez eux pour se mettre en quête d'une autre condition.

Les mécontentements, la mauvaise humeur & la tristesse de Julie étaient donc supportés autour d'elle avec une grande déférence & un grand respect.

Madame de Sugères ne mettait pas plus de complaisance à se prêter aux rapports les plus nécessaires de la vie, lorsqu'il s'agissait de ses égaux, qu'elle ne le faisait vis-à-vis de ses inférieurs.

De même qu'il entre dans les devoirs quotidiens de la maîtresse de maison de se tenir dans une communication pour ainsi dire perpétuelle avec ses serviteurs, de même c'est une partie intégrante de la conduite, lorsqu'on se trouve appartenir à un certain monde, d'entretenir des relations, de faire & de recevoir les visites que comporte notre situation.

Madame de Sugères, avec le caractère que nous lui connaissons, n'avait point le cœur facile. Elle manquait au plus haut degré de ce qu'on appelle l'ouverture d'âme. Je n'entends point par là cette disposition souvent imprudente malgré sa générosité, qui risque de se prodiguer & de se faire trahir, mais cet abandon justifié par une sécurité complète & par des avances venues de personnes qu'on eût soi-même recherchées.

Il y avait sans doute, dans cette grande quantité de visites à faire & de relations à conserver, un certain nombre de connaissances purement politiques, de ces rapports qu'on noue par nécessité & qu'on prolonge par convenance. Mais Julie aurait pu se dire que c'était là, après tout, une des exigences les moins dures de la haute position sociale conquise par Abel. Il ne faut pas médire de ces coutumes établies. Il est tout à fait essentiel que la société ne se divise pas impitoyablement en un petit nombre de groupes, réunis isolément par la communauté des sentiments & des opinions, sans rapports & sans communications avec le groupe voisin. Cette scission rendrait bien vite les affaires les plus simples entièrement insolubles, & cette solitude ne tarderait guère à devenir une antipathie.

Cet inconvénient se trouve tout naturellement évité & ce danger prévenu par les obligations que la politesse met à notre charge. Le monde attache avec raison une si haute importance à l'accomplissement de ces formalités, qu'il n'en dispense aucun mérite comme il n'en pardonne aucune infraction.

Il faut avouer que le sentiment le plus inoffensif en apparence arrive bien vite, lorsqu'on lui laisse prendre les allures, usurper l'influence d'une passion, à exercer sur la conduite une action déplorable. Il n'en faut pas plus pour rabaisser un caractère & le faire descendre aux considérations les plus mesquines & les moins dignes de lui.

Se figure-t-on bien une personne de la distinction, de l'énergie, de la raison & de la vertu de madame de Sugères, qui recule devant l'idée de mettre un châle sur ses épaules & un chapeau sur sa tête, qui frémit devant la perspective de monter dans la voiture qui l'attend au bas du perron, pour se présenter pendant l'après-midi dans une demi-douzaine de salons?

Il y a plus, car l'âme, dès qu'elle se laisse gagner par une influence déraisonnable, ne met plus de bornes à la fantaisie de ses découragements, lorsqu'il lui fallait, pour recevoir dans son propre salon, se borner à se soulever de son fauteuil & à reconduire jusqu'au bout de son tapis, elle ne pouvait entendre sans frémissement, dans le vestibule, le pas du domestique qui venait ouvrir la porte. Elle finissait par éprouver quelque chose d'analogue au tressaillement du condamné à mort, qui ne saurait percevoir un bruit dans le corridor de sa cellule sans songer à l'échafaud.

Cette tristesse ne tarda pas à être remarquée. Le monde est ainsi fait, qu'il ne prend guère souci de nos joies. Il pratique volontiers, vis-à-vis de

chacun de nous, cette maxime impitoyable, qu'on ne saurait guère trouver d'intérêt dans l'histoire d'un homme non plus que d'un peuple heureux. Au contraire, dès qu'on voit passer d'aventure sur votre front l'ombre d'un souci ou le reflet de quelque peine cachée, c'est à qui découvrira votre secret & se procurera la bonne fortune d'être le premier informé de votre douleur. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'y apporter un remède ni de vous offrir une consolation; c'est une pure affaire d'amour-propre. L'important est de poser à propos dans la conversation comme l'homme le mieux instruit du genre humain. Je m'assure qu'il y a, parmi les habitués des salons, telles gens qui, sans avoir conscience de leur férocité, consentiraient, pour se montrer au courant des nouvelles, à quelque mort tragique de leurs meilleurs amis, à la condition d'en avoir été les seuls témoins & d'en pouvoir devenir les narrateurs privilégiés.

III

LA SOLLICITUDE DU GÉNÉRAL BRONCHARD

J'ai dit que la tristesse de madame de Sugères avait été remarquée. Elle donnait lieu, autour d'elle, à de sourds commentaires, à des insinuations malveillantes, à des hypothèses déplacées. On a beau jeu lorsqu'on a devant soi une femme jeune, parée de toutes les séductions de la beauté, environnée de toutes les jouissances du luxe, prévenue par tous les égards & tous les respects de la société, de se rejeter sur des dissensions intérieures, sur la conduite de son mari, sur les mille motifs inconnus qu'une femme peut avoir pour verser des larmes secrètes.

Julie avait beau prendre sur elle de sourire lorsqu'une visite entrait dans son salon; les personnes expérimentées ne s'y trompaient point. Elles voyaient l'effort dissimulé de cette comédie, & ce rayon de soleil qui passait sur la physionomie de madame de Sugères, à travers ses larmes, leur faisait l'effet de ce premier retour de la lumière après l'obscurité des orages, alors que les gouttes de la pluie perlent encore au-dessous des feuilles.

Le général Bronchard était peut-être, de tous les amis de la maison, celui que ces détails avaient le plus frappé & ces suppositions le plus ému. Ce n'était pas, de la part du vieil officier, un mouvement de curiosité indiscrète. Le général mettait son cœur dans cette inquiétude. Il avait vu Julie si petite! Ce n'était pas seulement madame de Sugères qu'il avait fait sauter sur ses genoux & dont il avait endormi les poupées, il avait aussi donné des bonbons à la mère de Julie. Il avait aussi fait sauter sur ses genoux madame d'Alvaize, alors qu'au sortir de l'École, il avait été attache comme aide de camp à la personne du père de madame d'Alvaize.

Le bon général avait cru pouvoir regarder comme sienne la maison de madame de Sugères. Plus particulièrement les jours de réception, c'est-à-dire deux fois par semaine, il se présentait des premiers, souvent à l'heure où Julie était encore à sa toilette. Il s'installait dans un grand fauteuil, & regardait le défilé des visites comme le passage d'une revue militaire. Il ne lui venait pas à la pensée de mettre un mot dans la conversation, à moins qu'on ne fît feu sur lui d'une question. Dans ces occasions solennelles, il se mettait en frais d'un ou deux monosyllabes; autrement tout son dialogue se bornait à tirer alternativement sa moustache droite & l'avant dernier bouton de son habit. Ces deux gestes auxquels se réduisait sa pantomime, suffisaient amplement à son éloquence.

Si le général Bronchard ne disait pas grand chose, il prenait sa revanche au dedans de lui & pensait beaucoup. Il avait l'imagination ardente & emportée d'une jeune fille de quinze ans. Il étouffait dans cet amas d'idées qu'il se suscitait à lui-même. Comme il n'en laissait jamais transparaître aucune au dehors, elles lui restaient toutes sur le cœur où elles s'amoncelaient à la façon des nuages quand approche la tempête. Il n'avait jamais pris garde à Julie tant qu'elle était petite, tant qu'elle était restée mademoiselle d'Alvaize. Le jour où elle se maria, elle lui apparut comme une révélation. Il lui sembla que sa vieille amie madame d'Alvaize se dédoublait, qu'elle reparaissait dans une autre elle-même. Si le bon général avait éprouvé pour madame d'Alvaize quelque chose de l'amour paternel, il voua, dès ce jour, à sa chère Julie la tendresse impitoyable & jalouse d'un aïeul.

Quand l'excellent Bronchard voyait Julie toujours triste, morose, languissante, accueillir avec une indifférence complète les avances les plus honorables, recevoir avec une froideur mélancolique les protestations les plus dévouées, demeurer insensible à tout ce que pouvaient avoir de doux ou de flatteur l'empressement & l'honorabilité des visiteurs quotidiens, le bon général se répétait pour la cinquantième fois, avec une conviction toujours croissante : « Cette pauvre femme a des chagrins secrets! »

En pareil cas, je ne crois pas qu'il appartienne à personne, & à un célibataire moins qu'à tout autre, d'intervenir entre une jeune femme & un jeune mari. C'est le cas ou jamais, de rappeler le vieux proverbe qui défend de mettre son doigt entre l'arbre & l'écorce. Il n'est pas de jeune épousée qui consente à voir rebâtir son bonheur par des mains étrangères. Elle préférerait à tout ce qu'on pourrait lui rendre les moindres débris qu'elle en aurait gardés.

Le général Bronchard entreprit de faire avouer à Julie la cause de ses ennuis.

Pour mieux s'assurer le loisir & la liberté de la conversation qu'il s'était promise, il arriva chez madame de Sugères, un mercredi, jour tout à fait inouï. Julie, qui consacrait le dimanche à sa mère

& à sa famille, recevait, les deux premiers jours de la semaine, afin, disait-elle, de ne point fatiguer par trop de combinaisons la mémoire de ses visiteurs. Une fois ce défilé du lundi & du mardi heureusement traversé, elle éprouvait une joie d'enfant à demeurer en paix chez elle pendant toute la journée du mercredi, sans avoir à craindre l'importunité d'une visite.

Ce ne fut pas d'abord sans un léger mouvement de dépit, sans une impression qui ressemblait de fort près à de la mauvaise humeur, qu'elle vit pénétrer jusque dans sa chambre, où elle se croyait si parfaitement à l'abri de toute rencontre, le vieux général Bronchard. Il entrait dans l'appartement de Julie comme un assiégeant victorieux dans une ville conquise. Le bruit de ses bottes sur le tapis du grand vestibule avait déjà annoncé sa venue. Il marcha droit à la cheminée & s'assit tout d'un trait dans le grand fauteuil.

Notez qu'avant de se mettre en marche, le général s'était promis de feindre. Il voulait se présenter avec cette nonchalance & cette indifférence des gens du monde qui, semblables au jeune Spartiate souvent cité, souriraient encore avec un renard leur dévorant la poitrine par dessous leur vêtement. Mais pour jouer cette comédie de la désinvolture & du désintéressement, pour parler de la pluie & du beau temps avec cet air ennuyé qui dissimule les palpitations intérieures, il faut une autre habitude & moins de franchise que n'en avait heureusement le général.

Madame de Sugères d'ailleurs ne lui laissa point le temps de se reconnaître. A peine était-il assis, que les deux yeux de Julie se tournèrent en même temps vers lui avec l'expression indéfinissable d'une question pressante qu'on adresse. Madame de Sugères n'avait encore rien dit que le digne Bronchard se sentait déjà sur la sellette & soumis à un interrogatoire dans les formes. Il abandonna donc résolûment les précautions oratoires dont il ne manquait pas de faire précéder ses moindres dicours. Il laissa en paix sa moustache aussi bien que le bouton de son habit, & étendant la main par un geste indéfinissable, il fit entendre d'une voix formidable cette seule parole : « Voici ! » *Voici* était pour le bon général tout à la fois un exorde & un commencement d'explication.

Madame de Sugères ramena sur lui ce clair regard qui, une fois déjà, avait tiré Bronchard de son silence, & le général se sentit de nouveau plus embarrassé que s'il avait eu devant lui une section de bouches à feu en batterie. Il répéta de nouveau son geste & son exclamation : « Voici, madame ! »

Julie s'inclina avec une élégance & une bonne grâce parfaite, comme si elle avait déjà commencé à entendre quelque chose de satisfaisant.

« Vous avez des chagrins que vous ne dites pas. »

Le plus frais & le plus gracieux de tous les sourires s'épanouit sur les lèvres roses de madame de Sugères. Si le général avait été plus fort en diplomatie féminine & moins absorbé par les pénibles manœuvres de son discours, il n'aurait point manqué de s'apercevoir que sa présence seule & le respect dû à ses cheveux blancs avaient empêché ce sourire si expansif & si éclatant de se perdre dans quelque accès de gaîté folle. La remarque du vieux militaire paraissait, ce matin-là en particulier, tellement intempestive & tellement en contraste avec la sérénité, la bonne grâce & l'entrain de Julie, qu'il fallait vraiment être Bronchard pour ne pas battre en retraite & ne pas remettre la partie à un autre jour.

Malheureusement pour lui, le général, comme il arrive parfois aux natures fortes, résolues & peu pliantes, avait ceci de commun avec un boulet de canon, c'est que, s'il était difficile de le mettre en mouvement & de lui communiquer la première impulsion, il n'était pas moins difficile de l'arrêter une fois qu'il était lancé.

Il exposa donc à Julie avec une énergie d'expression & de gestes toujours croissante, avec cette abondance familière aux hommes que leurs impressions ont remplis & débordés, qu'elle prétendait en vain se soustraire aux inquisitions & aux sollicitudes de son amitié ; qu'il avait encore, en dépit de son âge, la faculté d'apercevoir en même temps que l'habitude de regarder. Madame de Sugères avait beau faire, on n'était point la dupe de sa résignation & peut-être de son héroïsme. Il ne suffit point d'essuyer les larmes pour en faire disparaître les traces, pas plus que de les retenir pour cacher le soulèvement d'un cœur révolté.

Combien de fois le général n'avait-il pas saisi dans le regard, dans la voix & jusque dans l'attitude de Julie, un sentiment de souffrance indéfinissable, une sorte de malaise persistant ! Sans doute elle combattait, & le calme extérieur de son attitude attestait hautement le fond de sa résolution & le succès de son triomphe. Il n'en demeurait pas moins hors de doute que cette paix apparente était le fruit d'une lutte perpétuelle. Elle ne paraissait tranquille qu'à la façon des malades, lorsqu'ils respirent un instant dans le rapide intervalle de deux crises.

Quel bonheur pouvait-elle goûter dans cette situation ? Était-ce là, pour une femme jeune, belle, enviée, ce qu'on appelle vivre ? Comment pouvait-elle penser que ses amis, ses vieux amis, demeureraient indifférents à l'angoisse d'une telle situation ? Il n'y avait pas à hésiter ; il fallait absolument que quelqu'un se chargeât d'intervenir auprès de monsieur de Sugères.

Jusqu'ici Julie avait écouté avec une sorte de curiosité calme. Il lui semblait, chose étrange, qu'on lui parlât d'une autre que d'elle-même, & cependant elle se sentait vivement intéressée par l'entretien. Cette femme qui se croyait si malheureuse & qui aimait tant à se proclamer telle, se trouvait tout d'un coup surprise & décontenancée, au moment même où l'on paraissait prendre au sérieux ses souffrances & ses plaintes.

Mais quand madame de Sugères entendit prononcer le nom de son mari, lorsqu'elle vit Abel soudainement mis en cause par cette insinuation du général, elle interrompit avec vivacité. Elle ne pouvait véritablement laisser passer une pareille accusation.

Malheureusement pour Julie, le vieux Bronchard n'était pas commode dans le dialogue. La conversation n'était pas pour lui, comme pour le commun des mortels, un échange d'idées qui vous convie tour à tour à écouter ou à parler. Bronchard, sans jamais avoir été à l'école des tragiques, avait deviné d'instinct ce monologue d'un supérieur vis-à-vis d'un confident qui se borne à lui donner la réplique. C'est ainsi qu'il avait toujours conduit ses entretiens avec les officiers qui n'avaient point son grade.

Ce fut en vain que Julie fit un geste, avança le bras, commença même une phrase. Tous ces avertissements demeurèrent parfaitement inutiles. Le général, qui ne pouvait pas se refuser à les comprendre, témoigna résolûment qu'il n'était pas en humeur d'y obtempérer.

« Permettez, madame, permettez! On a du bon sens, que diable! si vous me permettez de le dire! que diable! Il ne faut pas non plus croire qu'on ne devinera pas pourquoi vous pleurez dans votre mouchoir de poche?

» Tenez, madame de Sugères, moi je ne suis pas de ceux qui vous donnent tort. Il en est de cela comme des officiers qui pénètrent dans leurs grades par la mauvaise porte; ils ont beau être chamarrés de croix & de décorations, fournis de tous leurs brevets & salués par tous les honneurs du règlement, ils sentent bien par où le bât les blesse, & que, s'il leur fallait passer à l'inspection, ils ne montreraient peut-être pas aux regards une conscience aussi nette que leur uniforme. Voilà pourquoi ils portent au fond de leur sac une tristesse qui les importune comme une cartouche jaune. Ils ont beau avoir les profits de leur avancement, ils n'en connaissent pas la joie.

» Voilà, chère petite madame de Sugères, d'après quoi je juge votre position. Vous avez beau être consolidée dans votre fortune, votre bonne réputation, votre beauté, vous êtes, grâce à Dieu & par bonheur pour vous, de ces honnêtes femmes qui placent leur première joie de ce monde dans leur mari & dans leurs enfants. Vous êtes de celles qui ne veulent aucune satisfaction d'aucune espèce en dehors de cette première de toutes les satisfactions.

» Eh bien! ma chère enfant, on lui parlera à ce mari; on lui demandera pourquoi il fait couler les larmes de ces beaux yeux. »

Madame de Sugères était véritablement au supplice. Elle voulait parler à tout prix; elle voulait à tout prix empêcher son vieil ami de s'emporter dans cette direction fausse. Elle sentait le besoin de le retenir à temps, de peur que, plus tard, l'amour-propre du général ne se mît de la partie.

« Non, Julie, non, madame, veux-je dire, ne craignez rien, reprit le général, qui se méprit complètement sur l'expression d'angoisse répandue sur la physionomie de la jeune femme, il ne s'agit pas du tout d'une de ces explications d'homme à homme qui se dénouent par l'épée.

» Non, Julie, non, madame! Abel m'est connu depuis longtemps à moi. Je l'ai vu tout jeune, presque enfant, non pas aussi jeune & aussi enfant que je vous ai vue vous-même, ma chère madame Julie, puisque j'étais déjà chef d'escadron à la première communion de votre digne mère.

» Si je n'ai connu Abel qu'âgé de huit ou dix ans, en revanche je l'ai vu de bien près, à l'époque même où les jeunes gens les mieux surveillés échappent à la sollicitude & à la tendresse de ceux qui les aiment.

» A ce moment de la vie, on ne se défie point d'un vieil officier qu'on rencontre par hasard en joyeuse compagnie, chez un parent, chez un ami, à la salle d'escrime, au manége.

» Que voulez-vous, je me suis attaché à ce garçon-là. Je l'aimais pour sa franchise, pour sa loyauté, pour cette parfaite droiture de l'âme, qui est rare, ma chère enfant. Regardez dans la pleine liberté d'une forêt combien d'arbres poussent dans une entière rectitude, sans perdre l'alignement & sans se pencher ni sur la droite ni sur la gauche. Soyez convaincue, ma chère, qu'il y a beaucoup moins d'hommes encore capables de ne point forligner quoi qu'il arrive. Abel, lui, est un de ces hommes-là, & j'en réponds comme de moi-même. Que dis-je, mon enfant, comme de moi-même! mais je ne ferai point ce tort-là à monsieur de Sugères. J'en réponds, chère madame, mieux, beaucoup mieux que de moi-même. Ce n'est pas moi qui me vanterais d'avoir en même temps que ce courage & cette trempe d'homme une véritable délicatesse de femme.

» Ce garçon-là, voyez-vous, quand il était au milieu de nous, il nous faisait un peu l'effet d'une jeune fille, tant nous le trouvions sensible & prompt à l'émotion. En voilà un qui m'a trompé!

» Que moi, Bronchard, je ne me sois pas marié & que je n'aie jamais songé à en faire la sottise, c'est ce qui paraîtra tout simple à quiconque me connaîtrait un peu. Je n'entends rien moi, ni au caractère ni au cœur d'une femme, & si je m'étais trouvé en face d'une ménagère, au coin de mon feu, le lendemain de mon mariage, je ne sais vraiment où j'aurais pris quelque chose d'aimable à lui dire. Mais Abel, c'est différent. Voilà un jeune homme que les plus obstinés célibataires n'auraient jamais compris autrement que père de famille & que marié; un homme qui paraissait avoir toutes les qualités de l'emploi, à qui on aurait donné sa fille sans confession; & il faut que ce soit juste un homme de cette trempe, avec de pareils états de service pour devenir le meilleur des époux, qui ne vienne pas à bout de vous comprendre & qui ne s'inquiète pas de vous voir pleurer.

» Vous comprenez, Julie, ce que je veux lui dire, ce n'est pas qu'il a tort de se conduire comme il le fait. Je ne veux pas lui demander où il passe son temps, ni s'il lui arrive de manquer à l'appel plus souvent qu'à son tour, je compte seulement lui faire remarquer que vous êtes charmante, & qu'avant moi, j'imagine, ce serait bien à lui peut-être à s'en apercevoir.

» Si l'on m'avait dit qu'Abel laisserait à désirer dans sa tenue comme mari, à ce point que moi qui vous parle, je m'en apercevrais, j'aurais envoyé promener d'importance le drôle qui m'aurait tenu ce langage. Et cependant, ma pauvre enfant! vous soupirez, vous n'êtes point heureuse, vous pleurez. Il n'y a donc plus rien d assuré en ce monde, & jamais je n'ai mieux senti ma sagesse de ne m'être point marié. C'est à coup sûr une malheureuse de moins. »

Madame de Sugères avait pris le bon parti, elle avait renoncé complètement à rien répondre, jusqu'à ce que le généra eût fini.

Il y eut un moment de silence.

Julie tenait à bien constater qu'il n'avait point été interrompu qu'il n'avait plus maintenant aucun prétexte pour reprendre la parole, & que son tour à elle était enfin venu.

A ce moment on entendit du bruit à l'autre extrémité du vestibule, non plus cette fois du côté de la porte d'entrée. C'était Abel qui sortait de son cabinet & se dirigeait vers la chambre de sa femme.

Julie n'eut que le temps de faire un geste impérieux & de dire au général Bronchard, avec un ton & un air qu'il n'oublia point, ces seules paroles :

« Taisez-vous & souvenez-vous que je vous défends à tout jamais de parler de ceci. »

ANTONIN RONDELET.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

A UNE JEUNE FILLE

B....., le 15 juillet 1870.

QUELLE question difficile à résoudre vous me posez, ma chère Joséphine, & combien j'aurai de peine à vous donner une réponse qui ne doit pas absolument décourageante! Vous touchez à un des grands problèmes de la société moderne, problème qui, semblable à tant d'autres, est souvent discuté, jamais résolu. Vous me demandez comment vous pourriez faire pour gagner un peu d argent, afin d'alléger maintenant le ménage paternel, d'assurer plus tard votre avenir au cas ou vous vivriez seule, & d'ajouter au budget conjugal si vous vous mariez un jour.

Vous me dites votre bonne volonté, vous me confiez vos petits talents, &, tout en louant beaucoup votre projet, je ne puis vous dissimuler qu'il ne sera pas d'une réalisation facile, que, dans l'état de choses où nous vivons, la voie du travail n'est pas très-frayée pour les femmes, & que ce travail, même quand elles y arrivent, est toujours rétribué d'une façon inférieure. Vous comprenez que j'excepte le génie & le talent ; ils font la loi, alors même que c'est une main féminine qui tient la plume ou le pinceau; demandez à Rosa Bonheur ou à madame Sand? & je n'envie pourtant à cette dernière ni sa fortune ni sa célébrité, car une seule des âmes qu'elle a peut-être mortellement blessées vaut plus que l'univers entier.

Le travail de l'aiguille, dans ses nombreuses & ingénieuses variétés, est le domaine propre des femmes; mais, de même que la *mull jenny* a détrône le rouet, la machine à coudre a tué l'aiguille, & l'on ne peut gagner de l'argent que de deux manières : en travaillant & en faisant travailler toujours à l aide de la machine, pour le compte de quelque grande maison de lingerie & de confections, ou en s'établissant bravement, courageusement, couturière, lingère, modiste, & cherchant à se créer une clientèle, à force de talent, de zèle & de probité. Cela peut paraître dur ; il n'est pas agréable de descendre, de se mettre au service du public, d'ouvrir un atelier ; j'ajoute même que cela n'est pas toujours possible, que certaines positions des pères ou des maris ne permettent pas à leurs filles ou à leurs femmes de se faire tailleuses ou marchandes de modes, mais la vérité me force à dire que le gain, par l'aiguille, n'est possible que dans ces conditions-là ; le travail secret, solitaire ne rapporte rien. Vous useriez vos yeux à piquer des chemises sans y gagner du pain ; vous feriez des broderies plus belles que celles des brodeuses de Nancy, le salaire serait dérisoire, de même que pour les tapisseries, pour les fleurs, pour les travaux de fantaisie; je n'excepte que le racommodage des dentelles, spécialité où un labeur difficile est assez bien payé. Une personne de talent qui sait blanchir, raccommoder & réappliquer des

dentelles est sûre de gagner sa vie aussi longtemps que ses yeux resteront bons.

Le travail à l'aiguille est donc insuffisant, à moins qu'on ne l'emploie commercialement, & sans avoir d'intermédiaires entre le public & soi. Je ne parle que pour mémoire des places dans le commerce, demoiselles de magasins, factrices, teneuses de livres, caissières; vous ne pouvez pas quitter vos parents, mais dans une autre situation, ces emplois, lorsqu'ils se trouvent *chez des gens honorables*, & qu'ils sont passablement rétribués, peuvent assurer l'avenir. Il faut, pour y être propre, une belle écriture de la connaissance & tous les calculs; j'ajoute que les négociants (j'en connais) qui emploient des caissières au lieu de caissiers, s'en trouvent bien; la moralité supérieure des femmes donne toute sorte de garanties pour ces emplois délicats; mais il faut qu'à l'honneur, à la probité, au soin scrupuleux des intérêts d'autrui, on joigne des connaissances spéciales; & peut-être, en vue de l'avenir, grand nombre de jeunes filles feraient-elles bien de les acquérir. Je ne parle aussi que pour mémoire de l'honorable tribu diplômée, institutrices particulières, institutrices, communales, directrice des salles d'asile, inspectrices. etc. On sait tout ce qu'il faut de solide instruction & de vrai dévouement pour s'acquitter dignement de ces fonctions-là.

Les arts, envisagés comme moyen d'existence, peuvent être utilisés de deux manières, en donnant des leçons ou en faisant de l'art commercial, ce qui s'applique surtout au dessin. L'enseignement de la musique offre des ressources, mais la voie est bien obstruée! Que de maîtresses de piano, de chant, qui meurent de faim sous leurs vêtements râpés! & que dire à ces pauvres filles qui n'ont peut-être ni grand talent ni grande vocation? Mais à celles qui manient le crayon, le pinceau, & qui ne sont ni des madame Lebrun, ni des madame de Mirbel, je dirai hardiment : « Faites de l'art en vue du commerce, si vous voulez ajouter au bien-être de vos vieux parents & devenir indépendante un jour. Vous peignez agréablement des fleurs, des oiseaux, des papillons, adressez-vous aux manufactures de porcelaines, enquérez-vous des procédés dont on se sert dans cette industrie; tâchez d'utiliser votre talent à Gien, à Creil, je n'ose dire à Sèvres! Les éventailliers emploient également des artistes-peintres; les marchands d'objets de piété demandent des *Chemins de la Croix*, des tableaux de saints, des images peintes sur toiles pour orner les bannières, avis à celles qui peignent la figure. Pour celles-là aussi, qui posent les figures avec une certaine grâce, les journaux de modes pourraient ouvrir une carrière; le coloriage des gravures forme une branche d'industrie à part, & chaque journal a un entrepreneur qui s'en charge. Quant à celles qui peignent le paysage, la nature morte & les animaux, peut-être trouveraient-elles à employer leur talent pour la décoration des salons & des salles à manger, les dessus de portes, les panneaux... l'industrie des papiers peints & celle des étoffes emploie aussi des dessinateurs. Ce n'est pas très-noble, mais répétez vous le vieux proverbe : *Il n'est pas de sot métier*. J'ajouterai que toute spécialité, pourvu qu'elle soit utile, peut donner du pain, peut donner même la fortune. Serait-il permis de citer, sans faire rire, la célèbre *mère Moreau*, qui n'avait qu'un talent, celui de confire les prunes à l'eau-de-vie? elle s'y mit bravement & fit fortune. Ce n'est pas que je veuille vous engager à exploiter la branche des chinois?

Après le commerce, les leçons, l'art commercial, il reste une autre voie, celle des administrations, chemins de fer, postes, télégraphes. Les chemins de fer du Nord & de l'Ouest confient à des femmes quelques emplois de *receveuse*, mais il faut être chaudement appuyée, &, pour tout dire, il faut être veuve ou fille d'employé. Pour obtenir un emploi de directrice des postes, alors même qu'on est parente d'employé, un examen est indispensable; on est examinée sur la langue française, les calculs & la géographie; on débute d'ordinaire dans un bourg aux appointements de 600 francs, & l'on peut s'élever jusqu'à 1,800 francs.

Les télégraphes occupent également des femmes dans les bureaux secondaires, elles peuvent gagner de 400 à 800 francs de traitement fixe, plus le logement & 10 centimes par dépêche privée. L'administration exige qu'elles soient deux, la mère & la fille, les deux sœurs, afin qu'elles puissent se remplacer en cas de maladie, & que le service public ne souffre jamais

Voilà, ma chère Joséphine, le peu que je sais sur le travail des femmes; vous voyez que la perspective n'est guère brillante, & que l'auteur qui, dans un drame, *les Doigts de Fée*, a montré une jeune duchesse, devenue pauvre, gagnant dix mille francs à broder des cols, ne connaissait pas ce dont il parlait. Le travail des femmes n'est ni rétribué ni encouragé; les hommes se sont fait la part du lion, on les trouve partout, derrière les comptoirs, débitant, de leurs fortes mains, des rubans & des soieries, ils sont *couturiers*, *corsetiers*, que sais-je? ils sont dans les banques, dans les administrations; occupant tous les emplois; dans les pensions de jeunes filles, donnant des leçons de peinture & de musique; ils ont usurpé la place naturelle des femmes dans l'instruction & dans les industries féminines, & jusqu'à des temps qu'on peut désirer, mais non prévoir, le travail des femmes sera toujours difficile, &, à moins de talent exceptionnel il ne leur restera que l'art & le travail d'aiguille, exploités au point de vue commercial.

Agréez, ma chère Joséphine, mes regrets de n'avoir pu vous donner une solution plus satisfaisante, & tous mes sentiments d'amitié sincère.

M. B.

Revue Musicale

FREYSCHUTZ AU CHATEAU. NÉCROLOGIE

En attendant que nous ayons commencé la série de nos études biographiques, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à monsieur de Pontmartin quelques fragments d'un épisode dont le récit a fait grand bruit dans tous les centres artistiques où il a été connu.

« Il y a quelques années, je vis à Prague, dans l'hospice des aliénés, un homme encore jeune dont les traits, quoique dévastés par son état habituel de souffrance, avaient conservé des traces d'intelligence & de distinction. Sa folie était douce, & les gardiens le laissaient jouer librement dans le préau, où il passait son temps à cueillir des fleurs en chantant d'une voix expressive quelques lambeaux de vieilles ballades.

» Au moment où il s'approcha de nous, j'étais avec le medecin de l'hospice, qu'accompagnait Gaspard de Riotors, Parisien naturalisé en Allemagne, & mon camarade de collége. Or, comme il m'arriva dans cet instant même d'appeler Gaspard par son nom de baptême, nous vîmes tout à coup le fou pâlir & s'arrêter; ses yeux devinrent hagards, un frisson subit s'empara de lui; on eût dit qu'il poursuivait dans sa mémoire un mystère insaisissable & terrible.

« Gaspard, Gaspard! » répétait-il d'une voix stridente, en nous examinant avec une expression de menace.

» Mais le médecin fixa sur lui ce regard impérieux & sévère qui donne aux hommes de l'art tant de puissance sur les pauvres malades. Le fou baissa tristement la tête, se détourna de nous & s'enfuit dans sa cellule.

» Une heure apres, j'étais dans la salle commune de mon hôtel avec Riotors & le médecin. La fumée des cigares nous disposait à la rêverie. L'aspect des naïves figures allemandes épanouies autour de nous, nous disposait à cette sorte de sympathie crédule qui respire dans leur physionomie. Le thé & la bière blanche élevaient nos imaginations vers ces régions vaporeuses où l'esprit accepte aisément les récits vrais ou légendaires. En ce moment, nous revint à la pensee le fou de l'hospice; le docteur alors nous raconta ce qui suit :

» Vers 1857, Albert de P... était un jeune homme de vingt-cinq ans, élégant cavalier, tireur habile, musicien enthousiaste, & fiancé d'une belle jeune fille que, par discrétion, nous appellerons Louise de Rosenheim. Le père de Louise offrait le type respectable des Allemands de la vieille roche. Soumis aux plus aveugles caprices de sa fille, il était confiant & naïf avec bonheur. Chaque année, en automne, il réunissait dans son château de bons & francs gentilshommes du voisinage avec lesquels il aimait à chasser. Louise, de son côté, engageait les jeunes femmes & les jeunes filles des environs. Albert amenait ses camarades, étudiants, artistes, poètes; bref, pendant deux mois c'était fête à Rosenheim.

» La position de ce domaine était pittoresque & sauvage. Sa façade donnait sur une forêt qui s'étendait en pentes inégales jusqu'à la rivière du Drank. Derrière, la vue s'étendait sur des collines nues & grises coupées par des ravins profonds. Ce site, par son caractère d'isolement & de grandeur, parlait puissamment à l'imagination. Aussi Louise qui, depuis sa plus tendre enfance, s'était initiée à ses aspects, y avait contracté une exaltation rêveuse une soif immense d'idéal & d'inconnu que ses lectures romanesques surexcitaient encore. Aussi était-elle la plus poétique mais aussi la moins sensée des jeunes filles de la Bohême.

» Parfois cette disposition d'esprit inquiétait Albert, son fiancé. Les deux jeunes gens s'aimaient d'une affection sérieuse; mais si Albert éprouvait la vive tendresse d'un futur époux, Louise semblait rêver aux joies d'un monde plus élevé que la terre; elle semblait se complaire dans le roman fantastique de son esprit.

» Or, il advint que cette année-là, la société réunie en automne au château de Rosenheim fut plus nombreuse & plus brillante qu'à l'ordinaire. Le mariage de Louise & d'Albert devait être célébré dans la semaine qui précède le jour de Noël. Ce fut le signal d'admirables chasses. Le soir, les femmes se groupaient autour du piano & on faisait de la musique. Le *Freyschütz*, de Weber absorbait toutes les préférences. Ce sujet fantastique ce poème étrange, cette musique d'un couleur sincèrement germanique, s'appropriaient si bien aux penchants romantiques de toute cette jeunesse enthousiaste, qu'on forma le projet de jouer & de chanter l'opéra entier. Presque tous les amis

d'Albert étaient musiciens, les compagnes de Louise chantaient à ravir, les deux fiancés furent chargés par acclamation des rôles de Max & d'Agathe.

» On sait tout ce que les répétitions dramatiques amènent d'entrain dans la vie de château; l'orchestre & les chanteurs travaillaient sans relâche. Tout allait au mieux, le jour de la représentation pouvait se prévoir, lorsqu'un matin, Ludwy G..., jeune artiste, possesseur d'une belle voix de basse & chargé du rôle de Gaspard, tomba de cheval & se cassa la jambe. Ce fut une désolation générale. Cet accident rendait impossible l'exécution du *Freyschütz*. Les autres acteurs ne pouvaient chanter ce rôle diabolique; toute la société était donc mélancolique & désabusée.

» Pour surcroît de tristesse, un orage affreux, tel qu'il en éclate en automne dans les pays de montagnes, venait de fondre sur le château. Le bruit du vent & du tonnerre mugissait dans les corridors, les portes battaient avec un fracas lugubre, les grands arbres de la forêt voisine s'agitaient comme des spectres. Louise, toujours exaltée, contemplait d'une fenêtre le déchaînement de l'orage.

» Tout à coup, elle poussa un cri de surprise qui attira auprès d'elle ceux qui se trouvaient dans le salon. A quelques centaines de pas du château, à travers les torrents de pluie, ils virent un cavalier accourant au grand galop; il semblait laisser aller son cheval au hasard; il suivait hardiment l'étroit sentier frayé au milieu de vastes fondrières et des escarpements de rochers sans dévier d'une ligne, sans qu'aucun obstacle arrêtât sa course effrénée.

« Le malheureux! il va se tuer, disait Albert.

— C'est le cavalier noir de Burger, s'écria Louise, qui rêvait toujours les choses impossibles. »

» Chacun s'apprêtait à dire son mot, mais on n'en eut pas le temps. Déjà l'inconnu touchait au perron, le cheval s'arrêta court & un grand coup retentit à la porte.

» Alors tous les assistants se regardèrent avec stupeur, comme si cette apparition avait quelque-chose de surnaturel; mais le baron, rappelé le premier aux devoirs de l'hospitalité, se hâta de descendre pour recevoir cet hôte inattendu; quelques minutes après il reparut suivi de l'étranger.

» Lorsque le nouvel arrivant eut ôté son manteau trempé par l'orage, on vit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux cheveux blonds, à l'œil noir, vêtu de la façon la plus élégante & dont les manières étaient celles de la meilleure compagnie. Il remit au baron une lettre dont celui-ci reconnut parfaitement l'écriture & qui lui était adressée par son ami intime le comte de Wilberg.

» Il causa, & tout le monde fut charmé des grâces & de l'originalité de son esprit. On parla poésie, art, mode, chevaux, politique, & sur tous les sujets le nouveau venu déploya une supériorité incontestable. Comme on lui racontait l'accident arrivé à Ludwig & l'impossibilité de jouer *Freyschütz*, il s'avança modestement vers le piano, ouvrit la partition & essaya les morceaux les plus difficiles du rôle de Gaspard. Il y mit un sentiment si vrai & une méthode si magistrale qu'on le supplia de se charger du rôle, ce qu'il accepta de bonne grâce. Le jour de la représentation fut fixé; par suite de l'événement arrivé à Ludwig, le mariage avait été remis à quelques jours.

» Le jeune Werner chantait sa partie en maître & communiquait de sa verve à la troupe joyeuse. Albert seul se sentait glacé près de Werner; les accents sardoniques prescrits par son rôle de démon, l'étrangeté de son jeu, les éclats sinistres de son chant, tout cela lui paraissait si expressif qu'il finit par confondre le personnage avec l'interprète & éprouver, à ses côtés, un inexprimable malaise. En outre, il remarqua que Louise était profondément occupée de ce singulier visiteur; non qu'il entrât la moindre idée sympathique dans le cerveau de la jeune fiancée, elle semblait être attirée vers lui comme l'oiseau fasciné par l'épervier, mue par une sorte de fluide contre lequel sa volonté restait impuissante; mais cet entraînement irrésistible de sa fiancée plongeait le jeune homme dans un abîme de pressentiments douloureux.

» Enfin arriva le grand jour de la représentation; les acteurs étaient prêts l'orchestre se composait de jeunes gens fanatiques de leur art. On était venu de plus de trente lieues pour assister au spectacle. Le petit théâtre de Rosenheim était plein d'un public admirablement disposé aux impressions étranges que fait naître le poème fantastique de *Freyschütz*.

» Quand on eut joué l'ouverture au milieu d'un religieux silence, Albert chanta son morceau avec une expression si mélancolique & si pénetrante que chacun sentit son cœur serré. Alors Werner entra en scène. A peine avait-il dit quelques mots qu'un singulier frisson s'empara de l'auditoire. Sa seule présence électrisa tous les artistes, qui se sentirent saisis d'une sorte d'inspiration surhumaine. Jamais le pathétique andante du grand air d'Agathe n'avait fait couler tant de larmes; jamais le duo charmant des deux femmes n'avait eu plus de grâce idéale.

» Bientôt la ronde bachique de Gaspard fit frémir les nerfs les mieux aguerris; à mesure que le drame avançait les émotions devinrent plus vives, les vagues terreurs s'accrurent. Par une heureuse fantaisie d'artiste, le décorateur avait profité, pour le fond de son theâtre, de la forêt même qui enveloppait le château & dont les grands arbres prenaient des airs de fantômes dans l'éloignement & dans l'ombre. Werner dominait la scène. Albert, pâle, tremblant, palpitant d'un effroi insurmontable, donnait au personnage de Max une physionomie désespérée, qui navrait les spectateurs. Dans son duo avec Gaspard, tous crurent qu'il succombait réellement à un ascendant irré-

sistible. A la scène de la fonte des balles tous oublièrent qu'il n'y avait là qu'un drame imaginaire; ils virent ou crurent voir Gaspard-Werner grandir d'une coudée. Les puissances infernales évoquées par le génie du compositeur semblèrent planer sur l'orchestre, puis s'élancer sur le théâtre & se perdre dans les profondeurs de la forêt; chaque partie des bois parut s'animer; le vautour & les orfraies battirent des ailes, chaque arbre prit l'apparence d'un spectre gigantesque étendant ses grands bras vers la scène fantastique.

» A la fin, au moment où Gaspard triomphant met la main sur l'épaule de son camarade, Albert crut sentir cinq doigts aigus & brûlants peser sur son juste-au-corps et s'enfoncer dans ses chairs; il poussa un grand cri & s'évanouit. En cet instant l'horloge sonna le premier coup de minuit.

» Quand Albert revint à lui, tout le château était en rumeur : l'horrible cauchemar s'était dissipé, mais dans le premier tumulte Werner avait disparu avec Louise. Le lendemain on chercha de toutes parts, on retrouva sur le sentier par où il était venu les traces profondes d'un pied qui n'avait rien d'humain. Toutes les tentatives pour retrouver Louise demeurèrent sans résultat. Le baron de Rosenheim avait écrit immédiatement à son ami le comte de Wilberg. Celui-ci lui répondit qu'il ne lui avait jamais envoyé ni recommandé personne. Albert devint fou.

» C'est lui, ajouta le médecin, que vous venez de voir dans l'hospice où j'ai voulu le faire entrer pour pouvoir, chaque jour, lui donner mes soins.

» Tout cela est très-beau & surtout très-fantastique, reprit Riotors, mais vous oubliez de dire que ce même Werner a été parfaitement reconnu, aux eaux de Carlsbad, par un des anciens hôtes de Rosenheim. Il était toujours très-beau garçon, très-habile magnétiseur & connu pour un intrigant de première force. On assurait qu'il tenait enfermée chez lui une jeune fille de Bohême qu'il avait enlevée malgré elle, qu'il la rendait très-malheureuse, & qu'il comptait l'épouser si son père, vieux baron tombé en enfance & possesseur d'une immense fortune, ne la déshéritait pas.

» Mais alors, ajoutai-je, pourquoi toute cette fable fantastique de spectres, de griffons & d'orfraies, mêlée à un enlèvement vulgaire? Disposition, impression, imagination, fluide, voilà tout le secret, répondit le docteur. En ces circonstances, dans notre Allemagne, on voit Satan, en France on verrait Robert Macaire. »

—

Nous apprenons que le célèbre compositeur Ignace Moschelès a succombé à Leipzig après une longue maladie. Morchelès laisse un nom & des œuvres qui ne périront pas.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ah bien oui, je t'engage à me l'envier en ce moment, mon beau Paris, Florence! crois-moi, amie, tu es cent fois plus heureuse dans ton logis vaste & aéré, entouré d'un frais jardinet, que nous autres, infortunés habitants de la grande ville, dans ces vilaines petites boîtes superposées, que le soleil d'été transforme en étuves & où l'on doit se regarder comme très-favorisé quand on n'a pas un propriétaire qui profite de la belle saison pour enlever vos persiennes sous prétexte de réparation & de nettoyage de son immeuble!

Dans ce cas-là, vois-tu, Florence, il n'est d'autre ressource que de boucler sa malle au plus vite & de prendre le premier train possible pour aller n'importe où, respirer un air moins embrasé. Sans ce moyen extrême, on risquerait très-sérieusement d'être retrouvée dans la huitaine, rôtie sur place!...

Et pourtant, hélas! il est beaucoup de gens que le

devoir retient, sous les murs de Paris; mais quel supplice & quelle pénitence!

Te figures-tu l'existence d'été des boutiquiers peuplant nos passages, nos bazars?... Et celle des conducteurs d'omnibus & des cochers de fiacre? Et celle de ces milliers d'employés occupés dans les bureaux de tant d'administrations? Sans compter encore les travailleurs des fabriques, des usines, des imprimeries parisiennes, rivés à leur tâche.

Pour les souffrances des curieux de tout pays que le simple désir *de voir* amène chez nous, elles ne m'inspirent qu'un médiocre intérêt... N'est-ce pas une témérité véritable que de choisir justement pour visiter une ville le moment où ses habitants la déclarent inhabitable & où la chose difficile entre toutes à y rencontrer est un indigène.

Ah! que Paris est bien plus agréable au printemps! c'est le vrai Paris alors, le Paris aux surprises sans fin!... Ses théâtres ne sont pas fermés; ses vitrines éblouissantes ne disparaissent pas sous d'épais stores qui en dissimulent la splendeur; son macadam n'est pas incessamment rafraîchi par ces tonnes d'arrosage qui le transforment en boue noire & liquide; les arbres de ses boulevards & de ses squares sont d'un charmant vert tendre & non encore gris de poussière & jaunis comme en ce moment...

Nos beaux arbres!... un amateur de progrès quand même ne voulait-il pas, il y a quelques années, les remplacer par des tilleuls, des platanes & des marronniers en fer-blanc peint? C'était, j'en conviens, un excellent moyen de les empecher de subir l'influence des saisons; mais vois-tu d'ici, Florence, l'effet de cette végétation immuable? Entends-tu la pluie fouetter contre ces feuillages métalliques : toc, toc, toc!... & le vent souffler entre ces branchages, non plus avec de doux murmures de brise, mais avec des grincements semblables à ceux des girouettes rouillées des vieux manoirs? La ville de Paris, dans l'intérêt des nerfs délicats de ses administrées, n'aurait pas mal fait, à cette occasion, de créer l'emploi de *graisseurs d'arbres*, qui eût été de pair avec celui d'allumeurs de becs de gaz & celui de balayeurs des rues.

Je me rappelle qu'à l'époque où cette heureuse idée naquit, un chroniqueur en gaieté, proposa d'appliquer ce système de verdure *postiche* à toute la France.

« Nos paysages, si variés, gagneraient beaucoup, disait-il, à être ainsi toujours verts. On aurait, de la sorte, des horizons faits à souhait pour le plaisir des yeux; & maintenant que les saisons sont devenues très-changeantes & très-capricieuses, il y aurait tout avantage à remplacer le printemps par une légion de peintres en bâtiments. Notez que, dans les grandes occasions, comme, par exemple, l'approche d'une Exposition universelle, rien ne serait plus facile que de donner à nos campagnes un aspect riche & florissant. En quelques jours, avec un coup de brosse & un coup d'éponge on ferait la toilette du pays tout entier. & la nature serait bien attrapée. »

Cette ingénieuse idée, comme bien tu le penses, n'a même pas eu ce qu'on appelle *un succès d'estime*, & les pauvres Parisiens en sont encore réduits à n'avoir pour s'abriter que les épais mais gris ombrages du Luxembourg, des Tuileries, du bois de Boulogne, du parc Monceaux & de leurs squares plus ou moins vastes.

. . . .

Mon Dieu! qu'il a donc fait chaud, Florence!

Figure-toi un soleil torride jusqu'en haut de notre immense avenue & pas la largeur d'une pièce de cinq centimes d'ombre! Un vrai Sahara! Presque personne dehors, cela va sans dire... Quelques employés gagnant leur bureau à pas lents, lents, aussi lents que possible!... Puis une petite demoiselle de magasin portant un carton & rouge comme un coquelicot, sous son chapeau de paille orné d'un ruban couleur de bluet... Le conducteur d'omnibus qui l'aide à monter dans sa lourde machine ressemble, lui, à une pivoine du plus pur cramoisi, de même que, sur l'impériale, ces quelques messieurs essuyant avec tant d'ardeur leur front ruisselant, ont de superbes faux airs de homards cuits, pour varier mes termes de comparaison. Dame, ils seraient plus au frais dans la voiture de glace à rafraîchir qui s'arrête devant la porte de ce limonadier.

Bon! une dame éclaboussée des pieds à la tête par un tonneau d'arrosage! Quel dommage! sa robe de percale bleue était si fraîche & ses bottines d'un si jolis gris. Et ce vilain jeune homme qui rit de son embarras & qui, pendant ce temps, — ô punition méritée, — reçoit entre les jambes un seau d'eau tout entier, lancé par une fruitière en train de nettoyer le seuil de sa boutique. Pauvre pantalon! pauvre monsieur!... a-t-il l'air assez furibond! Il invective la fruitière, qui semble lui répondre sur le même ton... un sergent de ville vient pour établir l'ordre. Ah! monsieur, monsieur, que n'avez-vous accepté votre mésaventure avec autant de bonne grâce que la jeune dame en robe bleue...!

Qu'il a donc fait chaud, Florence, & qu'il *a fait soif aussi*...

Le bon Dieu aurait dû organiser pour l'été dans le gosier de chacun de nous, une petite fontaine à la glace qui ne tarirait jamais & que nous pourrions faire couler à notre volonté. — Oui, mais il sait comme nous sommes déraisonnables, le bon Dieu, & il a craint très-certainement des excès de... rafraîchissements qui détraqueraient notre estomac.

Sans plaisanterie, ma chère, il faut boire le moins possible en cette saison malsaine. Mon médecin prétend même que si l'on ne buvait pas du tout en dehors des repas on supporterait bien plus aisément la chaleur. Toutefois, il permet de se passer de temps en temps dans la bouche (mais sans avaler) un peu d'eau & de vinaigre mêlés, ce qui, selon lui, remplace toutes les boissons désal-

térantes possibles, sans nul danger pour l'estomac.

Mais comme cet excellent docteur n'est pas le docteur de tout le monde, sa prescription (ou plutôt sa *proscription!*) n'empêchait nullement tous les endroits parisiens où l'on peut se procurer à boire de regorger d'altérés.

Ce qui se consomme ici, en été, de bière, d'eau de Selz, de sirops & de liquides de toutes sortes serait incalculable.

C'est le moment où les glaciers & les cafetiers font de brillantes affaires.

Les écoles de natation ne réussissent pas moins les leurs; mais ce sont surtout les marchands d'éventails en papier de couleur, qui grossissent fabuleusement leur petit pécule. Qui hésiterait à se procurer un peu d'air, cette chose si nécessaire & si rare par le temps qui court, pour la modique somme de deux sous? Quelques habiles industriels cotent même ce précieux air à trois sous, mais il ne vient à la pensée de personne de protester contre cet abus, & les éventails *à trois* (style du métier) s'écoulent aussi rapidement que les éventails *à deux*. Pour moi, je me demande toujours avec étonnement comment on parvient à établir pour si peu d'argent ces mille petits riens qui se débitent ainsi dans les rues de Paris; &, lorsque je les achète, je suis tentée de les payer le double, en songeant à la misère probable de ceux qui les ont confectionnés.

L'été est encore une saison excellente pour la marchande de *plaisirs* & son collègue le marchand de coco.

La première, ses claquettes à la main pour réunir sa jeune clientèle, le second, sa sonnette d'appel entre les doigts, parcourent sans se lasser, en répétant leur cri monotone, les abords des lieux publics où se pressent, le soir, les promeneurs grands & petits, & ils sont nombreux ceux qui, descendus de leurs serres chaudes, viennent humer l'air du dehors pendant ces fraîches soirées, où l'on se sent revivre... Aussi, de la Madeleine à la Bastille, de la place de la Concorde à l'Arc de Triomphe, de l'avenue de l'Impératrice au lac du bois de Boulogne, on s'arrache, on se pille littéralement les siéges, toujours insuffisants, toujours disposés là en interminables files, tandis que les préposées à la location de ces siéges se frottent joyeusement les mains, &, semblables à de bons chiens de berger, vont, viennent, surveillent les chalands, sans oublier jamais (chose étonnante dans un si grand nombre de visages inconnus) de réclamer leur dû à personne.

J'arrête là, chère Florence, pour me reposer aussi, ce bavardage sans intérêt dans lequel je dois t'avoir dit plus d'une sottise. — Tu m'en reconnais capable ?... — je suis bien de ton avis ! mais ce dont je te crois non moins capable, toi, ma chérie, c'est de me les pardonner, ces sottises, en faveur de notre amitié. Ta dévouée,

JEANNE.

MODES

Il n'y a plus maintenant, à proprement parler, de costumes spéciaux pour les bains de mer ou les eaux. Le *genre costume* est complètement adopté aujourd'hui à la ville comme à la campagne. Les petits chapeaux également se mettent en grande toilette pour visites & en toilette de promenade.

Il n'est plus dans les habitudes d'avoir beaucoup de robes; on est mieux mise avec un petit costume de fantaisie fait à la mode du moment qu'avec de belles robes d'étoffe de soie démodées; il vaut beaucoup mieux n'acheter qu'une robe & la faire à la mode du jour.

Mais si, pour l'instant, tu as d'anciennes robes de soie dont tu veuilles te servir, voici le moyen de les employer en les rajeunissant.

Avec ta jupe longue de soie bleu clair, tu feras un jupon court (c'est-à-dire touchant presque par terre) garni dans le bas de petits volants decoupés. On peut faire le haut de ce jupon en percale, si l'on n'a pas assez d'étoffe pour l'avoir tout entier en soie.

Tu conserveras l'ancien corsage, dont tu enlèveras l'endroit des boutons & des boutonnières ordinairement fané, & tu l'ouvriras en le rattachant par des nœuds.

Pour le rafraîchir, tu placeras sur le devant trois biais de crêpe de Chine, alpaga ou châlis *blanc*, au bord desquels sera posé un effilé de soie blanche ou une dentelle de Bruges. — Manches demi-larges, ornées de biais blancs & de nœuds de soie bleue. — Petite jupe en étoffe blanche semblable aux biais, avec effilé ou dentelle, relevée de chaque côté par de gros nœuds bleus.

Autre façon pour transformer une robe longue de gaze de Chambéry en costume Watteau court, — costume gracieux & de beaucoup de cachet.

Je suppose la robe mauve avec pois blancs. On doublera le jupon d'une mousseline unie mauve. Il aura dans le bas un grand volant en biais, à tête, également doublé. La gaze de Chambéry s'arrêtera à l'endroit où sera monté le volant, qui est garni d'une imitation de dentelle de Bruges ou de valencienne.

Tu garderas ton ancien corsage décolleté, &, par dessus, tu feras une petite casaque formant tunique, non-ajustée devant & largement ouverte, en laissant voir le corsage décolleté dessous. Les pans de devant & de derrière retournés et doubles en taffetas mauve. — Manches s'arrêtant au coude avec un volant en biais. Le tout garni d'une dentelle blanche.

Voici maintenant un costume très-élégant pour te servir de modèle.

Il est en serge de soie paille, tissu très-brillant & très-solide.

Jupon à grand volant, dont le bas est garni d'un entre-deux de mousseline brodée, posé à plat au-dessus de l'ourlet, au bord duquel est une petite bande de broderie festonnée & un peu froncée. — Deuxième jupe, ornée comme le volant. — Corsage à basque & à manches larges. — Paletot ajusté derrière & ouvert devant. Il n'a pas de manches. Le tour des emmanchures est orné d'un entre-deux & d'une bande de broderie, ainsi que le petites basques & le tour du paletot.

Une large *ceinture romaine* — c'est-à-dire un ruban de couleurs variées, large de 45 centimètres — passe sur le corsage devant, en laissant flotter le paletot & se terminant derrière par un gros nœud. — Deux grands pans de ruban de même nuance que la ceinture romaine assujettis à la ceinture de chaque côté, sous les bras, vont se nouer en dessous de la petite jupe en la relevant en gros pouff. Ce costume est extrêmement joli. Les broderies serviront plus tard pour tout autre garniture.

Toujours beaucoup de toilettes noires pour les jours sombres. Grenadine, châlis avec ou sans jupons de couleur.

Des robes de percale & de batiste unie, ornées de plissés & de ruches de même étoffe.

Du foulard écru ou de nuances claires avec effilés ou dentelles blanches.

Je pense, chère amie, que tu auras songé à utiliser le châle de crêpe de Chine de ta mère. Qu'il soit uni ou brodé, on peut très-bien, avec un peu d'habileté, le transformer sans le couper.

On dispose les crêpes de Chine comme les châles de l'Inde, en pardessus ajustés à la taille par derrière & formant une sorte de talma par devant.

On les garnit beaucoup d'effilés de même nuance. Si le châle est assez usé pour être coupé, on peut en faire une casaque Louis XV ou un paletot à grandes manches.

Il en est de même pour les anciens châles de cachemire noir brodés de jais.

Quelquefois, pour une dame âgée, on pose, comme jadis, une pèlerine de guipure sur l'encolure du pardessus.

Pour dîners ou soirées dansantes à la campagne, on porte indifféremment des toilettes courtes ou des toilettes longues, mais les toilettes tout à fait décolletées doivent être longues.

J'ai vu de ravissantes toilettes blanches à dessous de couleur. Le jupon court ou long & le corsage de dessous décolleté sont en étoffe unie : foulard, alpaga, popeline anglaise, etc. Le rose est toujours la plus jolie nuance. Les petites jupes blanches sont courtes & bouffantes; il y en a qui sont ornées d'entre-deux de valencienne en long. Le corsage de même, montant ou décolleté.

D'autres, en mousseline très-claire, avec un large entre-deux de valencienne séparant deux entre-deux de mousseline brodée. Haute valencienne tout autour.

De plus simples, unies, avec garnitures de mousseline plissée & ourlée, ou petite valencienne au bord.

Comme toilettes tout à fait habillées, longues & décolletées, je te citerai les suivantes :

Une première en tarlatane blanche.

Le jupon a cinq volants étagés, & plissés à plat. — Corsage & petite tunique en soie blanche, brodés de passementerie de paille. Un effilé très-touffu, également en paille, est cousu tout autour de la jupe & forme la berthe du corsage, en bretelles. Bouquets de coquelicots & d'épis de paille dans les cheveux & au corsage.

On peut remplacer les fleurs par des nœuds de faye rouge à longs bouts.

Si le corsage est à basques, on ne mettra pas de ceinture. Dans le cas contraire, un nœud de ruban paille ou une large ceinture de faye rouge à bouts courts.

La jupe longue est en taffetas ou en foulard mauve. Elle a sept volants de grenadine blanche, étagés, ourlés & plissés. Ils doivent être un peu distancés les uns des autres. Chaque volant est surmonté d'une grosse ruche double de foulard mauve découpé.

Rien n'est plus joli que ces grosses ruches, qui ont un charmant aspect de fraîcheur & représentent tout à fait une guirlande de violettes de Parme. — Corsage de soie mauve décolleté & à basques ouvertes derrière. Le tout orné de volants & de ruches. Gros bouquet de violettes de Parme à longues traînes, posé au côté du corsage; & dans les cheveux, petite couronne ronde, également à longues traînes retombant par derrière sur le chignon, qui doit être très-bas. — Ceinture de ruban mauve passant sous les basques & formant un gros nœud à larges bouts.

Cette toilette peut être courte avec un corsage en grenadine blanche montant, dont le devant sera rattaché par un bouquet de violettes.

Le petit chapeau que je t'ai décrit le mois dernier irait parfaitement bien avec ce dernier costume.

Comme costumes simples, on porte beaucoup de robes en piqué blanc avec ceinture de couleur : ces robes sont rondes & peuvent s'orner de galons ou de soutaches. Nous en avons vu de charmantes à la *Grande Maison de Blanc* du boulevard des Capucines — en même temps que les modèles les plus nouveaux de cols, de fichus, de manches, de bonnets du matin & de coiffures en dentelles pour dîner ou petites soirées... Du reste, c'est un véritable à propos qu'une visite à cette grande maison — en ce moment, où les vacances vont tant augmenter le nombre des voyageurs. Aussi, n'offrit-elle jamais un plus complet assortiment de lingeries de tous genres, depuis les costumes les plus variés de batiste écrue & de piqué, les élégants déshabillés de mousseline, trousseaux & layettes, jusqu'aux chemisettes en mousseline, batiste



3769

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Toilettes du Grand Marché Parisien, 3 rue Turbigo. Corsets de Mme

écrue ou percale pour toilettes de campagne, jupons, mouchoirs, etc. — Nous avons vu également un immense choix de linge de table & de maison à tous les prix, aux plus modestes comme aux plus élevés. — Les personnes qui habitent la province pourront s'en rapporter au bon goût du directeur de ce grand établissement, en lui indiquant la somme qu'elles veulent employer à leurs achats.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en mousseline avec haut volant à tête plissée, fixé par un bouillonné sur transparent. – Tablier orné de ruches plissées traversées par le même bouillonné. — Tunique ouverte devant avec un ornement pareil, manche demi-large du bas, plissée sous la ruche avec bouillonné formant poignet. — Fichu croisé en organdi. —Chapeau en paille belge, bordé d'un velours noir, traîne de lierre.

Deuxième toilette. — Jupe en taffetas, ayant dans le bas un haut volant plissé. — Robe courte en crêpe de Chine, découpée en créneaux fixés par des nœuds, garnis d'une ruche en taffetas. — Tunique ornée de même. — Corsage avec basque devant, ornée d'un plissé rappelant celui de la jupe; manche découpée en créneaux sur un plissé plus petit. — Col à rabat en valencienne avec applíques brodées — Chapeau en paille, ornée de rubans en taffetas; touffe de roses épanouies, des boutons demi-ouverts retombent derrière sur le nœud.

Toilette de petite fille. — Robe en batiste de l'Inde, ornée d'un lacet ouvragé en laine. — Tunique festonnée avec pli creux retenu par le nœud de la ceinture. — Berthe festonnée. — Chemisette en jaconas imprimé, garnie à l'encolure et au bas des manches d'une petite guipure. — Chapeau niçois en paille suisse, avec roses du Bengale et nœud de velours.

HUITIÈME CAHIER

Carré filet guipure — Entre-deux — Entre-deux — Dentelle filet guipure — Trois étoiles serpentine et crochet — Croix de Malte pour ornement d'église — Garniture pour costume — Parure pour enfant A. G. — Lisa — Clotilde — M. P. — Cécile — Bande pour jupon — Jenny — Écusson avec M. V. — Maria — Suzanne — Claire — Coin de cravate — Garniture guipure de Venise — Mouchoir — Coutil rayé — Entre-deux filet guipure — Corbeille en laine — B. B. enlacés — Bande pour jupon — L. G. — Eulalie — Garniture — M. R. — Gabrielle — Berthe — Mouchoir.

PLANCHE VIII

PREMIER COTÉ.

Tunique princesse.

DEUXIÈME COTÉ.

Blouse plissée pour enfant de trois à cinq ans; costume d'intérieur ou de jardin.

PLANCHE DE DENTELLE RENAISSANCE ET CROCHET

Premier côté.

Filet en biais ou crochet égyptien pour rideau, dessus de lit, aube, nappe d'autel, voile de fauteuil, etc.

Deuxième côté.

DENTELLE RENAISSANCE

1, Dessus de sachet.
2, Dentelle.
3, Dentelle.

Voir pour ce travail les cahiers de Mai et Juin. — On peut remplacer le picot à la main par un picot de dentelle, que l'on trouvera, ainsi que le lacet et les dessins sur papier, chez mademoiselle Delalande, aux *Armoiries*, 7, rue de Londres.

ABAT-JOUR

Deuxième tiers de l'abat-jour.

Nous donnerons avec la dernière partie, le mois prochain, l'explication pour le montage de cet abat-jour.



Les abonnées à l'édition hebdomadaire & à l'édition bi-mensuelle (couverture verte) recevront pendant ce mois les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Corsage à basque fendue.
Pardessus d'été et gilet pour homme.
Pelisse et capote pour baby.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage, 2e toilette (gravure n° 3764).
Paletot, 1re toilette (gravure n° 3761).

Les abonnées à l'édition hebdomadaire (couverture orange) ont **reçu** pendant le mois de juillet les planches **suivantes de travaux** d'aiguille et de fantaisie :

N° du 9 JUILLET

Broderie sur tulle — Ombrelle — Lingerie — Cols et manchettes en mousseline et valencienne pour mettre sur des robes montantes — Col montant en mousseline et ruche, col ouvert en organdi et ruban — Crochet : Dentelle pour linge — Agenda : Broderie en chenille sur papier bristol.

N° du 16 JUILLET

Guipure dentelle — Deux cols montants avec manchettes — Tabouret forme pliant en tapisserie — Livre à aiguilles sur canevas Java — Cendrier pour cigares — Porte-allumettes — Monture en métal et broderie au point russe sur canevas Java.

N° du 23 JUILLET

Ouvrage en ruban de percale; deux entre-deux — Petit carré en nanzouk brodé en soie noire, pour mettre sur une table — Crochet : Rosette pour housse, etc. — Filet : Devant de fenêtre composé de carrés de guipure et d'entre-deux en tulle brodé; détail de l'ouvrage — Coussin ou petit tapis sur canevas Java.

N° du 30 JUILLET

Petite boîte peinte pour mettre des photographies — Peinture à exécuter sur la boîte à photographies — Coussin en application de draps — Broderie du coussin — Rosace au crochet — Bordure pour la boîte à photographies — Autre dessin pour la bordure de la boîte à photographies — Bordure de coin au crochet ou au filet.

MOSAÏQUE

CURIOSITÉS HISTORIQUES.

Le roi Jean Sobieski, sur le point de combattre les Turcs qui assiégeaient Vienne, ne tint d'autre discours à ses troupes que celui-ci : il montra le ciel d'une main, en disant : — Voilà pour ceux qui succomberont! De l'autre, il montra les tentes de soie éparses dans la plaine : — Voilà pour ceux qui vivront! ajouta-t-il.

—

Il y une grande misère dans les hommes, en ce qu'ils savent si bien ce qui leur est dû, & savent si peu ce qu'ils doivent aux autres.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

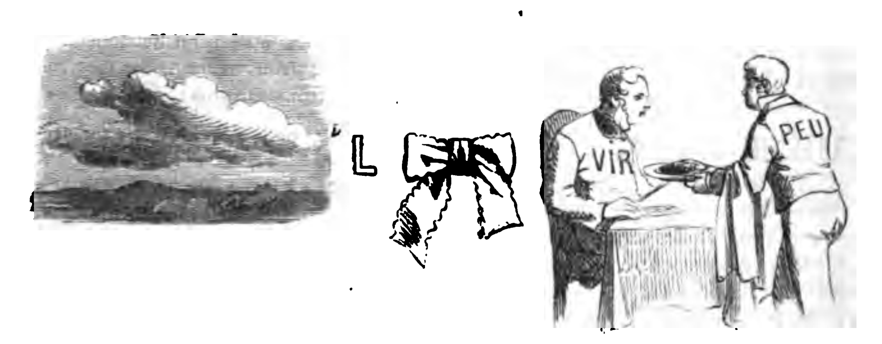
—

Le premier épargné est le premier gagné. Poche percée ne tient pas le mil.

Proverbe.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : En tout il faut considérer la fin.

RÉBUS





2238 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

UNE TASSE DE THÉ

L'AN dernier, par une froide soirée du mois de janvier, j'étais commodément installé au coin d'un bon feu, ayant près de moi une petite table sur laquelle un beau cahier de papier blanc semblait m'inviter à écrire. De la plume que je tenais à la main je me grattais légèrement l'oreille, comme le fait habituellement, je ne sais trop pourquoi, un homme embarrassé. Donc, j'étais embarrassé, ou plutôt indécis, sur le sujet que je traiterais, & peut-être serais-je resté longtemps encore plongé dans mes rêveries, si un fort coup de sonnette ne fût venu en interrompre le cours.

Ce coup de sonnette résonna à mon oreille d'une façon tout à fait désagréable, &, malgré moi, je me rappelai ce mot de l'illustre d'Aguesseau : ceux qui me font visite m'honorent, ceux qui ne viennent pas me font plaisir. J'allai cependant ouvrir la porte, & aussitôt un grand garçon me sauta au cou. C'était mon neveu Lucien qui, depuis six ans, naviguait comme lieutenant & attendait sa vingt-cinquième année pour passer l'examen de capitaine au long cours. Il avait déjà visité les cinq parties du monde, &, en ce moment, il revenait de Chine.

« Mon cher oncle, me dit-il, je suis arrivé depuis trois jours au Havre & je n'ai pas voulu passer si près sans vous voir; quand on revient de la Chine, il n'y a qu'un pas du Havre à Paris.

— Tu es un brave garçon, lui dis-je en l'embrassant; assieds-toi là au coin du feu, nous allons prendre une tasse de thé en causant. »

Ce disant, je pris ma théière anglaise, j'y mis une forte pincée de thé, & je versai dessus l'eau qui, depuis quelques instants déjà, chantait dans la bouilloire. Pendant ce temps, Lucien me racontait son dernier voyage; une affreuse bourrasque avait failli les briser à la côte, en vue du cap de Bonne-Espérance, auquel, disait-il, on aurait dû conserver son nom de cap des Tempêtes, beaucoup mieux appliqué.

« Que dis-tu de mon thé? demandai-je à Lucien qui venait d'en avaler une tasse.

— Peuh! me répondit-il d'un air dédaigneux, il est médiocre.

— Je l'ai pourtant acheté dans une maison en renom, dis-je un peu piqué; & je l'ai payé fort cher.

— Mon cher oncle, me dit Lucien en souriant, vous n'êtes pas plus maltraité que les autres; on n'expédie guère en Europe que des sortes communes de thé, & vous ne pouvez, par conséquent, connaître le véritable thé fin de la Chine & en faire la comparaison. Voici un échantillon de véritable Pekoë, dit-il, en tirant un petit paquet de sa poche; je vous l'ai rapporté du Fokien; quant au vôtre, c'est du gros Souchong mélangé de thé vert, c'est-à-dire d'une drogue souvent pernicieuse, comme je vous le démontrerai tout à l'heure. Ayant l'intention de faire le commerce avec le Céleste Empire, lorsque je serai capitaine au long cours, j'ai voulu étudier sur les lieux mêmes les produits chinois, & je suis allé dans le Fokien, qui est le pays par excellence pour la production du thé.

— Mais je croyais, dis-je, qu'aucun Européen ne pouvait aller au delà des cinq ports ouverts au commerce étranger?

— Et vous aviez raison, dit Lucien; aussi est-ce par ruse & non ouvertement que j'ai pu pénétrer dans l'intérieur du pays. Il faut vous dire que nous avions à bord un brave Chinois, qui, lors d'un premier voyage à Canton, il y a de cela quatre ans, s'était enrôlé dans notre équipage; soit qu'ayant commis quelque méfait, il voulût échapper à la justice un peu expéditive des mandarins, soit que la curiosité le poussât hors de son pays; mais on n'eut jamais à s'en plaindre pendant tout le temps de son séjour parmi nous, au contraire, par son adresse & son intelligence, il nous rendit souvent de grands services. Son nom était Tien-fou, & l'équipage avait trouvé plaisant de changer ce nom en celui de chien-fou. Un peu avant notre arrivée à Fou-tchao-fou, je lui fis part de mon projet. Il me répondit que c'était facile & qu'il était prêt à m'accompagner, à la condition de quitter mes habits européens pour prendre le costume chinois.

Quelques jours après avoir jeté l'ancre dans le port de Fou-tchao-fou, où nous devions rester six semaines, je demandai au capitaine un congé d'un mois. Il me permit également d'emmener Tien-fou, &, rien ne s'opposant plus à mon projet, je m'empressai de prendre les mesures nécessaires pour en assurer l'exécution.

Tien-fou se chargea de me procurer une garde-robe chinoise, & je me résignai à me faire raser la tête pour que l'illusion fût complète. Les barbiers chinois sont, dit-on, les plus habiles du monde; mais, soit que j'eusse affaire à un apprenti maladroit, soit malice de sa part, le bourreau me hacha la peau du crâne, à tel point que les larmes m'en venaient aux yeux.

Enfin, après m'avoir rasé les cheveux, excepté ceux du sommet de la tête, il leur ajusta une queue magnifique qui me descendait jusqu'aux jarrets. Ainsi costumé, je me regardai dans un miroir & j'eus la vanité de croire, qu'après tout je ne faisais pas un Chinois plus laid qu'un autre. La métamorphose parut satisfaisante aux yeux experts de Tien-fou, qui se mit alors en devoir de louer une embarcation munie de ses rameurs, & il fut convenu que je passerais, auprès d'eux & de tous ceux à qui nous aurions affaire, pour un seigneur du pays au delà de la grande muraille, qui ne parlait pas leur dialecte, ce qui devait me tirer d'embarras.

En Chine, la grande route c'est le canal, & la voiture, le bateau. Nous étions dans les premiers jours de mai; le temps était magnifique &, profitant de la marée, nous partîmes de Fou-tchao fou pour nous rendre au centre du Fokien, où sont situées les fameuses montagnes au pied desquelles se récolte le thé Bohea.

Après avoir traversé la ville, où je ne m'arrêtai pas par prudence, je pus admirer le fameux pont qui relie la cité à ses faubourgs; ce pont, l'une des merveilles de la Chine, n'a pas moins de cent arches, & mesure plus de six cents mètres de longueur. Peu après, nous débouchâmes dans un grand lac, sur les eaux duquel glissaient des centaines de bateaux de toutes les dimensions. Au delà du lac s'ouvrait une fertile vallée, arrosée par de clairs ruisseaux descendant des montagnes, & au fond de laquelle s'élevaient en pente douce les premiers versants des monts Bohea. Nous quittâmes là notre bateau, &, au bout de quelques heures de marche, nous étions en plein pays de culture du thé.

Une vue magnifique se déroulait devant nos yeux : des collines verdoyantes s'étageaient les unes au-dessus des autres, couvertes d'arbres à thé, &, au sommet s'élevait le toit pointu d'une pagode. C'était là le but de notre voyage; nous devions y trouver la table & le logement, suivant Tien-fou qui connaissait le pays & ses usages. Après avoir gravi la colline, nous aperçûmes le temple à travers la riche verdure qui l'entourait. Devant la façade, croissaient d'énormes figuiers, dont le feuillage, d'un vert sombre, & les branches qui s'étendent au loin, offrent un délicieux abri contre les rayons d'un soleil brûlant. Derrière le temple, s'élevaient de hauts rochers à pic qui le défendaient contre les vents du nord. Dans la vallée & sur le versant des collines, se voyaient un grand nombre de petites fermes, dont plusieurs appartenaient aux prêtres de la pagode de *Tien-tung* ou temple des Enfants du ciel.

Depuis quelques instants nous admirions ce magnifique paysage, lorsque nous vîmes s'avancer vers nous l'un des prêtres du temple. Il nous fit l'accueil le plus poli, en nous invitant à nous reposer dans sa maison, qui était située près de là, & nous l'y suivîmes. Après les saluts & les compliments d'usage, Tien-fou lui conta que j'étais venu pour passer quelques jours à Tien-tung, dont la réputation s'était étendue jusque dans le pays lointain auquel j'appartenais, & il termina en lui demandant de vouloir bien se charger de notre nourriture & de notre logement pendant le temps de notre séjour. Le bonze y consentit, & tirant de son sac une pincée de tabac, il la roula entre le pouce & l'index & me l'offrit pour charger ma pipe; c'est, pour celui à qui cette politesse est adressée, la preuve qu'il est le bienvenu. J'acceptai & me mis aussitôt à fumer; ne sachant pas un mot de leur langue, j'étais obligé de laisser la parole à Tien-fou qui, d'ailleurs, parlait pour nous deux & de reste.

Il me suffira de vous dire que le digne Chinois nous traita fort bien pendant tout le temps que nous passâmes chez lui & qu'il mit la plus grande complaisance à me faire visiter les nombreuses plantations & les ateliers de fabrication. C'était justement l'époque de la récolte, & je fus ainsi assez heureux pour pouvoir assister à toutes les opéra-

tions qu'on fait subir à cette estimable plante.

L'arbre à thé cultivé est un arbrisseau qui ne dépasse pas un mètre & demi à deux mètres de hauteur, parce qu'on le taille ou même qu'on le recèpe fréquemment pour que ses feuilles acquièrent un plus grand développement & que la récolte en soit plus facile; mais, abandonné à lui-même & tel qu'on le trouve, par exemple, dans le royaume d'Assam, où il croît à l'état sauvage, il forme un arbre de huit à dix mètres de hauteur. Il donne des fleurs blanches sans odeur, assez semblables à celles du camellia. Son fruit est une coque ressemblant un peu à la noisette, & les grains qu'il renferme fournissent une grande quantité d'huile que les Chinois emploient à divers usages, mais son âcreté ne permet pas de l'utiliser pour l'alimentation.

On cultive le thé particulièrement sur la pente des coteaux exposés au midi, & dans une terre riche; les arbrisseaux sont plantés en quinconce, à un mètre vingt environ l'un de l'autre. On dirait de loin des pépinières d'arbres verts. Lorsque les jeunes plants obtenus de semis ont atteint l'âge de trois ans, on peut en cueillir les feuilles; à huit ou neuf ans, ils sont à peu près épuisés; alors on recèpe le tronc qui repousse du pied de nombreux rejets, & donne bientôt de nouvelles récoltes.

Dans les provinces septentrionales de la Chine croît la variété du thé vert, dont la fleur est composée de neuf pétales; dans les plantations du sud, on cultive la variété du thé bon ou Bohea, dont la fleur n'a que six pétales; mais le nombre de pétales de la fleur est excessivement variable & n'est pas un caractère suffisant pour la distinction de deux espèces.

Longtemps on a cru que les thés verts du commerce provenaient des feuilles de la première variété, tandis que les thés noirs auraient été fournis par les feuilles de la seconde; mais j'ai acquis la certitude que, comme l'ont d'ailleurs affirmé quelques voyageurs, les thés verts & les thés noirs proviennent de la même espèce de plante, & que la différence de couleur, d'aspect & de goût qu'offrent les diverses sortes de thé, ne vient absolument que de la saison dans laquelle on récolte les feuilles, & surtout des différents modes de préparation qu'on leur fait subir. On produit dans le nord de la Chine des thés noirs & des thés verts, bien qu'on n'y cultive que la variété du thé vert, & dans le midi on produit également avec la variété Bohea les deux espèces de thé.

Les exploitations sont en général peu étendues; chaque paysan chinois a sa petite plantation ou son jardin à thé, dont les produits suffisent aux besoins de sa famille, & le surplus, qu'il vend, lui rapporte de quoi subvenir aux autres nécessités de la vie.

Les petites fermes ou chaumières chinoises des régions montagneuses du Fokien sont très-simples & même un peu grossières; dans leur construction; elles rappellent celles que l'on voit dans dans la Basse-Bretagne, où les vaches & les porcs vivent & mangent pêle-mêle avec la famille du paysan. C'est cependant dans ces pauvres demeures que se prépare la plus grande partie de ces thés qui, sous des noms ronflants, pénètrent dans les plus riches maisons de l'Europe.

La première opération est celle de la cueillette des feuilles. Rien n'est plus plaisant à voir qu'une famille chinoise occupée à la récolte du thé. Le chef de la famille dirige les travaux de ses descendants, dont plusieurs, hommes ou femmes, sont dans la force de l'âge, tandis que d'autres touchent encore à l'enfance? Autour d'eux s'ébattent les petits enfants, formant avec leurs figures roses & riantes, leurs longues queues & leurs costumes étranges un groupe des plus pittoresques. A l'honneur de la nation chinoise, chacun dans ce pays aime & respecte la vieillesse; le chef de la famille est toujours considéré par tous avec orgueil & affection, & son grand âge & ses cheveux blancs sont honorés, révérés, chéris!

Dans les montagnes du Fokien la première cueillette des feuilles a lieu au commencement d'avril. Les arbrisseaux sont alors couverts de bourgeons à peine ouverts. Ces premières feuilles du printemps sont revêtues d'un léger duvet blanc & fournissent une sorte de thé très-délicat & très-estimé des Chinois, qui lui donnent le nom de *Pak-ho* (duvet blanc), dont nous avons fait *peko*, Il est réservé pour les mandarins, qui l'envoient dans de très-petits paniers en cadeau à leurs amis. Sa récolte nuit beaucoup aux plantations; aussi est-il rare & très-cher, & presque jamais on ne l'importe en Europe. Celui qu'on vend sous ce nom, & à un prix fort élevé, n'est que le premier choix de la seconde récolte

Environ un mois après la première cueillette, c'est-à-dire dans le commencement de mai, les arbrisseaux sont de nouveau couverts de feuilles, & l'on se prépare à la seconde récolte, qui est la plus importante de la saison & donne encore un thé fort estimé en Europe, sous le nom de *Souchong*. Les Chinois le trient avec soin, mettant de côté les feuilles les plus grandes & les plus charnues ou celles qui sont mal roulées, pour en former une troisième sorte moins estimée à laquelle on donne le nom de *Congou*. La troisième & dernière cueillette, qui a lieu ordinairement vers la mi-juillet, donne un thé inférieur dont la feuille, plus grande & plus coriace, contient une plus large proportion de fibre ligneuse que les autres thés. C'est le *thé bon* ou *boeha*.

D'après ce que notre bonze dit à Tien-fou, l'arbre à thé est cultivé partout dans ces régions & souvent dans des localités presque inaccessibles, sur des pointes de rochers, sur des pentes à pic, où il faut employer des chaînes & des cordes pour soutenir les hommes qui vont recueillir les feuilles des arbres qui croissent dans de semblables positions. Il assurait même que dans cer-

taines parties très-sauvages de ces montagnes, on emploie des singes à ce travail, & voici comment : ces animaux n'aiment pas la fatigue & ne se soumettraient pas volontiers à cueillir les feuilles; mais, lorsque le moment de la récolte est venu, les Chinois se mettent à leur jeter des pierres; les singes se fâchent & ripostent aux assaillants en cassant les branches des arbres & en les lançant à la tête de l'ennemi, & la récolte se trouve ainsi faite.

Il me répugne de penser que, tout païen qu'il fût, le prêtre chinois voulut se moquer de nous, mais je crois pouvoir affirmer que la récolte faite à l'aide de cordes & de singes n'est pas importante. La plus grande partie du thé se recueille sur les coteaux ou sur des plateaux dont le sol est enrichi par les matières végétales & autres dépôts, qui y sont apportés par les pluies. On voit très-peu d'arbres à thé dans les lieux arides.

La cueillette se fait par un temps sec; elle n'offre rien de particulier. On enlève les feuilles rapidement & sans ordre, & on les jette dans des corbeilles rondes faites exprès de bandes de bambou ou de rotang tressées. Lorsqu'on a recueilli une quantité considérable de feuilles, on les transporte à la ferme où doivent avoir lieu les opérations du séchage & du roulage.

Après que ces opérations sont terminées, le thé est épluché, tamisé, divisé en qualités différentes, selon la petitesse & l'égalité de la feuille, ce qui demande beaucoup de soin, surtout lorsque le thé est destiné aux marchés étrangers, car la valeur de l'échantillon dépend surtout de la petitesse & de l'égalité de la feuille.

Comme je vous l'ai dit, on fait sur la même plantation & avec les mêmes feuilles des thés noirs ou des thés verts à volonté; les thés noirs subissent une plus longue exposition à l'air, & une torréfaction plus prolongée, tandis que c'est à leur dessiccation moins rapide & moins complète que les thés verts doivent leur couleur plus claire, leur âcreté & leur action irritante, parce qu'ils ont conservé une petite proportion de leurs sucs propres, mais non point, comme on l'a dit, parce qu'ils auraient été préparés sur des plaques de cuivre.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que ces thés verts, tels que les produisent les Chinois, sont ceux importés sous ce nom en Europe. Avant de les expédier à l'étranger, on leur fait subir une nouvelle préparation qui a pour but de leur donner cette belle couleur d'un vert bleu, cet éclat azuré si admiré en Europe & en Amérique. C'est principalement dans la province de Canton, où sont expédiés la plupart des thés destinés aux marchés étrangers, qu'on leur donne cette préparation; elle consiste à mélanger du bleu de Prusse et du plâtre en certaines proportions avec les feuilles, & à remuer de nouveau ce mélange dans les bassines de chauffage.

Les Chinois n'emploient jamais ces procédés de teinture pour les thés qu'ils réservent à leur propre consommation; ils ne le font que pour satisfaire au goût des barbares, comme ils nous appellent; c'est une manière de parer leur marchandise, & je crois qu'ils nous fourniraient tout aussi bien des thés rouges, bleus ou jaunes, si notre goût l'exigeait.

Les thés verts sont par eux-mêmes âcres & irritants, & la matière colorante que les Chinois y ajoutent, bien qu'en petite quantité, ne laisse pas que d'augmenter leurs propriétés délétères, car le bleu de Prusse, combinaison d'acide prussique & de fer, est un poison.

Pris le soir, le thé vert agite & trouble le sommeil, & son usage habituel, surtout chez les personnes excitables & nerveuses, entraîne souvent des accidents graves. Il peut occasionner des vertiges, des maux d'estomac, des palpitations de cœur, des tremblements nerveux &, par suite, un amaigrissement plus ou moins considérable & une faiblesse générale. En outre, les thés verts se prêtent beaucoup mieux que les thés noirs à la falsification. Lorsque les Chinois ont des thés noyés ou avariés, ils ne se font nullement scrupule de les convertir en thés verts de la plus belle apparence, au moyen du bleu de Prusse.

Ce thé de fabrique est livré dans de larges paniers plats à des femmes & à des enfants, qui l'épluchent avec soin, rejetant les feuilles mal roulées ou de mauvaise couleur, & les passent dans des cribles de diverses grosseurs. On les vend ensuite comme qualité plus ou moins supérieure, suivant le degré de finesse de la feuille.

Les thés verts se divisent, comme les thés noirs, en quatre sortes principales : le *Hysou* (fleur du printemps) est aux thés verts ce que le Péko est aux thés noirs; c'est la feuille tendre à peine sortie du bourgeon; cette espèce, à laquelle on donne aussi le nom de thé impérial, est réservée pour la cour & les mandarins & on ne l'exporte pas. Vient ensuite le *Choocha* (thé perlé), que nous nommons poudre à canon, à cause de son apparence granuleuse. C'est un thé fort estimé, composé d'un choix des feuilles les plus tendres & les mieux roulées; sa préparation exige beaucoup de travail, aussi est-il rare & fort cher. La troisième sorte est composée des feuilles rejetées, du premier choix du Choocha, & la quatrième, connue sous le nom de *Twankay*, est le plus commun des thés verts; c'est la dernière récolte, celle des feuilles grandes & mûres.

Le thé a par lui-même un arome particulier assez agréable, mais les Chinois ont l'habitude de parfumer leurs espèces fines en y mêlant différentes sortes de fleurs odorantes; celles qu'ils emploient le plus habituellement sont la rose-thé, le camellia-sasangua & l'olivier odorant. Ils mêlent ces fleurs fraîches au thé sec, de sorte que celui-ci s'imprègne plus facilement de leurs effluves odorantes & les conserve pendant plusieurs années,

lorsqu'on a soin de le tenir hermétiquement enfermé.

Le thé, complètement préparé, est mis dans des caisses de bois vernissé, doublées intérieurement de lames de plomb, & c'est dans cet état qu'il nous est apporté par la voie du commerce. C'est un curieux spectacle de voir, après la récolte & la préparation du thé, les longues files de portefaix descendre dans la vallée ou gravir la montagne comme une fourmilière. Chaque porteur, ayant un long bambou sur l'épaule, porte deux caisses suspendues en équilibre aux deux extrémités de son bambou.

Pour que le thé se conserve sans altération, il doit être garanti non-seulement de l'humidité, mais encore du contact de l'air & de la lumière, & s'il est mis dans de bonnes conditions, il acquiert même par le temps une qualité supérieure.

Les Chinois font remonter l'usage du thé dans leur pays au delà de l'ère chrétienne; c'est leur boisson habituelle, mais ils la prennent sans sucre & sans lait. Lorsqu'un Chinois veut boire une tasse de thé, il jette une pincée de feuilles dans une petite tasse à couvercle destinée à cet usage, y verse de l'eau bouillante, la recouvre & laisse tranquillement infuser & reposer jusqu'à ce qu'elle soit assez refroidie pour être bue.

Voià ce que me raconta sur le thé mon neveu Lucien, à qui je gardai d'autant moins rancune de son appréciation un peu dédaigneuse à l'égard de mon souchong, qu'il venait de me fournir les moyens de remplir mon cahier de papier blanc sans plus me gratter l'oreille. En me quittant, il me promit même de me rapporter de nouveaux renseignements sur l'industrie chinoise, son intention étant de retourner sous peu dans le Céleste Empire & d'y tenter un nouveau voyage à l'intérieur.

Quelques mots sur l'introduction du thé en Europe & sur ses propriétés compléteront cette courte histoire du thé.

L'introduction du thé en Europe ne remonte pas au delà du dix-septième siècle. Ce sont les Hollandais, le seul peuple d'Occident, auquel les portes de la Chine & du Japon étaient ouvertes alors, qui, les premiers, firent connaître aux Européens les usages & les propriétés du thé. De la Hollande il passa en Angleterre, & ensuite successivement chez les autres peuples de l'Europe. Les Anglais qui, de nos jours, consomment annuellement plus de trente millions de kilogrammes de thé, ne le connaissaient même pas en 1674, époque à laquelle, pour la première fois, la grande Compagnie des Indes, voulant faire au roi Charles II un présent digne de lui, fit venir à grands frais vingt livres de thé qui lui coûtèrent 80 livres (environ 2,000 francs). Ce n'est que beaucoup plus tard que le thé s'introduisit en France, & longtemps il y fut relégué dans les officines des apothicaires comme un médicament rare & précieux, à ce point même que sauf peut-être les médecins & quelques savants, nul ne savait comment on devait le préparer. On raconte à ce sujet qu'un capitaine de navire, à son retour d'un voyage en Chine, ayant envoyé en présent à une dame de ses amies un paquet de thé, sans songer à lui indiquer en même temps la manière de s'en servir, la dame s'empressa naturellement d'inviter ses amis à goûter ce mets nouveau. Après une longue conférence avec sa cuisinière, au lieu d'offrir à ses convives l'infusion du thé, elle jeta l'eau & leur servit les feuilles cuites, & dûment assaisonnées en guise d'épinards. Il est inutile d'ajouter que tous les convives s'étonnèrent du mauvais goût des Chinois. Il n'est personne qui ne rit de la méprise de la dame, & c'est cependant ce que font plusieurs peuplades de l'Indo-Chine.

Jacquemont, dans les lettres si remarquables qu'il a écrites sur l'Inde, parle de l'étonnement qu'il éprouva à son arrivée dans ce pays, en voyant les habitants jeter l'eau dans laquelle avait infusé le thé & manger les feuilles comme ils auraient fait d'un véritable légume.

Le thé est en réalité essentiellement alimentaire; c'est une des plantes les plus azotées dans tout le règne végétal; & il est certain que lorsque les feuilles sont consommées avec l'infusion, elles constituent un aliment plus nutritif que la plupart des autres produits végétaux. Associé au sucre & au lait, le thé est un aliment très-nourrissant & sain pour les personnes qui en font habituellement usage. Pris comme une simple boisson & sans mélange, le thé noir a des propriétés toniques & digestives & rivalise avec le café. Il produit une excitation bienfaisante, combat l'affaiblissement causé par la diète, par le froid, par la tristesse; aussi est-il réellement une acquisition précieuse pour les Hollandais, les Anglais, les Russes & autres peuples du Nord, qui vivent dans des régions couvertes d'épais brouillards pendant une partie de l'année. L'usage habituel du thé ne convient cependant pas à tous les tempéraments; les personnes d'une constitution sèche & nerveuse, surtout les femmes faibles & excitables, doivent s'en abstenir, ou, tout au moins, en corriger la trop grande activité en y mélangeant une petite quantité de lait.

J. Pizzetta.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

CHARLOTTE DE LA TRÉMOILLE

COMTESSE DE DERBY

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

Dans un de ses moins beaux romans, *Péveril du Pic*, Walter Scott a dépeint la souveraine de l'île de Man, la comtesse de Derby, sous des traits légèrement satiriques qui ne sont pas tout à fait le miroir de la vérité. Il la montre orgueilleuse de son rang, entichée d'une frivole grandeur, impérieuse, altière, prenant, dans sa petite suzeraineté, les airs d'Élisabeth sur le trône d'Angleterre ; ce n'est pas avec ces couleurs que l'histoire véridique nous représente la femme courageuse, si fidèle à la fortune des Stuarts, la femme de cœur si dévouée à sa famille, la veuve & la mère qui porta avec fermeté de grands malheurs & subit avec résignation de fréquents revers de fortune. L'excuse de Walter Scott est dans son ignorance forcée ; il ne connaissait de la comtesse de Derby que ses actions publiques ; madame de Witt qui a puisé dans ses papiers de famille, qui a lu la correspondance de Charlotte de la Trémoille avec sa belle-sœur & son amie intime, a pu mieux juger son caractère & le faire connaître à ses lecteurs dans l'intéressant volume que nous essayerons d'analyser.

Charlotte de la Trémoille descendait par son père d'une illustre maison française, &, par sa mère, de Guillaume le Taciturne & de sa quatrième femme, Louise de Coligny. Elle épousa, en 1632, lord James Strange, comte de Derby, seigneur de l'île de Man, & elle quitta, pour ne plus les revoir, la France & sa famille. L'agitation qui devait mener Charles Ier à l'échafaud commençait sourdement ; on connaît la longue lutte d'un roi honnête homme, mais parfois fier jusqu'à l'obstination, ou timide jusqu'à la faiblesse, contre un parti puissant, contre des sectaires obstinés, contre l'Écosse, le berceau de sa maison, où il trouva des amis si fidèles & des ennemis si redoutables. Quand la liberté & la vie de Charles furent menacés, le comte de Derby qui, jusqu'alors, avait vécu dans ses terres, loin du Parlement & des luttes qui s'y engageaient, sortit de sa retraite & vint offrir à son roi l'appui de son nom & de son bras, prêt à le servir de sa dernière goutte de sang & de son dernier écu, terme qu'atteignit en effet son noble dévouement. Ce dévouement alla plus loin, car le comte de Derby demeura fidèle au roi, quoique, celui-ci ne le traitât point avec la faveur que méritaient un généreux caractère & de généreux sacrifices. Le service du roi l'envoya dans son île de Man, & il fut obligé de laisser sa femme au château de Latham, où elle subit un siége en règle par les troupes du Parlement que commandait Fairfax. Elle montra un courage supérieur au danger ; sa prévoyance & sa prudence égalaient son intrépidité. « Je tiendrai cette maison, dit-elle, tant qu'il y aura un pan de mur pour m'abriter & un coin de toit pour couvrir ma tête. » Elle refusa toute capitulation qui ne lui semblait pas assez honorable, &, après trois mois de siége, les troupes du Parlement, battues par une femme, se retirèrent, & la comtesse reçut son mari dans le château qu'elle avait si vaillamment défendu.

Elle quitta Latham & se retira dans l'île de Man, dont les comtes de Derby étaient souverains, & là, oubliant ses exploits, elle ne s'occupa que de l'éducation de ses trois enfants & des soins que demandait sa fortune, cruellement ébranlée par les troubles & les longues guerres. Elle suivait du cœur le roi, qui marchait vers sa perte ; les scènes tragiques, les défections, les trahisons se succédaient autour de lui, & le sacrifice final eut lieu le 31 janvier 1649.

Ses fidèles serviteurs furent cruellement poursuivis ; on voulut arracher aux Derby cette île dont ils étaient légitimes propriétaires, & les généraux de la République firent lâchement emprisonner les deux jeunes filles de la comtesse, qui se trouvaient en Angleterre. Catherine et Amélie Derby, retenues à Liverpool dans une étroite prison, manquaient de pain ; leurs fidèles servantes allaient en mendier pour elles ; l'on espérait, à force de mauvais traitements, réduire la fierté de leur père ; le Parlement lui proposa la liberté de ses filles contre la cession de l'île de Man. Il ré-

répondit : « Mes enfants se remettront à la miséricorde du Dieu tout-puissant, je ne les délivrerai jamais par une lâcheté. » — Toute la famille souffrait pour la cause royale, & le chef de la famille se dévoua pour elle jusqu'à la mort. Il avait rejoint Charles II en Écosse; il se battit avec acharnement à la bataille de Wigan, où les républicains étaient commandés par Cromwell; criblé de blessures, le comte put cependant encore à la fatale bataille de Worcester couvrir le roi de son corps; le roi se sauva, mais le loyal serviteur tomba aux mains de l'ennemi. Il prévit son sort, & il écrivit à sa femme la lettre la plus touchante, terminée par ces mots : « Que le Dieu tout-puissant vous console, ainsi que mes pauvres enfants, & que le Fils de Dieu, dont le sang fut répandu pour notre salut, conserve votre vie, afin que par la bonté & la miséricorde de Dieu, nous puissions nous revoir encore une fois sur la terre & ensuite dans le royaume des cieux, où nous serons désormais à l'abri de la rapine, du pillage & de la violence. Je reste donc à jamais votre très-fidèle,

« Derby. »

La comtesse ne le revit plus, il était tombé en des mains implacables, celles de trois ennemis vaincus jadis par lui, & devenus ses juges. Condamné à mort, il reçut sa sentence avec le plus noble courage, & il témoigna une piété fervente, un détachement absolu du siècle, en même temps que la tendresse la plus vive pour sa pauvre femme & ses enfants. Il mourut dans ces sentiments.

Dix vaisseaux de la République cinglèrent aussitôt vers l'île de Man, ils dépouillèrent la veuve & les orphelins de leur patrimoine & réduisirent la fille des princes de Tarente & des Nassau, la veuve d'un pair d'Angleterre, à une étroite pauvreté; elle passa ainsi dans la gêne, dans les inquiétudes pour ses enfants, les années qui s'écoulèrent jusqu'à la restauration de Charles II (1660).

Mais, hélas! les plus beaux caractères ont leurs ombres, & celui de la comtesse de Derby, si noble & si ferme sous les coups du malheur, ne sut pas résister à l'attrait de la vengeance. Elle profita de sa faveur renaissante pour poursuivre les juges de son mari, acte de rancune personnelle non moins contraire à l'amnistie proclamée par le roi qu'aux paroles de pardon prononcées par lord Derby lui-même sur l'échafaud : « O Dieu! pardonnez-moi comme je leur pardonne. » Elle voulait, comme elle l'écrit à sa sœur, « venger ce sang si innocent & si cher répandu avec tant de cruauté. » L'histoire nous dit combien ces actes d'inimitié coûtèrent cher à Charles II et à ses partisans; la clémence, Corneille nous l'enseigne, est un acte de grande politique.

La comtesse ne survécut que de quatre années au retour de la monarchie; on n'a pas de détails sur ses derniers moments. Sa vie tout entière était peu connue; madame de Witt a éclairci ce point d'histoire, en y mêlant un vif agrément; ses idées & son style ont une solidité & une limpidité qui retracent son origine & les traditions de beau langage reçues au foyer paternel.

Nous recommandons vivement ce livre aux personnes qui aiment les études historiques & qui goûtent ces biographies détaillées, charme, lumière et complément des grands tableaux de l'histoire. C'est d'une manière bien heureuse qu'il se rattache aux volumes sur la révolution d'Angleterre & autres études de main de maître signées du nom de Guizot (1).

SOUS LE MANTEAU DE LA CHEMINÉE

LÉGENDES & CONTES

PAR ANDRÉ LE PAS (2).

Ce livre, que nous venons de parcourir, nous a rappelé ces tableaux d'un autre âge, où le pinceau d'Ange de Fiesole, de Van Eyck, de Memling, a retracé des physionomies si naïves, si pures, si belles de foi & de candeur; on ne les voit plus, ces pieux & charmants visages, dans nos villes affairées & tumultueuses, où les soucis de fortune & la fatigue des plaisirs impriment sur tous les fronts leur marque fiévreuse; on les retrouve dans ces Légendes, inspirées par les récits populaires, & ornées de tout le charme de la poésie & de la religion, ce qui forme une lecture délicieuse, où l'esprit, l'imagination, le cœur sont également satisfaits.

Nous citerons parmi ces récits : *la Belle Éva*, *la Richesse de Brigitte*, *la Robe de neige*, contes ingénieux dont la charité est toujours l'héroïne; *le Sacrilége*, *les Croix miraculeuses d'Assche*, chroniques dramatisées avec un grand talent, avivées d'une grande foi. Nous voudrions que sur toutes les cheminées on trouvât ce charmant & excellent livre, reliquaire du passé, plein de souvenirs que notre siècle méprise & de parfums dont il n'apprécie plus la valeur.

SCÈNES DE LA VIE SOCIALE

PAR MADAME DOROTHÉE DE BODEN (3)

Quatre nouvelles composent ce volume; elles sont toutes consacrées à l'étude de la situation des pauvres; elles scrutent le douloureux problème

(1) Un beau volume in-12, prix : 3 fr. 50. Chez Didier, 35, quai des Augustins.

(2) Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris. Beau volume, prix : 2 fr.

(3) Un volume, 2 francs, chez C. Dillet, rue de Sèvres, 15, Paris.

de la misère, & elles dénotent, chez leur auteur, une âme qui connaît les indigents & qui compatit à leurs souffrances, cela seul suffirait à les rendre intéressantes, quoique l'histoire d'*Antoine*, orphelin abandonné sur le pavé de Paris, celle de *Thérèse*, pauvre fille noblement dévouée aux siens, aient le charme d'une saisissante réalité. *Le problème à résoudre et les Filles de l'oûvrier* sont également des travaux pleins de cœur & d'intérêt. Le talent de madame de Boden est incontestable; elle sait voir & elle sait raconter; je reprocherai seulement à son genre d'esprit une certaine austérité : elle peint le malheur, elle détaille la croix, mais l'onction qui en découle pour les amis de Dieu, elle ne sait ou ne veut pas la rendre, & elle fait souvenir d'un adage de miss Edgevorth : *C'est un crime de haute trahison envers la vertu que de ne pas la rendre aimable.* Qu'elle nous pardonne cette sévérité, née du goût & de l'estime que nous professons pour ses utiles écrits.

M. B.

LE TRAIT-D'UNION

(Suite et Fin.)

XVIII

EN FAMILLE.

Aucune pompe inutile n'accompagna les funérailles du pauvre Étienne ; son frère conduisit le deuil, des amis, des voisins suivirent le cercueil, l'église versa sur lui ses prières & ses promesses pleines d'immortalité, les pauvres furent secourus ce jour-là en mémoire de celui qui partait, & ce fut tout. A quoi bon des honneurs, des lumières funéraires, un drap de velours blanc, une longue suite d'indifférents pour celui qui ne fut rien, qui passa inconnu, & qui, plus qu'un autre, avait dû franchir les portes du tombeau, pour arriver à la plénitude de la vie? Sa sœur le pleura amèrement, ce mélancolique compagnon de sa jeunesse, qui avait projeté tant d'ombre sur ses jours; elle pleurait sur lui, non parce qu'il reposait enfin, non parce que son cœur orageux ne battait plus, mais parce qu'il avait si peu vécu pour Dieu & pour lui-même; elle pleurait sur elle, désormais seule; elle pensait avec effroi à ces heures dont elle ne saurait que faire, puisqu'elle ne les lui donnerait plus; elle regardait l'avenir, longue route dépouillée, sans fraîcheur & sans ombre, &, se souvenant du matin de ses jours où les nuages étaient couleur d'opale, elle frémissait instinctivement à la vue de l'horizon gris & terne qui pèserait sur elle. Elle pleurait donc & sur Étienne & sur elle-même; elle regardait le crucifix; une heure se passa ainsi. Le cercueil, au son des cloches, sortit de l'église, voisine de la demeure de Marguerite; à travers les volets fermés, elle entendit la voix des prêtres... ils finissaient le *Requiem*, ils entonnaient ce chant de joie & de triomphe : *In paradiso!* elle frissonna d'émotion & d'une sublime espérance.

« En paradis ! dit-elle, en paradis ! je les reverrai, mes bien-aimés, père, mère, frère, ami ! je les retrouverai pour toujours ! la vie est courte, le ciel est proche, au ciel donc ! »

Elle releva la tête.

« Là où il n'y a plus rien, a dit un philosophe chrétien, il y a Dieu ! »

Deux jours après, Albéric, accompagné d'Alice, revint chez sa sœur pour la levée des scellés, car Marguerite avait désiré qu'on suivît les formalités ordinaires, précautions prudentes & sûres que la loi élève contre les prétentions & les convoitises des héritiers. Elle rentra, le cœur serré, dans la chambre où Étienne avait si longtemps langui; elle revit, les yeux mouillés, ces objets familiers, meubles, siéges, tableaux, bronzes qu'il avait tous choisis & qui avaient, la plupart, leur petite histoire; elle soupira devant le lit aux rideaux abaissés... Cyrus avait repris, sur le tapis, sa place accoutumée, & il levait des yeux mélancoliques sur la couche d'où la main de son maître ne s'abaissait plus vers lui... Albéric avait l'air affligé; des souvenirs & des regrets agitaient son cœur, & il ne pouvait qu'être satisfait de l'expression grave d'A-

lice qui, pour la première fois, semblait tout à fait à l'unisson des sentiments de sa famille. Mademoiselle Mélanie, bonne âme sensible aux peines d'autrui, pleurait en silence ce cousin qu'elle n'avait guère aimé, mais dont la mort causait la douleur de ceux qu'elle aimait.

Le juge de paix leva les scellés de cire, &, après une longue hésitation, Albéric ouvrit les tiroirs d'un meuble à cariatides, du temps de Henri II, où Étienne enfermait & cachait ce qu'il avait de précieux. On trouva d'abord toute une collection de bijoux, bagues, chaînes, breloques, épingles, dont la vue rappela au frère & à la sœur les goûts divers & toujours ardents de leur pauvre ami; dans un autre tiroir, se trouvaient, rangées avec ordre, les lettres que lui avait écrites sa mère durant de courtes absences, un commencement d'herbier, des plantes tombant en poussière, des coquillages, des polypiers, des zoophytes, autres épaves de ses goûts éphémères; des photographies remplissaient jusqu'aux bords deux cases du meuble; dans un tiroir secret, dont Marguerite connaissait le jeu, se trouvait une photographie retouchée au crayon; elle représentait Alice en habit de cheval, ayant Cyrus auprès d'elle... Albéric la prit, la regarda longtemps; Alice s'avança, la regarda à son tour, se reconnut & dit, avec un soupir qui n'exprimait pas précisément le chagrin :

« Pauvre, pauvre garçon ! »

Albéric rejeta le portrait dans le fond du tiroir, le ferma vivement, & ouvrit d'une main fiévreuse les autres cachettes, réduits, cases qui se dérobaient sous les fleurs, les chimères, les ornements du meuble; il ne trouva plus rien que de l'argent, de la cire à cacheter & une ou deux fioles qui avaient contenu des liqueurs des îles. Dans les armoires, les commodes, il ne se trouvait que des vêtements en grand nombre & d'un choix varié.

« Je suis surpris, très-surpris, dit Albéric en terminant ce travail peu agréable, je croyais mettre la main sur un testament.

— Vous n'y pensez pas, Albéric, s'écria mademoiselle Mélanie ; votre frère, que Dieu ait son âme, n'était pas un grand clerc.

— Il en savait assez pour écrire une dernière volonté, & je pensais, j'étais persuadé, Marguerite, qu'il vous avait laissé sa fortune... »

A ce mot, Alice, en dépit du pouvoir qu'elle avait acquis sur sa physionomie, pâlit & se troubla; Marguerite le vit &, avec douceur, elle dit à son frère :

« Je suis charmée qu'il ne l'ait pas fait.

— Je sais que ce n'est pas avec de l'argent que des soins tels que les vôtres pouvaient être payés, mais enfin c'eût été un témoignage de souvenir & de reconnaissance dont j'aurais su bon gré à Étienne.

— Je ne suis pas de votre avis, mon cher Albéric, répondit Marguerite avec un sourire tranquille, les choses sont bien telles qu'elles sont, ma fortune me suffit, tandis que vous avez deux enfants auxquels il faut songer.

Alice respira, car ce mot mit fin à l'entretien ; le frère & la sœur se partagèrent également & cordialement les souvenirs d'Étienne, mais Marguerite choisit dans son lot quelques bijoux remarquables par leur beauté : un anneau gothique, deux épingles, une de perles, une de malachite, une cave à odeur couverte de peintures du dix-huitième siècle, & elle donna ces objets précieux & charmants à sa belle-sœur. Alice les reçut avec un peu d'embarras ; elle sentait un pardon sous ce présent offert avec une grave douceur; mais bientôt elle se tranquillisa, elle admira avec des exclamations enfantines ce qu'elle venait de recevoir, tourna dans tous les sens l'anneau & les flacons d'or de la cave, sauta deux ou trois fois au cou de Marguerite, & fut enfin si gracieuse qu'il parut aussi impossible de supposer rien de mauvais sous ce charme, que d'appréhender le coup de bec d'un faible & brillant colibri ou la dent d'une biche légère.

Albéric & sa femme retournèrent vers le soir à Paris; mademoiselle Mélanie se coucha aussitôt; elle était fatiguée de veilles & d'émotions ; Marguerite demeura seule, & ceux qui ont porté le deuil de leurs proches savent combien sont écrasantes les premières heures de la solitude ! La scène qui venait de se passer, ces souvenirs qui avaient évoqué pour son cœur les premières années du pauvre Étienne, ses études inconstantes, ses goûts, ses caprices, & enfin, ce qui fut plus durable, son malheureux amour, l'hypocrisie d'Alice, la dureté secrète de cette âme qui ne connaissait ni la sympathie ni le remords, l'avenir d'Albéric & de ses enfants, si compromis par le caractère de l'épouse & de la mère ; son propre avenir, son isolement, tout la plongea dans un profond & muet chagrin; sa vie lui paraissait un fardeau, puisqu'elle n'était nécessaire à personne. Elle s'efforça de se raisonner, de s'exhorter, mais il est de certaines douleurs morales comme de certaines souffrances physiques : elles dominent tout, & plus on fait d'efforts pour les étouffer, plus elles éclatent avec violence.

L'heure était mauvaise pour Marguerite.

Elle restait assise au fond d'une bergère, les mains croisées sur ses genoux & les yeux perdus dans le vague; elle avait voulu prier, mais les paroles saintes expiraient sur ses lèvres ; elle avait voulu lire, mais sa pensée errait ailleurs, & des larmes rares roulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer. C'était l'heure mauvaise, l'heure que le divin Maître a voulu subir au jardin de l'Agonie, alors qu'entre le ciel obscurci & la terre menaçante, il a dit : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* »

La pendule sonnait neuf heures quand un faible coup de sonnette retentit dans le silence. Marguerite prêta l'oreille : elle entendit une voix d'enfant qui tremblait, balbutiait & suppliait.

« Qu'est-ce? demanda Marguerite en ouvrant la porte qui donnait sur le vestibule.

— Oh! mademoiselle, venez vite, maman va mourir! »

Marguerite reconnut dans celle qui lui parlait l'enfant d'une pauvre veuve qu'elle avait souvent secourue.

« Elle est malade, votre mère?

— Très-malade, elle vomit le sang. »

Marguerite s'anima à ces mots; elle se fit donner son chapeau, son manteau & dit à l'enfant : « Allons! »

L'enfant ne parut pas surprise; elle ôta ses sabots pour courir plus vite. Marguerite sonna en passant chez le docteur Vigne & le fit prier de venir la rejoindre chez la veuve Legrand, & après une course rapide elle arriva à la pauvre maison. La petite Cécile la précédait, ouvrit une porte & cria :

« Voici la demoiselle. »

Marguerite entra & vit, à la lueur d'une petite lampe, la mère de Cécile, la jeune veuve, assise sur son lit, pâle, défaite & tenant à la main un mouchoir plein de sang. Ses draps étaient couverts d'éclaboussures sanglantes, ainsi que ses vêtements, & trois petits garçons, rangés au pied du lit, regardaient avec un effroi impuissant leur mère mourante. Elle leva les yeux sur Marguerite, & ce regard abattu exprimait encore, au milieu de l'angoisse du moment, une vive reconnaissance; elle voulut parler, Marguerite s'y opposa.

« Ce ne sera rien, dit-elle, tranquillisez-vous, je pourvoirai à tout. Soyez bien en paix, nous allons vous guérir.

— Je l'espère bien! répondit la bonne & grosse voix du docteur Vigne, qui venait d'entrer. Voyons. »

Il tâta le pouls de la pauvre femme.

« Excès de fatigue, dit-il à demi-voix.

— Maman a eu tant de mal! répliqua la petite Cécile qui avait saisi le mot au passage. Elle passait les nuits chez sa maîtresse blanchisseuse qui a beaucoup d'ouvrage.

— Quel courage! dit Marguerite.

— Il le fallait bien, pour ces pauvres petits! dit la veuve d'une voix faible.

— Chut! chut! je ne réponds pas de vous si vous parlez! Vous, mon enfant, vous allez chercher de la glace chez le pâtissier & du bouillon chez moi, ainsi qu'une demi-bouteille de vieux bordeaux. Vous donnerez ce billet à ma servante.

— J'y cours, répondit Cécile.

— Je vous laisse faire aujourd'hui, docteur, dit Marguerite à demi-voix, mais demain je réclame mes droits; cette famille m'appartient, le bon Dieu me l'a envoyée à l'heure propice. »

Des larmes, mais douces, triomphantes, consolantes, coulaient de ses yeux, elle embrassa le plus petit enfant pour les cacher.

L'heure de l'épreuve & de la douleur est aussi celle de la Providence.

Cette histoire n'a pas de conclusion : elle ne se termine ni par une mort ni par un mariage. Marguerite suit courageusement la voie où Dieu l'a conduite, & elle trouve dans l'exercice ardent de la charité le bonheur le plus certain d'ici-bas, bonheur indépendant des hommes, supérieur aux circonstances & au temps, & qui ne relève que de la conscience & de Dieu. Les pauvres sont souvent ingrats, mais Dieu est toujours fidèle, & fidèles comme lui les promesses immortelles.

Albéric marche aussi dans la voie qu'il s'est tracée; il est devenu fort riche, il est comblé d'honneurs, justifiés par ses succès & même par ses talents; il deviendrait ministre que ses amis ne s'en étonneraient pas; sa femme, aussi brillante que lui, est coquette & légère en apparence, ambitieuse dans le fond, & elle tient trop à sa position, elle a, au sujet de l'avenir, de trop hautes visées pour compromettre par des étourderies sa réputation & par de folles dépenses sa fortune.

Leurs enfants sont beaux & intelligents; Raoul est cité parmi les lauréats d'un des grands lycées de Paris; on remarque déjà la tournure & la spirituelle figure de Madeleine; toute la famille est entourée d'un prestige irrésistible, on les cite, on les admire, on les envie... & Albéric n'est pas heureux; il désire des biens qu'il ne possédera jamais. L'amour, la douce intimité, la vie au foyer, puérilités romanesques qui font rire Alice... Il aime ses enfants avec passion, & ses enfants, égoïstes, durs & charmants, ne lui rendent pas sa tendresse. Raoul pense à son cheval, Madeleine à ses parures; ils flattent dans leur père le banquier qui peut leur fournir des fonds, mais ils ne l'aiment pas, ils le trouvent un peu ridicule, un peu arriéré de vouloir être aimé. Albéric, cet homme si heureux, si entouré, cet homme que l'on se montre aux Champs-Élysées, dans sa voiture traînée par un attelage célèbre à Paris, assis auprès de sa femme, toujours jolie, ayant devant lui son fils, adolescent envié des mères, sa fille, belle, fine, élégante, Albéric souffre, & il se trouverait seul sur la terre s'il n'avait Marguerite.

Il la voit fréquemment, elle lui donne de bons conseils, il lui donne de l'argent pour ses pauvres, & elle espère que le chagrin & la charité le ramèneront enfin à Dieu. Il lui semble qu'elle a été laissée sur la terre comme un petit fanal, pour montrer le rivage éternel à ce frère malheureux & le réunir à ceux qui les attendent au port. Le Seigneur l'exaucera-t-il? sera-t-elle le trait d'union entre son frère & le ciel?

MATHILDE BOURDON.

UNE FEMME BIEN MALHEUREUSE

(FIN)

IV

LA CONTAGION DE LA TRISTESSE.

La conversation de madame de Sugères avec le général Bronchard ne suffit point à ouvrir des yeux de Julie. Elle fit comme font beaucoup de gens, comme nous l'avons fait nous-même peut-être. Au lieu de chercher quelle pouvait être la valeur de ce conseil, elle aima mieux, pour s'en défendre plus aisément, s'armer contre le général du ridicule auquel il prêtait. Elle se remettait sans cesse devant les yeux cette éloquence aux métaphores toutes militaires, ces gestes qui ressemblaient à des mouvements d'escrime, ces intonations faites pour rappeler les manœuvres d'une revue. Elle voyait encore le bon général prenant la fuite à l'arrivée d'Abel, dans la crainte sans doute d'éclater & de ne pouvoir plus contenir les reproches qu'elle lui ordonnait de taire.

Il faut bien reconnaître que la vérité ne laisse pas d'avoir, comme tout le monde, grand besoin de recommandations. Lorsqu'elle vous donne les avis les plus charitables & les plus sensés, elle court grand risque de perdre ses peines, si l'interprète dont elle se sert provoque le sourire de la gaieté ou la résistance de l'obstination.

Madame de Sugères, au lieu de garder de cet entretien un sentiment de reconnaissance pour le bon cœur du général, commit l'ingratitude d'en rester froissée. Elle éprouvait contre l'honnête Bronchard, non pas ce ressentiment loyal qui se fait pardonner jusqu'à l'injustice par sa sincérité & sa franchise, mais je ne sais quelle amertume dissimulée, vilain mélange d'une indifférence qu'on joue & d'une colère qu'on cache. Au reste, sa mélancolie changeait peu à peu de nature ; elle fermentait, elle devenait aigre.

Il ne faut pas s'imaginer que la tristesse se dérobe plus qu'aucun autre sentiment, aux lois éternelles du cœur humain. Dès qu'un sentiment ne trouve plus de contre-poids dans la résistance de notre volonté & le jugement de notre raison, dès que l'âme s'y abandonne de parti pris, sans rien faire pour en diminuer l'intensité ni pour en arrêter les progrès, il devient inévitable que ce sentiment se transforme en une passion. Encore un peu de temps & voici qu'au lieu de nous presser, il nous emporte. Nous ne songeons même plus à discuter les actions qu'il nous suggère. Il nous suffit que ces actions soient dans la direction de notre pente & dans le sens de notre courant.

La tristesse n'échappe pas à cette transformation. Elle commence par n'être dans les âmes qu'un sentiment purement individuel & qui ne semble pas destiné à sortir jamais des limites les plus étroites de notre conscience personnelle. Nous sommes tristes d'abord pour notre propre compte, pour notre propre satisfaction, si l'on peut ainsi parler. Mais avec le temps cette passion cesse d'être une jouissance égoïste de notre douleur & de notre découragement ; notre mélancolie devient en quelque sorte envahissante ; nous l'étendons autour de nous comme un voile funèbre. Nous ne souffrons plus que personne se présente devant nous avec une figure souriante. Il nous semble que le rire est une insulte à notre souffrance, & nous ne tardons pas à imposer aux autres notre douloureuse façon de sentir & de penser.

C'est par là que s'explique l'impuissance d'Abel vis-à-vis de sa femme, & comment ce caractère si ferme se trouvait brisé, cette heureuse ardeur refroidie, cette franche gaieté éteinte & anéantie, dès que le moindre échange de paroles le mettait en contact avec le désenchantement de Julie.

Un des caractères les plus essentiels de toute passion, un des moyens les plus efficaces qu'elle met en œuvre pour résister à tout remède & à toute conversion, c'est de ne vouloir absolument rien entendre. Elle se préserve de la défaite en se dérobant au combat.

C'était là, au plus haut degré, l'attitude & la ressource de Julie. Elle avait compris, avec la perspicacité & la pénétration de son esprit, quelles ressources offrait contre la mélancolie le caractère si ferme, si décidé, si éminemment pratique de son mari. Il y avait dans monsieur de Sugères un calme & une force capables de se communiquer aux plus opiniâtres, & d'apprendre aux plus découragés le devoir de la vie.

Monsieur de Sugères était une de ces natures puissantes dans l'ordre moral qui ne reculent point devant la pensée d'ajouter à leur propre responsa-

bilité la responsabilité d'autrui. Lorsque cette âme loyale & hardie était venue au-devant de mademoiselle d'Alvaize, il lui avait tendu les bras, afin que si elle ne se sentait pas la force de marcher seule, d'avancer, en un mot de se suffire à elle-même, elle pût s'abandonner à lui & se laisser en quelque sorte porter par ce vaillant compagnon à travers les difficultés de la vie.

Julie avait compris, dès la première heure, tout ce qu'il y avait de tendresse & de dévouement dans l'âme d'Abel. Elle avait senti que si elle se prêtait à cette influence, elle ne tarderait pas à se trouver conquise & dominée. Il lui faudrait, si elle entrait une fois dans ce nouvel ordre de sentiments & d'impressions, renoncer à toutes ses habitudes morales, reconnaître l'erreur de son ancienne tristesse & reprendre à la vie ce goût & cet intérêt qu'elle avait depuis si longtemps perdus. Son premier mouvement fut donc de se mettre sur la défensive. Elle n'était point attaquée encore, qu'elle avait pris déjà vis-à-vis d'Abel une attitude de rébellion & d'hostilité.

Cette conduite de madame de Sugères était bien injuste. Abel n'était pas, en effet, une de ces volontés cassantes & provocatrices qui tentent d'emporter les âmes de haute lutte. Il était, sans doute, de ceux qui veulent conquérir les cœurs, succès auquel les égoïstes seuls demeurent insensibles, mais aussi de ceux qui se font une gloire & une délicatesse de ne les obtenir que de leur justice & de leur raison.

Il aborda l'âme malade de Julie avec cet excès de précaution, cette prudence de mouvement, cette inquiétude du tact, avec lesquels nos célèbres chirurgiens portent la main sur une plaie vive. Ils savent d'avance qu'en dépit de tout leur art & de toutes leurs précautions, les moyens les plus doux ne laisseront pas de faire souffrir le patient. Son premier soin fut de ne heurter en rien les emportements mélancoliques de la jeune femme. Bien loin de lui rompre en visière & de lui opposer les mille objections dont son expérience de la vie ne l'aurait pas laissé manquer, il mettait une complaisance évidente à entrer dans les sentiments de Julie. Il pliait ses propres idées dans le sens qu'elle lui montrait, &, sans épouser les excès de ses emportements, il mettait la bonne volonté la plus gracieuse à justifier au besoin la tristesse qu'il lui voyait. Mais Abel avait trop de bon sens pour aller jusqu'à l'extrémité de cette tristesse & Julie trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir que son mari s'arrêtait & l'abandonnait en chemin. Il lui vint d'abord cette bonne & salutaire pensée qu'il fallait laisser monsieur de Sugères à sa confiance & à sa force ; qu'il était bien heureux, après tout, de se tirer de la vie par cette méthode vaillante ; qu'il valait mieux encore sauver cette foi en soi même, & dût le bonheur n'être qu'une illusion, la garder comme un motif de courage & comme un soutien de sa volonté. Malheureusement, ce respect si équitable de la liberté de son mari ne fut pas de longue durée dans l'âme de Julie. Elle voulait bien sans doute le laisser à son indépendance & par conséquent à sa fermeté ; mais c'était, comme il arrive toujours, avec l'arrière-pensée de le voir dériver de son côté & de le conquérir insensiblement à ses impressions.

Il y eut là, pour madame de Sugères, un désappointement cruel. Elle se sentit pour la première fois en présence de la fermeté masculine. La médiocrité humaine est ainsi faite, que la plupart des gens cèdent volontiers de leurs idées, tandis qu'ils se montrent intraitables sur leurs actions. Il est facile d'obtenir d'eux une rétractation, même de leurs jugements les plus anciens & en apparence les mieux assurés. Au contraire, s'il s'agit de la démarche la plus insignifiante, de l'attitude la plus puérile, de l'action la plus indifférente, vous vous trouvez en présence d'une obstination *invincible.* C'est ainsi que toute la fermeté se dépense dans l'entêtement, à propos de ce qui n'en vaut point la peine, tandis que nous ne réservons aucun intérêt & nous ne gardons aucun attachement à nos idées les plus considérables.

Monsieur de Sugères avait trop de distinction dans l'esprit & trop d'élévation dans le caractère pour prendre ainsi la vie par son petit côté. Il pensait avec raison que le grand art de la conduite consiste précisément à ne point se dépenser pour les déterminations médiocres, à glisser au besoin sur les détails, & en revanche à concentrer à propos sa force de résolution sur ce qui mérite en effet l'insigne honneur d'être voulu. Il en résultait que, contrairement au plus grand nombre des hommes, monsieur de Sugères tenait invinciblement à ses idées & se montrait coulant sur le plus grand nombre de ses actions.

Julie se laissa prendre d'abord à cette facilité apparente de son mari. Elle le trouvait si docile, si disposé à toutes les concessions, même à celles qui semblaient devoir lui coûter le plus, qu'elle s'était aisément imaginé avoir établi sur cette âme un empire souverain.

Elle le voyait toujours prêt à céder, non pas seulement à ses volontés mais au besoin à ses caprices ; allant au-devant, non pas seulement de ses prières, mais de ses désirs ; prompt à se taire lorsqu'elle ne paraissait pas souhaiter la suite de l'entretien, disposé à prendre la parole dès qu'elle attendait une réponse.

Ce qui surtout lui avait fait illusion, c'était l'exquise habitude qu'avait Abel de ne point tenir au dernier mot dans aucune discussion. Il est bien rare, tant qu'on ne se sent pas à bout d'arguments, qu'on se résigne au parti de se taire. Cette abnégation est si loin de notre amour-propre & de notre impatience, que la plupart des gens, plutôt que de s'avouer à court, ne craignent pas de répéter pour la seconde & pour la troisième fois les arguments que leur interlocuteur est déjà fatigué d'entendre.

Toutes les fois que madame de Sugères entamait

à Abel quelqu'un des thèmes favoris dont la jeune femme entretenait sa complaisante mélancolie, Abel essayait d'abord de hasarder quelque objection timide. Il en donnait l'indication & attendait que Julie lui en permît le développement. S'il arrivait, & c'était là le cas le plus ordinaire, que la jeune femme prît feu sur le premier soupçon d'une résistance, qu'elle s'armât en guerre contre une réponse dont on lui avait à peine proféré le premier mot ou laissé entrevoir la première idée, monsieur de Sugères gardait le silence.

Il laissait tomber l'entretien sans y mettre ni affectation ni mauvaise humeur, & avec ce bon goût d'un homme qui prendrait trop de plaisir à écouter pour s'aviser de répondre.

Madame de Sugères s'attribua ainsi, pendant les premiers mois de son mariage, tous les succès oratoires dont il lui plut de rêver le triomphe. Elle avait fini par se persuader, de la meilleure foi du monde, tant notre vanité est complaisante & notre foi en nous-mêmes robuste, qu'elle était venue à bout de désarçonner Abel & de lui faire abdiquer ainsi en quelques semaines les convictions de toute sa vie.

Elle ne tarda pas à s'apercevoir, comme on le pense bien, qu'elle avait pris pour une défaite ce qui, de la part de son mari, n'était qu'une simple courtoisie. Abel demeurait, en effet, aussi calme, aussi inébranlable dans ses idées que si nulle objection ne leur avait été opposée & que si sa femme n'avait rien dit.

Au lieu de rendre justice à la déférence avec laquelle il refusait le combat ou acceptait galamment les apparences de la défaite, Julie ne tarda pas à se sentir irritée du silence même de monsieur de Sugères. Obéissant, au fond de son cœur, à je ne sais quel sentiment contradictoire, elle aurait voulu qu'Abel prît la parole pour défendre ses opinions contre elle, mais à la condition expresse que ce plaidoyer aurait abouti à une rétractation. Au contraire, le silence d'Abel était comme un retranchement impénétrable qui lui permettait de se retirer au dedans de lui-même, & d'y retrouver intactes & inébranlables ses propres idées.

Cette déception de madame de Sugères se renouvelait en quelque sorte à chaque occasion de sa vie. L'amertume qu'amenait après elle cette souffrance continue de son amour-propre la rendait souvent envers son mari plus qu'injuste & presque cruelle. Elle perdait de vue, enivrée par l'aveuglement de sa mélancolie, ce rôle consolateur & providentiel de la femme, qui lui permet de devenir tout à la fois le conseil & la force de son époux. Elle oubliait que, si l'on peut, à la rigueur & aux dépens de sa propre joie, se complaire dans cet assombrissement de sa destinée, il n'est permis à personne, & à une femme surtout, d'être malheureuse pour le compte des autres & de répandre autour de soi son propre désespoir.

Depuis bien longtemps, Abel avait dû renoncer à ce qui aurait été pour lui la force de son travail & la consolation de sa vie. Sa nature expansive & ouverte avait besoin plus encore d'être accueillie que soutenue. Ce n'était pas cette faiblesse qui demande à être inspirée & qui n'ose rien résoudre que sous le bénéfice d'un conseil. Monsieur de Sugères allait hardiment en avant, & avec d'autant plus de décision, de confiance & de fermeté, que l'entreprise pouvait paraître plus difficile. Il était trop vaillant & trop résolu pour que l'initiative eût jamais besoin de lui être communiquée. Mais, par une singulière faiblesse, tandis que son intelligence se passait si aisément de conseil & sa volonté de soutien, il n'en était pas de même de son cœur. Il lui fallait absolument se sentir aimé. Il ne pouvait renoncer à cet appui moral que donne la tendresse.

Si madame de Sugères avait pu lire au fond de cette âme si sensible & si vulnérable, elle aurait été effrayée elle-même des tortures qu'elle infligeait si légèrement à son mari.

Aussi les amis d'Abel remarquaient-ils, comme l'avait fait le général Bronchard à l'égard de Julie, une diminution évidente de sa bonne humeur & de sa gaieté. Il ne portait plus la vie avec la même aisance, &, si je puis le dire ainsi, avec la même bonne grâce. Il y avait encore dans son talent la même fermeté, dans son esprit la même vigueur, dans ses discours la même inspiration; mais on sentait que ce noble caractère, autrefois si coulant & si doux, finissait par trahir une certaine âpreté, une contention intérieure, une lutte perpétuelle qui ajoutait pour lui le trouble de l'âme aux devoirs plus que suffisants de sa vie & de sa profession.

Si j'ai réussi à faire bien comprendre à mes lectrices la situation d'Abel & de Julie, elles doivent se sentir dans le cœur une grande pitié pour l'un & pour l'autre de mes deux héros.

Je ne connais, en effet, rien de plus poignant en ce monde, que de voir ainsi un mari & une femme comblés tous les deux des dons que chacun envie : riches, beaux, considérés, n'ayant rien à demander à Dieu lui-même, si ce n'est la continuation de leur bonheur, & qui trouvent cependant le moyen de tromper toutes les prévisions humaines & de se faire, à leur usage personnel, un malheur que la raison jugerait impossible.

Cette situation de monsieur & de madame de Sugères n'était pas de celles qui, nées d'un caprice ou d'un malentendu, se dénouent souvent de la même façon qu'elles se sont produites, c'est-à-dire par quelque accident involontaire & imprévu.

Le malheur de l'un & de l'autre se trouvait avoir sa racine tout au fond du caractère de Julie, & comme il entre dans la nature de tout penchant livré à lui-même de s'accroître en proportion de la complaisance avec laquelle on lui cède, cette amertume, ce désenchantement, cette tristesse devaient, en dépit de l'honnêteté & du bon vouloir de monsieur & madame de Sugères, les entraîner

infailliblement quelque jour à une situation violente.

Bien des jeunes femmes ne prennent point assez garde aux efforts de patience & de vertu qu'elles exigent ainsi quotidiennement de leur mari. Elles usent, jour par jour, sans profit, sans véritable joie, ce capital de tendresse & d'affection qu'elles devraient mettre tous leurs soins à ménager & à accroître. Elles rendent nécessaire, seulement pour se faire supporter, plus de bonne volonté & plus de raison qu'il n'en faudrait pour suffire à tous les autres devoirs de la vie.

Cette situation se produit dans les jeunes ménages plus souvent qu'on ne le supposerait. Elle présente plus de dangers qu'on ne l'imagine.

On a dit depuis longtemps que, pour les enfants & pour les fous, vingt ans & vingt francs sont un capital qui ne doit jamais finir. — Les nouvelles épousées, dans l'aveuglement de leur inexpérience, ne songent point à se demander combien de temps peut durer une affection que rien ne renouvelle & dont chaque jour recommence l'épreuve?

Ce qui arrive le plus souvent, en pareil cas, c'est que la patience se perd, comme le dit si énergiquement le langage. La femme se croit méconnue, le mari se sent opprimé. Tous deux éprouvent, chacun de son côté, une déception dont ils se croient la victime; puis viennent, à propos des événements les plus futiles, des circonstances les plus insignifiantes, les explications, les reproches, parfois les mots irréparables, & toutes les joies de l'avenir se trouvent détruites avant même de s'être épanouies.

Le ménage de monsieur de Sugères ne paraissait pas destiné plus que les autres à échapper à cette crise. Julie y mettait trop d'égoïsme, trop d'oubli de ce qu'elle devait à son mari, pour qu'un jour ou l'autre, en dépit de la sérénité d'Abel, elle ne fût pas exposée à entendre ou à deviner qu'elle rendait en effet son mari bien malheureux.

Alors il arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, qu'au lieu de se repentir & de changer les allures de sa conduite, une jeune femme aigrie de ses propres torts trouve un nouveau grief contre son mari dans les reproches même qu'elle mérite. La vie de madame de Sugères eut un dénoûment plus heureux.

Il me reste à vous le raconter.

—

TROISIÈME PARTIE

I

Je crois que j'ai fait allusion, en passant, à cette vieille domestique que madame de Sugères la mère avait léguée en mourant à son fils.

Il me semble avoir dit déjà que madame Blandine Fourvel entrée à quatorze ans, & presque au lendemain de sa première communion, au service de la famille de Sugères, avait assisté à la naissance d'Abel & ne l'avait pas quitté de toute sa vie.

Lorsque mademoiselle d'Alvaize était devenue madame de Sugères, elle avait regardé comme un avantage inestimable de trouver dans la maison de son mari une personne de cette capacité &, je puis le dire aussi, de cette valeur morale.

La piété, dans toutes les conditions de la vie, répand sur une âme vraiment religieuse & vraiment chrétienne une sorte de paix & de douceur dont on ne saurait méconnaître le charme, pas plus que contester l'empire.

Je me suis souvenu bien des fois que le royaume des cieux avait été particulièrement promis aux petits & aux humbles, lorsqu'il m'a été donné de rencontrer dans une classe inférieure, dans une situation obscure & dédaignée, quelques-unes de ces natures d'élite qui doivent leur distinction ignorée, non pas à la culture de leur intelligence mais à la supériorité de leur vertu.

Il faut le reconnaître. Il y a dans le cœur, dans l'élévation du caractère, dans une pratique tout à la fois héroïque et résignée des devoirs les plus petits & les moins glorieux, le point de départ d'une transformation idéale, une lumière véritable.

Les philosophes & les moralistes dont la vie tout entière s'est écoulée dans les analyses savantes & les subtiles distinctions n'apporteraient peut-être pas dans les détails & lorsqu'il s'agit de pourvoir aux nécessités de chaque jour par des décisions promptes & sûres, n'apporteraient pas autant de fermeté, de sagesse et de vertu, un coup d'œil aussi rapide & aussi infaillible.

Le vrai fond de l'homme est dans sa volonté & non pas, comme affectent de le croire certains favorisés de la science & de l'érudition, dans les facultés de l'intelligence. C'est le déploiement de notre activité morale qui fait notre grandeur & notre force, beaucoup plus que l'essor de nos puissances intellectuelles. Il suffit d'avoir vécu pour mesurer l'intervalle qui sépare le génie même de la sainteté.

II

Ce serait trop dire assurément que d'appeler l'humble Blandine Fourvel une sainte. Elle était, pour sa part, si éloignée d'une pareille estime d'elle-même, que, si vous lui en aviez témoigné quelque chose, bien loin de vous en savoir gré ou d'ajouter foi à vos paroles, elle en aurait ressenti une vive blessure, comme d'une raillerie qu'elle n'aurait point méritée.

Blandine apportait à tout ce qu'elle faisait, quel que fût le dégoût ou l'humilité de son occupation, un sentiment dont nous ne manquons point de poursuivre les autres comme d'un reproche, pendant que nous nous en dispensons volontiers

comme d'un excès, je veux parler de ce sentiment de la perfection idéale, si souvent invoqué dans les œuvres de la littérature & de l'art, si complaisamment perdu de vue dans notre propre conduite.

Dès que Blandine avait quelque chose à faire, non pas même un devoir proprement dit à remplir, mais simplement quelqu'une de ces occupations domestiques sans importance et sans nom, dont les plus actifs ne s'acquittent point sans effort & ne se débarrassent pas sans hâte, la vieille servante des Sugères y apportait plus que de l'attention & plus que le sentiment d'une responsabilité réelle, une sorte de recueillement & de respect, comme si elle avait eu d'abord à se satisfaire elle-même avant de s'acquitter vis-à-vis d'autrui.

Cette supériorité morale née d'un instinct héroïque du devoir & confirmée par la persévérance d'une vertu de chaque jour, se complétait par un sentiment profond de son humble situation. Blandine faisait exception à cette catégorie nombreuse de filles honnêtes dont l'éternelle mauvaise humeur semble destinée, par une sorte de compensation providentielle, à amoindrir dans notre estime les meilleures qualités.

A toute heure du jour, Blandine se présentait pour recevoir & exécuter un ordre avec ce visage paisible & souriant qui repose la vue & porte le calme dans les esprits.

III

Blandine n'avait pu voir sans une douleur profonde l'incurable mélancolie de sa jeune maîtresse.

Elle avait attribué d'abord cette tristesse à ces causes inévitables & que tout le monde connaît : l'impression d'une vie nouvelle, l'ennui de certaines obligations, l'éloignement de ses parents.

Blandine Fourvel pensa qu'il était de son devoir de redoubler d'attention & de prévenances auprès de madame de Sugères. Elle se disait, avec beaucoup de raison & une grande expérience de la vie, que les menus détails, les plus imperceptibles froissements, les contrariétés les plus légères acquièrent tout d'un coup une importance excessive auprès d'une âme aigrie & souffrante. Au contraire les soins délicats, les combinaisons ingénieuses, les petits arrangements, bien qu'on ne vous en sache pas toujours le gré qu'ils méritent, ne laissent pas d'adoucir & de calmer la tristesse la plus rebelle.

La pauvre fille, comme on le voit, se trompait singulièrement dans ses calculs. Elle attribuait à madame de Sugères une mélancolie raisonnable, fondée sur des motifs plausibles & faite pour céder, comme il devrait arriver toujours, à un loyal effort pour s'y soustraire.

Cette âme simple & droite ne connaissait en aucune façon le besoin maladif de se complaire dans sa propre douleur, de cultiver avec amour, avec passion, les semences de son ennui jusqu'à ce qu'il envahisse notre destinée.

Ce fut donc avec un étonnement profond qu'elle finit par comprendre, sans pouvoir se l'expliquer, le parti pris de madame de Sugères.

Toutefois Blandine Fourvel avait un trop haut sentiment des convenances, de trop longues habitudes de soumission & de respect, pour laisser rien paraître au dehors de sa surprise. Elle refoula au dedans d'elle-même les réflexions qu'elle ne pouvait exprimer tout haut.

Elle écoutait, dans l'attitude de la plus complète soumission & dans le plus humble silence, les plaintes que sa maîtresse ne manquait pas de lui prodiguer comme à tout le reste de la maison, plaintes & lamentations plus particulièrement pénibles pour un inférieur que pour tout autre. Sans que Julie y prît garde, cette invincible obstination à se dire perpétuellement malheureuse, ce besoin de le démontrer, même à une servante, entraînait pour cette pauvre fille l'amère appréhension d'y avoir peut-être contribué.

Blandine se demandait avec la noble inquiétude des consciences délicates, si, malgré le peu de place qu'elle tenait dans la vie & dans les préoccupations de sa maîtresse, elle s'acquittait suffisamment, suivant son rang & sa condition, des devoirs qui lui étaient imposés vis-à-vis de madame de Sugères, si quelques irrégularités, quelques négligences du service n'avaient point provoqué à juste titre ces mouvements de contrariété ou ces dispositions étranges à la tristesse.

Je ne doute point qu'avec ces perpétuels retours, cette surveillance de tous les instants sur elle-même, Blandine Fourvel n'aboutit à devenir meilleure & plus parfaite encore au service de Julie. Le bon Dieu fait ainsi tourner à l'amélioration & au progrès des uns les imperfections les plus vives & les défauts les moins supportables des autres. Il y a ainsi, par le monde, des gens qui, au lieu d'exister pour la joie de ceux qui les environnent, semblent, grâce à leur caractère atrabilaire, n'avoir pas d'autre destination que d'exercer la patience du prochain.

La douceur de Blandine avait pu sans doute gagner beaucoup à cette dépense prodigieuse de bonne volonté; mais, à ne la prendre que du dehors, il n'était pas difficile non plus de voir ce qu'elle avait perdu.

Elle avait subi l'inévitable effet de la mélancolie répandue autour d'elle par madame de Sugères.

La joyeuse Blandine n'osait plus sourire. Les traits de son visage avaient changé d'expression, à ce point que ses plus vieilles connaissances auraient hésité peut-être à retrouver dans ces lignes sévères, dans ce regard assombri, dans ce visage mélancolique, celle que, malgré son âge, ils avaient connue naguère encore si vive & si sémillante.

IV

Le propre des natures vraiment énergiques est de ne point attendre les événements, mais de marcher au-devant lorsqu'il est nécessaire, & d'en prendre ainsi la direction en même temps que l'initiative.

Les réflexions de Blandine devenaient telles qu'elle voyait le moment où elle ne pourrait plus les dominer. Sa situation à elle-même, elle n'y pensait pas. Elle ne s'était jamais dit un seul instant combien le caractère de sa maîtresse rendait l'existence difficile, aussi difficile, malgré tout le bon cœur de madame de Sugères, qu'il aurait pu arriver avec un caractère haineux & méchant.

Il ne lui était pas même venu à la pensée de songer à une autre condition. Certes elle aurait pu trouver ailleurs une appréciation plus juste & moins chagrine de ses bons efforts. Suivant le dicton populaire, elle n'était point mariée à Julie. Elle ne pouvait que gagner en se plaçant ailleurs.

Blandine Fourvel n'eut pas même à résister à cette tentation. Elle ne lui vint jamais. Pour cette domestique fidèle & reconnaissante, la vie avait commencé dans la famille des Sugères & c'était là qu'elle devait finir. Abel était pour elle, comme Hector pour l'Andromaque d'Homère, sa famille tout entière. Si ce n'était pas dire trop & tomber dans quelque bizarrerie d'expression, elle chérissait monsieur de Sugères tout à la fois avec la tendresse d'une mère, le respect d'une femme, la soumission d'un enfant.

Jamais, par aucune parole de familiarité, même pendant les premières années de la plus tendre enfance d'Abel, elle ne s'était départie du respect qu'elle devait au fils de ses maîtres. Abel lui-même ne lui avait jamais beaucoup parlé en dehors des occasions où il avait eu besoin de ses services; mais pour Blandine, la présence d'Abel dans la maison lui suffisait. Elle le sentait là. Elle avait ainsi pour lui une sorte de culte muet, comme une adoration humaine. Il lui semblait le voir & l'entendre, de la même façon qu'une âme fidèle & croyante jouit au dedans d'elle-même de la présence de Dieu.

On comprend combien ce fanatisme de la vieille Blandine pour monsieur de Sugères devait la rendre sensible à la tristesse dont elle le voyait chaque jour gagné & abattu.

Les inférieurs, surtout ceux qui se consacrent à notre service, ne doivent pas toujours être regardés comme des importuns & des indiscrets lorsqu'ils entrent dans tout ce qui nous intéresse, au point d'exercer sur nous une sorte de surveillance & même d'inquisition. Nous ne devons point oublier qu'il n'ont pas les mêmes événements pour remplir leur vie & les mêmes soucis pour occuper leurs pensées. Il est tout naturel qu'obligés comme ils le sont, de céder dans une certaine mesure aux mouvements de notre humeur, ils suivent les fluctuations de notre esprit, qu'ils prévoient les crises & surprennent les secrets de notre caractère.

Blandine en était venue à discerner, au bruit des pas d'Abel dans le vestibule, & seulement à la façon plus ou moins ferme dont il assurait sa marche, s'il se rendait dans l'appartement de madame de Sugères ou s'il en revenait.

Monsieur de Sugères sortait ordinairement de chez lui & arpentait le long corridor d'un pas élastique, relevé, joyeux. Mais lorsqu'il regagnait son cabinet, il y avait dans sa démarche, comme dans le bruit de ses pas, quelque chose d'attardé, de chancelant, d'indécis. Il allait se retremper dans sa propre énergie & se remettre des cruels assauts qu'avait reçus son courage.

Alors Blandine Fourvel, assise dans l'antichambre & occupée à quelque travail de couture, laissait tomber silencieusement deux grosses larmes sur son ouvrage. Elle demandait à Dieu de suspendre les épreuves d'Abel & de conserver le bonheur des deux époux.

V

Blandine se présenta un matin chez madame de Sugères. Le visage de Julie prit une expression d'étonnement.

Il y avait longtemps, en effet, que le service était terminé. Madame de Sugères consacrait toujours cette dernière heure qui précède le premier repas de la journée à une sorte de recueillement & de méditation. Elle se repliait sur elle-même, afin de bien se remettre sous les yeux tous les motifs qu'elle pouvait avoir pour se plaindre & pour souffrir.

« Madame, dit avec beaucoup de simplicité & de fermeté Blandine Fourvel, je viens demander à madame la permission de la quitter & de chercher une autre condition. »

Julie fut tellement surprise sur le premier moment qu'elle ne répondit rien & ne parut même pas comprendre.

« Je prie madame de vouloir bien me permettre de m'en aller.

— Où voulez-vous aller, ma fille?

— Je ne saurais le dire à madame. Je n'ai pas de projet, mais il faut que je me place ailleurs. »

A ces mots prononcés d'une voix tremblante & pleine de larmes, Blandine Fourvel s'arrêta pour ne pas éclater en sanglots.

Madame de Sugères n'en pouvait pas croire ses oreilles. Elle était elle-même très-émue. Elle aimait véritablement la vieille domestique. Le cœur humain est ainsi fait qu'il se prend par toutes les attaches. On aime, dit-on, ceux à qui l'on a fait du bien; on s'attache à eux davantage en propor-

tion de ce bien qu'on leur a fait et du dévouement qu'on leur a témoigné.

Mais n'est-il pas vrai aussi, malgré ce qu'une pareille contradiction présente d'étrange, qu'on aime pareillement les gens en proportion de ce qu'on les a fait souffrir? On s'habitue à les voir supporter nos boutades, nos caprices, notre méchante humeur. Il semble parfois qu'on ne leur en sache aucun gré; mais le jour où ils se disposent enfin à partir & à nous quitter, nous sommes bien amenés à leur rendre justice en même temps qu'à nous-mêmes. Nous nous avouons alors, en dépit de notre orgueil, que nous ne sommes pas d'un commerce facile & que nous pourrions bien ne pas trouver ailleurs que chez eux le même dévouement & la même abnégation.

VI

Je ne sais si madame de Sugères fit bien toutes ces réflexions, ou si elle obéit à un sentiment d'effusion pour la pauvre fille; mais l'émotion de Blandine la gagnait.

« Vous avez quelque raison pour nous quitter au bout de cinquante années? Il y aura dans peu de mois un demi-siècle que vous êtes entrée au service de la grand'mère de mon mari, la femme du président de Sugères. »

Blandine à son tour ne répondait pas.

« Il faut que vous ayez des motifs bien graves & bien imprévus pour abandonner mon mari dont vous avez si longtemps aimé & servi la mère, pour que vous renonciez à embrasser, avant de mourir, le premier né de la famille d'Abel. »

A ce nom, à cet appel, à ces souvenirs évoqués ainsi tous à la fois, Blandine Fourvel sentit son cœur se fendre. Elle cacha sa figure dans ses mains & se mit à pleurer amèrement.

Madame de Sugères attendit quelques instants pour laisser passer cette première émotion; puis, tout d'un coup, abandonnant le ton de douceur qu'elle avait mis à ses paroles, elle reprit d'une voix ferme & avec l'intonation d'une personne qui compte être obéie :

« Je désire, Blandine, savoir quels sont vos motifs pour nous quitter & je vous prie de me les apprendre. »

Blandine releva la tête. Elle vit madame de Sugères installée dans son fauteuil, dans l'attitude d'une personne qui écoute.

Blandine retint ses larmes, & faisant sur elle-même un effort visible, elle répondit à madame de Sugères :

« Je demande bien pardon à madame de ce que je suis obligée de lui dire. Le bon Dieu m'est témoin que si je parle de tout cela, ce n'est pas pour me plaindre, mais uniquement pour obéir à l'ordre que madame vient de me donner.

» Je ne puis plus me taire, puisque Madame me commande de l'instruire de ce que j'ai sur le cœur.

» Sans la volonté de madame, je serais partie bien malheureuse, oh! oui! bien malheureuse, mais gardant pour moi mes chagrins, dans la crainte de manquer à madame.

» On ne quitte pas sans pleurer les maîtres que j'ai & cette maison où j'ai passé toute ma vie jusqu'à présent, où on m'a donné du pain & de bons conseils, où défuntes mesdames de Sugères m'avaient recueillie toute petite & appris à lire elles-mêmes comme à leurs propres enfants. »

La fermeté de Blandine s'évanouissait de nouveau devant les souvenirs qui lui revenaient.

Madame de Sugères l'interrompit.

« Pourquoi nous quitter, alors?

— Ah! madame! il faut que madame me permette de le lui dire à elle-même : je sens que je ne peux plus vivre ici, *je ne m'y supporte plus*.

» Cette maison, madame, je l'ai vue joyeuse & contente dans des temps biens durs & à des moments qui n'étaient pas faits pour donner confiance. J'y ai traversé des révolutions, des jours où nos messieurs, malgré tout leur espoir dans la Providence de Dieu, rentraient le soir en branlant la tête & ne paraissaient pas trop sûrs du lendemain.

» Voyez, madame, avec les mains que voilà, j'ai mis dans leur cercueil des personnes bien chères & qui laissaient après elles de grands vides aussi bien dans les cœurs que sur la terre. Mais ceux qui demeuraient pour leur survivre étaient de fermes chrétiens, sachant que si la prière & le souvenir sont notre obligation envers les morts, notre devoir envers les vivants est de ne pas les abattre & de ne pas nous complaire, à leurs dépens, dans notre propre douleur.

» Aussi, madame, dans cette maison où le bon Dieu a envoyé comme partout l'épreuve de la douleur, je n'avais jamais vu jusqu'ici ni l'abattement ni la tristesse. On savait que le jour du lendemain devait ramener, avec le devoir à accomplir, le courage d'en venir à bout.

» Madame me pardonnera si une pauvre fille comme moi se trouve faible & sans ressources dans son esprit. Je ne peux pas entendre dire tout le jour que nous sommes malheureux, que la vie est dure, qu'il n'y a nulle joie & nulle félicité ici-bas, sans reconnaître que ma force diminue au dedans de moi. Je perds ma volonté. J'ai beau faire ensuite tout ce que je peux afin de ranimer mon courage, le cœur n'y est plus. Je suis comme un de ces pauvres malades paralysés d'un rhumatisme; ils ont beau s'animer à la marche & secouer leurs membres, ils sentent bien que leurs bras & leurs jambes sont coupés par la maladie & qu'ils ne sauraient plus aller comme auparavant.

» Tout de même, madame, j'ai beau me dire que plus ou moins de joie ne fait rien aux obligations de la vie & aux vrais devoirs de notre condition, il n'en est pas moins certain que je sens

mon âme m'échapper. A force d'entendre dire à madame que tout dans ce monde est pour notre malheur, sans qu'il y ait jamais un rayon de soleil ni une goutte d'eau sur nous, moi, qui n'en sais pas davantage & qui ne peux arranger tout cela, il me semble alors qu'il n'y a plus de Providence ni dans le ciel ni sur la terre.

» Alors, madame, je me trouve vraiment trop malheureuse & il me prend des envies de fondre en larmes.

» Du temps où vivait encore la dernière madame de Sugères, il ne nous aurait pas manqué non plus, si nous avions voulu aussi être tristes, de raisons pour gémir & pour pleurer. Madame de Sugères, la mère, avait enterré trois beaux enfants qui auraient été les frères & sœurs de notre monsieur Abel; & quand monsieur de Sugères, le père de notre monsieur, laissa madame veuve & abandonnée en ce monde, alors que son mari jeune encore lui promettait de si longs jours, il fallait un bien grand courage pour ne pas se laisser tomber tout à fait & pour tenir tête à la vie.

» Je disais bien alors à notre pauvre dame :

— Pourquoi un si grand courage qui vous coûte tant ? Ne vaudrait-il pas mieux succomber & fléchir un peu ? Cela vous soulagerait. »

Elle me répondait doucement :

« Va, ma pauvre fille, on a bien toujours le temps de plier & d'être vaincu. Tant qu'on peut lutter & se défendre, il ne faut rien laisser aller. Le combat qui vous déchire vous coûte encore moins que la défaite. »

» Voilà, madame, ce que notre monsieur Abel a entendu dire & vu pratiquer durant toute sa jeunesse. Madame sa mère, répétait que la tristesse est plus qu'une maladie mais une faute, & que s'y complaire, c'était se livrer à la passion de la faiblesse.

» Madame a bien dû voir par elle-même que notre monsieur Abel n'était pas encore habitué à être malheureux. Madame voit que, malgré tous ses efforts pour le devenir afin de lui complaire, il a bien de la peine à en venir à bout.

» C'est que, voyez-vous, madame, c'est une bien ancienne habitude dans la famille des Sugères d'avoir confiance en Dieu, de compter sur sa Providence, &, par conséquent, de prendre la vie qui nous est donnée, chaque matin, pour une grâce & un bienfait.

» Madame excusera une personne de mon âge & de ma condition. Lorsqu'on a, comme moi, entendu dire une chose toute sa vie, lorsqu'on la tient de ses honorées maîtresses qui en avaient fait la règle de leur conduite, on ne peut pas s'habituer tout d'un coup à cette idée que la vie est faite uniquement pour en pleurer & en souffrir.

» Notre madame nous le répétait tous les jours lorsqu'elle nous voyait quelque chagrin qui ne lui paraissait pas d'importance :

» *Mes enfants, on n'est jamais malheureux que de ses fautes.* »

» Et moi, j'avais fini par penser que la paix de l'âme, la paix des hommes de bonne volonté, n'était pas une parole vaine.

» Je suis vieille, ma force se retire de moi; je ne veux pas que mon courage s'en aille avec elle. Il faut que je me tienne à l'abri de ces nouvelles pensées, afin de pouvoir terminer mes jours comme je les ai commencés, avec la crainte du Seigneur sans doute, mais aussi avec la confiance dans sa miséricorde. »

VII

Jamais le vieil adage : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi » ne se trouva plus vrai qu'en cette occasion.

Julie avait résisté, jeune fille, aux efforts & au dévouement de son frère & de sa sœur.

Elle s'était montrée rebelle, dans sa mélancolie, aux avertissements & aux instances de ses parents, au point de donner à monsieur & madame d'Alvaize de sérieuses inquiétudes sur son avenir.

Elle avait vu, sans être ébranlée, l'émoi dans lequel cette tristesse obstinée avait jeté Abel, dès le lendemain de leur mariage. Elle avait tenu bon contre sa tendresse. Elle n'avait répondu à cette noble affection que par des lamentations, par le désenchantement dont elle avait entrepris de le rendre tout à la fois le complice & la victime.

Les paroles si honnêtes & si convaincues de la servante Blandine, ces accents tout à la fois si pénétrés & si respectueux, ces reproches si voilés & cependant si vifs, portèrent dans l'âme de Julie un trouble auquel elle ne songea pas cette fois à se dérober.

Les dramaturges qui travaillent pour le théâtre se complaisent à accumuler, sous prétexte de situations fortes & d'intrigues puissantes, tels enchevêtrements de circonstances qui, seulement pour être compris, demandent un véritable travail de comparaison & de raisonnement. C'est au prix de ce labeur que l'auditoire obtient ensuite l'étonnement de la surprise, plus semblable au plaisir de la difficulté vaincue qu'à l'émotion du sentiment.

Les véritables péripéties & les dénoûments les plus inattendus sont encore ceux qui se passent dans l'ombre mystérieuse du cœur humain.

Il se fait alors, au dedans de nous-mêmes, si l'on peut sans inconvénient emprunter ce terme au langage des sciences chimiques, de puissantes réactions. Nous suspendons, pour ainsi dire, l'impulsion première de notre conduite. Nous nous en faisons tout d'un coup les spectateurs & les témoins, après en avoir été les auteurs. La fumée de l'action se dissipe, en quelque sorte, comme il arrive à la suspension des batailles, & nous apercevons clairement le jugement qu'il nous faut porter de nous-mêmes, contrairement aux motifs dont

nous nous étions inspirés avec le plus de résolution.

Ce fut là ce qui arriva à madame de Sugères.

Une fois qu'elle eut consenti à se dire, non pas même qu'elle pouvait bien se tromper, mais simplement à réfléchir sur le système auquel elle s'était obstinée, son passé comme son présent s'éclairèrent tout d'un coup d'un nouveau jour.

Dans les âmes droites & sincères comme celle de Julie, il n'y a qu'un pas de la vue au repentir de ses fautes. De quel droit avait-elle osé, depuis le jour où elle était entrée dans le monde, répandre ainsi, jeune fille, la tristesse au milieu de ses compagnes? enfant, le chagrin dans le cœur de son père & de sa mère; épouse, le découragement & presque le chagrin dans l'âme de son mari ?

Vraiment, il fallait qu'elle fît peser sur l'âme de tous ceux qui l'approchaient une oppression bien lourde & bien cruelle, pour voir ainsi cette honnête servante, malgré le courage de son passé, briser d'elle-même le lien d'un si long attachement & préférer avec l'incertitude d'une nouvelle condition jusqu'aux apparences mêmes de l'ingratitude, plutôt que d'accepter la tâche de la supporter plus longtemps !

Ce que devint madame de Sugères, je n'ai besoin de le dire à personne, & la pénétration de mes lectrices l'a deviné du premier coup.

Madame de Sugères devint précisément le contraire de ce qu'elle avait été jusqu'alors : bonne, douce, gracieuse, prête à glisser sur les maux de la vie, heureuse d'en accepter les bienfaits, telle enfin que je me figure chacune de mes lectrices & qu'il leur est sans doute donné de concevoir l'idéal de la femme en descendant dans leur propre cœur.

ANTONIN RONDELET.

SOUVENIRS DE CRÈTE

J'ÉTAIS en Crète depuis deux mois. Mon père, riche propriétaire, y possédait des bois d'oliviers, de châtaigniers, dont l'exploitation avait absorbé tout son temps depuis mon arrivée.

Peu de temps avant mon arrivée, une certaine agitation avait régné dans l'île; l'ancienne inimitié des Grecs & des Turcs se réveillait & bruissait comme un souffle dans l'air. On nommait même Sfakia, village situé au versant d'une montagne & construit au bord de la mer, comme le foyer de la révolte.

Mon père devait justement y aller pour vendre une partie de sa récolte à un des Grecs les plus importants du district, un des instigateurs de toute insurrection, le nommé Dimitri.

Il se décida à partir tout de suite & m'emmena avec lui pour me faire un peu visiter cette île si riche de végétation, si délicieuse par son climat.

Nous partîmes de grand matin, chevauchant à travers des bois pleins d'ombre, des rochers abruptes, des paysages toujours nouveaux.

Nous nous arrêtâmes, pendant les heures les plus chaudes du jour, chez un grec négociant.

Je trouvai chez lui sa fille, douce & charmante créature, occupée des soins de l'intérieur, s'oubliant elle-même pour être utile à ses parents.

Elle était en compagnie d'une de ses amies qu'elle exhortait à la patience, à la confiance en Dieu.

« Quel grand chagrin avez-vous donc, lui dis-je pour pleurer ainsi ?

— Dieu ne m'a point enlevé Francesco, mon fiancé, me dit-elle, mais chaque jour il est prêt à lui rendre son existence.

— Et pourquoi ? que fait-il?

— Il est pêcheur d'éponges, c'est la pêche la plus pénible. L'éponge croît à des profondeurs de trente ou quarante brasses. Le pêcheur ne peut y atteindre que chargé d'un poids qui le fasse descendre jusqu'au fond, et alors l'immense masse d'eau qui pèse sur lui l'oppresse & l'étouffe. Il s'attache un bloc de marbre du poids de vingt-cinq livres, puis aspire l'air de toutes ses forces pour en remplir ses poumons. Les bateliers Nino & Bamba ne lui parlent plus de peur de le troubler. Alors, il pense à moi, fait le signe de la croix & se jette à la mer. Il détache les éponges du rocher, les entasse dans

un filet qu'il porte au cou, puis tire vivement la corde qui, passée autour de son corps, est tenue à l'extrémité par ses deux camarades. Ces deux braves garçons sont si attentifs au moindre mouvement de ce signal qu'ils ne regarderaient même pas leur mère si elle venait à passer en ce moment.»

Le récit de cette jeune fille m'avait émue. Je voulus lui exprimer par un petit présent l'intérêt qu'elle m'avait inspiré ; je détachai de mon cou une médaille d'argent que je lui donnai. Elle me dit qu'elle la ferait porter à son fiancé avec l'espoir qu'elle lui porterait bonheur.

Je la quittai, ainsi que la fille de notre hôte, pour me remettre en route, le soleil étant à son déclin. Mon bon père avait fait une petite sieste qui l'avait reposé, aussi reprit-il son cheval avec plaisir.

Il me racontait quelques épisodes sur les lieux où nous passions, souvenir des guerres vénitiennes ou des dernières insurrections ; il cherchait à me distraire sur la longueur du chemin.

Nous arrivons enfin au défilé qui, à travers les rochers, débouche à Sfakia.

« Je suis bien aise, me dit mon père, de te faire connaître le caractère & l'attitude des Sfakistes.

» Ce sont des hommes plus courageux que ceux du reste de l'île. La nature du pays qu'ils habitent & la confiance qu'ils ont en leur valeur, leur donnent une si grande bravoure, qu'ils ne se sont jamais soumis !

» La difficulté d'envahir leur territoire, leur farouche témérité avaient jadis lassé les Vénitiens, ces seigneurs si abhorrés dans la contrée. Après leur domination, lorsque le croissant eut triomphé, les Grecs furent contraints de payer des impositions fort dures, mais les gouverneurs turcs n'exigèrent de Sfakia d'autre tribut qu'une certaine quantité de glaces qu'ils apportaient de la montagne, au gouverneur de Négalo-Castro. »

Enfin, nous nous arrêtons à la maison but de notre voyage. Au bruit que font les chevaux sur la terre sèche, la porte s'ouvre pour laisser passer Dimitri, puis sa femme & deux petits enfants. Les voisins attirés, eux aussi, par un bruit inaccoutumé, paraissent sur le seuil de leur porte.

Dimitri nous fait un accueil chaleureux, & tandis que les serviteurs nous aident à quitter nos montures, j'examine avec curiosité ces Grecs descendants des anciennes races.

Les hommes sont de haute taille, leur vigueur s'accuse dans l'agilité de leurs mouvements. Ils sont presque tous blonds, les cheveux longs tombant sur leurs épaules. Ils ont de grands yeux clairs, le nez bien dessiné, les dents blanches. Leur physionomie est empreinte du sentiment de fierté que leur donne la conscience de leur force. Leur costume est le même que celui des autres Crétois : une chemise à larges manches, un gilet bleu ouvert, une veste bleue soutachée, une ceinture enroulée à la taille, un pantalon large, blanç & bleu, de hautes bottes de cuir jaune, un fez rouge à gland bleu, un couteau & des pistolets passés dans la ceinture. Une épaisse capote blanche dont ils se séparent rarement, complète ce costume, sans oublier la longue carabine albanaise jetée sur l'épaule.

Le costume des femmes ajoute à leur beauté naturelle. Il consiste en un caleçon de toile blanche, une chemise en toile ou en laine, à larges manches, serrée à la taille par des cordons de couleur ou d'or, ouverte sur la poitrine par une fente garnie de dentelle de soie. Elles portent par-dessus, une veste brodée, ouverte & sans manches. Les cheveux, épais & généralement très-longs, sont tressés & roulés sur la tête avec un fichu de mousseline plus ou moins riche en broderies, attaché de côté par des épingles de verroterie.

Je fis cette inspection assez rapidement, parce que nous étions invités à entrer chez Dimitri, qui referma sa porte sans se soucier des curieux.

Pendant que je quittais ma longue jupe pour en revêtir une autre & que je mouillais mon visage & mes mains dans l'eau d'une citerne, la maîtresse du logis dressait une table qu'elle couvrit avec les réserves de l'office : amandes fraîches, pistaches, miel succulent du Mont-Hymette, pois chiches grillés au four, figues enfilées dans une paille. Le pilau nous parut excellent ; puis des œufs aux tomates, un petit quartier d'agneau arrosé de jus de citron, du pain de seigle bien dur, le dessert & le café nous régalèrent tous.

Nous étions encore à table, lorsqu'on frappa doucement à la porte. Un des fils courut ouvrir.

« C'est Paraskévy, mon père.

— Entrez, dit le père, & la santé avec vous. Que voulez-vous, la vieille ?

— Que bénis soient les vôtres, Dimitri, & vos musaphirs (invités).

« Katérina, ma belle, donnez-moi un peu de votre levure. J'allais faire ma sieste, lorsque je m'aperçus qu'il n'y avait plus de levure dans ma réserve, il ne m'aurait pas été plus désagréable de voir l'huile faire faute à la mèche.»

Katérina lui donna une portion de sa pâte, aussi précieuse que le feu pour elle & ceux de sa religion. Dimitri lui versa un petit verre de rosolio, liqueur rosée que la vieille, presque centenaire, but avec plaisir. En s'approchant de moi, elle prit ma robe, qu'elle regarda de près.

« Votre robe, mon enfant, a l'air tramé avec les ailes d'un papillon. »

J'avoue que je fus surprise d'entendre une si jolie phrase sortir de sa bouche ; mais ces natures primitives portent la poésie en elles, & l'âge, loin d'éteindre leur imagination, y ajoute par le souvenir du passé.

La journée s'écoula vite, &, le soir, venu, je me couchai dans un lit immense, dur comme une planche, entouré d'un rideau de gaze fermé hermétiquement, de crainte des moustiques, qui sont en grande quantité & dont on redoute fort les piqûres.

Je descendis de bonne heure dans la salle, où un grand vieillard entra en même temps que moi. Il semblait si âgé, il était si jaune qu'il ne paraissait plus vivant. C'était un juif, on le reconnaissait à son type accentué & à son costume. Sa grande robe de drap foncé s'ouvrait sur une autre robe rayée de couleur, retenue à la taille par une large ceinture dans laquelle étaient passés des pistolets. Un turban de laine, faisant plusieurs fois le tour de sa tête, le protégeait du froid & des insolations.

« Nazareth, lui dit Katérina, soyez le bienvenu en notre maison ; il y a si longtemps qu'on ne vous a vu ! Le ravin a été inondé, la récolte est rentrée, le fils d'Ypsilanti est mort depuis que vous ne vous êtes assis à notre table.

— Oui, il est vrai ; mais le ravin a séché, une récolte a succédé à l'autre, la fiancée & la mère d'Ypsilanti l'ont enseveli & pleuré, tandis que moi j'ai vu un fils qui mourait seul, car un musulman, sans pitié, a tué son père, il n'avait point de fiancée, il n'avait plus de mère. »

Et il se tut.

On servit à manger au vieillard.

Nous sortîmes avec Katérina, qui nous dit :

« Ce juif est si vieux que personne ne sait son âge. Il fait le commerce des étoffes de Brousse & de Damas, des coraux de Naples, des verroteries de Venise, des filigranes de Gênes, des mousselines peintes, des bijoux ; il a souvent des objets bien riches. Il a entrée chez tous les seigneurs turcs, il vend aux femmes des beys & des agas ; elles lui achètent toujours, parce qu'il excite leur vanité en racontant ce qu'il a vendu dans d'autres harems. Les femmes grecques & européennes font affaire avec lui, il ne les rançonne pas trop. Sa boîte renferme des clous de girofle, du mastic de Chio, qui, mâché longtemps, fait briller les dents ; du gingembre, de la mercerie, de menus objets à l'usage des gens qui, moyennant quelques piastres ou quelques paras, peuvent amuser leurs enfants. Nazareth va chez tous, connaît tous les chemins de l'île, les défilés les plus escarpés, les palais, les pauvres maisons.

» Il sait l'histoire de la Crète, il connaît tout le monde, ceux qui naissent & ceux qui s'en vont ; il prédit parfois l'avenir ; nous le croyons. Mon père, qui est incrédule, dit qu'il ne prédit pas, mais qu'il sait tant, qu'il juge. A la dernière insurrection, il a servi les intérêts des Grecs : il emportait des signes de ralliement tracés sur un papier qu'il glissait dans le canon d'un pistolet ; il porte un pistolet endiablé qui tire plusieurs coups sans lui faire baisser le bras ! Comment oserait-on l'arrêter ?

En ce moment le juif parlait avec agitation.

« Oui, disait-il, j'ai vu passer Kalim-Bey & Abdul-Effendi ; ils étaient à cheval, suivis de leurs serviteurs portant leurs fusils de chasse, leurs gargoulettes pleines d'eau. Ils allaient vite sans se soucier de déchirer les pieds de leurs esclaves, qui sont Nubiens ; ils gardent les Turcs à la porte de leurs palais. » Puis il remercia Katérina du repas qu'il venait de prendre.

« Heureux est Dimitri de posséder une femme comme toi ! s'écria-t-il.

— Mais pourquoi, au lieu de parcourir les villes & les montagnes, ne fais-tu comme lui et ne choisis-tu pas une femme ? Tu lui donnerais une maison, elle te ferait ton riz & ton café. »

Le juif sourit péniblement, & nous rassemblant du regard, il dit :

« Moi aussi, j'ai connu le parfum de la rose, la fraîcheur de la brise, les horizons de l'espérance ! J'ai vécu alors une seconde fois, mon cœur a battu , mon corps s'est réchauffé, j'oubliais que j'avais les cheveux blancs, écoutez :

Solim pacha achetait des chevaux de race. Je passais un jour devant son palais, dont la porte était ouverte, je m'arrêtai à regarder un cheval magnifique qu'un Arabe de Bengazi cherchait à dompter. La belle bête luttait avec avantage contre le saïs ; ses mouvements vifs & saccadés, ses bonds imprévus exposaient sérieusement la vie du pauvre esclave chargé de le dompter. Je n'osais m'approcher, moi, mécréant, lorsqu'à un nouvel écart du cheval, l'Arabe poussa un cri d'appel. Je me précipitai pour ramasser son fouet à terre ; j'en frappai l'animal, qui, après s'être cabré de colère, s'apaisa tout d'un coup & obéit.

Le pacha Soliman, qui était présent, sans que je l'eusse vu, vint à moi : « Chien de juif ! s'écria-t-il, comment oses-tu souiller mon bien en y touchant ? Par tes regards d'envie tu lui auras porté malheur ! Je ferai laver le seuil de ma maison pour effacer la trace de tes pieds, je ferai brûler des aromates pour purifier l'air de ton haleine. Va-t'en, chien ! » — Je le regardais avec terreur ; mon humilité augmentant son orgueil, il saisit le fouet avec colère & le fit plusieurs fois retomber sur mes épaules.

Je m'éloignai le cœur plein de fiel, désirant le jour où les Grecs feraient un massacre des fils de l'Islam.

Je fus appelé le lendemain chez une Grecque où je trouvai une femme turque enveloppée de ses voiles. Elle me dit : « Nazareth, j'ai besoin d'argent, voici un diamant de prix, combien m'en donnes-tu ? » J'eus peine à retenir mon admiration à la vue de ce bijou. Sa pureté & sa blancheur étaient telles que je n'en avais jamais vu de comparable ; mais mes yeux ne trahirent pas ma pensée. Je voulus dénigrer la valeur de la pierre, quoique la Grecque m'en fît valoir les mérites. « Oh ! Émina, dit la Grecque, lorsque Ibrahim en fit présent à votre père, aurait-il cru que l'avarice de votre époux & maître vous forcerait un jour à le faire estimer par un juif ? »

Ces paroles imprudentes me révélèrent immédiatement la valeur du diamant & le nom de son possesseur. Cette Turque était la femme de Soli-

man, qui m'avait outragé. Je tenais ma fortune & ma vengeance.

Je connaissais l'origine & la valeur du diamant; tous les juifs l'avaient convoité. La femme du pacha, pressée d'argent, me l'abandonna à un prix ridicule en raison de son poids & de ses qualités exceptionnelles. J'étais donc heureux, & de dépouiller Soliman & de m'enrichir. Le secret devait être gardé des deux côtés.

Je partis la nuit même pour Corfou, où je connaissais un lapidaire nommé Nathan, qui faisait le commerce des plus belles pierres. Ses yeux brillèrent d'envie en voyant mon diamant. J'en demandai un prix si élevé qu'il ne put se décider à me l'acheter. Nous passâmes deux jours entiers à le peser, à en étudier la taille, les facettes, à y faire miroiter le soleil, à faire jaillir le prisme de chacune de ses arêtes, il était si beau!

J'avais annoncé mon départ, & rien n'était conclu entre nous. Je le quittais, lorsqu'en ouvrant la porte, je reculai pour laisser entrer une jeune fille si belle que ses yeux me semblaient aussi lumineux que le diamant d'Émina.

Quand je revins le lendemain, le souvenir tourmenté de l'apparition de la veille, je dis à Nathan que cette femme m'avait semblé bien belle.

—C'est Kadidja, ma fille; elle demeure chez une sœur de sa mère, mais elle veut la quitter. Tu es riche, tu sais garder ton argent, tu sauras veiller sur un trésor. Laisse-moi ton diamant, qui a de si beaux rayons, & prends ma fille, qui a de si doux regards, vous vous marierez devant le Dieu d'Israël. »

Je l'épousai, je la ramenai dans l'île, je lui achetai une maison qui était plus ornée que celles des riches Turques, je la laissai se parer des plus belles étoffes. Elle avait des serviteurs & sa nourrice qu'elle avait amenée de Corfou. Sa vie était douce & elle me remerciait de la lui avoir faite ainsi.

Au retour de mes excursions, que je ne prolongeais guère au delà de quatre jours, je me délassais de mes fatigues en la voyant venir au-devant de moi; ses longs cheveux tressés tombaient jusqu'à terre, son visage était d'une blancheur mate qui rendait ses lèvres plus roses, ses dents plus éclatantes, ses yeux plus languissants, & elle était aussi bonne que belle!

Je la quittais toujours avec douleur & inquiétude, car des rumeurs sourdes grondaient dans l'air, & l'on craignait chaque jour qu'elles ne se changeassent en révolte.

Mon bonheur dura cinq mois; hélas! que de jours pendant ce temps se sont écoulés loin d'elle!

Pendant mes courses à travers l'île, j'appris que les Grecs étaient déterminés à secouer le joug des Turcs; ils voulaient essayer de reconquérir leur indépendance; le cri de ralliement était: Mort ou liberté.

Épouvanté à l'idée des barbaries que les Turcs commettraient sur leurs ennemis, je conduisis Kadidja & ses serviteurs à Mélidhoni, dans une caverne immense, taillée dans le roc, & dont l'ouverture étroite permettait à quelques hommes résolus d'en défendre l'entrée.

Plus de trois cents Grecs de l'île, vieillards, femmes & enfants s'y étaient réfugiés. Des hommes jeunes avaient été choisis dans plusieurs districts pour garder cette caverne, qui renfermait les mères, les épouses, les fiancées de chaque village.

J'espérais mieux protéger Kadidja en surveillant les ennemis; je la quittai donc pour me rapprocher des Turcs.

Mais je n'avais pas soupçonné jusqu'où irait leur cruauté!

Battus sur plusieurs points, chassés de leurs villages, ces hommes, altérés de vengeance, résolurent de détruire les réfugiés de la caverne. Ces ennemis innocents avaient des provisions suffisantes, mais les barbares ne voulurent pas s'arrêter à un blocus ni attendre l'effet de la famine. Ils craignaient aussi quelques secours imprévus. Profitant d'un jour où le vent soufflait contre la grotte, ils y entassèrent toutes sortes d'herbes sèches & y mirent le feu. Alimentée par la brise, la flamme s'éleva rapidement, développant une fumée âcre & épaisse qui se répandit dans l'intérieur.

Les malheureuses victimes s'enfuirent jusque dans les retraites les plus reculées, s'enfoncèrent dans les profondeurs les plus effrayantes du souterrain, mais le nuage fatal les poursuivait toujours; ils périrent tous étouffés!... »

Le pauvre Nazareth s'arrêta à ce souvenir déchirant; il était anéanti, mais il ne pleurait pas, il n'avait plus de larmes.

Mon père lui demanda ce qu'il attendait encore dans la vie, & pourquoi il travaillait à amasser de l'or :

« C'est que dans mon cœur croissent deux fleurs sombres : l'une, celle de la vengeance, l'autre, celle de la liberté. »

La dernière insurrection de Crète a été terrible. Les Grecs ont combattu comme des lions, mais le courage ne pouvait vaincre la force.

L'or qui soutient les Grecs traqués dans la montagne a été légué aux insurgés par un juif du nom de Nazareth.

A. M.



LA MARRAINE

« Hélas ! ma pauvre Madeleine,
J'ai couru tous les environs;
Je n'ai pu trouver de marraine,
Et ne sais comment nous ferons.

» Au nouveau-né que Dieu nous donne
Nul ne craint de porter malheur,
En lui refusant cette aumône!
La pauvreté fait donc bien peur ?

» Et cependant, tout, à l'église,
Pour le baptême est préparé;
Faut-il que l'heure en soit remise?
Que dira notre bon curé ? »

Mais tandis que l'on se lamente,
Une dame, le front voilé,
La robe jusqu'aux pieds tombante,
S'offre à ce couple désolé.

— Dites-nous, bonne demoiselle,
Qui peut vous amener ici ?
— Pour votre enfant, répondit-elle,
Soyez désormais sans souci.

Je viens pour être sa marraine,
Et je vous jure, sur ma foi,
Que par ma grâce souveraine
Il sera plus heureux qu'un roi.

Au lieu d'une pauvre chaumière,
Il habitera des palais,
Dont le soleil & sa lumière
Ne sont que de pâles reflets ;

Et dans cette magnificence,
Loin de vous rester étranger,
Il brûlera d'impatience
De vous la faire partager.

— Quoi! l'enfant qui nous vient de naître,
Doit avoir un pareil destin ?
Hélas ! nous n'osions lui promettre
Que l'indigence & que la faim.

Eh bien ! s'il faut que l'on vous croie,
Si, pour nous tirer d'embarras,
Le ciel près de nous vous envoie,
Prenez notre fils dans vos bras.

Sur les marches du baptistère
L'enfant est aussitôt porté,
Mais de l'onde qui régénère
Dès que son front est humecté !

Au jour qu'il connaissait à peine
Il clôt la paupière & s'endort...
Elle avait dit vrai, la marraine ;
Car la marraine était la mort.

JEAN REBOUL.

REVUE MUSICALE

L'OMBRE

COMPOSITIONS NOUVELLES



A propos de l'infériorité des livrets actuels d'opéras comiques sur ceux de la génération précédente auxquels Scribe dut sa légitime renommée, qu'on nous permette de citer quelques fragments d'une lettre de monsieur de Saint-Georges.

« Vous voulez savoir comment se font les pièces? » absolument comme les civets, avec un lièvre.

» Le lièvre de la pièce, c'est l'idée. Que de gens » font des civets sans lièvres !

» Une idée consciencieusement élaborée, en» châssée dans un plan mûrement étudié, est in» dispensable pour une pièce bien faite.

» On se sent en sûreté dans une nouvelle mai» son quand les fondations en sont bonnes & les » poutres solides. Alors seulement on songe à la » meubler, à l'orner & à l'embellir. De nos jours » on a l'habitude d'appeler le tapissier avant d'a» voir eu recours à l'architecte, de sorte que la » maison s'écroule & que l'art du décorateur ne » parvient pas à la sauver.

» La chasse aux idées dramatiques est presque » toujours stérile, il vaut mieux attendre ce gibier» là que de courir après. Le hasard se charge » d'être le pourvoyeur. Un mot, un fait, un récit » fait jaillir un rayon, il ne s'agit plus que de pro» fiter de sa lumière.

» Je visitais un jour le beau château fort de la » ville de Niort, berceau de madame de Mainte» non. Dans le coin le plus obscur d'une des salles » je remarquai une belle fille de la Vendée qui » semblait fuir les regards.

» — C'est votre servante? dis-je au guichetier.

» — Non, monsieur, c'est une brave paysanne » qui devint éprise du fils d'un fermier chez lequel » elle était en service. Dur & avare le père, quoique » relativement riche, refusait de donner la somme » nécessaire pour libérer son fils de la conscription. » Marie, au désespoir, eut un instant de folie & » vola le père pour racheter le fils. Vol domestique, » trois ans de prison.

» Quelques jours après j'écrivais le livret du » *Val d'Andorre*.

» Nous écrivions, il y a quelques années, Scribe » & moi, un opéra comique pour Adolphe Adam. » Le héros de notre pièce était Cagliostro, ce » grand charlatan du dernier siècle qui faisait sou» per nos pères avec les ombres de leurs aïeux. Un

» matin, je lisais à Scribe un beau plan recopié de » cet opéra en herbe.

» — Qu'en pensez-vous? lui dis-je.

» — Mais je pense, répondit-il, que c'est affreu- » sement mauvais, & vous?

» — Moi, je trouve cela détestable, & voici la » pièce brûlée toute vive.

» Six mois après, dans le salon de Scribe, Mé- » réhant, vieux camarade du maître de la maison, » exaltait avec une sorte d'amertume la finesse ou » plutôt l'astuce des femmes.

» Scribe quitta vivement son fauteuil & m'en- » traîna dans une embrasure.

» — Notre pièce est faite, me dit-il.

» — Quelle pièce?

» — Et parbleu! *Cagliostro!* n'avez-vous pas » entendu Méréhant? Une ingénue trompe l'im- » posteur, déjoue ses ruses, la morale est superbe » & notre pièce sauvée.

» Scribe fut prophète, notre *Cagliostro* eut » cent représentations. »

Ainsi écrivait monsieur de Saint-Georges, notre librettiste le plus distingué.

On ne sait si le poème de *l'Ombre* est dû à quelque chose de pareil, mais à coup sûr il peut passer pour un modèle du genre, la netteté des situations, l'intérêt très-émouvant du drame, la clarté & le bon goût s'adaptent merveilleusement aux convenances musicales.

Au temps de la guerre des Camisards, un jeune fils de famille, du nom de Fabrice, était officier dans l'armée royale. Traité injustement par son capitaine, il s'emporte jusqu'à l'outrager. Pour ce fait, il est condamné par le conseil de guerre à être fusillé dans les vingt-quatre heures. Mais le capitaine, qui est un honnête homme, place le patient au bord d'un fleuve & enlève généreusement les balles des fusils qui doivent lui donner la mort. Au signal : feu! une détonation formidable se fait entendre; mais la poudre ne tue pas; Fabrice tombe dans le fleuve, nage & se sauve en Savoie.

Une fois en ce pays, il utilise pour vivre un goût passionné qu'il avait pour la sculpture, & le voilà, dans son petit logis, travaillant & chantant gaiement. Il loge chez une jolie propriétaire nommée madame Abeille, & il devient l'ami d'un bon & respectable docteur s'appelant monsieur Mirouet.

Le pauvre Fabrice, qui ne connaît rien du ménage & de l'art culinaire, est fort embarrassé dans son intérieur solitaire. Une belle jeune fille, en quête d'une place tranquille & de gages modérés, vient se présenter chez lui. Cette héroïne inattendue est justement une jeune Cévenale, que l'incendie de la ferme paternelle a poussée à fuir son pays, & qui porte sur la terre étrangère un double chagrin, celui de rester sans famille & celui, non moins douloureux, d'une tendre & innocente affection qu'elle nourrissait pour un jeune officier. Hélas! cet officier était mort de mort violente, il avait été fusillé. C'est ici qu'éclate la supériorité des combinaisons dramatiques sur les vulgaires agissements de la réalité. Dans Fabrice Jeanne reconnaît celui qu'elle pleure. Elle reste stupéfaite, anéantie. « C'est son ombre, s'écrie-t-elle! c'est son ombre! Le sculpteur la soutient dans ses bras & veut la presser sur son cœur; mais, dans cette effluve de sentiment, la jeune fille voit un outrage; folle d'effroi, elle ouvre une fenêtre & se précipite dans un torrent. Fabrice s'y jette pour la saisir & parvient à la sauver.

Mais madame Abeille, cette gentille propriétaire de Fabrice, a tout vu. Elle trouvait le jeune officier fort bien taillé pour faire un honnête mari; elle est furieuse contre la paysanne & la calomnie dans toute la ville, & pourtant nulle n'est plus pure que cette pauvre petite qui va jusqu'à s'effrayer, jusqu'à mourir d'un geste innocent. Fabrice est devenu introuvable; en vain on l'appelle, en vain on le cherche. Le brave docteur Mirouet, indigné des mauvais bruits que la jalouse Abeille a fait courir sur la réputation de Jeanne, lui offre sa main & sa petite fortune. La propriétaire, honteuse d'avoir calomnié une innocente, fait amende honorable & promet de lui servir de mère. Mais pendant que se passent ces calamités domestiques, qu'est devenu notre héros? Hélas! il a passé la frontière; un des soldats chargés de son exécution a raconté l'aventure. On sait qu'il n'est pas mort. Or, il faut que la discipline ait son cadavre. A défaut de celui de Fabrice, elle aura celui du capitaine qui l'a si généreusement sauvé. Fabrice est prévenu, il accourt.

« Prenez ma tête, dit-il, mais faites-moi la grâce de m'accorder un sursis. On se rend à sa prière. Il profite de ces quelques heures pour épouser Jeanne & l'instituer sa légataire universelle. Puis, au moment où, fidèle à la parole donnée, il s'arrache des bras de sa femme & court offrir sa poitrine aux balles des soldats royaux, le docteur Mirouet arrive comme une bombe, poudreux, haletant, hors d'haleine & brandit d'une main fiévreuse les lettres de grâce accordées au pauvre officier. Bref, tout finit par une double noce, car la repentante Abeille propose au docteur d'associer son veuvage à son célibat, ce que l'excellent bonhomme accepte avec un empressement quelque peu nuancé d'ironie.

Pendant plus de deux heures, le plus sceptique des publics français, le public parisien, a été tenu en haleine par cette pièce émotionnante, quoique dénuée de vraisemblance.

La musique de *l'Ombre* est l'œuvre d'une évolution décisive dans la manière de monsieur de Flottow. *Marta*, *Stradella*, *l'Ame en peine* appartiennent au genre italien. L'école française peut revendiquer *l'Ombre* comme une de ses plus parfaites manifestations; elle a la désinvolture élégante, la grâce légère, la verve abondante & facile, la distinction un peu cavalière, enfin le trait; il y a dans tout ceci je ne sais quelle empreinte de sentimentalité germanique qui donne une saveur étrange à l'inspiration primitive.

« Sur les dix-huit morceaux qui composent cette partition exquise, dit monsieur Blavet, le spirituel feuilletoniste, il en est un seul que je voudrais voir disparaître, c'est la lettre chantée au troisième acte par Montjauze; quelques autres ont monté jusqu'à l'enthousiasme l'intérêt du public, aujourd'hui si difficile à émouvoir. Une fois à ce diapason, il n'en a plus voulu descendre, & c'est par des bravos frénétiques qu'il a successivement acclamé les charmants morceaux de la partition. »

Les jolis couplets :

Quand je monte Cocotte,

détaillés avec infiniment de goût par Meillet, le délicieux quatuor :

La nuit approche, voici l'heure...

& la mélodie finale du deuxième acte :

Pauvre enfant, aujourd'hui si chère!

ont produit un émouvant effet.

Le troisième acte est la fine fleur de la partition, il n'y a aucune plante parasite à en retrancher, c'est une harmonie pleine de parfums d'un bout à l'autre. Le compositeur y a multiplié tous les contrastes & déployé toutes ses ressources; spirituel & fin dans les couplets :

Midi, c'est l'heure étincelante,

gracieux & pimpant dans le trio :

Ma belle, il faut nous préparer,

il vous remue jusqu'à l'âme avec la romance :

Je n'ai qu'un ami dans la vie!

& atteint au plus haut degré de l'inspiration dramatique avec le duo :

Hélas! après tant de souffrance!

Dorénavant on n'appellera plus invariablement monsieur de Flottow l'auteur de *Marta*, on dira tout aussi justement l'auteur de *l'Ombre*, cette gloire nouvelle vaut son aînée si elle ne l'éclipse pas.

Nous avions besoin de cette œuvre capitale pour nous remettre de toutes les médiocrités musicales dont nous étions fatigués depuis longtemps; honneur au maître qui a remporté cette belle victoire !

Afin de rendre compte, avec détail, du remarquable ouvrage de monsieur de Flottow, nous avons retardé d'un numéro la biographie musicale que nous nous proposions de publier ce mois ci.

⁂

Citons, en terminant cette revue, quelques-unes des compositions nouvelles parues pendant ce dernier mois.

Le Réveil des Ondines, très-beau scherzo-valse, par A. Monsour, morceau destiné aux pianistes de première force.

L'opéra vingt-sept du célèbre Schubert, deuxième numéro des trois *Marches héroïques*, si habilement transcrites par J. Rummel, que nous recommandons comme une excellente pièce d'étude de moyenne force.

L'Écho de la Montagne, jolie romance sans paroles de A. Gilbert; — les remarquables *Études mélodiques* de E. Nollet, dont la publication est arrivée à son onzième numéro; — une collection de six valses faciles, *les Ballerines*, par Ch. Moreau; & un quadrille de Maximilien Graziani, *les Faucheurs*, sur des airs nationaux polonais.—Éditeur : Girod.

Comme musique de chant, citons les œuvres de madame la baronne Willy de Rothschild, composées pour mademoiselle Nilsson! *Dauriam!* valse chantée; — *Coquetterie*, *l'Aveu*, & *Appelle-moi ton âme*, mélodies, sous presse, du même auteur : *Souvenir*, poésie d'Alfred de Musset. Éditeur : *Ménestrel*.

Marie LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ROGNONS A LA MAITRE D'HOTEL

Otez la première peau fine des rognons de mouton, ouvrez-les en deux sans les séparer complètement; faites griller, & à la première goutte de sang qui paraîtra, posez-les sur un plat chaud & remplissez-les d'une sauce maître d'hôtel préparée de la manière suivante :

Prenez gros comme un œuf de beurre bien frais, incorporez-y des petites herbes variées hachées, persil, estragon, cresson alénois, un jaune d'œuf cru & un bon jus de citron.

—

MANIÈRE DE RENDRE MANGEABLE DU GIBIER TRÈS-AVANCÉ

Plumez & videz le gibier à l'ordinaire, jetez-le dans une forte quantité d'eau bouillante; faites bouillir durant cinq minutes, retirez-le & faites bien évaporer pendant deux minutes. Cela fait, passez-le immédiatement dans du beurre très-chaud, & achevez de le faire cuire au four ou à la broche. Quand la cuisson est terminée, ajoutez dans la sauce un peu de jus de veau & de vin de Madère, plus une prise de poivre.

Ce moyen réussit toujours pour le gibier à plumes.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Le mois dernier, j'essayais de te donner une idée de l'aspect de Paris par ces chaleurs prolongées qui engendrent tant de maladies & font souffrir les malheureux obligés de vivre au milieu de cette abominable fournaise. Mais bien des événements se sont succédé pendant le laps de temps qui s'est écoulé entre l'envoi de cette causerie & l'instant où je commence cette autre, & si j'avais aujourd'hui à te retracer la physionomie de notre chère capitale, ce ne serait plus de la température que je t'entretiendrais.

Hélas! peut-on songer à des incommodités si légères en présence des maux trop grands & trop réels qui atteignent, en ce triste temps de guerre, tant de familles désolées?

Ah! Florence, comme j'ai prié, ou plutôt comme nous avons prié, mes amies & moi, pour que les bombes & la mitraille fassent le moins de victimes possible dans l'un & dans l'autre camp! car, à quelque nationalité que l'on appartienne, on a une famille qui craint, qui espère pour vous, & quelque gloire qu'il y ait à mourir pour la défense de son pays, ce n'en est pas moins une bien terrible chose que cette extrémité cruelle qui force des êtres pleins de santé & de vie, des êtres qui n'ont nulle raison personnelle de se haïr, à s'entre-tuer sans pitié les uns les autres.

Mais au lieu de me livrer à des tirades inutiles, crois-tu que je ne ferais pas mieux de te raconter une de nos après-midi de réunions actuelles?

D'abord, nous ne travaillons plus, ma chère! nos bien-aimés pauvres sont momentanément abandonnés; nous les sacrifions aux blessés, pour lesquels nous confectionnons autant de compresses

& de bandages que nous en pouvons faire... & on sait qu'il en faut avec les terribles engins de guerre employés pendant cette campagne !...

Tout en travaillant, nous causons, nous questionnons, nous écoutons avidement les nouvelles, car ce n'est plus dans nos chambrettes de jeunes filles que nous travaillons. Suis-nous par la pensée dans une de ces réunions, Florence.

Nous sommes (toutes les amies que tu connais) groupées autour de la grande table du salon, chez Lucie & Marie. C'est le jour de réception de leur mère.

Quelques vieux amis vont & viennent, entrent & sortent, sans que nous interrompions pour eux notre travail, auquel plusieurs visiteuses ont demandé de se joindre. Une de ces dames nous raconte qu'une couturière, employée depuis longues années dans sa famille, est allée, la veille, se faire inscrire au Palais de l'Industrie comme infirmière pour les blessés. Mais il y avait déjà tant de demandes semblables que la pauvre femme avait bien craint de n'être pas appelée...

Et à propos de cet élan de charité tu te rappelles ces paroles si touchantes de Mgr Dupanloup dans sa lettre ordonnant les prières *pro empore belli* :

. . . .

« Élevé par le péril jusqu'à Dieu, chacun se sent aussi ramené par le dévouement vers ses frères ; chacun s'interroge & cherche par quels dons, par quels concours, par quels sacrifices il peut servir la patrie. Celui-ci donne son enfant & celui-là sa fortune. On avance le paiement des impôts, on entretient des volontaires, on prépare le pain des veuves & des orphelins. Une admirable Société internationale de secours aux blessés, que je ne puis assez recommander & bénir, organise des ambulances volontaires. Les prêtres s'enrôlent au service des mourants. Le régiment des sœurs de la charité se présente avec le cœur & les armes du ciel pour panser les plaies & consoler les douleurs. Les vieux généraux redemandent à servir. Les femmes, les jeunes filles, les médecins, les artistes, les industriels, rivalisent de zèle ingénieux. »

— Tu te rappelles aussi comme les larmes nous sont venues aux yeux à cet admirable passage de sa lettre, dans lequel l'évêque d'Orléans nous retrace les horreurs de la guerre :

. . . .

« Hélas ! hélas ! quand les hommes cesseront-ils de s'exterminer les uns les autres, &, même dans la paix, de s'épuiser eux-mêmes par le venin des haines stériles & par le fardeau des armements démesurés ? Ils sont accablés du poids de leur mortalité, & parfois ils semblent avoir hâte de se détruire ! Comme s'ils ne se trouvaient pas assez mortels ils inventent de nouvelles morts : ils augmentent à plaisir les maux déjà si grands de l'humanité ; &, à l'heure où je parle, un des efforts de leur génie, un des progrès les plus vantés de l'industrie humaine, c'est de créer des engins de meurtre tels que nul avant nous ne les imagina amais ; c'est, dans un seul coup, de multiplier les coups mortels, à ce point que notre première bataille a été un *inconnu* qui défie toute prévoyance. Ah ! pour moi, je ne puis dire à quel degré la mort, même glorieuse, de tant de milliers de beaux & braves jeunes gens, pèse douloureusement sur mon âme, au moment où je les poursuis de mon inconsolable admiration. Il me semble que le le Rhin coule du sang ! Non, qu'on ne me demande pas d'admirer la guerre.

Ne me parlez pas de l'horreur sublime de la canonnade & des prodiges de la violence aveugle ; n'espérez pas m'arracher un applaudissement pour le carnage ! Mais dites-moi que ce pauvre paysan français a donné son fils sans murmurer, que cet enfant a quitté son hameau pour traverser des pays inconnus, qu'il a marché le jour & la nuit, obéissant silencieux & gai pour attaquer une redoute sans nom, & que là, sous le feu, pour sauver un lambeau de toile teint aux couleurs nationales & qui s'appelle le drapeau de la France, il s'est fait hacher dans un fossé, où qu'échappé à la mort, il est revenu sans récompense prendre au sillon paternel la charrue & la bêche. »

Voici une diversion : c'est un régiment qui passe.

La marraine de Marie, une de nos plus actives ouvrières, nous montre un officier, la poitrine couverte de décorations & de médailles militaires.

« J'ai connu jadis ce capitaine, ajouta-t-elle en le suivant des yeux, c'était un humble artisan, si humble qu'il mourait presque de faim & n'avait nul avenir.

Un beau matin, pris d'un accès de bravoure ou... de désespoir, il s'engagea, & voilà ce qu'il est devenu. La guerre a du bon pour quelques-uns. »

On avait regagné les tables d'ouvrage, pourtant le cercle des travailleuses & des visiteuses était peu à peu restreint & l'on commençait à se trouver plus entre soi.

« Mesdames & mesdemoiselles, demanda soudain la marraine de Marie, voulez-vous que je vous raconte maintenant une petite histoire bien touchante, dans laquelle j'ai joué un rôle ce matin même ?

— Oui, certainement, marraine, chère marraine ! exclama Marie.

— La voici donc mon historiette, dans toute sa simplicité :

Mon amie la plus intime, une pieuse & digne femme, qui habite bien loin de Paris, est la sœur aînée d'un jeune militaire, séparé d'elle depuis plusieurs années. Sachant que le passage des troupes à Paris devait amener ce jeune militaire près de moi, la sœur éplorée m'écrivit pour me charger de ses adieux au cher absent, & — chose plus délicate, — pour me prier de lui remettre une croix bénite qu'elle désirait lui voir porter pendant toute la durée de la guerre. De plus, elle le con-

jurait (toujours par mon entremise) de songer, au moment de s'éloigner pour ne jamais revenir peut-être, à se mettre en règle avec le bon Dieu...

Un peu embarrassée de ma mission, car tout en sachant quelle éducation chrétienne avait reçue le frère de mon amie, j'ignorais si ses principes religieux n'avaient pas un peu sombré dans la vie des camps, je commençai à montrer à monsieur Ferdinand la médaille bénite.

— Voulez-vous que je la couse dans un petit coin de votre tunique, lui demandai-je de ma voix la plus insinuante, cela fera plaisir à mon amie & la rassurera.

— Attachez-la autour de mon cou, madame, dit carrément le brave jeune homme, je n'ai pas de respect humain, & je vous jure bien que si quelqu'un de mes camarades se permettait de me railler à ce sujet, il trouverait à qui parler !

— Ferdinand, mon ami, votre sœur serait bien heureuse de vous entendre parler ainsi ; mais, fis-je en hésitant un peu, là ne se bornent pas ses désirs. Tenez, lisez vous-même ce qu'elle m'écrit.»

Et je lui tendis, non sans un léger battement de cœur, la lettre ouverte au passage où mon amie me disait combien elle éprouverait de consolation à voir son cher soldat remplir, avant le départ, ses devoirs religieux.

Tandis qu'il lisait, je suivais anxieusement sur son visage les impressions qu'il ressentait; mais il ne sourcillait pas... La lettre achevée, Ferdinand me la rendit.

« J'avais déjà songé à tout cela, dit-il simplement ; seulement je ne savais trop comment m'y prendre... mais vous allez m'aider, vous, chère madame !... »

Ce ne fut pas moi qui l'aidai ; ce fut la Providence elle-même ! car elle conduisit chez moi, juste en ce moment-là, un vieil abbé, ancien ami de la famille, qui, mis au courant de la situation, emmena notre militaire à Saint-Sulpice, où Ferdinand accomplit, avec autant de foi que d'insouciant courage, ses divers devoirs de chrétien. »

La marraine de Marie cessa de parler ; un profond silence régna autour de notre table, nous étions toutes vivement impressionnées, & c'est les larmes dans les yeux que nous nous sommes dit au revoir.

Ma sincère amitié pour toi !

JEANNE.

MODES

Il est évident qu'au milieu des graves événements que nous traversons, la mode perd beaucoup de son intérêt. Tous les projets de distraction & de plaisir sont suspendus & remplacés par des travaux de charité, bandes coupées, ceintures, gilets de flanelle, etc.

C'est pourquoi je ne te donnerai aujourd'hui que des indications de toilettes simples.

On fait de jolies toilettes de campagne en perse à dessins Pompadour.

En voici une assez originale.

Elle est fond blanc avec petits bouquets de roses & dessins bleus.

Le jupon est orné de trois bouillonnés de perse, ayant une tête de chaque côté, bordée d'un galon de laine bleue ou d'un petit ruban de soie. Casaque un peu longue & relevée, forme Louis XV, avec ou sans plis dans le dos, garnie d'un bouillonné comme le jupon. Le devant est ouvert jusqu'à la taille & rattaché par des nœuds bleus. Manches plates jusqu'au coude avec grand volant surmonté d'un bouillonné & d'un nœud de ruban. Larges poches posées un peu en arrière & garnies d'un bouillonné.

Dans l'intérieur du corsage de la casaque, une chemisette de mousseline à gros plis croisés. Ruban bleu au cou, noué par devant avec croix ou médaillon. Petit chapeau de paille de riz orné de rubans bleus & de boutons de roses.

La perse fond noir & fond brun s'emploie également & fait des costumes peu salissants pouvant, se mettre sur des jupons de soie noire ou de soie brune. Celui que je viens de te décrire serait extrêmement joli avec un jupon de soie bleue.

On peut également les faire en percale unie ou à larges rayures.

Les tailles des corsages tendent un peu à s'allonger. — Toujours beaucoup de basques. — Manches larges ou collantes.

Presque tous les corsages sont ouverts devant. Quelques-uns en carré, le plus grand nombre jusqu'à la taille, où ils sont retenus par une petite barrette ou des nœuds de ruban.

Quand le temps est frais on remplace les chemisettes de mousseline par une longue cravate en foulard de couleur assortie à la robe.

On ne met presque plus de ceintures longues, à moins qu'elles ne passent sous les basques.

Voici une toilette fraîche & très-distinguée.

La première jupe en mousseline unie lilas. Elle est ornée de cinq volants plissés de mousseline blanche & de cinq autres également plissés en mousseline lilas alternés. Seconde jupe et corsage très-ouvert en mousseline fond blanc à bouquet

lilas. Manches larges. Le tout garni d'un volant plissé en mousseline blanche comme ceux de la première jupe. Ceinture de ruban lilas venant se rattacher sous le bouffant de la petite jupe par derrière.

Je conseille aux jeunes filles d'avoir une grande casaque formant double jupe bouffante en mousseline blanche unie ou à pois garnie de volants, ou encore de valencienne. Ce vêtement se met sur n'importe quel jupon & peut ainsi rendre de grands services. Le corsage de dessous doit être décolleté & de la même nuance que le jupon.

On voit de ces casaques en grenadine, barége blanc, châlis & alpaga fin.

Pour rendre plus élégante ta toilette ordinaire, en mousseline imprimée fond blanc, il faudra remplacer la seconde jupe de mousseline par une en dentelle de laine noire, relevée ou non par des nœuds de ruban ou de velours. — Tu pourras aussi mettre un corsage de dentelle noire sur celui de mousseline & ajouter une dentelle noire au bord des manches.

Je crois me rappeler que ta mère avait un très-joli châle à rayures algériennes de toutes couleurs, sur fond noir. Elle pourrait en tirer parti en faisant un charmant costume pour l'automne.

Le jupon serait en taffetas noir plus ou moins garni. Le corsage & la jupe se feraient avec le châle, & on les ornerait d'effilés de soie à glands de la couleur des rayures.

Si tu as un effilé noir, tu l'emploierais en y ajoutant de distance en distance un gland de couleur.

Le tissu de ce châle étant très-souple, il faudra faire beaucoup de plis en relevant le costume, qui fera de fort-jolies draperies. Le corsage sera ouvert, les manches larges, & on mettra dans l'intérieur une haute dentelle de Bruges. Quand on le voudra fermé, il y aura un gilet boutonné en taffetas noir. Coiffure de dentelle noire avec des fleurs de toutes couleurs, assorties aux rayures de la robe.

Maintenant une toilette simple & cependant très-habillée.

Sa qualité réside dans sa façon.

Ce costume est en étoffe unie bleu de ciel ou rose. Je l'ai vu dans ces deux teintes, & je ne sais laquelle je préfère.

La première jupe a dans le bas un assez haut volant plissé & repassé à plat. La tête de ce volant est formée par une garniture composée de la manière suivante : Une valencienne haute d'un doigt, trois plis de mousseline blanche, un entre-deux de valencienne, trois autres petits plis & une autre valencienne.

Le tout est d'une hauteur de 15 centimètres. Deuxième jupe assez étroite devant, relevée de façon à former plusieurs gros plis de côté, un peu haut & un bouffant par derrière.

Un volant d'étoffe plissé moitié moins haut que celui de la première jupe, surmonté de la même garniture blanche ayant un pli de moins de chaque côté de l'entre-deux. Corsage ouvert & à basques fermées. Le même ornement tourne tout autour sans volant d'étoffe.

Manches plates avec volant plissé & ornement blanc. Velours noir au cou. Plis de tarlatane dans l'intérieur de la robe, & pour le soir, rose à la taille. Bottines de peau dorée. Gants de Saxe très-clairs.

On fabrique pour le commencement de l'automne de très-jolis petits draps rayés blanc & marron, blanc & vert, blanc & noir, etc., qu'on orne assez souvent de velours à plat ou de larges galons de laine.

Les chapeaux assortis aux costumes. Les noirs & les marrons sont toujours les préférés.

On porte de grands voiles de gaze garantissant parfaitement bien du vent & de la poussière.

Quant aux costumes d'enfants, il n'y a pas de grande nouveauté.

Le blanc & le bleu sont les couleurs adoptées pour les petites filles jusqu'à l'âge de six ou sept ans.

Les cheveux nattés ou épars & ondés leur vont fort bien. On relève les deux mèches du devant avec un petit nœud de ruban sur le sommet de la tête.

Plus de cages aux petites filles. Cependant leurs robes sont assez courtes; elles sont amples & généralement peu garnies.

Il est nécessaire de soigner leurs chaussures, qui, pour les plus grandes, sont des petites bottes de chevreau noir ou de peau mordorée. Pour les plus petites des souliers à l'anglaise, à crochets noirs ou assortis à leurs ceintures.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en faye, ornée dans le bas de deux effilés surmontés d'une ruche plissée; traine garnie d'un seul effilé. — Corsage ouvert devant avec manche large, effilé plus petit, & ruche terminée par un nœud; derrière, trois petites pattes ornées de même forment basque. — Fichu et manches, en dentelle arrêtée par une guirlande en applique brodée. — Dans les cheveux, nœud assorti à la nuance de la ruche.

Deuxième toilette. — Robe en bengaline, jupon bordé d'un haut plissé surmonté d'un velours de nuance tranchante. — Jupe unie avec velours. — Corsage à basque à plis creux, avec ornement rappelant celui du jupon. Ce corsage peut servir de modèle pour amazone (voir la planche de patrons). — On peut également faire cette



Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Modes d'Automne.

toilette en batiste, garnir le plissé d'une dentelle Bruges, & remplacer le velours par un entre-deux assorti. — Chapeau en paille, draperie & nœud en gaze avec effilé, touffe de roses épanouies. — Chemisette avec devant en toile plissée. — Col, en toile, garni d'une valencienne basse. — Manchettes assorties.

Toilette de petite fille. — Robe en gaze de Chambéry à rayure satinée avec ruche-écaille; sur le bas de la jupe l'écaille est double. — Tunique en taffetas avec larges revers ornés de la ruche à écaille simple. — Chemisette en mousseline avec entre-deux brodés. — Chapeau niçois, orné d'une guirlande de marguerites, nœud en faye.

NEUVIÈME CAHIER

Entre-deux — Garniture guipure de Venise — Dentelle serpentine et crochet — Mouchoir — M. C. — Voile de fauteuil en frivolité — B. D. — Tabouret de piano — Branche pour boutonnière de chemise d'homme — Table-corbeille à ouvrage — E. R. — Petite garniture guipure de Venise — Dentelle Renaissance — Pelote crochet & serpentine — Serviette à thé au crochet — Écusson avec E. B. — L. B. — Entre-deux — Pantoufle en coutil — Alphabet pour linge de table.

PLANCHE IX

PATRON

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage 2e toilette, gravure n° 3769 (1er septembre), pouvant servir pour amazone.

ABAT-JOUR

Complément de l'abat-jour dont les premières parties ont été publiées en juin & juillet. Avant de réunir les trois morceaux de l'abat-jour, il faut fixer chaque médaillon sur l'une de ces parties; vous enlevez le milieu de chaque morceau, pour le remplacer par les charmants sujets sur papier fin; vous laissez à ces dessins une marge de 5 millimètres, pour les coller à l'envers de l'abat-jour; vous réunissez les trois parties lorsque le papier fin est parfaitement séché. Ces sujets sur transparent sont d'un fort joli effet à la lumière; la partie mate de l'abat-jour faisant parfaitement ressortir les parties lumineuses.



Les abonnées aux éditions orange & verte recevront dans le mois les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Sac à linge fin.
Tunique, deuxième toilette, gravure n° 3766.
Vareuse.
Toilette petite fille, gravure n° 3769, 1er septembre.
Tunique, deuxième toilette, gravure n° 3770.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage, 1re toilette, gravure n° 3770. Tablier d'enfant.



Les abonnées à l'édition hebdomadaire (couverture orange) ont reçu pendant le mois d'août les planches suivantes de travaux d'aiguille & de fantaisie :

N° du 13 AOUT.

Lingerie : deux bouts de cravates en nanzouk, feston (genre broderie vénitienne). — Mouchoir en point de dentelle, garniture en point de dentelle. — Pelote pour toilette, broderie au passé sur soie.

N° du 20 AOUT.

Crochet en laine : Couverture pour lit, modèle des carrés qui la composent, croquis de la couverture. — Petite dentelle au crochet.

N° du 27 AOUT.

Sac à linge fin : Broderie sur canevas java. — Tabouret en application de drap et velours. — Dentelle en laine au crochet avec franges, pour garnir la couverture en laine donnée dans le numéro du 20 août.

CHARADE

De la beauté du corps, qui ne dure qu'un temps,
Par son fragile éclat mon premier est l'image ;
— Soixante siècles forment l'âge
De mon dernier, qui, vieux, rajeunit tous les ans.

—De ce contraste naît un nom rempli de charmes,
Qui, deux fois, fut, hélas! par le crime porté :
Mais en toi, réhabilité,
Il est digne d'honneur, chacun lui rend les armes,
Car il peint la sagesse autant que la beauté.

MOSAÏQUE

PETITE LÉGENDE.

Anne de Bretagne, la jeune duchesse, voulait faire paver en or la salle d'un de ses manoirs. Elle présidait aux travaux, lorsqu'on trouva sur le sol une taupe immobile. Anne s'étonnait qu'on ne pût tirer ce petit animal de son profond sommeil. Un maçon lui dit : Noble dame, la taupe est morte! Ce fut ainsi que la petite duchesse apprit ce que c'était que la mort, car ses courtisans avaient pris soin de ne pas lui faire connaître la fin de toutes choses. Alors elle prit l'or dont elle voulait paver son manoir, et elle le donna aux pauvres, afin de s'assurer, après sa mort, une place dans les tabernacles éternels.

—

L'Andalousie, que les anciens nommaient Bétique, tire son nom des Vandales, qui s'y établirent au cinquième siècle. On l'appelait Vandalousie.

—

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre & mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

LA BRUYÈRE.

—

Quelque bien que l'on dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

LA ROCHEFOUCAULD.

—

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

LA BRUYÈRE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : Nul ne peut servir deux maîtres.

RÉBUS







2563 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

POÉSIE DE LA SCIENCE

I

UNE NUIT DANS LES CHAMPS.

La nuit est claire, le ciel étoilé. L'air tranquille dépose la rosée en mille gouttelettes sur l'herbe des prés. A peine un léger frisson de la terre refroidie passe-t-il par intervalles dans la cime des bois dont la noire silhouette se découpe confusément sur le bleu sombre du ciel.

Debout, appuyé sur sa houlette, drapé dans son manteau de grosse laine, que fera le berger durant ses longues heures de veille nocturne? — Ses moutons, groupés sur la bruyère, dorment autour de lui; son chien, assis à ses pieds, dresse l'oreille au moindre bruit qui traverse les genêts, mais garde la même attitude paisible. Le hameau làbas a éteint ses lumières; la vallée sommeille sous son rideau de transparente obscurité; nulle voix humaine n'est à portée de répondre à la sienne; il est seul!

Ses yeux se plongent dans les profondeurs de l'espace. L'homme est-il donc seul, en effet, entouré des splendeurs de la création dont il fait partie? Là — merveilleux spectacle! — mille feux scintillent, allumés par une main inconnue, & envoient à la terre leurs lointaines clartés. Ce n'est pas la première fois qu'il les contemple. Déjà, quand, tout enfant, il commençait dans les champs sa vie de jeune pastoureau, il aimait à les voir monter l'un après l'autre à l'orient; décrire d'une marche uniforme, dans un ordre invariable, de grands arcs au-dessus de sa tête & aller successivement s'éteindre dans les brumes de l'occident : les uns éternellement attachés en apparence au même point du ciel; les autres y promenant leur lumière en des points différents. — Il les connaît, il converse avec tous; ce sont les compagnons fidèles de sa solitude. Que lui disent-ils? Bien des choses! Demandez au village : ce que les autres ignorent, le vieux berger le sait toujours.

Une teinte plus lumineuse argente le bord de la colline. L'azur s'éclaircit, les étoiles pâlissent. La lune se montre à travers le noir branchage des sapins, comme un blanc & curieux visage de femme entre les mèches éparses de sa longue chevelure.

Naguère elle dessinait, resplendissant dans les hauteurs du ciel, son disque plein & entier; mais déjà le contour circulaire en est altéré. Bientôt toute une moitié restera invisible, & chacun de ses retours, de plus en plus tardifs, l'échancrera davantage. Astre capricieux qui varie incessamment de grandeur & d'aspect, jusqu'à ce qu'il disparaisse tout à fait, pour reparaître quelques jours après

sous sa forme première & recommencer la même série de changements.

Lève-toi, laboureur, lève-toi ! tous les astres de la nuit s'effacent. Une clarté nouvelle, progressive, immense, envahit l'étendue. Plus vive & plus dorée à l'Orient, elle annonce le point d'où va jaillir la source de la lumière diurne : le soleil ! Il est encore sous l'horizon, mais déjà ses rayons, infléchis par l'atmosphère terrestre, y transfusent les teintes de l'aurore.

Le laboureur reprend le chemin des champs. L'œil tourné vers ce point brillant, il attend le soleil, comme le spectateur devant la scène encore vide où va paraître le grand acteur qui doit y amener le mouvement & l'intérêt. Le voilà, le voilà ! c'est lui, c'est le soleil. Avec la lumière, il apporte la chaleur; avec la chaleur la vie; avec la vie les peines & les récompenses du travail.

Lui non plus, le grand astre, n'apparaît pas toujours à la même heure; lui non plus ne décrit pas toujours dans le ciel, à la même hauteur, des arcs toujours égaux. Le laboureur le voit aujourd'hui monter derrière ce vieux hêtre qui domine la plaine. Il le verra graduellement s'en écarter pour y revenir graduellement, &, dans l'intervalle, les moissons mûries seront tombées sous la faux.

Comme la poésie, l'astronomie est née dans les champs. L'homme des villes ne l'eût pas inventée. Il regarde la fange qui est à ses pieds, non le ciel qui est au-dessus de sa tête. Comme la poésie, elle a eu pour origine cet éveil mystérieux de l'âme devant les magnificences de l'univers, cette communication pure de la pensée humaine avec les œuvres de la pensée infinie : la contemplation !

Dès les temps primitifs, sous le ciel limpide de l'Orient, dans les nuits brûlantes de l'Arabie ou de la Chaldée, les peuples pasteurs ont contemplé cette voûte splendide des cieux, tendue, dit le Psalmiste, *comme un pavillon*, pour abriter la terre. Saisis d'un mouvement d'enthousiasme & de religieuse terreur, en présence des prodiges de grandeur & de puissance qu'elle leur faisait entrevoir, ils sont tombés à genoux & ont adoré.

Mais leur intelligence trop faible n'a pu maintenir son vol, comme celle du poète sacré, au niveau de la vérité éternelle. Leur adoration, égarée en route, s'est arrêtée à l'œuvre au lieu de remonter jusqu'à l'ouvrier. A ces grands corps qui semblaient se mouvoir d'eux-mêmes dans l'espace, ils ont attribué la vie & la volonté. Ils leur ont prêté une âme divine. C'est à eux qu'ils ont adressé leurs hommages. C'est d'eux qu'ils ont conjuré la colère ou réclamé les bienfaits.

Le *Sabéisme* ou culte des astres est l'une des plus antiques idolâtries de la terre.

II

LES PREMIERS OBSERVATOIRES.

A la contemplation succède l'observation.

Sur les bords de l'Euphrate, non loin de cette plaine de Sennaar d'où jadis le trop plein des g nérations humaines s'épancha, dit-on, en migr tions successives vers l'Occident, s'élève la rein de l'Asie, la superbe Babylone. Une tour, a centre de son plus fameux temple, en domin d'une hauteur prodigieuse toutes les magnificen ces. Reste antique peut-être de la gigantesqu Babel, ce monument de l'orgueil humain se désormais d'observatoire à la science qui devrai mieux que toute autre, lui faire sentir son néant son absurdité.

De là, les Chaldéens, prêtres & astronom étudient le ciel. L'un d'eux, sentinelle attenti y veille sans cesse pour qu'aucun mouvement l'armée brillante des astres n'échappe à leur inve tigation.

Ils n'ont aucun de ces instruments ingénieux précis qui garnissent nos modernes observatoire pour suppléer à la faiblesse de nos sens, pour e étendre & perfectionner l'usage. L'œil de l'homm d'une construction si admirable, mais d'une po tée si courte & souvent si trompeuse, est le se dont ils puissent disposer.

Toutefois n'affirmons rien. Enfant des siècle passés, le siècle présent sait-il ce qui s'est perdu en route de la fortune de ses pères ? Dans les fouilles récentes de Ninive, — sœur & rivale de Babylone, — parmi les révélations de la vie antique que l'autopsie de ce grand cadavre a livrées au scalpel des archéologues, un fragment de cristal de roche, taillé en forme de lentille convergente, donne beaucoup à penser. Peut-être n'est-ce qu'un débris des parures qu'étalait quelque vaniteuse fille de la cité pécheresse; peut-être aussi faut-il y voir celui d'une lunette antérieure d'au moins deux mille ans à la lunette de Galilée.

Quoi qu'il en soit, le regard du prêtre de Bélus portait son ambition beaucoup plus loin que celui des astronomes de nos jours; il prétendait percer le voile de l'avenir & saisir les rapports qui liaient, suivant la croyance vulgaire, au cours des astres le cours des destinées humaines.

Avaient-ils foi eux-mêmes dans leur science sur ce point ? On l'ignore ; mais le public, qui leur attribuait d'ailleurs la connaissance de toutes les choses cachées, n'avait garde d'en douter.

Astrologues & devins, les Chaldéens jouissaient à ce titre d'une grande importance dans l'État.

Cette importance, il est vrai, était quelquefois compensée par d'assez graves inconvénients. L'histoire est là pour l'attester.

Un matin, nous dit-elle, le plus fameux des rois de Babylone, le grand Nabuchodonosor, s'éveille, l'œil hagard, le front chargé de nuages orageux. — Maître superbe de l'Asie, qu'avez-vous? que manque-t-il à votre gloire ou à vos désirs? Vous avez fait trembler l'Égypte au bord de son vieux Nil ; vous avez soumis Jérusalem la sainte au tribut. De quel prince ou de quel peuple la puissance offusque-t-elle la vôtre ?

Telle est la question que chacun formule tout

bas, mais que nul, dans sa cour consternée, n'ose lui adresser.

Il mande devant lui les sages de la Chaldée & entame avec eux un court & terrible dialogue :

LE ROI.

Cette nuit, quelque chose m'est apparu en songe, mais, dans le trouble de mon esprit, je ne puis me rappeler ce que j'ai vu.

LES CHALDÉENS.

O roi! vis éternellement! Dis à tes serviteurs quel était ce songe, & nous t'en donnerons l'interprétation.

LE ROI.

Le souvenir m'en est échappé. C'est à vous de m'en dire le sujet & la signification. Si vous ne le faites, vous périrez, & vos maisons seront livrées à l'encan. Faites-le, au contraire, & je vous comblerai de présents & d'honneurs.

LES CHALDÉENS.

Que le roi raconte à ses serviteurs ce qu'il a rêvé & nous lui en donnerons l'interprétation.

LE ROI.

Je vois que vous voulez gagner du temps, sachant que mon rêve m'est sorti de la mémoire; mais dites-moi quelle était cette vision, ou vous serez tous enveloppés dans une même sentence.

LES CHALDÉENS.

Il n'est homme sur la terre, ô roi! qui puisse t'obéir en ceci, il n'est si grand & si absolu monarque même qui puisse demander chose pareille à aucun devin, Mage ou Chaldéen. Dire ce que tu veux savoir est au-dessus de nos forces. Nul ne saurait l'indiquer au roi, si ce n'est les dieux, avec qui les hommes n'ont point de commerce.

Cette dernière réplique semble indiquer, dans ceux qui la font, des hommes sensés plutôt que de méprisables charlatans; mais elle leur coûte cher.

« Le roi furieux, dit le récit biblique d'où cette » scène est tirée (1), ordonna, dans sa colère, de » faire périr tous les savants de Babylone, &, la » sentence rendue, tous les savants furent mis à » mort. »

Malgré de tels accidents, qui, d'ailleurs, étaient rares, l'art de la divination demeura en honneur à Babylone, & l'astrologie, qui en formait la branche la plus élevée, toujours favorisée par la sottise humaine, continua de prospérer dans le monde. Deux mille ans plus tard, le grand astronome suédois, Tycho-Brahé, prêtait son aide en personne à l'empereur Rodolphe II, pour lire dans les astres les destinées de la Maison d'Autriche, tandis qu'à Paris même, Catherine de Médicis, perchée au sommet de cette colonne que l'on voit encore debout aujourd'hui près de la halle au blé, sur l'emplacement de son hôtel, interrogeait de son côté les étoiles pour les rendre complices des forfaits de sa politique.

La Chine & l'Inde possédaient aussi, de très-ancienne date, des notions astronomiques; mais ces deux grandes contrées étant restées sans influence sur la civilisation occidentale, la science de l'antique Orient se personnifie pour nous dans les Chaldéens.

Néanmoins l'Égypte, regardée chez les anciens comme la terre savante par excellence, lutte de réputation sur ce point avec eux. Là aussi, la science est un trésor sacré, confié au sacerdoce. Elle s'y enveloppe, aux yeux profanes, dans le même voile qui couvre les mystères de la religion & n'en sort que pour un petit nombre d'heureux initiés.

Mais un temps vient où la terre des Pharaons, rajeunie par la conquête, joue dans l'histoire des connaissances humaines un rôle plus authentique & plus fécond.

III

TRAVAIL ET PROGRÈS.

Alexandrie est fondée. Les Grecs, maîtres désormais de l'Orient, héritent des germes de science dont il est dépositaire & font fructifier l'héritage.

Un magnifique sanctuaire, consacré aux progrès de l'esprit humain, s'élève par les soins des premiers rois *Lagides* C'est le *Museon*. Qui dira tous les trésors renfermés dans ses murailles? Ici, la Bibliothèque sans paire dans le monde; là, les salles destinées aux réunions des savants & des lettrés; plus loin, celles qui leur sont attribuées pour demeure. Délivrés par une royale munificence des soucis de l'existence matérielle, ils peuvent se donner tout entiers aux occupations de la vie intellectuelle. La science, tardive & dernière gloire de la Grèce, est le besoin & la passion du temps. Ceux mêmes qui portent encore le nom de poètes, — & n'ont, hélas! de poète que le nom, — lui demandent le sujet de leurs maigres inspirations.

Quel est ce vieillard à la grave & mélancolique figure, qui erre comme un pâle fantôme dans les vastes sales du *Musèon?* Quatre-vingts ans pèsent sur sa tête, mais le fardeau d'une incurable douleur y pèse encore plus. Sa main cherche à tâtons ces murs connus, les volumes de cette immense bibliothèque, dont le troisième des Ptolémées lui avait remis la garde sacrée; ces tables où il s'asseyait pour noter les résultats de ses veilles laborieuses; ces *armilles*, cercles ingénieux disposés par lui pour mesurer & représenter les divers mouvements des astres. Salut à Eratosthènes, ses yeux éteints ne les voient plus, ses mains bientôt ne les toucheront plus. La visite qu'il vient de leur faire est un dernier adieu. Privé de la vue, ce

(1) Le livre de Daniel.

sens précieux qui, au dire de Platon, n'a été donné à l'homme que pour contempler ici-bas les splendeurs du ciel & l'ordre admirable de l'univers, il va rentrer chez lui, & là, immobile, la tête enveloppée dans son manteau, refusant toute nourriture, il attendra que la mort vienne glacer son cœur & son cerveau comme elle a déjà glacé son regard.

Un siècle s'est écoulé. Quel est cet autre savant, penché sur un manuscrit qu'il parcourt assidûment & le style à la main? Il vient de quitter l'observatoire d'où son œil, puissant comme celui de l'aigle, a sondé les cieux & compté, le premier, les étoiles. Les brises embaumées de l'île des Roses (1) font vaciller sa lampe infatigable, & caressent mollement son front où siége le génie. Qui le croirait? ce manuscrit, objet d'un examen si attentif est l'œuvre d'un simple versificateur. Au siècle précédent, Aratus de Soles a décrit plutôt que chanté *les Phénomènes célestes*. Ses vers arides, que, plus tard, traduiront, dans la langue des maîtres du monde : Cicéron, le fameux orateur, &, après-lui, le jeune César Germanicus, aujourd'hui, Hipparque, la lumière & l'orgueil de l'école d'Alexandrie, les étudie & les commente; &, de ses nombreux & savants ouvrages, ce *commentaire* parviendra seul à la postérité; le reste périra englouti dans le naufrage des temps.

Mais le fruit des travaux d'Hipparque ne sera pas perdu, & le peu qu'on en possède servira d'extrait de naissance à la véritable astronomie.

Enjambons encore quelques siècles.

L'Orient est tombé sous la loi de Mahomet. L'incendie a dévoré le *Museon*. Les restes précieux de la grande bibliothèque ont, six mois durant, chauffé les bains d'Alexandrie. Mais bientôt les conquérants arabes recueillent eux-mêmes les débris de la civilisation qu'ils ont détruite. L'astronomie refleurit aux lieux où jadis elle eut son premier berceau, Bagdad remplace Babylone. Dans toute l'étendue du monde musulman des observatoires se dressent, à Cordoue comme à Baekh, au Caire comme dans Alamut; ce nid de vautours où le vieux de la montagne enivre de fanatisme & de *hatschish* ses sicaires dévoués.

Les invasions subséquentes qui roulent sur l'Asie n'y tarissent pas entièrement cette nouvelle séve de la science. L'astronomie compte parmi les petits-fils même de Tehenguiz-Khan & de Timour, des princes qui la restaurent & la cultivent.

Mais l'Occident s'éveille à son tour. Le seizième siècle éclôt & avec lui l'astronomie moderne.

IV

L'OPINION DE MATHURIN.

Le soleil, foyer de lumière, de chaleur & de vie pour les corps célestes qui se meuvent dans sa sphère d'attraction, forme, avec l'ensemble de ces corps, ce qu'on nomme le *système solaire.*

Deux forces toujours agissantes président au jeu de ce système.

La *gravitation*, force centrale qui attire les planètes vers le soleil.

La zone de *projection tangentielle* qui tend à les pousser indéfiniment en ligne droite.

Du balancement de ces deux forces résultent le mouvement des planètes & la forme de leurs orbites.

Outre ce mouvement de translation autour du soleil, les planètes accomplissent un mouvement simultané de rotation autour de leur axe, qui produit pour elles, & pour notre terre en particulier, l'alternation du jour & de la nuit.

Quoi de plus simple, quoi de plus compréhensible? Est-il quelqu'un qui ne sache cela aujourd'hui? Est-il quelqu'un qui s'avise seulement d'en douter?

Il ne faudrait pas jurer que non.

Supposons, au fond d'une campagne éloignée, un ami des lumières nouant conversation avec le premier paysan qu'il rencontre en chemin.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Bonsoir, père Mathurin. Eh bien! la journée a-t-elle été bonne? Vos dernières charretées de foin sont-elles toutes rentrées?

MATHURIN.

Non fait, m'sieur; & l' pire e d'tout, c'est que d'main nous aurons enco d' l'eau.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Comment devinez-vous cela, Mathurin?

MATHURIN.

Dam! n'y a qu'à voir l' soleil comme i' s' couche là-bas. C'est tout rouge & tout jaune.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Les campagnards sont meilleurs prophètes sur ce point qu'aucun membre de l'Académie des sciences. Mais, Mathurin, vous regardez donc quelquefois le ciel.

MATHURIN.

Pardienne, oui! & j' savons toujou' ben l' temps qu'i' doit faire, allez!

L'AMI DES LUMIÈRES.

Eh bien! puisque vous regardez le ciel, dites-moi, que pensez-vous de l'admirable spectacle qu'il nous présente; de cet ordre, de cette régularité qui règne dans la marche des corps célestes?

Mathurin ouvre la bouche & ne comprend pas.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Oui, que pensez-vous, par exemple, de ce soleil qui, chaque matin, vous ramène le jour, de la lune & des étoiles qui brillent à leur tour dans l'étendue & dissipent les ténèbres de la nuit?

MATHURIN.

Ma foi, est-ce que j' savons, moi? I' s' leviont

(1) Rhodes. C'était là qu'Hipparque avait établi son observatoire.

d'un côté & s' couchiont d' l'autre. V'la tout. P' tet ben qu' les messieurs de la ville n'ont jamais vu ça ?

Mathurin rit.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Peut-être. Mais, dites-moi; ce soleil, comment est-il gros à votre avis, père Mathurin ?

MATHURIN.

Dam ! comme une bonne citrouille jaune, me semble.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Fort bien. Et la lune de même, apparemment ; & les étoiles comme les grandes marguerites qui croissent dans vos blés. Et la terre ?

MATHURIN.

Ah ! pour ça, m'sieur, j'crois qu'on aurait queuq' peine à en trouver l' bout. T'nez, vous savez ben l' vieux père Jean ? il a été prisonnier des *Russiens* dans le temps des grandes guerres. Ces brigands-là l'ont emmené jusqu'au fond d' leur satané pays, tout parmi les neiges & les glaçons, comme qui dirait à pu de six cents lieues d'ici. I's alliont, i's alliont toujou, e pu i's alliont, pu ça s'allongeait, & c'était toujou la même chose.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Fort bien encore. La terre est sans bornes, à ce que j'entends. Et ce ciel qui est au-dessus de nos têtes, c'est sans doute un grand plafond peint en bleu, auquel tous ces beaux luminaires sont accrochés, comme la lampe que j'ai apportée à monsieur le curé l'est à la voûte de son église.

MATHURIN.

Bêh, oui !

L'AMI DES LUMIÈRES.

Et tout cela se meut, tout cela tourne autour de nous, le jour & la nuit, comme la roue de votre chariot autour de son essieu.

MATHURIN.

Bêh, oui !

L'AMI DES LUMIÈRES, *se laissant aller à son enthousiasme.*

Détrompez-vous, père Mathurin. Ce ciel, aperçu à travers l'atmosphère de la terre comme à travers un voile azuré, c'est la sombre immensité peuplée par la multitude des mondes innombrables. Ce soleil, gros comme une citrouille, c'est une énorme masse dont nous sommes séparés par des millions & des millions de lieues. Cette terre sans limites c'est un pauvre petit grain de sable, imperceptible & perdu dans l'espace ; comment pourrait-elle être le pivot de l'univers ?

MATHURIN, *la bouche ouverte.*

Hein ?

L'AMI DES LUMIÈRES, *impatienté.*

Je vous dis, père Mathurin, que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre en vingt-quatre heures, ni autour d'elle encore d'une autre manière en un an, que c'est la terre qui tourne.

MATHURIN, *riant.*

Ah ben ! en v'là une lourde ! la terre qui tourne à présent, & comment qu' nous ferions pour tenir sur nos pattes donc ? Allons, m'sieur, n' croyez-vous pas qu'à mon âge j'allions prendre, comme dit l'autre, des vessies pour des lanternes ? On voit ce qu'on voit, pardienne !

L'AMI DES LUMIÈRES.

Oui, Mathurin ; mais ce qu'on voit n'est pas toujours ce qui est.

MATHURIN.

Fait' excuse, m'sieu, i' s' fait tard, faut qu' j'aille manger la soupe.

Le paysan s'éloigne avec un haussement d'épaules & un sourire goguenard sur les lèvres.

« C' farceu de bourgeois ! »

L'opinion de Mathurin a été jusqu'au seizième siècle celle, non-seulement du vulgaire, mais, sauf quelque variantes, des philosophes & des raisonneurs.

V

UN CONTRADICTEUR DE MATHURIN.

Une exception pourtant se présente.

Dès le sixième siècle avant Jésus-Christ, un grand génie grec avait osé remettre chaque chose à sa place : le soleil au centre de tout le mouvement planétaire & la terre au rang des planètes.

C'était bien ; mais quelle loi obligeait les planètes à tourner ainsi autour du soleil ?

Pythagore n'avait à son service ni la *force centrale* ni la *force tangentielle ;* il se tirait d'affaire à l'aide d'une explication ingénieuse, assaisonnée d'un grain de poésie qui n'y gâtait rien.

L'harmonie de l'univers, comme l'harmonie musicale, reposait sur le rapport des intervalles & des nombres. Attachés chacun à une sphère spéciale, les sept astres alors connus dans notre monde planétaire, y compris la lune & le soleil, formaient les notes d'une sorte de gamme diatonique, dont les divers sons se combinaient entre eux en vertu de cette grande loi. Au delà, roulait la sphère étoilée, complétant le système sidéral.

Toute cette musique des sphères, tout cet ensemble d'immenses accords composait un concert dont rien ne peut rendre la magnificence infinie.

D'où vient donc que les oreilles humaines ne l'entendaient pas ?

Patience, on n'est pas philosophe sans avoir réponse à tout. La faiblesse de nos organes nous privait d'entendre la symphonie céleste ; & mieux valait qu'il en fût ainsi, car, si les hommes avaient pu en saisir les sons, cette harmonie les eût tellement charmés, que, pour l'écouter, ils

eussent abandonné toute autre occupation. On comprend les effets désastreux qui en fussent résultés pour l'état de leurs affaires publiques & privées.

C'est ainsi, du moins, que, longtemps après Pythagore, ceux qui suivaient sa doctrine sur ce point défendaient l'hypothèse des lois harmoniques du monde. Hypothèse attrayante d'ailleurs, & qui, heureusement pour elle, s'appliquait aussi bien au mouvement du ciel autour de la terre qu'au mouvement de la terre & des planètes autour du soleil. Quant à cette dernière opinion, Pythagore se gardait bien de l'enseigner ouvertement. Il ne la communiquait qu'à un petit nombre d'adeptes choisis. A peine, par la suite, deux ou trois philosophes de son école laissèrent-ils percer quelque chose de leurs idées sur le mouvement de la terre, & mal leur en prit. Celui-là fut persécuté sous un prétexte quelconque ; celui-ci fut accusé de troubler par un tel sens dessus dessous le repos des dieux mânes ; si bien qu'il fallut se résoudre à laisser notre globe en paix dans son immobilité, en attendant que Copernic & Galilée vinssent de nouveau l'en arracher.

Une cosmographie beaucoup plus conforme à celle de Mathurin était adoptée par les disciples d'une autre secte, fort contraire en tout aux Pythagoriciens.

La terre, disaient-ils, est une étendue plate, bornée circulairement par les flots, d'où le soleil sort le matin à l'Orient, frais & reposé par le bain nocturne qu'il vient de prendre, & où il se replonge du côté opposé après avoir terminé sa course quotidienne. Chaque soir, on entend le frémissement de l'eau qui entre en ébullition, au moment où les feux solaires descendent dans l'Océan. — La preuve, on en conviendra, était convaincante & n'admettait point de réplique.

Il va sans dire que la lune & tous les autres astres suivaient, dans leur marche, l'exemple du soleil, si ce n'est qu'ils faisaient du matin le soir & du soir le matin.

Ne croyez pas que les philosophes qui débitaient ceci fussent gens obscurs & peu autorisés. Ce n'était rien moins que les Épicuriens.

La plupart des autres écoles, il faut le dire, admettaient & démontraient la forme sphérique de la terre. Un calcul d'Ératosthènes en avait même déterminé la circonférence d'une manière très-approchée de la vérité. Mais tous en rejetaient le double mouvement, que le grand Hipparque même considérait comme une vieille idée, indigne qu'on s'y arrêtât un instant.

Ainsi la science apposait son cachet sur les opinions du vulgaire, comme longtemps auparavant la poésie y avait apposé le sien, en nous montrant le blond Phœbus monté sur son char éblouissant, & traîné à travers les cieux par des coursiers à l'haleine enflammée, depuis les portes de l'Orient que lui ouvrait l'Aurore aux doigts de roses.

> Jusqu'en ces climats
> Où, sans doute las
> D'éclairer le monde,
> Il va chez Thétys
> Rallumer dans l'onde
> Ses feux amortis.

Les rêveries de la science, lourdes & doctorales, sont tombées au fond de l'abîme des temps ; les fictions légères de la poésie ont surnagé, laissant une trace impérissable dans les arts, & par là, dans le souvenir des hommes. APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

LE NID D'HIRONDELLES

PAR ÉTIENNE MARCEL

Ce volume plaira beaucoup, surtout à ceux qui n'ont pas lu les précédents ouvrages du même auteur. Il a la même grâce, le même style caressant, mais il roule sur une idée familière à l'écrivain & qu'il a déjà présentée sous bien des formes. Cette idée, c'est qu'en mariage il vaut mieux rechercher une fille pauvre qu'une fille riche, & qu'à la pauvreté s'allient d'ordinaire les plus exquises qualités de l'esprit & du cœur. J'estime la pauvreté, & Bossuet, dans son admirable sermon : *De la dignité des pauvres dans l'Église*, a expliqué & commenté la doctrine évangélique, de manière à la faire pénétrer dans toutes les intelligences, mais, remarquons-le, c'est la pauvreté *évangélique*, c'est-à-dire volontaire ou volontairement acceptée, qui seule est grande & digne des regards du ciel, & la pauvreté des héroïnes de roman n'entraîne pas

nécessairement à sa suite toutes les vertus & tous les charmes. Il peut en être ainsi, il peut en être autrement, ainsi que la pratique de la vie le démontre chaque jour

Ce thème favori de l'auteur lui a fourni une douce & jolie nouvelle. Sa pauvre fille, Marthe, est charmante ; on en veut un peu à monsieur Edme de ses irrésolutions & l'on applaudit lorsque, du haut de son balcon, voyant à la fois la petite cousine Marthe qui se prépare à quitter la maison où elle a été élevée, & les hirondelles qui, aux approches de l'hiver, se préparent à quitter le nid qui les a bercées, il se décide à dire à Marthe :

« Restez, soyez la maîtresse de cette maison & la femme de votre compagnon d'enfance. Ce que l'hirondelle va chercher au loin, vous le trouvez ici. »

Le dénoûment est joli & bien amené. Une deuxième nouvelle, *Lucien*, écrite d'un ton plus ferme & plus accentué, termine avantageusement ce volume (1).

ESQUISSE DE L'ÉDUCATION PREMIÈRE
OU
CONSEILS AUX JEUNES MÈRES
Sur la santé, la morale, la religion

PAR MADAME MARIE LANGERON (2).

Une mère offre aux mères les conseils de son expérience, mûrie par la réflexion & qu'on pourrait résumer en ces mots : *Perfectionnez-vous vous-même, afin que votre enfant soit parfait.* C'est là, en effet, l'avis le meilleur que l'on puisse donner à une jeune mère ;

La leçon la plus sûre est celle de l'exemple ;

& l'on ne peut enseigner à un enfant la douceur, la bonté, la véracité, la justice, si, en sa présence, on se laisse aller à la colère, à l'aigreur, à l'envie, si on altère la vérité, si l'on n'est pas mieux que juste, dévoué. Ce travail incessant sur soi-même n'est pas toujours facile, peu facile aussi est l'éducation de la plupart des enfants, & nous ferions à madame Langeron le reproche d'avoir peint sous des couleurs trop douces, trop riantes, cette œuvre laborieuse de l'éducation, depuis la naissance jusqu'à la douzième année. On ne peut pas, on ne doit pas le dissimuler aux jeunes mères, l'éducation n'est pas un aimable jeu ; l'enfant ne répond pas toujours par des caresses & des sourires à de gracieux enseignements ; il n'est porté par nature ni à la vertu, ni au sacrifice ; l'éducation est un devoir, souvent sévère, puisqu'il donne le droit & impose l'obligation de redresser & de punir, de contrister & de faire pleurer cet être faible dont les mutineries même sont gracieuses, surtout aux yeux d une mère. Sans doute, l'aimable auteur qui nous occupe n'a trouvé autour d elle que des consolations & des joies, & son livre reproduit fidèlement les impressions heureuses qu'elle a goûtées en élevant ses enfants, mais un mot qui eût averti les jeunes mères que ce bonheur si doux est une exception, ce mot, si triste qu'il soit, nous eût semblé utile. Madame Langeron nous offre un charmant bouquet de roses — sans épines ; essayez donc de cueillir une de ces roses sur le buisson, & vous verrez !

M. B.

(1). Chez Dillet, 15, rue de Sèvres, Paris. Un joli volume : 2 francs.

(2) Un joli volume, prix : 1 franc. A Dijon, chez Jobard.



LA LORRAINE ET SES SAINTS

La Lorraine, ce charmant pays, si riche en beautés naturelles, si riche d'intelligence & d'industrie, ce pays où les mœurs sont si pures & les cœurs si bons & si loyaux, a subi, à beaucoupde reprises, depuis le vieux temps du roi Zwentibold jusqu'à nos jours, le terrible fléau de la guerre. Le sombre cavalier de l'Apocalypse, monté sur un cheval roux & tenant le glaive levé, a foulé & dévasté ce sol opulent, brûlé les forêts, coupé les moissons & mêlé aux flots de la riante Moselle les flots rouges du sang humain. Elle se souvient des guerres qui déchirèrent son sein alors qu'elle s'appelait l'Austrasie. des guerres des Anglais & de la fille des champs née à Vaucouleurs, qui chassa l'étranger ; de la guerre que lui fit Charles le Téméraire, des guerres de religion, &

enfin de la plus cruelle de toutes, de celle qui amena les Suédois jusqu'aux défilés des Vosges & les laissa pendant *près de sept ans*, maîtres, conquérants, tyrans de cette malheureuse contrée.

Jamais misère ne fut égale à celle de ces temps funestes. C'était sous le règne de Louis XIII & pendant la cruelle guerre de Trente ans, alors qu'on vit, alliance étrange, la France guerroyant avec la Suède protestante contre la catholique Autriche. Nous n'entrerons pas dans le détail des intrigues & des fautes de Charles IV, duc de Lorraine, qui amenèrent sur son malheureux peuple des douleurs dont le souvenir n'est pas effacé, après plus de deux siècles écoulés. En 1635, sept corps d'armée fondirent sur ces provinces désarmées; les troupes luthériennes de Saxe, l'armée suédoise assouvirent leur fureur sur les églises & les monastères, ne respectant ni les objets du culte ni les vierges consacrées à Dieu. Ces hordes sauvages portaient un étendard qui représentait un corps de femme coupé en quatre, avec ce mot : *Lotharingia*, trop fidèle emblème de la triste Lorraine.

Toutes les villes furent pillées, les villages détruits par les flammes; à *Frouard*, où l'on comptait cent ménages en 1633, il ne restait plus un an après, que cinq habitants; *Haudemont* n'était plus habité que par trois veuves; *Crévix*, de deux cent cinquante-six habitants, est réduit à dix, etc. Plus de quatre-vingts villages, florissants & peuplés, n'ont jamais été relevés de leurs ruines; on désigne aujourd'hui leur emplacement, marqué par un moulin, une ferme isolée. On nomme encore *Champ des Suédois*, certains lieux où se sont passées des scènes de carnage. Pendant plus de sept ans, on ne put pas ensemencer ces campagnes désolées; la peste & la famine, plus terrible encore, les dépeuplaient; les nobles mendiaient leur pain sur les ruines de leurs châteaux incendiés, & le pauvre peuple mourait dans les rues de ses villes ou sur le bord des fossés. « Les bêtes mortes, dit un vieil auteur, étaient recueillies des pauvres comme de bonne viande. » Le Père Caussin, confesseur de Louis XIII, s'écriait : *Jérusalem seule a surpassé les calamités de la Lorraine.*

Au milieu de ces armées, de ces pertes, de cette famine, de ces crimes, de ces infortunes, un homme intervint, armé de sa seule charité; Vincent de Paul fit ce que n'avaient pu faire ni le droit ni les négociations : il nourrit & sauva la Lorraine. La nièce du cardinal de Richelieu, la généreuse duchesse d'Aiguillon, Anne d'Autriche, les dames de charité lui fournirent des ressources pour sauver la vie aux habitants de *vingt-cinq* villes & d'un nombre infini de bourgs & de villages. Il recueillit les malades perdus dans les bois ou couchés dans les rues, il nourrit les affamés, il vêtit la nudité du peuple, de la noblesse, des prêtres, des religieuses, tous confondus dans une même & absolue détresse.

Les distributeurs de ces immenses aumônes agirent avec un esprit d'ordre & d'organisation dont Vincent avait le secret Ils allaient de paroisse en paroisse, examinant les besoins & donnant à mesure le blé, les vêtements, les remèdes, l'argent que réclamaient les pressantes nécessités. Douze missionnaires de la congrégation de Saint-Lazare administraient ces secours; un grand nombre de Frères servaient de messagers charitables, & quelques-uns, habiles en médecine & en chirurgie, soignaient les malades. La ville de Metz & celle de Verdun, particulièrement décimées furent particulièrement aidées. A Verdun, pendant trois ans, les missionnaires nourrirent chaque jour de cinq à six cents pauvres, visitant cinquante à soixante malades, distribuant la nourriture sacrée à une foule de gens de la campagne & de malheureux qui erraient en cherchant un asile & du pain. La ville de Verdun a consacré un autel de sa cathédrale à son très-charitable bienfaiteur. Mêmes bienfaits à Nancy, à Saint-Mihiel, où la misère était plus grande peut-être qu'ailleurs. Les lettres des magistrats civils, celles des supérieures des maisons religieuses qui remercient saint Vincent des bienfaits répandus sur les villes, les villages & les monastères existent & sont les monuments de cette inépuisable charité.

Non content de secourir les pauvres en Lorraine. il attira à Paris les malheureux Lorrains qui n'avaient plus d'asile dans leur pays. On vit arriver ainsi cent soixante jeunes filles abandonnées, une cohorte de petits enfants orphelins, des religieuses dont le monastère n'existait plus. Vincent pourvut à tout. Son admirable coopératrice, Mademoiselle Legros, se chargea des jeunes filles & réussit à les placer toutes dans les meilleures familles de Paris; les enfants furent élevés chrétiennement; les religieuses recueillies dans les communautés de leur ordre, & tous les autres émigrants se virent accueillis avec la plus tendre charité. Saint Vincent disait, à propos des gentilshommes ruinés & désolés : « Secourons cette pauvre noblesse pour l'amour de Jésus-Christ, qui fut très-noble & très-pauvre ! » Il chercha & obtint pour eux des secours abondants parmi la noblesse française, & l'on ne peut dire quelle fut, pendant les huit années d'émigration & de secours, la constance de son zèle & la délicatesse de ses procédés ; il rendait l'aumône aimable tant il la faisait avec cœur & tendresse. On a calculé que durant ces huit années, Vincent de Paul donna à la Lorraine six millions de notre monnaie, sans compter les secours distribués à Paris aux familles lorraines. Un des Frères Lazaristes, chargé de la distribution des aumônes, fit 54 voyages de Paris en Lorraine, portant à chaque fois des sommes considérabes, &, miracle de Providence, voyageant dans des contrées parcourues par des maraudeurs & des brigands il ne fut jamais dépouillé. Ce digne homme s'appelait Mathieu Renard.

Le bienheureux Pierre Fourier de Mattaincourt ne put verser à son pays ces trésors & ces aumônes, il donna ce qu'il avait : son cœur & son

âme; il resta, comme aujourd'hui les évêques de Strasbourg & de Verdun, fidèle au poste du danger; il encouragea son peuple, il demeura avec son peuple, &, ne pouvant le secourir comme il l'aurait voulu, il souffrit & pâtit avec lui. Il écrivait à ses religieuses de Châlons, qui le suppliaient d'accepter un asile dans leur ville :

« Nos paroissiens meurent à moitié de faim, je n'ai rien cependant pour les aider du mien, mais ma présence, s'il faut que je m'en vante, y fait bien quelque chose. Et, je vous prie, ayant la crainte de Dieu gravée dans vos bénites âmes, pourriez-vous jamais me conseiller, curé que je suis, d'abandonner mon peuple, de ne pas mourir de faim avec lui, s'il meurt; de ne pas me tenir au milieu des craintes & des dangers de peste qui courent maintenant, pour le consoler, le repaître des sacrements & de la parole de Dieu, l'exhorter à la patience & demander l'aumône pour lui, auprès des autres qui ont quelques moyens?

» On crie alarme après le pain à Mattaincourt, & le traître à Dieu & à son peuple se promènerait par la France, dans la bonne chère, à manger du pain tout blanc, à boire du vin délicieux! O l'indignité! »

A ces paroles si tendres, si chaleureuses, il joignait les actes, il mendiait pour ses pauvres frères, & il envoyait aux paroisses les plus éprouvées du riz, du beurre, de la farine. « Petits présents de pauvres à pauvres, » écrivait-il. La peste le trouva debout & infatigable; il versa sur son malheureux peuple toutes les aumônes corporelles & spirituelles; il épuisa sa vie parmi ces incessants labeurs. Le nom de *bon père*, qui est demeuré attaché à la mémoire de ce grand serviteur de Dieu, rappelle cette bonté charitable qui, aussi bien que les immenses offrandes de saint Vincent, consola & soulagea la pauvre Lorraine.

Pauvre Lorraine! patrie de Jeanne d'Arc, lorsque tu seras délivrée des tribus barbares qui t'écrasent aujourd'hui, lorsque, appuyée sur l'épée de la France, tu seras debout & libre, la charité catholique pansera tes plaies & consolera tes enfants infortunés. Les grandes calamités créent les grands dévouements, & la France serait-elle avare de son or après avoir été si prodigue de son sang?



MADELON

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE PROVENCE



I

Au mois de juin 1720, une jeune & jolie Provençale, dont les traits réguliers rappelaient le type grec, était assise à l'ombre d'une treille où pendaient en abondance des grappes de raisin presque mûr.

Près d'elle, un petit garçon de sept à huit ans, au teint basané, aux yeux noirs & pleins de feu, nettoyait un fusil de chasse, tandis qu'une vieille femme, coiffée d'un bonnet de mousseline à barbes empesées & relevées sur le sommet de la tête, vêtue d'une jupe rouge rayée de noir & d'un casaquin de drap à moitié couvert par un fichu d'indienne, filait sa quenouille à quelques pas plus loin.

« Es-tu bien sûr, Marius, que le fusil ne soit pas chargé ? dit la vieille femme.

— Et quand il le serait? répondit Marius.

— Dans ce cas, tu ne devrais pas y toucher sans la permission de notre père, dit la jeune fille; mais sois tranquille, Manette, ajouta-t-elle aussitôt, j'ai regardé le fusil avant de le livrer à Marius, & il n'y a rien à craindre.

— Père sera joliment content de trouver son fusil tout nettoyé pour aller demain au poste à feu (1), reprit le petit garçon. Tu me réveilleras à quatre heures, ma bonne, pour qu'il me mène avec lui.

— Vraiment! répondit Manette en arrêtant son fuseau à la poignée de chanvre qui garnissait sa quenouille, compte là-dessus, petit, & tu dormiras longtemps! Je ne comprends pas le plaisir que trouvent les chasseurs à se lever avant le jour au

(1) Le poste à feu est une cabane couverte de ramée.

lieu de dormir la nuit entière & d'acheter au marché, avec un écu de trois livres, plus d'oiseaux qu'ils n'en tuent dans toute une saison.

— On chasse pour le plaisir & pour la gloire, mais les femmes ne comprennent rien à cela, » dit Marius d'un ton superbe.

Manette leva les épaules & se remit à filer.

« Je vois venir papa! » s'écria la jeune fille qui depuis quelques instants avait interrompu sa broderie pour regarder sur la route.

Et elle s'élança sur la porte de la Bastide.

« Comme vous venez tard ce soir! dit-elle en se jetant dans les bras de son père & en l'embrassant avec effusion.

— J'ai eu beaucoup d'affaires aujourd'hui, répondit le négociant qui pressa sa fille sur son cœur plus tendrement encore que de coutume.

— Des affaires! toujours des affaires! dit Madelon d'un ton mutin, ne sommes-nous pas assez riches pour que vous vous reposiez un peu? L'oncle Ambrosius m'a répété vingt fois que la maison Paraguet ne le cédait à aucune autre à Marseille.»

Cyprien Paraguet ne répondit pas à ces paroles, il paraissait triste & préoccupé, lui habituellement si joyeux quand, après une journée de labeur, il venait rejoindre ses enfants à la Bastide. C'était un homme de bonne mine, jeune encore & fortement constitué, jouissant parmi ses concitoyens d'une réputation de probité parfaite.

« Voyez comme la mer est calme ce soir, dit la jeune fille passant son bras sous celui de son père & s'arrêtant pour contempler la plaine liquide, dorée par les derniers rayons du soleil; les bâtiments doivent arriver à bon port par une pareille journée, & les pêcheurs de la côte ne perdront pas leur peine cette nuit. »

Le négociant regarda la mer dont les flots se succédaient majestueusement pour se briser sur la grève avec un harmonieux murmure; mais il conserva son air soucieux.

« La terre est fort belle aussi, continua Madelon, jamais notre jardin n'avait eu tant de fleurs au mois de juin, jamais les arbres n'avaient porté tant de fruits.

— Oui, dit enfin Cyprien Paraguet avec un profond soupir, & jamais le ciel n'avait été plus pur! »

En ce moment Marius arrivait à sa rencontre, le fusil à la main.

« C'est moi qui l'ai nettoyé, père; voyez comme il reluit; vous me mènerez au poste demain matin, n'est-ce pas?

— Non, mon garçon, car je n'irai pas moi-même, dit le négociant en baisant le front de son fils.

— Vous n'irez pas au poste! s'écria Madelon avec une surprise à laquelle se mêlait un peu d'effroi; seriez-vous malade, père?

— Je me porte très-bien jusqu'à présent, & grâces à Dieu, vous aussi, ce me semble.

— Alors il vous est arrivé quelque malheur, bien sûr, car vous êtes tout triste aujourd'hui. Un de vos bâtiments a-t-il fait naufrage ou quelque créancier vous aurait-il emporté de l'argent?

— Rien de tout cela, ma fille.

— Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles de Maxime? »

Maxime, orphelin dès l'enfance, avait été recueilli & élevé par Cyprien, qui l'avait formé aux affaires & l'avait mis à la tête d'une maison considérable à Constantinople, lui promettant de lui donner un jour sa fille en mariage s'il s'en montrait digne par sa bonne conduite & son aptitude au travail.

« Maxime est en bonne santé, dit Cyprien, c'est toujours un excellent garçon, sa maison prospère & je suis tranquille sur son compte; tu as tort de t'inquiéter ainsi, fillette, je suis un peu fatigué, voilà tout, & si je ne vais pas à la chasse demain matin, c'est qu'il me reste encore beaucoup de lettres à écrire. »

En achevant ces mots, il arrivait sous la treille, où Manette, aidée de la cuisinière, venait de mettre le couvert & de servir le repas du soir.

Le négociant & ses deux enfants s'assirent à la table de famille dont la vieille bonne occupait le bas bout, se levant de temps en temps pour changer les assiettes ou pour servir l'eau & le vin, tenus au frais dans un sceau à quatre compartiments qu'elle avait descendu dans le puits.

La jeune fille & Marius soupèrent de bon appétit, mais le négociant ne touchait que du bout des lèvres aux mets qui lui étaient présentés. Le repas achevé, il se leva de table, alla s'asseoir sous un berceau de verdure &, la tête appuyée entre ses mains, il se mit à réfléchir.

Tout à coup, un léger cri se fit entendre, c'était Marius qui s'était piqué le doigt en cueillant une rose. Le père ne fit qu'un bond de la tonnelle à son fils.

« Qu'as-tu? d'où souffres-tu? que t'est-il arrivé? lui dit-il vivement en l'examinant dans tous les sens avec un sentiment d'effroi qui avait pâli son visage.

— C'est à ce vilain rosier que je me suis piqué, père. »

Le négociant respira plus à l'aise, les couleurs revinrent à ses joues.

« Est-ce qu'on se plaint ainsi pour une piqûre? » dit-il avec brusquerie.

Puis il regagna la tonnelle en murmurant tout bas : « Ce cri m'a fait un mal affreux, je ne saurais vivre ainsi dans des transes continuelles; il faut absolument que je trouve un moyen de mettre ma famille en sûreté, ou ces angoisses me rendront fou. »

Après la prière du soir, qu'il faisait en commun avec ses enfants & ses domestiques, Cyprien se retira dans sa chambre, où Madelon observa que la lampe restait allumée.

« Pauvre père! il travaille au lieu de dormir! » se disait-elle.

Le lendemain cependant, quand le négociant se mit à table pour déjeuner, la jeune fille vit avec

joie qu'il était plus calme & qu'il avait recouvré l'appétit.

— A bientôt, mignonne, lui dit-il en l'embrassant; ton oncle Ambrosius doit venir avec moi ce soir, aie soin que le souper soit cuit à point, car tu sais qu'il aime la bonne chère.

— Allons, Dieu soit béni! se dit Madelon, mon père a repris sa belle humeur. »

Le soleil brillait encore de tout son éclat, lorsque le roulement d'une voiture se fit entendre dans l'allée. C'était chose rare à la Bastide, où l'on se rendait toujours à pied, aussi le frère & la sœur se précipitèrent-ils à sa rencontre & ne furent pas médiocrement étonnés d'en voir descendre leur oncle & leur père.

« Soigne tes chevaux & sois prêt à partir demain au petit jour, dit Cyprien au cocher. Ma chère enfant, ajouta t-il aussitôt en s'adressant à Madelon, j'ai reçu des nouvelles de ta grand'mère, elle désire vous voir tous deux, & votre oncle Ambrosius veut bien se charger de vous conduire auprès d'elle.

— Père, dit Madelon, ne pourriez-vous pas sacrifier quelques jours de travail & venir avec nous?

— C'est impossible, ma chérie, dit le négociant d'une voix émue & avec des larmes dans les yeux.

— Sois tranquille, interrompit le vieux savant en venant en aide à son neveu, j'aurai bien soin de toi, fillette. »

Madelon baissa la tête & soupira, tandis que Marius se livrait dans le jardin à mille gambades joyeuses. Le négociant le suivit longtemps du regard; puis, s'approchant de la Bastide :

« Laisse ta quenouille, Manette, cria-t-il d'un ton jovial, & fais tes préparatifs de voyage.

— Et pourquoi donc, monsieur? dit-elle avec surprise. est-ce que nous retournerions à la ville avant l'hiver ?

— Dieu m'en préserve! dit Cyprien; il s'agit d'accompagner mes enfants, qui vont visiter leur grand'mère.

— Et quand cela, mon maître?

— Demain matin, ma vieille.

— Jésus! Maria! partir demain matin pour un voyage de quinze lieues, quand nous n'avons rien de prêt, mais c'est impossible cela!

— Cela sera cependant, répondit Cyprien d'un ton qui n'admettait point de réplique.

L'heure du souper arriva; des praîres & des clovisses (1) figuraient dans de petits plats de fayence peinte; la brandade envoyait au loin son fumet appétissant, le rôti était cuit à point, & le gâteau aux amandes apprêté par Madelon paraissait très-bien réussi. Certes, il y avait là de quoi satisfaire la gourmandise d'Ambrosius & le robuste appétit du négociant; cependant, ni l'un ni l'autre ne faisaient honneur au festin; Marius seul mangeait avec plaisir & montrait une gaieté qui ne trouvait pas d'écho.

« Va chercher une bouteille de notre meilleur vin cuit, Nanette, » dit tout à coup le négociant.

La vieille Bonne parut abasourdie d'une telle prodigalité. Ce vin cuit était depuis quarante ans dans la cave de la Bastide & on ne le servait que les jours de fête.

« Va donc, » répéta Cyprien, espérant que ce vin généreux lui fortifierait le cœur.

Et le fait est qu'après en avoir bu un verre ou deux, il retrouva son entrain ordinaire.

» Au plaisir de dîner tous ensemble l'année prochaine à pareil jour, ajouta-t-il en doublant la dose. Et maintenant, faisons la prière & allons nous coucher, car il faut être sur pied de bonne heure demain; soyez, du reste, sans inquiétude, je me charge de vous éveiller à temps. »

II

Cyprien n'eut pas de peine à tenir la promesse qu'il avait faite, car il ne dormit point de toute la nuit, tant lui était douloureuse la séparation qu'il avait décidée.

A l'aube naissante tout était en mouvement à la Bastide; Madelon faisait sa toilette, le cocher donnait l'avoine aux chevaux, l'oncle Ambrosius rangeait dans un coffret quelques vieux bouquins qu'il voulait emporter, & Joseph, le jardinier, transformé en garde du corps, endossait son plus bel habit pour escorter sa jeune maîtresse.

Peu de temps après, le lourd carrosse traîné par deux bons chevaux, entrait à Marseille par la porte d'Aix; mais à peine avait-il fait quelques pas sur le cours, qu'il fut obligé de s'arrêter pour laisser passer une foule de gens en pleurs, escortant un cercueil.

« Voilà qui porte malheur, dit Nanette en faisant un signe de croix; m'est avis que nous agirions sagement de retourner à la Bastide.

— Non, non, bien au contraire, s'écria Cyprien dont le visage exprimait une émotion pénible.

— La croyance aux augures était commune chez les païens, dit gravement Ambrosius, & nous en avons de fréquents exemples dans l'histoire; ainsi, Romulus n'obtint la souveraineté de sa ville naissante que pour avoir aperçu douze vautours, tandis que Rémus n'en avait vu que six; mais la religion chrétienne nous défend de pareilles superstitions, & vous avez grand tort d'y ajouter foi, Nanette.

— Tort, tant que vous voudrez, marmotta la vieille bonne, mais un enterrement que l'on rencontre dès le matin, lorsqu'on part pour un grand voyage, c'est toujours mauvais signe. »

Cependant le carrosse avait repris sa marche un peu lente par le cours & la rue de Rome, car il

(1) Coquillages très-estimés sur les bords de la Méditerranée.

fallait traverser tout Marseille pour gagner la route de Toulon, &, soit que la vue de ce convoi funèbre & les craintes superstitieuses de Nanette eussent fait quelque impression sur l'esprit de mademoiselle Paraguet, soit plutôt qu'elle fût trop affligée par la pensée de quitter son père, il lui semblait que tout était triste & morne dans la cité.

Lorsqu'ils furent arrivés au bout de la ville, Cyprien fit arrêter le carrosse & embrassa ses enfants avec une tendresse extrême.

« Père, venez avec nous, il en est temps encore, dit Madelon qui ne pouvait retenir ses larmes.

— Le fait est, mon neveu, que ce serait plus sage, ajouta l'oncle Ambrosius visiblement ému.

— Je ne le puis ni ne le dois, répondit le négociant, mais j'irai, je l'espère, vous rejoindre bientôt. »

Et il s'élança hors de la voiture.

La jeune fille garda d'abord le silence, puis essuyant ses yeux baignés de pleurs :

« Cher oncle, dit-elle à demi-voix, en se penchant vers lui, mon père est triste depuis plusieurs jours, & vous devez connaître la cause de son chagrin; dites-le-moi, je vous en conjure.

— Hum! hum! fit le vieux savant, est-ce que je puis deviner les pensées de ton père, mignonne? Il a des affaires, vois-tu, & dans le commerce les soucis ne manquent point.

— Vous ne répondez pas franchement, mon oncle.

— Et si j'avais promis le secret, dit Ambrosius incapable de feindre, crois-tu que j'y manquerais pour te faire plaisir?

— Assurément non, & cependant vous devez comprendre que je suis malheureuse de ce mystère.

— Ah! véritable fille d'Ève, curieuse comme toutes tes sœurs!

— Vous vous trompez, mon oncle, ce n'est point la curiosité qui me fait insister, & si j'étais bien sûre que papa n'a rien à craindre, & qu'il ne lui arrive rien de fâcheux, je renoncerais sans peine à connaître son secret.

— Je puis t'assurer que son commerce n'a jamais été plus prospère, tu as vu toi-même qu'il se porte à ravir, & tu l'as entendu nous dire tout à l'heure qu'il espérait nous rejoindre bientôt; ne te forge donc pas des malheurs imaginaires & reprends ta gaieté, ma mignonne, songe que nous allons voir ta grand'mère, une femme bien respectable, qui devait être belle comme un ange, dans son jeune temps. »

Et comme Madelon gardait un morne silence :

« Allons, du courage, petite, reprit le vieux savant, montre-toi digne de descendre de ces femmes Ligures qui, par leur sagesse & leur discrétion, étaient le conseil & l'appui de leurs époux, prenant part aux délibérations des chefs, & décidant souvent de la paix ou de la guerre. »

Peu de temps après le cocher vint prier les voyageurs de monter à pied une côte fort roide, où les chevaux auraient assez de peine à traîner le carrosse vide.

Ils suivirent donc la route poudreuse, rencontrant de temps en temps quelques beaux troupeaux de moutons, conduits par de jeunes pâtres coiffés de chapeaux à larges bords. Puis le paysage prit un aspect plus riant : aux pins rabougris & aux oliviers aux feuillages grisâtres succéda peu à peu une végétation fraîche & luxuriante & le murmure d'un grand ruisseau se fit entendre dans le lointain.

« Nous approchons d'Aubagne, dit l'oncle Ambrosius; voici l'Huveaune aux eaux limpides, nous ne saurions trouver un site plus agréable pour faire connaissance avec certain pâté que Cyprien a eu le bon esprit de nous faire emporter ce matin. »

Ils s'établirent en effet sur le tapis vert d'une prairie émaillée de fleurs, & Ambrosius prouva bientôt que la promenade & le grand air lui avaient ouvert l'appétit.

Le repas achevé, le vieillard se livra sur l'herbe tendre aux charmes de la sieste, si chère aux méridionaux; Nanette continua son somme interrompu; les deux domestiques ayant dételé les chevaux & déjeuné à leur tour, imitèrent leur maître; Marius grimpa sur les arbres voisins pour y chercher des nids; Madelon seule, assise à l'écart sous l'ombrage frais d'un saule aux longs rameaux, demeurait plongée dans ses pensées mélancoliques. Peu à peu cependant le calme de la solitude & la chaleur du jour engourdirent ses sens, ses idées devinrent confuses, & elle vit en songe son père, pâle comme la mort, se débattant en vain contre un monstre à la gueule béante & dégoûtante de sang. Le cri qu'elle poussa en rêvant l'éveilla en sursaut & attira sous le saule tous ses compagnons de voyage. Confuse de se voir entourée & questionnée par eux, elle raconta son rêve.

« Songe, mensonge, dit Ambrosius d'un ton sentencieux.

— Ce rêve ne vaut pas mieux que la rencontre du cercueil, murmura tristement Nanette, il est certain que nous agirions plus sagement en retournant à la Bastide. »

Mais l'oncle Ambrosius ne fut pas de cet avis, il donna l'ordre d'atteler & de se diriger sur Aubagne, où les voyageurs passèrent la nuit chez monsieur Laurenti, l'ami de leur famille, & ils en repartirent le lendemain, emportant avec eux une paire de pistolets que le vieillard eut la précaution d'emprunter.

« J'espère que nous n'en aurons pas besoin, dit-il en les examinant avec soin; mais on ne sait pas ce qui peut arriver, & je n'ai point oublié qu'en 1690, un de mes cousins étant obligé de se rendre à Toulon, fut arrêté dans le bois de Cujes par quatre bandits bien armés, qui le dévalisèrent & lui

causèrent une telle frayeur qu'il en fut malade pendant six mois.

— Et pourquoi ne se défendit-il point? dit résolûment Marius; si j'avais été à sa place, moi, j'aurais fait feu sur les bandits. Prêtez-moi l'un des pistolets, mon oncle, & si nous avons la chance d'être attaqués par les voleurs, vous verrez si je sais m'en servir.

— Pour nous faire tuer tous, dit Nanette avec effroi; tiens-toi tranquille, petit drôle, & prions Dieu qu'il nous préserve de mauvaises rencontres. »

Madelon gardait le silence, mais elle applaudissait intérieurement au jeune courage de Marius, aimant d'instinct la bravoure, & ayant pour les poltrons un souverain mépris. Ce ne fut cependant pas sans une certaine émotion qu'elle atteignit le bois de Cujes, où la voiture s'engagea à l'ombre des grands pins. Marius, le nez au vent, le regard fixé sur les clairières, soupirait après une aventure, tandis que Nanette, à laquelle le bruit sourd & continu des branches agitées par la brise causait de mortelles alarmes, fermait les yeux & récitait son chapelet.

Ils arrivèrent enfin par une descente rapide dans le petit bassin de Cujes, encore humide de l'inondation qui l'avait changé en lac aux premiers jours du printemps. Le soleil brillait de tout son éclat, & sa vive lumière rendit l'auberge du village moins suspecte aux yeux des voyageurs qu'elle ne le méritait en effet, car nous subissons tous sans nous en douter l'influence de l'atmosphère, & telle habitation qui nous paraîtrait un coupe-gorge dans l'obscurité de la nuit, revêt souvent une gracieuse apparence à la lumière du jour.

Le village de Cujes se trouvant situé comme au fond d'un entonnoir, il faut descendre pour y arriver & monter pour en sortir. Cette montée, au milieu de bois touffus, était le passage le plus dangereux du chemin, celui que les brigands choisissaient de préférence pour arrêter les voitures, alors obligées d'aller au pas; mais soit qu'aucune bande de voleurs ne troublât à cette époque la sécurité des bois, soit effet de la protection divine, les voyageurs arrivèrent sans obstacle au grand village de Beausset, où ils rencontrèrent avec joie Frédéric & François Martelli, cousins de Madelon, qui s'avançaient à leur rencontre.

« Nous vous servirons d'escorte, dit l'aîné des deux frères après les premiers compliments. Reposez-vous donc tout à votre aise, cousine: lors même que la nuit nous surprendrait au milieu des gorges, nous sommes en force suffisante pour nous défendre au besoin.

— Y a-t-il donc vraiment quelque chose à craindre? demanda Madelon.

— Je ne le pense pas, cousine, car il y a plusieurs mois déjà que nous n'avons entendu parler de brigands, mais la prudence est mère de la sûreté, comme dit notre aïeule.

— Vous verrez qu'il en sera des vaux d'Ollioules comme des bois de Cuges, dit Marius d'un ton piteux, nous n'y rencontrerons pas plus de voleurs que dans les rues de Marseille, & nous n'aurons pas seulement l'occasion de décharger nos pistolets; c'est bien la peine de voyager, vraiment! »

Cette boutade fit rire les jeunes gens, qui plaisantèrent leur petit cousin sur son humeur belliqueuse; puis Madelon les ayant assurés qu'elle n'avait aucun besoin de repos, ils se remirent en route, & après une demi-heure de marche, pendant laquelle la conversation ne tarit pas un seul instant, ils se trouvèrent dans une contrée aride & déserte, où la chaîne des montagnes se resserrant à droite & à gauche, ne laissait de place qu'au lit d'un torrent aux trois quarts desséché et à un chemin tortueux, souvent taillé dans le roc. Quelques pins rabougris, quelques touffes d'herbe languissantes croissaient encore au bas des montagnes à pic, mais leur sommet ne portait aucune trace de végétation.

Le silence profond de cette solitude n'était troublé que par le léger murmure de l'eau, qui bruissait à peine à travers les cailloux. Les voyageurs ne voyaient devant eux que ces masses énormes de rochers grisâtres, qui semblaient, à chaque instant, devoir leur barrer le chemin; ils n'apercevaient sur leur tête qu'un petit coin de l'azur des cieux, resserré entre ces roches bizarres qu'on dirait prêtes à écraser le téméraire qui les contemple.

« Ce ne pouvait être que dans un site semblable que Léonidas & ses trois cents Spartiates conçurent l'idée de lutter contre une armée, dit l'oncle Ambrosius, émerveillé de ces superbes horreurs, & les *vaux d'Ollioules* seraient très-bien nommés les Thermopyles de la Provence. »

Madelon ne parlait plus, elle se sentait comme oppressée par cet entassement de montagnes, & son cœur se serrait dans une singulière angoisse.

« Quel pays! mon Dieu! quel pays! s'écria la pauvre Nanette à moitié morte de frayeur.

— N'aie pas peur, ma bonne, lui dit Madelon, mes cousins sont auprès de nous, et nous n'avons rien à craindre avec de pareils défenseurs. »

Les frères Martelli furent très-sensibles à ce compliment, & Frédéric reprit aussitôt:

« Voici la route d'Évenos, si bien perchée sur la montagne qu'il semble impossible d'y arriver, quoiqu'on y parvienne cependant après une heure d'ascension.

— Comprend-on qu'on puisse choisir un pareil site pour y bâtir un village, observa Madelon en mesurant du regard la montagne escarpée qui couronne, comme un nid de vautour, l'ancien château seigneurial.

— Les fréquentes irruptions des Sarrasins en Provence rendaient très-précieuses de pareilles positions, dit l'oncle Ambrosius; il fallait ces retranchements naturels pour mettre les habitants à l'abri des entreprises de ces mécréants.

— Regardez plus loin la forme bizarre de cette

masse de granit tout entourée de pointes aiguës, continua Frédéric, ne dirait-on pas un château aérien, bâti par enchantement sur un roc escarpé? Aussi a-t-il reçu dans le pays le nom de château du Diable; cet autre rocher d'un gris sombre, qui laisse entrevoir le ciel à travers le trou dont il est percé, se nomme aussi la lunette du diable, & c'est de là, dit-on, qu'il observe le pays; mais je n'ajoute point foi à toutes ces histoires, quoiqu'elles soient crues & racontées par un grand nombre d'Ollioulains.

— Et vous avez grandement raison, jeune homme, répondit Ambrosius; les vrais châteaux du diable sont les cœurs des méchants, et Satan n'a pas besoin de lunettes pour connaître ceux qui doivent devenir sa proie Il faut avouer néanmoins qu'il existe un charme mystérieux dans ces légendes populaires, & j'éprouve un grand plaisir à les entendre raconter. »

Comme il achevait ces mots, la vallée s'ouvrit tout à coup, le paysage changea d'aspect, & la plus riche végétation s'offrit à leurs yeux étonnés. Les orangers aux pommes d'or, les citronniers fleuris croissaient en pleine terre à côté des grenadiers chargés de fruits naissants; les fleurs des nombreux jardins étalaient partout leur brillante parure & chargeaient l'air de délicieux parfums; à leur droite, le beau château des Grimaldi, encore debout à cette époque, s'élevait majestueusement sur un verdoyant coteau ; la chapelle & le couvent des pères de l'Oratoire décoraient la colline opposée, &, devant eux, la petite ville d'Ollioules se montrait fraîche & riante avec ses fontaines limpides, sa grande place ornée de son jet d'eau & ses arbres séculaires.

« Voici mon père & mes sœurs qui viennent à votre rencontre, ma cousine, dit Frédéric montrant du doigt un groupe joyeux qui s'avançait sur la route.

Madelon demanda aussitôt à mettre pied à terre, & le visage coloré par une douce émotion, elle courut au devant de ses parents maternels.

« Soyez les bien venus parmi nous, dit monsieur Martelli aux voyageurs, nous vous attendions avec impatience, & ma bonne mère sera bien heureuse ce soir. »

Il offrit le bras à Madelon, lui fit traverser la grande place, sur laquelle un certain nombre de bourgeois curieux s'arrêtèrent pour la voir passer, & il la conduisit dans une belle maison tout au haut du cours Saint-Esprit.

Une femme à cheveux blancs était assise sur le seuil de la porte; à la vue de la jeune Marseillaise, elle se leva à demi, lui tendit les bras & la serra sur son cœur ; puis elle retomba sur son siége en essuyant de douces larmes.

« Je l'aurais reconnue entre mille, disait-elle en la contemplant avec tendresse, tant elle ressemble à ma pauvre Rose; elle a bien ses grands yeux noirs, son air ferme & doux, sa taille élancée. Voilà le petit Marius : Dieu soit béni de ce qu'il m'est donné de les revoir avant ma mort. »

Alors seulement elle aperçut Ambrosius qui se confondait en salutations respectueuses.

« Pardonnez-moi, lui dit-elle en lui faisant à son tour une grande révérence de ne pas m'être encore acquittée à votre égard des devoirs de la politesse & de l'amitié ; le bonheur d'embrasser mes petits-enfants m'absorbait tout entière; j'ai cependant conservé le meilleur souvenir de nos relations d'autrefois.

— Madame, dit le vieillard en s'inclinant de nouveau, je suis très-flatté pour ma part de votre réception bienveillante, & l'accueil que fit Pénélope à son fils Télémaque, de retour de son long voyage, ne fut pas plus touchant que celui dont vous avez honoré ma nièce & mon neveu. »

Quoique madame Martelli n'eût jamais entendu parler de Pénélope & de Télémaque, elle pensa bien qu'Ambrosius voulait lui faire un compliment.

« Toujours aimable ! » lui dit-elle à tout hasard en acceptant sa main pour entrer au salon.

Elle nomma ensuite aux nouveaux venus les cinq enfants de son fils, d'abord Frédéric & François, qu'elle avait envoyés à leur rencontre, puis Joséphine, Miette & Thérèse, trois jeunes filles aux yeux brillants, au teint vermeil, à la physionomie intelligente & douce.

« J'ai encore deux petits-fils de madame Barrelier, la tante, dit monsieur Martelli à Madelon, & ils ne tarderont pas à venir nous voir, je l'espère.»

Après le souper, qu'une aimable gaieté anima constamment, la grand'mère, persuadée que les voyageurs avaient besoin de repos les conduisit elle-même dans l'appartement qu'elle leur destinait. Ambrosius occupa la chambre d'honneur, & Madelon une autre plus petite attenant à celle de sa grand'mère. Éveillée de bonne heure par le chant des oiseaux, elle ouvrit sa fenêtre, qui donnait sur un magnifique jardin tout rempli d'orangers & d'arbres fruitiers, & elle aperçut Frédéric le fusil sur l'épaule & suivant la route pierreuse qui longeait le mur du jardin. Il leva la tête vers la maison, vit Madelon à sa croisée, & lui fit de la main un salut amical. Un instant après, sa grand'mère entra dans la chambre.

« Quoi ! déjà levée ! as-tu bien dormi, chère enfant ? »

Et s'asseyant dans un grand fauteuil, elle questionna longuement Madelon sur ses goûts & ses habitudes.

« Allons, dit-elle en l'embrassant je ne m'étais pas trompée sur le compte de Cyprien, c'est réellement un homme de grand sens, & je vois avec bonheur dans quel excellent esprit il a dirigé ton éducation.

— Ah ! chère bonne maman, répondit la jeune fille, vous ne pourrez jamais penser trop de bien de lui, car je suis sûre qu'il n'y a pas au monde un plus honnête homme & un meilleur père. »

Comme elle achevait ces mots avec la vivacité un peu exaltée de sa nature méridionale, deux beaux petits garçons vinrent en courant se jeter dans les bras de leur grand'maman, tandis qu'un homme & une femme, jeunes encore, lui baisaient les mains avec tendresse.

« Je vous sais gré d'arriver de si bonne heure, leur dit madame Martelli; voici la fille de notre pauvre Rose; vous l'aimerez assurément, comme vous avez aimé sa mère. »

Madame Barrelier tendit les bras à sa mère & la pressa sur son cœur.

Tout le reste de la famille arriva presque en même temps; ce ne furent de toute part que tendres embrassements, exclamations entrecoupées & compliments de bienvenue.

Frédéric avait fait hommage à Madelon du gibier tué le matin, disant que c'était pour le lui offrir qu'il avait couru les collines; on décida qu'on ferait honneur à sa chasse en la servant au dîner, & les jeunes filles s'occupèrent aussitôt à plumer cailles & perdrix avec des éclats de rire, des chuchotements joyeux & des plaisanteries renvoyées vivement de l'une à l'autre, comme la balle par la raquette des joueurs.

A table, la gaieté fut plus grande encore; seulement, quand après le *Benédicite*, récité à haute voix par le plus jeune des enfants, madame Martelli exprima le regret de ne pas voir son gendre, le bon Cyprien Paraguet, assis à ce banquet de famille, Madelon, bien heureuse cependant de ce témoignage de sympathie, sentit tout à coup se réveiller ses inquiétudes, & Frédéric, qui s'était placé à côté d'elle, aperçut une larme briller, comme un diamant, entre ses cils longs & soyeux.

« Buvons à la santé de l'oncle Cyprien, » dit-il en remplissant le verre de sa cousine d'un excellent vin de Cassis (1).

Madelon le remercia d'un sourire &, la gaieté de ses parents la gagnant de nouveau, elle conquit tous les cœurs par son amabilité.

Vers le soir ce fut bien mieux encore, tous les bourgeois de la petite ville vinrent féliciter madame Martelli sur l'arrivée des Marseillais; peut-être entrait-il un peu de curiosité dans cet empressement des Ollioulains, mais il y avait certainement aussi beaucoup d'amitié pour la vénérable aïeule, fort estimée & fort aimée dans ce pays où elle était née, où elle avait vécu sa longue vie, & dont elle ne s'était éloignée qu'une seule fois, quand elle alla visiter à Marseille sa fille mourante.

Frédéric, qui pensait à tout, voyant la réunion nombreuse, fit venir un *tambourinaïre*, comme on appelle encore dans le pays ces musiciens qui jouent à la fois du fifre & du tambourin, dont les airs joyeux invitent à la danse, & un bal champêtre s'organisa aussitôt sur la terrasse du jardin. Les gigues & les rigodons se succédèrent d'abord sans interruption, puis la gaieté des jeunes gens, devenant communicative, gagna jusqu'aux grands parents, & hommes & femmes, se prenant par la main, s'élancèrent en cadence dans les allées bordées de bois.

« Avez-vous reçu des nouvelles de mon gendre? demanda à demi-voix madame Martelli à l'oncle Ambrosius, resté seul auprès d'elle.

— Hélas! non, répondit le vieillard avec un profond soupir, & je dois même vous avouer que je ne suis pas sans inquiétude sur son compte.

— D'après la triste confidence que vous m'avez faite ce matin, je suis loin aussi d'être tranquille. Que le Dieu tout-puissant veuille détourner de nous tous les malheurs qui nous menacent!

— Espérons-le, dit Ambrosius, dont la voix était devenue tremblante; gardons surtout ce secret que j'ai promis à mon neveu afin de laisser ces chers enfants jouir en paix d'un bonheur qui peut être si promptement troublé!

Sur ces entrefaites, la gracieuse farandole, le tambourin en tête, avait débouché sur la grande route de Saint-Nazaire, se grossissant sur son passage de tous les amis & connaissances que l'on rencontrait en chemin; &, de la terrasse où ils étaient assis, les deux vieillards pouvaient la voir s'allonger, se resserrer & se replier sur elle-même en ses joyeux ébats, comme une chaîne vivante aux anneaux fortement liés.

Cependant la nuit approchait, & le soleil, glissant à travers le feuillage des arbres, descendait au-dessous de l'horizon. Monsieur Martelli donna alors le signal de la retraite; le tambourinaïre ramena la troupe folâtre au lieu d'où elle était partie, & ses airs champêtres retentirent longtemps encore dans les campagnes d'alentour.

III

Les jours suivants furent consacrés à de nouveaux plaisirs; puis, quelque temps après, Frédéric & sa tante formèrent le projet d'aller tous ensemble faire une promenade sur mer. On se procura des baudets en nombre suffisant; le vieux savant lui-même, quelles que fussent d'ailleurs ses inquiétudes secrètes, voulut être de la partie, dans l'espoir de fixer l'emplacement de ces fameuses ruines de Tauroentum, que les pêcheurs de la côte disent avoir aperçues très-souvent.

On se mit en route de bon matin. Le ciel était d'un bleu profond; mais de grands nuages d'un gris pourpre, s'élevant de la mer, découpaient sur ce fond d'azur leurs formes bizarres.

« Rouge du matin, la pluie est en chemin, c'est un vieux dicton du pays, dit le savant, tenant en main la bride de sa monture & regardant la voûte céleste avec une visible hésitation.

(1) Cassis, petite ville dont le territoire produit un vin blanc très-estimé en Provence.

— Le proverbe en aura menti pour cette fois, répondit Frédéric.

— Allons, je me risque sur votre parole, jeune homme, car vous devez connaître mieux que moi le climat de ces cantons. »

Pendant ce court dialogue, Madelon avait sauté légèrement sur le dos de son âne, &, assise comme sur une chaise, tenant en main une courte bride, elle était partie la première, au grand galop, tandis que Marius & les petites Martelli, dont les baudets étaient moins fringants, s'efforçaient en vain de l'atteindre.

« Prenez garde, cousine, vous pourriez bien vous jeter à terre en allant de ce train, » lui cria Frédéric, tout en courant pour la rejoindre.

Mais la rieuse jeune fille, loin de se rendre à cet avis, faisait tous ses efforts pour exciter l'ardeur de son coursier aux longues oreilles, & elle accroissait de plus en plus la distance, assez longue déjà, qui la séparait de ses émules.

Enfin, l'âne fatigué s'arrêta court, refusant obstinément de triompher davantage, & ce fut seulement alors que Frédéric put rejoindre Madelon.

« Je viens vous gronder, lui dit-il, d'un ton fort doux, vous m'avez fait grand'peur, je craignais à tout moment de vous voir tomber.

— Ah! dit-elle, l'œil animé, le teint vermeil, toute palpitante encore de cette course à travers champs, c'était si bon d'être ainsi emportée dans la campagne!

— Alors nous ferons d'autres parties pour vous procurer le même plaisir, je serais si content de vous être agréable!

Un instant après, toute la cavalcade se trouvait réunie, les uns chantant à tue-tête, d'autres échangeant entre eux maints joyeux quolibets; Ambrosius causant gravement avec monsieur Martelli.

« Voyez comme cette rade est belle, disait ce dernier, comme cette île des Embiez & celle des Rousceaux font bon effet dans le paysage. Mais il faut mettre pied à terre & confier notre monture au paysan qui nous accompagne, car j'aperçois nos étourdis se précipitant déjà dans la barque qui doit nous conduire à Saint-Cyr.

— Eh bien, monsieur, dit Frédéric au savant, ne fait-il pas le plus beau temps du monde? La mer est si transparente qu'il faudrait jouer de malheur pour ne pas apercevoir aujourd'hui les ruines du Tauroentum. »

Excité par ce doux espoir, Ambrosius sauta dans le bateau, qui, poussé par de vigoureux rameurs, glissa rapidement sur la plaine liquide.

« Vous voilà bien sérieuse, cousine, dit Frédéric à Madelon, auriez-vous peur de la mer, par hasard, vous qui êtes si brave sur terre?

— Non, dit-elle avec un gracieux sourire, mais je ne la vois jamais sans qu'elle agisse fortement sur mon esprit; son immensité me saisit, pour ainsi dire, & j'y trouve une image de cet infini qui est une des perfections du Créateur; soit qu'immobile & transparente elle reflète l'azur des cieux & laisse apercevoir au fond de ses abîmes les mousses & les plantes qui les décorent, soit qu'agitée par la tempête elle roule ses franges d'argent sur ses eaux devenues verdâtres & brise avec fracas sur les rochers ses vagues écumantes, toujours elle excite en moi des sensations singulières, qui me font pleurer quelquefois, mais qui me charment néanmoins.

— Vous parlez comme un livre, & cependant j'aime à vous entendre, quoique je ne sois pas fort pour la lecture & que je préfère une partie de chasse ou une promenade sur la montagne à tous les discours des beaux esprits; mais ce que vou venez de dire était doux comme un chant mélodieux; où avez-vous donc appris à vous exprimer de la sorte, cousine?

— J'ai dit ce que je sens & non ce que j'ai appris, » répondit-elle.

On arriva bientôt, presque en côtoyant les rives, jusque dans le golfe de Lacques, formé d'une part par *le Bec de l'Aigle*, de l'autre par le cap des Baumèles.

« Ma nièce, mon neveu, dit tout à coup le vieux savant d'une voix émue, ne vous semble-t-il pas voir au fond comme les ruines d'un vaste édifice? Non, non, je ne me trompe point, ajouta-t-il avec transport, j'aperçois des rues, des places, des monuments; ce sont bien là les ruines de Tauroentum, cette ville superbe, bâtie par ces mêmes Phocéens qui, 599 ans avant Jésus-Christ, jetèrent les fondements de Marseille. »

Tous les voyageurs s'étaient penchés vers la mer pour apercevoir les ruines de Tauroentum, mais elles furent loin de produire sur leur esprit une aussi vive impression.

« Je vois plusieurs pans de murs, percés de trous ressemblant à des portes ou à des fenêtres, dit François, & de plus un tronçon de colonne.

— Une colonne! vous voyez une colonne, jeune homme? dit Ambrosius avec une exaltation croissante; & où la voyez-vous, s'il vous plaît? »

François tira une *dardenne* (1) de sa bourse & la jetant à la mer :

« C'est là, dit-il, & nous l'atteindrons en deux coups de rames.

— Vous ne vous êtes pas trompé, jeune homme; c'est une colonne torse avec son chapiteau presque intact, une colonne en marbre blanc veiné de rose & de gris.

— Moi, je ne vois qu'une grosse pierre comme on en trouve partout, dit Marius avec une brusque franchise; je n'ai pas vu non plus ces beaux édifices dont vous parlez, &, si c'est là une ville, elle devait être bien laide.

— Que dites-vous, petit drôle? s'écria le savant courroucé; Tauroentum était une cité magnifique, entourée de fortes murailles & embellie d'une infinité de monuments remarquables.

(1) Petite pièce de monnaie.

— Et pourquoi, mon oncle, notre chère Tauroentum est-elle tombée au pied de la mer? demanda Marius.

— On ne peut expliquer ce phénomène que par quelque violente secousse occasionnée par un volcan éteint, dont on trouve des vestiges sur toute la bande granitique du litoral. Plus tard, les Maures africains achevèrent l'œuvre de destruction du tremblement de terre, & les sables de la mer, poussés par le mistral, recouvrirent peu à peu ces ruines immenses. Les hauteurs, jadis ornées de palais somptueux, n'offrent plus maintenant à l'œil attristé que des rochers tapissés de lichens ou ombragés d'arbres chétifs. Les chèvres seules visitent encore les abruptes sentiers, & l'oiseau de passage ne s'y repose qu'un instant avant de prendre son essor pour traverser la mer & chercher au loin un ciel plus doux & des feuillages plus touffus. C'est ainsi que s'est effacée du sol, sans presque y laisser de traces, cette ville orgueilleuse & peut-être coupable; c'est ainsi que pourront s'écrouler les cités les plus superbes, lorsque la main de Dieu cessera de les soutenir.

Tous avaient écouté en silence; puis, les rameurs approchant le bateau de la rive & les jeunes gens donnant la main aux dames, on débarqua sans accident près du village de Saint-Cyr, qui n'était guère à cette époque qu'un hameau de la paroisse de la Cadière.

Quelques hommes, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, retiraient de la mer leurs filets chargés de poissons aux écailles dorées que l'on voyait frétiller sur le sable.

« Nous allons manger, si je ne me trompe, une fameuse bouille-abaisse, » dit le père Martelli en entrant en marché avec les pêcheurs.

Cette prosaïque espérance fit descendre Ambrosius des hauteurs poétiques où il s'était complu, & il désigna lui-même les poissons les meilleurs pour l'apprêt culinaire qui leur était destiné.

Madame Barralier, aidée de François & de Joséphine, se mit aussitôt à l'ouvrage, tandis que Madelon, accompagnée de Frédéric & des deux plus jeunes sœurs, parcourait la rive dans l'espoir d'y faire quelque trouvaille digne d'augmenter les collections d'Ambrosius. Leur recherche fut couronnée de succès; Frédéric découvrit entre deux blocs de pierre, & presque entièrement caché dans le sable, un vase en poterie, à peine ébréché. Il était d'une couleur sanguine, couvert de figures d'animaux & d'autres ornements d'une délicatesse exquise. Madelon ramassa à peu de distance un pied de statue finement modelé, & monsieur Barralier trouva à lui seul trois médailles romaines.

Tout fiers de leur butin, ils allèrent triomphants en faire hommage au bon vieillard.

— Merci, mes amis, leur dit-il avec transport, en examinant dans tous les sens ces précieuses antiquités, ce sont là de riches épaves.

— A table maintenant, dit madame Barralier, qui avait recouvert un grand bloc de rocher d'une nappe fort blanche sur laquelle furent étalées les provisions apportées dans la barque.

Ils s'assirent tous sur le sable & firent un excellent repas, égayé de chants & de rires.

— Voilà une bonne journée, dit Ambrosius, & c'est beaucoup de joie en un jour, je crains que le sort ne continue pas longtemps à nous être aussi favorable.

— Jouissons du présent sans nous mettre en peine de l'avenir, dit madame Barralier.

— Et embarquons-nous au plus vite ajouta son mari, car je crains que la pluie ne nous suprenne.»

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(*La suite au prochain numéro.*)



MARGUERITE AU CHATEAU

I

Un soir de mai, le docteur Norman revenait en son logis après avoir passé tout le jour à visiter ses malades. Il montait un petit cheval gris souris, à longues oreilles qui trottait dru & menu du côté de l'écurie. Les villageois qui travaillaient aux champs reconnaissaient de loin le pas vif & léger du bidet, & s'approchaient de la route pour saluer M. le docteur dont ils étaient les obligés, plus ou moins. Monsieur Norman, qui savait leurs noms à tous, répondait avec affabilité & poursuivait gaiement son chemin sous les arbres fleuris. Ce médecin de campagne n'était ni un jeune homme ni un vieillard; ses cheveux commençaient à blanchir, mais sa taille demeurait haute & droite; il avait une physionomie spirituelle, & ses yeux, miroir d'une belle âme, exprimaient une joie contenue & une douce quiétude. De temps à autre il se levait sur ses étriers & regardait attentivement un certain point de l'horizon. Quand il eut prolongé cet examen pendant près d'un quart d'heure, il ôta son chapeau & l'agita comme s'il eût voulu faire un signal. Aussitôt deux jeunes filles, qui se tenaient debout sur un tertre, jetèrent un petit cri joyeux & coururent à la rencontre du cavalier. Celui-ci, pour la première fois de la journée peut-être, se servit de ses éperons, & le cheval, qui n'avait pas besoin d'être aiguillonné, prit le galop de telle manière qu'au bout d'une ou deux minutes, le docteur se trouva en présence des jeunes personnes.

Elles étaient sœurs évidemment, elles se ressemblaient beaucoup, & il ne devait pas y avoir entre elles une grande différence d'âge. Si l'aînée avait vingt ans, la plus jeune était bien près d'atteindre sa dix-neuvième année. Elles étaient blondes toutes deux, toutes deux gracieuses & jolies.

Monsieur Norman mit pied à terre & leur tendit les bras.

« Ah! mes anges, vous voilà enfin! s'écria-t-il.

— Nous avons cru que vous n'arriveriez jamais, cher père, repartit l'aînée de ces demoiselles en lui présentant ses joues fraîches & roses.

— Mais, répondit-il d'une voix grave, j'ai fait grande diligence, & je ne pouvais rentrer plus tôt sans mettre de côté quelques-uns de mes pauvres malades.

— Oh! dit la jeune fille, à Dieu ne plaise que vous les négligiez, ces malheureux, pour nous épargner un instant de souci! comment vont-ils tous?

« Assez bien, ma chère Marguerite, plusieurs sont entrés en convalescence, & la pauvre femme à laquelle vous avez envoyé, ta sœur & toi, une petite caisse de linge, se trouve enfin hors de danger.

— Voilà une excellente nouvelle, cher père, dit la plus jeune des deux sœurs, vous savez combien nous nous intéressons à elle.

— Ma bonne petite Denise, est-il un seul être souffrant & malheureux auquel tu ne t'intéresses pas? s'écria monsieur Norman avec émotion.

Il prit dans les siennes la main de sa plus jeune fille, offrit son bras à l'aînée, & tous trois se mirent à marcher dans le chemin solitaire, tandis que le bidet allait devant, au petit pas & la bride sur le cou.

L'heureuse famille parcourut ainsi près de deux kilomètres. La route unie traversait des prairies en fleurs, le vent du soir faisait onduler les hautes herbes, détachait les chatons dorés des saules, & balançait lentement les rameaux blancs & roses des arbres fruitiers. Lorsque les bruits confus qui s'élèvent dans la campagne par les belles soirées de printemps s'apaisaient pendant quelques minutes, on pouvait entendre la voix lointaine des rossignols perdus dans les taillis d'une petite forêt qu'un ruisseau séparait des prairies. Au-dessus du bois, s'élevait un château de fort belle apparence, sur lequel le soleil couchant jetait comme un voile pourpré.

« Vois, ma sœur, quel brillant tableau, dit mademoiselle Denise en étendant le bras dans la direction de la forêt. »

Marguerite tourna les yeux de ce côté & fit un geste d'étonnement.

« Ah! dit-elle, presque toutes les croisées du château de Serrière sont ouvertes, & de longues spirales de fumée flottent sur le toit. Les maîtres de cette somptueuse demeure seraient-ils arrivés enfin?

— Oui, répondit le docteur, madame Gerbier & ses enfants sont installés depuis lundi dans leur nouvelle propriété, & une société brillante est venue avec eux pendre la crémaillère ce matin ; en traversant le village de Serrière, j'ai rencontré tout ce beau monde.

— La nouvelle châtelaine s'appelle madame Gerbier. sans titre ni particule? demanda Marguerite étonnée ; il me semble qu'on devrait porter un nom plus sonore quand on possède un semblable domaine. »

Monsieur Norman sourit.

« On prétend, dit-il, que c'est aussi l'opinion de madame Gerbier, & qu'il ne faudrait pas la prier longtemps pour la décider à ajouter le nom de Serrière à celui que son mari lui a laissé ; mais ce sont les mauvaises langues qui parlent de la sorte ; &, du reste, si madame Gerbier a quelques petits travers, elle les rachète par une foule de bonnes qualités. C'est une personne distinguée sous tous les rapports & une maîtresse femme ; depuis qu'elle a perdu son mari, elle gère elle-même sa fortune avec beaucoup d'habileté. Elle a fait donner aussi une excellente éducation à son fils & à sa fille.

— De jeunes enfants, sans doute, interrompit Marguerite.

— Point du tout. Mademoiselle Cécile, qui est la cadette, est à peu près de votre âge, mes chères mignonnes, & son frère compte cinq ou six ans de plus qu'elle.

Ici, la route faisait un coude, & soudain, derrière des massifs de lilas blancs, fleuris & embaumés, se montra une jolie petite habitation, bien exposée au midi & située à cent mètres. environ, d'un village appelé Lagny, qui n'était, à vrai dire, qu'un assez pauvre hameau.

« Mes oiseaux envolés, il faut rentrer dans la cage, dit le docteur en se frottant joyeusement les mains, voilà le cher logis.

— Comme il a bonne mine, ce soir, dans sa parure de printemps! » s'écria Denise en jetant un regard ravi sur la maisonnette.

Une porte rustique, ornée de draperies de lierre, séparait la cour du chemin que suivaient les jeunes filles & le docteur. Ceux-ci n'étaient plus qu'à une faible distance de la petite porte, lorsqu'un bruit confus s'éleva derrière eux. Surpris, ils détournèrent la tête. Trois ou quatre dames, un jeune homme & deux vieillards, tous à cheval couraient gaiement sur la route blanche qu'ils occupaient dans toute sa largeur. Nos piétons durent se ranger pour faire place à ces inconnus, & les jeunes filles regardèrent avec étonnement cette brillante cavalcade.

« Mademoiselle Cécile Gerbier, dit tout bas le docteur en indiquant, par une regard furtif un belle personne aux yeux noirs, au teint blanc & rose, qui montait avec beaucoup d'aisance un superbe cheval bai. — Monsieur Armand, son frère, & monsieur Leinau, leur oncle, ajouta-t-il en désignant un jeune homme à l'air doux & bon, & un personnage beaucoup plus âgé qui se tenait sur son quant à soi d'une façon risible.

— Et ces trois autres dames?... fit Denise aussi à voix basse.

— Je ne les connais point, lui répondit son père sur le même ton. »

Tandis que monsieur Norman & sa plus jeune fille échangeaient ces mots, Marguerite éprouvait pour la première fois de sa vie, une souffrance bien cruelle, celle que cause une blessure faite à l'amour-propre. Elle venait de surprendre un sourire moqueur sur les lèvres de ces dames & une expression railleuse sur le visage des cavaliers qui leur faisaient escorte. Ceux-ci paraissaient s'égayer aux dépens du pauvre bidet; celles-là riaient évidemment de la toilette provinciale des deux sœurs & de leurs vastes poches d'où s'échappaient les malencontreux bas de laine. Marguerite, qui les voyait, qui les devinait, pâlissait & rougissait coup sur coup, en cachant sous ses cils abaissés deux larmes de honte & de colère.

La joyeuse Denise n'avait rien remarqué, rien compris. Elle entra dans la cour, en continuant à causer avec son père, & en caressant le cher petit cheval du bout de ses doigts effilés.

Marguerite, peu soucieuse de montrer son trouble, passa devant eux comme une flèche, poussa brusquement le bidet, entra dans la maison, s'élança dans sa chambre, se déchaussa & jeta pêle-mêle dans un coin son ouvrage au tricot & ses bottines de cuir, plus solides & plus épaisses que mignonnes & élégantes.

— L'âne de ce brave homme! murmura-t-elle d'une voix altérée. Oui vraiment, je suis sûre qu'ils ont dit l'âne de ce brave homme. J'ai bien entendu peut-être. Aussi pourquoi mon père choisit-il justement un cheval qui a de longues oreilles? Et pourquoi ai-je choisi, moi, des bottines au milieu desquelles mes pieds se perdent? Ces moqueuses, ces impertinentes regardaient tour à tour ma chaussure & mon tricot & semblaient dire qu'il y avait entre eux une étroite corrélation. Voilà à quoi l'on s'expose en travaillant pour les pauvres, & en se faisant chausser par un cordonnier de village, lorsque l'on pourrait s'adresser ailleurs, sans diminuer beaucoup la somme destinée à être distribuée en aumônes.

« Que dis-tu, ma sœur? demanda Denise qui entrait, tu parles d'aumônes, je crois? »

Marguerite repartit d'une voix aiguë :

— Je dis, ma bonne, qu'il est très-louable de faire l'aumône, mais il ne faut pourtant pas se priver du nécessaire.

— Ce n'est pas à nous, je pense, que s'adresse cette réflexion, répliqua doucement la jeune fille, nous ne nous privons pas du nécessaire en faveur des pauvres, nous le partageons avec eux. »

Marguerite hocha la tête.

« L'âne de ce brave homme, murmurait-elle en brisant sous son pied les aiguilles du tricot. »

II

Dans le hameau de Lagny & dans toute la vallée on appelait monsieur Norman le médecin des pauvres, titre aussi honorable que la profession est peu lucrative. A ce métier, le bon docteur, loin de s'enrichir, se ruinait tout doucement & sans y prendre garde. Donnant donnant, dit le proverbe; cette fois la sagesse des nations avait tort, monsieur Norman donnait & ne recevait pas. Quand il avait sauvé quelque malheureux, il achevait la cure en puisant dans sa bourse, car il savait bien qu'avant de prescrire un régime de convalescent, il fallait lui procurer les moyens de le suivre.

Pour les pauvres, il se privait du nécessaire, sa fille disait cela comme une chose toute simple. Élevée par cet homme de bien, elle avait les mêmes idées que lui.

Ici je m'aperçois que je n'ai point encore présenté à mes lectrices la tante Judith. A vrai dire elle n'était la tante de personne, jamais elle n'avait eu ni neveux ni nièces. Elle était la cousine de madame Norman, au quinzième ou au seizième degré. Elle avait protégé sa jeunesse, ne l'avait point quittée à l'époque de son mariage & l'avait soignée jusqu'à son dernier soupir. A présent, elle protégeait, elle aimait, elle soignait Denise & Marguerite, & celles-ci l'appelaient ma tante parce qu'il fallait bien lui donner un nom.

Aussi longtemps que Judith fut jeune, elle se chargea des plus rudes travaux du ménage, car il n'y eut jamais de servante chez le docteur. C'était un luxe qu'il ne pouvait se permettre, & à présent que la bonne tante Judith avançait en âge & n'avait plus sa vigueur d'autrefois, mesdemoiselles Norman remplissaient elles-mêmes les fonctions les plus humbles & les plus pénibles.

Les deux aimables sœurs étaient dignes de leur père. Elles lui ressemblaient & marchaient sur ses traces; on les voyait courir au chevet des malades, travailler pour les vieillards indigents, soigner & instruire les enfants pauvres. Pour eux, elles se privaient d'une foule de petits objets de toilette. Aussi, leur éloge était dans toutes les bouches & leur nom dans tous les cœurs. On commençait à dire qu'elles ressemblaient bien plus à des anges qu'à de simples créatures mortelles, lorsqu'un petit événement montra combien ces louanges étaient exagérées & prouva que la moindre circonstance peut devenir une pierre d'achoppement pour les faibles & les présomptueux.

Cette pierre d'achoppement se présenta sous la forme d'une invitation à un bal, & elle arriva dans la tranquille maisonnette, comme l'avalanche descend des montagnes, sans être prévue ni attendue.

C'était quelques jours après cette belle soirée de mai durant laquelle les jeunes filles avaient aperçu, pour la première fois, les nouveaux habitants du château de Serrière. Il pleuvait & personne n'avait quitté le logis. Le docteur & ses enfants travaillaient dans leur petit salon, lorsque Judith entra & dit qu'un valet en livrée venait de lui remettre une lettre pour monsieur.

Le docteur ne connaissait guère de valets en livrée à ses malades, il brisa donc l'enveloppe avec un peu d'étonnement.

« Mais ce n'est point une lettre! s'écria Marguerite.

— Non, dit-il, c'est une invitation de madame Gerbier; elle nous prie d'aller passer au château la soirée de jeudi prochain, & elle nous avertit gracieusement qu'on dansera. »

Un silence profond accueillit ces paroles, les deux jeunes sœurs avaient tressailli & rougi; elles étaient à la fois heureuses & inquiètes, & elles ne songeaient point à cacher leur émotion.

« Pour que madame Gerbier pense à vous, mes enfants, il faut qu'il y ait à Serrière une grande disette de danseuses, leur dit monsieur Norman sur le ton de la plaisanterie. »

Marguerite baissa les yeux & Denise s'écria :

« Que ce doit être joli un bal!

— Hum, pas trop, fit le docteur, qui prévoyait ce qui allait suivre.

— Oh! papa... reprit la jeune fille d'un air étonné & suppliant.

— Mais, répliqua Marguerite, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir là-dessus.

— Comment cela? lui demanda son père.

— Eh! dit-elle, je ne présume pas que nous répondrons à l'aimable invitation de madame Gerbier par un refus que rien ne motiverait. »

Le docteur se mit à rire.

« Parles-tu sérieusement? dit-il.

— Mais sans doute, cher père.

— Jamais nous n'avons eu moins envie de plaisanter, ajouta Denise. »

Monsieur Norman hocha la tête.

« Mes enfants, dit-il, pour aller à ce bal, il faudrait faire certaines dépenses que nous ne pouvons nous permettre, en ce moment surtout. Une autre fois, l'été prochain, par exemple, je vous conduirai au château de Serrière; mais vous n'ignorez point que cette année nous sommes forcés de vivre d'économie. L'hiver a été mauvais, nous nous sommes endettés.

— Parce que nous avons payé des mémoires fabuleux au boulanger & au marchand de bois, murmura Marguerite. »

Denise tressaillit.

« Oh! ma sœur, dit-elle, ne le regrette pas, c'était pour les pauvres.

— Pour les pauvres soit, répliqua la jeune fille, il n'en est pas moins vrai qu'à cause d'eux nous nous privons de tout plaisir.

— Je voudrais de grand cœur vous procurer

celui-ci, dit le bon père, mais je n'en vois pas la possibilité. Deux toilettes de bal, ce serait une dépense exorbitante. S'il n'en fallait qu'une... peut-être... Il est vrai, ajouta-t-il, avec hésitation que Denise est bien jeune encore pour faire son entrée dans le monde.

— Oh! non, non, je n'irai pas sans ma sœur, interrompit Marguerite.

— N'en parlons donc plus, » lui dit le docteur.

III

Mesdemoiselles Norman n'avaient point d'amies de leur âge, elles n'étaient en relations suivies qu'avec une seule personne, une dame fort respectable, veuve, sans enfants & assez riche pour être à même de faire beaucoup de bien. On l'appelait madame Lanoix. Elle habitait, à l'autre extrémité du village, une très-ancienne maison qui ressemblait tout à fait à une ferme, quoiqu'on lui donnât le nom pompeux de château. Ce château de Lagny avait été jadis la demeure des tenanciers des marquis de Serrière; c'est assez dire qu'il n'avait rien de somptueux.

Madame Lanoix s'était liée avec les filles du docteur à l'occasion d'œuvres de bienfaisance qu'elles accomplissaient en commun, & monsieur Norman avait vu avec plaisir les rapports qui s'établissaient entre ses enfants & une personne aussi estimable. Le lendemain du jour où le message de madame Gerbier causa une si vive surprise aux paisibles habitants de la jolie maisonnette, Denise alla faire une promenade avec madame Lanoix. Marguerite, retenue au logis par les soins du ménage, n'accompagna point sa sœur. Celle-ci, dont l'amour-propre était flatté, ne manqua pas de parler à sa vieille amie de l'invitation de la châtelaine de Serrière.

« Sans doute madame Gerbier vous a fait une visite? demanda madame Lanoix.

— Non, pas jusqu'à présent, balbutia Denise.

— En ce cas, reprit la vieille dame, aucun motif de convenance ne peut vous engager à aller chez elle.

— Aussi mon père a décidé que nous n'irions pas, dit la jeune fille en soupirant.

— Il a eu parfaitement raison, répliqua madame Lanoix du ton le plus calme.

— Je croyais que toutes les jeunes personnes allaient au bal, fit Denise avec une légère impatience.

— Oui, presque toutes; mais en général elles ont assez de bon sens pour rester dans leur sphère & pour ne point chercher ces plaisirs hors de leur société.

— Je ne pense pas que madame Gerbier dérogerait en nous admettant dans la sienne, reprit Denise piquée.

— Non certes, & ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je vous fais simplement observer, ma chère mignonne, que nous ne gagnerons jamais rien à fréquenter des gens qui n'ont point nos goûts, nos habitudes, notre manière de vivre.

Une jeune personne ne sera pas complètement heureuse au bal s'il doit en résulter quelque privation pour elle & pour les siens; elle y éprouvera de véritables regrets, si elle est obligée d'acheter cette distraction par une épargne sordide. »

Denise embrassa sa vieille amie, la remercia de ses conseils & revint chez elle plus calme & plus courageuse. Marguerite, qui l'attendait auprès de la petite porte verte, la conduisit sous l'ombrage du vieux marronnier & lui dit gaiement :

« Ma sœur, voici une bonne nouvelle : je viens de causer avec papa; il est très-vrai qu'il ne peut pas faire la dépense qu'exigeraient nos toilettes de bal, mais il ne refusera pas de nous conduire chez madame Gerbier, si nous achetons nous-mêmes nos parures.

— Où prendrons-nous de l'argent? demanda Denise.

— Ici, répliqua Marguerite en sortant de sa poche une bourse assez bien remplie.

— Que dis-tu? s'écria Denise. Cet argent que nous avons gagné en travaillant pour un magasin de lingerie, ne nous appartient pas, si je puis m'exprimer ainsi.

— Tu plaisantes? fit Marguerite en relevant la tête.

— Non pas. Il a été convenu entre nous, tu le sais bien, qu'avec cette somme nous achèterions des vêtements aux pauvres petits enfants qui doivent faire leur première communion à la fin de ce mois. »

Marguerite rougit beaucoup & cacha ses joues empourprées sur l'épaule de sa sœur en murmurant :

« Nécessité n'a pas de loi & charité bien ordonnée...

— De grâce, interrompit Denise, laisse ces proverbes, & ne parle pas ainsi de la charité, cette vertu divine qui, jusqu'à présent, a fait le bonheur de notre vie. »

Marguerite essuya une larme.

« Ainsi, dit-elle, tu refuses de dépenser cet argent?

— Oui, s'écria Denise, je refuse de gaspiller l'argent, je refuse d'aller au bal, je serais désolée d'y paraître.

— Quoi, sérieusement, ma sœur?... Oh! du moment que ce ne serait pas pour toi une distraction, je comprends que tu ne viennes point chez madame Gerbier. Mais écoute, je ne suis pas aussi frivole que tu le crois peut-être & si je désire vivement d'aller à ce bal, c'est surtout à cause de notre père. »

Denise ne put s'empêcher de rire.

« Oui, répéta Marguerite, à cause de notre bon père. Je viens d'avoir avec lui une longue conversation, & j'ai vu qu'il serait heureux de passer quelques heures au milieu d'une société choisie. Pour un homme aussi distingué, il est triste de ne voir, de ne fréquenter que de grossiers paysans. Il n'est pas né à Lagny, lui; il n'a point passé sa première jeunesse dans cette solitude. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il est venu se fixer dans ce village; il avait habité Paris, il a connu le monde & ses plaisirs.

— J'ignore s'il les a connus, mais je suis sûre qu'il ne les a jamais regrettés, fit observer Denise.

— C'est possible. Cependant songe combien il serait avantageux pour lui d'aller quelquefois au château de Serrière. Certainement on doit rencontrer chez madame Gerbier tout ce que la vallée renferme de gens dits comme il faut. Ces personnes feraient connaissance avec papa, elles apprécieraient son mérite & le choisiraient pour médecin. Nous en retirerions honneur & profit. Les pauvres mêmes y trouveraient leur compte & cette dépense qui t'effraie tant serait en réalité de l'argent placé à gros intérêt. »

Denise, qui aimait tendrement sa sœur, n'eut pas le courage de la contredire.

« Eh bien! va au château, lui dit-elle.

— Sans toi? demanda Marguerite

— Oui, sans moi, car ma résolution est bien prise, je n'irai pas.

— Comme tu voudras, murmura Marguerite; si tu n'aimes point le bal, je ne prétends pas te contraindre. D'ailleurs, papa l'a dit, tu es bien jeune encore pour aller déjà dans le monde. — Et, ajouta-t-elle en rougissant de nouveau, tu me permets de puiser dans cette bourse?

— La moitié de l'argent t'appartient, & le reste suffira, j'espère, pour vêtir nos petites protégées, répliqua simplement Denise. »

Sept jours après, le bidet, attelé à une voiture des plus rustiques, conduisait monsieur Norman & sa fille aînée au château de Serrière. Ce petit cheval aux longues oreilles avait failli troubler la joie de Marguerite, il lui déplaisait d'arriver chez madame Gerbier dans un semblable équipage; mais sa toilette était si fraîche, ses espérances si vives, si enivrantes, ses chimères si delicieuses que tout cela réuni l'empêcha de se mettre martel en tête à propos du bidet. Madame Lanoix vint passer la soirée avec Denise; elle eut le talent d'occuper, d'amuser, de distraire la courageuse jeune fille, & celle-ci n'éprouva pas le moindre regret.

Le lendemain, Marguerite, radieuse & ressentant plus de surexcitation que de fatigue, ne pouvait se taire sur ce qu'elle avait vu, entendu & fait dans ce bienheureux château.

« J'ai dansé le second quadrille avec monsieur Armand, disait-elle, & mademoiselle Cécile m'a fait asseoir à ses côtés & m'a comblée de prévenances.

— En revanche, monsieur Leinau nous a regardés du haut de sa tête, ajoutait malicieusement le docteur.

— Oh! papa, qu'importent les grands airs de M. Leinau? Il n'est pas le maître au logis, j'imagine &, s'il nous a montré son orgueil de parvenu, sa sœur, madame Gerbier, nous a fait un accueil charmant. Ma chère Denise, tu ne saurais t'imaginer combien elle a été bonne, aimable, affectueuse. Il paraît qu'on lui a beaucoup parlé de nous & qu'on lui a raconté des choses...

— Quelles choses? demanda naïvement Denise.

— Quoi! tu ne comprends pas? On lui a dit que papa nous a appris à aimer les pauvres, les malades. les êtres malheureux & opprimés, &, avec une délicatesse extrême, elle a fait à cela de fines allusions.

— Combien tu devais souffrir! s'écria Denise.

— Moi! pourquoi donc? J'étais confuse, je rougissais; j'éprouvais une sensation toute nouvelle, mais certes elle n'avait rien de commun avec la souffrance. Au contraire, le murmure de louanges qui s'élevait autour de moi, me faisait battre le cœur délicieusement. Mais il faut croire que je paraissais bien intimidée, car la maîtresse du château me compara à une petite marguerite des champs qui se cache dans l'herbe. Je ne te dirai pas que j'ai été accablée d'invitations, c'était tout naturel; mais sache que, pour compléter mon triomphe, quelques personnes m'ont regardée d'un œil d'envie.

— Pour compléter ton triomphe! interrompit Denise. Oh! ma sœur, que dis-tu? »

Marguerite éclata de rire.

« Eh! mon enfant, s'écria-t-elle, il ne faut pas prendre cet air consterné parce que trois ou quatre dames ont jugé à propos de se pincer les lèvres tandis que l'on me comblait de louanges. Ces frondeuses examinaient ma toilette & avaient grand désir de la trouver ridicule. Mais elles ne le pouvaient pas: aussi je riais sous cape & je leur disais à part moi: vous ne me tournerez pas en dérision, ce soir, mon costume a été fait d'après les derniers patrons & les plus nouvelles gravures d'un journal de modes, il n'a rien de provincial; quant à ma chaussure, elle peut, je crois, soutenir la comparaison avec la vôtre. Et, fièrement, je leur laissais voir ma patte blanche, car j'avais remarqué qu'aucune des danseuses n'avait un pied plus petit & un soulier plus mignon. Oh! j'étais bien vengée!

— De quoi, ma sœur? demanda ingénûment Denise.

— Du bas de laine, » répliqua Marguerite en éclatant de rire.

Sa sœur étonnée la regarda.

« Le bal lui a tourné la tête, » dit le docteur.

Denise ne répliqua pas. Dans cette coquette & railleuse jeune fille elle ne reconnaissait plus sa chère Marguerite, si grave, si modeste, si sérieuse.

« Oui, mon enfant, reprit la belle mondaine

avec volubilité, ma pauvre petite robe de tulle a obtenu un succès complet. Mademoiselle Cécile m'a demandé si c'est par le télégraphe que les modes nouvelles arrivent à Lagny, & une dame, qui ne dansait pas, a dit au moment où je passais devant elle : Blanche & légère comme un fil de la Vierge. — Car j'étais si heureuse que mes pieds ne tenaient plus au parquet.

« Cette jeune personne, avec son costume vaporeux & diaphane, paraît danser au milieu d'un nuage. »

A cela monsieur Armand Gerbier a répondu d'une voix grave :

« Il est tout simple que les anges soient environnés de nuages »

Oui, il a dit cela, & pourtant il ne se doutait guère que je l'entendais.

Denise regardait sa sœur d'un air stupéfait. Quoi! la sage, l'humble Marguerite répétait sans rougir les louanges les plus hyperboliques qu'on lui avait adressées!

« Je ne te reconnais plus! s'écria la pauvre petite fille.

— N'est-ce pas? reprit la belle vaniteuse, n'est-ce pas qu'en une seule nuit j'ai beaucoup changé? Je suis étonnée moi-même de me trouver un aplomb, une assurance que je n'avais point hier; mes idées se sont développées, je pense, à une foule de choses qui auparavant ne m'occupaient pas. Ah! le monde est un grand magicien.

— Il me fait peur, repartit Denise.

— Enfant, on voit bien que tu ne le connais point. Si tu avais voulu m'accompagner au château, tu parlerais tout différemment.

— Je ne crois pas, murmura la jeune fille en secouant sa tête blonde.

— Mais si, obstinée que tu es! Ne comprends-tu donc pas que depuis hier au soir je vis comme dans un rêve enchanté? »

Denise soupira, tandis que Marguerite fredonnait un motif de valse & se demandait si elle porterait des fleurs bleues ou des rubans roses dans ses cheveux, la première fois qu'elle irait au château.

IV

Madame Gerbier avait effectivement témoigné au docteur Norman la plus haute estime & à Marguerite la plus affectueuse bienveillance. Depuis qu'elle habitait Serrière, elle entendait parler avec éloge, je dirai même avec admiration, de cette famille si unie & qui donnait un si bel exemple de dévouement; on lui avait vanté les qualités heureuses des deux jeunes filles, & il lui semblait que Cécile rencontrerait difficilement des amies plus charmantes & plus vertueuses. De son côté, mademoiselle Gerbier avait ressenti une sympathie réelle pour la jolie Marguerite, & un vif désir d'entrer en relation avec Denise. Aussi, quelques jours après le bal, elle vint, accompagnée de son institutrice, faire une visite aux deux sœurs, qui la reçurent avec une légère émotion & un grand plaisir.

Cécile était une bonne jeune fille, simple & sans prétention, instruite & modeste, spirituelle & naïve. Elle tenait beaucoup de sa mère, gracieuse & indulgente personne, & fort peu de son oncle, dont la fierté n'était pas soutenable. La sauvage petite Denise ne put recevoir froidement les avances que lui faisait cette aimable enfant, & peu à peu elle se laissa apprivoiser.

Tout en causant avec un doux abandon, mademoiselle Gerbier établissait presque involontairement une comparaison entre les deux sœurs. Celles-ci se ressemblaient beaucoup, je l'ai dit; néanmoins, en les étudiant de près, on découvrait de l'une à l'autre des différences notables. Denise avait un charme discret & voilé, Marguerite une grâce plus piquante; l'une attirait l'attention par son éclat & sa vivacité, l'autre plaisait par la douceur exquise de sa physionomie. Marguerite avait un esprit vif & brillant qu'elle montrait volontiers. Denise possédait une sensibilité remarquable, une délicatesse excessive de pensées & de sentiments, mais elle cachait avec soin ces dons intérieurs. Ce fut Denise surtout qui plut à mademoiselle Gerbier.

Elle pria les deux jeunes filles de lui faire le plaisir de passer au château la journée du lendemain. Une société assez nombreuse devait se réunir à Serrière, & madame Gerbier se proposait de procurer à ses hôtes des distractions variées.

Marguerite & Denise remercièrent avec effusion leur aimable visiteuse; mais, n'osant prendre sur elles d'accepter son invitation, elles jetèrent un regard suppliant au bon docteur. Celui-ci ne pouvait répondre par un refus, il accepta donc; mais dès que mademoiselle Gerbier eut quitté la maison, il dit à ses filles d'un ton grave & presque triste :

« Mes enfants, je suis aussi faible que vous. Nous nous engageons dans une voie dangereuse. Où tout cela nous conduira-t-il? Vraiment, il me tarde que madame Gerbier n'habite plus Serrière.

— Ce sera bientôt, fit observer Marguerite avec un soupir. Mademoiselle Cécile m'a dit l'autre jour que toute sa famille retournera à Paris à la mi-octobre. »

Le docteur ne répondit point; il brisa la bande d'un journal & se mit à lire. Les jeunes filles qui raccommodaient le linge du ménage lorsque Cécile était entrée, furent obligées de reprendre leur aiguille; mais, pour la première fois, elles travaillaient sans goût & sans application. Elles étaient distraites, agitées, préoccupées; elles songeaient à la toilette qu'il leur faudrait faire le lendemain, & elles se disaient que mademoiselle Gerbier les avait prises bien au dépourvu. Plusieurs objets,

presque indispensables, leur manquaient. Où & comment se les procurer? en avaient-elles le temps d'ailleurs?

Craignant que le docteur ne devinât le sujet de leurs préoccupations, elles gardaient un silence obstiné & se contentaient d'échanger entre elles des regards inquiets; mais elles frémissaient d'impatience & donnaient la torture à leur esprit, sans parvenir à résoudre la terrible question. Enfin monsieur Norman se leva & descendit au jardin; aussitôt ces demoiselles, laissant leurs raccommodages, coururent ouvrir les armoires & faire une revue de leurs modestes parures.

Après avoir hésité longtemps, elles donnèrent la préférence à des robes de mousseline à pois roses, qu'elles ne portaient que dans les grandes circonstances. Si l'étoffe n'était pas nouvelle, la façon avait une élégance séduisante. Les chapeaux, au contraire, n'étaient pas à la dernière mode, mais ceci ne pouvait inquiéter d'aussi habiles ouvrières. Lorsque leurs chiffons n'étaient pas entièrement défraîchis, elles savaient bien les mettre au goût du jour. Pour repasser les robes & garnir les chapeaux, quelques heures suffisaient; mais malheureusement ce n'était pas tout. Elles n'avaient que des ombrelles fanées, tachées, & des chaussures trop rustiques pour figurer avec les jolis costumes blancs & roses, si frais & si légers.

« Mieux vaut ne pas aller à Serrière que de s'exposer aux traits du ridicule, déclara Marguerite. Après le succès inespéré que j'ai obtenu jeudi soir, il me serait trop pénible de revenir cette fois avec ma courte honte.

— Que faire alors? » murmura Denise en lissant son ombrelle, comme si elle eût espéré de pouvoir lui rendre quelque fraîcheur.

Marguerite inclina la tête d'un air pensif.

« Ma sœur, j'ai une idée, s'écria-t-elle tout à coup. Le facteur de la poste, qui va chaque soir chercher les dépêches à la ville, ne partira pas avant la nuit tombée & sera de retour demain au lever du soleil.

— Sans doute, répliqua Denise, mais quel rapport?...

— Un très-grand rapport. J'irai chez cet homme & je le chargerai d'acheter tous les chiffons dont nous avons besoin. Dieu merci, il y a encore de l'argent dans notre petite bourse.

— Non, Dieu merci! il n'y en a plus! s'écria Denise, heureuse de n'être point exposée à la tentation. Les vêtements des jeunes communiantes sont achetés & payés. »

Marguerite se mordit les lèvres.

« Eh bien! dit-elle, apprêtons les robes & les chapeaux, &, pour le reste, confions-nous à la sagesse du proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre. »

Elles se mirent à l'ouvrage, &, cette fois, avec un zèle exemplaire. Mais la tâche, fort longue, n'était pas terminée encore lorsque monsieur Norman rentra. Il trouva le logis dans un désordre complet. Les jeunes filles s'étaient installées dans la salle à manger. Les tables & tous les meubles étaient encombrés de chiffons. Elles en avaient mis partout, étant si pressées! Les jupes bouffantes, les rubans, les résilles, les fers à repasser ne laissaient aucune place à la vaisselle. Un petit chapeau à longue plume noire coiffait une soupière antique, & un bouquet de fleurs artificielles était planté dans le goulot d'une bouteille.

Monsieur Norman ouvrit de grands yeux, on ne l'avait point habitué à de pareils spectacles.

« Eh bien, mes enfants, dit-il, nous allons dîner, je pense.

— Déjà? s'écria Denise.

— Mais l'heure est sonnée depuis longtemps, répliqua le bon père du ton le plus calme.

— En vérité? dit Marguerite. Nous sommes un peu en retard, » ajouta-t-elle avec inquiétude.

Les deux jeunes filles avaient complètement oublié qu'on dût dîner ce soir-là.

« Mais je suppose que la bonne tante Judith est occupée dans sa cuisine, » reprit monsieur Norman.

Ces demoiselles ne répondirent pas; elles savaient bien que Judith ne pouvait être dans sa cuisine puisqu'elles venaient de l'envoyer chez le mercier du village pour faire quelques achats.

« Hâtez-vous, mes anges, car j'ai grand appétit, dit le docteur, qui s'approcha d'une table & souleva, avec une certaine brusquerie, les jupes fraîchement repassées.

— Vous cherchez quelque chose, papa? lui demanda Marguerite en regardant sa robe d'un air inquiet.

— Oui, dit-il, je voudrais mon journal. Mais comment le retrouver au milieu de tout ce désordre? une chatte n'y retrouverait pas ses petits.

— Votre journal, cher père! Mais vous l'avez lu.

— Pas entièrement, ma fille.

— Oh! vraiment? Moi qui croyais... Ne vous fâchez point, papa, j'ai pris le journal pour tailler un patron.

Monsieur Norman réprima un geste d'impatience.

« Heureusement, dit-il, que nous n'irons pas à Serrière tous les jours. »

Marguerite s'élança dans la cuisine, alluma les réchauds & se mit en devoir d'apprêter un repas quelconque.

« Ma tante Judith, nous sommes bien en retard aujourd'hui, dit-elle à la bonne femme qui rentrait.

— Point, répliqua celle-ci, je vais préparer un tôt-fait.

Le tôt-fait était le triomphe de Judith & aussi son secret. On ne saurait expliquer en quoi consistait cette préparation culinaire; comme Protée, elle changeait de forme selon les circonstances. Tantôt potage & tantôt entremets, elle arrivait toujours à point nommé, &, grâce à cette pré-

cieuse ressource, Judith n'était jamais prise au dépourvu.

Pendant que sa sœur & la vieille paysanne réparaient le temps perdu, Denise courait à la basse-cour & revenait avec une provision d'œufs frais. Au moment où elle passait auprès de la porte verte elle aperçut madame Lanoix qui rentrait au village. Elle salua gaiement la bonne vieille dame, qui s'arrêta & lui dit :

« J'ai fait une petite promenade dans la campagne & j'espérais vous rencontrer. Ne m'aviez-vous pas dit que vous iriez porter quelques provisions à cette famille si pauvre, qui habite la cabane en ruines, au pied de la colline ? »

Denise rougit.

« Nous avons oublié, dit-elle, ou plutôt le temps nous a manqué. Nous sommes surchargées d'occupations.

— Vraiment ? qu'est-il donc arrivé ? »

En quelques mots la jeune fille lui conta tout : la visite de Cécile, la partie projetée, la maison en désordre.

Madame Lanoix écouta d'un air sérieux & lui dit :

« Vous m'affligez, chère enfant, je vous croyais plus raisonnable. Vous m'aviez promis de résister à ces tentations séduisantes.

— Que voulez-vous dire, madame? demanda Denise subitement alarmée. J'ai promis de ne point aller au bal, mais, cette fois, il ne s'agit que d'une simple visite.

— On ne doit pas s'abstenir seulement des plaisirs coûteux, lorsqu'on se trouve dans votre position, répliqua la vieille dame. De même qu'il y a des distinctions pour tous les âges, il y en a pour toutes les classes de la société, & celles qui conviennent à l'une ne conviennent pas toujours à l'autre. Quand on se trouve dans votre situation, ma chère mignonne, on doit ménager le temps aussi bien que l'argent. Si vous passez des jours entiers dans l'oisiveté, votre famille & les pauvres en souffriront.

— Une fois n'est pas coutume, balbutia Denise.

— Ah ! chère enfant, ne cherchez point à vous abuser ; vous savez bien que vingt, que quarante autres invitations vont succéder à celle-ci, & qu'ayant accepté aujourd'hui vous accepterez toujours. Lorsque vous vous serez lancée dans ce tourbillon, vous ne reviendrez point sur vos pas. Que gagnerez-vous à fréquenter des gens fort au-dessus de vous par le rang & la fortune ? des déceptions, des mortifications, des railleries. Et, quand la famille Gerbier aura quitté Serrière, quand vous vous retrouverez dans la solitude, votre existence, si simple, si laborieuse, vos travaux, vos distractions ne vous plairont plus ; vous considérerez d'un œil de dédain les choses que vous aimez aujourd'hui ; vous regretterez amèrement ces fêtes bruyantes, ce monde brillant, ces plaisirs payés si chèrement; &, pour comble de chagrin, l'aisance, l'ordre, le bien-être auront disparu de votre logis; la plus affreuse misère se sera introduite chez vos pauvres, que, forcément, vous aurez négligés. Ceux qui vous bénissent à présent vous diront alors : Il valait mieux nous abandonner dès le principe à notre malheureux sort, que de nous tendre la main pour nous repousser ensuite. »

La jeune fille essuya quelques larmes & s'écria d'un ton résolu : « Je vous remercie, madame, & je suivrai vos conseils. »

Pendant le dîner, Denise déclara tout haut qu'elle avait changé de détermination & qu'elle n'irait pas le lendemain chez madame Gerbier.

« Quel singulier caprice ! s'écria Marguerite avec humeur.

— Ne la tourmente point; elle a raison & je l'approuve, repartit monsieur Norman.

— Mais, papa, puisque nous avons promis à mademoiselle Cécile.

— Eh bien ! je te conduirai chez mademoiselle Cécile, cela suffira, je pense.

Le lendemain, Denise aida sa sœur à faire sa toilette. Elle vit avec surprise cette mondaine & coquette Marguerite ouvrir une armoire & exhiber une ceinture de taffetas rose de la nuance de sa robe, une ombrelle charmante & de petits souliers mignons, bien assortis à ce costume pimpant.

« Où donc as-tu découvert tout cela ? s'écria Denise.

— Mais tu le sais bien, repartit négligemment Marguerite, je suis allée hier au soir chez le facteur pour lui donner mes ordres.

— Tu avais de l'argent ? »

Marguerite éclata de rire.

« A t'entendre, on croirait, dit-elle, que les marchands de M... ne font crédit que de la main à la bourse aux filles du docteur Norman. »

Michel AUVRAY.

(*La suite au prochain numéro.*)



LA ROUTE

Ce qui fait que je rêve ici de longues heures,
Ce n'est pas le grand bois où mugissent les vents,
Ni les dômes lointains, fastueuses demeures,
Où sont couchés les morts, où passent les vivants.

C'est ce petit chemin qui sillonne la plaine,
Et grimpe la colline & se perd dans le bois;
Un invincible attrait sans cesse m'y ramène;
Où va-t-il? à le suivre il ferait bon, je crois.

O ruban qui fascine, ô route que prolonge
Cet œil intérieur qui n'a pas d'horizon,
Vague et douce promesse où le rêve se plonge,
Sentiers, chemins perdus tapissés de gazon!

D'où vient donc que sur vous notre regard s'attache,
Et qu'aurons-nous au loin qui ne soit point ici?
Où sont ces paradis que l'horizon nous cache?
O chemins, qu'avons-nous à vous aimer ainsi?

C'est que l'œil est avide & que l'âme est profonde;
C'est que rien n'est si beau que ce qu'elle a rêvé.
C'est que l'homme ici-bas s'en va, cherchant un monde,
Et depuis six mille ans jamais ne l'a trouvé.

MARIE-JENNA.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ce matin, ma bonne Jeanne, je pensais à toi & j'allais commencer à t'écrire, quand je reçus de mon amie, madame R..., le petit billet suivant :

« Il faut absolument, ma chère Florence, que vous trouviez moyen de me consacrer quelques instants aujourd'hui. On m'a prêté, pour jusqu'à demain, un livre précieux que je tiens à vous faire voir. Mille amitiés. »

Rien ne me retenait en ce moment au logis ; je mis mon chapeau, & , un peu intriguée de savoir quel pouvait être ce précieux volume que voulait me montrer madame R... — on est femme ou on ne l'est pas ! — je me rendis en toute hâte chez elle.

— C'est sans doute, me disais-je en chemin, quelque ouvrage ancien, quelque édition, rare de nos jours, ou même un de ces manuscrits, curieusement enluminés par la patience d'un bénédictin. M. R... est très-amateur de ces sortes de choses, — un goût très-désastreux quand on n'a pas à son service la fortune qui permet d'y donner carrière! — Ou bien, ce pourrait être encore un de ces

splendides volumes si magnifiquement illustrés par la typographie moderne... ou bien...

Tout en me creusant ainsi la tête, je marchais... Les courses ne sont pas bien longues dans notre petite ville! mais quand j'arrivai, chez madame R..., mon imagination ayant fait plus de chemin que mes jambes, je me trouvai transportée dans un pays si merveilleux, que je faillis tomber de mon haut en ne lui voyant entre les mains... qu'un livre de cuisine!

C'est-à-dire, non, pas un livre de cuisine, bien qu'il contienne un assez long chapitre sur cette branche utile du gouvernement domestique, mais une sorte de recueil, de manuel de recettes, de procédés sur tout ce qui concerne l'économie intérieure, l'office, la cave, le cellier, le potager, le jardin, l'hygiène de la famille; quelque chose de pratique, en un mot, à cent mille lieues des hauteurs artistiques, où ma folle tête m'avait menée. Un trésor aussi en résumé, *le Trésor des ménages* (1), dont j'eusse dû, mieux que personne, apprécier la valeur, moi qui suis sans cesse obligée, par mes modiques ressources, de viser à l'économie la plus stricte.

J'eus bientôt pris mon parti de ma déconvenue & ce fut tout en riant que je la racontai à madame R...

— Eh mais, me dit-elle, il n'est pas aussi anti-artistique que vous semblez le supposer, mon livre! Il a même fourni à mon mari trois ou quatre procédés bien faciles qui l'ont plongé dans le ravissement : 1° la manière de nettoyer les tableaux anciens & les dorures ternies ; 2° un moyen de restaurer les médailles antiques; 3° un autre pour ôter les taches d'encre sur les estampes, gravures, etc. ; 4° la recette pour reproduire immédiatement ces mêmes estampes, gravures, portraits, etc.; enfin la façon de faire ressortir les écritures usées par le temps, secret bien utile à connaître pour les vieux papiers d'affaires & de famille.

— Tous ces procédés, en effet, sont précieux, ma chère amie, & je vous en demanderai même la copie pour mon père, qui s'intéresse fort, ainsi que M. R..., à toutes les choses de jadis. Mais moi, qui ne suis qu'une humble petite ménagère, j'eusse mieux aimé, je vous l'avoue, — une fois ma déception acceptée, — y trouver la solution d'une foule de problèmes d'intérieur que je ne puis parvenir à résoudre à moi toute seule.

— Lesquels, s'il vous plaît? je gage que mon livre vous aidera...

— D'abord, dis-je avec volubilité, je suis assez sotte pour ne pas savoir traduire les anciennes mesures & les anciens poids usités dans le ménage en mesures & en poids nouveaux, & cela m'embarrasse continuellement dans l'interprétation des recettes que je veux exécuter. Ensuite, je n'ai pas encore trouvé de bon moyen pour enlever les taches d'huile que ma petite étourdie de bonne fait journellement sur mes planchers. J'ai des ciseaux d'acier complètement rouillés que je voudrais bien dérouiller. L'huile de mes lampes fume, & je me demande vainement comment parer à cet inconvénient; les verres cassent, & je ne puis découvrir un marchand qui en vende de solides. Les travaux de ménage gercent & abîment mes mains, à la blancheur desquelles j'ai la faiblesse de tenir beaucoup; & ne possedant pas les moyens d'acheter continuellement des pâtes, glycérines, cold-cream, etc., je me désole de les voir rester rouges.

— Ma chère, ma chère, arrêtez-vous, je vous en prie, s'écria madame R..., qui feuilletait avec acharnement *le Trésor des ménages*, tandis que je parlais. Jamais je ne viendrai à bout de me rappeler tout ce que vous désirez savoir! Hum, le tableau des poids & mesures d'autrefois, comparé aux mesures de ménage nouvelles, d'abord. Voici justement notre affaire :

La *livre*, qui valait 16 *onzes*, vaut aujourd'hui 1/2 *kil* ou 500 *grammes*.

L'*once*, qui valait 8 *gros*, vaut maintenant environ 30 grammes.

Le *gros*, 3 *scrupules* ou 4 grammes.

Le *scrupule*, 24 *grains* ou 1 gramme 24 centigrammes.

Le *grain*, 5 centigrammes.

La *pinte* est à present le *litre* & pèse 1 kilogramme.

La *chopine*, 1 *demi-litre*, pèse 500 grammes.

Le *demi-setier*, quart de litre, 250 grammes.

Le *verre*, 100 à 125 grammes.

La *cuillerée à bouche*, 15 grammes.

La *cuillerée à café*, 4 grammes.

La *goutte*, 5 centigrammes.

La *poignée* est ce qu'on peut tenir dans la main.

La *pincée*, ce qu'on peut prendre avec l'extrémité des trois premiers doigts.

— Impossible d'être plus explicite, m'écriai-je joyeuse. Voilà qui va désormais bien me simplifier la besogne!

— Maintenant, interrompit madame R..., au procédé pour enlever les taches d'huile : « Frottez fortement toute la place où l'huile est tombée avec un morceau de savon, puis prenez de la forte eau-de-vie & lavez-en bien toute la tache, en frottant avec une brosse, ensuite prenez de l'eau bouillante & lavez de nouveau les taches en frottant encore avec la brosse & en enlevant l'eau avec une éponge ou avec du vieux linge. Cette recette est *immanquable*.

— Je l'essaierai en rentrant...

— Manière de dérouiller le fer ou l'acier : « Frottez-le avec un linge mouillé dans de l'huile de tartre, ou bien encore couvrez-le d'huile, frottez-le fortement sans l'essuyer, et laissez deux jours ainsi ; alors prenez de la chaux vive réduite en

(1) *Le Trésor des Ménages*, par l'abbé Petitporison. Deuxième édition, chez Ch. Douniol, libraire éditeur, 29, rue de Tournon. Un fort volume, prix : 2 francs.

poudre fine & frottez-en l'objet jusqu'à ce que la rouille disparaisse. »

— Mais c'est le livre universel que votre livre!

— Chut! écoutez & profitez encore de ceci: « Pour faire durer l'huile dans les lampes & lui ôter cette fumée épaisse, nuisible à la vue, à la poitrine & à la propreté des appartements, faites fondre dans un verre d'eau autant de sel qu'il en peut contenir & trempez-y vos mèches de lampe, que vous ferez bien sécher avant de vous en servir. On verse ensuite de cette eau salée & de l'huile à parties égales dans une bouteille qu'on agite bien pour les mêler ensemble & on en garnit les lampes avec les mèches préparées. C'est des huiles de lin, de navette ou de colza qu'il s'agit ici, mais on peut éprouver la recette avec d'autres huiles. »

— C'est bien facile, &...

— Silence, vous dis-je! Voici le moyen d'empêcher les verres de ces mêmes lampes de casser: « Ce moyen fort simple & très-efficace consiste à envelopper les verres de papier & d'un peu de foin, & de les déposer dans un vase plein d'eau qu'on place sur un fourneau allumé, où on les laisse jusqu'à ce que l'eau, après avoir bouilli, soit tout à fait refroidie; on retire alors les verres, suffisamment recuits pour l'usage, on les essuie & on les met en réserve. »

— Je n'ose plus dire un mot! Pourtant je voudrais bien savoir...

— La recette pour vous blanchir économiquement les mains, n'est-ce pas, petite coquette? acheva madame R. en souriant. La voici: « Faites cuire des pommes de terre, les plus blanches & les plus farineuses que vous pourrez trouver; pelez-les, écrasez-les bien & délayez-les avec un peu de lait. La pâte d'amandes n'est pas meilleure. »

— Oh! un million de fois merci, ma chère amie! m'écriai-je en embrassant l'obligeante femme.

— Vous voyez, j'ai trouvé dans mon livre — & sans chercher beaucoup! — la solution de tous vos embarras...

— Oui, oui, c'est une merveille, que ce livre... mais il me manque encore les recettes artistiques pour mon père?...

— Je vous les copierai & vous les enverrai une autre fois, car aujourd'hui... j'entends mon mari qui rentre...

— Et je vous ai mise en retard pour son déjeuner! Recevez-en toutes mes excuses, chère madame R....

De mon côté, me voilà quelque peu en défaut aussi, & mon seigneur & maître va peut-être être forcé de m'attendre pour se mettre à table, ce qui n'est guère convenable, entre nous...

Merci donc encore & au revoir!...

Au revoir aussi, ma Jeanne aimée.

Ta dévouée, FLORENCE.

MODES

Les toilettes d'été commençant à être un peu froides pour la saison, il est bon de s'occuper de costumes transitoires.

La toile de Vichy, de couleurs foncées, s'emploie beaucoup pour robes de jeunes filles. Il y en a d'extrêmement jolies à carreaux écossais, d'autres marron & blanc, gris & orange, etc.

Cette étoffe est excellente, se blanchit parfaitement, & a, de plus, l'avantage de coûter très-peu cher. Pour 1 fr. 50 on a une très-bonne toile de Vichy, large d'un mètre.

Voici deux costumes faits avec ce tissu & qui pourront te servir de modèle:

Le premier est à carreaux marron & blanc, avec filets jaunes. Au bas du jupon un grand volant en biais, haut de 40 centimètres & surmonté de trois bouillonnés à tête. — La seconde jupe est garnie d'une assez longue frange de laine assortie aux carreaux & d'un bouillonné d'étoffe.

Le corsage, ouvert devant, est à basques fendues derrière & orné comme la seconde jupe. — Manches collantes. — Gilet de cachemire blanc à petits boutons d'or. Ce gilet peut aussi être en piqué blanc ou en soie marron.

Le deuxième costume est à petits carreaux noir & blanc. — Toile de Vichy ou popeline de laine.

Jupon avec un haut volant droit fil, plissé à plat & repris deux fois à la tête. Petite jupe assez étroite & très-bouffante derrière. Le devant doit être très-tendu, en formant plusieurs plis. Elle a tout autour un petit volant plissé à plat. — Petit paletot formant corsage, avec ceinture de cuir ou de velours noir.

Un grand col carré tombant au milieu du dos, garni, comme le tour du paletot & les manches, d'un petit volant plissé. — Boutons de nacre ou de velours noir. — Cravate de velours noir.

La ceinture de cuir & la cravate peuvent être remplacées par de larges rubans écossais.

Le cachemire & l'alpaga sont tout à fait de saison.

On voit de charmants costumes simples & comme il faut en alpaga uni, — marron par exemple, — ornés de larges galons de laine de même couleur.

Le mélange du cachemire & de la soie fait des costumes très-élégants. Ceux en cachemire noir ont toujours la vogue, car ils ont l'avantage de n'être pas salissants & de ne pas se faner comme ceux de couleur.

Tu pourrais fort bien faire teindre en noir ton costume gris de l'année dernière. Tu l'ornerais de ruchés de taffetas ou de satin & d'effilés.

Tu sais que les rubans de satin de couleur & les effilés se teignent parfaitement.

Les jupons de couleur, en cachemire ou en soie, se portent également sous les jupes noires.

Si tu en as le temps, tu feras bien de soutacher un costume de cachemire ou de faye noire pour cet hiver. Rien n'est plus distingué.

On fait aussi des broderies en soie de couleur.

Quelque fois onne brode que le paletot, qui peut se mettre sur n'importe quelle toilette.

Dans la saison où nous entrons il est nécessaire d'avoir quelque vêtement chaud. On fait des paletots ravissants en drap, en flanelle, etc. J'en ai remarqué plusieurs, entre autres un en drap rouge, garni d'astrakan & bordé de larges galons de laine noire & de grosses ganses rondes. — Larges boutons noirs.

Un autre en drap blanc, brodé au passé avec de la grosse soie blanche plate & brillante; broderie de genre oriental. Un effilé court & touffu dépassant le tour du vêtement & des manches, qui sont très-larges.

On en fait aussi en cachemire noir, avec soutaches & galons d'or, mélangés de ganses noires.

On porte toujours des petites casaques demi-ajustées, formes vestes de hussards; les blanches brodées de noir sont très-originales.

Pour mettre chez soi & user les vieilles jupes qui n'ont plus de corsage, je conseille de faire une chemisette russe ou un paletot avec ceinture dessus, en cachemire, fl nelle ou petit drap blanc, sans autre garniture que deux rangées de boutons d'or ou de nacre blanc. — Col & revers en pareil.

Ce même modèle peut se copier en rouge ou en bleu.

Les petits paletots en dentelle noire doublés de foulard blanc ou de couleur sont aussi très-jolis chez soi.

Afin de pouvoir user ton corsage de soie noire, qui est très-ouvert, je te conseille de faire plusieurs gilets de différentes nuances. On en voit en soie blanche à bouquets Pompadour; c'est un peu rococo. Il faut que le gilet soit à grandes basques & avec petites poches.

Il suffit, pour faire ces gilets ou devants de corsage, d'acheter un large ruban.

Le drap imperméable est choisi de préférence pour costumes d'automne, lesquels sont généralement faits très-simplement. Le mac-farlane pareil est bien utile & très comme il faut.

Les nuances foncées sont toujours en faveur. Il y en a de changeantes très-jolies.

En fait d'étoffe changeante, le taffetas est ce qu'il y a de mieux & de plus habillé. — J'aime beaucoup ce costume :

Il est en taffetas changeant violet & noir.

La première jupe ornée de cinq biais de taffetas uni violet, non changeant. — Deuxième jupe très-bouffante avec deux biais seulement. — Corsage à basques découpées avec un seul biais au bord. — Manches étroites, biais remontant jusqu'au coude. — Le corsage est ouvert jusqu'à la taille & retenu par des nœuds de taffetas uni.

Afin de rendre le costume un peu plus étoffé, on mettra pour sortir un fichu de guipure ou de dentelle noire, à larges pans nouant derrière. On pourra doubler ce fichu de soie de même nuance que la robe. — Petit chapeau empire en tulle noir, avec grandes traînes & guirlande de violettes. Si on préfère le chapeau rond, il sera en paille noire, orné de touffes de plumes violettes & de plumes noires.

Deuxième costume élégant, en faye ou en taffetas gris feutre. Le jupon est garni d'un haut volant plissé de 30 centimètres, ayant pour tête un autre plissé de 15 centimètres, traversé par le milieu d'un large biais de satin gris.

La seconde jupe n'a que le plissé de 15 centimètres coupé du même biais. — Le corsage à basques non fendues & assez longues, ornées de même.

Pour rendre cette toilette encore plus élégante on pourra mettre dessus ou sous les basques une large ceinture rose. — Cravate semblable. — Chapeau rond & un peu pointu, en feutre gris; orné de plumes grises ou de nœuds de faye. Pour rappeler la ceinture du costume on y ajoutera une plume ou une aigrette rose.

Si l'on veut un chapeau fermé, il sera en feutre également ou en paille grise. L'ornement en plumes ou en touffes de roses.

Ces chapeaux viennent de chez madame Laure, boulevard des Capucines, 1. Il est impossible de se figurer une réunion d'aussi jolis modèles.

Cette maison, si connue par l'élégance & le bon goût de ses modes, tient à honneur de soutenir sa réputation. Rien d'excentrique ni d'outré, tous ses chapeaux ont un cachet de distinction tout à fait particulier.

Le chapeau qui est le complément de la toilette doit être combiné de façon à s'harmoniser avec elle, & c'est là surtout que madame Laure excelle.

Elle sait faire des chapeaux pour tous les costumes & pour toutes les circonstances. On peut entièrement s'en rapporter à son bon goût.

Je t'engage, chère amie, à faire toi-même une visite aux salons du boulevard des Capucines, car il me serait difficile de faire un choix parmi toutes ces jolies nouveautés.

Les chapeaux d'aujourd'hui ne sont vraiment gracieux que sur la tête, & il faut les essayer soi-même pour en juger.

Il y a plusieurs genres & différents modèles. Le tout est de savoir choisir celui qui sied le mieux selon l'âge & la physionomie.

Ta mère & ses amies trouveront chez madame Laure de ravissantes coiffures en fleurs, en dentelle ou en ruban.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en faye avec trois volants ornés d'une broderie anglaise en gros cordonnet; la tunique, relevée sur le côté, est ornée du même volant. — Corsage à basque avec volant brodé plus bas; le même volant est posé à la manche. — Chapeau en tulle avec bandeau en velours orné d'une dentelle & de primevères en velours ponceau.

Deuxième toilette. — Robe en cachemire bordée d'un haut volant plissé, avec traverse en velours. — Manteau imperméable à capuchon formant pèlerine à volonté, & manche large ou étroite; la manche & la pèlerine sont garnies d'une ruche en lacet écossais, en laine. — Chapeau en velours avec large nœud à pans & touffes de plumes.

Troisième toilette. — Robe en drap garnie d'une bande en fourrure. — Sous-jupe avec haut volant froncé, fixé par une bande de fourrure — Corsage à basque, avec manche plate, orné de même.—Chapeau en velours royal, traverse & brides en velours, touffe de plumes retenant une barbe en dentelle qui retombe sur le chignon; nœud en dentelle & velours posé en diadème.

Quatrième toilette. — Robe en satin ornée dans le bas d'un grand volant surmonté d'une haute garniture formée de deux bouillonnés séparés par trois velours, & de deux petits volants plissés : l'un montant, l'autre descendant. — Basquine ajustée, en velours, doublée de satin; la basquine est relevée de chaque côté & forme revers; la manche est ornée dans le bas d'un large revers en velours ou en satin; un large coquillé en dentelle garnit le milieu du dos; toute la basquine est garnie d'une haute dentelle. – Chapeau en velours avec biais de satin, touffe de roses & voilette en dentelle.

Cinquième toilette. — Costume écossais. — Jupe garnie dans le bas de trois biais surmontés d'un velours. — Mantelet à manches formant dans le dos le paletot fendu. — Manche large fendue; tout le vêtement est garni d'un effilé surmonté d'un velours. — Chapeau rond en velours garni d'un large ruban écossais & d'une plume.

DIXIÈME CAHIER

Carré filet guipure — Petite garniture — Entre-deux pour pantalon — Entre-deux pour jupon — Alphabet pour mouchoirs — Rosina -- B B. enlacés — Marie — Mouchoir dentelle renaissance — Cravate crochet & mignardise — Écusson avec R. C. — M. R. — Entre-deux manchette — L. G. — Berthe — B. T. — A. G. enlacés — Céline — M. N. — Housse imitation de guipure ancienne — Porte-clefs — Rosace, crochet & serpentine — Bande en coutil rayé orange — Parure — Coussin en reps — Taie d'oreiller.

PLANCHE X

PREMIER COTÉ.

N° 2. Waterproof.
N° 4. Tunique basquine.

DEUXIÈME COTÉ.

N° 1. Corsage ouvert.
N° 3. Corsage à basque.
N° 5. Mantelet à manche.

PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL EN RELIEF (1)

1, GRANDE GARNITURE en crochet & mignardise, pour taie d'oreiller, voile de fauteuil, dessus de lit, rideau, etc.

Coton C. B. n° 80.

Cette garniture est composée de dents de trois grandeurs, mais qui se font exactement de même; nous ne donnerons donc l'explication que de la première, qui est la plus petite; il sera très-facile de faire les deux autres un peu plus grandes, lorsque la première sera faite. —Attachez le fil dans un picot de la mignardise & faites * 5 fois : (7 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans le 2e picot en laissant un d'intervalle) — 2 fois : (3 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans le 2e picot)—5 fois : (3 mailles chaînettes — 1 maille passée dans la 4e des 7 mailles chaînettes que vous avez faites de l'autre côté de la dent — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le 2e picot) — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans un picot de l'autre côté de la ganse; il faut passer par-dessus la ganse & prendre le picot placé immédiatement après celui où vous avez pris la dernière demi-bride de l'autre côté. Tournez la mignardise de manière à réunir les deux dents par les picots — 9 fois : (1 maille-chaînette — 1 maille passée dans un picot de chacune des deux ganses) — redescendez sur ce rang en faisant 8 fois : (1 maille-chaînette — 1 maille passée dans le jour formé par la maille-chaînette que vous avez faite en montant) – 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans le 1er picot en passant de l'autre côté de la ganse — retournez au signe *.

2, DENTELLE imitant trois rangs de feston, en crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

1er rang. – Attachez le fil par 1 demi-bride dans un picot — * 4 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le 2e picot en en laissant un d'intervalle — retournez au signe *.

2e rang. — Retournez votre ouvrage.* —7 demi-brides prises dans chacun des jours formés par les 4 mailles-chaînettes du 1er rang. — Retournez au signe *.

3e rang. — Retournez votre ouvrage — 4 mailles-chaînettes — * 1 demi-bride dans la 4e des 7 demi-brides du rang précédent; il faut prendre les deux côtés de la maille ensemble, afin d'empêcher cette maille de tirer — 4 mailles-chaînettes — retournez au signe *. — Lorsque vous serez à la dernière dent vous ferez 2 mailles-chaînettes — 1 bride prise dans la maille qui forme le creux de la dent au rang précédent, pour faire seulement la moitié d'une dent.

4e rang. — Retournez votre ouvrage — 1 maille-chaînette — 3 demi-brides prises dans le premier jour — * 7 demi-brides prises dans chacun des jours de 4 mailles-chaînettes — retournez au signe * — vous terminez en faisant la moitié d'une dent, c'est-à-dire 3 demi-brides dans le dernier jour.

Le troisième feston se fait comme les deux autres; on peut en ajouter si l'on veut faire la dentelle plus haute.

---

(1) C'est par erreur que les numéros 1, 2 & 6, sont arrondis, ils doivent être droits comme les autres garnitures de la planche.



Journ

Modes la Mai

De l'autre côté de la mignardise vous faites le pied de la dentelle composée de 2 rangs.

1er rang. — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans chaque picot.

2e rang. — * 1 bride dans la maille passée du rang précédent — retournez au signe* — 2 mailles-chaînettes.

3, Dentelle basse, crochet & mignardise.

Coton n° 40.

1er rang. — * 3 brides prises dans le même picot — 1 maille-chaînette — retournez au signe * & laissez 1 picot d'intervalle entre chaque groupe de 3 brides.

2e rang. — 1 maille passée dans la 1re maille-chaînette du rang précédent — * 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la maille-chaînette qui sépare les 3 brides au rang précédent — retournez au signe *.

De l'autre côté de la mignardise, faites un rang pour former le pied de la dentelle — 1 maille passée dans chaque picot — 1 maille-chaînette pour séparer chaque maille passée.

4, Rosace en crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

Coupez un bout de mignardise de 24 picots, plus 2 pour faire une petite couture pour former un rond.

1er rang. — Ce rang est le premier de l'intérieur du rond en mignardise — faites 12 fois : (1 demi-bride — 2 mailles-chaînettes — laissez 1 picot d'intervalle entre chaque demi-bride).

2e rang. — Faites 12 fois : (1 demi-bride prise dans 1 demi-bride du rang précédent).

3e rang — Faites ce rang de l'autre côté de la mignardise — 24 fois : (1 demi-bride — 2 mailles-chaînettes).

4e rang. — 72 mailles passées. — Coupez le fil.

5e rang. — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 1re maille passée du rang précédent — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 1re des 5 mailles-chaînettes que vous avez faites au commencement du rang. — Ceci forme la barrette qui est répétée 12 fois — * 8 mailles-chaînettes pour former une boucle & préparer le feston du rang suivant 1 maille passée dans la dernière maille passée — 12 mailles-chaînettes dont 7 font l'intervalle entre les barrettes — 1 maille passée dans la 6e maille après celle où vous venez de fixer la barrette au rang précédent — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 5e maille-chaînette en remontant sur les 12 que vous venez de faire — retournez au signe * — terminez par 8 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la dernière maille passée — 7 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans le haut de la 1re barrette que vous avez faite au commencement du rang.

6e rang. — 14 brides dans chacune des boucles de 8 mailles-chaînettes du rang précédent — 1 maille passée dans la 4e des 7 mailles-chaînettes de l'intervalle des barrettes.

7e rang. — Tout en demi-brides * — piquet le crochet dans la 3e bride de la dent du rang précédent — faites 4 demi-brides, maille pour maille — 2 fois : (2 demi-brides dans la même bride) — 4 demi-brides, maille pour maille — retournez au signe *.

5, Entre-deux crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

1er rang. — Attachez le fil dans 1 picot de la mignardise par 1 demi-bride — * 4 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le 2e picot après la dernière demi-bride — retournez au signe *.

2e rang. — * 7 demi-brides dans le jour formé par les 4 mailles-chaînettes — retournez au signe *.

3e rang. — * 1 maille passée dans la 4e des 7 demi-brides du rang précédent — 3 mailles-chaînettes — retournez au signe *.

Reprenez l'explication de ces 3 rangs pour compléter l'entre-deux de l'autre côté de la mignardise.

6, Petite dentelle, crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

1er rang. — Attachez le fil dans 1 picot de la mignardise par 1 demi-bride — * 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le 2e picot après la dernière demi-bride — retournez au signe *.

2e rang. — * 1 maille passée — 1 demi-bride — 2 brides dans la même maille — 1 demi-bride — retournez au signe *.

Faites le pied de la dentelle par * 1 demi-bride dans un picot — 1 maille-chaînette — retournez au signe *.

7, Dentelle en crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

1er rang. — * 1 demi-bride dans un picot de la mignardise — 1 maille-chaînette — retournez au signe *.

2e rang. — * 1 bride dans une demi-bride du rang précédent — 1 maille-chaînette — retournez au signe *.

3e rang. — 1 maille passée dans la 1re bride du 2e rang — 1 maille-chaînette — 1 maille passée dans la bride suivante * — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e bride après la dernière maille passée — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e bride après la dernière maille passée — retournez au signe *.

4e rang. — * 10 brides dans le jour de 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la bride du 2e rang, qui se trouve au-dessous de la 2e des 3 mailles-chaînettes du rang précédent, en enfermant cette petite chaîne dans la maille — retournez au signe *.

Le pied de la dentelle de l'autre côté de la mignardise se fait comme le 1er rang de la dentelle.

8, Entre-deux, crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

On le fait avec 2 rangs de mignardise.

1er rang. — Attachez le fil dans 1 picot de la mignardise par 1 maille passée — * 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans le 2e picot après la dernière maille passée — retournez au signe * — coupez le fil en terminant ce rang.

2e rang. — Attachez le fil par une maille passée dans 1 picot de la 2e mignardise — * 1 maille-chaînette — 2 brides prises dans la 2e & la 3e maille-chaînette du rang précédent — 1 maille-chaînette — 1 maille passée dans le 2e picot après la dernière maille passée — retournez au signe *.

Faites de chaque côté de l'entre-deux en dehors de la mignardise un rang de — 1 demi-bride dans chaque picot — 1 maille-chaînette.

Les abonnées aux éditions vertes & orange recevront dans le mois les patrons suivants :

Planche violette

Corsage, première toilette, gravure 3771.

Jupe-tunique, première toilette, gravure 3773 (1er octobre).

Mantelet à manche, deuxième toilette, gravure 3772.

Jupe-tunique, troisième toilette, gravure 3773 (1er octobre).

Planche de Patrons à pièces indépendantes pouvant se découper

Corsage, } première toilette, gravure 3772.
Tunique, }

MOSAÏQUE

Les mauvaises actions des hommes se burinent sur l'airain : nous gravons leurs vertus sur le sable.

SCHAKESPEARE.

*
* *

La justice pour autrui est une charité pour nous.

MONTESQUIEU.

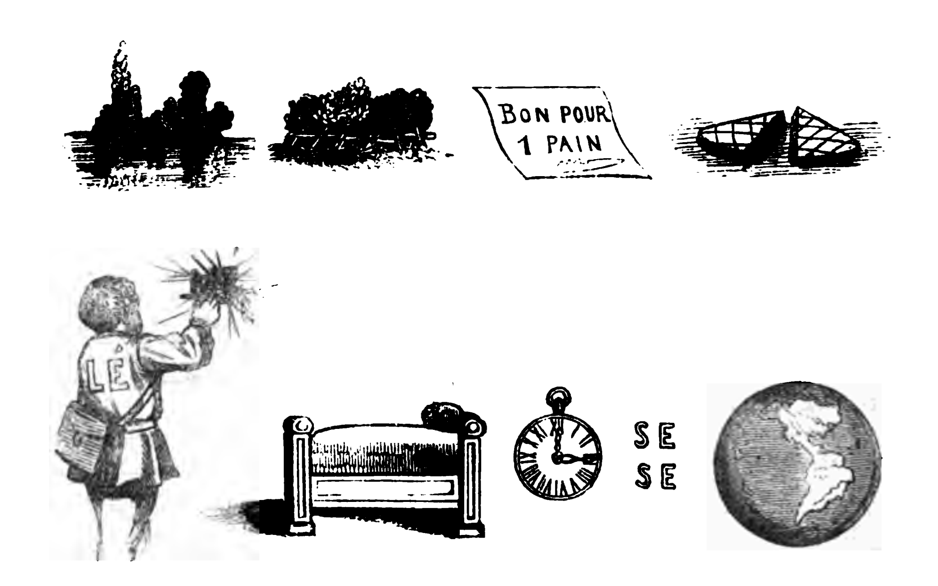
*
* *

On se permet souvent dans la conversation un genre de familiarité qui n'est pas vice, mais qui annoncerait une éducation vicieuse. Déshabituez-vous de certaines dénonciations trop aisées; donnez aux choses dont vous parlez une expression noble et délicate, et sachez vous faire estimer par cette pureté de langage qui est une émanation de celle de l'âme.

Lettre de Mme de Farcy (Julie de Châteaubriand) *à sa fille.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : Le savoir à son prix.

RÉBUS



2701 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

POÉSIE DE LA SCIENCE

(SUITE ET FIN.)

VI

LES SYSTÈMES.

SYSTÈME *solaire*, *système planétaire*, disons-nous aujourd'hui, *système du monde*, disait-on autrefois. A mesure que l'homme s'éclaire d'une vraie lumière, il est forcé de devenir plus modeste.

Vers la fin du deuxième siècle de notre ère, Ptolémée de Péluse, astronome alexandrin, coordonna les travaux de ses devanciers, philosophes & savants, & en composa le système qui porte son nom. Ce travail, vaste & magnifique pour le temps, survécut à la ruine des lettres & des sciences.

Transmis aux écoles d'Occident, il y fut enseigné pendant & après le moyen âge, comme l'exposé fidèle de la vérité astronomique.

On était en pleine renaissance, quand Copernic, grand mathématicien, né à Thorn, & chanoine à Frauembourg, après avoir longuement étudié les opinions de l'antique philosophie, voyagé au loin & conversé avec les plus célèbres astronomes de son temps, reprit les idées pythagoriciennes sur le mouvement de la terre, dans ce qu'elles avaient de conforme au raisonnement & à l'observation. Il osa plus : il remit simplement les autres planètes en marche, avec notre globe, autour du soleil & recula les étoiles à une distance infinie.

Dès lors, adieu le système de Ptolémée, adieu la place d'honneur que la terre y occupait au milieu de toutes les sphères : sphères de l'air & du feu ; sphères de la lune, du soleil & des planètes ; sphère solide des étoiles ou *firmament*; autre sphères de cristal qui l'enveloppaient, communiquant avec elles le mouvement au reste de l'univers ; sphère enfin du feu & de la pure lumière ou *Empyrée*, onzième & dernier ciel, dont l'enseignement naïf du moyen âge faisait le ciel des bienheureux.

Tout cet ingénieux agencement, auquel pourtant — comme l'observe plaisamment Fontenelle dans ses entretiens avec la blonde marquise de G...—devaient parfois arriver d'étranges accidents, quand, par exemple, quelque comète étourdie venait se jeter au travers, — toute cette machine compliquée, disons-nous, tombait du coup en pièces.

Copernic, effrayé d'un tel ravage, hésita longtemps à publier son système. Le souvenir de Philolaüs & d'Aristarque de Samos, les deux pythagoriciens persécutés dont il a été précédemment parlé, le rendait timide. Ses idées, confiées à l'impression seulement, vers les derniers temps de sa vie, ne se répandirent dans le public qu'après sa mort.

Un cri de réprobation s'éleva de toutes parts. Ensuite on examina, on discuta. Les avis se par-

tagèrent & se heurtèrent. Riccioli, savant italien, fit le compte exact des arguments pour & contre le nouveau système. Il en trouva quarante-cinq favorables, mais soixante-dix-sept opposés; &, comme il arrive souvent dans la guerre, la victoire demeura aux gros bataillons.

Au milieu de ces disputes, Tycho-Brahé intervint. Il tenta un essai de conciliation entre les revendications actuelles du soleil & les prétentions jusqu'alors incontestées de la terre. Il consentit à laisser toutes les autres planètes tourner autour du grand astre, mais à condition que lui-même, avec son cortége, tournerait autour de la terre.

Cette tentative pacificatrice, qui compliquait la situation au lieu de la simplifier, n'eut qu'un succès éphémère. Comme toutes les demi-mesures, elle ne contenta personne & fut promptement abandonnée.

VII

HASARD ET GÉNIE.

Cependant l'idée nouvelle faisait son chemin.

De grands esprits étaient à l'œuvre & interrogeaient l'univers pour en découvrir les ressorts. Les réponses venaient toutes appuyer l'opinion de Copernic, & y ajoutaient des développements & des corrections que Copernic n'avait pas devinés.

Le hasard se mettait de la partie. Or, savez-vous ce que c'est que le hasard en matière scientifique?

C'est ce que chacun de nous a tous les jours sous la main, sans qu'il en résulte rien; mais si le génie y touche, il en résulte un miracle.

Képler regarde le soleil. Il constate que le diamètre de l'astre n'est pas toujours le même & varie selon les divers temps de l'année. C'est une observation que tout le monde avant lui avait pu faire. Peut-être à la campagne, quelque pauvre paysan, pâtre ou laboureur, l'avait-il faite en effet, mais sans en rien conclure. Képler conclut & dit: « La terre n'est pas toujours à la même distance du soleil. Lorsqu'il nous apparaît plus grand, c'est qu'elle en est plus proche; lorsqu'il nous semble plus petit, c'est qu'il en est plus loin.

Képler regarde encore. D'autres observations, plus exactes, confirment la première. Suivent alors de longs & savants calculs. Un jour, l'idée lui vient tout à coup de comparer certains nombres entre eux, — des carrés & des cubes; &, après trente années de patient labeur, retardé par une erreur de chiffres, il peut enfin, comme Archimède s'élançant de son bain, s'écrier :

« Je l'ai trouvé! »

De toutes ses observations, de tous ses calculs, sort devant lui dans la pleine lumière de l'évidence, avec la forme elliptique des orbites planétaires, le rapport invariable entre la distance des planètes au soleil & la vitesse de leur mouvement dans ces orbites. Il le voit, il le démontre, & les trois lois qui régissent tout le mécanisme de l'univers — ces lois que Dieu a faites — restent à jamais nommées *Lois de Képeler*.

Le jour où Pythagore découvrit, non le système véritable du monde, mais un certain principe de géométrie, il immola une hécatombe aux dieux, en témoignage de reconnaissance & d'allégresse.

Képler n'immola point d'hécatombe, mais sa joie fut immense.

Cependant tout n'était pas fini. Képler avait *vu* les lois du mouvement planétaire, il n'avait pas *vu* la cause de ces lois. Pour l'expliquer, il recourait selon l'usage, à une hypothèse.

Le soleil, doué d'une âme purement végétative, il est vrai, mais principe de vie & de mouvement, tournait sur son axe & entraînait vers lui, par une vertu sympathique, les autres corps célestes. Mais avec cette sympathie, alternait, selon le côté qu'ils présentaient à l'astre souverain, une impulsion opposée, une antipathie qui les forçait à s'en éloigner, &, sous cette double influence, ils se mouvaient dans l'espace, sans pouvoir jamais ni s'unir à lui ni le fuir complètement.

De l'ordre universel, le Grec Pythagore avait fait une question d'art; l'Allemand Képler en fait une question de sentiment.

Cependant, l'action de ces deux forces contraires approchait bien près de la vérité; un pas de plus & Képler la saisissait tout entière. Mais ce pas, un autre devait le faire.

VIII

HASARD ET GÉNIE. INVENTIONS.

A la même époque, en Italie, observait, calculait, inventait Galilée.

De tout temps, on avait vu les corps enlevés à la surface de la terre, y retourner librement de leur propre poids; en aucun temps, le commun des hommes ne s'était demandé pourquoi. Seuls, dans l'antiquité, quelques penseurs avaient cherché & vaguement entrevu la raison du fait.

Est-ce à Képler, est-ce à Galilée que l'honneur en revient? On ne saurait le dire ici; mais la science se pose de nouveau la question & y répond en ces termes :

Une force inhérente à la masse terrestre attire tous les corps vers le centre du globe, centre aussi de sa propre action.

Cette force, c'est la *pesanteur*.

La pesanteur existe-t-elle vraiment? Ne sommes-nous pas encore une fois devant une simple hypothèse, nouveau rêve de quelque puissante imagination?

Galilée va nous l'apprendre.

Galilée attache un corps pesant à une tige inextensible. Il en forme un instrument des plus simples : c'est le *pendule*.

Le pendule au repos indique la direction que

suivent, en tombant, les corps sollicités par les forces de la pesanteur, & qu'il suivrait également s'il n'était retenu à un point de suspension. Cette direction, la même dans tous les lieux du globe, est celle du fil-à-plomb, la *Verticale*.

Le point de rencontre de toutes les *verticales* est le centre de la terre.

Écarté de la verticale, puis abandonné à lui-même, le pendule y revient par une suite d'oscillations d'autant plus rapides que l'action de la pesanteur est plus intense.

Il nous montre cette intensité croissant ou décroissant, selon qu'on se rapproche ou qu'on s'éloigne du centre de la terre.

Galilée observe la chute des corps. Il trouve moyen, à l'aide d'un plan incliné, d'en calculer & d'en mesurer aussi la vitesse, il en constate & en formule la loi constante : C'est la loi du *mouvement uniformément accéléré*.

Oui, la pesanteur existe, toutes les expériences le prouvent, tous les faits répondent au calcul.

Et maintenant, que l'ami Mathurin vienne encore opposer au mouvement de la terre son objection triomphante :

« Comment qu' nous ferions pour tenir sur nos pattes ? »

Nous sommes forts, nous pouvons lui répondre, car nous savons comment, dans ce mouvement continu, les particules constituantes du globe, comment tous les corps, y compris nous-mêmes, placés à sa surface, ne sont pas lancés & dispersés dans l'espace ; la pesanteur est là.

Et bien nous prend qu'elle y soit, père Mathurin, car sans elle une force contraire, également signalée par Képler, la *force centrifuge*, en vertu de laquelle tout corps tournant autour d'un centre tend sans cesse à s'écarter, opérerait d'une manière formidable cette dispersion & vous donnerait pleinement raison.

Revenons au pendule.

Un jour, dans la cathédrale de Pise, Galilée voit par hasard, osciller une lampe suspendue à la voûte. Tout le monde la voit, on peut la voir comme lui, mais Galilée découvre autre chose que tout le monde. Il en déduit l'*isochronisme*, c'est-à-dire l'égalité de durée propre aux petites oscillations du pendule. L'idée d'appliquer cette propriété à la régularisation du mouvement des horloges à roues lui vient à l'esprit, mais y demeure à l'état théorique. Son fils, Vicenzio Galilée, la reprend plus tard & en fait l'essai. Huygens, le savant Hollandais qu'avaient fixé en France les bienfaits de Colbert, s'en empare à son tour, la perfectionne & nous donne enfin ces élégantes horloges d'appartement qui, sous le même nom de *pendules*, devenu féminin, contribuent à l'ameublement, plus ou moins artistique de nos habitations, & y mesure la marche régulière des heures, si rapide, hélas ! pour les uns, si lente, hélas ! pour les autres.

Le hasard encore devait ouvrir au génie de Galilée une bien autre échappée de vue dans l'immensité de l'univers.

Vers ce temps-là, au fond de la Hollande, deux jeunes garçons revenant de l'école, ou faisant peut-être l'école buissonnière, la supposition n'a rien d'invraisemblable, s'amusaient en chemin à glisser sur la glace. L'un d'eux, de suite imité par son camarade, s'avise de prendre la partie supérieure de son encrier en forme de tuyau, place aux deux bouts des fragments de glace, regarde au travers & pousse un cri de surprise & de plaisir. Les objets éloignés qu'il n'apercevait qu'à peine à l'œil nu, il les voit près de lui, il croit les toucher du doigt. Un habile opticien, Jacques Métius, était là. Témoin de ce jeu d'enfants, il retourne chez lui, prend des verres de bésicles, — appareil déjà inventé depuis trois ou quatre siècles, — les adapte aux deux extrémités de l'un de ces tubes qui, selon un usage plus ancien encore, servaient à augmenter la portée de la vue, & la première lunette d'approche est inventée.

Une autre version, plus vraisemblable, nous montre, dans les jeunes héros de l'aventure, les propres enfants de l'opticien se glissant à la dérobée dans l'atelier de leur père absent. Être où il leur était défendu d'entrer, manier ce qu'il leur était défendu de toucher, quel bonheur ! Ils s'emparent des choses fragiles qui s'y trouvent, s'en font un joujou, associent au hasard verres convexes & verres concaves, puis appliquent à cet assemblage leur œil, qu'étonne soudain l'heureux effet qui en résulte. — Le père survient, mais l'importance de la découverte qu'il fait immédiatement sienne, assure, on peut le croire, l'impunité des deux espiègles, devenus inventeurs sans le savoir.

Apportée en Italie, la lunette de Jacques Métius tomba aux mains de Galilée. Il s'en saisit, la perfectionne & la tourne vers les cieux. Avec cet instrument qui, de beaucoup dépassé en puissance par les lunettes & les télescopes modernes, ne nous sert plus aujourd'hui qu'à suivre sur la scène le jeu des acteurs, il voit les phases de Vénus ; il voit les satellites de Jupiter, jusqu'alors inaperçus, tourner autour de l'énorme planète ; le soleil, à l'instar des autres corps célestes, &, ainsi que l'avait deviné Képler, tourner autour de son axe ; partout le mouvement, partout la vie ; & quand des juges peu éclairés le condamnent à abjurer comme une erreur la vérité devenue évidente à ses regards, il peut, frappant du pied la terre, murmurer son célèbre *eppur si muove* (& pourtant elle se meut), qui, s'il a été dit en effet, dut faire tressaillir d'aise Copernic dans sa tombe.

IX

HASARD ET GÉNIE LA CHUTE D'UNE POMME.

Par ces grands travaux s'inaugurait le dix-septième siècle.

Environ cinquante ans après, dans un jardin

d'Angleterre, un promeneur pensif respirait l'air tempéré d'une journée d'automne.

Tout à coup, une pomme se détache de la branche qui la portait & tombe à ses pieds.

Un paysan l'eût prise & croquée, verte ou non; une ménagère l'eût ramassée en déplorant, quelle qu'en fût la nature — coup de vent, piqûre de ver ou excès de maturité, — la cause de l'accident. Le promeneur s'arrête à contempler ce fruit tombé, & se perd dans des méditations de plus en plus profondes.

Il songe à la chute des corps, aux lois fixes qui président à cette chute. Il cherche, il calcule quelle serait l'action de la pesanteur sur un projectile élevé à la hauteur de la région luminaire; & voilà que cette force qui fait tomber les pommes se révèle à lui, par un trait soudain de lumière, comme la force même qui retient la lune dans son orbite autour de notre globe, & voilà que, transportée dans les espaces infinis, c'est elle aussi qui retient la terre & les autres planètes dans leur orbite autour du soleil, intervient dans la marche des comètes & soumet à son empire tous les corps célestes. O simplicité merveilleuse de la création! L'attraction terrestre n'est plus qu'un cas particulier de l'attraction universelle; les lois de Képler sont expliquées, & la loi suprême dont elles sont la conséquence, la grande loi de la *gravitation* est formulée par le hardi calculateur, d'une manière aussi nette, aussi certaine, que s'il l'avait lue de ses yeux, en tête du code imposé à la matière par la volonté divine, dans le moment même où il fut dit :

« Que la lumière soit ! »

Quel était donc ce promeneur singulier, qui, de la chute d'une pomme, tirait ainsi l'explication du mouvement de tout le système solaire, ou, pour mieux dire, de l'univers tout entier.

C'était un étudiant sorti de l'Université de Cambridge. Il avait vingt-trois ans & s'appelait Isaac Newton. Tel fut le grand fait de sa vie scientifique, mais non le seul. Des travaux importants l'avaient précédé, d'autres le suivirent. Entre tous, nous n'en citerons qu'un.

On sait que les planètes sont des sphéroïdes plus ou moins aplatis à leurs pôles. La zone centrifuge, en rapport avec la vitesse du mouvement de rotation, explique cette conformation. Pourtant on en doutait encore. Du fond de son cabinet, Newton indique par le calcul quel doit être l'aplatissement du pôle de la terre; et quand la France, dans le courant du dix-huitième siècle, envoie deux commissions de savants pour mesurer un degré du méridien, l'une dans ses régions polaires, l'autre dans celle de l'équateur, cet aplatissement est reconnu conforme, ou peu s'en faut, au calcul de Newton. Le mouvement de rotation explique la forme de la terre; la forme de la terre prouve le mouvement de rotation; là encore le système de Copernic n'admet plus de doute.

Copernic, Képler, Galilée, Newton, ont posé les grandes bases sur lesquelles repose la véritable connaissance de l'univers, telle que l'intelligence de l'homme, dans son vol le plus sur & le plus élevé, peut l'atteindre.

Après eux, tous les travaux, toutes les observations, tous les calculs de la science, dans ses diverses branches, se complétant les uns les autres, sont venus & viennent encore tous les jours confirmer l'existence des réalités & des lois qu'ils ont découvertes. Cela suffira-t-il pour convertir notre ami Mathurin? Nous n'osons trop l'espérer; rien d'entêté comme l'incrédulité des Mathurins. — Eh bien! faisons un suprême effort, & conduisons-le par la main devant l'expérience ingénieuse à l'aide de laquelle feu Léon Foucaud a démontré matériellement le mouvement diurne de la terre, & rendu évident aux yeux ce qui l'était déjà pour la science.

Cette démonstration s'opère de la manière la plus simple, au moyen d'un pendule gigantesque, effleurant dans son balancement régulier un bac de sable.

Le spectateur placé devant cet appareil, la face tournée vers le nord, voit la trace que les oscillations du pendule impriment sur le sable, dévier sensiblement vers la gauche, d'une quantité correspondante à l'arc que décrit dans le même temps la terre, tournant en sens contraire d'occident en orient.

Père Mathurin, qu'en pensez-vous? Ouvrez les yeux & la bouche aussi grande que possible, mais plus de haussements d'épaules ni de sourires narquois, s'il vous plaît, car, à notre tour, nous pouvons vous dire :

« On voit ce qu'on voit. »

X

COPERNIC, KÉPLER, GALILÉE, NEWTON.

Noms fameux, hommes vraiment grands entre les hommes, honneur à vous!... Tandis que les autres se débattaient dans leur milieu habituel de fiévreuses convoitises, de vils intérêts ou de luttes sanglantes, vous, planant au-dessus de toutes ces misères, dans les régions de la science pure, vous obteniez de Dieu ce magnifique privilége, qu'il n'accorde ici-bas qu'à de rares intelligences, choisies par lui comme des flambeaux pour éclaircir le monde, celui de posséder à l'avance un rayon de la vérité. Là s'est absorbée votre vie, & l'on oublie de demander à l'histoire si vous en aviez de reste à mêler au mouvement commun de l'humanité.

Dans la recherche sereine du vrai, s'écoula en effet sans trop d'agitations l'existence du sage Copernic; mais celle de Képler fut triste & troublée.

Au nombre de ses plus vives peines dut compter la mort de Tycho-Brahé, son maître & son ami, dont il avait, à l'observatoire de Prague, partagé les beaux travaux. Ses regrets le firent alors poëte,

& ce fut en vers touchants que le grand mathématicien en épancha l'amertume. Le sort le frappait doublement par la perte de ce protecteur près de qui sa fière pauvreté trouvait un honorable asile. Les libéralités du faible & bizarre Rodolphe II avaient récompensé dans Tycho-Brahé le chimérique astrologue bien plus que le savant, Képler n'était que savant. Issu de noble race & voué aux plus hautes spéculations de l'intelligence, il avait l'élévation de sentiments que ces deux circonstances ne donnent pas toujours, mais qu'elles supposent d'ordinaire. Il dédaigna de mendier pour son propre compte les bienfaits du nonchalant empereur. Une lettre écrite par lui nous apprend à quelle ressource il lui fallut recourir pour subvenir à ses besoins.

« Je suis obligé, dit-il, pour ne pas déshonorer Sa sacrée Majesté impériale, de faire & de vendre à sa cour des almanachs de prédictions, les seuls ouvrages qu'on y achète & qu'on y lise. »

Képler faiseur d'almanachs, & rival de Mathieu Laensberg, quelle chute!

Ce fut dans sa famille que le sensible Képler eut le plus à souffrir. Après avoir pleuré une femme profondément chérie, il retrouva, il est vrai, dans une seconde union, le charme des affections domestiques dont sa vie avait besoin; mais de cruels déboires lui venaient d'un autre côté, de celui-là même, où nous avons coutume de puiser, comme à une source intarissable, tendresse, consolation. Sa mère, esprit violent & langue venimeuse, se vit intenter devant les tribunaux une action en calomnie. L'affaire s'instruisait lentement, l'impatience hautaine de l'accusée ne put supporter ses lenteurs, & madame Képler n'attendit pas d'avoir perdu son procès pour user du droit qu'ont en pareil cas, dit-on, les plaideurs malheureux, de maudire leurs juges. Elle injuria le sien. Aussitôt, jetée en prison, elle eut à essuyer de nouvelles rigueurs. Une imputation de sorcellerie — imputation des plus dangereuses alors, & qui, en l'absence d'autre prétexte plausible, servait à frapper d'un coup assuré ceux qu'on voulait perdre à tout prix — fut formulée contre elle. Képler dut descendre de la hauteur des astres pour venir, à force de sollicitations pénibles, arracher l'imprudente femme aux horreurs de la question qu'elle était près de subir, & il ne fallut pas moins que toute la gloire du fils pour racheter la liberté ou peut-être même la vie de la mère.

Va, pauvre grand génie, laisse là le monde qu'agite la volonté désordonnée de l'homme, & retourne contempler les lois du monde pondéré par la sagesse divine!

Galilée avait soixante-dix ans quand fut rendu le jugement fameux qui le condamnait. L'enseignement & les travaux de la science avaient jusqu'alors rempli sa vie active, mais ne l'avaient pas remplie tout entière; il était demeuré en communauté d'intérêts, de plaisirs, de passions peut-être, avec la société. Son esprit fin, son caractère affable l'y faisaient rechercher, & lui conciliaient l'affection de tout ce qui l'entourait. Il comptait autant d'amis que de disciples. Renvoyé de Rome à Florence, après avoir promis de respecter désormais l'immobilité de la terre, il vécut encore dix ans sous la surveillance plus humiliante que rigoureuse à laquelle il était soumis, observant le silence qu'elle lui imposait sur les lois de la nature. Un plus grand malheur affligea ses derniers jours. Il devint aveugle, infirmité fréquente chez ces contemplateurs obstinés des cieux. Un effet analogue se produit souvent aussi dans l'ordre intellectuel : qui veut voir trop profondément & trop loin s'expose à perdre la vue. Galilée charmait les ennuis de sa cécité en se faisant lire ou en récitant lui-même les octaves harmonieuses de l'Arioste ou du Tasse, qu'il savait par cœur.

Large intelligence, il avait toujours compris que science & poésie sont faites pour vivre en sœurs l'une près de l'autre, non pour s'exclure l'une l'autre.

Plus douce & plus calme fut la destinée de Newton. Quelqu'un lui demandait un jour comment il avait fait ses grandes découvertes : — « En y pensant toujours, » dit-il. Et la Providence permit qu'il pût toujours y penser.

Une naissance honorable, une fortune aisée, lui avaient tout d'abord assuré une vie exempte du souci vulgaire des nécessités matérielles. Cette vie se prolongea jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, exempte aussi, par une rare exception, des amertumes & des persécutions qui sont trop souvent le partage du génie. Ce n'est pas que l'envie se tînt inactive à l'égard de Newton; mais si sa voix aiguë osa se faire entendre, elle fut étouffée par celle de l'admiration. Le grand homme fut reconnu pour tel avant sa mort; sa patrie le combla d'honneurs, & quand il mourut, la vieille abbaye de Westminster donna place à cette illustre dépouille parmi les tombeaux des rois.

Le caractère de Newton fut constamment en harmonie avec le cours tranquille de son existence. A partir de l'heure où la chute d'une pomme l'avait mené si loin, vingt-cinq années entières — les années les plus troublées de l'existence chez la plupart des hommes — s'absorbèrent pour lui dans l'habitude patiente des longues recherches scientifiques. Ce terme écoulé, il en fit connaître le résultat au monde, &, seulement alors, s'en laissa parfois distraire à demi.

C'est sans doute en raison de l'une de ces distractions qu'on put un jour le nommer directeur de la Monnaie; puis, un autre jour, l'élire membre de la Chambre des Communes. Il remplit consciencieusement les fonctions que lui imposait le premier titre : elles avaient encore quelque rapport avec la science. Quant aux intrigues politiques, l'auteur des *Principes de la Physique Naturelle* n'était pas plus fait pour y descendre que dans les détails du ménage, pour lesquels on doit avouer qu'il montrait peu d'aptitude.

Une fois, en effet, s'étant ingéré de faire cuire un

œuf à la coque, il plongea sa montre dans l'eau bouillante, & resta les yeux fixés sur l'œuf qu'il tenait dans le creux de sa main pour y compter les minutes. Il siégea dans le Parlement de 1688, qui renversa un trône & en éleva un nouveau; mais il n'est pas bien sûr que sa pensée, accoutumée à vivre dans les espaces célestes, se préoccupât beaucoup plus de la distinction à faire ici-bas entre Jacques et Guillaume qu'entre sa montre & un œuf.

Cependant, un événement plus terrible pour Newton que l'écroulement d'une dynastie vint mettre à une rude épreuve son égalité d'âme.

Un petit chien, hôte choyé du logis, jouissait des grandes entrées dans son cabinet. Insolent comme tous les privilégiés, il s'y donnait d'étranges privautés. Un soir il s'y trouvait seul. Le maître était absent, une bougie brûlait sur la table, mais n'éclairait que les jeux & les bonds du pétulant favori. Newton rentre dans son cabinet, qu'illuminait une clarté sinistre. Quel spectacle s'offre à ses yeux! Le chien était sur la table, la bougie renversée, & les papiers qui la couvraient, dévorés par les flammes, achevaient de se réduire en cendres. Les papiers de Newton! Les calculs, les annotations, tout le labeur d'une longue suite d'années, les éléments de nouvelles découvertes. — Un coup douloureux vient frapper au cœur le savant consterné; mais sans qu'aucun mouvement de colère lui échappe, il prend le petit animal, & le mettant doucement à terre : — « Ah Diamant, dit-il avec tristesse, tu ne sais pas tout le mal que tu m'as fait! »

Moins résignés que Newton, nous dirons à l'ombre du petit chien: Diamant maudit! quel mal n'as-tu pas fait à la science, & à la gloire de l'humanité!

Une seule fois ce grand esprit sortit de son calme habituel : ce fut quand Leibnitz lui disputa l'honneur d'une importante découverte en mathématiques. Tous les deux avaient raison, car tous les deux l'avaient faite à l'insu l'un de l'autre. Newton ne montra pas autant de patience envers Leibnitz qu'envers Diamant. Il s'émut & le monde savant par toute l'Europe, s'émut, encore davantage. L'amour-propre national s'en mêla; la lutte fut des plus vives entre l'Angleterre, & l'Allemagne. Enfin la querelle s'apaisa, et la priorité de la découverte reste attribuée à Newton, sans que la gloire de Leibnitz ait à en souffrir.

A part ces rares tributs payés à sa condition d'homme, Newton, étranger à toutes les passions, vécut sur la terre, pour ainsi dire, à l'état de pure intelligence.

Pourtant, deux êtres humains furent aimés de lui, bien tendrement aimés. Deux femmes : sa mère et sa sœur.

Ame affectueuse, il n'alla pas chercher plus loin que dans les sentiments de la nature l'aliment nécessaire à sa vie morale; âme simple & religieuse, tandis que son puissant génie contemplait, pour ainsi dire, sans voile les lois de la création, il remontait sans effort vers la source d'où elles émanent; & quand, interrogé sur les causes qui s'y rattachent, il était parvenu dans ses démonstrations au point où s'arrêtent l'observation et le raisonnement humains, s'il se voyait encore pressé par quelque pourquoi téméraire, ôtant son chapeau, et les yeux levés au ciel, il répondait :

« Parce que Dieu la voulu!



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

VIE DE SAINT CHARLES BORROMÉE

PAR Mme COLLOMBEL GABOURD.

Ceci est un livre sérieux sorti de la plume d'une femme qui a reçu avec le sang le goût des études historiques & le sentiment des grandeurs religieuses. Elle a su répandre un vif intérêt sur la vie si grave du cardinal Borromée, cet homme, *le plus austère que notre âge ait connu*, disait saint François de Sales, & qui vécut au milieu des honneurs, des richesses, du luxe, de la civilisation & des arts, aussi détaché qu'un ermite de la Thébaïde; elle l'a montré dans sa belle et pure jeunesse à la cour de son oncle, le pape Pie IV, n'usant de son influence que pour faire le bien & pour donner de l'éclat aux saintes lettres & aux sciences qu'il aimait; détaché absolument du monde à la mort de son frère, donnant tout son bien personnel aux

pauvres, recevant la prêtrise & se dévouant dès lors tout entier à la conclusion du saint concile de Trente, que les intrigues politiques suspendaient depuis de longues années. Le conclure fut l'œuvre de sa jeunesse; le faire observer l'œuvre de toute sa vie. De plus en plus sévère, de plus en plus mortifié, ce fils de prince, ce neveu d'un pape vivait comme le plus pauvre & le plus humble des prêtres; il n'était riche que lorsqu'il s'agissait des autres, alors sa libéralité était sans bornes; après l'aumône, son unique plaisir était l'étude & la musique sacrée, qui trouva en lui un constant défenseur, lorsque des réformateurs voulaient l'exclure des cérémonies de l'église. Il n'aspirait qu'à quitter Rome pour son diocèse; la mort de Pie IV, en 1570, lui en donna la liberté, & l'on ne peut lire sans admiration la vie épiscopale de ce nouvel Ambroise, aussi plein de zèle pour la gloire de Dieu que de charité pour le salut & le bonheur de ses frères.

Le Seigneur avait réservé à l'éclatante vertu de Borromée une occasion héroïque : la peste éclata à Milan; le saint archevêque visitait une autre partie de son diocèse, il accourut aussitôt au milieu de son peuple; il anima ses prêtres du feu qui brûlait dans son cœur; il distribua aux pauvres & aux hôpitaux tout ce qu'il possédait, argent, vaisselle, tapisseries, provisions; & dans cette ville désolée, il fut à la fois magistrat, pasteur & père. Il portait lui-même les secours, les remèdes & les sacrements aux malades; il nourrissait tous les jours de ses propres fonds & des aumônes qu'il avait recueillies, soixante-dix mille pauvres, car la peste avait banni de la ville tout commerce & tout travail; il s'endetta pour toute la vie, & il fut réduit lui-même à une extrême pauvreté. Il suffisait à tout; grâce à lui, les malades étaient soignés & consolés jusqu'à leur dernière heure, les morts ensevelis, les pauvres soulagés, les orphelins recueillis & élevés. La peste dura plus de deux ans, deux ans de fatigue, d'austérités & de travaux, qui abrégèrent les jours de Borromée en lui préparant une couronne éternelle! Le peuple de Milan a conservé le souvenir de son saint bienfaiteur, en l'alliant au souvenir impérissable de ce fléau! La peste de 1576-77 s'appelle encore *la peste de saint Charles*, tant est forte, dit Manzoni, la puissance de la charité. Elle peut faire planer la mémoire d'un homme sur la vaste & solennelle infortune de tout un peuple, parce qu'elle a inspiré à cet homme des sentiments & des actions plus mémorables encore que ses maux; elle attache le nom de cet homme à une calamité publique, comme d'autres attachent le leur à une conquête ou à une découverte.

Le saint archevêque vécut encore huit ans, tout employés à la charge pastorale, &, consumé de travaux, il mourut le 4 novembre 1584; il rendit à Dieu sa belle âme, en disant à voix basse : *Ecce venio, voici que je viens.* Il avait quarante-six ans.

Cette noble vie, écrite avec le plus grand détail & sur des documents authentiques, est extrêmement attrayante, & nous devons des actions de grâce à la plume savante et pieuse qui s'est consacrée à ce travail, & qui a rendu vivante à nos yeux la figure héroïque de Charles Borromée; très-peu connue jusqu'ici, elle sera désormais aimée & vénérée en connaissance de cause (1).

(1) Un très-beau volume avec portrait, chez Putois-Cretté, 13, rue de l'Abbaye-Saint-Germain. — Paris, prix : 6 fr.

MARGUERITE AU CHATEAU

V

J'ai rencontré aujourd'hui mamzelle Marguerite Norman; elle a détourné la tête, & elle est devenue rouge comme un pavot. Autrefois, elle me disait toujours d'une voix bien douce : Je suis contente de te voir, petite Mariette.

— Oh! à présent, elle ne parle plus au pauvre monde, elle est si fière!

— Elle a changé du tout au tout, depuis qu'elle fréquente au château.

— C'est un grand malheur pour nous tous, que cette dame Gerbier, comme on l'appelle, soit venue habiter Serrière.

— Enfin, la voilà sur son départ.

— Eh! qu'elle demeure ou qu'elle reste, c'est la même chose maintenant. Rien ne nous rendra mamzelle Marguerite.

— Heureusement il nous reste sa bonne petite sœur.

— Mademoiselle Denise ? Mais elle non plus ne nous fait pas des visites bien fréquentes.

— La pauvre enfant! ce n'est point sa faute. C'est le temps qui lui manque & non la bonne volonté. Elle travaille d'arrache-pied du matin au soir, tandis que mademoiselle Marguerite fait la princesse au château.

— Et avec tout cela monsieur Norman court à sa perte.

— Oh! doux Jésus, qui a dit une pareille chose?

— Tout le monde qui le dit. Monsieur le docteur doit au tiers & au quart.

— Est-ce bien possible! voilà le pire de tout. Quel malheureux jour que celui où l'on a vu pour la première fois mademoiselle Marguerite au château! »

C'est au village de Lagny que les paysans échangeaient ces mots, un soir, à la fin de l'été. Pendant qu'ils causaient ainsi, Marguerite, assise sous le vieux marronnier, profitait des derniers rayons du soleil couchant pour lire & relire un papier qu'elle tenait à la main.

« Tu es occupée? lui demanda sa sœur, qui s'approcha d'un air triste.

— Occupée! Non, pas précisément, répondit la jeune fille, j'étudiais ce rôle que je dois jouer demain, & je prenais une peine bien inutile, car je le sais en perfection. Veux-tu me l'entendre répéter?

— A quoi bon? fit Denise avec un sourire mélancolique; je n'ai jamais vu jouer ni proverbes ni charades, & je ne suis point capable de te donner des conseils.

— Je suis plus habituée aux louanges qu'aux conseils! s'écria fièrement Marguerite. Si tu savais comme on applaudit, au château, lorsque je joue n'importe quel rôle, dans n'importe quelle pièce. »

Denise soupira.

« Hélas! murmura-t-elle, où cela te conduira-t-il? »

Marguerite hocha la tête & sourit mystérieusement.

« Ma sœur, reprit la pauvre Denise, voici une lettre que le facteur vient d'apporter; j'avoue qu'elle m'effraie. Figure-toi qu'on nous réclame le paiement d'une somme considérable.

— On ne nous réclame rien du tout! s'écria Marguerite en jetant un regard sur la lettre. C'est simplement un marchand qui m'envoie sa note. Pourquoi l'as-tu décachetée, petite trembleuse?

— Parce qu'elle est adressée à mademoiselle Norman.

— Eh bien, mademoiselle Norman, c'est moi l'aînée, & tu n'es que mademoiselle Denise; ainsi le veut la mode anglaise, répliqua Marguerite, qui cherchait à plaisanter afin de distraire & d'égayer sa sœur.

— Oh! s'écria celle-ci, comment peux-tu te préparer de gaieté de cœur tant de tourments & tant de regrets? »

Marguerite fit un petit mouvement d'impatience.

« Ne t'inquiète pas, dit-elle, je saurai bien sortir de ce mauvais pas.

— De quelle manière, ma pauvre sœur? Tu ne cherches qu'à t'abuser. Tu es sur le bord de l'abîme & tu fermes les yeux. Nos dépenses augmentent chaque jour; je ne puis suffire à tout & le désordre s'introduit dans le ménage. Notre père est triste, tante Judith de mauvaise humeur. Nos joies, notre gaieté d'autrefois ont disparu. Où allons-nous, grand Dieu? »

Marguerite lui prit la main & lui dit d'une voix grave :

« Ma chère Denise, tes reproches sont justes. J'ai eu tort d'accepter la première invitation de madame Gerbier, & tu dois t'applaudir de n'avoir pas suivi mon exemple.

— Eh bien, alors?... interrompit la jeune fille.

— Eh bien, le mal est fait, &, pour le réparer, il faut que je continue d'aller à Serrière. Ne secoue pas la tête, mon enfant, & écoute-moi. J'ai acquis l'amitié de deux ou trois dames très-distinguées & fort respectables. Elles me portent un intérêt tout particulier, & elles ont résolu de me marier avantageusement. A qui? je l'ignore & elles ne le savent pas davantage, mais je suis convaincue que, pour atteindre leur but, elles ne négligeront rien.

— Oh! ma sœur... s'écria Denise en souriant avec une douce compassion, un peu d'ironie & beaucoup de tristesse.

— Eh bien! quoi, ma sœur? demanda Marguerite en la contrefaisant; tu trouves sans doute le projet de ces dames extrêmement ridicule.

— Je ne dis pas cela. Mais quand on est sans fortune...

— On doit épouser un jeune homme riche, c'est évident, interrompit Marguerite. Oh! vois-tu, chère Denise, si ces vénérables dames accomplissaient leur dessein, nous serions sauvés tous, mon père, nous & nos pauvres, que je n'oublie pas, encore que j'aie l'air de les négliger.

— L'air seulement? demanda Denise.

— Oui l'air seulement. Va, je songe bien à eux & je les aime plus qu'autrefois. Le cœur me saigne quand je les vois tous. Ce matin, j'ai rencontré la petite Mariette, elle était nu-pieds dans la boue & n'avait que de pauvres haillons; cela m'a fait monter les larmes aux yeux, & je me suis sauvée sans la regarder, car je sentais que je ne pouvais plus étouffer mes sanglots. Ce qui me console, c'est qu'en réalité je travaille pour eux; dès que je serai mariée, je ferai l'aumône sur une grande échelle, je fonderai des établissements de bienfaisance, je distribuerai chaque semaine du linge, &...

— Oh! pauvre sœur, quelles chimères! interrompit tristement Denise.

— C'est ce que nous verrons, répliqua la belle présomptueuse. Mais, en attendant, ma chère mignonne, n'oublions pas que madame Gerbier, ses enfants & ses hôtes doivent nous faire une visite lundi.

— Comment l'oublierions-nous ? demanda la jeune fille. Depuis qu'il est question de cette visite, tu bouleverses la maison de la cave au grenier; tout est dans le désarroi, la bonne tante ne sait plus où donner de la tête.

— Oui, c'est bien du tracas, je l'avoue, mais qui veut la fin veut les moyens. Ainsi faisons notre possible pour recevoir convenablement cette brillante société. »

Un instant après, Marguerite entra dans le cabinet de monsieur Norman & le trouva occupé à faire des comptes.

« Cher père, vous savez bien que c'est moi qui, habituellement, me charge de ce soin. Pourquoi empiétez-vous sur mes attributions ? lui dit-elle en riant. Permettez que je mette tout cela au net.

— Non, non, répondit-il avec hésitation, tu ne saurais pas... tu ne pourrais en venir à bout... Ce sont des comptes d'une espèce toute particulière. »

Elle pâlit, car elle crut qu'il s'agissait de notes envoyées par ses fournisseurs.

« Je vous prie, dit-elle, souffrez que je voie... »

Le docteur la regarda fixement & lui répondit :

« Puisque tu insistes, je ne te cacherai rien. Sache que je me trouve fort gêné & dans un pressant besoin d'argent. Il faut que je me procure immédiatement une somme assez ronde. Où la chercher, si ce n'est chez ceux qui me doivent? ils sont nombreux, c'est vrai, mais si pauvres! Cependant j'ai dressé la liste de ceux qui ont quelques ressources. A présent il s'agit de calculer combien chacun d'eux doit fournir, car je tiens à ce qu'ils contribuent au paiement de la somme en question, au prorata de leurs revenus, & c'est une nécessité bien dure que celle qui me force à m'adresser à eux. »

Marguerite eut le cœur serré, mais elle se remit très-vite, & dit en affectant de prendre un ton d'insouciance :

« Mais cher père, tous les médecins font payer leurs soins.

— Par les indigents, ma fille ? jamais!

— Les indigents ont leur médecin, c'est la commune ou le bureau de bienfaisance qui le rétribue, repartit la jeune fille dont la voix s'affermissait peu à peu. Vos malades, papa, ne peuvent donc s'attendre à être soignés gratis. D'ailleurs, la position de ces bons villageois est, relativement, meilleure que la nôtre. Ainsi! envoyez-leur hardiment la note de vos honoraires.

— Il le faut bien, répondit monsieur Norman. Oh! Marguerite, pourquoi avons-nous mis les pieds dans ce malheureux château?

— Pour notre bonheur à tous, répliqua la jeune fille. Oui, cher père, en ce moment nos dépenses excèdent nos revenus, c'est bien vrai; mais c'est ce qui s'appelle semer pour recueillir.

— Dieu le veuille! murmura monsieur Norman; mais je ne vois pas de quelle manière...

— Voici ma sœur, » interrompit la jeune fille, qui, par un geste irréfléchi & presque involontaire, jeta un gros in-folio sur les notes & les cahiers épar.

Elle prenait une peine bien inutile, Denise était trop inquiète & trop préoccupée pour examiner ces comptes. Elle entra vivement & dit d'une voix altérée :

« Cher père, voici qu'il nous arrive une voiture chargée de meubles & de vaisselle. On m'assure que vous avez acheté tout cela à la ville.

— Moi! interrompit monsieur Norman surpris.

— Non, papa, c'est moi, répliqua Marguerite. Mais Denise exagère beaucoup, la voiture n'est pas chargée de meubles, elle en contient deux ou trois qui nous manquaient essentiellement & que j'ai dû me procurer, lorsque madame Gerbier & ses hôtes ont parlé de venir passer ici quelques heures.

— Mon Dieu! balbutia Denise, une semblable dépense au moment...

— Elle était de première nécessité, interrompit sa sœur; je te l'ai dit : qui veut la fin veut les moyens.

— Marguerite, Marguerite, demanda le docteur, comment paierons-nous tout cela ?

— Oh! très-facilement, papa; nous économiserons sur les sommes que vous nous donnez pour l'entretien de la maison, & puis je travaille pour un magasin de lingerie, vous savez? »

Denise soupira, mais elle ne fit point observer que, depuis trois mois, Marguerite n'avait pas eu le temps de s'occuper de travaux de lingerie.

Ce même soir, les deux sœurs virent la bonne Judith fureter dans tous les coins d'un air effaré, & chercher avec inquiétude un objet dont elle paraissait avoir le plus grand besoin.

« Qu'avez-vous donc perdu, tante Judith? lui demanda Denise.

— Mon petit fauteuil, répondit-elle, il me sert depuis vingt ans; je ne saurais m'en passer, & je ne puis m'imaginer ce qu'il est devenu.

— On l'a porté au grenier, dit Marguerite; il est boiteux & dans un grand délabrement.

— Au grenier? interrompit Judith indignée.

— Mais oui. Pouvais-je le laisser traîner dans tous les coins du salon, au moment où tant de personnes distinguées vont nous faire visite ? Cependant, consolez-vous, bonne tante, il y a au logis des siéges plus commodes que ce vieux fauteuil rustique. »

Judith était blessée au cœur.

« Je crois, dit-elle aigrement qu'on a porté aussi mes lunettes au grenier, car je ne les trouve pas non plus, & Dieu veuille que l'on ne m'y relègue pas un jour au grenier, puisque c'est là qu'on cache ce qui est trop vieux & trop rustique pour être montré aux dames du grand monde. »

VI

Comme on le voit, tout allait de mal en pis chez le docteur Norman : le jardin était négligé, le logis avait perdu son air d'élégance, partout on voyait apparaître la gêne; les dépenses augmentaient dans des proportions alarmantes; de petites dettes,

contractées de tous côtés, faisaient boule de neige & menaçaient de grossir démesurément. Si ces dettes criardes ne rompaient point encore les oreilles au malheureux docteur, c'est que Marguerite se donnait une peine infinie pour les lui cacher. Monsieur Norman comprenait bien néanmoins qu'il était indispensable d'introduire la réforme au logis; mais il se tranquillisait en pensant que cette réforme s'établirait forcément lorsque madame Gerbier aurait quitté Serrière.

Denise, encouragée par sa bonne voisine & soutenue par l'approbation de son père, n'allait jamais au château.

« Que doit-on penser de toi, chez madame Gerbier? lui disait sa sœur; sûrement on te considère comme une petite fille sauvage, ombrageuse & morose.

Marguerite se trompait: personne au château de Serrière n'ignorait les motifs qui retenaient Denise loin de ces fêtes bruyantes. On savait combien elle était courageuse, active, raisonnable; on approuvait sa conduite & l'on admirait son dévouement, mais on n'osait pas trop le louer en présence de Marguerite, parce que c'eût été infliger à celle-ci un blâme indirect, & certes, ni madame Gerbier ni ses hôtes n'avaient le droit de blâmer cette pauvre jeune fille.

Denise avait été obligée de diminuer ses aumônes. Ceci était un de ses plus grands chagrins. Lorsqu'elle rencontrait par hasard les infortunés qu'elle-même allait chercher autrefois, elle passait vite, les yeux baissés & pleins de larmes. Elle n'avait guère le temps non plus de visiter les malades. Cependant madame Lanoix la conduisit un jour chez une pauvre femme infirme, qui était naguère leur protégée toute spéciale.

Ce fut avec un profond sentiment de tristesse que la jeune fille entra dans cette cabane; pour la première fois elle y pénétrait les mains vides. Jamais pourtant elle ne se vit mieux accueillie; la pauvre femme lui adressa, d'une voix émue, les plus vifs remercîments.

« Mademoiselle, je vous attendais avec impatience, lui dit-elle. Il me tardait de pouvoir vous parler de ma reconnaissance. Vous avez été si bonne pour moi... trop bonne en vérité. Pourquoi m'envoyer une somme aussi forte? J'osais à peine la prendre. Il me semblait que je faisais tort à tant de pauvres gens moins favorisés. J'étais fâchée aussi de ne pas recevoir cet argent de votre main. Malheureusement vous ne pouviez venir, n'est-ce pas? Le jeune monsieur me l'a dit en me remettant cette bourse de votre part. Je la conserve précieusement votre jolie petite bourse. Voyez, mademoiselle, elle ne me quitte point. »

Et la pauvre malade déposa entre les mains de la jeune fille stupéfaite un élégant porte-monnaie sur lequel était gravé ce chiffre: A. G.

« Ma bonne, lui demanda Denise, qui donc vous a remis cet objet.

— Mais mademoiselle le sait bien, c'est monsieur Gerbier; il est très-bon pour les pauvres, ce jeune monsieur. Il passait un jour, au moment où j'étais assise dans mon jardin, il eut la bonté de s'approcher de moi pour me demander si j'étais malade. Je répondis que je l'avais été bien davantage & que si j'allais mieux, c'était grâce à vos bons soins, mademoiselle Denise. Là-dessus, il m'adressa quelques questions qui vous concernaient autant que moi, puis il me donna ce porte-monnaie bien garni, &, comme je le remerciais de tout mon cœur, il s'en alla en murmurant quelques mots que je ne compris pas très-bien & que j'ai oubliés; mais ça signifiait que c'était vous seule, mademoiselle, que je devais remercier. Je n'en fus pas très-surprise, car on assure que la famille Gerbier & la vôtre sont comme les deux doigts de la main. »

La jeune fille ne répliqua point & ne tarda pas à sortir. Elle n'attachait pas une grande importance au récit de la bonne femme. Elle ne connaissait pas monsieur Gerbier; néanmoins elle savait qu'il était bon & généreux; elle trouvait donc bien naturel qu'il se fût intéressé à la pauvre infirme & elle pensait que celle-ci avait fort mal pris le sens des derniers mots du jeune homme. Pourtant, ce même jour, elle dit à Marguerite:

« Ma sœur, tu me parles souvent de mademoiselle Cécile & de ses amies, de grands personnages que tu rencontres au château, & des vénérables dames qui t'ont prise sous leur protection; de madame Gerbier, qui est charmante pour toi, & de monsieur Lemau, qui te regarde du haut de sa grandeur; mais jamais tu ne fais la plus légère allusion à monsieur Armand; pourquoi cela?

— Parce que je le connais à peine, répondit Marguerite; il a un caractère sérieux & il n'aime pas beaucoup les divertissements qui plaisent tant à sa sœur. Il n'a jamais voulu accepter de rôle dans nos proverbes & nos charades; il danse rarement & se plaît surtout auprès des hommes graves. Je le crois extrêmement ambitieux. Il rêve de faire un brillant mariage. On dit, il est vrai, que c'est pour se conformer aux vues de sa mère; elle tient à ce que ses enfants s'allient à des familles nobles & titrées. Cela me paraît difficile, car enfin madame Gerbier ne possède point une fortune princière & son origine est des plus obscures. Aussi Cécile & monsieur Armand feront de sots mariages, tu verras. Celui-ci épousera probablement la fille d'un gentilhomme ruiné; celle-là se mariera à quelque vieux comte ou marquis. Et voilà où conduit l'ambition, » ajouta Marguerite avec un grand sérieux.

VII

L'automne était venu, la famille Gerbier avait quitté Serrière, & mademoiselle Marguerite était toujours mademoiselle Marguerite. Ses nobles amies n'avaient pas découvert le cygne noir, je veux dire le mari riche & en état de faire figure, qu'elles avaient promis à cette pauvre jeune fille.

Celle-ci était demeurée seule avec ses déceptions, ses souvenirs, ses inquiétudes & je puis ajouter ses remords. Elle se trouvait profondément malheureuse. Elle voyait avec effroi approcher le sombre hiver, & son cœur s'emplissait d'amertume, lorsqu'elle comparait sa triste destinée à celle de Cécile & de ses amies.

Vainement elle essayait de reprendre l'habitude du travail. Elle avait des chagrins trop graves, des soucis trop cuisants pour être en état de s'occuper sérieusement. Elle éprouvait les plus cruelles alarmes ; car, si les plaisirs de cet heureux été, les brillants amis, les louanges, les fêtes avaient disparu comme un songe, les dettes étaient restées, plus pressantes & plus criardes que jamais, & Marguerite, après avoir fait son possible pour cacher la situation au bon docteur, voyait son secret sur le point de lui échapper.

Un jour, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, elle songeait tristement à ces choses, lorsqu'une voiture, bien connue d'elle, vint s'arrêter au pied du modeste perron.

« Ma sœur ! s'écria Marguerite en tressaillant, voici monsieur Leinau... Il descend de voiture, il entre dans la maison. Que signifie cette visite ? Toute la famille Gerbier doit être installée à Paris & je ne puis comprendre...

— Ma chère Marguerite, si tu le veux bien, nous ne parlerons plus de la famille Gerbier, » interrompit Denise avec une légère irritation qu'elle cherchait vainement à dissimuler.

Marguerite baissa les yeux & garda le silence, tandis que Judith introduisait monsieur Leinau dans le cabinet du docteur.

Les deux hommes restèrent seuls pendant un temps assez long, puis ils vinrent rejoindre les jeunes filles. Celles-ci furent frappées d'étonnement lorsqu'elles virent ce monsieur Leinau, si roide, si orgueilleux, si gourmé, faire tous ses efforts pour paraître aimable & gracieux. Il marquait une grande déférence, non-seulement au vénérable docteur, mais encore à ces demoiselles elles-mêmes.

Il était prévenant, affable, respectueux, &, pour tout dire en un mot, méconnaissable. Il causait avec gaieté, avee entrain ; il raconta qu'il était venu passer quelques semaines à Serrière ; son neveu l'avait accompagné, & madame Gerbier & Cécile devaient les rejoindre prochainement. Toute la famille attendait avec impatience le moment de revoir monsieur & mesdemoiselles Norman, c'était à cause d'eux que l'on revenait, on avait trouvé la séparation longue & cruelle, on ne pouvait plus vivre loin de ces bons & fidèles amis.

« Qu'est-ce que tout cela signifie ? pensait Marguerite tandis que monsieur Leinau, obligé de partir enfin, serrait avec effusion les mains du docteur.

— A demain, lui dit celui-ci.

— Oui, sans doute, répondit le visiteur, je vais transmettre à mon neveu votre bonne invitation, & je sais qu'il se fera, comme moi, une fête de ce dîner de famille. »

Les deux sœurs n'avaient jamais éprouvé pareille surprise. Comment ce monsieur Leinau, la fierté même...? Puis ce dîner de famille, monsieur Armand Gerbier qui allait venir... Qu'était-il donc arrivé ?

Monsieur Norman, après avoir reconduit son nouvel ami jusqu'à sa voiture, rentra tout joyeux & prit dans ses bras sa chère petite Denise.

« Mon enfant, lui dit-il, c'est toi qui nous sauves tous. De nous trois tu as été la plus sage. Tandis que nous courions follement après la fortune, tu l'attendais au coin de ton foyer. Aussi c'est à ta porte qu'elle vient frapper : madame Gerbier me fait demander ta main pour son fils Armand.

— Quoi ! balbutia la jeune fille, madame Gerbier... monsieur Leinau. Vous avez dit, cher père ?

— Est-ce possible ? s'écria Marguerite ; on disait que madame Gerbier avait des prétentions...

— Oui, oui, repartit le docteur en souriant, la chère dame a effectivement ses petites faiblesses. Mais qui de nous n'a pas les siennes, & pourquoi serions-nous d'une susceptibilité ridicule, pourquoi trouverions-nous mauvais qu'elle tire avantage d'une union qui fera certainement le bonheur de ma chère Denise ?

— Hélas ! quels avantages en retirerait-elle ? demanda celle-ci avec une humilité charmante.

— Pour ne point blesser ta modestie, je ne t'en indiquerai qu'un dont tu ne pourras certes faire vanité, lui répondit son père ; je crois même que je vais humilier ton amour-propre en te disant que madame Gerbier désire marier son fils non pas précisément à la petite Denise Norman, mais surtout à la fille du comte Norman de Chalèze. »

Les deux sœurs poussèrent un cri de surprise.

« Oui reprit tranquillement le docteur, je m'appelle Norman de Chalèze ; mais comme ce nom ne cadrait point avec mon dénûment, je l'ai quitté en arrivant dans ce village. Il paraît que mes amis de Paris ne m'ont pas oublié & qu'ils ont parlé de moi à madame Gerbier. Celle-ci a été fort agréablement étonnée en apprenant que la jeune personne dont son fils est épris est la fille d'un comte de la vieille roche ; elle trouve que ce nom pompeux que je n'ose porter s'accolera à ravir à celui de Gerbier, & la pensée que son Armand s'appellera un jour le comte de Chalèze la plonge dans un joie profonde.

— Mais, cher père, une jeune fille qui se marie quitte le nom de sa famille pour prendre celui de son fiancé.

— Sans doute, mais quelquefois le fiancé obtient l'autorisation de porter celui de la jeune fille, & madame Gerbier, qui a des amis puissants, se flatte d'en arriver là sans peine. — Mesdemoiselles de Chalèze, ajouta le bon docteur avec un sourire, la conclusion de tout ceci, c'est que le fabuliste ne se trompe point quand il nous dit que la fortune échappe à celui qui la poursuit, pour aller s'asseoir à la porte de celui qui ne la cherche point.

Michel AUVRAY.

MADELON

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE PROVENCE

(Suite et fin)

IV

De sombres nuages s'amoncelaient en effet dans le ciel, chassés par le vent d'est qui s'était élevé tout à coup, par intervalles quelques rayons, illuminant la mer d'un fugitif éclat, faisaient ressortir en relief vigoureux les cimes menaçantes des rochers qui bordent le rivage; on se hâta de déployer les voiles & de louvoyer le long des côtes.

« J'espère bien que nous n'allons pas retourner par la même route que ce matin, dit Frédéric lorsqu'ils débarquèrent, il faut que nos chers Marseillais voient notre pays sous ses divers apects.

— Passons par le château de la Tourelle, proposa Joséphine, nous ferons notre prière à la chapelle de Saint-Louis.

— Va donc pour la Tourelle, dit monsieur Marmontelli, quoique la châtelaine en soit absente.

— En avant, donc! » reprit madame Baralier en piquant des deux.

Ils suivirent quelque temps la grande route; puis, appuyant à gauche, ils entrèrent dans un sentier pierreux, où la sûreté de pied de leurs montures leur fut d'un grand secours. Ils atteignirent bientôt la grille, dont les portes étaient ouvertes, & ils parcoururent la longue allée d'oliviers qui, du côté du Midi, sert d'avenue au château, grand bâtiment carré, flanqué de quatre tours.

« Bonsoir à tous, dit l'homme d'affaires de la châtelaine s'avançant à leur rencontre; quel bon vent vous amène dans nos parages, monsieur Martelli? voilà longtemps déjà que vous n'étiez venu.

— Mes filles désirent prier quelques instants dans la chapelle de Saint-Louis; & moi, je veux montrer votre charmante vallée, entourée de si gracieux coteaux, & vos magnifiques points de vue, à monsieur Paraguet, nouvellement arrivé de Marseille.

— De Marseille! répéta le gros homme en reculant vivement en arrière.

— Oui, de Marseille, mon cher, n'est-ce point dans cette ville que se trouve maintenant madame la baronne?

— Grâces à Dieu, elle a pu fuir ce foyer d'infection lorsqu'il en était temps encore, & elle est maintenant en sûreté auprès de madame sa fille, comme me l'apprend une lettre que je viens de recevoir.

— Que voulez-vous dire? mon cher Alfort, reprit en riant monsieur Martelli, & à qui en avez-vous avec votre air effaré?

Mais Ambroisius ne riait point, &, prenant à son tour la parole:

— Je crois bien que je suis le seul ici à vous comprendre, monsieur, dit-il d'une voix émue, & j'ai une raison pour désirer qu'il en soit ainsi le plus longtemps possible; seulement, si vous voulez bien me permettre de vous adresser en particulier quelques questions, je vous en serai personnellement obligé. »

Et comme Alfort ne paraissait nullement disposé à acquiescer à cette demande:

« Je vous jure que vous n'avez rien à craindre, monsieur, reprit le vieillard à demi-voix & avec un triste sourire, voilà quinze jours déjà que j'ai quitté la grande ville.

— Je suis à vos ordres, » répondit l'homme d'affaires.

Ambroisius s'enfonça le premier dans une des allées latérales du jardin, dominant une plaine fertile, & monsieur Alfort le suivit à regret.

« Au nom du ciel, que venez-vous d'apprendre & que se passe-t-il à Marseille? demanda Madelon, qui, éloignée de plusieurs pas, n'avait qu'imparfaitement entendu la conversation précédente.

— Je n'y comprends rien moi-même, chère nièce, répondit monsieur Martelli; mais ton oncle Ambroisius nous donnera sans doute le mot de cette énigme. »

Madelon secoua la tête, & poussant un gros soupir:

— Mon oncle ne voudra peut-être rien nous dire, » reprit-elle.

Le vieillard en effet rejoignit ses compagnons en gardant un morne silence; il refusa tous les rafraî-

chissements que monsieur Alfort offrait à ses hôtes; contrairement à ses habitudes, il ne fit aucune question concernant l'histoire du château, & consentit seulement à accompagner les jeunes filles à la chapelle. Monsieur Alfort alla lui-même en ouvrir les portes, le vieillard s'agenouilla sur les dalles, & pria longtemps avec ferveur. Quelques instants après, le tremblement nerveux qui venait d'agiter ses membres s'était en partie calmé; mais Madelon crut s'apercevoir qu'il avait versé quelques larmes.

« Mon cousin, dit-elle à Frédéric qui se trouvait à côté d'elle, je ne sais quel danger nous menace, mais c'est un grand malheur, à coup sûr.

— N'allez pas vous forger de vaines chimères, lui dit Frédéric d'un ton pénétré, remontez plutôt sur votre âne, &, quoique la voie, que nous allons suivre, soit en mauvais état & le chemin fort montueux, nous irons le plus souvent possible de ce petit train de galop que vous aimez. »

Ils partirent donc ensemble, elle absorbée dans sa tristesse, lui essayant de la distraire de ses noires pensées; mais en vain cherchait-il à attirer l'attention de sa cousine, tantôt sur les vigoureux câpriers qui tapissaient de leurs tiges rameuses les murs en pierres sèches, tantôt sur les grappes empourprées de la vigne féconde ou sur la pâle verdure des oliviers, contrastant avec le feuillage des cyprès & des pins résineux dont les collines étaient couvertes; elle était insensible à tout ce qu'il lui montrait.

Lorsqu'ils eurent atteint le sommet de la montée de Sainte-Brigitte, de larges gouttes d'eau commencèrent à laver les pierres du chemin.

— Cet original d'Alfort nous a retenus trop longtemps avec ses paroles énigmatiques, dit avec humeur Frédéric; heureusement nous voilà bien près de la maison, & nous y serons arrivés avant que l'orage n'éclate. »

Quelque temps après, ils arrivaient au logis, & tandis que Frédéric retournait sur ses pas au devant des autres voyageurs, la jeune fille, empressée d'embrasser son aïeule, allait la chercher au salon où celle-ci se tenait d'ordinaire; mais ne l'y trouvant point, elle monta pour changer de vêtements, car les siens étaient trempés par la pluie :

En pénétrant dans sa petite chambre, elle entendit causer dans la pièce voisine.

« Il faut se soumettre à la volonté de Dieu, disait une voix d'homme, continuant évidemment une conversation déjà commencée; patience & résignation, c'est la devise du chrétien.

— Mais enfin, monsieur le curé, reprit la voix plus douce de madame Martelli, c'est une injustice criante, & le parlement abuse certainement de son pouvoir en prononçant la peine de mort contre tous ceux qui sortiront désormais du territoire de Marseille, car y a-t-il rien de plus naturel que de fuir un pareil danger? c'est même un devoir en quelque sorte, puisque la vie est un dépôt que Dieu nous confie; en quoi mon gendre serait-il coupable, par exemple, en venant rejoindre ici son oncle & ses enfants, qui ont pu nous arriver sans obstacle, il y a quinze jours à peine ?

— Il y a quinze jours, madame, les médecins, trompés par des symptômes inconnus jusque-là, espéraient encore que les maladies qu'ils avaient observées depuis l'arrivée du *Grand-Saint-Antoine* et de trois autres navires, venus du Levant avec patente brute, n'étaient dues qu'au dérangement des saisons; mais à présent qu'il n'est que trop avéré que c'est bien là le terrible fléau apporté de Seyde et de Tripoli, le parlement a cru devoir empêcher les malheureux habitants de Marseille de se répandre en foule, comme ils commençaient à le faire dans les différentes parties de la Provence, du Languedoc & du Dauphiné, & d'y apporter ainsi le mal qui les dévore.

— C'est de la prudence peut-être, mais ce n'est point de la charité.

— C'est de la charité pour nous tous, que la peste atteindrait indubitablement. Ces paroles vous paraissent dures, madame, reprit-il un instant après; soyez sûre cependant que je prends une vive part à vos craintes; mais pourquoi nous affliger d'avance? tous les Marseillais ne seront pas atteints par la contagion, & monsieur votre gendre, avec sa robuste santé & sa belle fortune, qui lui permet de consulter les meilleurs médecins & de se procurer tous les secours de l'art, a plus de chances que bien d'autres d'échapper au fléau.

— C'est possible, répondit la bonne dame, mais, quand je pense que mes pauvres petits enfats, déjà privés de leur mère, n'ont plus que lui ici-bas, je ne puis m'empêcher de trembler pour cette vie si précieuse. Que deviendraient-ils si leur père venait à mourir? je suis trop vieille pour les protéger longtemps. Puis Cyprien est un si excellent homme! rappelez-vous avec quelle sollicitude il a veillé sur ses enfants, avec quelle sagesse il a dirigé leur éducation; je vais vous lire sa lettre, monsieur le curé, pour que vous jugiez de son cœur. »

Elle tira d'un petit sac, pendu à sa ceinture, un papier percé à jour à plusieurs endroits, et qui avait été trempé dans le vinaigre, le déploya lentement, & lut à haute voix ce qui suit :

« Madame & chère mère,

« En envoyant auprès de vous mes enfants bien aimés, j'étais loin de prévoir toute l'opportunité de ce voyage, qui n'était alors qu'une mesure de précaution. Béni soit le ciel de m'en avoir inspiré la pensée! m'épargnant ainsi la plus terrible de toutes les inquiétudes, celle de trembler à chaque instant pour leurs jours! j'avais à leur départ l'espoir de les voir bientôt revenir près de moi, ou de les rejoindre à Ollioules, dès que j'aurais mis ordre à mes affaires; mais la Providence en ordonne autrement; la peste a fait en peu de jours de si rapides progrès que nul ne peut se flatter de

n'en être pas frappé. Rien ne saurait vous donner une idée du trouble & de la confusion qui règnent dans notre malheureuse ville ; les ateliers & les boutiques ne s'ouvrent plus, les portes des maisons demeurent fermées, les temples du Dieu vivant sont déserts. On n'entend de tous côtés que des cris lamentables; les familles se dispersent, le père meurt abandonné de ses enfants, les fils s'éloignent de leur mère malade, l'égoïsme se montre dans toute sa laideur.

» Pour comble d'infortune, une affreuse famine se joint à tant de maux; la garnison, qui meurt de faim, menace d'attaquer la ville, & la municipalité, à son tour, menace la garnison; la fuite offrirait une chance de salut, mais le parlement l'a rendue impossible en décrétant la peine de mort contre tous ceux qui tenteraient de sortir du territoire marseillais; les soldats ont l'ordre de tirer sans pitié sur les fuyards, & les canons des forts repoussent dans le port tout bâtiment qui cherche à gagner le large. Il ne nous reste donc plus qu'à nous résigner en chrétiens ; la mort ne me fait pas peur, mais mourir loin de mes enfants, sans les embrasser une dernière fois, sans les bénir au moment suprême ! cette pensée me déchire le cœur. Cependant, ô mon Dieu ! si la peste doit prendre une victime dans ma famille, qu'elle me frappe, moi seul, & se détourne des miens ! que je meure s'il le faut, de ce mal effroyable, & qu'ils vivent longtemps heureux ! Mais ils sont bien jeunes encore pour se guider dans le monde; c'est donc à vous, ma bonne mère, que je confie ce précieux dépôt ; il ne saurait être en de meilleures mains. Cachez-leur le plus longtemps possible le malheur qui me menace, ils ne l'apprendront que trop tôt, hélas ! si je succombe, comme c'est probable... »

Ici madame Martelli, qui se sentait suffoquée par les larmes, s'arrêta un instant pour les essuyer; mais, comme elle reprenait sa lecture inachevée, un bruit sinistre se fit entendre dans la chambre voisine, c'était comme un corps tombant à terre.

La vieille dame tressaillit.

« Que se passe-t-il donc près de nous ? » dit-elle.

Le curé ouvrit la porte de la chambre, & aperçut mademoiselle Paraguet étendue sur le carreau.

« La malheureuse enfant aura tout entendu ! s'écria madame Martelli en s'efforçant en vain de relever la jeune fille, tandis que le curé s'empressait de tirer le cordon des sonnettes de l'appartement. »

Les domestiques accoururent ; on transporta Madelon sur son lit, & Nanette, fort alarmée, se hâta de déshabiller sa maîtresse. On lui fit respirer des sels, on employa tous les moyens usités en pareille circonstance, mais ce ne fut qu'après un long espace de temps qu'elle ouvrit les yeux. Elle parut alors très-étonnée de se trouver couchée & entourée de monde ; puis, comme elle balbutiait quelques mots pour demander l'explication de ce qui lui était arrivé, la mémoire lui revint, un cri déchirant lui échappa, &, couvrant son visage de ses mains, elle pleura à chaudes larmes.

« Voilà le meilleur de tous les remèdes, » dit le curé à madame Martelli, qui observait avec angoisses les effets de cette crise.

Le médecin, que Frédéric avait été prévenir, entrait alors dans la chambre; il tâta le pouls de la malade, ordonna le plus grand repos & fit sortir tout le monde, à l'exception de Nanette, que l'on aurait vainement essayé d'éloigner.

La soirée entière se passa dans une grande agitation nerveuse, mais vers le milieu de la nuit un sommeil réparateur s'empara de la jeune fille, &, lorsque madame Martelli entra dans la chambre le lendemain matin, marchant le plus légèrement possible pour ne point troubler le repos de la malade, elle ne fut pas médiocrement surprise de la trouver sur pied & presque entièrement habillée.

« J'allais frapper à votre porte, ma chère grand'maman, dit Madelon en lui baisant les mains.

— Grâces à Dieu, te voilà rétablie, dit l'aïeule avec tendresse; mais tu aurais mieux fait, ce me semble, de rester au lit aujourd'hui.

— Non, répondit Madelon d'un ton résolu, car je n'ai pas de temps à perdre. »

Alors, avançant un fauteuil à sa grand'mère, elle la fit asseoir & se mit à genoux devant elle, avec la gracieuse câlinerie des jeunes filles de son âge; Madelon était fort pâle en cet instant, mais ses grands yeux limpides, animés de toute l'énergie d'une âme tendre & forte, brillaient d'un éclat inaccoutumé.

« J'ai une prière à vous adresser, grand'mère, dit-elle.

— Que désires-tu, ma chérie ? répondit la bonne dame, & que puis-je faire pour toi ?

— Me donner votre bénédiction, & me procurer une voiture pour retourner à Marseille, répondit-elle.

— Que dis-tu ? s'écria la grand'mère effrayée.

— N'ai-je pas mon père à consoler & à soigner, peut-être? reprit-elle d'une voix émue.

— Ce serait marcher à la mort, ma fille.

— C'est accomplir mon devoir, ma bonne maman.

— Non, non, cela ne se peut pas, cela ne sera point, dit encore madame Martelli.

— Il faut que cela soit cependant, répliqua Madelon avec une douce fermeté. Écoutez-moi, chère grand'maman, ajouta-t-elle en joignant les mains.

Vous savez avec quelle tendresse mon père m'a élevée, avec quel dévouement sans bornes il nous a consacré sa vie; &, quand il se présente une occasion de lui témoigner ma reconnaissance, au lieu de la saisir avec empressement, j'abandonnerais lâchement dans le péril celui qui m'a comblée de ses bienfaits ! Si j'agissais de la sorte, vous me renonceriez pour votre enfant !

— Ne t'exalte pas ainsi, ma chère fille, dit

l'aïeule en lui prenant les mains; j'aime ton courage & ta piété filiale, mais la raison doit guider notre conduite même dans les plus nobles élans de notre cœur : raisonnons donc avant d'agir.

Si, en exposant ta vie, il y avait au moins quelque espérance de sauver Cyprien, Dieu m'est témoin que, quoi qu'il en coutât à ma tendresse, je consentirais à ton départ; mais que peux-tu, pauvre enfant, contre le terrible fléau qui dévore tes compatriotes? De quel secours serais-tu à ton malheureux père, s'il est atteint par la contagion? Dépourvue d'expérience, comme on l'est à ton âge, sans médecin pour te conseiller, peut-être, que pourrais-tu faire, mon enfant?

— Adoucir sa dernière heure & mourir avec lui, dit-elle.

— Mais c'est de la folie, s'écria la bonne dame avec désespoir. Ne sais-tu pas que, pour vous sauver, ton père vous a envoyés auprès de moi; &, quand, par l'effet d'une prudence que je ne saurais trop louer, vous êtes maintenant à l'abri de tout péril, comment peux-tu supposer que je trahirai sa confiance en t'exposant au danger qu'il a voulu prévenir?

— Maman, chère bonne maman, je vous en conjure au nom de Dieu, au nom de ma mère chérie, que vous avez tant aimée, consentez à me laisser partir!

— Cruelle enfant, reprit madame Martelli en essuyant ses pleurs, veux-tu donc me faire mourir de chagrin?

— Je veux que vous me permettiez de vivre moi-même, et, si je demeure ici, l'inquiétude me tuera, bien sûr.

— Que faire? mon Dieu! que faire? s'écria la pauvre aïeule.

— Me laisser partir et prier pour nous, répondit la jeune fille; laissez-moi vous confier un secret, un secret de bon augure, ajouta-t-elle en rougissant. Cette nuit, pendant mon sommeil, j'ai revu ma mère; elle n'était point pâle et défaite, comme au temps de sa maladie, mais fraîche & souriante, au contraire, toute habillée de blanc et couronnée de fleurs.

— « Va soigner, va guérir ton père, m'a-t-elle dit en me baisant au front. »

— Je me suis réveillée au contact de ses lèvres, & je n'ai plus vu que Nanette assise au chevet de mon lit; mais la douce vision était gravée dans mon cœur; je ne voulais point vous en parler, car je sais que nous ne devons pas croire aux songes; cependant, celui-ci s'accordait si bien avec mes secrets désirs que je me suis sentie toute fortifiée & que je le regarde comme un ordre d'en haut.

— Mais tu ne veux point partir toute seule, objecta madame Martelli. »

Il était évident que la vieille dame était émue par la confidence de sa petite-fille, & que sa volonté d'opposition, si ferme tout à l'heure, se trouvait fortement ébranlée.

« Nanette doit me suivre, reprit Madelon; je n'ai pas eu de peine à l'y décider, car elle a soigné mon père dans son enfance, & elle l'aime comme un fils.

— C'est une bonne et estimable créature, pleine de zèle & d'affection, mais que tu ne dois pas exposer à devenir la victime de son dévouement.

— Elle ne le sera pas non plus, j'en suis sûre, car ma sainte mère priera pour nous dans le ciel, & vous, chère bonne maman, vous prierez sur la terre. »

Madame Martelli fit encore plusieurs objections que mademoiselle Paraguet levait à mesure, trouvant réponse à tout, & montrant une âme aussi forte que tendre.

« Que la volonté du Seigneur s'accomplisse! dit enfin la vénérable aïeule en faisant le signe de la croix sur la tête de la jeune fille encore agenouillée à ses pieds, & puisse la bénédiction de ta vieille grand'mère te porter bonheur dans ta généreuse entreprise!

— Amen, répondit Madelon en saisissant les mains de madame Martelli, qu'elle couvrit de baisers & de larmes. Quand pourrai-je partir, chère bonne maman?

— Demain, au lever du soleil, répondit l'aïeule avec un soupir; je vais m'occuper des moyens de faciliter ton voyage.

V

Dès que l'on connut dans la famille le projet de Madelon, il y eut accord unanime pour l'en dissuader; madame Martelli elle-même, sans oser retirer son consentement, mais toute surprise de l'avoir donné, tenta de nouveaux efforts pour amollir le courage de sa petite-fille & changer sa résolution; les jeunes cousines pleuraient, la tante Barralier se fâchait, & l'oncle Ambrosius aurait sacrifié sa plus précieuse collection pour détourner Madelon de ce voyage. Marius seul ignorait le prochain départ de sa sœur, on le lui cachait avec soin.

« Puisque rien ne peut vous fléchir, cousine, dit Frédéric tout attristé, vous me permettrez au moins de vous servir d'escorte.

— Vous n'irez certainement pas à Marseille, car je ne le permettrais point, interrompit vivement le père Martelli; mais vous & votre frère, vous accompagnerez Madelon jusqu'à Aubagne, en me donnant votre parole d'honneur de ne point dépasser cette limite. »

Le lendemain, au point du jour, toute la famille était sur pied, à l'exception de Marius, qui dormait encore, & de madame Martelli, que le chagrin & la fatigue avaient clouée dans son lit.

Madelon alla faire ses adieux à sa grand'mère, qui la tint longtemps pressée sur son cœur, en renouvelant la bénédiction qu'elle lui avait donnée la veille. La jeune fille entra ensuite sur la pointe du pied dans la chambre de son frère, le contem-

pla quelque temps dans ce gracieux abandon des enfants endormis, &, se baissant vers lui pour le baiser sur le front, y laissa tomber une larme. Elle embrassa ensuite, l'un après l'autre, ses parents attendris, dit à chacun quelques paroles d'amitié, puis, accompagnée de ses cousins & de la fidèle Nanette, que son affection pour son maître transformait en femme courageuse, elle monta en voiture & partit. Arrivée au bout de la petite ville & avant de tourner sur la route, elle mit la tête à la portière & aperçut encore ses amis debout sur le seuil de la porte; &, agitant son mouchoir, elle leur adressa de loin un triste & dernier adieu.

« Cousine, il en est temps encore, retournons à la maison, » lui dit Frédéric à demi-voix.

Elle lui fit de la tête un signe négatif, &, s'affaissant sur les coussins de la voiture, elle demeura longtemps plongée dans un morne silence.

Les oiseaux, cependant, les saluaient de leur chant matinal, une brise tiède & légère rafraîchissait leur front, & les fleurs écloses dans la nuit leur envoyaient leurs plus doux parfums; mais bientôt ils s'engagèrent dans les *gorges* arides, dont les sublimes horreurs étaient en harmonie avec la disposition de leur âme. Lorsqu'ils furent arrivés près du sentier pierreux qui conduit au *Destrel*, & qu'ils devaient laisser sur la droite pour suivre la route de Marseille, ils aperçurent des tentes dressées & une troupe d'hommes, de femmes & d'enfants occupés, les uns à construire des murs en maçonnerie, d'autres à agrandir des grottes naturelles. Ce spectacle extraordinaire surprit étrangement les frères Martelli; François ouvrit la portière, &, sautant lestement à terre, il interrogea les travailleurs (1).

« Nous sommes de pauvres gens évadés de Marseille au péril de notre vie, répondit un homme de bonne mine, qui s'exprimait avec aisance, car l'on a tiré sur nous pour nous empêcher de partir, & plusieurs personnes ont été tuées ou blessées en de pareilles tentatives. Quand nous sommes arrivés à Aubagne, accablés de fatigue et mourant de faim, les habitants n'ont jamais voulu nous recevoir, quoique nous ne manquions pas d'argent pour payer notre dépense. Nous avons été aussi renvoyés de Cuges & du Beausset, &, voyant bien qu'il en serait de même partout ailleurs, nous prenons le parti de nous arrêter en ce lieu, que les loups seuls pourraient nous disputer; nous y construirons des abris contre le mauvais temps, & nous y attendrons qu'il plaise à Dieu de faire cesser le terrible fléau qui nous chasse de notre pays.

— La peste y fait donc de grands ravages? demanda François.

— Oh! mon bon monsieur! cela fait horreur & pitié, le mal va toujours croissant; tous les médecins ont péri ou se cachent; les cadavres, amoncelés, couvrent les places publiques, & l'on ne trouve plus personne pour ensevelir les morts, les fossoyeurs ayant été les premiers atteints, de sorte que chaque jour de nouveaux corps d'hommes & d'animaux s'entassent le long des rues; car, faute de gens pour les soigner, beaucoup de malades se traînent hors de leurs maisons pour implorer le secours des passants; puis, n'ayant plus la force de retourner chez eux ou trouvant leurs maisons fermées, ils expirent sur le seuil & viennent augmenter l'infection. Cependant des voleurs, en assez grand nombre, ont le triste courage de parcourir la cité pour piller les maisons vides, sans que personne songe à les punir; la société n'a plus à Marseille d'autre vengeur que le fleau lui-même, qui les frappe bien souvent au milieu de leurs crimes. Dieu vous préserve, monsieur, vous & les vôtres, de voir jamais les horreurs dont nous avons été témoins!

— Vous entendez, cousine, dit Frédéric à Madelon, qui n'avait pas perdu un seul mot de cette triste conversation, & dont les yeux demeuraient attachés sur la troupe des réfugiés marseillais, avec un mélange de frayeur & de pitié: ne faut-il point donner l'ordre au cocher de retourner sur ses pas?

— Non, dit-elle, car mon père est du nombre de ces infortunés, accablés de tant de maux.

— Cousine, reprit Frédéric avec des larmes dans la voix, pourquoi faut-il que nous vous ayons connue pour vous perdre si tôt & vous voir courir à une mort si affreuse!

— J'espère que je ne mourrai point, répondit-elle en lui tendant la main; mais, si c'était la volonté de Dieu, je vous assure que je n'oublierai pas dans l'autre monde les marques d'affection que vous m'avez données dans celui-ci, & que je prierai pour vous de toutes les forces de mon âme.

— C'est très-bien, dit François, & j'espère que j'aurais aussi un peu de part dans vos prières; mais changeons de conversation, s'il vous plaît, ou je tomberai malade de tristesse; le récit de ce Marseillais m'a tout bouleversé, & je sens comme un frisson de fièvre dans mes veines.

— Oui, parlons de promenade & de parties de plaisir, dit Madelon. »

Mais en vain firent-ils tous leurs efforts pour se distraire les uns les autres, ils retombaient involontairement dans leurs noires pensées. Quant à Nanette, elle n'avait point tardé à s'endormir, bercée par le mouvement de la voiture, & sans rien témoigner de ses frayeurs ordinaires.

Aucun événement ne troubla ce voyage; seulement la crainte de la peste & les précautions pour s'en préserver devenaient toujours plus grandes à mesure que l'on approchait davantage du foyer de la contagion; ainsi les habitants de Cuges évitaient autant que possible toute communication avec les voyageurs venant du côté de Marseille; mais ceux d'Aubagne, où Madelon et ses amis arrivèrent dans la soirée, refusaient même de leur fournir

(1) On voit encore dans les gorges d'Ollioules des restes de ces travaux.

des vivres; ils tremblaient au seul nom de la peste, & cependant ils en parlaient sans cesse.

Lorsque mademoiselle Paraguet, que son cocher ollioulain ne voulait absolument pas conduire au delà d'Aubagne, s'informa des moyens de transport, pour faire, le lendemain matin, les quatre lieues qui lui restaient à parcourir, l'hôtesse, à laquelle Madelon s'adressa, la crut privée de raison, & lui déclara net qu'à quelque prix que ce fût, elle ne trouverait pas un charretier qui voulût l'accompagner jusque dans les murs de la ville.

« J'irai à pied, dit résolûment la jeune fille, &, quoique Nanette soit bien vieille, elle trouvera, dans son attachement pour mon père, la force de m'accompagner. »

Les frères Martelli renouvelèrent alors leurs instances pour qu'elle abandonnât son projet; l'hôtesse, elle-même, son mari & sa servante l'y engagèrent fortement.

« Vous ne sauverez point votre père, & vous mourrez vous-même sans lui être d'aucun secours, disaient ces bonnes gens.

— Je mourrai du moins en remplissant mon devoir, » répondait-elle.

En la voyant inébranlable, ses cousins, qui avaient promis à leur père de ne point dépasser la ville d'Aubagne, & qui voulaient au moins rendre son voyage moins pénible, ouvrirent l'avis d'acheter deux ânes qu'elle pourrait ensuite abandonner après s'en être servie pour la route; & comme Madelon approuva cette idée, ils en parlèrent à l'aubergiste, qui se chargea de l'acquisition.

La nuit s'écoula tristement; les frères Martelli, retirés dans la même chambre, causèrent longtemps du courage & de la fermeté de cette jeune fille, qu'ils taxèrent quelquefois d'entêtement & de folie, & qu'ils ne pouvaient néanmoins s'empêcher d'admirer.

Quant à Madelon, elle chercha vainement le sommeil dans le grand lit à colonnes qu'elle partageait avec Nanette. Le lendemain, cependant, elle se montra à ses cousins calme & affectueuse, &, s'asseyant à table, ils prirent tous ensemble un triste & dernier repas; puis, les ânes étant harnachés & l'heure des adieux venue, mademoiselle Paraguet prit congé des deux frères, en les priant de se charger pour leurs parents de ses compliments respectueux.

« Ma cousine, au nom du ciel, revenez avec nous! s'écria Frédéric, tombant à ses pieds sans pouvoir retenir ses larmes.

— Il a raison, dit Nanette, effrayée tout à coup pour sa jeune maîtresse; retourne avec eux, ma fille; j'irai à Marseille, moi, & je soignerai Cyprien au besoin; c'est mon métier, & je m'y entends, je m'en flatte. Puis, lors même que la peste me prendrait, il faut bien toujours mourir d'une manière ou d'une autre, & je suis si vieille déjà que ce ne serait que demi-mal, ne pouvant plus espérer de vivre longtemps encore. »

La jeune fille se jeta avec effusion dans les bras de la bonne, mais elle résista à ses prières.

« Puisqu'il en est ainsi, dit Frédéric avec feu, il ne sera pas dit que j'abandonne lâchement une proche parente au moment du danger; j'irai avec vous, ma cousine.

— Je vous le défends, mon cousin, répondit-elle d'un ton ferme, Nanette suffit pour me protéger, & vous avez promis à votre père de vous arrêter ici.

— Je ne prévoyais point ce qui arrive, reprit Frédéric, je croyais que le cocher vous conduirait jusqu'à Marseille.

— Un homme d'honneur n'a que sa parole, répondit Madelon, & j'aurais mauvaise opinion de vous si vous manquiez à la vôtre. Adieu donc, mes chers cousins, je vous recommande Marius, que mon départ attristera sans doute, & aussi mon bon vieil oncle, qui aura grand besoin d'être consolé. Adieu! adieu! »

Et, pressant le pas de sa monture, elle s'éloigna au plus vite.

« Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour l'empêcher de partir, & nous n'avons rien à nous reprocher à ce sujet, dit François Martelli.

— Si elle meurt, je ne m'en consolerai jamais, » répondit Frédéric, qui la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans un pli du terrain.

Pendant que les deux frères reprenaient tristement le chemin d'Ollioules, Madelon & Nanette s'avançaient de compagnie sur la route déserte, gardant le silence & recueillies dans leurs pensées. De temps à autre, un vieillard déguenillé ou une femme en haillons traversaient isolément la route; mais nul ne cherchait à lier conversation avec elles; chaque créature humaine fuyait son semblable, comme on fuit un animal dangereux. Les voyageurs furent cependant obligés de frapper à la porte d'une petite auberge, située sur la voie publique, afin de laisser reposer leurs montures; elles eurent beaucoup de peine à se faire ouvrir & à se faire servir quelques rafraîchissements, l'aubergiste étant mort la veille & la servante malade.

« Si j'ai un conseil à vous donner, dit l'hôtesse à Madelon, c'est de rebrousser chemin au plus vite, avant que vous n'ayez été aperçues par les soldats du poste, car, si vous allez en avant, bientôt il ne vous sera plus possible de retourner sur vos pas, & vous serez prises comme des rats dans une souricière. »

Mademoiselle Paraguet remercia cette brave femme de son intention évidemment bienveillante, mais elle avait résisté à des sollicitations bien autrement fortes & émouvantes; elle paya largement sa dépense & continua son chemin.

Un quart d'heure après, les voyageuses aperçurent, en effet, une espèce de corps de garde, & une troupe de gens armés, tous pâles & défaits, voulut les empêcher de passer outre.

« Messieurs, leur dit Madelon, dont le cœur battait avec force, je sais que vous avez mission

de ne point laisser sortir les Marseillais de leur territoire, mais non pas de les empêchçr d'y rentrer.

— Vous êtes trop heureuse d'en être dehors, dit le chef de la troupe; gagnez le large, ma belle enfant, & vous aussi, la vieille mère, car il ne fait pas bon dans la ville, où d'ailleurs on mourrait de faim si la peste vous en laissait le temps.

— Monsieur, dit Madelon en joignant les mains, ayez pitié d'une pauvre fillę qui veut soigner son père, & laissez-nous passer.

— Allez donc, la belle, puisque c'est votre bon plaisir; mais j'en ai regret, foi de soldat; & jolie comme vous l'êtes, c'est dommage en vérité. »

Sans répondre à ce compliment, Madelon se hâta de franchir la barrière, éprouvant un soulagement véritable & une amère joie, à la pensée qu'il lui était désormais impossible de retourner sur ses pas.

Une multitude de Marseillais, de tout sexe & de toute condition, avaient abandonné la ville pour se réfugier dans les bastides environnantes; il en était résulté un encombrement extraordinaire, & ces pauvres gens, entassés dans de petites maisons de campagne, manquant de secours & de vivres, étaient chaque jour décimés par la peste. Ceux que le fléau n'avait point encore atteints portaient, pour la plupart, sur leur visage, les terribles symptômes de la maladie. Chemin faisant, les voyageuses apercevaient, aux fenêtres ou contre les grilles des jardins, un grand nombre de ces figures livides, portant le sceau de la mort. Enfin elles entrèrent dans la ville. Tous les lamentables récits qu'elles avaient entendus n'avaient pu que les préparer imparfaitement à l'affreux spectacle qui s'offrit à leurs yeux épouvantés. Une troupe d'hommes & de femmes en guenilles, les cheveux épars, & pâles comme des fantômes, foulant aux pieds les morts & les mourants, se précipitait vers l'Hôtel de Ville pour demander du pain; ils passèrent en hurlant tout près de Madelon, qui recula d'effroi & sentit faiblir son courage. Un instant après, une jeune femme se traînant à peine & portant dans ses bras un enfant à la mamelle, s'approcha d'elle en lui demandant l'aumône. Mademoiselle Paraguet, tirant de sa poche une bourse bien garnie, voulut lui donner une pièce de monnaie.

« Posez-la sur cette pierre, je vous prie, afin que je ne vous rende point le mal pour le bien, puisque voilà deux jours déjà que mon enfant est malade; mais peut-être que le lait me reviendra & que je le sauverai maintenant que j'aurai de quoi m'acheter du pain. »

Mademoiselle Paraguet déposa une autre pièce à côté de la première, & s'empressa de se diriger vers la maison paternelle; mais elle était retardée tantôt par des monceaux de cadavres, dont il lui fallait se détourner, tantôt par des malades ou des mandiants implorant son assistance, tantôt par des troupes d'habitants prêts à grossir l'émeute en se ruant sur l'Hôtel de Ville; le soleil baissait à l'horizon, & la nuit menaçait de joindre l'horreur de ses ténèbres à toutes ces horreurs, avant que Madelon eût retrouvé son père.

VI

Cependant, vers les huit heures du soir, Madelon reconnut de loin, avec un battement de cœur inexprimable, les petits anges bouffis, grossièrement sculptés, qui décoraient la maison de Cyprien Paraguet, &, toutes les ouvertures étant soigneusement closes, la jeune fille frappa à la porte, & attendit; mais cinq minutes s'écoulèrent sans que personne vînt ouvrir; saisissant alors le marteau de cuivre, jadis aussi brillant que l'or, & maintenant tout souillé de vert-de-gris, elle le laissa retomber avec tant de fracas que l'habitation trembla sur ses fondements.

Une frayeur mortelle s'était emparée de son âme. Si elle était venue trop tard! Si son père n'existait plus!

Elle sentit ses jambes défaillir & une sueur froide mouilla son front.

Cependandant une fenêtre s'entr'ouvrit & une voix affaiblie prononça ces mots :

« Qui est là?

— C'est moi, père! cria Madelon; c'est moi, ouvrez vite. »

Un grand bruit de meubles renversés & de porcelaines cassées se fit entendre à l'intérieur; puis un pas lourd & chancelant, comme le pas d'un homme ivre, retentit dans l'escalier, la clef grinça dans la serrure, la porte s'entre-bâilla, & Madelon put revoir enfin son père chéri; elle s'élança pour l'embrasser, mais celui-ci recula vivement en arrière, &, roulant des yeux hagards :

« Ne me touche point, malheureuse enfant! s'écria-t-il avec effroi; qui t'a conduite ici? pourquoi revenir sans ma permission? maudits soient ceux qui t'ont ainsi envoyée à la mort!

— C'est moi qui ai pensé à revenir, mon père, moi qui l'ai voulu, malgré tout ce qu'on a fait pour m'en détourner; si quelqu'un est coupable en cette occasion, c'est bien moi, moi seule, sachez-le bien. »

Cyprien s'était laissé tomber sur la première marche de l'escalier, &, la tête appuyée entre ses mains, il pleurait à chaudes larmes.

« Est-ce ainsi que vous recevez votre fille, lorsqu'elle a tout bravé pour vous revoir? dit Madelon en s'avançant vers lui.

— Et toi aussi, ma vieille, s'écria le négociant, qui n'avait point encore aperçu Nanette; toi, aussi, par amour pour moi!

— Tiens! cela vous étonne? répondit Nanette, comme offensée.

— Hélas! hélas! J'étais bien à plaindre, sans doute, continua Cyprien; malade & dénué de tout secours, je m'attendais à mourir, mais je croyais au moins tous ceux que j'aime à l'abri loin du

foyer d'infection, & cette pensée me consolait dans mes souffrances; maintenant je n'aurai plus aucun repos d'esprit & je craindrai sans cesse pour vous.

— Et pourquoi craindriez-vous, mon père? Est-ce que je ne me porte pas à merveille? est-ce que je suis maigre & pâle, par hasard? Laissez-nous vous soigner seulement, &, d'abord, appuyez-vous sur mon bras & montons dans votre chambre.

— Ne me touche point! te dis-je.

— Moi, je ne veux pas que vous me le défendiez, reprit-elle en se jetant à son cou & le baisant au visage, par un mouvement si prompt, qu'il ne put le prévenir. Et maintenant voilà qui est fait, & vous n'aurez plus cette appréhension qui vous éloignait de moi, méchant père que vous êtes. Il n'en sera, d'ailleurs, que ce que Dieu voudra, & il ne voudra rien de mauvais pour nous, j'en suis sûre. »

Ils montèrent ensemble l'escalier, elle toute heureuse de lui prodiguer les trésors de sa tendresse filiale, lui fortement ému & le cœur agité de mille sentiments divers : le plaisir de la revoir, la joie ineffable d'être l'objet d'une affection si dévouée, l'espoir de la guérison, mais aussi la crainte affreuse de communiquer le feu dévorant qu'il sentait circuler dans ses veines, & toutes ces pensées, tout ce bonheur, toutes ces frayeurs exaltaient jusqu'au délire son pauvre cerveau fatigué.

Le désordre le plus complet régnait dans la maison, naguère si propre & si bien tenue. Du linge, des chaussures, des habits étaient entassés pêle-mêle sur des meubles couverts de poussière, & le sol n'avait pas été balayé depuis plusieurs jours.

« Eh mais! que se passe-t-il donc ici? s'écria Nanette, toute scandalisée d'une malpropreté si grande & plus terrifiée à cet aspect qu'elle ne l'avait été dans les rues; que font donc Joseph & Pierrette? n'ont-ils pas honte de laisser la maison en pareil état?

— Pierrette est morte il y a trois jours, & nous avons été obligés de jeter son corps par la fenêtre avant qu'il ne tombât en putréfaction.

— Pauvre Pierrette! dit la jeune fille en essuyant une larme.

— Mais Joseph du moins aurait dû maintenir ici la propreté, reprit l'inflexible Nanette.

— Joseph est sorti avant-hier, sous prétexte d'aller savoir des nouvelles de son frère; mais il n'a pas reparu depuis.

— Mauvais garnement! s'écria la gouvernante indignée; abandonner son maître en un moment pareil!

— Peut-être est-il tombé malade, dit Madelon.

— Est-ce qu'on a le temps d'être malade lorsqu'on a son maître à soigner? dit très-sérieusement la vieille bonne se mettant en devoir d'approprier la chambre de Cyprien, pendant que Madelon lui donnait des nouvelles de son oncle & de son frère & quelques détails intéressants sur son séjour auprès de sa grand'mère. »

Elle aida ensuite Nanette à remettre tout en place au logis, alluma un grand feu, & faisant rougir plusieurs pelles, elle brûla partout du fort vinaigre pour chasser les miasmes impurs. Cette besogne terminée, la maîtresse & la servante mangèrent ensemble quelques restes de leurs provisions de voyage & préparèrent de la tisane à Cyprien, que dévorait une soif ardente; puis elles se couchèrent & s'endormirent d'un profond sommeil, que la fatigue & l'émotion leur avaient rendu nécessaire.

Lorsque Madelon se réveilla le lendemain matin, elle eut d'abord quelque peine à rassembler ses idées, pour en retrouver le fil, au milieu d'un labyrinthe de pensées & de sensations étranges; mais, se rappelant bientôt tout ce qui lui était arrivé la veille, elle s'habilla promptement et courut à la chambre de son père, qui était étendu sur son lit, plus faible & plus livide que la veille, car la maladie, alors dans sa période ascendante, avait fait dans la nuit de rapides progrès.

— D'où souffrez-vous, mon père, & que puis-je faire pour vous soulager? dit la jeune fille, saisie d'effroi.

— Donne-moi à boire, & fais venir un prêtre, si tu le peux, dit-il en joignant les mains & en levant vers le ciel ses yeux brillants de fièvre.

— Ne le quitte point, Nanette, » dit Madelon à la vieille bonne.

Et après avoir présenté elle-même à boire à son père, elle se couvrit à la hâte d'une mante de soie noire, &, la tête en feu, le cœur serré par une indicible douleur, elle s'aventura seule hors de la maison.

Mademoiselle Paraguet alla d'abord chercher un prêtre à l'église voisine, mais, arrivée devant le saint lieu, elle en trouva les portes closes. Un passant, auquel la pauvre enfant s'adressa à tout hasard pour lui demander la demeure d'un ecclésiastique, continua son chemin sans lui répondre, un autre lui dit, d'un ton bourru, qu'elle perdait son temps & qu'elle exposait sa vie dans ces courses inutiles, que presque tous les prêtres étaient morts dès le commencement de l'épidémie, qu'il n'en restait peut-être pas six dans la ville, & que ce serait un grand hasard de les rencontrer. Elle se souvint alors d'un apothicaire, chez qui elle avait été plusieurs fois avec sa vieille bonne, & dont la boutique, fort achalandée, était située au coin d'une rue voisine. Lui, du moins, me reconnaîtra sans doute & me donnera des renseignements certains, se disait-elle tristement en s'acheminant vers l'enseigne gigantesque qui lui apparaissait de loin avec ses deux serpents entrelacés. Mais la boutique était fermée & la maison paraissait vide. Il lui fallait donc retourner au logis sans avoir satisfait au vœu de son père mourant! Une amère douleur, un découragement profond s'emparèrent de son âme, & elle marchait, se sou-

tenant à peine, les larmes aux yeux & le désespoir au cœur, lorsqu'elle aperçut de loin deux sœurs de charité penchées sur le corps d'un agonisant étendu près d'une fontaine. La vue de ces cornettes blanches ranima ses forces; elle courut vers les bonnes sœurs & leur fit en pleurant sa requête.

« Pauvre enfant, dit la plus âgée des deux en attachant sur Madelon un regard attendri, nous allons aviser aux moyens de vous satisfaire, d'autant mieux que nous perdons ici notre temps, ajouta-t-elle, car cet homme a cessé de vivre.

— Je le crains comme vous, ma sœur, répondit l'autre religieuse, se relevant aussi & laissant voir son doux & gracieux visage, que faut-il faire maintenant ?

— Courir à l'évêché, tacher d'y trouver le père Anastase, & l'envoyer chez cette jeune fille, que je vais accompagner à son logis pour voir son père malade, & lui porter secours, si je puis.

— Que Dieu vous bénisse, mes sœurs! s'écria Madelon, vous êtes les seules personnes charitables que j'aie rencontrées depuis mon retour!

— Où demeurez vous, ma chère enfant ? demandèrent les religieuses.

— Tout près d'ici, dans la rue du *Singe qui file*; la maison Paraguet est bien connue dans le quartier, & vous la reconnaîtrez aisément aux deux petits anges ailés qui sont au-dessus de la porte principale. »

La jeune religieuse s'éloigna aussitôt dans la direction de l'évêché, l'autre suivit Madelon, qui marchait rapidement, sans se laisser arrêter par aucun obstacle.

Nanette, qui guettait son retour, l'aperçut de loin, et courut ouvrir la porte.

« J'étais bien tourmentée dit-elle, car voilà plus d'une heure que tu es sortie. Puis, apercevant la religieuse:

— C'est le bon Dieu qui l'envoie à notre secours, » ajouta-t-elle en joignant les mains.

La sœur Agnès demanda à voir le malade, plongé depuis quelques heures dans un accablement profond, &, après l'avoir examiné avec soin :

« Tout espoir n'est pas perdu, dit-elle d'un air serein, j'en ai vu guérir de plus malades. »

Tirant alors d'un petit sac une fiole & quelques paquets d'herbes sèches, elle se mit à préparer de la tisane & une potion calmante.

Peu de temps après, entra le père Anastase. C'était un vieillard respectable, arrivé la veille avec plusieurs autres capucins pour remplacer les religieux de son ordre enlevés presque tous par le fléau.

« La paix soit avec vous ! dit-il à Madelon.

— Hélas ! comment pourrais-je vivre en paix quand mon père se meurt ! répondit la pauvre enfant. »

Et introduisant le prêtre dans la chambre de Cyprien, elle le laissa seul auprès de lui.

« Je vais vous instruire de tout ce que vous aurez à faire jusqu'à mon retour, lui dit alors la sœur Agnès, qui voulait à la fois la renseigner & la distraire.

Elle lui dit le nom & la vertu des plantes qu'elle venait d'employer & la manière de s'en servir, lui recommandant surtout de continuer à purifier l'air de la maison par des fumigations fréquentes de vinaigre & de plantes aromatiques, et de ne pas manquer de se laver très-souvent elle-même le visage & les mains avec de l'eau pure, coupée d'une liqueur d'un parfum âcre & pénétrant, dont elle lui remit un flacon.

« Mes sœurs & moi nous en faisons usage, dit-elle, ainsi que les femmes pieuses, qui se joignent à nous, pour préparer des bouillons & des remèdes & les distribuer aux malades & aux convalescents.

— Et ces femmes charitables sont-elles nombreuses ?

— Pas autant que nous le désirons, car elles nous sont d'un grand secours pour soigner les pestiférés; le nombre de nos sœurs étant déjà réduit de plus de moitié & diminuant tous les jours, malgré les renforts qui nous sont arrivés d'Aix & de Montpellier. »

Ce fut une triste journée que celle que passa Madelon au chevet du lit sur lequel son père, en proie à une fièvre ardente, luttait contre un mal épouvantable. Ses yeux fermés, ses lèvres violettes, les taches livides qui couvraient son visage amaigri le rendaient méconnaissable, & sa respiration entrecoupée faisait peine à entendre.

La nuit vint, plus effrayante encore; Madelon, qui s'était strictement conformée aux prescriptions de sœur Anès, alluma une veilleuse, & s'installa dans un fauteuil.

« Couche-toi, ma fille, car la jeunesse a besoin de repos, lui dit son excellente bonne, je n'ai plus rien à faire à cette heure, je te remplacerai près de ton père.

— Non, ma chère Nanette, je ne pourrais dormir loin d'ici.

— Reste donc, puisque tu le désires, mais je ne te quitterai pas non plus; tâchons cependant de reposer un peu, & dors dans ton fauteuil, s'il est possible. »

La jeune fille promit de suivre ce conseil, mais le sommeil, chassé par le chagrin, fuyait sa paupière appesantie et gonflée de larmes. Cependant, comme le malade paraissait plus calme depuis un quart d'heure, une espèce d'engourdissement s'empara de Madelon; elle se retrouvait en esprit auprès de ses parents maternels, dans ces jardins d'Ollioules tout imprégnés de parfums, tout resplendissants de fleurs & de verdure, appuyée sur le bras de Frédéric, si aimable et si attentif, se voyait encore sur la barque légère qui l'avait conduite à Tauroentum.

Tout à coup un bruit sinistre éclata dans le silence de la nuit; c'était un cri déchirant, arraché au moribond par l'accès de la souffrance.

En moins d'une seconde, les deux gardes-malades étaient debout près de son lit.

« Père, qu'avez-vous ? que désirez-vous ? demada Madelon.

— A boire, » répondit-il d'une voix gutturale. Puis lorsqu'il eut bu :

« Mets un autre coussin sous ma tête, car mes forces m'abandonnent, & j'ai à te parler, dit-il.

— Ne vous fatiguez pas en ce moment, mon père ; il vaut mieux attendre à demain.

— Demain il ne sera plus temps, peut-être, & je veux, te bénir avant d'aller rejoindre ta mère dans le ciel. Que cette bénédiction que je te donne du fond de mon cœur t'accompagne toute ta vie, ma chère fille ; qu'elle attire sur ta tête aimée tout le bonheur que tu mérites ! »

Madelon s'était jetée à genoux, pressant son mouchoir sur ses lèvres pour ne point éclater en sanglots.

« Tu trouveras dans le tiroir de mon secrétaire tous les papiers concernant ma famille; & ma succession, ajouta l'agonisant d'une voix faible ; ton oncle Martelli aura l'obligeance de mettre en ordre tes affaires, car Ambroisius ne s'y entend point, & tu es trop jeune pour t'en occuper. Nanette n'est point oubliée, mais c'est à toi que je confie le soin de sa vieillesse. Dès que j'aurai cessé de vivre, & qu'il te sera possible de quitter le pays, retourne avec elle auprès de ta grand'mère; porte à Marius ma bénédiction & épouse Maxime dès que ton deuil sera terminé ; c'est un bon garçon, qui doit te rendre heureuse.

— Père, tous vos désirs sont des ordres pour votre fille, dit Madelon en étouffant ses pleurs; mais vous n'abandonnerez pas ainsi vos enfants, vous vivrez pour les aimer, pour les guider dans la vie. »

Le malade ne répondit point; l'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé, ses yeux étaient fermés, & le râle de l'agonie troublait seul l'affreux silence de cette chambre, à peine éclairée par la lueur de la veilleuse.

Penchées sur ce lit de douleur, sans souci du poison pestilentiel qu'elles respiraient, les deux femmes attendaient, dans une indicible angoisse, le dénoûment de ce drame terrible. Tout à coup, Madelon se laissa tomber à genoux sur le carreau de la chambre, &, les bras étendus vers le ciel, les yeux baignés de larmes :

« Sauvez-le, sauvez-le, mon Dieu ! dit-elle en sanglotant, & je fais vœu de me joindre aux femmes charitables qui aident les bonnes sœurs à soigner les pestiférés, & de me consacrer à cette œuvre tant que durera le fléau. »

Elle se releva plus calme & avec un peu d'espérance au cœur, mais le malade n'allait pas mieux; il vivait cependant, & paraissait souffrir un peu moins.

Le jour vint montrer les ravages de la maladie sur le visage de Cyprien. Quand la sœur Agnès arriva, elle fut frappée du changement.

« Espérez-vous encore qu'on puisse le sauver ? demanda Nanette.

— Dieu est grand, répondit la religieuse, & sa puissance est infinie. »

Le malade demeura tout le jour dans le même état, donnant à peine signe de vie, avalant de temps en temps, avec difficulté, quelques cuillerées de tisane; le soir cependant il ouvrit un instant les yeux, & apercevant Madelon près de son lit, il lui sourit du regard, mais ce fut tout pour ce jour-là.

Le lendemain, la religieuse fut étonnée de le trouver encore vivant, elle venait plutôt pour consoler Madelon, & pour la tirer de ces tristes lieux, en l'emmenant dans son couvent, que pour donner encore à monsieur Paraguet des soins qu'elle croyait désormais inutiles.

« Il est mieux, dit-elle, il est réellement mieux; puisse le ciel achever son œuvre ! »

Ce souhait fut exaucé, l'état de Cyprien s'améliora de jour en jour ; bientôt il put quitter le lit, &, appuyé sur le bras de Madelon, faire quelques pas dans la chambre.

« Il est sauvé ! il est sauvé ! » se disait-elle avec transport.

Et cette douce pensée, qui lui revenait sans cesse, était pour Madelon une source intarissable de joie silencieuse, qui resplendissait sur son doux visage.

« Je ne souffre plus, je me lève, je marche, je suis guéri, lui disait son père avec des inflexions de voix si tendres qu'elle en tressaillait de bonheur; si tu n'étais pas venue me trouver, au péril de ta vie, je serais déjà couché dans la tombe...

— Grâces à Dieu, ajoutait-il, ta santé n'a pas souffert de ton dévouement, tu es aussi fraîche, aussi jolie, que si le fléau n'avait jamais sévi autour de nous. »

Huit jours après il avait entièrement recouvré la santé.

« Il m'est venu une pensée, dit-il à sa fille : nous ne pouvons pas sortir, il est vrai, du territoire de Marseille, mais rien ne nous empêche d'habiter la Bastide ; nous y serions plus tranquilles & moins exposés qu'à la ville.

— Père, répondit Madelon d'une voix timide, allez à la Bastide, si c'est votre bon plaisir, mais moi je reste ici.

— Pourquoi donc ? dit Cyprien étonné.

— Parce que j'ai promis à Dieu, s'il vous rendait la santé, de me joindre aux bonnes sœurs qui soignent les malades, tout le temps que durera le fléau.

— Mais c'est t'exposer à une mort presque certaine, dit Cyprien en palissant.

— Non dit elle avec un doux sourire, vous voyez bien que la peste ne veut pas de moi. »

Le négociant était consterné.

D'une part la reconnaissance du bienfait obtenu

& la sainteté du serment, que la loyauté de son caractère lui faisait une loi de respecter, de l'autre la crainte du péril auquel s'exposait son enfant, ces sentiments divers se livraient dans son cœur un terrible combat.

« L'évêque pourrait te relever de ton vœu, dit-i en hésitant.

— Mais ma conscience ne m'en relèverait p oin interrompit énergiquement Madelon. Ce vœu, je l'ai fait librement & de tout mon cœur, &, loin de m'en repentir à cette heure, je donnerais mon sang & ma vie pour pouvoir témoigner au Seigneur ma profonde gratitude ; mais je crois bien que je n'aurai à lui offrir qu'un peu de fatigue, & le grand déplaisir d'être éloignée de vous.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! dit tristement Cyprien ; je reconnais n'avoir point le droit de violenter la conscience de mon enfant. »

La bonne sœur Agnès, qui n'avait pas reparu depuis qu'il était hors de danger, tant elle était occupée, arriva sur ces entrefaites.

« Je suis bien heureuse de vous voir tout à fait rétabli, dit-elle à Cyprien, c'est presque un miracle que vous soyez sur pied, car vous avez été bien malade.

— C'est un miracle qui va me coûter bien des soupirs & des larmes, » lui répondit-il.

Et il raconta ce qui venait de se passer entre sa fille et lui.

« Dieu bénisse cette chère enfant ! dit sœur Agnès ; nos rangs lui seront ouverts avec joie ; & puisse le Seigneur nous envoyer beaucoup d'auxiliaires comme elle ! Du reste, ajouta-t-elle aussitôt j'ai quelques bonnes nouvelles à vous apprendre. Grâce au zèle de notre saint évêque, qui s'est dévoué corps & âme au soulagement des pestiférés, leur administrant lui-même les sacrements, allant chercher les plus délaissés jusque dans les campagnes, vendant ses meubles, son argenterie & engageant tous ses biens pour leur venir en aide, grâce aussi à la fermeté du nouveau gouvernement, aux soins incessants des échevins & du bon chevalier Roze, la famine est moins grande déjà, l'ordre commence à se rétablir dans la ville, & la peste y fait un peu moins de ravages.

— Puisse le ciel éloigner enfin ce terrible fléau ! dit Cyprien avec un grand soupir. »

Et, ouvrant son coffre fort, il en tira une grosse somme, qu'il pria la religieuse de distribuer aux pauvres en son nom.

VII

Sœur Agnès ne s'était point trompée en annonçant une certaine amélioration dans l'état sanitaire de la ville ; la peste semblait perdre de son intensité, & les malades avoir plus de chances de guérison.

Dès le 12 septembre, le chevalier de Langeron, chef d'escadre des galères, avait pris le commandement supérieur de la ville, en remplacement du marquis de Pilles, atteint lui-même par le fléau; il s'était rendu de suite à l'hôtel de ville pour se concerter avec les échevins Esteke, Audimar, Dieudé & Moustier, qui depuis le commencement de l'épidémie, avaient toujours déployé le plus grand zèle. D'accord avec ces dignes magistrats, le chevalier de Langeron avait d'abord institué une cour prévôtale pour réprimer les désordres & punir les coupables ; il avait employé les forçats à déblayer les rues & à enterrer les morts, & les pêcheurs avaient reçu l'ordre d'entraîner au large, à l'aide de leurs filets, les cadavres d'animaux jetés à la mer. Plusieurs hôpitaux furent créés à la fois dans les différents quartiers de la ville; des médecins & des apothicaires, attirés à Marseille, les uns par un sentiment de charité chrétienne, les autres par l'appât d'énormes bénéfices, arrivaient du dehors pour remplir les vides que la mort avait faits dans ces utiles professions. Ce fut dans ces conjonctures bien tristes encore que Madelon commença son apprentissage de sœur de charité. Accompagnant sœur Agnès, elle visitait les malades à domicile, soutenait leur courage, faisait leur lit, balayait leur chambre, préparait leurs remèdes, &, quand la misère se faisait sentir dans les familles qu'elle visitait, elle leur ouvrait sa bourse que son bon père avait soin de tenir toujours bien garnie, voulant au moins participer ainsi au noble dévouement de Madelon, & espérant peut-être obtenir du ciel, par cette générosité même, le salut de son enfant.

L'hiver entier s'écoula de la sorte, l'ordre se rétablissant peu à peu dans la ville, mais la maladie continuant ses ravages ; la mort frappant au hasard le riche et le pauvre, l'enfant & le vieillard. On voyait les gens passer comme des spectres dans les rues désertes ; le pays des troubadours ne retentissait plus de chants joyeux ; le port où se pressaient naguère les navires de toutes les nations, où tous les peuples de la terre se donnaient rendez-vous, était plongé dans un morne silence; les églises demeuraient fermées, & les habitants, que l'espérance abandonnait peu à peu, se demandaient en tremblant s'ils ne seraient pas tous victimes du fléau, & s'il survivrait quelques-uns d'entre eux pour raconter leurs malheurs aux générations à venir.

Le printemps arriva, semant les champs de fleurs & couvrant les arbres de verdure, mais son haleine parfumée ne chassa point les miasmes impurs. La maladie suivait son cours, & semblait se venger de ceux qui la combattaient en les attaquant de préférence; ainsi les médecins étaient frappés surtout, & la sainte milice des religieux & des sœurs de charité, sans cesse renouvelée par des recrues venues du dehors, était insuffisante à secourir tous les maux.

Cependant monseigneur de Belzunce, dont le

dévouement sans bornes excitait la reconnaissance & l'admiration de tous, voulant tenter un nouvel effort pour fléchir la colère céleste, fit dresser un autel au milieu du Cours, &, pieds-nus, la corde au cou, un cierge à la main, il sortit de son palais épiscopal, traversa la ville, suivi de son clergé & d'une foule nombreuse d'hommes & de femmes, soutenant avec peine de leurs mains affaiblies leurs cierges vacillants; il entonna à haute voix l'antienne : *Parce, Domine, parce populo, tuo,* que tout le peuple répétait en fondant en larmes; &, comme le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, il s'offrit lui-même en victime expiatoire pour les péchés de ses diocésains; puis, comme il ne pouvait donner les secours spirituels à tous ceux qui les désiraient, il monta sur le clocher le plus élevé de la ville, revêtu de ses habits pontificaux, et donna la bénédiction du saint Viatique à tous les habitants prosternés, les uns sur les toits de leurs maisons, les autres le long des remparts & sur les hauteurs du chapitre et de Notre-Dame-de-la-Garde. A partir de ce moment, la peste commença à diminuer sensiblement.

Le jour de la Fête-Dieu, toutes les églises furent rouvertes avec beaucoup de pompe, & le peuple y accourut les larmes aux yeux & le cœur contrit & humilié, faisant retentir les voûtes bénies du chant des saints cantiques. L'heure de la miséricorde était enfin venue, l'air circulait plus pur, le fléau s'éloignait peu à peu ; & il disparut enfin au commencement de juillet, après avoir enlevé quarante mille personnes dans la ville & dix mille dans les campagnes d'alentour.

Le chevalier de Langeron s'occupa alors activement de l'entier assainissement de Marseille. Le vaisseau *le Grand Saint-Antoine,* cause première de tout le mal, fut brûlé dans l'île de Yarre, avec la cargaison malsaine qu'il portait dans ses flancs; les rues & les places furent lavées avec des substances désinfectantes, & les nombreuses maisons où le fléau avait fait des victimes furent fermées & marquées d'une croix rouge.

De son côté, monseigneur de Belzunce ordonna une procession générale pour rendre grâce à Dieu d'avoir enfin détourné sa colère du malheureux diocèse de Marseille. Tout ce qui restait d'habitants dans la ville & dans les campagnes accourut à la pieuse cérémonie, les derniers douloureusement impressionnés en voyant cette cité, jadis si florissante, devenue presque déserte; ils demandaient avec une curiosité inquiète des nouvelles de leurs amis, & suivaient la croix, semant de fleurs & arrosant de larmes ces rues jonchées naguère de cadavres.

Madelon, aussi fraîche & aussi vermeille que lorsqu'elle venait de respirer l'air vivifiant d'Ollioules, marchait dans les rangs des pieuses femmes dont elle avait partagé le dévouement, &, après avoir reçu la bénédiction du saint prélat, elle était retournée au couvent qu'elle habitait depuis neuf mois. A peine y avait-elle mis le pied, qu'on vint la prévenir que son père la demandait.

Monsieur Paraguet avait, lui aussi, suivi dévotement la procession, rendant à Dieu de ferventes actions de grâces, car il se sentait heureux de vivre, & une joie extraordinaire resplendissait sur son visage.

« Je viens te chercher, dit-il à Madelon; ton vœu est accompli et nous partons de suite pour la Bastide, où Nanette doit être déjà !

— Allez, mon enfant, dit sœur Agnès à mademoiselle Paraguet, & que le ciel nous accorde la satisfaction de vous revoir quelquefois.

— Je reviendrai souvent, si vous voulez bien me le permettre ! s'écria la jeune fille en se précipitant dans les bras de sœur Agnès, & en faisant aussi de tendres adieux à ses autres compagnes.

— Enfin ! enfin ! dit monsieur Paraguet lorsqu'ils se trouvèrent dans la rue; qu'il y a longtemps, ma fille, que je ne t'ai vue ainsi appuyée sur mon bras ! Comme il fait bon se retrouver ensemble ! Que cette cérémonie était belle & touchante ! Comme l'air est pur à cette heure ! Comme le temps est beau, & que je suis heureux aujourd'hui !

— Et moi aussi, dit-elle, je suis bien heureuse de retourner auprès de vous, quoique je me trouvasse très-bien chez les bonnes sœurs, et que j'aie éprouvé de grandes consolations à partager leurs fatigues.

— Oh ! ce sera bien autre chose tout à l'heure ! mais je ne veux pas en dire davantage, petite, & j'ai déjà trop parlé. »

Madelon comprit bien vite qu'il lui ménageait une surprise, &, curieuse comme la plupart des jeunes filles, elle se mit à l'interroger de cent façons pour surprendre son secret; mais il ne se laissait pas prendre à ces petites ruses, il ne répondait pas à ses questions & se contentait de lui dire en souriant :

« Tu verras, tu verras. »

Ils arrivèrent ainsi à la porte de la Bastide, qu'elle n'avait pas revue depuis treize mois. Le jour était sur son déclin, & le soleil, projetant ses rayons sur la petite maison de campagne, lui faisait comme une auréole d'or et de lumière.

Tout à coup, une détonation d'armes à feu retentit dans les airs, & le son du gai tambourin se mêla au bruit joyeux des boîtes & des coups de fusil.

« C'est donc ainsi que vous me recevez, mon bon père, dit-elle en souriant ; on dirait une petite reine rentrant dans ses États. »

Comme elle achevait ces mots, un cri de joie se fit entendre, et Marius courut se jeter dans les bras de sa sœur, tandis qu'Ambrosius s'avançait aussi à sa rencontre.

« Oh ! ceci est le bouquet ! » s'écria Madelon, en serrant son frère dans ses bras & en le couvrant de baisers.

Elle s'avança ensuite vers le vieillard, & l'embrassant aussi :

« Quel bonheur de vous revoir! dit-elle; depuis quand êtes-vous de retour?

— Nous sommes arrivés hier soir, afin d'assister aujourd'hui à la procession & de rendre grâces au Seigneur de ce qu'il vous a conservés à notre amour. »

Nanette vint aussi féliciter sa chère Madelon. Un repas copieux était servi sous la treille; elle y prit place avec toute la famille Paraguet, dont elle faisait plus que jamais partie. La jeune fille était assise entre son père & son oncle, & demandait à ce dernier, avec un tendre empressement, des nouvelles de son aïeule & de toute sa famille maternelle; elle paraissait écouter avec le plus vif intérêt les moindres détails.

« Il y a treize mois environ qu'assis à cette place je formai le souhait de nous y voir tous réunis l'année suivante, dit tout à coup Cyprien; béni soit le ciel d'avoir exaucé ce désir! »

Et il faisait circuler à la ronde les vins généreux & le vin cuit, que la vieille bonne ne regrettait point cette fois.

« Fais boire aussi tous ces braves gens, » dit-il ensuite à Nanette en lui montrant les musiciens, qui, cachés sous la tonnelle, faisaient retentir les airs d'une joyeuse harmonie.

Quand le dessert fut servi, deux jeunes hommes, vêtus d'un riche costume oriental, vinrent déposer aux pieds de Madelon un lourd paquet emballé avec soin.

« Qu'est-ce que cela? dit-elle.

— Ouvre le paquet & tu le verras toi-même, » répondit le négociant, qui riait & se frottait les mains de plaisir.

Le lien résistant à ses efforts, Madelon fit comme Alexandre le Grand, elle trancha le nœud avec son couteau, &, l'enveloppe de toile une fois écartée, elle aperçut un superbe coffre en bois d'ébène, sur le couvercle duquel étaient tracés ces mots en incrustations de nacre et d'or:

« Maxime Roudier à sa fiancée. »

Madelon devint très-rouge, & repoussa le coffret avec un geste d'impatience.

« Ouvre-le donc, crièrent à la fois Cyprien & Marius.

— Non, dit-elle, car je ne suis la fiancée de personne, je n'ai rien promis, & je ne veux pas me marier. »

Sentant les larmes la gagner, elle monta un instant dans sa chambre & leur donna un libre cours, sans se rendre compte du motif qui les faisait couler.

« Que signifie cela? dit le père, tristement surpris.

— Les hommes sont singuliers, répondit Nanette: qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la pauvre petite n'accepte pas, à l'instant même, le cœur & la main d'un garçon qu'elle connaît à peine, & qui s'intitule son fiancé sans avoir rien fait encore pour mériter ce titre?

— Tiens! dit le négociant, est-ce que tu es devenue romanesque, ma vieille? Maxime Roudier est un honnête homme que je destine à ma fille depuis longtemps; c'est, d'ailleurs, un fort joli garçon, qu'elle aimera bientôt, j'en suis sûr, car il arrive dans quinze jours.

— Nous verrons, » dit la vieille bonne en branlant la tête.

Ce qui signifiait qu'elle doutait beaucoup de ce prompt résultat.

Pendant ce temps, Marius, entraîné par son ardeur & sa curiosité naturelle, ouvrait le coffre d'ébène & en tirait de superbes bijoux & des étoffes de grand prix.

« Madelon a bien tort de refuser ces belles choses? dit-il avec une admiration enfantine.

— Veux-tu bien laisser tout cela, petit drôle! car voici ta sœur qui descend. Nanette, fais porter le coffret dans la chambre de ma fille; elle ne serait point femme si elle n'examinait en détail, ce soir même, tout ce qu'il contient, & l'on assure que la nuit porte conseil, ajouta le négociant; nous verrons ce qu'elle dira demain matin. »

Le coffret disparut aussitôt, & Madelon, qui avait essuyé ses larmes, vint se rasseoir souriante à la table de famille. Alors, deux orphelines de dix à douze ans, à qui mademoiselle Paraguet avait donné des soins assidus pendant la terrible maladie, s'avancèrent sous la treille un bouquet à la main, & débitèrent à leur bienfaitrice un compliment de longue haleine, auquel il était évident que l'oncle Ambrosius avait travaillé.

« Merci, mes chères enfants, dit Madelon en les pressant sur son cœur, asseyez-vous près de moi, & soupez de bon appétit, » ajouta-t-elle en soupirant.

Car elle pensait que les pauvres petites auraient rarement l'occasion de faire un aussi bon repas, la mort de leurs parents les laissant sans ressource.

« Et voilà pour leur dessert, dit le négociant en déposant une bourse sur la table.

Il y a là-dedans, ajouta-t-il en s'adressant à Madelon, de quoi payer une année de leur pension chez les bonnes sœurs, & tu en recevras autant l'année prochaine.

— Oh! père, que vous êtes bon! s'écria la charitable fille, émue d'une grande joie; que vous êtes bon, & que je vous aime!

Cette surprise vaut mieux que l'autre, ajouta-t-elle en souriant, & de ma vie je n'ai été plus heureuse!

CONCLUSION.

Un siècle entier s'était enfui, emportant dans son cours varié les bons & les mauvais jours. Marseille s'était relevée plus opulente & plus superbe; son commerce, presque anéanti par les longues guerres de la république & de l'empire, s'était ranimé avec la paix & l'esprit d'entreprises;

ses nombreux vaisseaux sillonnaient les mers en tous sens, portant au loin les produits de notre sol & de notre industrie, & nous rapportant les denrées de l'ancien & du nouveau monde; mais, si sa prospérité croissante la consolait des malheurs passés, elle ne faisait point oublier à ses pieux habitants les promesses de leurs pères & le vœu du saint prélat, dont le nom glorieux avait été transmis d'âge en âge à leur génération.

Cent ans, jour pour jour, après la procession d'actions de grâces, ordonnée par monseigneur de Belzunce, une foule innombrable, accourue de toutes les parties de la Provence & même des contrées environnantes, encombrait les rues, les places & les quais; les hôtels regorgeaient de voyageurs, & cependant chaque famille marseillaise avait offert l'hospitalité à un grand nombre d'amis ou de parents. C'est que la touchante cérémonie qui allait avoir lieu ne devait se renouveler que le siècle suivant, & qu'il serait bien restreint le nombre de ceux auxquels il serait donné de la voir deux fois en leur vie.

Le soleil de juillet s'était levé radieux, embrasant le ciel de son éblouissante lumière, vivifiant la terre & faisant resplendir à la surface de la mer des myriades de diamants.

Dès le matin, tous les navires avaient arboré leurs flammes & leurs pavillons; les maisons s'étaient ornées à l'extérieur de tentures précieuses, & les genêts en fleurs, les roses effeuillées, jonchant les quais & les rues, les embaumaient de leurs parfums. Les femmes, parées de leurs plus riches atours, les artisans en habits de fête, des Grecs, des Arméniens, des gens de toute sorte & de tout pays, se pressaient en foule autour de la cathédrale.

La procession se forme au bruit joyeux des cloches de toutes les églises. Plusieurs centaines de jeunes filles, vêtues de blanc, couronnées de fleurs, & ne laissant apercevoir qu'à travers le léger tissu de leur voile de mousseline le vif éclat de leurs yeux méridionaux, défilent deux à deux en chantant de pieux cantiques. Les femmes marchent ensuite, & dans leurs rangs, des groupes nombreux d'enfants, habillés les uns en anges ou en évêques, les autres en bergers conduisant des agneaux, mais la plupart représentant les saints & les saintes de l'ancien et du nouveau Testament. Toutes les confréries, rangées sous leurs différentes bannières, marchent au son des tambourins & des galoubets; l'encens fume de toutes parts; les guidons, les riches bannières, brodées de soie & d'or, s'élèvent dans les airs. Les ordres religieux suivent ensuite, ainsi que les pénitents blancs, gris ou noirs. Mais ce qui impressionne surtout les milliers de spectateurs rangés ou penchés sur les fenêtres & jusque sur le toit des maisons, c'est un groupe de vieillards, témoins de la peste de 1720 & du vœu solennel de monseigneur de Belzunce; leur nombre, hélas! est bien petit; huit seulement, que la mort semble n'avoir épargnés que pour rappeler à de nouvelles générations les souffrances de celles qui les ont précédées, dans un siècle, enseveli déjà dans le gouffre de l'éternité. Ces vénérables centenaires marchaient péniblement, les uns soutenus par leurs petits-neveux, d'autres par leurs petits-fils; une pauvre femme de cent douze ans, incapable de se mouvoir, était portée sur un fauteuil par deux vigoureux garçons, fils de son petit-fils. Un seul de ces centenaires, suivi d'une famille nombreuse, marchait avec le secours de sa canne à pomme d'or, promenant, de temps en temps, sur l'assistance émerveillée, des yeux encore assez vifs, quoique enfoncés dans leurs orbites.

Le clergé venait enfin, composé de presque tous les prêtres & de tous les prélats de la Provence, du Languedoc & du Dauphiné; puis le saint Sacrement, porté par l'évêque diocésain sous un dais magnifique surmonté de plumes blanches. A son passage, tous les assistants se prosternent, tous les esprits se recueillent. Les jeunes lévites, vêtus de surplis de mousseline sur leur soutane rouge, le corps ceint d'une écharpe de même couleur, marchent à reculons, les uns agitant en mesure devant le saint Sacrement leurs encensoirs d'or, d'où s'élèvent dans les airs des nuages d'encens, les autres faisant tomber une pluie odorante de feuilles de roses & de genêts. Les autorités de la ville & les états-majors en grand uniforme, suivis de troupes nombreuses, ferment le brillant cortége. Toutes les cloches carillonnent, sonnant à grande volée; & l'artillerie des forts, ainsi que les canons des vaisseaux, accompagnent les chants religieux de cette innombrable multitude.

La procession se déploie dans un ordre imposant; un magnifique *reposoir* avait été dressé sur la Cannebière; le prélat y dépose le saint Sacrement et entonne le *Pange lingua*, lentement chanté par tout le peuple & retentissant au loin, répété dans le port par une foule de matelots agenouillés sur le tillac des navires.

Tout à coup, le plus profond silence succède à ces chants d'allégresse; les canons cessent leurs salves bruyantes; le tambour bat aux champs, et la voix de l'officiant retentit seule dans les airs pour bénir cette foule immense au nom du Maître souverain du ciel & de la terre. Un recueillement général fait baisser tous les fronts; le sentiment religieux imprime à l'âme une crainte respectueuse; une sorte de frémissement circule dans les veines; on sent la présence du Dieu tout-puissant.

Un instant après, la procession reprenait sa marche triomphale, parcourant les plus beaux quartiers pour retourner à la cathédrale.

« Je crains bien qu'une cérémonie si longue ne fatigue beaucoup mon grand-père, dit, en essuyant son visage baigné de larmes, une demoiselle d'une quarantaine d'années à une jolie et élégante Ollioulaine, qui tenait par la main une petite fille de dix ans.

— Ma chère Maria, notre grand-père est un véritable prodige, répondit la jeune femme ; on lui donnerait à peine quatre-vingts ans, & encore à cet âge conserve-t-on bien rarement autant de vigueur & une physionomie empreinte d'autant d'agrément & de vivacité.

— Son esprit n'a pas plus souffert que sa santé des atteintes du temps, reprit Maria ; vous verrez mon grand-père ce soir, & vous pourrez juger vous-même de sa mémoire prodigieuse & de son amabilité. Hâtons-nous maintenant de nous rendre à la Major pour y trouver place, s'il est possible. »

Quelques heures plus tard, les deux dames et la petite fille, après avoir reçu la bénédiction à la cathédrale, prenaient ensemble le chemin de cette même Bastide que Cyprien Paraguet avait longtemps habitée & qu'il s'était plu à embellir dans les dernières années de sa vie.

« Comment va mon grand-père ? cria de loin Maria à un petit domestique qui se tenait debout sur le perron.

— Très-bien, répondit celui-ci, monsieur s'est couché sur son canapé en descendant de voiture, il a pris un bouillon & a sommeillé une heure ou deux ; il est gaillard à présent comme à l'ordinaire, & il descendra souper avec la compagnie.

— Dieu soit loué ! répondit Maria. Je vais lui demander s'il peut nous recevoir. »

Et elle disparut dans l'intérieur de la Bastide.

L'étrangère & sa fille s'arrêtèrent sur la terrasse pavée en pierres de Malte & couverte d'une tente élégante formant pavillon, qui remplaçait la treille du temps jadis ; le jardin était occupé par une double allée d'arbres majestueux, &, tout au fond, des pins en large dôme, mariant leur ombre hospitalière aux trembles & aux peupliers, aux ifs & aux mélèzes, formaient un bosquet impénétrable aux rayons du soleil.

« Mon grand-père vous attend, & il sera charmé de votre visite, vint dire Marie à son amie. »

Elles montèrent ensemble un bel escalier de marbre & pénétrèrent dans une grande chambre à trois fenêtres, où elles trouvèrent le vieillard presque étendu dans son fauteuil. Il se leva tout seul à l'approche des dames, & ôta un instant son bonnet de soie noire, malgré les vives instances de l'étrangère pour qu'il ne se dérangeât en aucune façon.

« Soyez la bien-venue, madame, dit-il d'une voix ferme encore ; j'ai beaucoup aimé votre pays, & je vois avec plaisir que les Ollioulaines n'ont pas dégénéré de leur grâce & de leur beauté. »

La jeune femme ne répondit point à ce compliment, mais saisissant avec une émotion soudaine la main ridée du centenaire, elle y déposa un baiser respectueux.

« Vous me faites sentir, madame, que la vieillesse a son bon côté, dit l'aimable vieillard avec un bienveillant sourire.

— N'êtes-vous pas bien fatigué, monsieur ? demanda l'étrangère.

— Pas trop, je vous assure, & je parierais bien, ajouta-t-il avec une bonhomie qui n'était pas exempte de quelque fatuité, que mes deux neveux, Pierre & Louis, le sont plus que moi, quoique le premier ait à peine quatre-vingt-dix ans & que le second n'en ait guère que quatre-vingt-cinq. »

La jeune femme ne put s'empêcher de rire.

« C'est bien déjà quelque chose, dit-elle ; mais lorsqu'on vous voit, on serait tenté de ne plus croire au fardeau des ans. Est-il vrai que vous comptiez plus d'un siècle & que vous ayez échappé à cette terrible peste dont on a fait tant de récits effrayants ?

— J'aurai le mois prochain cent huit ans accomplis, madame ; j'ai assisté à la procession d'actions de grâces dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire. Mais j'étais dans votre pays pendant que l'épidémie désolait notre malheureuse ville ; mon père nous y avait envoyés, ma sœur & moi, pour nous éloigner du fléau ; quant à lui, retenu à la ville pour ses affaires, il fut atteint de la peste, & il n'en guérit que grâce au dévouement de ma sœur Madelon, qui vint le soigner au péril de ses jours.

— C'était une sainte & courageuse personne que ma tante Madelon, dit Maria ; &, si mon grand-père vous racontait son histoire, je suis sûre qu'elle vous intéresserait beaucoup.

— Si je ne craignais pas d'abuser de la complaisance de monsieur, je le supplierais de nous la raconter, dit l'étrangère ; mais cela le fatiguerait peut-être.

— Du tout, dit le vieillard, qui avait la faiblesse, bien excusable, de se glorifier de sa santé. Mes jambes ont un peu faibli, il est vrai, mais la langue me reste, &, si cela peut vous être agréable, je ne me ferai point prier pour parler, aujourd'hui surtout que les souvenirs me reviennent en foule. Si je savais faire des vers, comme mon digne oncle Ambrosius, de respectable mémoire, j'aurais composé sur ce sujet un poème en vingt-quatre chants, & je vous le débiterais volontiers ; mais il faudra que vous vous contentiez de ma prose. »

Marius Paraguet, le centenaire, raconta alors l'histoire de sa sœur Madelon, avec une verve si touchante qu'il arracha plusieurs fois des larmes à ses auditeurs ; la petite fille était toute oreille, & ses yeux demeuraient fixés sur le vieillard avec une attention extrême. Mais lorsque Marius fut arrivé au moment où Madelon, après s'être montrée presque offensée des prétentions de Maxime, exprima en termes si chaleureux sa reconnaissance à son père pour le bien qu'il lui permettait de faire aux deux jeunes orphelins, il fut saisi d'une quinte de toux tellement forte que les deux dames en furent d'abord effrayées

« Voilà qui est passé, dit-il après un instant.

— Nous vous avons fatigué, reprit l'Ollioulaine, & quelque plaisir que j'aie éprouvé à vous enten-

dre, je vous prie de vous reposer maintenant.

— Non. D'ailleurs, je n'ai plus grand'chose à vous dire, répondit le vieillard.

— Je parie que Madelon s'est faite sœur de charité, dit la petite fille.

— Vous vous trompez, mon enfant, répondit Marius Paraguet; c'eût été beau, il est vrai, mais Dieu l'appelait à d'autres épreuves. Elle devint une respectable mère de famille, dont la piété, le dévouement & l'énergie furent bien utiles à son mari & à ses enfants pendant sa vie entière, surtout à l'époque désastreuse de nos malheurs publics, car elle a vécu jusqu'en 1805, & elle a traversé, comme nous, cette terrible révolution, qui a bouleversé tant de fortunes & coûté la vie à tant de gens; mais ceci m'entraînerait trop loin, & je ne veux pas abuser de votre attention, mesdames.»

On frappa doucement à la porte, et deux vieillards de bonne mine entrèrent dans l'appartement.

« Voilà qui semble fait exprès! s'écria le centenaire; Pierre & Louis arrivent à propos, mesdames, ajouta-t-il en s'adressant à l'étrangère, permettez-moi de vous présenter les fils aînés de Madelon.

— Messieurs Roudier, sans doute, dit la dame en saluant.

— Du tout, du tout, Pierre & Louis Martelli, les fils de Frédéric Martelli, du bon, de l'aimable Frédéric! s'écria Marius, jadis mes associés, aujourd'hui retirés des affaires, comme leur oncle.

— Ah! reprit l'Ollioulaine, notre sœur aurait-elle bravé l'autorité paternelle pour épouser son cousin?

— Madelon en était incapable, dit le vieillard d'un ton grave.

— Alors elle sut amener son père à changer ses premiers projets.

— Les Paraguet sont entêtés de leur nature, dit le vieillard en souriant, & mon père, malgré toute sa tendresse pour sa fille, n'était pas homme à renoncer aisément à une résolution si fortement arrêtée; mais il était écrit là-haut que le brave Maxime ne pourrait pas profiter des bienveillantes dispositions de mon père à son égard : le bâtiment sur lequel il revenait à Marseille fit naufrage sur les côtes de Sicile, & il n'y eut de sauvé que deux jeunes matelots.

Par un sentiment de délicatesse, facile à comprendre, Madelon ne voulut point garder les richesses du coffret, quoiqu'elles lui eussent été données sans condition, & que Maxime n'eût point d'autre héritier que mon père; elle les fit vendre & en tira une somme d'argent considérable, dont elle employa la plus grande partie à doter les deux orphelins qu'elle faisait élever chez les sœurs, & l'autre à faire dire des messes pour le repos de l'honnête homme, qui avait longtemps espéré l'épouser. L'année suivante, notre grand-mère, que nous avions été revoir à Ollioules, demanda à mon père la main de ma sœur pour Frédéric Martelli, & Madelon ne dit point cette fois qu'elle ne voulait pas se marier. On obtint les dispenses nécessaires, & les noces eurent lieu dans votre pays, madame, notre aïeule étant alors trop âgée pour supporter le voyage de Marseille; mais les nouveaux époux vinrent habiter notre ville, qu'ils quittaient souvent néanmoins pour visiter nos parents d'Ollioules, quoique Frédéric travaillât chez mon père & qu'il fût associé à la maison Paraguet. »

Le vieillard en était là de son discours lorsqu'on vint lui annoncer qu'il était servi.

« A la bonne heure, s'écria-t-il gaiement, la procession m'a ouvert l'appétit; car, si je n'ai pas le talent de l'oncle Ambrosius pour faire des vers grecs ou français, j'ai du moins hérité de son excellent estomac. »

Maria s'approcha aussitôt de lui, & prit doucement son bras, qu'elle posa sous le sien pour l'aider à descendre l'escalier.

« J'aurais voulu, dit-il, offrir la main à madame.

— Non pas, s'il vous plaît, répondit en souriant sa petite-fille; toutes vos attentions ont été pour elle, & je suis jalouse, moi. »

Le repas était servi dans une élégante salle à manger, dont les fenêtres entr'ouvertes laissaient apercevoir la pleine mer & pénétrer le parfum des fleurs. Quarante personnes étaient assises à table, &, à l'exception de l'Ollioulaine, de sa fille et du médecin de Marius, tous étaient les descendants de Cyprien Paraguet. Maria, qui n'avait jamais quitté son grand-père, faisait les honneurs du festin.

« Quelle charmante réunion, monsieur! dit l'étrangère à Marius, auprès duquel on l'avait placée, & qu'il doit vous être doux de vous voir entouré aujourd'hui d'une si belle & si nombreuse famille!

— Hélas! combien de ses membres manquent à l'appel! dit le centenaire avec une nuance de mélancolie, qui avait paru jusque-là fort étrangère à son humeur; mon père, ma sœur, ma femme chérie, ma pauvre Marthe, qui m'attend depuis si longtemps dans la froide couche! & mon fils aîné, le père de mon excellente Maria! & sa plus jeune sœur! & tant d'autres encore! »

Il s'appuya sur le dossier de son fauteuil & demeura tout pensif, la tête appuyée sur sa poitrine.

« Grand-père, vous ne mangez point, dit Maria.

— Si fait, si fait, ne t'inquiète pas, ma fille.

— Monsieur Paraguet, dit un peu plus tard l'Ollioulaine surprise & attristée de son silence, seriez-vous souffrant par hasard?

— Non, belle dame, répondit il, sortant avec effort de son état de mélancolie, mais je n'ai pas si bon appétit qu'à l'ordinaire; d'ailleurs, le dîner n'est pas bon, & j'en suis bien fâché à cause de vous.

— Comment, monsieur, un repas superbe, trois services complets, & quels services!

— Oui, dit-il, c'est ainsi que l'on sert maintenant; les tables sont surchargées de mets, mais ces trois services réunis ne valent pas un seul de ces petits dîners que Nanette apprêtait si bien & que nous mangions de si bon appétit sous la treille; Maria fait tout ce qu'elle peut, mais où trouver maintenant de bons cuisiniers? les aliments eux-mêmes ont perdu en qualité, nos vins sont sans chaleur, notre gibier a moins de goût qu'autrefois, notre poisson est moins frais, nos volailles moins grasses, & nos fruits n'ont plus leur saveur exquise; au lieu de ces pommes d'or qui faisaient venir l'eau à la bouche, nous n'avons maintenant que des oranges trop acides. Les mœurs ont bien changé aussi depuis la révolution; que sont devenues cette gaieté naïve, cette liberté décente, qui étaient le caractère distinctif des Provençaux? Le faste et l'ostentation, le luxe et la licence ont envahi notre ville et détruit la simplicité des coutumes antiques. Tous les rangs sont confondus, et les classes inférieures, loin de jouir paisiblement de la part de félicité que le ciel leur destinait dans leur humble position, s'agitent et se tourmentent pour s'élever de plus en plus haut, comme si le bonheur ne consistait pas surtout dans la paix de la conscience et la modération des désirs! Ah! ce siècle est bien dégénéré, madame; où trouverait-on maintenant des serviteurs comme Nanette, et des filles comme Madelon?

— Et Maria? dit l'Ollioulaine, qui, par respect pour le grand âge de son hôte, n'osait pas le contredire autrement.

— Maria est un ange, je le sais, reprit le vieillard, dont les traits se rassérénèrent à ce nom chéri, mais les Maria sont bien rares maintenant!

Pardonnez-moi, belle dame, ces réflexions hors de propos dans un jour comme celui-ci, mais elles me sont salutaires, car elles me feront quitter avec moins de regret un monde, où il est bien étonnant que je me trouve encore. »

Comme il achevait ces mots, Maria frappa trois petits coups sur la table, où les domestiques venaient de déposer le troisième service. Les conversations particulières cessèrent soudain & le son de plusieurs instruments se fit entendre sur la terrasse.

« C'est comme il y a cent ans, le jour de la première procession d'actions de grâces, nous eûmes aussi de la musique au dessert; seulement les airs étaient plus gais, ajouta-t-il tout bas. »

Deux très-jeunes filles, vêtues de robes de mousseline blanche, avec de longues ceintures de rubans, & des roses dans leurs cheveux bouclés, s'approchèrent de leur bisaïeul, portant d'énormes bouquets de fleurs magnifiques, & chantèrent d'une voix douce & pure des vers composés en l'honneur de Marius Paraguet par leur cousin le rhétoricien; puis tous les convives vinrent offrir aussi leurs vœux & leurs bouquets au héros de la fête, qui les embrassa et les bénit tour à tour, avec une simplicité majestueuse. Son visage décrépit se trouvait comme transfiguré en ce moment solennel, et on l'eût dit illuminé d'un rayon céleste.

Cependant la nuit était venue; à la grande joie des enfants, les fusées et les serpenteaux s'élancèrent dans les airs, éclairant le jardin d'une lueur féerique; puis une pièce d'artifice, enflammée tout à coup, fit resplendir en caractères de feu ces mots mille fois répétés par l'assemblée entière :

« Vive notre bon aïeul, Marius Paraguet. »

— Assez, assez, mes enfants, répétait le vieillard en versant des larmes, merci de vos souhaits, merci de votre amour et que le bon Dieu vous bénisse comme je vous bénis!

Il s'affaissa dans son fauteuil et ferma les yeux.

— Grand-père, voulez-vous remonter dans votre chambre? lui demanda sa petite fille.

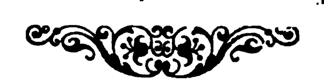
— Volontiers, car je me sens bien fatigué, mais c'est de joie, » ajouta-t-il aussitôt pour ne point troubler la fête.

Il se retira, appuyé sur le bras de Maria, qui fit au médecin un signe d'intelligence.

Le jardin, rafraîchi par une brise parfumée et illuminé par des lanternes vénitiennes, suspendues aux branches des arbres, offrait un ravissant coup d'œil; on s'y promena longtemps au son d'une musique harmonieuse; mais quand, avant de se retirer, la dame étrangère voulut prendre congé de Maria, les domestiques lui dirent qu'elle n'avait pas encore quitté la chambre de monsieur, & qu'on n'osait point la déranger.

La semaine suivante une lettre de son amie apprit à l'Ollioulaine la mort du centenaire; il avait conservé jusqu'au dernier moment toute sa présence d'esprit, il avait demandé lui-même les sacrements de l'église, &, comme si le ciel n'eût prolongé sa vie au delà des bornes ordinaires que pour produire une salutaire impression sur l'esprit de ses compatriotes à la fête solennelle de la procession de 1820, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur trois jours après la pieuse cérémonie.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.



LES FLEURS SANS PARFUM

Pourquoi leur refuser un bienveillant sourire ?
Pourquoi les comparer à ces froides beautés
Sans esprit et sans cœur, dont l'éphémère empire
Ne survit pas un jour à leurs charmes vantés ?

Peut-être le parfum qu'en vain l'on cherche en elles
Est-il trop délicat pour venir à nos sens ;
Et quand nous les blâmons d'être seulement belles,
Peut-être que vers Dieu monte leur pur encens.

Mme Adèle Deslogis.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SALADE A L'ANGLAISE.

Deux jaunes d'œufs bien écrasés, deux petites cuillers de moutarde à l'estragon, vinaigre, sel & poivre, mélangez exactement. — Ajoutez quatre cuillerées de crème épaisse & aussi fraîche que possible, ajoutez la laitue & mêlez bien.

*
* *

CRÈME DE KIRSCH.

Liqueur excellente & facile à faire.

Il faut faire un sirop de sucre avec deux litres d'eau & 325 grammes de sucre; laisser réduire le sirop jusqu'à la valeur d'un litre & demi, y mêler un litre de kirsch; bien mêler hors du feu, mettre en bouteilles, boucher lorsque la boisson sera refroidie, & attendre un mois ou deux avant d'en faire usage.

REMÈDE CONTRE LA SURDITÉ.

Lorsque la surdité est venue à la suite d'un refroidissement, d'une névralgie causée par un courant d'air ou par la rigueur du temps, on peut employer ce remède, très-usité dans le nord de l'Europe. Demandez chez le boucher de la laine de mouton, la plus grasse, la plus remplie de suin, mettez-en de petits bourrelets dans les oreilles. — Ce remède a été éprouvé.

*
* *

BOUILLI EN PAPILLOTES

Coupez deux belles tranches de bouilli froid, couvrez-les de chapelures, de beurre frais & d'estragon finement haché, posez-les l'une sur l'autre, couvrez-les de même à l'extérieur, mettez-les au four dans un papier bien beurré. Dix minutes suffisent.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Que d'événements épouvantables! Que de désastres! Que de deuils nous ont accablés, ma pauvre amie, pendant les longs mois qui viennent de s'écouler! Tu as dû également en avoir ta part; car, presque toutes, nous avons des parents, des amis, qu'hélas! nous ne reverrons plus. Je ne parle pas des ruines, des pertes de fortune; qui sait le temps qu'il faudra pour les réparer?

Ah! j'ai eu bien des fois le cœur prêt à se fendre en pensant à tout cela; privée si longtemps des nouvelles de ceux qui me sont chers! Maintenant que les communications sont rétablies, j'ai peur, chaque jour, en recevant des lettres, d'apprendre quelque nouveau malheur arrivé à l'un des miens.

Je voudrais pouvoir te raconter la physionomie de Paris, autrefois si élégant & si animé.

Au commencement, ce n'était qu'un peu de fièvre & d'exaltation. Personne ne voulait croire à la possibilité d'un investissement complet.

Cependant, tous les jours on apprenait la disparition de quelque connaissance. Chacun partait en voyage! Le vide se faisait ainsi peu à peu autour de nous; enfin, dans les derniers jours, les gares de chemin de fer étaient encombrées. C'était une débâcle, une fuite générale. Enfin, un matin, nous nous trouvâmes tout à fait cernés. Plus de communications possibles avec l'extérieur. Les magasins fermés, plus de travail; les boulevards, les promenades, transformés en camps pour la mobile de la province; les maisons devenues des ambulances, avec le drapeau à croix rouge de la société internationale. Plus de toilettes, plus d'équipages, rien qu'une foule armée, manœuvrant au bruit du tambour & du clairon. Puis, ce fut le rationnement de la nourriture, la crainte du bombardement, l'émeute (heureusement étouffée), les bruits sinistres du canon de nos forts. Les hommes savent supporter ces émotions, mais les femmes, *bouches inutiles*, ont pleuré plus d'une fois en silence.

L'espace me manque ici, & mon cadre est trop étroit pour que je puisse te dire tout ce qui m'oppresse encore; mais dans mes tristes loisirs j'ai écrit, jour par jour, un résumé de ces longs mois, & je l'ai appelé : *Journal d'une Parisienne pendant le siége.*

L'administration du *Journal des Demoiselles* a bien voulu l'imprimer & l'éditer; elle l'envoie aux abonnées de l'édition hebdomadaire, en remplacement de tous les numéros qu'elle n'a pas pu leur adresser pendant la durée du siége.

Si tu es curieuse de me lire, tu peux te procurer mes souvenirs du siége, au bureau du journal, & la couverture de ce jour t'indiquera à quelles conditions.

Maintenant, ma chère amie, j'espère bien que tu n'attends pas de moi, pour cette fois, des renseignements sur les modes nouvelles. Nous pensions bien plus à acheter des provisions de bouche qu'à dépenser notre argent en chapeaux. D'ailleurs, il n'y a eu aucune réunion, aucune soirée intime; aussi, ce que je vais te dire aujourd'hui sur les robes nouvelles & les costumes, sera bien incomplet. Tu ne pourras pas m'en vouloir, cependant, car à l'impossible nul n'est tenu. Bientôt, je l'espère, je me rattraperai, & je t'enverrai le plus de détails que je pourrai sur ce que j'aurai vu dans les magasins. Nous aurons, alors, toutes les deux, le cœur plus libre de soucis pour causer toilettes & chiffons.

MODES

Tu n'attends pas aujourd'hui des renseignements de toilettes parées, car personne, en ce moment, n'est disposé à créer des modèles, & pas une de nous ne se soucierait de les admirer; cependant, comme, malgré les tristes événements qui fondent sur nous, les saisons se succèdent & suivent leur cours accoutumé, il nous faut nous occuper de nous garantir du froid & tâcher de tirer le meilleur parti possible de ce que nous avons sous la main.

La mode, qui se ressent toujours des événements politiques, subira certainement des changements notables, que nous serons à même d'apprécier d'ici à quelque temps.

Comme toilette de ville, ce sont toujours les costumes avec le jupon ras de terre, la jupe tunique & le petit paletot fendu; on fait ce modèle en écossais foncé; un haut volant froncé au bas du jupon avec un biais formant la tête du volant; la jupe-tunique arrondie devant, froncée à la ceinture derrière & sur les côtés; le lé qui rejoint celui du devant se taille un peu plus long & se

fronce à une hauteur de 30 centimètres sur la couture ; cette jupe est ornée d'un petit volant & d'un biais qui rappelle celui du jupon ; le corsage se fait plat avec basques courtes ; le paletot droit, fendu & à revers, croisé devant, avec deux rangées de boutons, orné d'un biais tout autour & d'un volant court dans le bas. Le même costume peut se faire en cachemire uni marron, orné de velours marron qui remplacerait les biais. — Le chapeau en velours, formé d'un large bouillonné derrière, un petit bouillonné devant ; entre les deux bouillonnés une ruche en faye effilée de chaque côté ; larges brides en faye, & sur le côté, une aile d'oiseau des îles.

Un autre costume en drap vert foncé : le jupon orné dans le bas de trois bandes de fourrure ; le premier rang est posé à 7 centimètres du bord du jupon ; la casaque, demi ajustée, est boutonnée devant, du haut en bas ; derrière, on fait deux gros plis à la taille, & sur les côtés on relève la jupe par deux plis en travers, & en fixant à l'envers un caoutchouc qui forme un pli au milieu de la jupe ; cette casaque est garnie de la même fourrure. — Le chapeau rond en feutre orné de biais en velours & faye alternés ; derrière, un nœud en velours à longs pans ; branche de roses & panache en plume.

Les paletots en velours noir se portent avec toutes les toilettes habillées ou simples ; ils sont garnis plus ou moins richement ; on peut les doubler de fourrure, ce qui en fait des vêtements très-chauds ; on met un paletot en velours avec une robe en cachemire ou en faye, ornée dans le bas d'un haut volant plissé avec traverse en velours. — Chapeau capeline en velours noir orné d'une torsade en faye, avec coques derrière & large nœud à longs pans sur le côté ; touffe de plumes posée au milieu du nœud.

Pour les toilettes d'intérieur, la robe se fait, ou unie dans le bas & un peu à traîne, ou courte avec un ou deux volants, & comme il arrive souvent que l'on porte chez soi une robe que l'on finit d'user, on peut mettre une chemisette en cachemire ou un petit coin-de-feu, que l'on fait en drap, en velours ou en cachemire ; il est à revers devant, demi-ajusté & avec une petite basque arrondie formant postillon.

Il n'est malheureusement que trop certain que beaucoup de familles se trouveront frappées dans leurs plus chères affections ; & qui sait ce qui nous est réservé lorsque les nouvelles que nous attendons en ce moment avec une si vive impatience nous arriveront, & qu'il nous faudra compter les absents ? Je ne puis m'arrêter à cette pensée ! — mais, comme souvent l'on me demande des renseignements pour les toilettes de deuil, je répondrai, d'abord, qu'elles doivent toujours être des plus simples ; les étoffes de deuil sont le drap, le sergé, la popeline de laine & le cachemire ; la première toilette, que je viens de te détailler, peut se faire pour costume de deuil avec ornement de crêpe lisse ou de crêpe anglais. — Le chapeau en crêpe, avec passe bordée d'un biais, nœud double en biais, liséré en pareil sur la passe ; larges brides ; derrière, nœud à quatre coques, pans courts effilés ; dessous, biais en crêpe torsadé en faye ; un plissé en crêpe orne le devant de la passe. Pour grand deuil, on peut faire le même modèle entièrement en crêpe ou en cachemire.

Dans cette saison, il est bon de supprimer les corsages décolletés, & de les remplacer par des corsages montants, soit avec revers en velours & croisé avec deux rangées de boutons, soit avec une seule rangée de boutons & un petit col ; le corsage à basque, avec ceinture à pans courts ou avec plusieurs coques.

L'imperméable est le vêtement indispensable : on le fait en drap chiné noir & gris, mordoré ou en drap de fantaisie ; les formes varient, à pèlerine ou à capuchon ; on fait les manches longues avec un bouton qui sert à former un revers & à fermer la manche en même temps ; les formes blouses à pièces sont assez commodes ; on porte par le mac-farlane, le capuchon peut se mettre à volonté.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette.—Robe en drap, ornée d'une haute frange torse en laine, surmontée d'un velours de teinte un peu plus foncée. — Tunique avec pointes, garnie d'une frange plus basse. — Paletot formant de longues pointes devant & derrière, manche large. — Chapeau en velours orné d'une écharpe en dentelle maintenue par une rose épanouie, plume assortie à la nuance de la robe.

Deuxième toilette. — Robe en faye, haut volant bordé d'une ruche, fixé à la robe par un bouillonné arrêté de distance en distance par un nœud. — Tunique bordée d'une ruche qui remonte sur le corsage, manche à sabot avec bouillonné rappelant celui de la jupe.—Chapeau en velours royal, diadème plissé, touffe de plumes & branche de roses.

Toilette de petite fille. — Robe en diagonale, sous-jupe ornée de velours posés en long — on peut la faire en popeline à rayure pékin. — Tunique bordée de velours, retenue par des nœuds en velours. — Corsage à basque orné de velours. — Chapeau en feutre avec ornement en velours, plume assortie à la nuance de la robe.

ONZIÈME CAHIER

Angle pour voile de fauteuil, couvre-lit, etc., crochet, ou cadre en bois découpé. — Col frivolité. — Panier à ouvrage. — C. B. — Ernestine. — B. A. — Petit tabouret. — Col matelot. — Col et manchette pour camisole. — Écusson avec L. A. — Écusson avec J. B. — D. S. — Écossaise. — Mouchoir. — Entre-deux. — Garniture G. B. — Ruche avec feuille. — Écran. — Pochette à ouvrage. — Alphabet. — Entre-deux. — Entre-deux. — J. M. — A. G. — Cécile.

PLANCHE X

Voir le texte, page 318, numéro d'Octobre.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour ameublement.

LOGOGRIPHE

De sept petits morceaux je forme un vêtement
D'usage assez ancien, mais fort de mode encore,
Que de jais, de dentelle ou fourrure on décore,
Dans le velours, le drap, taillé le plus souvent!

— Otez en le milieu : j'ai surmonté l'armure
De héros grecs, romains, ou de preux chevaliers
Qui servaient Dieu, leur dame & le roi. — Des [pompiers
Je couronne aujourd'hui l'estimable figure.

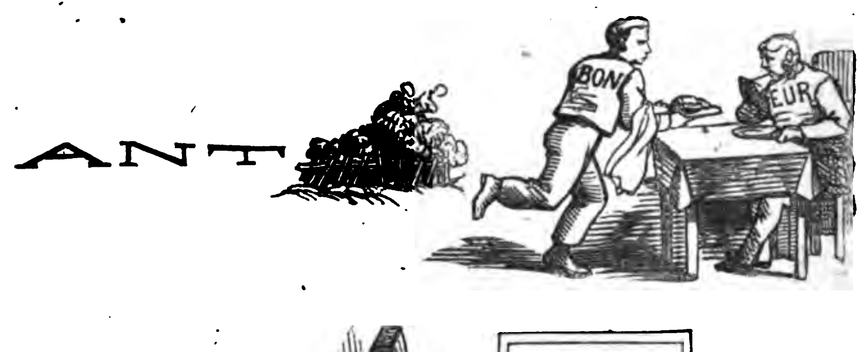
— Mais retranchez toujours, & je sens le hareng,
Ainsi que l'observait l'excellent Henri Quatre,
Qui, selon la chanson, sut bien boire & se battre,
Et qui de saint Louis fit refleurir le sang.

— Et vous pouvez aussi trouver dans mon étoffe
De quoi construire un toit par le nègre habité,
Frêle abri de palmier, sujet à catastrophe,
Et que, dans *l'Oncle Tom*, Beecher Stowe a chanté.

— Retournez ma moitié : vous pouvez bien en [faire
L'objet où vous serrez votre petit trésor.
Pour moi, j'arrive au fond, je n'ai plus qu'à me [taire:
La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : Il est bon de parler, meilleur de se taire.

RÉBUS









4079 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

STRASBOURG

MESDEMOISELLES, vous avez toutes compris à quelles douloureuses nécessités nous obéissions lorsque nous avons été obligés d'interrompre la publication de notre journal.

Pendant de bien longs jours, Paris assiégé s'est vu isolé, sans communication avec le reste de la France; tous les travaux suspendus, les ateliers déserts, les magasins fermés, partout la tristesse et le deuil!

Beaucoup d'entre vous ont souffert encore plus que nous; elles ont vu les villages brûlés, les moissons pillées & les champs ravagés. Et vous qui habitez ces nobles & héroïques villes de la Lorraine & de l'Alsace, Metz, Toul, Phalsbourg, Strasbourg, vous avez vu la ruine, la dévastation & la mort entrer dans vos paisibles demeures; vos tranquilles veillées, occupées aux travaux d'aiguille & de famille, se sont transformées en nuits de poignantes angoisses, toutes remplies de [illegible] & de terreurs.

Voilà la guerre! le fléau le plus épouvantable que la Providence irritée puisse lancer sur la terre! Ne vous semble-t-il pas, mesdemoiselles, que, devant Dieu, ils assument sur leur tête une lourde responsabilité ceux qui conduisent les peuples & les font s'entr'égorger!

Où sont-ils? que sont-ils devenus ces villages qui égayaient la plaine, ces hameaux heureux cachés dans le creux des vallées; une fumée qui monte tristement vers le ciel nous en indique la place! Les pères, les maris sont morts! les femmes, les enfants errent dans les bois à l'aventure!

Ah! c'est quand elle est sanglante et meurtrie que l'on sent combien on l'aimait cette terre natale! Ces mots de *France* et de *Patrie*, auxquels on ne songeait guère autrefois, pénètrent alors jusqu'aux fibres les plus intimes du cœur, & l'on frissonne de tendresse et d'amour!

Aussi, lorsque, à genoux dans l'église, on vient prier Dieu pour ceux que l'on a perdus, il faut bien des efforts de vertu chrétienne, il faut penser à celui qui ne fut que douceur & pardon, pour avoir la force de pardonner à ceux qui furent nos ennemis, & nous ont plongés dans les larmes.

Entre tous les deuils & toutes les catastrophes dont nous avons été victimes, il en est quelques-unes qui ont retenti plus douloureusement dans nos cœurs.

Telle fut la nouvelle de la prise de Strasbourg, après un siége & un bombardement de cinquante jours.

Tout secours venant de l'extérieur était impossible à espérer.

Plus d'armée! on pourrait mieux dire plus de France!

Paris isolé! assiégé lui-même, & la province

n'étant pas prête! elle résiste pourtant la noble ville! pendant deux mois, elle supporte la pluie d'obus & de boulets qui vient semer dans ses murs l'incendie & la mort. Elle voit brûler sa bibliothèque, ses églises, ses couvents! elle voit les bombes s'abattre sur sa cathédrale & mutiler ce chef-d'œuvre de pierre! Et son héroïque défenseur, qui ne voulait pas croire que tant de courage eût été dépensé en vain, espérait toujours! espérait encore!... & du plus haut de la flèche du Munster, il interrogeait l'horizon. On vient à notre aide : la France se lève! Paris accourt! Hélas! aucune poussière lointaine ne se soulevait sous les pieds d'une armée libératrice!... & le cercle de feu se rétrécissait davantage!

Alors le général descendit une dernière fois lentement du haut du clocher; il appela auprès de lui le conseil de défense, il convoqua tous les habitants. Le pavillon blanc de parlementaire fut hissé sur la brèche... Strasbourg avait cessé de vivre... Le 28 septembre 1870, les Allemands entraient dans la ville sanglante & morte!

La gravure qui accompagne cette livraison représente la vue de la cathédrale de Strasbourg.

Nous avons pensé qu'en ce moment elle acquerrait à vos yeux un nouvel intérêt, & que vous la regarderiez de l'œil attendri avec lesquel on considère les souvenirs d'un mort ou plutôt d'un absent! & pour mieux vous en faire comprendre les magiques beautés, nous terminerons en reproduisant les pages magnifiques que le Munster a inspirées jadis à Victor Hugo, dans son livre intitulé *le Rhin* :

« Tout à coup, à un tournant de la route, la brume s'est élevée, et j'ai aperçu le Munster. Il était six heures du matin. L'énorme cathédrale, le sommet le plus haut qu'ait bâti la main de l'homme, après la grande pyramide, se dessinait nettement sur un fond de montagnes sombres d'une forme magnifique, dans lesquelles le soleil baignait çà et là de larges vallées. L'œuvre de Dieu faite pour les hommes, l'œuvre des hommes faite pour Dieu, la montagne et la cathédrale luttaient de grandeur.

Je n'ai jamais rien vu de plus imposant!

L'église vue, je suis monté sur le clocher. Vous connaissez mon goût pour le voyage perpendiculaire. Je n'aurais eu garde de manquer la plus haute flèche du monde. Le Munster de Strasbourg a près de cinq cents pieds de haut. Il est de la famille des clochers accostés d'escaliers à jour. C'est une chose admirable de circuler dans cette monstrueuse masse de pierre toute pénétrée d'air & de lumière, évidée comme un joujou de Dieppe, lanterne aussi bien que pyramide, qui vibre et qui palpite à tous les souffles du vent; je suis monté jusqu'au haut des escaliers verticaux. J'ai rencontré en montant un visiteur qui descendait tout pâle et tout tremblant, à demi porté par son guide.

Il n'y a pourtant aucun danger. Le danger pourrait commencer au point où je me suis arrêté, à la naissance de la flèche proprement dite. Quatre escaliers à jour, en spirale, correspondant aux quatre tourelles verticales, enroulés dans un enchevêtrement délicat de pierre amenuisée & ouvragée, s'appuient sur la flèche, dont ils suivent l'angle & rampent jusqu'à ce qu'on appelle la couronne, à environ trente pieds de distance de la lanterne, surmontée d'une croix qui fait le sommet du clocher.

Les marches de ces escaliers sont très-hautes & très-étroites, & vont se rétrécissant à mesure qu'on monte. Si bien qu'en haut elles ont à peine la saillie du talon. Il faut gravir ainsi une centaine de pieds, et l'on est à quatre cents pieds du pavé. Point de garde-fous, ou si peu, qu'il n'est pas la peine d'en parler. L'entrée de cet escalier est fermée par une grille de fer. On n'ouvre cette grille que sur une permission spéciale du maire de Strasbourg, & l'on ne peut monter qu'accompagné de deux ouvriers couvreurs, qui vous nouent autour du corps une corde dont ils attachent le bout de distance en distance, à mesure que vous montez aux barres de fer qui relient les meneaux. Il y a huit jours trois femmes, trois Allemandes, une mère et ses deux filles, ont fait cette ascension. Du reste, personne, excepté les couvreurs qui ont à restaurer le clocher, ne monte jusqu'à la lanterne. Là il n'y a plus d'escalier, mais de simples barres de fer disposées en échelon.

D'où j'étais la vue est admirable. On a Strasbourg sous ses pieds, vieille ville à pignons dentelés & à grands toits chargés de lucarnes, coupée de tours & d'églises; aussi pittoresque qu'aucune ville de Flandre. L'Ile & le RHIN, deux jolies rivières, égayent ce sombre amas d'édifices de leurs flaques d'eau claires & vertes. Tout autour des murailles s'étend à perte de vue une immense campagne pleine d'arbres & semée de villages. Le Rhin, qui s'approche à une lieue de la ville, court dans cette campagne en se tordant sur lui-même. En faisant le tour du clocher on voit trois chaînes de montagnes, les croupes de la forêt Noire au nord, les Vosges à l'ouest, au midi les Alpes.

On est si haut, que le paysage n'est plus un paysage; c'est comme ce que je voyais sur la montagne de Heidelberg, une carte de géographie, mais une carte de géographie vivante, avec des brumes, des fumées, des ombres et des lueurs, des frémissements d'eaux et de feuilles, des nuées, des pluies & des rayons de soleil.

Le soleil fait volontiers fête à ceux qui sont sur de grands sommets. Au moment où j'étais sur le Munster, il a tout à coup dérangé les nuages dont le ciel avait été couvert toute la journée, & il a mis le feu à toutes les fumées de la ville, à toutes les vapeurs de la plaine, tout en versant une pluie d'or sur Saverne, dont je revoyais la côte magnifique, à douze lieues au fond de l'horizon, à travers une gaze resplendissante.

Derrière moi, un gros nuage pleuvait sur le

Rhin ; à mes pieds la ville jasait doucement, et ses paroles m'arrivaient à travers des bouffées de vent ; les cloches de cent villages sonnaient ; des pucerons roux & blancs qui étaient un troupeau de bœufs mugissaient dans une prairie à droite ; d'autres pucerons bleus & rouges, qui étaient des canonniers, faisaient l'exercice à feu dans le polygone à gauche. Un scarabée noir, qui était une diligence, courait sur la route de Metz ; & au nord, sur la croupe d'une colline, le château du grand-duc de Bade brillait dans une flaque de lumière comme une pierre précieuse. Moi, j'allais d'une tourelle à l'autre, regardant ainsi tour à tour la France, la Suisse & l'Allemagne dans un seul rayon de soleil.

VICTOR HUGO.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.



LE RÈGNE DE DIEU

Dans la Grandeur, la Mission et la Chute des Empires

PAR L'ABBÉ LOUIS LEROY

Aux lectrices dont l'esprit déjà formé a besoin de se nourrir de temps à autre d'une lecture d'un haut intérêt, fondé sur la vérité, sur l'histoire, & sur une philosophie facilement accessible à toute intelligence éclairée, nous indiquerons *le Règne de Dieu dans la grandeur, la mission et la chute des Empires.*

Rien de plus beau que cet essor donné à l'esprit qui, s'élançant à vol d'oiseau sur les âges & les mondes, interroge toute ruine fumante, tout peuple disparu, & lui fait répondre de par delà sa cendre ou sa tombe, avec de Maistre : « Quand Dieu efface, c'est pour écrire ! »

L'auteur supposant, à la manière de Bossuet, que le lecteur refait avec lui une course qu'il a déjà faite une fois, l'arrête seulement aux principaux détours du chemin, & chacune de ces haltes lui rend les beautés & les laideurs du passé. On ne lui montre pas un rivage, pas une métropole, pas un empire, sans lui indiquer du doigt le point noir qui se forme à l'horizon, & qui doit grossir & tarder jusqu'à ce qu'il soit la nuée portant la foudre, & que la main qui a tracé avant tout le plan divin lui dise : — C'est là ! — Alors on voit la nuée qui s'avance comme un mal inévitable, quoique volontaire. Une peinture toujours intéressante, souvent dramatique, vous fait assister à la catastrophe & vous donne en spectacle ces effroyables convulsions d'une portion de la terre sortant de la lumière pour rentrer dans l'ombre, & laisser l'espace à qui va le remplir de nouveau de bien, de mal, de faits & de bruit.

Non-seulement le lecteur assiste à ces scènes grandioses, & suit l'auteur dans ses détails de mœurs & dans ses belles appréciations, mais encore il rencontre à chaque instant la parole d'un penseur, soit païen, soit chrétien, qui vient à l'appui de ce qu'on avance. Tite-Live, Aristote, saint Augustin, Cicéron, Josèphe, Platon, Tertullien, Pascal, Chateaubriand, Ferrand, Donoso-Cortès, viennent apporter leur témoignage & redoubler l'intérêt. Peu d'entre nous liraient volontiers les ouvrages où l'on a puisé ces citations, mais beaucoup jouiront de ces passages nombreux qui jettent une lueur plus vive sur l'ensemble de l'œuvre.

A propos des étonnantes commotions qui ébranlent le monde à des heures données, Bossuet vient dire avec sa noblesse accoutumée : — « Celui-là » seul tient tout en sa main qui sait le nom de ce » qui est & de ce qui n'est pas encore, qui préside » à tous les temps & dirige tous les conseils... Il » connaît la sagesse humaine, toujours courte par

(1) 2 vol., librairie d'Adrien Leclerc et Ce, 29, rue Cassette.

» quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, » & puis il l'abandonne à ses ignorances... C'est » lui qui prépare les effets dans les causes les plus » éloignées, & qui frappe ces grands coups dont le » contre-coup porte si loin. »

Et pour mettre en regard un homme vanté par les philosophes modernes, Bacon est aussi entendu sur ce sujet; il nous dit que « le ciel, afin de con- » fondre ceux qui vivent comme s'ils étaient sans » Dieu dans ce monde, a jugé à propos de mettre » de temps en temps sous nos yeux ses jugements » visibles... que les tardives vengeances, les déli- » vrances subites ont un but providentiel, celui » de consoler le juste, ou de jeter le trouble dans » la conscience des pécheurs. »

Si le lecteur marche au milieu des décombres des anciennes puissances, Ker-Porter lui montre l'Euphrate qui, « errant dans ces solitudes comme » un monarque pensif parmi les ruines silen- » cieuses de son royaume dévasté, paraît encore » un noble fleuve, malgré les changements si dé- » plorables survenus dans l'étendue de son cours. » Sur ses rives sont encore ces roseaux chenus, » ces saules grisâtres auxquels les captifs d'Israël » suspendaient leurs harpes, refusant toute con- » solation parce que Jérusalem n'était plus. »

Est-il question de la place qu'occupe dans l'histoire l'immense fait de l'Incarnation? Nous voyons ressortir des auteurs païens le pressentiment d'un médiateur, pressentiment traduit en Égypte par la vierge du zodiaque allaitant un enfant; en Grèce par les insinuations de la Sibylle; en Perse par les vues d'Hystaspe, père de Darius; en Chine par les statues d'une vierge que voile aux regards du vulgaire un écran de soie, & qui tient par le main un enfant. Puis, au dernier plan, regardant avec amour & respect le fait accompli, Lacordaire nous dit à propos de ce long travail des temps qui préparaient pour ainsi dire la place du Rédempteur : — « Ce n'était pas le ciel tout seul qui en- » fantait le Sauveur. Il était nourri dans les flancs » du monde, autant que caché dans le sein de » Dieu... Dieu & l'homme, le temps & l'éternité, » la terre & le ciel étaient en travail de l'Incarna- » tion du Fils de Dieu. »

On le voit, le but de l'auteur est non-seulement de combattre le matérialisme, qui voudrait faire de Dieu le spectateur indifférent des luttes de l'homme, mais de prouver que, tout en respectant sa liberté, Dieu se sert de ses tendances & de ses passions pour faire ce qui doit être fait selon le plan divin. En avançant dans sa lecture, on voit les peuples grandir par les vertus, soit religieuses, soit morales; accomplir plus ou moins fidèlement une mission particulière qui leur est assignée, & décroître à mesure qu'ils dévient du chemin droit.

Le livre fermé, l'impression qui demeure est celle que l'on sent après une énigme expliquée. Il est impossible, je crois, à un cœur chrétien de n'en pas retirer la conviction d'une intervention toute providentielle de Dieu dans les choses de ce monde, & ne pas se redire : « L'homme s'agite & Dieu le mène. » MADAME DE STOLZ.

CAUSERIES
SUR
L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT

PAR M. DE MARGERIE (1).

J'aime beaucoup M. de Margerie, j'aime ses ouvrages; mais j'avoue que je préfère à ses romans, à ses *Scènes de la Vie chrétienne*, le nouvel enfant qui lui doit le jour, & que je le trouve supérieur à ses aînés, comme conception & comme utilité, dans le sens le plus chrétien & le plus élevé du mot. M. de Margerie n'est pas né romancier, il est né moraliste, & sa profonde piété unie à son goût littéraire, lui assurent une supériorité réelle dans le domaine de la philosophie morale. Ses leçons sont toujours appuyées sur la base qui ne chancelle jamais, sur l'Évangile; hors du livre divin, tout point d'appui n'est-il pas faux & caduc? Dans le nouvel écrit dont nous parlons aujourd'hui, il a suivi pas à pas les Livres saints, et il a fait voir, dans chacun de ses récits, la morale profonde, toujours neuve, toujours applicable qui en découle. La chute de nos premiers pères ne nous enseigne-t-elle pas l'obéissance à la Loi divine? L'histoire de Joseph, la paix dans la famille & le pardon des injures? David, l'amour de Dieu & la pénitence? l'histoire des prophètes, la divinité de notre religion? celle de Tobie, l'aumône & les bonnes œuvres? Après avoir parcouru tout l'Ancien Testament, en montrant sous ces faits des premiers jours du monde, sous ces symboles, sous ces figures, le sens moral visible, quoique voilé, la Loi divine, donnée au Sinaï, apparaissant toujours, l'auteur arrive à l'Évangile & aux enseignements du Fils de Dieu, *qui est venu non pour abroger la Loi, mais pour l'accomplir*. Et là, sa tâche est plus douce encore & plus facile, & il a écrit sur les miracles de Jésus-Christ quatre chapitres extrêmement remarquables & que nous recommanderions volontiers aux incrédules s'il s'en trouvait parmi nos lecteurs.

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte. — Paris, un volume, prix : 1 franc.



VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES SIÉGES

Les Indiens, qui aiment le repos, qui mettent le bonheur dans l'immobilité, & qui, d'ailleurs, font peu de cas de la vie, ont cette maxime : « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, et mort que tout cela. » Les peuples d'Occident ne partageant pas cette opinion, la chaise occupe chez eux une place importante.

Chaise est une prononciation vicieuse du mot *chaire*. Monsieur Littré l'a fait observer avec raison, dans le seizième et le dix-septième siècle, le peuple de Paris, en beaucoup de mots, remplaçait le son de l'*r* par celui du *z*, et cette faute, acceptée par l'usage, a fini par faire deux mots de chaire & de chaise, avec une acception différente. Mais pendant longtemps on ne les a pas séparés : Molière a dit *chaise* pour chaire,

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise;

& Régnier, *chaire* pour chaise,

Et chacun en son rang se met sur une chaire.

Le mot latin de chaise, &, par conséquent, de chaire, puisque ces deux mots n'en faisaient qu'un, est *cathedra*. L'église principale d'un évêché a été appelée *cathédrale*, parce que c'est celle où est placé le siége de l'évêque du diocèse. Dans les anciennes églises, le siége ou *trône épiscopal* était généralement fixe : placé au fond, dans l'axe de l'édifice comme le siége du juge de la basilique antique, il était en marbre, en pierre ou en bois, & se reliait à des stalles disposées de chaque côté le long des murs de l'abside.

Parmi les siéges que signale, dans l'histoire, une certaine particularité, nous comptons la *chaise curule*, la *chaise de poste*, la *chaise à porteurs*, le *fauteuil académique*, & enfin le *tabouret*.

Les *chaises curules*, ces siéges d'honneur réservés, dans les temps anciens de Rome, aux rois d'abord, puis ensuite à ceux qui exerçaient la dictature, le consulat, la censure, la préture & l'édilité, suivaient en diverses circonstances les premiers magistrats de Rome ; elles étaient transportées sur des chars, en latin *currus*, & c'est à cette circonstance qu'elles doivent leur nom : « *chaire curule*, comme ils l'appellent, c'est-à-dire qui se porte sur un chariot par la ville » (Amyot). — Celui qui, voulant rire, a dit que chaise curule signifiait *chaise qui roule* s'est trouvé n'avoir plaisanté qu'à moitié; cette traduction libre est presque la vérité. — Les chaises curules, faites d'ivoire, quelquefois de bronze, n'étaient en usage qu'à Rome ; dans les municipes & dans les colonies, le siége d'honneur était appelé *bisellium*.

C'est sous le ministère de Colbert que furent établies, en 1664, *les chaises de poste*.

Bien que ces chaises fussent des fauteuils, elles laissaient, au début, beaucoup à désirer; représentez-vous un siége à bras soutenu sur le milieu d'un châssis, porté par derrière sur deux roues, appuyé par devant sur le cheval, & vous aurez l'image de la chaise de poste primitive. C'est là un de ces véhicules dans lequel aujourd'hui on ferait une pauvre figure.

Cette modeste invention eut pourtant son Christophe Colomb & son Améric Vespuce : l'inventeur fut un nommé de la Grugère, & le parrain le marquis de Crenan ; ce marquis obtint un privilége, & les voitures furent appelées *chaises de Crenan*.

L'usage en France des *chaises à porteurs* avait précédé de cinquante ans environ celui des chaises de poste; il nous vint de Londres, & fut introduit par monsieur de Montbrun. Les chaises à porteurs furent autorisées dans tout le royaume, par lettres patentes enregistrées en parlement le 11 décembre 1617. — Ces voitures sans chevaux & sans roues étaient une réminiscence des temps anciens : les Babyloniens & les Romains, sous les empereurs, s'étaient servis de voitures à bras & surtout de litières. Elles étaient portées par des esclaves, & la différence des conditions était marquée par le nombre des porteurs. Chaises & litières ont entièrement disparu de nos régions : on ne les retrouve plus aujourd'hui que dans les pays chauds, aux Indes, en Chine, en Amérique, sous le nom de *palanquins*. Le mot *palanquin* est un terme de marine, il désigne un petit *palan*, & un palan est un assemblage de poulies & de cordes servant à enlever des fardeaux. Les personnes de haut rang qui montent en palanquin sont enlevées, comme

des fardeaux, sur les épaules des esclaves, & j'avais soupçonné nos marins d'avoir fait une comparaison. Mais c'est une voie dans laquelle je ne puis vous engager à me suivre.

Palanquin a pour origine sérieuse le mot *pallangka*, venu du sanscrit *paryanka*, qui sert à désigner un bois de lit & le lit lui-même.

Il y a dans la basse, très-basse latinité un grand vilain mot qui est réputé pour être le point de départ de notre *fauteuil*, c'est *faldistorium*, nom du siége que l'on plaçait près du célébrant à côté de l'autel. On le dit formé de l'ancien allemand *fallen* plier, & *stuol*, siége, le fauteuil étant primitivement un siége pliant. Pour vous aider à franchir la distance qui sépare le mot de son origine, il n'est pas inutile de vous montrer ses diverses transformations; le meuble lui-même n'en a pas tant subi; *faldestoed*, *faudestuel*, *faudestuet*, *faudestueill*, *fauldetueil*, *faudetueil* & enfin *fauteuil*.

Le mot *fauteuil* se prend dans un sens absolu pour *place à l'Académie française*. On dit d'un candidat académicien qu'il aspire au fauteuil, comme d'un cardinal en espérance qu'il aspire au chapeau. Une dame, frappée de l'expression, demanda un jour à Fontenelle ce qu'il fallait entendre par *fauteuil académique*.

« C'est, lui répondit le philosophe, un lit de repos où le bel esprit sommeille. »

Le rôle que joue le fauteuil à l'Académie française a sa cause dans l'histoire de la célèbre compagnie; Duclos va vous la dire :

« Il n'y avait anciennement dans l'Académie qu'un fauteuil, qui était la place du directeur. Tous les autres académiciens, de quelque rang qu'il fussent, n'avaient que des chaises. Le cardinal d'Estrées étant devenu très-infirme, chercha un adoucissement à son état dans l'assiduité à nos assemblées. Nous voyons souvent ceux que l'âge, les disgrâces ou le dégoût des grandeurs force à y renoncer, venir parmi nous se consoler ou se désabuser. Le cardinal demanda qu'il lui fût permis de faire apporter un siége plus commode qu'une chaise. On en rendit compte au roi, qui, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du garde-meuble de faire porter quarante fauteuils à l'académie, & confirma par là & pour toujours l'égalité académique. »

C'est au tambour, dont le plus souvent il affecte la forme, que le *tabouret* doit son nom. Nos pères disaient *tabour* et *tabouriner*.

Le tabouret a été tout à la fois une marque d'honneur & une peine infamante.

Avoir le tabouret était le droit que certaines personnes avaient, à la cour de France, de s'asseoir sur un siége pliant en présence de la reine. Le tabouret ne fut d'abord accordé qu'aux princesses et aux duchesses. Il fut depuis concédé aux dames qui occupaient le premier rang dans la maison de la reine. Pus tard, on l'accorda aux cardinaux, aux ambassadeurs, aux dames dont les maris étaient grands d'Espagne, aux épouses du chancelier de France et du garde des sceaux. Dans les cercles de la reine, le droit de tabouret était pour les dames ce qu'était pour les hommes de la cour le fauteuil chez le roi.

L'autre tabouret était celui sur lequel on exposait en public les malfaiteurs condamnés à une peine infamante. Les coupables étaient assis pendant quelques heures aux regards du peuple, qui lisait sur un écriteau attaché au-dessus de leur tête la cause de leur condamnation. — Le *tabouret* est ce qu'on a appelé plus tard & jusqu'en 1848, *l'exposition*, laquelle avait remplacé, après la révolution de 1789, le *pilori*, sorte de charpente, d'échafaud ou de poteau auquel étaient attachés les banqueroutiers & les criminels non condamnés à mort. Le mot *pilori* est, s'il faut en croire Sauval, une corruption de *puits-lori*, le premier gibet de ce genre qui ait été dressé dans Paris se trouvant près d'un puits qui, du nom de son propriétaire, avait été appelé *puits-lori*. Il ne faut voir là, sans doute, qu'une étymologie de fantaisie comme on en a tant improvisé, & il est probable que pilori découle simplement de *pilier*.

LES TITRES

Il y a des titres qui ont conservé, exclusive & entière, leur signification primitive. L'ordre de choses établi n'a rien changé, par exemple, au mot *roi*, en latin *rex*, fait de *regere*, régir, gouverner, non plus qu'au nom d'*empereur*, *imperator*, fait de *imperare*, commander. Que le chef d'un État soit un roi ou un empereur, il est aujourd'hui, comme autrefois, le maître, le souverain, celui qui gouverne & qui commande, car les deux idées se confondent.

D'autres titres, au contraire, se sont étendus ou se sont parfois assez détournés de leur sens originaire pour qu'il ne soit pas sans intérêt de les reprendre à leur point de départ.

Le premier dignitaire de la monarchie française, celui qui eut longtemps le commandement général des armées, n'avait d'autre charge, chez les Francs, que la surveillance des chevaux. Ainsi que l'indiquent les deux mots latins qui forment son nom, *comes stabuli*, le connétable était autrefois le comte de l'étable ou de l'écurie. Le rôle important qu'ont joué les chevaux dans les batailles fit successivement du comte de l'écurie le commandant d'une troupe de guerre, puis l'un des premiers officiers dans la maison des rois ou des grands feudataires, puis enfin le chef général de l'armée. — C'est sous Louis VIII que la charge de connétable devint la plus importante du royaume. Elle exista pendant quatre siècles avec tous les priviléges qui y étaient attachés : le connétable

était inamovible, & celui qui l'offensait était puni du crime de lèse-majesté. L'insigne de sa puissance était une épée à poignée d'or, émaillée de fleurs de lis : au sacre du roi, le connétable se tenait à sa droite, cette épée nue à la main. Il y eut trente-neuf connétables; le premier fut Mathieu de Montmorency, le dernier, le duc de Lesdiguières, mort en 1627. A cette époque, Richelieu supprima la charge de connétable, & bientôt après celle de grand amiral, pour se faire nommer surintendant général du commerce & de la navigation. — Cette dignité a été renouvelée en France dans la constitution du 28 floréal an XII, mais sans aucun pouvoir effectif. — En 1805, Napoléon nomma *grand connétable* son frère Louis, & *vice-connétable* le maréchal Berthier.

Le mot *comes*, dont est sorti le titre de *comte*, signifie compagnon (1). Les officiers qui accompagnaient l'empereur & composaient sa maison, sous les Romains, avaient chacun leur charge particulière : outre le *comte de l'étable*, dont la corruption a fait *connétable*, il y avait, par exemple, le *comes ærarii*, surintendant des finances, le *comes domesticorum*, capitaine des gardes, le *comes rerum privatarum*, ministre du trésor impérial. Jusque-là, vous le voyez, le titre de comte désignait un emploi; c'est l'empereur Constantin qui en fit une dignité.—Plus tard, quand le comte fut chargé d'administrer, de commander une province, il eut un lieutenant qui prit rang après lui, & qu'on appela *vicomte*, abréviation de *vice-comte*.

Vice (du latin *vicis*, tour, place) sert à désigner celui qui vient après le chef & remplit les fonctions à sa place : vice-roi, vice-amiral, vice-légat, vice-président, vice-consul, vice-chancelier, vicaire. Le mot *vidame*, corruption de *vidom* (formé de *vice* & de *dominus*, seigneur), était le nom de celui qui tenait les terres d'un évêché, à condition de défendre le temporel de l'évêque & de commander ses troupes.

Le mot *marche*, que vous avez rencontré en étudiant la géographie, vient de l'allemand *mark* (frontière, limite). Le vieux mot français *marchir* signifiait confiner, aboutir. — Le *margrave* (de *mark* & de *graf*, comte) était le seigneur que les empereurs d'Allemagne chargeaient de commander les troupes et de rendre la justice dans les provinces frontières de leurs États. — C'est aussi de *mark* qu'est venu *marquis* (l'ancienne orthographe était *marchis*), nom du seigneur préposé en France à la garde des marches, des frontières d'un État. « Charlemagne établit des marquis, c'est-à-dire des commandants des milices sur les frontières de ses royaumes. » (Voltaire).

Duc, en latin *dux*, vient de *ducere*, *conduire*. On donnait ce nom au chef qui conduisait, qui commandait les troupes. Ce titre, moins ancien que celui de comte, lui a aussi été inférieur : les ducs à Rome n'avaient que le grade de tribuns, tandis que les comtes étaient consuls & préfets légionnaires. C'est après les invasions germaniques que la dignité de duc, plus particulièrement militaire, prévalut sur celle de comte, qui impliquait surtout des fonctions civiles. C'est de l'effigie d'un duc italien, un révolté qui se fit duc de Ravennes, qu'une monnaie d'or a été nommée *ducat*.

Baron est le terme sous lequel on a désigné originairement tout grand seigneur du royaume. Sous le régime féodal, les grands vassaux étaient appelés *hauts barons*, qu'ils fussent comtes, ducs ou évêques. On ne s'est pas entendu sur l'étymologie de ce nom; mais l'emploi qui en a été fait dans les langues romanes avec le sens d'homme fort, de mari, de guerrier vaillant, permet de conjecturer qu'il est venu d'un mot (latin, celtique ou allemand, peu importe) qui désignait l'homme dans sa plus large & meilleure acception.

Le titre de baron était en si grand honneur autrefois qu'on le donnait aux saints en témoignage de respect. On lit dans Froissard : « Il fit des vœux devant le benoît corps du baron saint Jacques. »

Baronnet est un titre héréditaire de noblesse particulier à la Grande-Bretagne, & institué en 1611 par Jacques I[er], comme mesure fiscale. Les riches propriétaires qui le reçurent durent payer 1100 livres sterling de droit de chancellerie. Cette dignité a été depuis accordée aux illustrations dans tous les genres.

L'histoire vous a dit comment les ducs, les comtes, les marquis & les barons, à force d'étendre leurs droits & leurs priviléges, ont fini par s'emparer des pays qu'ils étaient appelés à gouverner, & sont devenus ainsi de petits souverains. De là les *duchés*, les *comtés*, les *marquisats* & les *baronnies*. — Aujourd'hui, la féodalité est morte, l'œuvre de Richelieu, de Louis XI et de la Révolution est accomplie, la France ne forme plus qu'une seule puissance dont toutes les parties sont intimement unies, & les nobles seigneurs n'ont plus ni vassaux, ni châtellenies, ni provinces : il ne leur reste que leurs titres.

Les *princes* sont les seuls grands seigneurs qui n'aient pas tous perdu leur pouvoir : il y a encore quelques principautés, & le prince royal est toujours l'héritier du trône. Depuis Charles V jusqu'au duc d'Angoulême, c'est-à-dire de 1349 à 1824, l'héritier présomptif de la couronne s'est appelé *Dauphin*. L'origine de ce titre remonte à la cession du Dauphiné faite par le Dauphin du Viennois, Humbert aux blanches mains, à Charles V, petit-fils de Philippe VI, à condition que l'aîné des enfants de France prendrait le titre de *Dauphin viennois*. Le nom de Dauphin, que por-

(1) « On appelait *comites* ceux qui étaient de la cour des princes ou de la suite des officiers ou magistrats, qui allaient gouverner les provinces ou conduire les armées, & c'étaient ces courtisans qui composaient ce qu'on appelait proprement *cohortem*, la cour. » (Dacier.)

taient les seigneurs du Viennois, était un nom propre, *Delphinus*. Ces seigneurs avaient pour armes trois dauphins.

Le mot *prince*, du latin *princeps*, premier, principal, était d'usage autrefois pour désigner non-seulement « les princes de la terre, » mais ceux encore qui occupaient, ailleurs qu'autour des trônes, la première place, le premier emploi. Il y avait chez les Juifs, le *prince de la synagogue*, celui qui présidait aux assemblées de religion; le *prince de la ville*, le magistrat qui veillait à l'ordre, à la police; le *prince des prêtres*, le chef d'une famille sacerdotale; & enfin le *prince de la captivité*, nom donné, dans la chronologie juive, à ceux qui, pendant la captivité, gouvernaient le peuple juif. Chez les Romains, on nommait *prince de la jeunesse* celui des chevaliers que le censeur nommait le premier dans la revue de cette classe de citoyens; c'était lui qui marchait à la tête de la jeune noblesse dans les fêtes & les jeux publics. Le *prince du sénat* était celui des sénateurs qu'on nommait le premier après le dénombrement qui se faisait à chaque lustre. Il y avait enfin les soldats romains qu'on appelait *princes* parce qu'ils marchaient à la tête de la ligne de bataille; choisis parmi les hommes les plus vigoureux & d'une valeur éprouvée, les princes étaient appelés à engager le combat.

C'est avec raison que les souverains sont désignés d'une manière générale sous le nom de princes, puisqu'ils occupent la première place dans l'État. On ne fait non plus ni métaphore ni abus de mots, en appelant les grands savants les princes de la science; c'est une manière très-exacte d'exprimer qu'ils sont placés au premier rang; on dirait tout aussi bien, sans nulle exagération, les princes de l'art, les princes de l'industrie.

CH. ROZAN.

VOYAGES DU CAPITAINE ÉMILE

Le capitaine Émile n'est pas un navigateur, & ses voyages ne consistent pas en de lointaines traversées : il n'a couru aucun danger, & n'a, par conséquent, causé aucune inquiétude à sa famille.

Le capitaine Émile est un fort élégant gentleman qui a plutôt des façons de marquis que des allures de soldat. Il est grand, mince & blond; ses yeux sont d'une nuance indéfinissable, qui semble composée de cinople & d'azur, ils rappellent un ciel sans nuage & une onde pure. Ses dents sont un peu trop allongées; & si on jugeait les hommes comme les chevaux, on croirait le capitaine plus vieux qu'il n'est en réalité. Je ne saurais, du reste, préciser son âge : dire qu'il est au printemps de la vie, ce serait peut-être aventurer mon jugement; car le mot de printemps fait songer au marronnier du 20 mars, aux petites fleurs qui émaillent les prairies, aux haies couvertes d'une neige d'aubépine, au lilas qui montre ses bourgeons! Mon capitaine n'en est plus à cette époque du printemps. Dire qu'il est arrivé à l'été de son existence, ce serait cependant trop dire; il est parvenu, je crois, au commencement de son mois de juin; encore un peu de temps, & il quittera la première saison pour passer dans la seconde.

Voilà le portrait physique! Passons au portrait moral. Le capitaine Émile est aimable dans l'acception la plus complète du mot, & il ne fait pas le moindre effort pour paraître tel à tous ceux qui l'approchent; il possède ce je ne sais quoi qui rend les relations plus agréables & l'amitié plus douce; il est doué de cette qualité que chacun doit envier & que nul ne saurait définir : il est ce qui s'appelle sympathique! Il a de l'esprit, de la distinction & de la bonté; mais beaucoup de gens, avec ces trois dons de la nature & de l'éducation, n'arrivent pas à être ce qu'il est & à valoir ce qu'il vaut.

Un jour, vers la fin du mois d'août de 1869, au moment où il revenait de la manœuvre, on lui remit un pli de la part de son colonel. C'était un congé, un congé de trois mois! Le capitaine, malgré ses dents un peu longues & en dépit des se-

maines écoulées déjà sur son printemps, sauta de joie absolument comme un échappé de Saint-Cyr qui reçoit son brevet de sous-lieutenant. Il n'espérait plus obtenir ce congé, & c'est pourquoi il éprouva cette joyeuse surprise dont il ne réprima pas le juvénile élan.

Bientôt sa malle fut au milieu de sa chambre & ses vêtements éparpillés sur tous les meubles. Un de ses camarades, entrant sur ces entrefaites, lui fit compliment de ce désordre précurseur bien connu du départ.

« Moi aussi, dit-il, j'aurai un congé; mais je préfère le prendre à partir du premier janvier : je jouirai ainsi du carnaval sans être obligé de me lever à cinq heures du matin pour faire ma semaine, quand j'aurai dansé le cotillon jusqu'à quatre.

— Et moi, reprit Émile, je suis ravi d'être libre en septembre, octobre & novembre, car je vais mettre à exécution un projet que je rumine depuis longtemps.

— Un voyage?

— Précisément.

— En Angleterre?

— Non.

— A Rome?

— Non.

— Où diable vas-tu donc?

— En France.

— Mais tu y es.

— Ah! mon cher, ce mot-là est par trop français. Je suis en France, c'est certain, & toi aussi tu y es; mais toi & moi nous ne connaissons de notre patrie que les lieux où il a plu au ministre de la guerre de nous envoyer. Il y a pourtant en France des provinces que les étrangers viennent visiter, que les artistes & les savants parcourent en touristes, dont ils connaissent les sites & les monuments, & que nous avons explorées tout au plus sur la carte d'état-major.

— Et vers quelle contrée portes-tu tes pas?

— Vers l'Anjou, la Bretagne & la Normandie.

— Et ton voyage durera trois mois?

— A peu près.

— Tu parcourras ces pays inconnus le sac sur le dos et armé jusqu'aux dents?

— Non, je serai moins primitif dans ma façon de voyager, car j'aime assez le bien-être quotidien, & au régiment je fais suffisamment de marches forcées pour avoir le droit de me faire traîner quand je suis en semestre.

— Et comment alors mettras-tu trois mois à parcourir à l'aide de la vapeur huit à dix départements?

— Je m'arrêterai chez des amis qui m'ont invité à aller chasser avec eux.

— Ah! très-bien! Le tout est de s'entendre. Tu appelles cela voyager en touriste, & moi je prétends que tu vas mener ce que les Anglais nomment à juste titre la *high life;* tu trouveras, échelonnés sur ta route, des séjours à l'instar de celui de Compiègne, & tu prends un air bon enfant pour me dire que tu vas visiter la belle nature. »

Le capitaine Émile avoua en riant que, à côté du but artistique, il y avait aussi l'attrait de l'amitié & celui du plaisir.

Son ami avait allumé un cigare & le regardait faire sa malle, en envoyant en spirale une fumée odorante au plafond.

« Il y aurait un moyen de me faire croire que tu vas aussi là-bas pour étudier les mœurs & coutumes de ces peuplades étrangères : ce serait d'écrire une relation de tes voyages & de l'adresser au camarade qui reste ici au piquet. Ça m'amuserait, je l'avoue, de te voir devenir auteur, & si, de ton vivant, on n'imprime pas tes *Impressions* après nous cette correspondance inédite fera peut-être bruit dans le monde littéraire & militaire.

— J'écrirai, non pour la postérité, mais pour ton bon plaisir.

— Bon voyage donc, dit l'autre capitaine. On te reverra encore ce soir, n'est-ce pas?

— Certainement, j'irai dîner avec vous & vous faire mes adieux. Je prends le train de minuit. »

Le lendemain matin, le capitaine Émile se frottait les yeux en entrant dans Paris; il déjeunait en toute hâte & se faisait ensuite brouetter à la gare du Montparnasse dans un fiacre attelé de deux petits chevaux bretons, qui lui donnèrent un avant-goût de l'antique Armorique, qu'il allait parcourir, & le soir même il s'arrêtait devant un castel féodal dont nous lui laisserons le soin de faire la description.

Château de Bouthing, 8 septembre 1869.

Il y a déjà huit jours que je suis ici, mon cher Fabien, & je m'y trouve si bien que, si je m'en croyais, je n'irais pas planter mon drapeau ailleurs. Le manoir qui abrite ma tête sous son toit hospitalier a été construit il y a six ou sept cents ans par les ancêtres du châtelain actuel. Bouthing n'est plus qu'un rendez-vous de chasse où l'on passe seulement quelques semaines à l'automne. Le château est passablement délabré, &, en dépit de ses murs lézardés, de ses pavés disjoints et de ses tours démantelées, il a encore grand air! Les murailles ont six pieds d'épaisseur; une haute tour sert de cage à un escalier en spirale; quatre tourelles pointues sont accrochées aux angles de cette construction de granit, qui semble défier le temps & se rire de l'indifférence & de l'abandon de ses propriétaires. Sur le seuil d'une porte cintrée, surmontée d'écussons à demi rongés, je trouvai le châtelain, dont l'élégant aspect formait un frappant contraste avec sa vieille demeure.

« Vous ne trouverez ici que des amis contents de vous recevoir, me dit-il, & beaucoup de gibier. »

En disant cela, il ouvrit la porte d'une ancienne salle d'armes prosaïquement transformée en cui-

sine, & me montra trois vigoureuses Angevines occupées à plumer des perdreaux et des cailles.

La châtelaine, toujours belle, vint, quelques instants après, nous rejoindre dans une salle à manger assez vaste pour y donner des banquets patriotiques; des escabeaux qui semblent remonter au temps du roi Dagobert en forment tout l'ameublement. Me montrant les murs délabrés, madame de Bouthing me dit en riant :

« Vous allez ici vous croire en campagne. Si vous préférez une tente dans la prairie, on vous en dressera une. Venez voir la chambre qui vous est destinée, & puis vous choisirez. »

Elle me conduisit à une pièce située dans un corps de logis qui se rattachait au château par la grande tour. Trois meurtrières éclairaient seules cette chambre, si tant est qu'on puisse appeler chambre la cellule que j'habite.

« Vous ferez votre barbe dans le jardin, me dit mon ami, car je vous défie de la faire ici; mais à la guerre comme à la guerre. Nous gardons les appartements d'honneur pour les dames.

— Vous avez donc des dames?

— Certainement; nous en avons & nous en attendons encore. La baronne de Mareuil est arrivée ce matin.

— J'en suis enchanté! m'écriai-je, car il y a dix ans que j'ai le désir de la connaître.

— En ce moment même elle s'installe dans la chambre du Revenant.

— Ah! vous avez aussi des revenants? Mais rien ne vous manque donc dans ce château?

— Rien que des clôtures. Je m'aperçois, mon cher ami, que vos meurtrières n'ont plus de carreaux & que votre porte ne se ferme pas.

— Ne vous inquiétez pas de si peu de chose; je boucherai les meurtrières avec mes bottes, & quant à la porte, elle sera toute ouverte pour laisser passer le revenant.

— N'espérez pas sa visite; il ne quittera pas la chambre de la baronne.

— Pourquoi cette préférence?

— On vous dira cela à la veillée. Les légendes ne se racontent pas en plein jour; elles perdraient la moitié de leur prestige. »

Mon hôte me quitta; j'ouvris ma malle, je secouai la poussière du voyage; puis, frais & dispos, je me présentai dans la vaste pièce qui servait de salon & de chambre à coucher à la châtelaine. Le lit, dans lequel dix générations de Bouthing avaient dû dormir, était entouré d'un paravent; un autre paravent figurait un cabinet de toilette, & il restait encore assez de place pour faire, au besoin, manœuvrer un bataillon dans le milieu de cette antique salle. Monsieur de Bouthing me présenta à la baronne de Mareuil, qui me fit bon visage, ce dont je fus flatté, car elle est, dit-on, parfois fantasque & revêche. Elle me plaît assez, quoiqu'elle soit laide; sa figure a une expression énergique & intelligente.

Madame de Bouthing me dit que son amie avait voulu habiter la chambre du Revenant dans l'espoir de faire connaissance avec Cyprien III, seigneur de Mantkler, mort sous le règne de Louis XI.

Je lui demandai l'histoire de Cyprien III, mais elle me répondit, comme son mari, que ces histoires-là ne se racontaient qu'à la lueur des torches ou à la clarté de la lune.

Un *varlet*, dont la livrée n'avait rien emprunté au moyen âge, vint avertir que le dîner était servi; le dîner me parut aussi bon, aussi bien ordonné que s'il eût été apprêté dans un palais. Le vin provenait, sans doute, de la cave de Cyprien III, je n'en ai de ma vie bu de meilleur, & je suis persuadé qu'il a au moins cinq siècles *de bouteille*.

En remontant l'escalier qui serpente dans le donjon délabré, je remarquai que les marches étaient creusées comme si elles servaient de lit à un torrent; une porte cintrée & à demi murée fermait jadis l'entrée des oubliettes, qui, sombres & profondes, semblent jeter encore dans le silence de la nuit le cri des victimes. Ce cri est le gémissement d'un hibou mêlé au grincement des ferrures rouillées & aux mugissements du vent qui s'introduit de tous les côtés dans le vieux manoir. Tout me paraissait lugubre, si ce n'est la figure joyeuse des convives.

« Monsieur, venez avec moi, me dit le fils de mes hôtes, je vais vous montrer la chambre de Cyprien de Mantkler. C'était un fameux coquin!

— Mais c'était un de vos aïeux, Henri, & vous en parlez d'une manière bien irrévérencieuse, reprit madame de Mareuil.

— S'il n'est pas content, madame, il ira vous le dire cette nuit, répondit l'enfant; d'ailleurs, il n'a jamais été mon ancêtre, mais seulement le mari d'une de mes aïeules, & je ne lui dois aucun respect. »

Nous arrivâmes à la porte de cette redoutable chambre.

« Me permettrez-vous, madame, dis-je à la baronne, de franchir le seuil de votre appartement?

— Je ne suis pas chez moi, monsieur, me répondit-elle, c'est messire Cyprien de Mantkler qui donne l'hospitalité. »

Jamais chambre n'offrit aux regards un aspect plus sinistre : une immense cheminée ouvrait une gueule béante dans laquelle on serait entré à cheval; une fenêtre, percée à regret dans la profondeur de mur, laissait pénétrer la blafarde lueur de la lune; deux tourelles sans portes, & à moitié démolies, livraient passage au vent, qui, entrant par mille fentes, soupirait tristement. Le lit était couvert d'une étoffe à ramages représentant des dragons ailés & des bêtes monstrueuses. Un bahut de chêne & quelques vieux fauteuils complétaient l'ameublement de la chambre, habitée, d'après la chronique, dans le quinzième siècle, par Cyprien de Mantkler & aujourd'hui par la baronne de Mareuil.

« Voilà, dis-je, une chambre à coucher qui n'est pas faite pour donner des songes dorés.

— Je m'y installe avec tant de plaisir, répondit la baronne, que le seigneur qui la hante manquerait à tous ses devoirs de chevalier français s'il s'abstenait de me souhaiter la bienvenue. »

Quand notre examen fut terminé, nous retournâmes chez la châtelaine. Un grand feu pétillait dans la cheminée, & sur la plaque du foyer on voyait un guerrier la lance en arrêt. Noir & enfumé, il se détachait comme une fantastique figure au milieu des flammes. Des pommes de pin, amoncelées sur le bûcher, brûlaient en lançant des étincelles, & donnaient un aspect vraiment diabolique à ce feu qui éclairait, pour ainsi dire, à lui seul la vaste pièce dont il ne pouvait réchauffer qu'un coin.

C'était bien le moment de réclamer l'histoire du revenant, & c'est ce que je fis.

« Je voudrais la raconter! s'écria le petit Henri, je la sais très-bien.

— Raconte-la, » lui dit son père.

Henri s'avança au milieu du cercle que nous formions autour de la cheminée, se mettant le dos au feu comme un auditeur au conseil d'État qui va parler politique, ou comme un officier en retraite qui veut raconter une bataille. Henri est un amour d'enfant, un de ces enfants que les gens qui n'ont pas d'héritiers voudraient pouvoir voler; il était délicieux avec son costume de velours noir, ses grandes bottes & sa figure de lutin!

« Nous avions, dit-il, une grand'mère très-éloignée, qui était une vieille folle : elle avait des enfants beaux & bons, & quand elle devint veuve, elle voulut se remarier; elle épousa un seigneur très-déloyal & très-méchant. Il ne se souciait guère d'elle, mais il voulait s'emparer de son bien, & il jeta ses enfants dans les oubliettes de la grande tour, ne leur donnant pour tout vêtement que de vieux rideaux, & pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Un jour, la corde au moyen de laquelle on leur descendait des provisions vint à casser, & le cruel Cyprien fit croire à sa femme, qui était faible d'esprit & de cœur, que la volonté divine leur était revélée par ce petit accident, & que Dieu n'entendait pas qu'on fît vivre plus longtemps les quatre enfants inutiles. Mais la nourrice des pauvres enfants s'en alla trouver le roi & lui conta l'aventure. Il paraît que Tristan, le compère de Louis XI, lui dit : Sire, protéger les orphelins, cela fera croire à quelques-uns de vos sujets que vous êtes magnanime! — Le roi goûta ce raisonnement, & nous fit l'honneur d'envoyer ici des troupes commandées par un très-brave capitaine, qui somma, au nom du roi, son maître, le seigneur de Mantkler d'ouvrir les portes de son château. Depuis plus d'un mois les malheureux enfants ne mangeaient que des souris crues. On les conduisit à Blois : les fils devinrent des guerriers très-renommés, & les filles, qui étaient belles & vertueuses, épousèrent de riches et puissants seigneurs. Plus d'une fois probablement, en s'asseyant en face d'une table bien servie, elles se souvinrent du temps où elles mangeaient des souris non fricassées. Louis XI avait aussi donné l'ordre de prendre Cyprien & de l'enfermer dans une cage de fer; il voulait, par cet acte de justice, racheter quelques-uns de ses péchés, mais le seigneur de Mantkler se pendit au plafond de la chambre dans laquelle madame de Mareuil va coucher cette nuit; les soldats coupèrent la corde & le posèrent sur le lit; alors les serviteurs voulurent jeter de l'eau bénite sur leur maître pour que Dieu eût pitié de sa vilaine âme; & à mesure qu'ils apportaient l'eau bénite, elle se séchait instantanément.

Depuis lors l'esprit du méchant mari de notre grand'mère se promène la nuit dans cette chambre, & se plaint de souffrir depuis bientôt cinq cents ans. Il est enterré dans la chapelle; je vous y mènerai demain, monsieur; vous verrez son portrait gravé sur une vieille pierre : il a de gros yeux ronds tout sortis de la tête, & qui ont la forme d'une boule de loto; des cheveux plats comme des branches de saule pleureur, & puis une cuirasse & un baudrier avec ses armes dessus. C'est très-joli, & puis c'est si vieux! Ah! j'oubliais de vous dire que le roi fit couper toutes les têtes de nos chênes; c'était une punition de ce temps-là, & qui est passée de mode comme les oreilles d'âne.

Personne ne veut coucher dans la chambre du sire de Mantkler, excepté papa, qui dort si bien qu'il n'a jamais rien vu. Ma bonne a rencontré un soir Cyprien III dans l'escalier; il tenait une de ses belles-filles par les cheveux; puis, tout à coup, sa main est tombée tout ensanglantée, & ma bonne est tombée aussi & n'a plus rien vu.

— Et votre grand'mère, qu'est-elle devenue ? lui dis-je.

— Elle est morte de honte, car les femmes du pays, qui étaient pourtant ses vassales, la suivaient en hurlant chaque fois qu'elle sortait du château. »

Quand onze heures sonnèrent, on se sépara après avoir reconduit la baronne chez elle.

« J'ai peut-être eu tort, lui dit le petit Henri, de vous raconter qu'on avait posé le corps du sire de Mantkler sur votre lit, mais l'année dernière maman a fait rebattre les matelas. »

Je souhaitai une bonne nuit à madame de Mareuil, tout en étant bien persuadé que sur le coup de minuit nous entendrions du tapage dans sa chambre; je fis part de mes réflexions à la châtelaine, qui me répondit :

« Oh! vous ne la connaissez pas. De sa vie elle n'a eu peur de quoi que ce soit; elle se promène, la nuit comme le jour, à pied ou à cheval sur les routes ou dans les bois. Ce n'est pas une femme! »

Je m'endormis en rêvant à la légende de Bouthing, à l'intrépide baronne & à ce bijou d'enfant

dont le babil m'avait amusé, & le lendemain, le soleil entrant par les meurtrières, formait des zones lumineuses dans ma chambre, que je dormais encore.

« Eh bien! me dit le châtelain en me secouant, est-ce que vous êtes venu dans ces lieux confortables pour vous reposer? Allons donc, debout, en chasse! Et, pour me réveiller tout à fait, il accompagna ces mots d'un vigoureux coup de la crosse de son fusil sur les dalles disjointes.

— Et la baronne? dis-je en me frottant les yeux.

— La baronne dort ou se bichonne; je ne suis chargé ni de la réveiller ni de la surveiller.

— Et Cyprien III est donc resté tranquille cette nuit? ajoutai-je en étendant les bras, car j'avais positivement encore envie de dormir.

— Allons donc, cria de nouveau mon hôte, en marche! Si vous ne tuez ni lièvres ni perdrix, je vous préviens que je vous ferai manger des souris, comme en ont mangé mes pères & mes tantes.

— Papa, je suis prêt, cria une voix argentine, & au même instant je vis paraître Henri, la carabine au poing, & le chapeau crânement enfoncé sur la tête; deux chiens, plus grands que lui, se dressaient sur leurs pattes pour lécher la tartine qu'il mangeait. — Tiens, dit-il en m'apercevant, le capitaine n'est pas levé! On se réveille donc à midi au régiment?

— Je me suis endormi très-tard, répondis-je pour m'excuser, parce que je voulais savoir si la baronne ferait du tapage.

— Ah! je n'y pensais plus à la baronne. Je vais lui demander si elle a bien dormi.»

Son père n'eut pas le temps de l'arrêter; il grimpa vingt marches tortueuses, et nous entendîmes la porte de madame de Mareuil qui s'ouvrait avec fracas.

Peu après, Henri revint triomphant.

« Elle n'a pas vu le revenant, elle n'a rien entendu, & elle va très-bien.

— Mais on n'entre pas comme cela sans frapper, lui dit monsieur de Bouthing.

— Qu'est-ce que cela fait? Je ne l'ai pas réveillée, puisqu'elle buvait du lait & qu'elle a déjà lu le journal d'hier.

— Je vois que vous n'êtes pas en cérémonie avec la baronne.

— Parbleu! c'est une vieille amie de maman.

— Vous l'aimez bien?

— Oui, mais pas tant qu'Antoinette.

— Qu'est-ce que c'est qu'Antoinette?

— C'est la fille d'une autre amie de maman. Je l'épouserai quand je serai grand.

— Quel âge a-t-elle?

— Dix-huit ans.

— Mais vous n'en avez que dix.

— Qu'est-ce que cela fait? Dans huit ans, je serai aussi vieux qu'elle.

— Non, elle sera toujours plus vieille que vous. Quand vous aurez dix-huit ans, elle en aura vingt six.

— Tiens, c'est vrai cela, je n'y avais jamais pensé; mais ça m'est bien égal.

— Mademoiselle Antoinette sera mariée depuis longtemps avant même que vous soyez bachelier.

— Oh! non, il n'y a pas de danger; Antoinette ne veut pas se marier.

— Elle vous attend?

— Je ne dis pas cela, répondit modestement l'enfant en jouant avec la bandoulière son fusil.

— Allons, reprit en riant monsieur de Bouthing, assez causé comme cela; j'ai des ouvriers à surveiller, & je vais à pied à l'endroit où nous commencerons à chasser. Henri va vous y conduire, &, en route, il vous fera ses confidences. »

Un quart d'heure après, je descendais dans la cour, où Henri m'attendait en tenant par la figure un grand cheval attelé à un petit panier.

Je montai dans le panier; l'enfant prit les guides, & nous partîmes à fond de train.

Quand je vis le vieux castel éclairé par le soleil du matin, je lui trouvai un aspect un peu moins lugubre; pourtant il était bien vieux & digne de servir d'habitation à l'âme d'un seigneur assez déloyal pour avoir fait manger des souris à ses belles-filles. Les douves à demi comblées protégeaient un petit potager contre l'invasion des troupeaux; de belles vaches du Maine se promenaient dans l'herbe trempée par la rosée; des fils de la Vierge s'étendaient d'arbre en arbre; tout avait un aspect agreste & matinal qui réjouissait la vue.

Nous arrivâmes, après une demi-heure de marche, à une ferme assise au milieu de champs entourés de fossés profonds et ombragés d'arbres séculaires.

« Tenez, me dit Henri en m'en montrant un dont la tête était coupée, voilà encore un chêne du temps de Cyprien de Mantkler.

— Mais, lui répondis-je, c'était fort injuste de sévir contre les arbres des domaines de Bouthing qui n'appartenaient pas au sire de Mantkler.

— Si fait, monsieur, ils lui ont appartenu; il était si rusé, qu'il avait tout pris à notre grand'mère. Notre grand'mère était aussi une très-vilaine femme! Le bon Dieu a dû bien la punir dans l'autre monde, car une mère qui est méchante pour ses enfants, c'est si rare et si laid! »

Une fermière très-accorte vint au-devant de nous; elle s'excusa sur l'absence de son mari & de ses garçons qui étaient aux champs; il n'y avait personne à la maison pour dételer le cheval; mais en deux minutes, Henri fit la chose avec une prestesse admirable. Pendant qu'il arrangeait sa bête à l'écurie, j'entamai la conversation avec la paysanne, qui, après m'avoir parlé de ses chances de perte & de gain pour la saison, me dit qu'elle avait de bons maîtres, & que c'était dommage qu'ils vînssent si rarement dans le pays.

« C'est que, dis-je, le château a besoin de réparations; dans l'état où il est, on ne peut guère y demeurer longtemps.

— Et puis, reprit la fermière en faisant de la tête

un signe mystérieux, c'est qu'on ne peut y demeurer en paix.

— Ah! dis-je pour la faire parler, les voisins sont désagréables.

— Les voisins! Il ne s'agit guère des voisins, monsieur; il y a pis que cela.

— Qu'y a-t-il donc?

— Vous ne le savez pas?

— Mais non, puisque je vous le demande.

— Eh bien! il y a des esprits.

— Vraiment! Et que font-ils?

— Ce qu ils font? *Pardine*, des misères aux vivants! C'est tout de même drôle que monsieur ne vous en ait pas parlé; après cela, je sais bien qu'on n'aime pas à raconter les choses qui se sont passées en famille.

— Ah! ce sont des esprits de la famille?

— Oui, monsieur; c'est un beau-père, une âme noire comme le diable, qui sort la nuit de son tombeau pour appeler les âmes qu'il tourmentait en son vivant, & pour entraîner en enfer celles de leurs descendants.

— Oh! quel vilain rôle il joue là! Et avez-vous vu quelquefois ce méchant esprit?

— Non, monsieur; grâces à Dieu, je ne l'ai jamais vu. Pour le voir, il faut loger au château, & on me donnerait en toute propriété ces belles terres que nous faisons valoir, à la condition de passer une seule nuit dans cet endroit maudit, que je n'y consentirais pas.

— Mais, enfin, qu'a fait cet esprit?

— En son vivant, monsieur, il a mangé ses belles-filles à la sauce *aux oubliettes*.

— Ah! quelle horreur! Et qu'était-ce donc que cette sauce-là?

— C'était une sauce *où ce qu'on* mettait des souris comme les gens du château mettent à présent des champignons dans ce qu'ils accommodent.

— C'est épouvantable, ma chère dame, ce que vous me racontez là.

— N'est-ce pas, monsieur, que cela fait frémir? Aussi cet homme qui a mangé tout cela a toujours soif dans l'autre monde.

— Ça ne m'étonne pas; l'estomac humain n'est pas fait pour digérer deux belles-filles & des souris.

— Aussi, quand il apparaît, c'est toujours pour demander à boire; il hante la fontaine des Frênes, & lorsqu'il veut y tremper ses lèvres, il grandit, grandit & disparaît au milieu des flammes. C'est comme qui dirait un chien enragé qui a toujours soif & qui ne peut jamais boire. Ça lui est défendu pour toute l'éternité, & autant de siècles passeront, autant à chaque nuit de tous ces siècles il y aura de mortelles souffrances pour lui. Il paraît que les deux demoiselles qu'il a mangées lui grattent le gosier avec leurs ongles.

— Elles en ont bien le droit.

— Ça, c'est vrai, monsieur; mais ça n'en est pas moins pénible pour lui.

— Voilà papa qui arrive, dit Henri en reprenant son fusil qu'il avait laissé dans la voiture. »

Nous entrâmes en chasse. Henri & son père sautaient légèrement les fossés; je fis bientôt comme eux, mais il faut avouer que, dans ce pays-ci, la chasse est *diablement* fatigante.

« Vous verrez comme Antoinette saute bien les fossés, » dit Henri, qui n'oubliait jamais sa petite amie.

Chemin faisant, il ramassait des noisettes & les mettait dans ses poches pour les offrir à Antoinette. Quand nous revînmes à la ferme, il dit à la fermière :

« Demain, je viendrai avec une demoiselle qui aime le pain noir & la crème; vous nous réserverez ce que vous aurez de meilleur. »

Monsieur de Bouthing riait.

« Vous verrez Antoinette aujourd'hui, me dit-il; elle arrive ce soir. »

Les perdrix partaient de tous les côtés sous le nez de nos chiens, & nous trébuchions dans les lièvres. Bouthing est un pays de Cocagne pour la chasse, & cela se comprend facilement, car les terres sont immenses, soigneusement gardées, &, depuis quarante ans, les propriétaires ne chassent guère que pendant quinze jours de l'année.

A notre retour au château, Henri se mit sur son *trente et un* pour recevoir sa chère Antoinette.

Si monsieur de Bouthing ne m'avait pas affirmé qu'elle avait dix-huit ans, je lui en aurais donné douze ou treize au plus. Sa physionomie, très-intelligente, du reste, a une expression tout enfantine, &, après le dîner, elle se mit à jouer avec Henri comme si elle eût été de son âge.

La baronne de Mareuil exprimait sans ménagements son ressentiment contre le défunt sire de Mantkler de ce qu'il n'avait pas daigné se montrer à ses yeux.

« Il viendra peut-être cette nuit, lui dit madame de Bouthing.

— Il me doit bien cela; car je suis venue ici autant pour lui que pour vous. Il y a vingt ans que j'ai envie de faire sa connaissance. »

La nuit se passa encore calme & silencieuse. Le revenant & la baronne dormirent chacun de leur côté.

Le lendemain, la colère de madame de Mareuil n'avait plus de limites.

« Comment! dit-elle, je meurs d'envie de converser avec un habitant de l'autre monde, & je ne puis rencontrer celui-ci, que chacun voit & que chacun fuit.

— Pardon, madame, dit en riant le châtelain, chacun le fuit, mais personne ne le voit.

— Si madame la baronne veut aller à minuit au bord de la fontaine des Frênes, elle rencontrera le damné, dit le valet de chambre en offrant du filet de lièvre à madame de Mareuil.

— Ah! vraiment! en ce cas, j'irai cette nuit même. »

A l'heure où l'on se séparait, la baronne demanda les clefs du château & se munit d'une lanterne.

« Vous suivrez le petit sentier le long du verger, lui dit monsieur de Bouthing; puis vous tournerez à gauche, contre la tour démantelée; vous passerez la brèche & vous prendrez l'avenue de marronniers. Au bout de cette avenue vous trouverez une prairie resserrée entre deux haies élevées. Au milieu de cette prairie, dans un creux assez profond, vous verrez un bouquet d'arbres qui ombragent la mare des Frênes.

— C'est bien, dit la baronne; je partirai dans une heure & je trouverai mon chemin.

— Je ne veux pas la contrarier, me dit mon hôte quand elle fut rentrée chez elle, car elle a une tête qui ne supporte pas l'opposition; mais je vais la suivre à son insu. Je suis très-certain qu'elle ne rencontrera pas le tyran de mes ancêtres, mais elle pourrait fort bien rencontrer un ivrogne attardé, voir sur son chemin une ombre bizarre, & prendre peur.

— Quant à avoir peur, dit madame de Bouthing, je vous garantis que Marguerite n'aura pas peur; elle ne craint ni les vivants ni les morts.

— C'est ce que nous verrons bien.

— J'irai avec vous, dis-je.

— Volontiers.

— Et moi aussi! s'écria Henri.

— Toi, tu vas te mettre dans ton lit, où tu devrais être depuis une heure au moins. »

Nous descendîmes dans la salle à manger, &, après avoir éteint nos bougies, nous attendîmes que madame de Mareuil se mît en route. Bientôt la terne lueur de sa lanterne vint éclairer l'escalier; elle ouvrit avec peine une lourde porte dont la serrure était rouillée, & la referma soigneusement.

« Elle n'a pas encore peur, me dit monsieur de Bouthing, car elle n'oublie rien. »

Nous passâmes par une fenêtre, & nous suivîmes à distance la lanterne, qui nous servait de phare.

La baronne marchait d'un pas assuré, & en moins d'un quart d'heure elle arriva à la mare des Frênes.

Si jamais endroit prêta aux mystères fantastiques, c'est assurément celui-là. La prairie forme une espèce d'entonnoir qui isole la mare en la laissant sans horizon. L'eau dormante est couverte d'une mousse verdâtre sous laquelle se fait entendre le monotone coassement des grenouilles, & les frênes, en entremêlant leurs branches au-dessus de cette source solitaire, rendent la nuit plus profonde.

La baronne avait marché si vite, qu'elle arriva tout essoufflée, & elle s'assit dans l'herbe malgré la fraîcheur de septembre. Sa lanterne, posée à côté d'elle, projetait sur la mare une lueur sinistre. Nous avions pu nous cacher derrière des saules, à trente pas d'elle. Elle attendit patiemment durant dix minutes environ, puis, se levant tout à coup, elle dit d'une voix lente & solennelle :

« Esprit maudit, si tu as le pouvoir d'apparaître aux humains, viens à moi! Je ne te crains ni ne te hais, & je voudrais te voir. »

Pas un souffle ne répondit à cet appel. Le vent de la nuit semblait arrêté; les grenouilles, effrayées sans doute, se taisaient aussi; les feuilles même ne frémissaient plus.

La baronne frappa le sol de son pied.

« Viens donc, reprit-elle; viens me dire tes souffrances, &, si tu le veux, je prierai Dieu pour toi.

Le fantôme, indifférent à ces charitables propositions, demeura dans le royaume des ténèbres, & la baronne en fut pour ses avances.

« Si nous nous amusions à lui faire peur, » dis-je à monsieur de Bouthing.

Il me serra fortement le bras pour m'imposer silence.

« Il a parlé! il m'a répondu! s'écria la baronne enchantée. Esprit maudit, j'ai entendu le son de ta voix; montre-toi donc et parle encore. »

J'eus peine à contenir un éclat de rire en m'entendant ainsi appeler *esprit maudit!* Monsieur de Bouthing avait autant de peine que moi à réprimer son hilarité, mais il me dit très-bas :

« Silence, je vous en supplie! »

Madame de Mareuil, amadouée par le son de ma voix, semblait vouloir passer la nuit là. Elle recommença ses offres de services, ses invocations & ses assurances de pitié pour les peines du damné, mais tout fut inutile; le seigneur Cyprien resta insensible à tant de grâce, & comme j'étais fort mal à mon aise dans mes roseaux & que je désirais ne pas prolonger la faction, je restai aussi muet qu'un poisson.

Il faisait un froid de loup. Heureusement, elle finit par s'en apercevoir, & enfin s'en alla.

Quand nous fûmes assez loin derrière elle pour pouvoir échanger quelques paroles sans être pris pour des âmes en peine, je demandai à monsieur de Bouthing pourquoi il n'avait pas voulu mettre à l'épreuve l'intrépidité de la baronne.

« Parce que, me dit-il, si elle avait eu peur, elle ne me l'aurait pardonné de sa vie. C'est une aimable personne, qui n'est pas commode tous les jours, & que j'ai vue très-souvent beaucoup moins obligeante pour les vivants que pour les morts. Ma femme l'aime, & moi aussi, du reste, car elle est franche toujours & bonne quelquefois; mais il vaut mieux l'avoir pour amie que pour ennemie, & je ne me soucie pas de me brouiller avec elle pour des histoires de revenants. »

Madame de Mareuil rentra dans sa chambre. A peine y était-elle, que des cris horribles vinrent frapper nos oreilles. Nous courûmes à son secours, sans pouvoir nous rendre compte de ce qui lui arrivait.

Une pensée traversa mon esprit tandis que je montais quatre à quatre les marches rongées de l'escalier. Nous avions laissé une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, & un malfaiteur s'était peut-être introduit dans le château en notre absence. Monsieur de Bouthing eut le même soupçon.

Nous entrâmes chez la baronne, qui, à genoux au pied de son lit, roulait sa tête dans ses couvertures. Sa lanterne était tombée au milieu de la chambre, & une chauve-souris tournait rapidement autour du cercle lumineux.

Madame de Mareuil ne répondit à aucune de nos questions, & continua à pousser des cris perçants en cachant sa tête & se tordant convulsivement.

Monsieur de Bouthing visita les tourelles, tandis que je relevais la lanterne & que je la posais sur une table autour de laquelle la chauve-souris se mit à tourner avec acharnement.

Madame de Bouthing arriva bientôt avec le petit Henri & les domestiques, chacun tenant une lumière, de sorte que la chauve-souris effarée ne savait plus autour de qui elle devait tourner.

« Qu'as-tu donc? » dit la châtelaine en prenant son amie dans ses bras.

Les domestiques se regardaient mystérieusement & répétaient le nom maudit qui, depuis cinq cents ans, porte la terreur dans la contrée.

La baronne voulut répondre; elle releva la tête, mais aussitôt un cri strident sortit de sa poitrine, & elle retomba le nez sur son lit, en croisant avec désespoir ses mains sur sa tête.

« Mais qu'a-t-elle donc? mon Dieu! » dit madame de Bouthing à son mari.

— Je n'en sais, ma foi, rien, lui répondit-il; elle me fait l'effet d'avoir l'esprit troublé. »

La baronne, par un suprême effort, leva de nouveau ses regards vers le plafond; puis, frémissante de terreur, elle s'écria :

« La voilà! la voilà! »

Et de sa main tremblante elle désignait la chauve-souris, qui continuait à tourner comme un cheval dans un manége.

« Est-ce donc cela qui vous fait peur, madame? » m'écriai-je.

La baronne répondit par un signe de tête affirmatif.

Alors chacun se mit à poursuivre la chauve-souris, qui, après avoir pris effrontément ses ébats au nez de tous, eut tout à coup fort à faire pour pourvoir à sa sécurité. Notre hôte lui lançait tous les projectiles qui se trouvaient sous sa main; il était sans pitié pour le mobilier de ses pères, & peu s'en fallut qu'il ne lançât la baronne avec le reste. Le petit Henri avait pris un balai, & moi je m'étais emparé des pincettes. A mesure que la bête atteinte ou effrayée se posait quelque part, j'essayais de la pincer; mais, plus rusée que moi, elle m'échappait incontinent. La baronne ne cessait pas de pousser des cris déchirants; elle ne voulait ni se relever ni écouter les raisonnements de son amie, qui lui affirmait que jamais on n'avait ouï parler d'aucun malheur arrivé par le fait d'une chauve-souris. Mademoiselle Antoinette & Henri riaient de tout leur cœur. Cet âge est sans pitié!

Enfin la chauve-souris disparut.

« Elle est sortie par la fenêtre! » s'écria-t-on victorieusement de tous côtés.

Alors la baronne, relevant la tête, nous montra un visage décomposé par la terreur. Elle voulut se lever, mais elle chancelait sur ses jambes; un frisson parcourut ses membres, & elle retomba assise sur son lit en cachant sa figure dans ses mains. Elle finit pourtant par s'excuser du tapage nocturne qu'elle avait fait, & elle reconnut avoir une antipathie très-grande pour les chauves-souris.

« Parbleu! lui dit le châtelain tout essoufflé, c'est une antipathie que vous manifestez sans contrainte.

— Enfin elle est partie, reprit madame de Mareuil; vous l'avez tous vue sortir, Dieu veuille qu'elle ne revienne pas! »

Pour dire la vérité, personne n'avait vu partir la chauve-souris; seulement on ne la voyait plus & on espérait qu'elle avait eu le bon esprit de s'en aller par la fenêtre ouverte. On souhaita le bonsoir à la baronne, & chacun rentra chez soi.

Nous étions à peine couchés, que des cris déchirants firent de nouveau vibrer les échos de la vieille maison.

Je me levai bien vite, & je rencontrai le châtelain, qui commençait à trouver la baronne un peu trop turbulente.

« Elle ne dormira donc jamais? dit-il; elle nous fait courir de minuit à deux heures du matin après les esprits, et de deux à cinq heures après les chauves-souris. Que le bon Dieu la bénisse! »

En ce moment, les bénédictions demandées par monsieur de Bouthing ne semblaient pas descendre du ciel sur la tête de la baronne, car ses hurlements redoublaient.

La chauve-souris n'était pas partie; elle tournait avec arrogance autour de la malheureuse baronne; mais cette fois je fus vainqueur, combattant en champ clos & corps à corps! D'abord, d'un coup de mouchoir j'abattis l'ennemi, qui se releva & vint se heurter contre ma poitrine. Étourdie par le choc, elle n'avait plus conscience de ce qu'elle faisait. Je la rejetai vivement à terre, car, sans partager l'aversion de la baronne, je n'avais pas envie de réchauffer cette sale petite bête sur mon cœur. Elle retomba sur une toilette qui était au milieu de l'appartement; je l'avais très-distinctement vue tomber & je ne pouvais plus la retrouver. Tout à coup je m'aperçus que le faux chignon de la baronne, posé sur cette toilette, s'ébranlait; la chauve-souris avait accroché ses griffes velues dans les belles tresses qui, de huit heures du matin à onze heures du soir, ornent la tête de madame de Mareuil. Je saisis le vilain oiseau avec les pincettes, je l'écrasai sous le talon de ma botte,

& je déposai son cadavre sanglant aux pieds de la baronne; mais elle ne voyait rien : elle était pâmée d'effroi & ne me dit même pas merci.

La peur rend égoïste et ingrat!

Le lendemain, madame de Mareuil était pâle, silencieuse, abattue! Je me demandais comment une bête aussi petite qu'une chauve-souris pouvait avoir une aussi grande influence sur le moral d'une femme qui bravait la solitude de la nuit, qui entreprenait des excursions à travers des champs semés de légendes fantastiques & évoquait les morts.

La nuit revint & les chauves-souris avec elle. D'où sortaient-elles? c'est ce que nous ne pûmes savoir. De la cheminée, du plafond, des tourelles, de tous côtés elles apparaissaient comme des ombres vengeresses de leur compagne mise à mort par moi. Cela me piqua au jeu, & je me mis à pourfendre cette nuée d'ennemies qui troublaient la raison de la baronne. J'en jetai cinq sur le carreau; mais à mesure qu'il en tombait une, d'autres semblaient renaître de ses cendres. La nuit entière se passa dans cette lutte étrange; tout le monde était sur pied dans le château, & les rares paysans qui osent s'attarder dans ces dangereux parages durent croire que Satan lui-même était venu faire la fête à Bouthing.

Les châtelains & leurs domestiques trouvaient madame de Mareuil incontestablement plus gênante que le terrible sire de Mantkler.

Enfin l'aurore parut; la baronne envoya chercher des chevaux de poste & partit.

Le jour même, je revis la fermière qui m'avait parlé du revenant de Bouthing.

« Eh bien! me dit-elle d'un air triomphant, vous voyez, monsieur, qu'il se passe de terribles choses dans le château; vous n'aviez pas l'air de me croire, l'autre jour, quand je vous racontais ce que nous savons dans le pays depuis des siècles, mais à présent vous me croyez, j'espère, vous avez vu!

— Moi! je n'ai rien vu du tout.

— Comment, monsieur, vous n'avez rien vu; c'est pour vous gausser de moi que vous me dites ça, mais je sais bien que vous avez été le plus brave! Ah! les militaires, ça ne craint rien, c'est bon à tout! Ça vous vaudra de l'avancement, bien sûr. Il se trouvera bien quelqu'un pour raconter ça à votre général, qui vous nommera colonel si vous ne l'êtes pas déjà.

— Je ne le suis pas & je ne mérite pas de le devenir pour avoir tué des chauves-souris.

— Des chauves-souris! Vous voulez me faire croire que c'étaient des chauves-souris! Allez dire cela à d'autres, mon bon monsieur, on n'est pas si bête qu'on en a l'air, & on sait bien reconnaître les esprits d'avec les chauves-souris. Les oiseaux que vous avez tués vivaient depuis plus longtemps que vous & moi, allez! ce sont les derniers qui ont assisté autrefois le sire de Mantkler, qui, à présent, hantent avec lui le château pour tourmenter nos maîtres. Savez-vous ce qu'il leur faut? De l'eau bénite & des prières, & ils s'envoleront bien vite! »

Il était inutile d'essayer de convaincre la paysanne, & je retournai au château pour accompagner madame de Bouthing, Antoinette & sa mère, qui voulaient aller à Craon. La pluie commençait à tomber, & on n'avait amené à Bouthing que des voitures découvertes.

« Qu'est-ce que cela fait? dit Antoinette, nous avons des imperméables.

— Vous êtes bien heureuses, leur répondis-je.

— Vous n'en avez pas?

— Non, mademoiselle.

— Je vais vous chercher celui de maman, qui ne viendra pas avec nous parce qu'elle a peur de la pluie.

— Mais, mademoiselle, je vous en prie...

— Ah! ne faites pas de cérémonies. »

Elle disparut aussitôt, & revint bien vite avec un vêtement de drap foncé qu'elle me jeta sur le dos. La pluie redoublait, j'étais ravi d'être à l'abri, & je me prélassais dans le spacieux vêtement de l'obligeante douairière.

Nous descendîmes à l'hôtel du duc d'Anjou. Le duc est peint sur l'enseigne; son teint hâve, ses yeux hagards & sa mine cruelle ne donnent pas au voyageur le désir de s'arrêter chez lui; pourtant, c'est le meilleur hôtel de la localité, & le cheval qui me conduisait tourna de lui-même dans l'étroite cour.

« Ah! ma chère dame! s'écria l'hôtesse en s'élançant au-devant de madame de Bouthing, je sais que vous avez encore eu bien des tracas; quelle misère, mon Dieu, d'être tourmenté comme ça! Les gens qui sont dans l'autre monde devraient bien y rester; nous n'allons pas les y trouver, ainsi qu'ils fassent comme nous. En votre place, voyez-vous, je lui jouerais un tour, je démolirais le château : ce serait une perte, c'est vrai, mais qu'est-ce que ça fait? vous êtes riches, & vous rattraperiez ça sur autre chose.

— Mais que vous a-t-on raconté? répondit madame de Bouthing, impatientée.

— La vérité, ma chère dame, la pure vérité; le postillon qui a été chercher cette pauvre dame a tout appris. Ah! voyez-vous, votre maison a une si mauvaise réputation que vous ne trouveriez pas dans le pays une ouvrière qui consentît à coucher chez vous quand même vous la payeriez un louis d'or par jour, &, pour mon compte, plutôt que de demeurer dans votre château, j'aimerais mieux passer la nuit comme une enseigne à ma propre porte.

— A côté du duc d'Anjou, dit Antoinette.

— Oui, ma belle demoiselle, car les voyageurs qui s'arrêtent ici sont tous vivants, en chair & en os; ils boivent et mangent comme vous & moi.

— C'est fort heureux pour vous, car des esprits ne rapporteraient pas grand'chose dans un hôtel, reprit Antoinette.

— Ah! qu'ils m'ennuient tous, ces braves gens, avec leurs contes de la mère l'Oie! s'écria madame de Bouthing. Marguerite, avec ses maudites chauves-souris, a ravivé tout cela, & nous en avons au moins pour deux cents ans. »

La pluie continuait à tomber à torrents, je n'avais pas de parapluie, & je regardais le ciel avec découragement.

— Gardez donc le mac-ferlane de maman, vous ne serez pas mouillé, » me dit Antoinette.

Ce mac-ferlane me paraissait avoir une forme des plus masculines, & je trouvai très-doux d'accepter la proposition. J'avais quelques courses à faire, & je descendis en ville par la promenade où se tenait la foire; je voyais chacun rire sur mon passage, & je me disais: « On m'a vu arriver dans la voiture des Bouthing, & ce sont les chauves-souris qui occupent ces imbéciles.»

Bientôt, en effet, j'entendis murmurer:

« C'est le revenant de Bouthing!

— Il a des chauves-souris dans le dos! »

Et d'autres disaient:

« C'est un pari qu'il a fait.

Enfin, un gamin s'approcha de moi & me dit, en mettant le pouce à l'extrémité de son nez & en agitant ses quatre autres doigts: « Bonsoir, mademoiselle. »

Un peu plus loin, un autre gamin se mit à me suivre en m'appelant : *Porte-choux*.

Cette fois la patience me fit défaut, & d'un coup de pied, j'envoyai l'insolent gamin rouler dans le ruisseau, puis j'entrai dans un bureau de tabac. La dame du comptoir me reçut poliment & me servit sans rire: « Au moins, pensai-je, en voici une qui ne connaît pas mes aventures. Mais je me retournai pour allumer mon cigare, & j'entendis derrière moi un éclat de rire étouffé.

« Ah ça, madame, qu'est-ce qui vous rend donc si joyeuse? dis-je assez brusquement.

— Rien, rien, monsieur.

— Pourtant vous me riez au nez.

— Non, monsieur, pas au nez. »

Au moment où j'allais insister pour obtenir une explication, je partis moi-même d'un éclat de rire. Deux glaces, placées en face l'une de l'autre, venaient de me renvoyer mon image vue de dos.

Le mac-ferlane de la douairière était orné de deux choux en taffetas noir qui retenaient des plis gracieusement arrondis.

— Maudite petite fille! m'écriai-je en arrachant le mac-ferlane aussi impétueusement que les prophètes arrachaient leurs vêtements en signe de douleur.

— Ah! me dit la dame du comptoir, vous avez pris sans vous en apercevoir le caoutchouc de votre demoiselle.»

Ceci mettait le comble aux revers que j'ai essuyés à Craon!

Voyons, mon cher Fabien, dis-moi, sans détours, si mes traits indiquent que je puis être père d'une fille assez grande pour porter un vêtement de douairière? »

A mon retour à l'hôtel du duc d'Anjou, je ne pus m'empêcher de jeter sur Antoinette un regard très-froid.

« Vous êtes fâché, s'écria-t-elle, c'est à cause des choux! Oh! pardonnez-moi, c'était si drôle! »

Mon ressentiment se fondit sous les paroles de la gentille enfant, comme la glace se fond au soleil.

« Avez-vous réellement dix-huit ans? lui demandai-je.

— J'en ai dix-neuf.

— Et est-il vrai que vous ne voulez pas vous marier?

— Oui, c'est vrai.

— Pourquoi cela?

— Parce que j'aime la liberté.

— Mais une jeune fille n'est pas libre.

— Je vieillirai, monsieur, & alors, n'ayant pas de maître, je ferai tout ce que bon me semblera.

— Et que ferez-vous?

— D'abord, je me promènerai seule, & puis, je dresserai des chevaux. J'aurai peut-être encore d'autres fantaisies, mais, pour le moment, voilà les deux choses que je désire le plus, car rien n'est insupportable comme de sentir toujours quelqu'un derrière soi, & de monter des chevaux obéissants qui vont à droite & à gauche comme en avant.

— Un mari vous laisserait sans doute sortir seule quelquefois, & puisque vous montez très-bien à cheval, il vous permettrait peut-être de monter des cheveaux vifs.

— Je ne veux, monsieur, ni mari, ni autorité, ni permission; je suis heureuse avec maman, &, quand je serai vieille, rien ne manquera à mon bonheur.

— Mais ce bonheur-là se fera encore attendre quelques années.

— Je l'attendrai.

— Vous me faites l'effet d'une petite personne bien déterminée.

— Je suis, en effet, très-déterminée à ne jamais me laisser imposer un maître. »

Madame de Bouthing me fit signe de ne pas prolonger la conversation, &, quelques instants après, elle me dit que la résistance d'Antoinette à tout projet de mariage était un sujet de profond chagrin pour sa mère, & qu'il ne fallait pas, par une contradiction trop vive, l'exciter à développer ses théories.

« Cette enfant, continua madame de Bouthing, a été demandée vingt fois en mariage, mais les raisonnements de sa mère et de ses amis viennent se briser contre une opposition absolue à tout ce qu'on lui offre ou lui conseille.

Depuis lors, je n'ai plus taquiné mademoiselle Antoinette sur sa vocation pour le célibat; nous discourons sur ce sujet comme deux bons camarades, & elle m'a démontré que, des chevaux, des chiens & beaucoup de mouvement constituent en

ce monde le bonheur suprême. Henri continue à être en extase devant sa petite amie, qui va à la chasse, saute les fossés & grimpe sur les arbres avec lui.

Je me trouve très-bien ici, car les châtelains sont certes les gens les plus aimables qu'on puisse rencontrer, mais il n'est si bon gîte qu'il ne faille quitter, & demain, je dirai adieu à mes hôtes, à leurs chauves-souris, à l'indépendante Antoinette & à l'ombre du terrible Mantkler.

Saint-Malo, 20 septembre.

En quittant Bouthing, j'ai visité Rennes, où j'ai vu de vieux hôtels & une rivière d'encre. Je suis allé au château des Bachers : l'ombre de madame de Sévigné apparaît là, sinon aux yeux, du moins à l'imagination du visiteur, ému de se trouver au milieu de vivants souvenirs. Jamais aucun lieu historique ne fut conservé avec un plus pieux respect. Tout est resté intact ; chaque chose est à la place où madame de Sévigné l'a laissée ; ses objets de toilette, ses livres, son encrier, sa plume, sont là ; on l'attend, on croit qu'elle va paraître.

Je me suis promené sur ce mail qu'elle a immortalisé ; ses orangers vivent encore comme son nom, comme son talent, comme sa mémoire ! Au fond du jardin, il y a un écho qui redit des phrases entières ; il les répète lentement & si distinctement qu'on croirait entendre une voix mystérieuse de l'autre monde, la voix de cette femme qui révéla la première à ses contemporains & à la postérité le charme & la souplesse de l'esprit français. Nul lieu ne parla jamais d'une manière aussi saisissante à mon âme enthousiasmée.

Vitré me retint aussi deux jours dans ses murs ; je rêvais à l'ombre de ses remparts, de ses bastions, de ses tours féodales ! L'hôtel des Sévigné est devenu une auberge.

J'allai à Vannes, à Sainte-Anne d'Auray, à Elven, à Carnac, à Quiberon, partout où un nom eut une page dans l'histoire de France ou de Bretagne. Je vis Lorient, Quimper & Brest ; je longeai les côtes, glanant des légendes sur les grèves battues par l'Océan & hantées par de mystérieux génies ; à chaque histoire nouvelle qui m'était racontée par le paysan sous le toit duquel je m'abritais, je revoyais en songe le vieux manoir de Bouthing, la gracieuse châtelaine, l'invincible Antoinette & le sire de Mantkler.

Je m'arrête enfin au château de Kerdolan, qui est piqué sur le haut d'un rocher comme un point sur un i. Les vagues se brisent contre ce rocher, qui forme un promontoire ; les tours de Kerdolan semblent suspendues entre le ciel et la mer. C'est un vrai nid d'aigles, & jamais esprit de l'autre monde ne pourra trouver plus fantastique séjour ; aussi le sire de Kerdolan vient-il souvent reposer son ombre tourmentée sur les pointes aiguës se rochers. On le voit surtout les jours de tempête, & ses yeux qui lancent des éclairs de feu trompent les navigateurs ; ils prennent cette lueur sinistre pour la lumière d'un phare, & viennent se briser contre les rochers. C'est que le seigneur de Kerdolan exerce sa vengeance d'outre-tombe sur les marins ; il plane comme un génie malfaisant sur le navire qui s'approche de la côte, ou sur la barque du pêcheur attardé. Les matelots du pays le connaissent, se signent à son approche & passent près de lui en chantant un cantique à la vierge Marie ; alors, il perce les airs d'un éclat de rire strident & disparaît dans les flots ; mais une écume se forme à la surface & indique la place qui cache dans ses profondeurs l'esprit maudit.

Je priai le châtelain de Kerdolan de me faire connaître la ténébreuse histoire de son ancêtre.

« La pauvre âme est fort à plaindre, me dit-il, si toutefois la chronique est fidèle en ses récits : Pierre de Kerdolan était pauvre, & fut élevé par charité dans le château qui appartenait à son oncle. Cet oncle avait une fille unique, belle comme une madone, pieuse comme une sainte, douce comme un ange ! Pierre aimait sa cousine ; c'était naturel, n'est-ce pas ? Enfermés ensemble dans ce manoir, qui était alors une forteresse, il préférait regarder les beaux yeux de Blanche de Kerdolan que les mouettes qui volaient au-dessus de l'Océan. Mais Blanche était riche, & déjà en ce temps-là, Bretons et Français, connaissaient la valeur de ce métal qui dirige si souvent les destins & les cœurs. »

Un jour, Pierre ayant revêtu l'habit de voyageur, se présenta devant son oncle et sa cousine : Je pars, dit-il, & si jamais je reviens en Bretagne, j'apporterai avec moi des trésors assez considérables pour acheter les plus belles terres du pays, & alors, Blanche, si vous voulez être ma femme, vous serez la dame la mieux placée & la plus puissante de toute la contrée. Attendez-moi cinq ans, & si à cette époque je ne suis pas revenu, vous planterez une croix noire sur la falaise & vous prierez Dieu pour moi.

« J'attendrai ! dit Blanche.

— Que Dieu vous garde, mon fils ! » ajouta le vieux seigneur.

Il eût été plus sage de se contenter de la fortune de Blanche, car il y avait parts pour deux ; mais le démon de l'argent germait déjà dans ces âmes, ancêtres des nôtres.

Pierre partit ; cinq années s'écoulèrent, & il ne revenait pas.

Il voguait vers des pays lointains, où les arbres sont aussi élevés que des montagnes, où les feuilles servent de toiture, où l'herbe est plus haute que les humains ! Les serpents rampent sur le sol, les lions rugissent, les panthères tournent autour de leurs victimes ; mais la terre cache de l'or dans son sein, et Pierre cherchait cet or.

Il en trouva beaucoup, & aussi des diamants plus resplendissants que le soleil, & des pierreries brillantes de mille couleurs diverses. Il était riche,

plus riche que l'aîné de sa race, plus riche que le duc de Bretagne.

Mais il n'avait pas de navire pour revenir en Europe; enfin il rencontra un bâtiment anglais, & il dit au capitaine : « Si vous voulez me déposer sur la côte nord de mon pays, je payerai la solde de vos matelots, vos approvisionnements, votre vaisseau tout entier, car je suis assez riche pour acheter un royaume. Ces tonnes sont pleines d'or & de pierreries, jetez-les à fond de cale, elles serviront de lest à votre navire. »

Et, chemin faisant, dans la solitude de l'Océan, le confiant Breton raconta au traître Anglais comment il était parti pour conquérir Blanche, la noble héritière. Il y a cinq ans que je suis parti, disait-il, elle est dégagée de ses serments ! Qui sait ce qui m'attend là-bas? Une croix de bois noir, peut-être ? Ah ! le vent ne souffle pas dans vos voiles, les vagues ne soulèvent pas votre navire, la Bretagne & Blanche sont loin de nous ! Pierre se penchait sur l'abîme : il invoquait les flots, il invoquait l'aquilon, il invoquait la fortune, mais n'invoquait pas Dieu, auquel il ne pensait jamais.

Enfin, il aperçut, un matin, une grande ligne brune dorée par le soleil. — *Land! Land!* crièrent les matelots.

Et Pierre reconnut le sol natal ! On approchait; déjà les objets devenaient plus distincts. Les rochers de Kerdolan se détachaient sur le ciel bleu ! L'oriflamme flottait sur le château !

Quand le navire fut en face de Kerdolan, le capitaine anglais dit à Pierre :

« Voilà, n'est-ce pas, le château de vos pères ?

— Oui, répondit-il.

— C'est là que Blanche vous attend ?

— Oui, dit encore Pierre.

— Eh bien ! vous verrez demain une croix noire sur le rocher, puis des feux de joie au château, car j'épouserai Blanche, votre fiancée. »

Sur un signe du capitaine, quatre matelots se jetèrent sur Pierre, lui garrottèrent les pieds & les mains, & l'attachèrent au grand mât; puis on alla quérir à fond de cale tous les trésors, & on les chargea sur des barques qui les portèrent au rivage. L'Anglais avait revêtu un brillant costume, il était beau et triomphant ! Pierre vit tout cela sans pouvoir faire un seul mouvement.

Il resta ainsi deux jours et deux nuits; il aperçut bientôt sur la falaise la croix noire, dernier adieu de sa fiancée, puis apparut à ses regards le vieux château de ses ancêtres illuminé, & à côté de la bannière des Kerdolan, les couleurs de l'Anglais.

Quand le supplice de son âme fut complet, les matelots, qui avaient reçu les ordres de leur maître, détachèrent Pierre & lui dirent : « Recommande ton âme à Dieu, car tu vas mourir !

— Non, cria Pierre, je ne demande rien à Dieu; je me vengerai sur lui dans l'autre monde. »

Et il s'élança dans les flots.

Voilà pourquoi depuis trois siècles, l'Océan est troublé par cette âme maudite.

Durant ce récit, mademoiselle Berthe de Kerdolan regardait son père avec des yeux remplis de larmes; on eût dit que, pour la première fois de sa vie, elle entendait parler des aventures lamentables de son arrière-cousin.

« C'est une âme maudite, il est vrai, dit-elle, mais il faut convenir que jamais torture plus horrible que la sienne ne fut imposée à un chrétien.

— Berthe, me dit le châtelain, a une grande compassion pour le revenant de Kerdolan ; elle prie Dieu pour lui, &, le croiriez-vous ? elle a fait poser sur la falaise une croix de marbre noir, à la place où la tradition indique que se trouvait la croix de bois. »

J'avais bien souvent, l'hiver dernier, dansé à Paris, avec mademoiselle de Kerdolan, sans me douter qu'à travers les siècles, sa tendre compassion remontât jusqu'aux figures légendaires.

« L'histoire raconte-t-elle comment le traître Anglais s'y prit pour faire si promptement oublier à Blanche son fiancé? demandai-je.

— Certainement, reprit monsieur de Kerdolan, l'histoire raconte cela & bien d'autres choses encore. Quand le capitaine entra dans le château, il fut reçu dans le salon sans doute, & mettant un genou en terre devant Blanche, il lui dit : « A la triste nouvelle que j'apporte, belle demoiselle, vos beaux yeux vont pleurer. Pierre, votre cousin, est mort ! »

Blanche jeta un grand cri & resta sans mouvement.

Quand elle ouvrit les yeux, le bel Anglais était toujours à ses genoux. Cinq années s'étaient écoulées, & le souvenir de Pierre s'était amoindri dans le cœur de Blanche.

L'Anglais, dont le noble visage ne trahissait pas la laideur de l'âme, fit entrer ses matelots qui portaient les précieuses tonnes, qu'il défonça, & l'or & les pierreries roulèrent sur le sol.

« Tout cela est à moi, dit-il au sire de Kerdolan; voulez-vous me donner la main de votre fille ? »

Mon ancêtre, ébloui, répondit :

« Oui.

— Et Blanche, que dit-elle ? m'écriai-je.

— Hélas ! reprit monsieur de Kerdolan, Blanche, il faut l'avouer, aimait les richesses; elle dit aussi :

— Oui.

— Je suis obligé de retourner pour quelques jours seulement dans mon pays, ajouta l'Anglais; je vous laisserai ces trésors, mais en échange je veux que Blanche soit ma femme avant mon départ.

— C'est juste, répondit le sire de Kerdolan.

— J'y consens, » ajouta Blanche.

Le mariage eut lieu le lendemain, & voilà pourquoi Pierre avait vu le manoir illuminé.

Deux jours se passèrent en fêtes, puis "Anglais

dit adieu à sa femme, qui l'accompagnait sur le rivage.

Tout à coup un objet roulé par les flots attira les regards de Blanche.

« Qu'est-ce donc? » fit-elle en le montrant à son époux.

L'Anglais pâlit & ne répondit pas. Un cadavre venait d'échouer sur la grève. Blanche s'en approcha. Horreur! elle reconnut Pierre.

Elle devina alors la terrible vérité. Son mari était un voleur & un assassin! Elle mourut à l'instant même, de remords & d'effroi.

« C'était bien fait, dit Berthe. Pourquoi avait-elle oublié son cousin & épousé un étranger?

— Un de mes aïeux, continua le châtelain, qui était chef de la branche cadette des Kerdolan, hérita de ces domaines; car, peu de temps après la mort de Blanche, son père mourut aussi. Nos papiers de famille attestent que le fond de cette lugubre histoire est vrai, & malheureusement, de nos jours, des drames analogues se renouvellent parfois dans des circonstances moins fantastiques peut-être, mais où la ruse & le mensonge entraînent également la honte & le malheur des dupes. »

En ce moment, je vis entrer un jeune homme dont le beau visage avait une expression mélancolique.

« Mon neveu, Maxime de Sanvré, me dit monsieur de Kerdolan.

— Je viens vous faire mes adieux, mon oncle, dit le jeune Breton; je suis attaché à l'administration de l'isthme de Suez, & je pars demain. »

Je vis pâlir mademoiselle Berthe; ses petites mains tremblantes laissèrent tomber sur ses genoux la tapisserie qu'elle tenait, & je pensai qu'elle avait plus de cœur que sa grand'tante, la fiancée du pauvre Pierre.

« Ah! tu pars, mon ami, répondit monsieur de Kerdolan; j'en suis bien aise pour toi : c'est toujours quelque chose d'avoir le pied à l'étrier; mais prends garde aux fièvres, car il paraît qu'il y en a beaucoup là-bas.

— Mon père, dit Berthe, Maxime part parce qu'il est pauvre & qu'il lui faut gagner sa vie.

— Eh bien! mon enfant, c'est un parti très-sage qu'il prend là.

— Oui; mais il trouvera là-bas les hasards de la fortune ou de la mort, & qui nous dit qu'il reviendra?

— Sais-tu que tu as une singulière manière d'encourager ton cousin & de lui souhaiter un bon voyage?

— Je ne m'adresse pas à lui, mais à vous, mon père, parce que vous pouvez le rendre riche & heureux, sans qu'il soit obligé d'aller à Suez pour ne revenir jamais peut-être.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que ma fortune suffit pour deux, & que, si vous y consentez, je la partagerai avec Maxime. Il n'a jamais osé me rien dire parce qu'il est pauvre, mais j'ai tout deviné.

— Berthe! s'écria Maxime.

— Berthe! » répéta monsieur de Kerdolan!

Tous deux, agités par des sentiments divers, restaient muets d'étonnement.

« Cher père, continua Berthe, tout à l'heure, en racontant au capitaine Émile la légende du revenant de Kerdolan, vous avez dit, en parlant du départ de Pierre : « Il eût été plus sage de se contenter de la fortune de Blanche, car il y avait parts pour deux; mais le démon de l'argent germait déjà dans ces âmes, ancêtres des nôtres. » Vous souvenez-vous, mon père, d'avoir dit cela?

— Tu as une mémoire infernale, répondit en souriant monsieur de Kerdolan, à moitié vaincu.

— Père, reprit Berthe, nous avons reçu une leçon dans la famille; il y a longtemps de cela, c'est vrai, mais elle était assez sévère pour n'être jamais oubliée. »

Pour toute réponse, monsieur de Kerdolan mit la main de sa fille dans celle de son neveu.

« Ai-je bien fait, monsieur? me demanda Berthe.

— Oh! oui, mademoiselle, vous avez bien fait, & ceci devrait délivrer l'âme de Pierre de Kerdolan.

— Nous prierons tous les deux pour lui, reprit Berthe. »

Je partis deux jours après, sans avoir vu l'ombre du maudit. Je n'ai aucune chance avec les revenants; car j'ai beau être dans les meilleurs termes avec leurs descendants, ils prennent un malin plaisir à se dérober à mes regards.

Je me suis arrêté à Saint-Malo pour rendre mes devoirs au rocher de Châteaubriand, & demain je reprends mon bâton de voyageur.

Caen, 23 septembre.

En quittant Saint-Malo, je suis allé à Cherbourg, & de Cherbourg à Falaise, car je voulais voir le berceau de Guillaume le Conquérant, & j'errai longtemps dans les ruines du vieux château qui fut la première demeure de ce héros.

Le château de Falaise, situé à l'extrémité de la ville, domine un ravin profond, parsemé de roches & de bruyères. Ces terrains incultes ont un aspect tout à fait sauvage, s'étendent assez loin, & sont connus sous le nom de *Rochers de Horon*. J'allai m'asseoir sur une pierre couverte de mousse, & je me mis à rêver en regardant la tour altière & la mystérieuse vallée. Je suivais le conquérant à travers ses combats, & je suivais aussi le monument en ruines à travers l'histoire.

Il se faisait tard déjà, les ombres du soir rendaient toutes choses indistinctes, mais je ne songeais pas encore à quitter les rochers de Horon pour retourner à l'hôtel du Grand-Cerf, où j'étais

descendu, quand je fus arraché à mes songes par les cris d'une jeune fille qui venait de m'apercevoir. Elle prit tout à coup la fuite, & comme je ne devinai pas tout d'abord que j'étais l'objet de sa terreur; je la suivis en courant tant que j'avais de force, voulant, en vrai chevalier français, lui offrir mes services, sans m'inquiéter de savoir si elle était princesse ou bergère.

Elle perdit haleine plus tôt que moi & tomba presque inanimée sur une touffe de genêts. Je m'approchai d'elle pour lui demander la cause de son effroi.

« Grâce, madame! grâce! » s'écria-t-elle.

Je fus assez interloqué en m'entendant appeler *madame*. Déjà à Craon on m'avait qualifié de demoiselle, mais, cette fois-là, les deux choux traîtreusement posés sur mon dos pouvaient expliquer la méprise, tandis que cette fois-ci je n'avais absolument rien de féminin dans mon costume.

« Je ne suis point une dame, lui dis-je, mais je n'en suis pas moins disposé à vous venir en aide si je le puis.

— Grâce! répéta la pauvre fille affolée de terreur; ne me jetez pas dans la fontaine. »

Je me mis à rire.

« Oh! mon Dieu! le rire des morts! cria la malheureuse enfant; & elle tomba la face contre terre.

— Je ne suis pas un mort, lui répondis-je en la relevant d'une main assez vigoureuse pour la convaincre qu'elle n'appartenait pas à un esprit. J'ignore pourquoi je vous fais peur; je ne connais pas les traditions de ce pays, car je suis voyageur; mais, sans nul doute, ce lieu est consacré par la crédulité publique aux mystères infernaux. »

La jeune fille leva sur moi un regard craintif, & me dit en tremblant encore :

« Monsieur, je vous demande pardon; je vous ai pris pour Harlette.

— Madame Harlette se promène donc quelquefois dans ces parages?

— Tous les soirs, monsieur.

— Pourtant je suis ici depuis deux heures au moins, & je ne l'ai pas aperçue.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas une blanchisseuse.

— Quant à cela, c'est vrai; je dois avouer que blanchir n'est pas mon état. Madame Harlette réserve donc exclusivement sa visite aux blanchisseuses?

— Oui, monsieur; mais c'est pour se venger d'elles, les entraîner à la fontaine du Val d'Ajan & les y noyer.

— Vous êtes blanchisseuse, sans doute?

— Hélas! oui.

— Et madame Harlette a déjà voulu vous jouer ce méchant tour?

— Non, jamais.

— Alors elle a noyé quelques-unes de vos compagnes?

— Non, monsieur, aucune.

— En ce cas, pourquoi lui supposez-vous de si mauvais desseins?

— Autrefois beaucoup de lavandières ont disparu; madame Harlette, avant d'être princesse, a été lavandière, & quand elle alla habiter le château pour mettre au monde le roi Guillaume, elle ne pouvait supporter la vue de ses anciennes compagnes quand elles venaient laver leur linge dans le ruisseau qui coule au pied de la tour. Depuis qu'elle est morte, il paraît que tout cela la contrarie encore davantage, & elle sort de son tombeau pour tourmenter les blanchisseuses.

— C'est un caprice dont elle s'est peut-être corrigée, puisque ni vous ni vos compagnes n'avez eu à vous plaindre personnellement d'elle.

— Oh! monsieur, je crois que vous voulez rire & vous moquer de moi; mais si, au lieu de venir de Paris, vous étiez tout simplement du pays, vous sauriez bien que madame Harlette a existé, qu'elle était la mère de la grande statue de bronze qui est à cheval sur la place, & que, de lavandière, elle est devenue quasiment reine. »

J'ai toujours remarqué, mon cher Fabien, que dans toutes les provinces on qualifie les étrangers de Parisiens. Ces braves gens n'admettent pas qu'on soit habitant d'un autre département.

J'affirmai à la jeune Normande que j'avais entendu parler déjà de madame Harlette, qu'on la connaissait même à Paris; puis je lui demandai pourquoi, ayant si peur de cette vindicative princesse, elle se promenait à pareille heure dans des lieux hantés par son esprit.

« Je ne me promenais pas, me répondit-elle; je retournais chez mes parents, à Haron. Vous connaissez Haron, monsieur?

— Non; je dois vous avouer que Haron n'est pas, comme madame Harlette, connu à Paris. Est-ce loin d'ici?

— A un quart d'heure de marche. »

Je reconduisis la craintive lavandière chez elle, & le lendemain je partis pour Caen; car, après avoir vu le berceau de Guillaume le Conquérant, je voulais voir aussi son tombeau.

Le caveau qui lui servit de sépulture, dans l'église Saint-Étienne, était trop court pour sa haute taille, & ceux qui l'ensevelissaient brisèrent son cadavre pour le faire entrer dans l'étroit espace qui lui était réservé; de sorte que le souverain qui avait possédé le plus beau duché de France, & qui avait conquis un royaume, n'eut pas même six pieds de terre pour reposer son corps à l'heure du sommeil éternel.

Je visitai Saint-Pierre, admirable église gothique, la vieille citadelle, Saint-Sauveur, & de curieuses maisons de bois qui remontent au temps où la Normandie était Neustrie, puis je suivis le canal qui va de Caen à la mer, & je me trouvai bientôt au pied de la *tour des Gendarmes*.

Cette tour est couverte de figures fantastiques, d'horribles têtes d'animaux, de hideuses gar-

gouilles & d'écussons rongés. Des murailles, partant de ses flancs, sont soutenues de place en place par des bastions couverts, comme elle, de sculptures bizarres. L'origine de cette construction se perd dans la nuit des temps, & je me demandais pourquoi elle porte le nom de *tour des Gendarmes*, car assurément, à l'époque où elle était habitable, le corps de la gendarmerie n'existait pas, & depuis qu'il a été créé pour l'honneur de la patrie & la sécurité des familles, la susdite tour peut tout au plus servir de caserne à des oiseaux de nuit.

Je trouvai là un vieillard qui me fit l'effet d'être ce que nous serons dans trente ans d'ici, un officier en retraite; je lui demandai des renseignements sur ces ruines.

« On en a dénaturé le nom, me dit-il; c'est la tour des *Gens d'armes*, & non des *Gendarmes*, qu'il faudrait dire. L'histoire du pays n'a conservé aucun document précis ; la chronique seule nous a transmis une légende dont je ne vous garantis pas l'authenticité, mais que je vais vous raconter telle que je l'ai entendu répéter depuis soixante-quinze ans que je connais cette tour.

Il y avait, sous je ne sais plus lequel de nos ducs, un seigneur nommé Robert de Tournebut, qui gouvernait la basse Normandie. Il habitait cette tour, & avait une fille si admirablement belle, que tous les chevaliers du duché voulaient l'épouser. La damoiselle, qui était aussi cruelle que fière de se voir tant recherchée, décida que sa main serait le prix du sang. Or, il y avait sept chevaliers qui se disputaient l'honneur de lui plaire, & un jour son père lui dit qu'il fallait choisir.

« Je ne choisirai pas, répondit-elle; le sort des armes en décidera. »

Puis, se tournant vers les jeunes seigneurs, elle ajouta :

« Messires chevaliers, combattez en champ clos, un contre un, jusqu'à ce que six d'entre vous soient vaincus. Le vainqueur sera mon époux. »

Les sept chevaliers trouvèrent le jeu cher & la dame féroce, mais jamais chevalier normand ne recula devant le danger. Ils acceptèrent donc le combat; mais, avant d'entrer en lice, ils firent un serment. Tous levèrent la main droite vers le ciel & jurèrent sur la croix des croisés de tenir ce serment.

Alors commença la lutte qui eut lieu ici, dans cette prairie, qui, en ce temps-là, était une arène.

Six chevaliers tombèrent sur le sol pour ne plus se relever. Du haut de ces créneaux la cruelle Hermangarde regardait le combat. Quand le vainqueur eut terrassé son dernier adversaire, il leva de nouveau sa main droite vers le ciel & renouvela sur les six cadavres le serment qu'il avait fait. Puis il s'avança au pied de cette tour, & Hermangarde lui jeta son écharpe, qu'il laissa tomber dans la poussière du chemin & fouler sous les fers de son cheval. Il dit alors à la damoiselle de Tournebut :

« Je te maudis au nom des six chevaliers dont tu as causé la mort. Je te maudis & je te méprise. Tu as repoussé la foi & les hommages des plus nobles seigneurs du duché, &, à l'heure qu'il est, pas un varlet ne voudrait de toi pour essuyer la boue de ses souliers. »

Le sire de Tournebut trouva cette remontrance si juste, qu'il enferma sa fille dans un de ces bastions. On lui jetait à manger par une des meurtrières, et jamais, depuis ce jour-là, elle ne revit la lumière du soleil.

« C'était une punition qu'elle avait bien méritée, ajouta le vieux soldat.

— Son père aurait mieux fait, dis-je, de l'enfermer avant le combat; les six chevaliers n'eussent pas été tués.

— Peut-être, reprit le vieillard, se seraient-ils battus tout de même pour se prouver les uns aux autres qu'ils faisaient bon marché de leur vie. Je ne comprends pas trop l'honneur tel qu'on l'entendait en ce temps-là. Quand j'étais jeune, je me battais volontiers, mais je me serais plutôt laissé couper les deux mains que de dégaîner mon sabre pour une si méchante femme.

— Cette histoire me porte aussi à faire une réflexion, à trouver que les moralistes ont tort de tant crier contre le siècle & la civilisation. Je conviens que nous rencontrons souvent des jeunes filles dont les allures sont excentriques; mais cherchez parmi les plus mal élevées, & vous n'en trouverez pas une seule qui désire faire exterminer ses danseurs les uns par les autres, comme fit Hermangarde de Tournebut. »

Je rentrai à l'hôtel d'Angleterre, &, comme j'y suis très-confortablement installé, j'ai voulu y séjourner un jour de plus pour te raconter cette partie de mon voyage, & demain je prendrai un paquebot qui me conduira au Havre.

Rouen, 8 octobre.

Voici la reine des villes que j'ai parcourues dans l'Armorique & la Neustrie. A Rouen, si nous voulons rester dans les vieux quartiers, nous ne sommes plus au dix-neuvième siècle; il ne tient qu'à nous de remonter à travers les générations les plus reculées jusqu'au temps où la France était Gaule.

Certains rêveurs se disent amants de la nature, moi je suis l'amant du passé ; je me plonge avec ravissement dans les ténèbres de l'antiquité ; je me souviens, d'abord, de ce que l'histoire nous apprend ; puis, les songes et les fantaisies de mon imagination me font voir mille choses inconnues qui ont dû se passer.

Je resterai, je crois, indéfiniment à Rouen ; je me promène pendant des heures entières dans ces rues dix fois séculaires, dont chaque étage des

maisons, avançant les uns au-dessus des autres, forment une espèce de dôme; les toitures se rejoignent presque; on n'aperçoit entre elles qu'un mince filet bleu, c'est le ciel.

Mais, dans mon enthousiasme pour la vieille capitale de la Normandie, j'oublie que je ne t'ai pas encore parlé de mon voyage de Caen au Havre, & du Havre ici. Ce port commercial m'a si fortement déplu que je me suis sauvé quelques heures après mon arrivée. Le Havre est la personnification du trafic dans ce qu'il a de plus âpre et de plus fiévreux; c'est l'argent fait homme, la spéculation élevée au niveau de l'art; on voit que tout subit l'influence du commerce; le gain est le but de la vie, l'occupation unique, l'espérance suprême. On rencontre plus d'Anglais, d'Américains, de gens de toutes les nations que de Français, & le luxe, l'élégance de toutes choses ne peut compenser à mes yeux cette empreinte de la patrie, de la localité même qui fait retrouver chaque province au milieu des quatre-vingt-neuf départements.

Je pris au Havre un *coche* de louage pour suivre la côte à petites journées; je m'arrêtais là où la mer me semblait plus belle et la côte plus pittoresque; mais, un soir, un orage, ou, pour mieux dire, une tempête épouvantable, arrêta le cheval qui traînait mon modeste char. Le Normand qui, depuis deux jours, me servait de guide & de conducteur, s'arrêta, découragé comme son coursier. L'animal secouait ses pauvres oreilles remplies d'eau, & le Normand secouait sa blouse aussi trempée que s'il avait traversé la Seine à la nage. Le vent furieux, qui venait de la mer, nous obligea à quitter la route que nous suivions au-dessus des falaises, pour nous rejeter à l'abri dans les terres. Nous trouvâmes enfin un chemin creux, resserré dans une gorge qui coupe la falaise; ce chemin conduit, par une pente rapide, jusqu'à la mer, &, quand viennent les pluies de l'hiver, il doit se transformer en torrent. Nous nous arrêtâmes dans la partie la plus creuse; mais, comme la voiture était découverte et que la tempête redoublait, je m'acheminai vers la falaise, pour chercher une échancrure et m'y blottir. Les rochers, déchirés par les vagues, formaient bien, il est vrai, quelques dômes, mais trop élevés pour qu'on pût s'y abriter, & la pluie fouettait avec fureur jusqu'au fond de ces cavités.

Tout à coup, à mi-côte, sur le flanc de la falaise, au-dessus d'un chemin escarpé qui serpentait à travers les rochers, j'aperçus une fumée épaisse qui sortait d'une crevasse. Je grimpai rapidement le long de cette route en corniche, & je me trouvai en face d'une grotte qui me rappela les descriptions de Walter Scott. Une large voûte semble avoir été creusée dans la falaise par la main des hommes ou, pour mieux dire, par l'action toute-puissante de la poudre; ce doit être une carrière abandonnée. La voûte basse & large a deux entrées & forme, pour ainsi dire, deux grottes côte à côte. Une d'elles contenait des instruments de pêche et des outils de jardinage; l'autre servait de demeure à quelque ermite sans doute, ou à des contrebandiers. Tandis que je songeais aux héros du célèbre romancier écossais, à Wawerley, à Guy-Mannering, à ces grottes mystérieuses, repaires de bandits, j'aperçus une tête de femme ou de sorcière qui apparaissait par un trou servant de fenêtre. Cette tête me rappela celle de Meg-Merillies, la ténébreuse protectrice de Brown. Des cheveux gris hérissés s'échappaient d'un bonnet enfumé & cachaient à demi une figure brune et ridée. La vieille grimaça un sourire & me dit:

« Il tombe de l'eau. »

Je ne contestai pas cette palpable vérité.

— Voulez-vous entrer chez-nous? ajouta la bienveillance sorcière.

— Volontiers, » répondis-je.

Elle ouvrit une porte, je descendis deux marches, & je me trouvai dans un sombre réduit, qui a pour sol & pour toiture le roc. Un trou pratiqué, à côté de la porte, dans un creux du rocher, laissait passer la fumée d'un feu alimenté par des herbes sèches & quelques brins de fagot, mais une bonne partie de la fumée s'écartait du droit chemin & se répandait dans la grotte. Cette grotte, très-profonde, se termine par une pointe aiguë, une espèce de couloir étroit & bas. Un lit à baldaquin, un vieux buffet, une table & deux ou trois escabeaux boiteux composaient l'ameublement.

« Asseyez-vous, monsieur, me dit la vieille, & séchez vos vêtements, car il ne fait pas bon demeurer sur la falaise quand le vent vient de la mer. »

J'examinai curieusement la hutte; mon hôtesse s'en aperçut.

« Vous trouvez que c'est drôle chez nous? Dame! *je ne sommes* pas logés dans un palais.

— Ni dans une maison; mais cette grotte est bizarre & ne manque pas de charme. Habitez-vous ici toute l'année?

— Oui, mon bon monsieur, toute l'année; *je ne passons* pas les hivers à Paris, comme font les gens des châteaux.

— Et il y a longtemps que vous demeurez dans cette grotte?

— Vingt-trois ans, mon bon monsieur.

— Vous n'êtes pas seule ici?

— J'ai *m'n' homme* avec moi; quand un de nous deux sera sous terre, ça ne sera pas gai pour celui qui restera dessus.

— Votre mari est pêcheur?

— Pour vous servir; voire même qu'il est en mer par le temps qu'il fait.

— Pas si bête que ça,» dit une voix enrouée qui se fit entendre du dehors.

Je mis le nez à la porte, & je vis un vieillard qui devait avoir au moins soixante-dix ans; il était courbé par les années et par le travail, mais son œil gris avait conservé une vivacité juvénile.

— Ah! y a du monde chez nous. Salut, mon-

sieur; c'est à vous la voiture qui était dans le chemin?

— Est-ce qu'elle n'y est plus?

— Non, elle n'y est plus; mais demeurez tranquille, c'est pas le vent qui l'a emportée; j'ai conduit l'homme & la bête dans la grande carrière *où ce qu'ils* sont à l'abri. C'est que l'eau tombe dru, allez! Et dire qu'il y a des gens qui ont tant d'écus dans leurs poches & qui s'en vont pêcher par ce temps-là. *C'est-y* bête!

— Seigneur Dieu! reprit la vieille, *c'est-y* encore la jeunesse du château?

— C'est *ben* sûr que c'est elle.

— Y a-t-il du bon sens?

— Ah! non *qui* n'y en a guère! Des gens qui pourraient rester si tranquillement chez eux, les pieds sur les chenêts, & qui s'en vont chercher de la misère à plaisir! Ils ne savent qu'inventer!

— Ça se casse bras & jambes à monter des poulains & à sauter par-dessus des murailles! ça fait dix lieues à pied pour courir après des perdrix, quand ils ont chez eux des chapons gras comme lard, & qu'ils n'auraient qu'à leur tordre le cou pour avoir un bon rôti.

— Et puis les *v'là* tous les jambes dans l'eau, la tête sous la pluie, trempés jusqu'aux os; & pour quoi faire? Pour pêcher des salicoques. En *v'là* un plaisir! Pour cent sous je leur *z'y* en fournirais plus qu'ils n'en peuvent prendre dans toute leur journée.

— Pardine! *y n'ont* qu'à se *cautériser* ensemble pour en acheter un plat : ça serait bien plus court.

— Mais puisqu'ils ont le diable au corps, *que c'est* comme des enragés, & maintenant pis que jamais; car *y a* au château une petite demoiselle *qu'est* absolument comme un garçon? C'est résolu! ça marche dru! Ah! ça n'a pas froid aux yeux! Et tous les autres danseraient sur la corde pour lui plaire. Et avec ça, elle n'est pas du tout belle femme; elle est *petiote*, qu'on dirait une *gamine*.

— Et ça gouverne tout le monde!

— C'est une pitié!

— Je l'ai vue, la petite, elle est bien gentille tout de même, mais ça a des bottes & un chapeau comme un homme, & ça galope comme un gendarme.

— Et ça épousera le fils aîné du château.

— Ah!

— J'en suis sûr.

— C'est le cocher qui t'a dit ça?

— Non.

— C'est le cuisinier?

— Il est bien trop fier pour *me causer*.

— *C'est* les valets de chambre?

— Ah! *ben* oui! Est-ce qu'ils voient plus loin que les beaux meubles qu'ils époussètent.

— Alors, *quoi que c'est*?

— C'est moi *qu'ai* vu. Y sont joliment d'accord ces deux *petiots*-là. Ça se retrouve toujours côte à côte à la promenade, & ça ne se contredit jamais. »

Je ne prenais pas grand intérêt au bavardage du pêcheur, jusqu'au moment où, se retournant du côté de la porte que la fumée l'avait contraint de laisser ouverte, il s'écria :

« Tiens! *v'là* déjà le breack qui vient les quérir. Je vas voir si monsieur le comte n'aurait pas besoin de quelques beaux homards pour régaler son monde, ça vaudra mieux que ce que *c'te* jeunesse a pêché aujourd'hui. »

Malgré la pluie, qui ne semblait pas vouloir cesser de sitôt, je m'avançai sur la falaise pour voir passer le breack, & je fus bien étonné d'apercevoir, au milieu de toutes les figures joyeuses qui s'abritaient sous des tartans, des caoutchoucs & des capuchons, la figure plus joyeuse encore de mademoiselle Antoinette. La voiture gravissait lentement le chemin creux que j'avais suivi moi-même, & j'eus tout le temps de me convaincre que mon premier coup d'œil ne m'avait pas trompé. C'était bien Antoinette, & je reconnus aussi sa voix au milieu des bruyants éclats de rire de cette jeunesse presque aussi contente d'être trempée par la pluie & secouée sur une route rocailleuse que d'avoir pêché une vingtaine de salicoques & quelques crabes destinés à être mangés par les chats du château.

Je rentrai dans l'antre de mes deux solitaires tout en me disant qu'il fallait aussi me mettre en route; mais avant de quitter ce lieu bizarre, je voulais savoir l'histoire de mes hôtes. Le père Gallié, maître de la caverne, ne se fit pas prier pour me la raconter. Dans sa jeunesse il avait été soldat, & la vie errante qu'il avait menée laissait encore son empreinte sur l'imagination très-vive du bonhomme, qui était resté plus soldat que paysan. A son retour au pays, il avait choisi la compagne aux cheveux hérissés, dont j'ai fait la description; mais je présume qu'il y a quarante ans son aspect était plus séduisant. Les enfants, les maladies & la misère avaient réduit le pauvre ménage aux derniers expédients, & n'ayant pas de cabane sur la côte, le père Gallié avait obtenu la permission de vivre dans cette grotte. Les enfants se sont mariés dans d'autres pays, dit naïvement la bonne femme, c'est-à-dire à cinq ou six lieues de leur caverne. Ces deux vieillards, isolés du monde entier, vivent donc là depuis vingt-trois ans : le père Gallié va tous les deux jours vendre son poisson à la ville la plus voisine; mais la vieille passe quelquefois deux mois sans apercevoir d'autre visage que celui de son époux. Ils sont sur leur falaise comme Robinson dans son île; partout où un peu de terre recouvre les rochers, ils ont planté des légumes et des fleurs, & leur sauvage demeure est entourée d'un petit jardin dans lequel des chèvres seules semblent pouvoir grimper.

Je demandai au père Gallié dans quelle arme il avait servi.

« Dans l'infanterie de marine, me répondit-il.

— Et vous avez beaucoup voyagé ?

— Je suis allé à la Martinique.

— Ah ! vous avez été à la Martinique ?

— Oui, monsieur, & j'ai fait mieux que ça.

— Quoi donc ?

— J'en suis revenu. »

Ce mot profond me porta à examiner la physionomie du vieux Normand, qui exprimait la résignation, l'énergie & la finesse. Il a du renard dans le regard & le profil, & si le sort l'avait placé dans une autre sphère, il fût peut-être devenu homme d'État. Pourtant, sur un point, sa perspicacité me semble en défaut : c'est au sujet du mariage d'Antoinette ; mais je ne discutai pas cette question avec lui. Je restai encore quelques instants, je ne dirai pas sous son toit, mais sous sa voûte ; il me chanta des chansons militaires de son temps, des chansons de matelots & des cantiques normands, &, quand je le quittai, je me dis qu'il fallait bien peu de chose pour subsister en ce monde ! L'existence des habitants de la caverne donne une juste idée des mœurs primitives.

Je continuai mon voyage jusqu'à Dieppe, puis je revins prendre, à Caudebec le bâteau à vapeur qui remonte la Seine, & je m'arrêtai à Rouen, où je suis depuis deux jours. Comme tu le vois, je n'ai pas mis trois mois à parcourir la Bretagne & la Normandie ; je vais passer le reste de mon congé *dans mes foyers*, &, le premier décembre, je reprendrai le harnais militaire.

Le premier décembre, en effet, le capitaine Émile rentrait au régiment, & son ami Fabien s'empressait de venir lui souhaiter la bienvenue, & de lui raconter, en échange des récits de son voyage artistique, les histoires de la garnison, quand le vaguemestre vint interrompre la conversation par un coup discrètement frappé à la porte.

« Mon capitaine, dit-il en entrant, voici quelques brochures & imprimés qui sont arrivés en votre absence & que je n'ai pas cru devoir vous envoyer ; puis voici le courrier de ce matin.

— C'est bien, dit Émile ; &, comme il défaisait sa malle & réorganisait son ménage de garçon, il jeta sur son bureau le paquet que venait de lui remettre le vaguemestre.

— Tiens, dit Fabien, voici un billet de faire part sans bordure noire ; c'est un mariage. »

— Ah ! voyons qui se marie ? »

Émile prit le billet.

« C'est un beau mariage, dit-il, si j'en juge par le papier du billet, qui ressemble à du carton. »

Il ouvrit la lettre & poussa un cri de surprise.

« Qu'as-tu donc ? » lui dit son ami.

Il ne répondit pas.

« Ah ça ! est-ce que tu as perdu la parole ? continua Fabien.

— C'est Antoinette ! dit enfin le capitaine, qui restait au milieu de sa chambre, la bouche béante d'étonnement. — Oui, mademoiselle Antoinette est mariée ! Le père Gallié avait raison.

— Et toi, tu avais tort, ajouta Fabien.

— Oh ! la petite dissimulée ! Elle me disait si bien, & avec un petit air si décidé & si franc : Moi, monsieur, je ne me marierai jamais ; je serai chanoinesse ; je me promènerai à travers champs ; je dompterai des chevaux, & je ferai tout ce qui me passera par la tête ! — Oh ! les femmes, ça ne parle que pour mentir ! Je la croyais si sincère ! J'étudiais ce petit caractère indépendant et résolu. Les amis les plus intimes de mademoiselle Antoinette étaient aussi crédules que moi, & sa mère se désolait ! Tout le monde a été dupe de cette petite personne, qui, avec son regard & son sourire d'enfant, se moquait de tous ceux qui prenaient la peine de la sermonner. »

Émile lança avec impatience le billet de faire part sur la table à côté du courrier ; la volumineuse lettre, en tombant brusquement, en déplaça une autre, que le capitaine n'avait pas aperçue jusque-là. L'écriture en était allongée & élégante ; une écriture à la mode, deux mots à chaque ligne.

« Je ne connais pas cette griffe, » dit-il.

Il retourna la lettre & vit, à la place du cachet, un A de forme fantastique, ressemblant beaucoup plus à une lettre de l'alphabet grec ou hébreux qu'à la première lettre de l'alphabet français ; enfin cet A, tout à fait à la mode comme l'écriture, était surmonté d'une couronne de marquis.

Émile essaya d'ouvrir cette lettre. Impossible ! L'enveloppe, en papier jaunâtre, était doublée, collée, & de tous côtés invulnérable.

« On n'ouvrira bientôt plus les lettres qu'à la pointe de l'épée, dit Fabien.

— Mon cher, c'est le dernier genre, » reprit Émile, qui parvint enfin à sortir de son enveloppe la mystérieuse missive.

C'était un petit mot tout gracieux d'Antoinette :

« Monsieur, disait-elle, je tiens à ce que vous » sachiez qu'en vous faisant les belles théories qui » vous amusaient tant, j'étais de bonne foi.

» Quand je prêchais le célibat, j'avais la ferme » volonté de mourir chanoinesse, parce que tous » *ceux* que j'avais rencontrés jusqu'alors m'étaient » indifférents. J'en ai enfin trouvé *un*, au moment » où je m'y attendais le moins, qui est à mes yeux » supérieur à tous les autres, & mes résolutions se » sont envolées. »

« Eh bien ! dit Fabien, mademoiselle Antoinette n'était pas une petite rusée.

— Non, reprit Émile, c'était une enfant très-sensée, car elle attendait tranquillement le bonheur. »

Comtesse de Mirabeau.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Qu'ils sont loin, ma chère amie, ces jours calmes et tranquilles d'autrefois! Qu'est-il devenu cet heureux temps où je préparais pour toi tous les petits travaux que je pouvais imaginer; où je récoltais pour toi les plus jolis dessins de broderies, les plus nouveaux modèles de tapisserie?... ou bien c'était quelque surprise que je méditais en cachette... une aquarelle, une peinture à l'huile, un abat-jour, que sais-je?... et je me disais : Mon amie sera-t-elle contente de moi?... verra-t-elle que je pense à elle?... et je m'*appliquais*, comme on dit en pension, je m'appliquais à te plaire; & lorsque tu m'écrivais, pour me dire que j'avais rempli tes désirs, heureuse, je me remettais à l'œuvre pour faire encore mieux le mois suivant.

Hélas! que tout cela est loin!... Voici trois mois & plus, trois longs mois que ta pauvre assiégée n'a pu t'envoyer, avec l'expression de son amitié, le *Journal des Demoiselles*, ton cher compagnon, comme tu l'appelais.

Lorsque venait le premier du mois, tu me disais avec quelle impatience tu attendais le facteur qui t'apportait la livraison mensuelle. Alors, vite, bien vite, tu l'ouvrais, tu regardais les gravures, les dessins, les modèles — & le soir, tu lisais à ta mère les articles de nos chères collaboratrices, mesdames Bourdon, de Stoltz, de la Rochère, de Mirabeau, etc., etc.

Tu as dû nous croire morts, disparus, entraînés au milieu de ces calamités & de ces désastres qui sont venus s'abattre sur notre malheureuse ville...

Eh bien, non!... Pendant ces trois longs mois, j'ai pensé à toi; durant l'orage, j'ai préparé ma petite collection de travaux, & je profite aujourd'hui de la première embellie du ciel & du premier chemin de fer qui nous rend à la liberté pour venir à toi et te dire : Me voici, petit bonhomme vit encore & t'aime toujours.

Je ne veux pas faire ici l'éloge de l'administration du Journal, mais je t'assure qu'il lui a fallu une certaine dose de ténacité & d'énergie pour pouvoir composer ces dernières livraisons, au milieu du siége, des alertes & des coups de canon.

Les artistes, les graveurs, les dessinateurs, étaient les trois quarts du temps aux remparts... Les magasins, où l'on avait l'habitude d'aller s'approvisionner de modèles, avaient plié leurs cartons, sinon fermé leurs magasins.

Le charbon manquait à la machine à vapeur, & le papier nous faisait défaut... Oui, ma chère amie, car nos papiers se fabriquent dans les usines de la province, & tu sais, de reste, si les communications étaient interrompues.

C'est même pour cela qu'après t'avoir envoyé en septembre dernier un cahier de travaux sur papier blanc, bien imprimé (ce dont tu m'avais félicitée comme d'une vraie amélioration), il nous a fallu, pendant ces derniers mois, nous servir du papier jaune d'autrefois, le seul que nous ayons pu nous procurer.

Ne crains rien pour l'année 1871; nous aurons, je l'espère, tous nos cahiers de travaux imprimés sur papier blanc.

Ainsi, nous ne serons inférieurs à aucune autre publication & nous aurons même cet avantage sur quelques-unes, que notre journal, formant deux parties distinctes, conservera une double physionomie : la première, instructive & littéraire; la seconde, utile & économique. Je ne parle pas de toutes les tapisseries, imitations d'aquarelles, morceaux de musique, etc.

Enfin, je ne sais si je me flatte d'une trompeuse espérance, mais je suis convaincue que tu ne mettras sur le compte d'aucune négligence les défauts, les imperfections qui auront pu te frapper dans ton Journal, pendant ces derniers temps; que, loin de là, tu comprendras quels ont été nos douloureux soucis, que de difficultés nous avons eu à vaincre pour arriver à composer ces derniers numéros, si incomplets qu'ils puissent te paraître.

Nous avons pu cependant préparer pour l'année 1871 plusieurs belles choses à ton intention, entre autres un magnifique fauteuil en tapisserie à petits points... & puis... mais chut! je veux t'en laisser la surprise.

Je réserve pour la fin de ma lettre ma réponse à une question que tu m'as adressée : tu es abonnée à l'édition mensuelle, mais tu désirerais à l'avenir

t'abonner à une de nos éditions plus complètes; tu me demandes laquelle il faut choisir :

Je ne puis que te dire de te reporter au prospectus imprimé sur la couverture de cette livraison, où tu trouveras détaillés tous les avantages des différentes éditions.

En résumé, l'édition bi-mensuelle *bleue* te donnera beaucoup de gravures de modes avec leurs explications dans un texte de 16 colonnes.

L'édition *verte* te donnera, en plus de l'édition *bleue*, les patrons, découpés ou non, de la plupart de ces gravures.

Quant à l'édition hebdomadaire, elle te donnera, chaque semaine, gravures, patrons, etc., etc. Tu trouveras, dans le texte de 24 colonnes, la chronique de la mode, &, de plus, chacune de ses livraisons donne quatre pages de travaux d'aiguille intercalés dans le texte, semblables à ceux de nos cahiers de l'édition mensuelle. Tu vois d'ici quelle provision de modèles de toute sorte ! — C'est l'édition la plus complète; il est vrai de dire que c'est aussi la plus chère. — Mais on peut, si l'on veut, ne s'y abonner que pour trois mois, tandis que pour les autres éditions l'abonnement est annuel.

Enfin, ma chérie, bien que ce numéro soit le dernier de l'année, je ne veux pas te dire adieu, mais au revoir !... & pour te faire un souhait de bonne année, je te rappellerai l'inscription que j'ai vue gravée à Bruxelles, sur la façade de l'Hôtel de Ville; on y lit ces mots écrits en lettres d'or
A fame, a peste, a bello, libera nos, Maria pacis!
ce qui veut dire : Marie, délivrez-nous de la famine, de la peste & de la guerre !...

C'est que, pendant de longues années, la Flandre avait été opprimée par les Espagnols du duc d'Albe; que ses villes avaient été en proie à tous les fléaux que la guerre entraîne avec elle; & c'est pour que leurs enfants s'en souviennent que les pères firent graver sur les murs de l'Hôtel de Ville, encore teints du sang des comtes d'Egmont & de Horn, cette douloureuse invocation :
A fame, a peste, a bello, libera nos, Maria pacis!

Voilà, mon amie, les vœux que je fais pour l'univers entier !

Puisse Dieu exaucer ma prière, d'abord pour ma patrie & pour tous ceux que nous aimons !

MODES

Comme tu le penses bien, la mode est restée complètement muette pendant les douloureux mois que nous venons de traverser, & la rigueur de la saison seule a pu nous forcer à nous occuper non de toilettes, mais de vêtements. Les patrons de l'été & du printemps derniers ont donc servi, presque sans modification, pour ce travail indispensable; je n'aurai à te signaler qu'un pardessus presque nouveau : c'est un manteau semblable à ceux que nous avons faits avec pèlerine nouée derrière. Ce manteau est un peu plus long cependant il diffère par la pèlerine qui est carrée sur les côtés, droite derrière; la pince sur les épaules, à l'extrémité, venant se rattacher à l'encolure, maintient la pointe de l'angle de manière à lui faire simuler une large manche. On fait ce pardessus en drap noir ou de couleur foncée, orné d'un galon noir en laine ou en satin, de biais en satin, de velours ou de fourrure; on peut également le faire en étoffe pareille à la robe. — Le manchon peut, en effet, se porter en peluche-velours gris, marron ou noir, ou en velours avec bande de fourrure; mais ces sortes de manchons ne peuvent indifféremment être mis avec toutes les toilettes, il est indispensable qu'ils soient assortis au pardessus.

Les chapeaux ont peu changé de formes, mais les brides sont de rigueur cette année.

Les costumes des petits garçons, ordinairement stationnaires, sont ceux qui ont subi le plus de changement; tous les uniformes, adoptés dans les différents corps pendant cette terrible guerre, ont servi de modèles pour faire de charmantes toilettes à ces petits messieurs. Invariablement, le pantalon bouffant ou demi-bouffant, enfermé dans la guêtre en castor ou en chevreau, ou dans la botte à longue tige bouclée sur le côté. La tunique à revers, à col droit ou rabattu; la vareuse, à double rangée de boutons, en velours ou en flanelle retenue par un ceinturon en cuir noir. Le pantalon & la tunique ou vareuse sont faits en même étoffe, velours ou drap; en velours, il sera simplement liséré en faye ou orné de brandebourgs en galon de soie. En drap marron ou gris, on pourra mettre ce galon en laine noire, & poser un galon sur le pantalon. Comme coiffure, le chapeau franc-tireur en feutre gris ou noir, avec plumes de coq, ou, mieux encore, la casquette américaine en velours ou en drap.

Les toilettes de petites filles, comme les nôtres, doivent surtout avoir un cachet de simplicité sérieuse à laquelle on est naturellement porté; aussi fait-on peu de jupes relevées avec des nœuds, des choux, etc. Les doubles jupes sont toujours très en vogue, &, plus que jamais, nous sommes disposées à profiter d'une mode qui nous offre tant de ressources économiques, puisqu'elle nous permet d'utiliser deux robes pour faire un costume. Pour une toilette neuve, il est mieux d'avoir la robe & la sous-jupe pareilles, voire même le pardessus; la cinquième toilette de la gravure de ce mois est un fort joli modèle simple & élégant, qui convient pour tous les âges, & peut se faire en étoffe unie également.

Les enfants & même les fillettes de quatorze &

quinze ans portent toujours le chapeau rond; pour l'hiver, en feutre, en velours ou velours royal avec draperie & biais en velours & satin, ou alternés biais en gros grain & en satin.

La lingerie n'a subi aucune modification; la manchette unie, avec col assorti, est toujours ce qu'il y a de plus commode pour toilette d'intérieur; les parures en valencienne retenue par des appliques brodées pour toilette plus habillée. Quant aux fichus habillés, devant être portés en dedans ou sur des robes décolletées, il nous faut attendre pour nous prononcer sur cet objet, qui sera sans doute peu utile cet hiver.

En terminant, je ne saurais trop te recommander un *meuble* indispensable; c'est la guêtre imperméable; rien n'est plus facile que de la tailler dans les échancrures d'un water-proof; on la double en croisé de coton, les plus frileuses en finette de laine.

JEANNE.

EXPLICATIONS

TOILETTES D'ENFANTS

Petit garçon de 7 à 8 ans. — Veste en drap, bordée d'une piqûre double. — Pantalon pareil à la veste. — Chemise avec devants en toile.

Toilette de fillette de 13 à 14 ans. — Robe en popeline ornée d'un biais découpé garni d'une passementerie à grelots, corsage à basque découpée. — Paletot à manche Louis XV, découpé & garni comme la robe. — Chapeau en velours royal bordé d'un velours, draperie pareille, plumes assorties à la nuance du costume.

Toilette de baby de 2 à 3 ans. — Robe en cachemire ornée de biais fixés par des velours étroits. — Tablier en nansouk avec pièce d'épaule & manche courte ornées d'une broderie anglaise.

Costume de petit garçon de 10 à 11 ans. — Tunique en velours avec ceinture en galon ouvragé. — Pantalon demi-large enfermé dans une guêtre en chevreau.

Toilette de petite fille de 8 à 10 ans. — Robe princesse en diagonale écossaise, garnie d'un velours noir. — Tunique princesse ouverte devant, avec revers arrondis en velours noir. — Chemisette en nansouk.

PREMIER COTÉ.

Pèlerine pour costume d'intérieur, gravure nº 37. Chemise.

DEUXIÈME COTÉ.

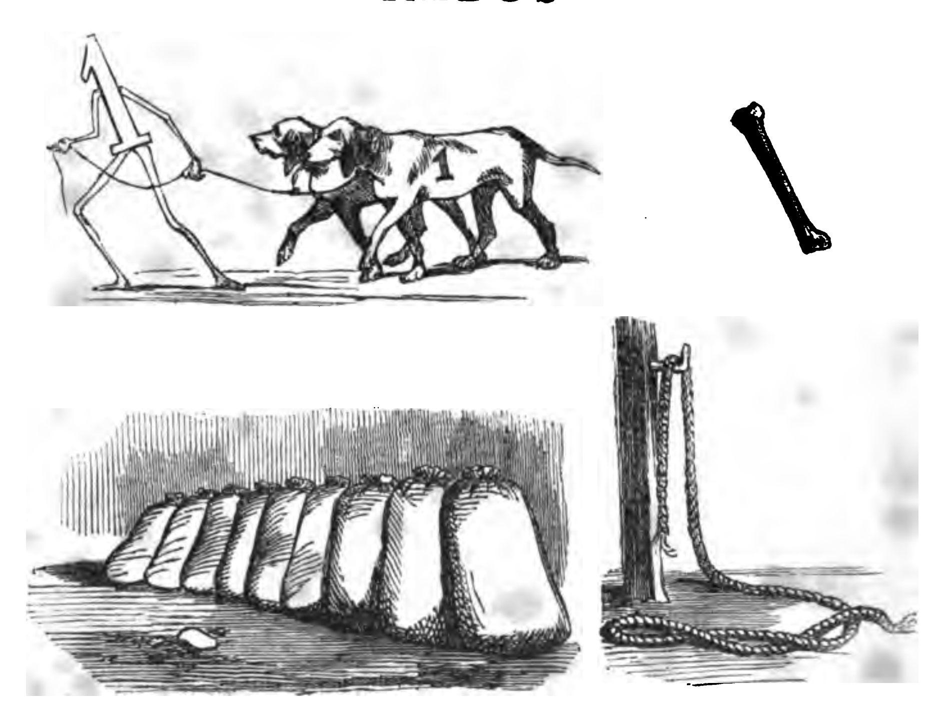
Chemise de nuit.

DOUZIÈME CAHIER

Carré en filet brodé & bandes en batiste. — Dentelle mignardise & crochet. — Garniture. — Robe tricotée pour enfant. — Barbe. — Parure à revers. — M. L. C. G. — Parure. — Bas d'enfant. — Entre-deux frivolité. — Dentelle au crochet en travers. — Garniture pour pantalon. — Garniture pour jupon. — Entre-deux. — Petite garniture. — Petite garniture. — Taie d'oreiller.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : L'argent est bon serviteur et mauvais maître.

RÉBUS



149 Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amelot, 64.



Décembre 1870.

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

